**Université Sorbonne Nouvelle – Paris III**

**Ecole doctorale 120 : Littérature française et comparée**

**Thèse de doctorat**

**Langue, littérature et civilisation françaises**

**Assia KETTANI**

# De l'Histoire à la fiction : les écrivains français et l'affaire Dreyfus

**Thèse dirigée par M. Alain Pagès**

Soutenue le 8 janvier 2010

**Jury** :

Annick Bouillaguet

Jean-Yves Mollier

Alain Pagès

Alain Schaffner

# Abréviations

| | |
|---|---|
| 21j | Mirbeau, Octave, *Les 21 jours d'un neurasthénique*, in *Œuvre romanesque*, t. III, édition établie par Pierre Michel, Paris, Buchet Castel, 2001. |
| AA | France, Anatole, *L'Anneau d'Améthyste*, in *Œuvres*, t.III, édition établie par Marie-Claire Bancquart, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991. |
| AC | France, Anatole, *L'Affaire Crainquebille*, in *Œuvres*, t.III, éd. Marie-Claire Bancquart, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991. |
| AD | Mirbeau, Octave, *L'Affaire Dreyfus*, édition établie par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Séguier, 1991. |
| BP | France, Anatole, *M. Bergeret à Paris*, in *Œuvres*, t. III, éd. Marie-Claire Bancquart, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991. |
| CC | Mirbeau, Octave, *Contes Cruels*, Séguier, 1990. |
| CG | Proust, Marcel, *Du côté de Guermantes*, in *A la recherche du temps perdu*, t. II, édition établie par Pierre Clarac et André Ferré, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954. |
| Corr. IX | Zola, Emile, *Correspondance, IX, 1897-1899*, introduction, notices et annotations par Owen Morgan et Alain Pagès, Montréal, Presses de l'université de Montréal et Ed. du CNRS, 1993. |
| CRR | *Cahiers Romain Rolland*. |
| EL | Huret, Jules, *Enquête sur l'évolution littéraire*, Thot, Vanves, 1982. |
| ID | Jarry, Alfred, *L'Ile du Diable*, in *Œuvres complètes*, t. I, édition établie par Michel Arrivé et Henri Bordillon, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléaide », 1972. |
| IP | France, Anatole, *L'Ile des Pingouins*, in *Œuvres*, t. IV, édition établie par Marie-Claire Bancquart, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1994. |
| J | Renard, Jules, *Journal (1887-1910)*, édition établie par Léon Guichard et Gilbert Signaux, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965. |
| JB | Martin du Gard, Roger, *Jean Barois*, Gallimard, « Folio », 2003. |
| JC | Rolland, Romain, *Jean-Christophe*, Albin Michel, 2007. |
| JS | Proust, Marcel, *Jean Santeuil*, Quarto Gallimard, Paris, 2001. |
| JFC | Mirbeau, Octave, *Journal d'une femme de chambre*, in *Œuvre romanesque*, t. II, édition établie par Pierre Michel, Paris, Buchet Castel, 2001. |
| LL | Rolland, Romain, *Les Loups*, *Théâtre de la Révolution*, Albin Michel, 1926. |
| M | Rolland, Romain, *Mémoires et fragments de journal*, Paris, Albin Michel, 1956. |
| Maum | Martin du Gard, Roger, *Le lieutenant-colonel de Maumort*, édition établie par André Daspre, Gallimard, 2008. |
| NJ | Péguy, *Notre Jeunesse*, Gallimard, « Folio », 1993. |

| | |
|---|---|
| P | Proust, Marcel, *La Prisonnière*, in *A la Recherche du temps perdu*, t. III, édition établie par Pierre Clarac et André Ferré, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954. |
| SG | Proust, Marcel, *Sodome et Gomorrhe*, in *A la Recherche du temps perdu*, t. II, édition établie par Pierre Clarac et André Ferré, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954. |
| TR | Proust, Marcel, *Le Temps retrouvé*, in *A la Recherche du temps perdu*, t. III, édition établie par Pierre Clarac et André Ferré, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1954. |
| V | Zola, Emile, *Vérité*, Paris, L'Harmattan, « Les Introuvables », 1993. |
| VM | Zola, Emile, *La Vérité en marche*, GF-Flammarion, 1994. |

# De l'Histoire à la fiction : les écrivains français et l'affaire Dreyfus

Introduction.....7

Première partie : La genèse d'une bataille littéraire : les écrivains avant l'affaire Dreyfus ....13

Chapitre I : Du côté des dreyfusards.....19
I. La Genèse d'un discours idéologique.....23
II. « L'action seule est féconde ».....62
III. Vers la naissance des intellectuels.....77

Chapitre II : Genèse du discours antisémite.....93
I. La montée de l'antisémitisme.....97
II. De l'antisémitisme à la littérature : l'extension des stéréotypes.....120
III. De l'antisémitisme à la politique : l'antisémitisme comme système de pensée politique.....138

Deuxième partie : Dans l'œil du cyclone : les écrivains devant l'affaire.....149

Chapitre I : Un nouveau rapport à l'engagement.....157
I. De l'écrivain engagé à l'intellectuel : l'émergence de l'identité dreyfusarde.....160
II. L'écrivain au cœur de la cité.....188
III. Un engagement physique et humain.....212

Chapitre II : L'affaire et la société littéraire : impact sociologique et champ littéraire.....241
I. Une affaire sociale.....244
II. Le bouleversement du champ littéraire.....267
III. Au-dessus de la mêlée.....288

Troisième partie : De l'événement historique au texte littéraire : l'affaire Dreyfus sous le regard de l'écrivain ..... 315
Chapitre I : Une rhétorique dreyfusarde ..... 319
I. Le passage à l'abstraction ..... 321
II. Le langage du combat : la littérature au service de la persuasion ..... 356
III. De la politique à la littérature : la réécriture littéraire de l'Affaire ..... 390
Chapitre II : L'Affaire Dreyfus dans quelques œuvres de fiction : la question de la transposition ..... 433
I. Le texte de l'Affaire Dreyfus : l'affaire comme objet littéraire ..... 440
II. La réflexion sur l'histoire ..... 498
Chapitre III : L'Histoire au service de la fiction ..... 527
I. Le conflit idéologique ..... 530
II. L'antisémitisme ..... 558
III. L'opinion publique ..... 594

Conclusion ..... 635

Bibliographie ..... 641
Index ..... 671
Table analytique ..... 677

# Introduction

> Plus cette affaire est finie, plus il est évident qu'elle ne finira jamais. – Charles Péguy, *Notre Jeunesse*

Si la mobilisation des écrivains pendant l'affaire Dreyfus a innové par sa dimension massive et par l'émergence de la figure de l'intellectuel venue bouleverser les formes de l'engagement, elle a également trouvé à travers l'écriture une postérité à la fois historique et littéraire.

Alors que plusieurs écrivains se sont courageusement investis dans cette lutte difficile et dangereuse, ils ont tous utilisé leur plume au service de leur engagement. La dimension collective du combat des écrivains dans l'affaire Dreyfus émerge donc aussi bien dans leur mobilisation politique que dans leur combat par la plume, dans lequel le « texte » de l'affaire Dreyfus devient un objet littéraire.

Il s'agit donc ici d'interroger les nombreuses facettes de cette rencontre entre littérature et Histoire, de confronter ce qui dans la bibliographie autour de l'affaire Dreyfus est souvent étudié sous forme de monographie consacrée à un écrivain en particulier. Dépassant l'étude du parcours et du rôle individuel de chaque écrivain dans l'affaire ainsi que la représentation des événements dans les œuvres étudiées séparément, il s'agit dans ce travail d'aborder l'engagement des écrivains dans une perspective à la fois chronologique et collective, de croiser les parcours et les textes pour établir une relation entre tous les écrivains

qui ont imaginé une fiction de l'affaire Dreyfus et se pencher sur ce que cette relation implique en matière de transposition[1].

L'engagement collectif des écrivains dans l'affaire Dreyfus a engendré une littérature à la fois convergente et éclatée. L'unité de cette littérature dreyfusarde découle de la dynamique particulière et originale de la mobilisation : la dimension collective de l'engagement des écrivains a influencé aussi bien la société littéraire que les articles polémiques et les textes de fiction imaginés à partir de l'affaire.

En effet, il s'agit d'un événement à la fois politique et littéraire : politique, puisqu'il a été l'occasion d'un renouvellement des formes de l'engagement ; littéraire, puisque le débat des écrivains a été une suite de textes qui s'écoutent ou au contraire se réfutent. L'affaire Dreyfus n'est pas considérée comme la suite des démarches individuelles mais comme l'influence réciproque et construite de tout un réseau littéraire, une influence qui s'exerce aussi bien sur les actions et manifestations collectives que sur la mise en place de représentations communes de personnages et d'événements.

Réunissant autour d'un même combat idéologique des écrivains d'esthétiques divergentes voire opposées, l'affaire Dreyfus a ainsi été l'occasion d'un dialogue, d'une relecture et d'une réécriture commune qui au croisement des regards et des sensibilités a donné naissance à cette « littérature dreyfusarde », à la fois polémique et littéraire, poétique et politique, oscillant entre le combat idéologique et la fiction ou encore la dérision. En marge de leur engagement, Anatole France, Emile Zola, Charles Péguy, Octave Mirbeau ou encore Marcel Proust ont donné à l'affaire Dreyfus une postérité littéraire à travers des témoignages, interprétations et réflexions autour du même événement qui se croisent et parfois se répondent à plus de trente ans d'intervalle.

Mais la mise en relation de ces textes se heurte à la diversité des genres et des regards qui les caractérise. En effet, articles de presse, journaux intimes, romans, pièces de théâtre ou

---

[1] Plusieurs études ont approché la question de l'engagement des écrivains face à l'affaire Dreyfus : citons l'ouvrage de Cécile Delhorbe, *L'affaire Dreyfus et les écrivains français*, 1932, les actes du colloque *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, publiés sous la direction de Géraldi Leroy en 1983 ainsi que l'essai de Etienne Barilier *Ils liront dans mon âme*, 2008. Néanmoins si ces ouvrages posent par leur sujet la question de la relation entre les écrivains qui se sont engagés dans l'affaire, ils n'échappent pas à la démarche monographique habituelle, se penchant de manière séparée et exclusive sur le rôle ou le regard de chaque écrivain dans l'affaire. La question de la transposition littéraire a été abordée de manière plus synthétique dans plusieurs articles de R. S. Suleiman (voir notamment « The Literary Signifiance of the Dreyfus Affair » dans *The Dreyfus Affair : Art, Truth, and Justice* édité par Norman L. Kleebatt), de G. Leroy (« Les romans de l'affaire Dreyfus », in M. Winock, *L'affaire Dreyfus*, Seuil, Paris, coll. « L'Histoire », 1990, p.180-194) et de Alain Pagès (voir « La représentation romanesque de l'affaire », colloque de la Ligue des Droits de l'Homme, décembre 2006).

essais, sur le mode comique ou tragique, œuvres autobiographiques ou de fiction, de l'urgence polémique née au cœur de la bataille aux reconstitutions historiques de Roger Martin du Gard, l'unité de cette littérature dreyfusarde ne repose que sur le thème convergent de l'affaire Dreyfus, qui devient dans ces textes tour à tour un combat idéologique et politique, un matériau historique et romanesque, souvenir autobiographique ou encore un objet de réflexion. Il s'agit d'un même événement et d'un même discours éclaté au prisme des sensibilités et des esthétiques différentes.

L'extension dans le temps de cette littérature de l'affaire Dreyfus contribue également à en faire éclater les représentations : qu'il s'agisse de défendre une opinion, de convaincre des lecteurs, de tourner en dérision ses ennemis ou de rappeler l'expérience d'engagement de jeunesse, l'affaire Dreyfus change de visage, d'interprétation et de rôle.

C'est donc cette dynamique particulière de la relation des écrivains à l'affaire Dreyfus qui sous-tendra ce travail : une littérature à la fois collective dans laquelle il s'agira de tisser des liens, et individuelle, marquée par la rencontre des regards, des esthétiques et des parcours différents.

Le choix du corpus découle de l'évolution des discours. J'ai essentiellement fondé mon travail sur un corpus d'écrivain dont le discours pouvait être suivi avant, pendant et après l'affaire : outre les chefs de file dreyfusards, Zola, Mirbeau et Anatole France, d'autres écrivains ont marqué la littérature de l'affaire Dreyfus moins par leur rôle au cœur des événements que par la place de l'affaire dans leurs textes à venir. Ainsi Proust, au rang secondaire pendant l'affaire, a néanmoins livré une œuvre romanesque essentielle sur cette question et le rôle de Péguy a été immortalisé à travers ses *Cahiers de la quinzaine* et *Notre Jeunesse*. A côté des auteurs de première ligne, je me suis penchée sur plusieurs voix divergentes qui ont formulé des prises de position personnelles en marge de la bataille, interrogeant le rapport entre littérature et politique : quelle place existe-t-il pour des voix dissidentes, telles que celles de Romain Rolland ou de Gide, qui « au-dessus de la mêlée » ont tenté d'affirmer leur indépendance ?

Afin de cerner la naissance, la constitution, l'évolution et les caractéristiques de cette « littérature dreyfusarde », on pourra aborder la question de manière chronologique. L'interconnexion du discours des écrivains autour de l'affaire Dreyfus se déroule en trois

moments essentiels qui déterminent les trois parties de ce travail : la genèse de ce discours politique collectif, dans un premier temps, le cœur de la bataille d'opinion, dans un deuxième temps et la postérité littéraire de l'affaire Dreyfus, dans une troisième et dernière partie.

Dans un premier temps, l'étude de la genèse de cette littérature dreyfusarde passe par une démarche synthétique : avant l'affaire Dreyfus, certains écrivains s'étaient déjà regroupés derrière les valeurs qui allaient être au cœur des revendications dreyfusardes, derrière des prises de positions idéologiques qui appartenaient au contexte littéraire, social et politique de l'époque. De la naissance des intellectuels à la montée de l'antisémitisme, les réseaux qui allaient servir à la mobilisation des écrivains s'étaient déjà constitués et les réflexions idéologiques et politiques de l'affaire Dreyfus avaient déjà émergé au sein du discours littéraire. Il s'agit ici de souligner à la fois l'émergence des leitmotive et des grandes lignes du combat idéologique à venir, ainsi que l'éveil d'une conscience politique exprimée de manière collective, facteur d'unité et de cohésion pendant les événements de l'affaire, amorçant l'évolution des formes de l'engagement et posant la question centrale de l'articulation entre le littéraire et le politique.

La deuxième partie de cette étude synthétique se concentre sur la période centrale des événements : au cœur de la bataille d'idée, il s'agit de se pencher sur la dimension à la fois sociale et collectivement littéraire de leurs écrits. Ainsi, c'est la confrontation des différentes postures qui permettent de cerner l'influence à la fois politique et littéraire de Zola sur des auteurs tels que Péguy, Renard ou Mirbeau alors que les réactions d'écrivains tels que Gide ou que Romain Rolland ne se comprennent que par rapport à la présence et à l'influence des autres hommes de lettres et écrivains.

Ce n'est qu'après avoir cerné ce qui au cœur de la bataille caractérise cette mobilisation que l'on se penchera dans une troisième partie sur le texte de l'affaire, de la littérature polémique née au cœur des événements à la postérité de l'affaire dans la fiction. L'étude de ces textes interroge à la fois la portée littéraire des textes politiques et la postérité fictionnelle des articles polémiques : entre la transformation, le retournement, la dérision ou la révélation, comment le vécu de l'auteur et son engagement personnel s'exprime-t-il dans son œuvre littéraire ?

Il s'agit donc de se pencher sur le vaste intertexte dans lequel les écrivains ont tour à tour puisé pour le façonner à leur guise, pour réécrire l'événement historique dans un univers

littéraire et léguer une vision de l'Histoire : au croisement des textes, la littérature dreyfusarde trouve ainsi son unité autour des jeux d'influence et d'intertextualité, des personnages et des représentations communs qui mènent à la construction progressive d'un univers fictif.

Sous la plume des écrivains, l'affaire Dreyfus devient une lecture de la réalité historique et il s'agit d'articuler les textes et les auteurs pour souligner les échos qui existent dans cette littérature dreyfusarde : les constantes narratives, idéologiques et stylistiques, l'influence de plusieurs textes fondateurs, les clichés, les leitmotive et les mythes qui fondent la rhétorique de l'affaire Dreyfus. Entre leurs différentes interprétations et représentations, les divergences et les convergences par rapport au modèle historique commun émergent.

À travers les œuvres de fiction inspirées de l'affaire, il s'agira de s'interroger sur l'évolution de ces représentations mythiques et du discours politique dreyfusard. Prolongeant le débat polémique, la littérature de l'affaire amorcera des éléments de réponse aux grandes questions soulevées par le discours idéologique : comment réagir à l'antisémitisme ? quel doit être le rôle de l'homme de lettres ? et celui de la Justice ? Par l'évolution des représentations de l'événement historique, les textes de l'affaire Dreyfus ont enfin débouché sur une réflexion plus essentielle et plus profonde sur le rapport de l'écrivain à l'histoire et posé la question de son rôle dans la société, de la place qu'il est amené à occuper et de l'importance de la vie politique et publique dans la vie intellectuelle d'un écrivain. En donnant forme à l'événement politique, la fiction permet ainsi d'interroger les leçons de l'Histoire.

En évoquant le rapport entre littérature et politique à différents moments de l'affaire, on pourra donc cerner les constantes qui existent entre les textes ainsi que leur évolution. On peut ainsi voir en quoi et comment s'est construit progressivement et collectivement le discours des écrivains engagés dans l'affaire Dreyfus, comment leur sensibilité à l'égard des grandes questions qui allaient faire rage a été éveillée et s'est manifestée avant les faits, comment ils ont articulé leur combat pendant la bataille et enfin quelle expression littéraire ils allaient donner au débat idéologique dreyfusard.

Ce regard sur les écrivains et l'affaire Dreyfus permet donc d'aborder un dernier aspect non moins fondamental de l'affaire : son extension dans le temps. En effet, la marque de l'affaire dans la fiction permet de cerner l'évolution du rapport aux événements et aux grandes questions idéologiques : de 1894 à 1898, et de 1898 à 1920, les écrivains sont passés de l'enthousiasme enflammé pour la mobilisation à la désillusion et leurs textes témoignent tour à tour du regard rétrospectif de l'écrivain sur un parcours politique, des rêves et des espoirs. L'écriture de l'affaire Dreyfus devient ainsi l'expérience d'une génération et non

celle d'un homme aveuglé par les événements contemporains et une réflexion profonde sur la réalité historique. Témoignages d'une aventure collective, les textes de l'affaire interrogent à la fois la problématique de la littérature engagée, la place de l'écrivain dans la société et l'évolution de la représentation des grandes questions idéologiques et humaines.

# Première partie

# La genèse d'une bataille littéraire : les écrivains avant l'affaire Dreyfus

« L'Affaire Dreyfus était entièrement *écrite* dans l'idéologie avant de se retrouver et de se réécrire (avec des « ratés ») dans le monde empirique », écrivait Marc Angenot[2] : par la violent campagne antisémite qui faisait rage depuis la publication de *la France Juive* en 1886 et par la hantise de la trahison héritée de la défaite contre l'Allemagne en 1870, les thèmes de la fragilité de la France, du danger de l'espionnage militaire et le mythe du Juif traître faisaient partie du discours médiatique quotidien.

Mais si les années qui ont précédé l'affaire ont été pour les antidreyfusards l'occasion de construire un discours et une idéologie qui serviront de fondement à leur combat contre la révision du procès de Dreyfus, cette époque a également été une préfiguration de l'affaire qui se déploie à plusieurs niveaux, des deux côtés de la barricade.

En effet, les années qui ont précédé l'affaire ont tout d'abord été marquées par la mise en place progressive et simultanée des deux systèmes idéologiques qui allaient s'opposer autour de la condamnation du capitaine. L'affaire Dreyfus n'a pas seulement été préfigurée par la montée de l'antisémitisme et du nationalisme : les discours des futurs dreyfusards avaient déjà largement été mis en pace, la sensibilité « de gauche » (même si cette distinction est évidemment à nuancer dans les années qui précèdent l'affaire) était déjà éveillée et éprouvée par la jeunesse littéraire qui avait vu dans l'anarchisme et dans le socialisme l'occasion de se heurter aux autorités au nom d'un idéal de justice et d'humanité. Ainsi, alors que ces années ont vu la genèse d'un discours antidreyfusard fondé sur l'antisémitisme et le nationalisme, dans lequel puisera le discours fasciste du XX^e^ siècle, ces thèmes ont également

[2] Marc Angenot, « "Un Juif trahira" : La préfiguration de l'Affaire Dreyfus (1886-1894) », *Romantisme*, XXV, n° 87, 1995, p. 89.

servi de fondement au discours dreyfusard, qui, en s'érigeant contre l'antisémitisme ou contre la guerre, défendait un idéal de Justice et puisait dans l'héritage de la Révolution française.

Mais c'est surtout le « dialogue » des écrivains pendant l'affaire Dreyfus qui a été amorcée dans les années qui ont précédé l'affaire : défendant des prises de position idéologiques convergentes, s'attaquant aux mêmes stéréotypes ou se regroupant derrière des instances littéraires, cette période a vu l'émergence de ce qui allait devenir un discours littéraire collectif, une réécriture commune d'un événement politique.

En effet, au-delà de la mise en place des discours idéologiques qui ont servi de base au conflit d'idées entre les deux camps, les années qui ont précédé l'affaire ont donc été marquées par la genèse d'un conflit : les futurs chefs de file dreyfusards, parmi lesquels Zola, France et Mirbeau, ont pris position contre l'œuvre de manipulation de l'opinion des journaux comme *La Libre Parole* et contre un système de valeur propre au discours nationaliste. Ce sont en effet les discours de haine de Drumont qui ont amené Zola à prendre la plume contre l'antisémitisme en 1896 et les thèses de Bourget et de Brunetière qui ont poussé France à défendre la Raison et la science dans la querelle du *Disciple*. Ces prises de position ont ainsi permis à ces écrivains de défendre les idées et les valeurs qui serviront de base au discours idéologique dreyfusard, mais ont également été l'occasion de mettre en œuvre les procédés littéraires qui allaient véhiculer leur discours contestataire pendant l'affaire. En effet, on retrouvera entre les prises de position antérieures à l'affaire et les articles ou textes politiques les mêmes techniques et recours par le biais de la fiction ou de l'écriture polémique.

Enfin, les années qui ont précédé l'affaire ont également été marquées par la genèse d'un mouvement littéraire : avec la montée de la contestation et les rapprochements entre l'avant-garde littéraire et l'avant-garde politique, c'est un nouveau rapport entre littérature et politique qui se dessine et qui intègre les cercles littéraires. En effet, la conscience d'un rôle à jouer de l'écrivain dans la société, l'émergence de réseaux de publication et de diffusion propres à l'avant-garde littéraire ainsi que de nouveaux moyens de mobilisation ont dessiné un mouvement collectif qui allait être baptisé pendant l'affaire Dreyfus au moment de la protestation des « intellectuels ». Alors que les doctrines antisémites assuraient une cohésion sociale autour de cercles littéraires qui allaient se retrouver du côté antidreyfusard au moment de l'affaire, la contestation politique des avant-gardes littéraires a réuni les réseaux qui allaient servir de point d'appui à la mobilisation dreyfusarde.

Ainsi, l'affaire était bien *écrite* avant les prises de position massives des écrivains au moment de l'affaire Dreyfus, mais cette préfiguration s'articule autant à un niveau idéologique que littéraire et social, aussi bien du côté dreyfusard que du côté antidreyfusard :

avant l'affaire, les discours idéologiques avaient été mis en place, les formes de la mobilisation avaient été éprouvées, les procédés littéraires polémiques avaient été essayés et les réseaux sociaux étaient formés de chaque côté de la barricade. Comme pendant l'affaire Dreyfus, les aspects aussi bien sociaux que littéraires et idéologiques sont convoqués pour expliquer cette bataille d'opinion.

# Chapitre I

# Du côté des dreyfusards

À travers leur engagement en faveur de la cause révisionniste, la mobilisation des écrivains dreyfusards est apparue comme un mouvement à la fois spontané, cohérent et uni : dans les listes publiées dans les pages de *l'Aurore* et du *Siècle* et dans le mouvement d'hommage à Zola après la publication de « J'accuse… ! », la société littéraire dreyfusarde a été soulevée par un élan d'engagement enthousiaste et immédiat. Mais ce discours né et progressivement construit dans les années qui précédaient l'affaire allait trouver dans l'affaire Dreyfus l'occasion de s'exprimer : tous les éléments de la mobilisation à venir étaient présents et l'affaire Dreyfus offrit le moyen le plus éclatant pour réunir les voix isolées dans une mobilisation collective. Cette période a ainsi vu la sensibilisation progressive des écrivains autour des questions qui allaient être à la base du discours idéologique dreyfusard et l'émergence des grands thèmes qui serviront de points de ralliement : ainsi, les enjeux tels que l'antimilitarisme, la foi dans la science et la question de la Justice, soulevée par le débat anarchiste, ont teinté les sensibilités politiques des écrivains qui allaient être convoquées par le cas de Dreyfus. Cette sensibilité politique et idéologique, éveillée par les deux crises politiques qui avaient précédé, a réuni les écrivains dans des discours parallèles et autour de valeurs communes, rejetant le culte de l'armée au détriment de la Justice, de la révolte ou de la pitié.

Ces prises de position politiques impliquent une vision littéraire qui sera à la base de la perception de l'écrivain dreyfusard pendant l'affaire. En effet, par la conscience d'un rôle à jouer dans la société, par l'idéal intellectuel ainsi défini et par la portée assignée à la littérature, c'est le rapport entre littérature et politique tel qu'il se déploiera pendant l'affaire qui se construit dans les années qui précèdent, façonnant peu à peu la figure de l'intellectuel telle qu'elle apparaîtra en 1898.

Enfin, les années qui ont précédé l'affaire ont également vu la mise en place d'un dispositif littéraire qui allait permettre la mobilisation collective des écrivains : par les réseaux littéraires, par la dimension sociale du mouvement politique en littérature, l'affaire Dreyfus allait pouvoir devenir l'affaire à la fois littéraire et sociale qu'elle a été.

# I. La Genèse d'un discours idéologique.

Avant l'affaire, le clivage idéologique qui allait opposer dreyfusards et antidreyfusards existait déjà, et Zola, France Mirbeau et Péguy avaient déjà eu l'occasion de prendre position et de défendre leurs idées sur ce qui allait devenir les discours politiques des deux camps : la question du nationalisme (à travers la crise boulangiste), la remise en question des autorités (par le scandale de Panama ainsi que par l'émergence de discours socialistes et anarchistes) et l'armée. Les grands enjeux idéologiques et politiques de la fin du siècle ont donc contribué à façonner les discours politiques de ceux qui allaient se mobiliser en première ligne. Ils ont adopté des prises de position parallèles qui témoignent à la fois de leur sensibilité commune et des valeurs convergentes, esquissant derrière ces questions précises des procédés littéraires amenés à se répéter pendant l'affaire. Autour de la crise boulangiste, du scandale de Panama et de la question militaire, ces écrivains ont réagi aux valeurs qui allaient influencer la mise en place du discours nationaliste, esquissant derrière les valeurs d'Humanité, de Justice et de la raison une idéologie politique qui annonce le dreyfusisme.

# A. Dreyfusisme et Nationalisme

## 1. Les écrivains et le boulangisme

Dans sa préface au tome III des *Œuvres* d'Anatole France, Marie-Claire Bancquart voit dans l'époque boulangiste l'« époque fondatrice des conduites futures » : « En 1887-1889, Brunetière est dogmatique et autoritaire, Barrès reçoit la révélation de l' « instinct national », France proclame le droit suprême de l'analyse. »[3] En effet, le phénomène du boulangisme sur la scène politique a vu l'émergence de prises de positions qui préfigurent les divergences idéologiques des deux camps pendant l'affaire Dreyfus. Alors que certains ont fait éclater leur fascination respectueuse pour l'armée, mis en place les prémices d'un discours nationaliste et déployé une stratégie médiatique qui préfigure le rôle de la presse pendant l'affaire, Zola, France et Mirbeau ont pris position contre le mouvement nationaliste et médiatique émergent, se défiant des valeurs incarnées par cette figure militaire politique.

On peut ainsi remarquer que Zola et Mirbeau partagent la même vision de Boulanger, et leurs critiques à son égard préfigurent et annoncent leur prise de position commune dans l'Affaire Dreyfus. Ils dénoncent en lui la même vacuité du symbole militaire, le même abrutissement de la foule qui est prête à élire un homme par fascination de la force armée. On retrouve donc déjà à l'époque plusieurs thèmes fondamentaux qui seront au centre de leur réflexion politique au moment de l'affaire Dreyfus : la toute puissance dangereuse d'une foule aveuglée que Zola stigmatisera dans sa « Lettre à la France », publiée le 6 janvier 1898 et

[3] Anatole France, *Œuvres*, tome III, p. 281.

Mirbeau dans « Les voix de la rue », article publié dans *L'Aurore* du 26 septembre 1898, le pouvoir de la presse sur le cours des événements politiques ou encore la figure grotesque du militaire.

Chez ces deux auteurs, Boulanger, réduit au rang de « hochet militaire », brille surtout par son incompétence tapageuse et n'est qu'une image d'autorité portée et acclamée par une foule aveugle. Pour Zola, le général Boulanger est réduit à un symbole militaire de la domination dictatoriale : « Boulanger ! C'est un pieu surmonté d'un chapeau, un chapeau galonné et empanaché ! Pas autre chose. Et le pire, c'est que ce pieu répond à un besoin mal dissimulé de la nation, au besoin d'une domination quelconque : royauté, empire, dictatoriat, gambettisme, ou boulangisme. […] Boulanger : rien, rien, rien ! »[4]. Il avait également souligné la confiance aveugle et égarée de la foule en cette abstraction : « Il peut, à son gré, tout faire, se livrer à toutes les billevesées, accumuler fautes sur maladresses, cela ne changera rien à sa popularité. Il représente, aux yeux de la foule, l'idée abstraite du sauveur »[5].

De même, dans ses articles sur le général Boulanger[6], Mirbeau ne se place pas sur le terrain de l'antimilitarisme qu'il avait développé dans *Le Calvaire* mais se moque plus précisément de la figure du général tout en stigmatisant l'aveuglement de la foule. Le portrait que Mirbeau dresse de Boulanger est celui d'une marionnette sur un piédestal :

> Quel panache ! Il n'y a que lui. Ce panache fait le vide ; il resplendit tout seul dans un halo immense et triomphal. Tel qu'il est, avec son activité souvent brouillonne, sa rondeur pleine de crânerie, son amour du tapage, son besoin d'agitation, ses caracolades, ses piaffements, ses défis, Boulanger est, dans le fond, assez sympathique. […] Il a de la gueule, il se bat en duel, une cigarette aux dents, et il amuse la foule. C'est le général des Halles ! De

---

[4] Émile Zola, « Le général Boulanger devant le suffrage restreint », *Le Figaro, 29 mars 1888* (Dorothy E. Speirs et Dolorès A. Signori, *Entretiens avec Zola*, p. 21).

[5] *Ibid*.

[6] « L'Avenir », dans *Le Figaro* du 5 février 1889 et « Boulanger », dans *Le Gaulois* du 18 juillet 1886, repris dans *Combats politiques*, p.93-98. Sur Mirbeau et le boulangisme, voir I. Saulquin, « Mirbeau et le boulangisme », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°3, mai 1996, p. 126–133. L'étude des articles politiques de O. Mirbeau est rendue possible grâce aux travaux de P. Michel et de J.F Nivet, qui en réunissant l'ensemble de ses textes dans une série de recueils ont contribué à sortir de l'oubli cet écrivain qui était quasi absent des études sur les écrivains et l'affaire Dreyfus, telles que *L'affaire Dreyfus et les écrivains français* de Cécile Delhorbe, le colloque *Les écrivains et l'affaire Dreyfus* organisé par le centre Charles Péguy et l'Université d'Orléans (actes publiés sous la direction de Géraldi Leroy), ainsi que l'*Histoire de l'Affaire* Dreyfus de Reinach et *L'Affaire* de Jean-Denis Bredin. Ainsi, plusieurs recueils présentés et annotés par P. Michel et J.-F. Nivet réunissent ses articles polémiques et ses contes et permettent l'étude à la fois du détail et de l'évolution de ses textes politiques : *Combats politiques*, pour les articles écrits avant l'affaire, *L'Affaire Dreyfus*, pour l'intégralité des textes publiés autour de l'affaire Dreyfus, ainsi que ses *Contes cruels*, 2t, contes qui néanmoins abordent directement les thèmes chers à Mirbeau qui sont au cœur de ses combats politiques ; dans leur biographie, *Octave Mirbeau, L'imprécateur au cœur fidèle*, ils ont rendu au célèbre polémiste la place qui lui revenait dans la mémoire du combat des écrivains pour la réhabilitation de Dreyfus.

> temps en temps, la foule veut avoir un hochet militaire, avec lequel elle joue, quitte à ce que le hochet, devenant arme dangereuse, éclate entre ses mains confiantes et l'éclabousse de sang. Ces hochets-là ne ratent pas toujours comme sur le terrain de Meudon.[7]

Chez les deux hommes, c'est la foule qui veut Boulanger et non le général qui s'impose à elle : tout comme au moment de l'affaire Dreyfus, c'est la foule qui est responsable de son propre abrutissement et non seulement les militaires coupables.

Mirbeau a aussi souligné le rôle perturbateur et sournois de la presse qui pousse au coup d'Etat : «J'ignore si Boulanger projette, comme on le dit partout, des coups d'Etat, s'il songe à Brumaire, s'il rêve de décembre ; - à force de lui répéter cela tous les jours, il est possible qu'on lui en ait donné l'idée. Dans la rue, deux bons chiens passent, qui ne songent pont à mal. Une troupe de gamin arrive, les excite, les agace, fait : « Kiss ! Kiss ! » Naturellement les chiens finissent par se jeter l'un sur l'autre, tandis que les gamins se rangent pour les regarder se battre. Ainsi du général Boulanger. Depuis cinq mois, la presse, tous les matins et tous les soirs, fait : « Kiss ! Kiss ! » à ses oreilles. Peut-être finira-t-il, lui aussi, par se jeter sur quelque chose. »[8]

La double métaphore péjorative, qui assimile la foule à une troupe de gamins et le général à un « bon chien qui passe », dénonce le même rôle de l'opinion publique décrié par Mirbeau pendant l'affaire tout en adoptant l'une des constantes stylistiques polémiques de cet auteur : par l'altération de la figure humaine en animal, le procédé de démystification réduit à néant la respectabilité des personnages[9].

Si le boulangisme a tracé la voie de la pensée politique de Barrès, cette période a aussi marqué une étape importante de l'évolution politique de Mirbeau et un point charnière de sa carrière. En effet, Boulanger apparaît sur la scène politique au moment où la plume de Mirbeau « se libère »[10]. À cette époque, Mirbeau franchit un cap personnel et professionnel, délaisse la « prostitution de sa plume » pour se lancer dans la forme qui caractérisera sa position dans le champ littéraire au moment de l'Affaire Dreyfus : un spécialiste de la polémique. Il s'agit donc d'un « antiboulangisme paradoxal », selon la formule de J.-Y.

---

[7] *Combats politiques*, p. 94.
[8] *Ibid*., p. 95.
[9] Voir Yannicke Lemarié, « Octave Mirbeau, l'Affaire et la littérature de combat », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°7, 2000, p. 95-108.
[10] Sur l'évolution de Mirbeau journaliste, voir, Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, P. Michel, « L'Itinéraire politique de Mirbeau », *Europe*, n°839, mars 1999, 96–109 et J.-F. Nivet, « Mirbeau journaliste » in P. Michel, *Octave Mirbeau*, p.25-32.

Mollier[11], puisqu'il s'articule entre la période des *Grimaces*, pendant laquelle il rêvait d'un coup de balai purificateur et son évolution ultérieure vers l'anarchisme. Il avait rencontré le général Boulanger dans un dîner chez Mme Adam, et avait été un des premiers à dénoncer le danger représenté par le nouveau ministre.

Quant à Anatole France, son opinion à l'égard de Boulanger a évolué d'une curiosité non dépourvue de fascination au constat de la faillite et l'incompétence du général. Après une première réaction de méfiance, pendant laquelle Boulanger apparaissait à France comme un inquiétant démagogue capable de désorganiser l'armée, France fut séduit par le général au moment où sa cote de popularité était à son apogée. En effet, il fut élogieux à son égard : le 5 mai 1888, il écrivait dans *L'Univers illustré* qu'« il possède « des facultés rares, une mémoire excellente, le don de porter de l'attention aux petites choses, l'à-propos, le souvenir toujours présent, le tout appliqué à plaire et à séduire »[12] et était sensible à son pouvoir unificateur : « Il peut aller partout en France, c'est là sa force »[13]. Barrès rappellera d'ailleurs plus tard ce moment boulangiste de France : « J'ai toujours dans l'oreille l'accent profond avec lequel il me parlait, en janvier 1889, du général Boulanger »[14]. Mais France a rapidement reconnu la faillite du général et ne sera jamais un nostalgique du boulangisme à la manière de Barrès : il dira en 1890 de la crise boulangiste que « cette conspiration n'était qu'une opérette dont il faut sourire si l'on a eu peur ! »[15] et achèvera le mythe dans sa reconstitution ironique et farcesque dans *L'Ile des pingouins*. Bien que postérieur aux faits, le portrait que France dresse de Boulanger dans *l'Ile des pingouins* rejoint l'image esquissée par Mirbeau et Zola dans ces textes. Son portrait de Boulanger, dépeint sous les traits d'un bellâtre idiot, ne manque pas de faire sourire : « Chatillon [Boulanger] était beau; il était heureux; il ne pensait à rien. Rien n'altérait la limpidité de son regard » (*IP*, 129).

---

[11] Jean-Yves Mollier, « Mirbeau et la vie politique de son temps », in P. Michel, *Octave Mirbeau*, p. 81.

[12] « Lui, toujours LUI », cité par Jean Levaillant, *Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, p. 400. Comme l'ont souligné les ouvrages qui évoquent l'engagement d'Anatole France (citons essentiellement *L'Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France* de J. Levaillant et de Marie-Claire Bancquart, *Anatole France, Anatole France, polémiste* et *Un sceptique passionné*, ainsi que son édition de ses *Œuvres* en 4 tomes), l'affaire Dreyfus a marqué un tournant essentiel dans son parcours politique, mais son engagement s'inscrit dans une évolution amorcée dans les années qui ont précédé l'affaire : anticlérical depuis son enfance, il fera ses premiers pas sur la voie qui le mènera au dreyfusisme en réagissant violemment contre *La France Juive*, de Drumont, puis en prenant parti contre Brunetière dans la querelle du « Disciple » (voir infra.) et c'est dans *les Opinions de Jérôme Coignard* qu'il adoptera la forme du roman « à clefs » permettant d'exprimer ses critiques contre la société, l'Eglise et les institutions politiques, dont il se servira pendant l'affaire dans *Histoire contemporaine*.

[13] L'*Univers Illustré*, 1889, *ibid*., p. 82.

[14] *Mes Cahiers*, XIII, p. 39 (1920), *ibid*., p. 402. Jean Levaillant considère que ce boulangisme éphémère s'inscrit dans la lignée de l'antiparlementarisme habituel de France, dont il faisait déjà preuve dans *les Opinions de Jérôme Coignard*.

[15] L'*Univers Illustré*, 1890, *ibid*., p. 50.

France attribue son succès à un effet de popularité monté de toutes pièces : « Le révérend père Agaric, […] paya six cents garçons bouchers d'Alca pour courir derrière le cheval de Chatillon en criant: «Vive l'émiral!» Chatillon ne pouvait désormais faire un pas sans être acclamé. » (*IP*, 129) Il tourne ainsi en dérision le mécanisme de manipulation de l'opinion à l'œuvre derrière un tel phénomène de popularité, plus proche d'une démarche publicitaire que d'un débat politique :

> Matin et soir, les journaux aux gages des dracophiles publiaient les louanges de Chatillon et jetaient la honte et l'opprobre aux ministres de la république. On criait le portrait de Chatillon sur les boulevards d'Alca. Les jeunes neveux de Rémus, qui portent des figures de plâtre sur la tête, vendaient, à l'abord des ponts, les bustes de Chatillon. Chatillon faisait tous les soirs, sur son cheval blanc, le tour de la prairie de la Reine, fréquentée des gens à la mode. Les dracophiles apostaient sur le passage de l'émiral une multitude de Pingouins nécessiteux, qui chantaient: «C'est Chatillon qu'il nous faut». La bourgeoisie d'Alca en concevait une admiration profonde pour l'émiral. Les dames du commerce murmuraient: «Il est beau». Les femmes élégantes, dans leurs autos ralenties, lui envoyaient, en passant, des baisers, au milieu des hourrahs d'un peuple en délire. (*IP*, 132)

Notons que dans la réécriture humoristique de l'épisode boulangiste, France dénonçait le rôle de l'Eglise, inscrivant sa vision de cette affaire dans le sillage de son anticléricalisme habituel exprimé à l'époque boulangiste dans *les Opinions de Jérôme Coignard* : il faisait de l'émiral une marionnette manipulée en vue d'un coup d'Etat par le révérend père Agaric par l'entremise de la belle vicomtesse Olive, pour « remettre le prince Cruchot sur le trône ».

Quant au jeune Marcel Proust, sa réaction face au général Boulanger paraît surprenante, mais préfigure partiellement son attitude pendant l'affaire Dreyfus. En effet, dans une lettre à Antoinette Faure (la fille de Félix Faure), il se montre sensible à la portée romanesque du personnage et au mouvement de foule qu'il entraînait, de la même manière qu'il posera sur l'affaire Dreyfus et sur le cas de « psychologie de foule » qu'elle soulevait un regard essentiellement littéraire. Il évoque ainsi « ce grand enthousiasme si imprévu, si *roman* dans la vie banale et toujours la même » [qui] « remue dans le cœur tout ce qu'il y a de primitif, d'indompté, de belliqueux » et se montre même naïvement emporté par la ferveur ambiante : « Vous ne trouvez pas entraînant ce refrain : *Gais et contents nous allions triomphants* ou : *C'est Boulanger, lange, lange,* hurlé par tous, femmes, ouvriers, jusqu'aux petits enfants de

cinq à huit ans qui le chantent très très juste – avec ardeur. »[16] Mais Proust reconnaît derrière cette communion publique la mascarade médiatique nationaliste, voyant derrière le général un homme « très commun et un vulgaire batteur de grosses caisse ». Son nom n'apparaîtra plus dans sa correspondance et, comme l'a souligné J.–Y. Tadié, il « ne sera jamais plus tenté par lui, ni par le nationalisme, ni par l'aveugle ferveur populaire, support de toutes les dictatures »[17].

Partageant la même vision de la crise boulangiste, les écrivains dreyfusards ont immédiatement reconnu au moment de l'affaire leurs anciens adversaires derrière le discours antidreyfusard naissant. On retrouve en effet dans les deux mouvements la même fascination pour l'idéal abstrait de l'armée et la même soumission respectueuse à la force militaire incarnée. C'est ainsi que le 10 juillet 1898, le jeune Péguy attaquait les antidreyfusards sous le nom de « nouveaux boulangistes » dans une lettre à Georges Renard, directeur de *La Revue socialiste*[18] et que dans « De la récente action socialiste », publié dans *L'Essor* du 6 février 1898, numéro spécial « Hommage des Jeunes écrivains à Emile Zola », il décrivait les débuts de l'affaire Dreyfus en opposant les socialistes au nouveau boulangisme : « Surtout les nouveaux boulangistes ont commis une erreur de méthode […] car ils ont espéré qu'ils avanceraient la révolution sociale en canalisant puis généralisant une haine particulière. Heureusement que des socialistes, anciens et jeunes, s'étaient gardés de ce nouveau boulangisme et de cette démagogie ; sans rien vouloir calculer, ils avaient commencé par donner leur signature pour demander la révision du procès Dreyfus »[19]. De même, Zola qualifiait l'Affaire Dreyfus d'un « nouveau boulangisme », « une bouffonnerie dont on aura finalement raison » (*Corr. IX*, 490) et a expliqué l'émergence de l'affaire Dreyfus par un sursaut de boulangisme dans la conscience nationale, « un réveil inconscient, sans doute, du boulangisme latent, dont tu restes atteinte » (« Lettre à la France », *VM*, 105). Dans une lettre à Zola, Théodore Duret en a proposé la même analyse : « C'est le boulangisme qui est apparu modifié, mais au fond encore vivant, à l'occasion de l'affaire Dreyfus » (*Corr. IX*, 438).

Plus tard, Léon Blum expliquera l'affaire Dreyfus par la crise boulangiste : « On ne peut pas comprendre l'affaire Dreyfus si l'on perd de vue qu'elle éclatait moins de huit ans après une révolution manquée. [Boulanger] n'en avait pas moins passionné la France deux années durant ; il l'avait brassée et bouleversée jusque dans ses profondeurs. […] Comment

[16] 15 juillet 1887, *Correspondance*, t. I, p. 97.
[17] J.Y. Tadié, *Marcel Proust*, p. 87.
[18] Lettre de Péguy à Georges Renard, 10 juillet 1898, *Œuvres en prose complètes*, t.1, p. 1556.
[19] « De la récente action socialiste », *L'Essor*, 6 février 1898, *ibid*., p. 47.

de tels espoirs n'auraient-ils pas laissé après leur chute une amère violence de déception, de dépit et de colère ? »[20]. Blum assimilait ainsi l'affaire Dreyfus à l'œuvre des anciens boulangistes assoiffés de vengeance et a souligné la même pulsion de violence derrière les deux mouvements :

> Ils ne respiraient que vengeance et colère. […] Maurice Barrès est ici le plus sûr témoin ; dans tout ce qu'il a écrit sur « le Panama », et certes ce n'est pas la partie la moins durable de son œuvre, on retrouvera ce ton de « danse du scalp », cette joie féroce de représailles. Cela, c'était la vengeance. La revanche, c'était d'exploiter à fond la rage et le dégoût qui secouaient le pays, la chute des gouvernements qui s'écroulaient l'un sur l'autre, le discrédit des institutions et des partis, le déshonneur des hommes ; c'était de faire renaître d'un sol ravagé la révolution boulangiste avortée, de mobiliser la révolte nationale pour balayer le Parlement pourri, pour construire un pouvoir stable et fort. […] Et voici qu'avec l'Affaire, le destin livrait à nouveau une chance propice. Cette fois encore, chance de vengeance, chance de revanche. On vit donc figurer parmi les forces de résistance tout le personnel boulangiste de presse, de Parlement, et même de lettres, réserve faite pour Barrès dont on verra que le cas fut plus complexe. La ligue des Patriotes, dont le chef était Paul Déroulède, fournit les troupes de choc. À mesure que « l'Affaire » se développa, les boulangistes étendirent plus largement autour d'eux une sorte de « Front populaire » dont la Ligue de la Patrie française fut l'organe et qui ne faisait volontairement appel qu'à des formes très simples, très communes et très fortes du sentiment national. [21]

Plus qu'une première manifestation du nationalisme, le boulangisme a été pour les écrivains dreyfusards l'occasion de se pencher sur un phénomène médiatique et politique qui allait se renouveler pendant l'affaire : ces prises de positions parallèles leur permettront ainsi d'identifier immédiatement les mécanismes de manipulation de l'opinion et la fascination du symbole militaire qu'ils avaient dénoncés neuf ans plus tôt.

---

[20] Léon Blum, *Souvenirs sur l'affaire*, p.70.
[21] *Ibid*., p. 71-72.

## 2. Les écrivains et le scandale de Panama

De la même manière dont l'affaire Dreyfus s'est inscrite dans le sillage de la crise boulangiste, le scandale de Panama préfigure l'affaire Dreyfus à la fois par la forme de la mobilisation médiatique qui y a été déployée et par les prises de positions d'Anatole France et d'Octave Mirbeau, annonçant leurs discours dreyfusards à venir.

Il existe ainsi une réelle continuité entre le discours politique d'Anatole France pendant la crise de Panama et pendant l'affaire Dreyfus et surtout entre les formes littéraires de ses prises de positions politiques.

En effet, c'est le scandale de Panama qui a ouvert, chez Anatole France, la voie de la transposition critique des événements politiques dans la fiction, procédé qui lui servira d'instrument de combat pendant l'affaire : le 15 mars 1893, dans *L'Echo de Paris*, il fait évoquer par l'abbé Coignard « L'Affaire du Mississipi », transposition transparente du scandale financier contemporain, mettant en scène les mêmes cibles et le même regard ironique sur la société dont il se servira dans *Histoire contemporaine*. L'affaire de Panama donne ainsi l'occasion à France de mettre sa verve satirique au service d'une critique des institutions gouvernementales : « La Compagnie était accusée d'avoir corrompu les officiers du royaume et du roi, qui l'avaient en réalité dépouillée avec l'avidité ordinaire aux gens en place dans les gouvernements faibles. Et il est certain qu'à cette époque tous les ressorts du gouvernement étaient détendus ou faussés », écrit-il.[22] Il poursuivra pendant l'affaire Dreyfus la même attaque contre les institutions ecclésiastiques, militaires et politiques qu'il avait entamée dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*. Comme l'a souligné Marie-Claire Bancquart, « L'affaire Dreyfus opposait une poignée de dreyfusards à un ensemble de forces qu'Anatole France attaquait depuis *Les Opinions de M. Jérôme Coignard* et *Le Lys Rouge* : antisémites, anciens boulangistes de droite, presque toute l'armée, l'Eglise (Histoire contemporaine). Il n'a pas besoin de changer le cadre de son roman, ni ses personnages pour

[22] Voir *Les Opinions de Jérôme Coignard*, *Œuvres*, t. II, p. 239.

les adapter aux événements nouveaux : la société du ralliement ; patronnée par Méline, est bien dans son esprit celle qui a sécrété l'injustice. »[23]

France aura également recours aux mêmes procédés littéraires pour intégrer sa vision politique dans un univers de fiction : son procédé consiste à poser sur le monde un regard ironique en rendant sensible une disproportion entre la réalité des faits et le jugement que porte sur eux le lecteur. France se sert également du présent pour éclairer le passé, dans la mesure où il contrefait le passé en y transposant des pans entiers de l'histoire présente, comme il le fera dans les récits allégoriques de *l'Anneau d'Améthyste* et de *M. Bergeret à Paris* (voir infra., III^e^ partie). En faisant du scandale de Panama l'affaire « du Mississipi », dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, France peut ainsi combiner le roman historique et le roman à clés : les faits de l'affaire Mississipi seront analysés par l'œil critique de l'abbé Coignard tout comme M. Bergeret posera son regard désenchanté sur le monde au moment de l'affaire.

On peut établir une continuité idéologique stricte entre les deux romans : c'est ainsi dans les discours qui opposent l'abbé Coignard à M. Roman, spécialiste et défenseur de « la raison d'Etat », on décèle une opposition de systèmes de valeurs politiques qui comportent les prémisses de ce qui deviendra les discours dreyfusard et antidreyfusard. M. Roman défend ainsi le secret d'Etat si c'est le prix à payer pour être « gouverné en paix » : « Si vous voulez jouir de ce bienfait d'être gouvernés, qui seul met les hommes au-dessus des animaux, il faut laisser aux gouvernements les moyens d'exercer le pouvoir. Et le premier de ces moyens est le secret. »[24] L'abbé Coignard au contraire considère que la droiture du gouvernement doit être le seul gage de sa légitimité : « Un gouvernement qui, sortant de la médiocre et commune honnêteté, scandalise les peuples, doit être déposé »[25].

L'abbé défend également l'honnêteté de madame de la Morangère d'avoir permis de dévoiler la corruption alors que M. Roman défend le secret nécessaire à préserver le gouvernement et « les intérêts publics » : « Prenez garde que vous considérez cette affaire sous un aspect individuel et particulier, sans vous inquiéter, comme vous devriez le faire, des intérêts publics qui y sont liés. Il faut voir en tout la raison d'Etat et il est clair que cette raison souveraine exigeait que madame de la Morangère ne parlât pas ou que ses paroles ne

---

[23] Introduction au t. III des *Œuvres* d'Anatole France, p.283. Sur France et le scandale de Panama, voir aussi de M.-C. Bancquart *Les écrivains et l'histoire*, *d'après Maurice Barrès, Anatole France, Léon Bloy, Charles Péguy*, p. 87 et ss et « Pouvoir politique et destin biologique chez Anatole France », in M.-C. Bancquart et Jean Dérens, *Humanisme et actualité*, p. 87-97.
[24] *Ibid*., p. 241.
[25] *Ibid*., p. 242.

trouvassent pas de créance »[26]. Fustigeant à travers cette dernière prise de position les valeurs politiques du discours antidreyfusard à venir, c'est-à-dire le respect du gouvernement primant sur l'individu, le secret qui préserve la paix sociale au-dessus de la vérité qui dérange, France reprendra dans *Histoire contemporaine* le même procédé convoqué ici : le discours figé de M. Roman est explicitement dévalorisé et dénoncé par la voix de la raison que lui oppose l'abbé.

On trouve d'ailleurs déjà dans *Les Opinions de Jérôme Coignard* l'un des thèmes privilégiés de France, qui ne sera pas étranger à sa mobilisation pour la révision du procès de 1894 : le thème du faux[27]. En effet, France évoque un incident du procès des panamistes qui fait apparaître une tentative d'usage de faux : ainsi le secrétaire de « M. le lieutenant criminel » demanda par chantage à madame de la Morangère, femme de l'un des directeurs de la Compagnie, de faire un faux témoignage en justice en échange de la liberté de son mari.

Cependant, si *Les Opinions de Jérôme Coignard* et *Histoire contemporaine* se rejoignent à travers la critique des institutions derrière l'affaire politique de Panama ou de Dreyfus, Marie-Claire Bancquart oppose cependant les conclusions de France quant à la réalité politique qu'il critique : « Dans *Les Opinions de Jérôme Coignard*, l'affaire de Panama servait d'amorce à une réflexion critique sur les institutions. Mais cette réflexion n'aboutissait pas à une action, tout comme la « première » histoire contemporaine. Persuadé que le régime est médiocre, et que les institutions ne font que suivre à distance une évolution plus sourde et plus profonde, celle des mentalités, France conclut à l'impossibilité de prendre parti. »[28] Or son attitude pendant l'affaire Dreyfus marquera au contraire une prise de position publique de l'auteur : en janvier 1898, France sortira de sa réserve en signant les listes de l'*Aurore*, en témoignant au procès Zola, en participant à des meetings et en prononçant des discours. France a d'ailleurs dédié *Les Opinions de Jérôme Coignard* à Mirbeau, suggérant une complicité dans la critique des institutions politiques et une vision commune des deux écrivains prêts à s'opposer par la plume aux corruptions politiques au nom d'un idéal humain.

---

[26] *Ibid*., p. 241.

[27] Comme l'a souligné M.-C. Bancquart, Anatole France avait publié plusieurs travaux sur le faux et sur les mensonges de l'histoire : par exemple, le 3 mars 1899, Anatole France avait publié dans *Le Temps* une chronique intitulée « Le Vrai Macbeth », (La *Vie littéraire ; IV*), dans laquelle il rappelait que, d'après les récentes études de James Darmester, Macbeth fut un excellent roi qui avait des droits à la royauté sur l'Ecosse et dont le règne de dix-huit ans fut prospère et juste. On peut souligner le fait que France fera le lien entre ces « faux » historiques et les événements de l'affaire Dreyfus dans le chapitre XX de *Monsieur Bergeret* où il a présenté une véritable synthèse des mensonges célèbres. Voir de Marie-Claire Bancquart, « Anatole France : au nom de la science », *Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards* ?, p. 113-117.)

[28] A. France, *Œuvres*, t. III, p. 1144.

L'insertion de la politique dans la littérature chez Mirbeau permet d'établir le même parallèle entre le scandale de Panama et l'affaire Dreyfus d'un point de vue à la fois idéologique et stylistique : reprenant les mêmes cibles privilégiées (comme le thème de la démocratie bourgeoise) et les mêmes personnages types chargés de véhiculer les critiques de l'auteur, le combat polémique de Mirbeau pendant l'affaire Dreyfus prend ses sources dans les années qui l'ont immédiatement précédé. En effet, le scandale de Panama est repris sur le mode farcesque dans *En mission*, en 1893, qui sera la première partie du *Jardin des supplices* en 1899 : le ministre Mortain y est le prototype de ces politiciens corrompus ; quant au député concurrent du narrateur, il emporte les élections pour avoir proclamé qu'il a volé plus que son compétiteur. Le type incarné par le ministre Mortain est d'ailleurs un personnage récurrent chez Mirbeau, s'intégrant dans un système de représentation immédiatement lisible par le lecteur : en effet, l'auteur oppose dans ses textes de fiction polémique deux types de personnages qui véhiculent son discours idéologique. Dans cet univers bipolaire propre à son esthétique, les personnages « victimes » s'opposent aux oppresseurs, incarnés tour à tour par des politiciens corrompus, des militaires ou des prêtres, avant de devenir pendant l'affaire les figures antidreyfusardes dominantes[29].

Les années qui ont précédé l'affaire Dreyfus, entre le boulangisme et le scandale de Panama, ont donc contribué à amener Mirbeau et France vers la contestation et vers les armes de combats auxquelles ils resteront fidèles pendant l'affaire : la critique sociale et politique insérée dans la fiction, chez France, et les articles acerbes et polémiques, pour Mirbeau.

## 3. Le discours antimilitariste

Parmi les autres éléments annonciateurs des grandes lignes directrices des discours dreyfusards et antidreyfusards, la question militaire occupe une place prépondérante dans les années qui ont précédé l'affaire. En effet, la situation politique était d'autant plus fragilisée que la France était à l'époque encore sous le choc de sa défaite vis-à-vis de l'Allemagne et

[29] Voir Pierre Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, p.107 et ss.

cette défaite était à l'origine d'un climat de paranoïa ainsi qu'une méfiance de l'espionnage et de la traîtrise. Cette sensibilité avait préparé le terrain à la question de « l'ache sainte » fondamentale au débat entre dreyfusards et antidreyfusards. Les années qui ont précédé l'affaire Dreyfus ont vu émerger le débat autour du patriotisme et du respect de l'armée, opposant un antimilitarisme croissant chez certains à un chauvinisme revanchard chez d'autres, auquel participait le mouvement boulangiste, Barrès se faisant naturellement l'apôtre d'une France militairement forte.

Par réaction à ce sentiment de revanche qui envahissait le débat politique, la jeunesse littéraire s'est ainsi détournée du militarisme. Ainsi, plusieurs ouvrages antimilitaristes ont été publiés à cette époque : Mirbeau a entamé une œuvre de démystification de la guerre et de l'armée dans *Le Calvaire*, (1886) qu'ont poursuivi Abel Hermant dans *le Cavalier Misery*, (1887), Lucien Descaves dans *Sous-offs* (1889), (ce qui leur a valu des poursuites judiciaires), Henry Fèvre dans *Au port d'arme* (1887); Georges Darien dans *Biribi* (1890) et Remy de Gourmont dans un article intitulé « le Joujou patriotique » qui lui a coûté son emploi à la Bibliothèque Nationale.

La question de l'Alsace-Lorraine représentait la ligne de clivage entre une jeunesse littéraire antimilitariste et les défenseurs de « l'arche sainte ». On peut ainsi citer à cet égard le sondage réalisé par *le Mercure de France* en décembre 1897 au sujet de l'Alsace-Lorraine[30].

Aux questions, soumises par François Coppée : « un apaisement s'est-il fait dans les esprits au sujet du Traité de Francfort ? » ou encore « si une guerre venait à surgir entre les deux nations, trouverait-elle en France un ciel favorable ? », les réponses des jeunes écrivains ou « hommes de lettres » oscillent de l'indifférence à l'antimilitarisme avéré.

Alfred Jarry affichera la même désinvolture indifférente face à l'affaire Dreyfus que face à cette question militaire : « Etant né en 1873, la guerre de 1870 est dans mon souvenir trois ans au-dessous de l'oubli absolu. Il me paraît vraisemblable que cet événement n'a jamais eu lieu, simple invention pédagogique en vue de favoriser les bataillons scolaires. Je demande la guerre, la guerre immédiate (je ne suis point soldat) Quant à l'opinion de la jeunesse et du pays, je crois que cette question ne les intéresse pas, moi non plus d'ailleurs, ni la question ni celle de savoir ce qu'ils en pensent. »[31]

---

[30] « L'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits », *Le Mercure de France*, Décembre 1897, t. XXIV, n°96, p. 641-812.
[31] *Ibid*., p. 653.

Lugné-Poe ne se sent guère plus concerné : « Je n'ai aucune opinion sur ces questions et ceux qui m'entourent sont dans le même cas. – C'est vous dire que je suivrai toujours les minorités. »[32]

Jules Renard critique le prétendu patriotisme littéraire : « – Je n'ai jamais été fâché. Il faut bien que je pense à l'Alsace Lorraine […] puisque je suis soldat. Et j'ai le droit d'en parler, parce que je suis soldat. Mais M. François Coppée n'a pas ce droit, car il n'a jamais été soldat, et il n'a plus aucune chance de le devenir. De quoi se mêle-t-il ? Une loi devrait interdire toute manifestation patriotique aux pékins. Or M. François Coppée, poète illustre et bon journaliste, n'est qu'un pékin. »[33]

En ce qui concerne Jarry, on peut noter que ce sera son antimilitarisme qui sera le fil conducteur de tout ce qu'il écrira au sujet ou en relation avec Dreyfus. En effet, chez cet écrivain qui s'est toujours désintéressé de toute cause sociale ou politique, le sentiment antimilitariste sera toujours présent derrière ses allusions à l'affaire Dreyfus. Celle-ci deviendra d'ailleurs dans ses écrits l'un des moyens privilégiés pour discréditer et tourner en dérision l'institution militaire. Comme l'ont souligné N. Arnaud et P. Besnier dans leurs biographies d'Alfred Jarry, cet antimilitarisme a ses origines dans l'expérience de service militaire qu'il avait détestée[34] : n'étant pas un soldat modèle, le premier roman de Jarry, *Les Jours et les nuits : roman d'un déserteur* (1897), dans la même veine que le *Joujou patriotique* de Remy de Gourmont, reflète un antimilitarisme avéré.

En effet, un événement transposé dans *les Jours et les Nuits* prouve l'ampleur de son aversion pour son expérience militaire : il aurait obtenu sa décharge en décembre 1895, après avoir avalé une dose quasi mortelle de poison, comme le personnage Sengle dans son roman. De plus, deux coïncidences alimenteront son antimilitarisme et joueront sans doute en faveur de sa future motivation à tourner en ridicule les personnages (surtout militaires) de l'affaire Dreyfus : en 1894, alors que Jarry commençait à faire sa place dans la société littéraire[35], il avait demandé par le biais du député breton Le Troadec à faire son service militaire dans un régiment parisien, afin que sa carrière ne soit pas trop affectée. Or, le ministre de la guerre qui refusa cette demande était le général Auguste Mercier et suite à cela, Jarry a été mobilisé au

---

[32] *Ibid*., p. 661.
[33] *Ibid*., p. 723.
[34] Voir à ce sujet N. Arnaud, *Alfred Jarry, d'Ubu roi au Docteur Faustroll*, p.132 et ss. ; M. Labelle, *Alfred Jarry, Nihilism and the Theater of the Absurd*, la biographie de Jarry par Patrick Besnier, *Alfred Jarry*, p. 171 et ss. et J. A. Cutshall, « "Celui qui dreyfuse". Alfred Jarry and the Dreyfus Case », *Symposium*, Syracuse, N.Y., 1989.
[35] Il avait publié son premier livre *Les Minutes de sable mémorial* en septembre, et fréquentait des salons tels que ceux de Mallarmé et de Rachilde.

101e régiment d'infanterie, près de Rennes, dirigé par le général Emile Zurlinden (deux noms dont il se souviendra, comme l'a souligné J.A. Cutshall). Ainsi, la dénonciation ironique et caricaturale que fera Jarry des personnages de l'affaire Dreyfus viendra puiser dans les souvenirs de ces personnages militaires devenant pantins ou fantoches dans un monde ubuesque.

L'antimilitarisme occupe également une place importance dans les écrits de France : dans les *Opinions de Jérôme Coignard*, il avait affiché des convictions profondément antimilitaristes qui trouveront des échos dans ses prises de positions à venir. Il avait ainsi attaqué avant l'heure la justice militaire, écrivant par exemple : « Et il est clair que s'il y avait une justice, nous n'aurions pas deux codes, l'un militaire, l'autre civil. Ces justices soldatesques, dont on voit tous les jours les effets, sont d'une cruauté atroce »[36]. Anatole France critiquait de manière frontale et virulente l'armée, affirmant par l'intermédiaire de l'abbé que le métier de soldat lui a « toujours inspiré du dégoût et de l'effroi, par les caractères de servitude, de fausse gloire et de cruauté qui y sont attachés » et que « la guerre n'est […] plus, dans nos sociétés, qu'un mal héréditaire, un retour lascif à la vie sauvage, une puérilité criminelle »[37]. *Les Opinions de Jérôme Coignard* témoignent à ce titre d'une évolution qui se poursuivra jusqu'à l'époque de l'affaire : alors que France s'était prononcé en faveur de la guerre[38] en 1886, l'ouvrage témoigne d'une prise de position inverse dans laquelle il « opposera à la nécessité biologique du massacre la grandeur de l'effort humain vers la paix », selon les mots de J. Levaillant[39].

Mirbeau tenait également un discours antimilitariste qui se poursuivra à travers son dreyfusisme. À côté de la publication du *Calvaire* (1886) où l'armée française apparaît sous un jour bien peu glorieux, il avait publié des articles antimilitaristes, parmi lesquels on peut citer « La Guerre », publié dans *La France* le 10 septembre 1885, où il qualifiait la guerre de « brute aveugle » :

---

[36] A. France, *Œuvres*, t. II, p.323.
[37] *Ibid*., p. 281.
[38] Dans « La Vie à Paris », *le Temps* du 18 juillet 886, on peut ainsi lire : « Les vertus militaires ! elles ont enfanté la civilisation tout entière, industrie, art, police, tout sort d'elles. […] Le soldat est nécessaire, et la guerre est, de toutes les fatalités sociales, la plus constante et la plus impérieuse. […] L'homme est soumis aux fatalités de son origine. Sa nature est d'être violent. Quand il sera pacifique, il ne sera plus l'homme, mais quelque chose d'inconnu dont nous n'avons pas le pressentiment. […] Supprimez les vertus militaires et toute la société civile s'écroule » et « La guerre est humaine, en ce sens qu'elle est le propre de l'humanité », *La Vie littéraire*, I, p.97.
[39] J. Levaillant, *op.cit*., p.393.

> Un homme en tue un autre pour lui prendre sa bourse ; on l'arrête, on l'emprisonne, on le condamne à mort et il meurt ignominieusement, maudit par la foule, la tête coupée sur la hideuse plate-forme. Un peuple en massacre un autre pour lui voler ses champs, ses maisons, ses richesses, ses coutumes ; on l'acclame, les villes se pavoisent pour le recevoir quand il rentre couvert de sang et de dépouilles, les poètes le chantent en vers enivrés, les musiques lui font fête ; il y a cortèges d'hommes avec des drapeaux et des fanfares, des cortèges de jeunes filles avec des rameaux d'or et des bouquets qui l'accompagnent, le saluent comme s'il venait d'accomplir l'œuvre de vie et l'œuvre d'amour. À ceux-là qui ont le plus tué, le plus pillé, le plus brûlé, on décerne des titres ronflants, des honneurs glorieux qui doivent perpétuer leur nom à travers les âges[40].

Ce texte oppose d'ailleurs à la guerre deux idées maîtresses du discours dreyfusard : le Droit et la Justice : « Pourquoi le Droit et pourquoi la Justice, si la Guerre est là, qui commande, la Guerre, négation du Droit, négation de la Justice ? Qu'on raye ces deux mots des langages humains qui ne les comprennent pas, et qu'on arrache, au fronton des sociétés contemporaines, ces deux emblèmes qui ont toujours menti ! »[41]

Mirbeau dénonçait également l'institution militaire à travers un procédé littéraire qu'il reprendra pendant et après l'affaire : l'intégration de la figure du militaire dans un univers de représentation manichéenne. En effet, conformément à l'esthétique de Mirbeau, les personnages militaires étaient réduits à des types antipathiques et caricaturaux, toujours assignés dans ses contes au rôle de bourreaux et de « tourmenteurs », s'attaquant par la force et la brutalité aux victimes et aux opprimés qu'il défendait. Ainsi, la représentation des militaires s'intègre chez Mirbeau dans des fictions à visée polémique, et la dénonciation passe par la caractérisation négative des personnages[42].

L'antimilitarisme d'une partie de la société littéraire de l'époque fut donc l'un des éléments qui éveillèrent la méfiance des écrivains lorsque éclata l'affaire Dreyfus : France, Mirbeau et Zola dans *la Débâcle* avaient eu l'occasion de démystifier « l'arche sainte » et la jeunesse littéraire oscillait entre hostilité et indifférence face à ce qui allait devenir l'un des piliers du discours antidreyfusard.

Face au nationalisme naissant, les chefs de file du mouvement dreyfusard ainsi qu'une partie de la jeunesse littéraire se sont donc démarqués du discours conformiste de l'opinion

---

[40] *Combats politiques*, p.89.
[41] *Ibid*. p.90.
[42] Voir *Contes Cruels II*, notamment « Au pied d'un hêtre », p. 318-322 et p. 274-275.

publique et ont manifesté la méfiance, l'indifférence ou l'hostilité vis-à-vis du mouvement de foule boulangiste, de la corruption politique et du respect fasciné pour « l'arche sainte ». Mais au-delà de ces prises de positions contre ces prémices de l'idéologie antidreyfusarde, ces écrivains ont manifesté leur sensibilité pour ce qui servira de fondement au discours idéologique dreyfusard : les valeurs d'Humanité et de Justice sous-jacentes à la pensée socialiste, la foi dans le discours de la raison hérité des Lumières et la force de contestation du mouvement anarchiste.

# B. Littérature et avant-garde politique

## 1. Dreyfusisme et Anarchisme

Ainsi, le mouvement anarchiste a été un point de convergence entre le discours des écrivains au moment de l'affaire Dreyfus et les événements politiques des années qui l'ont précédée. En effet, alors que les attentats anarchistes des années 1890 ont marqué la scène politique, révélateurs du besoin de renouveau et d'une remise en question du régime en place, le mouvement anarchiste a également été un mouvement littéraire qui a éveillé une force de contestation dans la société littéraire. Le soutien du monde littéraire à la cause des anarchistes a contribué à établir une continuité entre les revendications anarchistes et leur dreyfusisme à venir.

Parmi les futurs dreyfusards qui embrassèrent la cause anarchiste, l'anarchisme de Mirbeau est dans la droite ligne de son dreyfusisme. Outre son témoignage au procès des Trente et au procès de Jean Grave, il consacra plusieurs articles à la cause anarchiste[43], défendit Ravachol dans *L'En Dehors*, apporta son soutien financier à *La Révolte* de Jean Grave et rédigea la préface de *la Société mourante ou l'anarchie*[44].

---

[43] « Le travail et la charité », *La France*, 20 février 1885 (*Combats politiques*, p. 83-87) ; « Tableaux de misère », *Le Figaro*, 3 avril 1888 (*Ibid*., p. 101-108) ; « La grève des électeurs », *Le Figaro*, 28 novembre 1888 (*Ibid*., p. 109-115) ; « Ravachol », *L'En Dehors*, 1er mai 1892 (p. 121-125).

[44] Voir à ce sujet R. Bianco, « Octave Mirbeau et la presse anarchiste », in P. Michel, *Octave Mirbeau*, p. 53-57.

Un parcours linéaire le mènera de l'anarchisme au dreyfusisme, s'opposant à l'absence de linéarité de son parcours politique au moment où il « prostituait sa plume ». Ainsi, alors que Dreyfus était officier et que Mirbeau était antimilitariste, c'est son anarchisme, comprenant tous les germes de son dreyfusisme à venir, qui influencera son engagement pendant l'affaire. La continuité de pensée entre l'anarchisme et le dreyfusisme de Mirbeau a été plusieurs fois soulignée : en effet, Reginald Carr a montré que Mirbeau est toujours resté fidèle à son anarchisme foncier, qui a constitué une « influence logique suivie et indélébile sur ses écrits »[45]. Pierre Michel a insisté sur l'idéal de justice qui a toujours animé cet auteur et considère que c'est la même défense de la justice pour tous et la même révolte contre l'oppression des innocents qui ont motivé son engagement dans les deux causes[46]. Jean-François Nivet le dit « habité par le mythe voltairien de la lutte contre l'injustice et contre l'infâme »[47] et Jean-Yves Mollier parle de son « anarchisme essentiel » fondé sur un antiparlementarisme fondamental et une volonté constante de défense des opprimés qui le mèneront tout droit au front dreyfusard : « Il exalte la révolte instinctive, le refus des règles qui étouffent la personnalité et le moi profond »[48]. Animé d'un sentiment de pitié pour les misérables, il a toujours pris la défense des victimes d'injustice, parmi lesquels figurent aussi bien les victimes du système capitaliste que les marginaux politiques, tels les anarchistes tombant sous le coup des « lois scélérates », en 1893-1894[49]. Sans minimiser l'antisémitisme qui animait sa plume dans ses articles des *Grimaces*, Pierre Michel souligne que c'est la même lutte contre les opprimés qu'il défendit lorsqu'il y attaquait les juifs millionnaires et capitalistes et ce sont encore les opprimés qu'il défend en soutenant le geste de Ravachol[50] :

---

[45] R. Carr, « L'anarchisme de Mirbeau dans son œuvre littéraire » (P. Michel, dir., *Octave Mirbeau*, p. 64). Sur Mirbeau et l'anarchisme on pourra consulter la thèse de Reginald Carr, *Anarchism in France; The Case of Octave Mirbeau*, dans laquelle il montre à quel point l'œuvre littéraire de Mirbeau est indissociable de l'arrière-plan politique et intellectuel de son époque et particulièrement de la philosophie de l'anarchisme, à laquelle il restera toujours fidèle. En remontant plus loin dans la vie de Mirbeau, P. Michel et J.-F. Nivet ont également souligné dans leur biographie les raisons plus profondes et lointaines de l'anarchisme de Mirbeau ainsi que les liens entre son anarchisme et l'évolution de son parcours politique complexe. Voir aussi de P. Michel *Les combats d'Octave Mirbeau*, chp IV et la préface de la *Correspondance* Grave – Mirbeau, p. 7–14, ainsi que Martin Schwarz, « Les Idées anarchiques de Mirbeau et l'Amérique », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°4, mai 1997, p.52–59.

[46] Notamment dans « Octave Mirbeau : de l'antisémitisme au dreyfusisme », *Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ?*, p. 118-124.

[47] J.-F. Nivet, « Octave Mirbeau », in M. Drouin, *Dictionnaire de l'Affaire Dreyfus*, p. 250.

[48] J.-Y. Mollier, « Mirbeau et la vie politique de son temps », *art.cit.*, p. 81.

[49] Tels que Jean Grave, Félix Fénéon, Sébastien Faure ; voir sa chronique « Pitié militaire », *le Journal*, 29 décembre 1895 (*Combats politiques*).

[50] Jugé (et condamné aux travaux forcés à perpétuité) pour avoir posé les bombes dans les immeubles des magistrats impliqués dans l'affaire de Clichy où trois anarchistes ont été arrêtés pour avoir manifesté le jour de la fusillade de Fourmies

> Chaque pas que l'on fait dans cette société hérissée de privilèges est marqué d'une tache de sang ; à chaque engrenage du mécanisme gouvernemental, la chair du pauvre, broyée, tournoie et pantelle ; et les larmes coulent de partout, dans la nuit de douleur où nul ne pénètre. En face de ces tueries continuelles et de ces continuelles tortures, qu'est-ce donc ce mur qui se lézarde, cet escalier qui s'effondre ?[51].

Ainsi, ce « mur qui se lézarde et cet escalier qui s'effondre », décrit le geste de révolte de l'anarchiste et annonce la contestation des dreyfusards contre les autorités au moment de l'affaire. Dans ce texte, Mirbeau annonce une explosion du corps social qui devait l'amener à être sensible à l'opposition à la justice militaire au nom d'un innocent :

> Nous touchons au sommet décisif de l'histoire humaine. Le vieux monde croule sous le poids de ses propres crimes. C'est lui-même qui allumera la bombe qui doit l'emporter. Et cette bombe sera d'autant plus terrible qu'elle ne contiendra ni poudre ni dynamite. Elle contiendra de l'idée et de la pitié : ces deux forces contre lesquelles on ne peut rien[52].

Les deux éléments de « l'idée et de la pitié » seront au cœur des revendications dreyfusardes : l'idée dans le discours dreyfusard éclairé face à l'antidreyfusisme de la foule aveugle et abrutie, et la pitié pour l'innocent injustement condamné. C'est avant tout son idéal de justice formulé dans ses textes anarchistes qui mena Mirbeau directement au dreyfusisme : « Parce que Dreyfus incarnait désormais l'idéal inaccessible de la Justice, encore plus que celui de la Vérité, Mirbeau en devenait le champion », remarque J.-Y. Mollier[53]. De même, dans la Préface de *la Société mourante ou l'anarchie*, Mirbeau justifie ses convictions anarchistes en célébrant « un idéal de justice » et « un idéal de beauté », annonçant un point de convergence entre l'anarchisme et son dreyfusisme à venir :

> L'anarchie est la reconquête de l'individu, c'est la liberté du développement de l'individu, dans un sens normal et harmonique. On peut la définir d'un mot : l'utilisation spontanée de toutes les énergies humaines, criminellement gaspillées par l'Etat ! Je sais cela… et je comprends pourquoi toute une jeunesse artiste et pensante, - l'élite contemporaine –

---

[51] O. Mirbeau, « Ravachol », *L'En Dehors,* 1er mai 1892 (*Combats politiques*, p. 122).
[52] *Ibid*., p. 125.
[53] J.-Y. Mollier, « Mirbeau et la vie politique de son temps », *art.cit*., p. 83.

regarde impatiemment se lever cette aube attendue, où elle entrevoit, non seulement, un idéal de justice, mais un idéal de beauté.[54]

Il traduit ainsi non seulement sa foi en cet idéal de justice mais la fois de toute la jeunesse pensante, englobant ainsi la jeunesse anarchiste derrière le mot d'ordre qui sera celui des dreyfusards. Ainsi, quand il se lancera dans la bataille dreyfusiste[55], il aura recours aux arguments de l'anarchiste, réclamant une justice pour tous contre un Etat tortionnaire : « l'injustice qui frappe un être vivant – fût-il ton ennemi – te frappe du même coup » écrit-il dans « A un prolétaire », publié dans *L'Aurore* du 8 août 1898. La justice militaire se rend coupable de crime contre la Justice mais également contre la liberté, valeur sacro-sainte du discours anarchiste : « C'est la Justice, c'est la Liberté, c'est la Vie qui sont en jeu et qu'on égorge ignominieusement, dans un autre ». (*AD*, 77)

Ainsi, c'est bel et bien la défense la vie du citoyen qui prime sur le « respect de la chose jugée » et la pétition dont il prend l'initiative le 14 janvier 1898 pose les termes de son engagement sur le terrain du respect de l'individu : il affirme que « la nation tout entière est intéressée au maintien des garanties légales », qui, « contre l'arbitraire », constituent la « seule protection des citoyens dans un pays libre » (*AD*, 53-54).

Chez Mirbeau, le personnage de la victime est d'ailleurs un véritable type littéraire qui permet d'établir une continuité stylistique entre ses textes anarchistes et ses textes dreyfusards. En effet, sa sensibilité politique mit à l'honneur des personnages opprimés, qui se prolongeront dans la figure de l'innocent injustement condamné, incarné par Dreyfus. Ce sont les pauvres, le crève-la-faim, l'innocent condamné à tort qui apparaissent dans les colonnes du journal à travers des textes tels que « Le Petit Mendiant»[56] ou « L'Oiseau sacré »[57]. Ce type de représentation se prolonge d'ailleurs chez d'autres auteurs, faisant de la tendance anarchiste un mouvement à la fois politique et littéraire qui préfigure la même double composante pendant l'affaire Dreyfus : il s'agit du « va-nu-pieds de Londres », par

---

[54] O. Mirbeau, « Ravachol », *art.cit.*, p.129.

[55] Je ne suivrai pas ici la distinction établie par Vincent Duclert entre « dreyfusard » (désignant le groupe des défenseurs de Dreyfus), « dreyfusiste » (désignant ceux qui prennent l'affaire Dreyfus comme un événement de référence pou construire une autre politique) et « dreyfusien » (ceux qui, à partir de décembre 1898, ne défendent Dreyfus que pour revenir à la normalité) : voir V. Duclert, *L'Affaire Dreyfus*, p. 82. J'utiliserai ainsi les deux adjectifs « dreyfusard » et « dreyfusiste » sans distinction, d'une part parce que la différence entre les deux termes n'apparaît pas sous la plume des écrivains au moment de l'affaire et d'autre part, parce que le combat des écrivains pendant l'affaire est inséparable de leur discours idéologique (voir notamment le *Journal* de Romain Rolland et les textes de Péguy parus à *La Revue Blanche*, réunis dans ses *Œuvres en prose complètes*, t. I).

[56] *La France*, 16 août 1885 (*Contes cruels II*, p. 173-177).

[57] Adaptation de « La Chasse », *La France*, 20 août 1885 (*Ibid.,* p. 279-284).

Hector France (n°5) ; de « Police et justice », par Sigismond Lacroix (n°6) et « L'affaire Fangoux » par Sébastien Faure (n°14).

Au-delà de l'idée de justice fondamentale au discours politique de Mirbeau, ses textes sur l'anarchisme, tels que « Ravachol », comprenaient déjà la plupart des leitmotivs de ce qui sera son discours dreyfusard, notamment l'oppression des autorités et la critique de la religion ou de l'armée :

> La société aurait tort de se plaindre. Elle seule a engendré Ravachol. Elle a semé la misère : elle récolte la révolte. C'est juste. Qui donc, durant cette lente, éternelle marche au supplice qu'a été l'histoire de l'humanité, qui donc versa le sang, toujours le même, sans relâche ; sans une halte dans la pitié ? Les gouvernements, les religions, les industries, ces bagnes du travail, en sont tout rouges. Le meurtre dégoutte de leurs lois, de leurs prières, de leurs progrès. [58]

Ainsi, Pierre Michel et Jean-François Nivet ont souligné les valeurs constantes de Mirbeau qu'il a toujours défendues et qui opèrent la jonction entre anarchisme et dreyfusisme : le rejet du monde des politiciens, de l'appareil d'Etat, la défense des opprimés et la haine des religions. De même, Géraldi Leroy inscrit le dreyfusisme à venir de Mirbeau dans le sillage d'une pensée anarchiste révoltée contre toutes les principales cibles dreyfusardes : « Son dreyfusisme est en conformité avec un anarchisme fortement revendiqué. Il n'avait cessé de dénoncer la mentalité militaire, l'organisation de la société capitaliste, l'obscurantisme de l'Eglise, les pratiques de l'institution judiciaire, les mœurs de la presse et la corruption de la République parlementaire. »[59] L'affaire arrive à point nommé pour démasquer, affaiblir, voire renverser ces « admirables institutions qui nous régissent » (« Chez l'Illustre écrivain », *AD*, 49) : l'Armée, la Justice, l'Eglise et le Pouvoir politique, qu'il n'a cessé de stigmatiser dans ses chroniques et ses romans.

*Le Journal d'une femme de chambre* reflète la continuité entre l'anarchisme et le dreyfusisme de Mirbeau : en effet, la première version avait été publiée en 1891 dans *L'Echo de Paris* et le personnage de Joseph, qui sera dans la version de 1899 l'incarnation du type de l'antidreyfusard dans toute sa hideur, représente dans cette première version la vision d'horreur du discours anarchiste, ce contre quoi l'auteur se révolte au nom des valeurs

---

[58] *Ibid*.
[59] G. Leroy, *Batailles d'écrivains. Littérature et politique, 1970-1914*, p. 113.

anarchistes. Cette œuvre se présente en effet comme « une œuvre de justice »[60], dans laquelle l'auteur dénonce l'oppression des domestiques contre la bourgeoisie et dans laquelle Joseph qui se dit « pour la famille, pour la propriété, pour la religion, pour l'armée, pour la marine, pour la patrie » défend toutes les valeurs contre lesquelles l'anarchiste s'insurge. Huit ans plus tard, Joseph sera contre les juifs ainsi que contre « les Protestants, les francs-maçons, les libres-penseurs » et surtout « pour la religion »[61]. Le personnage de Joseph reflète donc l'évolution d'un discours politique de l'anarchisme au dreyfusisme tout en prouvant la continuité de l'univers de valeurs de l'auteur. Dans les deux cas, il est réduit à un type littéraire propre à l'esthétique de Mirbeau, un personnage immédiatement identifiable par ses discours et par sa mentalité, représentatif des forces de l'ignorance et de la brutalité auxquelles l'auteur s'opposait[62].

Enfin, dans un entretien publié au *Gaulois* en février 1894, Mirbeau expliquera également son anarchisme par les mots suivants : « Ce qui m'a séduit dans l'anarchisme, c'est avant tout le côté intellectuel, le règne de l'individualisme »[63], inscrivant au sein de la pensée anarchiste une dimension qui ne sera pas étrangère à l'enthousiasme de Mirbeau pour le mouvement des intellectuels au moment de l'affaire.

Zola lui-même n'était pas resté étranger à ce mouvement anarchiste en littérature, même si, comme l'a rappelé Vittorio Frigerio, ses relations avec la jeunesse anarchiste dans les années qui ont précédé l'affaire oscillaient entre attrait et méfiance.[64] Refusant catégoriquement toute forme de violence assujettie à l'action politique, s'attirant les foudres de la presse anarchiste au moment de l'affaire de la Société des gens de lettres[65], Zola n'a jamais adhéré au mouvement anarchiste, mais n'est cependant pas resté indifférent aux revendications anarchistes de son époque.

Ainsi, dans ses « Lettres sur l'anarchie », publiées dans *La Plume* du 1er septembre 1892, il récusait les méthodes anarchistes sans toutefois condamner le but à atteindre : « Mon cher confrère, vous me demandez mon opinion sur les idées anarchistes. Ce serait tout un

---

[60] *Ibid*. p. 496.
[61] *Journal d'une femme de chambre*, *Œuvre romanesque*, t. 3, p. 464 (*JFC*).
[62] Voir U. Eisenzweig, « Le capitaine et la femme de chambre – L'affaire Dreyfus et la crise de la vérité narrative », *Romantisme*, n°84, octobre 1994, pp. 79-92 et pour une approche synthétique de l'anarchisme de Mirbeau dans ses textes de fiction, voir Reginald Carr, « L'Anarchisme de Mirbeau dans son œuvre littéraire », art.cit.
[63] *Combats politiques*, p. 15.
[64] Vittorio Frigerio, *Émile Zola au pays de l'anarchie*, p. 8.
[65] La Société des gens de Lettres, présidée par Emile Zola, avait réclamé à Jean Grave des droits pour des textes de Zola reproduits dans *La Révolte*, amenant entre autre Mirbeau et André Girard à l'attaquer par la plume. Voir P. Michel et J.F. Nivet, *op.cit*., p. 454-457 et V. Frigerio, *op.cit*., p. 12-17.

volume à écrire. Mais je puis dire brièvement que je suis, moi, un évolutionniste, croyant à un développement normal et continu que les coups de force ne peuvent ni hâter, ni arrêter. »[66] Mais ce sont ses textes de fiction, notamment *Germinal* et *Paris* qui ont contribué à tisser des liens entre le grand romancier et la jeunesse littéraire proche de l'anarchisme qui allait lui rendre hommage au moment de l'affaire Dreyfus. Ainsi, même si Zola ne prétendait nullement, dans son roman *Germinal*, véhiculer de message politique clair, la représentation de la misère humaine ainsi que le personnage de l'anarchiste russe Souvarine rapprochaient ce texte des revendications politiques proches de la mouvance anarchiste : « Prenez garde, regardez sous terre, voyez ces misérables qui travaillent et qui souffrent. Il est peut-être temps encore d'éviter les catastrophes finales », écrivait Zola en 1885[67]. La censure de la version dramatique de *Germinal*, en octobre 1885 avait également été l'occasion d'une prise de position publique d'écrivains anarchistes en faveur de Zola et Mirbeau avait à cette occasion défendu la liberté d'expression et de représentation de la misère humaine contenue dans les pages de cet ouvrage[68].

Zola avait également exprimé sa sensibilité aux revendications et à la révolte anarchistes en leur accordant une portée quasi visionnaire : « Les anarchistes, je parle bien entendu des anarchistes sincères, il n'est qu'un mot pour les qualifier : ce sont des poètes. C'est l'éternelle *poésie noire*, vieille comme l'humanité, comme le mal, comme la douleur. Ce sont des êtres de cœur, au cerveau de voyants, impatients du rêve », avait-il déclaré dans un entretien en 1892.[69] Cette fascination pour la subversion de l'ordre établi au nom d'un sentiment touchant au sublime préfigure la posture adoptée par le romancier au moment où il se lancera à l'assaut de l'Etat-Major.

Mais c'est son roman *Paris* qui établira avec le plus de précision un écho entre les sensibilités politiques exprimées par Emile Zola au moment des attentats anarchistes et son action politique au moment de l'affaire. En effet, l'intrigue de *Paris*, dans laquelle l'écrivain transpose l'histoire d'Emile Henry, un étudiant exécuté en 1894 pour un attentat anarchiste, se déroule dans la France des années 1892-1894, secouée par les scandales parlementaires, où l'attentat anarchiste, par la beauté de son geste, s'oppose à la « pourriture généralisée »[70]. L'analyse à cet égard de Jacques Noiray peut servir à établir un parallèle entre la portée révolutionnaire de « J'accuse… ! » et le geste anarchiste : « Puisque la politique est

---

[66] E. Zola, cité par V. Frigerio, *ibid*.., p. 18.
[67] Cité par R. Carr, *op.cit*., p. 1.
[68] Voir R. Carr, *ibid*., p. 7-10.
[69] E. Zola, « Entretiens sur l'anarchie », *Le Figaro*, 25 avril 1892 (*Entretiens avec Zola*, p. 90).
[70] Voir J. Noiray, « L'imaginaire de la politique dans *Paris* », *Cahiers naturalistes*, n°74, 2000, p.203-221.

impuissante, il faut sortir de la politique. Telle est la leçon de *Paris*, telle sera l'idée-force des *Evangiles* à venir. Pour sortir de la politique, il faut changer le personnel chargé de gérer les affaires publiques, remplacer les hommes politiques par les seuls acteurs honnêtes et responsables : les savants. L'ordre serein de la science se substituera désormais au désordre des passions et des idéologies. La politique cessera d'être un discours pour être un travail. »[71] De ce fait, la portée révolutionnaire de « J'accuse… ! » formerait un écho littéraire à l'attentat anarchiste tel qu'évoqué dans le roman. L'arme diffère, mais la stratégie est la même : il s'agit de sortir du cadre de la loi pour mieux remettre en question les principes de la société. Six ans après la mort de l'écrivain, le critique Edmond Lepelletier avait d'ailleurs opéré, dans sa biographie de Zola, *Emile Zola. Sa vie. Son œuvre*, un rapprochement entre la lutte dreyfusienne et la lutte sociale et humaine qui sous-tend *Paris* : « Zola, bien que *Paris* fût écrit et publié avant que la reprise de l'Affaire n'éclatât, prévoyait, prophétisait la lutte qui allait s'engager. L'affaire Dreyfus, c'était la bataille qu'il avait indiquée dans son livre, transportée dans la réalité. »[72]

D'autres écrivains ont exprimé leur fascination pour le geste de l'attentat anarchiste lui-même, dans un mouvement de contestation et d'approbation de la destruction de l'ordre établi. Ainsi, on a perçu dans la figure de Ravachol le même héroïsme destructeur de la société injuste qui sera la cible de la contestation dreyfusarde. Pour Marcel Schwob, Ravachol était « Socrate »[73] et Paul Adam, dans son « éloge de Ravachol » élève celui-ci au rang de saint : « Autour de lui Ravachol a vu la douleur, et il a exalté la douleur des autres en offrant la sienne en holocauste. Sa charité, son désintéressement incontestables, la vigueur de ses actes, son courage devant l'irrémédiable mort le haussent jusqu'aux splendeurs de la légende. En ce temps de cynisme et d'ironie, un saint nous est né »[74]. Il existait une sensibilité littéraire à l'anarchisme : ce qui séduisait, c'était la force du geste anarchiste qui s'opposait à la société et qui détruisait les fondements d'une société immobile et meurtrière. Le personnage de l'anarchiste se rapprochait donc pour certains d'une figure contemporaine de héros rebelle aux autorités, proche de la figure de Zola pendant l'affaire telle qu'elle sera exaltée par la jeunesse littéraire.

---

[71] J. Noiray, *art.cit.*, p. 217.
[72] Edmond Lepelletier, *Emile Zola. Sa vie. Son œuvre*, Mercure de France, 1908, p. 419 (E. Zola, *L'Affaire Dreyfus. Lettres et entretiens inédits*, p. 8).
[73] C. Mauclair, *Servitude et grandeur littéraire* (J. Levaillant, *op.cit.*, p. 412).
[74] *Les Entretiens politiques et littéraires*, juillet 1892 (G. Leroy et Juliette Bertrand-Sabiani, *La vie littéraire à la belle époque*, p.197).

Parmi les élans de sympathie pour les poseurs de bombes, Laurent Tailhade, pourtant lui-même blessé dans un attentat anarchiste, avait déclaré au sujet de l'attentat de Vaillant à la Chambre des députés : « Qu'importent de vagues humanités pourvu que le geste soit beau ? » Au moment de l'Affaire, Anatole France défendit le geste de Vaillant dans les pages de *M. Bergeret à Paris* : « Vaillant, homme probe, bon ouvrier, qui avait envie de faire le bonheur de tous les hommes et qui n'en avait pas les moyens, crut (bien à tort) avancer les affaires des malheureux en jetant sur les députés, pendant une séance, une fusée garnier de clous qui ne tua personne et ne fit d'égratignures que dans les tribunes »[75] et Mallarmé, qui avait témoigné au procès de Félix Fénéon en août 1894, ne s'était pas défendu, face à des accusations qu'on lui avait portées, d'éprouver une certaine fascination pour les attentats :

> Les engins dont le bris illumine les parlements d'une lueur sommaire, mais estropient aussi à faire grand'pitié, des badauds, je m'y intéresserais en raison de la lueur – sans la brièveté de son enseignement qui permet au législateur d'alléguer une définitive incompréhension ; mais j'y récuse l'adjonction de balles à tir et de clous. Tel un avis ; et, incriminer de tout dommage ceci uniquement qu'il y ait des écrivains à l'écart tenant, ou pas, pour le vers libre, me captive, surtout par de l'ingéniosité[76].

Pour A.-C. Aubert, ce texte préfigure la « fascination pour l'acte de Zola » dont Mallarmé témoignera dans le télégramme envoyé à Zola après sa condamnation[77], le « J'accuse » de Zola ayant la portée et l'effet d'une bombe dans le monde de la justice. En attaquant l'Etat et les institutions, Zola inscrit en effet son geste dans la même optique de contestation de l'ordre établi défendue par l'avant-garde littéraire : « J'accuse… » fait ainsi coïncider la révolte anarchisante de la jeunesse littéraire et le dreyfusisme. À ce titre, Madeleine Rebérioux souligne justement le fait que ce sera l'acte de Zola qui parviendra à rallier la jeunesse anarchiste et socialiste peu motivée par Dreyfus lui-même (puisqu'il était à

---

[75] A. France, *Œuvres* t. III, p. 381.

[76] « Accusation », 1897 (Anne-Catherine Aubert, « Mallarmé et la bombe de Zola », *Romantisme*, XXV, n° 87, 1995, p. 71).

[77] « Mon cher Zola, Pénétré de la sublimité qui éclata en votre Acte, il ne m'a pas paru pouvoir, par un applaudissement, vous distraire ni rompre un silence chaque heure plus poignant. Le spectacle vient d'être donné, à jamais, de l'intuition limpide opposée par le génie au concours des pouvoirs, je vénère ce courage et admire que, d'un glorieux labeur d'œuvre qui eût usé ou contenté tout autre, un homme ait pu sortir encore, neuf, entier, si héroïque ! c'est à lui, condamné, que je demande, comme si je ne le connaissais pas, à cause de l'honneur qu'on en ressent, en tant qu'un dans la foule, de toucher passionnément la main. » (Lettre du 23 février 1898, in *Correspondance*, tome X, novembre 1897-septembre 1898, éd. Henri Mondor et L. J. Austin, Paris, Gallimard, 1984, p.108.)

la fois militaire et bourgeois), alors que les dreyfusards libéraux seront à l'inverse repoussés par l'acte de Zola du fait même que ce soit un acte de contestation sociale.[78]

Le mouvement anarchiste en littérature jouera également un rôle prépondérant dans la mobilisation d'une partie de la société littéraire au moment de l'affaire : en effet, au début des années 1890, la mouvance anarchiste regroupait une grande partie de la jeunesse littéraire qui s'engagera dans la bataille dreyfusienne. Plusieurs écrivains anarchistes se retrouveront ainsi dans les rangs dreyfusistes, parmi lesquels on peut compter Bernard Lazare, Laurent Tailhade, Félix Fénéon, Pierre Quillard ou encore Lucien Muhlfeld[79]. Une grande partie de la jeunesse littéraire se radicalise progressivement, adopte un discours contestataire vis-à-vis des autorités et de l'armée et se rapproche de l'avant-garde politique, des mouvements anarchistes et socialistes[80]. La séparation entre ces deux mouvements n'est d'ailleurs pas achevée au moment de l'affaire : tous deux partagent la même foi dans l'imminence de la Révolution et se confondent dans la contestation, dans le rejet des autorités en place et dans le désir de bouleversement.[81]

La mode anarchiste en littérature traduisait à la fois un consensus de la jeunesse autour de valeurs communes qui n'étaient pas celles de la majorité politique et une tendance à la contestation. La mode anarchiste des milieux littéraires ne touchait d'ailleurs pas que la jeunesse symboliste : Barrès y fut sensible dans *L'Ennemi des lois*, Claudel, dans *Tête d'or* et dans *La Ville*, et Anatole France, Huysmans, Leconte de Lisle, Remy de Gourmont, Stéphane

---

[78] M. Rebérioux, « Anarchistes et socialistes », in Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, p. 134 – 141.

[79] Dans *Naissance des « intellectuels », 1880–1900*, Christophe Charle souligne le fait que ce lien entre l'avant-garde littéraire et l'anarchisme est d'autant plus étroit qu'il existait un lien social entre les acteurs des deux camps. En effet, ceux-ci fréquentent les mêmes milieux, les mêmes salons, et partagent souvent les mêmes maisons d'éditions et lieux de publications. Un rapprochement qui découle de leur exclusion des maisons d'éditions officielles ou classiques pour des raisons de censure, de désapprobation de la part des autorités politiques et littéraires.

[80] Ces tendances ont été révélées par l'enquête dans l'*Ermitage*, en juillet 1893, qui avait été présentée comme un « référendum artistique et social ». S'adressant aux écrivains de la génération nouvelle, c'est-à-dire de moins de 35 ans, il s'agit d'un sondage d'opinion sur un problème de société. Les trois questions très actuelles du référendum étaient celle de l'anarchisme et du socialisme, celle de l'engagement social des écrivains et celle de la conversion ou non à l'extrémisme des jeunes écrivains. Sur l'avant-garde littéraire et la politique, voir G. Leroy et J. Bertrand-Sabiani, *op.cit.*, chp VII « Avant-garde politico-littéraire » et G.Leroy, *Batailles d'écrivains*, ainsi que M. Rebérioux, « Avant-garde esthétique et avant-garde politique : le socialisme français entre 1890 et 1914 ».

[81] C'est ainsi que le premier numéro de la revue *La Plume* du 1er mai 1891 est consacré à la « littérature socialiste » et qu'au sommaire figurent à la fois les théoriciens de l'anarchisme et du socialisme (Jules Guesde, Louise Michel, Jean Allemane, Charles Malato) et les littérateurs liés à l'avant-garde : Octave Mirbeau, Léon Cladel, Pierre-Napoléon Roinard, Edouard Legentil et Gabriel de la Salle. De même, Léon Blum, critique littéraire de *la Revue Blanche* pendant bien des années proclamait que l'anarchisme l'attirait autant que le socialisme et le jeune Péguy, fervent socialiste, était également influencé par les idées anarchistes et avait lu *la Société mourante et l'anarchie*, seul ouvrage politique dont il se soit jamais réclamé (Simone Fraisse, *Péguy*, p. 25).

Mallarmé et Paul Adam étaient abonnés au journal *La Révolte* de Jean Grave, le journal anarchiste le plus répandu dans les milieux . .Pour ces jeunes écrivains, les revendications anarchistes sont avant tout un moyen d'exprimer leur rejet de l'ordre établi, ainsi que de la société « bourgeoise » : « Ce que l'anarchie veut prouver par la violence, c'est que la minorité intelligente et audacieuse devient une force contre le nombre stupide et féroce », écrivait Paul Adam en 1891[82]. Dans *Le Journal* du 2 janvier 1894, celui-ci exprimait ses « souhaits anarchistes » et faisait appel à un autre gouvernement, et dans un article paru le 1er février 1893 dans le journal *la Plume*, Adolphe Retté avait écrit dans « L'art et l'anarchie » : « Un penchant singulier se donne carrière actuellement dans la littérature, penchant qui se porte sur le socialisme et l'anarchie – surtout sur l'anarchie […]. Nos anarchistes de lettres le savent aussi bien que nous : le bourgeois contemporain déteste l'artiste d'une haine qui, pour se dissimuler souvent sous des dehors d'ironique bienveillance, n'en est pas moins fondamentale. […] Le devoir des poètes est d'affirmer l'aristocratie de l'Idée, la seule légitime, car les artistes sont les artistes ». Cette remise en question politique présente sur la scène littéraire préfigure le front uni devant les autorités judiciaires et militaires pendant l'affaire. Plusieurs écrivains opéreront le lien entre la contestation sociale de l'anarchisme et l'attaque de la justice qui condamnera Dreyfus, Picquart et Zola.

Le mouvement anarchiste en littérature a donc contribué à l'émergence et à la cohésion de la mobilisation dreyfusarde : il s'agit d'un réseau qui existait déjà avait les événements de l'affaire Dreyfus, réunissant un groupe d'écrivains autour de valeurs humaines et sociales. Ainsi le rapprochement entre littérature et politique autour de la question de l'anarchie préfigure ainsi l'engagement de la société littéraire dans le combat dreyfusard, dans les formes de la mobilisation, dans l'esquisse du héros frondeur à l'assaut des autorités ainsi que dans les thèmes soulevés dans les débats et discours.

---

[82] Paul Adam, *Les Entretiens politiques et littéraires*, 21 décembre 1891 (J. Bertrand–Sabiani et G. Leroy, *op.cit*.., p. 207).

## 2. Dreyfusisme, socialisme et Humanité

L'époque est aussi marquée par l'influence des idées socialistes sur la scène littéraire, idées qui trouveront des échos considérables dans les discours politiques de plusieurs écrivains dreyfusards, notamment Péguy ou encore Anatole France. Alors que le discours anarchiste a pu être à l'origine d'une partie de la mobilisation de la jeunesse intellectuelle grâce à sa force de contestation et son mouvement vers la remise en question des autorités politiques, les discours socialistes trouveront dans le mouvement dreyfusard des échos qui se prolongeront au-delà de l'affaire.

Parmi les grandes figures du socialisme de l'époque qui auront une influence considérable sur les événements à venir, Lucien Herr, bibliothécaire à l'ENS depuis 1888, a développé une vision du socialisme qui servira de fondement au dreyfusisme normalien[83]. Entré en socialisme en 1889 en rejoignant la Fédération des travailleurs socialistes de Jean Allemane, l'action de propagande socialiste de Herr à l'école normale a non seulement eu une influence décisive sur plusieurs futurs dreyfusards mais a également préparé et contribué à l'avènement des « intellectuels » sur la scène politique : il affirmait en effet son autonomie contre le pouvoir en place et lance un appel au rassemblement pour des causes proches du « peuple ».

Son influence fut décisive sur le jeune Charles Péguy, dont le dreyfusisme s'inscrira dans la même lignée que son socialisme. Depuis 1895, Péguy est socialiste, théoricien et militant, ses maîtres sont Charles Andler, Lucien Herr, Georges Renard à la *Revue socialiste* et Jean Jaurès. Il prônait un « socialise intégral », un socialisme scientifique fondé sur « l'idée de justice et le sentiment de la solidarité »[84] entre les hommes et entre les nations. Péguy a manifesté très tôt une soif d'action  qui plus tard le précipitera avec enthousiasme dans la bataille dreyfusienne. En effet, il avait commencé dès son entrée à l'école ses activités socialistes militantes : il « convertit » des camarades, recueille des fonds pour les verriers de

[83] Voir Charles Andler, *Vie de Lucien Herr (1864–1926)*

[84] « Déclaration » des cercles d'études et de propagande socialistes affichée par Péguy à la porte du réfectoire de l'Ecole normale supérieure le 14 mai 1897, (*Œuvres en prose complètes,* t. I, p. CXXVII.)

Carmaux, (1895-1896), collabore dès février 1897 à *La Revue socialiste* et fonde un « Cercle d'études et de propagande socialistes » en mai 1897. Son socialisme s'inscrit d'ailleurs dans le même sentiment d'urgence et de devoir à l'égard d'une société malade que son dreyfusisme à venir. Ainsi, dans une lettre à André Bourgeois du 3 mars 1897, il se dit « envahi par sa besogne » devant les exigences de la situation, conscient des devoirs collectifs à l'égard de « la maladie de la France qui meurt de ses mœurs bourgeoises et de ses lois bourgeoises »[85].

Péguy a également manifesté très tôt la même approche mystique du socialisme qui servira de fondement à son dreyfusisme et qui aboutira dans *Notre jeunesse*. Apôtre de la « mystique républicaine », selon les mots de Géraldi Leroy[86], Péguy fut religieusement socialiste avant d'être dreyfusard et le dreyfusisme assouvit une soif de mystique politique qui était déjà présente. Sa première *Jeanne d'Arc* de 1897 était d'ailleurs dédiée « à toutes celles et à tous ceux qui seront morts de leur mort humaine pour l'établissement de la République socialiste universelle ». Il s'agissait d'un socialisme mystique, d'une vision politique qui se fondait dans un idéal d'égalité que le dreyfusisme viendra rencontrer tout naturellement mais qui lui préexistait[87].

Son engagement l'avait d'ailleurs conduit à concevoir ce qui deviendra *les Cahiers de la Quinzaine*. Ce projet s'inscrivait dès le départ dans une optique socialisante idéalisée que le dreyfusisme viendra prolonger. Dans *Pour ma maison*, Péguy relate la genèse de ce journal qui servira de foyer théorique à son dreyfusisme mystique et les intentions qui ont présidé à leur fondation : cotisations mensuelles de 10 francs qu'il demandait à ses camarades dans un délai d'une dizaine d'années qui permettraient de réunir les fonds nécessaires pour fonder un *Journal vrai*[88]. Péguy imaginait ensuite que son journal serait alimenté financièrement par un prélèvement sur les salaires des socialistes qui, en retour, recevraient gratuitement le journal. Tous ceux qui y travailleraient, « ouvriers manuels et ouvriers intellectuels » recevraient le même salaire. Aucune publicité commerciale ne devait y figurer et la ligne éditoriale, qui se devait d'être cohérente vis-à-vis des principes socialistes, ne devait suivre comme seul mot d'ordre l'« obligation d'être sincère »[89]. Ainsi, alors que les *Cahiers de la Quinzaine* seront

---

[85] Lettre à André Bourgeois, 3 mars 1897 (G. Leroy, *Péguy, entre l'ordre et la révolution*, p. 67).
[86] G. Leroy, *Batailles d'écrivains, op.cit.*, p. 161.
[87] Sur la jeunesse socialiste de Péguy, on pourra consulter G. Leroy, *Péguy, entre l'ordre et la révolution*, *op.cit.*, p. 43-87 et Robert Burac, « Péguy ou la religion de la justice », *Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ?*, p. 125-130 ainsi que J. Bastaire, qui dans « Le socialiste libertaire » (*Péguy l'insurgé*, p. 15-39), en soulignant l'étendue de la culture politique socialiste de Péguy réfute l'image d'une idéologie politique originale sans lien avec le « vrai » socialisme.
[88] Voir les *Cahiers de la Quinzaine*, II, 3, *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 641-642. Il commença à percevoir ces cotisations le 1er mai 1897.
[89] Cité in G. Leroy, *Péguy, entre l'ordre et la révolution*, *op.cit*, p. 67.

donnés à lire comme étant dépositaires des valeurs dreyfusistes les plus pures, l'état d'esprit qui a présidé à leur conception était avant tout socialiste, prouvant la continuité idéologique essentielle entre les deux systèmes discours.

L'influence socialiste chez le jeune Romain Rolland peut également, de manière plus nuancée, laisser deviner ses réactions à venir à propos de l'affaire Dreyfus[90]. En effet, le jeune Romain Rolland fut séduit par les idées socialistes au point de vivre son adhésion à la doctrine comme un appel irrésistible et comme une révolution intérieure : « les idées socialistes s'infiltrent en moi, malgré moi, malgré mes intérêts, malgré mes répugnances, malgré mon égoïsme. Sans que je veuille y penser, chaque jour elles pénètrent dans mon cœur… » (*M*, 244), écrivait-il en juillet 1895.

Mais cet élan socialiste est un mouvement « moral et philosophique » avant d'être politique. L'engagement de Romain Rolland apparaissait dès l'origine comme un engagement d'idées et non un engagement d'action :

> Avant ce jour, je ne voyais dans le socialisme qu'une doctrine politique. J'aperçois qu'elle est encore davantage morale ou philosophique. […] Peut-être le socialisme m'apportera-t-il le levain dont mon esprit a besoin, pour faire mon pain de vie ; peut-être m'aidera-t-il à être celui vers qui tant de fois je me suis élancé en vain.
>
> L'action politique ne saurait être mon fait ; je m'y associerai, quand il sera nécessaire, sans m'affubler d'une tâche que je portrais mal. Mon rôle, tel que je le conçois, sera d'abord de faire rentrer le divin dans la révolution sociale, qui s'en est dépouillée (*M*, 253).

Le socialisme comporte en effet pour lui les éléments de salut pour la société, sans pour autant l'amener à une forme quelconque d'engagement. En effet, il voit dans le socialisme un « principe de vie nouvelle » et se montre attiré par des aspects philosophiques plus que par la doctrine, par la réflexion sur les structures économiques et sociales, à la différence d'un Péguy, par exemple, de la même manière qu'il fut très tôt convaincu par l'innocence de Dreyfus mais recula devant les implications politiques et révolutionnaires qui s'y attachèrent (voir infra.).

Comme pendant l'affaire Dreyfus, la position de Romain Rolland ne sera donc pas celle des intellectuels engagés qui signeront les listes de protestation, il ne prendra position

---

[90] Voir à ce sujet Claire Basquin-Benslimane « Romain Rolland, Intellectuel engagé ? », *Europe*, oct. 2007, n°942, p. 66-76.

qu'à travers la littérature en livrant sa pièce *Les Loups* au cœur de la bataille[91] et en associant à son œuvre un message essentiellement critique et réfléchi à l'égard de l'actualité politique :

> Je veux travailler, de toute ma force, à cette renaissance de l'art, dont je vois, comme Guesde, le principe dans l'idéal nouveau. (…) Je me réserve enfin d'écrire des œuvres d'art, qui entrent résolument dans le grand combat, contre les préjugés, contre la tyrannie écrasante du vieux monde, contre les superstitions morales et sociales, de l'ancienne patrie, de l'ancienne famille. (*M*, 253)

Pour Zola également, le socialisme était à la fois l'horizon de la jeunesse littéraire et un élément essentiel de son propre rapport à la littérature, comme il l'a souligné dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret. Il considérait ainsi que la jeunesse littéraire était inévitablement poussée vers le socialisme : « Ce qu'il y a en elles [les jeunes générations littéraires] d'ardeur, de force, d'enthousiasme, de générosité, se porte naturellement vers le socialisme », avait-il affirmé. Il avait également exprimé sa propre sensibilité à ces idées politiques : « Le socialisme est au fond de tout : il ne leur a pas fallu grand effort pour le découvrir. Pour ma part, je le trouve partout ; mes recherches, où que je les dirigeai, m'ont toujours fait toucher du doigt le problème social » (*EL*, 41).

Par ailleurs, la sensibilité socialiste de ces écrivains a inscrit au cœur de leur discours idéologique les valeurs fondatrices du dreyfusisme. En effet, derrière ce mouvement des écrivains vers l'action politique, la notion de justice se retrouve projetée au centre des discours littéraires, introduisant au cœur des revendications littéraires un leitmotiv fondamental du discours dreyfusard à venir. En effet, si de nombreux jeunes écrivains prônaient l'action, celle-ci se dirige naturellement vers la défense des autres, vers le respect des valeurs et vers la justice. Cette conception de la littérature est naturellement orientée vers un sentiment de responsabilité sociale. En répondant à une interview de Jules Huret, Zola se disait tenu par le « souci des causes généreuses » : « J'ai vu souffrir les malheureux, je sais de quoi ils souffrent, pourquoi n'emploierais-je pas ce qui me reste d'énergie et de force pour combattre pour eux ? »[92]. À la veille de l'affaire Dreyfus, Zola distinguait d'ailleurs l'engagement au service d'un idéal social de la politique telle qu'elle était pratiquée, ainsi que le fera Péguy lorsqu'il condamnera la politique au nom de la mystique républicaine :

---

[91] Elle sera jouée au Théâtre de l'Œuvre le 18 mai 1898.
[92] J. Huret, *Interviews de littérature et d'art*, p. 43.

> La politique me laisse complètement indifférent. (…) Je plains les gens de lettres, comme Maurice Barrès et de Vogué, qui se font nommer puis, une fois élu, se contentent de déposer leur bulletin de vote dans une urne après une discussion à laquelle ils n'ont point participé. […] La politique est une chose vaine, les questions sociales doivent, au contraire, hanter le cerveau de tout homme qui pense et qui réfléchit.[93]

L'action valorisée à travers cette littérature orientée politiquement est une action sociale dirigée vers la défense du peuple, des infortunés et la mission de l'écrivain se teinte d'une dimension bienfaitrice : pendant l'affaire, c'est cette idéologie socialisante qui poussera la jeunesse littéraire à prendre spontanément la défense d'un innocent injustement condamné plutôt que celle des autorités militaires.

De plus, *L'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret interrogeait également les jeunes littérateurs sur l'avenir de la littérature. Ainsi, la jeune génération littéraire partageait la croyance en l'avenir de l'art social et socialiste : en effet, un écrivain sur dix attribuait un avenir littéraire au socialisme, dans un sens idéologique. C'est ainsi que Mirbeau proclamait que « [Le roman] deviendra socialiste, évidemment, l'évolution des idées le veut, c'est fatal » (*EL*, 193), et que « l'art doit être socialiste, s'il veut être grand » (*EL*, 354), que Paul Bonnetain, secrétaire de rédaction du *Figaro littéraire*, considérait que « La littérature de demain […] sera purement socialiste que je ne serai pas surpris » (*EL*, 210). Dans la même lignée, Baju avait proclamé dans son manifeste socialiste que « le socialisme […] serait la voie directe, le moyen, l'affirmation [de l'art pour l'art] » et que « la littérature de demain […] sera sociale » et Paul Margueritte, que « le roman social, sera une des formules les plus intéressantes de la littérature de l'avenir » (*EL*, 222).

Notons enfin un dernier élement qui sur la scène politique des années qui ont précédé l'affaire Dreyfus a éveillé chez certains écrivains une prise de conscience au nom d'une Humanité qui allait être mise à l'épreuve pendant l'affaire : le massacre des Arméniens par le sultan de Turquie entre 1894 et 1896.

Parmi les futurs dreyfusards, France fut celui qui réagit le plus vivement devant ce massacre et ses prises de positions en faveur du peuple Arménien furent pour lui ses premières actions de propagande, dépassant la seule polémique écrite et préfigurant les

[93] *Entretiens avec Zola*, p.186. Pour A. Pagès, c'est ce même refus de la politique « corrompue » au profit d'un idéal moral qui forcera l'admiration de Zola pour Scheurer-Kestner, le vieux sénateur dont la « vie de cristal » et la moralité exemplaire se doublent d'un manque de talent d'orateur : voir *De J'accuse au Panthéon*, p. 45-46.

actions militantes pendant l'affaire : il prit en effet la parole le 9 mars 1897 dans un discours en faveur de l'Arménie abandonnée par la France aux massacres des Turcs. Par la suite, France renouvellera plusieurs fois son soutien au peuple Arménien : il fit un discours sur les orphelins d'Arménie le 16 juin 1900, puis au printemps 1903, à Rome, participa à des manifestations pour l'Arménie et la Macédoine et enfin le 9 avril 1916, à la Sorbonne, fit un discours sur le massacre Arménien de 1915.

Mais au-delà de France, plusieurs écrivains ont rapproché les massacres arméniens de l'injustice faite à Dreyfus, dénonçant tour à tour derrière ces deux exemples les victimes oubliées, la violence xénophobe ou le crime d'Etat. En effet, Charles Péguy l'avait cité dans « L'Affaire Dreyfus et la crise du parti socialiste », paru dans *La Revue Blanche* et Pierre Quillard, dans « Contre l'infaillibilité du Sabre » a comparé la violence meurtière des antisémites et le massacre des Arméniens : « Sans doute, jusqu'à ce jour, personne parmi les antisémites n'a osé formuler la seule solution logique, c'est-à-dire l'extermination ou tout au moins l'expulsion des quelques milliers de juifs qui vivent sur le territoire français. L'exemple cependant vint de haut : notre très respecté Petit Père le Tsar de toutes les Russies a chassé, comme un troupeau de bêtes lamentables, les israélites et les simples dissidents chrétiens des sectes non orthodoxes, et le sultan, notre ami, plus catégorique encore, a fait massacré trois cent mille de ses Arméniens. »[94]

Chez Mirbeau, l'exemple du massacre des Arméniens sera convoqué pour dénoncer l'inaction et le mutisme du gouvernement français devant l'injustice, fustigeant la même attitude lâche vis-à-vis de l'injustice faite au capitaine Dreyfus et celle du meurtre de tout un peuple. Ainsi dans un article intitulé « Dans les ruines », publié dans *L'Aurore* du 26 mars 1899, une conversation imaginaire avec Gabriel Hanotaux permet à ce dernier de déclarer : « Dreyfus est innocent… Qui le nie ? Les Arméniens aussi étaient innocents… Et je les ai laissé massacrer par centaines de mille… Je plane au-dessus de ces tristesses, monsieur… » (*AD*, 280)

Et le jeune Romain Rolland, mis au courant de l'affaire Dreyfus et de la situation en Arménie au cours d'un dîner avec Gabriel Monod duquel il sortit bouleversé (*M*, 282), s'indignera du décalage injustifiable à ses yeux entre l'ampleur du mouvement révisionniste

---

[94] Pierre Quillard, « Contre l'infaillibilité du Sabre », *Le Mercure de France*, février 1898, p. 356. Dans « Les historiens et la destruction des Arméniens », Vincent Duclert pose la question du rapprochement entre le génocide arménien et les violences antisémites de la deuxième guerre mondiale, de la même manière que Pierre Quillard rapproche ici l'incitation au meurtre des antisémites pendant l'affaire Dreyfus et le massacre des arméniens en 1894-1896 : « La première guerre mondiale a-t-elle, par la destruction des Arméniens d'Orient, inauguré un processus génocidaire qu'on pensait devoir seulement connaître pour la seconde avec la destruction des juifs d'Europe ? » (*Vingtième siècle, Revue d'histoire* n° 81, Presses des Sciences Politiques, 2004, p. 140)

et le silence qui entourait le massacre des Arméniens : « Il y avait là, comme pierre de touche, le plus atroce des forfaits, la Saint-Barthélémy d'Arménie. […] Il s'agissait de l'assassinat prémédité, exécuté de sang-froid, de tout un peuple, - d'un carnage méthodiquement réglé et dirigé par un gouvernement, sans nulle poussée de fanatisme. […] Et pas une voix dans notre grande presse ne s'éleva pour les condamner. […] Je vis alors certains hommes qui, quelques mois plus tard, hurlaient au crime, pour Dreyfus, en délirant de douleur sincère et de fureur, faire les sourds quand on leur parlait de l'Arménie. » (*M*, 284)

La question de l'Arménie allait donc susciter, chez les écrivains dreyfusards, un rapprochement avec les enjeux de l'affaire Dreyfus : à la fois la responsabilité éthique de l'Etat et des intellectuels, la violence xénophobe et les Droits de l'Homme bafoués. Il s'agissait à des échelles différentes de deux exemples d'une injustice à dénoncer et de l'Humanité à défendre.

Ainsi, la littérature comportait pour ces écrivains une notion de responsabilité sociale ainsi qu'un devoir de solidarité et d'aide. Les mouvements politiques socialistes et anarchistes ont regroupé les écrivains dans un pôle de contestation qui allait à la fois tisser les liens sociaux de la mobilisation à venir, amorcer leurs prises de positions idéologiques et éveiller leur sensibilité littéraire aux représentations de personnages de victimes. Parallèlement à ce mouvement de contestation, une deuxième tendance a servi de point d'appui essentiel à la genèse du discours idéologique dreyfusard : la foi dans la Raison.

# C. Littérature et science

La littérature était également influencée par la place de la science au sein du débat idéologique de l'époque. En effet, cette époque est marquée par le triomphe du positivisme et du scientisme dans la société et l'influence de la science s'étend à tous les domaines, y compris la littérature. Ainsi plusieurs écrivains se réclamaient d'un héritage scientifique et subissaient l'influence de l'école néo-kantienne ainsi que de la pensée positiviste, mais c'est *l'Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* de Claude Bernard (1865) qui exerçait sans doute l'influence la plus considérable.

L'héritage positiviste a influencé les termes du débat de l'affaire Dreyfus : en effet, les dreyfusards ont saisi les armes de ce courant et ont construit leurs arguments autour des valeurs prônées par le scientisme comme la rigueur de l'analyse et l'infaillibilité d'une démonstration appuyée sur un raisonnement. Pour eux, l'erreur juridique était démontrable et la vérité devait être prouvée méthodiquement, comme tenteront de le faire les dreyfusards tels que Jaurès dans *les Preuves*[95] et Bernard Lazare dans sa brochure *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'affaire Dreyfus*[96]. Il s'agissait donc avant tout d'affirmer la suprématie de la Raison, dans l'héritage de la philosophie des Lumières, par opposition au culte de « l'instinct » défendu par Barrès.

---

[95] Publié en septembre 1898 dans *La Petite République*, réed. en 1981 aux éditions Le Signe.
[96] Éditée à Bruxelles par les éditions Veuve Monnom en 1896 puis rééditée par Stock la même année.

Dès 1889, Anatole France défendit dans la « querelle du *Disciple* » des prises de positions qui seront au cœur de ses revendications dreyfusardes. En effet, alors que dans son roman *Le Disciple*, Paul Bourget avait mis l'accent sur la faillite de la science et défendu l'intérêt de la société sur la liberté de la science, une querelle opposant Brunetière et France permit à ce dernier de défendre la liberté d'expression de l'enquête scientifique : c'est « le devoir du savant qui se fait une idée du monde d'exprimer cette idée quelle qu'elle soit. Quiconque croit posséder la vérité doit la dire »[97] avait-il répondu à Brunetière pour qui la science devait être subordonnée à l'intérêt social et la vérité, à la politique[98]. Préfigurant les réflexions de M. Bergeret au moment de l'affaire Dreyfus, il avait pris, dans un article intitulé « Pour la science et la philosophie »,[99] la défense d'une morale fondée sur l'idée que notre instinct est un héritage de l'animal premier en nous, et qu'il convient de l'aménager au mieux par notre intelligence. Comme l'a souligné M.-C. Bancquart, ces prises de positions révèlent aussi bien sa foi indéfectible en la Raison que sa position dans le débat intellectuel : « Ce qui compte surtout, c'est qu'en mettant l'esprit d'examen, au-dessus de toute contingence, en proclamant qu'il fait notre dignité, Anatole France a défini une morale qui sera la sienne le reste de sa vie. France sera dreyfusard. Et Brunetière, antidreyfusard. Leur querelle va au-delà d'un désaccord occasionnel. Elle exprime deux attitudes inverses devant le monde. »[100]

Chez France, la foi dans la science servait donc de fondement à son discours social et politique. Le clivage entre ces deux perceptions se retrouvait de nouveau en 1893 sous sa plume, dans un article intitulé « Maurice Barrès, L'Ennemi des Lois »[101], où il faisait le procès d'une attitude philosophique totalement opposée à la « superbe raison » au profit de la « sainte ingénuité de l'instinct ». Le conflit idéologique entre les défenseurs de l'héritage scientifique valorisant avant tout la Raison et les autres annonce ainsi les prises de positions durant l'affaire Dreyfus. Dans ses *Souvenirs sur l'affaire*, Léon Blum a d'ailleurs lié la vocation dreyfusarde de France à cette fidélité à l'héritage kantien en expliquant ainsi sa conduite :

---

[97] *Le Temps*, 26 juin 1889 (J. Levaillant, *op.cit.*, p. 297).
[98] Pour Brunetière, « toutes les fois qu'une doctrine aboutira par voie de conséquence logique à mettre en question les principes sur lesquels la société repose, elle sera fausse », in « A propose du *Disciple* », *Revue des deux mondes*, 1er juillet 1889 (J. Levaillant, *ibid.*).
[99] *Le Temps* le 8 septembre 1889 (M.-C. Bancquart, « Pouvoir politique et destin biologique chez Anatole France », *art.cit.*, p. 89).
[100] M.-C. Bancquart, *Anatole France*, p. 49-50.
[101] *Le Temps*, 22 janvier 1893.

> Je comprends qu'au fond de France, il y eut toujours, comme il l'a d'ailleurs dit lui-même, « la foi rationaliste », que son scepticisme universel était le doute méthodique de Montaigne, de Descartes, voire des positivistes, et qu'au bout du compte, il n'y a pas tant de différence entre l'abbé Jérôme Coignard et M. Bergeret. France fut dreyfusard parce que le travail méthodique et scientifique de l'intelligence était à ses yeux la seule réalité certaine[102].

Dans cette fin de siècle dominée par une idéologie scientifique, de nombreux écrivains ont introduit une idéologie scientifique au sein de leurs théories politiques : Zola, par exemple, avait reconnu l'influence profonde de ce mouvement au sein de l'histoire des idées du XIX^e^ siècle en parlant du «grand courant positiviste et expérimental qui travaille les esprits depuis près d'un demi-siècle » (*EL*, 42). Il avait également proclamé que « la formule républicaine est la seule scientifique »[103] et une fois de plus, *l'Enquête sur l'évolution littéraire* révèle à quel point la jeune génération littéraire croyait en un avenir placé sous le joug de la science[104].

Cette influence prépondérante de la science au sein des discours littéraires et idéologiques a d'ailleurs donné naissance à la volonté de créer une littérature à ambition scientifique. Avant l'affaire Dreyfus, cette corrélation entre littérature et science existait déjà au sein du naturalisme et Zola plaçait ses livres sous le patronage direct de Claude Bernard : c'est ainsi que Le *Roman expérimental* est l'adaptation à la littérature de la méthode de *l'Introduction à l'étude de la médecine* et que dans la préface de la seconde édition de *Thérèse Raquin*, il avait déjà affirmé que son « but a été un but scientifique avant tout » et qu'il a « simplement voulu faire sur deux corps vivants le travail analytique que les chirurgiens font sur les cadavres », établissant un lien direct entre la pratique médicale et l'activité littéraire. Le naturalisme était ainsi rapproché d'une littérature scientifique, considéré par Edouard Rod comme étant « l'expression littéraire de tout un mouvement positiviste et matérialiste » (*EL*, 40) et par Paul Alexis comme étant « une ramification, dans le domaine de la littérature, du large courant général qui emporte le siècle vers plus de science, vers plus de vérité et sans doute aussi, plus de bonheur» (*EL*, 173-174). Beaucoup plus tard, Roger Martin du Gard reprendra le flambeau de cette littérature à ambition scientifique dans *Jean Barois* (1913) en faisant un véritable travail d'historien, accumulant

---

[102] L. Blum, *op.cit.*, p. 77. Voir à ce sujet l'article de M.-C. Bancquart « Anatole France : au nom de la science ».
[103] Dans *Une Campagne, Nouvelle Campagne, le Roman expérimental*.
[104] Voir par exemple les propos de René Ghill, *EL*, 112.

des milliers de fiches afin de restituer les différents épisodes de l'affaire Dreyfus avec une précision documentaire[105].

Le conflit idéologique autour de la science trouve d'ailleurs des échos dans les textes de fiction, où les personnages scientifiques viennent refléter la position de l'auteur. Ainsi, le personnage du savant est devenu un personnage central des fictions, notamment le docteur Pascal (en 1892), Bertheroy (pour Berthelot, dans *Paris*, 1898), Adrien Sixte (dont le modèle est Taine) dans *Le Disciple* de Paul Bourget (1889), et Bouteillier dans *Les Déracinés*, qui est l'universitaire desséché en intellectuel.

Il existait donc une corrélation entre littérature, politique et science, et l'amalgame des trois forme la base de ce qui sera l'idéologie du dreyfusisme : une littérature engagée au service d'une idéologie politique fondée sur la justice, sur le souci du social, dont les principes s'appuient sur ceux de la méthode scientifique, prônant rigueur, clarté, analyse et privilégiant les principes de vérité, de preuves, de faits réels et démontrables.

Ainsi, l'influence de la science dans les milieux littéraires, les revendications d'une méthode scientifique en littérature ainsi que les différentes formes adoptées par ces revendications scientifiques en littérature ont contribué à poser les bases de ce que sera l'argumentation dreyfusarde sur la méthode scientifique de démonstration de la Vérité.

Derrière les prises de positions politiques des futurs dreyfusards dans les années qui ont précédé l'affaire, les grandes lignes idéologiques de leurs discours à venir étaient déjà esquissées. En effet, alors que Zola, Mirbeau et France avaient chacun de leur côté réagi face aux événements contemporains, dénonçant le mouvement boulangiste et les institutions parlementaires, les prises de position antimilitaristes et la sensibilité croissante aux visions politiques socialistes et anarchistes étaient amenées à se prolonger pendant l'affaire Dreyfus dans la défense des valeurs proches de la Justice et des Droits de l'homme au détriment de la défense des institutions militaires et de l'ordre établi. Ces éléments ont contribué à lancer les termes d'un réflexion politique et sociale qui a favorisé l'émergence de l'Affaire Dreyfus. Élaborés dans un passé plus ou moins lointain, les différents discours nés de ces crises, ces scandales et ces événements constituent la base sur laquelle s'érigeront les idéologies et les systèmes de pensée dreyfusards et antidreyfusards.

---

[105] Cf. infra, III^e^ partie. Voir à ce sujet le *Journal* de Roger Martin du Gard, et sa *Correspondance générale, 1896-1913,* t.I.

# II. « L'action seule est féconde »

Au-delà de ces prises de positions politiques autour du nationalisme, du socialisme et de l'anarchisme, le mouvement dreyfusiste à venir a également puisé ses sources dans l'émergence d'un mouvement de contestation collectif amorcé avant l'affaire. En effet, le mouvement des intellectuels dreyfusards, analysé par Christophe Charle dans plusieurs études, est né d'une double évolution de la société littéraire dans les années qui ont précédé l'affaire : il s'agit d'une part de l'importance croissante d'associer l'activité littéraire à l'action politique et d'autre part, la dimension de groupe venue dépasser l'engagement solitaire des écrivains[106].

[106] Voir C. Charle, *Naissance des « intellectuels »* ; « Champ littéraire et champ du pouvoir : les écrivains et l'affaire Dreyfus », *Annales ESC*, mars-avril 1977 et *La crise littéraire à l'époque du naturalisme, roman, théâtre, politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*. Voir également sur l'émergence du mouvement intellectuel Jean-Paul Honoré, « Autour d'*intellectuels* », in G. Leroy, *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 149-158 ; Christophe Prochasson, « Les intellectuels », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, p. 104-109 et Jean-François Sirinelli *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions dans la France du XXe siècle*.

## 1. « Contre l'obscurité » : la politisation des discours littéraires.

Les années qui précèdent l'affaire sont donc marquées par la naissance d'un nouveau rapport entre littérature et politique. Ainsi, ce qui a véritablement préparé le terrain à l'avènement du mouvement intellectuel n'est donc pas tant les prises de position en soi (qui préfigurent surtout les grandes lignes des discours dreyfusards et antidreyfusards) mais la tendance à la politisation des discours littéraire : la prise de position politique était devenue un élément à part entière du statut de l'écrivain, redéfinissant ainsi son rôle et sa place dans la société.

Prise à parti par les événements anarchistes, c'est toute cette génération littéraire qui ne conçoit plus la littérature indépendamment de l'action politique. Plusieurs études soulignent à ce titre le fait que la levée de bouclier de l'Affaire Dreyfus était préparée dans les années qui la précédaient par l'évolution des discours littéraires des années 1890 à 1894. Pierre Citti considère ainsi qu'au moment où la question de la mobilisation des écrivains se posa, toute la jeunesse littéraire était déjà prête : « Les années 1890-1894 marquent le passage à un nouveau système littéraire où l'écrivain est tenu de prendre ses responsabilités. […] « L'action » devient un prolongement indispensable de l'activité littéraire »[107].

Parmi les tendances qui ont préparé la mobilisation dreyfusarde, on peut insister sur la réaction face au symbolisme : par opposition à la « réclusion de la figure de l'artiste » du système symboliste, la jeunesse littéraire a défendu une vision de la littérature dans laquelle l'artiste « rentre dans le siècle » dans une « collision de la sphère de l'art avec celle de la cité »[108]. Pour Pierre Citti, il s'agit véritablement d'un « nouveau système littéraire » qui se

---

[107] Pierre Citti, « L'Affaire en littérature. Le système de l'imagination littéraire des années 1890 », *Dictionnaire de l'Affaire Dreyus*, p. 428. Voir également Alain Pagès, « 1897-1898 : La vie littéraire au tournant du siècle », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, p. 234 – 239.

[108] Les termes de cette opposition renvoient à un débat plus large, plus ancien et plus complexe qui reflète une divergence philosophique fondamentalement. C'est ainsi que G.-Albert Aurier, poète et critique d'art proche des symbolistes et l'un des fondateurs du *Mercure de France*, avait souligné dans l'enquête de Jules Huret le fait qu'« à toutes les époques de l'histoire de l'art, c'est cette même lutte, avec des fortunes diverses, entre ces deux mêmes esthétiques rivales, la naturaliste et l'idéiste, l'une professant que l'extériorité des choses est, en elle-même, intéressante et suffisante à l'œuvre d'art ; l'autre, l'idéiste, niant, au contraire, cela et ne voulant considérer les formes matérielles que comme les lettres d'un mystérieux alphabet naturel servant à écrire les idées, seules importantes, puisque l'art n'est qu'une matérialisation spontanée et harmonieuse des idées» (*EL*,

met en place à travers l'attitude des écrivains séduits par les discours anarchistes ou socialistes : les écrivains étaient alors animés d'un sentiment de « responsabilité opposée à l'originalité telle que les symbolistes l'entendaient », se sentant « obligés » de prendre part aux débats publics, d' « avouer une responsabilité sociale, les écartant du système symboliste. »

Plusieurs auteurs ont ainsi explicitement refusé le désengagement social de l'esthétique symboliste, parmi lesquels Anatole France qui avait dès les années 1880 défini les principes d'une esthétique basée à la fois sur le refus de l'« obscurité » symboliste et sur la nécessité de l'action politique. Ainsi, alors qu'il avait affirmé qu'il ne croirait « jamais au succès d'une école qui exprime des pensées difficiles dans un langage obscur » et qu'il ne « pardonn[ait] point aux symbolistes leur obscurité profonde »[109], il avait déjà à cette époque dirigé ses attaques contre la République radicale des années 1880, radicalisé son discours antimilitariste et exprimé l'importance du discours politique : « Tout le monde dit qu'il ne faut pas parler politique, que cela est horriblement ennuyeux et parfaitement ridicule. Je n'en crois rien », avait-il déclaré dans *L'Univers illustré* du 28 novembre 1885[110]. Il ne se rallia au socialisme qu'après l'affaire mais n'était pas insensible au mouvement du monde littéraire vers la politique et considérait qu'« un écrivain qui demeure étranger au mouvement religieux, économique ou politique de son siècle n'est qu'un joueur de flûte »[111] et que « politique et littérature se confondent »[112]. France manifesta d'ailleurs un désir de s'engager avant même d'avoir développé une doctrine politique : il exprima ainsi un désir de « descendre parmi la foule et de [se] jeter dans la mêlée » afin de répondre au « besoin de donner un sens à ses petites chansons »[113], de conquérir le seul rôle « généreux » qui est de « conduire des hommes »[114] et se prononça pour l'action en affirmant que « une bonne page, n'est que de l'action rentrée » et que « le grand art est celui qui agit »[115]. Pour cet auteur, l'engagement politique était non seulement un pendant à l'activité littéraire, il devait également faire partie du processus d'écriture : « Il est bon que l'écrivain tressaille des

---

127). Ce faisant, il avait replacé les termes du débat au sein d'un débat plus général : l'opposition entre les partisans de la vie dans sa matérialité, le monde sensible et le monde des idées.

[109] A. France, *La Vie littéraire*, t. II, p. 519 et 525.

[110] Cité par M.-C. Bancquart dans « Pouvoir politique et destin biologique chez Anatole France », *art.cit.*, p. 89. Voir également de M.-C. Bancquart « Anatole France et l'esprit fin de siècle », *Europe*, novembre-décembre 1991, p. 92-98.

[111] Cité par G. Leroy, *Batailles d'écrivains*, p. 3.

[112] Propos recueillis par M. Gsell, *Les Matinées de la Villa Saïd*, Grasset, 1921, p. 63-64.

[113] Dans un article publié en 1890 dans *L'Univers Illustré* (J. Levaillant, *op.cit.*, p. 392).

[114] Préface de *Faust*, traduction de Camille Benoit, *La Revue Bleue*, 3 août 1889 (J. Levaillant, *ibid*).

[115] *L'Univers Illustré*, 1890, *ibid*.

angoisses communes et se mêle quelques fois aux querelles de la place publique… le courage, loin de nuire à son style le rendre plus viril et plus fier. Je demande qu'il garde l'indépendance de son âme, qu'il ose toujours dire la vérité et qu'il dénonce même les injustices commises par les amis d'hier »[116].

À la même époque, les positions de Zola sont similaires : selon lui, l'action faisait partie intégrante de l'activité littéraire de tout écrivain, elle en prolonge et en poursuit la portée. En effet, en proclamant « approuv[er] de tout [son] cœur ces tendances qui poussent vers l'action sérieuse et utile […] les générations qui viennent derrière nous » dans une enquête menée par J. Huret, il avait professé une vision de la littérature orientée vers l'investissement et l'engagement. Au-delà de ses ambitions politiques personnelles, Zola considérait que tout écrivain devait pouvoir poursuivre son geste littéraire dans la vie publique et opposait la valeur de l'action à la vacuité des mouvements littéraires qui n'étaient pas ancrés dans la société :

> Toute cette jeune littérature symboliste, décadente, mystique, a fait ses preuves… elle n'a donné et ne donnera décidément rien ; ça a été une courte réaction contre la littérature d'observation et de vie, et comme toutes les réactions, elle n'a pu être que stérile ; c'est l'action, l'action seule qui féconde.[117]

Mirbeau quant à lui, comme l'indiquent ses prises de positions antimilitaristes et anarchistes, a réaffirmé dans l'*Enquête sur l'évolution littéraire* sa foi dans une littérature inséparable de la réflexion politique : constatant que « l'esprit de révolte fait des progrès » et que l'évolution des idées mène à l'art social, il considérait que « l'art doit être socialiste, s'il veut être grand » (*EL*, 185 et 354).

Outre ces futurs chefs de file du mouvement dreyfusard, les deux enquêtes de Jules Huret dévoilent la sensibilité de la jeunesse littéraire pour la question de l'engagement, un phénomène souligné par Barrès, qui avait parlé du « mouvement qui semble pousser vers la politique les gens de lettres »[118]. Au-delà du clivage entre naturalistes, symbolistes et psychologues (ainsi, *l'Enquête* est parsemée d'attaques de part et d'autre), ces deux documents révèlent les préoccupations communes de plusieurs écrivains qui se retrouveront

---

[116] *Les Matinées de la Villa Saïd*, *ibid*.
[117] Propos recueillis par J. Huret, *Interviews de littérature et d'art*, p. 42. Il formule les mêmes critiques de l'esthétique et du désengagement symboliste dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire*, p. 156-160.
[118] Dans *Interviews de littérature et d'art*, p. 35.

du même côté de la barricade dans le combat en faveur de la cause révisionniste. Il en est ainsi de Pierre Quillard, qui évoque la littérature comme « force sociale » « puissante » et « bienfaisamment anarchique » (*EL*, 283), de Paul Hervieu qui rend hommage aux romans de Mirbeau, ces « inspirations souvent géniales, ces visions, ces sources grisantes de passions », « ces tentatives qui tendent à élever la littérature » (*EL*, 51), de René Ghil, qui considère que « c'est affirmer son impuissance qu'être symboliste » et qui prône « l'art altruiste, en but humanitaire, pour le Mieux Intellectuel et moral » (*EL*, 112), de Paul Alexis, qui qualifie les symbolistes de « illisibles », de « sous-écoles fumiste » vouée à la disparition (*EL*, 175), de Jean Ajalbert (*EL*, 231-233) ou encore de Paul Adam, qui évoque dans la perspective de siéger à la Chambre le fait de siéger à l'extrême gauche et de représenter le communisme[119]. Parallèlement à ce mouvement, Proust se ralliera aux prises de positions de France contre les symbolistes dans son article « Contre l'obscurité », publié à *la Revue Blanche* du 15 juillet 1896[120].

Menée en 1891, *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret reflète donc à la fois une évolution des discours littéraires vers la politique, qui influencera en partie l'ampleur du mouvement de la jeunesse littéraire vers l'engagement dreyfusard et la sensibilité commune qui unissait les futurs chefs de file du mouvement dreyfusard quelques auteurs qui feront front commun dans la bataille à venir.

On a d'ailleurs assisté durant ces années-là à la multiplication des « enquêtes » politiques et littéraires dans lesquelles les écrivains étaient interrogés sur leurs opinions politiques, poussant la jeunesse littéraire vers le discours politique en l'obligeant à émettre une opinion sur les problèmes de l'heure. Ces enquêtes étaient l'occasion pour eux de développer leurs systèmes de pensées ainsi que de rattacher leurs œuvres et leurs actions à des idéologies plus générales. Ce faisant, ces enquêtes ouvraient un nouvel espace de dialogue où la littérature n'était plus qu'un élément du champ intellectuel et contribuaient à insérer la littérature au sein d'un débat plus large au sein duquel la politique occupait une place prépondérante. Pour ces écrivains, la littérature intégrait un champ théorique, politique et social. Au-delà de seules revendications politiques, il s'agissait désormais d'une conception de la vie à défendre. La *Revue blanche* et le *Mercure de France* ont ainsi développé ce

[119] *Ibid*., p. 49.
[120] Voir Jean-Yves Tadié, *Marcel Proust*, *Biographie*, p. 433 et ss.

procédé, surtout après 1894, dévoilant précisément les préoccupations littéraires de l'époque[121].

Les années qui précèdent l'affaire Dreyfus ont ainsi vu l'émergence de nombreux mouvements littéraires orientés vers la politique et l'engagement, accompagnés d'une prolifération d'écoles littéraires et de manifestes dont le but était d'expliquer la vision proposée par l'école littéraire en question (de 1886 à 1914, on peut noter une quarantaine de manifestes littéraires qui annonçaient des innovations durables dans la technique littéraire[122], dans lesquelles chacun y proposait une vision de la vie, teintée de politique, de théories et de visions). Pour certains écrivains, la politisation des discours littéraires correspondait à une vision de la littérature mais également à une nécessité liée au statut de l'écrivain, comme si l'activité littéraire ne pouvait s'exercer entièrement sans ce paradigme politique[123]. Ainsi, face au développement de la contestation dans la littérature et chez les littéraires se développe une progressive invasion de la politique dans le champ de la littérature : rapidement, cette contestation s'est répandu dans tous les écrits, journaux, pièces de théâtre. Plus qu'une contestation spontanée, la politique dans la littérature était devenue un phénomène de mode et une vision de l'activité littéraire.

---

[121] *La Revue blanche* : « Enquête sur l'influence des lettres scandinaves », tome 12, n°89, 15 février 1897, « Quelques opinions sur l'œuvre de Taine », tome 13, n°101, 15 août 1897 et pour le *Mercure de France* : « Une enquête franco – allemande », avril 1895, p. 1-65 ; « Alexandre Dumas fils et les écrivains nouveaux », janvier 1896, p. 82-97. On peut également citer l'enquête de *l'Ermitage*, en juillet 1893, concernant « Un référendum artistique et social », ainsi que les deux enquêtes de Jules Huret, l' « *Enquête sur l'évolution littéraire* » et les « *Interviews de littérature et d'art* » dans lesquels le reporter interroge les écrivains sur leurs conceptions de la littérature mais aussi de la politique.

[122] Comme les manifeste décadent puis socialiste d'Anatole Baju et les manifestes du symbolisme et roman de Jean Moréas. Le revirement d'opinion opéré par Anatole Baju, visible à travers l'évolution constatée entre ses deux manifestes, est révélateur de la politisation croissante des discours littéraires de l'époque : il proclame dans le manifeste décadent, du 10 avril 1886, « Nous nous abstiendrons de politique comme d'une chose idéalement infecte et abjectement méprisable » et cinq ans plus tard, dans son manifeste socialiste, il revendique un devoir d'action et comporte cinq pages d'insultes aux symbolistes, les qualifiant d'« égocentriques, prétentieux, ayant la prétention de tout révolutionner, bourgeois en devenir ».

[123] Christophe Charle souligne toutefois dans *Naissance des « intellectuels »* que cette mode politique a même parfois été perçue comme une invasion excessive de la politique dans la littérature, laissant peu à peu place à une obligation de parler politique pour vendre : en effet, les écrivains touchés par la crise littéraire étaient amenés à utiliser le paradigme politique afin d'intégrer la scène littéraire. Il se crée donc une obligation commerciale d'insérer la politique dans la littérature. Cette obligation commerciale découlait en partie de la presse, dans laquelle se manifeste une tendance à privilégier les scandales politiques au détriment des rubriques littéraires à cause de la concurrence avec la petite presse et l'on y constate de nombreux bulletins politiques à côté de rubriques littéraires. Par ailleurs, l'obligation commerciale se doublait d'une obligation littéraire dans la mesure où le paradigme politique s'est rapidement imposé comme indispensable à la légitimité et à l'intégration dans la scène littéraire. Rapidement, les étiquettes politiques ont été utilisées dans les luttes littéraires comme un moyen de classement des adversaires : l'adoption d'une étiquette politique était devenue utile dans le champ littéraire, préfigurant la valeur du titre littéraire dans le manifeste des intellectuels.

## 2. Littérature et engagement

Dans le prolongement de ce rejet de l'esthétique symboliste, le discours de ces écrivains dans les années qui ont précédé l'affaire était marqué par une réelle volonté de s'engager : en effet, il existait une aspiration grandissante des écrivains à jouer un rôle et ceux-ci revendiquaient avant l'affaire ce qui caractérisera le statut de l'intellectuel, c'est-à-dire le fait de mettre leur statut d'écrivain au service d'une cause politique. L'affaire arriva donc à point pour étancher une soif d'action collective présente depuis plusieurs années déjà : comme l'a souligné Pierre Citti, « le sentiment de la nécessité d'un engagement était commun [aux deux camps dreyfusards et antidreyfusard], et c'est pourquoi l'Affaire […] fut un effet plutôt qu'une cause. »[124]

C'est ainsi que l'on remarque une ambition fréquente chez les littérateurs de la fin du XIXe siècle de se faire un nom comme homme politique et de plus en plus d'écrivains revendiquaient une action et une implication directes dans la vie publique. Ainsi, dans les *Entretiens politiques et littéraires*, Henry Fèvre notait que « Déjà quelques jeunes hommes de lettres ont annoncé leur intention de se présenter aux prochaines élections législatives…. »[125], tel que M. Henri Becque, mais également Barrès qui s'était engagé dans le boulangisme et J.-H. Rosny souligne dans l'enquête de Jules Huret le fait que « Les littérateurs tentent depuis pas mal d'années à se constituer en pouvoir politique ; il y a des groupes, des sous-groupes, des centres, des gauches et des droites littéraires » (*EL*, 205).

Zola avait manifesté à cette époque son désir d'entreprendre une action politique. En effet, il déclare dans l'enquête de Jules Huret « Je crois, j'ai la conscience absolue que je peux agir efficacement sur un groupe d'hommes assemblés » (*EL*, 44-45) et au tout début de l'affaire, Zola, tout en refusant le terme « politique », était séduit par le rôle du tribun à la chambre, affirmant une foi dans la parole qu'il reprendra dans son roman *Vérité* :

---

[124] P. Citti, *art.cit*., p. 428.
[125] H. Fèvre, *Entretiens politiques et littéraires,* 10 juin 1893 (J. Bertrand Sabiani et G. Leroy, *op.cit*. p. 482).

> J'avais un rêve, un beau rêve : celui de devenir tribun qui, par la puissance de son argumentation, la force de son éloquence, serait arrivé, sinon à imposer quelques-unes de ses idées à la Chambre, du moins à les répandre dans le pays, comme le semeur répand la graine dans le sillon d'un champ fertile. […] La parole passe. Mais la parole n'en est pas moins, elle aussi, une arme puissante. Et quelle merveilleuse tribune que celle de la Chambre pour celui qui saurait s'en servir. La politique est une chose vaine, les questions sociales doivent, au contraire, hanter le cerveau de tout homme qui pense et qui réfléchit[126].

Zola oppose ainsi la politique dans son acceptation opportuniste et corrompue à une action idéalisée de l'orateur, qui n'est pas sans annoncer la posture désintéressée de l'écrivain se sacrifiant pour la cause dreyfusarde. C'est en effet le rôle de l'orateur que Zola adoptera dans « J'accuse… ! » en adressant à une personnalité politique ce texte construit sur des procédés rhétoriques ayant une réelle portée juridique et politique. Zola, en évoquant ses ambitions politiques, avait placé ses envies d'actions sous le signe de l'utilité, du dévouement et proclame vouloir faire partie des « hommes utiles dans les Assemblées », qu'il tâchera d'être par son « goût du travail uni à la clarté et à la méthode de l'esprit ». Par ailleurs, les ambitions de justice de Zola laissent penser que, avant l'affaire Dreyfus, Zola était déjà prêt à s'engager dans une affaire de ce type : en effet, en parlant de quelle cause généreuse future il choisira, Zola avait affirmé « Il reste encore de bonne besogne de justice et d'équité à poursuivre : le terrain est vaste, je n'aurais qu'à choisir »[127].

Parmi les futurs écrivains dreyfusards, l'affaire a également assouvi la soif d'engagement du jeune Péguy, chez qui le terrain pour le militantisme était latent, comme le montre sa *Jeanne d'Arc*. L'affaire a été une occasion unique de mettre des principes moraux en pratique : il pouvait enfin accomplir quelque chose de grand et il s'agissait de se battre pour un idéal de justice absolue.

Si le discours politique des écrivains avait pris de l'ampleur dans les années qui ont précédé l'affaire, celui-ci s'inscrit dans une réflexion sur le rôle de la littérature dans la société de manière plus générale. La littérature devient ainsi une arme de contestation politique mais également une force de réflexion sur des notions comme la vérité ou encore la

---

[126] E. Zola, entretien donnée à *L'Aurore*, 4 novembre 1897 (*Entretiens avec Zola*, p. 186).
[127] Sur les raisons qui ont poussé Zola à l'engagement en faveur de la cause dreyfusarde, voir A. Pagès, « Emile Zola : « Je trouvais lâche de me taire » », *Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards* ?, p. 136-140 et *Zola, de l'affaire Dreyfus au Panthéon*, chp. I, p. 17-36.

justice. En effet, loin de se concentrer sur le conflit avec les autorités, une partie des milieux littéraires de l'époque ne dissociait pas ce regard politique critique d'un devoir d'enseignement. En effet, ce mouvement collectif vers une responsabilité sociale ou politique de l'écrivain n'allait pas sans une conception de l'écrivain « missionnaire » : Pierre Citti évoque ainsi les deux missions assignées aux écrivains : « formuler le désir du lecteur et prêter une voix au « monstre inconscient » (Barrès) de la foule, mais aussi renseigner, enseigner, au besoin reprendre et corriger. »[128]

La contestation politique était ainsi devenue chez les écrivains l'étape vers un renouvellement des conceptions sociales et humaines, assignant à la littérature un pouvoir qui sera revendiqué par Zola, Mirbeau et France dans leurs œuvres à venir : celui d'éclairer une foule aveuglée, d'opposer la plume au sabre et la parole de l'écrivain à la corruption des hommes politiques.

## 3. Esquisse d'un discours dreyfusard : la conscience d'un rôle politique à jouer

On retrouve ainsi dans le discours des écrivains dans les années qui ont précédé l'affaire la même volonté de s'opposer aux autorités afin de faire triompher leur discours politique mais également la même posture d'écrivain enseignant des valeurs de justice et de vérité. Ainsi, dans les années qui précèdent l'affaire Dreyfus, la notion de vérité apparaît déjà comme leitmotiv de revendications esthétiques et il faudra attendre l'affaire pour que la recherche de la vérité en littérature rejoigne la recherche d'un autre type de la vérité, c'est-à-dire une vérité qui s'oppose à l'erreur judiciaire et aux machinations obscures de l'Etat-Major. Zola avait rappelé dans l'enquête de Jules Huret l'idéal de vérité et de justice qu'il avait assigné au naturalisme et qui sera à la base de son discours dreyfusard : il avait appelé les « jeunes successeurs » à se lancer dans la « recherche de la vérité » (*EL*, 43) et concevait la littérature comme étant une « peinture de la vérité »[129]. La nouvelle génération littéraire influencée par le naturalisme ou par l'avant-garde indépendante revendiquait également la recherche de la vérité au centre de sa démarche artistique : ainsi *la Revue Blanche*, par

[128] P. Citti, *art.cit.*, p. 428.
[129] E. Zola, *Les Entretiens politiques et littéraires*, n°39 (C. Charle, *Naissance des « intellectuels »*, p. 247).

exemple, avait rendu hommage dans son premier numéro du 1er décembre 1889 aux écrivains qui plaçaient « la nature et la vérité » au sommet de leur esthétique, louant « cette littérature jeune et puissante, ces pages qu'on sent palpitantes de vie », « ces auteurs fidèles reproducteurs de la réalité qui ont marqué ce qu'on appelle « la Nouvelle École » ». Dans la même lignée, Alfred Natanson louait le théâtre d'Henri Becque en proclamant que « la vérité s'empare enfin de notre théâtre»[130].

De ce fait, la lucidité de l'écrivain devant la vérité allait servir à la légitimation d'un discours politique : s'opposant à la corruption parlementaire révélée par le scandale de Panama et à la cruauté de la classe dirigeante capable d'écraser le peuple dans la misère, l'écrivain pouvait mettre sa connaissance de la vérité au service d'une cause politique. À ce titre, le mouvement dreyfusard viendrait, par l'importance de la notion de vérité dans le discours des écrivains pendant l'affaire, notion qui deviendra leitmotiv des articles de combats sous l'impulsion de la célèbre formule de Zola, répondre à une tendance littéraire préexistante. Les événements de 1898 auraient ainsi répondu à une sensibilité esthétique, à une prédisposition idéologique vers un idéal de vérité et l'enthousiasme de la jeunesse littéraire envers le geste de Zola peut en effet être associé à un écho, dans le discours dreyfusard, d'une tendance littéraire amorcée dans les années qui précèdent marquée par une sensibilité à la notion de vérité.

La proximité entre la littérature et la recherche de la vérité s'ouvre sur la question du statut de l'écrivain dans la société : en effet la figure de l'écrivain capable de saisir la « vérité » devient porteuse d'un devoir enseignement et d'une responsabilité intellectuelle envers ses concitoyens. Alors que l'émergence de la figure de l'intellectuel dreyfusard allait mettre au premier plan la question du rôle social de l'écrivain, Octave Mirbeau, Bernard Lazare et Emile Zola avaient déjà exprimé, à la veille de l'affaire, le souci d'une telle responsabilité politique.

En 1893, dans la revue *Entretiens politiques et littéraires*, Bernard Lazare avait déjà affirmé la nécessité de la fonction sociale et politique des écrivains et des artistes. Préfigurant le statut à venir de l'intellectuel, celui-ci devait être l'éducateur de ses concitoyens : « L'écrivain, l'artiste vraiment digne de ce nom ne doit pas abuser de lui-même pour sa propre et unique satisfaction, il doit être un éducateur comme l'était le mystagogue autrefois,

[130] À propos de la première édition du théâtre complet d'Henri Becque, *La Revue Blanche*, 1er janvier 1890, t.1, p. 22.

comme l'était l'hiérophante, et doit nous enseigner des vérités morales, religieuses, sociales, métaphysiques, qu'importe, mais il doit nous enseigner d'une haute façon, non comme les pédagogues»[131]. En s'investissant dans le débat politique et dans la vie publique, l'' intellectuel » met sa lucidité au service de la foule et endosse un nouveau rôle social que Bernard Lazare avait rattaché dans le supplément littéraire, « Anarchie et littérature »[132], à la tradition des Lumières, qui fera partie du discours dreyfusard pendant l'affaire.

Mirbeau croyait également en une fonction de la littérature ainsi qu'une réelle mission attribuée à l'écrivain, investi d'un pouvoir d'action dans la société. À travers son parcours littéraire et son évolution[133], Mirbeau considérait la littérature et particulièrement le théâtre, qu'il rêvait pouvoir participer d'une « complète révolution sociale, une refonte entière de nos lois et de nos mœurs »[134] comme doté d'un véritable pouvoir d'impact sur un public donné.

Par ailleurs Mirbeau, avant l'affaire, avait déjà doté sa plume de la force polémique et subversive dont il usera pendant l'affaire. Il avait déjà modifié son approche journalistique de l'article uniquement subversif, dont il se servait durant les années où il « prostituait sa plume » vers un article « didactique » : par opposition à la presse d'opinion, il assignait déjà à ses articles un rôle de démystification, portant sa fougue au service « d'une vérité et d'une moralité supérieure ». Il endossera la même volonté d'enseigner dont il fera preuve dans ses premiers articles engagés dans la cause dreyfusarde, « Trop tard » et « A un prolétaire » dans lesquels l'adresse au lecteur est un appel à la mobilisation et à la sensibilisation, et non pas un article d'injures et de critiques sans visée éducative[135].

Il met en place à ce moment les formes littéraires qui serviront sa plume dans ses articles au moment de l'affaire, caractérisées par Pierre Michel et par J.-F. Nivet : « Pour attaquer sous tous les angles et toucher un lectorat très large, il donne à ses chroniques des allures multiples : le conte, drôle ou cruel, le portrait caricatural, les fables « à moralité », façon médiévale, avec les « dialogues tristes », les allégories et les lettres ouvertes, les anecdotes »[136] et adopte le ton qui ne le quittera plus, dans lequel « l'article n'est pas

---

[131] Bernard Lazare, *Les Entretiens politiques et littéraires*, n° 43, 25 mai 1893, p. 475 (C. Charle, *ibid*., p. 110).
[132] N°24, 24 février – 3 mars 1894.
[133] Au début à droite, puis d'extrême gauche ; de même, il débuta par des romans psychologiques pour ensuite se tourner vers la dénonciation sociale puis le théâtre d'idées ou à thèses, des créations romanesques ou théâtrales socialisantes et anarchisantes.
[134] Lettre de Mirbeau à E. Goncourt, 1888 (M. Schwarz, *art.cit*. p. 186).
[135] Voir Yvette Mousson « Le style de Mirbeau dans ses *Combats politiques* et *L'Affaire Dreyfus* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°3, mai 1996, p. 46–51.
[136] Pierre Michel et Jean-François Nivet, préface des *Combats politiques*, p. 31.

seulement subversif, il est didactique ; l'injure fait place à l'ironie et à la démystification en règle.»[137]

C'est ainsi qu'il aura recours aux mêmes formes littéraires et aux mêmes postures que dans ses articles autour de l'affaire : il a par exemple perfectionné son art de la dérision, notamment dans la forme de l'interview imaginaire, dans lesquelles il met dans la bouche de ses interlocuteurs des aberrations et des monstruosités telles que le lecteur est amené à ne pas être dupe de leurs mensonges. Dans « La Grève des électeurs »[138], texte dans lequel il appelle à ne pas voter, il s'adresse aux mêmes citoyens que dans « A un prolétaire » : au peuple, aux opprimés à qui le journaliste veut infléchir le rôle civique et civil. Il utilisera également l'audience du *Journal* (un demi-million de lecteurs) pour véhiculer certaines de ses idées, notamment son antimilitarisme dans « Philosophes sans le savoir »[139] et la dénonciation des conquêtes coloniales, payées par les sacrifices des prolétaires inconscientes dans « Sur la route »[140]. Ses articles deviennent ainsi un lieu par excellence d'imprécation dans lequel il s'acharne particulièrement contre le personnel politique, se voulant démystificateur, arracheur de masques qui s'applique à « révéler les hommes et les institutions dans toute leur ignominie »[141].

Les formes littéraires convoquées s'inscrivaient dans le même dessein : en effet, la dénonciation politique de Mirbeau passait par le conte, dans une visée immédiatement politique. Comme l'ont souligné P. Michel et J.-F. Nivet, le conte chez Mirbeau a une visée contestataire : « le lecteur moyen va plus facilement à l'histoire et à l'anecdote qu'à la chronique spécialisée »[142]. La forme du conte, facile à lire et accessible à tous les lecteurs, se double d'une visée pédagogique : il s'agissait de susciter l'indignation et par ce biais la révolte, de toucher les sentiments pour mieux réussir son entreprise de contestation. Ainsi, Mirbeau avait déjà avant l'affaire développé une utilisation de la fiction dans un but contestataire qu'il poursuivra pendant et après l'affaire, fondé en partie sur son système de représentation des personnages. En effet, c'est l'univers bipolaire de Mirbeau, opposant les victimes aux oppresseurs, qui porte son discours polémique Cette dernière catégorie rassemble un certain nombre de types qui se retrouveront du même côté de la barricade au moment de l'affaire : il s'agit des militaires, des prêtres, mais également de la « foule » ignorante, aveugle et brutale. Dans ses contes, Mirbeau faisait donc œuvre de Justice,

---

[137] *Ibid*.
[138] *Le Figaro*, 28 novembre 1888 (*Combats politiques*, p. 109–115).
[139] *Le Journal*, 10 juin 1894 (*Ibid*., p.149–155).
[140] *Le Journal*, 2 décembre 1894 (*Ibid*., 163–168).
[141] P. Michel et J.-F. Nivet, *op.cit*., p. 26.
[142] P. Michel, préface de *Contes cruels I*, p. 22.

esquissant une dénonciation politique intégrée dans la fiction, dans un procédé qu'il reprendra par la suite.

Ainsi, la littérature devient vecteur privilégié de l'enseignement des écrivains. Cette dimension pédagogique, éducative était déjà à l'origine du projet des *Rougon Macquart*, dont l'ambition de description de la société avec ses faiblesses et ses erreurs appelait à la prise de conscience et donc au changement. La série des *Evangiles* poursuit et complète cette première volonté : alors que Les *Rougon Macquart* avaient traité des besoins matériels de l'homme, les *Evangiles* se concentrent sur ses besoins spirituels et constituent ainsi le deuxième pan d'un projet littéraire à vocation humaine. En glissant vers l'utopie, la série des *Evangiles* formulait un désir de voir la société évoluer vers un idéal formulé dans ses articles polémiques : ainsi l'affaire Simon s'achèvera par un éclatement de la vérité, par un châtiment exemplaire des coupables et par l'accomplissement par le biais de l'enseignement éclairé d'une nouvelle ère d'équilibre et d'harmonie[143].

Mais l'étude approfondie de la société et des hommes envisagée dans les romans de Zola devait permettre à l'écrivain de s'investir intelligemment et efficacement dans la vie publique afin de mettre en pratique ses connaissances. Ainsi, Zola n'excluait pas un engagement politique dans le prolongement de son activité littéraire et à la question qui lui avait été posée par Jules Huret, c'est-à-dire s'il était disposé à entrer dans la Chambre, Zola avait répondu sans hésiter « Mais oui ! ». Selon lui, sa possibilité d'agir, de s'investir dans la politique découlait de son activité littéraire et sa connaissance de la société qu'il avait acquise à travers sa pratique littéraire l'habilitait à s'engager efficacement :

> Pendant vingt ans j'ai scruté les foules, j'ai étudié la société du haut en bas de l'échelle, j'ai mis le doigt sur des plaies sociales, j'ai mis à nu des iniquités, je me suis fait, en un mot, un fonds de conviction que je suis en droit et en mesure de défendre et de faire prévaloir à l'heure qu'il est. J'ai vu souffrir les malheureux, je sais de quoi ils souffrent, pourquoi n'emploierais-je pas ce qui me reste d'énergie et de force pour combattre pour eux ? Je crois, j'ai la conscience absolue que je peux agir efficacement sur un group d'hommes assemblés[144].

---

[143] Voir infra, III^e^ partie.
[144] J. Huret, *op.cit*. p. 41.

Ainsi, selon cette conception, l'engagement politique de l'écrivain est légitimé par son travail d'écriture et s'inscrit dans le prolongement de son activité littéraire. À la veille de l'Affaire Dreyfus, la conception de la littérature de Zola s'ouvrait sur une volonté d'agir dans la vie publique : son activité littéraire lui a permis d'acquérir une connaissance approfondie de la société et la mission d'enseignement de l'écrivain se double d'un devoir d'action. En envisageant ses ambitions politiques comme une seconde partie de son programme, Zola explique donc son attitude pendant l'affaire et donne la clé des *Evangiles.*

Par ailleurs, la croyance de Zola en l'action politique est plus proche d'une idéalisation de la littérature engagée que de la croyance en une carrière politique. En effet, pour lui, l'action politique devait passer par le livre :

> Le livre représente une force très grande. Il intéresse et émeut ; il charme et il instruit. Les idées qu'il renferme pénètrent lentement dans les masses. Elles font leur trou à la façon des taupes ; puis, un beau jour, le trou est fait : elles arrivent au grand soleil. L'œuvre du livre n'est pas rapide, mais elle est sûre, car le livre reste[145].

La littérature engagée prévalait donc sur la parole politique simple. Zola restera fidèle à ce refus de la politique lors de la bataille dreyfusienne : son combat fut avant tout celui d'un homme de lettres qui bouleversa l'ordre des choses par la seule force de son verbe. Son action politique allait passer par ses œuvres : « J'accuse » creva l'abcès du silence, ses lettres à la France et à la Jeunesse s'adressaient à un peuple égaré et aveugle qu'il se proposait d'éclairer et *Vérité* montra l'humanité sauvée par la force des livres et de l'éducation.

Zola avait par ailleurs assigné au journalisme le même rôle qu'il lui attribuera pendant l'affaire Dreyfus, participant de l'éveil des esprits et répondant au rôle de l'écrivain au sein de la société : « Le vrai rôle du journalisme est d'éclairer l'opinion publique, de préparer la voie du progrès, de semer et de développer les idées susceptibles d'améliorer le sort des peuples » avait-il déclaré dans une interview au *Gaulois* en 1888[146].

Les années qui ont précédé l'affaire ont donc vu la modification du rapport entre littérature et politique : pour les écrivains qui allaient se jeter dans la bataille dreyfusarde, la

---

[145] *L'Aurore* du 4 novembre 1897 (*Entretiens avec Zola,* p. 186).
[146] « M. Zola et le journalisme », *Le Gaulois*, 22 août 1888 (*Entretiens avec Zola*, p. 31).

question de l'engagement était devenue indissociable de l'activité littéraire, et le rôle de l'écrivain se doublait d'un devoir d'enseignement qui allait ressurgir derrière la figure de l'intellectuel dreyfusard. Alors que la plupart des écrivains étaient au début de l'affaire indifférents au cas particulier du capitaine Dreyfus, ils partageaient néanmoins l'enthousiasme pour l'acte de l'engagement et c'est à travers leur conscience du rôle de l'écrivain dans la société qu'ils ont immédiatement été séduits par le geste de Zola, archétype venu répondre à une sensibilité littéraire préexistante.

# III. Vers la naissance des intellectuels

## 1. L'« intellectuel » avant l'Affaire

Parallèlement à cette sensibilité politique croissante, les années qui ont précédé l'affaire ont vu la mise en place des réseaux littéraires qui allaient servir d'appui à l'engagement dreyfusard et l'émergence des techniques de mobilisation collective qui allaient caractériser le mouvement des intellectuels. Ainsi, cette époque a été marquée par la naissance de l'affaire dans sa dimension sociale, à travers la mise en place des réseaux qui seront sollicités et des circuits de publication indépendants, comme celui de *la Revue Blanche*. La ligne éditoriale engagée de cette revue annonce par ailleurs le rôle des revues pendant l'affaire : il s'agit de circuits éditoriaux indépendants qui permettent aux écrivains de s'exprimer librement et de développer leurs idées en marge des organes officiels. En se regroupant autour de protestations, ce sont non seulement les moyens de la mobilisation collective qui sont testés (qui seront repris sous l'initiative de Herr dès le début de l'année 1898), mais aussi la conscience de l'action de groupe comme pratique littéraire et la collaboration avec d'autres écrivains autour de débats politiques.

Même si c'est véritablement la protestation qui sera baptisée par la suite « Manifeste des intellectuels » qui signera l'entrée du substantif dans le vocabulaire courant, le mot

« intellectuel » existait déjà avant l'affaire[147], mais était doté d'une signification péjorative. Il désignait dilettantisme, cérébralité, aristocratie et était associé à une attitude élitiste et à un mépris du peuple, comme l'a souligné Joseph Reinach dans son *Histoire de l'affaire Dreyfus* : « Le mot traînait depuis quelque temps dans les petites revues littéraires, de jeunes contempteurs de la politique se l'appliquant pour marquer leur supériorité sur le reste des humains », écrit-il[148].

Le terme intellectuel désignait donc les écrivains, hommes de lettres de l'époque, mais était déjà corrélé à l'image du savant, qui occupait à cette époque une place importante dans le champ du savoir[149]. En effet, on peut noter durant ces années une utilisation de la science dans la littérature qui va au-delà d'une mode intellectuelle : il s'agit véritablement d'une nouvelle source de connaissance et d'autorité intellectuelle. Comme le feront les dreyfusards en s'attachant à prouver méthodiquement les mécanismes de l'erreur judiciaire, la science était déjà dans les années qui ont précédé l'affaire une source de légitimité littéraire. Ainsi, alors que Zola affichait des précautions d'enquête et faisait des références constantes aux maîtres à penser positivistes, il plaçait *Le roman expérimental* ou la préface de *Thérèse Raquin* sous le patronage de Claude Bernard ou de Taine. Cinq ans avant l'Affaire Dreyfus, Zola associait déjà la science et la recherche de la Vérité, annonçant dans un entretien publié en 1893 un leitmotiv qu'il ne cessera de reprendre au cours de l'affaire : « La science n'a pas promis aux hommes le bonheur, mais la vérité »[150].

Le mot comportait déjà la résonance politique qui lui sera indissociable à partir de l'affaire Dreyfus : l'intellectuel n'est pas seulement le savant ou l'érudit, il est aussi celui qui tire une légitimité politique du fait de son savoir. Zola employait déjà le mot avec cette double portée dans un discours à l'institut des journalistes : « Si les puissants, les rois, les empereurs, les maîtres de la terre ne s'entendent pas, peut-être les libres esprits, les intellectuels, ceux qui ont mission de juger et de parler s'entendraient-ils. On a dit que la presse était la reine du

---

[147] Madeleine Rebérioux souligne en effet le fait que le terme « intellectuel » n'est pas né pendant l'Affaire. On le trouve au substantif dans un roman de Barbey d'Aurevilly, *Le Chevalier des Touches*, qui date de 1864, chez Maupassant en 1879 et Léon Bloy en 1886 (*L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p. 115). Voir à ce sujet Louis Bodin, *Les Intellectuels* ; Victor Brombert, « Towards a Portrait of the French Intellectual », *Partisan Review*, 27, 3, 1960 ; Trevor Field, « Vers une nouvelle datation du substantif « intellectuel » », *Travaux de linguistique et de littérature*, 1976 ; Geneviève Idt, « ''L'intellectuel'' avant l'affaire Dreyfus », *Cahiers de lexicologie*, XV, 2, 1969 ; William M. Johnston, « The Origin of the term "Intellectuals" in French Novels and Essays of the 1890s », *Journal of European Studies*, IV, 1974, p. 43-56.

[148] *Histoire de l'affaire Dreyfus*, t.3, p. 246.

[149] Voir C. Charle, « La science et les savants : le début de l'âge d'or ? », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, p. 66-71.

[150] « L'évolution sociale et la jeunesse », propos recueillis par Henry Spont, *Gil Blas, 12 mai 1893* (*Entretiens avec Zola,* p. 116).

monde ; elle est en tout cas l'intelligence et la puissance et sans doute n'a t-elle qu'à vouloir pour pouvoir. »[151]

On peut également citer le mot de Barrès, déjà critique à l'égard du terme : « Il faudrait d'abord définir ce qu'on entend par « intellectuels ». Si c'est un synonyme de crétins, il serait injuste de les bafouer et enfantin de s'en inquiéter ; si par « intellectuel » on entend un homme qui a eu le bonheur de recevoir une éducation intégrale, rappelons-nous que le vrai problème est de hausser l'humanité entière à l'intellectualité. »[152] Si Barrès semble hésiter sur la définition à attribuer à ce terme émergent, c'est bien lui qui contribuera à en fixer le sens dans son article « La Protestation des intellectuels », paru le 1er février 1898 dans les pages du *Journal* : il y baptisera le mouvement dreyfusard du nom qui restera désormais indissociablement lié à la question de l'engagement.

## 2. À l'avant-garde du dreyfusisme

Même si le substantif « intellectuel » n'intègrera le vocabulaire courant qu'en 1898, les années qui ont précédé l'affaire ont vu le bouleversement de la société littéraire et la mise en place des réseaux qui allaient favoriser l'émergence du mouvement. Cette époque a en effet vu l'apparition d'un réseau intellectuel, préfigurant la dimension collective des prises de positions à venir. Il s'agissait pour la société littéraire de l'époque de se positionner par rapport à un débat politico-littéraire préexistant : « Depuis alors huit ans s'est formé en France un milieu doctrinal où les jeunes écrivains cherchent leur solidarité, tout en se réfutant. Grâce à lui, ils se sentiront tenus d'intervenir ; par rapport à lui, ils choisiront leur camp, car il est le lieu historique de leur « conscience » […]. Il est la condition faite à leurs réactions devant l'Affaire »[153], a souligné Pierre Citti.

Christophe Charle a analysé dans *La crise littéraire à l'époque du naturalisme* la genèse de ce « milieu doctrinal » qui sera à l'origine du mouvement dreyfusard : de nombreux

---

[151] E. Zola, *Le Figaro*, 22 septembre 1893 (C. Charle, *Naissance des « intellectuels »*, p. 97).
[152] *La Cocarde,* septembre 1894 (A. Pagès, *J'accuse…! 13 janvier 1898*, p. 223).
[153] P. Citti, *art.cit*., p. 427.

changements sociaux et culturels ont contribué à créer le terrain d'où l'Affaire Dreyfus a émergé. Les années qui ont précédé l'affaire ont en effet vu l'éclatement de la société littéraire entre une littérature « officielle » et une avant-garde littéraire fortement politisée. Parmi eux, une crise économique, qui a particulièrement touché le monde de la littérature et du roman, a provoqué un bouleversement du champ littéraire de l'époque et a progressivement amené un certain nombre d'écrivains vers la contestation.

On assiste à cette époque à l'émergence d'une jeunesse littéraire non représentée par les milieux de l'édition, de la presse et des théâtres, non publiée et non jouée. Poussés par la précarisation du niveau de vie des écrivains et la marginalisation forcée du champ littéraire, de nombreux jeunes écrivains se sont regroupés dans des groupes d'avant-garde, créant eux-mêmes leurs propres circuits de publication et de légitimation. De nouvelles enseignes littéraires, de nouveaux théâtres et de nouvelles revues revendiquant une littérature différente ont accentué et prolongé cette rupture de la scène littéraire, accusant leurs différences avec la littérature académique. La crise littéraire des années 1890 et la précarisation de la vie des écrivains a donc eu pour conséquence une modification profonde de la structure du champ littéraire et l'émergence d'un nouvel acteur du champ littéraire : l'avant-garde.

Le dreyfusisme a ainsi trouvé ses partisans du côté de la jeunesse et des avant-gardes politico-littéraires : le « premier dreyfusard » fut Bernard Lazare, proche des milieux anarchistes. On compte parmi les signataires des représentants de l'avant-garde littéraire tels que Paul Fort, Saint-Pol Roux, Laurent Tailhade, Lugné-Poe, ou encore Antoine et de l'avant-garde politique comme le jeune Péguy ou encore Octave Mirbeau.

La prolifération d'écoles et de manifestes littéraires à la fin du siècle traduit le besoin éperdu de trouver un espace au milieu de cet encombrement[154] : la troisième République marque un tournant, un changement d'échelle dans l'extension des phénomènes de « groupes littéraires homogènes », fondés par des manifestes. Mallarmé avait souligné le caractère insolite de cette multiplication de mouvements littéraires : en effet, il a déclaré en réponse à l'*Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret : « Nous assistons, en ce moment, à un spectacle vraiment extraordinaire, unique, dans toute l'histoire de la poésie : chaque poète allant, dans son coin, jouer une flûte, bien à lui, les airs qu'il lui plaît » (*EL*, 73). Il a rapproché cet éclatement de la structure du champ littéraire d'un profond malaise social : « Dans une société sans stabilité, sans unité, il ne peut se créer d'art stable, d'art définitif. De

[154] Dans son *Histoire contemporaine des lettres françaises*, Florian Parmentier a recensé à cette époque une quarantaine de ces « écoles » : Le Vers-librisme, le Décadisme, le Magnificisme, le Magisme, le Naturisme, le Jammisme, le Synthétisme, le Somptuarisme, l'Intégralisme, l'Impulsionnisme, l'Unanimisme, le Futurisme, le Dramatisme, le Simultanéisme, le Druidisme, etc. cité par J. Bertrand-Sabiani et G. Leroy, *op.cit*. p. 252.

cette organisation sociale inachevée, qui explique en même temps l'inquiétude des esprits, naît l'inexpliqué besoin d'individualité dont les manifestations littéraires présentes sont le reflet direct » (*EL*, 73).

Christophe Charle fait coïncider la rupture du champ littéraire avec la rupture idéologique entre une élite plus conservatrice et une jeunesse littéraire contestataire, une scission qui sera (du moins en partie) à l'origine de la séparation de la société littéraire au moment de l'affaire Dreyfus. Ainsi, l'origine sociale des écrivains aurait eu une influence sur le camp choisi dans la mesure où l'impact de la crise littéraire a eu des retentissements sur la ligne de rupture entre dreyfusards et antidreyfusards. Alors que la crise littéraire avait touché les jeunes écrivains, poussant ces derniers vers la précarité, les membres de la littérature académique ont été épargnés, rassemblant la faction plus âgée et consacrée de la société littéraire : les parnassiens tels que Coppée et Heredia, les romanciers à succès tels que Jules Verne ou Gyp, les auteurs dramatiques à la mode (Lavedan, Legouvé, Pailleron) ou encore les critiques dramatiques les plus connus (Faguet, Lemaitre, Sarcey)[155].

La scène théâtrale obéit à la même dynamique : la corrélation entre théâtre académique et ordre établi s'accompagne d'une défense, de la part des dramaturges reconnus, du pouvoir et de l'ordre social qui les a favorisés, d'autant plus qu'ils bénéficient à leur tour de l'appui de l'Etat. À l'inverse, les différents mouvements de théâtre indépendants nés durant ces années-là participaient à la politisation des discours littéraires. En marge du théâtre à succès, la plupart des théâtres d'avant-garde (comme le Théâtre Libre d'Antoine ou le Théâtre de l'Œuvre de Lugné-Poe) ont naturellement pris en charge un discours de contestation face aux autorités politiques et littéraires et accueilli des pièces engagées. Au moment de l'affaire Dreyfus, les représentants des deux courants du théâtre garderont leur camp. Lugné-Poe et Antoine mettront leur théâtre au service de la cause dreyfusarde, se jetant par exemple sur *Les Loups* de Romain Rolland pour rallier la pièce à leur vision politique, alors que les critiques proches du théâtre académique suivront leur voie politique : Francisque Sarcey ou le critique littéraire Jules Lemaitre (qui refusera même de lire la pièce de Romain Rolland, lui renvoie

[155] Voir aussi G. Leroy, *Batailles d'écrivains*, p. 94 et ss. La position de Maurice Barrès échappe évidemment à ce clivage : avant l'affaire Dreyfus, il était proche de l'avant-garde littéraire malgré un discours politique influencé par le boulangisme ; sur la rupture de Barrès avec l'avant-garde littéraire au moment de l'affaire, voir infra, II^e^ partie. On compte également parmi les auteurs consacrés E. Labiche ; E. Augier ; E. Gondinet ; A. Dumas, fils ; H. Meilhac ; V. Sardou, J. Claretie. Ces derniers sont pour la plupart académiciens sauf Gondinet, ils sont tous riches en capital social et culturel, de milieux aisés.

son paquet, sans avoir daigné l'ouvrir : « Monsieur, - votre pièce a fait crier : « A bas la patrie ! A bas l'Armée ». Je ne me sens plus l'esprit assez libre pour la juger »[156]).

Ainsi, parallèlement à ce bouleversement du paysage littéraire de l'époque marqué par la naissance de l'avant-garde, on assiste à une très forte politisation des discours littéraires, à l'émergence d'un discours contestataire et de revendications sociales. Au-delà de la mise en place d'un discours contestataire des autorités, ces mouvements ont contribué à la création des réseaux littéraires qui allaient servir à la mobilisation dreyfusarde.

## 3. Journalisme et édition avant l'affaire

L'émergence des mouvements avant-gardistes sur la scène littéraire a entraîné la mise en place de circuits d'édition, de publication et d'écriture en marge des courants officiels, contribuant à façonner les organes qui allaient accueillir la contestation dreyfusarde.

La presse a participé à la rupture du champ littéraire de l'époque entre une littérature consacrée et une jeunesse littéraire marginalisée. En effet, un certain nombre de jeunes écrivains qui se sont heurtés aux difficultés du roman ont eu recours au journalisme alors en pleine expansion, moyen d'expression qui sera le vecteur privilégié de leurs revendications durant l'affaire Dreyfus (Jules Claretie déplorait à ce propos l'afflux de nouveaux venus dans sa profession : « Le journalisme est un champ de libre pâture où la foule peut entrer à son gré », écrivait-il en 1885[157]). Mais étant donné que les aînés ont pu conquérir des places dans la presse avant que la situation du marché pour les intellectuels ne se renverse, le marché du journalisme s'est rapidement fermé aux jeunes auteurs en quête de travail et de débouchés. Ainsi, les critiques reconnus appartenaient aux journaux et aux revues les plus importants et monopolisaient la presse consacrée de l'époque[158].

---

[156] R. Rolland, « Journal intime », inédit, cité par A. Blum, « Romain Rolland, *Les Loups* et L'Affaire Dreyfus », p. 294.

[157] *Le Temps*, 1885 (Marc Martin, « Les journalistes et l'affaire Dreyfus », *L'Affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, p.117).

[158] C'est-à-dire les quatre grands quotidiens à cinq centimes : *Le Matin, Le Petit Journal, Le Petit parisien* et *Le Journal*, qui représentaient 75% des tirages parisiens et 40% dans toute la France, et la *Revue des Deux mondes,* la *Revue Bleue* ou encore la *Nouvelle Revue*.

Cette fermeture du marché favorisa la multiplication de petites revues littéraires d'avant-garde, à l'écart du pôle « commercial » de la littérature[159]. En effet, la distance entre les écrivains consacrés et les débutants inconnus était impossible à combler : « Une nouvelle génération arrivée à l'âge d'homme voulut prendre sa place au soleil. Elle se heurta à l'hostilité opiniâtre des aînés. Tous les journaux, toutes les revues lui étaient systématiquement fermés », écrivait Ernest Raynaud en 1920[160], alors que Pierre Quillard avait affirmé dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire* que : « Les petites revues sont les seuls endroits de la littérature où les poètes et les prosateurs nouveaux soient vraiment chez eux » (*EL*, 283). La prolifération des mouvements d'avant-garde des années 1890 a donc été accompagnée d'une floraison de nouvelles revues littéraires qui défendaient les mouvements littéraires marginaux non représentés par la grande presse et qui agissaient au sein du champ littéraire comme nouvelles instances de légitimation. Pour la période 1890-1914, on a ainsi relevé 257 revues d'une longévité variable qui prétendent à leur fondation se situer d'une manière ou d'une autre dans l'avant-garde[161], parmi lesquelles on peut compter *L'Ermitage*[162], *La Plume*[163], les *Ecrits pour l'art*[164] ou encore la *Revue Indépendante*[165],

Tout en s'affichant esthétiquement d'avant-garde, ces revues ont laissé une place croissante au débat idéologique et à la contestation politique et seront l'un des principaux pôles de la mobilisation de la jeunesse littéraire pendant l'affaire. Parmi les revues qui ont rapidement orienté leur ligne éditoriale vers des prises de positions politiques (proches de l'anarchisme, notamment), on peut compter les *Entretiens politiques et littéraires*, dirigés par Bernard Lazare de 1891 à 1893, *L'Art social*, plus éphémère, qui paraît de 1891 à 1894, *Le Mercure de France*, *Action d'art* ou encore des jeunes revues à prétention élitiste telles que *Le*

---

[159] Voir J.-Y. Mollier, « Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°126, mars 1999, p. 29-38 et "Le paysage éditorial français au tournant du siècle", *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola,* Modernités n°20, Presses Universitaires de Bordeaux, 2004, p. 79-91.

[160] Ernest Raynaud, *La Mêlée symboliste*, La Renaissance du Livre, t. I, 1920, p. 48 (G. Leroy et J. Bertrand-Sabiani, *op.cit*., p. 237).

[161] D'après l'enquête de Maurice Caillard et Charles Forot menée dans les *Belles Lettres* de décembre 1924 (*Ibid*., p. 117).

[162] Qui s'intéresse surtout aux œuvres dramatiques et à la poésie et qui regroupe Stuart Merrill, Laurent Tailhade, Saint Pol Roux, sous la direction d'Henri Mazel.

[163] Fondée par Léon Deschamps en 1890, qui dépassera par ses ventes toutes les autres revues avec Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel, Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine.

[164] Fondée en 1891 sous la direction de René Ghil, l'organe du groupe de poètes « symbolistes et instrumentistes », avec Stéphane Mallarmé, Henri de Régnier, Emile Verhaeren.

[165] D'Edouard Dujardin, qui succède à la *Revue Wagnérienne* à laquelle avaient collaboré Stéphane Mallarmé, Joris Karl Huysmans, Auguste de Villiers de l'Isle Adam, Jean Moréas, Jules Barbey d'Aurevilly et Paul Verlaine.

*Banquet* (à laquelle ont collaboré Proust, Daniel Halévy ou encore Fernand Gregh) qui se réclamait en 1892 des « doctrines anarchiques les plus subversives »[166].

Toutefois, la revue la plus importante de l'époque, tant au niveau de l'influence au sein de la jeunesse littéraire qu'au niveau de leur implication dans l'engagement politique, et plus tard dans l'affaire Dreyfus était *la Revue Blanche* qui se disait ouverte à la cause libertaire, défendant l'autonomie de l'artiste face à l'Etat[167]. Plaçant sa ligne éditoriale dans la volonté de défendre la jeune littérature, le premier numéro du 1er décembre 1889 de la *Revue Blanche* commençait par une profession de foi : « Nous aimons avant tout cette littérature jeune et puissante, ces pages qu'on sent palpitantes de vie qui ont marqué ce qu'on appelle « la Nouvelle École » », tout en valorisant particulièrement la rupture que ces derniers ont opérée au sein des normes esthétiques et littéraires imposées : « Ils ont secoué le joug suranné des lis imposées jusqu'alors à l'art ». Avec pour sous titre *Littérature, Art, science*, cette revue se voulait la synthèse de plusieurs tendances en art et en littérature (c'est d'ailleurs la raison pour laquelle cette dernière serait « blanche »[168]). En effet, tout en étant un lieu d'expression de la culture juive, avec les écrivains israélites, Léon Blum, Julien Benda, la *Revue Blanche* reflète les mouvements d'idées de toute une période et suit les dernières tendances littéraires, comptant parmi ses jeunes collaborateurs André Gide, Marcel Proust, Jules Renard, ou encore Alfred Jarry.

Dans les années qui ont précédé l'affaire, le groupe de la *Revue Blanche* a pris position sur plusieurs questions politiques majeures : elle a exprimé ses sympathies pour l'anarchie, a pris position pour la liberté de penser ou d'expression, contre toutes les formes d'oppression, religieuse, sociale et politique, amorçant une réflexion sur les droits de l'homme qui sera poursuivie pendant l'affaire. Une campagne menée par Victor Barrucand en faveur du pain

---

[166] J. Bertrand Sabiani et G. Leroy, *op.cit.*, p. 237.

[167] Sur *la Revue Blanche* et l'avant-garde politique avant l'affaire Dreyfus, voir l'ouvrage pionnier d'Arthur Basil Jackson, *La Revue Blanche, (1889-1903), Origine, influence, bibliographie*, qui retrace l'origine, l'évolution et le rôle de cette revue dans les milieux littéraires de la fin du XIXe siècle en insistant sur les personnages et les moments clé de l'histoire de la revue (voir essentiellement les chapitres sur l'évolution de la revue avant l'affaire Dreyfus, p. 33-94). Plus récemment, Geneviève Comès, dans « Le groupe de *La Revue blanche* » *La Revue des revues*, 4, 1987, pp. 4-11 et dans sa thèse *La Revue Blanche et le mouvement des idées*, (Université de Paris-XII, Val-de-Marne, Créteil, 1987) a éclairé le rôle des autres collaborateurs ignorés par A.B. Jackson tels que Gustave Kahn, Willy ou Fagus et insisté sur la place de cette revue dans la scène artistique et littéraire de l'époque et P.-H. Bourrelier, dans *La Revue Blanche. Une génération dans l'engagement (1890-1905)*, a offert un panorama chronologique et détaillé des différents articles, mouvements et collaborateurs de *La Revue Blanche*, avec souci d'exhaustivité et apport érudit de citations et de textes réunis. Sur le milieu des revues avant et pendant l'affaire, on pourra également consulter Vincent Duclert, « Les revues dreyfusardes en France : l'émergence d'une société intellectuelle », *La Revue des revues* n°17, 1994, p. 9-50.

[168] D'après un communiqué oral de Paul Leclercq, un des fondateurs de la revue, en juillet 1953 (A. B. Jackson, *op.cit.*, p. 13).

gratuit, des articles dénonçant les tortures de Montjuich ou les exactions aux Philippines ont ainsi progressivement étendu les préoccupations sociales et humaines de la revue à un niveau international. Ainsi, ces prises de positions préfigurent la dimension collective du mouvement intellectuel dreyfusard : même si les articles étaient signés par un auteur, la publication au sein de cette revue traduisait une posture idéologique commune. La revue a ainsi contribué à la prise de conscience progressive du rôle des intellectuels, comme l'a montré Paul Adam en exhortant à « dresser, contre la mort, la force féconde des penseurs et des écrivains ».

Presque seule à s'ériger contre les manifestations de haine qui ont entouré la cérémonie, *La Revue Blanche*, publie le lendemain de la cérémonie de la dégradation du capitaine Alfred Dreyfus, une note signée V.B. (Victor Barrucand) et F.F. (Félix Fénéon) : « A l'occasion des fêtes du nouvel an, nous avons eu la dégradation du capitaine Dreyfus et, autour, le noble spectacle de l'immobilité servile des uns et de la fureur lyncheuse des autres. Il y a, disait Renan à une séance du prix Monthyon, un jour dans l'année où la vertu est récompensée »[169]. Ainsi, comme l'a souligné V. Duclert, cette mention traduit la position de *la Revue Blanche* sur la scène littéraire et politique du moment : seule, ou presque, à se séparer du mouvement d'opinion unanimement partagé pour condamner l'attitude de la foule déchaînée, elle a su garder l'indépendance de sa ligne de réflexion politique.

L'évolution du monde de l'édition suit la même dynamique de création de circuits parallèles d'expression et de publication : l'édition laisse place à l'émergence de publications d'avant-garde qui seront leur propre voix et qui pourront ainsi exprimer librement leurs opinions politiques. J.-Y. Mollier a souligné le rôle parallèle des revues et des cercles d'édition dans la mise en place des structures de la contestation qui serviront les dreyfusards pendant l'affaire : « Ainsi assiste-t-on, paradoxalement, à une réelle ouverture de l'espace éditorial à la fin du siècle, non par incapacité des plus puissants à se renouveler, comme on l'a parfois écrit, mais par division des fonctions entre un pôle commercial très bien organisé et un pôle innovateur assurant les fonctions autrefois remplies par les précédentes »[170].

Ainsi, Pierre-Victor Stock, entame à cette époque une spécialisation qui le mènera au dreyfusisme. Il avait publié *Sous Offs* à la fin de l'année 1889, qui fut un franc succès grâce au procès attenté à l'auteur, Lucien Descaves. En effet, le livre se vendit à 34 000 exemplaires, propulsant l'éditeur dans le milieu des intellectuels. Avant l'affaire, Stock s'était

---

[169] 1er février 1895 (O. Barrot et P. Ory, *op.cit.*, p. 144).

[170] J.-Y. Mollier, « Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°126, mars 1999, p. 37.

déjà rapproché des milieux qui allaient se mobiliser derrière la cause de Dreyfus : il orienta sa maison d'édition vers la jeunesse littéraire politisée, privilégiait les non-conformistes, les écrivains débutants, les auteurs favorables à l'extrême gauche socialiste et anarchiste (Bakounine, Kropotkine, Jean Grave, Elisée Reclus, Sébastien Faure, Malato, Paul Adam, Jean Ajalbert). Ainsi, dès le début de la mobilisation, les antidreyfusards ne possédaient pas le même atout dans le monde de l'édition. Les deux éditeurs qui auraient été les plus aptes à conduire la bataille antidreyfusarde avaient disparu lorsque l'affaire commença. Edouard Dentu, figure éminente du catholicisme légitimiste mourut en 1884 et sa librairie fut rachetée par Fayard et Albert Savine, fondateur de la Nouvelle Librairie parisienne (12 rue des Pyramides) en 1886, commandeur de l'ordre d'Isabelle la Catholique et fondateur de la « bibliothèque antisémitique », avait subi la crise de 1894 et fut déclaré en faillite le 15 janvier 1897 alors qu'à la même époque, Bernard Lazare publiait chez Stock *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'affaire Dreyfus*.

Du côté des revues avant-gardistes, *La Revue Blanche* et *le Mercure de France* se dotent de structures d'éditions respectivement en 1887 et en 1890. Ce faisant, ces revues ont pu élaborer un circuit éditorial indépendant des contraintes du marché qui leur permettra pendant l'affaire de développer et de défendre leurs prises de position à l'écart de toute pression commerciale ou politique.

Le monde de l'édition et celui des revues a donc amorcé une évolution qui servira de point d'appui à la mobilisation dreyfusarde : en effet, en se faisant les portes parole de la contestation, en se développant en marge des courants officiels, l'avant-garde littéraire a progressivement mis en place les dispositifs et les réseaux qui allaient présider à son engagement. Cette société littéraire allait également à la même époque se réunir autour de mouvements de protestation collectifs, qui préfigurent ce qui deviendra pendant l'affaire le mouvement des intellectuels.

## 4. Procès, censure et affaires littéraires : les moyens d'action

On s'accorde à faire coïncider la naissance des intellectuels avec l'affaire Dreyfus[171], mais dans les années qui ont précédé l'affaire la jeunesse littéraire avait déjà testé les moyens de la contestation qui serviront les dreyfusards : pétitions, mobilisations des écrivains, procès littéraires traduisent le climat d'affrontements entre la jeunesse littéraire et les autorités et préfigurent la mobilisation des intellectuels. À travers ces luttes contre l'Etat, les écrivains ont mis en place un dispositif de contestation et inauguré des nouveaux modes d'intervention publique, des moyens d'action qui seront repris durant l'affaire Dreyfus.

La multiplication des procès littéraires a fait prendre conscience aux écrivains de la nécessité de lutter pour sauvegarder leurs intérêts face aux éditeurs ou à l'État[172]. Ces procès, qui visaient avant tout à l'interdiction des ouvrages, ont révélé les divergences fondamentales entre les milieux littéraires qui revendiquaient une autonomie grandissante et les autorités. Certaines œuvres étaient frappées de censure, parmi lesquelles *Autour d'un clocher*, de Louis Desprez, *Charlot s'amuse* de Paul Bonnetain ; *Le Cavalier Misery*, d'Abel Hermant en 1887, *Sous-Offs* de Lucien Descaves en 1889, la version dramatique de *Germinal* en 1885[173], *Une journée parlementaire* de Barrès[174] et l'article « le Joujou patriotique » de Remy de Gourmont en 1891.

Devant la censure et les procès, les écrivains ont mis en place des moyens d'actions qui seront repris dans la campagne dreyfusarde. Dans les années qui ont précédé l'affaire, trois procès littéraires ont suscité une mobilisation collective des écrivains et des avant-gardes qui ont eu recours à de nouveaux modes d'expression, sortes de répétitions générales de

---

[171] Comme le montre par exemple le titre de l'ouvrage de Pascal Ory et de Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*.

[172] Cf. A. Zevaès, *Les procès littéraires au XIXe siècle*. Paris, Perrin, 1924.

[173] La pièce tirée de *Germinal* par Zola et Busnach avait été censurée à cause de la « tendance socialiste de l'œuvre » et avait été considérée comme un appel à la révolte, par les critiques officiels : F. Magnard, critique au *Figaro* avait écrit : « Les coups de fusil de *Germinal* eussent été comme un commencement vivant de discours enflammés, des réclamations des clubs, des provocations haineuses de la presse anarchiste. Il fallait les supprimer… »

[174] Une violente satire antiparlementaire montée au Théâtre Libre en 1894.

l'affaire Dreyfus. Les écrivains d'extrême gauche se sont mobilisés dans des protestations individuelles, des articles dans des journaux, des lettres, avant d'élargir la mobilisation dans des pétitions qui préfigurent celles qui eurent lieu entre dreyfusards et antidreyfusards.

La censure du livre de Descaves, *Sous-offs,* a provoqué un premier affrontement entre les écrivains et les autorités. Dans la protestation pour Lucien Descaves, parue dans *Le Figaro* du 24 décembre 1889, cinquante-quatre écrivains se sont érigés en contre-pouvoir qui s'opposait à la limite de la liberté d'expression et leur pétition, teintée d'un vocabulaire idéologique évoquant le statut de l'écrivain, revendiquait la liberté de l'art : « Au nom de l'indépendance de l'écrivain, nous nous élevons énergiquement contre toutes les poursuites attentatoires à la libre expression de la pensée écrite. Solidaires lorsque l'art est en cause, nous prions le gouvernement de réfléchir. » Cette protestation comporte la même dimension d'action collective de la société littéraire qui caractérisera la mobilisation intellectuelle : parmi les cinquante-quatre signatures réunies par la pétition figurent celles d'Alphonse Daudet, Zola, Edmond de Goncourt, Paul Bourget, Paul Alexis, Théodore de Banville, Bonnetain, Céard, Rosny, Alexis, Margueritte, Henri Fèvre, ainsi que Barrès.

L'affaire Jean Grave, le procès des Trente et la censure de l'article de Remy de Gourmont ont mobilisé les écrivains proches de l'anarchisme. La jeunesse intellectuelle a ainsi pu tester les formes à venir de la mobilisation et de se réunir derrière un discours politique contestataire dans un mouvement qui préfigure la prise de position collective dreyfusarde. L'article de Remy de Gourmont « Le joujou patriotique » publié dans le *Mercure de France*, en avril 1891 a été l'occasion d'un nouvel affrontement entre les autorités et une jeunesse littéraire solidaire dans un mouvement d'opinion antimilitariste. L'article choqua par son manque de patriotisme : « personnellement, je ne donnerai pas, en échange de ces terres oubliées [l'Alsace et la Lorraine], ni le petit doigt de ma main droite, ni le petit doigt de ma main gauche », écrivait Remy de Gourmont. Après une levée de bouclier dans la presse, l'auteur fut révoqué de son emploi à la bibliothèque nationale et Mirbeau prit immédiatement sa défense au nom de la liberté de la presse :

> Oui, nous sommes libres de nous réunir où nous voulons, et d'écrire ce que nous voulons, mais Gégout [ami de Grave, Malato et Pouget] est encore en prison pour n'avoir pas trouvé admirables les belles lois inquisitoriales que nous prépare M. Joseph Reinach ; mais on fusille ici des ouvriers coupables de vouloir vivre et de demander du pain, ce qui est une insoutenable prétention ; mais on enlève leur pain à ceux dont le crime est d'affirmer des opinions qui n'ont

point l'estampille ministérielle ou l'agrément des bourgeois. Tel fut le cas de M. Remy de Gourmont.[175]

L'affaire Jean Grave, véritable « répétition générale » de l'affaire Dreyfus, selon Christophe Charle[176], éclata après la condamnation de Jean Grave à deux ans de prison pour *la Société mourante et l'anarchie*, vulgarisation des thèses de Kropotkine. Après une série d'articles parus dans la grande presse et signés par Mirbeau ou Bernard Lazare, une protestation en faveur de Grave parut dans *la Petite République* du 4 mars 1894 et fut signée par 124 écrivains dont plusieurs noms figureront au bas des diverses listes pendant l'affaire Dreyfus : Octave Mirbeau, Paul Adam, Bernard Lazare, Sébastien Faure, Camille Mauclair, Alfred Vallette, Elisée Reclus, Lucien Descaves, Alphonse Allais, Léautaud, Gustave Kahn, Saint-Pol-Roux, Jules Renard ou encore Laurent Tailhade[177]. Plusieurs écrivains témoigneront également au procès, parmi lesquels Bernard Lazare, Mirbeau, Paul Adam et Elisée Reclus. L'affaire Jean Grave a donc amorcé l'affrontement entre le pouvoir et les intellectuels radicaux en suscitant un engagement massif et public. De plus, cette pétition marque la conversion de l'avant-garde littéraire à un nouveau mode d'intervention politique : alors que les générations anciennes usaient des mandats électoraux et des campagnes d'opinion, les jeunes générations préféraient des interventions ponctuelles, suscitées par un événement ou en réponse aux enquêtes lancées par leurs pairs.

Le mois d'août 1894 a marqué le paroxysme de la répression gouvernementale avec le « procès des Trente », qui fit comparaître entre autre Sébastien Faure et Félix Fénéon, futur secrétaire de rédaction puis rédacteur en chef de la très dreyfusarde *Revue Blanche*, accusé de propagande anarchiste, d'entretenir des liens d'amitié avec Emile Henry et d'être l'auteur de l'attentat contre le restaurant Foyot le 4 avril 1894 qui coûta un œil à Laurent Taillhade. Encore une fois, les écrivains, tels que Mallarmé et Octave Mirbeau, viendront témoigner publiquement. Cet incident donne une fois de plus le ton de la bataille d'opinion à venir, opposant dans une cause de justice une société littéraire unie.

---

[175] « Les Beautés du patriotisme », *Le Figaro*, 18 mai 1891 (P. Michel et J.-F. Nivet, *L'imprécateur au cœur fidèle*, p. 453).
[176] Christophe Charle, *Naisssance des intellectuels*, chp.3, « Une répétition générale : la protestation pour Jean Grave ».
[177] En revanche d'autres écrivains afficheront une attitude différente pendant l'affaire : Zola n'avait pas signé pour Grave, alors que les noms de Maurice Barrès, d'Alfred Jarry, ou encore de Rachilde figurent sur la liste.

Citons également le cas du jeune Louis Desprez, dont la condamnation avait révolté la société littéraire : en effet, condamné à un mois de prison et 1000 francs d'amende pour son roman *Autour d'un clocher*, le jeune écrivain était décédé à 24 ans des suites de cette incarcération, le 6 décembre 1885, après avoir opposé dans son plaidoyer la « liberté d'écrire » aux autorités. Son souvenir marquera notamment Zola, qui s'indignera au nom de la liberté d'expression contre cette injustice :

> Le pauvre enfant me hante, il se dresse continuellement devant mes yeux, il semble attendre quelque chose de moi. Oui, c'est son dernier vœu que j'ai à remplir, j'aurais un éternel remords si je ne protestais pas à voix haute, de toute ma douleur. Je le dois à lui, à moi-même, à la littérature, qui est ma vie. En ce moment, je ne veux plus savoir si, dans cet assassinat, il y a eu un tribunal, des jurés, un préfet de police ; j'ai l'unique et invincible besoin de crier : "Ceux qui ont tué cet enfant sont des misérables !" [178]

Ces événements marquent la prise conscience de l'importance de la presse : en effet, les journalistes, parmi lesquels on pouvait compter de nombreux homme de lettres, sont devenus des supports essentiels et décisifs de la transmission de la politique dans le public.

Les nombreux affrontements qui eurent lieu entre les autorités et les écrivains ont donc été l'occasion d'inaugurer de nouveaux moyens d'intervention et d'expression collectifs qui préfigurent ceux utilisés durant l'affaire Dreyfus. De ces prises de positions et nouveaux moyens d'expression utilisés afin de transmettre les idées politiques ont découlé une nouvelle forme d'écriture, ainsi qu'un nouveau statut de l'écrivain au sein de la société, annonçant l'émergence des intellectuels qui a caractérisé le débat autour de l'Affaire Dreyfus.

Ainsi, les méthodes dreyfusardes s'inscriront dans le prolongement des stratégies littéraires avant-gardistes, assimilant de ce fait le dreyfusisme en littérature à un mouvement d'avant-garde : les écrivains reprennent pour défendre la cause de Dreyfus les mêmes moyens que pour défendre leurs collègues victimes de censure ou de répression. Les moyens utilisés et les circuits empruntés par le mouvement dreyfusiste ancrent donc le mouvement dans la contestation, dans l'opposition aux courants officiels, dans la position de marginaux dans la

---

[178] *Le Figaro*, 9 décembre 1885, (René-Pierre Colin et Jean-François Nivet, *Louis Desprez (1861-1885) – Pour la liberté d'écrire*, p. 11).

société littéraire et politique. C'est ainsi que la création de journaux comme *l'Aurore* obéit à la même stratégie : rejetée de tous les journaux à gros tirages (même du *Figaro* qui, après avoir accueilli les premières Lettres de Zola sacrifièrent l'engagement aux pressions des lecteurs), les écrivains se sont tournés vers des journaux entièrement dévoués à leur cause politique à l'écart de toute obligation commerciale et de tout souci de conciliation avec des lecteurs acquis aux courants « officiels ». Lorsque après l'affaire, le dreyfusisme ne sera plus « *schocking* », pour reprendre les termes de Proust, seul Péguy dans ses *Cahiers de la Quinzaine* s'acharnera à maintenir ce qu'il reste de l'esprit dreyfusard dans un organe de presse volontairement marginalisé des circuits de la littérature mercantile.

Plus qu'une réaction face au cas particulier de la condamnation de Dreyfus, le dreyfusisme s'est inscrit dans le prolongement d'un mouvement littéraire : empruntant ses circuits éditoriaux et cercles littéraires, reprenant une vision de la littérature dans laquelle l'écrivain devait avoir un rôle pionnier au cœur de la société et dans laquelle l'action politique devait jouer un rôle, les écrivains qui se sont engagés dans la cause dreyfusarde ont placé leur action politique au cœur d'une démarche littéraire. De ce fait, alors que Zola a déclaré dès son entrée en lice être saisi par le « drame poignant » de l'affaire, adoptant une posture de romancier face aux événements, la mobilisation dreyfusarde s'est teintée à la fois d'un regard et d'une posture littéraires qui allaient déterminer la forme de leur engagement

# Chapitre II

# Genèse du discours antisémite

Le contexte idéologique des années qui ont précédé l'Affaire Dreyfus a contribué à mettre en place à la fois les fondements idéologiques et politiques du discours dreyfusard et les structures de la contestation qui serviront à la jeunesse littéraire et aux intellectuels pendant l'affaire. Mais ce phénomène de « préfiguration de l'affaire Dreyfus » est symétrique et si les années qui ont précédé l'affaire Dreyfus ont vu la genèse du discours dreyfusard, elles ont aussi été la période de genèse du discours antidreyfusard. La montée de l'antisémitisme, la mise en place des idéologies politiques sous le boulangisme et l'émergence d'une culture médiatique de masse ont réuni les éléments qui allaient donner naissance à l'affaire Dreyfus. On peut ainsi inverser le tableau qui a été dressé dans la première partie et construire l'esquisse de ce qui sera l'affrontement entre les deux camps pendant l'affaire, opposant les revues d'avant-garde majoritairement dreyfusardes à une presse d'opinion au cœur de la machine de guerre antidreyfusarde, la défense des valeurs de Justice et de Vérité dans la tradition des Lumières à la pensée historiciste de Barrès, le mouvement de la jeunesse littéraire vers la contestation politique à l'omniprésence d'un discours antisémite dans toutes les classes de la société et enfin le mythe de l'écrivain soucieux des questions sociales au mythe du juif traître et espion. À travers ces éléments, c'est l'ensemble de « l'orgie de métaphysiciens » de l'affaire Dreyfus qui se construit dans les années qui l'ont précédée.

Les répétitions générales de l'affaire Dreyfus dont parle Christophe Charle à propos des affaires judiciaires opposant la jeunesse littéraire aux autorités se doublent donc d'un autre niveau de préfiguration qui se situe de l'autre côté de la barricade, souligné tour à tour par Robert Byrnes, Frederick Busi, Pierre Birnbaum, ou encore Marc Angenot[179]. Ainsi,

[179] Robert, F. Byrnes, *Antisemitism in Modern France, The prologue to the Dreyfus Affair* ; M. Angenot, « "Un Juif trahira" : La préfiguration de l'Affaire Dreyfus (1886-1894) », *art.cit.* ; de Frederick Busi, « "La Libre

le sentiment antisémite fortement répandu, la mise en place de la machine médiatique politique pendant le scandale de Panama, la construction des mythes antisémites qui seront repris par les antidreyfusards et l'instrumentalisation de l'antisémitisme comme puissance politique par Barrès pendant la campagne boulangiste ont façonné à la fois la méthode, la forme des attaques et le discours idéologique sous-jacent des adversaires de la révision.

---

Parole" de Drumont et les affaires Dreyfus », in *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus* p. 397-403 et « The First Dreyfus Affair », *Judaism*, New York, 27, 1978; Pierre Birnbaum, « Dreyfus avant Dreyfus : Drumont et la mise en scène de l'Affaire », *Mil neuf cent, Revue d'histoire intellectuelle*, n°11, 1993, p. 71-73.

# I. La montée de l'antisémitisme

Les années qui ont précédé l'affaire ont vu l'émergence du phénomène antisémite dans toute sa violence, ainsi que la mise en place du dispositif médiatique qui allait permettre le déferlement de la propagande antidreyfusarde. Face à ce bouleversement du paysage médiatique et à l'omniprésence du discours de haine antisémite, les futurs écrivains révisionnistes s'érigeront contre une presse abrutissante et une xénophobie omniprésente au nom des valeurs qui seront au cœur de l'idéologie dreyfusarde. Le phénomène antisémite préfigure donc l'affaire à un double niveau : à la fois par l'émergence d'un discours et d'une propagande qui seront repris pendant l'affaire et par l'avènement du conflit idéologique entre les deux camps. Convoquant à la fois le discours et les procédés littéraires et polémiques de leur combat à venir, ces écrivains ont donc amorcé une réflexion et une démarche critique qui les mènera au combat dreyfusiste.

## 1. La campagne antisémite

On connaît le développement de la presse à grand tirage de la fin du XIX^e siècle, une presse, très majoritairement antidreyfusarde, qui par l'ampleur de sa diffusion aura une influence prépondérante sur l'opinion pendant l'affaire : soutenu par l'industrialisation des moyens de production et de diffusion (avec l'apparition des journaux à un sou et les chemins de fer permettant une distribution plus rapide et plus étendue), cet « âge d'or » de la presse débouche sur un véritable déferlement quotidien d'informations destinées au grand public et qui façonnera les réactions de la foule. Ainsi le million d'exemplaires quotidiens du *Petit Journal*[180], les 500 000 de *La Libre Parole*[181] et les 450 000 du *Journal*, à côté d'autres journaux à grand tirage comme *La Croix*, *Le Gaulois*, ou encore *Le Matin* font partie du déluge médiatique des années de la fin du XIXe siècle qui explosera pendant l'affaire[182]. Durant ces années, le développement d'une culture médiatique et d'une presse d'opinion toute-puissante a éclaté dans les deux crises politiques qui ont précédé l'affaire : la crise boulangiste et le scandale de Panama, dans lesquelles le rôle qu'ont tenu Barrès, de Drumont et de Judet dans leurs journaux respectifs (*La Cocarde*, *La Libre Parole*, *Le Petit Journal*), à l'affût de nouveaux détails afin de manipuler et d'ameuter l'opinion, préfigure l'affaire Dreyfus. Le scandale de Panama annonce l'affaire Dreyfus par le rôle et les stratégies médiatiques employées par la presse, par la levée de bouclier d'une presse d'opinion toute-

---

[180] D'après Janine Ponty, « *Le Petit Journal et l'affaire Dreyfus* », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1977, p. 641.

[181] Selon Jean-Denis Bredin, *L'Affaire*, p. 35.

[182] Sur l'essor de la presse avant l'affaire Dreyfus, on pourra consulter Pierre Albert, *Histoire de la presse politique nationale au début de la Troisième République*, Paris – Lille, Champion, 1980 et *Histoire générale de la presse française*, Paris, PUF, 1972. Plusieurs études ciblent plus précisément le rôle de la presse dans l'affaire Dreyfus : citons l'ouvrage de P. Boussel qui dans *L'Affaire Dreyfus et la presse* a analysé le mécanisme médiatique à l'œuvre derrière le lancement de l'affaire Dreyfus et tout au long de la crise ; J. Ponty, qui a insisté dans « *Le Petit Journal et l'affaire Dreyfus* », *art.cit.*, p. 641-657 sur le rôle primordial de ce quotidien dans l'affaire, ainsi que les travaux de J.-Y. Mollier qui se sont penchés sur les mécanismes de la propagande de masse émergente comme phénomène de société (voir par exemple *Le Camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*, *Ecrire pour convaincre. Libelles et brochures. XVIe-XXe siècles,* dir. M. Carrez et J.Y. Mollier et « L'émergence de la culture de masse dans le monde », *Culture de masse et culture médiatique en Europe et dans les Amériques, 1840-1940,* p. 65-80 où il analyse le phénomène médiatique à l'œuvre derrière l'affaire Dreyfus à l'échelle internationale).

puissante, par la force et la puissance des journaux d'opinion à grand tirage dans la mise en scène de la réalité, dans l'exploitation du scandale et dans la manipulation médiatique[183].

Dans ces deux crises comme dans l'affaire Dreyfus, J.-Y. Mollier a souligné le principal moteur de propagande, véritable instrument de mobilisation et de déchaînement des foules : l'antisémitisme. Pendant l'affaire de Panama et l'affaire Dreyfus, *La Libre Parole* a joué le même rôle de manipulation de l'opinion, utilisant les mêmes stéréotypes antisémites et distillant savamment ses informations.

« On peut dire que l'affaire Dreyfus est l'œuvre de Drumont et de Déroulède ; l'un a préparé l'apothéose des Juifs et l'autre, le mépris de l'armée »[184], écrivait cyniquement Remy de Gourmont en août 1899. En effet, par la publication de son pamphlet *La France Juive* en 1886 et par la campagne de presse antisémite menée par *La Libre Parole* dès sa création en 1892, Edouard Drumont a bouleversé le rapport de la France à l'antisémitisme à la fin du XIXe siècle et a exercé une influence décisive sur l'élaboration et la diffusion des discours antisémites avant et pendant l'affaire Dreyfus[185]. Ouvrage violemment antigouvernemental, *La France Juive* se présente comme un véritable manifeste de guerre de religion tout en lançant l'antisémitisme sur la voie de l'utilisation politique, marquant profondément l'évolution politique stratégique de Barrès et de Maurras[186].

Dans ses *Souvenirs des milieux littéraires*, Léon Daudet a témoigné de l'impact qu'a eu la publication de ce livre dans la diffusion des thèses antisémites dans la société littéraire :

> L'ouragan sortit de ce volume, de ces deux gros volumes, a d'abord soufflé chez les hommes de lettres, puis dans le public assis des lecteurs, puis dans les divers milieux sociaux, les soulevant, les étreignant, les forçant à réfléchir ; il a rencontré le boulangisme, qu'il a traversé sans presque s'y mêler ; il a rencontré l'affaire Dreyfus, par laquelle les juifs ont su

---

[183] Sur le rôle des journaux pendant le scandale de Panama, voir J.-Y. Mollier, *Le scandale de Panama*, p. 413 et ss.

[184] « L' « Iphigénie » et la Paix » *Mercure de France*, août 1899, p. 489

[185] Voir au sujet de *La France Juive* et de la campagne antisémite de Drumont, Michel Winock, qui dans « Edouard Drumont et l'antisémitisme en France avant l'Affaire Dreyfus », *Esprit*, mai 1971, p. 1085-1106 et *Edouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France* analyse les discours et le phénomène antisémites tels qu'ils ont été manipulés et utilisés par Drumont, ainsi que la récente biographie de Grégoire Kauffmann, *Edouard Drumont*, qui éclaire le rôle des milieux littéraires à l'œuvre derrière le succès fulgurant des écrits antisémites de Drumont.

[186] « Tout paraît impossible, ou affreusement difficile, sans cette providence de l'antisémitisme. Par elle, tout s'arrange, s'aplanit et se simplifie. Si l'on était pas antisémite par volonté patriotique, on le deviendrait par simple sentiment de l'opportunité », écrira Maurras le 28 mars 1911 dans *L'Action française* (M. Winock, « Edouard Drumont et l'antisémitisme en France avant l'Affaire Dreyfus », *art.cit*. p. 1100.)

> prendre leur revanche des révélations foudroyantes de Drumont. Il est ressorti de l'autre côté, animant cette fois une jeunesse énergique et décidée. Nul ne peut prévoir où il s'arrêtera[187].

Le témoignage de Léon Daudet révèle à la fois le choc reçu par la société littéraire au moment de la publication du livre et l'influence de Drumont sur l'évolution du sentiment antisémite. En effet, celui qui sera l'un des principaux portes parole de l'antisémitisme pendant l'affaire  a souligné dans ses souvenirs le fait que le texte de Drumont a véritablement marqué la naissance du mouvement antisémite :

> La France juive… les juifs… cela ne représentait pas grand'chose. On disait bien : « un tel est juif… Les Eugène Manuel sont juifs… Les Hayen sont juifs… Albert Wolff est juif… » Mais ce terme, s'il impliquait une petite distinction, considérée comme religieuse plutôt que comme ethnique, n'avait pas une signification fâcheuse. Principes républicains, doctrine philosophique de la classe Burdeau, opinion régnante à l'Ecole de Médecine, où je commençais mes études, tout s'accordait pour mettre les sémites sur le même pied que les autres Français, comme on disait. Drumont, avant l'apparition de son chef d'œuvre, avant l'éclatement de sa bombe, ne faisait aucune propagande en faveur de ses idées. D'ailleurs, on ne l'aurait pas compris[188].

Après un succès commercial fulgurant, Drumont renchérira sa campagne par la création de son quotidien, *La Libre Parole*, paru pour la première fois le 20 avril 1892 avec comme sous-titre titre « La France aux Français »[189], qui affûtera sa verve antisémite frondeuse pendant le scandale de Panama avant de se lancer dans la bataille dreyfusienne. Le journal a marqué l'évolution du sentiment antisémite par la violence de ses idées et par la portée politique attribuée à l'antisémitisme : en effet mis à part quelques petits journaux de courte durée[190], la *Libre Parole* était le seul journal quotidien qui prônait une confiscation des biens juifs et une usurpation de leurs pouvoirs. Mais ce journal a eu l'appui d'autres grands journaux antirépublicains également antisémites : *La Croix*, qui était jusqu'en 1893 le journal le plus antisémite, était le plus important allié de *La Libre Parole.* Toutefois, avec environ

---

[187] Léon Daudet, *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux* p. 110.
[188] *Ibid*. p. 111.
[189] On peut rappeler que *La France Juive* fut rééditée 200 fois. Outre les textes de M. Winock et de G. Kauffman déjà cités, le développement de la propagande antisémitique en France dans les huit années qui précèdent la première condamnation d'Alfred Dreyfus est étudié par Marc Angenot dans *Ce qu'on dit des Juifs en 1889 : antisémitisme et discours social*.
[190] Ainsi les années 1889-1891 son marquées par une efflorescence de petites publications exclusivement antisémites, parmi lesquelles *La France antisémite*, à Marseille, revue à laquelle Drumont donna quelques articles, *Le Peuple*, à Nantes, sous Raphaël Viau, qui rejoindra *la Libre Parole* et *L'Anti-Youtre*, édité à Lille par le jeune Emmanuel Gallian, dit Noël Gaulois.

500 000 lecteurs, *La libre Parole* de Drumont exerçait sur l'opinion une influence considérable, particulièrement au sein de l'armée et des petits bourgeois parisiens.

Mais c'est dans l'avènement de la « littérature de trottoir » que J.-Y. Mollier voit la véritable clé dans la révolution éditoriale qui a marqué la fin du XIX^e^ siècle et qui bouleversera la réception du discours antidreyfusard pendant l'affaire, leur assurant une audience et un impact que n'auront jamais les dreyfusards, pour la plupart plus fidèles à des systèmes de diffusions plus élitistes et « intellectuels ». Alors que pendant l'affaire, les publications dreyfusardes emprunteront davantage les circuits traditionnels du livre (grâce à la présence de Stock sur le marché de l'édition), et des petites revues (comme *La Revue Blanche*), l'antidreyfusisme s'appuiera sur un arsenal médiatique moderne mis en place durant les années qui précèdent l'affaire. Pour J.-Y Mollier, « C'est la culture de masse qui point : on assiste à un profond renouvellement de la propagande, de ses techniques et de ses moyens de persuasion ». Avant de connaître son heure de gloire pendant l'Affaire, cette « machine de guerre médiatique » faite de nouvelles techniques de propagande et d'images, (objets à système ou dérivés de l'industrie des farces et attrapes, caricatures, affiches, chansons de rue, illustrations, faux testaments ou télégrammes ou encore pamphlets)[191] a été mise en place et testée lors des crises politiques précédentes, c'est-à-dire le boulangisme et la crise de Panama. Ainsi, les trois moments du boulangisme, du scandale de Panama et de l'affaire Dreyfus marquent à ce titre un tournant essentiel de l'histoire de la presse puisqu'elles ont vu le déferlement sur l'espace public de toute cette « littérature du trottoir » d'inspiration antisémite vendue à la criée par les camelots. Ces instruments de propagande d'un nouveau genre, dont l'augmentation est liée à l'industrialisation de la production observable à l'époque du boulangisme, forment une nouvelle rubrique du Dépôt légal dans les données statistiques et on a pu observer trois pics dans la courbe d'apparition dans le domaine public qui correspondent à l'agitation boulangiste, au scandale de Panama et à l'affaire Dreyfus : alors que la moyenne annuelle se situe à 203, les chiffres grimpent à 344 en 1888 ; 252 en 1893 et 382 en 1898[192]. Il s'agit de « trois temps forts de la contestation de

---

[191] Livres de propagande, brochures, libelles, placards, papillons, placards multicolores, papiers gommés, livraisons illustrées, éditions populaires, ou encore cartes postales sont tirés et diffusés à des dizaines, parfois des centaines de milliers d'exemplaires : dans *Le Camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*, J.-Y. Mollier a analysé cette littérature de trottoir qui se développe en marge des journaux et qui compte une panoplie de supports. Voir aussi « Les éditeurs français face à l'affaire », *Etre dreyfusard hier et aujourd'hui* ainsi que G. Kauffmann, *op.cit.*, p. 279.

[192] Voir J.-Y. Mollier, *Ecrire pour convaincre,* p. 86. Les imprimés classés sous cette rubrique voient leur nombre doubler entre 1887 et 1898.

l'ordre » : « à chacune de ces occasions, des individus ou des groupes en profitent pour noircir du papier et faire connaître leurs idées, sentiments, rêve ou frustrations ».

Utilisant les ressorts publicitaires et accrocheurs de l'image, le discours antisémite s'appuie également sur les formes humoristiques de la caricature. En effet, alors que le succès de la littérature de trottoir puise dans le répertoire xénophobe, l'antisémitisme devient rapidement l'un des thèmes privilégiés des caricaturistes, un thème récurrent de l'humour qui sera largement exploité pendant l'affaire aussi bien par les dessinateurs de droite que de gauche. Alors que l'Affaire éclate dans une période où l'image se développe, l'antisémitisme a donné une impulsion considérable à l'utilisation médiatique du dessin à des fins politiques, répondant aux impératifs commerciaux. Cette évolution débute dans les années qui précèdent l'affaire : pendant les années du scandale de Panama, les quotidiens commenceront, très modérément, à publier des dessins : *La Croix,* (en 1892), *Le Figaro,* (en janvier 1893), *La Nation* (en 1887), et Drumont crée *La Libre parole illustrée* en 1893 peu après le lancement du quotidien. La force de l'image de l'antisémitisme, la facilité du cliché et le succès populaire expliquent aussi l'utilisation massive qui en sera faite et la difficulté de s'en défaire : ainsi, les dessinateurs utiliseront massivement le thème de l'antisémitisme et la caricature restera du côté des antidreyfusards[193]. Tous les plus grands caricaturistes de l'époque étaient antisémites : Caran d'Ache, Willette, Jean Forain ou encore Gyp (qui signait ses dessins 'Bob') ou encore Steinlen et Léandre.

Les antidreyfusards ont ainsi repris une force de propagande qui avait déjà fait ses preuves dans la crise boulangiste pendant laquelle cette force d'opinion avait démontré sa puissance politique en faisant pression sur le Parlement et en manipulant l'opinion publique et pendant le scandale de Panama, déclenché par *La Libre Parole*.

Utilisant les ingrédients d'un sentiment antisémite fortement répandu et d'un arsenal médiatique maîtrisé, Drumont était passé maître dans l'art de la polémique et déclencha ainsi le scandale politico-financier de Panama de la même manière qu'il poussa en 1894 l'Etat-Major et Mercier à affirmer la culpabilité de Dreyfus avant même sa condamnation : dévoilant les premières informations enveloppées d'une aura de mystère, André de Boisandré avait créé l'effet d'attente dans *La Libre Parole* du 3 septembre 1892 en annonçant la publication d'une série d'articles sur les « Dessous du Panama », à paraître la semaine suivante. Par la suite, la curiosité des lecteurs avait été entretenue par des « révélations croustillantes » dans une série

[193] Voir à ce sujet L. Gervereau, « S'engager, se dégager. Le dessin de presse », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, p. 190-197 ; Christian Delporte, « La guerre des caricatures », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994

de sept articles, publiés au rythme d'un tous les deux jours [194]. Le rôle de premier plan joué par *La Libre Parole* dans ce scandale annonce l'importance qu'aura cette « presse d'opinion » pendant l'affaire Dreyfus. Dans les deux affaires, *La Libre Parole* a créé la polémique en se servant de l'antisémitisme comme étincelle dans un contexte social fragilisé.

## 2. Les écrivains contre la « presse immonde »

Si au terme de la campagne antisémite de *La Libre Parole*, le terrain de l'opinion était prêt pour l'affaire, le rôle joué par la presse pendant l'affaire de Panama n'avait pas échappé aux critiques de Mirbeau et de Zola, qui attaqueront le rôle abrutissant des journaux pendant les deux crises et qui poursuivront cette réflexion dans leurs œuvres romanesques respectives, *le Journal d'une femme de chambre* et *Vérité*. Mirbeau avait compris et dénoncé le pouvoir de cette presse d'opinion, cible privilégiée de ses attaques, qu'il qualifiait de « vénale et anesthésiante » et d'« instrument de crétinisation et [de] foyer de corruption moderne »[195]. En effet, après avoir « libéré sa plume » de la servitude de la presse, Mirbeau a publié à partir de 1884 de nombreux pamphlets contre la pourriture de la presse. Dans sa défense de Remy de Gourmont après la révocation de ce dernier de son emploi à la bibliothèque nationale, Mirbeau opposait par exemple la presse libre à la presse « abrutissante » au service d'un patriotisme obligé :

> Aujourd'hui, la presse est libre, mais à la condition qu'elle restera dans son strict rôle d'abrutissement public. On lui pardonne des écart de langage, pourvu, comme dans la chanson de café-concert, que le petit couplet patriotique et final vienne pallier et moraliser les antérieures obscénités.[196]

---

[194] Le 15 novembre 1892, *La Libre parole* revient sur « les dessous de Panama » et explique « Comment on prépare un non-lieu ». Elle en profite d'ailleurs pour attaquer « toute la bande » des directeurs de journaux favorables à la résurrection de la Compagnie et, particulièrement, « l'Hébreu Hébrard » ainsi que « le Juif levantin Edwards pour qui Constans n'eut pas de secret ».
[195] J. -F. Nivet, *art.cit.*, p. 26.
[196] « Les Beautés du patriotisme », *Le Figaro*, 18 mai 1891 (P. Michel et J.-F. Nivet, *op.cit.*, p. 453).

Mais contrairement à la plupart des écrivains qui signeront les listes de protestation pour Zola, Dreyfus et Picquart, Mirbeau n'était pas étranger au monde de la presse d'opinion à grand tirage : comme l'a souligné J.-F. Nivet[197], Mirbeau était à l'époque le journaliste le plus lu et faisait à lui seul monter les ventes du *Journal* de 10 % le dimanche. Comme le fera Zola, Mirbeau se servit de sa renommée de journaliste polémiste pour donner à son engagement une dimension médiatique considérable. Ainsi, lorsqu'il se lança dans la bataille dreyfusienne en donnant à lire son article « Chez l'illustre écrivain » le 28 novembre 1897 demi-million de lecteurs du *Journal* de Fernand Xau, pourtant antidreyfusard, c'était sans ignorer la force de provocation d'un tel geste (il poursuivra d'ailleurs à partir du mois d'août son combat dans les colonnes de *L'Aurore*). Ce premier texte, tout en affirmant ses convictions dreyfusardes, s'ouvre sur une attaque de la presse et de son rôle monstrueux sur l'opinion :

> J'ignore quel sera le résultat de cette tragique et monstrueuse affaire. Il en est un, pourtant, qui me semble, dès maintenant acquis : c'est que le journal n'a plus rien à envier à la loge du concierge. Le journaliste a fait tellement sien le potin stupide venimeux et délateur, qu'il en a, à tout jamais, découronné la face symbolique, la face spécialiste du concierge, gardien de notre porte et aussi de notre honneur !… Et il n'a pas fallu moins que le grand cri de conscience poussé par M. Emile Zola, il n'a pas fallu moins que sa noble et forte parole pour que, dans le flot d'imbécile boue qui nous submerge, nous nous reprenions à ne pas complètement désespérer de l'utilité et de la générosité de notre profession ! (*AD*, 44)

Dès le début de l'affaire, il reprend donc ses positions critiques sur la presse anesthésiante tout en réitérant son idéal d'un journalisme de combat contre le mensonge et l'injustice, usant de sa présence sur la scène médiatique pour appeler de ses vœux un journalisme intelligent que Zola opposera comme remède moral à l'obscurantisme dans *Vérité*.

Dans « Pour les Juifs », publié dans *le Figaro* du 16 mai 1896, Zola avait également fustigé l'œuvre néfaste des écrivains dans l'opinion de la foule, en évoquant le « mouvement, qui n'est au fond que du tapage, la passion de quelques cerveaux fumeux, où se débat un louche catholicisme de sectaires, poursuivant jusque dans les Rothschild, par un abus de littérature, les descendants du Judas qui a livré et crucifié son Dieu. » (*VM*, 60). Sa

[197] J.–F. Nivet, *art.cit.*, p. 26.

condamnation passe par la caricature, renvoyant les antisémites à des agitateurs acharnés derrière lesquels Drumont figure évidemment au premier plan :

> Et j'ajoute que le besoin d'un terrain de vacarme, la rage de se faire lire et de conquérir une notoriété retentissante, n'ont certainement pas été étrangers à cet allumage et à cet entretien public de bûchers. Et il y a là une poignée de fous, d'imbéciles ou d'habiles, qui nous crient chaque matin : « Tuons les Juifs, mangeons les Juifs, massacrons, exterminons, retournons aux bûchers et aux dragonnades ! » (*VM*, 62).

Dans son roman *Paris*, il avait également mis en scène cette puissance médiatique de la presse et *La Libre Parole* de Drumont y était devenue dans la fiction *La Voix du peuple* de Sanier. En effet, la figure de Drumont est aisément identifiable sous la plume de Zola et les allusions transparentes permettent de deviner le nom du journal en question et celui de son directeur : alors que son journal a été lancé à coups de scandales et de délations, Sanier a « longtemps traîné dans les bas-fonds de la presse, journaliste sans éclat, enragé d'ambition et d'appétit »[198]. Il s'est rendu célèbre en publiant des « portraits de financiers, un ramassis d'ignobles commérages, sans contrôle, sans preuve, qui auraient dû le conduire en police correctionnelle, et qui, réunis en volume, ont eu l'étourdissant succès que vous savez » et son journal « est aujourd'hui la bouche d'égout vomissant les ordures contemporaines, en inventant dès que le flot se tarit, pour l'unique besoin des grands tapages dont vivent son orgueil et sa caisse »[199].

Zola y transpose précisément les stratégies médiatiques mises en œuvre par *La Libre Parole* dans le scandale financier de Panama (et qui seront les mêmes pendant l'affaire Dreyfus), mêlant promesses de révélations croustillantes et allures de roman-feuilleton : « Dans un article d'une violence odieuse, le rédacteur en chef, le fameux Sanier, annonçait qu'il possédait et qu'il publierait ma liste des trente-deux parlementaires […] Toute une histoire romanesque se mêlait à cela. »[200] Il évoque également la stratégie du scandale dont usera Drumont dans *La Libre Parole* et qui lui permettait d'atteindre les tirages de grande envergure :

> Pas un matin ne se passe, sans qu'il découvre une horreur nouvelle, sans qu'il livre de nouveaux coupables à la haine des foules. Non ! jamais le flot de boue ne s'épuise, il y ajoute

---

[198] *Paris*, E. Zola, *Œuvres Complètes*, Editions du Nouveau Monde, t. 17, p. 51.
[199] *Ibid*.
[200] *Ibid*. p. 42-43.

> sans cesse une moisson imprévue d'infamies, c'est un redoublement d'imaginations monstrueuses chaque fois que le public écoeuré donne des marques de lassitude… […] C'est là qu'est le génie, car il sait parfaitement que le tirage monte dès qu'il lance, comme aujourd'hui la menace de tout dire, de publier les noms des vendus et des traîtres… Voilà sa vente assurée pour plusieurs jours[201].

Dans un discours critique qui restera cohérent jusqu'à son dernier roman *Vérité*, Zola accuse la presse de la même responsabilité à l'égard de l'égarement de l'opinion française à travers *La Voix du peuple* dans *Paris*, la « presse immonde » dans sa « Lettre à la France » et *le Petit Beaumontais* dans *Vérité* : « Cette presse de diffamation et de scandale […] est un dissolvant qui achèvera la France. Il faudrait des lois. »[202]

Dans sa « Lettre à la France », Zola avait en effet reconnu la stratégie médiatique mise en œuvre par la « presse immonde » pendant le scandale de Panama et savait dès le début de son engagement sur quel terrain l'affaire Dreyfus allait se jouer : « Deux aventures néfastes sont l'œuvre unique de l'antisémitisme : le Panama et l'affaire Dreyfus. Qu'on se souvienne par quelles délations, par quels abominables commérages, par quelles publications de pièces fausses ou volées, la presse immonde a fait du Panama un ulcère affreux qui a rongé et débilité le pays pendant des années. Elle avait affolé l'opinion ; toute la nation pervertie, ivre de poison, voyait rouge, exigeait des comptes, demandait l'exécution en masse du Parlement, puisqu'il était pourri. » (*VM*, 107) Cette analyse l'avait amené à prévoir les conséquences de la presse immonde dans l'opinion pendant l'affaire : « Eh ! bien, je le prédis, c'est ce qui se passera pour l'affaire Dreyfus, l'autre crime social de l'antisémitisme. De nouveau, la presse immonde sature trop l'opinion de mensonges et d'infamies. » (*VM*, 108) Dans une lettre à Alexandrine Zola datant du 8 novembre 1897, Zola avait d'ailleurs tout de suite perçu la nature parallèle des deux affaire et pressenti la tournure médiatique qu'allait prendre l'affaire Dreyfus dans le sillage de la crise de Panama : « Le scandale va être affreux, une sorte de Panama militaire. » (*Corr. IX*, 96)

Mais si Zola dénonçait les rouages d'une presse d'opinion utilisée à des fins de propagande « abrutissante », il dévoilait néanmoins sa connaissance intime des mécanismes de diffusion de la presse. Ainsi, une dizaine d'année avant l'affaire Dreyfus, Zola avait déjà perçu l'importance stratégique de la presse dans l'opinion et l'utilisation politique à laquelle

---

[201] *Ibid*., p. 51–52.
[202] *Ibid*., p. 42.

celle-ci pouvait donner lieu : « La fièvre d'informations qui nous gagne peu à peu donne du retentissement aux moindres faits. Le plus petit incident, éclos par hasard, se modifie, se transforme, revêt des proportions énormes, fait couler des flots d'encre et soulève des controverses qui dégénèrent en polémiques ardentes. Transportez cette fièvre dans un événement national, et l'on voit d'ici les résultats », avait-il confié à un journaliste du *Gaulois* en 1888[203]. Cette analyse préfigure à la fois le rôle prépondérant de la presse dans la campagne autour de l'affaire Dreyfus et l'utilisation moderne faite de la presse comme arme de conviction, instrument d'impact polémique et médiatique.

De ce fait, lorsqu'il se lance dans la bataille du dreyfusisme, Zola utilisera la presse en connaisseur et en manipulateur de foules : le succès de son « procès d'opinion » et de la stratégie d'action qu'il avait établie en publiant ses articles dans *le Figaro* puis dans *l'Aurore* s'appuie sur une utilisation avertie du pouvoir de la presse et des ressorts de ce journalisme de masse[204]. Zola avait en effet déjà fait ses armes de journaliste polémiste au cours de l'affaire Manet et son expérience de directeur de publicité chez Hachette de 1862 à 1866 l'avait familiarisé avec les stratégies médiatiques déployées pendant l'affaire Dreyfus et c'est cette connaissance des mécanismes polémiques de la presse à la fin du XIXe siècle qui permit à Zola de réussir son pari pendant l'affaire Dreyfus[205].

Réunissant donc les mêmes ingrédients que pendant le scandale de Panama, c'est-à-dire la flambée d'antisémitisme, le contexte social et politique fragilisé et l'assaut de la presse « vénale », l'affaire Dreyfus allait donner à Mirbeau et à Zola l'occasion de se réunir et d'opposer à cette presse d'opinion qui s'était montrée toute-puissante en 1892 une stratégie médiatique au service d'un idéal de vérité, d'humanité et de justice. Ainsi, par leur connaissance des mécanismes de cette presse d'opinion et par leur méfiance à l'égard de sa puissance sur la foule, Zola et Mirbeau ont pu à la fois l'attaquer de front et s'en servir afin de la détourner de sa fonction d' « abrutissement » et de « crétinisation ». Tous deux ont usé de leur notoriété et de leur poids médiatique pour opposer à cet aveuglement collectif leur discours de raison et leur voix d'écrivain pédagogue à celle des grands journalistes de la presse « vénale ».

---

[203] « M. Zola et le journalisme », *Le Gaulois*, 22 août 1888 (*Entretiens avec Zola,* p. 31).

[204] Il publia en effet ses premiers articles sur l'affaire, « Scheurer-Kestner », « le Syndicat » et « Procès Verbal » dans *le Figaro* mais c'est surtout sa lettre « J'accuse » qui renoue avec une technique de propagande digne de la presse antidreyfusarde. Tirée à 300 000 exemplaires, vendue à la criée par les camelots, Zola avait lui-même choisi le terrain médiatique (voir infra, II^e^ partie).

[205] Voir Henri Mitterand, *Zola journaliste. De l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus* ; J.-Y. Mollier, « Zola et la rue », *Les Cahiers naturalistes*, n°72, 1998, p. 75-91 et « Emile Zola, le champ littéraire de son temps et l'argent », *Les Cahiers naturalistes*, n°78, 2004, p. 91-102.

## 3. Les écrivains contre l'antisémitisme ?

Face à la campagne antisémite de Drumont, ces écrivains ont pris part au débat, préfigurant le clivage à venir entre les dreyfusards et les antidreyfusards. Les premières interventions de Bernard Lazare dans la bataille dreyfusienne furent une réaction à l'acharnement médiatique de Drumont et des siens : avant de glisser vers la bataille d'idées, le débat autour de l'affaire Dreyfus naquit de la polémique antisémite, rassemblant derrière un même combat les futurs champions du dreyfusisme.

Ainsi, alors que Bernard Lazare avait commencé par se désintéresser de la question de l'innocence de Dreyfus (il avait répondu à l'éditeur Pierre-Victor Stock qui lui conseillait de prendre parti : « Pourquoi ? Je ne connais ni lui ni les siens. Si c'était un pauvre diable, je m'inquiéterais de lui. Mais Dreyfus et les siens sont très riches, dit-on ; ils sauront bien se débrouiller sans moi, surtout s'il est innocent »[206]), il avait pris position sur la question de l'antisémitisme en dénonçant dans un article intitulé « Le nouveau Ghetto » la campagne antisémite autour de Dreyfus, « cette atmosphère hostile, atmosphère de défiance, de haine latente, de préjugés, un ghetto autrement terrible que celui auquel on pouvait échapper par la révolte »[207] puis avait attaqué dans « Antisémitisme et Antisémites »[208] les antisémites qui s'acharnaient sur le capitaine Dreyfus. Dans ces articles, Bernard Lazare exprimait une prise de conscience face à la question de l'antisémitisme qui traduit l'évolution de la question durant ces année-là. En effet, pour Bernard Lazare, l'affaire Dreyfus a été une véritable prise de conscience : « Nous imaginions communément que l'Armée était petite qui suivait des chefs comme M. Edouard Drumont. Nous nous trompions et il a suffi de l'accusation portée contre le capitaine Dreyfus pour nous montrer jusqu'à l'évidence notre erreur », écrit il dans « Le nouveau Ghetto »[209]. L'affaire a ainsi révélé pour lui l'évolution de la situation et l'ampleur d'un phénomène qui n'avait pas donné toute sa mesure : « Il est possible qu'il

---

[206] In Pierre-Victor Stock, *Mémorandum d'un éditeur*, p. 18.
[207] Article publié dans *la Justice*, 17 novembre 1894 (J.-D. Bredin, *L'Affaire*, p. 134).
[208] Dans *L'Echo de Paris*, 31 décembre 1894, *ibid*.
[209] Cité par V. Duclert dans « Les intellectuels, l'antisémitisme et l'affaire Dreyfus en France », *Revue des Etudes juives*, CLVIII, n$^{os}$ 1-2, 1999, p. 161.

n'existe pas un important parti antisémite, cela est même certain, mais il s'est créé depuis quelques années un état d'esprit antisémite, ce qui est beaucoup plus grave »[210].

C'est également sur le terrain de l'antisémitisme que se déclencha la première confrontation polémique avec Drumont : alors que le mémoire de Bernard Lazare en faveur de Dreyfus était esquissé dès le printemps 1895, Mathieu Dreyfus et lui décidèrent de le publier après l'article de Zola « Pour les Juifs ». Ainsi, après la riposte de Drumont, qui attribuait l'article de Zola à des motifs tels que la mévente de ses derniers romans ou le désir d'entrer à l'Académie française, Bernard Lazare se lança dans la bataille avec une série d'articles publiés en mai et juin 1896, dans lesquels il attaque Drumont et prévient les antisémites que les juifs ne se laisseront pas faire :

> Il y en a un grand nombre qui ont gardé des persécutions anciennes une déplorable habitude : celle de recevoir des coups et de ne pas protester, de plier l'échine, d'attendre que l'orage passe, et de faire les morts pour ne pas attirer la foudre.
>
> J'en sais qui ont des conceptions différentes. J'en sais bien d'autres qui sont partisans de moins de mansuétude. Ceux-là en ont assez de l'antisémitisme, ils sont fatigués des injures, des calomnies et des mensonges, des dissertations sur Cornelius Herz et des prosopopées sur le baron de Reinach. Et demain, ils seront légion, et s'ils m'en croyaient, ils se ligueraient ouvertement, bravement, contre vous, Drumont, contre les vôtres, contre vos doctrines, et non contents de se défendre, ils vous attaqueraient ; et vous n'êtes pas invulnérables, ni vous, ni vos amis[211].

Dans sa prise de position contre l'antisémitisme, Bernard Lazare avait ainsi appelé à la mobilisation collective, annonçant un esprit de lutte au nom de principes communs qui seront à la base du mouvement intellectuel : « Je proteste donc maintenant contre l'antisémitisme, au nom de la liberté, au nom du droit, au nom de la justice. Serai-je seul à élever la voix ? »[212]

L'article « Pour les Juifs » de Zola préfigure directement son engagement en faveur de Dreyfus, même s'il ne s'agit pas du capitaine. En effet, Zola a écrit « Pour les Juifs » sans qu'il soit question de Dreyfus : ce texte se présente comme une véritable réponse à Drumont dans laquelle il oppose à la prose polémique ravageuse de ce dernier un pamphlet d'un nouveau genre. En effet, il reprend les armes de son adversaire pour mieux les détourner : il se

---

[210] *Ibid*.
[211] « Contre l'antisémitisme », *le Voltaire*, 20 mai 1896 (J.-D. Bredin, *op.cit*., p. 136).
[212] Bernard Lazare, *Contre l'antisémitisme. Histoire d'une polémique*, Paris, P.-V. Stock, 1896, p. 8 (V. Duclert, « Les intellectuels, l'antisémitisme et l'affaire Dreyfus en France », p. 162).

sert du genre pamphlétaire dans lequel Drumont était passé maître, afin de le détourner de sa finalité, opposant un discours de tolérance à un discours de haine et invitant à la réflexion et non à l'explication unique et manichéenne de tous les problèmes sociaux et économiques de la France [213]. On ne peut à ce titre que citer l'exorde du texte qui oppose à l'évangile de haine et de sang de Drumont un appel lyrique et vibrant à l'amour baigné d'utopie :

> Ah ! cette unité humaine, à laquelle nous devons tous nous efforcer de croire, si nous voulons avoir le courage de vivre, et garder dans la lutte quelque espérance au cœur ! C'est le cri confus encore, mais qui peu à peu va sa dégager, s'enfler, monter de tous les peuples, affamés de vérité, de justice et de paix. Désarmons nos haines, aimons-nous dans nos villes, aimons-nous par-dessus les frontières, travaillons à fondre les races en une seule famille, enfin heureuse ! Et mettons qu'il faudra des mille ans, mais croyons quand même à la réalisation finale de l'amour, pour commencer du moins à nous aimer aujourd'hui autant que la misère des temps actuels nous le permettra. Et laissons les fous, et laissons les méchants retourner à la barbarie des forêts, ceux qui s'imaginent faire de la justice à coups de couteau.(*VM*, 62).

On peut noter que Zola convoque le style et le langage de Drumont pour en changer la portée : en effet, il reprend le thème de la prophétie tant exploité par Drumont pour en faire une prophétie d'un autre genre, lorsqu'il évoque le « cri confus encore, mais qui peu à peu va sa dégager, s'enfler, monter de tous les peuples, affamés de vérité, de justice et de paix ».

Dans « Pour les Juifs », Zola se sert également des stéréotypes antisémites pour en attaquer les auteurs. Montrant qu'il connaît et maîtrise les différentes facettes du discours antisémite, il récapitule tous les arguments présentés par Drumont et ses alliés pour se livrer à une démonstration méthodique et argumentée de l'imbécillité de l'antisémitisme. Il cite ainsi le premier argument irrationnel de « l'horreur physique »[214] : « Des gens, même des amis à moi, disent qu'ils ne peuvent les souffrir, qu'ils ne peuvent leur toucher la main, sans avoir à la peau un frémissement de répugnance » (*VM*, 57) avant de prendre la parole pour ridiculiser ce discours : « Et, de notre temps, se haïr et se mordre, parce qu'on a pas le crâne absolument construit de même, commence à être la plus monstrueuse des folies ». La suite de l'article est construite selon ce schéma de réfutation méthodique, reprenant tour à tour les axes

---

[213] Sur les techniques de la parole pamphlétaire antisémite, voir M. Angenot, *Ce qu'on dit des Juifs en 1889 : antisémitisme et discours social* et *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*.
[214] Je reprends ici les sources de l'antisémitisme évoquées par M. Winock dans *Edouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*. : l'antisémitisme économique, chrétien et doctrinaire.

fondamentaux du discours antisémite : il balaye en une phrase la question de l'antisémitisme chrétien, écrivant qu'il «ne cherche pas si, dans cette répugnance, il n'entre pas la lointaine colère du chrétien pour le Juif qui a crucifié son Dieu, tout un atavisme séculaire de mépris et de vengeance. » Il fait de même avec l'accusation d'être « une nation dans la nation », c'est-à-dire le stéréotype éternel du « Juif sans patrie » (*VM*, 58) auquel il oppose une explication rationnelle : « Si l'on constate le fait, il faut l'expliquer. Ce qu'on doit ajouter, c'est que les Juifs, tels qu'ils existent aujourd'hui, sont notre œuvre, l'œuvre de nos dix-huit cents ans d'imbécile persécution. ». Il se livre à la même opposition entre discours de propagande faussée et réflexion éclairée au sujet de l'antisémitisme économique : « En France, où il n'est pas vrai que les Juifs, comme on veut nous en convaincre, soient les maîtres absolus du pouvoir et de l'argent, l'antisémitisme reste une chose en l'air » (*VM*, 60), et à la fin de l'article : « Qu'il y ait, entre les mains de quelques Juifs, un accaparement douloureux de la richesse, c'est là un fait certain. Mais le même accaparement existe chez des catholiques et chez des protestants. » (*VM*, 62).

Sans contester la présence des juifs dans la société française, Zola s'attaque à la paranoïa entretenue par la presse antisémite par le biais de l'ironie, opposant la réalité des chiffres au mythe de l'invasion juive constamment martelée par Drumont : « Eh quoi ! vous êtes plus de deux cent millions de catholiques, on compte à peine cinq millions de Juifs, et vous tremblez, vous appelez les gendarmes, vous menez un effroyable vacarme de terreur, comme si des nuées de pillards s'étaient abattues sur le pays. Voilà du courage ! » (*VM*, 59). Mais ce que fait également Zola, c'est retourner le discours de *la France Juive* : à la stratégie de peur exploitée par les antisémites, Zola propose la stratégie de l'action : « Et la tactique s'indique, absolument opposée. Ouvrir les bras tout grands, réaliser socialement l'égalité reconnue par le Code. » (*VM*, 60) Loin de vouloir entretenir la polémique, il veut réduire ses adversaires au silence, clore le débat dur l'antisémitisme en prouvant aux antisémites que la campagne de presse se retourne contre eux : « S'il y a encore des Juifs, c'est de votre faute. Ils auraient disparu, ils se seraient fondus, si on ne les avait pas forcés de se défendre, de se grouper, de s'entêter dans leur race. […] Ne parlez donc plus. »

Ainsi, « Pour les Juifs » se présente comme un anti- *France Juive*. En réfutant les arguments de l'antisémitisme, mais également en critiquant directement la méthode de Drumont dans sa campagne, faite de désinformation, de paranoïa et de mythes véhiculés par la presse, Zola s'attaque à la base même de la propagande antisémite et propose un pamphlet qui retourne les fondements du genre, opposant un discours d'amour à un discours de

violence[215]. Ce texte montre ainsi la lucidité de Zola face à la « question juive » : loin de se cantonner à la défense d'un peuple, il y analyse l'antisémitisme comme phénomène social, psychologique et médiatique. En s'attaquant aux fondements des idées reçues populaires, il intègre ses arguments historiques dans une connaissance plus vaste de l'impact des stratégies médiatiques sur l'opinion. Zola résume d'ailleurs en une phrase ce qui sera à la base du mouvement antisémite tel qu'il a été mis en place par Drumont et tel qu'il sera repris au XX^e^ siècle : « L'antisémitisme, dans les pays où il a une réelle importance, n'est jamais que l'arme d'un parti politique ou le résultat d'une situation économique grave » (*VM*, 60).

Si « Pour les Juifs » s'attaque aux mêmes mécanismes de la propagande antisémite qui séviront pendant l'affaire Dreyfus, cet article annonce également les textes à venir par une unité de ton et de discours. En effet, « Pour les Juifs » convoque les mêmes procédés stylistiques et littéraires sur lesquels Zola s'appuiera pour défendre Dreyfus, ainsi que les mêmes thèmes et les mêmes images : il existe donc une réelle unité idéologique entre cet article et ses textes de combat pendant l'affaire Dreyfus.

Il opposa ainsi au discours de Drumont les mêmes références aux valeurs des Lumières et de la Révolution dont useront les dreyfusards pendant l'affaire : ainsi, il confronte le « besoin sauvage de se jeter sur son semblable » à « l'effort des civilisations » ; esquisse l'utopie d'une « universelle fraternité », contre la « foi sectaire du Moyen-âge » et condamne le « fanatisme » alors que l'époque est un temps de « démocratie, d'universelle tolérance, lorsqu'un un immense mouvement se déclare de partout vers l'égalité, la fraternité et la justice ! ». Il oppose le camp du progrès à celui de la régression, dans un conflit symbolique entre barbarie et civilisation : « Retournons alors au fond des bois, recommençons la guerre barbare d'espèces à espèces, dévorons-nous parce que n'aurons pas le même cri et que nous aurons le poil planté autrement». (*VM*, 57)

Il défendait déjà ce peuple au nom de la « vérité » et de la « justice », thèmes qui seront au centre du débat autour de Dreyfus. Il a exprimé sa « surprise et un dégoût croissant » face aux efforts antisémites de Drumont : cette « campagne qu'on essaie de faire en France contre les juifs » est une « monstruosité, […] une chose en dehors de tout bon sens, de toute vérité et de toute justice, […] qui nous ramènerait à des siècles en arrière » et qui « aboutirait

[215] Dans « La rhétorique de "J'accuse… !", A. Pagès écrivait que le texte de « J'accuse… ! » rompait avec une tonalité de violence polémique dont Zola avait usé dans son premier recueil de critique littéraire, *Mes Haines* : « En dépit de la gravité de ses accusations, il possède un ton moderne, qui échappe à l'enfermement des luttes de rues, à l'ignoble de la caricature et de la chanson. Le principe de haine est explicitement refusé ». (*Spectacles de la parole*, p. 141). C'est bien cette même dynamique fondée sur un refus de la haine qui était déjà à l'œuvre dans « Pour les Juifs » avant « J'accuse… ! ».

à la pire des abominations » (*VM*, 57). En 1896, la lutte contre l'antisémitisme s'inscrivait dans la même dynamique que la défense du capitaine Dreyfus : « C'est le cri confus encore, mais qui peu à peu va se dégager, s'enfler, monter de tous les peuples, affamés de vérité, de justice et de paix ».

Il insère par ailleurs dans son argumentation le rêve d'une société idéale qu'il développera par la suite tout au long de l'affaire jusque dans les dernières pages de *Vérité* : dans une « leçon de mutuelle tolérance », le « rêve final sera de ramener tous [les peuples] à l'universelle fraternité ». Il parle ainsi de « recréer l'humanité entière » et de contribuer à « l'œuvre d'unité, l'œuvre humaine et libératrice » en un appel à l'utopie égalitaire : « Désarmons nos haines, aimons-nous dans nos villes, aimons-nous par-dessus les frontières, travaillons à fondre les races en une seule famille, enfin heureuse ! ».

L'unité thématique et idéologique entre ce texte et les articles à venir se double d'une unité stylistique, permettant de reconnaître en 1896 le style de Zola polémiste pendant l'affaire. Zola aura en effet recours aux mêmes procédés littéraires, au même équilibre entre littérature et rhétorique dont parlait Pierre Cogny dans son allocution prononcée à Médan le 7 octobre 1973 « La rhétorique de la vérité dans « J'accuse… ! »[216]. En effet, le texte de « Pour les Juifs » puise dans un langage juridique qui placera Zola dans une position similaire en 1896 et en 1898 : il commence en effet par demander « quel procès dresse-t-on aux Juifs » (*VM*, 57) puis « J'arrive au procès sérieux, qui est surtout d'ordre social. Et je résume le réquisitoire » (*VM*, 57). La longue adresse au peuple auquel il demande de « changer de tactique » pour rompre avec les idées de Drumont prend ainsi la forme d'une adresse à un jury qu'il appelle à l'action et au changement, dans laquelle Zola multiplie les interrogations et les interpellations directes.

On retrouve également la même alternance entre discours de persuasion logique et appel aux sentiments avec l'utilisation d'un langage hyperbolique : « Une chose sotte et aveugle, […] la pire des abominations, une persécution religieuse, ensanglantant toutes les patries » (*VM*, 57). Son article comprend les exagérations manifestes que l'on retrouvera dans *J'accuse*, soutenues par les nombreuses tournures exclamatives telles que « Aujourd'hui, terrifiés devant cette œuvre d'aveuglement, tremblants de voir ce que la foi sectaire du moyen âge a fait des Juifs, vous n'imaginez rien de mieux que de retourner à l'an mille, de reprendre les persécutions, de prêcher de nouveau la guerre sainte pour que les Juifs soient traqués,

[216] Pierre Cogny, « La rhétorique de la vérité dans « J'accuse… ! », *Les Cahiers naturalistes*, n°46, 1973, p. 130-138.

dépouillés, remis en tas, avec la rage dans l'âme, traités en peuple vaincu parmi un peuple vainqueur ! » (*VM*, 59)

Dans son explication de l'antisémitisme, le discours de l'historien se double d'un langage littéraire : en effet, Zola explique les origines de l'antisémitisme tout en puisant dans un répertoire de figures de style qui servent à produire un effet sur l'auditoire. On peut par exemple noter son usage de figures de répétitions doublées de structures ternaires qui martèlent et donnent un rythme oratoire à l'énoncé, créant la même force persuasive fondée sur l'émotion davantage que sur la démonstration : « On les a frappés, injuriés, abreuvés d'injustices » (*VM*, 58) ; les Juifs sont « traqués, dépouillés, remis en tas » (*VM*, 59), ainsi que la figure de polyptote repris deux fois : « rien d'étonnant à ce qu'ils aient vécu à part […] demeurant des vaincus chez des vainqueurs » (*VM*, 58). Zola ne se prive pas des ressorts de la rhétorique, comme le prouve son recours à la figure de la prétérition dès le début de l'article : après avoir décrété qu'il n'y a « rien à répondre aux gens qui vous disent : "Je les exècre parce que je les exècre, parce que la seule vue de leur nez me jette hors de moi, parce que toute ma chair se révolte, à les sentir différents et contraires"» (*VM*, 57), l'auteur fait précisément le contraire.

Notons enfin qu'il existe une continuité de pensée et d'action entre cette prise de position pour les juifs et son engagement dans l'affaire : en effet, ses premiers articles sur l'affaire Dreyfus n'affirmaient pas l'innocence de Dreyfus mais s'élevaient avant tout contre le racisme et l'antisémitisme[217]. « Voilà des citoyens français, nos égaux et nos frères, que l'imbécile antisémitisme traîne quotidiennement dans la boue. On a prétendu les écraser avec le capitaine Dreyfus, on a tenté de faire du crime de l'un d'eux, le crime de la race entière. […] Entendez-vous ! tout son or, tout son sang, la famille a le droit, le devoir de le donner, si elle croit son enfant innocent. […] Sous quelle morale, sous quel Dieu vivons-nous donc, pour que la chose soit possible, pour que la faute d'un des membres soit reprochée à la famille entière ? » écrivait-il dans *Le Syndicat* (*VM*, 77). C'est donc par le combat contre l'antisémitisme que Zola est rentré dans l'affaire Dreyfus : avant de pouvoir s'attaquer à la question de l'innocence de Dreyfus (qu'il ne fera que dans « J'accuse… ! », lorsqu'il aura toutes les cartes en main pour dresser un tableau complet de l'affaire) il a condamné la même influence abrutissante des journaux sur l'opinion, la même acceptation aveugle de la foule des stéréotypes antisémites réducteurs que dans « Pour les Juifs ». Comme le souligne P. Cogny,

[217] P. Cogny oppose ainsi le combat « pour des principes » amorcé dans les articles publiés dans *Le Figaro* à la lutte pour Dreyfus, fondée sur une certitude morale et juridique dans « J'accuse… ! ».

au moment d'écrire « J'accuse… ! », Zola avait déjà déconstruit une partie de l'argumentation des antidreyfusards en dénonçant « l'odieux de la prémisse qui avait sous-entendu toute l'accusation » dans « Pour les Juifs »[218].

Le combat amorcé par Zola dans « Pour les Juifs » figure donc à l'avant-garde de la polémique dreyfusarde : avant le début de l'affaire, ce texte prouve que Zola connaissait déjà les armes et les arguments de ses adversaires et avait affûté sa voix de polémistes dans un texte dont la portée pamphlétaire se situait au nom des valeurs de justice et de la raison.

Sans avoir pris position de manière polémique, Anatole France avait également condamné à la fois l'antisémitisme et les méthodes de Drumont. Longtemps avant la campagne antisémite lancée par *La libre Parole*, il avait notamment condamné l'ouvrage de Drumont dans un article publié le 2 mai 1886 dans *Le Temps* : « M. Drumont voit des juifs où personne n'en voit. […] M. Drumont propose une solution. Il propose d'en revenir aux vieux moyens, à l'exil et à la confiscation […]. Nous répudions, nous détestons ces paroles sauvages. Elles ne sont point de ce temps. En perdant la foi, nous avons perdu le droit d'être violent »[219]. Face à l'analyse rapide et réductrice de Drumont, France opposait déjà dans le même article le discours de la raison, préfigurant une foi qu'il ne cessera d'affirmer dans la bataille dreyfusarde : « Il faut pour cette recherche un esprit calme et patient et cette bonne volonté sans laquelle toutes les vérités se tournent en erreurs ». Comme le fera Zola dans « Pour les Juifs », Anatole France avait opposé au discours de Drumont les arguments de la raison : Ainsi, il oppose au fatalisme de Drumont la responsabilité des chrétiens dans la « question juive » : « C'est en lui interdisant de posséder de la terre que vous lui avez appris la puissance de l'argent, sous laquelle il vous accable aujourd'hui. […] Il est tel que vous l'avez fait ». De même, il remplace la paranoïa antisémite à un discours de l'action : « Ce n'est pas par la violence qu'on repoussera l'invasion pacifique d'Israël. Pour les combattre, soyons marchands comme eux et vendons mieux qu'eux. » On peut noter que c'est également par la porte de la condamnation de l'antisémitisme que France entra dans l'affaire Dreyfus : à travers son article « Les Juifs devant l'Eglise » publié dans *l'Echo de Paris* le 23 novembre 1897, France plaçait dans la bouche du duc de Brécé un condensé du discours antisémite de l'époque, dont la condamnation implicite naît de l'absence de fondement manifeste. C'est ainsi que les personnages mis en scène par France tiennent exactement le discours que

[218] *Ibid*. p. 132.
[219] Repris dans *la Vie littéraire*, *V*., p. 10-20. Voir Jean Levaillant, *op.cit*. p. 399.

fustigeait Zola dans « Pour les Juifs ». Ils sont assimilés aux instincts de violence évoqués par Zola : le duc et le général sont ainsi « pris du désir instinctif de tuer », se demandent « pourquoi ne se débarrasse-t-on pas d'eux » et considèrent que « la tradition du Moyen Âge offre un modèle de « procédés » à l'égard des Juifs (*AA*, 11-13). Au moment de la publication de cet article, France avait d'ailleurs refusé de se prononcer sur la culpabilité de Dreyfus. En effet, alors que le jour même Anatole France confiait à Léon Parsons dans les colonnes de *l'Aurore* du 23 novembre 1897 son absence de certitude[220], il constatait dans cette interview que le procès de Dreyfus avait son origine dans l'antisémitisme, « véritable lynchage » organisé par Drumont. Comme Zola et Bernard Lazare, France s'est d'abord révolté contre l'antisémitisme avant de prendre position dans le débat judiciaire.

Parmi les autres représentants de l'ancienne génération littéraire et futurs dreyfusards, le cas de Mirbeau est évidemment moins clair. En effet, ses adversaires ne se priveront pas pendant l'affaire de republier les textes violemment antisémites des *Grimaces*. Mais les distances prises par Mirbeau à l'égard de l'antisémitisme peuvent s'articuler autour de trois points : en effet, on peut rappeler d'une part qu'avant les *Grimaces*, Mirbeau avait publié une dizaine de chroniques dans *Le Gaulois*, signées « Tout Paris », dont l'inspiration était philosémite[221]. Mirbeau y décrit certains aspects et mœurs de la communauté juive, ce qui, à une époque où l'antisémitisme était courant, traduit l'ouverture d'esprit de l'auteur. Un an après la fin des *Grimaces*, il fera par ailleurs son mea culpa de manière privée dans une lettre écrite à Louis Desprez datant de mars 1885, où il expliquera les raisons de son antisémitisme, invoquant l'absence de liberté à laquelle il était contraint au moment de ces publications alors qu'il ne faisait que servir les intérêts de Joubert, son commanditaire, pour qui l'antisémitisme était une arme contre la banque Rothschild au lendemain du krach de l'Union générale[222]. Enfin, il publia la même année un article intitulé « Les Monach et les Juifs », dans *La France*, dans lequel il remettait en question cet antisémitisme et se tourne vers la tolérance, qualifiant les juifs de « peuple vagabond et sublime » :

> Moi aussi, effrayé par l'envahissement des israélites dans notre politique, dans nos affaires, dans notre société, j'ai tenté un jour de sonner l'alarme. Je ne voulais pas croire que

[220] « Je ne me suis pas prononcé sur le cas de Dreyfus parce que j'ignore pourquoi on l'a condamné, le fait que son écriture ne concorde pas avec celle du bordereau n'étant pas pour moi une indication suffisante pour me prononcer puisque je ne crois pas à la validité des expertises d'écriture », disait-il. Cité par Pascal Vandier, *Anatole France et l'antisémitisme*, p. 454.

[221] Sept de ces chroniques sont reproduites dans l'article de P. Michel « Mirbeau philosémite », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°6, avril 1999, p. 207–233.

[222] Voir J.-Y. Mollier, « Mirbeau et la vie politique de son temps », *art.cit.*, p. 87.

les juifs fussent si forts parce que nous étions si faibles, si grands parce que nous étions si petits, et s'ils prenaient notre place, c'est parce que nous la désertions.

J'ai reconnu depuis qu'il est parfaitement ridicule de jouer les Pierre l'Ermite en ce temps où l'on ne se passionne plus que pour des cabotins. J'ai reconnu que ce siècle épuisé de tout, épuisé de sang, de moelle et de cerveau, n'était plus à la lutte ni à la haine, ce dernier espoir des peuples qui s'en vont ; j'ai reconnu qu'on ne savait même plus – est-ce ignorance ou bien progrès ? – ce que c'était l'idée de la patrie. Et en regardant l'élévation constante des juifs, par le travail, la ténacité et la foi, je me suis senti au cœur un grand découragement et une sorte d'admiration colère pour ce peuple vagabond et sublime qui a su faire de toutes les patries sa patrie, et qui monte chaque jour plus haut à mesure que nous dégringolons plus bas.

Je me suis dit qu'il fallait vivre avec lui, puisqu'il se mêle de plus en plus à notre race…[223]

Face aux attaques de ses adversaires pendant l'affaire Dreyfus, Mirbeau invoquera ce Mea Culpa dans « Palinodies » (*L'Aurore*, 15 novembre 1898), rappelant un revirement d'opinion qui avait défini sa place de l'autre coté de la barricade plus de dix ans avant l'affaire Dreyfus.

Si la jeune génération littéraire n'entra pas dans la bataille avant l'affaire Dreyfus, on peut souligner la sensibilité particulière de Proust et de Romain Rolland à l'égard de la question de l'antisémitisme, sensibilité qui influencera du moins en partie leur rapport à cette question pendant et après l'affaire. Parmi les représentants de la jeunesse littéraire (et futurs dreyfusards), Proust avait ainsi témoigné de sa sensibilité face à cette question dans une lettre adressée à Robert de Montesquiou : « Je n'ai pas répondu hier à ce que vous m'avez demandé des Juifs. C'est pour cette raison très simple : si je suis catholique comme mon père et mon frère, par contre, ma mère est juive. Vous comprendrez que c'est une raison assez forte pour que je m'abstienne de ce genre de discussions »[224]. Ces réactions agacées par les préjugés antisémites et liées avec les origines juives de sa mère se conjuguent avec une distance marquée à l'égard de ces origines : on sait en effet que Proust ne se considérait pas comme

[223] « Les Monach et les Juifs », *La France*, 4 février 1885 (P. Michel et J.-F. Nivet, *op.cit.*, p. 223). Plusieurs études se penchent sur la difficile question de l'antisémitisme de Mirbeau : P. Michel, dans « Octave Mirbeau : de l'antisémitisme au dreyfusisme », *art.cit.* retrace de manière synthétique l'évolution du parcours politique et idéologique de Mirbeau jusqu'à l'affaire Dreyfus ; dans « Mirbeau philosémite », *art.cit.*, il recadre ses chroniques philosémites dans la ligne éditoriale de Arthur Meyer au *Gaulois*, et dans *Les combats d'Octave Mirbeau*, il propose deux hypothèses afin de justifier cet antisémitisme, le krach de l'Union générale en janvier 1882 et sa soumission à ses rédacteurs en chef (voir p. 50-59). Voir également la biographie d'*Octave Mirbeau*, p. 165-167 et l'article de Jean-François Nivet, « L'antisémitisme de Mirbeau », numéro spécial de *L'Orme littéraire*, Alençon, 1992 p. 47-59.

[224] À Robert de Montesquiou, 19 mai 1896 (date proposée sur la base qu'elle suivrait une discussion sur l'article de Zola), *Correspondance*, t.1, p. 66.

juif et revendiquait son indépendance par rapport aux étiquettes religieuses et raciales que s'empressaient d'attribuer des hommes tels que Barrès[225]. Ainsi, on peut voir dans l'ambivalence de ce rapport à la religion juive, entre appartenance et affirmation d'identité, l'origine de l'indépendance de son regard face à cette question telle qu'il la développera dans *A la Recherche du temps perdu* : une réflexion à la fois sur le rapport des juifs à la question juive et un regard de la société sur eux, présentant l'endroit et l'envers d'une même réalité.

Le jeune Romain Rolland fut également de ceux que la campagne antisémite toucha personnellement, non pas parce qu'il était juif lui-même mais parce qu'il était sur le point d'épouser Clotilde Bréal, fille de Michel Bréal, professeur de philologie classique au Collège de France : par ce mariage, il pénétrait dans le milieu de la haute bourgeoisie juive parisienne et fut sensibilisé à la question de l'antisémitisme dès le début de la campagne :

> En ces temps, se levait en France la première vague d'antisémitisme. Drumont brandissait la torche incendiaire de ses sanglantes diffamations. Je ne me demandai point les raisons obscures – (de politique, de religion, d'argent) – qui attisaient le feu. J'étais blessé dans mon humanité, et ma blessure me cuisait d'autant plus que, par ma naissance catholique, je me tenais pour responsable de l'injustice que les catholiques faisaient aux autres. Je brûlais de la réparer envers cette race juive, que je connaissais encore si peu ; et un esprit de chevalerie me jeta avec passion dans l'amitié de Suarès : j'avais pu voir, au sein même de l'Ecole Normale, les perfidies et la hideur de haine rentrée, où des camarades, par ailleurs estimables et intelligents, pouvaient être entraînés par l'antisémitisme ; et contre cette peste, j'avais, avec quelques amis, mené un combat sans ménagement. – Peu après mon retour de Rome, quand dans mon cœur s'allumaient les premiers feux de l'amour pour une belle fille d'Israël, j'avais été bouleversé par la bassesse injurieuse des attaques de presse contre les Juifs ; elles propageaient dans le peuple de France le poison. […] J'aurais été prêt à offrir mon sang pour la défense des innocents persécutés. - J'offris ma main, et je fus aux anges qu'elle fût acceptée. (*M*, 247)

Antoinette Blum a justement souligné l'influence de son rapport à la société juive sur sa réaction pendant l'affaire : paradoxalement, c'est par cette proximité avec ce milieu juif qu'il fut convaincu très tôt de l'innocence de Dreyfus, mais c'est également cette proximité

[225] Dans une lettre datée du 29 mai 1905, il avait écrit « *La Libre Parole* avait dit qu'un certain nombre de jeunes juifs entre lesquels M. Marcel Proust, etc. honnissent Barrès. Pour rectifier il aurait fallu dire que je n'étais pas juif et je ne le voulais pas » (*Correspondance*, t.V, p. 180).

qui l'éloignera tout engagement militant durant l'affaire Dreyfus, tant il fut dégoûté par la « frénésie » de leurs convictions[226].

L'antisémitisme avait donc déjà divisé le champ littéraire plusieurs années avant l'affaire Dreyfus, annonçant le clivage entre dreyfusards et antidreyfusards. Plusieurs futurs dreyfusards avaient pris parti contre cette campagne antisémite, plaçant leur engagement dans le prolongement de cette réaction contre l'antisémitisme et convoquant dans la dénonciation de l'antisémitisme les mêmes procédés littéraires qui leur servira pour dénoncer l'injustice dont était victime le capitaine Dreyfus.

[226] « Par mon mariage, je me trouvais intimement mêlé à la société juive qui, avant même d'avoir les preuves, clamait, avec une conviction irritée, l'innocence de son frère de race et l'infamie de l'état-major et des pouvoirs qui l'avaient condamné. Même s'ils eussent eu cent fois raison […] ils eussent dégoûté de la raison, par la frénésie qu'ils y mêlaient. », (*M*, 287), voir II^e^ partie. Sur le rapport de Romain Rolland au judaïsme pendant l'affaire, voir essentiellement A. Blum, « Romain Rolland face à l'Affaire Dreyfus », *Relations Internationales*, 1978, n°14, pp. 127-141. Sa position évoluera considérablement après son divorce avec Clotilde Bréal, en 1901, ce dont témoignera sa représentation des personnages juifs dans *Jean–Christophe*, comme l'a analysé Bernard Duchatelet dans sa thèse sur la genèse de *Jean Christophe* (*Les débuts de* Jean Christophe *(1886–1906)*. *Étude de genèse*, t. I, Université de Lille III, 1975), et surtout à partir des années 30, comme l'a souligné A. Blum dans « Romain Rolland et la question juive », *Europe*, octobre 2007, n°942, p. 86–96.

# II. De l'antisémitisme à la littérature : l'extension des stéréotypes

## 1. Un phénomène littéraire et social

Au même titre que la politisation des discours littéraires et le mouvement de la jeunesse littéraire vers la contestation et l'anarchisme ont contribué à façonner la base idéologique et les structures de la mobilisation des discours dreyfusards, la genèse du discours antidreyfusard relève également d'un mouvement littéraire. En effet, au-delà d'une campagne d'opinion menée par *La Libre Parole*, l'antisémitisme devenu doxa a infiltré les cercles littéraires et a cimenté une partie de la société de l'époque. L'antisémitisme avait donc acquis une véritable dimension sociale qui allait présider à la mobilisation de réseaux littéraires antisémites pendant l'affaire, regroupant derrière un même combat ceux qui appartenaient aux mêmes cercles et aux mêmes milieux. Ce phénomène social se double également d'un prolongement littéraire : alors que l'antisémitisme avait intégré le discours des écrivains, notons qu'il avait également influencé leurs représentations fictionnelles et que le cliché antisémite s'inscrivait aussi bien dans le discours polémique et pamphlétaire que dans les romans, pièces de théâtre et autres genres. Ainsi qu'ils l'avaient fait en s'érigeant contre le discours de haine de Drumont, les futurs écrivains dreyfusards opposeront à cet univers de représentation stéréotypé un autre type de personnage juifs, intégrant au sein même de leur démarches littéraires une réflexion sur le préjugé xénophobe. Préfigurant une fois de plus la démarche qu'ils adopteront pendant l'affaire, leur discours idéologique s'étend à la fois sur leur combat polémique et dans leurs œuvres littéraires.

La dimension sociale de l'antisémitisme allait contribuer à créer pendant l'affaire un premier réseau de mobilisation : on peut à ce titre isoler le cercle littéraire constitué autour des Goncourt et d'Alphonse Daudet, autour duquel l'antisémitisme trouve un appui dans un circuit éditorial, médiatique et intellectuel. S'infiltrant dans les salons et dans les écrits, l'antisémitisme intègre le discours littéraire et accède à une respectabilité à laquelle la hargne polémique de Drumont n'aurait pas suffi[227]. En effet comme le souligne Alain Pagès, « le salon de Daudet constitue l'une des origines intellectuelles de *La France juive* de Drumont : les thèses de Drumont se sont élaborées en partie à travers les discussions menées dans ce lieu. »[228] Dans sa correspondance, Proust offre le témoignage de cette imprégnation du discours antisémite très présent dans les milieux littéraires qu'il fréquentait, notamment par son amitié avec Léon et Lucien Daudet. Convié en novembre 1895 à un dîner chez les Daudet en compagnie de Coppée et de Goncourt, Proust avait été choqué par « l'affreux matérialisme, si extraordinaire chez les gens d'esprit » : « On rend compte du caractère, du génie par les habitudes physiques ou la race […]. Plus étonnant encore chez Daudet, pur esprit brillant encore à travers les ténèbres et les houles de ses nerfs, petite étoile sur la mer. Tout cela est bien peu intelligent. »[229] On retrouve les traces de cet antisémitisme ambiant dans les correspondances et les journaux de l'époque, dont l'exemple le plus parlant est sans doute le *Journal* de Goncourt, imprégné d'antisémitisme, dans lequel l'auteur se plaignait par exemple de ce que la France compte « soixante-huit préfets et sous-préfets juifs »[230], ou encore dans un texte de Colette où est évoquée sa rencontre avec le jeune Marcel Proust, révélant la même banalité de ces préjugés : « Chez la "mère Barmann" [c'est-à-dire Mme Arman] je fus traquée, poliment, par un jeune et joli youpin de lettres », avait-elle écrit, avant que Willy ne remplace le terme « youpin » par « garçon »[231].

Ainsi, c'est dans les cercles littéraires que s'est construit un réseau de solidarité antisémite, de la même manière que pendant l'affaire, les salons seront des foyers

---

[227] Il suffit de voir à ce titre le manque de reconnaissance professionnelle dont souffrait Drumont avant son succès de *La France Juive* : déconsidéré des milieux littéraires, Drumont n'aurait jamais joué le rôle de premier plan qu'il a joué par la suite sans l'appui essentiel d'Alphonse Daudet, qui a poussé à la publication de l'ouvrage. Voir G. Kauffmann, *op.cit.*, p. 80 et ss et R. F. Byrnes, *Antisemitism in Modern France, The prologue to the Dreyfus Affair*, *op.cit.*, p. 150.

[228] A. Pagès, « Zola face à l'antisémitisme. De la "question juive" à la question de l'argent », *les Cahiers naturalistes*, n°78, 2004, n.7, p.106.

[229] 15 novembre 1895, *Correspondance*, t. I, p. 443-444.

[230] 4 octobre 1889, cité par J.-Y. Tadié, *Marcel Proust. Biographie*, p. 366.

[231] *Claudine en ménage* (Colette, *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. I, p. 427-428, cité par J.-Y. Tadié, *ibid.*, p. 372).

considérables de relations sociales et politiques, lieux de création de ligues et de réseaux : ce sont Alphonse et Léon Daudet qui ont aidé à la publication de *La France Juive*, chez Marpon. Alphonse Daudet a convaincu l'éditeur de le publier, puis en poussant François Magnard à écrire un article dans *le Figaro* contre le livre, usant du pouvoir médiatique pour créer la polémique et lancer l'ouvrage. Le mouvement antisémite avait également l'appui d'Albert Savine, qui publia plus de 50 livres et pamphlets antisémites avant de faire faillite en 1893.

La plupart des écrivains et journalistes qui ont répandu les thèses de Drumont et plus tard, les idées antidreyfusardes, sont ainsi devenus antisémites au cours des années qui ont précédé l'affaire[232]. Ainsi, Jacques de Biez, Albert Monniot, Alfred Gendrot (Jean Drault) étaient écrivains amateurs ou professionnels et journalistes avant de s'engager dans l'antisémitisme. L'antisémitisme devenait presque une activité sociale et littéraire : ainsi, comme le souligne R. F. Byrnes[233], beaucoup d'écrivains ont fait plus qu'écrire contre les juifs, ils ont fait des discours, fondé des clubs, faisaient des duels et siégeaient ou tentaient de siéger à la chambre des Députés. La Ligue nationale antisémitique de France, fondée par Drumont en 1890 avait une fonction sociale d'encadrement des partisans, regroupant une société littéraire dans le cadre d'une organisation politique dans une lignée antisémite : c'est ainsi que 8 des 12 membres de la Ligue Antisémite fondée par Drumont et Jacques de Biez en 1889 étaient journalistes. En plein essor depuis 1880, cette forme moderne d'expression militante, amenée à connaître un grand succès pendant l'affaire, accompagne l'avènement de mouvements collectifs dans l'arène politique tout en se plaçant sous un patronage littéraire.

Rapidement, un public de lettrés réceptifs aux discours antisémites s'est mis en place et Drumont s'est entouré d'un certain nombre d'écrivains, de journalistes et d'éditeurs. Pour la plupart membres de la ligue antisémite, ces hommes de lettres ont été le premier cercle antidreyfusard, d'autant plus que le futur camp des antidreyfusards se retrouvait déjà dans le camp des antisémites : il s'agissait d'écrivains et d'intellectuels qui ont pris part au débat contre Dreyfus.

Le climat de xénophobie se prolonge dans la scène littéraire jusque dans les jugements esthétiques. Certaines réactions xénophobes traduisent la conscience d'une menace sur un territoire qu'on voudrait soustraire à la concurrence. Dans *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, les parnassiens reprochaient aux symbolistes d'être des étrangers. José Maria de Heredia cherchait à défendre le Parnasse en dénonçant la présence de Moréas, de Stuart

---

[232] Le revirement de Mirbeau dans un moment où une grande partie de la société littéraire et notamment l'élite adhérait aux thèses antisémites est à cet égard significatif.
[233] R. Byrnes, o*p.cit.*, p. 275.

Merrill, de Vielé-Griffin, de Verhaeren, de Maeterlinck dans le mouvement symboliste : « Je remarque avec assez d'étonnement que ce sont des Belges, des Suisses, des Grecs, des Anglais, et des Américains qui veulent rénover le vers français » (*EL*, 307) alors que, du côté romanesque, Goncourt avait exprimé sa mauvaise humeur littéraire dans *Journal* en appelant Zola « l'italianasse. ». Citons encore cette remarque de Paul Léautaud sur le « théâtre juif » : « Il y a un théâtre juif, c'est évident, des pièces comme celles de M. Bataille, de M. Bernstein, de M. de Porto-Riche, ne sont pas françaises au sens profond du mot […] Il y circule un certain trouble… une certaine équivoque qui ne sont pas de notre race »[234]. On peut donc parler à ce titre d'un chauvinisme littéraire superposé à un sentiment de xénophobie qui ne manquera pas de resurgir pendant l'affaire Dreyfus.

## 2. **Doxa et stéréotypes**

Plus qu'un phénomène social, l'antisémitisme était aussi un phénomène littéraire, ce qui explique également la rapidité de la conversion de toute une partie de la société littéraire, de gens intelligents et cultivés, adoptant avec autant de fougue les poncifs antisémites de Drumont. Léon Blum rappelle également l'imprégnation de l'antisémitisme dans la littérature et voit dans ce phénomène l'une des clés de l'affaire :

> Pour s'en faire une idée exacte, il faudrait se référer aux documents littéraires et artistiques de l'époque, aux romans de Gyp, au théâtre de M. Henri Lavedan et de M. Maurice Donnay, aux dessins de Forain. […] Il se manifestait en pratique non point par la persécution proprement dite, mais par une tendance à l'exclusion. Les théoriciens de l'antisémitisme avaient en effet présenté l'apport juif dans une société comme l'introduction d'un corps étranger, d'un corps impossible à assimiler, auquel l'organisme devait opposer un réflexe naturel de défense.[235]

[234] P. Léautaud, cité par J. Bertrand Sabiani et G. Leroy, *op.cit*. p. 89.
[235] L. Blum, *op.cit*. p. 68.

Ainsi, à côté de Drumont et des antisémites frondeurs, le discours topique antisémite était présent dans toutes les couches de la société ainsi que dans les discours littéraires, érigeant un véritable réseau d'intertextualité antisémite. L'antisémitisme devenu partie intégrante de la doxa devenait un stéréotype littéraire dont de nombreux écrivains usaient et qui faisait partie du discours littéraire et journalistique à tous les niveaux, expliquant la facilité avec laquelle l'antisémitisme était devenu pilier central du discours des hommes de lettres pendant l'affaire.

Cette doxa antisémite s'articulait autour de trois grands axes qui répondent aux trois grandes sources de l'antisémitisme identifiées par Michel Winock, dont la grande force de Drumont a été de synthétiser dans une doctrine politique : l'antisémitisme chrétien, l'antisémitisme économique et l'antisémitisme comme doctrine, opposant l'aryen et du sémite dans une lutte atemporelle[236].

De ces trois courants découlent les topoï de cet imaginaire antisémite qui ont nourri aussi bien le discours antidreyfusard pendant l'affaire que l'imaginaire littéraire des écrivains, antisémites ou non, dans les années qui ont précédé. Cet antisémitisme en littérature existait par ailleurs depuis longtemps : dans « Romantisme et antisémitisme : la littérature au piège des stéréotypes »[237], Nicole Savy avait fait le tour des préjugés antisémites que l'on retrouve dans toute la littérature, de Lamartine à Aristide Bruant, en passant par George Sand, Flaubert, et Balzac, pour constater qu'aucun n'échappe aux stéréotypes et à cette doxa « antisémite »[238]. De même, Marc Angenot avait également souligné l'uniformité de ce stéréotype littéraire auxquels aucun auteur n'échappait, prouvant à quel point l'antisémitisme était une composante omniprésente de la doxa : même chez Hugo, de Vigny, Musset, le Juif est un être détestable[239]. Par ailleurs, l'ampleur du phénomène antisémite en littérature est révélée par la multiplicité des formes que prennent ces représentations topiques : on retrouve les mêmes types antisémites aussi bien dans les romans que dans les pièces de théâtre, les livres de jeunesse et même la poésie.

---

[236] Voir M. Winock, *Edouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*, *op.cit.* ; *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France* et *Histoire de l'extrême droite en France*, « XXe siècle ». Sur l'antisémitisme économique, voir Jeannine Verdès-Leroux, *Scandale financier et antisémitisme catholique*. *Le krach de l'Union générale*, Ed. du Centurion, 1969.

[237] Nicole Savy, « Romantisme et antisémitisme : la littérature au piège des stéréotypes », *Etre dreyfusard, hier et aujourd'hui*. Voir aussi M. Angenot, *Ce qu'on dit des Juifs en 1889*, p. 126-132.

[238] « Antisémite » est ici à utiliser au sens large, sans entrer dans le débat terminologique sur « antijudaïsme » et « judéophobie ».

[239] Voir M. Angenot, *Ce qu'on dit des juifs en 1889*, p. 127 et ss.

C'est ainsi que la littérature antisémite met en scène des personnages qui s'inscrivent dans cet univers stéréotypé et qui prennent les traits de figures topiques redondants que Marc Angenot a identifiés : reprenant le filon de l'antisémitisme économique, il cite le topos du Vieux-travailleur-ruiné-par-la-Banque-sémitique, ainsi que celui de l'homme politique corrompu, convoqué dans *La Banque juive* de Louis Noir ou encore dans *Israël : Son Excellence le citoyen Vénal* de G. Lafargues-Decazes, où Joas Kadoc incarne la domination juive liée aux milieux politiques corrompus (« Il était juif et bien juif, ce triomphateur au char duquel s'attelait les bêtes de somme officielles et la multitude domptée de ces "goïms" insolents »[240]). C'est également le même cliché qu'on retrouve dans *Les Héritiers Rabourdin* de Zola, derrière la figure du « Juif Isaac » à qui l'on doit de l'argent. Dans cette topique caricaturale pleinement conventionnelle, on retrouve également des juifs des bas-fonds, receleurs, vieillards repoussants aux traits flétris et des personnages juifs néfastes ou dangereux, par exemple dans *La Lutte pour la vie*, grand succès dramatique d'Alphonse Daudet en 1889 imprégné d'antisémitisme (le méchant de la pièce est fiancé à une jeune femme cynique et corrompue qui est bien sûr juive) ou encore dans le *Baron Jéhovah*, 1886, de Sidney Vignaux, avec des juifs hideux (« sa juiverie de haute crasse était tellement palpable qu'elle repoussait l'euphémisme d'Israélité »)[241].

## 3. Un type littéraire : 'Un Juif trahira'

Mais la représentation topique des juifs en littérature a pris un tour nouveau dans les années qui ont précédé l'affaire en intégrant les deux faits majeurs exploités par la presse antisémite : le contexte économique déprimé, marqué par le krach de l'Union et le climat de paranoïa de la traîtrise résultant de la défaite avec l'Allemagne. En effet, alors qu'avant l'affaire, de nombreux auteurs ne convoquaient de ces stéréotypes que les traits physiques habituels et les éternelles accusations de « Juif d'argent » et de Juif errant, sans patrie, le discours antisémite de l'affaire placera le Juif au cœur de la conjoncture de l'époque : il

[240] Cité par M. Angenot, *art.cit.*, p. 95.
[241] Dans les *Grimaces* de Mirbeau, les personnages Juifs répondent également aux clichés de l'antisémitisme économique, à tel point qu'en reprenant une chronique des *Grimaces* dans ses *Contes de la chaumière*, en janvier 1894, Mirbeau remplacera le mot « Juifs » par « banquiers ».

polarise la haine d'une population touchée par une crise économique attisée par le scandale de Panama et la peur de la traîtrise liée à la défaite face à l'Allemagne. Le discours antisémite se construira ainsi à partir de ces deux univers topiques : sur fond de crise économique et de défaite militaire, le journal de Drumont se servit des mêmes ingrédients en 1892 et en 1898 pour enflammer l'opinion publique.

Ainsi, alors que *La France Juive* opère la synthèse des trois grands courants de l'antisémitisme qui existaient dans l'opinion publique, le discours antisémite des années qui ont précédé réinvestit ces univers topiques. Ainsi, l'antisémitisme économique trouve un public dans ceux qui ont été marqués par le krach de l'Union et un essor médiatique fulgurant dans le scandale de Panama. Comme l'a précisé Jean-Yves Mollier, « si les Français ont réagi aussi violemment aux campagnes de presse, si l'antisémitisme s'est exacerbé au point de préparer l'éruption de l'affaire Dreyfus, c'est qu'ils vivaient une crise économique qui ébranlait les consciences et modifiait les structures du pays »[242]. Ainsi, la crise économique permit à la presse d'opinion d'obtenir aisément le suffrage d'une population fragilisée : « La presse antisémite s'en donnait à cœur joie : elle tenait ses responsables, les boucs émissaires rêvés, trois Juifs qui avaient naturellement pompé les fonds de la Compagnie et volé l'épargne populaire de milliers de bons Français ! »[243]. Comme durant l'affaire Dreyfus, le scandale de Panama a engendré une littérature politique à mi-chemin entre réalité et fiction et pour J.-Y. Mollier, « de *La Haute Bande*, publiée dans *L'Eclair* en 1893, un roman-feuilleton dû à la plume de Dubut de Laforest, au récit dramatique écrit par François Sureau en 1988, *La Corruption du siècle*, le canal de Panama n'a cessé d'enflammer les imaginations des écrivains »[244].

Mais c'est le mythe du juif « capable de trahir » hérité de la figure de Judas dans l'antisémitisme chrétien qui a trouvé la postérité littéraire la plus productive pendant les années qui ont précédé l'affaire. Si l'on tente de faire la genèse du mythe du "juif sous les armes" qui sera si important pendant l'Affaire Dreyfus, on peut en effet établir une continuité du thème du 'juif sans patrie' au 'juif traître et espion', dans l'héritage de l'antisémitisme chrétien. Par ce biais, on peut noter que l'imaginaire religieux et militaire se rejoignent :

---

[242] Jean-Yves Mollier, *Le scandale de Panama,* p. 11.
[243] *Ibid*. p. 9
[244] Voir Marc Angenot, *op.cit*., p. 477. Par ailleurs Zeev Sternhell a également souligné le renouveau de l'antisémitisme comme doctrine sous l'impulsion des théories scientifiques héritées de Darwin et transformées politiquement, telles que *L'Essai sur l'inégalité des races* de Gobineau (voir *Maurice Barrès et le nationalisme français*).

derrière le respect qui entourait l'armée à l'époque, le mythe de Judas a été réinvesti par la « mystique » de l'armée de l'époque, devenue « l'arche sainte ».

Georges Corneilhan fut le premier à construire le paradigme axiologique du juif sous les armes dans *Juifs et Opportunistes*, en 1889 : se servant de la hantise d'une nouvelle défaite face à l'Allemagne, il donna naissance à la crainte prophétique d'une trahison du Juif[245]. Prenant sa relève, la presse antisémite se servit d'un fond paranoïaque issu des vestiges de la défaite de 1870 pour imposer à tous la certitude de la capacité de tous les juifs à trahir, se basant sur les trois données qui serviront d'arrière fond aux progrès de l'antisémitisme, c'est-à-dire le culte de l'armée, la xénophobie et le climat d'espionnite.

À travers une ligne éditoriale antisémite, antigouvernementale et patriote, les idées qui étaient véhiculées dans *La Libre Parole* concernaient essentiellement le danger représenté par l'Allemagne, l'épuration nécessaire au sein du gouvernement français, la présence d'espion ainsi que la défense de l'armée. Les journaux comme *la Libre Parole* ont poursuivi dans leur ligne éditoriale ces idées de trahison imminente et d'espionnage généralisé. Le journal boulangiste de Barrès, *La Cocarde* était également spécialisé dans la dénonciation de l'invasion allemande et juive. Cette sensibilité à la traîtrise, ainsi que cette méfiance répandue de « l'étranger » ont contribué à créer le terrain sur lequel l'affaire Dreyfus est née : dans les journaux et dans les esprits, on a pu lire à de nombreuses occasions des histoires d'espionnage, de traîtres et de secrets militaires livrés à l'Allemagne. Ainsi, lorsqu'il fut mentionné pour la première fois dans les journaux l'éventuelle trahison d'un officier Dreyfus, ce n'était alors qu'une banale affaire d'espionnage, mais le public était déjà particulièrement réceptif à ce type d'histoire. Il existait donc à l'époque un discours chauvin et nationaliste qui découlait largement de ce contexte politique fragile, de ces changements fondamentaux et brusques dans la société, ainsi que de cette défaite contre l'Allemagne.

Reprenant le thème de l'impossibilité pour un Juif de faire partie de l'armée inauguré par Jacques de Biez dans *La Question Juive*, *La Libre Parole* a commencé en mai 1892 une campagne antisémite virulente au sein d'une série d'articles non signés intitulés « Les juifs dans l'armée », dans laquelle Drumont semait la certitude de la capacité et la volonté de trahison des juifs : « A peine les juifs avaient-ils pris pied dans l'armée qu'ils ont cherché par tous les moyens à acquérir de l'influence. Déjà maîtres de la finance, de l'Administration, dictant leurs arrêts aux tribunaux, ils seront définitivement les maîtres de la France le jour où ils commanderont à l'armée. Rothschild se fera communiquer les plans de mobilisation et on

[245] Voir M.Angenot, *Ce qu'on dit des Juifs en 1889*, p.40-43.

pense bien dans quel but ». Dans les années qui suivirent, Drumont a poursuivi cette campagne à travers des publications insistant sur la capacité des juifs à trahir la France au profit de l'Allemagne, écrivant par exemple que « tous les français seraient destinés à s'embrasser si le juif payé par l'Allemagne n'était pas toujours là pour souffler la discorde »[246].

Cette paranoïa devient rapidement une affaire d'opinion aux allures de roman-feuilleton et J-Y. Mollier a souligné la dimension fantasmagorique de cet aspect du discours antisémite : « Les peurs ancestrales n'ont pas disparu de l'inconscient des hommes et le mythe du complot a la vie dure. Pacte de famine des aristocrates en 1789 ou République juive en 1889, espions prussiens omniprésents et tout-puissants, ces fantasmagories imprègnent ou ont pénétré les esprits »[247]. Ainsi, ce phénomène d'opinion a revêtu une dimension littéraire, utilisant les ressorts de l'imagination populaire et des fantasmes collectifs.

Les personnages du juif espion se multiplient ainsi dans la fiction avant de tenir le devant de la scène médiatique pendant l'affaire : il est déjà un personnage de roman avant de s'incarner dans la figure du capitaine Dreyfus pour faire partie d'un roman-feuilleton distillé par *La Libre Parole* et *Le Petit Journal* au grand bonheur des lecteurs. Cette figure se retrouve dans *L'Hetman*, tragédie en vers de Déroulède (1877) où le méchant de ce drame « Chmoul à double face » y est le prototype du Juif scénique comme *traître et espion* ; dans *La Marseillaise* de Georges Champagne, pièce patriotique jouée pour le centenaire de la Révolution, où en 1792 un juif trahit l'armée française en Alsace ou encore dans *Bas les cœurs !*, de Georges Darien dans lequel figure un personnage du juif traître et espion. Plusieurs écrivains avaient intégré le discours dans leurs romans : on peut ainsi citer les exemples de « romans patriotiques », tels que *Souvenirs d'un bleu* de Monniot, qui a eu beaucoup de succès vers la fin des années 1890 et *Chapuzot est de la classe !*, de Jean Drault, (dédié à Jacques de Biez), qui a vendu par ailleurs une vingtaine d'ouvrages humoristiques, de livres et de pamphlets antisémites (dont *Youtres impudents !* publié en 1890), ainsi que des pièces non jouées[248]. Dans le sillage de la verve comique de l'antisémitisme développé par les mouvements de rue, on peut souligner le succès des romans de Gyp, dans le style de l'antisémitisme comique. La faculté des juifs à trahir relevait donc du lieu commun et avait intégré de nombreuses fictions. C'est ainsi que, dans *Le Petit Journal* du dimanche 27 avril

---

[246] Drumont dans *La dernière bataille* (Nouvelle étude psychologique et sociale), Paris, Dentu, 1890, p. 39.
[247] J.Y. Mollier, *Le scandale de Panama*, *op.cit.*, p. 477.
[248] Par la suite, ce dernier a écrit une histoire de l'antisémitisme en 1942 et sera emprisonné pour collaboration avec le régime de Vichy.

1894, Louis Létang avait publié un roman-feuilleton intitulé *Les deux frères* dont la 3e partie, *Le Faussaire*[249] était une fiction qui se rapprochait beaucoup de l'histoire de l'affaire Dreyfus.

Rappelons également, au-delà de la fréquence des articles autour du thème de la trahison, de la propagande qui existait autour du nom même de « Dreyfus » : en effet, Pierre Birnbaum et Frederick Busi on tous deux souligné « les affaires Dreyfus » qui ont eu lieu avant 1894[250]. Ainsi, dans les écrits de Drumont avant l'arrestation du capitaine, il répète de plus en plus souvent l'expression « affaire Dreyfus », s'attaquant tour à tour au législateur Camille Dreyfus, accusé de faire rentrer des juifs au ministère de la guerre, à un autre Dreyfus converti au catholicisme et protégé par le père Du Lac dans *Le Testament d'un antisémite* publié en 1891 ou encore à Louis Dreyfus, un marchand de blé accusé d'avoir envoyé du « blé empoisonné ». Le nom de Dreyfus figurait également dans la série « les Juifs dans l'armée » où « les Cahen, les Dreyfus » étaient chargés de vendre des secrets militaires à l'Allemagne. Ces éléments expliquent l'impact du thème de la trahison d'un juif dans une opinion publique déjà conditionnée : au moment où éclate l'affaire, l'idéologie antidreyfusarde avait déjà tracé le scénario et écrit l'argument d'un drame qu'il restait à *mettre en scène*.

Le discours de Drumont, tout en contribuant à renforcer un univers mythique et topique antisémite, a également participé à la création d'un antisémitisme littéraire. En effet, la prose de Drumont a en partie façonné le personnage prototype du Juif tel qu'il servira de fondement intertextuel aux articles et aux caricatures antisémites de l'affaire, mais aussi de modèle plus ou moins lointain aux personnages juifs convoqués par les auteurs dans leurs fictions. Le portrait du juif tracé par Drumont, devient un véritable personnage de fiction, il acquiert un visage, un corps monstrueux et de ce fait une épaisseur qui le rend et restera ainsi à l'arrière-plan de la littérature de l'époque dès qu'un personnage juif est présent, et derrière les articles sur Dreyfus ou sur Reinach pendant l'affaire :

> Les principaux signes auxquels on peut reconnaître le Juif restent donc : ce fameux nez recourbé, les yeux clignotants, les dents serrées, les oreilles saillantes, les ongles carrés au lieu d'être arrondis en amande, le torse trop long, le pied plat, les genoux ronds, la cheville

[249] Publiées le 22 juin 1894.
[250] F. Busi, « "La Libre Parole" de Drumont et les affaires Dreyfus », *art. cit.* et P. Birnbaum, « Dreyfus avant Dreyfus : Drumont et la mise en scène de l'Affaire », *art.cit.*

> extraordinairement en dehors, la main moelleuse et fondante de l'hypocrite et du traître ; ils ont assez souvent un bras plus court que l'autre[251].

Ce portrait convoque les procédés de la caricature que les antidreyfusards useront comme une véritable machine de guerre, c'est-à-dire le grossissement du trait (« un torse trop long », la cheville « extraordinairement en dehors ») et l'accumulation d'adjectifs venus renforcer l'impact visuel de ce portrait. Par la précision de ces détails physiques mais également par le résultat monstrueux et difforme qui émane de ce texte, le juif intègre un imaginaire fictionnel et devient un véritable personnage fabuleux qui sera facilement intégrable dans la production romanesque et pamphlétaire antisémite de l'époque.

Ainsi, avant le début de l'affaire Dreyfus, on remarque que le discours antisémite sur lequel sera largement fondé le discours antidreyfusard était déjà présent et construit. En effet, tous les éléments du discours antidreyfusards étaient déjà mis en place : les stéréotypes sur lesquels allaient se construire les caricatures et les pamphlets antisémites, le mythe de la trahison, on avait même le nom de Dreyfus. L'existence de cet intertexte drumontien dès le début de l'affaire explique l'invariabilité des pamphlets antisémites, reprenant toujours les mêmes images, les mêmes thèmes, le genre des prophéties, les explications, les paradigmes, ou les exempla de rôles néfastes des juifs, dans une variation perpétuelle sur un même discours. C'est ainsi que le discours antidreyfusard restera clos sur lui-même, n'évoluant pas à l'image des antidreyfusards raillés par Mirbeau qui ne peuvent que répéter inlassablement « Mort aux juifs ! »[252] : les antidreyfusards n'avaient qu'à défendre une position présente dès le début de l'affaire, en se servant d'un arsenal médiatique également mis en place durant ces années-là. À l'inverse, l'intertexte du discours dreyfusard se construira pendant l'affaire, avec « J'accuse… ! » au premier plan, les slogans de Zola : se basant sur un fond idéologique préexistant, le discours dreyfusard se basera sur le cas de Dreyfus pour se déployer et se construire. Alors que les antidreyfusards maintiendront *ne varietur* les mêmes arguments et les mêmes idées, les dreyfusards avaient à relever le triple défi de faire changer l'opinion, de prouver ce qui n'était pas accepté par la majorité des gens et d'opposer au discours clos de l'antisémitisme l'ouverture d'un discours éclairé[253].

---

[251] *La France Juive*, Marpon, 1886, t.1, p. 34 (M. Winock, *Edouard Drumont et Cie*, p. 52).
[252] Comme dans « Les cris de l'année », *L'Aurore*, 28 décembre 1898 (*AD*, 202-207).
[253] Le traitement des personnages juifs dans la littérature illustre d'ailleurs ce décalage : alors que les romans antisémites tels que ceux de Gyp reprendront inlassablement le même type de représentation de personnages

La propagande antidreyfusarde a donc intégré un univers mythique préexistant, convoquant une figure désormais topique pour l'intégrer dans un système de représentation manichéen et immédiatement déchiffrable par les lecteurs de l'époque. À travers la référence au personnage-type du Juif traître et espion, l'affaire a tout de suite frappé les imaginations, condamnant Dreyfus à ressembler à l'image du traître que les lecteurs s'étaient faite de lui[254].

Ainsi, en novembre 1894, la presse antidreyfusarde se servira du terrain mythique antisémite pour mieux lancer l'affaire Dreyfus dans l'opinion. Ayant eu vent de la rumeur concernant l'arrestation d'un officier, *La Libre Parole* a joué la carte du mystère en interrogeant dans son édition du 29 octobre, « Pourquoi l'autorité militaire garderait-elle un silence absolu ? ». Immédiatement après le communiqué de l'agence Havas confirmant l'information qui avait été annoncée par *La Patrie, l'Eclair* et *Le Soir* dans leur édition du 31 octobre, *La Libre parole* a posé le lien entre la trahison et la religion du condamné, basculant dans le registre littéraire et spectaculaire qui caractérisera l'affaire Dreyfus : le 1er novembre, elle a ameuté l'opinion en publiant un article sous le titre « Haute trahison ! Arrestation d'un officier juif ! le capitaine Dreyfus ! » Dans les jours qui ont suivi, à défaut d'informations précises, la presse, lançait chaque jour les rumeurs les plus contradictoires d'où naquirent la plupart des futures légendes relatives à l'affaire, rumeurs qui ont constitué la seule version des faits reconnus pendant près de deux ans. Les traits classiques du discours antisémites ont immédiatement resurgi sous la plume d'écrivains tels que Barrès et de Léon Daudet, présents à la cérémonie de la dégradation : la trahison imminente de la France, le fait que les juifs sont étrangers, donc plus aptes à trahir ou encore la pourriture du gouvernement.

---

juifs stéréotypés, des romans tels que *Vérité* dépasseront ces clichés pour intégrer les personnages juifs dans un autre type de schéma narratif. Voir infra, IIIe partie.

[254] Voir A. Daspre, « L'héroïsation du Capitaine Dreyfus », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 217-224.

## 4. Proust, Mirbeau et Zola devant le stéréotype antisémite

Parmi les futurs dreyfusards, on peut se pencher sur le traitement littéraire de cet univers topique antisémite chez Zola, Mirbeau et Proust et se demander dans quelle mesure ces auteurs ont-il amorcé avant l'affaire une réflexion littéraire sur l'évolution des personnages juifs en littérature, réflexion qui trouvera des échos dans leurs œuvres postérieures.

Dans *L'Argent*, Zola a puisé dans cet univers topique pour reprendre à son compte l'explication antisémite du krach de l'Union générale en 1882, associant juifs, argent et spéculation financière. Se basant sur une littérature préexistante – c'est-à-dire, les romans au cœur desquels la « question juive » est citée comme étant responsable de cette crise[255] – sa posture est de reprendre ces stéréotypes pour les dépasser, proposant de reprendre un univers littéraire topique pour le plier à sa réflexion. Comme l'a montré A. Pagès, Zola répond à cet univers topique antisémite utilisant cette doxa afin de lui donner une « portée *philosophique* », passant de la « question juive » à la « question de l'argent »[256].

Ainsi Zola reprend à la fois les stéréotypes physiques et le vocabulaire topique de l'antisémitisme. Outre les syntagmes figés « sale juif » et le terme de « juiverie » dans la bouche de Saccard, Zola reprend la métaphore du « bec d'aigle » en décrivant une scène de la « petite bourse des valeurs déclassées » : « Il y avait là, en un groupe tumultueux, toute une juiverie malpropre, de grasses faces luisantes, des profils desséchés d'oiseaux voraces, une extraordinaire réunion de nez typiques, rapprochés les uns des autres, ainsi que sur une proie, s'acharnant au milieu des cris gutturaux, et comme près de se dévorer entre eux. »[257] On retrouve la même mythologie drumontienne dans ce portrait du banquier Kolb, alliant traits physiques et amour de l'argent : « Dès que Kolb, un homme petit, très brun, dont le nez en

[255] Cf. Halina Suwala, « Le Krach de l'Union générale dans le roman français avant *L'Argent* de Zola », *Les Cahiers naturalistes*, n°27, 1964, p. 80-90.
[256] A. Pagès, *art.cit*. p. 106. Voir aussi « Emile Zola contre l'antisémitisme. Réflexions sur la question juive », in Roselyne Koren et Dan Michman (dir.), *Les Intellectuels face à l'Affaire Dreyfus alors et aujourd'hui*, p. 63-74.
[257] *L'Argent, Les Rougon-Macquart*, Gallimard, 1967, « Bibliothèque de la Pléiade », t.V. p. 23-24.

bec d'aigle, sortant d'une grande barbe, décelait l'origine juive, eut compris l'offre de Saccard, que l'or couvrait d'un bruit de grêle, il accepta. »[258]

Il met ainsi dans la bouche de Saccard le discours antisémite tel qu'il était véhiculé par *La Libre Parole* à l'époque, en jouant sur plusieurs niveaux de stéréotypes :

> Il dressait le réquisitoire contre la race, cette race maudite qui n'a plus de patrie, plus de prince, qui vit en parasite chez les nations, feignant de reconnaître les lois, mais en réalité n'obéissant qu'à son Dieu de vol, de sang et de colère ; et il la montrait remplissant partout la mission de féroce conquête que ce Dieu lui a donnée, s'établissant chez chaque peuple, comme l'araignée au centre de sa toile, pour guetter sa proie, sucer le sang de tous, s'engraisser de la vie des autres.[259]

Cette tirade condense le discours antisémite de l'époque : l'antisémitisme économique (« s'engraisser de la vie des autres »), l'antisémitisme chrétien (« n'obéissant qu'à son Dieu de vol, de sang et de colère ») et enfin l'antisémitisme comme doctrine (« cette race maudite »). Mais derrière le recours à ces stéréotypes se manifeste le regard de l'auteur sur la question de l'antisémitisme qu'il critique. Notons que ce discours est attribué par Zola à une posture intellectuelle qu'il récuse et qui sera à la base de l'opposition idéologique entre dreyfusards et antidreyfusards : le discours antisémite est un discours de haine et de violence dénué de toute réflexion et de tout recul critique, un sentiment qui relève de « l'instinct » et qui échappe à la réflexion.

> Ah ! le juif ! il avait contre le juif l'antique rancune de race, qu'on trouve surtout dans le midi de la France ; et c'était comme une révolte de sa chair même, une répulsion de peau qui, à l'idée du moindre contact, l'emplissait de dégoût et de violence, en dehors de tout raisonnement, sans qu'il pût se vaincre.

Remarquons également que le recours au style indirect libre, outre le fait de créer une distance entre les propos du personnage et ceux de l'auteur, fait de ces phrases un langage parlé, qui s'apparente au monologue hargneux et s'éloigne de ce fait du discours raisonné. Et ce que Zola oppose à ce discours de « l'instinct », c'est la réponse de Mme Caroline : « Quelle singulière chose ! murmura tranquillement Mme Caroline, avec son vaste savoir, sa tolérance universelle. Pour moi, les juifs, ce sont des hommes comme les autres. S'il sont à

[258] *Ibid*. p. 68.
[259] *Ibid*., p. 91.

part, c'est qu'on les y a mis. »[260] Face à la violence exprimée par Saccard, Zola lui attribue en effet les syntagmes du discours rationaliste si cher aux futurs intellectuels et si vivement critiqué par leurs opposants : tranquillité, érudition (« vaste savoir ») et une « tolérance universelle » qui reprend l'imaginaire philosophique des Lumières[261].

Le personnage du Juif tel qu'il est représenté chez Mirbeau se détache également de l'arsenal topique antisémite. En effet, dans le système de représentation binaire des personnages de Mirbeau, le personnage du Juif intègre le camp des opprimés. Ainsi, dans un conte publié dans *l'Echo de Paris* du 3 octobre 1893, le personnage du Juif est victime de la violence et du mépris à la fois du soldat et de la foule, opposant dans un système antagoniste limpide, propre à l'esthétique politique de Mirbeau, la victime malheureuse et innocente aux forces de la brutalité militaire et de l'ignorance d'une foule aveugle:

> En rentrant ce soir à mon hôtel, par un des faubourgs de la ville, j'ai aperçu, assis sur une borne de pierre, à l'angle d'une rue, un très vieux Juif. Le nez crochu, la barbe en fourche, l'œil miteux, couvert de puantes guenilles, il chauffait au soleil sa carcasse décriée. Un officier passa, qui traînait, sur la chaussée sonore, un grand sabre. Voyant le Juif, il s'arrêta près de lui, et sans provocation de celui-ci, par une simple distraction de brute, il se mit à l'insulter. Le vieux Juif ne semblait pas l'entendre. Furieux de cette inertie, qui n'était pas de la peur, l'officier souffleta les Juif avec tant de force, que le pauvre diable fut projeté de la borne sur le sol où il gigota ainsi qu'un lièvre atteint d'un coup de feu. Quelques passants, bientôt une foule s'étaient assemblés, joyeux de l'aventure, autour du Juif tombé, et ils lui faisaient : "Hou !… hou !…", et ils lui donnaient des coups de pied, et ils lui crachaient dans sa barbe. Le Juif se releva avec beaucoup de peine, étant très vieux et débile comme un petit enfant, et sans nulle colère dans ses yeux qui n'exprimaient que de la stupéfaction pour un acte d'une si inexplicable, si illogique brutalité, il murmura :
>
> - Pourquoi me bats-tu ? Je ne t'ai rien fait… Cela n'a pas le sens commun de me battre… Tu es donc fou !
>
> L'officier haussa les épaules et continua son chemin, accompagné de la foule qui l'acclamait comme un héros. (*CC II*, 274-275)

---

[260] *Ibid*. p. 384-385.

[261] Dans « Pour les juifs », c'est la même « universelle tolérance » que Zola opposera à l'aveuglement antisémite, créant de ce fait une continuité entre l'article polémique et la représentation fictionnelle : « Car là est ma continuelle stupeur, qu'un tel retour de fanatisme […] ait pu se produire à notre époque. […] Et cela dans nos temps de démocratie, *d'universelle tolérance*, lorsqu'un immense mouvement se déclare de partout vers l'égalité, la fraternité et la justice ! » (*VM*, 61)

Dénonçant le phénomène de violence qui entourait la persécution des Juifs, le conte de Mirbeau tire sa puissance polémique de la force d'évocation de la scène et de son type de construction immédiatement lisible qu'il reprendra au cours de son combat dreyfusard.

La représentation des personnages répond à une logique manichéenne. Ainsi, caractérisé uniquement par son sabre, l'officier est réduit au trait emblématique de la caste militaire. Puisant dans le procédé caricatural du grossissement du trait, Mirbeau le dote par ailleurs d'un sabre disproportionné (il s'agit d'un « grand sabre » « qui traînait » « sur la chaussée sonore »), comme si le symbole de sa domination prenait le pas sur l'humanité du personnage. À l'inverse, la représentation du Juif concentre un registre métaphorique qui en fait un personnage emblématique de la victime innocente. Caractérisé par sa misère et par l'exclusion (l'auteur évoque « sa carcasse décriée »), le vieux Juif est dépourvu de sa qualité d'homme : il est comparé à un « petit enfant », puis versant dans le registre animal (dans l'univers de Mirbeau, objet de pitié contre la cruauté des hommes), à un « lièvre atteint d'un coup de feu » et à un cadavre (à travers le mot « carcasse »).

Notons que la plume de l'écrivain est omniprésente dans ce texte : les adjectifs axiologiques marquent clairement le jugement de l'auteur et affirment de quel côté il se situe : le soldat agit « par une simple distraction de brute » et son acte est « d'une si inexplicable, si illogique brutalité ». De plus, il s'agit d'une scène condensée hautement symbolique et significative qui en fait une fable à valeur exemplaire : les actions s'enchaînent sans aucun temps mort, portées par l'usage du passé simple (« Un officier passa », il « s'arrêta », se « mit à l'insulter » ; « le souffleta » ; le Juif « se releva » ; « l'officier haussa les épaules et reprit son chemin ») et la succession des actes de violence est soulignée par le polysyndète (*et* ils lui faisaient : "Hou !…Hou !…", *et* ils lui donnaient des coups de pied, *et* ils lui crachaient dans sa barbe »). Ainsi, l'accumulation des passés simples et des actes de violence, sans aucun adverbe de temps marquant un moment de pause dans l'histoire, concentre le récit sur cette suite d'actions qui illustre la protestation de l'auteur.

Il s'agit donc bien d'un conte exemplaire de la cruauté de la foule, de la brutalité militaire et surtout, par l'absence de réponse finale à la question du Juif (« Pourquoi me bats-tu ? »), de la dimension fondamentalement incompréhensible et injustifiable du phénomène de violence antisémite.

La représentation du Juif s'intègre donc dans l'univers bipolaire des contes de Mirbeau dans une dénonciation de l'antisémitisme, incarnant la victime du préjugé de la foule et de la brutalité du militaire. Ce texte convoque ainsi l'une des constantes de la fiction politique de

Mirbeau : la mise en scène de personnages emblématiques d'une dualité sociale explicitement dénoncée, dans laquelle le militaire occupe une place de choix. De plus, ce conte révèle la continuité entre les textes de Mirbeau avant, pendant et après l'affaire : en effet, il évoquera cette anecdote dans un meeting pendant l'affaire Dreyfus, le 16 décembre 1898 à la salle du Pré-aux- Clercs et l'insérera dans *Les 21 jours d'un neurasthénique.* C'est donc la même défense de la victime innocente qui sera reprise par l'auteur, accablée à la fois par un représentant de la caste militaire et par une foule brutale et ignorante. Il s'agit d'une dénonciation qui figurera à titre de leitmotiv dans ses articles polémiques à venir ainsi que dans des romans tels que *le Journal d'une femme de chambre*. Ainsi, les mêmes mécanismes sont ainsi représentés et dénoncés ici et dans ses textes de l'affaire Dreyfus et Mirbeau avait déjà choisi de quel côté de la barricade il allait mener son combat. Comme ce fut le cas pour Anatole France et pour Zola, la première réaction de Mirbeau fut celle de l'indifférence : il s'engagea dans la bataille lorsque Dreyfus était devenu au même titre que les malheureux représentés dans ses contes une victime de l'injustice, de l'aveuglement de la foule et de l'institution militaire.

De même, Proust a souligné avec une profonde ironie les stéréotypes attribués aux juifs, dans un article paru dans *la Revue Blanche*, *Mondanités de Bouvard et Pécuchet* : il y écrit de manière péjorative et railleuse « les juifs Bouvard et Pécuchet gardaient […] à Paris […] un vocabulaire inintelligible des bouchers de leur race. [ …]Tous ont le nez crochu […] l'âme vile et seulement tournée vers l'intérêt ; […] ils formaient une sorte de vaste société secrète comme les jésuites et la franc-maçonnerie. Ils avaient, on se sait où, des trésors inépuisables au service d'ennemis vagues dans un but épouvantable et mystérieux »[262].

On retrouve dans ces quelques lignes de nombreux stéréotypes participant de l'antisémitisme ambiant de l'époque : les stéréotypes physiques (le nez crochu) ainsi que l'attribution aux juifs d'une « société secrète », qui renvoie directement au « Syndicat » si souvent évoqué par les antidreyfusards, persuadés d'une solidarité juive enjambant les frontières et les nations. On retrouve également dans ce texte des allusions à la traîtrise et à l'espionnage où les juifs sont plus aptes à être : « au service d'ennemis ». Proust convoque ainsi ces stéréotypes pour en faire une réécriture ironique, et révèle par le fait une sensibilité à un univers discursif dont il sait se tenir à distance.

[262] *La Revue Blanche*, Juillet-Août 1893, vol. 5, n°21-22, p. 64.

Zola, Mirbeau et Proust ont donc témoigné dans ces écrits de leur sensibilité non seulement à l'égard de la « question juive » mais également de leur refus d'un type de représentation figée ancrant le Juif dans un arsenal stéréotypé antisémite. De ce fait, ils ont jeté les bases de l'évolution de la représentation du Juif en littérature qui trouvera des échos après l'affaire. Leur regard révèle néanmoins l'esprit critique qui les animait face à cette question sociale, un esprit critique d'autant plus présent qu'il s'opposait à la fois à une doxa antisémite omniprésente et communément acceptée et à un véritable phénomène de mode littéraire.

Alors que les futurs dreyfusards ancraient leurs critiques de l'antisémitisme dans une réflexion idéologique qui laisse présager leurs prises de positions pendant l'affaire Dreyfus, notons que l'antisémitisme dans les années qui précèdent l'affaire était déjà indissociablement lié à une réflexion politique qui mènera au nationalisme. En effet, ces stéréotypes véhiculés par la presse antisémite constituaient le fondement de théories antisémites plus élaborées et complexes qui ont véritablement servi de base à certains discours antidreyfusards. Pour les futurs écrivains antidreyfusards, l'antisémitisme dépasse le cadre de l'idée reçue afin d'intégrer un système de pensée politique et social construit ; pour Barrès, l'antisémitisme est utilisé comme véritable arme politique qui s'insère à l'intérieur de ce qui deviendra le nationalisme.

# III. De l'antisémitisme à la politique : l'antisémitisme comme système de pensée politique

Sous l'impulsion de Drumont, l'antisémitisme était donc devenu un phénomène à la fois médiatique, social et littéraire. Mais les années qui ont précédé l'affaire ont aussi vu une évolution majeure de l'antisémitisme qui aura des répercussions fondamentales sur l'affaire Dreyfus et sur l'évolution du fascisme au XX^e^ siècle : l'utilisation politique de l'antisémitisme. On pourra à ce titre distinguer la pensée de Drumont de celle de Barrès, chez qui l'antisémitisme mènera à une théorie politique du nationalisme.

Pour Drumont, l'antisémitisme a été une arme, un instrument politique de manipulation des foules. Opérant une synthèse des trois courants antisémites préexistants, Drumont a su intégrer un sentiment présent de manière diffuse et des éléments de la doxa dans une explication simple et accessible à tout le monde. Jouant sur l'exagération, sur les sentiments de panique et de paranoïa, l'utilisation politique de l'antisémitisme par Drumont a été fondée sur le mouvement de foule. Son système de pensée antisémite a été élaboré dans une optique de contestation du pouvoir politique : en effet, l'énorme succès de *la France juive* était dû aussi bien aux nombreuses anecdotes sur l'élite au pouvoir qu'aux théories antisémites indigestes également fondées sur des thèses sur le capitalisme juif.

L'utilisation politique de l'antisémitisme par Barrès s'intègre quant à elle dans un cadre idéologique qui a influencé la mise en place du discours nationaliste tel qu'il sera

théorisé pendant l'affaire, annonçant le système de valeurs que les antidreyfusards opposeront aux dreyfusards : il s'agit de l'opposition entre l'instinct et la raison, entre l'antisémitisme et les droits de l'homme, entre l'universalisme et la terre. Le discours boulangiste partage avec le discours antidreyfusard un certain nombre de valeurs essentielles.

Dans *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Zeev Sternhell a souligné la continuité de la pensée politique de Barrès allant du boulangisme à l'antidreyfusisme : malgré l'évolution qui peut être constatée entre le Barrès du début des années 1890, « prince de la jeunesse » plus proche de l'avant-garde que de l'*establishment* littéraire qui sera majoritairement antidreyfusard, et celui de l'affaire Dreyfus, la pensée politique de Barrès s'inscrit dans un même système idéologique hérité d'une réaction par rapport à l'esprit des Lumières. Élu député en 1889, la crise boulangiste lui a permis de faire ses premières armes politiques et de réunir les éléments d'un discours idéologique auquel il restera fidèle. Le boulangisme, premier tournant politique de Barrès, convoque donc une réflexion politique qui se prolongera pendant l'affaire Dreyfus jusque dans le nationalisme : « C'est le boulangisme qui jette les véritables assises de l'antidreyfusisme barrésien », estime le critique. « Dans le programme de Nancy, dans *Scènes et doctrines du nationalisme*, dans *la Patrie* et *Le Drapeau*, Barrès reprend inlassablement les thèmes de la campagne boulangiste, les thèses de *la Cocarde* et de *Contre les étrangers*, mais le ton est nettement plus violent ».[263] Le discours antidreyfusard lui permettra donc de convoquer et de redéfinir un système de valeur sur lequel il avait déjà érigé sa pensée politique au moment du boulangisme. Plus tard, Barrès réaffirmera la continuité entre le nationalisme naissant de sa période boulangiste et ses positions ultérieures : « J'ai fait autre chose que définir le nationalisme, je l'ai vécu aux trois périodes où il s'est manifesté, pendant le boulangisme, pendant l'affaire du Panama, pendant l'affaire Dreyfus ; il a toujours été l'activité de mon esprit. Il y a autre chose que ce que l'on dit, il y a le silence avant les paroles, comme il y a la source avant le ruisseau qui coule. Je suis cette source, je l'ai en moi », écrivait Barrès en 1925[264].

À partir de la crise boulangiste, on peut donc isoler dans le discours politique de Barrès ce qui sera à la base de son antidreyfusisme. Un même système de valeurs, un même imaginaire topique unit en effet le nationalisme de Barrès tel qu'il est ébauché dès 1889 et tels qu'il sera théorisé pendant l'affaire Dreyfus : il s'agit d'un discours politique marqué par une

---

[263] Z. Sternell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, p. 209. Voir également à ce sujet du même auteur, « La culture politique de l'antidreyfusisme », in *L'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, p. 67-76.

[264] *Mes Cahiers*, t.1 p. 7, Paris Plon 1925 (Jean-Pierre Rioux, « Maurice Barrès : "Ma soumission à mon innéité" », *Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ?*, p.105).

continuité philosophique, opposant aux valeurs universelles et à la philosophie kantienne, la philosophie historiciste inspirée de Herder ; une continuité sociale, opposant l'individu à l'universel et une continuité scientifique, basée sur un rejet du positivisme au profit de théories empruntées aux récentes découvertes en biologie (les sciences naturelles contre les sciences pures, le vivant contre l'intellect). En effet, se démarquant de l'antisémitisme brutal de Drumont ou de Guérin, Barrès a opposé un système de valeurs aux idéaux défendus par les dreyfusards, permettant de répondre sur le même terrain et de défendre un système de pensée contre un autre. Intégrant l'antisémitisme dans une réflexion politique, Barrès a cristallisé une tendance idéologique préexistante : la réaction contre la modernité incarnée dans sa dimension idéologique et philosophique à la fois par la philosophie kantienne, les valeurs de Lumières et le positivisme. Zeev Sternhell a ainsi souligné l'unité et la continuité de la pensée politique de Barrès entre le boulangisme et l'affaire, et au-delà, vers l'émergence et la création d'un discours de droite : « Mieux que quiconque, Barrès a fixé le cadre conceptuel des affrontements qui ont déchiré le pays entre le boulangisme et la fin de l'affaire Dreyfus, jusqu'à Vichy. C'est l'explosion de la tradition historiciste, qui est une réaction contre les lumières françaises et kantiennes. C'est l'attaque de la modernité idéologique, l'ensemble d'idées fondé sur le droit naturel, sur le concept de collectivité comme un ensemble d'individus autonomes, sur l'appel de Kant à l'émancipation du sujet humain des entraves de l'histoire et de la religion, donc sur l'idée de progrès. »[265]

Ainsi, la réflexion politique de Barrès s'inscrit dans une réaction contre la philosophie des Lumières françaises et kantiennes, de la modernité idéologique, dans une révolte à la fois intellectuelle et politique. Utilisant le rejet des Lumières comme outil politique, Barrès a traduit en termes de la politique de tous les jours le refus des valeurs universelles, rationalistes et utilitaires et contribué à faire du refus de la modernité un phénomène de masse. Face à la montée et à la suprématie du scientisme dans les années qui ont précédé l'affaire, Barrès s'est tourné vers le culte du sentiment et de l'instinct. Le discours antidreyfusard est venu prolonger cette tendance orientant le débat autour de valeurs plus émotionnelles et irrationnelles que les dreyfusards : il s'agissait de l'amour de la France, du respect de l'ordre établi, au-dessus de la Vérité et de la démonstration de l'erreur judiciaire.

[265] Z. Sternell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, p.43.

Dans la lignée de ce refus de la tradition philosophique des Lumières, Barrès convoquait déjà dans sa période boulangiste des éléments topiques de ce qui deviendra le discours antidreyfusard et nationaliste, parmi lesquels figure le rejet de la modernité et des intellectuels[266]. En effet, Barrès voulait créer avec son quotidien *La Cocarde* un pôle d'opposition au régime « où se regroupent socialistes et intellectuels »[267], s'opposant par ce fait non seulement au mouvement socialiste, mais également à l'ensemble du mouvement lié au positivisme. D'ailleurs, le héros des *Déracinés*, Sturel, est « un intellectuel avide de toutes les saveurs de la vie » et Barrès a développé sa réflexion politique au lendemain du procès des Trente, procès des anarchistes, autour de la question des intellectuels, mot qui a été prononcé dans les colonnes du *Journal*. Dans *Les Déracinés*, (1897), Barrès critique l'héritage kantien à travers M. Bouteillier, qu'il accuse de déraciner ses élèves à coup de morale kantienne : il a pour objectif de « hausser ces enfants admiratifs au-dessus des passions de leur race, jusqu'à la raison, jusqu'à l'humanité », à l'encontre des positions de Barrès chez qui les « racines » doivent résister à la République[268]. Barrès y poursuit les idées de Paul Bourget qui dans *Le Disciple* critiquait l'enseignement positiviste à travers la figure d'Adrien Sixte. À l'instar de Bourget et de Brunetière qui avait pris position contre France dans la querelle du *Disciple*, la société littéraire réservait un accueil partagé au courant positiviste en littérature, préfigurant l'opposition idéologique entre certains discours dreyfusards et antidreyfusards, entre la loi de la Raison dicté par le discours intellectuel et le culte de l'instinct cher à Barrès.

Pendant l'affaire, Barrès opposait sa vision de la France – une France qu'il voulait « conserver » - à l'œuvre néfaste des universitaires kantiens incarnés par Bouteiller : en 1898, il résumait précisément les enjeux idéologiques antidreyfusards en écrivant ainsi

> La mise en liberté du traître Dreyfus serait après tout un fait minime, mais si Dreyfus est plus qu'un traître, s'il est un symbole, c'est une autre affaire : c'est l'affaire Dreyfus ! Halte-là ! Le triomphe du camp qui soutient Dreyfus-symbole installerait décidément au pouvoir les hommes qui poursuivent la transformation de la France selon leur esprit propre. Et moi je veux conserver la France. […]
>
> C'est ce que n'entendront jamais, je le crois bien, les théoriciens de l'Université ivres d'un kantisme malsain. Ils répètent comme notre Bouteiller : « Je dois toujours agir de telle sorte que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle ». Nullement, messieurs,

---

[266] Au sujet de l'imaginaire nationaliste et antisémite, voir M. Winock, qui dans *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, évoque « l'éternelle décadence » comme thème central du discours nationaliste.
[267] M. Barrès, *La Cocarde*, 5 sept 1894.
[268] M. Barrès, *Les Déracinés*, éd. De J. Borie, Folio, 1988, « Le lycée de Nancy », p. 69-101.

> laissez ces grands mots de toujours et d'universelle et puisque vous êtes Français, préoccupez-vous d'agir selon l'intérêt français à cette date.[269]

Parmi les autres topoï du discours nationaliste dont Barrès s'est servi dès ses années boulangistes, le thème du refus de la modernité a été l'un des piliers mobilisateurs de sa pensée politique, corrélé au thème inépuisable de la déchéance de la société. Le premier leitmotiv du discours boulangiste est une conception basée sur le refus : un refus de l'ordre bourgeois, du libéralisme et de l'injustice sociale. Le pôle d'opposition au courant positiviste et socialiste se prolonge jusque dans un rejet de la modernité toute entière : contre l'évolution de la société, contre l'industrialisation et contre le déclin de la religion. Largement répandues, ces idéologies étaient des réactions contre le scientisme triomphant et le positivisme, s'élevant contre la révolution industrielle qui avait changé le rythme de vie et le paysage, le triomphe de la bourgeoisie et la montée du prolétariat. Dans *l'Enquête sur l'évolution*, de Jules Huret, on constate que de nombreux écrivains se sentaient dépassés par la vitesse des changements de la société de la fin du XIX^e^ siècle et aspiraient à un retour en arrière et à la tradition, dans un discours qui sera repris et exploité par les antidreyfusards et notamment par Barrès. À travers ses thèses nationalistes appuyées par une crainte de la société industrielle et un anticapitalisme, Barrès s'adressait aux petits-bourgeois qui étaient les plus menacés par l'évolution industrielle. Pour lui, ainsi que pour une partie des écrivains accordant la même importance au passé, le temps était considéré comme créateur de valeurs. Ainsi, tous ces bouleversements ont créé une opposition entre les partisans de la modernité, de l'évolution de la société et de l'industrialisation et ceux de la tradition, de la France des anciennes valeurs dont les valeurs religieuses.

Ces deux tendances s'opposaient sur de nombreux points qui revêtaient la valeur de symboles positifs ou négatifs. Ainsi, dans ce système de valeurs, la ville s'oppose à la campagne, se chargeant de connotations axiologiques : à la fin du XIXe siècle, la province symbolise le lieu de l'absence ou du reflet, où la vie moderne n'entre pas, par opposition à Paris qui vit avec son siècle, la province est réactionnaire et vieillotte. Ainsi, Barrès attribuait à la Lorraine un système de connotations positif : pour lui, la province n'était pas un lieu réactionnaire et décalé par rapport à Paris, mais au contraire, un lieu où les vieilles valeurs existaient encore, un lieu à la fois plus sain, plus équilibré et supérieur[270].

---

[269] « L'état de la question », *Le Journal*, 4 octobre 1898 (M. Winock, « Les deux France », in *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p. 60).

[270] L'antithèse la plus aboutie à cette vision sera sans doute la représentation de la province chez Octave Mirbeau, pour qui celle-ci incarnait l'abrutissement et l'inertie la plus stricte. Voir par exemple son article « En

Les deux mouvements prennent appui sur un contexte social et économique difficile[271] pour adresser un discours populiste à un public de mécontents. Les discours boulangistes de Barrès se fondent donc sur un mécontentement social et politique qui pesait sur la société française avant l'affaire Dreyfus et qui préfigurait l'antidreyfusisme, annonçant la violence et l'enthousiasme avec lequel le public parisien allait répondre au discours populiste et contestataire antidreyfusard. Du boulangisme au nationalisme, Barrès a toutefois conservé certaines composantes fondamentales de sa pensée politique : le boulangisme avait apporté au nationalisme son antiparlementarisme, son populisme au souci social évident, son principe de l'appel au peuple, son sens de l'agitation dans la rue et au moyen des grands organes de la presse parisienne ainsi que son patriotisme que la nouvelle droite nationaliste a développé en un violent militarisme.

Parmi les autres valeurs essentielles du discours antidreyfusard présentes dans le discours boulangiste de Barrès, on peut noter la fascination pour le symbole de l'autorité à l'opposé des discours de ces futurs dreyfusards. En effet, alors que Mirbeau et Zola manifesteront pendant l'affaire Dreyfus une méfiance constante vis-à-vis des symboles de l'autorité et de la place de l'opinion publique sur l'échiquier politique, Barrès avait amorcé dans ses prises de position boulangistes les réflexions qui le mèneront à l'antidreyfusisme. On peut ainsi opposer le portrait de Boulanger comme marionnette grotesque, chez Mirbeau et Zola à la fascination du militaire et de l'autorité de Barrès. Il était séduit par le symbole d'autorité qu'attaquaient Mirbeau et Zola : pour lui, Boulanger est « l'homme fort qui ouvrira les fenêtres par où les bavards seront précipités et l'atmosphère renouvelée. »[272]

Alors que Zola et Mirbeau dénonçaient l'aveuglement collectif de la foule qui acclamait Boulanger, Barrès considérait, comme il le fera plus tard pendant l'affaire Dreyfus, que la masse était une puissance d'opinion dans laquelle il fallait se fondre pour « sentir comme le peuple ». Ainsi, son enthousiasme pour l'image de la force militaire et pour le mouvement collectif de la foule le mènera vers le camp antidreyfusard :

---

province » (*L'Aurore*, 22 juillet 1899) ; voir également à ce sujet Reginald Carr, « L'image de la Normandie à travers *Le Journal d'une femme de chambre* », *Octave Mirbeau*, actes du colloque, éditions du Demi Cercle, 1994, p. 69-80.

[271] Au sujet du contexte social et économique de la France, considéré par J.-P. Peter comme étant la cause véritable de l'affaire Dreyfus, voir J.-P. Peter, « Dimensions de l'affaire Dreyfus », *Annales, (Economie Sociétés Civilisations)*, 1961, nov.-déc., n°6, p. 1141-1167 et P. Birnbaum, *La France de l'affaire Dreyfus*, Paris, Gallimard, 1994.

[272] Avril 1888, la *Revue indépendante* (G. Leroy, *op.cit*., p. 153).

> Un général, c'est encore plus significatif de force qu'un orateur, car il peut empoigner les bavards. Et celui-ci, Paris l'a suivi, acclamé, chanté, qui marchait à quinze pas en avant de toute l'armée. Comme il était jeune, et brave, et cher à cet immense public ! Sa revue du 14 juillet, reproduite par les dessinateurs, commentée par les journaux et les cafés-concerts, c'est l'attitude où il se fixe dans les imaginations. En lui, pour la première fois, le peuple contemple l'armée moderne, pénétré par l'esprit de toutes les classes, où les militaires non professionnels, réservistes, territoriaux, tiennent une si large place. Ce Boulanger qui a tendu la gamelle aux grévistes, qui a voulu rapprocher le troupier des chefs, qui a « relevé le pompon » et devant qui l'Allemagne recule, la France le conçoit comme le soldat au service de la République et peut-être l'accepte protecteur de la République. En face du terne Elysée, habité par un vieux légiste incapable d'un mouvement venu du cœur qui seul toucherait les masses, le jeune ministre de la Guerre, chevauchant sur son cheval noir, dispose d'un éclat qui parle toujours à une nation guerrière [273].

Ce portrait rassemble ainsi tous les éléments de son antidreyfusisme à venir : le respect fasciné de la caste militaire, l'image d'une France forte devant l'Allemagne et la communion d'opinion avec le peuple parisien[274]. Ainsi, son admiration pour Boulanger, tout comme son antidreyfusisme, se fonde davantage sur un sentiment de confiance instinctive que sur des arguments politiques : « Qu'importe son programme, c'est en sa personne qu'on a foi. Mieux qu'aucun texte, sa présence touche les cœurs, les échauffe. On veut lui remettre le pouvoir, parce qu'on a confiance qu'en toute circonstance, il sentira comme la nation. »[275]

Autre lien fondamental entre le discours politique de Barrès pendant le boulangisme et pendant l'affaire, l'utilisation politique de l'antisémitisme par Barrès diffère de celle qu'en fera Drumont par exemple, par sa richesse théorique. En effet à travers ses expériences politiques, du boulangisme au nationalisme, Maurice Barrès a élaboré un système de pensée politique au sein duquel l'antisémitisme a une réelle portée démagogique tout en étant utilisé comme un outil politique. Pour lui, l'antisémitisme a une fonction de mobilisation sociale : il a découvert que, allié au socialisme, l'antisémitisme possède une considérable force d'attraction dont il ne pouvait ni ne devait se passer. Il s'agissait de la formule populaire par

---

[273] *L'œuvre de Maurice Barrès*, Au Club de l'honnête homme, 1966, t. III, p. 407 (G. Leroy, *Batailles d'écrivains*, p. 151-152).

[274] Ainsi, après la « protestation des intellectuels », Barrès critiquera dans la démarche des révisionnistes leur volonté de ne pas se fondre dans la masse : « Tous ces aristocrates de la pensée tiennent à afficher qu'ils ne pensent pas comme la vile foule. On le voit trop bien. Ils ne se sentent plus spontanément d'accord avec leur groupe naturel et ils ne s'élèvent pas jusqu'à la clairvoyance qui leur restituerait l'accord réfléchi avec la masse. », (*Journal* du 1er février 1898, cité in A. Pagès, *J'Accuse…! 13 janvier 1898*, p. 233.)

[275] *L'Appel au soldat*, in *L'œuvre de Maurice Barrès*, p. 499 (G. Leroy, *Batailles d'écrivains*, p. 154).

excellence, d'une extraordinaire puissance, capable d'ébranler les masses ainsi qu'un thème suffisamment puissant et universel pour surmonter les clivages sociaux : c'est un facteur d'unité dans un pays divisé. Reprenant les thèses de *la France juive* dans son journal *le Courier de l'Est*, Barrès a utilisé l'antisémitisme afin de s'adresser aux mécontents. D'ailleurs, les journaux antisémites, (*Le Petit journal*, *la Patrie*, *L'Intransigeant* et *La libre Parole*), s'adressaient au même public qu'avait séduit le boulangisme et qui avaient été fortement ébranlé par les révélations relatives à Panama : un peuple appauvri et victime d'un climat d'insécurité politique. S'appuyant sur ce mécontentement populaire, son discours politique insiste donc sur le problème de la précarité : il avait affirmé que « le seul véritable problème, supérieur à toutes les intrigues, [c'est ] le problème de la misère sociale »[276] et encourageait l'antisémitisme social en mettant en avant le fait que les juifs étaient responsables des maux du pays[277]. Dans l'antisémitisme moderne, Barrès croyait avoir trouvé le meilleur moyen d'intégrer le prolétariat dans la communauté nationale et y voit le terrain idéal qui permettrait de dépasser les clivages sociaux, de mobiliser la nation toute entière : il a transformé de simples sentiments antijuifs en une conception politique. Ainsi, pour lui, l'antisémitisme faisait partie du nationalisme tel qu'il sera repris pendant l'affaire : « Sont étrangers au Moi national de la France : Juifs, protestants, naturalisés ou intellectuels »[278] et il préconisait la fermeture du Moi national à toute influence étrangère. C'était une plate-forme devant servir à un mouvement de masse. Tout en reprochant à Boulanger, dans *l'Appel au soldat*, de ne pas avoir joué la carte de l'antisémitisme et en considérant que ce refus est la cause de son échec, Barrès a avoué faire de l'antisémitisme un instrument politique, notamment au sein de sa campagne politique : « Je compte insister beaucoup, dans la campagne politique prochaine sur le grand thème national de la France aux Français, qui certainement va de plus en plus gagner du terrain et passionner les travailleurs. (..) L'exclusion des ouvriers étrangers est le corrélatif nécessaire du protectionnisme. … cette question est un point de jonction de l'antisémitisme, du socialisme et du courant patriotique »[279]. Ainsi, dans l'*Appel au soldat*, par exemple, Barrès écrira que « le boulangisme doit être anti-sémite précisément comme un parti de réconciliation nationale »[280]. Barrès a d'ailleurs annoncé son caractère antisémite an rendant hommage à Drumont, ce « philosophe », cet « historien moraliste » et en disant de sa campagne que

---

[276] *Le Courrier de l'Est* du 21 septembre 1890.
[277] Notamment à la réunion de Nancy, la première grande réunion boulangiste, le 9 février 1889.
[278] Dans *Scène et doctrines du nationalisme*, t.1, p. 113.
[279] 3 juillet 1893, propos recueillis par J. Huret, *Interview de littérature et d'art*, p. 39.
[280] M. Barrès, *L'Appel au soldat*, p. 464.

c'était « une chose très importante dans l'histoire sociale de ce temps ». L'antisémitisme participait donc de cette même dimension combative et revendicatrice que le boulangisme. Barrès y a forgé une vraie doctrine, fondée sur le refus de ce qui est, dans la même lignée que ses précédents travaux, attachée aux principes d'ordre et de hiérarchie et à la vision d'une société préindustrielle, stable et paternaliste, nourrie de valeurs catholiques. Pour Barrès, l'antisémitisme était donc un outil politique intégré au sein d'un système plus large : le nationalisme. Barrès a donc utilisé l'antisémitisme dans ses discours politiques précédant l'affaire Dreyfus, mais seule cette dernière a réuni les conditions dans lesquelles Barrès allait pouvoir déployer l'antisémitisme comme une arme nouvelle et dépasser le démagogisme populiste et socialisant de ses années boulangistes qui s'élevait contre les injustices économiques et prônait un nationalisme antiparlementaire.

Ces éléments d'un discours nationaliste naissant laissent deviner l'orientation politique que Barrès prendra par la suite malgré sa position dans le champ littéraire de l'époque qui le rapprochait davantage de la jeunesse littéraire (qui sera majoritairement dreyfusarde) que de ses futurs compagnons d'armes. Il était plus proche du *Mercure de France* et des symbolistes que de Jules Lemaitre, qu'il critiquait, et l'on se souviendra des mots de Léon Blum à son égard : « Dans cette génération d'écrivains qui avait immédiatement précédé la mienne, il était pour moi, comme pour la plupart de mes camarades, non seulement le maître mais le guide ; nous formions autour de lui une école, presque une cour. »[281] Pour Léon Blum, c'est son passé boulangiste qui l'a entraîné vers l'antidreyfusisme alors que ses amitiés littéraires auraient pu le rallier au camp dreyfusard : « Dans le doute, c'est l'instinct national qu'il choisirait comme point de ralliement. Jusqu'alors, il était parvenu à concilier le Barrès boulangiste avec le Barrès de *Sous l'Oeil des Barbares* et de *Un Homme Libre*. Désormais, il optait ; il optait du même coup entre son public préféré d'écrivain, dont il se coupait, et ses compagnons de lutte politique. La solidarité boulangiste l'avait entraîné, lui aussi… »[282]

Les prises de positions de Barrès annoncent donc la rupture de l'avant-garde littéraire qui aura lieu au moment de son engagement dans les rangs antidreyfusards : en effet, l'idéologie nationaliste telle qu'elle était esquissée dans les années qui ont précédé l'affaire laisse présager la place particulière qu'occupera Barrès dans le débat des écrivains pendant

[281] L. Blum, *op.cit.*, p. 84.
[282] *Ibid*. La même « solidarité » assura également l'adhésion de Rochefort (boulangiste lui aussi) aux thèses antirévisionnistes, alors que Blum avait pensé qu'il serait dreyfusard.

l'affaire Dreyfus. Prince déchu de la jeunesse littéraire, maître regretté avec lequel la plupart de ses ennemis n'oseront rompre qu'à contrecœur, il sera également celui qui opposera avec le plus de force et de talent une idéologie nationaliste construite au discours idéologique dreyfusard.

La situation avant l'affaire Dreyfus réunissait donc un certain nombre d'éléments d'ordre politique, sociaux et littéraires qui allaient en favoriser l'émergence et en déterminer la réception. L'antisémitisme avait profondément marqué le camp de ceux qui se retrouveront derrière la cause anti-révisionniste pendant l'affaire. Le phénomène avait intégré la presse quotidienne à grand tirage et l'arsenal médiatique qui allait servir à la propagande antidreyfusarde, il était ancré au cœur des milieux sociaux et littéraires et faisait partie d'un système de représentation caricatural polémique extrêmement efficace tout en s'appuyant sur un discours politique construit. L'antisémitisme avait également déjà divisé une société littéraire, dont une partie rejetait à la fois le discours, l'idéologie sous-jacente et les représentations manichéennes qui en découlaient. Face à cela, le climat politique et social a amené la jeunesse littéraire à une politisation des discours et un climat de contestation, à une vision de la littérature dans laquelle l'écrivain était amené à jouer un rôle et à la constitution de réseaux littéraires indépendants.

On a donc assisté à la constitution progressive des deux systèmes de pensée idéologiques et politiques qui allaient s'opposer dans le débat autour de l'affaire, annonçant déjà partiellement les termes de la polémique à venir. Ainsi, les années qui précèdent l'affaire révèlent à la fois des prises de positions parallèles d'auteurs qui se retrouveront du même côté de la barricade pendant l'affaire mais également la continuité de pensée de ces auteurs. En effet, ceux-ci avaient convoqué dans leurs écrits politiques, polémiques et littéraires les mêmes constantes idéologiques.

Mais au-delà de ces prises de position convergentes, notons que ces auteurs ont fait appel aux mêmes procédés littéraires qui porteront la voix de leur contestation pendant l'affaire Dreyfus. En effet, on retrouve par exemple chez France et chez Mirbeau la même représentation de personnages types convoqués pour incarner un discours contre lequel l'auteur s'insurge : chez ces deux auteurs, les militaires ou les parlementaires corrompus se trouvent réduits à un trait de discours. De même, chez Mirbeau, les juifs avaient déjà intégré l'univers bipolaire au rang de victime. Chez Zola, notons que c'est par le même mécanisme de

transposition qu'il utilise dans *Paris* et dans *Vérité* pour dénoncer l'œuvre néfaste de la presse immonde : dans les deux cas, il utilise la transposition pour dénoncer son modèle, passe par le détour de la fiction pour illustrer et fustiger la réalité. Il existe également une unité stylistique dans les prises de position politiques de ces auteurs : alors que Zola reprendra la même technique de retournement du genre pamphlétaire pour opposer un discours de tolérance à un discours de haine, Mirbeau faisait appel au même effort de lisibilité immédiate de ses articles et textes afin de subordonner la polémique à une visée didactique. Ainsi, les discours politiques de ces auteurs se rejoignent à la fois par les prises de positions parallèles avant et après l'affaire et par les formes de la contestation.

Avant le début de l'affaire Dreyfus, la société littéraire avait donc déjà réuni les prémices du discours idéologique et des conceptions littéraires qui allaient se heurter autour de la condamnation du capitaine. La réflexion amorcée autour de la place de l'écrivain dans la société, autour du refus du phénomène antisémite médiatique et autour de l'idéologie de la justice et de la raison allaient trouver leur place pendant l'affaire Dreyfus. Ainsi, cristallisant tous ces éléments latents dans un mouvement d'engagement collectif enflammé, le combat dreyfusard allait, par sa vision idéologique et humaine, frôler la dimension mystique.

# Deuxième partie

# Dans l'œil du cyclone : les écrivains devant l'affaire

> Nous étions autrement fiers, autrement droits, autrement orgueilleux, infiniment fiers, portant haut la tête, infiniment pleins, infiniment gonflés des vertus *militaires*. - Charles Péguy (*NJ*, 144)

Après la mise en place progressive des éléments sociaux, idéologiques et littéraires qui allaient ressurgir de manière collective et simultanée pendant l'affaire, l'émergence de l'affaire Dreyfus comme crise littéraire allait se faire à travers le ralliement et la mobilisation progressive des écrivains, avant d'éclater en tant que phénomène collectif et enflammé après la lettre de Zola.

Après la dégradation de Dreyfus, l'affaire est enterrée jusque 1896, date qui marquera le début de l'Affaire Dreyfus, non comme erreur judiciaire, qui débute en 1894 et se termine en 1906 avec la réhabilitation de Dreyfus, mais l'affaire Dreyfus comme campagne d'opinion, comme débat d'Idées et affrontement entre les deux partis, dreyfusards et antidreyfusards, opposant un grand nombre d'écrivains au travers des deux principaux camps de la presse.

Du côté des écrivains, l'affaire Dreyfus est lancée en trois temps. L'entrée en scène des écrivains se fait par le biais de Bernard Lazare : sollicité par Mathieu Dreyfus, il fait paraître en novembre 1896 *Une erreur judiciaire. La vérité sur l'Affaire Dreyfus*, avant de l'envoyer aux personnalités choisies dans le monde politique, journalistique, littéraire et judiciaire, ne rencontrant dans un premier temps qu'hostilité ou indifférence générale, y compris de la part des futurs chefs de file dreyfusards, c'est-à-dire Zola, Mirbeau et France[283].

L'engagement de Zola et d'Anatole France, les deux écrivains de renom qui ont contribué à sortir l'affaire de l'ombre et lui donner le retentissement que l'on connaît, a été assez tardif et n'a pas été sans hésitations. En effet, Zola avait commencé par être réticent à

---

[283] Pour le détail des événements, voir J.-D. Bredin, *l'Affaire* et J. Reinach, *Histoire de l'affaire Dreyfus*. Voir également au sujet des démarches de Bernard Lazare, N. Wilson, « Bernard-Lazare et le Syndicat », in G. Leroy (dir.) *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 27-33, J. Viard, « Bernard-Lazare ou "le sang des prophètes" », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 35-43, J.-D. Bredin, *Bernard Lazare*, Paris, Fallois, 1992 et Philippe Oriol, *Bernard Lazare*, Paris, Stock, 2003.

l'idée de l'engagement. Dans une lettre à Alexandrine Zola, le 6 novembre 1897 (après une visite de Bernard Lazare) il écrivit « je préfère m'en tenir à l'écart, la plaie est trop envenimée » (*Corr. IX*, 94), puis exprimait sa réserve, non quant à l'innocence de Dreyfus, mais quant à la nécessité de son engagement : « Les pièces qui m'ont été soumises m'ont absolument convaincu que Dreyfus est innocent ; il y a là une épouvantable erreur judiciaire, dont la responsabilité va retomber sur tous les gros bonnets du ministère de la Guerre. Le scandale va être affreux, une sorte de Panama militaire. Je ne me mettrai en avant que si je dois le faire. » (*Corr. IX*, 96) De même, Anatole France a tout d'abord exprimé les mêmes réserves : « En ce qui concerne l'Affaire Dreyfus, mon opinion … je n'en ai pas. On ne m'a rien dit. On ne m'a fait connaître aucune pièce. Je ne doute même pas, car dans le doute, il y a un commencement de certitude. […] Je ne puis dire qu'une chose, c'est que j'ai lu la brochure de Bernard Lazare. Elle m'a intéressée autant qu'un excellente chronique de l'auteur, écrite dans un très bon sentiment et avec de la conviction[284] ». Mirbeau, quant à lui, se heurte aux contraintes éditoriales du *Journal* de Fernand Xau auquel il collaborait : « je vis Mirbeau, Séverine très sympathiques mais impuissants et ne pouvant exprimer leurs idées dans les journaux où ils écrivaient », avait écrit Bernard Lazare en évoquant ses démarches auprès des journalistes, écrivains et hommes de lettres à qui il avait présenté sa brochure.[285]

La deuxième vague de mobilisation arrive à la fin de l'année 1897, sous l'impulsion de Scheurer-Kestner : convaincu de l'erreur judiciaire, il réunit à son domicile le 13 novembre 1897, l'avocat Leblois, mis au courant de l'affaire par Picquart, Marcel Prévost et Zola, qui s'enflamme pour la cause[286], et publie son premier article au *Figaro*, « Scheurer-Kestner », le 25 novembre 1897. À cette époque, les écrivains s'engagent peu à peu : France, sans prendre position publiquement sur l'affaire, affiche ses distances avec le discours antidreyfusard dans « les Juifs devant l'Eglise », publié le 23 novembre 1897 dans *l'Echo de Paris* et Mirbeau, dans « Chez l'Illustre Ecrivain » publié dans *le Journal*, le 28 novembre 1897, affirme avoir « la certitude, la certitude humaine », « profonde » et « absolue » de l'innocence de Dreyfus. (*AD*, 48).

---

[284] Interview à *l'Aurore*, 23 novembre 1897 (Jacques Suffel, « Anatole France et l'affaire Dreyfus », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 239).

[285] La longue note dans laquelle il évoque ses efforts pour faire connaître sa brochure se trouve dans les papiers Reinach, manuscrits, Bibliothèque nationale (n.a.fr. 24897) et est citée par Robert Gauthier dans *Dreyfusards ! Souvenirs de Mathieu Dreyfus et autres inédits*, p. 92-99.

[286] Voir à ce sujet le récit que Scheurer-Kestner a fait de la rencontre dans son journal : « Zola nageait dans la poésie pendant nos récits : « C'est empoignant ! » disait-il de temps en temps ; son petit corps paraissait monté dans les rideaux, pour mieux entendre et pour mieux voir : « C'est passionnant ! C'est horrible ! C'est un drame épouvantable ! Mais que c'est donc grand en même temps » (O.Morgan, « Zola et l'affaire Dreyfus. Quelques documents inédits », in *Il Terzo Zola. Emile Zola dopo i « Rougon-Macquart »*, p. 435-445).

Puis, en janvier 1898, la mobilisation des écrivains change de cap : on passe de l'engagement des uns et des autres à l'allégeance collective derrière la figure de Zola, de la réflexion et de l'engagement isolés aux protestations publiques qui réunissent une partie de la société littéraire dans un combat derrière une parole unique, ou encore des articles publiés séparément au déferlement de violence et à un engagement « militariste ». Pour reprendre les mots de Péguy, ce fut l'époque du « mysticisme dreyfusiste » (*NJ*, 151). À cette époque, l'engagement devient physique : Zola est condamné, puis exilé, France et Mirbeau participent à des discours, Péguy joue le chef militaire à la Sorbonne et à l'ENS, Proust récolte les signatures.

C'est à ce moment que la société littéraire éclate : Barrès est solennellement renié par une lettre de Lucien Herr publiée par *la Revue Blanche* le 15 février 1898, les amitiés souffrent, les ruptures se consomment et les positions se confirment : désormais, tout le monde est tenu de choisir son camp et la pression est telle que plusieurs, et notamment Romain Rolland, s'éclipsent.

C'est ici, encore une fois que l'affaire révèle l'importance des réseaux sociaux derrière le mouvement de mobilisation de la société littéraire. Tous les réseaux qui avaient été tissés avant l'affaire ont été sollicités et mis à l'épreuve : les réseaux anarchistes, socialistes ou antisémites, les réseaux des revues, des maisons d'édition ou des grands journaux se mobilisent et parfois se figent dans leurs prises de positions politiques, forçant à l'exclusion ou au regroupement.

Un nouveau tournant dans la mobilisation des écrivains fut atteint au moment de la découverte du faux Henry. En effet, avant la découverte du faux Henry en juillet 1898, la presse antidreyfusarde était sûre de sa victoire et défendait le jugement sans craindre véritablement la révision du procès. La découverte du faux Henry inversa la situation et appela la nécessité de révision du procès : à partir de ce moment, la presse dreyfusarde était triomphante, surtout grâce à la personnalité des défenseurs tels que Clemenceau, Péguy et Jaurès, et la presse antidreyfusarde était atterrée. Jusqu'alors, c'étaient les antidreyfusards qui défendaient la chose jugée et les révisionnistes qui l'attaquaient. Dès lors, la situation s'inversa : ce furent les nationalistes qui déclenchèrent la plus grande campagne d'opinion de l'Affaire, mobilisant toutes les énergies, utilisant les procédés les plus grossiers ou les plus subtils, pour obtenir d'abord l'échec de la révision, puis de la réhabilitation. Judet et Maurras lancèrent l'idée du « faux patriotique » et à la fin de l'année 1898 et au début de l'année 1899, la mobilisation passa à un niveau supérieur : on a alors assisté à un élargissement de

l'audience, avec des pétitions en faveur de Picquart et une contre-offensive de leurs adversaires, avec la souscription Henry et la fondation de la ligue de la Patrie française.

Le ton change après le procès de Rennes : après une violente réaction devant la deuxième condamnation de Dreyfus, la déception a rapidement submergé les discours des écrivains dreyfusards. Abandonnant l'enthousiasme frénétique du combat pour un recul réflexif, leur désillusion croissante éclatera en 1910 dans *Notre Jeunesse* de Péguy.

Dans le prolongement de ce qui avait été esquissé dans les années qui précèdent l'affaire, on assiste à une cristallisation de toutes les prémices de l'affaire. Le rapport entre littérature et politique, amorcé par l'émergence de la contestation, se trouve pendant l'affaire profondément remis en question par deux éléments à la fois parallèles et différents : d'une part, par le geste politique de Zola, geste de provocation frontal et sublime qui contribue rapidement à ériger Zola au rang de héros et d'autre part, par le mouvement des intellectuels, la confrontation publique d'une grande partie de la société littéraire.

Ainsi, la bataille d'opinion de l'affaire Dreyfus peut être envisagée sous trois aspects. Dans un premier temps, elle pose la question de l'engagement : quel rapport entre littérature et politique s'instaure, se développe et se renouvelle pendant l'affaire ? À mi-chemin entre l'héritage de l'engagement des grandes figures littéraires du passé et la dimension novatrice du mouvement collectif intellectuel s'est constituée l'expérience dreyfusarde telle qu'elle a été vécue par les écrivains au moment de l'affaire : portés par la dimension collective et par la portée frondeuse et révolutionnaire du geste de Zola, les écrivains ont réuni leurs voix et leurs efforts dans un même cri dont l'enthousiasme atteint son paroxysme au moment du procès Zola. Se réunissant derrière le sacrifice de Zola par le biais des protestations collectives, cet élan a fait basculer l'engagement des uns et des autres dans la frénésie mystique.

De ce fait, par ce nouveau rapport à l'engagement à la fois collectif et indissociable de l'assaut frondeur de son chef de file, l'affaire est profondément ancrée dans une dimension sociale : s'appuyant sur les différents réseaux pour étendre l'influence des deux camps, exigeant le sacrifice des uns et des autres et ne tolérant aucune infidélité, l'affaire Dreyfus a aussi été une crise du monde littéraire. Bouleversant les écrivains jusque dans leurs cercles intimes, redéfinissant les positions et les affinités, l'affaire a posé la question du rapport de l'écrivain à son milieu et par-delà, de sa liberté d'action : dans cette mobilisation collective, quelle place existe-t-il pour ceux qui veulent opposer à la frénésie générale une sensibilité propre ? Ainsi, en marge des grands courants, l'expérience de plusieurs voix divergentes ont

révélé la particularité de cette crise qui prit possession de la société littéraire au point d'imposer le sacrifice et l'adhésion sans concession de ses membres.

Le nouveau rapport à l'engagement a également influencé l'affaire dans sa dimension littéraire : plus qu'un mouvement politique, l'affaire a aussi été un discours écrit à plusieurs voix. Renouant donc avec les ressorts classiques de la littérature engagée, l'affaire Dreyfus a été pour les écrivains l'occasion de renouveler les formes du discours polémique, l'adaptant au cas unique qu'a été l'affaire Dreyfus. En effet, puisant dans les ressources classiques de l'argumentation et du pamphlet, c'est la dimension collective de l'affaire qui a contribué à en dessiner l'originalité : joignant leurs efforts dans un combat commun, les écrivains ont construit un discours idéologique convergent, à mi-chemin entre littérature et politique. Ils ont esquissé une vision commune de cette affaire à travers des textes qui se suivent, s'influencent et se répondent, consacrant ses héros et partageant ses symboles.

# Chapitre I

# Un nouveau rapport à l’engagement

Profitant d'une évolution qui avait été amorcée par la jeunesse littéraire autour de la question de l'anarchisme, l'engagement des écrivains dans l'affaire Dreyfus a fait basculer le rapport de la société littéraire à la politique à la fois par la dimension collective du mouvement des intellectuels et par la portée révolutionnaire de « J'accuse… ! ».

En effet, innovant par son ampleur, la mobilisation des écrivains pendant l'affaire Dreyfus a renouvelé les formes de la contestation : par la lutte collective et l'identité d'un groupe menant le combat de manière solidaire derrière l'étiquette « intellectuelle », cette période a été marquée par l'émergence d'un nouveau rapport à l'engagement. Mais parallèlement à cela, en publiant « J'accuse… ! », l'acte de Zola a joué un rôle décisif dans l'expérience de l'engagement des écrivains pendant l'affaire : puisant dans une tradition de littérature engagée fondée sur le rôle de l'écrivain dans la société, il a opposé aux autorités un défi frontal, un geste littéraire qui devait se prolonger sur le terrain judiciaire et déboucher sur le sacrifice de sa liberté. Par cet acte de rupture, il devient le symbole-phare de l'opposition au pouvoir tout en renouant avec un mythe de l'écrivain sacralisé. Ainsi, se ralliant massivement et spontanément derrière le geste de Zola, c'est toute une partie de la société littéraire qui bascule dans l'engagement frénétique : emportés par la violence d'un conflit qui se matérialise au moment du procès Zola, la brèche ouverte par « J'accuse… ! » va permettre à cette jeunesse littéraire gagnée par la fièvre de contestation de participer à l'aventure héroïque de l'écrivain. En se ralliant à ce mouvement collectif désormais devenu un assaut aux symboles de l'autorité, ils donneront libre cours à leur soif d'engagement dans un combat à la fois physique et moral, basculant dans ce que Péguy appellera la mystique dreyfusarde.

# I. De l'écrivain engagé à l'intellectuel : l'émergence de l'identité dreyfusarde

## A. Un combat collectif

### 1. La rupture intellectuelle

Comme l'ont souligné Christophe Charle, Michel Winock et Christophe Prochasson[287], c'est la naissance du mouvement des intellectuels qui a marqué à la fois la particularité de l'affaire Dreyfus et l'histoire de l'engagement au XX^e^ siècle. En effet, véritable pivot de l'évolution de l'engagement, la figure de l'intellectuel a redéfini à la fois l'identité de groupe de la mobilisation et postulé un nouveau rapport de l'écrivain au pouvoir. C'est donc la création d'un mouvement d'opposition formé par le groupe, et non la voix d'un seul homme, qui a dessiné l'originalité de la mobilisation des écrivains pendant l'affaire Dreyfus : il y eut des intellectuels avant Dreyfus, de Voltaire à Hugo, mais l'affaire se démarqua par le caractère massif de la mobilisation des « intellectuels ».

[287] Voir C. Charle, *Naissance des « intellectuels »,* M. Winock, et J. Julliard, *Dictionnaire des intellectuels français, les personnes, les lieux, les moments* et C. Prochasson, « Les intellectuels », *art.cit*.

Si les formes de la mobilisation des intellectuels avaient été testées dans les années qui ont précédé l'affaire, le mouvement n'a été créé qu'au moment de la prise de position collective et publique pour la cause dreyfusarde, marquée par une mise en commun des efforts et des moyens de mobilisation. Ainsi, l'acte de création du mouvement coïncide avec le transfert du débat sur la place publique sous l'impulsion du geste de Zola : un acte de rupture personnel qui a engendré un mouvement collectif, placé d'emblée sur le même terrain frondeur et révolutionnaire que l'instigateur du mouvement. La première protestation des intellectuels, le 14 janvier 1898, a ainsi transformé la dynamique dreyfusarde : alors que depuis l'accusation portée par Mathieu Dreyfus dans *le Figaro* du 15 novembre 1897, révélant l'identité d'Esterhazy et le désignant comme coupable potentiel, la cause dreyfusarde était marquée par une série de démarches isolées, la protestation qui fait suite à « J'accuse… ! » a été considérée par Christophe Charle comme l'acte de naissance du mouvement, lui donnant une cohérence et une force collective. De ce fait, alors que « J'accuse… ! » avait marqué le premier tournant essentiel dans le rapport entre littérature et politique pendant l'affaire, c'est véritablement la dimension collective de cet engagement qui induira la suite de la mobilisation, la création d'un effort de réflexion et de mobilisation commun, d'écriture à plusieurs voix du texte de l'affaire Dreyfus.

L'émergence du mouvement des intellectuels a donné aux dreyfusards leur identité propre, leur ligne de combat et les grandes lignes de leur positionnement entre le champ littéraire et le champ politique : l'affaire Dreyfus bascula de l'affaire judiciaire présente essentiellement dans la presse antisémite au débat idéologique et polémique et c'est cette dimension désormais morale du combat qui a permis un mouvement d'une telle ampleur, que le seul cas de Dreyfus n'aurait pu soulever.

Parmi les actes intellectuels qui ont consacré le rôle de l'intellectuel au cours de cette période, l'affaire a renoué avec la tradition des pétitions de masse pour faire contre-poids au pouvoir politique. La naissance du mouvement fut consacrée par la parution dans *l'Aurore* du 14 janvier 1898, le lendemain de la parution de « J'accuse… ! », d'une protestation regroupant de nombreux écrivains, hommes de lettres, chercheurs, professeurs et journalistes appuyant le geste de Zola. Ce texte, baptisé plus tard le manifeste des intellectuels[288] a fondé l'existence du mouvement en revendiquant à la fois l'opposition frontale à l'autorité par la force scandaleuse du geste et le droit de se liguer pour donner plus de force à la protestation.

[288] Nom donné par Barrès dans un article intitulé « La protestation des intellectuels », *Le Journal* 1er février 1898, repris dans *L'œuvre de Maurice Barrès*, tome 5, pp. 56 –65.

Le principal texte affirmait que « les soussignés protestant contre la violation des formes juridiques au procès de 1894 et contre les mystères qui ont entouré l'affaire Esterhazy, persistent à demander la révision ». Pendant une vingtaine de numéros ont paru dans *L'Aurore* des protestations, rassemblant en 17 listes des signatures qui en appuyaient les termes[289]. Cette première protestation dite des intellectuels fut suivie par deux autres pétitions, et à la fin de l'année 1898, par une autre liste en faveur de Picquart rendue publique le 24 novembre et suivie de 14 listes parues du 26 novembre au 9 décembre, rassemblant plus de 15000 noms. Ainsi, la naissance du mouvement donna à l'affaire Dreyfus la perspective d'une mobilisation de groupe fondée sur des actions communes et retentissantes, ancrant l'action des écrivains dans un effort commun.

Mais au-delà de la valeur du groupe dans mobilisation dreyfusarde, c'est le statut et l'image de l'écrivain qui a également été modifié pendant l'affaire : de l'écrivain engagé à l'intellectuel, l'affaire Dreyfus a introduit dans le rapport de l'écrivain au pouvoir une symbolique nouvelle. En effet, la présence de nombreux hommes de lettres, professeurs, journalistes et écrivains dans la protestation a contribué à établir un lien indissociable entre la mobilisation dreyfusarde et le champ littéraire et universitaire. Plus qu'un partisan de la réhabilitation de Dreyfus, l'intellectuel participait au débat idéologique et moral autour de la condamnation de Dreyfus. La métamorphose du dreyfusard en intellectuel marqua le changement du débat judiciaire, porté par Mathieu Dreyfus, au débat philosophique, porté par les écrivains[290].

---

[289] On compte parmi les signataires Emile Zola, Anatole France, Emile Duclaux (directeur de l'Institut Pasteur), Fernand Gregh, Lugné-Poë, Daniel Halévy, Gabriel Trarieux, Pierre Quillard, Félix Fénéon, (secrétaire de *La Revue Blanche*), Marcel Proust, Claude Monet, Jules Renard, Octave Mirbeau, Emile Durkheim, Théodore Monod, André Gide, Péguy, ainsi que des membres de l'Institut (Gabriel Monod), des professeurs en Sorbonne (Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Brunot, Lanson, Jean Psichari), ou à l'ENS (Langevin, Perrin, Bérard, Charles Andler), Lucien Herr.

[290] Sur l'intellectuel et le débat idéologique, voir outre les travaux de C. Charle déjà cités, V. Duclert, « De l'engagement des savants à l'intellectuel critique : Une histoire intellectuelle de l'affaire Dreyfus », *Historical Reflections / Réflexions historiques*, 24/1, 1998, pp. 25-62 et Jean-Paul Honoré, « Autour d'"intellectuel" », *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 149-158.

## 2. Prestige symbolique et logique politique

Lorsque parut, le 14 janvier 1898, la pétition dreyfusarde qu'on appellerait bientôt le « Manifeste des intellectuels », aucun de ses signataires ne savait qu'il venait de mettre en place l'une des formes appelées à devenir emblématiques de l'engagement, même si plusieurs en ont souligné la dimension novatrice, tel que Clemenceau en écrivant « N'est-ce pas un signe, tous ces *intellectuels* venus de tous les coins de l'horizon, qui se regroupent sur une idée ? ».

Comme l'a montré Christophe Charle, cet acte collectif a revêtu une portée symbolique considérable : il s'agissait non d'avoir le plus possible de signatures mais de réunir des signatures de « qualité » avec le plus possible de professeurs d'université, de scientifiques, d'écrivains et de journalistes, de « faire poids à défaut de faire nombre » [291]. Les titres universitaires étaient joints au nom du signataire, tel celui de Péguy qui ajouta à sa signature la mention « licencié ès lettres ». C'est ainsi que tous les signataires apposaient à leur nom leur titre ou leur diplôme, utilisé, comme le souligne Christophe Charle « comme un argument d'autorité contre une autre autorité judiciaire et politique ». De ce fait, il y eut pour la première fois un droit d'user d'un pouvoir symbolique tiré de l'accumulation des titres. Les titres universitaires ajoutés aux noms sur les manifestes et les pétitions marquèrent le passage d'une logique symbolique de manifeste littéraire à une logique politique, amorçant un nouveau type de lutte. Parallèlement à la recherche de signatures d' « hommes de lettres », la présence de noms célèbres et prestigieux a servi à donner une légitimation à cette revendication et à consacrer le groupe des écrivains comme force légitime d'opposition à l'armée et au gouvernement.

Les écrivains ont immédiatement été conscients de l'importance stratégique politique du prestige des intellectuels engagés dans la cause. C'est par exemple dans le cadre de cette logique symbolique que Zola appelait « tout l'Institut, toute la Sorbonne, toute l'université » à

[291] Dans toutes les listes, la sous-représentation des artistes est flagrante, sauf ceux qui ont des titres prestigieux, (membres de l'académie des beaux-arts, prix de Rome), ceux qui sont connus du public, (Sarah Bernhardt, Mounet-Sully, Coquelin) ou qui ont des rapports privilégiés avec l'avant-garde littéraire qui s'est attachée à les défendre et qui les mobilise en retour pour l'affaire Dreyfus (impressionnistes comme Monet, Pissaro, groupe nabi lié à la *Revue Blanche*).

se rallier à la cause dreyfusarde : il revendiquait à ses côtés l'élite intellectuelle du pays, qui devait venir s'opposer à l'œuvre néfaste de la « presse immonde ».

Du côté de la société littéraire, deux noms ont concentré le prestige symbolique du mouvement intellectuel : Anatole France et Emile Zola. L'utilisation à des fins symboliques de ces noms prestigieux répondait selon Christophe Charle à une logique de légitimation : il s'agissait désormais d'asseoir la légitimité des revendications dreyfusardes sur l'importance sociale des signataires et la valeur symbolique du soutien d'écrivains célèbres bouleversa le rapport de force dans le débat autour de l'innocence de Dreyfus. En effet, cette logique symbolique est perceptible à travers les projets d'écrivains et de journalistes dreyfusards auxquels on leur demandait de prêter leur nom : recueillir le nom d'Anatole France ou de Zola était un pas stratégique fondamental par la visibilité que cela donnerait au mouvement. À titre d'exemple, dans sa lettre datée du 11 octobre 1898, Paul Brulat sollicitait de la part de Zola un article pour la création d'un journal politique et littéraire qui revendiquait son patronage. Le fondateur, Jacques Daurelle demande à Zola d'envoyer un article, pour « affirmer du premier coup notre solidarité avec vous, non seulement dans l'affaire actuelle, mais dans tout, dans les idées et dans les principes » (*Corr. IX*, 338). Dans ses *Souvenirs sur l'affaire*, Léon Blum rappellera par ailleurs la force médiatique de la personnalité de Zola, qui avait une audience de masse et une résonance scandaleuse, donc politique, dans la balance populaire : « Pour les dreyfusards, Zola était moins un héros qu'un allié inattendu et inestimable. Pour les adversaires, il était un métèque, un perverti, un demi-dément, un agent vénal du « Syndicat » »[292].

De même, la présence ou la participation de France dans les organes militants dreyfusards était très sollicitée. Ludovic Trarieux, fondateur de la Ligue des Droits de l'Homme et du citoyen lui écrit le 9 février 1900 : « J'apprends que vous paraissez disposé à accepter de figurer dans le Comité de la ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen. Laissez-moi vous dire avec quelle satisfaction nous recevrions la confirmation de cette heureuse nouvelle. La force morale que vous pourrez nous apporter nous serait bien utile pour aider à la propagation d'idées contre lesquelles tant d'ennemis redoutables sont, depuis un certain temps, entrés en campagne »[293]. Les deux hommes étaient donc un poids incontestable dans la lutte en faveur de Dreyfus, leurs noms étaient porteurs de légitimité à la fois littéraire et politique. Ainsi, érigés en chefs de file du cortège des écrivains, dans une

[292] L. Blum, *op.cit.* p. 133.
[293] Lettre citée par M.-C. Bancquart dans son Introduction aux *Œuvres* d'Anatole France, t. III, p. XVII.

revendication non pas littéraire mais politique, France et Zola furent les deux emblèmes d'un nouvel engagement des écrivains dans une mobilisation politique.

Sollicités en tant que figures d'autorité littéraire nécessaires à la légitimation de nombreuses entreprises littéraires ou politiques en faveur de Dreyfus, France et Zola avaient tous les deux conscience du poids de leur signature dans leur combat commun. A ce titre, la correspondance de Marcel Proust, dans laquelle le jeune écrivain évoque certaines de ses démarches en vue de récolter des signatures, révèle la conscience qu'avaient les écrivains, et notamment Anatole France, de la lutte symbolique des signatures et du nouveau type d'enjeu stratégique qui était attaché au mouvement émergent des intellectuels : dans une lettre à Madame Straus de Septembre 1898, il écrit par exemple : « M. France pense, comme tout le monde, que son nom, qui [est] à tous les points de vue hors de pair, aurait une importance énorme pour l'avenir, non de l'Affaire, mais de Picquart qui paraît-il est bien plus sombre »[294]. Une autre lettre de Proust dévoile également les enjeux symboliques du statut social des signataires : « M. France sur la demande de M. Labori voudrait que quelques personnalités en évidence signent une adresse à Picquart, M. Labori estimant que cela pourrait impressionner les juges »[295].

### 3. Le rôle des pétitions comme acte de cohésion sociale

Parallèlement à la logique symbolique des « intellectuels », le rôle des pétitions pendant l'affaire fut celui d'un acte de cohésion identitaire. Incapable de rivaliser avec l'arsenal médiatique antidreyfusard, le groupe des intellectuels dreyfusards, minoritaire sur le terrain de l'opinion et plus marginal au point de vue du capital financier dut mettre en place sa propre stratégie médiatique pour diffuser ses idées, gagner du terrain dans l'opinion et s'affirmer comme voix politique et idéologique cohérente. En effet, dans l'émergence du

[294] Lettre à Mme Straus, Septembre 1898, *Correspondance*, t. II, p. 251. Le 22 septembre, Picquart était livré à l'autorité militaire et écroué au Cherche-Midi.

[295] *Ibid.* Plusieurs lettres de Proust indiquent son activité militante au moment de l'affaire et dévoilent les démarches sociales et mondaines à l'œuvre derrière la mobilisation : voir notamment autour de la protestation en faveur de Zola, ses lettres à Daniel Halévy (t. XXI, p. 583–585), autour de la protestation Picquart, une lettre à Mme Straus (t. II, p. 251–252) et concernant ses démarches pour assister au procès Zola, une lettre à Pierre Lavallée, t. II, p. 225–226.

mouvement des intellectuels, il fallait également que le groupe se trouve une stratégie générale, leur permettant d'exister en tant que groupe social. Ainsi, tentant de surmonter la différence de taille entre les deux propagandes, la stratégie des dreyfusards se voulait une réponse aux attaques violentes de la première, dans un recours aux domaines délaissés par le camp adverse. C'est ainsi que les pétitions agissaient en cela comme un acte de cohésion doctrinaire et politique, réunissant publiquement dans le même combat les signataires des différentes listes.

L'appartenance au groupe était pour les signataires objet de fierté et de revendication et le jeune Marcel Proust exprima très tôt sa volonté de faire partie du groupe et de participer à une mobilisation qui réunissait tant de noms prestigieux : « J'avais envoyé ma signature pour la Protestation Picquart. Je vois qu'elle n'a pas été publiée. Je tiens beaucoup à ce qu'elle le soit. Je sais que mon nom n'ajoutera rien à la liste. Mais le fait d'avoir figuré sur la liste ajoutera à mon nom : on ne laisse pas passer une occasion d'inscrire son nom sur un piédestal » se plaint-il à Ernest Vaughan (ou à Yves Guyot) en novembre 1898[296]. Gide se désole que *Le Journal des Débats*, qui ne reproduit ces listes qu'en partie, n'ait pas cru devoir citer son nom parmi les « signatures importantes » : « Quant à mon nom, c'est en vain qu'on le cherche, de sorte que Rouart me félicite de ne l'avoir point donné, toi de l'avoir donné. Je suis, de quelque côté que je me tourne, couvert de confusion par ces félicitations imméritées. Je pense, comme on ne publiait à la fin dans les *Débats* que les « signatures importantes », que la mienne n'a pas paru mériter ce titre ; je le déplore,et demeure comme le bonhomme de Wilde qui pleurait parce qu'on ne l'avait pas crucifié »[297].

De même, Péguy souligne et revendique l'appartenance au groupe dreyfusard en défendant un nom désormais devenu l'enseigne de ralliement pour la mobilisation: «Nous avons reçu le nom de dreyfusard comme une injure au commencement de l'épidémie, parce que seuls nous n'étions pas malades. On nous a jeté ce nom comme la foule d'Oporto jetait des pierres aux médecins. Nous garderons ce nom, si cela est nécessaire, aussi longtemps que

---

[296] *Correspondance*, t. II, p. 168. Le destinataire de cette lettre est incertain : P. Kolb, dans son édition de la correspondance de Proust, pense que le destinataire est Ernest Vaughan et date la lettre du 26 ou 27 novembre 1898, tout en signalant Yves Guyot en note, alors que dans le catalogue de l'exposition *Proust : l'écriture et les arts*, qui a eu lieu à la Bibliothèque nationale de France en 1999 et qui a présenté une photographie de la première page du brouillon de la lettre, il est indiqué que le destinataire est Yves Guyot (*Marcel Proust : l'écriture et les arts*, Paris, Gallimard, 1999, p. 184, n°121). Le brouillon de la lettre est reproduit de manière plus complète par Pyra Wise dans « Un brouillon inédit de Marcel Proust : lettre pour la « Protestation Picquart », *Bulletin d'informations proustiennes*, n°39, Editions de la rue d'Ulm, ITEM, 2009, p. 17-43.

[297] Lettre à Marcel Drouin du 24 janvier 1898 (Claude Martin, *La Maturité d'André Gide. De* Paludes *à* L'Immoraliste *(1895-1902)*, p. 258).

nous travaillerons à la réparation », a-t-il écrit dans les pages de *La Revue Blanche* du 15 novembre 1899[298].

Ces listes permettaient aux signataires de bénéficier de la gloire des noms qui y figuraient en tête, comme le rappelle Péguy, évoquant ainsi le pouvoir symbolique associé à cette démarche :

> Pendant plusieurs mois le plus petit professeur de collège ou le plus mal payé des répétiteurs, si faible en temps ordinaire contre les tyrannies locales ordinaires les plus faibles, avait pesé lourdement sur les destinées générales du pays. Par le seul fait qu'il donnait son faible et pauvre nom à la liste qui passait, pétition aux pouvoirs publics, souscription, adresse, le pauvre universitaire de Coulommiers ou de Sisteron appuyait d'une relativement lourde pesée morale et matérielle sur les destinées de la France et du monde. Car on était à un aiguillage, et les forces contraires se balançaient. À plus forte raison les initiateurs de ces listes exerçaient-ils une extraordinaire poussée. Un nom mis au commencement de la première liste avait aussitôt une survaleur immense. Or il suffit que l'on se reporte aux premières listes Zola pour y lire le nom de M. Herr et les noms de la plupart de ses amis, dont j'étais.[299]

Le procès Zola a également constitué un tournant dans l'émergence et la constitution du mouvement intellectuel. En effet, après avoir donner leur nom dans une liste, plusieurs d'entre eux ont exprimé publiquement leurs convictions, ont pu formuler à la fois leur soutien à Zola et les valeurs morales qui sous-tendaient leur combat. Vincent Duclert a évoqué dans *Savoir et engagement* l'importance du passage entre conviction et engagement : ce qui fonde l'acte intellectuel, c'est justement l'affirmation publique de ses convictions, les passages de la sphère privée à la sphère publique, qui peut se manifester de plusieurs manières. Ainsi, au même titre que les protestation, le procès Zola fut une prise de parole publique des écrivains, savants et universitaires qui s'engageaient à ses côtés. Il fut notamment l'occasion pour Anatole France de confirmer sa position dans le débat, en affirmant dans son témoignage : « M'étant trouvé en décembre dernier avec M. Zola, et ayant pour ainsi dire, pendant quelques heures, été le témoin de sa pensée, je puis attester l'admirable bonne foi et l'absolue sincérité de M. Zola. Mais la sincérité de M. Zola n'a pas besoin de garant… [Il] a agi, dans cette circonstance, avec courage, pour la justice et la vérité »[300].

---

[298] « Le Ravage et la Réparation », *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 281.
[299] C. Péguy, « Pour ma maison », *Cahiers de la Quinzaine*, II, 3, 21 décembre 1900, *ibid*., p. 647.
[300] France fait référence au dîner Balzac qui avait réuni le 7 décembre 1897 entre autre Daudet, Coppée, Bourget, Barrès, Zola, France et pendant lequel Zola avait exposé ses convictions sur l'affaire (J .Suffel, *art.cit*., p. 238).

Ainsi, le mouvement intellectuel trouvait sa force non seulement de la présence du groupe mobilisé autour de Dreyfus mais également de la force symbolique amenée par l'identité et la position sociale et littéraire des signataires à laquelle les écrivains furent immédiatement sensibles. En effet, le fait qu'il s'agisse de l'œuvre collective d'une nouvelle communauté intellectuelle, réunissant écrivains, universitaires et journalistes devint en soi un argument et une posture politique utilisés pour faire contrepoids aux autorités. Au-delà d'un simple combat judiciaire, la mobilisation a été la revendication d'une identité de groupe, réunissant les noms d'écrivains dans un effort commun. Il s'agissait à la fois de réunir ses forces et de s'associer à au mouvement à la fois littéraire et politique pour en tirer le bénéfice commun, le prestige de la cause collective et la dynamique de groupe. La naissance du mouvement intellectuel marqua donc à la fois l'originalité et le moment pivot de la mobilisation autour de l'affaire Dreyfus : loin d'être la seule protestation d'un homme ou la contestation de faits judiciaires, le combat pour ou contre la réhabilitation de Dreyfus fut une œuvre commune menée par l'ensemble du champ littéraire.

# B. Du dreyfusard à l'intellectuel

## 1. Dreyfusisme et université

La présence et la visibilité des universitaires dans le mouvement dreyfusard contribuèrent à donner au mouvement une symbolique qui lui sera indissociable : l'importance de la notion de savoir et d'érudition dans la défense de cette cause politique, avec un recours au discours de la raison et de la preuve dans la démonstration de l'erreur judiciaire[301]. En effet, les milieux universitaires jouèrent un rôle fondamental dans l'engagement dreyfusard. Il s'agissait en effet à la fois de lieux de recrutement et de réflexion, et l'université devint de ce fait un des symboles forts de la mobilisation intellectuelle : le champ universitaire fut le centre de gravité du combat de conquête de l'opinion. Les principaux incidents de cette période se sont déroulés dans les universités et à l'E.N.S qui devint après la mort d'Henry, une citadelle du dreyfusisme[302].

La cohésion du mouvement induite par l'approbation du geste de Zola est renforcée par l'œuvre d'une deuxième figure centrale et essentielle dans la mobilisation du mouvement : celle de Lucien Herr. Figure fondamentale de la mobilisation universitaire et emblématique de l'intellectuel, doté à la fois d'une position stratégique et d'une grande éloquence[303], Lucien

[301] Voir P. Ory et J.-F. Sirinelli, *Les intellectuels en France, De l'affaire Dreyfus à nos jours*, *op. cit*.
[302] R. J. Smith, « L'atmosphère politique à l'École normale supérieure à la fin du XIX^e^ siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril -juin 1973, pp. 33–44.
[303] Il fut le guide des normaliens socialistes, écrivait un article hebdomadaire au *Parti ouvrier*, signait Pierre Breton et faisait des réunions contre l'armée. Il a converti Jaurès et Blum. L'école normale était très bourgeoise à cette époque et Herr a recruté ses socialistes parmi les classes moyennes cultivées.

Herr, a ainsi organisé la mobilisation dreyfusarde autour d'un petit groupe de jeunes gens, essentiellement formés des anciens élèves de Condorcet (Daniel Halévy, Jacques Bizet, Fernand Gregh, Robert de Flers, et Marcel Proust) et sur un petit noyau de lettrés réunissant les collaborateurs de *la Revue Blanche*, tels que Léon Blum et Charles Péguy. L'université devint rapidement le symbole intellectuel de la lutte dreyfusarde, ce dont Charles Andler a témoigné dans sa biographie de Herr : « Les listes s'emplissaient. Des noms illustres, Jules Tannery, Giry, Gabriel Monod, Paul Meyer, Duclaux, Stapfer, s'inscrivaient auprès des humbles débutants. Paul Painlevé, mal renseigné par le général Gonse, nous fit défaut d'abord ; mais entra en ligne d'autant plus ardemment, quand on put le détromper. Toute la fleur de l'Université libérale, puis peu à peu les écrivains d'avant-garde, se joignirent à nous. »[304] Lieu ouvert au débat idéologique et aux valeurs chères aux écrivains dreyfusards, l'Université était pour les antidreyfusards le lieu même de la corruption intellectuelle du pays, amenant par exemple Barrès à affirmer : « Il faut surveiller l'Université. Elle contribue à détruire les principes français, à nous décérébrer ; sous prétexte de nous faire citoyen de l'humanité, elle nous déracine de notre sol, de notre idéal aussi »[305].

Lucien Herr est la deuxième figure centrale de la mobilisation dreyfusarde, à un tout autre niveau : il ne force pas l'allégeance comme Zola mais donne l'impulsion d'un modèle de mobilisation et d'engagement[306]. En effet, Herr, qui avait travaillé à la mobilisation d'un réseau cohérent avec les élèves de l'école et les professeurs exerçait sur ce milieu un véritable ascendant intellectuel et fut à l'origine de la mobilisation collective[307].

Les témoignages de la force de mobilisation stratégique exercée par Herr apparaissent chez Péguy, dans les *Souvenirs* de Léon Blum et dans la biographie que Charles Andler consacra à Herr. Charles Andler rappelle par exemple qu'« il n'eut pas de peine à faire de nous tous des dreyfusards. Nous l'aurions suivi partout » et « L'affaire Dreyfus est le moment culminant de la vie de Herr, son moment héroïque, où il prouve ce que peut un puissant esprit, sans moyens matériels, par la seule vertu de la vérité, aperçue par la raison critique,

---

[304] C. Andler, *op.cit*. p. 146.

[305] *Scènes et doctrines du nationalisme* (J.Julliard et M. Winock, *Dictionnaire des intellectuels*, p. 372-373)

[306] Sur Lucien Herr, voir la biographie de C. Andler déjà citée ainsi que Antoinette Blum, « L'ascendant intellectuel et moral de Lucien Herr sur les dreyfusards », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p.159-166 ; V. Duclert, « De l'engagement des savants à l'intellectuel critique : Une histoire intellectuelle de l'affaire Dreyfus », *art.cit*., et *Savoir et engagement. Écrits normaliens sur l'affaire Dreyfus*.

[307] Le travail qu'avait fait Lucien Herr en amont de la mobilisation des intellectuels, à la fois conception de ce qui allait devenir le « manifeste des intellectuels » et réflexion autour noms stratégiques qu'il fallait réunir apparaît dans les textes réunis par V. Duclert dans *Savoir et engagement. Écrits normaliens sur l'affaire Dreyfus*, *op.cit*., p. 49–50.

tenacement défendue par une conscience intraitable et par une volonté passionnée »[308]. Blum, quant à lui, en fait le patron et l'instigateur du mouvement : « c'est lui qui allait susciter et diriger le mouvement des « intellectuels » quittant la paix du laboratoire ou du cabinet, pour se jeter dans la bataille dreyfusiste. C'est lui qui allait fonder, avec Charles Péguy, cette « Librairie Bellais » où toute la jeunesse socialiste et dreyfusarde trouva son centre de ralliement et d'action. »[309]

Malgré la rancune qui opposera Péguy à Herr après leur rupture, Péguy ne reniera jamais l'admiration qu'il éprouvait pour son ancien maître. On peut ainsi rappeler le beau portrait que fera Péguy de Herr :

> Je ne cacherai pas la grosse et souvent la profonde impression que me fit M. Herr quand enfin je le connus à l'école. Son parfait désintéressement, sa puissance de travail énorme, son gros travail anonyme, son érudition sans doute universelle et totale et, sur tout, sa brutale sincérité me donnèrent pour lui un profond attachement fidèle. Je fus en un sens vraiment son élève. Il m'enseigna parfois comme on travaille et souvent comme on agit. Il me fournit beaucoup de renseignements sincèrement exacts sur tout un monde que j'ignorais, monde littéraire, scientifique politique. Sur tout il débrouilla pour moi les insincérités et les conventions où je me serais empêtré. Il me mit au courant de l'affaire Dreyfus, me donna les indications sans lesquelles on ne pouvait pas suivre intelligemment.[310]

Ce texte révèle à la fois la place cruciale de ce maître à penser, présenté par Péguy comme un véritable mentor et un héros intellectuel en marge des grandes figures mythiques de l'affaire, et la force de ralliement de cette figure centrale de la mobilisation. En s'associant au mouvement dreyfusard, les écrivains se rattachaient donc à la fois à une force de contestation légitime et à une démarche élitiste, associée au poids et à l'appartenance des noms qui figuraient en tête de liste.

---

[308] C. Andler, *op.cit.*, p. 145.
[309] L. Blum, *op.cit*. p. 45.
[310] C. Péguy, « Pour ma maison », *Cahiers de la Quinzaine*, II, 3, 21 décembre 1900, Œuvres *en prose complètes,* t. I, p. 646.

## 2. Une œuvre commune

Les écrivains ont tout de suite pris conscience de cette forme particulière de la mobilisation collective, des contraintes et des avantages qui en découlaient. Ce qui faisait la force de ce combat exigeait en effet un esprit de sacrifice : alors que Zola devait se plier à la volonté tacticienne de ses alliés, d'autres écrivains, tels que Gide ou Romain Rolland, ont fui l'esprit de caste qui en découlait, hésitant ou refusant de fondre leur opinion individuelle dans l'anonymat du nombre.

Du côté de Zola, la campagne pour la réhabilitation de Dreyfus a toujours été perçue et revendiquée comme l'œuvre de tout un groupe solidaire. Dans sa lettre à Mme Alfred Dreyfus, il évoque l'ampleur de la mobilisation à travers l'effort commun des écrivains: « Il était toujours là-bas, dans sa tombe, et nous avions beau nous mettre à cent, à mille, à vingt mille, la pierre était si lourde des iniquités entassées, que je craignais de voir nos bras s'user, avant le suprême effort » (*VM*, 170). En rappelant son expérience de l'affaire Dreyfus dans « Justice », paru le 18 juillet 1899 au *Figaro*, Zola fait de son exemple celui de tout un groupe : « Nous n'avons jamais songé à nous, nous n'avons jamais agi que pour le triomphe du droit, prêts à le payer de notre liberté et de notre vie. […] Nous autres nous ne comptions pas, il s'agissait uniquement de sauver un innocent, d'éviter à la patrie le plus effroyable désastre moral dont elle eût jamais couru le danger » (*VM*, 148). La mobilisation des écrivains dans l'affaire Dreyfus n'a pas été menée de manière isolée et impulsive et chaque décision et chaque acte étaient conçus et pensés par le groupe des dreyfusards. De son exil en Angleterre, Zola s'adressait aux autres écrivains demeurés à Paris comme des compagnons d'armes qui devaient poursuivre la lutte en son absence : « Vous entendez bien ce que je veux dire, vous ne devez plus tous avoir qu'une pensée, travailler à ce que l'évidence, ce jour-là, soit si éclatante, que tout criminel escamotage devienne impossible» (*Corr. IX*, 193). De même, Zola évoqua son départ en exil après sa condamnation comme le résultat d'une décision collective, le respect d'un ordre donné par ses frères d'armes : « J'obéis aux raisons de tactique invoquées par les hommes de mon parti en qui j'avais placé toute ma confiance, et puisque l'intérêt d'une cause à qui j'avais fait déjà tant de sacrifice commandait mon départ, j'obéis en

soldat »[311] ou encore « cédant à des nécessités de tactique, écoutant les frères d'armes qui menaient avec moi la même bataille pour l'honneur de la France » (*VM*, 148).

La présence du groupe contribua par ailleurs à renforcer et à dynamiser l'engagement de chacun. En effet, c'est l'appartenance à une œuvre politique collective qui apporta à beaucoup la force nécessaire au combat. Ainsi, Rosny considère, dans ses *Mémoires de la vie littéraire* que « livré à ses propres forces, France eût été un dreyfusiste fort tiède »[312].

La nouveauté du mouvement ne fut pas sans susciter la méfiance de certains, à l'exemple de André Gide, qui après son premier élan d'enthousiasme et malgré ses opinions dreyfusardes hésita toujours devant la dimension collective de la manifestation. Il écrivit ainsi à son ami Marcel Drouin le 16 janvier 1898 : « Lors de sa première lettre, sur Scheurer-Kestner, Blum m'avait demandé de la part de Herr s'il me déplairait de prêter mon nom pour une manifestation en vue d'approuver Zola. J'avais refusé ; protestant, le Juif m'a fait peur ; le sentiment qui te faisait blâmer Trarieux, d'approuver Scheurer-K[estner] me fit craindre la formation d'une coterie où toute voix perdrait sa force individuelle » et après avoir donné sa signature, il se dit soulagé de voir que le groupe auquel il appartient désormais n'est pas trop important : « Depuis j'ai vu la liste (incomplète encore) des protestataires : elle est très belle, et pas trop longue heureusement. »[313] C'est la même peur de voir sa voix individuelle être happée par le mouvement collectif qu'il exprime dans une lettre à Valéry : « L'exaspération que j'aurais de voir X. ou Y. être de mon avis, m'empêcherait peut-être d'en être »[314]. La position de Gide immédiatement après la publication de la première protestation traduit donc l'ambivalence de ce mouvement des intellectuels : il s'agit bien d'une force collective émergente qui induit une redéfinition du rôle individuel de l'écrivain engagé, fondant sa voix dans celle du groupe.

C'est le même esprit de groupe qui fit reculer Romain Rolland : « J'en suis venu à l'hostilité, non pas à la cause de Dreyfus, mais aux Dreyfusistes », écrit-il dans son Journal[315] ou encore « J'eusse été, de moi-même, de moi seul, attiré vers la défense de l'homme

---

[311] E. Zola, propos recueillis par Xavier Mélet, *Le Temps*, 13 octobre, 1899 (*Entretiens avec Emile Zola*, p. 194).
[312] J.H. Rosny, aîné, *Mémoires de ka vie littéraire*, p. 292.
[313] André Gide, « Lettres à Marcel Drouin (1895-1925) », *La nouvelle revue française*, n°560, janvier 2002, p. 14-15.
[314] Lettre de Gide à Valéry du 18 janvier 1898, *Correspondance (1890-1942)*, p. 310.
[315] Journal intime » 21 avril 1898, inédit (Antoinette Blum, « *Les Loups* au théâtre de *l'Œuvre*, le 18 mai 1898 », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1976, n°6, p. 885).

condamné. Mais de voir certaines de ses défenseurs […] et d'entendre leurs arguments, leur conviction bruyante […], leurs menaces […] à tous ceux qui ne pensaient pas comme eux, et à l'idéal même sur lequel les patriotes s'appuyaient – me rejetait en arrière, avec antipathie. La prétention de quelques-uns à m'arracher mon adhésion […] avait eu pour résultat de me brouiller avec plusieurs d'entre eux. Je n'ai jamais supporté que qui que ce soit se permît de faire violence à ma raison et ma volonté. […] Avec l'ardeur fanatique que j'apporte à ces questions de conscience, je mis marché en main à certains de mes plus intimes : me laisser libre, ou briser »[316].

On peut souligner pour évoquer l'esprit de « caste » qui régnait autour de Herr la virulence de la réaction de Romain Rolland à son égard : en effet, c'est seulement en lisant les lettres que ce dernier avait adressées au bibliothécaire de l'ENS ainsi que ses réflexions dans son journal que l'on peut retracer l'importance de la solidarité collective qui était presque imposée par Herr : « Il ressentit comme une offense que je ne m'inclinasse point sans examen devant ce qu'il avait, lui, dûment examiné et qu'il jugeait la vérité. (Ce l'était peut-être ; mais une vérité qui n'est point libre, une vérité des yeux fermés, je n'en veux point ; jamais je ne l'accepterai !…) Il me dit que si je ne signais, notre amitié serait rompue » (*M*, 286). Mais sa neutralité fut mal acceptée par les dreyfusards. Ainsi, on peut lire dans une deuxième lettre datant du 15 décembre 1898 : « Mon cher Herr, Vous m'avez fait dire – d'une façon bien indirecte – que vous étiez irrité de mon refus de prendre part à votre manifestation pour Zola-Dreyfus. Je n'en suis pas surpris : depuis longtemps je sais que vous ne pouvez supporter qu'un esprit [reste] […] libre en face de vous. – Vous parlez de rompre avec moi. À votre aise. Une amitié qui met continuellement le marché en main n'est pas une amitié. Je ne vous écrirais même pas à ce sujet, si vous ne m'avez fait dire "qu'il était trop facile de ne prendre parti ni pour, ni contre" »[317]. Ceci souligne l'intransigeance des milieux dreyfusards, qui considéraient ici non seulement l'antidreyfusisme mais la neutralité comme raison légitime d'une rupture. La position de Herr à cet égard apparaît claire : le combat collectif était la seule solution et il s'appliquait à enrôler le plus possible de noms sous peine de rompre avec elles : les opinions dreyfusardes de Romain Rolland (dont il ne se cachait pas[318]) ne suffisaient pas à Herr, il lui fallait un engagement public.

---

[316] « Note pour moi », f. 89, *ibid*.
[317] Lettre à Lucien Herr, 15 décembre 1898, citée par Robert J. Smith, *art.cit*., p. 260.
[318] Il écrit ainsi à Herr : « permettez-moi d'avoir une autre foi que le vôtre : soyez tranquille, ce n'est pas celle de vos adversaires », *ibid*.

## 3. Les valeurs intellectuelles

L'émergence de la figure de l'intellectuel a également été corrélée aux valeurs et à la posture qui lui étaient attachées. Pascal Ory et Jean-François Sirinelli ont identifié les deux sens au mot *intellectuel* tel qu'il s'est mis en place pendant l'affaire Dreyfus : un premier sens proche de la gauche et du socialisme et un deuxième sens plus large et social qui renvoie aux signataires de la pétition *J'accuse* et aux commentaires qui ont accompagné la pétition[319].

L'origine du mot "intellectuel" a immédiatement été liée au contexte de polémique dans lequel elle a eu lieu. En effet, les défenseurs de Dreyfus contredisaient le discours officiel, se posant en porte-parole de la contestation, incarnant l'esprit critique et la remise en question des valeurs politiques traditionnelles et établies. De ce fait, au cours de l'affaire, l'intellectuel ne se définissait pas tant par ce qu'il était mais par ce qu'il faisait, c'est-à-dire par son engagement dans l'affaire et son intervention sur le terrain du politique. Il communiquait sa pensée par des pétitions, des tribunes, des essais ou des traités, agissant comme une sorte de missionnaire, de professeur de grands principes au milieu des barbares. La figure de l'intellectuel se situait d'ailleurs au croisement de l'artiste et du savant, idéal revendiqué par Zola dans l'héritage du romantisme et du positivisme, pratiquant à la fois le combat littéraire et le combat social. En effet, l'intellectuel était l'homme du culturel, créateur ou médiateur, mis en situation d'homme du politique, producteur ou consommateur d'idéologie.

La figure de l'intellectuel a été liée dès l'affaire à un univers de valeurs qui restera tout au long du XX^e^ siècle[320]. En effet, le discours intellectuel s'est inscrit dès ses débats dans un débat conceptuel et abstrait, opposant les notions de Vérité et d'Erreur, de Bien et de Mal : l'intellectuel était engagé dans la lutte éternelle des grandes valeurs « humanistes », qui s'est manifestée pendant l'affaire Dreyfus dans le glissement du combat pour la vérité judiciaire au combat pour la Justice et la Vérité. Ainsi, le passage à l'abstraction du débat autour de

---

[319] Dans P. Ory et J.F. Sirinelli, *Les intellectuels en France, de l'affaire Dreyfus à nos jours*, *op.cit*. L'émergence de la figure de l'intellectuel a d'ailleurs contribué à l'évolution politique et culturelle de la France en gauchisant le paysage idéologique politique français.

[320] Sur l'évolution de la figure et du discours intellectuels, on pourra consulter, outre le dictionnaire des intellectuels déjà cité, R. Koren et Dan Michman, *Les intellectuels face à l'affaire Dreyfus alors et aujourd'hui*.

l'affaire Dreyfus a contribué à définir la figure de l'intellectuel, attaché à défendre derrière Dreyfus l'idéal de Justice et les valeurs humaines issues de la Révolution.

## 4. « Le Bottin de l'Elite »

Dans l'autre camp, la création du mouvement des intellectuels a eu des répercussions immédiates en suscitant à la fois condamnations virulentes et un alignement partiel sur leurs postures de combat. Préfigurant ce qui allait devenir un leitmotiv du discours nationaliste, la protestation dite des intellectuels a déclenché l'irritation et la moquerie des autres, engendrant de ce fait un nouveau type de lutte, portant sur les tentatives de disqualification et d'attaque ou au contraire sur la défense du nom d'intellectuel[321].

Ainsi, dans le *Journal* du 1er février 1898, Barrès, alors le plus admiré de la jeune génération, ironise sur les intellectuels en reprenant ce mot qui n'était pas encore institutionnalisé dans une chronique consacrée à « La protestation des intellectuels ! » : « Peut-être lisez-vous une double liste que publie chaque jour *L'Aurore* ; quelques centaines de personnages y affirment en termes détournés leur sympathie pour l'ex-capitaine Dreyfus. Ne trouvez-vous pas que Clemenceau a trouvé un mot excellent ? Ce serait la « protestation des intellectuels » !… On dresse le Bottin de l'Elite ! Qui ne voudrait en être ? C'est une gentille occasion. Que de licenciés ! Ils marchent en rangs serrés avec leurs professeurs… »[322]. Au sujet de la protestation, Barrès établira dans ce texte fondateur un amalgame entre intellectuels, juifs et protestants qui demeurera ancré dans le discours stéréotypé des antidreyfusards puis des nationalistes : « En résumé, les juifs et les protestants mis à part, la liste dite des intellectuels est faite d'une majorité de nigauds et puis d'étrangers – et enfin quelques bons français »[323]. Il y voyait en effet l'initiative de « pauvres esprits empoisonnés », « déchet fatal dans l'effort tenté par la société de créer une élite ». Cette conception allait de pair avec le nationalisme : l'enjeu de l'affaire Dreyfus pour les

---

[321] Voir M. Winock, *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*.
[322] « La protestation des intellectuels », *Le Journal*, 1er février 1898. cf. avec un texte différent, *Scènes et doctrines du nationalisme*, Ed. du Trident, 1987, pp. 38-39 (A. Pagès, « La vie littéraire au tournant du siècle », *L'Affaire Dreyfus au tournant du siècle*, p. 237-238).
[323] Cité par Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *op.cit*..

nationalistes tels que Barrès était la cohésion sociale, que les intellectuels sapaient puisqu'ils affaiblissaient l'instrument de la Défense nationale en mettant en cause un jugement de tribunal militaire. Pour eux, les valeurs universelles et l'individu comptaient plus que la patrie : « Quant aux intellectuels qui prétendent faire la lumière dans une affaire dont nous ne possédons pas les données, ils s'engagent moins par raison que par une passion malsaine. Sous les effets fâcheux du scientisme et du positivisme, ils ont perdu le sentiment de la nation. Ainsi s'explique leur aveuglement. « Le produit de l'université », l'Intellectuel est aussi « l'ennemi de la société » » Il n'a pas à intervenir dans une querelle dont le sens profond lui échappe ». Ce texte fit violemment réagir la société littéraire qui s'était engagée dans l'affaire, provoquant la rupture immédiate avec « son public préféré d'écrivain ». En effet, en s'attaquant aux valeurs fondamentales défendues par ces écrivains nouvellement engagés mais surtout en sapant ce qui constituait l'identité du groupe, Barrès blessa toute une jeunesse littéraire qui lui vouait une admiration sincère. Ce faisant, il baptisa le mouvement et contribua à renforcer la cohésion du groupe.

Parmi les autres antidreyfusards qui se livrèrent à cette disqualification du nom d'intellectuel, Coppée moqua le « seul intellectuel »[324] mais c'est Brunetière qui en fit le véritable cheval de bataille de son engagement dans l'affaire Dreyfus. Il s'est d'ailleurs engagé contre les intellectuels avant de s'engager contre Dreyfus. En effet, ses prises de positions dans l'affaire Dreyfus ont surtout visé à attaquer le mouvement en rendant les intellectuels responsables d'une atteinte à la patrie et aux institutions. Il aurait, comme le rapporte le journal de M. Paléologue, dès le lendemain de la protestation critiqué la prétention des intellectuels au savoir, contestant un pouvoir symbolique qui allait être accaparé par le camp dreyfusard : « Et cette pétition que l'on fait circuler parmi les *Intellectuels* ! le seul fait que l'on ait récemment créé ce mot d'*Intellectuels* pour désigner, comme une sorte de caste nobiliaire, les gens qui vivent dans les laboratoires et les bibliothèques, ce seul fait dénonce un des travers les plus ridicules de notre époque, je veux dire la prétention de hausser les écrivains, les savants, les professeurs, au rang de surhommes ». Il poursuivra d'ailleurs sa réflexion contre les agissements des intellectuels notamment dans son article « Après le procès » publié le 15 mars 1898 dans *La Revue des deux mondes* et à travers la ligue de la Patrie française qui mena une véritable campagne de propagande et fut directement créée afin de s'opposer aux intellectuels. C'est ainsi que Brunetière déclara à ce sujet, dans une

[324] *La petite République* du 1er janvier 1899

interview dans *Le Temps* qu'il fallait « défendre la patrie française… contre les menaces des soi-disant intellectuels »[325].

Valéry se livra au même mépris du nom et de la création du groupe sur un ton ouvertement injurieux : « On a vu sortir de terre des « intellectuels » inattendus. Ce mot était déjà bête. Le voici infâme. Clemenceau le penseur ! *La Revue blanche* organe de Descartes, peut-être ! Nos amis, jeunes vieilles-barbes partisans de je-ne-sais-quoi, enfin tout ce qui se repaît de mots vagues et de sottises condamnées, tout ce qui, sur les yeux, a une bande de fiente, et tout ce qui est un distributeur automatique à fiente s'est révélé »[326].

Dans le *Mercure de France*, Rémy de Gourmont véhiculait la même raillerie en rappelant une idée que Balzac formula dans une lettre à Madame Hanska, dans laquelle l'écrivain disait vouloir se lancer dans la politique et de fonder un parti des « *intelligentiels* » : « Je suis peut-être à la veille de commencer une existence politique qui pourrait, avec le temps, me donner une certaine influence. […] Comment nommerions–nous ce parti ? […] Le parti des *intelligentiels*, cela vous va-t-il ? ou simplement des *intelligents*. Cela vous va mieux, n'est-ce-pas ? Le nom prête peu à la plaisanterie, et, en ce pays-ci, la vanité étant toujours la maladie endémique du sol, on serait flatté d'y appartenir… »[327]. Il rapproche les deux initiatives pour mieux critiquer le mouvement des intellectuels : « La ressemblance s'arrête là, entre l'utopie de Balzac et la ligue piétiste qui fonctionne actuellement. Balzac entendait, en effet, "une presse qui n'aurait rien de désordonné, rien d'aveugle, et qui n'accepterait que des idées favorables au progrès, au développement et au bien-être moral et matériel du pays" ».

Au même titre que les dreyfusards furent immédiatement sensibles à la logique symbolique qui présidait à l'avènement du mouvement, les antidreyfusards ont rapidement perçu l'enjeu derrière cette nouvelle forme d'engagement et ont concentré de ce fait leurs critiques sur la figure de l'intellectuel. Dans la souscription Henry, par exemple, les dons étaient accompagnés de nombreux slogans anti-intellectuels, comme le montre le *Monument Henry* de Pierre Quillard, liste classée des souscripteurs.[328] Il ne s'agissait pas tant de critiquer leur opinion concernant la culpabilité de Dreyfus que d'attaquer leur position au sein du

---

[325] Sur cette question, on se rapportera à l'ouvrage d'Antoine Compagnon, *Connaissez-vous Brunetière ?*
[326] Lettre de Paul Valéry à Pierre Louÿs, Mars 1898, *Correspondance à trois voix*, p. 847.
[327] Lettre à Madame Hanska, Paris, 2 août 1835 (Remy de Gourmont, « Le parti des intelligentiels », *Le Mercure de France*, Janvier 1899, p. 153).
[328] Pour une approche et une analyse des commentaires de la liste Henry, l'article d'Henry Stephen Wilson, « Le monument Henry : la structure de l'antisémitisme en France : 1898-1899 », *Annales ESC*, mars-avril 1977, p. 265-291.

champ littéraire et de condamner la création d'un groupe qui tirait sa légitimité de la force symbolique de ses signataires pour faire un contrepoids politique.

# C. Les armes du combat : une bataille littéraire

## 1. Importance des journaux

La bataille littéraire menée par les intellectuels dreyfusards s'opposait à la véritable machine de guerre médiatique des antidreyfusards, mise en place et progressivement perfectionnée depuis la crise boulangiste pour atteindre son paroxysme pendant l'affaire Dreyfus[329].

La presse a joué un rôle fondamental pendant l'affaire Dreyfus, tant avant le début de l'affaire, par la campagne antisémite menée par *la Libre Parole* que pendant l'affaire où les journaux ont mobilisé l'ensemble de l'opinion. La stratégie médiatique antidreyfusarde se caractérisait en effet par un renouvellement des formes de la propagande, laissant une place considérable à l'image, à la caricature et à des objets et supports divers et par une production industrielle considérable, atteignant des tirages considérables (Janine Ponty évoque le chiffre d'un à un million et demi pour le *Petit Journal*[330], 500 000 abonnés à *La Libre Parole*, 170 000 pour *La Croix* : J. –Y. Mollier souligne le fait que la consommation de papier a doublé au plus fort de la crise, passant de 100 à 200 tonnes par jour à Paris).

---

[329] Voir supra, ainsi que les travaux de J.-Y. Mollier, notamment « La bataille de l'imprimé », *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, p.15-28 ; « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », in Kathryn M. Grossman (dir.), *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century France*, p. 274-286 et *Le Camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*.

[330] Janine Ponty, « Le Petit Journal et l'affaire Dreyfus », *art.cit.*, p. 641.

La société littéraire fut frappée de plein fouet par cette frénésie d'information, premier public du déluge médiatique. Alors qu'André Gide, à Rome au moment du procès Zola, dévalisait les kiosques de journaux si l'on en croit Claude Martin[331], Péguy évoquera cette fièvre d'information dans sa « Lettre du provincial », coup d'envoi de ses *Cahiers de la Quinzaine* : « Nous achetions sept ou huit journaux le matin, même des grands journaux, même des journaux chers, comme *Le Figaro* bien renseigné. Puis nous achetions des journaux à midi, quand il y en avait. Puis nous achetions des journaux à quatre heures, *Les Droits de l'homme* ou *Le Petit Bleu*[332]. Puis nous achetions des journaux le soir. Nous dévorions les nouvelles. Nous passions des heures et des jours à lire les documents, les pièces des procès »[333].

Ainsi, les journaux des deux camps se livrèrent une guerre d'influence au plus fort de laquelle personne n'était en mesure d'échapper au pouvoir de la presse, comme l'a souligné Paul Valéry dans une lettre à Pierre Louÿs : « En réalité, un individu ordinaire est sous l'autorité occulte de ces pouvoirs […] par son esprit qui (en général) est au pouvoir d'un quotidien quelconque, et à la merci de talents plus ou moins verbeux, d'un Jaurès, d'un Zola, d'un Drumont, d'un Rochefort »[334].

L'affaire Dreyfus fut donc largement relayée par la presse et c'est en partie les lignes directrices des grands journaux qui façonnèrent le paysage littéraire pendant l'affaire. À l'inverse, l'affaire fut une source de vitalité exceptionnelle chez les journaux dreyfusards à plus faible audience que le *Figaro* ou le *Petit Journal*. La mobilisation pour Dreyfus et les victoires des dreyfusards étaient un argument de vente et une condition de la bonne santé du journal. Ainsi, Zola exprima le lien étroit entre sa réussite politique et l'autorité de *L'Aurore* dans une lettre à Ernest Vaughan, 19 février 1899 : « Tant que *L'Aurore* aura l'affaire Dreyfus, elle aura son intérêt ; et ne serait-ce pas adroit de garder *Fécondité* pour le lendemain de l'Affaire, lorsqu'elle n'emplira plus les colonnes ? Enfin, si nous sommes victorieux, comme je l'espère encore, mon autorité aura doublé, vous publierez l'œuvre d'un vainqueur, dont le nom, jusque-là, ne sera pour beaucoup qu'un cri factieux. Je veux dire que vous

---

[331] C. Martin, *La Maturité d'André Gide*. *De* Paludes *à* L'Immoraliste *(1895-1902)*, p. 257.
[332] Feuille dreyfusarde parisienne, dirigée par Henri Deloncle, du 9 janvier 1898 au 12 mars 1900. *Le Petit Bleu*, né le 4 août 1898, dirigé par Gustave et Charles Simon, paraissait sur papier bleuté ; ce fut un des premiers journaux à tenter l'expérience de l'illustration.
[333] C. Péguy, *Lettre du Provincial*, *Cahiers de la Quinzaine*, I, 1, 5 janvier 1900, *Œuvres complètes en prose*, t. I, p. 287.
[334] Lettre de P. Valéry à P. Louÿs, 26 mars 1898, *Correspondance à trois voix*, p. 846.

bénéficierez de tout le public que l'innocence de Dreyfus reconnue ramènera à moi. » (*Corr. IX*, 415)

Dans le *Mercure de France*, l'antidreyfusard Rémy de Gourmont témoignait de la même corrélation entre succès médiatique et affaire Dreyfus : « Il faut faire monter le tirage. C'est un grand principe. On a vu des journaux mourir faute de fausses nouvelles, faut d'injures inédites, faute de spirituels mensonges. La presse vient d'avoir deux mois excellents ; elle s'en prépare un autre avec le procès Zola : l'industrie du papier ne doit être présentement que dans un marasme relatif »[335].

## 2. Un geste médiatique : rompre avec la stratégie du silence

Malgré l'avantage médiatique des antidreyfusards sur leurs adversaires, deux écrivains ont fait glisser le combat dreyfusard dans l'arène de la presse à grand tirage et de la propagande politique : Emile Zola et Octave Mirbeau. Au-delà des pétitions, des brochures et des écrits publiés par Pierre-Victor Stock qui ont permis la diffusion du discours dreyfusard tel que revendiqué par les intellectuels, ces deux écrivains ont eu recours aux mêmes moyens médiatiques que les antidreyfusards pour donner à leur cause une efficacité polémique. Zola et Mirbeau ont ainsi usé de leur expérience de journalistes et de polémistes pour donner à leur combat politique une portée plus populaire et large dans l'opinion. Comme l'a rappelé J.-Y. Mollier, ces deux écrivains ont longtemps pratiqué le métier de journaliste, le premier a travaillé dans les services de publicité de la société Hachette et le deuxième comme porte-plume d'un dirigeant du mouvement bonapartiste après 1870 : ce sont « deux spécialistes des techniques de commercialisation de la pensée, donc de la propagande, ce qui les place en situation un peu atypique à l'intérieur du groupe des intellectuels mobilisés. »[336]

Face à l'arsenal médiatique déployé par le camp adverse, Zola comprit que la bataille devait se jouer sur un terrain comparable et avec « J'Accuse… ! », donna au mouvement dreyfusard l'impulsion d'une stratégie médiatique. En effet, le mouvement a basculé au

[335] Rémy de Gourmont, « Le Masque de Fer », *Mercure de France*, février 1898, p. 529.
[336] J. -Y. Mollier, « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », art.cit., p. 282.

moment de la publication la fameuse lettre de Zola, qui, en brisant un mur de silence, a transféré le débat sur la place publique et fait éclater au grand jour ce que l'Etat-Major cherchait à cacher.

Alors que les dreyfusards étaient très faibles avant Zola, en marge de la grande presse et du champ littéraire et politique et que les protestations en faveur de Dreyfus étaient noyées dans la campagne antisémite menée par les journaux tels que *La Libre Parole* ou *Le Petit Journal*, Zola a amené l'Affaire Dreyfus sur la place publique en donnant de l'ampleur au mouvement par sa notoriété et par l'éclat de son acte.

En effet, après avoir débuté la campagne dreyfusarde en publiant trois articles dans les pages du *Figaro* puis ses « Lettre à la jeunesse » et « Lettre à la France » en brochure, le changement de stratégie opéré au moment de « J'accuse… ! » reflète sa volonté de combattre les antidreyfusards sur leur propre terrain : la rue. Le passage de la brochure à l'article de presse permettait d'atteindre un public plus vaste et les mécanismes mis en œuvre autour de « J'accuse… ! » révèlent l'impact sur l'opinion visé à travers des procédés dignes de la propagande antidreyfusarde : le titre court reprenant une formule frappante du texte (suggéré par Clemenceau), l'impression à 300 000 exemplaires et la vendue à la criée par les camelots ont immédiatement assuré le succès énorme de la lettre[337].

En réunissant les textes de son combat dreyfusard dans *La Vérité en marche*, Zola a évoqué les termes de son projet de campagne médiatique, définissant de ce fait une posture à la fois littéraire et politique qui utilisait la résonance de sa notoriété et la visibilité d'un quotidien pour bousculer le rapport de force : « Au moment de mettre cette brochure en vente, la pensée me vint de donner à ma Lettre une publicité plus large, plus retentissante, en la publiant dans un journal. *L'Aurore* avait déjà pris parti, avec une indépendance, un courage admirables, et je m'adressai naturellement à elle. Depuis ce jour, ce journal est devenu pour moi l'asile, la tribune de liberté et de vérité, où j'ai pu tout dire » (*VM*, 112). De même, dans ses *Impressions d'audience*, il rappellera sa volonté d'utiliser la presse comme arme stratégique et comme terrain de bataille : « Je choisis un journal, au lieu d'une brochure, pour me faire un procès de presse » (*VM*, 243).

En effet, par opposition aux groupuscules avant-gardistes, Zola connaissait le poids d'un mouvement collectif. Avec l'objectif d'atteindre le grand public, Zola fut d'ailleurs convoqué dans l'affaire Dreyfus comme un véritable expert en communication et Scheurer-

[337] Voir à ce sujet A.Pagès, *J'Accuse…! 13 janvier 1898*, *op.cit*..

Kestner ne s'était à cet égard pas trompé en faisant appel au romancier : il avait déclaré vouloir prendre « le conseil d'hommes habitués à parler aux masses »[338] en l'invitant en compagnie de l'avocat Leblois et de Marcel Prévost en novembre 1897 pour lui exposer ce qu'il savait de l'affaire. C'est ainsi que Zola proposa à Scheurer-Kestner une véritable stratégie médiatique : « Ce qu'il faut faire, dit Zola quand nous avons eu terminé d'exposer les faits, c'est que M. Scheurer-Kestner s'adresse enfin au public, au grand public. Il faut qu'il remue la masse en lui disant simplement mais carrément ce qu'il a fait et ce qu'il compte faire. Il n'en est que temps. Sa lettre fera un grand pas en avant. […] Mais à côté de la lettre de M. Scheurer-Kestner, il faut occuper le public par des récits donnés en petites tranches ; au jour le jour »[339]. Il s'agit ici d'une véritable stratégie de romancier qui reprend quasiment à l'identique la tactique de *La Libre Parole* utilisée au début du scandale de Panama et si vivement critiquée dans son roman *Paris*.

L'intervention de Zola a aussi modifié l'affaire en ce qu'elle a imposé un type d'intervention : en adoptant une posture scandaleuse et médiatique, la lettre de Zola a introduit les dreyfusards dans la bataille d'opinion telle qu'elle avait été amorcée par les antidreyfusards[340]. Alors que les initiatives dreyfusardes avant « J'accuse… ! » restait dans le domaine de la publication marginale, Zola a replacé la présence des dreyfusards sur le devant de la scène et les dreyfusards participèrent désormais à ce « spectacle quotidien de l'affaire », comme le nommait Alain Pagès, à travers la profusion de journaux, d'anecdotes et d'articles médiatiques[341].

Les conditions de parution des autres articles de Zola étaient également pensées en termes d'impact médiatique et d'efficacité polémique, à l'exemple de son article « Justice », paru le 5 juin dans les pages de *L'Aurore*. Dans une lettre à Fernand Labori du 3 juin 1899. Zola démontre ainsi sa maîtrise des codes de la communication de masse : « J'ai réfléchi, je trouve que, si on ne leur donne [aux journaux] que des extraits, ils se contenteront naturellement de publier ces extraits ; et l'article en souffrira beaucoup, il n'aura pas la pleine publicité que je désire. […] L'effet sera d'autant plus grand, qu'il paraîtra dans tous les journaux amis à la fois », lui écrit-il (*Corr. IX*, 493).

Le geste de Zola marqua donc le tournant capital et le début de la véritable Affaire Dreyfus, c'est-à-dire non pas l'affaire judiciaire mais la polémique virulente qui s'est

---

[338] Scheurer-Kestner, *Mémoires d'un sénateur dreyfusard*, cité par A. Pagès, *J'Accuse…! 13 janvier 1898*, *op.cit.*, p. 107.
[339] *Ibid*.
[340] Et telle qu'elle était portée par la propagande antidreyfusarde à grand renfort de stratégie médiatique tapageuse. Voir J.-Y. Mollier, *Le Camelot et la rue*, p.184 et ss.
[341] A. Pagès : « 1897-1898 : La vie littéraire au tournant du siècle », *art.cit*, p. 237.

répandue dans la presse, les salons, les pamphlets et les discussions enflammées et la société littéraire.

Autre spécialiste du journalisme à grand tirage, Mirbeau utilise finement l'écriture polémique à la fois pour accrocher le lecteur et pour cibler ses adversaires. Il réinvestit ainsi la forme traditionnelle de l'interview en la soumettant à une dynamique plus populaire et médiatique : la forme de l'interview imaginaire, utilisées dans la plupart de ses articles de combat, s'aligne sur la force de l'humour largement employée par les antidreyfusards, pour mettre les rieurs de son côté et ridiculiser les positions adverses. Délaissant l'essai et les démonstrations argumentées, il se sert de formules frappantes, de courtes narrations et de la force d'accroche des dialogues pour attirer l'attention. Mirbeau utilisera en effet dès le début de son engagement en faveur de Dreyfus de formes polémiques ciblées sur le lecteur et se donnant les moyens d'une efficacité publicitaire.

D'un point de vue stylistique, on peut remarquer que la prose de Mirbeau convoque certains traits récurrents de cette « littérature de trottoir » antidreyfusarde pour mieux les retourner contre ses adversaires. Il utilise ainsi allègrement la caricature, faisant par exemple de Lemaitre une « tête crispée de faune sur un corps bossu ». Il attaque également Drumont en retournant ironiquement ses propres armes contre lui, s'appuyant sur la même doxa antisémite dont la presse immonde abusait : Drumont devient ainsi sous la plume de Mirbeau le « dernier fléau inventé par Dieu le Père », c'est « le juif le plus laid, le plus ignoble, le plus puant des juifs ». Et c'est encore l'arme de l'humour dont il usera sans cesse tout au long de son combat : Déroulède devient un « patriote de Carnaval » ou encore « le grand tricolore », Cavaignac, « ministre de la guerre civile » ; Millevoye « un véritable homme d'Etat, et même de coup d'Etat », Sarcey est « le meilleur critique de l'Etat-Major » ; Rochefort « l'éternel insulteur de femmes », Esterhazy traîne avec lui son « immaculée trahison »[342].

Sa stratégie a d'ailleurs toujours été construite autour d'une volonté de communication et d'accroche avec le lecteur, non par des argumentations solidement construites et étayées, mais par des textes courts, emprunts de narration et de dialogues, souvent directement adressés : Mirbeau publiait dans *l'Aurore* des articles courts destinés aux « prolétaires » (« A un prolétaire »), dans un texte où le recours au tutoiement symbolise la volonté didactique de l'auteur, ou à un peuple qu'il appelait à la révolte (« Trop tard »), dans un recours à des invectives et des interrogations rhétoriques martelées et répétées pour engager à l'action.

---

[342] Voir P. Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*, et A.Vareille, « Un usage particulier de la caricature chez Mirbeau : le contre-type », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°15, 2008, p.102-124.

Comme l'a souligné J.-Y. Mollier, « il savait par expérience quel était le poids du papier couvert d'encre sur l'opinion des plus faibles et il retournait contre les adversaires du capitaine Dreyfus les armes que le mouvement bonapartiste des années 1875-85 lui avait appris à manipuler pour obtenir un résultat immédiat. »[343]

Il met d'ailleurs en scène dans ses courtes fictions polémiques les personnages caricaturés de la propagande antidreyfusarde. Ainsi, dans « Les cris de l'année » (*AD*, 202), un nationaliste type ponctue chacune de ses répliques par « Mort aux juifs ! » et ne peut s'empêcher de pousser des cris de gloire aux « faussaires et aux traîtres ». De la même manière que les dreyfusards, notamment Zola, Picquart, Reinach et Dreyfus étaient quotidiennement traînés dans la boue, insultés et caricaturés, Mirbeau attaquait ses adversaires de toute la force de sa plume : parmi ses cibles privilégiées figurait Arthur Meyer, le directeur du *Gaulois* et son ancien patron, qu'il a tourné en ridicule en lui faisant tenir des paroles absurdes ou des comportements quasi hystériques, hurlant « la bouche tordue, les yeux injectés de sang » « A bas les Juifs ! Monsieur !… »[344]. L'efficacité redoutable de la plume de Mirbeau est par ailleurs reflétée par la réaction de ses adversaires, à l'instar de Lucien Millevoye, qui après la lecture du « Cadavre récalcitrant » (*L'Aurore* du 5 septembre 1898) lui envoya ses témoins.

Conscients du rôle et du pouvoir de la presse sur les esprits, les intellectuels dreyfusards se sont également appuyés sur les atouts et les possibilités offertes par les journaux. Ils s'essayèrent à rivaliser avec le camp adverse, ayant eux aussi recours aux mêmes armes et aux mêmes instruments de la propagande de masse : *le Sifflet* fut créé afin de répondre au *Pssst… !*, des images d'Epinal, des placards et des statuettes à l'effigie des héros furent vendus par les camelots. Des journaux tels que *l'Aurore* ou *la Fronde* furent créés afin de répondre aux antidreyfusards et les caricaturistes se livraient une véritable guerre : Bob (Gyp) dans *la Silhouette* ou dans *La Libre parole*, Léandre au *Grand Guignol*, Alfred le Petit dans *l'Etrille*, Trick dans *La Patrie*, Fertom et Clérac au *Pilori* et Forain et Caran d'Ache au *Psst… !* s'opposaient à Henri Gabriel Ibels et Hermann-Paul au *Sifflet*, publié par Stock, qui éprouva les pires difficultés pour rentabiliser ce journal satirique, l'antisémitisme était un ingrédient plus facile à illustrer que le dreyfusisme.

---

[343] J.-Y Mollier, « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », art.cit., p. 283.
[344] « Idées générales », *L'Aurore*, 2 novembre 1898, (*AD*, .213), ou encore comme François Coppée qui se prend pour un soldat dans « A cheval, Messieurs ! »,(*AD*, 153).

Ainsi, les écrivains disposèrent pendant l'affaire Dreyfus d'un arsenal littéraire dont ils firent une utilisation massive. Devenue arme de combat, la presse fut à la fois l'instrument le plus efficace et le plus convoqué, tant par son influence sur l'opinion que par sa puissance polémique. Mais en consacrant l'affaire Dreyfus comme véritable bataille littéraire, les nombreux textes écrits pendant cette période répondent également à la logique symbolique de l'avènement de la figure de l'intellectuel au cœur du débat. En effet, la bataille littéraire participe de la particularité d'un combat mené au cœur du champ littéraire opposant les hommes de lettres aux autorités.

# II. L'écrivain au cœur de la cité

Alors que la mobilisation des intellectuels dreyfusards a redéfini les formes de l'engagement, la période de l'affaire Dreyfus a été pour les écrivains l'occasion de se pencher sur le statut de l'homme de lettres dans la société et d'interroger son rôle à la lumière de la dynamique collective de la mobilisation. En effet, la publication de « J'accuse… ! », dans *L'Aurore* du 13 janvier 1898, a marqué un tournant dans l'histoire de l'engagement en modifiant aussi bien les rapports de l'écrivain au pouvoir par l'attaque frontale du gouvernement qui y était formulée que la figure de l'écrivain engagé. Comme l'a écrit H. Mitterrand, il s'agit d'un texte unique dans l'histoire de la littérature engagée, avec lequel aucun autre exemple ne peut être comparé : « On ne refait pas J'accuse »[345].

[345] H. Mitterand, « Histoire, mythe et littérature. La mesure de J'Accuse !' », *Historical Reflections / Réflexions historiques*, 24/1, 1998, p. 23.

# A. Un point de rupture : un acte de cohésion du groupe

« J'accuse… ! » a tout d'abord provoqué accéléré la rupture de la société littéraire, suscitant un mouvement d'admiration immédiat au sein d'une partie de la société littéraire, tout en mécontentant les dreyfusards plus prudents, tels que Scheurer-Kestner et en provoquant évidemment une vive réaction chez les antidreyfusards[346].

Alors qu'il allait s'attirer les foudres du camp antidreyfusard et catalyser toutes leurs attaques, la lettre ouverte de Zola a exercé une réelle force de séduction au sein de la jeunesse littéraire, entraînant l'engagement immédiat d'une partie d'entre elle. En effet, la réception de «J'accuse » parmi les écrivains est révélatrice du pouvoir de fascination d'un tel geste : même si la lettre n'a pas forcément entraîné d'acte d'engagement de tous, elle a néanmoins touché les sensibilités littéraires, qui ont tout de suite vu la force de portée de ce geste.

Les témoignages de l'émotion que provoqua « J'accuse… ! » au sein de la société littéraire sont nombreux. Péguy commenta l'importance fondamentale et l'électrochoc que fut *J'accuse* dans la lutte dreyfusarde : « Ce fut la révélation du protagoniste. Il y eut un sursaut. La bataille pouvait recommencer. Toute la journée dans Paris les camelots à la voix éraillée crièrent *L'Aurore*, coururent avec *L'Aurore* en gros paquets sous le bras, distribuèrent

[346] En effet, la lettre de Zola provoqua également une rupture dans le camp des dreyfusards : certains auraient souhaité une tactique plus nuancée, à l'exemple de Scheurer-Kestner : « Zola s'est mis sur le terrain révolutionnaire dans une affaire qui a besoin de l'opinion. Quelle faute ! » (*Mémoires d'un sénateur dreyfusard*, cité par R. Gautier, *op.cit.*, p. 210). Voir aussi G. Le Beguec, « Zola repoussoir ? Les intellectuels libéraux et le refus du dreyfusisme », *Les Cahiers naturalistes*, XXVI, n°54, 1980, p. 282-298. et 0. Morgan, *art.cit*.

*L'Aurore* aux acheteurs empressés. Ce beau nom de journal, rebelle aux enrouements, planait comme une clameur sur la fiévreuse activité des rues. […] Le choc donné fut si extraordinaire que Paris faillit se retourner » et puis un peu plus loin, il écrit que cette lettre « n'est pas scandaleuse. Elle est profondément révolutionnaire »[347]. Léon Blum souligne d'ailleurs le choc amené par « J'accuse… ! » et le bouleversement de la stratégie des dreyfusards qui en découlait : « Ce système de la Résistance, clos, complet et parfait, une explosion venait de le bouleverser », « Le *J'accuse*… bouleversa Paris en une journée. […] Le numéro de *L'Aurore* avait fait un vacarme diabolique ; un souffle de tempête agitait à nouveau l'opinion », écrit-il dans ses *Souvenirs sur l'affaire*[348].

C'est le même élan d'engagement immédiat et spontané soulevé par le geste de Zola qui a entraîné André Gide : « Mais après cette seconde lettre, voyant la tragique allure que prend cette pièce à tiroirs secrets, j'ai immédiatement récrit à Blum qu'il pouvait disposer de mon nom », écrit il à Marcel Drouin[349]. Même s'il ne passera pas pendant l'affaire Dreyfus le cap de l'engagement, il ne manque pas d'être admiratif du geste de Zola : « Naturellement, les journaux étrangers portent aux nues Zola ; quel danger ? Mais comment ne pas le trouver admirable ! »[350], dans une lettre à Rouart écrite le même jour, il oppose la lettre de Drumont[351], « étriquée, maladroite, vilaine et dissonante » à « celle de Zola admirable » avant d'ajouter « et ma foi, s'il cherche la gloire, il faut avouer qu'il a pris le bon moyen (surtout s'il se fait coffrer) »[352] et enfin, dans une lettre à Valéry datant du 18 janvier, il concilie sa crainte de déplaire à son ami et son enthousiasme pour Zola : « C'est heureux que je ne sois pas à Paris ; tu me prouverais probablement que je suis absurde de m'emballer pour la lettre de Zola, et cela me serait extrêmement désagréable. »[353]

Autre écrivain qui sera repoussé par l'esprit de clan dreyfusard mais qui ne manqua pas d'enthousiasme vis-à-vis de la lettre de Zola, le jeune Romain Rolland évoquait dans ses mémoires « son immortel *J'accuse !* », « son cri héroïque d'accusation » avec lequel Zola allait « secouer le monde » (*M*, 290). De même, Jules Renard fut immédiatement séduit par le

---

[347] C. Péguy, « Les récentes œuvres de M. Zola », *Le Mouvement socialiste*, n°20 et 21 des 1er et 15 novembre 1899, *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 244-245.
[348] L. Blum, *op.cit*. p. 120.
[349] 16 janvier 1898, « Lettres à Marcel Drouin (1895-1925) », p.15.
[350] *Ibid*.
[351] Le 14 janvier 1898, dans *La Libre Parole*, paraît une «Lettre de Drumont au Président de la République », titre s'étalant sur six colonnes : il « accuse » Reinach, Mathieu Dreyfus, Leblois « de s'être faits les auxiliaires et les agents de l'étranger » et dénonce « le Syndicat », la « machination juive » déployée contre la France : « les vrais Français, sans acception de parti et de croyance, abominent et exècrent ces exploiteurs et ces corrupteurs qui, après s'être enrichis à nos dépens, se servent de l'or qu'ils ont volé pour démolir l'autel même de la Patrie ».
[352] Lettre à Eugène Rouart, *Correspondance, I (1893-1901)*, p. 432.
[353] Lettre de Gide à Valéry, 18 janvier 1898, *Correspondance (1890-1942)*, p. 310. Je reviendrai plus longuement sur les hésitations de Gide dans le 2e chapitre.

geste de Zola, notant dans son journal : « Son livre le plus beau, c'est son acte. On peut dire que, ce jour-là, il a enfin trouvé sa voie. »[354]

Au-delà d'une conviction, c'est surtout le geste de Zola qui a été approuvé par la société littéraire, exerçant un immense pouvoir de séduction qui allait entraîner une jeunesse littéraire qui lui était partiellement hostile. Il ne s'agit pas d'être convaincu de l'innocence de Dreyfus mais d'admirer l'acte de rébellion de l'écrivain, l'acte de libre-pensée de l'écrivain.

L'enthousiasme de la jeunesse littéraire est révélateur de l'originalité de ce mouvement littéraire né sous le patronage de Zola : l'admiration collective marque une prise de position politique en faveur de la stratégie de la rupture, un acte de cohésion du groupe. A l'inverse des « libéraux » qui étaient convaincus de l'innocence de Dreyfus mais qui ont rejeté la violence de l'acte de Zola, l'adhésion de la jeunesse littéraire a révélé la cohésion stratégique de ce milieu en devenir, l'apologie à la fois d'une opinion autour de l'innocence mais surtout d'une posture de l'écrivain face à la société. Ainsi, la société littéraire reprit le flambeau du rejet politique amorcé par Zola pour s'inscrire dans la même ligne d'action. Comme l'a souligné Christophe Charle, ils ont aussi défendu leur « droit au scandale »[355], non seulement leur conviction de la nécessité d'une révision mais surtout une posture frondeuse et libre face aux autorités : le droit des écrivains à opposer une pensée libre et affranchie à un appareil étatique injuste. Désormais, la rupture de « J'accuse… ! » n'était plus une provocation isolée, elle devenait le cri de tout un groupe et derrière Zola, les dreyfusards allaient être unis par une unité de pensée et par une unité de moyens d'action.

Le geste de Zola a donc eu pour effet de « forcer l'engagement », suscitant l'enthousiasme immédiat d'une partie de la jeunesse littéraire et poussant chacun à prendre clairement position : comme l'écrira Gide dans son *Journal* en 1918, « Il n'y aura pas de troisième parti. Ce sera comme au moment de l'Affaire Dreyfus ; on devra être *pour* ou *contre*, malgré qu'on en ait. »[356] Par sa rupture avec le discours officiel, par sa stratégie de mise en accusation et par la dimension morale qu'il avait intégrée dans sa défense de Dreyfus, Zola a donné au mouvement dreyfusard une cohérence nouvelle, encouragé l'effet de solidarité collective derrière lui et imposé le regroupement. Dans son *Hommage à Zola*, Pierre Quillard remarquait cette dynamique originale : « Il oblige à prendre parti quiconque n'a pas

[354] Décembre 1909, *Journal*, *1887-1910*, p. 1257.
[355] C. Charle, *Naissance des « intellectuels »*, p. 80.
[356] *Journal (1889-1939)*, p. 649.

l'âme servile et féroce d'un valet d'autel, de caserne, de bagne ou de guillotine. Ainsi, l'attitude d'Émile Zola n'a pas seulement été belle et généreuse, mais utile à l'affranchissement intellectuel de la conscience française : elle a révélé à eux-mêmes et à autrui des êtres qui s'ignoraient et les a contraints à se montrer tels qu'ils sont, avec leur véritable nature. »[357] De même, après le procès Zola, *La Revue Blanche* lui rendit hommage, réduisant l'affaire Dreyfus à une prise de position pour ou contre lui : « M. Zola a institué un débat nécessaire. Il faut désormais être résolument pour ou contre lui, pour ou contre les libertés atteintes du même coup. Nous applaudissons M. Zola accusateur, Nous nous inclinons devant M. Zola condamné »[358].

Ainsi le geste de Zola a modifié le rapport à l'engagement des écrivains : pour reprendre la distinction établie par A. Pagès entre adhésion et engagement, entre le choix d'un camp et l'engagement plus profond qui s'inscrit dans un mouvement collectif « où sera vécue l'expérience de la solidarité »[359], on peut noter que au-delà des convictions personnelles concernant la révision du procès de Dreyfus, le ralliement à la cause dreyfusarde était désormais indissociable à la fois de la dimension collective et de la posture contestataire frondeuse de Zola. « J'accuse… ! ».

Alors que certains n'étaient pas sûrs de l'innocence ou de culpabilité de Dreyfus, ils ont suivi Zola dans l'admiration d'un geste qui posait les bases d'un nouveau rapport au discours politique et qui ouvrait la porte d'une réflexion sur la Justice. Au contraire, d'autres écrivains, convaincus de la justesse de la cause dreyfusarde ont refusé de prendre part au mouvement collectif pour ne pas faire partie d'un groupe, comme c'est le cas de Gide ou Romain Rolland. Sous le double patronage de Zola et de Herr émerge donc la conscience d'une force collective : les dreyfusards se constituent en tant que groupe, sous l'impulsion de Herr, derrière le combat moral et idéologique amorcé par Zola. Le dreyfusisme devient ainsi un mouvement littéraire autour de deux personnalités, qui ont chacune contribué à mobiliser la société littéraire d'une manière différente, Zola par la puissance de son image médiatique et de sa figure devenue rapidement symbole et Herr par le travail souterrain de la constitution d'une œuvre politique collective.

---

[357] Livre d'Hommage des lettres françaises à Emile Zola, p. 104 (C. Charle, « Champ littéraire et champ du pouvoir : les écrivains et l'affaire Dreyfus », *art.cit.*, p. 262).
[358] « Hommage », *La Revue Blanche* n° 114, 1er mars 1898, vol. 15, p. 321.
[359] Voir A. Pagès, « Emile Zola : " Je trouvais lâche de me taire" », *art.cit.*, p. 140.

## B. « Le plus grand acte révolutionnaire du siècle » : Une rupture politique

Qualifié par Jules Guesde du « plus grand acte révolutionnaire du siècle », le geste de Zola a transformé l'engagement de quelques dreyfusards isolés d'avant-garde en une véritable révolution intellectuelle. Au-delà de la dimension médiatique de la lettre, utilisée comme arme de combat, cette rupture se déploie également au niveau politique.

Texte fondateur d'un élan d'engagement de la jeunesse littéraire, la lettre « J'accuse… ! » a marqué une rupture l'histoire de la littérature engagée, non seulement par sa puissance rhétorique mais surtout par le fait qu'il s'agit d'un acte intellectuel essentiel.

La dimension profondément subversive du texte découle du fait qu'il fut capable de transformer la situation de l'affaire au lendemain de l'acquittement d'Esterhazy, ouvrant l'affaire Dreyfus dans l'espace public et forçant les autorités et l'Etat-Major à la défense, à la parole, et donc fatalement à l'aveu de leur culpabilité. Jusqu'alors, les partisans de la révision avaient orienté leur débat autour des principes abstraits de la vérité et de la justice et s'étaient heurtés aux mécanismes infranchissables du secret d'Etat : « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus » avait affirmé Jules Méline en 1897, devant la chambre.

Ainsi, avec « J'accuse… ! », Zola bouleversa le rapport de l'écrivain au pouvoir en rompant avec cette politique du silence, utilisant sa condamnation comme moyen de parvenir à ouvrir le débat : il s'agissait de sortir du cadre de la loi afin de mieux attaquer l'appareil

judiciaire, de se placer volontairement dans l'illégalité afin de pouvoir prendre la parole au tribunal.

A ce titre, on ne peut que souligner la parfaite maîtrise de Zola à l'égard de sa stratégie : en effet, comme l'a souligné Alain Pagès dans « La rhétorique de J'accuse… ! », ce texte est un « acte de parole »: « La parole est un acte : accusation, doublée de diffamation, l'une et l'autre parfaitement conscientes et maîtrisées »[360]. Echappant au rôle traditionnel du pamphlet, le texte de « J'Accuse… ! » est entièrement compris dans la valeur performative de son titre : publier ce texte, c'était faire le procès de l'Etat-Major, c'était ouvrir le procès de l'affaire Dreyfus. L'auteur et l'éditeur savaient à quels risques judiciaires ils s'exposaient : « En portant ces accusations, je n'ignore pas que je me mets sous le coup des articles 30 et 31 de la loi sur la presse du 29 juillet 1881, qui punit les délits de diffamation. Et c'est volontairement que je m'expose. […] Qu'on ose donc me traduire en cour d'assises et que l'enquête ait lieu au grand jour ! J'attends » (*VM*, 124), affirmait-il. Dans « Impressions d'audience », il a également rappelé le geste politique à l'origine de la lettre ouverte : « Tout a été calculé par moi, je m'étais fait donner le texte de la loi, je savais ce que je risquais ». Détaché des autres, sur le feuillet où sont griffonnées ces notes, un mot résume toute la force de son action : « Préméditations ». L'illégalité de la position de Zola faisait donc partie intégrante de sa stratégie polémique.

C'est cette préméditation qui donne à « J'accuse… ! » sa dimension fondamentalement binaire dont parle V. Duclert dans « Le procès Zola » : à la fois pamphlet et acte politique par le procès qui devait nécessairement en découler pour permettre l'avènement de la vérité, « J'accuse… ! » est un acte d'engagement indissociable de son pendant judiciaire. C'est à ce titre que le critique parle de « l'objet « J'Accuse… ! » formé de la réunion de la lettre publique et du procès d'assises »[361].

En faisant de sa personne physique l'instrument de son engagement au service de la cause dreyfusarde, la dimension sacrificielle de l'engagement de Zola a intégré une stratégie médiatique. Il percevait ainsi son sacrifice comme un élément d'efficacité supplémentaire : « Il faut que je fasse de la prison, pour que l'abomination soit complète », écrit-il à G. Charpentier début mars 1898 (*Corr. IX*, 167) et dans « Justice », il s'exclame « la prison,

---

[360] A. Pagès, « La rhétorique de "J'accuse… !" », *art.cit.*, p. 141.
[361] V. Duclert, « Le procès Zola en 1898. L'accomplissement de 'J'accuse...!' », in Kathryn M. Grossman, Michael E. Lane, Bénédicte Monicat, Willa Z. Silverman (dir.), *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth Century France*, p. 218

grand Dieu ! mais je n'ai jamais demandé que la prison ! » (*VM*, 148), soulignant l'importance de la mise en scène de cette lutte et de cette dimension sacrificielle revendiquée.

A la fois texte polémique et acte politique, ce texte instaure donc une posture de l'écrivain unique en son genre, se démarquant des autres textes parus en faveur de Dreyfus par sa virulence et par l'attaque frontale des autorités qui y étaient déployées. C'est véritablement la lutte de l'écrivain au pouvoir qui est stigmatisée dans cette lettre, agissant comme un acte de défi et opposant l'écrivain à l'institution entière qu'il provoque : « On m'a condamné *au maximum*, et je tiendrai *au maximum* », déclarera-t-il le 8 mars 1898 dans une entrevue au *Odesskié novosti* (*Corr. IX*, 165) après sa condamnation.

On peut enfin insister, comme l'a fait H. Mitterand, sur l'impact de ce texte sur les événements de l'affaire Dreyfus et sur la dimension unique de ce pamphlet dans la littérature polémique : « Au XX^e^ siècle, si le modèle de « J'Accuse… ! » a été souvent invoqué, plagié, réclamé, aucun écrivain, semble-t-il, n'a réussi à bousculer par sa parole l'actualité politique et nationale et même au regard des textes engagés qui ont précédé « J'accuse… ! », rares sont les interventions de ce type qui ont réussi à renverser ou à modifier le cours des choses »[362]. C'est certainement l'efficacité frondeuse de ce geste qui ouvrit à Zola les portes du Panthéon : « Zola accéda au Panthéon grâce à « J'Accuse… ! »[363], écrit Vincent Duclert dans « Le procès Zola ».

La période de l'affaire Dreyfus a donc marqué un tournant sans précédent dans l'histoire de la littérature engagée, à la fois par l'action collective des écrivains qui fit du mouvement intellectuel une force politique et par la dimension subversive et « révolutionnaire » de « J'accuse… ! », qui à travers son impact politique sur le cours des événements dépassait le cadre classique du pamphlet ou de l'article de diffamation.

---

[362] Voir H. Mitterand, *« Histoire, mythe et littérature. La mesure de J'Accuse !' », art.cit.*, p. 22.
[363] V. Duclert, « Le procès de Zola en 1898. L'accomplissement de 'J'accuse...!' », art.cit., p. 217.

# C. Un archétype héroïque

## 1. « Que mes œuvres périssent, si Dreyfus n'est pas innocent ! »

Renouvelant les formes de la contestation, l'affaire Dreyfus a de ce fait été un moment de réflexion collective sur les formes de l'engagement, sur la relation entre littérature et politique, et sur le rôle de l'écrivain. En cela, « J'accuse… ! » a eu un impact considérable : Zola y a repris un rôle hérité de schémas classiques tout en modifiant le moyen de l'action, faisant de sa lettre ouverte un acte politique.

Au cœur de la mobilisation dreyfusarde, la vision de la littérature était devenue indissociable de l'engagement. En effet, dans le sillage de la sensibilité politique des écrivains éveillée avant l'affaire, la période de l'affaire Dreyfus a été marquée par l'image de l'écrivain ayant un rôle politique à jouer. Comme l'a souligné Alain Pagès, « En réalité, ce que l'Affaire a transformé, c'est moins la littérature elle-même que la figure de l'homme de lettres ou de l'érudit. Le personnage de l'intellectuel bouleverse un ordre ancien, de l'écrivain dans son cabinet de travail qui n'agit pas. »[364]

Outre la continuité qu'on peut établir entre son engagement dans l'affaire Dreyfus et dans l'affaire Manet[365], Zola ne cessera d'inscrire son combat pour l'affaire Dreyfus dans le

[364] A. Pagès, « La vie littéraire au tournant du siècle », *art.cit.*, p. 236.
[365] Voir H. Mitterand, *Zola Journaliste, de l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus*.

sillage de sa carrière littéraire. Dans la « Lettre à la France », il écrit « Et j'oserai tout dire, car je n'ai jamais eu qu'une passion dans ma vie, la vérité, et je ne fais ici que continuer mon œuvre » (*VM*, 102) ; dans « Justice », «Je suis un libre écrivain qui n'a eu qu'une passion dans sa vie, celle de la vérité, qui s'est battu pour elle sur tous les champs de bataille. Depuis quarante ans bientôt, j'ai servi mon pays par la plume, de tout mon courage, de toute ma force de travail et de bonne foi » (*VM*, 149) ; dans la lettre à Mme Alfred Dreyfus, parue dans *l'Aurore* du 29 septembre 1899, il établit un parallèle entre les foudres que lui ont attirées son activité littéraire et son engagement dans l'affaire Dreyfus : « Voilà quarante ans que je travaille, quarante ans que je me tiens debout par le mépris des injures que m'a values chacune de mes œuvres » (*VM*, 175). À travers son engagement, Zola a établi une continuité stricte entre son activité littéraire et son rôle politique. En posant un regard rétrospectif sur sa lettre « J'accuse… ! », l'engagement de sa plume relevait pour lui d'une mission de l'écrivain : « J'écris simplement cette lettre pour le grand honneur de l'avoir écrite. Je fais mon devoir », écrit-il dans sa « Lettre au Sénat », (*VM*, 192). Dans « Justice », il revint sur son texte et réitéra sa volonté de se poser en écrivain doté d'une mission de lutte, alliant la « lyre et l'épée » : « Mon ambition unique est de continuer mon combat de vérité par la plume » (*VM*, 152).

Ainsi, la passion de la vérité telle qu'il l'avait entreprise à travers son esthétique naturaliste venait rejoindre la vérité sur l'erreur judicaire de l'affaire Dreyfus : l'acte de Zola relevait donc de la dynamique de son œuvre littéraire antérieure, comme si « J'accuse… ! » s'inscrivait dans une logique artistique liée à l'art social tel que le pratiquait Zola.

Dans la « Déclaration au jury », sa qualité d'écrivain s'intégrait dans un ethos de sincérité et de bonne foi : « Dreyfus est innocent, je le jure. J'y engage ma vie, j'y engage mon honneur. Devant le monde entier, je jure que Dreyfus est innocent. Et par mes quarante années de travail, par l'autorité que ce labeur a pu me donner, je jure que Dreyfus est innocent. Et par tout ce que j'ai conquis, par le nom que je me suis fait, par mes œuvres qui ont aidé à l'expansion des lettres françaises, je jure que Dreyfus est innocent, que tout cela croule, que mes œuvres périssent, si Dreyfus n'est pas innocent ! » (*VM*, 133)

Au-delà de l'innocence de Dreyfus, c'est une vision du rôle de l'écrivain que Zola affirme ici : l'enjeu était aussi bien de défendre Dreyfus que de justifier la légitimité de l'écrivain dans le combat judiciaire. L'effet rhétorique de cette profession de foi est d'ailleurs placé au service de l'affirmation de l'ethos de l'écrivain : en cinq phrases, Zola répète cinq fois à l'identique le même syntagme, « Dreyfus est innocent », associé de manière symétrique

au « Je » de l'auteur, par la répétition de son engagement solennel, « je le jure ». Il s'opère également une gradation dans l'effet oratoire de la phrase, gagnant en force, en assurance et en éloquence à travers la répétition martelée de la même affirmation, portée par des phrases de plus en plus longues. Les deux premières phrases courtes et binaires annonçant l'affirmation de la conviction de l'innocence de Dreyfus sont ainsi reprises et développées jusqu'au lyrisme dans les phrases suivantes. Dans un effet de parallélisme syntaxique (la polysyndète avec « Et » en début de phrase ainsi que la reprise anaphorique du syntagme introduit par « par »), Zola développe progressivement et graduellement tout ce qui fait l'autorité morale de l'écrivain : « par mes quarante années de travail », « par l'autorité », « par tout ce que j'ai conquis », « par le nom que je me suis fait », « par mes œuvres ». Mais c'est la chute de cette déclaration qui achève l'effet rhétorique : la double tournure exclamative finale vient rompre le parallélisme syntaxique, versant dans le pathétique avec l'image de l'effondrement (« que tout cela croule ») et de la mort (« que mes œuvres périssent »).

Dans une curieuse équivalence entre l'innocence du condamné et la carrière littéraire de l'écrivain, cette déclaration agit comme l'affirmation de la littérature comme gage de pureté des intentions de l'auteur et pose la question du statut de l'écrivain engagé : en effet, c'est ici le travail de l'écrivain qui confère à Zola sa légitimité dans le débat politique. Il s'agit de la preuve de son indépendance, de son intégrité, d'un gage de bonne foi que l'auteur apporte au jury et à la France[366].

Pour Zola, l'engagement dans l'affaire Dreyfus relevait d'un projet littéraire construit : il souhaitait établir un prolongement entre le combat politique et l'activité littéraire, alliant de ce fait les deux aspects fondamentaux de la figure de l'intellectuel. L'action politique et l'œuvre littéraire étaient donc amenées à devenir les deux facettes d'une même œuvre, chacune se situant dans le prolongement de l'autre.

Pour ses contemporains, l'association stricte entre l'activité littéraire et politique de Zola ne faisait aucun doute, et les deux facettes de l'écrivain étaient désormais considérées comme complémentaires et indissociables . En effet, dans son « Hommage à Emile Zola », Bouhélier souligne précisément ce qui caractérisera l'engagement intellectuel et l'articulation entre œuvre littéraire et politique : « La vie de Zola est un grand exemple. Apprécier le romancier sans étudier l'homme public, cela serait impossible aux futurs historiens de notre époque. Les deux expressions de Zola, l'action littéraire et l'action publique se

[366] Voir à ce sujet A. Pagès, « La Rhétorique de J'accuse », *art.cit*. p. 139.

détermineraient l'une par l'autre »[367] De même, Eugène Brieux lui adressa après son geste la lettre suivante, inscrivant sa condamnation dans le prolongement de son œuvre littéraire : « Après avoir donné, dans la littérature, le plus beau modèle de méthode et de ténacité dans le travail, vous avez transporté votre champ d'action de la fiction dans la réalité, vous avez passé de la parole à l'acte, et c'est dans la vie elle-même que vous venez, cette fois, de faire un chef d'œuvre »[368].

L'exemple de Zola dans l'affaire Dreyfus est à ce titre emblématique de la figure de l'écrivain engagé dans la société, illustrant l'association étroite entre l'activité littéraire et la conscience politique.

## 2. De l'écrivain au mythe

La figure de Zola cristallise de ce fait une admiration de dévotion et devient pour cette jeunesse littéraire à la fois un modèle et un symbole. L'exil de l'auteur a sans doute contribué à renforcer ce mythe : forçant le sacrifice par son propre sacrifice, les livres et témoignages d'hommage viennent consacrer tel un manifeste la communion de pensée et d'action de la jeunesse dreyfusarde.

Zola a suscité chez les écrivains un mouvement d'admiration enthousiaste, l'érigeant en figure phare de la jeunesse littéraire politisée et le consacrant en chef de file d'un nouvel ordre littéraire politique.

La consécration collective de Zola passa par la multiplication d'hommages privés et publics et de témoignages de solidarité[369]. Les écrivains dreyfusards publièrent un nombre important de recueils d'hommage et de soutien, tel que l'« Adresse à Emile Zola », dans l'*Aurore* du 2 février regroupant entre autres les contributions de Octave Mirbeau, Paul Brulat, Félix Fénéon, René Ghil, Pierre Quillard, Saint-Georges de Bouhélier, Laurent Tailhade, Camille Mauclair, George de Courteline[370], le numéro spécial « Hommage des

[367] Cité par C. Charle, « Champ littéraire et champ du pouvoir : les écrivains et l'affaire Dreyfus », *art.cit.*, p. 113.
[368] Eugène Brieux à Zola, B.N., MSS, n.a.f. 24511, f°340-341, *Corr. IX*, 478.
[369] Voir A. Pagès, *Emile Zola. De J'accuse au Panthéon*, p. 97-102.
[370] Voir O. Mirbeau, *L'Affaire Dreyfus*, *op.cit.*, p. 55.

Jeunes écrivains à Emile Zola » paru dans *L'Essor* du 6 février 1898, auquel ont collaboré entre autres Sully Prudhomme, Péguy, Pierre Quillard, Paul Adam ; le 15 mars, *Le Siècle* lança une souscription pour faire une «médaille en or commémorant *J'accuse*, réunissant 2000 signatures,dont celle de Mirbeau, Alfred Bruneau, Camille Pissaro, Francis de Pressensé, Félix Fénéon, Louis Havet, Paul Alexis, Joseph Reinach, Jules Renard ou encore Jean Psichari ; le *Livre d'hommage des Lettres Françaises*, paru le 19 juillet le lendemain du départ en exil de Zola et réunissant les signatures de Séverine, Georges Clemenceau, Octave Mirbeau, Arthur Ranc, Hector Denis, Georges Lorand, Maurice Maeterlinck et Emile Verhaeren. Zola était également désigné président d'honneur pendant son exil du comité « Vérité Justice Liberté » fondé par Paul Alexis[371]. À ce titre, la présence de Zola agissait comme véritable force de ralliement, comme le suggère une lettre de Paul Brulat à Zola datée du 11 octobre « Vous savez peut-être qu'il se fonde à Paris un grand journal littéraire et politique, *La Volonté*, dont le premier numéro paraît le 17 de ce mois. […] Ce journal sera un journal de jeunes, une œuvre de renaissance et de régénérescence, et qui défendra énergiquement votre cause, c'est-à-dire la cause de la vérité et de la justice. » (*Corr. IX*, 338)

À ces hommages collectifs viennent s'ajouter les témoignages privés, prouvant à quel point la figure de Zola était pour les dreyfusards le centre de leur mobilisation. Dans sa correspondance, Mirbeau témoignera de l'importance de la figure de l'écrivain exilé : « Nous ne pensons qu'à vous, il n'est pas une minute de notre existence que vous ne la remplissez tout entière. Quelle tristesse ! Quel écoeurement ! Quel dégoût ! Et que pouvons-nous faire, maintenant que tous ces gens ont mis leur botte sur la justice ? » (*Corr. IX*, 270), lui écrit-il pendant son exil. Outre les mouvements de foule qui secouaient les universités, les lettres de soutien lui arrivaient par milliers, comme Zola en témoigne dans une lettre à Bjørnstjerne Bjørnson datée du 22 janvier 1898 où il écrit « Je suis ici emporté dans un tel, torrent, que je ne trouve même pas une minute pour crier merci aux défenseurs de la vérité et de la justice, qui se lèvent du monde entier. » (*Corr. IX*, 151)

---

[371] L'ampleur de la mobilisation en faveur de Zola était également importante à l'étranger : le 29 janvier, l'hebdomadaire autrichien Die Wage recueille 16000 signatures, dont nombreux écrivains, journalistes, acteurs, musiciens en faveur de Zola. Le 28 janvier, Miguel Sawa lance une manifestation de soutien à Zola « A la juventud española » publié dans le *Don Quijote* 2000 signatures. A Valence, Blasco Ibañez, *El Pueblo* : envoie à Zola un album recueillant 30000 signatures. A ces témoignages publics s'ajoutent des milliers de témoignages privés : voir A. Pagès, *Emile Zola. De J'accuse au Panthéon*, p. 97-112 et M. Ayne, « "J'admire…" Lettres de soutien à Emile Zola dans l'affaire Dreyfus », *Cahiers naturalistes*, n°82, 2008, p. 7-19.

Ainsi, l'image de l'écrivain engagé fut non seulement centrale à la mobilisation en faveur de Dreyfus, elle fut idéalisée et rapprochée du mythe littéraire topique de l'écrivain prophète à travers de nombreux témoignages d'admiration.

## 3. La lettre d'un Voyant

Zola a par ailleurs largement relayé cette vision idéalisée du rôle de l'écrivain. Dans ses prises de positions sur l'Affaire Dreyfus, il a souvent inscrit sa démarche dans une conception plus large de la mission de l'écrivain dans la société. C'est ainsi qu'il a évoqué le devoir de mémoire des poètes dans sa lettre à Mme Alfred Dreyfus : « Comptez sur nous pour sa glorification. C'est nous, les poètes, qui donnons la gloire, et nous lui ferons la part si belle que pas un homme de notre âge ne laissera un souvenir si poignant » (*VM*, 173). Il y a renoué pendant l'affaire Dreyfus avec l'image de l'écrivain comme guide de la société et un mythe du poète voyant: « Croyez-moi, les poètes sont un peu des voyants » (*VM*, 144). De même, il a rapproché son engagement dans l'affaire d'un devoir atemporel de justice qui incombe aux écrivains : « C'est nous, les poètes, qui clouons les coupables à l'éternel pilori. Ceux que nous condamnons, les générations les méprisent et les huent. Il est des noms criminels qui, frappés par nous d'infamie, ne sont plus que des épaves immondes dans la suite des âges. La justice immanente s'est réservé ce châtiment, elle a chargé les poètes de léguer à l'exécration des siècles ceux dont la malfaisance sociale, dont les crimes trop grands échappent aux tribunaux ordinaires » (*VM*, 174). Ainsi, il suggéra que la réhabilitation de Dreyfus était à inscrire dans un projet plus large, celui d'une société idéale rêvée par les poètes : « Pour la première fois, dans les temps, l'humanité entière a eu un cri de libération, une révolte d'équité et de générosité, comme si elle ne formait plus qu'un peuple, le peuple unique et fraternel rêvé par les poètes » (*VM*, 173).

Au-delà d'un geste solitaire, le rôle de l'écrivain se donnait également à voir comme force de ralliement : ce geste politique devait être pour Zola le moyen de rallier la jeunesse politique à l'engagement, un moyen d'ouvrir le champ littéraire sur la responsabilité politique et d'amorcer un mouvement plus vaste. Zola a accompli une telle démarche en passant des

articles descriptifs du *Figaro* à de grandes adresses lyriques, lancées à la « Jeunesse » et à la « France ». Cette posture a par ailleurs été suivie d'un appel de ralliement à tous les autres écrivains, dans une volonté d'étendre à tous les écrivains cette mission humaine et sociale : « C'est à ceux-là, France, que je fais appel. Qu'ils se groupent, qu'ils écrivent, qu'ils parlent ! Qu'ils travaillent avec nous à éclairer l'opinion, les petits, les humbles, ceux qu'on empoisonne et qu'on fait délirer ! » (*VM*, 109) ; il appela ainsi les autres écrivains à suivre son geste dans un élan d'engagement littéraire massif : « A l'œuvre donc, par la plume, par la parole, par l'action ! » (*VM*, 154).

Il s'agissait donc pour lui d'une vision où tous les écrivains devaient participer de ce même mouvement littéraire orienté vers l'engagement, étendant à l'ensemble du champ littéraire son idéal.

Cet appel à l'engagement sera d'ailleurs repris et amplifié par les écrivains dreyfusards : tous ancreront leur engagement dans le sillage de Zola, reprenant le même rôle d'éveil d'une opinion égarée et de mission de l'écrivain. Sous l'impulsion de Zola, de nombreux écrivains défendaient la même posture de l'écrivain impliqué dans son siècle. Ainsi, Pierre Quillard, dans « Contre l'infaillibilité du sabre », défendit le droit des poètes lyriques à l'engagement : « Mais nous nous permettrons d'élever la voix, tandis qu'il en est temps encore, et de dire que nous n'admirons point les pratiques judiciaires employées dans l'affaire Dreyfus-Esterhazy. […] Tout d'abord, il faut répondre à deux objections : « De quoi te mêles-tu, poète lyrique, barbouilleur de papier, imbécile ! » Je n'estime pas que les poètes lyriques constituent dans le monde une race supérieure et j'ai horreur du mandarinat ; mais je ne pense pas non plus que l'amour de la beauté et de l'harmonie comporte nécessairement la déchéance civique et interdise de prendre parti dans le conflit des hommes et des idées »[372].

Dans ses articles en faveur de la cause dreyfusarde, Octave Mirbeau avait adopté la même posture de l'écrivain figure de guide : en effet, son engagement s'est placé dans une notion de conscience collective. Ses deux premiers articles de *l'Aurore*, en août 1898, révèlent cette orientation polémique : dans le premier, « Trop tard ! », face au meurtre qui « est dans l'air », « qu'on prêche au nom de la patrie » et « qu'on glorifie au nom de Dieu », il en appelle à la conscience des intellectuels, « professeurs, philosophes, savants, écrivains, artistes, tous ceux en qui est la vérité » (*AD*, 72) :

[372] Pierre Quillard, « Contre l'Infaillibilité du Sabre », *Mercure de France*, Février 1898, p. 353.

> Devant ces défis quotidiens portés à leur génie, à leur humanité, à leur esprit de justice, à leur courage, ne vont-ils pas, enfin, comprendre qu'ils ont un grand devoir…celui de défendre le patrimoine d'idées, de sciences, de découvertes glorieuses, de beauté, dont ils ont enrichi le pays, dont ils ont la garde et dont ils savent pourtant bien ce qu'il en reste quand les hordes barbares ont passé quelque part !… (*AD*, 72)

Dans le second, « A un prolétaire », il tente de convaincre les travailleurs qu'il est de leur intérêt de classe, quoi qu'en dise le « mauvais berger » Jules Guesdes, de s'engager derrière l'innocent. Car s'ils laissent égorger la Justice et la Liberté, « demain c'est en [eux] qu'on les égorgera une fois de plus » (*AD*, 77). Dans la lignée de ses combats antérieurs menés au nom de la justice et pour la défense des opprimés, Mirbeau adoptera donc le rôle du « berger » en se lançant dans l'affaire, dans une dynamique cohérente avec son idéologie humaine et sociale profonde.[373]

Ainsi, la question de l'engagement nécessaire dans la société et de son rôle à jouer était au cœur de la réflexion littéraire. L'engagement en faveur de Dreyfus s'inscrivait de ce fait dans une démarche esthétique : il s'agissait pour la jeunesse littéraire de reprendre le flambeau de Zola et de défendre cette vision de la littérature.

## 4. Le discours de l'intellectuel contre la presse immonde

Zola opposait sa propre démarche de guide du peuple à l'œuvre néfaste des écrivains antidreyfusards qui égaraient l'opinion. Ainsi, dans son article « Procès Verbal », paru au *Figaro* le 5 décembre 1897, sa vision du rôle de l'écrivain dans la société passe par la condamnation de l'œuvre d'égarement de l'opinion de ses ennemis : « Ils sont une bande à faire ce métier d'empoisonneurs, et le plus beau, c'est qu'ils le font au nom de la morale, au nom de Christ, en vengeurs et en justiciers » (*VM*, 86). Il qualifiait ainsi les écrivains antisémites de « ces cerveaux de polémistes vieillis, d'agitateurs déments, de patriotes étroits,

[373] Voir P. Michel, « Octave Mirbeau : de l'antisémitisme au dreyfusisme », *art.cit*.

devenus des conducteurs d'hommes, commettant le plus noir des crimes, celui d'obscurcir la conscience publique et d'égarer tout un peuple » (*VM*, 84) ou encore des « cerveau[x] fumeux, mal équilibré[s] de croyant[s], que d'une grande vanité d'écrivain longtemps inconnu, désireux de jouer à tout prix un rôle, fût-il odieux » (*VM*, 85).

Les intellectuels ont vivement critiqué et attaqué le rôle de la presse antidreyfusarde sur l'opinion, l'accusant de corruption, d'égarement et d'œuvre d'aveuglement. En effet, par opposition au discours de rationalité et de savoir lié à la figure de l'intellectuel, la presse antidreyfusarde incarnait tout ce qu'il y avait de plus dangereux et néfaste à l'esprit critique et à la réflexion. Ainsi, la presse dreyfusarde devait être celle de la lumière et de la raison, à l'image de *l'Aurore* qui amènerait la lumière après les ténèbres d'un aveuglement collectif. Alors que l'écrasante majorité des journaux était indifférente ou hostile à Dreyfus[374], les écrivains dreyfusards ont rendu la presse antidreyfusarde responsable de ce qu'ils considéraient être la preuve de l'égarement des esprits, corrompus par la « presse immonde ». Poursuivant une réflexion entamée depuis déjà plusieurs années[375], Zola fit de la presse l'une des cibles privilégiées de son discours polémique. Alors qu'il accusait, dans « Procès Verbal », la presse immonde d'avoir « dévoré la nation », il s'y livre à une véritable attaque ciblée de toutes les catégories de la presse antidreyfusarde, accusée d'avoir corrompu les âmes et égaré le peuple. Ainsi, Zola dresse un portrait noir et caricatural des journalistes et vendeurs de journaux, devenus ennemis publics de la cause dreyfusarde et de ce fait, de l'Humanité :

> D'abord la presse. Nous avons vu la basse presse en rut, battant monnaie avec les curiosités malsaines, détraquant la foule pour vendre son papier noirci. Ce sont surtout les aboyeurs du soir, les feuilles de tolérance qui raccrochent les passants avec leurs titres en gros caractères, prometteurs de débauches. Nous avons vu, plus haut, dans l'échelle, les journaux populaires, les journaux à un sou, ceux qui s'adressent au plus grand nombre et qui font l'opinion de la foule, nous les avons vu souffler les passions atroces, mener furieusement une campagne de sectaires, tuant dans notre cher peuple de France toute générosité, tout désir de vérité et de justice. Nous avons vu, enfin, la grande presse, la presse dite sérieuse et honnête.(« Procès-verbal », *VM*, 84)

[374] Selon Janine Ponty, « La Presse quotidienne et l'affaire Dreyfus en 1898-1899 » *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril-juin 1974, p. 201.
[375] Voir supra, I^ère^ partie.

Sous la plume de Zola, la presse est donc attaquée et dévalorisée à travers un double registre métaphorique. La personnification, à travers dans un premier temps le registre de la prostitution (elle est « en rut », elle « raccroche les passants ») doublée de la métaphore animale (« aboyeurs »), est appuyée par une isotopie du vice et de la corruption : « malsaine », « détraquant », « débauches », « noirci », « atroce ». Dans un deuxième temps, elle se rapproche d'une figure allégorique de violence opposée à tout ce qui caractérise les valeurs intellectuelles : elle souffle les « passions », « furieusement », « tuant » précisément le « désir de vérité et de justice ». Mais c'est surtout la hiérarchisation de ces trois niveaux de presse (« la basse presse », « plus haut, dans l'échelle », et « enfin, la grande presse ») qui complexifie le tableau de Zola, rapproché d'un monstre tentaculaire agissant à tous les niveaux et contre lequel l'opinion est condamnée à l'impuissance.

Dans sa « Lettre à la France », ses attaques se sont faites beaucoup plus précises puisqu'il y a visé et cité directement les différents journaux et directeurs de journaux, se rapprochant de ce fait de l'acte d'accusation virulent qu'il avait adopté à l'encontre des personnalités militaires dans *J'accuse* : « Quelle tristesse de trouver une feuille comme *L'Echo de Paris*, cette feuille littéraire, si souvent à l'avant-garde des idées, et qui fait, dans cette affaire Dreyfus, une si fâcheuse besogne !M. Valentin Simond se doute-t-il qu'elles couvrent son journal d'opprobre ? Et il est un autre journal dont l'attitude devrait soulever la conscience de tous les honnêtes gens, je veux parler du *Petit Journal* » (*VM*, 104).

De plus, l'influence des journaux antidreyfusards dans l'opinion publique était d'autant plus critiquable que la presse devait être pour Zola l'outil privilégié de l'intellectuel dans sa mission morale et sociale : « Que *Le Petit Journal*, tirant à plus d'un million d'exemplaires, s'adressant aux humbles, pénétrant partout, sème l'erreur, égare l'opinion, cela est d'une exceptionnelle gravité. Quand on a une telle charge d'âmes, quand on est le pasteur de tout un peuple, il faut être d'une probité intellectuelle scrupuleuse, sous peine de tomber au crime civique » (*VM*, 105).

Dans *L'Epreuve*, Péguy reproduit les mêmes accusations, dressant le procès d'une presse tenue responsable de l'égarement du peuple : « Nous avons lu les journaux et nous avons compris pourquoi la foule était ce qu'elle est devenue : M. Henri Rochefort exagérait dans *l'Intransigeant* ses terribles et fausses gamineries de vieux ; M. Alphonse Humbert dans *L'Eclair* aiguisait la recuite perfidie de ses reniements sans signature ; M. Ernest Judet, dans *le Petit Journal*, accroissait la fausse prudhommie de sa littérature pompière ; M. Edouard

Drumont prêchait éloquemment l'assassinat, ce qui est devenu sa gloire journalière ; je ne parle pas des journaux qui passent dans les rues à la nuit tombante ; je ne parle pas des journaux qui se disent littéraires, et il serait cruel d'achever M. Maurice Barrès »[376].

Mirbeau se livre à la même attaque de la presse antidreyfusard, ciblant aussi bien le journalisme que la « littérature de trottoir » émergente. Ses articles prennent pour cible les grands noms de la presse antidreyfusarde et il s'attaquera sans relâche à Judet, Rochefort et surtout à Meyer, exécrant par-dessus tout « *Le Gaulois* qui, parmi les excitateurs de révolte et les conseilleurs d'assassinat, se montra le plus cynique et le plus violent » (*AD*, 71).

Dans « Trop tard », son texte qui a signé son entrée par la grande porte dans le combat polémique dreyfusard, l'engagement de Mirbeau se donne comme une réponse directe au combat mené dans la rue par l'armée de camelots et de journaux corrompus. Il oppose le « cri immense de protestation » des intellectuels aux « cris de mort » des camelots, dessinant la nécessité d'une lutte entre ces deux armées :

> La France, pour eux, c'est cette salariée de deux mille coupe-jarrets et camelots qui la terrorisent de leurs hurlements sauvages et de leurs cris de mort…Soldats en casquette des Drumont et des Meyer, portes-litière des Rochefort et des Déroulède, sacristains des Du Lac et des Didon, ils ne crient que parce que nous nous taisons, ils ne sont forts que de notre silence.
>
> Est-ce que vraiment nous allons nous laisser fermer la bouche et tordre le cou par ces mercenaires du crime […] ? Est-ce qu'il ne va pas se lever, enfin, du fond des consciences indignées, un cri immense de protestation ? (*AD*, 71-72)

Dans cet appel à l'action et à la révolte, Mirbeau n'hésite pas à se placer sur le même terrain de violence que ses adversaires. Publié le 2 août 1898, c'est-à-dire avant le suicide d'Henry, ce texte vise à renverser dans les esprits la perception de la faiblesse de leur camp et à combattre le sentiment d'échec et d'impasse partagé par les dreyfusards. Tout en dissociant le combat intellectuel des « hurlements sauvages » des camelots (ce sont aux « consciences indignées » que Mirbeau s'adresse), il établit une symétrie stricte entre les deux partis. À travers les deux propositions juxtaposées et basées sur la construction parallèle d'une double antithèse (« ils ne crient que parce que nous nous taisons, ils ne sont forts que de notre silence »), qui opposent de manière antagoniste les deux camps, Mirbeau renverse symboliquement le rapport de force du combat autour de l'affaire Dreyfus. En effet en

[376] C. Péguy, « L'Epreuve », *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 51.

montrant que les dreyfusards sont responsables de leur propre impuissance, il souligne la fragilité d'un équilibre qu'il s'agit de bouleverser et donne aux dreyfusards le pouvoir de maîtriser la situation. La double antithèse a ici une valeur argumentative : le parallélisme de la structure phrastique a pour effet de réduire la force des antidreyfusards à leur seul cri (« ils ne crient » / « ils ne sont forts »), et ainsi d'éclipser de la lutte tout l'enjeu politique derrière l'affaire. Ainsi, Mirbeau désigne par ce biais la voie du combat intellectuel au centre duquel la lutte contre la « presse immonde » est le nœud stratégique. C'est également le même sentiment d'impuissance qu'il appelle à refuser à travers la tournure passive « nous laisser fermer la bouche et tordre le cou » à laquelle s'oppose immédiatement l'action du « cri immense de protestation » qui « va se lever ». Pour cela, la double interrogation rhétorique finale agit comme un véritable appel à la révolte : jouant sur la force émotive de ce procédé, Mirbeau vise à susciter la réaction et la réponse immédiate du lecteur.

Le rôle de l'intellectuel dreyfusard était donc indissociablement lié à la question de l'engagement ainsi qu'à la voix de la raison : à mi-chemin entre la figure de l'écrivain engagé traditionnel et de l'intellectuel savant, sa mission relevait de l'œuvre d'éducation et de prophète.

## 5. Un héritage littéraire : Zola et la littérature engagée.

Par cette inscription dans le registre topique de la mission de l'écrivain dans la société, on peut ainsi replacer « J'Accuse… ! » dans une tradition littéraire plus vaste. En effet, même si ce texte a marqué l'histoire de la littérature engagée par son efficacité polémique, par la nouveauté du modèle mis en place de confrontation et d'opposition quasi violente de l'écrivain aux autorités, il s'inscrit dans une tradition pour mieux la dépasser. En effet, Jacques Noiray insiste dans un article intitulé « De *La Confession de Claude* à *J'accuse*: formes et significations du sacrifice dans l'œuvre d'Émile Zola » sur la tradition de protestation et de défense des valeurs de justice et de vérité, à laquelle appartient Zola, qui remonte au XVIII^e^ avec Calas et Voltaire et qui culmine au XIX^e^ avec les pamphlets anti-bonapartistes de Victor Hugo : « Comme ces textes, « J'accuse… ! » est bâti sur une paronomase fondamentale, qui rapproche et oppose le crime et le cri » : il s'agit du « cri de

l'écrivain contre le crime social »[377]. Ainsi, considérant « J'accuse… ! » comme un maillon plutôt que comme une rupture, le critique replace ce texte dans une tradition littéraire dont elle adopte la forme (le pamphlet, la lettre ouverte) et le ton (l'engagement personnel, l'attaque directe, l'invective).

L'héritage littéraire dans lequel s'inscrivait Zola n'a pas manqué d'être souligné par ses contemporains au moment de la publication de l'article. En effet, les références à certaines figures emblématiques de l'engagement littéraire ont contribué à insérer l'Affaire Dreyfus dans une lignée plus vaste du rôle topique de l'écrivain dans la société et ont posé la question de l'évolution du rapport de l'écrivain à l'engagement en France. Alain Pagès a par ailleurs rappelé que la référence à Voltaire apparaît dans le discours dreyfusard vers le début du mois de novembre 1897, dans une lettre de Monod confiée au *Temps*. Le 13 décembre, dans un court billet intitulé « Dreyfus et Calas », *l'Aurore* donne en première page des lettres de Voltaire qu'elle accompagne de ce commentaire : « Si "du haut du ciel, sa demeure dernière", Voltaire a lu les journaux de ces dernières semaines, il a dû trouver que les articles des défenseurs de Dreyfus ressemblent singulièrement aux lettres qu'il écrivait, lorsqu'il était payé par le syndicat Calas pour plaider l'innocence du condamné. » Au commencement de l'année 1898, Yves Guyot a l'idée de publier en feuilleton, dans *Le Siècle*, le récit entier de l'affaire Calas[378]. Quant à Zola, la référence voltairienne apparaît dans *le Cri de Paris* du 2 décembre 1897 : « Emile Zola s'est emballé à fond sur l'affaire Dreyfus ; il prétend être le Voltaire de ce Calas et avec une belle crânerie et une indépendance qui lui fait honneur, il veut suivre l'affaire et publier ses articles à son heure, à sa guise exigeant la gratuité absolue de sa collaboration. "J'ai trop de plaisir, a-t-il dit, à crier mon indignation ; il ne s'agit plus ici de littérature et je considérerais comme une honte de me faire payer les clameurs de ma conscience" »[379] ou encore dans une lettre à Zola datée du 6 mars 1899, Elie Pécaut, directeur de l'ENS écrivait « Voltaire et Calas, Zola et Dreyfus, ces associations de noms seront gravées sur l'airain par l'histoire » (*Corr. IX*, 446).

La figure de Victor Hugo a également été citée par comparaison par les défenseurs de Zola. Ainsi, dans « Les Récentes œuvres de M. Zola », Péguy le compare à Hugo pour mieux souligner sa supériorité, notamment lorsque au sujet de « J'accuse… ! », il affirme «Je ne connais rien, même dans *Les Châtiments*, qui soit aussi beau » et ajoute «Cette ordonnance

---

[377] J. Noiray, « De *La Confession de Claude* à *J'accuse: formes et significations du sacrifice dans l'œuvre d'Émile Zola* », in *Lire/Dé-lire Zola*, textes réunis par Jean-Pierre Leduc-Adine et Henri Mitterand, p. 285.
[378] A. Pagès, *J'Accuse…! 13 janvier 1898*, p. 188.
[379] Cité par P.-H. Bourrelier, *op.cit.*, p. 576.

classique ne consiste pas, comme Hugo se l'est sans doute imaginé, à introduire dans le discours de répétitions artificielles »[380]. De même, il rappelle que « M. Gustave Kahn a fort heureusement comparé le « principat d'ordre moral, plus encore que littéraire qu'Emile Zola exerce parmi nous au principat « qu'avait exercé Hugo à la fin de sa vie ».

Et Zola prend la relève d'Hugo dans le *Journal* de Romain Rolland, : alors qu'à la veille de « J'accuse… ! », Romain Rolland appelait de ses vœux une figure héroïque capable de reprendre le flambeau laissé par Hugo :

> C'est ici qu'il faudrait un Victor Hugo ! Seul, un homme de cette trempe aurait osé parler, aurait pu remuer un peuple, - ce peuple aveugle et sauvage, lâchement déchaîné. Je ne puis dire le mépris que je ressens pour tous les écrivains d'aujourd'hui. Quand je pense aux abîmes qu'ils côtoient, à la part saignante qu'ils devraient prendre dans ces drames vivants de la souffrance humaine, pour l'éclairer et l'adoucir, pour ramener la conscience égarée des masses vers la justice dont elles ont perdu le sens, - je ressens avec colère et mépris le peu qu'ils sont dans le monde, et qu'ils ont abdiqué tout ce qui faisait leur raison d'être, leur utilité et leur grandeur. Je remâche amèrement le mot de Zola qui, interviewé récemment sur ce qu'il pensait de la politique, a répondu : je la déteste : elle empêche de penser à nous… (*M*, 283)

avant de voir Zola se dresser seul contre tous :

> Or, j'écrivais ceci, à la veille des jours, où tout ce qui portait une plume en France allait se ruer furieusement dans la bataille, et, à leur tête, ce Zola, hier enfermé dans sa tour, qui allait reprendre le rôle intrépide de Victor Hugo et secouer le monde par son cri héroïque d'accusation (13 janvier 1898).

C'est aussi le sens le « L'appel aux écrivains » de Paul Brulat, *La Lumière*, 7 février 1898, qui appelle les écrivains à l'engagement au nom d'un héritage littéraire : « L'écrivain ne doit pas se réfugier dans le culte exclusif de son art, quand sont en jeu les grands intérêts de l'humanité. C'est surtout à lui qu'incombe la grande tâche d'ennoblir la société, de recherche la vérité, de faire œuvre de progrès. […] Émile Zola nous donne l'exemple qu'enseignèrent aussi Voltaire, Rousseau, Victor Hugo. Suivons-le, suivons nos pères qui ont élevé la profession d'écrivain à la hauteur d'une mission humaine et sociale. »[381] De même, en reproduisant son poème « La Justice » à la fin du numéro spécial de *L'Essor* « Hommage

[380] C. Péguy, « Les récentes œuvres de M. Zola », *Œuvres en prose complètes*, t.I, p. 246.
[381] Cité in E. Zola, *J'accuse et autres textes sur l'affaire Dreyfus*, présentés par Philippe Oriol, p. 121-122.

des jeunes écrivains à Emile Zola », Sully Prudhomme avait déclaré vouloir rendre un « juste hommage à M.Emile Zola et à tous les poètes qui comme Victor Hugo et Chénier ont défendu la cause sacrée de la liberté et de la justice y sacrifiant leur bonheur et leur vie »[382].

Autre référence historique de l'engagement dreyfusard, Péguy avait également inscrit sa démarche dans un héritage philosophique et littéraire en comparant son rôle auprès de la République à celui de Cicéron, tout en affirmant sa différence par rapport à l'orateur et la différence de la France de la fin du XIXè siècle avec la république romaine : « Nous ne méconnaissons pas les leçons de l'histoire (sans ce scrupule, nous les condamnerions à lire une page où Cicéron (De lege agraria) montre comment une république peut périr, non seulement de la turbulence d'une certaine démagogie qui ruine les intérêts mêmes du peuple, jusqu'à compromettre son existence, mais par le bouleversement des lois et le mépris de la « chose jugée) mais nous savons que les anciens étaient les anciens et que nous sommes les hommes de notre temps ; surtout nous n'allons pas chercher des leçons de politique dans les pages de Cicéron : la République française n'est pas la République romaine ; la question sociale n'est plus seulement agraire, mais aussi industrielle ; enfin le même Cicéron fut d'une déplorable maladresse envers César, envers Antoine et envers Octave. Soyez assurés que nous avons contre les apprentis dictateurs des armes efficaces que Cicéron n'eût pas osé employer »[383].

Enfin, Proust reporte sur son maître Anatole France le même témoignage d'admiration emprunt d'idéalisation héroïque de l'engagement de l'écrivain, lui écrivant : « Le courage que vous aviez si noblement chanté personne ne l'a eu à un plus haut degré que vous et vous ne pouvez plus envier au tragique grec d'avoir connu des victoires autres que les victoires littéraires. Et en effet vous vous êtes mêlé à la vie publique d'une manière si inconnue à ce

---

[382] « Je t'invoque, ô Chénier, pour juge et pour modèle ! / Apprends-moi, - car je doute encore si je trahis, / Patriote, mon art, ou chanteur, mon pays, / Qu'à ces deux grand amours on peut être fidèle ; / Que l'art même dépose un ferment généreux / Par le culte du beau dans tout ce qu'il exprime ; / Qu'un héroïque appel sonne mieux dans la rime ; / Qu'il n'est pas de meilleur clairon qu'un vers nombreux ; / Que la cause du beau n'est jamais désertée / Par le culte du vrai pour le règne du bien ; / Qu'on peut être à la fois poète et citoyen / Et fondateur, Orphée, Amphion et Tyrtée ; / Que chanter c'est agir quand on fait sur ses pas / S'incliner à sa voix et se ranger les arbres, / Les fauves s'adoucir, et s'émouvoir les marbres, / Et surgir des héros pour tous les bons combats ! / O Maître, tour à tour si tendre et si robuste, / Rassure, aide, et défends, par ton grand souvenir, / Quiconque sur sa tombe ose rêver d'unir / Le laurier du poète à la palme de justice. » Poème reproduit à la fin du numéro spécial « Hommage des Jeunes écrivains à Emile Zola », *L'Essor*, n°7 du 6 février 1898 (cité par C. Péguy dans sa « Réponse brève à Jaurès », *Cahiers de la Quinzaine*, I, 11, 4 juillet 1900, *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 566).

[383] C.Péguy, lettre au directeur du journal *Le Progrès du Loiret*, n°78, du 20 octobre 1898, in *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 120.

siècle, ni comme Chateaubriand ni comme Barrès, non pas pour vous faire un nom mais quand vous en aviez un, pour qu'il fût un poids dans la Balance de la Justice. Je n'avais pas besoin de cela pour vous admirer comme homme juste brave et bon. », lui écrit-il dans une lettre datée du 2 janvier 1899[384]. De plus, Proust met en parallèle la beauté de l'acte politique et celle de la prose littéraire de l'écrivain : « Comme je vous aimais je connaissais tout ce qui était en vous. Mais cela a manifesté à d'autres des choses qu'ils ne savaient pas et qu'ils admirent autant que la prose de *Thaïs* parce que c'est aussi noble, parfaitement harmonieux et beau »[385].

En inscrivant leur démarche dans le sillage d'une tradition littéraire engagée, les écrivains dreyfusards ont donné à leur mobilisation un retentissement historique significatif. En effet, il s'agissait de rapprocher les écrivains mobilisés ici des grandes figures de l'engagement et de placer leur action dans un mouvement plus vaste. De ce fait, en renouant avec ces figures emblématiques ainsi qu'avec une vision sacralisée du rôle de l'écrivain dans la société, ils ont également intégré le paradigme intellectuel émergent dans leur mobilisation : de ce fait, ils ont fait évoluer l'image de l'engagement littéraire. En effet, à la fois voyant et intellectuel, doté de l' « intuition limpide » et d'un savoir universitaire, à la fois génie sacralisé et élément d'une force collective, l'écrivain engagé n'était plus la lyre isolée mais une sensibilité et une voix forte dans un projet littéraire et moral plus vaste.

---

[384] M. Proust, *Correspondance*, t. II, p. 272.
[385] *Ibid.*

# III. Un engagement physique et humain

## A. La violence de la bataille

« Vous avez été soulevés jusqu'aux étoiles et précipités jusqu'aux abîmes par votre Affaire Dreyfus », disait Jean-Christophe à son ami Olivier Jeannin dans *Jean-Christophe*, de Romain Rolland (*JC*, 895). En effet, s'il est vrai que la société française ne fut pas aussi violemment divisée que ne l'entendait le célèbre dessin de Caran d'Ache et qu'une grande partie de la population française était indifférente à l'affaire Dreyfus, cette question bouleversa la société littéraire et fut vécue par certains dreyfusards comme une bataille d'une violence inouïe[386]. Porté à la fois par le mouvement collectif et par la posture frondeuse de Zola à la tête du mouvement, l'engagement des écrivains dans l'affaire Dreyfus a été poussé jusqu'aux extrêmes : dépassant le stade de la polémique littéraire, l'aventure dreyfusiste a laissé place à des affrontements physiques, à une lutte par la plume autant qu'à une implication humaine.

[386] Sur l'indifférence et la modération de l'opinion publique face à l'affaire, et pour nuancer les thèses de Z. Sternhell et de P. Binrbaum selon lesquels la France était déchirée entre deux pôles, voir Eric Cahm, « Moderate Anti-Dreyfusism : The Forgotten Ideology of France's Republican Elite in 1898 », in *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century France*, p. 204-214 et J. Ponty, « La presse quotidienne et l'affaire Dreyfus en 1898-1900 », *art.cit*.

## 1. La fièvre dreyfusiste

Parmi ceux qui s'engagèrent avec le plus de fougue, Octave Mirbeau a montré dans l'affaire Dreyfus un désintéressement et une ardeur passionnés. Plusieurs témoignages révèlent l'ardeur de l'engagement de Mirbeau, qui a fait preuve d'un véritable esprit de bataille. On peut par exemple citer le portrait que trace Henri Bruchard de lui, révélateur de la frénésie dreyfusarde qui animait ce dernier :

> Et Mirbeau, qui s'affolait tout d'un coup, marchait à travers la pièce, bousculant tout le monde, la voix rauque, le ton saccadé, la parole aigre, hachant ses phrases : « Ah ! ce procès… je ne dors plus, je ne mange plus ! C'est atroce… Quelles âmes splendides il révèle, l'ingénu Bloch, ce Lévy, si tendre, le doux Kahn, des âmes d'élite… Savez-vous que Tristan Bernard, oui, ce Tristan Bernard si ironique, si placide, se lève tous les matins à huit heures et note soigneusement au début de sa journée, avec les meilleures méthodes, toutes les différences de dates, tous les changements de version que l'on trouve dans les réquisitoires nationalistes… Des faussaires ! Des faussaires ! Des assassins ! Drumont est un assassin ! Gonze et Roget sont des assassins, Mercier est un assassin ! Nous sommes trahis d'ailleurs… oui, vous riez, nous sommes trahis quand même ! Par qui ?… Par Lui !… Le coup d'Etat est pour demain… On arrêtera dans leur lit tous les défenseurs de la Justice et de la Vérité ! Oh ! c'est horrible ! Ce sera une Saint-Barthélemy de Juifs !… »
> Et le voici qui part, jette sa cigarette, en rallume une autre, en proie au délire sacré ; puis il revient, fonce sur Leyret, arrache un bouton de la jaquette de Trarieux, hurle au visage de tous, les yeux durs, le front bouleversé, sa fureur et son dégoût ![387]

Et celui de Léon Blum, qui évoque dans ses souvenirs « L'âme violente de Mirbeau, tiraillée entre tant de passions contraires, ne se donnait pas à demi. Il s'était jeté à corps perdu dans la bataille, bien qu'aucune affinité naturelle ne l'inclinât à s'enrôler sous le nom de Juif, parce qu'il aimait l'action et la mêlée, parce qu'il était généreux, et surtout parce qu'il était pitoyable, parce que la vue ou l'idée de la souffrance d'un homme, souffrance d'une bête,

[387] Henri de Bruchard, *Petits Mémoires du temps de la ligue*, p. 195.

souffrance d'une plante, étaient littéralement intolérables à son système nerveux »[388], ou encore Gide, qui écrit dans son journal : « Mirbeau est excessif, brutal, succulent comme ses articles et stupides comme eux »[389].

L'exemple de Mirbeau reflète l'une des caractéristiques de l'engagement des écrivains pendant l'affaire, qui restera indissociable de ses représentations à venir : sa dimension militariste. Mais celui qui incarnera avec le plus de fougue cette tendance belliqueuse associée au combat idéologique est Charles Péguy, pour qui l'engagement dreyfusiste deviendra, comme il l'écrira dans *Notre Jeunesse*, une religion.

« Demi-fou lucide », selon les mots de Lucien Herr[390], l'engagement du jeune Péguy, aux dires de ceux qui l'ont connu était un engagement enflammé et inconditionnel : « Nous fussions morts pour Dreyfus », écrira-t-il dans *Notre jeunesse* (*NJ*, 151), suggérant la même fougue militante et la même ferveur spontanée qui existent dans les différents portraits de lui dressés entre autres par Charles Andler :

> Il frappait déjà par un air de jeune sergent d'infanterie, très rustique d'allure et très martial. Il avait sur ses camarades un ascendant spirituel sans égal, par une pensée entièrement mûre, achevée, alimentée d'un petit nombre de lectures, choisies parmi les plus nourrissantes. Peut-être Péguy n'avait-il jamais rien appris. Il savait d'instinct. Comment faisait-il ses leçons ? Pour tout autre, prendre la parole, face à l'amphithéâtre, devant cet auditoire difficile, était une catastrophe ou du moins une redoutable épreuve. Péguy, avant de parler, se couchait. Dormait-il ? Feignait-il de dormir ? Laissait-il la pensée inconsciente travailler pour lui, dans son sommeil ? En s'éveillant, il était prêt. Il parlait avec cette éloquence martelée, pleine de reprises, de répétitions qui n'étaient pas des redites, mais des corrections insistantes de la pensée, des élans nouveaux, mais plus hauts, à partir du même point de départ. Ce sont les mêmes qui ont marqué la puissance des Cahiers de la Quinzaine. Il était sûrement un génie, et nous le reconnaissions comme tel, nous, ses anciens. Génie incomplet, mais authentique. Caractère terrible, sujet à des déviations de jugement qui ont trop apparu par la suite. [391]

---

[388] L. Blum, *op. cit*. p. 92.
[389] A. Gide, *Journal*, p. 124.
[390] Lettre de Herr à Albert Houtin, sous-directeur du Musée pédagogique, 17 août 1920, citée par A. Blum, « L'ascendant intellectuel et moral de Lucien Herr sur les dreyfusards», in *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 166.
[391] C. Andler, *op.cit*., p. 147.

De même, le portrait que Romain Rolland esquissera du jeune Péguy dans ses mémoires dresse la même image d'un Péguy dreyfusard et belliqueux :

> Péguy, le taurillon au front buté, couvant ses idées fixes et amassant ses fureurs rentrées. Il était alors – (on se garde bien de le rappeler) – bouillant « anti-armée » ; et je l'ai vu, avec Lucien Herr, rencontrant, rue Gay-Lussac, un détachement militaire qui défilait, et l'écrasant de leur mépris, à tous les deux, en marmonnant : - « Troupeau d'imbéciles ! » - De tout son corps noueux et osseux, il allait flamber, comme un fagot, dans la fournaise de l'Affaire Dreyfus. Et ce fut elle qui nous rapprocha (*M*, 275).

Si Mirbeau et Péguy ont tous deux brillé par l'ardeur de leur engagement, la fièvre dreyfusarde était répandue à des degrés divers à tous les niveaux de la société littéraire. Ainsi, le jeune Marcel Proust, sans jamais avoir versé dans la polémique journalistique au même titre que Mirbeau, n'a néanmoins pas manqué de courage en défendant des positions dreyfusardes qui pouvaient compromettre son ascension sociale, comme l'a souligné J.–Y. Tadié : « Il avait cependant à y perdre, et d'abord, outre le jugement de son père, le processus d'ascension sociale qui le menait vers les cercles de la haute aristocratie »[392]. En effet, avant de livrer dans sa *Recherche du temps perdu* le portrait d'une société mondaine quasi uniformément antidreyfusarde, Proust avait fréquenté ces milieux et sa proximité avec ceux–ci lui ont donné l'occasion de se confronter et de défendre ses positions face à des cercles hostiles, non sans un certain courage. Sa correspondance dévoile ainsi le porte-à-faux du jeune homme dans un milieu farouchement antidreyfusard, voire antisémite, ne s'écrasant pas, par snobisme ou timidité, devant ses adversaires idéologiques. Il se donne ainsi des allures de batailleur lorsqu'il se dit prêt à bousculer des antirévisionnistes alors qu'il fréquentait le jeune Lucien Daudet, proche de milieux antidreyfusards : « J'irai rue de l'Université en tâchant de ne pas renverser trop d'anti dans l'Escalier et je " ferai demander Monsieur Lucien " »[393]. Dans une lettre à Mlle Bartholini écrite pendant l'été 1898, il s'enflamme en fustigeant la presse antidreyfusarde, la qualifiant de : « journaux réactionnaires [qui] vous apportent chaque jour la venimeuse déformation (des événements) quand ils ne les passent pas sous silence »[394] et dans une lettre à sa mère, il se décrit dans le rôle du défenseur des justes causes auprès d'amis visiblement dans le camp opposé : « Après cette ritournelle d'orchestre j'ai chanté mon grand

[392] J. –Y. Tadié, *Marcel Proust*, p. 370.
[393] M. Proust, lettre à Lucien Daudet, 1899, *Correspondance*, t. II, p. 287.
[394] M. Proust, lettre 156, à Mademoiselle Kiki Bartholoni, été 1898, *Correspondance*, t. II, p. 243.

air et suis venu « défendre l'innocence que l'on accuse injustement ». Ils ne se sont pas compromis mais il est clair qu'ils sont anti. »[395]

De même, on devine, en lisant les pages de *Jean Santeuil*, dans lesquelles le héros décrit son expérience du procès Zola, la fièvre militante qui animait le jeune Proust à l'époque de l'affaire Dreyfus : « Depuis un mois […] sa vie était changée, […] le matin il partait de bonne heure pour arriver à la Cour d'assises au procès Zola, emportant à peine quelques sandwiches et un peu de café dans une gourde et y restant, à jeun, excité, passionné, jusqu'à cinq heures » (*JS*, 562)[396].

---

[395] M. Proust, Lettre 204 à sa mère, 11 septembre 1899, *ibid*. p. 308. Parmi les nombreuses biographies de Proust, on retiendra au sujet de son engagement au moment de l'affaire Dreyfus le chapitre consacré à l'Affaire dans l'ouvrage de George Duncan Painter, *Marcel Proust, 1871-1903 : les années de jeunesse* (p. 284-322), où le biographe retrace l'activité militante du jeune Proust et souligne l'importance qu'a eue sa vie mondaine, et notamment sa fréquentation du salon de Mme Straus, sur son engagement. Signalons également l'article de J. -Y. Tadié « Proust, le fidèle », (actes du colloque « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ? », p.131-135, repris dans le chapitre VIII, « De "Jean Santeuil à Dreyfus" de sa biographie *Marcel Proust*, p. 323-411), dans lequel il se penche sur les raisons qui ont poussé Proust au dreyfusisme, réfutant une thèse défendue entre autres par A. Maurois d'un engagement mené au nom de l'antisémitisme (voir *A la recherche de Marcel Proust*, p. 86 ou plus récemment Luc Fraisse, pour qui le dreyfusisme de Proust est « un fruit de la piété filiale », *Proust au miroir de sa correspondance*, p. 322) : « Ce serait une erreur d'attribuer la réaction de Marcel, fils de Jeanne Weil, petit neveu de Crémieux, à ses origines juives. Léon Blum a fait justice de cette explication facile et lâche : c'est malgré ses origines qu'un intellectuel juif prenait parti pour Dreyfus » (*Marcel Proust*, p. 368). Voir également l'article de Pyra Wise précédemment cité, dans lequel la publication du brouillon inédit de la lettre de Proust pour la « Protestation Picquart » permet de nuancer et d'enrichir la connaissance que nous avons de ses positions dreyfusardes.

[396] Même si Proust lui-même a souligné la correspondance étroite entre son roman et son expérience réelle (« Puis-je appeler ce livre un roman ? C'est moins peut-être et bien plus, l'essence même de ma vie recueillie *sans rien y mêler*, dans ces heures de *déchirure* où elle *découle*. Ce livre n'a jamais été fait, il a été récolté » (*JS*, 41) a-t-il écrit), il convient de rappeler, comme l'a fait J.-Y. Tadié dans sa préface du roman, que *Jean Santeuil* demeure malgré tout une fiction dans lequel l'épisode de l'affaire Dreyfus est « moins romancée » que le reste. On ne peut que s'étonner de la confusion entre le narrateur et l'auteur entretenue dans plusieurs biographies de Proust. Ainsi, l'épisode de l'engagement dreyfusard tel qu'évoqué par G. de Diesbach reprend textuellement les mots de *Jean Santeuil* : « pour assister aux séances, Proust doit bouleverser son mode de vie et se lever tôt […]. Un jeune écrivain dont il vient de faire la connaissance, Louis de Robert, passe le prendre boulevard Malesherbes et ils partent tous deux avec des sandwiches, un thermos de café, pour déjeuner sur place » (*Proust*, p. 237) et l'ensemble du procès réapparaît tel qu'évoqué dans *Jean Santeuil*. Il s'agit de la même identification stricte entre le roman et la réalité chez G. D. Painter : « Pendant toute la durée du procès Zola, Proust, en compagnie de Louis de Robert, grimpait chaque matin dans la galerie publique du Palais de justice, ressentant le même agréable appréhension et la même tension mentale qu'à l'époque où il passait les examens de sa licence en droit, et muni, comme alors, d'un flacon de café et d'un paquet de sandwiches », *op.cit.*, p. 288 ). En effet, certains décalages révélateurs (J.-Y. Tadié souligne, par exemple, le fait que Proust a peint Boisdeffre en civil, alors qu'il a déposé en uniforme, *Marcel Proust*, p. 373) rappellent que même si l'expérience dreyfusarde de Jean Santeuil puise dans l'enthousiasme militant du jeune Proust, il s'agit avant tout d'une interprétation romanesque de l'événement historique. Voir également à ce sujet les analyses de Thanh-Van Ton-That, qui pose la question de l'interprétation d'un matériau historique et autobiographique, pour « transformer la "chose vue" et l'intensité du vécu, en épisode romanesque » et qui souligne notamment le jeu entre vérité historique, « petits faits de la vie quotidienne » et vérité romanesque dans *Jean Santeuil* : « La vérité romanesque prend donc ses distances par rapport à la vérité historique et revendique le droit aux écarts et aux déformations. » (« De la "chose vue" à la fiction romanesque : métamorphoses et démystification de l'affaire Dreyfus dans *Jean Santeuil* », *Cahiers naturalistes*, 1998, p. 153.)

On trouve d'autres échos de cette fièvre militariste dans le journal de Jules Renard, qui se sent pris d'une fièvre belliqueuse au lendemain de la condamnation de Zola et proclame : « je me sens un goût subit et passionné pour les barricades, et je voudrais être ours afin de manier aisément les pavés les plus gros, que, puisque nos ministres s'en fichent, à partir de ce soir je tiens à la République, qui m'inspire un respect, une tendresse que je ne me connaissais pas. » (*J*, 472) et dès novembre 1897 écrit qu'« il ne manque qu'une guerre civile » (*J*, 439). De même, dans une *Chroniquette* du *Cri de Paris*, en décembre 1898, il jure sa foi dreyfusarde au nom d'un idéal humain qui n'accepte aucun compromis :

> Je suis dreyfusard, comme Dieu est grand. Je le suis au point que je n'imagine même plus la possibilité de ne pas l'être. D'ailleurs je l'ai toujours été. Je le serais sans Dreyfus. Je l'étais avant lui. Je l'étais en naissant, et quoi qu'il advienne de Dreyfus, je mourrai dreyfusard. Et je ne tolère sous aucun prétexte qu'on ne le soit pas. Et si tu ne l'es pas, Noël, je te plains et tu me répugnes. Ecoute, Noël, mon dreyfusisme, ce n'est pas une de mes opinions, c'est ma nature. Je ne vais pas jusqu'à dire que mes idées de dreyfusard me sont aussi nécessaires que le pain, j'exagérerais, mais si elles me suffisent pas à me nourrir, elles contribuent à ma belle santé. Privé d'elles, je me porterais mal. Un dreyfusard, vois-tu, mon vieux Noël, c'est un homme qui a trouvé sa vraie raison de vivre.[397]

Le ton adopté par Jules Renard ici préfigure étroitement la mystique dreyfusienne de Péguy dans *Notre Jeunesse*. La vision religieuse du dreyfusisme est annoncée dès la première phrase, qui par une équivalence surprenante et une rupture d'isotopie fait immédiatement basculer le texte dans le registre mystique. Comme chez Péguy qui parlait de « cette immortelle affaire Dreyfus » (*NJ*, 143), le dreyfusisme est corrélé à la notion d'éternité, dépassant à la fois le cadre de l'erreur judiciaire et la figure du capitaine Dreyfus : « Je l'ai toujours été, je l'étais avant lui. Je le serais sans Dreyfus. Je l'étais en naissant, je mourrai dreyfusard », dans une vision non dénuée d'une dimension existentielle (un dreyfusards est un « homme qui a trouvé sa raison de vivre »), de la même manière que Péguy considérait ses collaborateurs, douze ans après l'affaire comme « les dreyfusards perpétuels, les dreyfusards impénitents, les dreyfusards *mystiques* » (*NJ*, 128). On peut également rapprocher l'intransigeance la plus absolue dont Jules Renard fait ici preuve (« je ne tolère sous aucun prétexte qu'on ne le soit pas »), de la démarche proche de l'excommunication à laquelle se livre Péguy, notamment à l'égard de Jaurès dans *Notre Jeunesse* et dans les *Cahiers de la*

[397] Léon Guichard, *Dans la vigne de Jules Renard*, p. 65.

*Quinzaine*[398]. La vision du dreyfusisme exprimée par Jules Renard est donc déjà marquée par un glissement vers la mystique dreyfusarde de Péguy, au-delà de toute rationalité telle que prônée par le débat intellectuel et de tout lien avec le combat judiciaire stricto sensu.

Et parmi les écrivains qui se sont très peu engagés, Valéry baignait pourtant dans la même ambiance belliqueuse, comme en témoigne Eugène Rouart dans une lettre à Gide : « Valéry […] a failli foutre un coup de poing dans le nez de Bonheur place du Théâtre-Français la nuit dans une discussion politique. J'étais de l'avis de Valéry, mais un peu embêté, je ne sais pas si j'aurais eu la force de les séparer ; heureusement qu'il y avait un sergent de ville qui secouait un Juif non loin de là »[399] et Paul Léautaud évoque dans son journal intime les vives discussions qui l'opposaient alors à Valéry « anti-dreyfusard aussi fortement que je suis dreyfusard » et rappelle un souvenir dans lequel Paul Valéry se dit prêt à fusiller Dreyfus : « qu'on le fusille et qu'on en parle plus », aurait-il déclaré, avant d'ajouter que si c'était à lui de décider, il n'hésiterait pas du tout[400].

## 2. L'action

« C'est en descendant dans la bagarre que je fais vraiment preuve d'intellectualisme »[401], écrivait Daniel Halévy : en effet, en plaçant leur engagement sous le signe du combat, les écrivains dreyfusards ont ainsi dépassé l'opposition inhérente entre l'intellectuel et l'homme d'action sous-entendue par certains antidreyfusards tels que Brunetière. Pendant l'affaire Dreyfus, les intellectuels étaient donc ceux qui se plongeaient

---

[398] « On peut haïr Jaurès. Il eut tant de grandeur qu'il faut bien qu'on le haïsse », écrira-t-il dans les *Cahiers de la Quinzaine*, III, 14, 22 avril 1902 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 950).
[399] Lettre de Eugène Rouart à André Gide, 10 mars 1898, *Correspondance*, p. 460.
[400] Paul Léautaud, *Journal*, t.1, p. 20, cité par Marcel Thomas, « Le cas Valéry », in *Les écrivains et l'affaire* Dreyfus, p. 103. On peut d'ailleurs s'étonner de ce dreyfusisme affiché ici par P. Léautaud alors qu'il a signé lui aussi les listes de *la Libre Parole*, « pour l'ordre, la justice et la vérité » (une lettre envoyée à la rédaction du journal précise d'ailleurs qu'il avait eu l'intention de signer « pour l'ordre, contre la justice et la vérité », formule étonnante qui n'avait pas été respectée lors de la publication des listes).
[401] Daniel Halévy, « Dialogues à Byzance », *La Revue Blanche*, 1900, p. 320, cité par J.-P. Honoré dans « Autour d'intellectuels », *art.cit*. p. 150.

dans la bataille, rompant avec l'image d'enfermement dans des laboratoires et des bibliothèques qui est connoté par ce terme.

Les écrivains dreyfusards ont ainsi participé à des actions collectives ou encore plus ponctuelles, révélatrices d'un engagement physique et humain et pas uniquement intellectuel. A titre d'exemple, ces actions collectives peuvent aller du « pilonnage » des experts et de Bertillon à travers brochures et articles (par Bernard Lazare, Jaurès, ou encore Gabriel Monod), à la présence physique au procès Zola afin d'y assurer la sécurité (à l'exemple de Mirbeau et de Péguy arrêté au second procès à Versailles), à l'organisation de manifestations (par Lucien Herr qui dirigea celle du 11 juin à Longchamp, « une des journées triomphales du dreyfusisme » pour Charles Andler), la tenue de conférences et de meetings, fréquents à partir de l'automne 1898 (c'est le cas de Mirbeau et de France, par exemple) et enfin le travail de récolte des signatures pour grossir les listes.

La première mobilisation collective des écrivains s'est déployée autour de la quête des signatures. Parmi les dreyfusards actifs, le jeune Proust participa activement à la quête des signatures et récolta notamment la signature d'Anatole France en faveur de Zola : « Voici, cher Marcel ma signature sur une feuille blanche », lui écrivit France, «D. Halévy peut la reporter sur l'adresse à Zola. Bien à vous », ce qu'il répéta avec fierté immédiatement à D. Halévy[402]. La correspondance de Proust dévoile ce dernier impliqué dans les manœuvres sociales de recueillement des signatures stratégiques. Il participe ainsi à la collecte des signatures en faveur de Picquart, comme il l'évoque dans une lettre à Madame Straus de septembre 1898 : « J'ai promis à M. France de m'adresser à vous pour M. d'Haussonville, à qui vous pourriez d'ailleurs très bien dire que c'est de la part de France. L'adresse serait, exprès, conçue en des termes si modérés que cela n'engagerait en rien les signataires sur l'affaire Dreyfus elle-même. Et M. d'Haussonville qui a tant de cœur, d'élévation d'esprit, ne vous le refusera peut-être pas »[403] et dans une lettre du 13 décembre 1897, il écrit à Daniel Halévy « Je tacherai de vous avoir toutes les signatures que je pourrai »[404].

Plus tard Proust rappellera fièrement cet engagement de jeunesse et la précipitation avec laquelle il s'était lancé dans la bataille. Ainsi, dans une lettre à Anna de Noailles datant de 1906, il écrira « Quand je pense que j'ai organisé la première liste de *L'Aurore* pour

[402] Voir lettre du 13 décembre 1897, *Correspondance*, t. XXI, p. 584-585. Dans sa biographie de Proust, J.-Y. Tadié souligne le fait que Fernand Gregh et Daniel Halévy se flattent également d'avoir recueilli la signature de France (voir J.-Y. Tadié, *op.cit.* p. 522).
[403] Proust se trompe ici : le nom de M. d'Haussonville paraîtra sur la liste de la Patrie Française parue dans *Le Temps* du 1er janvier 1899 (*Correspondance*, t. II, p. 251.)
[404] *Correspondance*, t. XXI, p. 584.

demander la révision »[405] ; il écrira en 1919 à Rosny l'aîné qu'il a « signé la première de toutes les listes en faveur de D [et qu'il a été] un dreyfusard ardent »[406], à Gaston Gallimard, « j'ai été l'un des tout premiers dreyfusards, […] j'ai signé toutes les listes, envoyé mon livre à Picquart au Cherche Midi »[407] et à Paul Souday : « Je crois bien avoir été le premier dreyfusard, puisque c'est moi qui suis allé demander sa signature à Anatole France. »[408]

Plusieurs d'entre eux démarchaient activement pour appuyer les pétitions dreyfusardes, au point de susciter l'exaspération de certains, tels Valéry : « Tu n'as pas idée de la propagande faite pour arracher les signatures aux gens !! C'était immonde. Je passe les détails »[409]. Il railla d'ailleurs l'attitude des dreyfusards : « Si j'avais été libre, je crois que j'aurais publiquement raconté ce que j'ai pu savoir de cette propagation – où les gens que tu vois faisaient sentir aux artistes, aux autres, le *prix* de leur appui et de l'étendue vraie de leur compréhension si moderne ! »[410] Quelques mois plus tard, Valéry signa la souscription pour la veuve Henry – non sans réflexion[411] – et fit preuve malgré son agacement devant les sollicitations dreyfusardes de la même verve politique et du même sentiment de l'urgence dans ses démarches militantes, comme il l'évoque dans une lettre à Pierre Louÿs datée du 15 décembre 1898 : « Je m'agite un peu ! […] Je pousse les gens à souscrire pour Madame Henry (11 000 fr. en deux jours ! et des listes épatantes). Tout cela n'est pas la politique que je rêve – ça en est loin. Mais il faut se grouiller un peu. Je te prédis un groupement prochain de ce qui nous reste de mieux, fait de mains pures et de sens national. Mais il faut y aider et être résolu »[412].

D'autres écrivains, tels que France ou Mirbeau, ont tenu des conférences et des meetings, fréquents à partir de l'automne 1898. En effet, alors que Zola a mis en jeu sa liberté, sa fortune et son honneur, Anatole France, contre ses habitudes de chroniqueur peu impliqué physiquement dans la vie sociale et peu à l'aise dans ses prises de paroles, a tenu au cours de

---

[405] M. Proust, *Correspondance*, t. VI, p. 155.
[406] M. Proust, *Correspondance,* t. XVIII p. 545. Sur les vues de Proust sur l'affaire Dreyfus dans sa correspondance, voir Luc Fraisse, *Proust au miroir de sa correspondance*, p. 318-331.
[407] *Correspondance*, t. XVIII, p. 550.
[408] *Ibid.*, p. 535–536.
[409] P. Valéry, lettre à Pierre Louÿs de Mars 1898, *Correspondance à trois voix*, p. 847.
[410]Lettre de Valéry à Gide, 31 janvier 1898, citée in M. Thomas, *art.cit.*, p. 106.
[411] La mention figure bien dans *le Monument Henry* réuni par Pierre Quillard (Stock, 1898, p. 175), contrairement à ce qu'affirme M. Thomas qui a réfuté la présence de cette formule aux côtés du nom de Valéry, dans « Le cas Valéry » (*art.cit*., p. 109).
[412] P. Valéry, *Correspondance à trois voix*, p. 871. Ce « groupement prochain » désigne la Ligue de la Patrie française.

l'affaire des discours et des meetings et a témoigné au procès Zola : « Le sage et l'artiste semblaient pareillement dépaysés dans la bataille publique. France s'y jeta cependant, à corps perdu, sans rien réserver ni ménager de lui-même. Il s'y jeta avec une résolution telle qu'il serait puéril d'expliquer sa décision par des influences d'entourage et d'attachement, et l'explication serait d'autant plus vaine, en ce qui le touche, que je n'ai guère approché d'homme plus secret et moins perméable », écrira L. Blum au sujet de France[413].

Mirbeau a écrit des articles et il fut également un soutien pour Zola dans ses épreuves par des actes de solidarité, n'hésitant pas à débourser les sommes nécessaires pour payer les amendes auxquelles Zola avait été condamné : il paya ainsi de sa poche les 7555 francs d'amende de Zola le 8 août 1898 et sollicita J. Reinach, pour les 40 000f destinés aux experts en écriture diffamés[414].

Mais la mobilisation prit rapidement un tour violent, auquel les écrivains n'échappèrent pas. En effet, aux moments clé de l'affaire Dreyfus, tels que le procès Zola ou le procès de Rennes, les scènes de violence dans la rue étaient quotidiennes et plusieurs écrivains furent la cible directe des agressions. Ainsi, Mirbeau fut également un soutien physique à Zola, le protégeant pendant le procès, faisant des conférences dans lesquelles il a parfois, si non risqué sa vie, du moins quelques coups. Un meeting à Toulouse le 22 décembre 1898 auquel il se rendit en compagnie de Pierre Quillard et de Francis de Pressensé, fut interrompu par une foule de manifestants nationalistes et il eut à cette occasion le bras décroché par un policier, comme en témoigne une lettre de Paul Hervieu datée du 28 décembre 1898 dans laquelle il dit avoir reçu la visite de Mirbeau « avec un bras décroché : œuvre d'un gendarme de Toulouse » (*AD*, 200). Mirbeau dénoncera dans une lettre ouverte au président du Conseil, publiée dans les colonnes de *L'Aurore* du 24 décembre 1898 « les actes de sauvagerie policière et les tentatives d'assassinat nationaliste commis » (*AD*, 195), dont il accuse le destinataire de les avoir organisés. Il témoigne également de ce climat de violence exercé à son égard dans une lettre à Zola datée du 7 février 1899 : « On n'est plus chez soi, on est, ici, dans je ne sais quel pays étranger et hostile […] Tantôt, en allant à *L'Aurore*, sur le Boulevard, […] j'ai été hué et menacé par une bande d'antisémites. On ne pourra bientôt plus se promener librement » (*Corr. IX*, 410) et dans une lettre à Claude Monet évoque ces poursuites comme s'il s'agissait d'une scène quasi quotidienne : « Ce soir encore, nous

[413] L. Blum, *op.cit.*, p. 77. Les discours de France sont publiés dans *Vers les temps meilleurs. Trente ans de vie sociale*, 4t. commentés par Claude Aveline et Henriette Psichari, Paris, Emile-Paul, 1949-1973. Sur l'évolution politique de France, voir M.-C.Bancquart, *Un sceptique passionné*, *op.cit.*

[414] Voir P. Michel et J-F. Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, *op.cit.*, p. 585.

sommes sortis très tard et malgré le service de police, nous avons été hués et poursuivis de la belle façon. »[415] De son côté, le jeune Péguy n'échappa pas aux coups de bâtons, puisqu'il avait été arrêté le 18 juillet 1898 devant le palais de justice de Versailles où se déroulait le procès Zola, accusé de « violences à agents à la sortie de l'affaire Zola », passé à tabac par les agents de police mais le relâché à la suite d'un rapport favorable[416] : plus tard, il rappellera dans ses *Cahiers* « J'ai reçu plusieurs coups de matraque et donné quelques coups de canne – on nommait en effet matraques les bâtons antisémitiques et cannes les bâtons socialistes »[417].

Mais nul ne fut plus directement attaqué et agressé que Zola, qui cristallisait véritablement toute la haine et la violence antidreyfusarde. En effet, il était la cible privilégiée de toutes les attaques, comme le souligne Théodore Duret dans une lettre du 15 janvier 1899 : « c'est sur vous que continue à porter toute l'acrimonie de la bataille. Que les haines et la rage que vous avez excitées restent aiguës, sans s'apaiser. Tous vos amis s'en rendent compte, et c'est pourquoi ils sont au fond si aises de vous voir en ce moment à l'abri » (*Corr. IX*, 411). Il rapporte également à ce titre les paroles d'Huysmans : « J'espère bien que Zola ne va pas rentrer en ce moment, il courrait le risque d'être assassiné » (*Corr. IX*, 411) et Rosny aîné rappelle par ailleurs dans ses *Mémoires de la vie littéraire* : « À part Dreyfus lui-même, nul ne fut plus injurié que Zola. Menaces de mort, envois d'excréments ou de boîtes explosives, caricatures atroces, il subit toutes les formes de l'outrage », ou encore « Il recevait sa pleine charge de noms d'animaux »[418]. Zola concentrait donc l'animosité des antidreyfusards et incarnait à lui seul l'Affaire Dreyfus, ce que suggère Pierre Louÿs, pourtant bien à l'écart de la bataille, en demandant à son ami Paul Valéry de « *crier* [son] antizolisme sur les toits. »[419]

---

[415] O. Mirbeau, Lettre du 22 février 1898, *Correspondance avec Claude Monet*, p. 194.

[416] « Les renseignements recueillis sur son compte sont des plus favorables. Dans la maison où il habite on ne l'a jamais entendu parler politique. Il ne reçoit jamais de convocation pour des réunions et il ne vient presque personne le voir. Il lit *L'Eclair, Le Matin, et la Lanterne.* Enfin les différentes personnes qui le connaissent et qui ont été consultées ne croient pas qu'il professe des opinions anarchistes ou révolutionnaires », Dossier n° 201580 de la Préfecture de police au centre Charles Péguy, Orléans, cité par R. J. Smith, *art.cit.*, p. 258.

[417] *Cahiers de la Quinzaine*, III, 1, 1er octobre 1901 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 817). Sur l'engagement « militaire » de Péguy, voir aussi J. Viard, « Proust et Péguy ou l'intelligence armée en bataille », *art.cit*. Beaucoup plus tard, Roger Martin du Gard voyait également dans la figure de Péguy l'incarnation d'une « passion très militaire » dans son combat antimilitariste au moment de l'affaire. Il notera dans les dossiers préparatoires de son roman resté inachevé *Le lieutenant-colonel de Maumort*, « Dans l'affaire Dreyfus, l'antimilitarisme avait un certain caractère « militaire » (de même que l'anticléricalisme français, etc.) Imaginons que l'Affaire ait éclaté en Angleterre. Les partisans de la révision et les adversaires de l'Etat-Major auraient eu un caractère très différent, n'auraient pas mis à combattre l'armée cette passion très militaire (incarnée par exemple, dans un Péguy) – on imagine mal un Péguy anglais. » (*Maum*, 714)

[418] J.-H. Rosny, *Mémoires de la vie littéraire*, p. 168.

[419] P. Louys, lettre datée du 26 mars 1898, *Correspondance à trois voix*, p. 851.

La période du procès Zola fut un point culminant des manifestations hostiles et des violences contre l'écrivain. Ainsi, *L'Aurore* et *Le Journal* évoquent dans leurs numéros du 16 janvier 1898 les réactions d'hostilité que la publication de *J'accuse* suscitait, parmi lesquelles des manifestations aux cris de « Conspuez Zola ! », « conspuez les juifs ! » « Vive l'Armée ! ». Clemenceau a témoigné dans un discours devant le Sénat du 12 décembre 1906 de la violence qui a entouré les circonstances de la condamnation de Zola au milieu des hurlements d'une foule déchaînée : « J'étais là quand il fut condamné – nous étions douze – et, je l'avoue, je ne m'attendais point à un pareil déploiement de haine ; si Zola avait été acquitté ce jour-là, pas un de nous ne serait sorti vivant » (*Corr*. *IX*, 164). Pendant le procès, Zola devait changer constamment ses rendez-vous pour déjouer les manifestations hostiles et à partir du 9 février, les manifestations le contraignaient à arriver de manière discrète : il accéda au Palais par la partie arrière, en passant par le 34, quai des Orfèvres. Le 8 février, à la sortie de l'audience, la foule agressa Zola, Labori, George Clemenceau et la police éprouva beaucoup de difficultés pour les dégager. Dans « Le cinquième acte », publié dans les pages de *l'Aurore* du 12 septembre 1899, Zola rappela d'ailleurs l'ampleur et la violence de ces témoignages de haine : « J'ai entendu les foules hurler à la mort sur mes talons, j'ai vu passer à mes pieds un immonde débordement d'outrages et de menaces » (*VM*, 160) et transposera ce souvenir douloureux dans son roman *Travail*, dans lequel une scène représente le héros, Luc, poursuivi par une foule haineuse et violente.

Les écrivains étaient également attaqués publiquement dans une presse antisémite et surtout dans un arsenal de caricatures omniprésent[420], ainsi que par le biais de leurs écrits : des articles furent brûlés dans la rue, tels ceux de Zola ou encore celui de Anatole France publié après le verdict du procès de Rennes, paru dans le *Figaro* le 13 septembre 1899, dans lequel était exprimé par le biais de M. Bergeret son dégoût des « ralliés dont M. Méline servit la politique » et des « moines ligueurs de *La Croix* » qui ont ranimé « l'antique fanatisme ».

Face aux mouvements de foule antidreyfusards, l'engagement du Charles Péguy poussa la fièvre belliciste jusqu'à la mobilisation militaire. En effet, jouant le rôle de chef de

[420] Sur les écrivains et la caricature, on pourra consulter G. Gervereau, « S'engager, se dégager. Le dessin de presse », dans *L'Affaire Dreyfus et le tournant du siècle (1894-1910)*, p. 190-197 et P.O. Perl, « Caricature et opinion : une influence réciproque », in Michel Denis, Lichel Lagré et Jean-Yves Veillard (dir.), *l'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, p.51-64. Sur Zola et la caricature pendant l'affaire, voir aussi F. Labadens, « Caricatures de Zola et de *J'accuse…!* », « *J'accuse…! et Les Preuves* », *Jean Jaurès, Cahiers trimestriels*, n°151, janvier-mars 1999, pp. 49-55 et P.O. Perl, « Les caricatures de Zola : du naturalisme à l'Affaire Dreyfus », in Venita Datta et Villa Z.Silverman (éd.), *Les Intellectuels et l'Affaire Dreyfus*. *Réflexions historiques*, pp. 137-154.

guerre, le jeune Charles Péguy interdisait à Brunetière l'accès à l'Ecole Normale et protégeait les professeurs dreyfusards[421]. Il brilla pendant l'affaire par l'ardeur de son engagement et les différents témoignages reflètent chez lui la même fougue militaire baignant dans le registre de la stratégie de combat. Charles Andler rapporte, par exemple, que Péguy « s'était offert pour « aider » Herr. Il lui amenait un à un ses jeunes camarades. Ils furent la milice ardente et juvénile de l'Ecole Normale au moment de l'Affaire Dreyfus »[422]. Daniel Halévy a également évoqué les manœuvres par lesquelles Péguy conduisait un groupe de camarades qui dans les plus brefs délais se transporte à la Sorbonne quand un professeur connu pour son dreyfusisme est pris à partie :

> « Une voix criait : « Durkheim est attaqué, Seignobos est envahi ! – Rassemblement ! » répondait Péguy qui affectionna toujours les expressions militaires. S'il se trouvait à l'Ecole au moment de l'appel, aussitôt il parcourait les couloirs, de turne en turne ouvrant les portes : « Rassemblement ! » criait-il au seuil de chacune. Tous sautaient sur leurs cannes et avec lui filaient vers la Sorbonne. […] À l'intérieur de la Sorbonne, il commandait la manœuvre : « Tel groupe, par l'escalier ! Tel autre par le couloir ! »[423]

Dans la même tâche de protection des professeurs favorables à la révision, Monod, Seignobos, Aulard, Buisson, Jérôme et Jean Tharaud ont rappelé une image de Péguy dotée de la même ferveur guerrière :

> Péguy marchait en tête, sa grosse canne noire à la main, qu'il tenait par le milieu comme un bâton de commandement. Dans ces échauffourées, il apportait l'ardeur d'un compagnon de Jeanne d'Arc, ou de Jeanne d'Arc elle-même se jetant sur un parti anglais dans la plaine. On le voyait alors déployer des talents de stratège dont il était fier, et qu'il avait acquis, je pense, au cours de son année militaire, dans les exercices de campagne. Par la cour de la chapelle ou le grand vestibule de la rue des Ecoles, nous envahissions la Sorbonne. À travers les couloirs et les escaliers compliqués, on exécutait à la course des mouvements tournants prodigieux, qui tantôt nous menaient à la victoire, c'est-à-dire jusqu'aux pieds de Seignobos ou de Buisson, tantôt à des débâcles où nous ne sauvions que l'honneur.[424]

---

[421] Sur les attaques de Péguy contre la Sorbonne, voir *L'esprit de la nouvelle Sorbonne*, Paris, Mercure de France, 1911, pp. 98-99.
[422] C. Andler, *op.cit.*, p. 148.
[423] D. Halévy, *Péguy et les* Cahiers de la Quinzaine (G. Leroy, *Batailles d'écrivains*, p. 100).
[424] Jérôme et Jean Tharaud, *Notre cher Péguy*, t.1, p.163 (S. Fraisse, *Péguy*, p. 30).

Géraldi Leroy a souligné l'enthousiasme guerrier du jeune Péguy, qui était prêt à recourir à l'insurrection. Considérant en mai 1899 l'hypothèse d'un danger pesant sur l'ordre républicain menacé par les menées subversives des ligues antidreyfusistes, Péguy envisageait les solutions extrêmes : « Nous épuiserions l'action légale, et ensuite la plupart de nous, sans doute, épuiseraient l'action révolutionnaire », écrivait-il dans les pages de *La Revue Blanche* du 15 mai 1899[425]. Péguy lui-même rappellera ces années-là en termes de stratégie militaire dans *L'Argent suite*, il écrivit « Nous formions une petite bande d'une souplesse, d'une mobilité, mais d'une fermeté extraordinaire. Notre vitesse de mobilisation avait été portée à un point de précision inouï. En moins de quelques minutes (mettons six ou sept *en tout*), nous pouvions, partant du 45 de la rue d'Ulm, porter nos effectifs sur les points menacés de la Sorbonne »[426]. Et beaucoup plus tard, il écrira : « Dans ce temps-là j'étais pour ainsi dire le chef militaire de l'ancienne Ecole normale. Ou plutôt il y avait deux chefs. J'étais le chef militaire le jour où il y avait à se battre. Herr était le chef militaire les jours où il n'y avait pas à se battre »[427].

Ainsi, la société littéraire touchée par cette fièvre belliciste, était elle-même étonnée de l'ampleur du phénomène. L'affaire Dreyfus acheva le mouvement de politisation de la jeunesse littéraire qui avait été amorcé dans les années qui l'avaient précédée. En effet, marquant l'entrée en nombre des intellectuels dans le champ politique, cette période a orienté de nombreux écrivains vers l'engagement.

L'engagement massif des écrivains pour ou contre Dreyfus entraîné par la frénésie générale fut pour beaucoup une conséquence inattendue de l'affaire. À titre d'exemple, Zola exprima sa surprise et sa joie de voir ses anciens amis se ranger à ses côtés. Ainsi, dans une lettre à Paul Alexis du 11 décembre 1898, il avait écrit : « Eh bien ! mon vieil ami, vous voilà donc lancé sur la mer orageuse de la politique ! J'ai lu dans *L'Aurore* que vous présidiez des réunions[428] où l'on acclame Picquart, et où l'on vote la destruction des conseils de guerre » et s'étonna de voir un tel bouleversement au sein de leurs activités littéraires : « Qui aurait dit ça de nous, si dédaigneux de la rue, sur notre roc littéraire ? » (*Corr. IX*, 363). Pierre Louÿs s'étonna de la même manière de son engagement : « Si on nous avait dit, à lui et à moi, il y a six mois, que nous serions un jour dans le parti des officiers et que nous protesterions contre

[425] C. Péguy, « Associations », *La Revue Blanche* n°143, 15 mai 1899 (*Œuvres en prose complètes*, t.I, p. 203).
[426] C. Péguy, *Œuvres en prose complètes*, t.II, p. 1227.
[427] *Œuvres complètes*, 1961, p. 1226.
[428] Il présidait un comité « Vérité – Justice – Liberté » dont Zola était le président d'honneur et était de puis un mois membre du parti ouvrier socialiste révolutionnaire de Jean Allemane

un grand scandale militaire… nom de Dieu ! », écrit-il à Paul Valéry le 21 février 1898.[429] L'Affaire Dreyfus a par ailleurs modifié le champ littéraire dans la mesure où elle a achevé la politisation de la jeunesse littéraire, comme le souligne Victor Charbonnel dans les pages du *Mercure de France* : « Nos jeunes gens de lettres délaissent les opinions littéraires pour des opinions sociales. […] C'est ta faute, camarade Quillard. Les violences qui ont mené les rêveurs et les poètes à l'action, ce sont celles de l'Affaire. Voici que le « dreyfusisme » aura eu, par sa large signification d'humanité, cette principale conséquence de modifier les pensées et les sentiments parmi la Jeunesse littéraire, et de réveiller la conscience du droit humain. Ne vous en plaignez pas trop, mon cher Gourmont, la beauté y gagnera »[430].

Ainsi, la politisation massive des discours des écrivains fut une des conséquences directes de l'affaire Dreyfus. Gagnée par la portée révolutionnaire du geste de Zola, par l'ambiance de « guerre civile » et par la dimension collective de la mobilisation, l'affaire Dreyfus transforma le rapport à l'engagement et la vision du rôle de l'écrivain dans la société.

## 3. L'expression d'une guerre littéraire

La dimension militariste de l'engagement des écrivains pendant l'affaire apparaît dans leurs écrits et leurs discours : les articles deviennent une exhortation au combat qui emprunte au registre militaire sa force de mobilisation.

À travers un registre métaphorique militaire omniprésent, ces derniers se considéraient et se décrivaient comme de véritables soldats de la justice : dans les correspondances et les articles, l'engagement se traduit en termes de sacrifice et de lutte armée. C'est ainsi que Zola assimilait la bataille pour Dreyfus à une lutte de laquelle les écrivains sortent « cuirassés à jamais, invulnérables aux blessures » (*VM*, 175) et qu'il constatait, suite à l'engagement de Paul Alexis, « Nous allons décidément finir en soldats de la révolution » (*Corr. IX*, 363). De même, il assimile la fin de la campagne pour Dreyfus à un défilé militaire après une victoire armée : « Vous serez à l'honneur, avec nous tous, les soldats de la première heure » (*Corr. IX*, 426). Zola a décrit son engagement en termes militaires : il a affirmé avoir « obéi en

[429] P. Louys, *Correspondance à trois voix*, *op.cit*. p. 847.
[430] V. Charbonnel, « Les jeunes hors des cénacles », *Mercure de France*, Juillet 1999, p. 191.

soldat »[431], se qualifiait de « soldat de la vérité et de la justice », évoqua son départ comme un geste stratégique de bataille, une « nécessité de tactique », et nommait les dreyfusards « ses frères d'armes qui menaient avec moi la même bataille pour l'honneur de la France ». Dans l'optique de la bataille pour la justice, les vertus exaltées étaient celles du courage : Zola a témoigné à maintes reprises de courage et de persévérance à toute épreuve au cours de la lutte pour Dreyfus : « Nous allons continuer la lutte, nous battre demain pour la justice aussi âprement qu'hier » (*VM*, 175) et a placé son engagement sous le signe d'un courage sans borne, prêt dès le départ à assumer les pires conséquences de ses actes : « Je trouvais lâche de me taire. Tant pis pour les conséquences, je suis assez fort, je brave tout » (*Corr. IX*, 102), ou encore « Aussi, irai-je devant ces jurés, la conscience tranquille et guidé par ma seule force : la défense du vrai, en quelque lieu qu'il se trouve »[432].

Comme l'a souligné Jacques Noiray, l'engagement de Zola prolonge le registre de la stratégie militaire dans la notion de sacrifice : son engagement est celui de l'homme prêt à engager sa vie et son sang dans la victoire de sa cause[433]. Ainsi, de la même manière que Labori est devenu en versant son sang un « héros frappé d'une balle sur le champ de bataille » (*VM*, 165), Zola se dit dans « Le Cinquième acte » « prêt à payer de ma liberté et de mon sang » (*VM*, 166). Il évoque son engagement dans la campagne comme une abnégation totale de sa personne, affirmant dans une lettre du 10 avril 1898 à Georges Charpentier « Mon sacrifice est fait » (*Corr. IX*, 187) ou encore « Qu'importe le sacrifice qui est au bout »[434]. Dans « Justice », il pousse la notion du sacrifice jusqu'à une dimension religieuse, évoquant « le complet sacrifice que j'avais fait de mon repos, de ma liberté, m'offrant en holocauste, acceptant à l'avance ma ruine, si la justice triomphait » (*VM*, 147).

Zola étend cette abnégation sacrificielle à tous les dreyfusards : « Nous n'avons jamais songé à nous, nous n'avons jamais agi que pour le triomphe du droit, prêts à le payer de notre liberté et de notre vie. Nous autres nous ne comptions pas, il s'agissait uniquement de sauver un innocent, d'éviter à la patrie le plus effroyable désastre moral dont elle eût jamais couru le danger », écrit-il dans "Justice" (*VM*, 148).

---

[431] E. Zola, propos recueillis par Xavier Mélet, « Fécondité », *Le Temps*, 13 octobre 1899 (*Entretiens avec Zola*, p. 194).
[432] E. Zola, « A propos du procès d'aujourd'hui », *Le Rappel*, 8 février 1898 (*ibid*., p. 189).
[433] Voir J. Noiray, « De *La Confession de Claude* à *J'accuse*: formes et significations du sacrifice dans l'œuvre d'Émile Zola », *art.cit*.,
[434] Entretien paru dans *Le Rappel*, 4 avril 1898, propos recueillis par Paul Desachy (*Entretiens avec Zola*, p. 193). Il écrira également à Labori, le 1er février, 1899 : « Personnellement, j'ai fait mon sacrifice » (*Corr. IX*, 406).

Parmi les écrivains qui ont également versé dans le registre militaire, Octave Mirbeau assimilait la manœuvre des dreyfusards à un véritable combat armé : dans « Le festin des sauvages » (*L'Aurore*, 24 novembre 1898), il a écrit

> Ce que nous avons fait, ce que nous avons bravé pour Dreyfus, nous le ferons, nous le braverons encore pour Picquart avec mille fois plus de violence. Pour Dreyfus nous n'étions qu'une poignée, et M. Zurlinden doit voir où cela les a menés, les Dreyfus, les Boisdeffre, les Henry, les Du Paty, et où nous sommes arrivés aujourd'hui… Pour Picquart, nous serons toute une armée, encore plus unie, encore plus ardente, d'hommes décidés à tout (*AD*, 167-168).

Ici, Mirbeau s'appuie encore une fois sur les effets de rythme des parallèles syntaxiques et des antithèses pour marteler avec force et conviction son appel au combat. L'usage du futur doublé du polyptote renforce en effet la dimension prophétique du texte : « ce que nous avons fait », « ce que nous avons bravé » / « nous le ferons », « nous le braverons » ; « nous n'étions qu'une poignée » / « nous serons une armée » et le langage hyperbolique convoqué par l'auteur (le combat s'annonce ainsi avec « mille fois plus de violence » mené par « des hommes décidés à tout ») suggère l'imminence du danger.

De même, dans un discours prononcé à Auteuil le 1er décembre 1898, il appelle à l'action et au sacrifice humain :

> Dans les circonstances tragiques où nous sommes, devant le crime qu'on est sur le point de commettre, ce ne sont plus des paroles qu'il nous faut, mais des actes. L'heure des discours est passée. Le moment de l'action est venu. Il faut arriver à l'action décisive. Il faut que nous triomphions ou que nous disparaissions. Nous avons des amis qui ont cru dans le parlement, qui ont eu foi en l'honnêteté des ministres. Riens de bon, de généreux ne peut sortir de ces gens-là. Le justice réside en vous, toute ! L'affaire Picquart intéresse le pays, c'est lui qui en est saisi. Vous avez la garde de son honneur, et tant que vous serez vivants, quoi qu'ils osent […] vous qui combattez pour la justice, vous qui l'acclamez, vous irez lui faire un rempart de vos poitrines. (*AD*, 169)

De ce fait, le discours des écrivains devenait un appel à l'action, au combat dans des termes évoquant la plus grande violence. La même fougue guerrière émane des discours de France, qui, déchaîné politiquement, insulte ses adversaires et exhorte à l'action, tel que dans cette harangue prononcée le 28 novembre 1898 : « Citoyens, Point de vaines paroles. Des actes ! Ne nous séparons pas sans voir pris l'engagement solennel d'arracher le colonel

Picquart à la haine intéressée de Mercier et de Boisdeffre, à la bêtise désastreuse de Zurlinden, à l'égoïsme tortueux et bas de Félix Faure, aux ruses et aux violences de tous les criminels de l'Etat-Major conjurés pour perdre l'héroïque dénonciateur de leurs crimes »[435] et quelques jours plus tard, le 3 décembre, il adopte le même ton: « Et vous, citoyens, réunis ici pour la défense du droit, ne faites entendre que le langage de la justice et de la raison. Mais faites-le entendre avec un bruit de tonnerre. »[436]

L'engagement des écrivains dreyfusards se double donc d'une dimension militaire qui transparaît à la fois dans leurs écrits et dans leurs actes : loin d'exprimer la violence d'une bataille uniquement idéologique, le sacrifice et l'exil de Zola les a amenés à ériger le geste de l'engagement au rang de combat épique, n'hésitant pas à adopter une attitude belliqueuse et révolutionnaire.

---

[435] A. France, *Trente ans de vie sociale*, *op.cit*., t.I, p. 12.
[436] *Ibid*., p. 14.

# B. En marge de la bataille

## 1. Une affaire humaine : du combat à la souffrance

Au-delà du militantisme actif et de la verve politique des écrivains pendant l'Affaire Dreyfus, leurs correspondances révèlent parfois la dimension plus humaine de leur implication et la présence d'une souffrance réelle qui transparaît rarement dans leurs pamphlets et articles.

Ainsi, Zola apparaît dans sa correspondance comme un homme impliqué de manière profondément humaine dans l'affaire Dreyfus, y exprimant une détresse morale rigoureusement absente de ses articles militants : « J'avoue qu'à certaines heures mon âme est lourde, dans les ténèbres où nous sommes », écrit-il à J. Reinach le 6 janvier 1899 (*Corr. IX*, 393) ou encore à Fernand Desmoulin, « Je me sens dans une détresse morale absolue. Mes habitudes sont trop changées, je n'ai plus aucune affection autour de moi, et l'incertitude de l'avenir me laisse dans une attente nerveuse continue » (*Corr*. *IX,* 242). Ses lettres laissent transparaître tour à tour une rage cinglante : dès le début de l'affaire, le 29 novembre 1897, il écrit à sa femme « Cette affaire Dreyfus me jette dans une colère dont mes mains tremblent » (*Corr. IX*, 109), puis à Fernand Labori, le 19 août 1898, « Mon pauvre être nerveux continue à trembler de révolte et de colère. Dans le grand calme de ma solitude, je vis enragé. Vous ne sauriez croire l'horreur que soulèvent en moi les échos qui m'arrivent de France » (*Corr. IX*, 267) ; laissant transparaître tour à tour un sentiment de peur, le 8 septembre 1898 : « Le jour où l'on le jugera de nouveau, mon cœur cessera de battre, car ce sera le jour du véritable

danger » (*Corr. IX*, 297) ; ou encore de désespoir : « Mais quels coups de tonnerre traversèrent ma vie ! Le suicide du colonel Henry, l'arrestation de Picquart, tous ces épisodes de la bataille d'idées que j'avais engagée surgissaient à mes yeux, et mon âme en était toute bouleversée. Ces jours-là, la reprise de ma tâche était plus difficile. Les mots ne venaient pas. Je me prenais la tête dans mes mains agitées par la fièvre et m'épuisais en vains efforts pour retrouver le fil de ma pensée »[437].

De même, après sa condamnation à Versailles et sa décision précipitée de quitter la France, l'émotion de Zola submerge l'homme : « Nous étions bouleversés par la rapidité imprévue de ce départ, je lui avais pris une main, que je serrai de tout mon cœur, et nous n'avons échangé que quelques paroles entrecoupées », écrit-il dans ses *Pages d'exil*[438], alors que dans une lettre à Fernand Labori du 19 juillet 1898, il décrit la tristesse de son départ de France: « Je suis arrivé ici tranquillement, mais le cœur bien gros, je l'avoue. Quand j'ai vu, du bateau, s'éteindre les lumières de Calais dans la nuit, mes yeux se sont emplis de larmes. Ah ! l'abominable chose, je dirai un jour tout mon déchirement» (*Corr. IX*, 225).

À l'écart de la polémique bruyante de *l'Aurore*, sa correspondance révèle l'impact émotionnel de ce combat politique loin des visées carriéristes dont il avait été accusé par ses ennemis : dès le début de l'affaire, il écrivait à sa femme : « Tu ne sais pas ce que j'ai fait ? un article écrit en coup de foudre, sur Scheurer-Kestner et l'affaire Dreyfus. J'étais hanté, je n'en dormais plus, il a fallu que je me soulage » (*Corr. IX*, 102) ; puis au fil des mois, « Voilà près d'un année déjà que la monstrueuse affaire m'a pris de ma vie et de mon travail »[439] ; et dans une lettre à Georges Charpentier datée du 28 février 1899, il confie « Notre vie va être changée, tellement l'ouragan aura fait de désastres » (*Corr. IX*, 421), et à sa femme, le 8 septembre 1898 : « Je ne vis mes journées que dans l'attente du courrier du soir ; et quand j'ouvre les journaux du pays, le matin, mon cœur bat à se rompre » (*Corr. IX*, 302).

La correspondance de Zola révèle donc l'envers de l'héroïsme de l'homme, document essentiel pour percevoir l'énorme impact humain derrière son chef d'œuvre politique.

De même, la correspondance d'André Gide traduit une passion pour les événements qui n'est jamais apparue dans un engagement public et militant[440]. L'enthousiasme de Gide

---

[437] E. Zola, « *Fécondité* », *art.cit*. p. 194. Sa correspondance avec Jeanne Rozerot révèle également ce côté profondément humain de l'expérience dreyfusarde de Zola (*Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*)

[438] *Pages d'exil*, *Œuvres Complètes, De l'Affaire aux Quatre Evangiles, 1897-1901*, t. 18, éditions du Nouveau Monde, 2008, p. 540.

[439] *Ibid.*, p. 549.

[440] La publication de la *Correspondance* entre A. Gide et E. Rouart, établie, présentée et annotée par David H. Walker, en 2006 a permis de nuancer une vision de l'engagement de Gide telle qu'évoquée par M. Thomas dans

pour l'affaire Dreyfus représente en effet une évolution considérable de sa sensibilité politique, lui qui écrivait en 1895 dans une lettre à sa mère : « les événements politiques me terrifient. Est-ce assez dramatique ! J'aime mieux n'en rien dire, et garder là-dessus un "silence systématique" – et puis, je n'y comprends rien… »[441]. Au moment de l'affaire, il écrit par exemple dans son *Journal* «L'affaire Dreyfus devient angoissante »[442], dans une lettre adressée à son ami Eugène Rouart le 16 janvier 1898 : « Sois sûr, vieux, que les événements ne me passionneraient pas plus à Paris qu'ici ; (ou plutôt qu'ils ne me passionnent pas moins ici qu'à Paris). Chaque jour nous dévalisons les kiosques et nous suffoquons d'anxiété »[443] et un peu plus tard, le 20 septembre 1898, il évoque ses sentiments vis-à-vis de l'affaire dans un mélange de lucidité et d'espoir non dépourvu de passion :

> Je traverse avec angoisse la crise où se débat la France et qui n'est pas encore à son état aigu ; avec angoisse, mais sans découragement ; j'ai meilleur espoir que je n'avais il y a quelques mois ; les situations sont plus franches, et beaucoup de forces, inemployées dans l'incertitude, se révèlent à présent et font la France se sentir encore forte ; notre génération qui risquait de s'endormir dans l'apathie se réveille et s'émeut à la notion d'un péril ; beaucoup n'apprennent le courage que dans la nécessité d'en avoir… Et puis si tout l'énorme effort que la France donne et va donner ne suffit pas, c'est qu'elle aura fait son temps ; il y a des événements historiques contre lesquels se brisent nos efforts comme ils font malgré nos efforts devant la mort de chaque chose et de chaque être. – Mais je t'ai dit que j'avais bon espoir. [444]

---

« Le cas Valéry », art.cit. et Auguste Anglès dans *André Gide et le premier groupe de la NRF*, selon laquelle l'enthousiasme dreyfusard de Gide s'effondre devant les arguments de Valéry. Les lettres à Rouart nous montrent que Gide, loin de rendre les armes, s'est également enflammé pour l'Affaire Dreyfus et a opposé à son ami toute la force de ses convictions. Notons que le sujet de l'affaire Dreyfus affleure à plusieurs reprise dans la volumineuse correspondance de Gide : notamment dans ses correspondances avec Francis Jammes (*Correspondance (1893-1938)*, p. 139), avec M. Drouin (voir « Lettres à Marcel Drouin (1895-1925) », *Cahiers André Gide*, n°560, janvier 2002, p.14-15), H. Ghéon ou J. Copeau (*Correspondance (Décembre 1902- Mars 1913), Cahiers André Gide* n°12, 1989), mais c'est dans ses lettres à Rouart qu'il adopte avec le plus de force un point de vue nettement dreyfusard, opposant des arguments, ne se laissant ni convaincre, ni intimider, se montrant même agacé par les arguments de son ami (voir notamment sa lettre du 24 janvier 1898, *Correspondance I*, p. 451). Au sujet de la relation épistolaire entre Gide et Rouart autour de l'affaire Dreyfus, voir « La politique et l'affaire Dreyfus », Introduction de David H. Walker à la *Correspondance* entre Gide et Rouart, t. I, p. 39-54

[441] Lettre du 20 janvier 1895, *Correspondance avec sa mère*, p. 576-578.

[442] A. Gide, *Journal*, *op.cit.*, p. 277.

[443] A. Gide et E. Rouart, *Correspondance, I (1893-1901)*, p. 432. C. Martin, dans *La Maturité d'André Gide. De* Paludes *à* L'Immoraliste *(1895-1902)*, rappelle que, à Rome au moment du procès Zola, Gide était passionné par l'affaire et lisait six journaux par jour (voir p. 257 et ss.). La ferveur politique de Gide à cette époque est révélée par sa correspondance : en trois semaines, Gide écrit cinq lettres à Rouart (qui lui en écrit sept) et échange au moins huit lettres avec Paul Valéry et Marcel Drouin.

[444] *Ibid*. p. 487.

Mais c'est surtout la violence conflictuelle de plusieurs lettres échangées entre les deux amis qui illustre la ferveur des convictions du jeune Gide. En effet, alors que Rouart le nomme « mon cher mais horrible Dreyfusard »[445], qu'il lui écrit « je ne me sens que des mots de tendresse pour toi à un moment où nous sommes sur le point de devenir ennemis », Gide semble parfois difficilement concilier l'amitié et le conflit idéologique en lui écrivant par exemple : « Si seulement tu pouvais parler sans passion, comme j'aimerais parler avec toi. Mais peut-on parler sans passion de ces choses ? »[446] ou encore « je t'embrasse vite avant de te battre »[447]. Une série de lettres échangées au mois de janvier 1898 révèle la tension montante entre les deux amis, qui atteindra un degré de violence tel qu'ils préféreront éviter par la suite de parler de l'affaire.

Mais alors que Rouart adopte le registre de la violence, se disant prêt à répandre le sang[448], les réponses de Gide traduisent à la fois sa ferveur des convictions et la volonté de ne pas froisser son ami.

Ses lettres traduisent son indignation et sa colère. Il s'insurge ainsi contre les attaques envers Zola : « Que me fait ce que tu dis sur Zola ? Tu l'injuries : est-ce pour me convaincre ? Qui convaincs-tu, par des gros mots ? »[449] et empruntant à Zola le registre de l'éclosion inévitable de la vérité, il oscille entre accusations et menaces :

> Maintenant qu'ils ont commencé tu ne les arrêteras pas. […] Maintenant il est trop tard et l'affaire a beaucoup trop foisonné. C'est comme le génie sorti de la bouteille ; on ne peut plus l'y faire rentrer. Il ne fallait pas laisser qu'on ouvre la bouteille. Taire ! Etouffer l'affaire à présent !! Y songes-tu ? C'est enfermer le virus dans la plaie, la refermer sans avoir rien cautérisé. Un crime d'Etat ! peu m'importe : est-ce que ça me regarde ? Est-ce que je m'en vais protester… Mais vous faites là quelque chose d'infiniment plus grave : vous nous

---

[445] Lettre de Rouart à Gide, 10 mars 1898, *ibid*. p. 460.
[446] Lettre à Rouart, 16 janvier 1898, *ibid*. p. 432.
[447] Lettre du 24 janvier 1898, *ibid*., p. 451.
[448] Les réponses de Rouart sont en effet parfois d'une violence inouïe. Il lui écrit par exemple le 21 janvier 1898 « la campagne redouble, j'écris à Autun qu'on m'envoie mon fusil (de chasse à deux coups) pour parer à toute éventualité » (p.434) et le 28 janvier 1898 : « Parce que les gens qui ont mené cette campagne […] ont fait œuvre de mauvais citoyens et ne se sont pas dignes du nom de Français, cela nous le leur rappellerons aux élections, que ce soit Quillot à Montigny, Degas ici, Escudier, Valéry, mes frères, Gourmont, Barrès, Régnier ou moi, nous ne l'oublierons pas ; la France en dehors de tout parti s'est montrée : il y a eu des cabotins d'un côté et les silencieux de l'autre, ceux qui travaillent, n'écrivent pas mais font autant ; nous aussi nous saurons faire notre devoir jusqu'au bout, et aucune amitié, aucune admiration, rien ne m'empêchera de marcher au feu avec mes hommes, je veux dire mes ouvriers, mes camarades, car ils me suivront tous, l'immense majorité du pays est avec nous. Nous avons assez des Juifs, des Belges, des protestants, ces listes n'ont été signées que par eux ou par Fénéon, ce qui est la même chose ; vous avez là une tare dont seul un baptême de sang vous lavera ; pour vous blanchir, il faudrait que vous alliez avant nous aux frontières lorsqu'elles seront menacées.[…] Les artistes, c'est fait pour mettre dans des cages ». (*Ibid*., p. 456)
[449] Lettre à Rouart, 24 janvier 1898, *ibid*. p. 450.

> forcez à douter de vous. On ne cite, on ne peut citer que ceux qui parlent, et vous les dites des vendus ; mais ceux qui se taisent !! ceux qui se taisent par peur ! ou ceux dont l'anti-syndicat a peut-être acheté le silence ? […] Que n'avez-vous acheté Zola, puisqu'il était si bien « à vendre » ? Trop tard maintenant, cher ami, pour étouffer l'affaire : vous enfermez le feu sous le manteau – et le doute dans nos esprits, la suspicion des chefs – et tandis que par allure plus franche, et plus brutale si tu veux, vous n'auriez mis contre vous, des anti- ou pseudo-patriotes, vous allez vous aliéner quantités de gens simplement honnêtes et de grande valeur, en dehors de la question politique, comme Drouin, comme moi, comme XXX révoltés par vos façons, non par votre cause, et qui vont, à vos yeux, grossir le nombre de syndiqués[450].

Gide fait d'ailleurs preuve de lucidité sur la disproportion stratégique qui existe entre les deux camps, opposant un camp antidreyfusard qui dispose et qui use d'une force de propagande efficace et dangereuse, et un camp dreyfusard encore faible et peu organisé :

> Ce qui fait l'opinion aujourd'hui ce n'est plus ce qu'on croit ou ce qu'on ne croit pas du mystère qui s'approfondira sans s'éclaircir, mais l'attitude de deux cabales dont l'une agit avec hésitation, louvoiement…en un mot avec une inqualifiable maladresse (car je veux continuer à croire qu'elle a raison) l'autre avec une si parfaite habileté (je veux continuer à croire que c'est hypocrisie pure) qu'elle prend souvent les allures de l'honnêteté, de sorte qu'elle se grossit de jour en jour de tous les gens en dehors de la politique, qui n'y voient pas plus loin que leurs livres, leur chaire, leur laboratoire, mais honnêtes puisqu'en dehors de tout cela – et qu'il fallait d'abord savoir mettre de votre côté, puisque eux aussi agissent, influent… et qu'ils sont désintéressés.[451]

Le ton se calme entre les deux amis jusqu'en septembre 1898, au moment où le suicide d'Henry ravive le débat, et Gide réagit alors immédiatement aux insinuations de Rouart : il s'offusque du fait que Rouart continue à lui exposer ses idées : « Tu me parles de l'affaire Henry comme si nous pensions de même là-dessus ; est-ce par jeu ? ou comprends-tu si mal ma pensée ? » lui écrit-il le 11 septembre 1898. Malgré les efforts de Gide pour éviter l'affrontement, les provocations répétées de Rouart finissent par éveiller sa colère : « Cette histoire que je commençais de trouver très belle, tu vas me la faire déplorer si voilà qu'elle nous divise ; il est certaines façons d'être sot que tu méprises et qui me plaisent ; tant pis, tant

---

[450] *Ibid*.
[451] *Ibid*.

pis !… mais chaque événement nouveau rend un peu plus inconciliables nos deux manières de *les* voir. »[452]

D'autres écrivains dreyfusards ont exprimé au cours de l'affaire une implication humaine qui dépassait la seule polémique médiatique. Ainsi, Anatole France avait été ébranlé par l'affaire Dreyfus, d'après Paul Grunebaum-Ballin, jeune ami du fils de la maison, qui s'est rappelé avoir vu France descendre de son cabinet de travail de l'avenue Hoche, pâle et agité, après avoir donné sa signature, lui disant « Il le faut pourtant, Dreyfus est innocent ».

Octave Mirbeau, quant à lui, exprimait la souffrance morale que provoquait en lui l'affaire dans une lettre adressée à Zola où il déclarait : « Ma vie est exorbitée, prise toute entière dans l'Affaire »[453], et dans une lettre à Monet datée d'octobre 1898, où il évoquait « l'affaire Zola, qui me rend fou »[454].

Sans aller jusque-là, Proust a sans doute souffert de sa fréquentation avec des milieux farouchement antisémites tels que ceux des Daudet : alors qu'il avait déjà été choqué par l'« affreux matérialisme » qui se dégageait des discussions et qu'il avait été piqué par une diatribe de Montesquiou, (voir supra), ailleurs, il avait écrit à Mme Straus : « Je suis malade d'un article de Léon Daudet que j'ai lu ce matin »[455].

Du côté des antidreyfusards, l'affaire a suscité des passions équivalentes, même chez les écrivains qui ne se sont que très peu engagés. Ainsi, Valéry trépigne dans une lettre à Pierre Louÿs : « J'ai eu dix fois envie de t'écrire – mais comment écrire avec rage ? »[456] et montre dans cette affaire un caractère belliqueux et intransigeant. Furieux de voir la signature de Gide au bas des listes de *l'Aurore*[457], il s'énerve contre les initiatives dreyfusardes de Pierre Quillard, enrage en silence mais évite l'affrontement :

> Là, ventre à ventres avec Quillard et Hérold, ces messieurs ont parlé d'une vaste proclamation à faire dans le prochain Hermès contre l'armée, le gouvernement, les généraux, etc. Une discussion très vive avait eu lieu avant le dîner entre Gourmont et A.-F. H. [André-Ferdinand Hérold], le premier étant du bon côté des opinions. Tu sais que les opinions de nos

---

[452] Lettre de Gide à Rouart, 11 semptembre 1898, *ibid*. p. 484.
[453] Lettre de Mirbeau à Zola, datée du 23 avril 1899 (P. Michel et J.-F. Nivet, *Les Cahiers naturalistes* n°64, 1990. p. 25).
[454] O. Mirbeau, *Correspondance avec Claude Monet*, p. 200.
[455] M. Proust, cité par J. Recanati, *op.cit*., p. 84.
[456] P. Valéry, lettre à P. Louÿs datée de mars 1898, *Correspondance à trois voix*, p. 847.
[457] Valéry « a été furieux après toi, mais il t'aime bien », écrit Rouart à Gide le 1er février 1898, *Correspondance*, p. 457.

> excellents camarades et amis révolutionnaires ont le don de m'agacer et de m'exaspérer. Mais sans doute mes traits, encor mal éduqués, ont-ils marqué l'heure, car Quillard a eu la bonté de m'avertir qu'il prenait la responsabilité du factum à intervenir et que cela ne me compromettait en rien. À quoi j'ai répondu par un sourd grognement. Tu devines mon interne cocktail. […] Je suis assez décidé à ne plus insérer une ligne au Mercure si ce factum « voit le jour » - or, il le verrait soit en février, soit en mars – alors ?[458].

A l'écart des débats houleux monopolisés par les grands ténors de la polémique dreyfusarde, les passions soulevées par l'affaire Dreyfus éclatent donc dans les correspondances et dans les écrits intimes des écrivains qui ne se sont pas engagés publiquement. Ainsi, Romain Rolland, pourtant « au-dessus de la mêlée », rappelle dans ses *Mémoires* la force d'attraction de l'affaire :

> Le feu dormait, à droite, à gauche, un peu partout. Il n'était pas la propriété d'un parti. La cendre des basses pensées, non plus. Quand le vent se mit à souffler dessus, toute la cendre s'éleva en tourbillon, remplit les yeux. Et le feu se fit incendie, dévorant tout, sans qu'on pût lui faire sa part… En un instant, nous chûmes tous dans le brasier de l'Affaire Dreyfus. Et tout parut s'écrouler autour de nous. Quel chaos de flamme et de suie !…À quarante ans de distance, quand on ne voit plus que les grandes lignes, tout paraît clair. Mais pour ceux qui ont dû marcher dans les décombres, sous la pluie de cendres et l'avalanche, les yeux brûlés, et le souffle desséché, quelle nuit de démence, quel cauchemar ! (*M*, 281)

Ce regard rétrospectif est révélateur de l'impact de l'affaire Dreyfus sur une société littéraire profondément partagée. Ainsi, le tableau de guerre ici esquissé par Romain Rolland laisse deviner la violence démesurée avec laquelle les écrivains vécurent les événements et aux yeux de Romain Rolland, l'aveuglement collectif qui ne fut pas seulement celui de la foule manipulée par les journaux.

On citera enfin l'élan passionné de Jules Renard qui crie son indignation dans son journal après la condamnation de Zola et retient à la fin de son texte « Une larme de pitié, de rage et de honte ! » (*J*, 471-473)

---

[458] Lettre de Valéry à Gide datée du 15 janvier 1898, *Correspondance (1890-1942)*, p. 307. Ce *factum* paraîtra au *Mercure de France* en février 1898 sous le titre « Contre l'infaillibilité du sabre » et sous la signature de Pierre Quillard.

À l'écart de la bataille médiatique, les correspondances et journaux des écrivains impliqués dans l'affaire révèlent la portée passionnelle de ces débats et illustrent les conséquences humaines du rôle publiquement endossé par « les intellectuels ».

## 2. De l'écrivain public à l'homme

Il se crée par ailleurs un décalage étonnant entre l'image projetée par l'écrivain dans ses écrits et ses déclarations publiques et la réalité humaine plus discrète. Ainsi, l'image forte de Zola bravant tous les dangers présente dans la presse s'oppose à celle de l'homme en exil, isolé et ignorant tout de l'actualité, handicapé par sa méconnaissance de l'anglais. Ainsi, sa correspondance et *Pages d'exil* révèlent la manière dont Zola a vécu, de l'étranger, l'affaire Dreyfus, la plupart du temps dans un décalage complet avec ce qui se passait : « Quelle extraordinaire chose, ce calme absolu des champs où je suis, ce silence total, cette impossibilité d'avoir des nouvelles, lorsqu'il se passe dans mon pays des événements dont mon sort dépend ! » (*Corr. IX,* 289), ou encore « Je vis ici loin de tout, ne connaissant les événements qu'au bout de vingt-quatre heures » (*Corr. IX* , 348). Il évoqua par ailleurs dans une lettre à sa femme du 1er septembre 1899 la manière dont il prit connaissance des événements qui ont bouleversé l'affaire : « Je ne dois avoir que ce soir des journaux français, et tu vois mon impatience, dans cette absence absolue de nouvelles précises. J'ai fini par aller à bicyclette acheter, au prochain village, des journaux de ce pays, dont je déchiffre si difficilement quelques mots. Et c'est ainsi que je viens de connaître enfin, en gros, les événements : l'arrestation d'Henry, son aveu du faux qu'il a commis, et son suicide. Mais je manque toujours de détails, je vis dans une agitation que tu dois comprendre » (*Corr. IX*, 288). Cette solitude et cet isolement par rapport aux événements s'opposent à la présence de Zola sur la scène médiatique, à la fois par le nombre important d'hommages qui lui étaient consacrés et par le soutien de ses amis, tels que Mirbeau qui lui avait écrit : « Il n'y a pas une minute de ma vie où vous ne soyez là, dans mon esprit et dans mon cœur, toujours plus grand, toujours plus aimé »[459].

[459] Lettre de Mirbeau à Zola du 23 avril 1898 (citée par P. Michel et J.-F. Nivet, *Les Cahiers naturalistes*, n°64, 1990, p. 25).

De même, on peut opposer le courage et la foi en l'avenir qu'il ne cessait de marteler publiquement à une fragilité humaine réservée à ses proches. Ainsi, le 21 février, 1898, Zola lut devant les jurés qui allaient le condamner une déclaration qui fut reproduite dans *L'Aurore* du lendemain, dans laquelle il affirmait : « Et me voilà tranquille, la vérité est en vous maintenant : elle agira » (*VM*, 129), avant de conclure « Je suis bien tranquille, je vaincrai ». De même, il confiait à Philippe Dubois dans un entretien paru à *L'Aurore* le 25 février 1898 « Je n'ai rien perdu de ma foi. La lumière se fera. […] Loin d'être abattu, je suis plein de courage et d'espoir, ayant la conviction de servir une cause juste »[460], alors que dans une lettre à se femme, il a écrit : « Tu sais que je ne suis pas optimiste, et mon opinion est que la victoire décisive est encore bien lointaine. Aussi suis-je toujours dans la pire anxiété pour moi, celle de l'incertitude » (*Corr. IX*, 247), ou encore « Ce qui m'anéantit, c'est ce va et vient continuel d'espoir et de désespoir, de n'être heureux un jour que pour être plus malheureux le lendemain. Il me semble que nous sommes en pleine nuit obscure et que nous ne savons où nous allons » (*Corr. IX*, 319).

Ainsi, il a existé un décalage entre l'écrivain public et l'homme en privé chez Zola : décalage entre l'image forte et combattante qu'on connaissait dans la presse et la détresse que ses proches connaissaient ; décalage entre la lutte acharnée et efficace qu'il menait pour Dreyfus et la solitude dans laquelle il se trouvait en exil.

Le combat des écrivains pendant l'affaire Dreyfus fut donc celui de l'intellectuel et de l'écrivain engagé, voyant doté d'une mission au sein de la société, mais ce fut également celui d'hommes qui ont investi leur sensibilité et leur cœur dans une lutte acharnée. Les « enthousiasmes frénétiques » soulevés par l'affaire ont fait de cette période le terrain privilégié de l'expression des écrivains, investis dans l'affaire non seulement au niveau de la polémique ardente mais également de leur sensibilité propre. L'avènement de la figure de l'intellectuel dans une mobilisation de groupe, le recours à une vision sacralisée de l'écrivain et la force de l'investissement humain ont donc contribué à dessiner à et dresser l'originalité de la posture des écrivains pendant l'affaire Dreyfus et à construire une nouvelle figure de l'écrivain engagé : entre cri du cœur et conscience d'une mission quasi mythique, celui-ci a été pendant l'affaire Dreyfus impliqué de manière à la fois émotionnelle et physique,

[460] E. Zola, « Chez M. Emile Zola », propos recueillis par Philippe Dubois, *L'Aurore,* 25 février 1898 (*Entretiens avec Zola*, p. 191).

mobilisant les ressources de son savoir et de son intuition, et s'appuyant autant sur la force du groupe que sur sa sensibilité humaine. Ainsi, c'est l'investissement physique et humain des écrivains pendant l'affaire qui se heurtera de plein fouet à la récupération politique de l'affaire et aux luttes internes : la désillusion des dreyfusards sera d'autant plus forte qu'ils avaient été aveuglés par une frénésie passionnée pendant les faits.

# Chapitre II

# L'affaire Dreyfus et la société littéraire : impact sociologique et champ littéraire

Si l'affaire Dreyfus a fait éclater la figure traditionnelle de l'écrivain engagé, désormais écartelée entre la posture de l'intellectuel et du militant exalté, elle a également bouleversé le monde littéraire dans sa dimension sociale. En effet, face à des écrivains convaincus et mobilisés jusqu'à l'intransigeance, le débat politique passionné vint redistribuer les cartes des affinités et des amitiés et remodeler les réseaux de publication et de diffusions. L'importance des milieux littéraires sur le déroulement et les prises de positions de l'affaire se déploie à deux niveaux : à la fois par l'impact de l'affaire sur la société littéraire, modifiant les cercles, les fréquentations et parfois les amitiés, et à l'inverse, par l'impact de la société littéraire sur l'affaire elle-même, par les réseaux d'influence, de publication et de mobilisation. L'importance des organes de la mobilisation dans l'évolution du débat, la scission du champ littéraire que l'affaire Dreyfus a prolongé et la frénésie polémique qui a gagné le champ littéraire ont articulé l'affaire Dreyfus à un contexte littéraire qui lui était indissociable. Isolées au cœur de la tourmente, quelques voix divergentes se sont pourtant élevées : en marge de la passion politique qui a gagné les cercles littéraires, l'expérience de l'affaire telle qu'elle fut vécue par Gide, Romain Rolland ou encore Valéry révèle la complexité de ce phénomène politique. En effet, en essayant de ne pas être emporté par le flot de passions contraires, ces voix se sont heurtées au mouvement d'engagement collectif qui, exigeant le sacrifice de tous, tolérait mal l'indépendance de certains.

# I. Une affaire sociale

## A. La bipartition de la société littéraire

### 1. Stigmatisation littéraire et sociale

L'évolution et la réception de l'affaire sont indissociables des milieux littéraires sur lesquels elle s'est appuyée, qui ont permis le développement et la publication des idées et des discours des deux camps. En effet, la lutte s'inscrivit dans un contexte social littéraire qui a contribué à en définir la forme et la dynamique, et les organes littéraires ont joué pendant l'affaire le rôle de foyers de mobilisation, notamment la presse et les salons.

Dans « Champ littéraire et champ du pouvoir : les écrivains et l'affaire Dreyfus », Christophe Charle analyse la bipartition de la société littéraire en fonction de l'axe dominant/dominé, entre l'élite littéraire et une jeunesse littéraire plus marginalisée. Il opposait ainsi du côté des dreyfusards le pôle universitaire et littéraire et du côté antidreyfusard, les catégories dominantes des différents champs. S'il est vrai que les cercles antidreyfusards réunissaient l'*establishment* littéraire et de nombreuses personnalités politiques influentes, (à

titre d'exemple, on peut rappeler que le salon de Mme de Loynes aux Champs Elysées réunissait en plus de Jules Lemaître, H. Simond, directeur de *L'Écho de Paris*, Arthur Meyer, du *Gaulois*, Judet, Déroulède et Hanotaux et que la Ligue de la Patrie française comptait 25 membres de l'Académie), il convient de nuancer, comme l'a fait P. Ory, la netteté de cette bipartition[461].

En effet, les exemples d'écrivains ou d'intellectuels qui échappent à cette catégorisation binaire sont trop nombreux pour que l'on considère la rupture de la société littéraire en termes d'opposition entre une avant-garde marginalisée et une élite au pouvoir. En effet, du côté des dreyfusards, outre la présence d'Anatole France dans les rangs révisionnistes, on peut rappeler comme l'a fait A. Pagès[462] que si Zola ne faisait pas partie de l'Académie, il était un « grand ténor de la littérature », président de la Société des gens de lettres, officier dans l'ordre de la Légion d'honneur et écrivain à succès, et son adhésion au mouvement dreyfusard s'explique davantage par la sensibilité sociale qu'il avait déjà manifestée dans son passé de polémiste et d'homme de lettres que par sa position dans le champ littéraire. De même, autre champion du dreyfusisme, Octave Mirbeau était à l'époque le journaliste le mieux payé[463] et écrivait dans des journaux importants comme *Le Journal* de Fernand Xau, qui sera d'ailleurs antidreyfusard. D'autres exemples peuvent encore être mentionnés : des hommes de lettres tels que Sully Prudhomme furent dreyfusards alors que des écrivains proches de l'avant-garde tels que Valéry et Pierre Louÿs furent antidreyfusards ; et dans le cas de Barrès, par exemple, ce sont ses orientations politiques déjà éprouvées dans son nationalisme naissant davantage que ses positions littéraires qui expliqueront ses choix.

S'il est indéniable que l'affaire Dreyfus entraîna une très forte mobilisation dans les professions culturelles, que ce soit du côté des enseignants, des écrivains, journalistes ou dessinateurs, la mobilisation fut davantage influencée par les réseaux culturels auxquels appartenaient les différents acteurs que par leurs positions dans le champ. Ainsi, comme le montre Pascal Ory, ce sont davantage les réseaux des revues qui étaient dreyfusards que ceux de l'avant-garde (Proust, par exemple, ne peut pas être considéré comme un écrivain d'avant-garde, ayant publié à l'époque *Les Plaisirs et les jours*, préfacé par Anatole France) : il évoque ainsi plusieurs exemples possibles, opposant un réseau de revues académiques, un

---

[461] P. Ory, « Modestes considérations sur l'engagement de la société culturelle dans l'Affaire Dreyfus », in *L'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, p. 37-49.
[462] Voir A. Pagès, « La vie littéraire au tournant du siècle », *art.cit.*, p. 234.
[463] Comme le soulignent P.Michel et J.-F. Nivet, *op.cit.*, p. 658.

réseau de jeunes revues, un réseau boulangiste (auquel appartenaient Barrès et Rochefort), un réseau anarchiste ou encore un réseau juif[464].

## 2. La jeunesse mobilisée

Ce qui a influencé l'allure générale de la mobilisation et entraîné le ralliement de la jeunesse littéraire, c'est donc davantage les prises de position publiques et collectives de plusieurs réseaux littéraires que les origines sociales des acteurs. Ainsi, en affichant leur appartenance à la jeunesse littéraire (on pense au numéro du 6 février 1898 de *L'Essor*, dans lequel un « Hommage des jeunes écrivains à Emile Zola » réunit des lettres d'Alfred Vallette, Pierre Quillard, Paul Adam, Saint-Georges de Bouhélier, Charles Péguy et un poème de Sully Prudhomme – qui avait alors près de 60 ans), en revendiquant leur appartenance à la société littéraire dans les listes (en apposant le titre et le mot « homme de lettres » à côté des signatures), les dreyfusards ont davantage défini une position sociale et revendiqué un statut que révélé leur origine sociale.

Par la « Lettre à la jeunesse » de Zola, par la mobilisation bruyante des étudiants de l'ENS et de la Sorbonne et par le ralliement massif à la cause dreyfusarde des petites revues, le mouvement dreyfusards fut rapproché d'un mouvement de la jeunesse, malgré la présence de noms tels que Gaston Paris, administrateur au collège de France, Duclaux ou encore Monod. C. Charle souligne par ailleurs que parmi les littéraires qui ont signé à gauche, la grande majorité avait moins de 40 ans (plus des deux tiers) et que sur la première liste de protestation baptisée « manifeste des intellectuels », Zola, France et Duclaux étaient les seuls représentant de leur génération : la cause était bien celle de la jeunesse.

C'est ainsi qu'au moment de s'enrôler dans la cause dreyfusarde, France exprima des réserves quant au décalage d'âge entre lui et la dominante jeune du mouvement, si l'on en croit une conversation entre lui et Fernand Gregh rapportée par ce dernier, qui le sollicite :

---

[464] Une note de Herr à Trarieux, au moment de la création de la Ligue des droits de l'homme, révèle l'utilisation par les dreyfusards, de ces différents réseaux pour la mobilisation collective : « Nous avons polycopié les statuts d'hier ; et des exemplaires sont partis dans les directions suivantes : Seignobos, et la Sorbonne et la province. [...] Halévy et son entourage. *La Revue Blanche* (Natanson a fait imprimer des exemplaires qu'il fera marcher dans le monde jeune-littéraire). […] Lorsque tout cela prendra tournure, dites-moi où tout doit être centralisé. » (J.-H. Bourrellier, *op.cit*. p. 651).

« Il la lut. « Etant donné ce que je pense répondit-il aussitôt, je ne peux pas signer… […] Et avec qui suis-je ?

- Avec toute la jeunesse
- Oui, soit, mais il me faut quelques gens de mon âge. Sans quoi je serai un peu ridicule. »

De même, Daniel Halévy rapporta le décalage perçu entre France et cette cause qui apparaissait comme celle de la jeunesse littéraire marginalisée : « France signe et présente quelques observations. Il voudrait n'être pas le seul de sa génération. Comme je lui demande si Duclaux, Trarieux le couvriraient suffisamment, il l'a répondu que oui »[465].

Inversement, l'adhésion des cercles de l'Académie, des revues tells que *la Revue des Deux Mondes* et des grands noms de la critique tels que Lemaitre ou Sarcey mit dans le camp des antidreyfusards ceux qui détenaient les instances de légitimation officielles. En s'affichant dans le camp des dreyfusards, les écrivains se ralliaient donc publiquement à un réseau littéraire plus proche du milieu des revues et en marge des plus grands organes de presse, s'écartant de ce fait d'une reconnaissance littéraire consacrée. L'engagement de Zola et de France eut des répercussions, éloignant Zola d'une consécration académique à laquelle il aspirait. De même, il perdit son grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur et soulignait encore en 1901 cette marginalisation à la suite de l'affaire Dreyfus : « Aujourd'hui encore, février 1901, je suis suspendu de mon grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur », écrivait-il dans le texte introducteur de sa « Lettre à M. Emile Loubet »(*VM*, 196). Mais il y eut d'autres exemples de cette coupure sociale entre les deux milieux : par exemple, la récupération dreyfusarde de la pièce *les Loups* de Romain Rolland l'isola sur la scène littéraire. Ainsi, alors qu'aucune maison d'édition ne voulut éditer sa pièce[466], Lugné-Poe perdit son poste de critique dans *La Presse*, Henry Bauër dut quitter *l'Echo de Paris* pour avoir publié un article élogieux dans *la Revue Blanche*[467], *Le Jour* et *La Patrie* amorcèrent une campagne pour boycotter *Cyrano de Bergerac*, car Rostand s'est montré à la

---

[465] Daniel Halévy, *Regards sur l'Affaire Dreyfus* (J.-P. Halévy, Ed. de Fallois, 1994, p. 48-49).

[466] « Aucune revue ne veut prendre *Morituri*, on me répond carrément que le sujet ferait désabonner une partie des clients. Même ma petite *Revue d'Art Dramatique*, qui en a fait l'éloge, m'a avoué qu'elle n'osait pas le publier », écrit-il à Malwida Von Meysenbug (*Choix de lettres à Malwida Von Meysenbug*, Cahiers Romain Rolland n°1, p. 236) et dans ses *Mémoires* : « Il fallut l'apparition providentielle de Charles Péguy, pour arracher *les Loups* à la fausse commune. Il édita l'œuvre maudite. » (*M* 295.)

[467] Dans cet article publié le 1er juin 1898, Henry Bauër relaie d'ailleurs, contrairement aux intentions de Romain Rolland, l'interprétation « dreyfusarde » de la pièce, impliquant que d'Oyron était innocent et qu'il a été sacrifié : « [Par] lâcheté déguisée sous le nom de patriotisme, il [Quesnel] livre l'innocent au couperet de la guillotine » (A. Blum, « *Les Loups* au Théâtre de l'Œuvre, le 18 mai 1898 », *art.cit.*, p. 891)

représentation, on suspendit une fête qui se préparait en son honneur au collège Stanislas et son père fut refusé à l'Académie des Sciences Morales[468].

Le ralliement à la cause dreyfusarde était donc cause de rupture avec une certaine consécration littéraire et sociale, stigmatisant le champ des honneurs au camp des antirévisionnistes et amenant, par exemple, Anatole France à refuser de porter sa rosette de la Légion d'honneur une fois que le Conseil de l'Ordre eut pris la résolution de suspendre Zola ou encore Francis de Pressensé à renoncer à son grade par solidarité, décision qu'il exprima dans une lettre au Grand Chancelier : « Monsieur le Grand Chancelier, Le Conseil de l'Ordre national et de la légion d'honneur – devançant la marche de la justice – vient de prononcer la suspension de M. Emile Zola. J'éprouvais depuis quelque temps un certain ennui à porter l'insigne d'une décoration qui n'a pas – que je sache – été arrachée de la poitrine du sieur Esterhazy et qui a été conférée […] à certains hommes [...] employés aux basses besognes de la presse gouvernementale et prétorienne. Il me répugnerait de continuer à m'orner la boutonnière d'un petit morceau de ruban rouge, devenu apparemment le symbole du mépris de la légalité et de la violation des principes de 1789 puisque le Conseil de l'Ordre en retire le port à un écrivain qui n'a fait que réclamer le respect des garanties élémentaires du droit. Francis de Pressensé »[469].

La réussite du combat social sous-entendait une redistribution des cartes du champ littéraire et plusieurs écrivains ont eu peur de se retrouver marginalisés du fait de leur combat contre les autorités durant l'affaire Dreyfus. Ainsi, dans une lettre à Alfred Bruneau datée du 18 octobre 1898, Zola exprime la corrélation entre la réussite littéraire et la victoire dreyfusards : « Que de fois je pense à vous, mon ami, aux vôtres et à *L'Ouragan*. Toutes les fois qu'une bonne nouvelle me fait croire à la victoire, ma pensée vole vers vous et je me dis : « Allons, son œuvre nouvelle sera jouée ». Car il ne faut pas se le dissimuler, un théâtre, surtout un théâtre subventionné, ne s'ouvrira pour nous que si nous sommes victorieux. C'est encore une des grandes raisons qui me font souhaiter si ardemment le triomphe. Cela me serait trop cruel de vous entraîner dans ma perte. » (*Corr. IX*, 339)

---

[468] Voir R. Rolland, *M* 294.

[469] F. de Pressensé, Lettre du 26 juillet 1898 (cité par Rémi Fabre, « La démission de la légion d'honneur : une rupture symbolique », *Francis de Pressensé et la défense des droits de l'homme. Un intellectuel au combat*, Presses Universitaires de Rennes, 2004, p. 122-125).

# B. Les lieux de la mobilisation dreyfusarde

## 1. En marge de la presse quotidienne

Les journaux se sont alignés sur cette scission entre les deux camps. En effet, alors que la grande presse était largement antidreyfusarde, les écrivains dreyfusards ont peu à peu été marginalisés des journaux auxquels ils contribuaient depuis des années afin de se tourner vers d'autres instances médiatiques, voire entièrement indépendants tels que les *Cahiers de la Quinzaine*. Devenue le seul vecteur quotidien de l'opinion dreyfusarde, cette nouvelle presse vint à dépendre en grande partie du succès de l'affaire et de la cause dreyfusarde.

On a constaté dans le monde de la presse la même bipartition du champ littéraire : les journaux les plus lus étaient antidreyfusards, alors que la presse dreyfusarde était adressée à un public plus limité. Ainsi, au lendemain de *J'accuse*, l'antidreyfusisme restait la règle écrasante en réunissant 96% du lectorat des principaux journaux et 85% au moment du procès de Rennes[470]. Face à cette tendance, de nombreuses revues étaient acquises à la cause dreyfusarde ainsi que quelques journaux parmi lesquels figurent *l'Aurore*, *le Siècle* d'Yves Guyot et *le Figaro*, malgré son retrait prudent de la campagne menée par Zola dans un souci de plaire à sa clientèle conservatrice.

[470] Selon Janine Ponty, in « La presse quotidienne et l'affaire Dreyfus, en 1898-1899, essai de typologie », *art.cit*.

Cette dominante antidreyfusarde de la presse rendait la publication d'articles dreyfusards difficile et la mobilisation dreyfusarde a dû s'adapter aux journaux qui lui permettaient de s'exprimer. Ainsi, alors que Zola dû quitter *le Figaro* car sa campagne y devenait de plus en plus polémique et poursuivre sa lutte en publiant ses « Lettre à la France » et sa « Lettre à la jeunesse » puis dans les colonnes de *l'Aurore*, l'histoire de la collaboration d'Anatole France à *L'Echo de Paris*, organe officieux de la Ligue de la Patrie française, a également été marquée par une dissensions politique entre les textes de l'*Anneau d'Améthyste* et la ligne éditoriale journal. Plusieurs exemples de cette cohabitation discordante ont été relevés par M.-C. Bancquart : en effet, au moment du procès Esterhazy, Pertinax, le chroniqueur politique, vitupéra le 9 janvier le « Syndicat » alors que l'article de « l'Histoire contemporaine » le surlendemain condamnait les tribunaux spécieux. De même, après son acquittement, Esterhazy adressa ses remerciements au journal alors que France y dressait un portrait peu flatteur de lui par le biais de Raoul Marcien. Enfin, le 8 mars, après la condamnation de Zola, dans « Les funérailles de M. Cassignol », France fit traiter par M. Bergeret l'antidreyfusard M. Mazure de « dupe triomphante », alors que Pertinax écrivait dans la colonne voisine : « Le syndicat Dreyfus a besoin de se venger du désastre qu'il a subi, et déjà il ne dissimule plus ce qu'il espère. Ses amis du Sénat sont là pour l'aider à atteindre son but éminemment patriotique : la désorganisation de notre état-major général »[471]. France a continué d'écrire dans ce journal et de soutenir sa cause dreyfusiste sans que *l'Echo de Paris* ne fit rien pour se séparer d'un collaborateur aussi important. Il ne passa au *Figaro* qu'en juin 1899, au lendemain du scandale d'Auteuil où le président Loubet fut frappé d'un coup de canne, et avisa alors Valentin Simond par un mot de deux lignes qu'il quittait son journal[472].

Mirbeau avait également exprimé publiquement son désaccord avec la ligne éditoriale du *Journal* de Fernand Xau, auquel il collaborait depuis 1892, avant de poursuivre sa lutte dans *L'Aurore*. Au *Journal*, Xau et Letellier étaient antidreyfusards et Barrès ne se privait pas d'étaler ses convictions antirévisionnistes, alors que de nombreux collaborateurs étaient dans l'autre camp, semant la zizanie dans l'équipe : c'est en effet le cas d'Hervieu, Mendès, Paul Adam, Alphonse Allais, Jules Renard, ou encore Séverine, « très sympathiques mais impuissants et ne pouvant exprimer leurs idées dans les journaux où ils écrivaient », comme l'a rapporté Bernard Lazare[473]. Fort de sa notoriété, Mirbeau ne se privait pourtant pas d'y

[471] A. France, *Œuvres*, t. III, p. 1140.
[472] Voir J. Suffel, « Anatole France et l'affaire Dreyfus » (*Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 238).
[473] Cité par R. Gauthier, *Dreyfusards ! Souvenirs de Mathieu Dreyfus et autres inédits*, p. 98.

écorcher ses adversaires, notamment Judet et Rochefort dans « Homards à l'américaine », le 27 février 1898 et Marinoni, directeur du *Petit Journal* dans « Sur la côte d'Azur », le 6 mars. En réponse à un télégramme de Fernand Xau, dans lequel il jugeait que Zola s'était fourvoyé et avait commis une mauvaise action, Mirbeau affirma son soutien indéfectible à l'auteur de « J'accuse… ! » : « Vous le savez, puisque je me suis plusieurs fois clairement exprimé avec vous, j'ai, pour Emile Zola, la plus ardente amitié ; pour son œuvre, la plus ardente admiration ; pour son acte de vérité et de justice, la plus ardente foi » (*AD*, 61).

Cette rupture sera progressivement signée par tous les dreyfusards. Le lendemain de la condamnation de Zola, c'est au tour de Jules Renard de déclarer : « Je n'écrirai plus jamais une ligne à l'Echo de Paris » et de railler l'attitude du *Figaro* : « Si le Figaro ne se hâte pas de s'appeler le Bartholo, l'ombre de Beaumarchais ne peut manquer de venir lui tirer les oreilles ». (*J*, 472)

S'attaquant aux principaux journalistes et directeurs de journaux antidreyfusards tenus comme responsables de la condamnation de Zola, cette déclaration de Jules Renard révèle la ligne de fracture de la société littéraire de l'époque, désormais déchirée entre deux pôles antagonistes.

Ainsi, l'importance de l'antidreyfusisme dans l'opinion et dans la presse amena les dreyfusards à modifier leur rapport aux grands organes de presse ou à adapter leur combat aux lignes éditoriales des grands journaux. En effet, de l'affaire découla une nouvelle rupture des écrivains dreyfusards avec la presse à grand tirage. Cette rupture contribua à accentuer une fois de plus la scission du champ littéraire, impliquant le ralliement complet des journaux à l'une ou l'autre cause. La nécessité d'opposer à la machine de guerre médiatique des antidreyfusards d'autres instruments de combats naît du difficile équilibre entre liberté d'expression et désir de livrer un combat à armes égales avec le camp adverse.

## 2. De la presse quotidienne aux revues littéraires : deux approches de la polémique

En marge de la presse quotidienne majoritairement antidreyfusarde, le mouvement en faveur de la cause révisionniste s'est déployé autour d'autres foyers de mobilisation.

Parmi ces centres de ralliement des artistes, écrivains et intellectuels figurent en premier lieu les revues : ces centres dispersés du dreyfusisme sont tout d'abord des lieux de rencontre et de réflexion qui poseront les bases d'un discours dreyfusard et d'une identité intellectuelle, des lieux de mobilisation qui ont assumé le rôle de cohésion nécessaire à la création du mouvement. Le mouvement des revues pendant l'affaire Dreyfus a créé un véritable réseau de solidarité qui a profondément influencé le débat autour de l'affaire Dreyfus et fait contre-poids à la domination du camp antidreyfusard dans la presse. Pour poursuivre la réflexion de V. Duclert au sujet du milieu des revues pendant l'affaire Dreyfus, on peut voir en quoi ces centres du dreyfusisme militant comportent une double dimension à la fois intellectuelle et sociale : sociale par la possibilité d'y mettre en mouvement des réseaux de solidarité, intellectuelle par l'élaboration progressive et collective d'un discours dreyfusard collectif[474].

Les revues comme la *Revue Blanche* ont entraîné un mouvement qui s'est rapidement étendu. Majoritaires dans le domaine de l'édition et des revues, les dreyfusards n'auraient été distancés que sur le terrain du quotidien qui influençait les couches de lecteurs moins cultivés, plus passionnés, plus aisément manipulables. Ainsi, ces revues ont non seulement accueilli une partie de la pensée dreyfusarde, elles ont également été une assise de légitimation indispensable à la constitution et au dynamisme du mouvement.

La mobilisation des revues dans l'affaire joue tout d'abord sur des réseaux préexistants, traduisant l'homogénéité des milieux et de la ligne intellectuelle. Ainsi, ces revues mobilisent des groupes d'écrivains rapprochés par une histoire commune : *La Revue Blanche* rassemblait les réseaux de *La Conque* et du *Banquet* (avec F. Gregh, Robert Dreyfus, Marcel Proust, D. Halévy) et le *Mercure de France* était proche de l'ancien réseau de *La Plume*. V. Duclert a montré dans son article l'importance de l'engagement du milieu des revues dans les listes collectives et cite parmi les revues littéraires qui se sont engagées publiquement *La Revue Blanche* et *Le Mercure de France*, mais également d'autres plus petites revues comme *La Revue bleue, La Revue des Deux-France*, *L'Art libre* ; *La Revue artistique et littéraire* ou encore *La Critique*. En s'engageant dans l'affaire, ces petites revues expriment ainsi la solidité de leur réseau en face d'un champ éditorial en pleine mutation.

---

[474] Voir V. Duclert, « Les revues dreyfusardes en France : l'émergence d'une société intellectuelle », *art.cit*. Voir aussi P. Ory, « Modestes considérations sur l'engagement de la société culturelle dans l'Affaire Dreyfus », *art.cit*.

*La Revue Blanche* a joué un rôle pionnier dans le mouvement des intellectuels, qui découle de leurs prises de positions collectives antérieures à l'affaire[475]. L'influence du milieu de *La Revue Blanche* sur le mouvement dreyfusards est à la fois idéologique et sociale. En effet, à partir de 1898, la *Revue Blanche* fut accaparée par l'Affaire Dreyfus[476] : convaincus par Bernard Lazare de l'innocence du capitaine Dreyfus, les frères Natanson décidèrent d'engager collectivement l'équipe de la revue dans la lutte. L'atmosphère des bureaux de cette revue, qui devinrent un centre de ralliement des écrivains, artistes et intellectuels dreyfusards, est évoquée dans plusieurs souvenirs littéraires et traduit la force mobilisatrice d'un tel lieu, canalisateur et révélateur des énergies réunies. On peut citer à cet égard les souvenirs de Blum, qui rappellent les « petits conseils de guerre de *la Revue Blanche* » :

> Nous nous retrouvions à la Revue vers la fin de chaque journée. Outre les Natanson et Fénéon, il y avait là, de fondation, Tristan Bernard, Coolus, le petit clan des peintres amis, puisque chaque groupe de jeunes écrivains a ses peintres, c'est-à-dire Vuillard, Bonnard, Roussel, Vallotton. Presque chaque soir, à la même heure, la porte s'ouvrait avec fracas et l'on entendait dans l'antichambre la voix et le rire éclatant d'Octave Mirbeau. […] On était là ; on commentait les dernières nouvelles du *Temps* comme le communiqué pendant la guerre ; on mettait en commun ce que chacun avait appris de côté ou d'autre pendant la journée ; aux faits exacts on mêlait les fausses rumeurs et les « bobards » […]. Rostand était dreyfusard, mais quand donc Jules Renard le déciderait-il à signer les listes ? Hervieu était dreyfusard, mais quand donc surmonterait-il la crainte de mal administrer son nom ? Il n'y avait pas d'autre forme d'entretien ; toute autre forme de vie semblait suspendue.[477]

Dans la même optique, Jules Renard avait noté dans son journal à la date du 18 février 1898 : « ce soir, à la *Revue Blanche*. L'Affaire Dreyfus nous passionne. On compromettrait pour elle femme, enfants, fortune » (*J*, 470).

---

[475] Voir supra, ainsi que G. Comès, « Le groupe de *La Revue Blanche*, (1889-1903) », *art.cit*., p. 11.
[476] Sur *la Revue Blanche* pendant l'affaire Dreyfus, voir G. Leroy, « L'Affaire Dreyfus dans *la Revue Blanche* », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, p. 29-38 ainsi que le chapitre « Le temps de l'épreuve (1897-1899). L'affaire Dreyfus) dans *La Revue Blanche*. *Une génération dans l'engagement (1890-1905)* de P.-H. Bourrelier, (p. 527-792), dans lequel il se penche avec minutie sur l'ensemble des textes publiés autour de l'affaire Dreyfus et du débat politique et littéraire. On pourra se reporter également à l'ouvrage de O. Barrot et P. Ory, *La Revue Blanche*, dans lequel sont reproduits les textes fondamentaux de l'engagement de la *Revue Blanche* dans l'affaire. L'ouvrage de A.B. Jackson, *La Revue Blanche, (1889-1903), Origine, influence, bibliographie* est utile pour connaître les réseaux littéraires derrière la constitution et l'évolution de la revue mais ne traite que très rapidement l'épisode de l'affaire Dreyfus.
[477] L. Blum, *op.cit*. p. 91-92.

Aux revues s'ajoutent évidemment les locaux de *l'Aurore*, que Bruchard, nommait non sans ironie « l'état-major de la Justice et de la Vérité »[478] et où « on déclamait très fort sur l'union des intellectuels et du peuple, la fin des querelles de partis, la réconciliation de tous dans un idéal de justice »[479].

Le milieu des revues engagées contribua donc à l'émergence de la société et du mouvement intellectuel. En effet, il se créa un mouvement de solidarité et d'entraînement mis en place par l'engagement public de *la Revue Blanche*. V. Duclert a souligné le fait que le monde des revues signa dès les premières listes, parce que le projet des « protestations » s'est construit au sein de cet espace social et intellectuel. La revue devint un lieu de rencontre, un phénomène de sociabilité active où le collectif possédait en quelque sorte une vie autonome. On s'y retrouvait pour affirmer des positions, pour faire bloc et, dans le meilleur cas pour occuper un espace accru dans le champ littéraire.

Trois textes essentiels signèrent l'entrée de *La Revue Blanche* dans le combat dreyfusard : alors que la revue avait gardé un silence prudent sur la question de la culpabilité de Dreyfus jusqu'en février 1898, date à laquelle il n'était plus possible de rester dans la neutralité, le 1er février 1898 sous le titre *Protestation*, parut une dénonciation passionnée de la bureaucratie militaire et du « pouvoir occulte qui fait l'unanimité des juges quand il lui plaît »[480]. Dans le numéro du 15 février 1898, c'est la rupture avec Barrès qui fut signée par Lucien Herr, et le 1er mars, paraissait un court « Hommage » à Emile Zola, réaffirmant après sa condamnation la solidarité de la revue avec la cause dreyfusarde. Ces trois textes sonnèrent la prise de position publique et collective et incarnèrent un acte de rupture fondateur de l'unité idéologique du groupe[481]. Il y a donc un acte de cohésion sociale dans ces prises de position publiques : il s'agit d'une orientation politique affichée qui se traduit par une prise de position exclusive dans la société littéraire. Alors que « J'accuse… ! » avait postulé une posture face aux autorités, un geste de rupture, ces textes sont d'autres actes fondateurs du mouvement intellectuel, à un autre niveau : il s'agit cette fois non pas d'affirmer le cri de l'écrivain contre un crime selon la formule de J. Noiray[482] mais le regroupement d'écrivains derrière une

---

[478] H. de Bruchard, *op.cit.*, p. 167.
[479] *Ibid*. p. 171
[480] « Protestation », *La Revue Blanche*, 1er février 1898, n°112, t. XV, p. 162.
[481] Geneviève Comès souligne le fait que l'Affaire ne fit pas l'unanimité à *la Revue Blanche* et que l'orientation politique de la revue obligea la rédaction à une prise de parti exclusive : elle rallia des collaborateurs tels que Péguy et Julien Benda mais en éloigna d'autres, tels que Willy, qui la jugeaient trop engagée, (G. Comès, *art.cit.*, p. 7.)
[482] J. Noiray, « De *La Confession de Claude* à *J'accuse*: formes et significations du sacrifice dans l'œuvre d'Émile Zola », *art.cit.*, p. 285.

réflexion politique et sociale commune, formant ainsi les deux facettes complémentaires de la prise de position dreyfusarde : à la fois rupture frondeuse et développement idéologique.

## 3. Du côté des salons

Si la mobilisation autour de Dreyfus s'est appuyée et a partiellement été déterminée par les instruments littéraires dont les écrivains disposaient dans le monde de l'édition et de la presse, on peut noter que l'engagement des écrivains dans l'affaire a également été façonné et déterminé par l'autre force sociale du monde littéraire de l'époque : les salons.

A côté des instances médiatiques des journaux, des revues et des maisons d'éditions, l'affaire Dreyfus se propagea activement par le biais des salons littéraires. Ceux-ci occupaient une place à part dans le champ littéraire de l'époque dans la mesure où il s'agissait de l'instance intermédiaire entre le champ littéraire et le champ du pouvoir : réunissant une grande partie des écrivains de l'époque, les salons ont contribué à tisser les liens sociaux et médiatiques qui ont fondé et construit la mobilisation des écrivains autour de l'affaire Dreyfus.

Les salons dreyfusards, comme leurs pendants antidreyfusards (ceux de Mme Loynes, notamment), joueront un rôle politique pendant l'affaire, réunissant les cercles mondains et littéraires qui partageaient les mêmes opinions. Ainsi, on peut citer le salon d'Olympe et de Louis Havet, de Mme de Pierrebourg, de Mme de Caillavet « où régnait pacifiquement Anatole France »[483], de la marquise Arconati-Visconti[484] et celui de Mme Straus, cousine de Ludovic Halévy, dont Proust était l'un des familiers. Il s'agissait de lieux de cohésion sociale, dans laquelle les cercles littéraires se formaient et se consolidaient : « Dans les cercles de jeune littérature que je fréquentais le plus familièrement, l'atmosphère dreyfusarde accusait une homogénéité presque complète. […] Tout l'ancien groupe du *Banquet* était dreyfusard, à commencer par Proust, Fernand Gregh, Daniel Halévy, Jacques Bizet. Ce groupe, formé à

[483] J.-H. Rosny, aîné, *op.cit*., p. 291.
[484] Voir G. Baal, « Un salon dreyfusard, des lendemains de l'Affaire à la Grande Guerre : la marquise Arconati-Visconti », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* juillet-septembre 1981, p. 433-463.

Condorcet, se conservait d'ailleurs dans le salon dreyfusard de Mme Straus », rappela Léon Blum[485].

Il s'opéra une bipartition des salons en fonction de l'orientation politique, bouleversant de ce fait les fréquentations des habitués[486]. Dès le début de l'Affaire, les habitués du salon Caillavet se renouvelèrent : Barrès et Maurras s'en éloignèrent et celui-ci ne compta bientôt plus que des dreyfusards, parmi lesquels Hervieu, Anatole France, Clemenceau, Barthou, Jean Jaurès, Pierre Quillard, Painlevé, V. Sardou, Georges de Porto-Riche, Marcel Prévost, la comtesse de Noailles, Adrien Hébrard, Joseph Reinach, Poincaré et Léon Blum. Léon Daudet rompit avec Mme Ménard-Dorian, dont le salon était devenu « la forteresse de Picquart », Arthur Meyer, directeur du très mondain et très réactionnaire « Gaulois » a cessé d'aller chez Mme Straus « du jour où, dit-il, l'affaire Dreyfus, qui a séparé tant d'êtres si bien faits pour s'entendre, brisa des relations qui m'étaient précieuses ». Il en est de même pour Lemaitre, Jean-Louis Forain, et Gustave Schlumberger, qui quittèrent avec fracas le salon de Mme Straus une soirée d'octobre 1897 où Joseph Reinach attribua le bordereau à Esterhazy[487]. De son côté, Mme de Loynes se brouillait avec Clemenceau, France et Paul Hervieu et fit de son salon une citadelle de l'antidreyfusisme, dans laquelle J. Lemaitre, Loti, Barrès, Léon Daudet et Bourget se retrouvaient.

La période de l'affaire Dreyfus fut marquée par une modification du rapport des écrivains aux salons : plus que des lieux de rencontres et de réflexion littéraires, ceux-ci devinrent les organes officieux de la mobilisation autour de la cause dreyfusarde ou antidreyfusarde. Ainsi, les salons les plus militants et fougueux étaient du côté des dreyfusards ceux de Mme Armand de Caillavet et de Mme Straus et du côté des antidreyfusards, ceux de Mme Adam et de Mme de Loynes, qui finançait la ligue de la Patrie française et une partie de la presse antidreyfusarde et qui à sa mort, en 1908, légua une partie de son héritage à Maurras et à Léon Daudet pour la fondation de l'Action française. C'est également elle qui, sur les instances de Barrès, a convaincu Lemaitre d'accepter la présidence de la Ligue de la Patrie française. Dans ses souvenirs, Léon Daudet rappela d'ailleurs la force de mobilisation du salon de Mme Loynes : «De tous les milieux parisiens où fut organisée la

---

[485] L. Blum, *op.cit.*, p. 91.
[486] Voir G. Baal, « Le capitaine chez Madame Verdurin », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p. 74-78. Quelques exceptions échappent à cette bipolarisation des salons de l'époque : c'est le cas du salon de Mme Aubernon, où s'affrontent Brunetière, René Bazin, Hervieu, Séailles, Brochard.
[487] Voir G. D. Painter, *op.cit.*, p. 291.

résistance nationale, pendant les années troubles qui précédèrent la grande guerre, le plus important et le plus actif fut certainement le salon de Mme de Loynes, 152 avenue des Champs-Elysées. C'est là que Jules Lemaitre avait son camp. C'est de là que partaient les directions et les consignes »[488].

Les salons étaient des lieux de rencontre, de discussions mais aussi de manœuvres sociales et littéraires stratégiques. Ainsi, l'importance des salons pendant l'affaire Dreyfus contribua à pousser celle-ci vers un univers d'influences mondaines et sociales et à ancrer le travail de conviction, de débats et de réflexion dans un contexte humain et social duquel elle est inséparable.

### 4. Un autre lieu de l'avant-garde : le théâtre de l'Œuvre.

Mais on peut également citer d'autres lieux-phares de l'avant-garde, tels que le théâtre de l'Œuvre qui fut selon Lugné-Poe, « le rendez-vous des dreyfusards » : on peut illustrer la portée politique d'un tel lieu en prenant l'exemple de la représentation des *Loups* de Romain Rolland en pleine tourmente de l'Affaire[489]. En effet, alors que Romain Rolland avait voulu faire une œuvre « au-dessus de la mêlée »[490], sa pièce fut récupérée par les dreyfusards qui lui attribuèrent une orientation politique à laquelle l'auteur tentait d'échapper.

Ainsi, la correspondance entre Romain Rolland et Lugné-Poe dévoile le fait que ce dernier n'était pas fâché de cette récupération en vue de donner un souffle à son théâtre : la pièce avait été acceptée avant d'avoir été lue, sur la base d'une conversation avec Romain Rolland, alors qu'elle n'était qu'à la première version[491]. Le bouche-à-oreille et les informations circulant dans les milieux dreyfusards firent en sorte qu'au moment de la première représentation, alors que Romain Rolland voulait l'anonymat et la discrétion (il avait à cette fin utilisé le pseudonyme St-Just et exigé le huis clos pour sa répétition générale « pour

---

[488] L. Daudet, *op.cit.*, p. 487.
[489] Voir A. Blum, « *Les Loups* au théâtre de l'Œuvre, le 18 mai 1898 », *art.cit.*
[490] Voir infra. III$^{e}$ partie.
[491] Voir Jacques Robichez, *Le Symbolisme au théâtre : Lugné-Poe et les débuts de l'Œuvre*.

éviter les indiscrétions et les dénonciations » (*M*, 205)), la salle était comble, en grande partie dreyfusarde et tout le monde s'attendait à voir une pièce orientée politiquement.

Cédant à l'envie d'exploiter la pièce à des fins politiques, Lugné-Poe avait en effet révélé le nom de l'auteur à Coolus, ancien critique dramatique de *La Revue Blanche*, ce que Romain Rolland lui a vivement reproché dans une lettre datée du 5 mai 1898 : « Vous avez dit à Coolus que j'étais l'auteur des *Loups* ? Je crois que vous avez été imprudent. Tous les Natanson de la terre s'évertuent à lui soutirer son secret pour leur Cri de Paris, et Coolus est bavard. ; il pourra bien garder trois jours, mais pas dix, ce qu'on lui a confié. – Prenez garde : je n'ai aucun ami dans *la Revue Blanche*. D'autre part, je ne veux absolument pas être connu avant la représentation. – Voyez s'il n'y aurait pas lieu de changer complètement l'annonce du spectacle. Tâchez de dérouter ces gens qui ont toujours l'oreille collée aux portes. »[492] C'est le même mécanisme de récupération par les circuits dreyfusards qui présidera à la publication des *Loups*, comme le suggère une lettre de Louis Gillet à Romain Rolland au sujet de sa pièce qu'il n'arrivait pas à faire publier : « Péguy est tout prêt à lire et à publier votre drame. Herr (!!) pousse beaucoup à la publication. Laissez-vous faire. Envoyez *Morituri* à Péguy (17 rue Cujas, ou 7 rue de l'Estrapade) ; et allez lui parler dès que vous serez de retour à Paris »[493].

Ainsi, ces exemples témoignent de l'impact et du rôle de la société littéraire derrière l'organisation et l'évolution de la mobilisation dreyfusarde : étroitement liés aux organes qui prirent en charge l'expression de leur mobilisation, les écrivains s'engagèrent conviction ou par nécessité, ne pouvant guère échapper à l'omniprésence de l'enjeu politique et idéologique derrière la vie littéraire au moment de l'affaire.

---

[492] R. Rolland, Lugné-Poe, *Correspondance*, p. 107.

[493] L. Gillet, lettre du 10 juillet 1898 (*Correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland (1898-1914)*, « Pour l'honneur et pour l'esprit », *Cahiers Romain Rolland* n°22, Albin Michel, 1973, p. 37). Remarquons finalement que, après avoir voulu faire une œuvre « au-dessus de la mêlée » dans laquelle il exprimait son refus de prendre parti, tout en refusant de s'engager auprès de Herr, Romain Rolland fit publier sa pièce, poussé par Herr, aux éditions de la Librairie Georges Bellais, la société d'édition de Charles Péguy, l'un des dreyfusards les plus passionnés.

# C. Une autre manière d'aborder la polémique : la victoire de l'Ecrit sur le Verbe.

## 1. En marge de la presse à grands tirages : brochures et revues. L'indépendance éditoriale

Ainsi, les dreyfusards opposèrent à la machine de guerre antidreyfusarde leur propre stratégie médiatique, utilisant et développant les armes de leur combat intellectuel.

Contrairement aux journaux tels que *le Figaro*, *le Journal* ou *l'Echo de Paris* qui ont vu se heurter des auteurs tels que Zola, Mirbeau et France aux politiques éditoriales et commerciales, la revue se prête particulièrement bien à l'expression de positions politiques. La nécessité d'opposer à la machine de guerre médiatique des antidreyfusards d'autres instruments de combats naît du difficile équilibre entre liberté d'expression et désir de livrer un combat à armes égales avec le camp adverse. En effet, alors que Zola, Mirbeau et France ont tour à tour souffert des limites à leurs libertés d'expression entraînées par leurs collaborations à des grands journaux soucieux de l'opinion de leurs lecteurs, il se sont tournés vers d'autres moyens d'expression : la scission du champ littéraire trouva des échos dans la presse qui prolongea et accentua cette bipartition catégorique. Alors que chaque organe de presse était amené à prendre résolument parti pour ou contre Dreyfus, les écrivains dreyfusards en furent écartés afin de se tourner vers d'autres journaux à plus faible tirage qui leur était entièrement dévoués et qui en contre partie étaient largement dépendants du succès de leur cause.

Paul Brulat critiqua d'ailleurs la logique commerciale qui empêcha parfois, afin de plaire au lectorat parfois conservateur, l'expression libre des écrivains : « le rôle de la presse aura été abominable parce que la presse est prisonnière, parce qu'elle est presque toute entre les mains de spéculateurs n'ayant d'autres souci que de vendre du papier. Les écrivains ne sont pas coupables, ils ne peuvent pas dire leur pensée. La plupart, je le sais, sont animés de générosité, parleraient en faveur de la révision»[494].

Parmi les genres littéraires importants de l'affaire Dreyfus, la brochure joua un rôle fondamental, offrant l'avantage d'une entière liberté de l'auteur et échappant de ce fait aux contraintes éditoriales et aux pressions des journaux. C'est ainsi que, après avoir entamé sa campagne en faveur de Dreyfus dans *le Figaro*, Zola fut contraint de renoncer à ce type de publication afin de ne pas heurter la clientèle conservatrice du journal et publia donc en brochure sa « Lettres à la jeunesse », le 14 décembre 1897 et sa « lettre à la France », le 6 janvier 1898. Dans *La Vérité en marche*, il a rappelé cette nécessité de se tourner vers un mode de publication plus indépendant : « Ne voyant aucun journal qui me prendrait mes articles, et désireux en outre d'être absolument libre, je fis le projet de continuer ma campagne, par une série de brochures » (*VM*, 90). Il a par ailleurs loué la liberté apportée par ce type d'expression, en faisant un vecteur privilégié de la contestation et de la voix indépendante en marge des organes principaux : « Je me trouvais très heureux de ce mode de publication, qui n'engageait que moi, en me laissant toute liberté et toute responsabilité. En outre, je n'étais plus resserré dans les dimensions étroites d'un article de journal, cela me permettrait de m'étendre » (*VM*, 100). Par ailleurs, la brochure de Bernard Lazare, *Une erreur judiciaire : la vérité sur l'affaire Dreyfus*, parue en 1896 donna le véritable point de départ de l'affaire Dreyfus, plaçant dès l'origine celle-ci sous le signe de ce mode de publication indépendant emblématique de l'expression de voix contestataires.

Contre un système de propagande antidreyfusard porté par un arsenal médiatique moderne, qui se concentrait sur les registres de l'humour, de l'incitation à la haine et à la violence, la bataille dreyfusarde s'est déployée sur le terrain plus intellectuel de journaux à tirages plus réduits et surtout dans les revues. L'opposition entre les discours des deux camps a été marquée par une différence idéologique fondamentale entre deux systèmes de valeurs

[494] Paul Brulat, *Violence et raison*, Paris, Stock, 1898, p. 17.

mais également par une différence de forme : contrairement au journal, la revue instaure un minimum de distance qui protège de la focalisation myope et laisse un espace à la réflexion, mais contrairement au livre, rédigé plus ou moins longtemps après l'événement, elle rend mieux compte de l'actualité dans ses caractéristiques vécues et senties, dans sa complexité.

Réservée à un public plus retreint, mais plus cultivé, *la Revue Blanche* permit de donner naissance à une réflexion sur l'affaire Dreyfus plus riche que l'approche événementielle de la presse à scandale. La revue a d'ailleurs développé un discours dreyfusard construit : théorie de l'engagement, réflexion autour des enjeux idéologiques de l'affaire, le rôle de *la Revue Blanche* fut celui d'une « intellectualisation » et d'une orientation idéologique au débat. La revue a également confirmé l'orientation idéologique du débat dreyfusard, en plaçant dans sa protestation l'enjeu de la question dans le sillage des idéaux défendus par Zola.

Ainsi, plusieurs chroniques politiques y ont vu le jour, menées sur plusieurs numéros par des auteurs, permettant de constater l'évolution non seulement de l'affaire mais aussi de la réflexion et de la sensibilité qui y étaient attachées. Plusieurs textes publiés dans *le Mercure de France* et *la Revue Blanche* ont ainsi été les textes fondateurs de la théorie dreyfusarde, parmi lesquels on peut citer la protestation de la *Revue Blanche*, « Contre l'infaillibilité du Sabre » de Pierre Quillard ainsi que les « Notes politiques et sociales » de Benda et de Péguy, nées au début de l'année 1899, amorçant deux approches de l'affaire marquées par l'importance de la dimension réflexive et théorique. En effet, *la Revue Blanche* affirme dès sa protestation sa plate-forme idéologique par la référence aux principes exposés dans la Déclaration des Droits de l'Homme, plaçant sa prise de position collective dans le sillage d'un combat aux dimensions morales.

Il existait donc une différence fondamentale entre le type de propagande des deux partis, l'un se cantonnant à des types de publications plus traditionnels et plus théoriques, les autres en développant l'arme de guerre médiatique, dans une opposition qui a influencé les formes de la mobilisation mais également les termes du débat. En effet, alors que les antidreyfusardes privilégiaient la propagande de masse et la culture médiatique, les intellectuels dreyfusards se sont tournés vers la culture savante, domaine réservé des intellectuels qui entrent dans le combat après la publication de *J'Accuse… !* . Ainsi, le discours dreyfusard opposa le texte à l'image, la réflexion à l'émotion et l'intellect à l'instinct. Comme l'a souligné J.-Y. Mollier, « Incontestablement, c'est de ce côté de l'échiquier politique ou, avant l'été 1898, du champ de l'éthique nationale, que se situe le

triomphe de l'Ecrit sur le Verbe, de l'imprimé durable sur l'article éphémère et de la réflexion sur la passion. »[495] Alors que des intellectuels comme Zola ou Mirbeau « vomissaient la pourriture de la petite presse », ils entendaient d'abord faire appel à la réflexion, convaincre leurs lecteurs et pour y parvenir, démontrer scientifiquement les mécanismes de l'erreur judiciaire, l'entêtement de l'Etat major, la forfaiture de la hiérarchie militaire et de certains gouvernants qui avaient eu connaissance de la Vérité.

## 2. Le dreyfusisme à l'état pur : les *Cahiers de la Quinzaine*

Parmi les revues dreyfusardes, notons que *les Cahiers de la Quinzaine*, ont contribué à l'élaboration d'une véritable doctrine dreyfusarde, au point de glisser vers l'orthodoxie la plus stricte. En marge des journaux qui avaient été fondés et menés pour se rallier à l'un ou l'autre côté de la mobilisation, *les Cahiers de la Quinzaine* de Péguy furent marqués par un désir d'exprimer une voix indépendante dans le respect du système de valeur tel qu'il avait été érigé dans les colonnes des revues dreyfusardes. En effet, leur création fit suite à la rupture de Péguy avec la majorité socialiste[496]. Le projet des *Cahiers* fut présenté comme un sursaut immédiat de la conscience après le congrès socialiste du 14 juillet 1899, dans lequel fut proclamée la nécessité de restreindre la liberté de presse au nom de l'unité du parti socialiste. Péguy voulait que les cahiers soient un lieu où les hommes puissent s'exprimer librement, une plate-forme militante.

*Les Cahiers de la Quinzaine* poussèrent la logique de l'idéologisation du mouvement dreyfusard jusqu'au bout. On peut en effet remarquer que Péguy fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à hisser le dreyfusisme au rang d'une idéologie théorisée et cohérente, inscrite dans un univers de valeurs précis. En effet, alors que dans les 16 articles qu'il donna à *La Revue Blanche*, Péguy avait entamé une réflexion sur la nature et les valeurs du dreyfusisme, *les Cahiers de la Quinzaine* firent du dreyfusisme une véritable orthodoxie au nom de laquelle furent tour à tour exclus plusieurs grands noms du mouvement, notamment

[495] Voir J.-Y. Mollier, « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », *art.cit*. p. 281.
[496] Voir C. Péguy, « L'Affaire Dreyfus et la Crise du Parti socialiste », *La Revue Blanche*, 15 juillet, 15 août et15 septembre 1899 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 209–243).

Lucien Herr et Jean Jaurès. La ligne éditoriale répondait à un véritable effort de sincérité, à l'écart de tout phénomène de mode et se devait de respecter le plus fidèlement possible un idéal très dreyfusien de vérité. En effet, sa *Lettre du provincial*, parue dans le premier Cahier du 5 janvier 1900, fait office de manifeste dans lequel Péguy en propose de lutter contre la « décomposition du dreyfusisme » et affirme vouloir « dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité »[497], un idéal qu'il ne cessera de marteler et de répéter au fil des années. Ainsi, en poursuivant dans ses *Cahiers* l'esprit qui l'animait dans son combat pour la réhabilitation de Dreyfus, en plaçant au centre de ses cahiers le thème central de la vérité, Péguy se réclamait avant tout d'un héritage dreyfusard qu'il défendra jusqu'à vouloir écrire l'histoire de la « décomposition du dreyfusisme ». Il poursuivit dans ces cahiers la théorie du mouvement dreyfusard tel qu'il avait été esquissé dans les pages de *la Revue Blanche* au point de l'ériger en système de valeur incontournable.

A l'inverse du mouvement de culture de masse qui traversait le monde de l'édition de l'époque, G. Leroy rappelle dans sa biographie de Péguy à quel point le projet éditorial des *Cahiers de la Quinzaine* répond à un idéal, matérialisant l'inspiration du *Journal vrai* dont il rêvait alors qu'il était à l'Ecole Normale : les rubriques n'étaient pas confiées à des journalistes professionnels mais à des spécialistes de la question traitée, la publicité commerciale était absente et les informations jugées immorales du régime bourgeois (courses, théâtres de passe, Bourses) étaient bannies[498].

En marge des grands organes de la mobilisation, certains écrivains échappèrent donc à l'univocité des organes de presse en créant eux-mêmes les instances médiatiques qui allaient prendre en charge leur combat ou encore en menant leur lutte à l'écart.

---

[497] C. Péguy, *Œuvres complètes en prose*, t. I, p. 287.

[498] Voir G. Leroy, *Péguy entre l'ordre et la révolution*, p. 104. Cette stratégie commerciale s'avéra insoutenable : il n'échappa d'ailleurs jamais aux problèmes financiers, comme le montrent les changements qu'il apporta progressivement à ce premier pacte commercial et les nombreux avis aux lecteurs sollicitant leur soutien financier.

### 3. Un atout dans le camp des dreyfusards : le domaine de l'édition

Un autre atout pour l'indépendance éditoriale des dreyfusards fut le domaine de l'édition : la présence des dreyfusards sur le marché de l'édition contribua à faire fléchir la balance intellectuelle entre la réflexion argumentée, développée, les textes plus longs et la propagande médiatique antidreyfusarde.

En effet, les éditions Stock, de *la Revue Blanche*, de la ligue des Droits de l'Homme et de la librairie Georges Bellais donnèrent au discours dreyfusard les possibilités d'expression théoriques que ne pouvait se permettre la presse à grand tirage[499].

Avant la création des *Cahiers de la Quinzaine*, la librairie Georges Bellais fut pour Péguy un lieu de mobilisation, comme l'a rappelé Léon Blum : « Cette "Librairie Bellais" où toute la jeunesse socialiste et dreyfusarde trouva son centre de ralliement et d'action »[500], située rue Cujas permettait au mouvement dreyfusard de disposer d'un quartier général bien placé pour intervenir dans le secteur contre les bandes antisémites. Les sous-sols de l'établissement servaient de salle de réunion aux étudiants dreyfusistes pour préparer telle ou telle manifestation ou contre-manifestation.[501]

L'éditeur dreyfusard Pierre-Victor Stock joua également un rôle important dans la mobilisation[502]. L'orientation politique de la maison prit un autre tournant décisif au moment de la première brochure de Bernard Lazare et devint une plaque tournante du dreyfusisme. Le succès de Stock contribua à définir la mobilisation dreyfusarde en tant que bataille littéraire : il permit la publication d'un grand nombre de brochures et de livres et édita les sténogrammes des procès Zola, Esterhazy et Dreyfus qui ont servit à emporter l'adhésion d'une partie de l'opinion publique. Non censurés et pouvant donner libre cours à leurs réflexions et à leurs voix, les écrivains dreyfusards bénéficiaient en la maison Stock d'un appui majeur, leur assurant une lisibilité immédiate et incontestée. L'importance du nombre de publications dreyfusardes y a confirmé l'aspect général de cette mobilisation profondément littéraire : en

---

[499] Voir J.-Y. Mollier, « Les éditeurs français face à l'Affaire », *art.cit*.
[500] L. Blum, *op.cit*. p. 45.
[501] Voir G. Leroy, *Péguy. Entre l'ordre et la révolution*, p. 94.
[502] Sur l'histoire de cet éditeur, on pourra consulter Pierre-Victor Stock, *L'Affaire Dreyfus. Mémorandum d'un éditeur*, et J.-Y. Mollier, « Du côté de chez Stock. » *L'Histoire* n°173, janvier 1994, p. 83-85 et « Un éditeur dreyfusard : Pierre-Victor Stock », in M. Winock, *L'affaire Dreyfus*, p. 196 –201.

mars 1899, Stock consacra un catalogue de seize pages aux publications dreyfusardes, puis un autre de vingt-quatre pages à la fin de l'année. Son répertoire contient près de 150 documents lancés dans le public entre novembre 1896 et l'automne 1899.

Comme l'a souligné J.-Y Mollier, « Les quelques textes théoriques de Jules Soury et les romans de Barrès ne sauraient être comparés à l'armée de petits livres à couvertures jaunes qui sortaient de la maison Stock et qui furent mis en circulation par la famille Dreyfus, la Ligue des Droits de l'homme et les amis de Charles Péguy. »[503] Félix Froissart avait à ce titre constaté la différence entre les moyens de la propagande des deux camps : « Il y a longtemps que je me propose ici une remarque qui est de jour en jour plus vraie. Il y a une littérature Dreyfusienne, il n'y a pas de littérature anti-Dreyfusienne. La première représente aujourd'hui pour le moins trente volumes ou brochures publiés pour démontrer à des divers points de vue généraux ou particuliers l'innocence de Dreyfus la seconde n'en représente pas un seul. Qu'est-ce que cela prouve ? non pas bien entendu que Dreyfus soit innocent, mais combien il est facile de donner des preuves et des raisonnements à l'appui de son innocence et combien il est difficile d'en donner à l'appui de sa culpabilité. »[504]

Ainsi, parallèlement à l'identité des signataires et à la posture politique adoptée par ces derniers, l'émergence de la figure de l'intellectuel dans le combat politique a été marquée par un recours aux outils littéraires dont ils disposaient, utilisés comme armes de combat. Que ce soit par le biais de chroniqueurs, d'historiens ou de polémistes, l'ampleur de la « bibliothèque dreyfusarde » consacra véritablement l'affaire Dreyfus comme affaire « littéraire ». Au-delà du nombre de personnes acquises dans chacun des camps (beaucoup plus important du côté des antidreyfusards que du côté des dreyfusards), c'est le nombre d'écrits publiés pour la cause dreyfusarde qui fit la fierté du camp révisionniste. Dans sa lettre à Mme Dreyfus, Zola exalta par exemple l'ampleur de la mobilisation littéraire en faveur de Dreyfus : « Déjà bien des livres sont écrits en son honneur, toute une bibliothèque s'est multipliée pour prouver son innocence, pour exalter son martyre » et opposa à la prolixité du mouvement dreyfusard la pauvreté des écrits produits du côté antidreyfusard : « Tandis que, du côté de ses bourreaux, on compte les rares documents écrits, volumes et brochures, les amants de la vérité et de la justice n'ont cessé et ne cesseront de contribuer à l'histoire, de publier les pièces innombrables de l'immense enquête, qui permettra un jour de fixer définitivement les faits »

---

[503] J.–Y. Mollier, « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », *art.cit*, p. 281.
[504] E. Guillemont, « Un dreyfusard inconnu : Félix Froissart (1832-1934) », *Cahiers naturalistes,* 2008, n°82, p. 41.

(*VM*, 173). La dimension littéraire de l'affaire fut donc objet de fierté et de revendication, s'appuyant de ce fait une conception de l'écriture comme véritable instrument de contre-pouvoir et de subversion, comme l'a suggéré Péguy : « L'écriture est beaucoup incorporée d'actes que de paroles »[505]

La supériorité des dreyfusards dans le monde de l'édition contribua donc à différencier l'approche des deux camps dans la polémique, offrant aux dreyfusards une liberté et une indépendance de publication au service de leur cause. Cet avantage leur permis de servir l'émergence du mouvement intellectuel en orientant leur polémique vers un discours construit et argumenté.

L'évolution et l'organisation de la mobilisation des écrivains autour de l'affaire Dreyfus a donc été largement tributaire des organes dont les deux camps disposaient pour leur lutte : de la presse et des salons. En effet, en marge de la presse à grand tirage, les dreyfusards se sont orientés vers des d'autres organes comme les revues littéraires ou la publication d'écrits par l'intermédiaire de la maison d'édition de Pierre-Victor Stock, modifiant de ce fait les formes générales de leur engagement.

[505] C. Péguy, été 1907, *Œuvres Posthumes*, p. 80 (cité par J. Viard, « Proust et Péguy ou l'intelligence armée en bataille », *Bulletin des amis de Proust*, n°23, 1973, p. 1673).

# II. Le bouleversement du champ littéraire

## A. Amitiés dreyfusardes

« L'affaire a divisé les écrivains avec netteté », écrivait Pierre Louÿs à Jean Psichari[506] : l'affaire Dreyfus eut en effet des répercussions sur la société littéraire de l'époque, redéfinissant les camps mais aussi affectant les écrivains dans leurs amitiés, leurs liens familiaux et intimes. Les relations entre hommes de lettres ont été profondément affectées par l'affaire Dreyfus et par la virulence de la polémique, amenant par exemple Rosny à rappeler dans ses *Mémoires de la vie littéraire* que « tout cela soulevait des enthousiasmes frénétiques, non seulement en France, mais sur toute la planète »[507] et Romain Rolland à souligner son étonnement face à la violence du débat : « Vous savez : l'Affaire Dreyfus m'a toujours par plus exceptionnelle encore par les passions qu'elle a soulevées, que par elle-même »[508]. Ainsi, les témoignages d'animosité entre hommes de lettres ne manquent pas, révélant le fait qu'au-delà d'une affaire médiatique, l'affaire Dreyfus a également affecté les écrivains dans leurs relations humaines et sociales. Comme l'a souligné A. Pagès, « L'Affaire a renversé les structures du monde littéraire. Aux écoles éclatées, aux chapelles

---

[506] Cité par Jean-Paul Goujon dans *Pierre Louÿs. Une vie secrète 1970-1925*, Paris, Seghers, Pauvert, 1988, p. 201 et repris dans P. Oriol, « J'accuse ou la rédemption. Émile Zola et les'Jeunes' », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, nº 72, 1998, pp. 93-104.
[507] J.-H. Rosny, *op.cit.* p. 168.
[508] *Chère Sofia*, Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini, t.1 (1901-1908), *Cahiers Romain Rolland,* n°10, p. 268.

proliférantes a succédé un univers simplifié fait de convictions fortement établies fondé sur un partage binaire : dreyfusards ctr antidreyfusards. »[509]

## 1. Maurice Barrès et son « public préféré d'écrivains »

L'affaire Dreyfus a tout d'abord modifié les relations littéraires des écrivains de l'époque.

L'exemple le plus significatif de cette rupture annoncée de la société littéraire a été la lettre de Lucien Herr à Barrès, dans le numéro de *la Revue Blanche* du 15 février 1898, prononçant de ce fait la cassure symbolique de l'avant-garde littéraire avec celui en qui on avait toujours salué « le maître écrivain français de l'époque ».

Il y soulignait le fait que la rupture « s'énonce ici, dans une Revue qui vous est notoirement amis, et qu'on a faite plus d'une fois solidaire de votre œuvre et de votre esprit »[510] et se disait porte parole de toute une génération littéraire : « Il exprime assez fidèlement, j'en suis sûr, la pensée de quelques jeunes hommes et de quelques jeunes gens dont l'action, un jour ou l'autre, déterminera jusqu'à un certain point la vie intellectuelle et la vie sentimentale de notre pays. »

Barrès est répudié au nom de toutes les valeurs idéologiques dreyfusardes : ce que Herr nomme ironiquement une « métaphysique ethnique », qui n'est que « verbalisme romantique » ayant « confusément et hâtivement assimilé » Michelet et Taine, s'oppose en tous points à l'idéal d'émancipation intellectuelle défendue par les dreyfusards : il s'agit de « la haine barbare, la haine native de ce qui est autre », « Les impulsions que vous sentez surgir du plus profond de vous, et que vous jugez précieuses entre toutes, primordiales et souveraines, soyez persuadé qu'elles sont, aux heures de défaillance cérébrale, la poussée aveugle de l'antique brutalité qui couve, mal éteinte, au fond de vous. L'homme qui, en vous, hait les juifs, et hait les hommes d'outre-Vosges, soyez sûr que c'est la brute du douzième siècle, et le barbare du dix-septième. Et croyez que le monde moderne serait peu de chose, s'il

[509] A. Pagès, « 1897-1898 : La vie littéraire au tournant du siècle », art.cit., p. 239.
[510] Voir O. Barrot et P. Ory, *La Revue Blanche*, p. 276.

n'était l'avènement du droit nouveau, la lente croissance d'une volonté raisonnable, maîtresse de ces instincts et tueuse de ces haines »[511].

Ainsi, il opposera l'attitude de Barrès à une véritable « mystique » de l'engagement dreyfusard : « Les jeunes gens dont vous raillez la demi culture savent qu'en effet ils ne possèdent pas plus que vous toute la vérité ; mais ils ont en eux quelque chose qui est de l'absolu, la foi en un idéal humain, et cette force naïve d'action généreuse balaiera les haines absurdes que surexcitent les habiles. »[512]

Le déchirement se fait entre l'écrivain et l'homme politique : sans se résigner à condamner son talent littéraire, le rupture est annoncée avec l'homme public :

> Je viens de relire votre œuvre entière, et dix fois, en sentant revivre aussi fraîches qu'au premier jour les joies d'art que je vous ai dues jadis, en songeant à ce que vous valez, et à ce que valent ceux qui ne vous aiment pas, j'ai eu la tentation de me taire. C'est donc très calmement, et pour des motifs sérieusement réfléchis, que je viens vous dire : Ne comptez plus sur l'adhésion de cœurs qui vous ont été indulgents dans vos moins tolérables fantaisies.[513]

Parmi les dreyfusards, Barrès fut celui qui fut le plus directement la cible des attaques puisqu'il était plus proche des milieux d'avant-garde et de la jeunesse littéraire que des milieux dominants avant l'affaire Dreyfus. Ainsi, de nombreux dreyfusards furent déçus par son ralliement à la cause antidreyfusarde et rompirent avec lui, de la même manière qu'Anatole France perdit de nombreux amis parce que lui, académicien et membre de l'élite littéraire, ne suivit pas ses confrères dans leur antidreyfusisme[514].

Ainsi, Gide s'est opposé et a attaqué ce prince de la jeunesse déchu dans ses très rares prises de positions publiques en faveur de Dreyfus. En effet, alors que Gide refusait de se

---

[511] *Ibid*., p. 279-280.
[512] *Ibid*., p. 281.
[513] *Ibid*., p. 276-277.
[514] Sur la rupture entre Barrès et « son public préféré d'écrivain », voir P.-H. Bourrelier, *op.cit*., p. 613-615. Citons également le cas de Laurent Tailhade qui s'opposa violemment à Barrès pendant l'affaire : dans un article publié par *Les Droits de l'Homme* le 14 octobre 1898 intitulé « Entrepreneur de Funérailles », il insultait Barrès en le traitant entre autre de « cunilingue de toute personne en vue », de « quadragénaire aux chicots mal odorants ». Suite à cet article, Barrès lui envoya ses témoins et Tailhade fut gravement blessé à la main droite au cours du duel. Le 30 novembre 1898 Tailhade récidive dans un article intitulé « Comment l'on devient Dreyfusard », qu'il conclut par « Et vous, dit-il, comment l'êtes-vous devenu ? – Moi ! C'est bien simple. Je le suis du moment où je connus que Barrès avait pris du service dans le camp opposé. » Au sujet de Laurent Tailhade et l'affaire Dreyfus, on pourra consulter Gilles Picq, *Laurent Tailhade ou de la provocation considérée comme un art de vivre*, p. 423-459.

mêler à la lutte publique, (après avoir signé la première liste de *l'Aurore*, il refusa de signer les suivantes, expliquant que deux listes ont été utiles, celles qu'on fit pour Zola et pour la veuve Henry, et qu'il veut s'en tenir là : « Ces batailles de signatures n'ont plus guère d'autre résultat que de chauffer l'hostilité des partis », lesquels « à présent se connaissent ; on sait sur qui l'on peut compter ; c'est l'important, et cela me suffit »)[515] il publia dans les pages de *L'Ermitage* – une des rares revues qui n'avait pas pris publiquement position sur l'affaire – une réponse à Barrès dans laquelle il protestait contre ses prétendues « trois raisons d'être révisionniste ».

La position de Barrès plus que ses convictions firent de lui l'une des cibles privilégiées des dreyfusards : comme l'a souligné C. Martin, Gide considérait Barrès comme un des siens, comme appartenant à la même famille d'esprit, mais qui a trahi[516]. Dans une lettre à Henri Ghéon du 7 janvier 1898, Gide avait d'ailleurs formulé ce statut particulier de l'ancien maître parmi la troupe antidreyfusarde, d'autant plus critiqué qu'il avait déçu : « Barrès est précieux : en lui se résume d'une façon heureusement assez magistrale tout l'ennemi »[517]. Il refusait d'ailleurs l'idéologie nationaliste des *Déracinés*, qu'il critiqua dans les pages de *la Revue Blanche* : « Né à Paris d'un père uzétien et d'une mère normande, où voulez-vous, Monsieur Barrès, que je m'enracine ? J'ai donc pris le parti de voyager », écrivait-il dans sa critique[518]. Gide ne cessera d'ailleurs de condamner l'attitude de Barrès pendant et après l'affaire : à Valéry, il écrira le 11 juillet 1900 « Barrès a raté sa carrière. Il a beaucoup de charme, mais pas grande valeur. S'il avait su quelle était sa séduction, il ne se serait peut-être pas lancé dans des affirmations qui en comportaient si peu »[519] ; de même, il prendra la défense de Pressensé dans un différend avec Barrès au sujet d'un duel auquel ce dernier ne se présenta pas, suite à un article dans lequel il avait écrit pendant le procès de Rennes « Quant à Alfred Dreyfus, à chaque respiration, son teint rosit comme un petit cochon »[520] et critiquera les réactions de

---

[515] Lettre à X, « La Roque » (C. Martin, *op.cit*., p. 341).
[516] Voir C. Martin, *Ibid*., p. 256.
[517] A. Gide, 7 janvier 1898 (H. Ghéon, A. Gide, *Correspondance*, p. 148).
[518] Dans « Gide face à Barrès », (*Obis litterarum*, n°40, 1985, p..33-43), Peter Schnyder établit une continuité entre la critique que fait Gide des *Déracinés* et les idées qu'il développera dans *Reflexions sur l'Allemagne*, rejetant le modèle proposé par Barrès, d'une identité nationale française repliée sur elle-même. Dans sa correspondance avec E. Rouart, A. Gide écrivait que le livre entier l'« exaspér[ait] » (*op.cit*., p. 424) et à Marcel Drouin « j'ai fini *Les Déracinés*, et il y a de quoi assommer un bœuf. L'inartistisme de ce livre, qui en fait la force parfois, est la plupart du temps intolérable. » (« Lettres à Marcel Drouin », 23 ou 24 décembre 1897, p. 12)
[519] A. Gide, P. Valéry, *Correspondance (1890-1942)*, p. 348.
[520] A. Gide, E. Rouart, 18 septembre 1900, *op.cit*. p. 540.

Barrès à la Chambre devant la réintégration de Dreyfus et du lieutenant-colonel Picquart dans le cadre de l'armée et contre le transfert des cendres de Zola au Panthéon[521].

Dans son *Journal*, la réaction du jeune Jules Renard est également significative du trouble de cette jeunesse littéraire devant la réaction inattendue de son prince, après son article meurtrier du 1er février 1898 dans laquelle il raillait les « intellectuels ». Il commencera par témoigner de son étonnement, oscillant entre reproche et admiration persistante puis, après la condamnation de Zola, explosera contre lui, l'attaquant de plein fouet, sans pour autant se résigner à lui dénigrer son talent littéraire :

> Barrès, infecté de coquetterie. […] Barrès, ce gentil génie parfumé, pas plus soldat que Coppée. Et je déclare en passant que l'attitude papelarde et moribonde de Coppée nous dégoûterait de la poésie s'il était poète. Barrès, qui avait reçu sur les doigts pendant la bataille, qui s'était aventuré et qui se tenait coi, et que revoilà avec sa figure de corbeau apprivoisé et son bec habitué aux fouilles délicates, Barrès parlant de patrie,qu'il confond avec sa section électorale, et de l'armée, dont il n'est pas ! Quelle intéressante contradiction ! Ecrivain, vous méprisez la foule ; député, vous ne vous fiez qu'à elle. Grand écrivain, mais petit homme qui n'attend pas que le peuple lui offre une place à la Chambre, petit homme qui mendie. […] Barrès colle sur le nez des Juifs les plaisanteries qu'il peut décoller du sien. Cet écrivain admirable se résigne au jeu des petits papiers électoraux. (*J*, 473).

De même, Pierre Loti aurait dit à Louis de Robert « J'ai refusé la main à Barrès depuis son article sur Zola »[522] et Blum rappellera dans ses *Souvenirs* la déception provoquée par cette rupture idéologique vécue comme une trahison : « Dans cette génération d'écrivains qui avait immédiatement précédé la mienne, il était pour moi, comme pour la plupart de mes camarades, non seulement le maître mais le guide ; nous formions autour de lui une école, presque une cour. […] Dans le doute, c'est l'instinct national qu'il choisirait comme point de ralliement. Jusqu'alors, il était parvenu à concilier le Barrès boulangiste avec le Barrès de *Sous l'Oeil des Barbares* et de *Un Homme Libre*. Désormais, il optait ; il optait du même coup entre son public préféré d'écrivain, dont il se coupait, et ses compagnons de lutte

---

[521] A. Gide, J. Copeau, 23 juillet 1906, *Correspondance (Décembre 1902- Mars 1913)*, Cahiers André Gide, n°12, p. 205.

[522] Il s'agit de la protestation des intellectuels, dans le *Journal* du 1er février 1898 (lettre de Louis de Robert à Zola (B.N., MSS, n.a.f. 24523, f°248-249), *Corr. IX*, 467).

politique. »[523] Chez Blum, comme chez Renard, la rupture politique redéfinit la valeur littéraire de l'œuvre de Barrès. En effet, Renard évoque dans son Journal un propos de Blum qui illustre cette réévaluation esthétique à la lumière des nouvelles postures politiques : « L'attitude actuelle de Barrès, dit Blum, donne la peur de relire ce qu'il a fait. Impossible que ce soit aussi bien qu'on croyait : on a dû se tromper. » (*J*, 530)

## 2. Zola : « Une ardente compagnie d'hommes libres »

Inversement, les chefs de file dreyfusards, et notamment Zola, furent érigés en maîtres d'une génération littéraire qui s'était pourtant détournée du naturalisme. Ainsi, l'affaire Dreyfus vit la création de relations littéraires qui s'affranchissaient des affinités littéraires : la politique passait avant la littérature et plusieurs écrivains se rapprochèrent par idéologie politique autour de l'affaire Dreyfus alors qu'ils avaient toujours été opposés d'un point de vue artistique. Péguy rendit compte de cette redistribution des affinités : « Il se produisit un phénomène extraordinaire, et peut-être sans exemple dans l'histoire. Zola changea brusquement de clientèle, ou plutôt il quitta une puissante clientèle de lecteurs pour une ardente compagnie d'hommes libres »[524].

Ainsi, comme l'a souligné A. Pagès, «"J'accuse… !" a le pouvoir de redéfinir admirations et enthousiasmes » : c'est précisément la jeunesse littéraire qui se réclamait d'une avant-garde en rupture avec le naturalisme qui lui rendait hommage en février 1898, bouleversant à la lumière de l'engagement politique les jugements de valeurs littéraires[525].

Il se rapprocha ainsi d'un public d'écrivain qui l'avait toujours combattu, et a suscité une admiration toute aussi grande parmi ceux qui ne partageaient aucunement son esthétique : l'équipe de *La Revue Blanche* lui fit des « félicitations ardentes » dans son « Hommage » du 1er mars 1898, Bernard Lazare se rapprocha de lui, opérant une dissension

[523] L. Blum, *op.cit*. p. 84. Même Roger Martin du Gard, devenu dreyfusard en 1911 en se plongeant dans l'histoire de l'affaire au moment de la rédaction de *Jean Barois*, reniera Barrès a posteriori : « J'ai eu l'occasion de voir toute l'attitude de Barrès pendant l'Affaire et je ne l'avais jamais bien vue. J'ai compris enfin ce qu'il y a entre lui et moi, d'incompatibilités essentielles ; nous sommes vraiment de deux races ennemies et tout ce qui l'attire, tout ce qu'il exalte m'est par nature antipathique. Je m'explique seulement aujourd'hui cette mal consciente hostilité que j'ai toujours eue contre lui. » (*Journal*, t. I, p. 376)
[524] C. Péguy, « Les récentes œuvres de M. Zola », *Œuvres en prose complètes,* t. I, p. 262.
[525] A. Pagès, « 1897-1898 : La vie littéraire au tournant du siècle », *art.cit*. p. 237.

entre l'art et la politique : « J'ai voulu vous dire combien j'étais avec vous. Non que j'accepte votre esthétique, mais qu'importe, les esthétiques sont périssables, la protestation pour la Raison seule est éternelle »[526]. Plusieurs écrivains ont séparé les qualités littéraires de la grandeur de l'acte politique. L'opinion de Tolstoï est à cet égard révélatrice : « Je ne suis pas un admirateur de Zola comme écrivain », déclarait ce dernier, « et c'est pour cela que je puis juger tranquillement son acte »[527]. De même, dans *La Revue Blanche* du 15 février 1898, Gustave Kahn exprime son estime pour l'écrivain et son « admiration sans réserve pour l'homme » malgré les divergences littéraires.

La critique littéraire des œuvres de Zola s'infléchit : désormais, l'acte politique de Zola retentit sur la réception de ses œuvres : dans *La Revue Blanche* du 15 février, l'article de « critique littéraire » intitulé « Zola » par Gustave Kahn est teinté du mouvement d'admiration suscité par « J'accuse… ! » : «Le Paris de Zola est le Paris des hommes d'action et de pensée immédiate. Ils ont des théories politiques ; ils vivent des problèmes parfois résolus, mais dont il fallait parler plus sérieusement qu'on ne l'avait fait. J'y vois, en tous cas, la meilleure et la plus nette vision qu'on nous ait donnée de la Chambre panamiste, des milieux ambiants, de la tourbe des journaux, camelots, écrivains et vendeurs. J'y vois, en même temps qu'un beau roman, un acte de courage civique »[528].

Dans le mouvement d'hommage à Zola, on peut ainsi voir la preuve de la particularité du statut de l'écrivain : on admire l'œuvre politique au-delà de l'œuvre littéraire. C'est au nom de son succès littéraire que Zola a pris la plume, a usé de l'autorité de son statut d'écrivain pour parler, mais la figure de Zola rejoint celle de l'artiste par sa carrière politique : en s'engageant dans l'affaire Dreyfus, Zola a renoué avec une jeunesse littéraire qui était majoritairement anti-zolienne par le biais de cette responsabilité sociale de l'écrivain[529].

Si l'affaire composa de nouveaux liens entre Zola et les représentants d'une jeunesse littéraire avec laquelle il était peu lié, son engagement politique lui attira les foudres de plusieurs écrivains qui faisaient partie des cercles littéraires qu'il fréquentait. L'affaire va en effet recomposer les affinités littéraires : Coppée était jadis proche de Zola et lui a d'ailleurs

---

[526] « J'avais beaucoup combattu Zola écrivain dans les jeunes revues, et même dans les journaux, j'étais hostile à sa conception d'art, mais je l'avais dit d'une façon beaucoup plus polémique que critique. Je m'étais rapproché de lui au moment de la publication de *Rome* pour des raisons plus politiques que littéraires », écrit Bernard Lazare à Reinach (BN 24897, f°212 (Zola, *Correspondance*, t. VIII, p. 321)
[527] *L'Aurore*, 15 mars 1898 (*Corr*. *IX*, 209)
[528] Gustave Kahn, « Zola », *La Revue Blanche*, 15 février 1898, vol. 15, p. 275.
[529] Voir P. Oriol *art.cit*.

écrit « Je vous sers la main “au-dessus d’un abîme” », dans une lettre du 2 mars 1898, mais après l’affaire, ils seront séparés à jamais. Les relations entre Léon Daudet et Emile Zola sont à cet égard significatives : alors que ce dernier était un proche d’Alphonse Daudet, la rupture entre Zola et Léon Daudet se consomma au cours de l’affaire. Le 24 janvier, les deux fils de Alphonse Daudet lui envoyèrent le télégramme suivant : « Cher Monsieur, quoique vos idées n’aient point été les nôtres dans toute cette affaire, nous vous envoyons en ces tristes circonstances l’assurance de notre profonde et respectueuse affection. Léon et Lucien Daudet. »[530] Aux funérailles de leur père, Zola était l’un de ceux qui transportaient le cercueil, et la célèbre accolade Zola/ Léon Daudet marqua les esprits. Le travail de dénigrement auquel se livre Léon Daudet dans ses *Souvenirs des milieux littéraires* reflète l’abîme qui sépare les relations entre les écrivains avant et après l’affaire. En effet, dans l’Introduction de son ouvrage, il annonce d’emblée le ton des hostilités : « Fils d’un écrivain célèbre, […] j’ai été en relations avec beaucoup de gens que je n’avais pas choisis et dont je devais être violemment séparé plus tard par les circonstances de la vie, ou des divergences fondamentales. Polémiste nationaliste, puis royaliste, j’ai été amené à traiter rudement ceux que je considérais comme les ennemis de mon pays. Quelques-uns d’entre eux – Zola, par exemple – faisaient partie de l’entourage d’Alphonse Daudet. Je n’ai pas cru devoir les ménager pour cela », avant d’ajouter « Je compte persévérer dans cette attitude »[531].

### 3. « Je vous serre la main à travers la barricade » : le cas Anatole France

L’importance du mouvement d’adhésion des réseaux littéraires entraîna de ce fait un certain nombre de conflits : ainsi, plusieurs écrivains furent placés dans la position difficile de dissident au sein de leurs réseaux d’amitiés. Quelques exemples que l’on peut ainsi développer seraient le « conflit de réseau » dans lequel se retrouva Gide, qui proche du milieu de *La Revue Blanche* fut amené à signer les premières listes alors qu’il fréquentait un cercle d’amis antidreyfusards tels que Valéry, Rouart et Louÿs ; celui de France qui quitta *l’Echo de Paris*, ou encore celui de Romain Rolland, qui par son mariage et ses amitiés était proche des

[530] Cité par O. Morgan, *art.cit.*, p. 445.
[531] L. Daudet, *op.cit.* Introduction, p. I.

milieux dreyfusards mais qui s'éloigna de certains amis par son refus de s'afficher publiquement dans un camp.

Anatole France occupait une place à part dans le champ littéraire de l'époque, puisqu'il fut le seul académicien activement dreyfusiste[532]. Il était donc en rupture avec l'élite littéraire et les autres écrivains de son rang et se rangea parmi la jeunesse littéraire à l'écart de la consécration.

L'affaire Dreyfus fut par ailleurs l'occasion pour France de rompre symboliquement avec l'Académie et son engagement le conduisit à renoncer à ses honneurs. Le 9 avril 1899, il écrivit à Ludovic Halévy : « J'irai chez vous et non à l'Académie où je ne veux pas remettre les pieds. Il me serait pénible d'y voir des gens dont la conduite me paraît méprisable et dégoûtante »[533]. La rupture définitive ne fut consommée qu'en février 1900, alors que Paul Hervieu, dreyfusard, n'avait pas voulu le prendre pour parrain de peur de froisser les susceptibilités dans la compagnie. Il tint sa parole jusqu'en 1916, moment où il crut devoir y revenir à cause de la guerre. Il cessa de rencontrer de nombreux familiers, perdit de nombreux amis et vit ses amis de jeunesse, Coppée et Frédéric Plessis, maître de conférence à L'Ecole normale, se ranger du côté des antidreyfusards et rejoindre les rangs de la Ligue de la Patrie Française.

Mais si Anatole France occupait une position particulière dans le camp des dreyfusards en tant que seul académicien, on peut remarquer comme l'a fait P. Ory dans l'article précédemment cité qu'il était loin d'être « l'isolé qu'on voit parfois en lui ». Alors que les signataires de la protestation « des intellectuels » comportaient des membres de l'Institut (Gabriel Monod, Emile Duclaux), des professeurs en Sorbonne (Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Brunot, Lanson, Jean Psichari), ou à l'ENS (Langevin, Perrin, Bérard, Charles Andler), France et Zola étaient des écrivains qui s'estimaient mutuellement malgré les divergences littéraires : dans *Le Temps* du 9 mai 1980, à propos de *La Bête Humaine*, Anatole France écrivait : « cet homme est un poète. Son génie, grand et simple, crée des symboles »[534]. De même, il fit son éloge dans une Lettre à Mme de Caillavet de 18 octobre 1891 dans laquelle il déclara ne pas vouloir se présenter pas à l'Académie, « ne voulant pas être désigné comme celui qui empêche un homme de talent de passer »[535]. Encore une fois, et

[532] Parmi les académiciens, Sully Prudhomme était également dreyfusard mais ne participa à aucune action militante et signa l'appel à l'Union.
[533] Cité par J. Suffel, *art.cit*. p. 238.
[534] A. France, « Dialogues des Vivants », *La Vie* littéraire, t. II (*Œuvres,* t.III, p. 1138).
[535] Catalogue de la vente Caillavet (Andrieux, 1er et 2 juin 1932), n°192 (*Ibid.*)

malgré l'étonnement premier de Blum devant l'adhésion de France (« Mais pour Anatole France, par exemple, je n'aurais jamais osé espérer. Lorsque j'ai appris qu'il était dreyfusard, je fus enchanté, mais étonné. Jamais, sur mes données d'alors, je n'aurais eu l'audace de construire le France des *meetings* du faubourgs, le France de *M. Bergeret à Paris*, le France de la superbe oraison funèbre prononcée sur la tombe de Zola »)[536], il est aisé de rappeler ce qui dans les idées de France précédemment exprimées le rapprochait du camp dreyfusard. (voir supra.) Ainsi, en rupture symbolique avec l'élite littéraire, la position d'Anatole France s'inscrit dans une continuité idéologique de valeurs proches d'un discours dreyfusard fondé sur le droit à la raison et à l'argumentation par les preuves.

Les exceptions à ces ruptures amicales sont rares, mais elles touchent particulièrement Barrès et Anatole France qui ont tous les deux fait les choix politiques qui les ont éloignés de leurs milieux, révélant chez certains écrivains une sensibilité littéraire qui pouvait primer sur l'investissement politique. En effet, l'estime de certains écrivains pour d'autres survécu à l'affaire. Ainsi, dans une lettre adressée à Charles Maurras, Anatole France avait témoigné d'une affection qui dépassait les clivages politiques : « Cher ami, je ne pense de vous que du bien. J'estime votre caractère et j'admire votre talent. Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion de vous le dire. Je voudrais avoir rendu à mon parti les services que vous avez rendus au vôtre. Je vous serre la main à travers la barricade. »[537] Les prises de positions de France, s'ils lui attirèrent critiques et insultes de la presse antidreyfusarde, ne parvinrent pas à faire oublier le respect dont il bénéficiait au sein de la société littéraire, fût-elle antidreyfusarde. De la même manière que Mirbeau épargnera toujours Barrès, pour le talent qu'il lui reconnaissait, de sa plume pourtant virulente et sans pitié à l'égard de ses adversaires, Barrès évitera toujours d'écorcher Anatole France et écrira : « Il n'y a pas de Dreyfus, mort ou vif, qui vaille que je froisse un maître que j'aime depuis quinze ans plus qu'aucun homme au monde »[538] ou encore, à Anatole France qui lui demandait une entrevue « dans la maison du cher et illustre ami auquel je garde une respectueuse affection »[539], après qu'Anatole France se fut rendu chez son confrère en l'absence de celui-ci. Ces témoignages d'affection se démarquent des attaques virulentes subies et portées au cours de l'affaire Dreyfus, dessinant une vie littéraire qui se poursuit en marge de la polémique.

---

[536] L. Blum, *op.cit.* p. 76.
[537] A. France, Lettre publiée dans *Le Lys* rouge par M.-Ph. Delatte, 1972 (*Œuvres*, t. III, p. XVI).
[538] M. Barrès, cité par J. Suffel, *art.cit.* p. 241.
[539] Lettre du 30 mai 1905 (*Œuvres*, t. III, p. XVI).

## B. La guerre des écrivains

Au sein du monde littéraire, ce bouleversement des valeurs et des amitiés eut des prolongements polémiques immédiats : au-delà de l'attaque des dirigeants de l'Etat-Major responsables de l'erreur judiciaire et de l'injustice dont était victime Dreyfus, les articles polémiques dreyfusards ciblaient les journalistes et les écrivains impliqués dans l'autre camp, rendus responsables de l'injustice au même titre que les chefs militaires par leur rôle sur l'opinion. La presse devint l'écho des querelles entre écrivains et fut pendant un temps le théâtre des attaques dirigées contre ceux qui avaient choisi de se rallier à l'autre cause.

Ainsi, Péguy, dans « Le Ravage et la Réparation » avait écrit « Que tous les journalistes, tous les écrivains et tous les artistes qui ont pris part contre l'innocent y aient laissé leur plume ou leur crayon, cela est une marque. […] Que dire des journalistes ? Et que dire des écrivains ? Non seulement ils sont tombés du côté où ils penchaient. Non seulement M. Barrès est devenu tout à fait le Tartufe moisi qu'il menaçait de devenir, non seulement M. Coppée est devenu le gâteux tisanier qu'il devait devenir. Mais la perversion fut telle que plusieurs tombèrent d'un côté où ils ne semblaient nullement pencher. M. Jules Lemaitre pouvait devenir vicieux comme un roué : mais qui se fût imaginé qu'il en viendrait à nous donner des proses comparables aux meilleures chroniques de M. Judet »[540]. La guerre

[540] C. Péguy, « Le Ravage et la Réparation », *La Revue Blanche*, n°155, 15 novembre 1899, vol. 20, p. 419.

personnelle entre les écrivains trouva également des échos sous la plume de Pierre Quillard, qui, dans « Contre l'infaillibilité du Sabre », affirmait la rupture du champ littéraire et employait à l'égard de ses contemporains une violence verbale soutenue : « Si le hasard mauvais du temps et de l'espace nous a fait contemporains et compatriotes […] de M. Maurice Barrès et de M. Arthur Meyer, nous nous refusons à nous reconnaître leurs semblables et leurs frères. Nous ne doutons plus, grâce à leurs actes, que nous soyons différents d'eux et que les mots de la langue n'aient pas pour nous le même sens que pour eux. Nous serons tués ou nous vous tuerons, vous, nos seuls ennemis, non point certes les faibles et misérables anthropoïdes que vous êtes, mais ce que vous traînez après vous d'ombre sanglante et de férocité héréditaire. Par le spectacle en pleine lumière de votre incurable bestialité, vous nous avez enseigné la haine que nous n'aurions pas connue et qui nous donnera assez de force pour vous traquer jusqu'à la mort »[541].

Après l'annonce de la condamnation de Zola, c'est contre tous les chefs de file de la presse antidreyfusarde que Jules Renard pousse son cri d'indignation : « Je déclare […] Que M. Fernand Xau est, physiquement, un des plus petits hommes que je connaisse, mais que, à force de platitude dans ses déclarations à ses abonnés, il arrive à ma paraître encore plus petit ; Qu'ironiste par métier je deviens tout à coup sérieux pour cracher à la face de notre vieux pantin national, M. Henri Rochefort ; Que le professeur d'énergie Maurice Barrès n'est qu'un Rochefort de plus de littérature et de moindre aplomb, et qu'il fera tant que les électeurs ne voudront plus de lui pour conseiller municipal enfariné ; Que M. Drumont n'a aucun talent, aucun, et qu'on s'apercevra que le joujou antisémite se cassera dans sa main » (*J*, 471).

Jules Renard s'en prendra personnellement à Jules Lemaitre dans deux « Chroniquettes » du *Cri de Paris* : « Leur chef », publié le 29 janvier 1899 et « L'attitude nécessaire », du 12 février 1899[542]. Dans le premier de ces deux textes, il réfute point par point le discours de Jules Lemaitre prononcé le 19 janvier à la Ligue de la Patrie française afin de prouver sa mauvaise foi et de souligner les contradictions de son discours, prenant le risque de le « vexer » : « si ça vous vexe, tant pis ! ». Le deuxième de ces textes est plus virulent : il passe aux insultes, affirmant qu'il « faut lui dire : "Vous êtes d'une répugnante mauvaise foi" » et « Vous êtes un hypocrite » avant de conclure « A bas Lemaitre ! et vive Zola ! »[543]. Mais alors qu'il vise volontairement à blesser son ennemi (« Des injures, en attendant qu'on

[541] P. Quillard, « Contre l'Infaillibilité du Sabre », *le Mercure de France*, Octobre 1899, p. 76.
[542] L. Guichard, *Dans la vigne de Jules Renard*, p. 73-75 et 77-78.
[543] *Ibid*., p. 78.

se dévore, voilà qui porte et qui blesse »), il présente ce reniement public comme un déchirement du cœur : « Nous sommes, en effet, quelques-uns à regretter sottement Lemaitre. […] Seul, le cas de Lemaitre nous attendrit jusqu'aux larmes. […] Je pense que les amis trompés de Jules Lemaitre doivent s'essuyer les yeux, le regarder au fond des siens, et lui dire en face de belles et bonnes choses bien dures, bien appuyées et bien féroces », écrit-il.

En effet, il s'agissait d'une réelle souffrance pour lui de voir Lemaitre s'engager dans le camp adverse et les injures publiées dans *le Cri de Paris* reflètent une déception mêlée d'affection. C'est bien ce qu'il avait exprimé de manière privée, en lui écrivant en novembre 1898, une longue lettre de six pages, à laquelle Lemaitre ne répondit pas : « Vous n'êtes pas obligé de me répondre, et au fond, ça m'est égal, puisque je vous aime bien » avant d'ajouter en post scriptum : « Mais pourquoi n'êtes-vous pas dreyfusard ? Si vous saviez ce que ça me chagrine ! »[544] Il reviendra en 1909, dans son *Journal*, sur ces textes écrits sous le coup de l'émotion : « Lemaitre nous tendait la main en pleine gloire. Ce n'était ni un homme aigri, ni un homme qui veut se faire connaître, nu un penseur aveugle, sourd et maigrement nourri d'idées générales vides. Je l'ai traité durement : je me le reproche. C'était mal, dans un journal où l'on ne signait pas. C'était pis : c'était un crime passionnel. La tête sous le couteau, je ne recommencerais pas. » (*J*, 1219-1220)

Mais c'est sans doute Octave Mirbeau qui s'employa avec le plus de force et d'ironie à dénigrer et ridiculiser ses adversaires parmi lesquels figurent Arthur Meyer, Rochefort, François Coppée, ou Judet. Dans ses interviews imaginaires ou des courts récits mêlant fiction et polémique, il met en scène la société littéraire pour mieux la fustiger. On peut à ce titre citer le texte paru dans les pages du *Journal,* le 28 novembre 1897 qui signa l'entrée de Mirbeau dans l'arène dreyfusarde, « Chez l'illustre écrivain », (c'est-à-dire Paul Bourget, d'après P. Michel et J.-F. Nivet) dans lequel les personnages – Francisque Sarcey, Paul Bourget et les cercles mondains antidreyfusards – apparaissent dans toute leur bêtise et leur ignorance. Ainsi, les convives étalent « leur bêtise irréductible » et vomissent « sur la table ce qu'ils avaient mangé, le matin, dans les journaux », spectacle que le poète regarde « avec l'étonnement pitoyable que l'on a devant une assemblée de fous » (*AD*, 44) avant de pouvoir les insulter dans son article : « Je vous parle de justice ! Et vous me répondez politique ! Vous êtes de pauvres petits imbéciles ! » (*AD*, 49). Il se livrera de nouveau à une évocation farcesque de cette société littéraire dans « Quand vos chapeaux », représentant ses ennemis

[544] Cité par L. Guichard, *ibid*., p. 50.

déguisés en soldats, maladroits et ridicules en essayent de jouer un rôle pour lequel ils ne sont pas faits.

Zola renverra également à ses ennemis (sans les désigner explicitement) la part d'injure qu'il avait reçue pendant l'affaire dans sa « Lettre à Mme Alfred Dreyfus » : « Il est des feuilles immondes, des hommes de boue, que j'ai rayés de ma vie. Ils ne sont plus, je passe leurs noms quand ils me tombent sous les yeux, je saute jusqu'aux extraits qu'on peut citer sur leurs écrits. C'est de l'hygiène, simplement. J'ignore s'ils continuent, mon mépris les a chassés de ma pensée, en attendant que l'égout les prenne tout entiers. » (*VM*, 175) Zola réserve ici à ses adversaires le même registre ordurier et scatologique dont il était la cible dans leurs attaques et dans les caricatures antidreyfusardes : en les reléguant dans la boue et à l'égout, il leur renvoie discrètement l'insulte dont eux avaient abondamment usé à son égard.

Sans s'impliquer dans la polémique, c'est la même déconsidération de la société littéraire adverse qui affleure dans la correspondance de Paul Valéry à Pierre Louÿs : «Ce qui est bien clair, c'est que du même côté se trouvaient les fripouilles, les niais et les fumistes (A. France, etc.). Parmi les niais, quelques bons amis à nous et la moitié de l'Ecole des Chartes. Au *Mercure,* Tinan et moi soutenions, à peu près seuls, ce qui nous paraît être le bon. […] Pour en revenir à l'affaire, avec nous étaient les premiers artistes vivants (pour moi), J.-K. H<uysmans>, Degas, et doucement S. M. »[545] et les dreyfusards étaient pour lui « les

[545] P. Valéry à Pierre Louÿs, Mars 1898, *Correspondance à trois voix*, p. 847. S. M désigne Stéphane Mallarmé, mais Valéry se trompe ici sans doute. Outre le témoignage d'admiration que Mallarmé avait envoyé à Zola, d'autres témoignages confirment les sentiments plutôt dreyfusards de Mallarmé, même s'il n'a jamais pris position publiquement. Ainsi, ce témoignage de Mme Lefèvre-Roujon à propos d'un dîner chez elle en 1898 : « on parle de l'affaire Dreyfus et Mallarmé dégage, avec sa clarté habituelle, les données essentielles du problème. Méline, Esterhazy, le général Mercier, Brisson, le colonel Picquart, animent sa verve. Il s'émeut à propos du « cher Zola » qui s'est jeté à corps perdu dans la tourmente. Il est gai et charmant. […] Je ne sais plus exactement quelles paroles il prononçait en fumant lentement une cigarette mais je me rappelle qu'il s'étendait en aperçus ingénieux sur l'absurdité des discours publics. Il admirait notamment l'énergie qu'avait mise Méline, chef du gouvernement, à répéter, en toutes occasions, aux tribunes de la Chambre et du Sénat : « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus ! » au moment précis où cette terrible affaire bouleversait le pays de fond en comble. Ce refus d'apercevoir la réalité choquait le poète qui, dans la vie courante, était de tous les hommes le plus logique et le plus clairvoyant. » (*Correspondance inédite de Stéphane Mallarmé et Henry Roujon*, recueillie et commentée par Mme G. Lefèvre-Roujon, Genève, P. Cailler, 1949, pp. 59-60) ou encore, celui-ci évoquant des discussions enflammées entre Renoir (antidreyfusard) et Mallarmé, dont on peut supposer qu'il tenait des propos contraires : « M. Mallarmé et M. Renoir n'ont pas du tout le caractère micaremeste et recommencent l'éternelle discussion sur l'affaire Dreyfus, ils répètent les mêmes choses de nouveau, […] Ils sont peut-être très intéressants mais vraiment on en a assez de cette affaire, nous ne pouvons rien dire là-dessus, cela devait être grotesque ces deux hommes discutant sérieusement, l'un M.Renoir très excité et trois personnes en costumes plus ou moins grotesques assises les écoutant sans ouvrir la bouche. » (« Journal de Julie Manet, lundi 14 mars 1898 » in *Documents Mallarmé IV*, présentés par Carl Paul Berbier, Nizet, Paris, 1973, p. 502). Voir S. Okayama, « Mallarmé et l'Affaire Dreyfus », *Etudes de langue et littérature françaises*, 1997, n°70, pp. 111-122.

imbéciles et les illuminés qui ne reconnaissent pas leur propre ordure et qui parlent de justice et de liberté »[546].

Les écrits des écrivains témoignèrent donc du bouleversement du champ littéraire en déplaçant dans la presse et dans les lettres les attaques personnelles dirigées contre leurs adversaires. Alors que les avocats de Dreyfus luttaient sur le terrain judiciaire contre les erreurs de procédure du premier procès, les écrivains luttaient sur le terrain littéraire contre ceux qui étaient accusés d'avoir provoqué, par leur œuvre souterraine, l'affaire Dreyfus.

[546] Lettre de Valéry à Gide, 31 janvier 1898, citée in M. Thomas, *art.cit*. p. 106.

## C. Les amitiés au crible des passions : « Nous nous fussions arraché un frère »

D'un point de vue plus personnel, plusieurs amitiés furent confrontées à l'épreuve du dreyfusisme. Les correspondances dévoilent les évolutions des amitiés intellectuelles. Plusieurs exemples viennent illustrer les conséquences douloureuses de cette affaire qui affecta les écrivains jusque dans leurs cercles les plus intimes.

Il en est ainsi de l'amitié, pourtant forte, entre Marcel Schwob et Paul Valéry, qui prit fin à l'automne 1898 après que le malaise lié à leurs positions divergentes se fut installé. Dans ses lettres à Pierre Louÿs, Valéry exprima des inquiétudes au sujet de leur amitié : « Notre situation fût devenue un peu délicate ces jours-ci, tu vois pourquoi »[547], l'affaire divisant les deux amis : « Je ne suis pas antisémite, mais… Comme j'ai été mal à l'aise souvent chez Schwob ! Je souffrais de voir que mon aspect arrêtait son sentiment à lui – et réciproquement »[548]. Puis au sujet de ses rapports avec lui : « il reste un nuage – crainte des allusions, etc. – et, si je n'ai pas du tout à le blâmer d'avoir une opinion qui *doit* en somme être la sienne, il m'est pénible de tout laisser dire sans vouloir, et sans pouvoir vouloir, contredire ». Face à ce silence pesant qui s'est installé entre les deux amis, l'attitude de Valéry a oscillé entre un désir de s'expliquer clairement, qu'il n'accomplira jamais, et le refus

[547] Lettre de Paul Valéry à Pierre Louÿs, mars 1898, *Correspondance à trois voix,* p. 850.
[548] Lettre de Valéry à Gide, 31 janvier 1898, M. Thomas, *art.cit*. p. 106.

de prendre l'initiative de briser l'amitié. Ainsi, dans un brouillon qui lui était destiné, il reprochait à son ami de ne pas le laisser avoir une opinion personnelle : « En un mot vous n'avez pas voulu m'accorder la liberté de penser à ma guise sur une affaire de politique générale, dans laquelle vos sentiments s'étant pris, vous avez décidé que les miens le fussent aussi et comme les vôtres » ; « j'espère d'ailleurs que vous ne m'avez jamais imaginé perfide au point de continuer à venir chez vous si je désirais comme certains l'anéantissement de votre race »[549]. Mais cette lettre jamais envoyée reflète la même volonté de ne pas provoquer de débat ni de rupture qu'il exprimera dans une lettre à Pierre Louÿs : « Je crois que je suis en train de me brouiller avec Marcel Schwob à cause d'opinions politiques. Toutefois, je suspends encore la résolution. Je ne veux pas la prendre »[550].

Plus tard, Louÿs évoquera pourtant une dispute décisive : « Il (Schwob) m'a tout raconté. Vous vous êtes brouillés parce que dans l'agitation de l'Affaire, il a eu l'imprudence de dire tout haut qu'il s'étonnait que tu te fusses inscrit à la souscription de *La Libre Parole*. Tu t'es fâché »[551].

Du côté familial, Proust avait risqué la colère de son père, qui ne lui parla pas de huit jours quand il apprit la signature du Manifeste (comme le père du narrateur) et Péguy s'était brouillé avec sa mère à la même époque pour ses choix politiques et personnels.

L'affaire Dreyfus introduisit de nombreuses ruptures, redéfinissant un grand nombre de relations sociales. Ainsi, au plus fort de l'affaire, toutes les réunions, les dîners et les événements sociaux étaient hantés par le spectre de la discussion politique : il ne fallait pas réunir les deux camps afin d'éviter tout polémique violente, tout confrontation, de peur de voir l'événement dégénérer en polémique. Ainsi, au début de l'Affaire, alors que celle-ci commençait à diviser certains éléments de la société, Proust écrivit : « Je n'invite pas de dames et tout cela sera très peu nombreux pour ne pas être obligé d'inviter des amis très intimes qui ne pourraient pas rencontrer quelques-uns de mes convives ».[552] De même, Pierre Louÿs refusa de se rendre à l'enterrement de Mallarmé par crainte de la confrontation : « l'enterrement de Mallarmé me fait beaucoup de peine ; je n'irai pas. Certains des gens qui

---

[549] Brouillon non daté, sur lequel Valéry a écrit au crayon « A Schwob non envoyé affaire Dreyfus », cité par M. Jarrety, *Paul Valéry*, p. 249.
[550] P. Valéry, *Correspondance à trois voix*, p. 866.
[551] P. Louÿs, 8 novembre 1904, *Correspondance à trois voix,* p. 949. Cette lettre semble contredire à la fois le journal de P. Léautaud, dans lequel il rapporte que Valéry avait cessé de voir son ami tant lui avait été insupportable la présence sur la cheminée de son hôte d'une photo de Picquart et M. Jarrety qui dans sa biographie de Valéry écrit que les deux amis se seraient éloignés progressivement, laissant le silence s'installer à défaut de crever l'abcès.
[552] M. Proust, Lettre à Robert de Montesquiou, 21 mai 1897, *Correspondance.* t. II, p. 188.

seront là et qui parleront de l'affaire Dreyfus, ou de tel autre fait divers, me révoltent d'avance »[553].

Plus tard, Péguy évoquera de l'affaire sa faculté de briser les amitiés :

> Je me rappelle cette affaire qui pour nous pauvres gens brisait les familles comme paille, brisait comme un fétu nos chères amitiés de petites gens ; rien ne comptait plus […] Nous rompions un parentage, une amitié de vingt ans, nous qui n'avions guère passé vingt-cinq ans, nous brisions avec une sorte d'ivresse farouche, d'amertume âpre, comme nous nous fussions rompu le bras droit : Si ta main te scandalise, coupe-là. Nous nous fussions arraché un frère. [554]

Face à l'éclatement de nombreuses relations amicales pendant l'affaire Dreyfus, plusieurs écrivains avaient témoigné de leur souffrance de se voir peu à peu isolés et de plus en plus solitaires. L'antidreyfusisme étant la règle écrasante, la plupart des dreyfusards virent leurs amis se ranger du côté adverse. Alors que France avait vu ses amis de jeunesse adhérer à la Ligue de la Patrie Française (notamment Plessis), Zola témoigna dans une lettre du 4 mai 1899 à Eugène Brieux de sa douleur d'avoir perdu plusieurs amis écrivains dans la bataille : « Ce dont j'ai le plus souffert certainement, au milieu de tant d'outrages, c'est du lâche abandon de certains écrivains, mes frères » (*Corr. IX*, 478). Dans « Justice », il rappelait sa peine en voyant « des amis littéraires à moi, consternés, épouvantés, [qui] s'écartaient, m'abandonnaient, dans l'horreur de mon crime » (*VM*, 153).

De même, dans « Le Ravage et la Réparation », Péguy évoquait la douleur de la solitude des dreyfusards : « Je n'insiste pas sur ces exemples illustres, et publics. Les exemples privés sont d'un autre enseignement. Combien heureux, et combien rares, s'ils existent, ceux qui ont pu traverser la tourmente sans y laisser, sans y voir naufrager quelques-uns de leurs amis. Si nombreux qui fussent les dreyfusistes parmi les étudiants, ce malheur nous est arrivé. L'affaire Dreyfus fut l'épreuve insoupçonnée et s'il n'est pas certain que tous ceux qui l'ont bien passée, pour cela seul, soient bons, il est malheureusement certain que tous ceux qui l'ont mal passée, pour cela seul, sont mauvais. »[555]

---

[553] P. Louÿs à P. Valéry, 11 septembre 1898, *Correspondance à trois voix,* p. 863.
[554] C. Péguy, *Œuvres en prose complètes* t. II, p. 435-436
[555] C. Péguy, « Le Ravage et la Réparation », *art.cit.*, p. 419.

A l'inverse, Proust se réjouissait de savoir certains de ses amis de son côté, comme en témoigne une lettre à son ami Constantin de Brancovan : « Mariétin m'a dit que vous étiez devenu dreyfusard. Cela m'a fait plaisir de bien des manières. D'abord, pour ne pas être égoïste, pour la cause. Si dans le monde il y avait seulement dix personnes qu'on connaît et par conséquent qu'on ne peut pas suspecter à défendre les idées révisionnistes, la vérité ne serait pas seulement en marche, elle ferait un immense chemin. Puis, il me semble que cela sera un lien de plus entre nous et cela me fait bien plaisir »[556]. De son côté, si Gide a réussi à éviter de rompre avec ses amis antidreyfusards, David H. Walker a souligné dans son introduction à l'édition de la *Correspondance* entre Gide et Rouart que l'affaire a tout de même fait évoluer les rapports entre les deux amis : « Malgré tout ce qui continue à unir Gide et Rouart, malgré l'affection très réelle qui les lie, quelque chose dans leur amitié s'est irrécupérablement cassé dès le printemps de 1898 », écrit-il[557]. A cette époque, Gide était soulagé de pouvoir partager avec d'autres amis dreyfusards, tels que Ghéon, Copeau et Marcel Drouin, les mêmes idées politiques, ce dont il témoigne dans une lettre à Francis Jammes : « Je suis heureux d'avoir soulevé cette explication au sujet de l'affaire Dreyfus, puisque c'est pour comprendre que je m'entends si bien avec toi ; ce que tu m'en dis est parfait. Nous aurons certainement sujet d'y revenir. Ce m'est une grande douceur de savoir à présent que tu penses ainsi »[558]

Citons enfin intégralement à titre anecdotique une *Chroniquette* de Jules Renard, publiée le 11 décembre 1898 au *Cri de Paris*, intitulée « Deux amis » : scène dialoguée dans laquelle l'auteur évoque non sans humour cette ambiance étrange d'une société dreyfusarde passionnée et intransigeante.

> Hier, j'eus la grande joie de retrouver, par hasard, un ami que je n'avais pas vu depuis… mettons dix ans. La scène se passa sur un refuge, devant la gare Saint-Lazare. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre. Je veux dire que nous fûmes très heureux de nous serrer la main. Il rayonnait et moi aussi.
>
> - Où vas-tu ? me dit-il.
> - Peu importe, dis-je, j'irai où tu iras.
> - Et moi je ne te quitte plus.
> - Promenons-nous donc. Il fait beau. Ce sera délicieux.

[556] M. Proust, fin septembre 1898, lettre 167, *Correspondance*, t. II, p. 258.
[557] A. Gide et E. Rouart, *Correspondance*, t. I, Introduction, p. 54.
[558] A. Gide, F. Jammes, lettre d'avril 1898, *Correspondance (1893-1938)*, p. 139.

- Cher Paul ! me dit-il.
- Brave Pierre ! lui dis-je.
- Quoi de neuf ? dit-il.
- Tu le demandes ! dis-je
- Hein ! dit-il, crois-tu ?

A ce « Hein ! crois-tu ? » je sentis quelque inquiétude. Je le regardai : Est-ce que ?…

Mais sa figure n'exprimait encore rien d'irréparable.

- Et tes affaires vont comme tu veux ? dit-il.
- Ma foi, lui dis-je, j'avoue que je néglige un peu, cette année, mes affaires personnelles. Je ne m'intéresse qu'aux affaires publiques. Je lis les journaux, tous les journaux.
- Tu as du temps à perdre, me dit-il.

Cette fois il se découvrait. Je répondis avec fermeté :

- Leur lecture me passionne.

A ce moment la foule nous sépara un peu et notre silence subit nous gêna moins. J'observai le monsieur à la dérobée, et il me jeta un coup d'œil sournois. Il essaya naïvement de parler d'autre chose.

- Ta femme va bien ?
- Oui, et la tienne ?
- Je n'en ai pas.
- Ah !

C'était fini. Nous marchions, le type et moi, côte à côte, avec un abîme entre nous. Nous arrivions à peine au *Printemps* que je m'écriai :

- Bon, j'oublie que j'ai une course à faire là-bas, au diable. Et je désignai du doigt un point de l'univers si vague et si diabolique que mon vieil ami retrouvé après dix ans d'absence eut peur.
- Je te laisse, dit-il.
- C'est ça, lui dis-je.

Nous nous serrâmes une deuxième et dernière fois la main par-dessus l'abîme, et nous nous tournâmes allégrement le dos[559].

Ainsi, l'ampleur de l'impact de l'affaire Dreyfus dans le champ littéraire de l'époque est perceptible dans l'éclatement des relations amicales et littéraires qu'elle provoqua. En effet, l'affaire fit plus qu'opposer deux camps dans une polémique : elle modifia le rapport

[559] In L. Guichard, *op.cit*. p. 62.

des écrivains à la politique et bouleversa la vie de nombre d'entre eux jusque dans leurs relations personnelles.

# III. Au-dessus de la mêlée

## A. Une neutralité difficile

### 1. Gide et l'engagement dreyfusiste : du Manifeste des intellectuels à l'appel à l'Union

En effet, malgré l'engagement désintéressé et fougueux de nombreux écrivains dans l'affaire, on peut remarquer que certains d'entre eux se sont démarqué de manière constante ou épisodique, par leur désir de neutralité, leur vision indépendante, ou encore leur désintéressement, portant un regard emprunt de dérision et d'humour sur l'affaire.

Pris entre des convictions auxquelles il restera toujours fidèle malgré sa tiédeur d'engagement public et des amis avec lesquels il ne voulait pas se fâcher, Gide a refusé, pendant l'affaire Dreyfus, de perdre son indépendance au profit d'un mouvement collectif.

La *Correspondance* entre Gide et Valéry, ainsi que les analyses de M. Thomas et d'Auguste Anglès à leurs sujets ont donné de Gide dreyfusard l'image d'un homme hésitant qui n'assumait pas ses convictions. En effet alors que, furieux d'apprendre que Gide avait signé la protestation en faveur de Zola, Valéry s'était empressé de critiquer la prise de

position de son ami[560], la correspondance des deux hommes prouve la rapidité avec laquelle Gide a renié ses convictions dans le but de ne pas froisser son ami, évoquant sa prise de position avec légèreté et désinvolture : « Peut-être eût-il suffit pour m'empêcher de signer d'une heure causée avec toi… Mais ce jour-là le vent n'a soufflé que d'un côté »[561]. Il faisait ainsi passer son amitié avant ses préoccupations politiques : « Ce qui eût pu m'en empêcher [de signer], c'est la précision de la peine réelle qu'il semble que je vous fais »[562]. Il s'empressa également d'accepter la condamnation de Zola dans une volonté de ne pas froisser son ami : « Allons, que tout soit bien qui finit bien. Et j'admets que ce qui proteste encore en moi doive se taire, si c'est pour le bien de l'Etat… Amen. Zola, tranquille à l'ombre, va pouvoir de faire la philosophie qui lui manque… ». A ce sujet, M. Thomas a souligné la faiblesse d'un tel revirement et accusé l'attitude de Gide : « Face à cette belle mécanique intellectuelle, qui visiblement l'intimide, Gide rendra aussitôt les armes. Seul le préoccupe désormais le jugement que l'on portera sur ses motifs de s'être mêlé si peu que ce soit à l'Affaire. Sur cette lancée, Gide va bientôt accepter l'inique condamnation de Zola avec un assez pitoyable empressement, dont on peut du reste s'étonner qu'il ne lui ait jamais été reproché, autant que le fut à Valéry son antidreyfusisme. »[563]

Indéniablement, c'est vis-à-vis de Valéry que Gide a du mal à assumer ses positions dreyfusardes, redoutant son ironie au point de ne montrer aucune certitude de conviction : « C'est heureux que je ne sois pas à Paris ; tu me prouverais probablement que je suis absurde de m'emballer pour la lettre de Zola, et cela me serait extrêmement désagréable ; [ …] ; mon caractère ne me permet des opinions qu'en province, et c'est pourquoi je les crois erronées ; c'est même pour cela qu'elles m'intéressent », lui écrit-il le 18 janvier 1898[564].

On peut même se demander si ce n'est pas la peur du jugement de Valéry qui l'empêcha de s'engager davantage. Ainsi, après sa signature des listes de *l'Aurore* le 22 janvier, il justifiera ainsi son refus de se joindre aux autres manifestations dreyfusardes : « Ces batailles de signatures n'ont plus guère d'autre résultat que de chauffer l'hostilité des partis », lesquels « à présent se connaissent ; on sait sur qui l'on peut compter ; c'est l'important, et cela me suffit »[565].

---

[560] Il lui envoya un court billet le 26 janvier dans lequel se lit sa déception : « Mon cher André, j'ai appris hier seulement que tu avais signé un certain papier. Cela m'a causé une peine très sérieuse ; ainsi, qu'il ne soit pas question de cette histoire actuelle entre nous… », cité par M. Thomas, *art.cit*. p. 105.
[561] Lettre de Gide à Valéry, 3/4 février 1898, *Ibid*.
[562] Lettre de Gide à Valéry, 28 janvier 1898, *ibid*.
[563] M. Thomas, art.cit., p. 107.
[564] A. Gide, *Correspondance* avec Valéry, p. 310.
[565] A. Gide, Lettre à X, « La Roque citée par C. Martin, *op.cit.,* p. 341.

Néanmoins, s'il est indéniable que Valéry exerçait sur son confrère un ascendant intellectuel, on ne peut manquer de rappeler que Gide ne reniera jamais ses convictions et restera dreyfusard convaincu longtemps après avoir refusé de signer les autres listes de *L'Aurore*.

Ses opinions dreyfusardes étaient sincères et claires et Gide exprima à plusieurs reprises ses sentiments de révolte devant les événements de l'affaire. Ainsi, c'est face à Rouart qu'il développera avec le plus de conviction ses idées, lui écrivant par exemple : « Ce qu'on respecte enfin dans une république, ce devant quoi on s'incline, ce sont des hommes ou *des lois*. Le sentiment de la loi violée […] est abominable […] en attendant il ne s'agit pas de chercher à montrer à soi-même et aux autres que l'on a des sentiments admirables – mais de chercher à avoir les sentiments les plus utiles à une patrie qui souffre et que beaucoup travaillent à disloquer »[566], et il réaffirmera après le suicide de Henry sa fidélité au camp révisionniste : « L'horreur du désordre et la crainte de servir d'habiles factieux a pu me faire taire quelque temps ; parfois t'approuver même ; mais tu sais bien qu'on ne peut agir et penser toute sa vie contre son caractère et que c'est toujours lui qui l'emporte à la fin »[567], lui écrit-il le 11 septembre 1898.

Il précisera également dans une lettre à Francis Jammes : « Je n'aime pas assez les hommes (fussent-ils Français) pour trouver bon que, sous prétexte de les protéger tous, on en opprime injustement un seul. À cela, toute mon intelligence ne peut empêcher tout mon être de se révolter »[568] et beaucoup plus tard, il réaffirmera une conviction qui ne l'a jamais quitté. Ainsi, il écrivit à Edmond Jaloux en 1928 :

> Dans votre article du 7 avril, vous citez comme étant de moi un mot se rapportant à l'affaire Dreyfus : « pour une fois qu'on a la chance de condamner un juif innocent, voilà qu'on découvre qu'il est coupable ! » Ce mot, que vous trouvez admirable et que je trouve atroce, a peut-être été cité par moi, à côté du « Tout ça pour économiser vingt balles ! » et de quelques autres mots également spirituels ; mais il n'est pas de moi et ne pouvait l'être, car, en dehors de toute opinion politique, l'innocence de Dreyfus me paraissait, et me paraît encore, évidente. J'ajoute que j'étais bien loin de considérer cette affaire crucifiante comme une « histoire de concierge pour gens du monde » et de la prendre d'un cœur léger. Comme il advient que la légende prenne le pas sur la vérité, tout de même qu'en matière économique

[566] A. Gide, E. Rouart, 28 janvier 1898, *op.cit*. p. 452.
[567] *Ibid*., 11 septembre 1898, p. 484
[568] A. Gide, F. Jammes, avril 1898, *op.cit*. p. 139.

> « la mauvaise monnaie chasse la bonne », je vous serais obligé de bien vouloir publier en hâte cette rectification.[569]

En réalité, la position de Gide dans l'affaire Dreyfus reflète un refus de toute prise de position trop sectaire et violente. Ce que Gide refuse avant tout, c'est l'esprit de parti qui trace des limites infranchissables et qui ne permet aucune nuance.

Plus tard, Gide traduisit dans son *Journal* le manichéisme du débat autour de l'affaire Dreyfus qui ne laissait aucune place à la nuance ou à une opinion plus indépendante : « Il n'y aura pas de troisième parti. Ce sera comme au moment de l'Affaire Dreyfus ; on devra être *pour* ou *contre*, malgré qu'on en ait »[570]. En marge de l'œil du cyclone, Gide, dreyfusard avec modération, a ainsi suivi l'Affaire Dreyfus avec une attention passionnée, tout en refusant de suivre un parti. C'est à cet égard qu'il critiquera les positions de Barrès, considérant par exemple que « le parti que l'on sert emprisonne », reprochant à la politique la fermeture d'esprit qui en découle :

> Se contredire ! Si seulement M. Barrès l'osait…quelle belle carrière ! […] La politique est désastreuse pour cela : le parti que l'on sert emprisonne ; on ne s'en dégage pas sans apparence de désertion ; la franchise y perd il est vrai, mais c'est pour que le parti y gagne… j'ai la terreur des partis pris. Songez donc : c'est de 20 à 30 ans qu'une carrière se décide ; est-ce de 15 à 20 ans que l'on a pu réfléchir ? Qu'y faire ? car c'est une fatalité. L'action seule vous éduque : on ne l'apprend qu'en agissant ; un premier acte vous engage ; il éduque, mais compromet ; dût-on l'avoir trouvé mauvais, c'est le même qu'on va refaire[571].

Il exprima ses réserves quant au regard catégorique et réducteur du « prince de la jeunesse » sur l'affaire Dreyfus, notamment en réagissant au sujet d'un article où il classait les dreyfusards en trois catégories : « Pourquoi voulez-vous me faire parler du dernier article de M. Barrès? », écrit-il dans sa « Quatrième lettre à Angèle »,

> Vous savez bien que ce n'est plus de la littérature. Les trois catégories de « révisionnistes » qu'il recense ne suffisent heureusement pas à les grouper tous ; car les trois raisons de l'être qu'il propose à ceux qui le sont ne sauraient nullement satisfaire ceux que

---

[569] A. Gide, E. Jaloux, entre le 7 et le 14 avril 1928, *Correspondance, (1896-1950),* p. 257.
[570] A. Gide, *Journal*, 3 mars 1918, p. 649.
[571] A. Gide, « Cinquième lettre à Angèle », *Essais critiques*, p. 32.

> dirige cette raison plus sérieuse : un acte arbitraire, quand il vient d'un seul homme, fut-ce contre le duc d'Enghien, peut paraître preuve de caractère, assurance d'autorité ; mais venant d'un groupe d'hommes, de plusieurs, et par conséquent partagé, n'est plus qu'un prête-main trop soupçonnable. – et tant que le secret est gardé, je consens que le danger pour la nation vienne de ceux qui mettent en doute l'honnêteté d'une action gouvernementale ; mais le jour où le parti titré se livre lui-même, par maladresse ou par trahison, tant pis pour lui ! un seul devoir alors : honnir[572].

C'est cette même tendance réductrice et manichéenne qu'il condamnera plus tard, lorsqu'il rappellera avec ironie dans son *Journal* : « Parmi les dreyfusards ne pouvaient figurer selon eux, en plus des coquins avérés, des antimilitaristes antifrançais, que des jobards »[573].

Ainsi, en porte-à-faux d'une société littéraire qui campait sur ses positions et qui s'acharnait caricaturer à outrance ses adversaires, Gide affirmait l'impossible fidélité politique et le mouvement nécessaire de la pensée.

Par la suite, ses réflexions l'amenèrent à considérer l'affaire Dreyfus comme une impasse théorique, dans laquelle les deux camps s'enfoncèrent dans l'absurde : « Sentant bien que la vérité n'était pas de leur côté, ils allèrent jusqu'à faire une apologie du mensonge »[574] et dans laquelle la neutralité était le meilleur parti pris : « Mais ne peut-on pas dire que la meilleure des causes risque alors d'être discréditée par ceux qui s'en servent et dont, sans le vouloir, elle fait le jeu ? »[575]. Sa position mêle donc recul réflexif et condamnation du manichéisme inhérent à la politique, malgré une sensibilité qui l'avait poussé dans un premier temps à se ranger du côté dreyfusard. Gide ne cessa d'exprimer son désir de s'éloigner du débat politique pour se concentrer vers la littérature. C'est ainsi qu'il quitta *la Revue Blanche* au moment où ses collaborateurs s'occupaient plus de politique que de littérature et qu'il sentit que ses écrits étaient mal placés dans une revue qui ne se préoccupait pas uniquement de littérature. Il critiquait par ailleurs la virulence de certains collaborateurs de *la Revue Blanche* : « Mirbeau est excessif, brutal, succulent comme ses articles et stupides comme

---

[572]A. Gide, « Quatrième lettre à Angèle », parue dans *l'Ermitage*, novembre 1898 (*Essais critiques*, p. 27–28). L'article de Barrès en question est « l'Etat de la question », paru dans le *Journal* du 4 octobre 1898 : au sujet des trois catégories de révisionnistes, c'est-à-dire, de la majorité des dreyfusards : « Pour les uns, il s'agit de porter un coup à *l'antisémitisme*. […] Pour d'autres, il s'agit d'abolir la juridiction militaire. […] Pour d'autres, enfin, il s'agit de détruire l'armée »

[573] A. Gide, 23 avril 1932, *Journal*, p. 1127,

[574] *Ibid.*

[575] A. Gide, 21 avril 1928, *ibid*, p. 880.

eux »[576]. Pour C. Martin, c'est ce refus de parti pris qui présidera à la fondation de la *Nouvelle Revue française*. En effet, l'éthique politique de Gide est celle du conseil plutôt que de la polémique ou de la propagande : il s'agit là de la clé du rôle que Gide veut jouer auprès du public, c'est-à-dire non pas une « tribune », un fauteuil de directeur, mais un organe où il peut faire entendre sa voix tel que le sera la *Nouvelle revue française*. C'est encore ce refus du parti pris qui le poussera à signer « L'appel à l'Union », qui prônait la réconciliation des partis, « l'apaisement, le neutralisme et le respect de la légalité. »[577]

C'est cet appel à la nuance qui empêchera Gide de se brouiller avec ses amis pendant l'affaire : écrivain pris entre ses convictions et son milieu, il ne cessera dans sa correspondance avec ses amis antidreyfusards de chercher à comprendre ses adversaires, refusant de rompre et tentant de convaincre sans trop insister. Sans jamais renier ses convictions et douter de la justesse de sa cause, il a souvent fait l'effort de nuancer ses propos. Dans une lettre à Eugène Rouart, il en vient ainsi à critiquer les autres dreyfusards : « Ce qu'il y a de dégoûtant, je le sais bien, c'est qu'ils s'en fichent pas mal, de l'innocence de Dreyfus (comme vous de sa culpabilité, d'ailleurs). Ces beaux noms de justice, d'humanité, etc. abritent les plus violentes factions, et pour 3 ou quatre honnêtes esprits dont on profite, une troupe de voleurs marche je le sais derrière eux »[578], et à éviter de contredire dans la mesure du possible les propos de son ami : « Ta lettre est terrible, car, si tu as raison, le « gouvernement » a commis la plus terrible, la plus irréparable des fautes en ne faisant pas dès le début, acte de la plus grande autorité possible. […] L'indécision est atroce ; ce que tu dis sur la France, je le crois terriblement juste, mais c'est une chose lamentable, avoue-le, si ce qui doit sauver la France prend des allures d'infamie »[579].

Mais, comme il le dit lui-même, Gide est conciliant sur des points secondaires mais inflexible sur l'essentiel et il reconnaît lui même sa faculté à se taire et à éviter le conflit sans

---

[576] *Ibid.*, p. 124

[577] Le nom de Gide apparaît dans l'édition du *Temps* du 26 janvier 1899. On trouvera, entre autres, dans ces listes publiées dans *Le Temps* entre le 24 janvier et le 9 février 1899 les signatures de son ami Marcel Drouin, de Abel Hermant, Claude Debussy, Sully Prudhomme ou encore Marcel Proust (voir la liste de tous les signataires reproduite par Laurent Rollet, *Henri Poincaré. Des mathématiques à la philosophie*, thèse de doctorat, université de Nancy II, 1999, p. 411-423). Ainsi, ce n'est qu'en lisant l'ensemble des lettres de Gide autour de l'affaire qu'on peut cerner sa position véritable : adoptant le ton de la violence polémique avec Rouart, s'écrasant devant Valéry ou encore exprimant une position nuancée à Marcel Drouin, le dreyfusisme de Gide s'affirme tout en refusant toute forme de sectarisme. Comme le précise Michel Drouin, « son engagement en faveur de la conciliation montre l'évolution de sa pensée critique, nullement retranchée des combats de la cité, mais hostile à tout fanatisme » (M. Drouin, « Gide et l'Affaire Dreyfus: Quelques remarques », *Bulletin des Amis d'André Gide*, 1999, vol. 27, n°124, p. 342).

[578] A. Gide, E. Rouart, 28 janvier 1898, *op.cit*. p. 452.

[579] *Ibid*., lettre du 16 janvier 1898, p. 432.

jamais renier ses idées. Dans une lettre à Francis Jammes, il évoquera d'ailleurs la difficulté d'entretenir cette position intermédiaire, tentant contre la fougue haineuse de Valéry ou de Rouart à toujours nuancer ses propos, écouter leurs arguments et ne jamais s'emporter : « Certains de mes meilleurs amis sont de la *doctrine* opposée, et comme ils ne sont pas bêtes, et mes amis, je m'efforçai assez stupidement de les comprendre. Je suis fâché d'y avoir réussi. Le résultat, c'est de ne pouvoir plus penser à cela sans tourments horribles. J'ai, si tu veux, des convictions. Je n'ai plus d'opinion. »[580]

Affirmant fièrement sa position face aux autres, « Ne cois pas, ni Valéry, que je sois un suiveur ou un dupe », écrit-il à Rouart le 28 janvier 1898, Gide n'a donc cessé de revendiquer une indépendance au milieu des fanatiques proche de la position qu'adoptera Romain Rolland.

## 2. Romain Rolland : un esprit indépendant au milieu des fanatiques

Pendant l'affaire Dreyfus, les modérés étaient rares et leur neutralité fut parfois mal acceptée. Ainsi, Romain Rolland se voulait à l'écart de la mêlée et ne souhaita pas prendre part au débat malgré sa proximité avec les milieux dreyfusards mais fut sans cesse relancé par ses amis dreyfusards, notamment Lucien Herr, pour prendre parti, souffrant de ce fait de sa position marginale et isolée par rapport aux deux camps.

La position de Romain Rolland est connue grâce aux travaux de R. J. Smith, de Antoinette Blum, de B. Duchatelet dans sa biographie ainsi que sa correspondance, notamment avec Malwida Von Mensenbug et ses *Mémoires*, qui nous éclairent sur son attitude qui fut une suite d'hésitations, de contradictions[581]. Devant ces documents, force est

---

[580] *Ibid*., avril 1898, p. 139.

[581] Sur Romain Rolland et l'affaire Dreyfus, outre les travaux de R. J Smith, de B. Duchatelet et de A. Blum déjà cités, voir l'article de A. Blum « Roman Rolland », *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus* (M. Drouin, dir.), p. 271-276. Les idées, réflexions et souvenirs de Romain Rolland sur l'affaire se trouvent dans ses *Mémoires et Fragments du Journal*, ainsi que dans sa correspondance : voir notamment R. Rolland et Lugné-Poe, *Correspondance (1894-1901)* ; *Choix de lettres à Malwida Von Meysenbug ; Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland*, (CRR n°2) ; *Une amitié française, correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland*, (CRR, n°3) ; *Chère Sofia*, lettres à Sofia Bertolini Guerrieri-Gonzaga, (CRR n°10-11) ; *Un beau visage à tous sens*, (CRR n°17) ; *Pour l'honneur de l'esprit, correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland (1898-1914)*, (CRR, n°22). Plusieurs textes et correspondances concernant cette période sont inédits : sa correspondance avec André Suarès (Bibliothèque Nationale), son « Journal intime » (1893-1902), des lettres à

de constater que Romain Rolland était tiraillé, hésitant entre ce qu'il considérait lui-même comme le parti juste (dreyfusard) et les émotions qui tendaient à l'écarter de la réflexion. N'a-t-il pas lui même écrit dans ses *Mémoires* :

> Ces combats qui, de loin, vous paraissent de lignes si nettes et si tranchées, où chacun reconnaît sa place, du premier regard, - sont des nuées de soufre et de fumées, comme celles qui enveloppaient les dieux d'Homère et les déesses aboyeuses ; et il en sort, avec des éclairs, des tourbillons de puantes vapeurs, et l'héroïsme mêlé au crime. Dès les premiers pas que l'on y fait, l'esprit suffoque, la raison est ivre. N'a-t-on pas vu des intelligences de froid cristal, comme celle de Paul Valéry, se couvrir de buée, au point de signer, avec Barrès, Coppée, Pierre Louÿs, Léautaud, etc., la liste de souscriptions à la mémoire du commandant Henry et à la gloire de son « faux patriotique ». Et de l'autre côté – qui était le juste - , quel monstrueux amas d'insanités et d'injustices ! (*M*, 284)

Ou encore : « Je sais bien que ce n'était qu'une vague de folie, et qu'en se retirant, elle a laissé les âmes honteuses de leur égarement passager et disposées à des excès de zèle, pour en effacer les traces. » (*M*, 288)

Ces remarques éclairent l'expérience de l'affaire Dreyfus telle que l'a vécue Romain Rolland : un effort perpétuel de lucidité et d'impartialité pour l'arracher aux passions contradictoires qu'il critiquait chez les dreyfusards et antidreyfusards mais dont lui-même n'était pas épargné. Pendant l'affaire, Romain Rolland tenta d'échapper à une suite de sentiments contradictoires qui ne lui firent que souhaiter l'indépendance.

D'un côté, un antisémitisme réel provoqué par sa proximité avec le milieu juif de sa femme, sans doute partiellement alimenté par l'échec de son mariage. Sa correspondance et son journal révèlent l'animosité qu'il entretenait face à ce milieu qu'il observait avec cynisme et désillusion : dans une lettre à Lucien Herr, il parle d'« une race dont j'ai trop appris à connaître la puissance de démoralisation et de corruption. Vous le savez très bien. Je ne cache à personne mes sentiments antisémites. »[582]. En novembre 1897, il écrivait également « pendant des soirées, on ne parle que de Dreyfus. Et avec quelle passion fiévreuse ! X., brutal usinier, ne peut, dit-il, rester une minute sans penser au condamné. Y., grosse mondaine, qui ne vit que pour s'amuser, a la fièvre, ne dort plus, traite de misérables ceux qui doutent encore

---

Gabriel Monod (Bibliothèque Nationale) et sa « Note pour moi », (21 avril 1898, *Les Loups*, ms.22, Archives départementales de la Nièvre, Nevers.)

[582] R. Rolland, lettre du 15 décembre 1898 à Lucien Herr, citée par R. J. Smith, *art.cit.*, p. 260.

de l'innocence de Dreyfus… Et cela est beau de voir comme se sont brusquement réveillées dans ces égoïsmes féroces et souriants des pures pensées de compassion et d'amour du prochain. On est volontairement amené à se demander si c'est donc la première fois qu'un innocent pâtit, et si tout sera redevenu bon, quand la victime unique aura réintégré la demeure d'Israël… »[583], position qu'il rappellera dans ses *Mémoires* : « Par mon mariage, je me trouvais intimement mêlé à la société juive qui, avant même d'avoir les preuves, clamait, avec une conviction irritée, l'innocence de son frère de race et l'infamie de l'état-major et des pouvoirs qui l'avaient condamné. Même s'ils eussent eu cent fois raison (…) ils eussent dégoûté de la raison, par la frénésie qu'ils y mêlaient. » (*M*, 287)

Face à ce milieu qu'il détestait, il a même parfois tenu des discours nationalistes, proche de ceux de ses ennemis. Convaincu de l'innocence de Dreyfus, il en vint à prendre la position contraire tant la propagande l'exaspérait du côté des dreyfusards et du côté de sa belle famille, qualifiant les juifs « d'anarchistes littéraires ou millionnaires », affirmant qu'il préférait un « pays discipliné, bridé, opprimé peut-être, mais fort » ou qu'il considérait que « la défense nationale est le premier devoir de la France », que « dans la lutte actuelle entre ce qu'il te plaît d'appeler le sabre, et ce qu'il me plaît d'appeler l'argent, je suis pour le premier » et qu'il veut être « du côté qui assurera la discipline et la cohésion »[584].

Pourtant, force est de constater, comme l'ont fait Antoinette Blum et Bernard Duchatelet, que Romain Rolland était convaincu de la nécessité de la révision et qu'il connaissait son camp : dans une lettre à Malwida Von Meysenbug du 3 novembre 1897, il écrit « Coupable ou non, la façon dont il a été jugé est monstrueuse ; et il faut avant tout détruire la possibilité à venir d'une telle procédure, de ce despotisme secret, sans contrôle, sans limite, et sans garanties. C'est un conseil de guerre, digne de celui qui fusilla le duc d'Enghien »[585], dans ses *Mémoires*, il écrira qu'il avait réagi contre le « fanatisme de ceux qui avaient raison », car il n'était « pas moins aveugle et moins délirant que le fanatisme de ceux qui avaient tort » (*M* , 287), que pendant la mêlée, il ne « cessai[t] point de savoir que la cause était juste » (*M,* 286) et à Lucien Herr, il écrivait que « le jour où vous serez vaincus, poursuivis, exilés, peut-être fusillés, (et je ne crois pas que cela tarde), je serai de votre côté » et après la rupture, « et pourtant, nous pensions de même ! » (*M*, 286).

---

[583] *Journal intime*, novembre 1897, p. 177, cité par A. Blum, « Romain Rolland face à l'Affaire Dreyfus », *art.cit.*, p. 132.
[584] Voir B. Duchatelet, *op.cit*., p. 89 et R. Rolland et Lugné-Poe, *Correspondance*, p. 72.
[585] R. Rolland, *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, p. 212.

Spontanément, il est ému par la cause de Dreyfus, par le discours de Scheurer-Kestner à la Chambre le 7 décembre 1897 et par la condamnation de Zola, suite à laquelle il écrira *les Loups* sous le coup de l'émotion. Dans son journal, il se dit « bouleversé » après un dîner chez son beau-père pendant lequel Gabriel Monod a évoqué la cause de Dreyfus : « Ce qui me désespère, ce qui me fait rougir d'être homme et d'être français, c'est qu'il existe des ministres assez honnêtes, assez intelligents, détachés des passions, qui ne soient pas certaines du crime d'un misérable, et qui le laissent pourtant crucifier sans rien dire ! » (*M*, 282). Il est fasciné par le geste de Zola, « dont le courage cependant me saisissait d'admiration et dont le rôle dangereux me faisait envie… » (*M*, 284) et face au discours de Scheurer-Kestner, la réaction de Romain Rolland est immédiate : « Tout mon parti pris a disparu devant cet homme livré à une foule hostile. C'était horriblement pénible, et je haïssais à ce moment les adversaires de Dreyfus », il éprouve « une envie irrésistible de [se] sauver loin de ces multitudes bestiales, incapables d'entendre, de comprendre, de penser par elles-mêmes ». On peut citer la description qu'il en fait dans ses *mémoires*, fidèle au récit qu'il livrera à Malwida Von Meysenbug écrite le soir même de la séance :

> J'assistais, le 7 décembre 1897, à la séance sinistre du Sénat, où le vieux Scheurer, grand, droit et pâle, la barbe blanche avec des mèches jaunes, l'air austère et guindé d'un huguenot du XVI^e^ siècle, gravissait les marches de la tribune, d'un pas saccadé, comme s'il montait à l'échafaud. C'en était un que cette estrade, où il lisait son honnête appel à la raison et à la justice, d'une voix forte, lente, lourde, glacée, au milieu d'une assistance hostile, aveugle, féroce, qui ponctuait le discours de huées et de rires insultants. […] Quand il descendit de la tribune, ce fut comme s'il descendait dans la tombe ; un silence cruel le recouvrit. Et je sentis mon cœur se serrer. J'avais l'horreur de cette multitude, haineuse, incapable d'entendre, de comprendre, de juger par elle-même, - en proie à l'instinct bestial et meurtrier… (*M*, 289)

Pris entre ces passions contraires, Romain Rolland oscillait entre certitudes passagères et hésitations : « Clotilde et son père croient entièrement à l'innocence de Dreyfus. Je ne puis dire que j'aie la même conviction. Les preuves pour ou contre Dreyfus sont trop peu claires encore »[586] ou dans une lettre à Malwida, « Ne croyez pas que ce doit par impassibilité que je ne me mêle pas aux luttes d'aujourd'hui. Mais le débat est trop obscur ; il y a trop d'injustices

[586] *Ibid.*, p. 123.

des deux côtés. »[587] Et reviendra sur cette attitude étrange dans ses *Mémoires* : « Mais le plus étrange était que, lorsque cette mêlée serait déchaînée, moi qui l'appelais, je m'en retirais et que je ne m'inscrirais pas parmi les compagnons de ce Zola, dont le courage cependant me saisissait d'admiration et dont le rôle dangereux me faisait envie… N'y voyez point de contradiction ! » (*M*, 284)

Face à ces hésitations, Romain Rolland sera dans un effort continuel de justification et d'impartialité : pendant l'affaire, il ne cessera de faire l'effort d'atteindre cette impartialité souhaitée, d'échapper lui-même à la passion qui aurait pu l'entraîner d'un côté ou de l'autre. Ainsi, il remanie plusieurs fois sa pièce *les Loups* pour la dégager du sentiment dreyfusard qui avait présidé à son écriture (voir infra. III^e^ partie), il ne cessera de tenter de justifier ces hésitations dans ses *Mémoires*, expliquant son manque d'engagement par l'impartialité que lui imposait son regard d'historien, et se justifiait auprès de Herr venu le solliciter en invoquant une lucidité qui l'élève au dessus des passions.

Ainsi, Romain Rolland affichera publiquement une indépendance inhérente à l'image qu'il se fait de l'intellectuel : dans un rejet du fanatisme, l'écrivain devait être la conscience de l'humanité. Il s'agit d'un discours construit venu mettre de l'ordre dans une suite de sentiments contradictoires qui caractérisent la manière dont il vécut l'affaire. Ainsi, il opposait dans ses *Mémoires* le regard de l'historien (il était en effet historien de formation) au fanatisme des autres :

> On se souvient peut-être que j'avais été, dans l'histoire du XVI^e^ siècle français, un spécialiste de ces convulsions ; et j'étais contre elle mithridatisé. En étudiant le Journal d'un de ceux qui flairaient à l'avance la Saint-Barthélemy, - du curé de Provins, Claude Haton, - j'avais relevé le rôle ingrat, obscur et intrépide, de l'échevin Jehan Alleaume, qui maintenait sa raison lucide en dehors des furieux de l'un et l'autre partis, sans illusion sur le sort qu'il avait à attendre de tous les deux. C'était ce rôle mélancolique que j'avais, huit ans à l'avance, revendiqué pour moi. La roue de la fortune me l'a, depuis, dans les orages répétés de ce demi-siècle, attribué plus d'une fois. (*M*. 287)

Cette impartialité devait l'amener à s'ériger au dessus des deux partis, comme il l'expliquera à Lucien Herr : on peut lire dans une lettre de Romain Rolland ses revendications pour rester neutre : « Souffrez que je reste indépendant au milieu de partis qui me semblent absurdes, - (allant l'un à l'autre, à leur insu, directement contre ce qu'ils veulent défendre), -

[587] Janvier 1898, *ibid*. p. 222.

et que souillent également des hommes infâmes » ; ou encore : « si je n'ai pas de sympathie pour Picquart ni pour Zola, il ne s'ensuit pas que Quesnay et Esterhazy ne me soulèvent l'estomac ; et si je n'estime point J. Reinach et Gohier, je n'en méprise pas moins Lemaitre, - et de tout mon cœur »[588] et dans ses mémoires, « une vérité qui n'est point libre, une vérité des yeux fermés, je n'en veux point ; jamais je ne l'accepterai ! Il me dit que si je ne signais, notre amitié serait rompue. – Elle fut rompue. […] Je ne pense point sur la foi et l'ordre de quelque autre que ce soit ! » (*M*, 286). Il critiqua sévèrement les deux camps pour la virulence aveugle de leur débat, qualifiant le débat autour de l'affaire Dreyfus de « choc de fanatismes furieux auxquels l'esprit répugne également ». La vision qu'il évoque de l'affaire est celle d'une caricature grossière, réduisant les deux camps à des forces stériles égoïstes et aveugles : « Quand le feu prend à la maison, chacun se sauve avec l'objet le plus précieux : pour les uns, c'étaient la justice ; pour les autres, la tradition et la patrie ; pour moi, ce fut la raison »[589]. Il conservera par ailleurs le souvenir de la virulence irraisonnée des partisans pour ou contre Dreyfus : « Il y avait dans le champ israélite un fanatisme égal qui veut Dreyfus innocent, à celui qui chez les antisémites veut qu'il soit criminel. De part et d'autre, c'est le même aveuglement ». Ainsi, dans le discours qu'il afficha, la neutralité de Romain Rolland répondait à un souci de clarté et d'exactitude en matière de justice

Romain Rolland opposa donc le discours de la raison éclairée au spectacle des « fanatismes furieux », affirmant le souhait de se retirer ; mais loin de pouvoir se retirer dans le calme de la réflexion, son mouvement de retrait l'entraîna encore plus dans le torrent des passions, suscitant la colère de ses amis dreyfusards. Ainsi, tentant d'échapper au « fanatisme », il se retrouva entraîné par l'esprit de foule propre au mouvement intellectuel et en butte à l'esprit de parti que critiquait Gide. Il témoigna d'ailleurs d'une souffrance réelle d'être ainsi pris dans une tourmente dont il ne voulait pas : « Ne m'outragez point : il n'est déjà pas si gai de se voir étouffer fatalement, sans pouvoir rien faire pour échapper », écrit-il à Lucien Herr, ou encore « ce qu'il y a de plus pénible pour un homme comme moi, c'est justement de ne pouvoir prendre parti dans cette lutte »[590]. Plus tard, il dira à ce sujet « Moi, c'est pendant la mêlée que j'ai souffert ; et la liquidation ne m'a apporté aucune surprise »[591]

---

[588] Lettre de Romain Rolland à Lucien Herr, citée par R.J. Smith, *art.cit.*, p. 259. Dans ses *Mémoires*, il écrira pourtant « Je savais quelle pure ardeur de dévouement [l'affaire] suscitait chez certains hommes, dont j'avais pu sonder et dont j'admirais sans réserve l'héroïsme et l'absolu désintéressement : Monod, Scheurer-Kestner, Georges Picquart, tant d'autres plus obscurs, mais non moins brûlants de la flamme de la justice et du sacrifice ! » (*M*, 286)
[589] R. Rolland, lettre du 1er mai 1910 à Daniel Halévy, *Un beau visage à tous sens*, p. 93.
[590] R. Rolland, Mercredi 15 décembre 1898, cité par R. J. Smith, *art.cit.*, p. 260.
[591] Lettre du 10 février à Paul Seippel, *Etudes de Lettres*, octobre-décembre 1966, p. 221.

et affirme avoir vécu dans la « tragique solitude » de l'homme « au milieu de deux partis qui déraisonnent à qui mieux-mieux ».

Il existe ainsi une différence révélatrice entre les réactions spontanées et immédiates aux événements, perceptibles dans son *Journal* et dans sa correspondance et l'interprétation raisonnée qu'en donne Romain Rolland *a posteriori*, que ce soit dans ses *Mémoires*, rédigées trente ans après les faits, dans ses justifications auprès de Lucien Herr ou encore perceptible à travers les remaniements du manuscrit des *Loups* ainsi que l'interprétation qu'il a donnée publiquement.

Il décrira lui-même cette contradiction entre sa conscience personnelle et l'indépendance qu'il tentait de garder, entre un regard d'historien impartial qu'il affichait et la réalité des émotions contradictoires qui l'animaient : « Si, dans le travail d'historien, j'eusse eu la force de garder mon esprit clair et dégagé de toute irritation, dans ma vie de passions et de pensées quotidiennes je me laissais prendre par le tourbillon des impressions contradictoires, je ne réagissais conte la violence de leur chaos que par le chaos de mes soubresauts, dont la seule loi était une révolte d'indépendance ombrageuse, sans cesse heurtée par les brutaux assauts de l'un et de l'autre fanatismes, qui prétendaient s'emparer de moi ! » (*M*, 286)

Ainsi, si la posture de Romain Rolland dans l'affaire Dreyfus est celle de l'écrivain au-dessus de la frénésie aveugle des deux camps, ses écrits intimes montrent l'effort intellectuel qu'il lui a fallu pour opposer cette impartialité raisonnée à la frénésie émotionnelle qui régnait au plus fort des événements et qui ne manquait pas d'entraîner ceux qui y assistaient. Mais malgré l'attitude de ce dernier, connaissant le camp du juste mais opposant à l'aveuglement collectif la lucidité de l'historien, son exemple est révélateur de l'intransigeance manichéenne des dreyfusards qui refusaient de voir l'un de leurs amis choisir le camp de la neutralité.

## 3. « Ceux qui considéraient le cas lui-même » : Valéry philosophe de la situation

Malgré la signature par Valéry des listes Henry, son attitude reflète également une indépendance d'esprit qui ne fera jamais de lui un polémiste antidreyfusard à l'image de

Barrès. En effet, de l'autre côté de la barricade, on peut voir que la position de Valéry affirmait à l'écart de la polémique médiatique le même recul réflexif dans une volonté de s'élever au-dessus de la mêlée aveugle. On sait que Valéry était antidreyfusard : ses lettres à Pierre Louÿs, à son frère, à Marcel Drouin et à Gide dévoilent un antisémitisme diffus[592] et un nationalisme souvent réaffirmé. Mais à côté de l'engagement public qu'il manifesta pendant l'affaire en signant les listes Henry et en allant quêter des signatures, Valéry appuya ses convictions nationalistes sur une réflexion qu'il voulait claire. Sans doute conscient de l'aveuglement des partis pris, il tente de justifier ses idées en les intégrant dans une théorie beaucoup plus vaste. Ainsi, dans une lettre à Pierre Louÿs, il écrit :

> Si je philosophe sur l'ensemble de la situation, ce que personne ne voulait faire, il vient, très au-dessus de l'affaire elle-même :
>
> 1. un pays assez détraqué, battu en ce moment par la plupart des *terrains*, mangé dès le temps de paix…
> 2. un pays où la liberté, etc. a simplement déplacé le pouvoir *réel* qui est donc aux riches, à la presse, et un peu à la foule (toujours sa propre ennemie).

Cette lettre reprend l'idée de la faiblesse du pays, qui sera l'un des leitmotive de sa pensée politique mais également la critique du pouvoir de la presse et de la foule, sous-entendant le danger de l'égarement des esprits par une presse qui servait pourtant largement la cause des antidreyfusards. Ces remarques éclairent une volonté de se hisser au-dessus d'un échauffement des esprits qui n'est pas sans faire écho à l'indépendance d'esprit affichée par Gide ou par Romain Rolland. On reconnaît par exemple la mise à dos des deux attitudes, toutes deux coupables d'aveuglement : « Je résume la discussion entre les deux partis (je parle des gens propres) par ceci : Les uns ne veulent rien savoir de ce qui est ; c'est nous. Les autres ne veulent rien savoir de ce qui sera ou serait ; c'est eux »[593]. La différence entre les deux résiderait ainsi, selon lui, à une question de temps : le camp des antidreyfusards refuse de voir le présent pour considérer les conséquences à venir, alors que les dreyfusards n'envisagent pas l'issue à long terme de cette campagne (c'est-à-dire l'affaiblissement de la France).

---

[592] Il fustige par exemple les amitiés d'Anatole France avec les milieux israélites : « J'admire le toupet de France, lequel, doué d'une maîtresse juive, *alimenté* par un milieu absolument hébreu, a osé signer et parler – très à la rigolade, d'ailleurs, ce qui est une double saleté », écrit-il à Pierre Louÿs en Mars 1898 (*Correspondance à trois voix*, p. 850).

[593] Lettre de Valéry à Louÿs, 26 mars 1898 (*Correspondance à trois voix*, p. 853).

C'est la même opposition entre la vision à court et à long terme qu'il évoquera dans un feuillet daté de janvier 1935 et qui classe ceux qui ont pris position :

Affaire Dreyfus, théorie
Ceux qui considéraient le cas lui-même
Ceux qui considéraient les conséquences des diverses possibilités
Ceux qui considéraient les conséquences immédiates
Ceux qui considéraient les conséquences lointaines[594]

Il adopta la même posture réflexive et distante en résumant les termes du débat : Il tournait également en dérision le débat et en affirmait les rouages simplistes et l'absurdité ridicule : « La tactique en ces matières est bien simple : elle consiste à faire préciser aux gens ce qu'ils disent : alors, ils tombent dans le bafouillage ou dans la mauvaise foi. Une fois qu'ils sont dans la mauvaise foi, on les y pousse, on se met soi-même dans la bonne et, tout à coup, on soulève une sorte de couvercle, et le contraste préparé apparaît »[595].

Dans sa volonté de s'élever au-dessus du débat pour tenter d'en dégager les grandes lignes, il esquissa, peu avant 1900, les idées qui auraient pu servir de fondement à une reconstruction totalisante de l'affaire :

Points importants de l'Affaire Dreyfus.
Caractère particulier des Picquart, Pressensé, Guyot, etc. Cavaignac, Gohier.
Intrusion des littérateurs : France, Mirbeau, etc.
Rôle de la presse : Zola, Judet, etc.
Major, groupe socialiste, clergé, etc. Nullité du pouvoir.
Rôle de l'étranger.
L'anarchie. Extension de cette curieuse folie.
Vue rendue possible exacte tout à coup des véritables pouvoirs dans une société. Nullité des opinions publiques ; instabilité (mort d'Henry).
Mélange singulier chez plusieurs individus des nobles idées ridicules de la Révolution et de canaillerie pratique.
Physiologie économique de l'Affaire.
Remarquable marche en avant du « syndicat ».
Sottise et fausse bonhomie de quelques « savants », Duclaux, Réville, etc.

[594] P. Valéry, Cahiers XVII, p. 869, 1933-1935 (M. Thomas, *art.cit*. p. 111).
[595] P. Valéry à Pierre Louÿs, Mars 1898 (*Correspondance à trois voix*, p. 847).

Différences de conduite des Juifs. Prudence ou extra-audace.
Reinach. Mathieu Dreyfus.
Rôle des protestants – révélation indubitable de leurs groupements.
Phénomène général des combinaisons de la nationalité et de la confession.
Ultra-montanisme. Genèvisme. Grecs orthodoxes et Slavisme. Rôle spécial des Juifs.
En somme état de guerre et d'ailleurs clarification générale.
Comment on était ou non et a priori dreyfusard ou antidreyfusard »[596].

Sans se défaire ici de ses prises de positions (il reprend les termes de « syndicat », et évoque les « groupements » des protestants), on peut néanmoins voir en quoi cette esquisse propose une vue d'ensemble sur les faits et les comportements qu'il ne peut qualifier autrement que de « curieuse folie ». Sans jamais avoir tenté, comme l'a fait Gide, de « comprendre ses adversaires », Valéry a tout de même toujours refusé la confrontation avec ses amis dreyfusards, que ce soit Marcel Drouin, Schwob ou Gide : après une lettre envoyée à Gide le 31 janvier 1898, il évitera le débat et appellera rapidement à dépasser la question : « On m'embête encore beaucoup partout avec l'affaire D. Dieu sait quand cela finira. Je répands autant que je puis la bonne parole, c'est-à-dire : qu'importent ces dévorations d'insectes ? Cherchons la véritable liberté, celle à fournir à un homme chargé de l'Etat. »[597]

Il dépassera d'ailleurs rapidement cet engagement dans l'antidreyfusisme. Ainsi, il n'adhérera jamais à la ligue de la patrie française, contrairement à Pierre Louÿs, et montrera, dans un Cahier de 1931 son remords de s'être « établi dans l'Injustice » par une explication de sa « sensibilité » : « Je me sens un cœur brusquement impitoyable à l'égard de celui qui spécule sur mon apitoiement – ou qui veut parvenir à ses fins en usant d'invocations à la Justice, à l'Humanité etc. Tellement que, même ces adjurations aux Idoles fondées, - je m'établis dans l'Injustice et me retranche dans le dégoût de cette comédie, dont j'ai vu maint exemple. Ceci m'explique mon attitude dans l'affaire célèbre ».[598]

Gide et Valéry, sans jamais renier leurs convictions – divergentes – ont donc tous deux opposé au frénétisme des deux partis un recul réflexif, refusant pour l'un le manichéisme des deux partis et visant, pour l'autre, à une vision plus distante de l'affaire dans sa globalité. Ainsi, ces réactions contre l'omniprésence de l'affaire sur la scène littéraire et contre la

[596] Bibliothèque Nationale, Mss., nouv. acq. fr., Papiers Valéry (M. Thomas, *art.cit*, p. 109-110).
[597] Valéry à Gide, 14 février 1898 (*Correspondance*, p. 312).
[598] Cahiers, XV, 421 (M. Thomas, *art.cit*. p. 112).

bipartition manichéenne du débat traduisent une volonté d'échapper à l'invasion du discours politique dans la scène littéraire.

# B. Humour et dérision : un divertissement d'hommes de lettres ?

## 1. « La polémique sur le ton de l'ironie » : Remy de Gourmont et Alfred Jarry

Dans la même volonté de se démarquer de la polémique stérile, d'autres auteurs ont prôné le parti de l'humour. Ainsi, Remy de Gourmont avait appelé à la victoire de l'humour sur la polémique : « Il faudrait pouvoir ramener les polémiques au ton de l'ironie et du détachement ; c'est le seul moyen d'en tirer un peu de plaisir et de mécontenter les deux partis. J'espère du moins avoir rempli ce dernier point : c'est la seule consolation que je retire du temps perdu à lier des journaux nuls et à disserter sur une question qui, dans l'état actuel de nos renseignements, semble insoluble »[599]. Malgré ses précédentes prises de position antimilitaristes, la position de Gourmont dans l'affaire reflète l'indifférence la plus complète, qui se teintera progressivement de l'exaspération devant l'ampleur prise par l'affaire. Il multipliait les critiques à l'égard de cette polémique incessante, écrivant par exemple « Il suffit d'une feuille d'arbre pour cacher le soleil à celui qui est couché sous l'arbre. L'Affaire est cette feuille ; elle nous cache le soleil et elle a fait croire à quelques-uns que le soleil n'existait plus. Qu'on arrache la feuille, qu'on coupe la branche, qu'on déracine même l'arbre

[599] R. de Gourmont, « Le Masque de Fer», *Mercure de France*, Février 1898, Revue du Mois, p. 529. Ainsi, contrairement à *La Revue Blanche*, la ligne éditoriale du *Mercure de France* fut beaucoup plus mitigée à l'égard de la question de l'affaire Dreyfus : accueillant à la fois des textes tels que « Contre l'Infaillibilité du Sabre » de Pierre Quillard, nettement dreyfusard et les railleries de Remy de Gourmont ou de Rachilde qui se plaçaient de manière plus ou moins avouée dans le camp contraire, le *Mercure* ne pris pas position de manière collective.

impertinent »[600]. Dans « Dreyfus », publié en décembre 1897, il se refuse de se prononcer devant l'absence de preuve, tout en avançant une posture de méfiance teintée d'antisémitisme : « Je voudrais seulement être sûr que si ce capitaine n'avait pas été juif, il aurait trouvé tout autant de gens pour s'intéresser à lui ? ». Dans *le Masque de fer*, il reprend le même registre antisémite, (« Le Juif, grâce à la solidarité de la race, a trouvé immédiatement des sommes considérables, inépuisables ; des journaux ont été fondés, d'autres achetés ; des prospectus distribués dans le monde entier »), se moque des « lettres épileptiques de M. Zola » et de sa « bonne grosse naïveté » qui le pousse à affirmer l'éclosion à venir de la vérité, et lit les rebondissements de l'affaire d'un œil amusé mais jamais compatissant : « J'avoue que, moi aussi, je me suis bien amusé ; j'ai lu des cocasseries colossales, de ces drôleries tragiques destinées à stupéfier le peuple, mais qui amusent vraiment ceux qui sont un peu au-dessus de l'étiage de la crédulité. », écrit-il, alors que la composante militaire de l'affaire, loin de susciter son engagement, le pousse vers l'indifférence hostile : « Nous devons nous désintéresser, au moins au-delà de la curiosité, des aventures particulières qui atteignent les membres d'une corporation dont nous ne faisons et dont nous ne ferons jamais partie. »[601]

L'attitude d'Alfred Jarry pendant l'affaire partagera avec celle de Remy de Gourmont la même indifférence cynique[602]. Il ne paraît pas surprenant qu'un écrivain tel que lui ne s'engage pas dans l'affaire Dreyfus et ne signe aucune liste malgré sa proximité avec les milieux du *Mercure de France* et de *la Revue Blanche*, dans la mesure où il évitait de prendre part aux questions politiques et sociales de son temps et ne les évoquait que pour mieux les

---

[600] R. de Gourmont, *Mercure de France*, Mai 1899, juste avant le procès de Rennes. L'article débute ainsi : « Si, comme il est fort possible, l'Affaire rebondit vers de nouvelles destinées après le conseil de guerre de Rennes, il serait de bon goût de ne plus s'en occuper. »

[601] R. de Gourmont, *Mercure de France*, Février 1898, p. 529.

[602] Comme le souligne Sylvain-Christian David, la position de Jarry pendant l'affaire Dreyfus échappe à toute qualification précise : « Une erreur consisterait donc à vouloir à tout prix (fut-ce celui de la vérité) *qualifier* la position de Jarry sur l'Affaire » (*Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, p. 218). La prudence avec laquelle les études sur Jarry abordent la place de l'affaire Dreyfus dans son œuvre révèle cette difficulté : pour F. Caradec, Jarry s'intéresse à l'affaire d'une manière purement anecdotique (« Alfred Jarry, témoin de son temps », in *Alfred Jarry* (dir. Henri Bordillon), p. 155-180), pour S. C. David, il s'agit pour lui « d'une fiction, d'un spectacle de marionnette » (*art.cit.*, p.218), pour N. Arnaud, ses allusions à l'affaire se limitent à « quelques tours de manège » mais « en des postures si inconvenantes que les deux camps préféreront tenir à l'écart cet "incorrigible gamin" » (*Alfred Jarry, d'Ubu roi au Docteur Faustroll*, p. 244 et 396) alors que P. Besnier, dans sa biographie de Jarry, demeure allusif sur cette question et évoque la « version guignolesque de l'affaire » de son *Almanach* (*Alfred Jarry*, p.344). Loin de tout engagement en faveur ou contre Dreyfus, notons que l'utilisation que Jarry a fait de l'affaire Dreyfus dans ses écrits révèle la dimension « littéraire » de l'affaire : puisant dans les symboles, les mythes et les figures devenues topiques des discours dreyfusards et antidreyfusards, il évoque l'affaire Dreyfus à travers les représentations littéraires partagés par les écrivains de l'affaire Dreyfus. A l'écart de toute préoccupation politique, il participe à sa manière au dialogue des écrivains autour de l'affaire Dreyfus.

tenir à distance, à l'exemple de ses brèves allusions à la question de l'anarchie[603]. En revanche, compte tenu de cela, la place qu'occupe l'Affaire dans ses textes a pu paraître surprenante (S. David souligne même de l'incongruité de la présence de cet auteur dans le *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus* de Michel Drouin)[604]. En effet, à partir de 1899, l'affaire Dreyfus apparaît dans ses écrits et demeurera présente dans ses textes jusqu'à sa mort : dans *l'Almanach du père Ubu*, notamment dans une pièce en trois tableaux, dans des textes du *Canard* et enfin dans son dernier roman inachevé, *la Dragonne*.

Quant à savoir ce qui a retenu l'attention de Jarry dans l'affaire Dreyfus, outre son antimilitarisme avéré (voir supra, I^ère^ partie), notons les circonstances particulières des événements : au moment du procès de Rennes, Jarry habitait avec Alfred Vallette et sa femme Rachilde à la Frette, et a sans doute baigné dans une atmosphère politisée à laquelle il était peu sensible par ailleurs. Ensuite, le procès en révision de Dreyfus avait lieu à Rennes, ville dans laquelle Jarry avait habité plusieurs années, dans le lycée même où Jarry avait étudié de 1888 à 1890, un lycée qui avait déjà dans son œuvre une fortune littéraire puisque plusieurs membres du personnel avaient trouvé leur pendant en tant que personnages, notamment son professeur de physique, M. Hébert, devenu le père Ubu. Ces éléments ayant sans doute retenu son attention, l'affaire Dreyfus apparaît régulièrement dans ses textes, toujours dans le registre de la dérision et en prenant pour cible ultime soit le militaire, soit les mécanismes de l'aveuglement collectif. En effet, outre ses textes de fiction, l'affaire Dreyfus apparaît épisodiquement sur le registre de l'anecdote, uniquement dans la mesure où elle occupe l'opinion publique en tant que phénomène médiatique. De l'affaire, Jarry ne retient que sa dimension commerciale : « Ça fait vendre les journaux, et, de même que la justice, il n'est pas mauvais que la presse vive. L'affaire « jugée » bonne, on la lance. Laissez courir, prononcent les spécialistes du bateau. Cela signifie qu'il va sans dire que les malfaiteurs ne seront pas arrêtés. Puis l'affaire est classée, parce que la Justice a beaucoup d'ordre »[605].

Bien que, contrairement à Remy de Gourmont, il soit persuadé de l'innocence de Dreyfus, Jarry ne s'émeut visiblement pas au sujet de son sort, comme le montre le seul commentaire direct qu'il ait fait sur l'affaire : « Quant à Dreyfus, on sait bien qu'il est innocent, c'est même notre opinion personnelle : nous allons jusqu'à penser qu'il est le type du soldat et du bon officier subalterne, tout discipline et loyauté. La trahison implique un

---

[603] Voir P. Besnier, *op.cit.*, p. 128-129. En effet, Alfred Jarry n'a jamais signé les listes dreyfusardes : il y a bien le nom de « Jarry » dans la première liste de la première protestation mais il s'agit de Raymond Jarry, de l'ENS, agrégé de l'Université.
[604] *Dictionnaire de l'Affaire Dreyfus*, p. 218.
[605] A. Jarry, « L'Affaire », *Œuvres complètes*, t. II, p. 497.

esprit délié, c'est travail de bureau et de grade supérieur… »[606]. Cette « opinion personnelle » ne le pousse pas, en revanche, vers un quelconque sentiment de pitié envers le condamné : « A propos de bile, Dreyfus ne s'en faisait guère pendant le procès. Il bouclait tranquillement sa double boucle, ce qui est une grandiose façon de se tourner les pouces »[607].

L'affaire est donc conçue et menée en dehors de toute considération de la Justice et de la Vérité : utilisée par tourner en dérision les mécanismes de la justice, de l'armée ou de l'opinion, la position de Jarry pendant l'affaire ne peut être réduite à aucune prise de parti et restera toujours en marge des positions dominantes, malgré sa proximité avec les milieux dreyfusards.

## 2. La mondanité avant tout : Proust dans son élément

Proust, quant à lui, s'est rapidement détaché de l'enthousiasme militant dont il avait fait preuve au début de l'année 1898 pour adopter à l'égard du mouvement dreyfusard un recul réflexif qui trouvera sa pleine mesure dans *La Recherche du temps* perdu.

Sa correspondance illustre à ce titre l'évolution de ses positions : demeurant le dreyfusard convaincu qu'il était au moment du procès Zola, il ne considère en 1899 de l'affaire que l'analyse psychologique des personnages et semble prendre un plaisir tout à fait littéraire à la lecture des dernières nouvelles. Son approche en effet est celle d'un homme de lettres qui raille le style des dépositions, qui parodie la rhétorique dreyfusarde et qui se délecte de la pauvreté stylistique des militaires : « Avez-vous goûté comme modèles représentatifs du style militaire de la déposition du Colonel Fleur ? »[608] ou encore « Pour revenir à l'affaire, je n'ai pas encore lu attentivement *Le Figaro* de ce soir qui contient Cuignet et Gonse. Mais dans Gonse, j'ai déjà aperçu des morceaux savoureux : Une citation d'Henry qui dit au Général Gonse en parlant du Discours Cavaignac : « Le Ministère aurait mieux fait de ne pas

[606] A. Jarry, *La Revue Blanche* n°199, 15 septembre 1901, vol. 26, p. 157.
[607] A. Jarry, « L'Affaire est l'affaire », *Le Canard Sauvage*, 18–24 avril 1903, *Œuvres complètes*, t. II, p. 428.
[608] « La conversation s'établit à propos d'une demande en autorisation de fumer » (dans un wagon) « C'est ainsi qu'elle s'établit je vous le dis en mon âme et conscience », et la déposition du Colonel Cordier « Un point c'est tout » : Ces deux citations sont dans *Le Figaro*, Jeudi 24 août 1899, cf. Compte-rendu sténographique « in extenso », tome 2, Paris 1900, p. 263. Lettre de M. Proust à Constantin de Brancovan, 24 ou 25 août 1899 (*Correspondance*, t. II, p. 301).

lire ces pièces. » Il croyait les députés moins bêtes qu'ils n'étaient. – Et un peu plus loin j'ai entrevu que Gonse disait : « Je lui ai dit de laisser plutôt le bordereau à la charge de Dreyfus puisqu'il y était déjà et pour Esterhazy de lui attribuer de préférence d'autres pièces etc. »[609]. Il se livrait même au jeu du pastiche : « Pastiche des dépositions militaires à Rennes : « On avait dit au Colonel Henry qu'il devrait m'en référer. Je le vis quelques jours après pour le besoin du service. L'archiviste Gribelin pourrait vous renseigner sur ce point. M. du Breuil vous a montré Dreyfus dînant chez des personnes interlopes avec des agents étrangers. En mon âme et conscience je jure et c'est incontestable que Dreyfus pouvait leur livrer des documents. » Hélas il ne faut pas en rire puisque nous voyons le résultat »[610]. Même ses activités militantes, au mois de décembre 1897, étaient teintées d'un humour révélateur de sa vision des choses : ainsi, au moment de la quête des signatures, il avait écrit à Daniel Halévy une lettre sur laquelle on pouvait lire l'adresse fantaisiste « Société "Les Amis du Traître" Siège central au Syndicat Dreyfus 58 Marcelainwofstrasse Pöpuldorf Germhig Danielslormd »[611].

Il prenait également avec légèreté et humour certains arguments simplistes antidreyfusards : « J'ai vu aujourd'hui un de mes amis qui est pour que Dreyfus soit condamné parce que c'est une canaille. Et il tire la preuve de cette canaillerie de la culpabilité d'Esterhazy. « Puisque Esterhazy est un traître qui a fait le bordereau, dit-il et que l'écriture de Dreyfus est très voisine de celle du bordereau, de celle d'Esterhazy, c'est que son âme est de la même famille. » Ah ! cher ami en aurons-nous entendu ! »[612] ou encore « Ils connaissent si peu l'Affaire que Me Cottin croyait que les circonstances atténuantes avaient été données « parce qu'en 94 on l'avait condamné sur le faux Henry et que depuis on avait reconnu que « ce n'était pas de *lui !* »[613] Proust envisageait donc la lecture des journaux et des dépositions d'un point du vue purement littéraire pour mieux les tourner en dérision. Il opposait à la rhétorique militaire ou aux tentatives de convaincre des deux partis le plaisir dilettante de l'homme de lettres.

Malgré son engagement, Proust apparaissait souvent dans sa correspondance davantage préoccupé de ses relations mondaines : dans une lettre à Mlle Bartholini, il mêla

---

[609] M. Proust, 19 août 1899, à Constantin de Brancovan, *ibid.*, p. 298.
[610] M. Proust, Lettre à sa mère, 11 septembre 1899, *ibid.*, p. 308.
[611] Lettre du 12 décembre 1897, *Correspondance*, t. XXI, p. 583. Dans la lettre suivante, il jugea lui–même cette plaisanterie de très « mauvais goût dans des circonstances tragiques, ce « document » s'il était trouvé suffirait à « nos adversaires » de preuve à l'existence du Syndicat » (p. 584).
[612] *Ibid*., p. 298.
[613] *Ibid.*, p. 204.

l'évocation des peines que le lui cause l'affaire Dreyfus à des galanteries bien loin de préoccupations politiques : « Si la jolie demoiselle de Pierrebourg aux joues de lait où il aurait plu des roses est auprès de vous dites lui que je regrette de ne pouvoir épancher près d'elle ma tristesse de ce qu'on fait à Picquart, à ce Picquart dont je vous remercie de me parler avec tant d'intelligente sympathie »[614]. Au moment de la grâce de Dreyfus, Proust écrivit deux pages à sa mère[615] sur sa santé et ses amitiés avant d'évoquer la grâce de Dreyfus, « le pauvre homme ». L'affaire semblait sans rapport avec les préoccupations du moment et fut réduite à huit lignes de plaisanteries dans une longue lettre. L'évocation de la grâce de Dreyfus était ainsi intégrée à des considérations diverses dont le ton léger contribuait à dédramatiser l'issue de l'affaire : « Nous avons vu l'arrêt honteux affiché au Casino à la grande joie de tous les employés du Casino[616] ». Il se divertit avec une pitié affectueuse de la réaction de la « petite Noailles » : « Comme j'entrai dans le pavillon de Constantin pour fumer avant le dîner j'ai entendu des gémissements. C'était la petite Noailles (la poétesse) qui passait en sanglotant de toutes ses forces, en gémissant d'une voix entrecoupée, « comment ont-ils pu faire cela, comment ont-ils osé venir le lui dire, et pour les étrangers, pour le monde, comment a-t-on pu ? » Elle pleurait avec tant de violence que c'était attendrissant et que cela me l'a réhabilitée ». Enfin, il se refuse à tout sentimentalisme et à tout fatalisme concernant l'arrêt : « Ne t'attriste pas trop sur l'arrêt. […] Il est vrai que « circonstances atténuantes » pour un traître est singulier. Mais ce n'est pas incompréhensible. C'est de la part des juges le clair et scélérat aveu de leurs doutes ».

C'est également par le biais de l'analyse des comportements sociaux et de la psychologie des foules qu'il avait interrogé dans une lettre de 1899 les divisions engendrées par l'affaire Dreyfus : « Pourquoi faut-il que par un cas de psychologie des foules que je ne

---

[614] M. Proust, lettre à Mademoiselle Kiki Bartholoni, été 1898, *ibid.*, p. 243.
[615] M. Proust, lettre à sa mère, 10 septembre 1899, *ibid.*, p. 304.
[616] Le conseil de guerre rend son arrêt en sortant de la salle de ses délibérations au procès de Rennes à 4h50 de l'après-midi, le 9 septembre
« Au nom du peuple français.
« Ce jourd'hui, le 9 septembre 1899, le conseil de guerre de la 10e région de corps d'armée, délibérant à huis clos,
« Le président a posé la question suivante :
« Dreyfus (Alfred), capitaine breveté au 14e régiment d'artillerie, stagiaire à l'état-major, est-il coupable d'avoir, en 1894, provoqué des machinations ou entretenu des intelligences avec une puissance étrangère ou avec un de ses agents, pour l'engager à commettre des hostilités ou entreprendre la guerre contre la France ou pour lui en procurer les moyens, en lui livrant les notes et documents renfermés dans le bordereau ? » […]
« Le conseil déclare,
« Sur la question :
« A la majorité, de cinq voix contre deux, oui, l'accusé est coupable.
« A la majorité il y a des circonstances atténuantes. […]
« En conséquence, le conseil condamne, à la majorité de 5 voix contre 2, le nommé Alfred Dreyfus à la peine de dix ans de détention […] (A. Daniel, *L'Année politique*, 25ème année, p. 274)

puis m'expliquer […], une divergence sur la manière d'apprécier la culpabilité d'un homme – ce qui est une question de fait et non de principe – devienne un obstacle infranchissable entre les cœurs. Cette seule chose a bouleversé la face de la société, c'est à ce seul signe, à ce seul mot d'ordre qu'on se reconnaît, qu'on se groupe, qu'on se divise »[617].

Comme l'a souligné J. Recanati, Proust occupe « une place à part dans la cohorte de tous ceux qui ont soutenu Dreyfus »[618] : en effet, partisan spontané de Dreyfus qui ne sacrifie à la cause ni sa vie mondaine ni ses relations avec des antisémites tels que Léon et Lucien Daudet, il dévoile son rapport original à l'engagement en faisant porter un exemplaire des *Plaisirs et les Jours* à Picquart emprisonné, hommage « dérisoire et touchant », derrière lequel son soutien à la cause dreyfusarde devient un geste mondain d'homme de lettres.

Par ailleurs, Proust garda le sens des relations mondaines au milieu de la tempête, s'élevant au-dessus des clivages dans une optique sociale, comme le rapportait Léon Daudet dans ses *Souvenirs* :

> Au plus fort de nos dissensions politiques d'avant la guerre, il imagina – c'était en 1901 – de convoquer à dîner chez lui une soixantaine de personnes d'opinions différentes. Toute la vaisselle eût pu voler en morceaux. Je me trouvais placé à côté d'une ravissante personne, pareille à un portrait de Nattier ou de Largillière, que j'appris être la fille d'un banquier israélite bien connu. La table voisine était présidée par Anatole France. Des ennemis acharnés mastiquaient leur chaud-froid à deux mètres les uns des autres. Cependant les effluves de compréhension et de bienveillance, qui émanent de Marcel, se répandaient en tourbillons et spirales à travers la salle à manger et les salons et la cordialité la plus vraie régna, pendant deux heures, parmi les Atrides. Je crois que personne d'autre à Paris n'eût pu

---

[617] M. Proust, *Correspondance*, t. XIV, p. 337. C'est cette attitude modérée de Proust qui amènera Luc Fraisse à considérer que Proust est « totalement apolitique » et qu'au sujet de son dreyfusisme, « on ne peut parler d'un *engagement* » (*op.cit*., p. 315), conception aux antipodes de celle qu'exprime Elisheva Rosen dans « Littérature, autofiction, histoire » : « Proust n'a jamais renié son engagement initial en faveur de Dreyfus : aucun événement ne l'a aussi profondément marqué et n'a joué un rôle aussi déterminant dans son existence et dans sa carrière d'écrivain » ( art.cit., p. 66). Sans nier la sincérité de l'engagement dreyfusard de Proust, on peut ainsi souligner avant tout le regard littéraire que pose Proust sur l'affaire, un regard littéraire qui affleure aussi bien dans sa correspondance que dans les pages consacrées au procès Zola dans *Jean Santeuil* et qui annonce sa vison de l'affaire dans *La Recherche du temps perdu* (voir infra.). Voir également l'article d'Annick Bouillaguet, qui dans « M. Proust et l'engagement littéraire : l'affaire Dreyfus dans *Le Côté de Guermantes* », *Cahiers naturalistes*, n°68, 1994, p. 280-284, distingue les deux moments de l'engagement proustien : un premier moment d'adhésion, acte du jeune militants non dénué de courage, avant d'entreprendre dans un deuxième temps un engagement littéraire, avec une dimension intellectuelle et morale, qui couvrira l'écriture de *La Recherche du temps perdu*.

[618] J. Recanati, *Profils Juifs de Marcel Proust*, p. 74. Elisheva Rosen partage cette analyse du dreyfusisme proustien : « S'il s'est toujours reconnu dans la cause de Dreyfus et lui est resté fidèle, il ne s'est pas pour autant reconnu dans le parti : il n'aura jamais été un dreyfusard comme les autres » (« Littérature, autofiction, histoire : l'affaire Dreyfus dans *La Recherche du temps perdu* », *Littérature*, déc. 1995, n°100, p. 71.)

> réaliser ce tour de force. […] Je compris qu'il avait fait une expérience dangereuse et qu'il était content de l'avoir réussie[619].

Comme André Gide, Proust a signé la liste de « L'appel à l'Union » du 27 janvier 1899 : son engagement initial en faveur de Zola et de Picquart évolue ainsi rapidement vers la modération qui caractérise sa position. Ainsi, la posture de Proust au moment de l'affaire semble présager celle du narrateur de *A la Recherche du temps perdu* : en effet, alors que son regard sur les faits se double d'une appréciation littéraire, les commentaires et les allusions à l'affaire s'inscrivent au milieu de ses activités et de ses relations mondaines. L'humour, la distance et la légèreté affectés par Proust au milieu de la bataille révèlent opposent au « frénétisme furieux » du débat la légèreté d'une vie sociale, mondaine et littéraire qui se poursuit.

Ainsi, en affirmant un droit à l'indépendance, ces écrivains ont fait retentir la dissension de leurs voix discordantes et rebelles à l'engagement sans merci. Ces voix apparaissant d'autant plus nettement qu'elles se font entendre au coeur du profond bouleversement qui secoua le champ littéraire de l'époque. En effet, l'affaire marqua par l'impact violent qu'elle provoqua dans la société littéraire, à la fois dans les lieux mondains de rencontre et de discussion tels que les salons et dans les instances médiatiques et académiques, accentuant de ce fait la scission du champ littéraire entre deux pôles distincts. L'affaire fut donc profondément liée à l'univers social et littéraire dans lequel elle s'inscrivit, relayée par des organes littéraires qui ont servi la mobilisation et contribué à en construire la forme et la dynamique.

A l'écart de la polémique, plusieurs parcours d'écrivains révèlent l'impact qu'a pu avoir cette affaire politique dans les milieux littéraires, non seulement par l'engagement qu'elle a suscité, mais également par la réflexion suscitée chez ces écrivains. En effet, comment un événement politique et médiatique a-t-il été reçu dans une société littéraire ? En quoi cette affaire a-t-elle modifié, bouleversé leur vie non par leur engagement mais dans leurs cercles intimes ? Quelles réflexions cette affaire, qui a aveuglé même les « intelligences de froid cristal » a-t-elle suscité au cœur de la tourmente ? Face à ces questions, quelques exemples de parcours qui ne sont pas ceux des acteurs principaux. Alors que Zola, Péguy, Mirbeau ou France se sont engagés « à corps perdu » dans la bataille, l'affaire a laissé

[619] L. Daudet, *op.cit.*, p. 641.

plusieurs autres dans l'indécision de l'action, dans le refus de prendre parti malgré leur indignation, dans un conflit entre leurs convictions politiques, leurs relations sociales et leurs ambitions littéraires. La réaction des écrivains face à l'affaire n'a donc pas été celle d'un engagement uniforme, mais souvent celle d'une adaptation d'une affaire qui a dépassé les bornes de la raison à une sensibilité d'écrivain qui n'était pas toujours apte à se conformer aux exigences d'un engagement.

La période de l'affaire Dreyfus pose donc la question d'un nouveau rapport des écrivains à l'engagement. Que ce soit au niveau de la mobilisation elle-même, du rôle de l'écrivain dans la société ou du discours pamphlétaire et polémique, il s'agit d'une période charnière de l'histoire de la littérature engagée. La dimension collective du combat eut en effet des répercussions sur l'ensemble de la mobilisation des écrivains. Alors que cette dynamique a bouleversé le statut de l'écrivain engagé, l'inscrivant dans un combat commun, elle a aussi influencé l'emballement polémique de l'affaire, entraînant toute une partie de la société littéraire dans le sillage de l'acte révolutionnaire de Zola. De cet élan collectif a découlé une tourmente sans précédent : poussant la mobilisation jusqu'au goût des barricades, entraînant les écrivains jusque dans le registre militariste (eux qui étaient pourtant fondamentalement antimilitaristes), l'affaire Dreyfus a vu la propagation d'une fièvre politique au sein de la société littéraire. Cette tourmente a heurté de plein fouet la société littéraire : bouleversant les amitiés et les affinités esthétiques, elle a figé les organes littéraires dans leurs positions politiques, poussant chaque camp a s'engouffrer dans leurs propres organes de publication et d'édition. De ce fait, la mobilisation vint s'incarner, du côté dreyfusard, dans les structures d'édition qui permettaient l'indépendance éditoriale, comme les revues et des maisons d'édition telles que Stock. A l'abri de la presse à grand tirage, la littérature dreyfusards put disposer d'un recul nécessaire à l'affirmation de son idéologie rationaliste et son discours. Prises entre les deux feux, quelques voix isolées, telles que Gide ou Romain Rolland, ont tenté, et réussi, d'opposer un recul réflexif à un fanatisme généralisé et un regard littéraire sur un phénomène politique.

# Troisième partie

# De l'événement historique au texte littéraire : l'affaire Dreyfus sous le regard de l'écrivain

> Il existe une littérature dreyfusarde qui laissera des chefs-d'œuvre. Le *J'accuse* de Zola est du nombre, avec *M. Bergeret à Paris* et l'oraison funèbre de Zola, avec le *Journal* de Jules Renard, avec le chapitre de Marcel Proust où Swann apparaît à la fête du prince de Guermantes, avec les *Preuves* de Jaurès, avec cet étonnant *Jean Barois* où l'atmosphère dreyfusarde, l'âme dreyfusarde, sont recomposées en dehors de toute impression directement reçue – Roger Martin du Gard était trop jeune – par la seule intuition de l'art : car, plus puissant en cela que la science, l'art reconstitue la vie.
>
> - Léon Blum, *Souvenirs sur l'affaire*.

Parallèlement à la mobilisation massive et commune des écrivains pendant l'affaire, l'ensemble des écrits et des publications n'ont pas été menées de manière isolée et incohérente. En effet, la dynamique collective permet l'esquisse d'une rhétorique dreyfusarde qui, poussée par un souffle commun a tissé entre les différents textes un réseau d'échos et de références autour d'événements connus de tous, avant de se transformer en variations et en nuances dans les œuvres de fiction qui s'inspirent, qui reconstruisent ou qui font simplement allusion à l'affaire.

Loin des protestations enflammées d'écrivains seuls, les voix des écrivains ont convergé dans les termes du débat. Poursuivant le mouvement amorcé dans les années qui ont précédé l'affaire, le débat a ainsi rapidement glissé de l'erreur judiciaire à un débat philosophique et moral, débouchant sur l'expression des convictions politiques profondes des écrivains : il s'agissait d'opposer à l'antisémitisme un idéal humain, d'ériger le discours de la raison en méthode absolue et de convoquer le socialisme pour défendre l'égalité devant la justice. De ce fait, un dialogue des écrivains s'est progressivement constitué à l'écart de Dreyfus, opposant deux systèmes de valeurs défendus par les dreyfusards et les antidreyfusards. Ce débat reconstitué a vu l'émergence de constantes stylistiques : en effet, tant au niveau de l'emprunt au discours religieux qu'au recours à des techniques stylistiques au service de la persuasion, les hommes de lettres ont mis leurs armes littéraires au service d'une cause politique. Ces constantes ont donc vu l'émergence d'une véritable rhétorique

dreyfusarde, mêlant le regard philosophique à la reconstitution mystique de l'affaire, un langage du combat et une cause politique. Ainsi, à la jonction de la littérature et de la politique, l'action des écrivains s'est affirmée dans l'amorce de cette littérature dreyfusarde qui a consacré l'affaire « littéraire » et qui trouvera son expression dans les œuvres de fictions inspirées par ces événements historiques. Mais c'est l'interprétation de l'affaire par les différentes sensibilités littéraires, l'insertion de l'erreur judiciaire dans le cadre d'un univers narratif reconstitué qui a consacré l'originalité d'une affaire judiciaire perçue et vécue par des écrivains, articulant la création littéraire et la lutte. La mobilisation des écrivains autour de l'affaire Dreyfus n'a donc pas simplement été la défense de la cause judiciaire, elle a également été l'expression littéraire d'une lutte politique à travers les termes philosophiques du débat, l'arsenal métaphorique, le langage du combat et l'interprétation littéraire des événements.

Après avoir évoqué la mobilisation des écrivains dans l'affaire Dreyfus, la reconstitution et l'écriture de celle-ci dans les textes de fiction soulèvent un autre rapport entre littérature et politique : en quoi et comment le regard de l'écrivain utilise et transforme l'événement historique dans sa vision littéraire ?

Ainsi, écrire le texte de l'affaire Dreyfus, c'est porter un même événement historique sous plusieurs regards : après s'être engagés à des degrés différents d'implication dans l'affaire, les écrivains ont utilisé ce matériau commun en l'insérant dans leur démarche esthétique propre et en l'assujettissant à l'expression d'un discours idéologique personnel. Il s'agit d'une œuvre à plusieurs voix, dans laquelle l'affaire est passée au crible des sensibilités et des subjectivités : entre convergences et divergences, l'affaire Dreyfus dans la littérature se décline en plusieurs types de représentations soumises à des discours littéraires et politiques différents.

On pourra donc se pencher sur la question de l'écriture de l'affaire Dreyfus en littérature en évoquant dans un premier temps la rhétorique dreyfusarde et le texte commun de l'affaire au cœur de la tourmente polémique, avant de se pencher sur la transposition littéraire de l'affaire Dreyfus elle-même : il s'agit en effet d'un fait historique, politique, vu, décrit et transcrit par les écrivains, soumis à des représentations différentes. La transposition de l'affaire Dreyfus en littérature s'articule à la fois autour de la mise en scène de l'événement historique et des personnages de l'affaire et sur la réflexion à la fois plus profonde et plus personnelle aux auteurs, abordant les discours et les représentations de phénomènes et d'idées plus larges, tels que les phénomènes sociaux et idéologiques qui étaient au cœur du discours polémique des écrivains.

# Chapitre I

# Une rhétorique dreyfusarde

# I. Le passage à l'abstraction

Affaire Dreyfus, théorie
Ceux qui considéraient le cas lui-même
Ceux qui considéraient les conséquences des diverses possibilités
Ceux qui considéraient les conséquences immédiates
Ceux qui considéraient les conséquences lointaines
Ensuite les diverses sensibilités ; Réactions
Ensuite les manœuvres diverses
Le passage à l'abstraction. – Paul Valéry, *Cahiers XVII*

Le débat autour de l'affaire Dreyfus dépassa rapidement les termes de l'erreur judiciaire afin de s'insérer dans un débat beaucoup plus large, touchant à la fois à la philosophie et à la politique : en effet, les dreyfusistes se sont battus pour la défense de valeurs intellectuelles et de valeurs morales héritées de la philosophie des Lumières. Ainsi, ce que Valéry nomma le « passage à l'abstraction », ce que Clemenceau qualifia de « drame inouï d'humanité »[620], Péguy de « crise religieuse » (*NJ*, 115) et Barrès d'« orgie de métaphysiciens » fut l'interprétation de l'affaire par un groupe d'écrivains abreuvés de kantisme, de socialisme ou de nationalisme, cherchant à transposer la signification profonde de l'affaire sur les plans mystiques et politiques. Rapidement, l'affaire dépassa l'affaire, amenant par exemple Zola à écrire dans sa lettre à Emile Loubet que « tout de suite l'affaire Dreyfus s'est élargie, est devenue une affaire sociale, humaine » (*VM*, 204), Péguy qu'« il y

[620] G. Clemenceau, *L'Iniquité*, Paris, Mémoire du livre, 2001, p. 1.

eut deux affaires Dreyfus. Celle qui était sortie du colonel Picquart était très bien. Celle qui était sortie de Bernard Lazare était infinie » et Sébastien Faure que « L'affaire Dreyfus n'est plus l'affaire Dreyfus »[621]. À l'encontre de Jaurès qui, dans *Preuves* demeura sur le terrain judiciaire et chercha à démontrer l'innocence de Dreyfus, Zola, France, Péguy ou Mirbeau d'un côté et Barrès, Drumont de l'autre virent dans l'affaire Dreyfus l'illustration de leurs thèses et la projection de leurs idéaux. Ainsi, après la publication de *J'accuse,* l'affaire Dreyfus fut pour les écrivains l'occasion de déployer des doctrines, des réflexions ou des commentaires à l'écart des questions judiciaires, faisant glisser l'affaire vers les terrains de réflexion philosophique et un politique.

Le débat glissa peu à peu vers une bipartition tranchée entre deux systèmes de valeurs, opposant les partisans de la science à ceux de la religion, opposant les savants aux soldats, les traditionalistes aux révolutionnaires. C'est cette bipartition rigide que certains ont caricaturé et critiqué, tels Romain Rolland qui prenait d'autant plus de distance avec le débat qu'il critiquait également les deux camps : « Il s'agissait d'un crime, - comme il y en a eu, il y en a, et il y en aura encore beaucoup en Europe. […] C'est devenu le combat de deux mondes, de deux sommets de la pensée humaine, du passé et de l'avenir »[622]. Chaque système de valeurs se répondaient point par point, opposant un ensemble de valeurs héritées de la Révolution française à l'antisémitisme et au nationalisme.

[621] S. Faure, *Le libertaire*, 29 janvier 1899.
[622] R. Rolland, *Chère Sofia*, CRR n°10, p. 268.

# A. Une orgie de métaphysiciens

## 1. « Une énorme affaire d'humanité et de justice »

Alors que les débuts de l'affaire ont été posés strictement en termes judiciaires, le débat autour de l'affaire Dreyfus a largement dépassé ce cadre afin de s'ériger dans une sphère plus philosophique. L'évolution du débat vers la sphère intellectuelle des grands principes idéologiques se caractérisa par l'effacement progressif de Dreyfus lui-même : il n'y eut plus de Dreyfus dès lors que le débat tourna autour de grands principes et s'intellectualisa. Le débat glissa du combat pour la vérité judiciaire au combat pour la Justice et la Vérité, ou au contraire pour le respect de l'ordre. C'est ce déclage entre la défense de l'innocence de Dreyfus et le débat plus philosophique qui fonde la distinction établie par Vincent Duclert entre les dreyfusards et les dreyfusistes : les premiers combattaient l'illégalité du procès et voulaient démontrer l'innocence de Dreyfus, les autres intégraient l'affaire Dreyfus dans une réflexion politique idéologique[623].

Sous l'impulsion des dreyfusards, le débat bascula dans l'abstraction : Emile Zola dans ses articles en faveur de la cause révisionniste, Charles Péguy dans « l'Affaire Dreyfus et la Crise du parti socialiste » et dans « le Ravage et la Réparation », Julien Benda dans « l'Affaire Dreyfus et le principe d'Autorité » et dans les « Notes d'un byzantin » et Pierre Quillard dans « Contre l'infaillibilité du Sabre » ont intégré le débat autour de l'innocence de

[623] Voir la note n°55.

Dreyfus dans un univers axiologique et théoriseront la dimension « universelle » de ce scandale judiciaire.

Dès son premier article en faveur de Scheurer-Kestner, Zola inscrivit son engagement dans un terrain idéologique qui dépassait le cadre strict de l'erreur judiciaire. Comme l'a souligné P. Cogny, Zola s'était montré dès le début de l'affaire très prudent sur la question de l'innocence de Dreyfus : contrairement à Bernard Lazare qui s'était livré dans sa brochure à une démonstration méthodique de l'erreur judiciaire, il s'agissait pour Zola de donner sa voix à une cause d'humanité plutôt qu'à la démonstration de l'erreur[624]. Alors qu'il amorça sa campagne sur le terrain de la lutte contre l'antisémitisme (voir supra), la défense de Dreyfus devait incarner le droit de l'humanité à une justice universelle. Dans sa correspondance, Zola se montra par ailleurs désireux dès le début de l'affaire de déplacer celle-ci sur le terrain du débat idéologique. Ainsi, juste après la publication de « Scheurer-Kestner », Zola écrivait à sa femme le 29 novembre 1897 « Je désire élargir le débat, en faire une énorme affaire d'humanité et de justice » (*Corr. IX*, 109). Même si plusieurs écrivains, notamment Charles Péguy, ne tardèrent pas dans les pages de *la Revue Blanche* à poursuivre ce glissement de l'affaire Dreyfus vers le registre idéologique qu'avait souhaité Zola[625], c'est bien cette frontière entre le judiciaire et le débat plus général que refuseront de franchir les autorités, en limitant l'accusation portée contre Zola aux trois lignes du texte de « J'accuse… ! » qui concernaient le Conseil de guerre. En effet, ceux-ci refusèrent toujours de reconsidérer le cas de Dreyfus à la lumière des réflexions sur la valeur humaine de ce cas soulevées par les articles de Zola, malgré les tentatives réitérées de la défense, en faisant citer deux cents témoins et en essayant en vain d'élargir le débat.

De même, Zola souligna dans sa « Lettre à M. Emile Loubet » l'évolution de l'affaire Dreyfus vers une dimension universelle et abstraite tout en dépossédant Dreyfus de sa personne pour en faire l'incarnation de la souffrance humaine en général : « L'innocent qui souffrait à l'île du Diable n'était que l'accident, tout le peuple souffrait avec lui, sous l'écrasement des puissances mauvaises, dans le mépris impudent de la vérité et de la justice. Et, en le sauvant, nous sauvions tous les opprimés, tous les sacrifiés » (*VM*, 204).

---

[624] Pierre Cogny, « La rhétorique de la vérité dans J'accuse' », *art.cit*. Voir aussi A. Pagès, « Émile Zola dans l'Affaire Dreyfus, intellectuel ou expert? », *Les Cahiers naturalistes*, XXXIX, nº 67, 1993, pp. 25-34.

[625] Sur les points de convergence entre Péguy et Zola, voir Béatrice Laville, « Le regard de Charles Péguy », *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola*, p. 195-205 et G. Leroy, « Péguy lecteur de Zola », *Les Cahiers naturalistes,* XXVI, nº 54, 1980, pp. 241-248.

On peut remarquer la proximité entre le discours dreyfusard de Zola et celui de Péguy : sans doute fut-il influencé par son éthique mais également par son style. En effet, parmi les écrivains qui se sont engagés dans l'affaire, Péguy fut sans doute celui qui fit la plus grands part à l'idéologie dans ses prises de positions, amenant Léon Blum à le ranger parmi « les esthètes et les métaphysiciens ». Pour Péguy, l'affaire avait été une occasion unique de mettre des principes moraux en pratique, inscrivant de ce fait l'affaire Dreyfus dans le prolongement de ses conceptions antérieures. Il s'agissait de se battre pour un idéal de justice absolue avec une ferveur qui explique l'ampleur de sa déception devant l'utilisation abusive faite de l'affaire par les politiciens à des fins tout autres, c'est-à-dire la déchéance de la mystique en politique qu'il théorisera dans *Notre jeunesse*. S'attachant à constituer un mythe de l'affaire, il s'agissait pour Péguy d'une « affaire élue » qui mettait en jeu le « salut éternel de la France ». Il inscrivit ainsi son combat dans un registre idéologique au détriment de toute considération stratégique : « la passion de la vérité, la passion de la justice, l'impatience du faux, l'intolérance du mensonge et de l'injustice occupaient toutes nos heures, obtenaient toutes nos forces »[626].

Ce fut donc un conflit d'idées, dépassant très rapidement le cadre de l'erreur judiciaire et que plusieurs écrivains, notamment Péguy, considéraient comme une affaire à la fois universelle et éternelle. Après l'arrêt de Cour de Cassation du 3 juin 1899, *La Revue Blanche* publia un article intitulé « Après l'arrêt » qui décrivait le conflit en termes d'opposition entre la raison et l'autorité : « Ce ne sont plus, depuis l'arrêt, les dreyfusards et les antidreyfusards, les révisionnistes et les anti-révisionnistes – les mots sont trop neufs pour des choses aussi vieilles. Ce qui nous a fait vivre passionnément et va les bouleverser encore, c'est l'antinomie essentielle, la querelle antique entre le plus grand nombre qui délègue son autorité et ceux qui tâchent à préserver leur liberté d'examen »[627]. L'affaire Dreyfus avait la même dimension symbolique dans « De la récente action socialiste », lorsque Péguy affirmait que « les hommes ne sont que les résidences de l'idée »[628].

L'affaire Dreyfus devint rapidement, par le biais de la polémique morale qu'elle suscita, l'emblème de toute une réflexion. En qualifiant l'affaire Dreyfus d'affaire « universelle », (« L'affaire Dreyfus est devenue assez vite une affaire universelle » écrit-il dans « L'affaire Dreyfus et la Crise du parti socialiste »[629]), Péguy soulignait la particularité de cette affaire qui, en se déplaçant du terrain juridique vers le terrain philosophique, est

[626] C. Péguy, *Œuvres en prose Complètes*, tome I, p. 287.
[627] *La Revue Blanche* n°145, 15 juin 1899, vol. 19 p. 241.
[628] C. Péguy, « De la récente action socialiste », *art.cit.*, p. 47.
[629] *La Revue Blanche*, n° 151, 15 septembre 1899, vol. 20, p. 127 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 226)

devenue un exemplum de l'injustice. Personne ne se battait plus pour Dreyfus lui-même, mais pour la défense d'une idéologie morale construite autour de la défense de l'individu et de la Justice dans son acception absolue :

> La question tout à fait intéressante qui se pose est de savoir pourquoi, seule jusqu'ici de toutes les affaires où la justice était engagée, l'affaire Dreyfus a eu ce retentissement universel. Pour ne citer qu'un exemple, et sans faire intervenir les innombrables injustices exercées sur des individus, le massacre de trois cent mille Arméniens devait, il y a quelques années, soulever l'horreur et l'indignation efficace du monde civilisé. Or on sait qu'à vrai dire il n'en fut rien. Pourquoi l'injustice inachevée contre le capitaine Dreyfus a-t-elle fait ce que n'avait pu faire l'injustice atrocement consommée de tout un peuple ?[630].

De la même manière que Péguy considérera dans *Notre Jeunesse* qu'il s'agit d'une affaire « infinie », France y voyait une affaire morale qui aurait un retentissement imprévisible : « [L'affaire] n'est pas terminée, répondit M. Bergeret. Les conséquences de toute action sont infinies. Celle-là aura des suites qu'il n'est pas possible à personne d'arrêter. Il en est des forces morales comme des forces physiques : elles se transforment et ne se perdent pas. On n'arrête pas un mouvement d'idées sans échauffer les esprits, et la chaleur, à son tour, produit du mouvement ? On n'anéantit pas une force »[631].

Même chez Mirbeau, qui pourtant ne s'attardait pas sur les développements idéologiques et qui privilégiait les attaques ciblées des figures militaires, politiques et littéraires de l'affaire, le combat pour Dreyfus était un combat d'humanité. Dans « A un prolétaire », paru dans les pages de *L'Aurore* le 8 août 1898, c'était par la valeur universelle de l'affaire que Mirbeau appelait à l'engagement :

> L'injustice qui frappe un être vivant – fût-il ton ennemi – te frappe du même coup. Par elle, l'Humanité est lésée en vous deux. Tu dois en poursuivre la réparation, sans relâche, l'imposer par ta volonté, et, si on te la refuse, l'arracher par la force, au besoin. […] Il n'est donc pas bon que tu te désintéresses d'un abominable conflit où c'est la Justice, où c'est la

---

[630] *Ibid.*

[631] A. France, *Le Figaro,* 15 novembre 1899, article non repris en volume, *Œuvres*, t. III, p. 399. Je cite ici, et non dans ma troisième partie sur les œuvres de fiction autour de l'affaire Dreyfus, les textes de A. France non repris en volume : directement inscrits dans la polémique, les nombreux articles de France qui ne figureront pas dans la version finale de *M. Bergeret à Paris* restent ancrés dans l'actualité immédiate dans laquelle ils ont été publiés. Ces textes sont par ailleurs directement porteurs du discours de France et entièrement soumis aux nécessités de la lutte.

Liberté, où c'est la Vie qui sont en jeu et qu'on égorge ignominieusement, dans un autre. (*AD*, 77)

Les valeurs de vérité, de pitié et de justice, devenus leitmotive d'un discours dreyfusard qui ne s'articulait désormais que sur le registre de l'abstraction. Même Proust défendait dans une lettre à Kiki Bartholoni les valeurs chères aux dreyfusards que la camp adverse n'avait pas su adopter : « Comme si les défenseurs de l'Autel n'auraient pas dû avant tous les autres être les apôtres de la vérité, de la pitié et de la justice. Vous reconnaissez là les sophismes idéologiques du Dreyfusard incoercible et verbeux »[632].

Ce mouvement idéologique a contribué à reléguer la figure de Dreyfus au rang de figurant, comme l'avait annoncé Péguy dans cet article et comme il le fera encore d'avantage dans *Notre Jeunesse* : « Nous avons connu peu à peu que l'affaire Dreyfus était capitale. […] Non pas que M. Alfred Dreyfus, capitaine d'artillerie breveté de l'Ecole de guerre et attaché comme stagiaire à l'Etat Major général de l'armée, nous intéressât comme tel ; non pas que M. Alfred Dreyfus nous intéressât comme bourgeois : ceux qui se sont imaginé cela n'ont pas été clairvoyants, et ceux qui ont fait semblant de le croire sont, répétons le bien, des Tartuffes. Constatons, et nous prions que l'on constate loyalement avec nous, que l'affaire Dreyfus est vraiment une affaire universelle »[633], écrivait-il en 1899 alors que dans *Notre jeunesse*, le capitaine sera accusé au même titre que ceux qui ont trahi la cause dreyfusarde de ne pas avoir participé à la dimension mystique de l'affaire : « Nous fussions morts pour Dreyfus. Dreyfus n'est point mort pour Dreyfus » (*NJ*, 151). De même, le 15 septembre 1899, à la fin du procès de Rennes, Julien Benda écrivait « Celle-ci (l'Affaire) n'est plus désormais que le prolongement d'un drame plus ample. Le conflit, que peut-être les juges de Rennes pouvaient ajourner, ils l'inaugurent. La victime, que nous n'oublions pas, n'apparaîtra plus au cours de l'action que comme un comparse. Le rôle principal, des idées à présent le réclament, qui nous sont plus chères encore que notre patrie »[634].

L'évolution des pétitions dreyfusardes est à cet égard significative du glissement du débat vers l'abstraction et de l'éviction de Dreyfus hors du champ d'intérêt des dreyfusards. En effet, alors que la première pétition qui faisait suite à la publication de *J'accuse* postulait

---

[632] M. Proust, lettre à Mademoiselle Kiki Bartholoni, été 1898, *Correspondance*, t. II, p. 243.
[633] « L'Affaire Dreyfus et la Crise du parti socialiste », art.cit., p. 227.
[634] J. Benda, « La Condamnation du Conseil de guerre », *La Revue Blanche*, n°151, vol. 20, p. 81.

uniquement un point de vue judiciaire : « Les soussignés protestant contre la violation des formes juridiques au procès de 1894 et contre les mystères qui ont entouré l'affaire Esterhazy, persistent à demander la révision », on remarque que la troisième pétition révèle l'écart de perspective par rapport à cette première pétition : « Les soussignés, se désintéressant de toutes les personnalités mises en cause dans l'affaire Dreyfus-Esterhazy, protestent néanmoins contre la violation des formes juridiques au procès de 1894, et contre les combinaisons louches et suspectes qui ont entouré cette scandaleuse affaire des conseils de guerre ; Protestent surtout de leur haine contre le militarisme, contre les iniquités, les veuleries et lâchetés accomplies journellement par les pseudo-représentants de la justice *civile* et *militaire*, ainsi que les sectes religieuses. À bas la toque et la robe, le képi et le sabre, la soutane et le goupillon, sinistre trilogie, fléau de l'humanité ! Dans la crise actuelle, nous sommes contre toute atteinte à la liberté, au droit et à la justice. À bas le capitalisme et l'exploitation ! À bas le huis clos ! À bas les sabreurs et les jésuites ! VIVE L'INTERNATIONALE DES PEUPLES ! »

La troisième pétition illustrait donc l'évolution du débat autour de l'affaire : nous sommes passés de l'erreur judiciaire à l'attaque frontale du système de valeurs des antidreyfusards et d'un style sobre aux symboles forts (la toque, la robe, le képi et le sabre), faisant de l'affaire non plus une plaidoirie mais un discours emporté et véhément.

## 2. Une école de pensée morale

Cet élargissement du débat a entraîné plusieurs écrivains à percevoir l'affaire dans une perspective humaine, comme une école de pensée morale et idéologique : ainsi, Zola écrivait à Théodore Duret le 23 avril 1899 : « Tant de misère et tant de tourment nous aura [sic] ouvert le cœur et élargi l'intelligence » (*Corr. IX*, 469) et parlait dans sa « Lettre à Emile Loubet » de « l'admirable leçon de choses que comportait l'affaire Dreyfus » (*VM*, 204). De même, Gide avait écrit « Je commence à oser trouver cette triste affaire Dreyfus admirable, tant j'ai la conviction qu'elle a forcé au dévouement, à l'amour de la patrie, à la noblesse, quantité

d'âmes vaillantes mais auparavant indécises »[635] ou encore Mirbeau, dans « Palinodies ! », paru dans *L'Aurore* du 15 novembre 1898 : « Il faut bénir cette affaire Dreyfus de nous avoir en quelque sorte révélés à nous-mêmes, d'avoir donné à beaucoup d'entre nous, trop exclusifs ou trop sectaires dans leur compréhension de la vie sociale, un sens plus large de l'humanité, un plus noble et plus ardent désir de justice, qui est le lien le plus fort entre les hommes d'une même patrie, qui sera le lien le plus solide entre des races qui finiront bien par se lasser d'être ennemies. » (*AD*, 161)

Péguy, quant à lui, évoqua dans « Le Ravage et la Réparation » à quel point l'affaire Dreyfus avait éclairé les consciences sur des principes fondamentaux et sur les mécanismes de la pensée et de la civilisation modernes :

> Quelle connaissance nous avons reçue de ce que c'est qu'un peuple, de ce que c'est qu'une idée, de ce que c'est qu'une campagne, de ce que c'est qu'une crise, de ce que c'est qu'une révolution ! Comme nous avons compris le mécanisme parlementaire, le jeu des suffrages, le jeu de la constitution ! Quelle connaissance nous avons reçu de ce que c'est que la guerre, de ce que c'est que la paix armée, de ce que c'est qu'une armée, une armée prétorienne, et de ce que c'est que l'Eglise ! Quelle reconnaissance nous avons eue de la barbarie première, et du Moyen Age, et de l'Inquisition ! Quel sens nous avons à présent de la liberté, de la République et de la Révolution ![636].

Pour Zola, Péguy et Mirbeau, l'affaire intervient comme véritable prise de conscience : par sa dimension désormais universelle, elle devient exemplaire d'une humanité souffrante, des réalités des âmes humaines et des mécanismes de la conscience.

---

[635] A. Gide, « Cinquième lettre à Angèle, *L'Ermitage,* décembre 1898 (*Essais critiques*, p. 31-32).
[636] C. Péguy, « Le Ravage et la réparation », *La Revue Blanche*, n°155, 15 novembre 1899, vol. 20, p. 417 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 267)

# B. De l'antisémitisme à l'Humanité

## 1. Les écrivains contre l'antisémitisme

De la même manière qu'on est passé de l'erreur judiciaire à l'abstraction de la Vérité et de la Justice dans un sens philosophique, le débat autour de l'affaire Dreyfus vit l'évolution d'un discours antisémite largement répandu et dominant dans la presse quotidienne à une réflexion plus globale portant sur les rapports entre Justice et Humanité. Ainsi, aux clichés antisémites sans cesse réaffirmés du discours antidreyfusards s'opposèrent les réflexions et les indignations de plusieurs écrivains dreyfusards, notamment France, Zola, Mirbeau et Péguy, qui s'élevèrent progressivement contre « l'imbécile antisémitisme ».

Alors que l'antisémitisme avait intégré depuis plus de dix ans les milieux littéraires, la doxa et les mentalités, au point de devenir un discours partagé par tous qui ne semblait même plus remis en question, les écrivains dreyfusards ont au cours de l'affaire Dreyfus posé les bases d'une remise en question de ce discours antisémite dans le cadre de leur défense des valeurs de justice et d'humanité. Amorcées au moment de la publication de « Pour les Juifs », l'attaque et la remise en question de la campagne antisémite allaient se poursuivre pendant l'affaire avant de trouver une expression contrastée dans des œuvres littéraires telles que *Vérité* (voir infra.).

Avant Zola, l'un de ceux qui avaient les premiers accuser la campagne antisémite dans l'affaire Dreyfus avait été Bernard Lazare : dans sa seconde étude, *Une erreur judiciaire. La Vérité sur l'affaire Dreyfus (deuxième mémoire avec des expertises d'écritures)* des 12 novembre et 3 décembre 1897, il avait associé deux données essentielles qui expliquaient l'application de la raison d'Etat militaire à Dreyfus : à l'intérieur de l'Etat-Major, une campagne de manipulation, à l'extérieur une campagne antisémite de grande envergure qu'il assimilait à une « terreur morale » : « En poursuivant le capitaine Dreyfus, ce fut le juif que l'on poursuivit […] Il n'y a qu'un traître en France, c'est le "traître Dreyfus" […] Y a-t-il deux morales en France, une indulgente et douce quand il s'agit d'un chrétien, l'autre féroce et sans pitié quand il s'agit d'un juif ? Quelle est cette hypocrisie atroce qui veut voir, dans les fils d'Israël seuls, des criminels sans excuse et qui sait tout admettre, sauf qu'un juif puisse être innocent ? »[637]

On connaît, grâce aux travaux de Zeev Sternhell, la dimension politique et idéologique du discours antisémite de Barrès, qui a intégré ces doctrines dans une réaction contre l'idéal dreyfusard de justice universelle héritée de la Révolution. Mais parallèlement au système idéologique antisémite de Barrès, on retrouve sous la plume de tous les écrivains antidreyfusards le discours topique hérité de la prose de Drumont dont les dreyfusards combattront la simplicité imbécile. On peut citer parmi les exemples de ces assimilations topiques celles des Juifs en Judas, reprise par Barrès dans une formule restée tristement célèbre, « Que Dreyfus est capable de trahir, je le conclus de sa race »[638] ou dans une plaisanterie attribuée à Pierre Louÿs : « Pour une fois qu'on avait la chance de condamner un juif innocent – voilà qu'on découvre qu'il est coupable ! »[639]. D'autres écrivains, tel Rémy de Gourmont, érigeait l'affaire Dreyfus en symbole de la confrontation des civilisations : « Ce procès dont on a dit qu'il ne finira pas n'a peut-être, en effet, aucune fin possible ; il n'est peut-être qu'une des journées du procès éternel qu'une race fait à une autre race, ne pouvant ni l'aimer, ni la comprendre, ni même la tolérer »[640].

Face à l'ampleur du phénomène antisémite, les dreyfusards avaient un double défi : il leur fallait à la fois oser porter aux yeux de tous la défense d'un peuple dont la condamnation

---

[637] Voir V. Duclert, « Les intellectuels, l'antisémitisme et l'affaire Dreyfus en France », *art.cit.* ainsi que N. Wilson, *Bernard Lazare. L'antisémitisme, l'affaire Dreyfus et la recherche de l'identité juive*.
[638] M. Barrès, *Scènes et doctrines du nationalisme*, 1902, Paris, Plon, 1925, p. 161.
[639] P. Louys, cité par Gide, « Lettre à Angèle », *L'Ermitage*, Juillet 1898, *Essais critiques*, p. 9.
[640] R. de Gourmont, « L'alcool, Torquemada et l'Affaire », *Mercure de France*, mai 1899, p. 459.

était générale, aller à l'encontre des idées reçues pour défendre une religion qui était quasi unanimement condamnée et surmonter leurs propres préjugés. En effet, conformément aux idées reçues et partagées par tous, les dreyfusards n'échappaient pas à l'antisémitisme ambiant avant de se prononcer en faveur de Dreyfus. Outre les stéréotypes antisémites qui étaient présents dans les représentations des personnages juifs chez Anatole France ou Zola (voir infra.), les textes violemment antisémites de Mirbeau au temps des *Grimaces*, les sentiments antisémites avoués de Gide prouvent à quel point l'affaire Dreyfus mit leur sensibilité à l'épreuve de leur raison, les amenant à se défaire des idées reçues devant l'exemple de l'injustice humaine.

Ainsi, dans le camp des dreyfusards, la riposte s'attachait aussi bien à opposer aux arguments antisémites leur propre conception de l'humanité qu'à tourner en dérision les clichés utilisés par les antidreyfusards, comme l'avait fait Zola au sujet du fameux Syndicat dans une lettre à sa femme du 21 août 1898 : « Tu ne m'étonnes pas en me disant les refus que *L'Aurore* essuie partout, lorsqu'elle demande une aide pécuniaire. Voilà les coups du fameux syndicat, et c'est merveille comme nous sommes soutenus par l'or juif et par l'or étranger ! J'espère encore pourtant que les quarante mille francs ne vont pas me retomber sur le dos » (*Corr. IX*, 276) ou encore dans son article « Le Syndicat » du 1er décembre 1897, qui s'attachait à déconstruire méthodiquement le cliché avant de conclure : « De ce syndicat, ah ! oui, j'en suis, et j'espère bien que tous les braves gens de France vont en être ! » (*VM*, 80). Péguy reprendra le même cliché pour mieux le réfuter : « Il n'y a pas de « Syndicat », puisque, s'il y en avait un, j'en serais »[641] et Mirbeau « Je sais bien qu'il y a aussi le syndicat des trente-sept millions et que j'y ai, sans doute, puisé à pleines mains de considérables sommes que, dans leur hâte à se gorger d'or, M. Manau et M. Bard, « ces vendus et ces traîtres », laissèrent si maladroitement aux autres… Mais ceci est une autre histoire » (« Palinodies », *AD*, 162).

Et enfin, sous la plume de France, c'est dans une « lettre écrite de Hollande à M. Bergeret » que France prend directement la parole pour déconstruire ce mythe et en prouver l'absurdité :

> Et l'on veut que le sentiment unanime du monde entier dépende d'un syndicat juif qu'on a pas pu découvrir, et que tous les peuples de la terre conspirent pour sauver un petit

[641] C. Péguy, *Le Progrès du Loiret*, n°89 du 31 octobre 1898, lettre au directeur du journal, *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 122.

> capitaine israélite français ! Qui sont donc ces juifs qui achètent l'univers, quand leurs plus riches coreligionnaires de France gardent leur or, ou bien le mettent dans les journaux des Jésuites et de l'état-major ? Une si niaise imagination a dû naître dans la loge où le Ulhan dînait avec la fille Pays, et c'est là sans doute, dans les balayures de la concierge, qu'un général l'a ramassée pour la porter à la barre d'un Conseil de guerre. [642]

Face à la question de l'antisémitisme, on peut lire dans les chroniques d'*Histoire contemporaine* non reprises en volume les prises de positions les plus violentes et les plus enflammées de France. En effet, dans ce passage révélateur des idées de l'auteur, il ne ménage ni sa colère ni son indignation : s'appuyant à la fois sur des tournures exclamatives, des interrogations rhétoriques et sur un ton ouvertement injurieux (il parle de « niaise imagination », Esterhazy et sa maîtresse sont qualifiés de manière dépréciative « le Ulhan et la fille Pays »), la syntaxe de l'émotion laisse ici éclater une dénonciation passionnée qui ne cherche pas à déconstruire l'antisémitisme de manière argumentée[643].

Après avoir attaqué de front l'antisémitisme dans « Pour les Juifs », Zola avait poursuivi cette réflexion en faisant de la lutte contre l'antisémitisme l'un des axes majeurs de son engagement.En effet, plusieurs articles de sa campagne se concentrent sur ce thème, notamment « Le Syndicat » mais également « Procès verbal », dans lequel il dénonce la responsabilité de l'antisémitisme dans l'affaire Dreyfus : « L'antisémitisme, maintenant. Il est le coupable. J'ai déjà dit combien cette campagne barbare, qui nous ramène de mille ans en arrière, indigne mon besoin de fraternité, ma passion de tolérance et d'émancipation humaine » (*VM*, 85), alors que dans la « Lettre à la jeunesse », il voulait renouer avec une grande tradition républicaine des écoles, exhortant la jeunesse à un grand combat de vérité et de justice.

---

[642] A. France, *Le Figaro*, 30 août 1899, article non repris en volume (*Œuvres,* t. III, p. 385). France a pris la parole sur la question de l'antisémitisme dans de nombreux articles écrits pendant le procès de Rennes et parus dans *Le Figaro* : « Lettre écrite de Hollande » le 30 août 1899, « Lettre de M. Bergeret à un ami », le 6 septembre, « Lettre de Hollande », le 13 septembre et enfin le « Dialogue sur l'antisémitisme » le 23 septembre 1899, repris dans *Opinions sociales*, Paris 1902 « La religion et l'antisémitisme », IV, p. 120-127. Il considère la signification sociale de l'antisémitisme, entretenu par des intérêts de classe.

[643] On pourra à ce titre regretter, dans l'ouvrage de Pascal Vandier *Anatole France et l'antisémitisme*, le fait que l'auteur n'ait pas cru bon de se pencher sur les prises de positions directes de France sur la question de l'antisémitisme : au-delà de la représentation des discours antisémites dans *Histoire contemporaine* et des arguments contre l'antisémitisme de M. Bergeret et de Guitrel, justement soulignés P. Vandier, les dénonciations les plus virulentes de l'antisémitisme chez France passent en effet soit par des protestations enflammés attribuables directement à l'auteur, souvent non reprises en volume (notamment dans les « lettres de Hollande » et le « Dialogue sur l'antisémitisme »), soit par le biais de l'ironie francienne qui agit par antiphrase.

Mirbeau, quant à lui, ne cessera d'attaquer les antisémites dans ses articles, usant de l'humour et de l'ironie comme arme de combat, tournant en ridicule ses adversaires en les accusant, par exemple, de préparer des « bombes d'imbécillité et de mensonge » (« Vainqueur de son ombre », *AD*, 149). C'est la violence sauvage des antisémites que Mirbeau critique dans « Idées générales », représentant Arthur Meyer sous les traits d'un sauvage hurlant : « rompant avec ses manières d'impeccable élégance, la bouche tordue, les yeux injectés de sang, il hurla – A bas les Juifs ! Monsieur ! »(*AD*, 154) avant de se ressaisir et de rectifier le désordre de sa cravate et de son âme. Dans « Les cris de l'année » (*AD*, 202-207), il met en scène un nationaliste monomaniaque ponctuant chacune de ses phrases par le cri « Mort aux Juifs ! » :

> Un officier de mes amis » qui m'aborda fort joyeux : « tu vas bien ? lui demandai-je. – Mort aux Juifs !… - Quoi de neuf ? – Mort aux Juifs ! » Telle fut ma double réponse. Ai-je besoin, près cela, de tracer le portrait de mon ami ?… Vous avez reconnu tout de suite que mon ami est le meilleur garçon du monde et qu'il a, pus que quiconque, le sens et le culte, si modernes, si algériennement modernes, de la patrie. » (*AD*, 202)

et dénonce la dérive de violence de la propagande antidreyfusarde à travers l'image du camelot vendant des jouets, objets et textes présentant tour à tour « la façon de décerveler et d'étriper les youpins », la manière de se débarrasser des juifs selon « Drumont, Guérin, Régis et Cie » et de « traiter les Juifs comme ils le méritent » : « sur une plaquette rouge, il montra un petit soldat qui se ruait contre un vieux Juif, lui ouvrait le ventre et lui mangeait les boyaux (*AD* 206).

Parallèlement à l'antisémitisme, Mirbeau condamne la complicité des autorités et des institutions militaires et religieuses, notamment à travers la voix d'Arthur Meyer, qui proclame dans un procédé fréquent chez Mirbeau des affirmations dont le ridicule se retourne immédiatement contre celui qui les a proférées :

> L'antisémitisme, cette noble fleur de la réaction… Vous ne nierez pas que l'antisémitisme fut une cause vraiment élégante et superlativement héroïque ?… Un parti qui réunit sous le même drapeau tout un Etat-Major, les jésuites, le Beau-Blond, la Guiche, le Béret, Pollonais et Jean Béraud, c'était quelque chose de formidable et de bien français !… Le cri de : « Mort aux Juifs ! » proféré par moi et par toute la rédaction du *Gaulois*, cela avait de l'allure, de l'originalité, de la mondanité !… Et nous avions tout pour nous : l'armée, la

magistrature, le clergé, la presse, le Parlement, l'aristocratie, le peuple, et même les Juifs les plus notoires ! (« Inquiétudes », *AD*, 115)

La dénonciation du phénomène antisémite passe donc chez Mirbeau par une ironie mordante : jouant sur l'antiphrase, sur des néologismes (il s'agit du culte « algériennement moderne » de la patrie[644]), sur des jeux de mots (notons la paronomase qui a ici une portée ironique, « l'antisémitisme, cette noble fleur de la réaction ») mais également sur la caricature qui en grossissant les traits fustige les excès du phénomène antisémite (c'est le cas de Arthur Meyer devenu un sauvage hurlant), son humour est au service de la dénonciation, de l'attaque directe de ses adversaires tout en incitant à la prise de conscience.

Dans d'autres textes, l'humour fait place au sentiment d'urgence. Dans « Trop tard », par exemple, il s'agit pour l'auteur de tirer la sonnette d'alarme sur un phénomène qui risque de tourner au massacre, il s'agit d'éveiller non pas seulement la conscience mais la réaction immédiate du lecteur. Il y avait dénoncé la violence de la propagande antisémite sous la caution publique et religieuse : « Le meurtre est dans l'air. Voilà huit mois qu'on prêche l'assassinat, au nom de la Patrie, qu'on l'exalte, qu'on le glorifie au nom de Dieu ! Le soldat l'appelle et le moine le bénit. Il a conquis la rue ; il domine les prétoires de justice et les temples de religion, hurlé dans la presse, protégé par toutes les puissances gouvernementales, sociales et divines » (« Trop tard », *AD* 67) .

Portée par une succession de phrases courtes en asyndète qui martèle le rythme de l'énoncé et qui confère à cet appel le sentiment d'urgence nécessaire à la réaction du lecteur, la dénonciation de l'action conjointe des institutions militaires, gouvernementales et religieuses passe ici par un jeu de parallèle syntaxique constant. En effet en les mettant sur le même plan grammatical, Mirbeau crée une équivalence stricte entre le soldat et le moine, entre les tribunaux et les églises : la bénédiction du moine répond directement à l'appel du soldat, la Patrie se confond avec Dieu et le rôle de la presse est associé à la protection gouvernementale.

Cette même violence aveugle est au cœur de « Contre l'infaillibilité du Sabre » : Pierre Quillard quant à lui s'y élève contre la violence du discours antisémitisme en fustigeant

[644] En référence aux violences antisémites qui eurent lieu en Algérie : rappelons que les actes antisémites les plus sanglants pendant l'affaire Dreyfus eurent lieu en Algérie en janvier 1898, où le bilan des émeutes a été de deux morts.

à la fois l'appel au meurtre qui sous-tend la campagne antidreyfusarde et l'instrumentalisation par les antisémites de Dreyfus devenu symbole de la trahison et bouc-émissaire de tout un peuple :

> Sans doute, jusqu'à ce jour, personne parmi les antisémites n'a osé formuler la seule solution logique, c'est-à-dire l'extermination ou tout au moins l'expulsion des quelques milliers de juifs qui vivent sur le territoire français. L'exemple cependant vint de haut : notre très respecté Petit Père le Tsar de toutes les Russies a chassé, comme un troupeau de bêtes lamentables, les israélites et les simples dissidents chrétiens des sectes non orthodoxes […]. Nous verrons peut-être le honteux spectacle des juifs et des protestants traqués dans les rues de Paris par les meutes catholiques, ainsi qu'ils le furent, ces jours derniers, à Marseille, Nantes et Rouen. En attendant, pour que les prophéties fussent accomplies une fois de plus, il était fort expédient que M. Alfred Dreyfus fut un traître et que l'on pût enfin traiter un juif de « Judas » autrement que par une métaphore outrageusement extensive ; il est nécessaire, pour la pleine satisfaction des âmes bien pensantes, que le *traître continue d'être le traître*. [645]

Quant à France, l'un de ses leitmotive dans son combat contre l'antisémitisme a été l'argument de la raison. En effet, ses textes sur l'antisémitisme ont essentiellement veillé à déconstruire le phénomène donné à voir le fruit de l'ignorance, qualifié de « passion furieuse » et de « manie barbare » : « L'antisémitisme est un préjugé barbare. Je ne crois pas qu'il dure en France, dans une société tolérante et polie, que la raison gouverne.»[646] De la même manière qu'il avait critique le cliché du « Syndicat », il s'enflamme sur la question de l'antisémitisme dans des articles virulents qui laissent éclater son indignation, comme dans ce texte écrit sous le choc de la tentative d'assassinat de Labori pendant le procès de Rennes, publié dans *Le Figaro* du 24 août 1899 :

> L'antisémitisme nous ramène aux moines de la Ligue. « La France aux Français ! » Ils veulent dire la France aux calomniateurs et aux bourreaux d'un innocent, la France aux faussaires impudents et maladroits qui la couvriraient de honte devant l'Europe si elle pouvait être rendue responsable de leurs crimes, la France aux camelots et aux souteneurs qui crient « Mort aux Juifs ! » la France aux assassins, la France à ces honnêtes gens, à ces bons

[645] P. Quillard, « Contre l'infaillibilité du Sabre », *art.cit.*, p. 356.
[646] A. France, *Œuvres*, t. III, p. 395.

chrétiens qui, passant devant Labori, abattu sur le chemin par une balle de révolver, détournèrent la tête[647].

D'un point de vue stylistique, c'est ici la reprise avec variation du célèbre sous-titre de *La Libre Parole* qui permet à France de décliner l'attaque injurieuse de ses ennemis, mêlant dans un cri de protestation enflammé à la fois des attaques directes et des syntagmes ironiques (il met ainsi sur le même plan « assassins » et « honnêtes gens »), créant par le mélange des tons l'effet d'un discours placé sous le signe de l'émotion et de l'oralité spontanée.

## 2. « Palinodies »

Mais la mobilisation contre l'antisémitisme a été pour plusieurs écrivains antidreyfusarde la prise de conscience nécessaire dans un combat pour la Justice.

Suite à la publication par les journaux nationalistes d'anciens textes des *Grimaces*, Mirbeau s'était justifié dans « Palinodies » (*AD* 159-164), renouvelant son revirement d'opinion à l'égard de « la question juive », après son premier texte « les Monach et les Juifs » du 14 janvier 1885 (voir supra). Dans ce texte, Mirbeau célèbre justement l'effort de libération face aux préjugés et idées reçues collectives et parfois anciennes, amorçant le travail de libération des esprits que mettra en scène Zola dans *Vérité* :

> La joie d'un homme qui n'est pas un politicien, qui ne sert aucun parti, ni aucune bande, ni aucun fonds secret, et pas plus Dupuy que Jules Guérin, pas plus Mandrin que Cavaignac, et Cartouche que Zurlinden, est d'acquérir chaque jour quelque chose de nouveau dans le domaine de la justice et de la beauté ! l'harmonie d'une vie morale, c'est d'aller toujours du pire vers le mieux. Devant les découvertes successives de ce qui lui apparaît comme la vérité, cet homme-là est heureux de répudier, un à un, les mensonges où le retinrent, si longtemps, prisonniers de lui-même, ces terribles chaînes de l'éducation, de la famille, des prêtres ou de l'Etat. C'est plus difficile qu'on ne pense d'effacer ces empreintes, tant elles sont

[647] *Ibid.*, p. 382.

> fortement et profondément entrées en vous. Il faut des efforts persistants qui ne sont pas à la portée de toutes les âmes. (*AD*, 161)

Qui plus est, ce texte sera l'occasion pour Mirbeau d'affirmer publiquement son affection envers celui qui sera l'une des cibles privilégiées de l'antisémitisme le plus virulent, c'est-à-dire Joseph Reinach, qui avait remis le 23 août précédent, sans reçu, les 40 000 francs dont Zola avait besoin pour payer ses diverses amendes :

> Et je saisis l'occasion qui m'est offerte – c'est la seule raison d'être de cet article – d'apporter à un homme que j'ai méconnu et que j'ai beaucoup attaqué, un témoignage public de mon affection et de mon admiration. C'est de M. Joseph Reinach, que je veux parler. […] Eh bien ! je l'ai vu, cet homme-là, j'ai vu son courage, tranquille et joyeux sous les huées et sous les menaces, son dévouement désintéressé, son amour acharné de la justice, son espoir qui, pas une minute n'a faibli. […] Et à mesure que je le connaissais et que je l'aimais, chaque jour, davantage, j'aurais bien voulu effacer de mon œuvre – si éphémère, si vite oubliée soit-elle – certaines pages méchantes, avec le remords de les avoir écrites. (*AD*,164)

Parmi les dreyfusards modérés, Gide n'était pas exempt de sentiments antisémites, mais ses écrits dévoilent l'évolution des idées reçues face à ce qui était à l'époque la norme. Ainsi, ses premières hésitations avant de donner son nom aux listes dreyfusardes ont été sous le signe de l'antisémitisme, comme il l'écrit à Marcel Drouin : face à Blum qui sollicitait sa signature, il écrit « J'avais refusé ; protestant, le Juif m'a fait peur »[648]. Mais dans sa lettre à Angèle, Gide prend des distances avec le cliché du « péril juif » et celui du syndicat et encourage, ainsi que l'avait fait Zola dans « Pour les Juifs », à surmonter la « peur du juif » : « On a parlé beaucoup de « péril juif » ; j'y ai cru tout autant qu'un autre ; mais cela, tant que l'excitation venait des juifs, tant que l'on pouvait sentir entre chaque pas d'habiles directions latentes ; je n'y crois plus, du jour où les transparences d'un Henry, les redoutables confiances d'un *** (pour nommer modérément), viennent grossir l'excitation plus que ne l'avaient su le faire tous les juifs aussi syndiqués qu'on voudra ; dès ce jour, la cause n'appartient plus aux

[648] A. Gide, 16 janvier 1898, « Lettres à Marcel Drouin (1895-1925) », janvier 2002, n°560, p. 15. M. Thomas écrit dans « le cas Valéry », *art.cit*. p. 109 que Gide, au même titre que Rouart, était « foncièrement antisémite ». S'il est possible que Gide partage certaines des idées de ses amis proches, on peut remarquer en revanche que ni sa correspondance, ni son *Journal* ne dévoile de tels sentiments, contrairement à P. Louÿs et E. Rouart, qui lui écrit que « Drumont est un prophète » et que le début de *la France Juive* est « beau comme du Balzac » (A. Gide et E. Rouart, *Correspondance,* p. 440.)

juifs ; ils sont absolument mangés par le nombre ; c'est à ce nombre d'être assez fort pour ne même plus avoir peur d'eux »[649].

Beaucoup plus tard, Gide évoquera une sensibilité à la justice humaine qui avait été éveillée chez lui lors de l'affaire, loin de l'antisémitisme ambiant :

> En ce temps l'affaire Dreyfus divisait la France et précipitait dans un même camp la presque totalité des juifs et grand nombre de protestants (de catholiques aussi, il va sans dire). […] Je me souviens de cette courte promenade que nous fîmes, à la tombée du jour, Mme Brandon et moi, sur ces hauteurs rocheuses qui dominent Saint-Raphaël. Nous parlions nécessairement de l'Affaire, car on y revenait toujours […] Soudain Mme Brandon s'arrêta et, posant sa main sèche sur mon avant-bras :« - Non, André, me dit-elle d'une voix sibylline, pas la charité : la justice. » Et je compris, je sentis que cette pure descendante des anciens juifs portugais, admirable représentante de sa race, exprimait ici, non plus seulement sa conviction personnelle, mais celle de tout un peuple opprimé. Ils signifiaient, ces quelques mots : « Nous n'avons que faire de votre charité. Gardez pour vous ces beaux sentiments chrétiens. Nous demandons seulement la justice ; rien de plus et nous serons satisfaits. Oui, c'est depuis ce jour que je compris l'opposition de ces deux éthiques et qu'en ces deux mots : Justice et Charité, s'affirmaient, s'affrontaient l'idéal juif et l'idéal chrétien.[650]

C'est la même déconstruction des préjugés antisémites dans la « Protestation » de *La Revue Blanche*, qui nie la réalité de l'antisémitisme à travers une ferme déclaration : « Il n'est pas vrai que les juifs soient une race et que le reste des Français soit une autre race, et qu'il y ait danger à ce que ces deux races cohabitent. »[651]

Mais parallèlement à l'éveil de cette conscience collective face à l'antisémitisme, les écrivains dreyfusards ont donc fait du combat contre l'antisémitisme un combat de Justice et d'Humanité, intégrant cette question dans leur discours idéologique commun. Tout comme le débat passa rapidement du terrain judiciaire au terrain philosophique, le discours de plusieurs dreyfusards passa rapidement de la question de l'antisémitisme à la controverse philosophique dans une bataille d'idée, s'élevant au-dessus de celle des antisémites et

---

[649] « Quatrième lettre à Angèle », *L'Ermitage*, novembre 1898, *Essais critiques*, p. 28.
[650] A. Gide, « Justice ou Charité », *Le Figaro*, 24 février 1945, p. 1-2 (A. Gide et E. Rouart, *Correspondance*, I, p. 428.
[651] « Protestation », *La Revue Blanche*, n° 112, 1er février 1898, vol. 15, p. 165 (P. Barrot et P. Ory, *op.cit.*, p. 270-271).

philosémites et opposant les droits de l'homme aux défenseurs de la société organique ; le droit naturel et l'universalisme au droit positif et particulariste.

Selon V. Duclert, c'est ce déplacement de la lutte contre l'antisémitisme vers le combat pour la raison et la justice qui autorisa les intellectuels juifs à rentrer dans le combat. C'est également un déplacement qui avait été amorcé par Bernard Lazare, qui avait tenté de mobiliser au-delà de la lutte contre l'antisémitisme en montrant toutes les conséquences de la condamnation arbitraire de Dreyfus. Il avait en effet lancé un appel aux « hommes pour qui la liberté et la justice ne sont pas des vains mots » : « Ils diront avec moi, car toute cause particulière devient générale, si l'on sait la regarder : il ne faut plus que d'aussi barbares coutumes judiciaires puissent substituer dans un libre pays. Il ne faut plus que désormais on puisse un matin saisir un homme, le retrancher du monde, étouffer sa voix, le condamner dans un cachot clos, sans que rien de ce qui le défend ou l'accuse puisse être connu au-dehors. La liberté de tous les citoyens se trouve atteinte par la façon atroce dont quelqu'un a été jugé, et c'est les défendre tous que d'en défendre un seul. J'ai défendu le capitaine Dreyfus, mais j'ai défendu aussi la justice et la liberté »[652]. Ainsi, le combat contre l'antisémitisme disparaît au profit d'une cause plus large qui englobe la lutte contre l'antisémitisme, celle de la liberté de chaque citoyen et de la justice dans la République. Il a compris que le combat ne pouvait se limiter à une lutte contre l'antisémitisme.

L'antisémitisme fut donc un élément central de la mobilisation dreyfusarde : point de départ de l'engagement de Zola, trait récurrent du discours antidreyfusard critiqué et attaqué par Mirbeau, la question de l'antisémitisme pendant l'affaire Dreyfus a également été le théâtre d'une évolution morale essentielle. En effet, alors que l'antisémitisme était érigé au rang de véritable doxa avant l'affaire, les écrivains dreyfusards qui étaient sensibles à cette question se sont publiquement opposés à un préjugé omniprésent, ont remonté le courant pour fustiger la frénésie antisémite de l'époque.

[652] Cité par V. Duclert dans « Les intellectuels, l'antisémitisme et l'affaire Dreyfus en France », *Revue des Etudes juives*, CLVIII, n$^{os}$ 1-2, 1999, p. 164.

# C. Les symboles du conflit : l'armée

Dans le débat d'idée qui a opposé dreyfusards et antidreyfusards, deux grands systèmes de valeur ont concrétisé l'antinomie entre les deux discours : alors que les dreyfusards plaçaient la science au centre de leur idéologie, tant pour les moyens que pour la valorisation de la question de la vérité, les antidreyfusards campèrent sur l'expression de leur attachement aux valeurs liées à l'ordre, à l'autorité et au respect de la justice militaire, dans une opposition entre science et armée, vérité et ordre.

Parmi les autres cibles privilégiées des dreyfusards dont les formes de la dénonciation varient d'un auteur à l'autre figure celle des autorités militaires[653]. Au même titre que l'idéologie de la vérité, l'attaque des autorités militaires se retrouve chez plusieurs écrivains dreyfusards, notamment chez France, Mirbeau, Quillard ou encore Zola, prolongeant un discours antimilitarisme qui était déjà présent avant l'affaire (voir supra). Mais l'antimilitarisme des écrivains dreyfusards a rapidement acquis aux yeux de leurs adversaires une dimension sacrilège : en effet, alors que l'armée, devenue « l'arche sainte » avait un

[653] L'antimilitarisme des écrivains amènera certains dreyfusards à critiquer cette tendance, à l'exemple de Gabriel Monod qui avait affirmé : « Je proteste contre le langage tenu dans les meetings révolutionnaires où, sous prétexte de défendre deux victimes innocentes, on soulève les passions populaires contre nos institutions militaires elles-mêmes, contre l'armée qui est la sauvegarde de notre sécurité à l'extérieur ». Sully Prudhomme et Ernest Lavisse donnent leur accord à cette déclaration.

caractère symbolique et sacré, les écrivains dreyfusards n'ont pas manqué de dénoncer cette sacralisation de l'armée et la saper par le biais d'une démythification méthodique.

## 1. La religion du sabre

Derrière le respect de l'armée prôné par les antidreyfusards, Zola avait critiqué la foi irrationnelle et immodérée dans un symbole d'autorité : dans sa « Lettre à Félix Faure », Zola évoquait le « sabre, le maître qu'on nous donnera demain peut-être » (*VM*, 121). Cette image sera reprise dans les pages de *la Revue Blanche* par Julien Benda, qui, dans « Notes d'un Byzantin », en spéculant sur les issues possibles du procès de Rennes rapprochait l'acquittement de Dreyfus de « conséquences désastreuses pour la religion du sabre », annonçant que « ses fidèles essaye[ront] de sacrifier Dreyfus à leur idole »[654].

Péguy reprit et amplifia cette comparaison des autorités à un paganisme obscur, se livrant dans « L'affaire Dreyfus et la crise du parti socialiste » à une réécriture biblique de l'affaire et évoquant les autorités sous la forme d'un récit de rites païens avant la nouvelle religion. Il parlait en effet du sabre comme d'une « divinité montante », de leur pensée comme d'une « religion» et présentait l'attitude devant la condamnation de Dreyfus comme un étrange rituel sacré mené par des antidreyfusards assimilés à des païens sanguinaires : « L'arrêt du conseil de guerre était un article de foi, ces mots « l'honneur de l'armée » devinrent une formule sainte, prête pour le latin des prochaines litanies. Et les fidèles désiraient pieusement massacrer les infidèles ». Dans cet article paru dans *la Revue Blanche*, Péguy reconstruisait le récit de l'affaire comme celui de l'histoire d'une secte et la possibilité de remettre en question l'accusation comme un sacrilège :

> L'accusation fut mystérieuse, obscure ; la condamnation fut mystérieuse, douloureuse à prononcer, car il est douloureux à Dieu de venger les injures qu'on lui a faites ; les vengeurs du dieu militaire ne parlaient de l'accusé, du condamné, du maudit qu'avec des périphrases dévotes et douloureuses dont il convient d'user pour désigner les sacrilèges ; la sanction fut

[654] J. Benda, « Notes d'un Byzantin », *La Revue Blanche* n°133, 15 décembre 1898, vol. XVII, p. 611.

extraordinaire, savamment cruelle, infernale autant qu'il est permis à de bons catholiques, simples créatures, d'imiter l'Enfer de leur Créateur. Dreyfus était devenu anathème[655].

Ainsi, la condamnation de Dreyfus, « injustice religieuse » est d'autant plus intouchable qu'elle est entourée de tout le mystère aveugle propre aux religions.

Au lendemain du procès de Rennes, Pierre Quillard assimilait également les audiences du procès à un rituel païen proche de la période pré-chrétienne, comparant la condamnation de Dreyfus à celle du Christ : « Les prêtres s'en allaient allègrement vers la messe ; ils s'empressaient de prier Sabath, dieu des Armées, ou son fils, le Juif galiléen pendu voilà tantôt deux mille ans, avec la bienveillante condescendance de Pontius Pilatus, procurateur de Judée, en son temps fonctionnaire subtil et honoré. Ils requéraient du Père terrible ou du Fils très doux le nouveau martyre d'un autre Juif, à peine décloué de son gibet et qu'il y fallait attacher derechef »[656].

## 2. L'écrivain démystificateur

Face à cette religion du sabre, les écrivains dreyfusards se sont avant tout attachés à un travail de déconstruction en règle : il s'agissait pour eux de s'attaquer au respect mystique de l'armée par le biais de la condamnation directe, de l'injure *ad personam* ou encore de l'humour, arme devenue redoutable dans les mains de Mirbeau.

Alors que Zola, dans « J'accuse… ! », la refusait catégoriquement : « baiser dévotement la poignée du sabre, le dieu, non ! » (*VM*, 121), les écrivains qui ont attaqué l'armée de la manière la plus virulente étaient Urbain Gohier, qui a mené une véritable campagne contre l'armée, ainsi que Pierre Quillard, qui dans « Contre l'infaillibilité du sabre », publié dans *le Mercure de France*, a élaboré une réflexion sur l'affaire Dreyfus et sur le rôle néfaste qu'y a joué l'armée : il y parle en effet de la tyrannie militaire et condamne violemment toute forme d'autorité : « Les méfaits de l'autorité apparaissent ici dans leur vraie

[655] C. Péguy, « L'Affaire Dreyfus et la Crise du Parti socialiste », *La Revue Blanche*, vol. 20, p. 128 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 228)
[656] P. Quillard, « Contre l'infaillibilité du Sabre », Octobre 1899, *art.cit.* p. 76.

lumière. Au nom de l'Armée, autorité sociale, au nom de l'Eglise, autorité dogmatique, un homme a été mis hors l'humanité ». L'armée est qualifiée de « caste dangereuse », « survivance d'âges barbares, conserve ses traditions et ses principes de horde conquérante : la discipline et la hiérarchie »[657].

Par opposition au travail de l'intellectuel, l'armée devient sous la plume des dreyfusards un symbole d'imbécillité et de force aveugle et brutale. Chez Mirbeau, l'armée se compose ainsi de « dégoûtantes brutes chargées de crimes », de « tortionnaires », de « faussaires », d'« assassins » ; ses chefs sont « sans honneur, sans pitié, sans justice » et n'ont qu'une envie : « descendre dans la rue pour mitrailler » (*AD*, 25). Dans un procédé classique de son écriture polémique, Mirbeau détourne les slogans antidreyfusards pour faire éclater aux yeux du lecteur la réalité de leur discours :

> Deux sergents de ville nous dévisagèrent indiscrètement et se mirent à nous suivre. Nous ne parvînmes à les éloigner qu'en criant plusieurs fois : « A bas la Justice !… Mort à l'innocence !… Vivent les coupables ! » - Ce sont de bons citoyens et de braves patriotes ! se dirent les sergents, rassurés… Laissons-les aller où ils veulent ! Ils vont peut-être chez notre Déroulède !… » (*AD*, 18) ou encore ces paroles prononcées par un officier : « il est temps que l'armée affirme enfin sa solidarité patriotique avec les faussaires et les traîtres ! » « Honorons le faux ! …soit !… Mais glorifions, mais déifions la trahison !… Mort aux Juifs ! (*AD*, 202).

Sous la plume des écrivains dreyfusards, l'armée est attaquée dans ce qu'elle représente de plus cher à leurs adversaires : sa dimension sacrée. Les chefs de l'armée sont ainsi tournées en ridicule, l'armée se trouve dépourvue de tout ce qui faisait son respect et les écrivains opposent la réalité d'une armée criminelle à l'image idéalisée du discours antidreyfusard. Ainsi, on peut lire dans « J'accuse… ! » : « Quel nid de basses intrigues, de commérages et de dilapidations, est devenu cet asile sacré, où se décide le sort de la patrie ! […] Ah ! tout ce qui s'est agité là de démence et de sottise, des imaginations folles, des pratiques de basses police, des mœurs d'inquisition et de tyrannie, le bon plaisir de quelques galonnés mettant leurs bottes sur la nation, lui rentrant dans la gorge son cri de vérité et de justice, sous le prétexte menteur et sacrilège de la raison d'Etat ! » (*VM*, 121)

Chez Mirbeau, les représentants de l'armée sont ridiculisés, déchus de toute gloire et de tout respect : « Hier statues de bronze, inébranlables et sonores, ils ne représentent plus, ce

[657] *Ibid.*, Février 1898, p. 353.

matin, que de pâles et inconsistantes effigies de papier mâché…Ils étaient partis de la veille, casqués, cuirassés, bottés, invincibles avec de grands mots et de grands gestes foudroyants, et les voici, maintenant, effacés, effarés, tout tremblants, qui bégayent lamentablement des si, des mais, des car, des « Attendons », des « Ne nous emballons pas », des « Restons dans la légalité » » (*AD*, 170).

Quant à Alfred Jarry, il se sert de l'humour et de la dérision pour réduire à néant toute respectabilité de cette institution. Dans ses écrits sur l'affaire il a négligé la question de l'innocence de Dreyfus pour se concentrer sur l'antimilitarisme, sa véritable cible privilégiée : l'armée devient l'armerdre, des soldats obéissent « pour remplir [leur] devoirs d'esclave ». Il se livrera à partir de 1901 à des « Spéculations » sur la question militaire dans les pages de *la Revue Blanche*, utilisant l'affaire Dreyfus comme allusion implicite : « Avec combien de faussaires l'Armée reste-elle intègre ? », demande-t-il, alors que dans d'autres textes de ce genre, il en vient à esquisser la « psychologie expérimentale » du militaire, considère que les officiers ne reculent devant la guerre que par « modestie, simple modestie »[658] et réduit l'expérience militaire à une pratique bourgeoise qui consiste à envoyer leurs fils « pendant un an ou trois, se livrer à des observations personnelles sur l'existence du soldat » et se vanter ensuite d'avoir "servi leur patrie avec honneur et fidélité " »[659].

Tout en opposant aux chefs de l'armée un antimilitarisme catégorique (« le dreyfusard hait la guerre et se ferait tuer contre elle » écrit-il dans *le Cri de Paris*), Jules Renard se livre à la même attaque de l'armée dans ce qui a trait à son honneur. Alors qu'il déclare dans son journal : « Je n'ai pas de respect pour nos chefs d'armée qu'une longue paix a rendus fiers d'être soldats ; […] j'ai assisté trois fois à des grandes manœuvres et que tout m'y a paru désordre, puffisme, inintelligence et enfantillage. Des trois officiers qui ont fait de moi un caporal ahuri, le capitaine était un médiocre ambitieux, le lieutenant, un petit bout d'homme à femmes, le sous-lieutenant, un jeune homme convenable qui a dû démissionner » (*J*, 471), dans « La caserne », il fait le portrait de militaires qui ne sont même plus militaires, incapables de se battre, opposant au mythe du soldat emblème de courage et d'héroïsme la réalité d'une caserne dans laquelle les militaires sont réduits au rang de grands enfants désoeuvrés :

---

[658] A. Jarry, « L'Affaire est l'affaire », *Le Canard sauvage*, 18 24 avril 1903 (*Œuvres complètes*, t. II, p. 427).
[659] Voir A. Jarry, « Protégeons l'armée », *La Revue Blanche*, 1er mai 1901, vol. 25, p. 50 (*Œuvres Complètes*, t. II, p. 293).

> Ceux qui n'ont jamais vu de près un soldat, s'imaginent qu'un soldat de caserne pense quelque fois à la patrie. Il ne pense même pas à la guerre. […] Lui, prisonnier de caserne, il se fait l'effet d'être un faux soldat, un soldat pour corvées, pour jeux qui ne l'amusent pas ; qui l'em… ; jeux de boxe, de trapèze, de bâton et même de fusil. Il joue à marcher, à sauter, à ramper, à courir sur place (vous voyez bien qu'il joue), à crier des commandements plus fort, plus fort ! à hurler m… mon c…, et à crever d'ennui[660].

De même, dans la protestation de *la Revue Blanche*, l'une des premières actions de cet engagement collectif a été la désacralisation de l'arche sainte. Refusant de traiter l'armée comme un objet sacré, vénéré, l'armée est réduite dans ce texte à des « ronds de cuir de l'Etat-Major », à une « bureaucratie militaire » ou encore à la « bureaucratie bottée ». L'autorité militaire y était frontalement attaquée : « Il n'est pas tolérable que des individus bottés à qui la nation a délégué la gestion de ses intérêts défensifs, par cela seul qu'ils ont ainsi entre les mains le mécanisme de la force que nous leur avons confié, se méprennent sur leur rôle jusqu'à se croire les maîtres quand ils sont des instruments », peut-on y lire[661].

Chez Zola et chez France, l'attaque de l'institution militaire passe par l'injure ciblée des chefs de l'armée directement tenus responsables de l'injustice faite à Dreyfus. Ainsi, Zola attaquera les chefs de l'armée dans sa « Lettre à M. Félix Faure » : il vise explicitement « Mercier, dont l'intelligence semble médiocre », « le général de Boisdeffre, qui paraît avoir cédé à sa passion cléricale », et « le Général Gonse, dont la conscience a pu s'accommoder de beaucoup de choses », mais c'est le commandant du Paty de Clam, frappé de « démence torturante », qui cristallise, à tort, toute sa verve (*VM*, 115). France fustigera dans son discours du 28 novembre 1898 « la haine intéressée de Mercier et de Boisdeffre », « la bêtise désastreuse de Zurlinden », « l'égoïsme tortueux et bas de Félix Faure », et les « ruses » et « violences de tous les criminels de l'Etat-Major » et le 3 décembre, parle du « trouble mental » de Mercier auquel il faut opposer « l'inébranlable raison. »[662]

Mais c'est la célèbre péroraison de Zola dans « J'accuse… ! » qui a livré le coup le plus sonore et le plus scandaleux à « l'arche sainte » : en accusant tour à tour tous les chefs de l'Etat-Major, Zola sait non seulement qu'il se met « sous le coup de la loi » qui puit les délits de diffamation, il s'attaque consciemment à la forteresse du discours antidreyfusard.

---

[660] J. Renard, « La caserne », *le Cri de Paris*, 20 novembre 1898 (L. Guichard, *op.cit.*, p. 56).
[661] « Protestation », *art.cit.*, p. 162 (O. Barrot et P. Ory, *op.cit.*, p. 266).
[662] *Trente ans de vie sociale*, t. I, p. 12.

Les écrivains dreyfusards portent donc un coup décisif au symbole fondamental du combat antidreyfusard et s'y attaquent justement en le dépouillant de son aura mythique. Il s'agit pour eux de rompre avec la sacralisation de l'armée : attaquer l'arche sainte, démystifier la « religion du sabre » pour y opposer un autre univers symbolique et mythique érigé autour des valeurs dreyfusardes.

Pris entre les deux partis, Romain Rolland avait décrit dans son *Journal* l'affaire Dreyfus sous l'aspect d'une lutte entre tous acteurs stigmatisés par les discours dreyfusards et antidreyfusards, refusant également les symboles des deux camps :

> Je voyais tomber tous les masques et s'affronter sur des tréteaux les vrais lutteurs : « *l'Armée, l'Argent, la caste militaire et la banque juive. La première représentait un idéal ancien, usé, rongé par les idées nouvelles, pourri de réaction menteuse et meurtrière. La seconde ne représente rien, ni dans le passé, ni dans le présent, qu'un nihilisme rapace et destructeur. Quelle est la pire ? Le combat est engagé, et toutes les issues sont également funestes. Le parti qui sera vaincu gardera toujours la défaite de la blessure ouverte et la haine* ». (*M*, 288)

S'élevant avec force contre ce qui constitue le pilier principal du discours antidreyfusard, les écrivains dreyfusards ont donc vigoureusement et dénoncé et déconstruit la représentation mystique de l'armée véhiculée par leurs ennemis. Opposant un foi rationaliste à cette vision symbolique, ils ont néanmoins eux-mêmes intégré leur discours dans un registre religieux, construisant parallèlement à l'univers symbolique qu'ils critiquaient un autre système de représentation mythique.

# D. Systèmes de pensée politiques : vers la réflexion politique

La réécriture mythique de l'affaire Dreyfus sous la plume des écrivains dreyfusards s'est intégrée dans la vision d'un idéal politique. En effet, au-delà du glissement du débat autour de Dreyfus vers des notions abstraites, liées au kantisme, au positivisme, à la défense des valeurs de l'ordre et de l'autorité, le dreyfusisme et l'antidreyfusisme ont respectivement été intégrés dans des systèmes de réflexion politique plus larges et plus construits. En effet, à côté de leur campagne de mobilisation pour ou contre Dreyfus, de nombreux écrivains ont développé une réflexion politique cohérente.

Autour de la bataille entre les dreyfusards et les antidreyfusards, il y avait la guerre entre les ennemis de la République et ses supporteurs. Ce qui était en jeu était le contrôle de l'Etat et des institutions. Ainsi, chaque parti se posait en défenseur soit de l'humanité, soit de la patrie, revendiquant de manière différente le même patriotisme. À ce titre, Péguy, dans *Le Journal du Loiret* écrivait : « Patriotes, c'est nous qui le sommes » et avant l'affaire, il avait affirmé aimer « l'armée républicaine et son souffle ardent de patriotisme »[663].

[663] C. Péguy, article du 22 octobre 1898, *L'action socialiste*, *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 331).

## 1. Socialisme : religion de la justice ; religion républicaine

Selon Simone Fraisse, le dreyfusisme a réuni tous « ceux qui ont cru qu'à travers le combat pour la justice, se forgeait une nouvelle société[664] ». En effet, le discours dreyfusard est profondément lié à un idéal politique au centre duquel se trouve l'idéal républicain. En effet, des valeurs de la Révolution française au socialisme, le discours dreyfusard a ouvert chez plusieurs écrivains un discours politique qui s'inscrit dans le prolongement de leurs articles polémiques. Si, comme l'ont souligné P. Ory et J.-F. Sirinelli, l'affaire Dreyfus a profondément gauchi l'évolution politique et culturelle du pays[665], elle eut également des répercussions sur l'évolution politique de plusieurs écrivains, notamment celles de Mirbeau, de France et de Péguy. Au-delà de la politisation des discours, l'affaire fut la crise de conscience qui conduisit de nombreux écrivains au socialisme : alors que le tournant politique pris par *la Revue Blanche* éloigna certains collaborateurs, tels qu'André Gide et Henri Ghéon, d'autres, tels que Léon Blum et Charles Péguy poursuivirent leur combat en adoptant une tournure politique plus radicale. Quelques années plus tard, Jules Renard, Octave Mirbeau et Léon Blum écriront dans *L'Humanité*, fondée par Jaurès.

Le dreyfusisme a été intégré chez de nombreux écrivains à une réflexion sur le socialisme, parmi lesquels Anatole France. Peu à peu, un socialisme s'est dégagé chez lui du dreyfusisme. Il a pris position et a témoigné au début de l'année 1898 ; à la fin de l'année, il se proclamait socialiste. France s'est rangé dans le groupe de Jaurès, qui considérait que l'Affaire était l'occasion d'entreprendre une réforme beaucoup plus profonde, qui concernait non seulement la justice militaire mais la justice en général et qui s'étendait à la structure de la société, gangrenée par le capitalisme. Pour lui, le débat autour de l'affaire Dreyfus a donc ouvert la voie vers une réforme de la société, dépassant le cas particulier de l'affaire Dreyfus et de sa valeur morale pour prendre parti sur le régime. Il se plaçait dans une lignée de philosophes et d'écrivains antidogmatiques, dont la préoccupation n'était pas uniquement sociale, mais morale au sens large. Des questions qui touchaient à notre civilisation avaient été soulevées : le racisme, le secret d'Etat, le devoir d'obéissance passive étaient mis en

---

[664] Simone Fraisse, « L'antidreyfusisme de gauche » (G. Leroy (dir.) *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 114).
[665] Voir *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours*.

cause, alors que Panama ne faisait que révéler une corruption publique. Dans une interview de France du 3 décembre 1898, dans *La Petite République*, il s'était d'ailleurs prononcé sur les conclusions à tirer de l'Affaire : « Certes, il en est une qui s'impose de prime abord, et je le dis très nettement, c'est la réforme du code militaire. On ne peut admettre que ce code subsiste tel qu'il est actuellement » et avait déclaré que « la justice est l'essence même de la République. La monarchie est fondée sur la force, elle ne tombe que si la force lui fait défaut […] Sa nature est d'être vraie, juste et généreuse ». Ainsi, à partir de l'automne 1898, France multiplia les discours pour la cause socialiste, à l'exemple d'un discours prononcé le 21 novembre 1899 dans lequel il avait exalté le pouvoir libérateur de la science et affirmé qu'il fallait « rejeter la société bourgeoise et ses chefs incapables de nous assurer la justice »[666]. Dans un discours prononcé devant un syndicat d'électriciens en 1906, France rappela le rôle de l'affaire dans son évolution politique : « Je vais vous faire en deux mots ma confession. C'est l'Affaire Dreyfus qui m'a conduit au socialisme. Il y a huit ans, quand je les appris de la bouche de Zola, les crimes de l'Etat-major m'ont rempli d'étonnement et d'horreur. Je n'ai pu me taire. J'ai été conduit ainsi sur le chemin des justes causes »[667].

France et Péguy avaient d'ailleurs placé leurs convictions socialistes et dreyfusistes dans la même lignée. Même si Péguy s'éloigna des socialistes après l'affaire, il avait placé son engagement dans le sillage d'un socialisme proche de Jaurès. En effet, il n'a cessé de revendiquer un idéal socialiste qu'il entendait défendre pendant sa campagne dreyfusarde, postulant par exemple : « Nous voulons, nous les jeunes socialistes, sauvez l'idéal socialiste »[668]. Sa conception politique liait étroitement socialisme et dreyfusisme, volets indissociables de sa réflexion politique : « Le dreyfusisme est un cas particulier du socialisme ; un socialiste qui ne serait pas dreyfusiste serait inconséquent ; un dreyfusiste qui n'est pas socialiste est un incomplet » écrivait-il en octobre 1898[669]. Pour Péguy, socialisme et dreyfusisme se complétaient à travers la notion de justice, formant deux aspects complémentaires d'un même idéal : « Nous avons été socialistes avant d'être dreyfusistes ; nous sommes à présent socialistes et particulièrement dreyfusistes ; […] Le socialisme est en un sens le recouvrement de la justice universelle, et le dreyfusisme est au même sens le

---

[666] Anatole France, *Trente ans de vie sociale*, I, p. 37. Il renouvela son geste les 28 novembre et 3 décembre 1898, aux Universités populaires et au Théâtre civique ; puis en décembre 1901, il fit des discours de propagande électorale à la ligue des droits de l'homme et d'autres aux réunions pour les élections législatives de 1902 ; et en 1904, au Trocadéro, à la manifestation organisée par le parti socialiste français.
[667] A. France, cité par J. Suffel, *art.cit*. p. 237.
[668] C. Péguy, « Lettre à Emile Zola », *L'Aurore*, 23 janvier 1898, *Œuvres complètes en prose*, t. I, p. 45.
[669] C. Péguy, *Le Progrès du Loiret* n°78 du 20 octobre 1898, *ibid.*, p. 120.

recouvrement d'une justice particulière »[670]. L'affaire Dreyfus était par ailleurs entièrement et intrinsèquement liée à la question de la révolution sociale : « Nous pensons que nous devons commencer la Révolution sociale par l'entier recouvrement de la justice dans l'affaire Esterhazy »[671]. Péguy a théorisé une approche personnelle du socialisme, mêlant réflexion politique à idéologie morale, comme le suggère la devise de ses cahiers, « La révolution sociale sera morale ou elle ne sera pas ». Si l'engagement socialiste de Péguy fut antérieur à l'affaire (voir supra.), l'affaire Dreyfus constitua néanmoins un virage politique chez le jeune Péguy : il ne cessera de défendre dans ses *Cahiers* un socialisme intransigeant et personnel, qui le fera qualifié d'anarchiste par Herr et qui le mènera peu à peu vers une pensée politique originale et divergente[672].

Même Romain Rolland inscrivit ses tendances socialistes dans le sillage de l'idéologie dreyfusarde : « Je suis fatalement entraîné dans le camp socialiste, et chaque jour un peu plus. C'est de ce côté en France que me viennent la plupart des sympathies ; et moi-même je sens le besoin de me rapprocher d'eux, parce que d'instinct eux et moi nous voyons que nous poursuivons une tâche analogue : eux, en politique, et moi en art.C'est le même écoeurement des mensonges et des conventions, le même besoin de la vérité, de la liberté, et de créer des formes nouvelles de la vie », écrivait-il à Malwida Von Meysenbug en 1901.[673]

## 2. Du dreyfusisme à l'utopie politique : la « Cité de nos rêves »

Le débat autour de l'affaire Dreyfus mena les écrivains vers une réflexion politique souvent proche d'une vision utopique : plusieurs écrivains, notamment Zola, Péguy et France, ont théorisé autour de la question de l'injustice faite à Dreyfus leur rêve d'une société idéale. Ainsi, dans sa « Lettre à Mme Alfred Dreyfus », Zola insistait sur le devoir de Justice auquel

---

[670]C. Péguy, *Le Progrès du Loiret* n°74 du 16 octobre 1898, en réponse à un article intitulé « socialistes et dreyfusards » (du 14 octobre) qui déplorait le ralliement à la cause dreyfusiste de Péguy et de Jules Riby (*Ibid.*, p. 118).
[671] Lettre de Péguy à M. G. Renard, dimanche 10 juillet 1898, *ibid.*, p. 1556.
[672] Sur la rupture avec Herr, voir G. Leroy, *Péguy, entre l'ordre et la révolution,* p. 104 et ss. ainsi que le chapitre 4, « Péguy rompt avec le groupe Herr », dans le *Charles Péguy* de Henri Guillemin (p. 105-146).
[673]R. Rolland, 17 janvier 1901, *Choix de lettres à Malwida Von Meysenbug*, p. 293.

la France devait s'adonner, parlant de « réhabiliter la France aux yeux des nations, le jour où elle cassera l'arrêt infâme, tel va être notre effort de chaque heure. […] Le lien social est dénoué, tout croule, dès que la garantie des lois n'existe plus » (*VM*, 175). L'idée d'écroulement de la société française faisait suite à un élan vers une utopie politique, cristallisé par la Révolution française. Zola soulignait ainsi dans la « Lettre à la jeunesse » le décalage entre un idéal politique et social et l'injustice soulevée par l'affaire Dreyfus : « Cent ans après la déclaration des droits de l'homme, cent ans après l'acte suprême de tolérance et d'émancipation, on revient aux guerres de religion, au plus odieux et au plus sot des fanatismes ! » (*VM*, 96). Ce décalage ouvrait sur le rêve d'une Cité idéale : « Une telle entrée en jouissance, pour la Cité de nos rêves, la Cité d'égalité et de fraternité ! », un rêve d'une société idéale qui se formulait par l'idée d'une construction collective qui attend la jeunesse française : « O jeunesse ! jeunesse ! songe à la grande besogne qui t'attend. Tu es l'ouvrière future… »

De même, l'affaire Dreyfus a été pour Péguy l'occasion de développer une utopie politique autour du socialisme et du dreyfusisme. Il évoqua à cet égard son idéal d'une cité socialiste : « Nous saluons comme les futurs citoyens de la cité socialiste les hommes de métier, les ouvriers manuels et intellectuels, en particulier les universitaires, qui ont quitté leurs travaux ordinaires pour travailler à l'entier recouvrement de la justice »[674]. Il développa longuement dans « Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse » le rêve de fraternité de cette cité idéale, annonçant « la cité dont nous préparons la naissance et la vie » : « La cité harmonieuse a pour citoyens tous les vivants qui sont des âmes », réunissant « tous les hommes de toutes les familles, tous les hommes de toutes les terres, des terres qui nous sont lointaines et des terres qui nous sont proches, tous les hommes de tous les métiers, des métiers manuels et des métiers intellectuels »[675]. Cette utopie socialiste condamnait les antidreyfusards au nom de la « loi socialiste » : « D'autres ont faibli, et quelques-uns ont failli, qui n'avaient pas encore été boulangistes : ceux-là aussi se sont mis hors la loi socialiste, hors la cité socialiste »[676]. Il dresse ainsi le tableau d'une société en marche vers un idéal emprunt de justice et d'intellectualisme : « Déjà les hommes de métier avaient pour cela quitté leur métier ; ouvriers intellectuels et ouvriers manuels, ouvriers de l'enseignement, de l'art, de l'écriture, s'étaient mis en route et marchaient droitement vers la simple justice »[677]. De même, dans la « Lettre du provincial », Péguy fit parler les enseignants, « maçons de la

[674] C. Péguy, « Lettre à Emile Zola », art.cit., p. 45.
[675] « Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse », *Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 55.
[676] C. Péguy, « De la récente action socialiste », *ibid.*, p. 46.
[677] *Ibid.*, p. 48.

cité prochaine, les tailleurs de pierre et les gâcheurs de mortier. […] Nous préparons la matière dont sont faites les renommées et les gloires publiques »[678]. Il dresse le tableau d'une société de travail idéalisé, évoquant « le travail désintéressé est celui que les citoyens font quand la vie corporelle de la cité est assurée ».

Anatole France évoquait la même perspective d'une cité future : il s'agissait pour lui d'une société de réconciliation. Il militait pour que l'esthétique soit déjà cette large vision d'une beauté qui ne se confine pas aux « beaux-arts ». Au Théâtre civique, le 13 avril 1900, il proclamait : « Il n'y a qu'un art qui est tout ensemble industrie et beauté, et qui s'emploie à charmer la vie en multipliant autour de nous de belles formes, exprimant de belles pensées. L'artiste et l'artisan travaillent à la même œuvre magnifique »[679].

## 3. L'idéal républicain

De plus, la vision idéalisée et utopique de la société des écrivains dreyfusards se fondait largement sur l'héritage de la Révolution française, à tel point que les références à cette période de l'histoire des idées devinrent pendant l'affaire Dreyfus un véritable topos. Ainsi, dans « Justice », Zola établit une parenté directe entre sa vision d'une cité idéale et les valeurs de la Révolution : « Ce sera l'achèvement de 89, la révolution pacifique des intelligences et des cœurs, la démocratie solidaire, libérée des puissances mauvaises, fondée enfin sur la loi du travail, qui permettra l'équitable répartition des richesses » (*VM*, 154). La révolution française et ses idées sont les références fondatrices qu'utilisent les dreyfusards de manière constante, comme dans la « Lettre à la France » : « Il s'agit désormais de savoir si la France est encore la France des droits de l'homme, celle qui a donné la liberté au monde et qui devait donner la justice » (*VM*, 132). De même, on peut lire dans « l'Hommage à Emile Zola » de *La Revue Blanche*, « L'arrêt rendu par la Cour condamne, en même temps que M. Zola, ce que subsistait de généreux dans les traditions françaises »[680].

---

[678] « Lettre du provincial », *Cahiers de la Quinzaine*, I, 1, 5 janvier 1900, *ibid*., p. 290.
[679] *Trente ans de vie sociale*, t. I, p. 53.
[680] « Hommage à Emile Zola », *La Revue Blanche* n°114, 1er mars 1898, vol. 15 p. 321 (O. Barrot et P. Ory, *op.cit*., p. 275).

Pour de nombreux dreyfusards, l'affaire Dreyfus était profondément liée à l'idéal républicain et mettait en jeu la défense de la République et l'héritage de 1789. Elle opposait des adversaires qui s'affrontaient depuis la Révolution, les partisans de la vérité, la justice et la liberté et les tenants de la raison d'état. France défendait en Dreyfus des idées qui lui étaient chères, telles que la Raison et la religion du progrès. Pour Gide, les écrivains antidreyfusards exprimaient des idées qui allaient à l'encontre de l'idéal politique français, dans l'héritage de la Révolution : « Un Rochefort, une Gyp, un Drumont, un Forain, un Déroulède »[681] ! Pauvre France ! si elle n'était représentée que par ceux-là, comment Dostoïevski eût-il pu dire, parlant d'elle : « Il s'agit du pays qui nous a donné la science, l'instruction, la civilisation européenne ? », demande t il dans la « Quatrième lettre à Angèle »[682].

Chez plusieurs écrivains dreyfusards, l'utopie politique était indissociable d'un anticléricalisme fortement revendiqué, notamment chez France qui avait, si l'on en croit les mots de Rosny, « une vieille rancune, presque maniaque, contre l'Eglise »[683]. Jules Renard nourrissait la même animosité : « Surtout détestait-il la religion. Il voyait en elle le symbole de la servitude et de la persécution et, républicain obstiné, il détestait toutes les formes de la réaction »[684]. Pour Zola, l'Eglise était le véritable symbole de la régression sociale et de l'impasse politique, et on peut lire dans sa « Lettre à la France » : « France, si tu ne te méfies, tu vas à la dictature. Tu vas à l'Eglise, tu retournes au passé, à ce passé d'intolérance et de théocratie, que les plus illustres de tes enfants ont combattu, ont cru tuer, en donnant leur intelligence et leur sang. […] N'est-ce pas le commencement de la croyance, que de recommencer l'intolérance du moyen âge, que de faire brûler les juifs en place publique ? » (*VM*, 106).

S'il est faux de penser, comme l'a fait Léon Blum, que l'affaire mena Jules Renard au socialisme[685], en revanche elle marquera une étape majeure dans son évolution politique, lui donnant l'occasion de porter allégeance à l'idéal républicain : « Le dreyfusard est républicain et qu'il met dans ce mot décrié un sens impérissable, car la République, dit M. Bergeret, est imparfaite mais elle est perfectible, et ainsi, pense le dreyfusard, elle peut faire le bonheur de

---

[681] Dans *La Revue de Paris* du 1er octobre 98, Barrès choisit cinq noms pour représenter la France.
[682] A. Gide, *Essais critiques*, p. 29.
[683] Rosny, *op.cit.*, p. 292.
[684] *Ibid.* p. 52
[685] Voir à ce sujet B. Stainmesse, « Jules Renard et la politique », in *Jules Renad*, p. 46-48 et Guy Thuillier, « Léon Blum et Jules Renard : quelques lettres inédites », *Mémoires de la Société Académique du Nivernais*, t.LXXII, 1980, p. 79-93.

l'humanité et elle le fera »[686], écrit il dans les pages du *Cri de Paris*. Ces convictions républicaines ne le quitteront pas, et il restera fidèle au même univers de valeurs réunissant laïcité, morale, pacifisme et un anticléricalisme qu'il affirmera par exemple dans une lettre à Gide : « Je suis anticlérical à fond […]. Je ne trouve aucun sens à un curé, *aucun, jamais*… Peu importe qu'on me confonde avec Homais… ».[687] Dans son cri d'indignation à la suite de la condamnation de Zola, Jules Renard se livre également à une véritable profession de foi qui substitue au culte de l'armée, l'idéalisation de la Justice. En effet, après avoir déclaré son absence de respect pour l'armée, il place son dreyfusisme sous l'égide d'un idéal utopique frôlant l'abstraction : « Je déclare que le mot Justice est le plus beau de la langue des hommes, et qu'il faut pleurer si les hommes ne le comprennent plus » (*J*, 471), profession de foi qui sera renouvelée dans les pages du *Cri de paris* : « Un dreyfusard, vois-tu, mon vieux Noël, c'est un homme […] qui croit à la Justice, une, indivisible, éclatante, avec des lettres qui tiennent tout l'espace »[688].

Ainsi, le dreyfusisme a été lié chez les écrivains à un discours plus large sur la société et sur les valeurs politiques de manière plus générale : l'affaire a été un moyen par lequel France, Péguy et Zola ont défendu un rêve socialiste, et ont placé leurs visées politiques dans l'héritage de la Révolution française.

Le débat autour de l'affaire Dreyfus est donc progressivement devenu la chambre d'échos des réflexions des écrivains des deux côtés, opposant des systèmes de valeurs politiques, idéologiques et philosophiques. Les termes de l'erreur judiciaire s'effacèrent rapidement derrière un conflit d'Idées qui convoquait l'héritage de la Révolution française et des Lumières, la philosophie kantienne ainsi que les pensées politiques socialistes et nationalistes. De ce fait, la bipartition entre ces deux systèmes politiques et ces deux univers de valeurs fut aux sources des idéologies modernes de la gauche et de la droite, bipartition à venir que Zola avait soulignée dans « Justice » : « Tous les partis politiques ont sombré, le pays s'est partagé en deux camps : d'une part, les forces réactionnaires du passé ; de l'autre, les esprits d'examen, de vérité et de droiture, en marche vers l'avenir. Ces postes de combat sont les seuls logiques, nous devons les garder pour les conquêtes de demain » (*VM*, 154).

---

[686] J. Renard, « Noël », *Le cri de Paris*, décembre 1898 (L. Gichard, *op.cit*, p. 65).
[687] J. Renard, Lettre à André Gide, 3 décembre 1909, à propos de *La Bigote*, cité par B. Stainmesse, *art.cit.*, p. 35.
[688] « Noël », art.cit., p. 65

# II. Le langage du combat : la littérature au service de la persuasion

Inscrits dans le combat collectif intellectuel, les dreyfusards ont donc défendu leur cause au nom d'un univers de valeurs commun. La dynamique collective de cette lutte politique émerge dans leurs textes de combat. En effet, alors que les écrivains dreyfusards partageaient l'univers de valeurs sur lequel ils ont construit leur discours polémique, on peut voir qu'il s'est également créé au sein de leurs œuvres une cohérence stylistique et littéraire, faisant de l'expérience dreyfusiste à la fois une aventure et une œuvre collectives.

Comme l'ont souligné H. Mitterand et P. Cogny, le texte de « J'accuse… ! » est ancré dans une tradition rhétorique : fidèle au schéma classique, composé d'une captatio benevolentiae, d'une narration, d'une démonstration puis d'une péroraison, le texte de « J'accuse… ! » analyse les faits et vise à convaincre[689]. Ancrés dans une tradition littéraire, les textes de l'affaire Dreyfus ont utilisé les armes et les techniques de la rhétorique classique dans un but avant tout polémique : pour Zola, comme pour Mirbeau, les articles publiés pendant l'affaire Dreyfus devaient convaincre, persuader, influencer les opinions et le cours des événements. Ce faisant, si les écrivains se sont situés dans cet héritage littéraire, la situation spécifique de l'affaire Dreyfus les a amenés à convoquer cet héritage pour mieux

[689] Voir P. Cogny, « La rhétorique de "J'accuse… !", *art.cit.* ; H. Mitterand, « Histoire, mythe et littérature. La mesure de J'Accuse !' », *art.cit.*, et « La parole et l'histoire : J'*Accuse* », *Zola. L'histoire et la fiction*, p. 239-249. Voir aussi A. Pagès, « La rhétorique de « J'accuse » » *art.cit.*, et « Lire 'J'accuse...!' », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, nº 72, 1998, pp. 55-64.

l'infléchir. Ainsi, la dimension collective de l'affaire a contribué à faire l'originalité de ce corpus littéraire polémique : tout en puisant dans une tradition de littérature engagée, le jeu d'influence et les échos qui se sont tissés entre les textes ont enrichi la vision et la représentation communes de l'affaire.

Ainsi, en poussant son « cri héroïque d'accusation », Zola s'est inscrit dans une tradition littéraire engagée : il a utilisé les armes de la rhétorique dans un combat politique, montrant de ce fait toute sa puissance de polémiste. De même, en s'engageant dans l'affaire, les écrivains ont intégré l'affaire Dreyfus dans un discours idéologique, mais ils ont également utilisé dans leur combat tout l'arsenal rhétorique persuasif dont ils disposaient. Ainsi, ils ont massivement adopté les outils littéraires comme armes de combat et ont contribué à inscrire l'affaire Dreyfus dans la littérature, consacrant cette dernière comme affaire littéraire non seulement par l'appartenance professionnelle de ses combattants mais par le talent et le savoir faire convoqué dans la mobilisation.

Mais dans l'engagement collectif que fut l'affaire Dreyfus, on peut voir en quoi l'impulsion donnée par Zola ne fut pas qu'un geste solitaire et isolé, mais que les écrivains qui se sont engagés dans l'affaire, c'est-à-dire Mirbeau, Péguy, Renard, France, Quillard ont été influencés par son acte ainsi que par son discours.

Ainsi, l'engagement collectif en faveur de Dreyfus a construit une chambre d'écho polémique dans laquelle les éléments d'une rhétorique classique se répondaient dans la construction d'un discours collectif. Si « J'accuse… ! » a profondément marqué la polémique dreyfusarde, à la fois par l'impact qu'il a eu sur le débat et sur les événements et par la force de son Verbe, on tentera de voir en quoi l'ensemble des textes de Zola ont progressivement influencé et façonné une littérature polémique dreyfusarde, donnant le ton d'une mobilisation sous le signe du combat intellectuel et idéologique, teintant le discours collectif d'images, de métaphores mais également d'un univers mythique qui sera collectivement repris et amplifié.

# A. Ethos

Les techniques de l'argumentation classique se sont doublées de ce qui fera la spécificité du discours littéraire et politique dreyfusard : un système idéologique sous-jacent ainsi qu'un ethos de l'écrivain défini à la fois par rapport à la figure émergente de l'intellectuel et par opposition au discours antidreyfusard. Comme l'a souligné A. Pagès, loin de la violence haineuse du discours antidreyfusard, Zola ancre son discours dans une idéologie, dans un combat pour des valeurs de justice qui refuse le principe de haine, une impulsion à laquelle seront fidèles les textes de la littérature polémique dreyfusarde. Loin des pamphlets virulents de la presse antisémite, héritiers d'une idéologie rationaliste, il s'agira pour les dreyfusards d'opposer l'argumentation à l'instinct, l'idéologie au discours de haine.

## 1. Un ethos de la sincérité

### a. La littérature à l'épreuve de l'engagement

Alors que la rhétorique a pour objectif de convaincre, de persuader et d'émouvoir, la posture adoptée par Zola dans ses textes polémiques est celle d'un éthos persuasif, fondé sur la sincérité, la bienveillance et la sagesse dans le sillage d'un idéal intellectuel.

Zola définira en effet cette posture dans sa « Lettre à la France », adoptant le rôle paternaliste de l'homme inquiet qui se penche sur le destin de la France, conformément à l'image du guide et du meneur de foule qu'il revendiquait : « Je me penche avec détresse sur cette mer trouble et démontée de ton peuple, je me demande où sont les causes de la tempête qui menace d'emporter le meilleur de ta gloire » (*VM*, 102).

En effet, en s'adressant au public dans sa déclaration au jury, Zola présentait sa qualité d'homme de lettres comme garantie de sa bonne foi politique : « Regardez-moi, messieurs : ai-je mine de vendu, de menteur, de traître ? » demande-t-il au jury lors de son procès, « Je n'ai derrière moi ni ambition politique, ni passion de sectaire. Je suis un libre écrivain, qui a donné sa vie au travail, qui rentrera demain dans le rang et reprendra sa besogne interrompue » (*VM*, 131), se démarquant à la fois du discours antidreyfusard l'assimilant à un « vendu » et à un « traître » et de l'attitude de passion sectaire affichée par ses ennemis tels que Drumont. Zola introduit ainsi la figure de l'écrivain engagé dreyfusard en opposant la posture du désintéressement aux clichés ou à la violence du discours antidreyfusard. Il a même utilisé son œuvre littéraire et sa qualité d'écrivain dans une perspective politique : l'écrivain était amené à garantir l'intégrité de l'acte politique, intégrant les deux facettes complémentaires d'une même cause.

Cette éthique de la sincérité, fondamentale aux yeux de Péguy, comme l'a montré G. Leroy[690], était incarnée par la figure de Zola. En effet, la foi dreyfusarde du jeune Péguy était fondée sur une éthique de désintéressement dans un souci de faire coïncider morale et action et pour Péguy le texte de « J'accuse », véritable chef–d'œuvre de la littérature engagée, révélait cette littérature de la « sincérité ». Dans « Les récentes œuvres de M. Zola », il théorisa cette alliance de littérature et de politique et voyait dans *J'accuse* l'usage du style au service de la persuasion et de l'ethos de sincérité, qualifiant cette lettre ouverte de véritable pamphlet poétique. En effet, pour Péguy, « l'ordonnance classique » de *J'accuse* « est un effet de la sincérité » : « Ses lettres comportaient de telles ponctuations et de telles métaphores que l'on pouvait se demander si la pensée en était toujours parfaitement ferme. Ces hésitations de la phrase et du langage figuré n'étaient que les premiers balbutiements non apprêtés d'une indignation qui éclate. […] La conclusion est sans aucun doute un des plus beaux monuments littéraires que nous ayons, et je me permets d'y insister »[691]. Ainsi, la valeur et la maîtrise littéraires de *J'accuse* deviennent arme de persuasion et ce texte acquiert pour Péguy une véritable perfection poétique : « Je ne connais rien […] qui soit aussi beau que cette architecture d'accusations, que ces *J'accuse* alignés comme des strophes ».

Péguy et Zola ont tous les deux adopté la posture du témoin, de celui qui avait vu avant de pouvoir raconter et guider. La récurrence du motif de la vision est révélatrice de la démarche dreyfusarde et de la posture de l'écrivain engagé : mi-ouvrier, mi-prophète, il est celui qui est descendu dans la rue et celui qui s'élève au-dessus des autres pour les instruire. Dans « Procès Verbal », la formule « Nous avons vu » revient en anaphore rhétorique au début de chaque paragraphe, faisant du témoignage et de la vision le principe de la connaissance empirique, la preuve de la sincérité de l'écrivain : « D'abord la presse. Nous avons vu la basse presse en rut, nous avons vu, plus haut, dans l'échelle, les journaux populaires, les journaux à un sou, ceux qui s'adressent au plus grand nombre et qui font l'opinion de la foule…Nous avons vu, enfin, la grande presse, la presse dite sérieuse et honnête…Nous avons vu cela » (*VM*, 84) alors qu'on retrouve la même insistance sur le motif de la vision et de la connaissance dans *l'Epreuve*, « Nous avons vu la foule, toute soûlée de haine », « nous avons vu la Chambre incohérente et bruyante désemparée », « nous avons vu sept officiers français, assemblés encore en conseil de guerre, acquitter par ordre un autre bourgeois », « nous avons vu douze bourgeois français, amassés en jury, soucieux de leurs

[690] G. Leroy, « Péguy lecteur de Zola », *Les Cahiers naturalistes,* XXVI, n° 54, 1980, p. 243.
[691] C. Péguy, « Les récentes œuvres de M. Zola », *Le Mouvement socialiste*, n°20 et 21 des 1er et 15 novembre 1899, *art.cit.* (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 245).

affaires, condamner par ordre un citoyen », « nous avons vu le ministre de l'Agriculture défendre le même "honneur de l'armée" »[692].

### b. L'apostrophe

Zola utilisait également l'apostrophe dans une optique à la fois persuasive et convaincante. Il s'agit pour lui d'instaurer un contact avec la foule qui reste à convaincre et d'interpeller, dans sa « Lettre à la jeunesse », une jeunesse trop passive : « Où allez-vous, jeunes gens, où allez-vous, étudiants, qui courez en bande par les rues, manifestant au nom de vos colères et de vos enthousiasmes, éprouvant l'impérieux besoin de jeter publiquement le cri de vos consciences indignées ? Allez-vous protester contre quelque abus de pouvoir ? Allez-vous redresser un tort social ? Allez-vous, pour affirmer la tolérance, siffler quelque sectaire de l'intelligence, à la cervelle étroite? Allez-vous crier, sous la fenêtre de quelque personnage fuyant et hypocrite, votre foi invincible en l'avenir ? » (*VM*, 91) Ici, l'accumulation des interrogations rhétoriques a une fonction nettement argumentative : en ouvrant sa lettre sur un espace de dialogue tronqué, Zola sollicite à la fois l'attention et la réaction du lecteur. En effet, alors que ce dernier est ici immédiatement et directement sollicité par l'auteur, la seule réponse attendue derrière ces questions est l'aveu de son égarement, de sa lâcheté et de son erreur. Utilisant le décalage entre la cause de la justice défendue ici et les protestations honteuses des antidreyfusards, Zola pousse à la prise de conscience.

Dans la suite de la lettre, l'apostrophe initiale laisse place à une grande adresse indignée : Zola y accumulait apostrophe, anaphore rhétorique, modalité exclamative, asyndète et usage de l'impératif dans un appel lyrique et poignant à l'action et à la mémoire :

> O jeunesse ! jeunesse ! songe à la grande besogne qui t'attend. Tu es l'ouvrière future […]. Jeunesse, jeunesse ! souviens-toi des souffrances que tes pères ont endurées, de terribles batailles où ils ont dû vaincre, pour conquérir la liberté. […] Tes pères ont donné leur intelligence et leur sang. […] Remercie tes pères, et ne commets pas le crime d'acclamer le

[692] C. Péguy, « L'Epreuve », *Ibid.*, p. 50-51.

> mensonge, de faire campagne avec la force brutale, l'intolérance des fanatiques et la voracité des ambitieux. La dictature est au bout. Jeunesse, jeunesse ! Sois toujours avec la justice. […] Jeunesse, jeunesse ! sois humaine, sois généreuse. (*VM*, 96 – 97)

Remplaçant l'interpellation initiale par la modalité impérative, Zola est ici celui qui dicte la ligne de conduite à adopter : fidèle au rôle de guide assigné par la posture intellectuelle, il invoque le devoir envers les « pères » qui ont fait leur sacrifice, préfigurant le rôle qu'il s'apprêtait à endosser avec « J'accuse ».

De même, dans sa « Lettre à la France », il usait à la fois de l'apostrophe et du tutoiement pour ancrer son invective dans un ton de reproche et de sollicitation accusatrice : « C'est à toi que je m'adresse, France, à la nation, à la patrie ! […] Comment ton peuple, France, ton peuple de bon cœur et de bon sens, a-t-il pu en venir à cette férocité de la peur, à ces ténèbres de l'intolérance ? » (*VM*, 101)

Dans ses deux premiers textes parus à *l'Aurore*, Mirbeau reprendra ce même appel à l'action et cette même volonté de persuasion : alors que Zola interpellait la jeunesse, Mirbeau s'adresse aux prolétaires et lance un appel aux ouvriers à qui Guesde disait de se désintéresser de la cause dreyfusarde, dans la même posture de l'écrivain venu rallier les foules à la cause de la Justice[693]. Ici, c'est le tutoiement qui révèle la proximité entre l'auteur et le lecteur et qui fonde une complicité nécessaire à l'influence de l'auteur sur l'opinion de ceux qui s'égarent : « Ne passe plus ton chemin, prolétaire… Arrête-toi… Tends l'oreille aux voix douloureuses, aux voix enfermées, aux voix suppliciées, qui te viennent, à travers la mer, du fond de la vérité en deuil et de la justice en exil ! Tu sentiras ton cœur se gonfler d'une pitié fraternelle. » (*AD*, 80) Et c'est la même invective dont se sert Mirbeau pour marquer l'urgence à l'action : « Tu commets un véritable crime, toi aussi, non seulement envers un malheureux qui souffre, mais envers toi-même, car vous êtes solidaires l'un de l'autre ». (*AD*, 77) Conformément à l'objectif de persuasion de ses articles de combat, Mirbeau place son lecteur au cœur de son discours et tend d'avantage à la réaction de l'autre qu'au développement argumenté de ses idées. Destinataire immédiat de la prose du polémiste, le lecteur est en effet sans cesse sollicité : l'auteur accumule les impératifs, formes verbales courtes et martelées : « ne passe pas », « arrête-toi », « tends l'oreille ». L'accent est mis sur

[693] Pour une approche stylistique de l'écriture polémique de Mirbeau, voir N. Lebras, « Pamphlet et discours », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°9, 2002, p. 141-144 ; Y. Lemarié, « Octave Mirbeau, l'Affaire et la littérature de combat », art.cit. et P. Michel, *Les Combats d'Octave Mirbeau*.

sa perception de la souffrance des autres et non sur la réalité de l'injustice : il s'agit des voix qui « te viennent », et de la pitié que « tu sentiras ». Les marqueurs personnels sont ainsi abondants et mis en valeurs par le décrochage syntaxique, comme c'est les cas pour les syntagmes « toi aussi », « mais envers toi-même », « l'un l'autre ». Dans « Trop tard », ce sont les interrogations rhétoriques martelées qui viennent solliciter l'attention et la réaction du lecteur : « Est-ce la loi ? Il n'y a plus de loi ? Est-ce le juge ? Il n'y a plus de juge… Qui donc les arrêterait ? » (*AD*, 71). Plaçant le lecteur au cœur de son effort de persuasion, Mirbeau puise donc dans le registre de l'émotion pour solliciter l'engagement attendu.

La voix de l'écrivain dreyfusard est donc avant tout celle qui appelle à la mobilisation : renouant avec la posture de l'écrivain engagé dont le rôle est d'éveiller les consciences et de les inciter à l'action, Zola, suivi par Péguy et Mirbeau, est celui qui se sert de sa connaissance pour guider la société égarée.

## 2. Docere

Enfin, le deuxième volet de l'ethos de l'écrivain construit pendant l'affaire est celui de l'enseignement : influencé par la figure émergente de l'intellectuel, l'écrivain dreyfusard est celui qui sait et qui peut rétablir l'opinion égarée sur le droit chemin. Facteur de cohésion du discours des écrivains, la figure de l'intellectuel émerge à la fois derrière la posture de l'écrivain qui se donne à voir comme guide venu apporter les lumières de sa raison et derrière la déconstruction d'un discours antidreyfusard, fruit de l'aveuglement et de l'ignorance.

### a. Métaphores intellectuelles

La figure omniprésente de l'intellectuel dans la littérature polémique dreyfusarde est liée à deux métaphores antagonistes récurrentes : celle de la lumière et de la maladie.

Pour faire suite à l'obscurantisme de l'ignorance antidreyfusarde, les écrits dreyfusards annonçaient l'avènement d'une nouvelle ère de lumière, faisant appel à un arsenal métaphorique figé afin d'illustrer leurs propos : ainsi revenaient sans cesse sous la plume des écrivains les mêmes images, telles que le motif de l'aveuglement. En effet, l'assimilation de l'écrivain dreyfusard avec la figure de l'enseignant, du savant, du détenteur de la vérité allait de pair avec le leitmotiv de la lumière que l'on retrouva tout d'abord chez Zola, puis chez les écrivains dreyfusards : « Ma seule inquiétude est que la lumière ne soit pas faite toute entière et tout de suite » (« Lettre à la France », *VM*, 109), alors que dans sa « Déclaration au Jury », il affirme vouloir les « inonder de la totale lumière dont [il] rêvait » avant d'ajouter : « la lumière, toute la lumière, je n'ai eu que ce passionné désir » (*VM*, 128) et dans « Justice », c'est la « lumière aveuglante de l'enquête » (*VM,* 153) qui a démontré la culpabilité de ceux que Zola avait accusés dans « J'accuse… ! ».

Ainsi, pour Zola, cette absence de lumière était assimilée à l'action antidreyfusarde et c'étaient les dreyfusards qui devaient ramener la lumière dans leur combat pour la justice et la vérité, érigeant de ce fait ces derniers en prophètes de la nouvelle religion : « Ceux de tes fils qui t'aiment et t'honorent, France, n'ont-ils qu'un devoir ardent, à cette heure grave, celui d'agir puissamment sur l'opinion, de l'éclairer, de la ramener, de la sauver de l'erreur où d'aveugles passions la poussent » (« Lettre à la France », *VM*, 102) ou encore « Nous avions charge de vérité, comme on a charge d'âme, […] nous ne voulions pas laisser éteindre entre nos mains la faible lueur, qui chaque jour grandissait » (*VM*, 148). Ce devoir était évoqué par Zola comme un devoir quasi religieux : il écrivit en effet dans sa « Lettre à la France » : « Il n'est pas de plus utile, de plus sainte besogne » (*VM*, 102) et évoquait leur combat « comme la petite lampe sacrée, qu'on porte par un grand vent » (« Justice », *VM*, 148).

Zola file cette métaphore dans sa correspondance privée : dans une lettre à Lucien Wolf datée du 11 mars 1898, il déplore l'état de la « France (…) aveuglée [qui] se retrouvera prochainement tout entière dans sa légendaire générosité » (*Corr. IX*, 170), à Elie Pécaut, le 28 mars 1899, il évoque « ce pauvre pays si déchiré, si aveuglé, en danger de mort » (*Corr. IX*, 445) et à Labori, le 1er février 1899, il accuse les antidreyfusards de vouloir « éteindre le soleil, [car] ils préféreraient l'éternelle nuit sur le monde, si elle devait couvrir leur crime. » (*Corr. IX*, 406).

L'image est reprise par Mirbeau qui opposera dans ses textes la lumière de la vérité « qui, chaque jour, jaillit par les fentes du boisseau » (*AD*, 67) à l'aveuglement des antirévisionnistes, qui marchent « dans ces ténèbres de jour en jour épaissies, sans autre lumière que celle de la lampe du lampiste Gribelin » (*AD*, 108). France, de son côté, annonce

en termes prophétiques l'avènement prochain de la « lumière » : « La lumière vient. Picquart triomphera dans la lumière », dit-il dans son discours du 3 décembre 1898.[694]

Parallèlement au rôle de l'écrivain dreyfusard, l'imagerie zolienne et dreyfusarde de la France malade, préfigurait le rôle de l'intellectuel libérateur. Alors que la « Lettre à la France » confirme le rôle de Zola d'éclairer l'opinion, la figure de l'écrivain dreyfusard venu sauver le peuple égaré d'un aveuglement certain ou encore guérir le pays du « poison de l'antisémitisme » intègre l'imaginaire collectif[695].

En reprenant la métaphore topique de la maladie, Zola a adopté la posture de l'écrivain médecin qui s'attache à guérir la France de ses maux. Après avoir posé le diagnostique de la France malade, évoquant les « petites taches [qui] apparaissent sur la peau : la mort est en vous. Tout ton empoisonnement politique et social vient de te monter à la face » (*VM*, 105), Zola parle de nettoyer « l'ulcère à fond » (*VM*, 199) et écrit que pour aider son pays, il « lui faisai[t] toucher du doigt ses plaies pour qu'il pût les guérir »[696]. Zola appuie également son argumentation sur une métaphore filée de la France empoisonnée : « Il révèle, avec une violence inattendue, la maladie dont nous souffrons. La presse immonde a dévoré la nation, et un accès de la perversion, de la corruption où elle l'a jetée, vient d'éclater l'ulcère, au plein jour » (« Procès Verbal, *VM*, 85), ou encore «Le poison est dans le peuple, si le peuple entier n'est pas empoisonné » (*VM*, 85) ; « Il y a forcément là un poison caché, qui nous fait délirer tous. Ce poison, c'est la haine enragée des juifs, qu'on verse au peuple, chaque matin, depuis des années. Ils sont une bande à faire ce métier d'empoisonneurs, et le plus beau, c'est qu'ils le font au nom de la morale, au nom de Christ, en vengeurs et en justiciers » (*VM*, 86).

Au-dessus de la foule aveugle et égarée, le poète, en l'occurrence lui, est donc celui qui doit montrer la voie et éclairer le peuple : « Pendant que mes ennemis s'acharnaient à m perte, moi, je donnais à mon pays les meilleurs, les plus sages conseils. Je lui faisais toucher du doigt ses plaies pour qu'il pût les guérir »[697]. En effet, l'écrivain est pour lui investi d'un véritable devoir sur l'opinion et Zola parle à ce titre d'un « devoir ardent, à cette heure grave, celui d'agir puissamment sur l'opinion, de l'éclairer, de la ramener, de la sauver de l'erreur où d'aveugles passions la poussent » (*VM*, 102). Dans sa « Lettre à la France », il s'assigne lui-même à cette mission et c'est la voix de l'écrivain qui est portée au secours d'une nation

---

[694] A. France, *Trente ans de vie sociale*, t. I, p. 12.
[695] Voir B. Laville, « Zola et ses représentations de l'Affaire » (*Les représentations de l'Affaire Dreyfus en France et à l'étranger*, p. 145-150).
[696] E. Zola, « Fécondité », *art.cit.*, p. 194.
[697] E. Zola, propos recueillis par Paul Desachy, *Le Rappel*, 4 avril 1898 (*Entretiens avec Zola*, p. 193).

empoisonnée : « Ah ! oui, de toute ma force, je leur parlerai, aux petits, aux humbles, à ceux qu'on empoisonne et qu'on fait délirer. Je ne me donne pas d'autre mission, je leur crierai où est vraiment l'âme de la patrie, son énergie invincible et son triomphe certain » (*VM*, 102). A l'égard de M. Brisson, il se présentait même comme justicier : « Vous venez de tuer l'idéal. C'est un crime. Et tout se paye, vous serez puni » (*VM*, 138).

On retrouvera chez Mirbeau le même imaginaire métaphorique assimilant l'état de la France sous le joug antidreyfusard à une maladie qu'il faut guérir, évoquant dans « Le coup de bistouri » : « la plaie augmente, se gangrène, purule… Et personne pour la débrider d'un coup de bistouri, pour y porter le fer rouge ! » (*AD*, 110)

### b. Le savoir contre l'ignorance

Péguy, Zola et Mirbeau partagent la même posture de l'écrivain enseignant. Ainsi, dans *l'Epreuve*, l'anaphore rhétorique au début de chaque paragraphe scandait l'étendue de la connaissance et du savoir de l'auteur. L'écrivain dreyfusard est celui qui connaît plus que les autres, qui détient le savoir au milieu de la foule ignorante : « Nous avons vu la Chambre incohérente et bruyante désemparée » ; celui qui s'est renseigné : « Nous avons lu dans les journaux que le président de la République […] ; nous avons lu dans les journaux et nous avons compris pourquoi la foule était ce qu'elle est devenue», celui qui pressent les événements : « nous avons senti que l'heure était solennelle »[698].

Notons que l'influence stylistique chez Péguy se double d'une cohérence idéologique. Dans ce texte, Péguy reprenait à la fois les mots de Zola dans lorsqu'il évoquait la «foule en rage » ainsi que la « presse immonde ». On trouve en effet chez l'un comme chez l'autre les mêmes formules convoquées pour critiquer le rôle de la presse antidreyfusarde dans l'opinion : dans « Procès verbal », on peut lire « D'abord la presse. Nous avons vu la basse presse en rut, battant monnaie avec les curiosités malsaines, détraquant la foule pour vendre son papier noirci » (*VM*, 84).

[698] C. Péguy, « L'Epreuve », *art.cit.*, p. 50-51.

Sans cesser de dénoncer le rôle néfaste de la presse antidreyfusarde dans l'égarement de l'opinion, notons chez Zola l'évolution de ses articles, dans lesquels les images deviennent de plus en plus noires, féroces et sauvages. Il amplifiait également à outrance l'image de l'affaire, devenue sous sa plume délire incontrôlable et débordements de ferveur. Dans « le Syndicat », il parlait de « la crise terrible, la folie publique à laquelle nous assistons » (*VM*, 78), dans « Le Cinquième acte », de « la démence pure », de « l'erreur aveugle » (*VM*, 165) et dans la « Lettre au Sénat », de « la démence des passions politiques et religieuses » (*VM*, 182). Chaque mot était teinté d'une dimension hyperbolique : « Et nous avons vu aussi, hélas ! le désarroi de la foule qu'ils ont pervertie, toute cette opinion publique égarée, tout ce cher peuple des petits et des humbles, qui court aux juifs d'aujourd'hui, et qui demain ferait une révolution pour délivrer le capitaine Dreyfus, si quelque honnête homme l'enflammait du feu sacré de la justice » (*VM*, 86). Il s'appuyait par ailleurs largement sur des tournures exclamatives : « Quelle confusion, quel bourbier sans cesse accru ! » ou encore sur des accumulations d'adjectifs péjoratifs, évoquant « des histoires ineptes, des commérages honteux, les démentis les plus impudents » (*VM*, 86).

Chez Mirbeau, l'écrivain oppose ainsi un discours de la raison aux hurlements des antidreyfusards : en effet, alors que l'auteur raisonne, parle calmement, la voix de ses ennemis n'exprime que la sauvagerie à laquelle ils sont réduits : ce sont « des cris », des « huées et des hurlements », (*AD*, 45, 49), des « hurlements de mort » (*AD*, 63), « un cri se lève de la foule ignorante et trompée » (*AD*, 240), c'est aussi le cri répétitif et invariable de l'officier, dans « les cris de l'année », « Mort aux Juifs » (*AD*, 202), qui symbolise la dimension monomaniaque du discours antidreyfusard qui ne cesse de répéter sans variation les mêmes insultes ; ou encore, Meyer, « la bouche tordue, les yeux injectés de sang, […] hurla » (*AD*, 154), Millevoye « gesticule, crie, dénonce, menace » (*AD*, 101), Drumont et Déroulède hurlent (*AD*, 130, 132) et les voix de ceux qui ont signé les listes « Henry » « vocifèrent, hurlent les cris abominables de : « Vivent les faussaires !… Vive les traîtres !… Vivent les assassins !… A bas la patrie ! » (AD, 191) A ces hurlements, l'écrivain dreyfusard répond toujours calmement et posément, il « dit amicalement » (*AD*, 154), il « répond avec une douceur simple », (*AD*, 45).

Derrière le combat intellectuel, les écrivains dreyfusards partagent donc la même idéologie rationaliste qui s'oppose au motif devenu topique de l'aveuglement et de la démence antidreyfusarde. Alors qu'ils se donnent à voir comme les porte-parole de la raison

et de la connaissance, les représentations de leurs adversaires puisent dans le registre de la brutalité, de la bestialité et des croyances primitives. La foi dans la science héritée du discours intellectuel sera donc l'un des principaux axes du discours des écrivains dreyfusards, arme de combat contre les représentations naïves et simplistes d'antidreyfusards.

### c. Le discours de la méthode dreyfusarde.

L'usage d'un vocabulaire et d'une démarche scientifique pour aborder la question participe de cette dynamique. Cette foi dans la raison constitue l'un des principaux axes de cohésion du discours intellectuel. En effet, il existe une réelle unité du discours dreyfusard autour de cet univers de valeurs : l'importance de la vérité, l'étude du procès Dreyfus selon les règles scientifiques, le libre examen se retrouvent dans de nombreuses déclarations parfaitement cohérentes, présentes aussi bien chez France que chez Zola ou chez les dreyfusards tels que Duclaux, Grimaux ou Scheurer-Kestner. Quant aux valeurs morales, elles découlent de cette méthode : la lutte pour le droit, pour la justice s'inscrivent dans une éthique kantienne. Mais ce rationalisme hérité des Lumières n'a rien de mystique et se veut au contraire arme opposées aux représentations mystiques antidreyufsardes. D'après Pascal Ory, les dreyfusards furent les premiers à poser les termes philosophiques du débat, en opposant les termes de Vérité et de Justice (sujets kantiens attachés à l'universel) aux valeurs sociales de la patrie et de l'armée défendues par les antidreyfusards. Le rôle et l'importance des savants dans la mobilisation dreyfusarde n'est plus à démontrer[699]. Ajoutons simplement que, du côté des écrivains, cette présence d'un discours scientifique dans l'appui et la légitimation de leur cause viendra infléchir le discours des écrivains : se prévalant d'une caution scientifique commune au discours dreyfusard, les écrivains reprendront, dans le sillage du mouvement des intellectuels, l'opposition entre vérité « prouvée scientifiquement » et les vérités « relatives » défendues par Barrès.

[699] Voir les travaux de V. Duclert, « De l'engagement des savants à l'intellectuel critique : Une histoire intellectuelle de l'affaire Dreyfus », *art.cit.*, de C. Charle « La science et les savants : le début de l'âge d'or ? », art.cit., et de M. Rebérioux, « Histoire, historiens et dreyfusisme », *Revue historique,* avril-juin 1976, p. 407-432.

Les écrivains dreyfusards opposent donc leur rationalité au discours antidreyfusard tenu responsable de l'égarement des esprits. Ainsi, il s'agit pour ces intellectuels de remplacer par le discours de la vérité leurs fables, leur « roman-feuilleton » qui a servi à aveugler l'opinion, les mythes de l'affaire tel qu'ils étaient véhiculés par la presse antidreyfusarde[700].

On connaît grâce à l'ouvrage de P. Boussel, *L'Affaire Dreyfus et la presse,* la construction progressive dans la presse d'une affaire envahie par le délire imaginatif et purement fantaisiste. Dans la presse, l'affaire se présenta comme les épisodes successifs d'un grand roman-feuilleton, adoptant de plus en plus l'allure d'une fiction littéraire. Entre l'affaire Dreyfus et l'affaire Esterhazy, l'une manquait de faits devenait de plus en plus littéraire, mystique et la deuxième était montée comme une intrigue policière. Les interprétations fantaisistes se multipliaient et on vit la publication d'une suite de fausses nouvelles ou encore la reprise et la création de mythes représentés de manière collective.

## 3. « Les machinations d'un cerveau fumeux »

### a. « Examinons-le, ce syndicat »

Sensible à cette dérive fictionnelle de l'affaire alimentée par la presse antidreyfusarde, Zola se livre dans « le Syndicat », à une réécriture cynique de cette tendance au délire : il déconstruit le discours antisémite en passant chaque idée reçue au crible de la raison. Zola entame ainsi une déconstruction méthodique des clichés antisémites : « Examinons-le, ce syndicat » (*VM*, 76), annonce-t-il dès le début de l'article. L'opposition entre la parole réfléchie de l'auteur et l'aveuglement de l'opinion est d'autant plus marquée qu'avant de proposer d' « examiner » ce syndicat, Zola retrace l'histoire, non de l'affaire Dreyfus tel qu'il le fera dans « J'accuse… », mais du « roman feuilleton », de la suite clichés et de mythes du discours antidreyfusard : il s'agit donc de rompre avec le discours de l'erreur et de la folie

[700] Voir A. Pagès, « L'affaire Dreyfus comme roman-feuilleton » (*Il Terzo Zola. Emile Zola dopo i « Rougon-Macquart* , pp. 447-455).

imaginative. Zola évoque ainsi, avant de la déconstruire, la figure devenue mythique du Juif-traître : « Il devient le traître, non plus un homme, mais une abstraction, incarnant l'idée de la patrie égorgée, livrée à l'ennemi vainqueur » (*VM*, 75) ; utilisant ponctuellement et ironiquement adverbes et locutions qui viennent souligner la dimension stéréotypée de ces accusations infondées : « Et , comme il est juif, *c'est bien simple*, les juifs qui sont riches et puissants, sans patrie *d'ailleurs*, vont travailler souterrainement, par leurs millions, à le tirer d'affaire, en achetant les consciences, en enveloppant la France d'un exécrable complot […]. La famille du condamné, juive elle aussi *naturellement*, entre dans l'Affaire » ; avant de verser dans le registre du roman policier : « C'est une vaste entreprise ténébreuse, des gens masquées, de fortes sommes remises dans la nuit, sous les ponts, à des inconnus, de grands personnages que l'on corrompt, dont on achète la vieille honnêteté à des prix fous » (*VM*, 75). Au terme de sa réflexion, il aboutit donc à une vérité irréfutable : « Est-ce que l'évidence n'est pas complète, d'une clarté de plein jour ? » (*VM*, 77) De même, il entend amener les français à la vérité par un cheminement scientifique. Dans la « Lettre à la France », il affirmait l'avènement inéluctable de la vérité : « Malgré les mauvais vouloirs, chaque pas en avant sera fait, mathématiquement » (*VM,* 102), empruntant une formule qu'il avait déjà utilisée dans « Procès Verbal » : « J'ai dit que la vérité était en marche et que rien ne l'arrêterait. Un premier pas est fait, un autre se fera, puis un autre, puis le pas décisif. Cela est mathématique » (*VM*, 88).

### b. Un roman-feuilleton extravagant

Ailleurs, il raillera derrière l'acharnement antidreyfusard la simplicité de leur vision de l'affaire : « La révision du procès, mais c'était l'écroulement du roman-feuilleton si extravagant, si tragique, dont le dénouement abominable a lieu à l'île du Diable ! » (« J'accuse… ! », *VM*, 119).

Fidèle au rôle qu'il s'était assigné dans la « Lettre à la France », Zola dénonce les mythes et les erreurs de ce roman-feuilleton saugrenu au nom de la « raison » : devant les mensonges de l'Etat-Major, « d'un comique intense et d'une parfaite bêtise » (*VM*, 103), il s'écrie « ma raison se révolte davantage » (*VM*, 101) ; dans « J'accuse… ! », il oppose aux

« intrigues romanesques », aux « moyens des romans-feuilletons » de du Paty sa propre démonstration de l'erreur judiciaire ; dans la « Déclaration au Jury », il défend son récit de la vérité contre les contes répandus dans l'opinion (« Vous connaissez la légende qui s'est faite » (*VM*, 129) et évoque « ce conte de nourrice » « enfantin et imbécile » (*VM*, 130) auquel il ne faut pas croire).

De tous les écrivains de l'affaire Dreyfus, c'est Anatole France qui a mené avec le plus de constance son combat contre les antirévisionnistes au nom de valeurs scientifiques et rationalistes. Citons à titre d'exemple une lettre de M. Bergeret dans laquelle il condamne la naïveté primitive des représentations antidreyfusardes de la situation. Il commence tout d'abord par railler leurs représentations manichéennes et mythiques pour mieux souligner le décalage qui existe avec la rationalité dreyfusarde :

> Pour certaines sociétés, où la vie intellectuelle est médiocrement active, le nom de Dreyfus, les noms de ses défenseurs et ceux de ses accusateurs représentèrent, non plus des personnes humaines, mais de mauvais génies et de bons génies, les figures et les symboles d'un foi très naïve, très sincère, dualiste comme le sont toutes les explications primitives de la nature. L'Affaire devint une révélation surnaturelle, une apocalypse[701].

Dans cette lettre, France oppose la rationalité dreyfusarde à la vision « théologique » des antidreyfusards et déconstruit leurs chimères au nom de la Raison : « Un tel état d'esprit fait obstacle assurément à la diffusion de la vérité rationnelle, car ceux qui ont reçu des révélations d'en haut sont peu accessibles aux preuves scientifiques ». Puisant dans le vocabulaire du conte pour mieux discréditer ses ennemis (notamment à travers la référence aux « génies »), il évoque les représentations de ses adversaires en termes de « légende naïve et féroce », de fables élaborées « dans les régions à demi obscures de la pensée collective »[702], mais c'est un discours prononcé le 3 décembre 1898 qui illustre à quel point le combat de France fut avant tout celui de la raison, érigée en valeur suprême de son idéologie dreyfusarde : « Quelle force opposons nous à nos adversaires ? Quels moyens employons-nous pour obtenir satisfaction ? La force de la pensée, la puissance de la raison. La pensée, un souffle, mais un souffle qui renverse tout. La raison qui, combattue et méprisée, finit toujours par prévaloir, parce qu'on ne peut vivre sans elle. Nous aurons raison, parce que nous avons

[701] A. France, *Œuvres*, t. III, p. 388.
[702] *Ibid.*, p. 388-390.

raison »[703]. La dimension oratoire de ce discours découle de sa construction sous-tendue par la figure de l'épanode. Marque formelle du discours analytique qui procède par rajouts, autocorrections, cette forme d'amplification, portée par le rythme de la phrase à l'ampleur croissante donne un souffle oratoire au discours et entre en résonance avec les figures convergentes, notamment l'antanaclase finale (entre la Raison et le syntagme figé « avoir raison ») et le polyptote (aurons / avons).

### c. La science contre l'armée

Cette foi en la Raison, véritable force intellectuelle qui devait préserver les dreyfusards de l'erreur dans laquelle s'enfonçaient leurs adversaires, a été utilisée comme une arme absolue contre la religion du sabre, foi irrationnelle dans le symbole militaire.

Parmi les écrivains dreyfusards, Zola fut celui qui construisit avec le plus de constance cette opposition fondamentale entre la science et l'armée. Dans « J'accuse… ! », Zola opposait l'obscurantisme prôné par la religion du sabre aux lumières de la science : « C'est un crime, que de faire du sabre le dieu moderne, lorsque toute la science humaine est au travail pour l'œuvre prochaine de vérité et de justice » (*VM*, 121). L'opposition entre soldats et savants deviendra ainsi le conflit symbolique de l'affaire Dreyfus, les savants étant les défenseurs de la vérité et les soldats les garants de l'ordre. Dans « Impressions d'audience », Zola qualifia l'affaire Dreyfus de conflit entre « savants et soldats » : « Et voilà pourquoi sans doute le spectacle a été si poignant dans cette cour d'assises, où se sont heurtés des soldats et des savants. Les soldats, n'était-ce point hier une théocratie s'appuyant sur le glaive ? les savants, n'était-ce pas demain, l'espoir de plus de vérité et de plus de justice ? Et si cela même ne devait se réaliser que dans un siècle, ou deux encore, qui donc ne sent pas que nous allons à cette vérité, et à cette justice, et qui donc oserait ne pas se mettre du côté de cet espoir du travail, de la paix, de l'intelligence enfin maîtresse du bonheur universel ? » (*VM*, 246). Zola adoptait volontiers la posture du savant et a mené l'ensemble de sa campagne pour Dreyfus dans une optique scientifique : il s'agissait pour lui de faire de l'affaire Dreyfus un

[703] A. France, *Trente ans de vie sociale*, t. I, p. 12.

exemple d'enquête scientifique de la vérité, d'aligner une procédure judiciaire sur une idéologie positiviste : « J'ai voulu simplement élargir l'action humaine de demain, en ne la confiant à aucune formule, à aucun groupe, en la remettant à la science, je veux dire à la connaissance totale des êtres et des choses » (*Corr. IX*, 177), écrit-il à Eugène Fournière le 19 mars 1898. Il opposait donc l'esprit scientifique, éclairé et tourné vers l'avenir, à l'esprit antidreyfusard obscurci et dans l'erreur. Ainsi, dans sa « Lettre à la Jeunesse », il interpellait la jeunesse au nom des valeurs de la science : « Allez-vous, pour affirmer la tolérance, siffler quelque sectaire de l'intelligence, à la cervelle étroite, qui aura voulu ramener vos esprits à l'erreur ancienne, en proclamant la banqueroute de la science ? » (*VM*, 91). Comme l'a démontré V. Duclert, le fait d'avoir fait citer savants et experts à son procès inscrit la lutte de Zola dans une perspective scientifique : ce sont les savants qui par leur démonstration viendront apporter les preuves dont parle Zola dans son article[704]. Le texte de l'écrivain et le discours des savants ne sont que les deux facettes d'une même démonstration, l'une appelant au débat public dans lequel viendra éclater la vérité du discours de l'autre. Barrès à ce titre railla les prétentions scientifiques de Zola : « C'est un brave homme », écrit-il, « Il avait publié le matin un article d'ailleurs absurde sur Dreyfus. Et il disait de sa démonstration : c'est scientifique, c'est scientifique… C'est ce même mot que si souvent, dans le même sens j'ai entendu employer par des niais, non par des menteurs, mais des illettrés de réunion publique »[705].

L'ethos adopté par l'écrivain dreyfusard dans ses articles de combat en faveur de la révision du procès de Dreyfus découle donc directement de la figure émergente de l'intellectuel : en effet, oscillant entre une figure paternaliste, telle que celle adoptée par Zola dans sa « Lettre à la jeunesse » et une figure de guide d'une jeunesse égarée, le discours dreyfusard puise dans l'image du savant à la fois pour asseoir la légitimité de ses démonstrations et pour renforcer la valeur argumentative de ses discours.

---

[704] Voir par exemple V. Duclert, « Le procès de Zola en 1898. L'accomplissement de 'J'accuse...!' », art.cit.
[705] M. Barrès, *Mes Cahiers*, I, p. 258 et 230.

# B. Pathos et persuasion

## 1. La parole pamphlétaire : de l'indignation à la force de conviction

Au service de cette volonté de persuasion, la forme est esthétiquement calculée : disposant d'un arsenal rhétorique, Zola a prouvé à la fois sa maîtrise stylistique et la force de son verbe utilisé pour émouvoir, faire ressentir l'urgence du moment et l'action à suivre.

On peut rapprocher à ce titre le style polémiste de Zola et de Péguy, qui partageaient à la fois le discours idéologique mais également certaines constantes stylistiques. Comme l'a souligné G. Leroy, tous deux ont ancré leur combat dreyfusard dans le style épique : le martèlement des phrases, les figures rythmiques, les parallélismes syntaxiques et morphologiques révèlent l'influence certaine de Zola sur le jeune Péguy.

Ce sont sans doute les modulations de la phrase, chez Zola mais également chez Mirbeau, qui viennent rythmer un phrasé et donner une oralité qui apporte au texte sa puissance de suggestion, de persuasion et sa force. Ainsi les articles de Zola sont marqués par le passage de la phrase brève, des tournures exclamatives qui expriment l'indignation ou l'émotion (« Ah ! qu'il a été grand et sage ! », (*VM*, 69) ; « Quelle confusion, quel bourbier sans cesse accru ! » (*VM*, 86)), aux argumentations étayées et développées, des démonstrations aux dénonciations enflammées. Véritable constante stylistique de Zola dans ses articles de combat pour Dreyfus, la phrase est traversée d'un souffle oratoire soutenu par ces rythmes ternaires ou binaires. Les figures de rythme et de répétitions viennent ainsi

donner au texte la marche d'un discours prophétique : parmi les figures récurrentes, on peut citer les effets de rythme créés par la suppressions de la coordination (asyndètes) doublées des homéoptotes, notamment lorsqu'il évoquait « la nation égarée, affolée de mensonges » (*VM*, 172) et « la jeunesse trompée, égarée, lâchée »(*VM*, 94), ou encore dans un effet d'amplification, il évoque « l'expansion naturelle, lente, invincible de toute erreur judicaire », et le travail acharné d' « hommes de conscience [qui] sont conquis, sont hantés, se dévouent de plus en plus obstinément » (*VM*, 93). Il multipliait également l'usage du rythme ternaire que l'on retrouve dans tous les articles publiés dans cette période : dans la « Lettre à la Jeunesse », « Aucun peuple n'a traversé une heure plus trouble, plus boueuse, plus angoissante » (*VM*, 95), et s'indigne qu'on appelle Scheurer-Kestner « Lui, un vendu, un traître, un insulteur de l'armée ! » (*VM*, 95) ; dans « Procès Verbal », un spectacle « si lamentable, si cruel, si dur » (*VM*, 87), et surtout le cri de ralliement « pour l'humanité, pour la vérité, pour la justice » (*VM*, 138) auquel s'opposent ceux qui courent « à leur perte prochaine, inévitable, irréparable », dans la « Lettre à M. Brisson ».

On retrouvait en effet les mêmes constantes stylistiques chez Péguy, corrélées à la même volonté d'émouvoir et de persuader. On peut remarquer que dans *L'Epreuve*, Péguy liait l'hypozeuxe (ou parallélisme syntaxique) et la polysyndète (ou multiplication des liens coordonatifs), reproduisant un style biblique :

> Nous avons vu la foule, toute soûlée de l'injustice qu'elle avait bu se ruer contre un homme injustement condamné. Et nous avons connu que la foule n'est pas socialiste. Nous avons vu la foule, toute soûlée de la haine qu'elle avait bue, se ruer contre un malheureux. Et nous avons connu que la foule n'est pas chrétienne. […] Nous avons vu la foule se ruer à tous contre un. Et nous avons connu que la foule n'est pas française[706].

En calquant ainsi son écriture sur celui des textes fondateurs chrétiens, il adoptait la posture du prédicateur et établissait un prolongement entre son écriture et l'inscription de l'affaire Dreyfus dans un univers religieux.

Ainsi, les traits d'écriture de Péguy renouent avec les rythmes binaires et ternaires privilégiés par Zola, comme le montre par exemple cette note d'introduction d'un recueil d'articles et de discours de Jaurès :

---

[706] C. Péguy, *Œuvres en prose complètes*, I, p. 50.

> Ce livre […] a une portée plus haute, une force plus efficace et une valeur plus durable qu'une œuvre de simple polémique. Il montre avec évidence, il montre une fois pour toutes, il montre pour l'histoire à venir, il démontre pour tout homme de bonne foi comment le faisceau d'indices, de présomptions, d'erreurs coupables, de mensonges criminels qui fit condamner Dreyfus en 1894 (…) fut rompu, dispersé, anéanti par la lente éclosion de la vérité vivace, par ses soudaines explosions, par sa victoire certaine. Le mensonge et l'erreur étaient invincibles, s'ils fussent restés muets ; ils crurent habile de se justifier : ils parlèrent, se contredire, se trahirent, se perdirent, par bêtise et par orgueil. On trouvera ici, assemblés en des tableaux éclatants de relief et de lumière, sans commentaires et sans phrases, les actes successifs de ce drame poignant et risible[707].

La succession de figures de répétitions, de phrases qui progressent par retouches correctives et de syntagmes binaires et ternaires enrichis d'homéoptotes, définies par le parallélisme strict des marqueurs morphologiques (« se contredirent, se trahirent, se perdirent »), sont ici emblématiques de l'écriture de Péguy.

Chez Mirbeau, le style du polémiste passe également par l'alternance entre les exclamations courtes de l'indignation aux longues phrases rythmées et rigoureusement construites qui se déroulent dans une suite de prolongements et d'antithèses, de rythmes bianires ou ternaires, amenées à agir sur l'esprit du lecteur, à émouvoir et à persuader. Un texte tel que « Trop tard ! » est composé sur des constructions rythmiques, servant tour à tour à opposer syntaxiquement les forces antagonistes ou amplifier le souffle de la phrase. Ainsi, par une lente gradation, le texte s'ouvre sur une succession de phrases courtes marquées par le sentiment d'urgence : « Il n'y a plus de doute. […] Il faut qu'ils choisissent. Pas d'autre alternative, désormais – car ils ne comptent plus, j'imagine, nous imposer le silence – que celle–ci : ou confesser leur crime, ou bien frapper » (*AD*, 67) pour un long appel vibrant à l'action : « Mais que, de toutes parts, les consciences libres, les âmes généreuses se lèvent et qu'elles parlent, hardiment… et ni les Brisson, ni les Bourgeois, ni les Cavaignac n'oseront passer outre à ces grandes voix enfin écoutées… Et vous verrez le cheval noir de la guerre civile broncher, comme un vieux cheval de fiacre, au seuil du temple, où vous aurez allumé la lampe sacrée… » (*AD*, 73). Mirbeau appuie par ailleurs la dimension oratoire de son énoncé par un jeu sur une suite d'antithèses successives, venues illustrer le clivage des forces en puissance : « Et les bandes sont là, prêtes à se ruer sur quiconque osera encore affirmer un

[707] *Ibid*., p. 206.

idéal, opposer la vérité au mensonge, le droit au crime, crier la justice ! Ce n'est pas un cauchemar, c'est bien la réalité » (*AD*, 68) ; ou encore un art de l'amplification porté par des figures de répétition, telles que la triple épanode marquée ici : « Est-ce la Chambre qui a donné toute la mesure de son aplatissement… la Chambre, réunion d'esclaves trembleurs et de pales affranchis, qui, du premier jour, s'est vouée au mépris unanime comme ses votes, au mépris de ceux-là mêmes aux pieds de qui elle apporta sa soumission… La Chambre qui a marqué, elle-même, la place où viendra bientôt l'atteindre le coup de botte du dictateur triomphant ? » (*AD*, 70)

Il renouvelle le procédé dans « A un prolétaire », où il évoque l'« abominable conflit où c'est la Justice, où c'est la Liberté, où c'est la Vie qui sont en jeu » (*AD*, 77) ; et il exhorte à tendre l'oreille « aux voix douloureuses, aux voix enfermées, aux voix suppliciées » (*AD*, 80). Dans « Les voix de la rue », article dans lequel se lit la dénonciation outrée de l'arrestation de Picquart, la multiplication des rythmes binaires et ternaires scande l'ensemble du texte et baigne toute la protestation dans une syntaxe de l'émotion : « Ils ont cru […] qu'ils pouvaient se permettre, impunément, toutes les violations contre les personnes, toutes les violences contre le pays, et que cette Terreur dernière courberait tout le monde, sous leur sabre et sous leur botte ! » (*AD*, 120) ; et le texte s'achève dans une suite de phrases courtes ponctuées d'exclamations et de points de suspension, traduisant à la fois le sentiment d'urgence et l'imminence du danger : « On se précipite aux journaux… On interroge, on lit, on commente… Il n'est personne qui ne comprenne qu'il y a quelque chose de nouveau dans la vie nationale, qu'un grand drame s'accomplit. […] Et le nom de Picquart est sur toutes les lèvres… Il va, vient, gronde !… On n'entend plus que lui !… » (*AD*, 122)

Le combat des écrivains dreyfusards convoque un arsenal rhétorique classique au service d'une volonté de persuasion : sous-tendue par une syntaxe de l'émotion mais également par les structures rythmiques venues donner un souffle oratoire à l'énoncé, leur parole pamphlétaire traduit la même nécessité de l'engagement et la même force de ralliement des lecteurs hésitants.

## 2. Echos stylistiques

### a. « J'accuse… ! » et l'anaphore comme figure rhétorique dreyfusarde

Autre figure de rythme devenue par la publication de « J'accuse… ! » quasi emblématique de la rhétorique dreyfusarde, la figure de l'anaphore, convoquée pour marteler aussi bien accusations que les convictions de l'auteur. Comme on l'a vu précédemment, les écrivains ont tout de suite perçu la portée révolutionnaire de « J'accuse… ! », été secoués par ce texte et admiratifs de la provocation courageuse de Zola. Il n'est pas surprenant de voir que le texte de « J'accuse » marquera les esprits et les plumes à la fois par la posture de l'écrivain qui y était liée et par l'ordonnance stylistique du texte.

Le fameux acte d'accusation de « J'accuse… ! » est construit sur le modèle de l'épanaphore : la reprise à l'identique en début de phrase d'une structure syntaxique progressivement enrichie et déclinée sert à construire l'ensemble de l'acte d'accusation. Cette péroraison célèbre et pilier de la rhétorique dreyfusarde consacrera l'anaphore et l'épanode comme figures fondamentales du texte commun de l'affaire : figure privilégiée du discours dreyfusard, la reprise anaphorique intègre donc le cliché discursif après « J'accuse… ! », désormais érigé au rang de véritable référence stylistique.

On connaît l'influence du style de Zola sur celui de Péguy : les techniques rhétoriques au service de la force persuasive de Zola seront reprises chez Péguy mais également chez Quillard, témoignant d'une uniformisation stylistique des discours polémiques.

Dans « J'accuse… ! », la figure de l'anaphore apparaît avant la péroraison. Zola y martèle le mot « crime » avant d'entamer son acte d'accusation, créant un effet rythmique dans lequel les vérités sont assénées de manière soutenue et incessante et renforçant la dimension persuasive du texte : « C'est un crime encore que de s'être appuyé sur la presse immonde », « C'est un crime d'avoir accusé de troubler la France », « C'est un crime d'égarer l'opinion », « C'est un crime d'empoisonner les petits et les humbles », « Avoir été en proie au besoin de vérité, est un crime. Avoir voulu la justice, est un crime » (*VM*, 122). L'acte

d'accusation de Dreyfus de *J'accuse* sera imité dans « Contre l'infaillibilité du sabre » : au texte de Zola, « Dreyfus sait plusieurs langues, crime ; on n'a trouvé chez lui aucun papier compromettant, crime ; il est laborieux, il a le souci de tout savoir, crime ; il ne se trouble pas, crime ; il se trouble, crime » (*VM*, 116), Pierre Quillard répondra « M. Alfred Dreyfus désire s'instruire de ce qui ne ressortit point exclusivement à sont service : donc M. Alfred Dreyfus est un espion. M. Alfred Dreyfus est polyglotte ; donc il trahira son pays. M. Alfred Dreyfus quitte une femme « qui ne lui paraît pas catholique et qui en veut plutôt à sa bourse qu'à son cœur » (acte d'Ormescheville); donc M. Alfred Dreyfus a besoin d'argent pour subvenir à ses dispendieuses galanteries et ne peut que se vendre à l'étranger. M. Alfred Dreyfus n'est point dépourvu de quelque intelligence […] donc, n'étant pas une brute, M. Alfred Dreyfus est évidemment coupable »[708]. Pierre Quillard a par ailleurs décliné son modèle en développant le volet antithétique de cet acte d'accusation par antiphrase : « M. Walsin-Esterhazy aime à s'informer de détails militaires étrangers à son armée : légitime désir de s'instruire. M. Walsin-Esterhazy est polyglotte : excellente qualité pour un officier. M. Walsin-Esterhazy couperait volontiers les oreilles aux gens de peu qui le font attendre, et confierait à un spahi avec une belle sérénité le soin de tuer une femme qui cessa de lui plaire : M. Walsin-Esterhazy a simplement l'esprit militaire. M. Walsin-Esterhazy se défend de son mieux, au risque d'altérer la vérité : souplesse d'intelligence, heureux à-propos »[709]. Ainsi, Pierre Quillard reprit à Zola la reprise anaphorique en début de phrase du nom de Dreyfus ainsi que la corrélation par antiphrase entre les traits de son caractère et la preuve de sa culpabilité.

On décèle la même influence dans le *Journal* de Jules Renard où, réagissant contre la condamnation de Zola, il inverse l'acte d'accusation de la lettre à Félix Faure tout en reprenant le même procédé anaphorique :

> Zola est condamné à un an de prison et mille francs d'amende. Et, moi, je déclare :
>
> Que je suis écoeuré à plein cœur, à cœur débordant, par la condamnation d'Emile Zola ; […]
>
> Et je jure que Zola est innocent.
>
> Et je déclare : Que je n'ai pas de respect pour nos chefs d'arme qu'une longue paix a rendus fiers d'être soldats ;[…]
>
> Je déclare que je me sens un goût subit et passionné pour les barricades, et je voudrais être ours afin de manier aisément les pavés les plus gros, que, puisque nos ministres s'en

---

[708] P. Quillard, « Contre l'infaillibilité du Sabre », *art.cit.*, février 1898 p. 353.
[709] *Ibid*.

fichent, à partir de ce soir je tiens à la République, qui m'inspire un respect, une tendresse que je ne me connaissais pas.

Je déclare que le mot Justice est le plus beau de la langue des hommes, et qu'il faut pleurer si les hommes ne le comprennent plus. […]

J'acquitte Zola. (*J*, 472)

Notons que « J'accuse… ! » peut d'autant plus être inscrit dans le « texte de l'affaire Dreyfus » comme une référence incontournable que cette lettre avait déjà un précédent littéraire : comme l'a souligné A. Pagès, Zola avait emprunté la formule à Bernard Lazare, qui dans sa brochure avait écrit « J'accuse le commandant Esterhazy de les avoir fabriquées, j'accuse le colonel du Paty de Clam d'avoir été son complice et d'avoir composé ce faux dossier que des attachés d'état-major promènent chez M. Henri Rochefort et que des ministres des affaires étrangères entrouvrent pour M. Judet, alors que la communication en a été refusée à M. Scheurer-Kestner. »[710] Si la formule reprise en anaphore avait déjà été invoquée par Bernard Lazare, notons cependant que c'est le texte de Zola qui en fit un monument de la littérature dreyfusarde, au point d'intégrer jusque dans leurs écrits privés les consciences des écrivains. Les références à ce texte ont trouvé d'autres échos dans le « J'accuse » de Drumont[711] et le « Je m'accuse » de Léon Bloy (1899). Zola a lui-même repris l'acte d'accusation et la structure anaphorique dans sa lettre au Sénat, dernier article publié pour la cause dreyfusarde, dans lequel « J'accuse » devient « J'ai accusé », achevant ainsi son intervention dans l'arène politique sur une référence intratextuelle.

Chez Mirbeau, le procédé récurrent de l'anaphore se double de celui de l'interrogation rhétorique, notamment dans la succession de provocations et d'injections adressées au lecteur dans son article « Trop tard » : « Qui donc les arrêterait de cogner ? Est-ce M.Félix Faure qui, dans sa vanité imbécile […] ne veut pas comprendre qu'il sera la première victime de la révolution militariste […] ? Est-ce M. Brisson qui a tout abandonné, tout renié, tout trahi […] ? Est-ce la Chambre qui a donné toute la mesure de son aplatissement […] ? Est-ce le peuple, troupeau aveugle, indolent bétail […] ? (*AD*, 70).

[710] Voir A. Pagès, *J'Accuse…! 13 janvier 1898*, p. 46-47.
[711] «Lettre de Drumont au Président de la République », *art.cit*.

Parallèlement aux figures de style telles que l'anaphore, le débat autour de l'affaire Dreyfus a également été caractérisé par les leitmotive métaphoriques qui ont contribué à construire la rhétorique dreyfusarde.

### b. **La figure allégorique de la Vérité**

Ainsi, la formule « La vérité est en marche, et rien ne l'arrêtera » écrite pour la première fois dans l'article « Scheurer-Kestner » (*VM*, 71) a été constamment reprise et déclinée par Zola et par d'autres écrivains, s'inscrivant de ce fait dans un univers langagier propre à l'affaire Dreyfus. Zola ne cessera de tisser les références à cette formule première, construisant au sein même de ses articles un réseau métaphorique qui érigera la vérité au rang de figure allégorique, motif littéraire hérité de l'esthétique zolienne et du discours dreyfusard.

Cette formule reviendra tout d'abord régulièrement sous la plume de Zola, scandant les étapes de la progression du procès de Dreyfus. Dans la « Lettre à la France », il écrit par exemple « Mais à mesure que la vérité avance, les mensonges s'entassent, pour nier qu'elle marche » (*VM*, 102), dans la « Lettre à M. Félix Faure » il écrit « Je le répète avec une certitude plus véhémente : la vérité est en marche et rien ne l'arrêtera » (*VM*, 123) ou encore « A Paris, la vérité marchait, irrésistible, et l'on sait de quelle façon l'orage attendu éclata » (*VM*,119), dans la « Déclaration au Jury », « La terreur du nouveau pas que la vérité en marche allait faire » (*VM*,127), dans « Le Cinquième acte », « Je le répète, la vérité est en marche, rien ne l'arrêtera. A Rennes, elle vient de faire un pas de géant » (*VM*,166), dans « Justice », « Aujourd'hui, la vérité ayant vaincu, la justice régnant enfin, je renais, je rentre et reprends ma place sur la terre française » (*VM*,147), et enfin dans la « Lettre au Sénat » : « Aucune puissance humaine ne peut arrêter la vérité en marche » (*VM*,187). Ainsi, cette formule devenue un véritable leitmotiv joue au sein même des articles de Zola un rôle stylistique, permettant de créer une cohérence intra-textuelle, de rythmer l'énoncé et de marquer l'évolution du processus de combat.

Mais au-delà de la formule reprise dans les articles, cette phrase revient régulièrement dans sa correspondance privée modulée en fonction de la situation : c'est ainsi qu'il écrivait à Reinach du 12 juillet 1898 « J'aurais bu avec joie à la Vérité en marche, comme vous le

dites » (*Corr. IX*, 212), à Fernand Desmoulin « Ah ! oui, elle marche, la vérité, mais de quel pas de tortue ! Nous serons tous morts quand elle triomphera » (*Corr. IX*, 257)[712] ou encore le 3 septembre 1898, à Amélie Laborde, « Le coup de théâtre qui vient de se produire, l'arrestation et le suicide d'Henry, vient de faire un pas immense à la vérité en marche » (*Corr. IX*, 291).

Ursula Bähler a mis en évidence le rôle fondamental de la Vérité comme acteur de l'affaire, devenue figure allégorique[713]. Symbole de la lutte dreyfusarde et véritable cri de ralliement, la Vérité est dans la littérature polémique de l'affaire Dreyfus à la fois un facteur de cohésion des discours et une stature mythique emblématique. Sous l'impulsion de Zola, la Vérité devient un mythe et le discours dreyfusard verra la construction progressive et collective de cette allégorie, engagée dans la lutte symbolique entre vérités et ténèbres.

Renouant, comme l'a souligné U. Bähler avec le motif esthétique zolien de l'explosion finale, présente dans *Germinal*, Zola écrit dans *J'accuse* « Je l'ai dit d'ailleurs, et je le répète ici : quand on enferme la vérité sous terre, elle s'y amasse, elle y prend une force telle d'explosion que, le jour où elle éclate, elle fait tout sauter avec elle. L'acte que j'accomplis ici n'est qu'un moyen révolutionnaire pour hâter l'explosion de la vérité et de la justice » (*VM*, 123). Elle devient également une force agissante et incontrôlable, notamment dans la « Lettre à M. Emile Loubet », où elle devient une forme vivante infra-humaine à travers une métaphore végétale : « Vous avez beau enterrer la vérité, elle chemine sous terre, elle repoussera un jour de partout, elle éclatera en végétations vengeresses » (*VM*, 202). Dans cette lettre, la Vérité est rapprochée d'une figure quasi divine soulevée par sa colère : « La vérité se réveillera, clamera, déchaînera des orages ». Le motif de la Vérité vient également s'inscrire dans une sacralisation du rôle de l'écrivain, présente derrière la réécriture mystique de l'affaire : ainsi, dans la « Déclaration au Jury », on peut lire « Qui souffre pour la vérité et la justice devient auguste et sacré » (*VM*, 131). La Vérité devient tour à tour emblème de la mobilisation dreyfusarde, lorsqu'il qualifie par exemple les dreyfusards d' « amants de vérité et de justice » et les dit « affamés de vérité et de justice » (*VM*, 130) ; remède aux maux de l'opinion égarée, dans le prolongement du rôle salvateur de l'intellectuel au chevet de la France malade, « Il n'est qu'un remède possible : dire la vérité, rendre la justice » (*VM*, 132) ou encore « C'est une honte dont notre effort de vérité et de justice peut seul nous laver »

[712] Le 12 août 1898 à Fernand Desmoulin : « Les journaux que Jean m'a apportés de France m'ont de nouveau révolté. Voilà une fois de plus Esterhazy et du Paty hors d'affaire. Mon pessimisme continue ».
[713] Ursula Bähler, « Sur les traces naturalistes de *La Vérité en marche* », *Cahiers naturalistes*, n°82, 2008-10-24, p. 83-108.

(*VM*, 129) ou encore force supérieure qui agit de manière indépendante : « La vérité est en vous maintenant : elle agira » (*VM*, 129).

Cette formule a été reprise les autres écrivains, révélant de ce fait son degré d'intégration dans la perception de la rhétorique dreyfusarde.

La formule de Zola est désormais intégrée au discours dreyfusard à titre de topos. Ainsi, Proust reprit cette formule topique dans un lettre, en écrivant que « Si dans le monde il y avait seulement dix personnes qu'on connaît et par conséquent qu'on ne peut pas suspecter à défendre les idées révisionnistes, la vérité ne serait pas seulement en marche, elle ferait un immense chemin »[714], se jouant une fois de plus des clichés de la nouvelle rhétorique dreyfusarde.

Alors que Pierre Quillard, dans « Contre l'infaillibilité du sabre » évoquait la portée désormais symbolique et polémique de ces termes : « Je sais d'avance que les mots seuls de justice et de vérité, prononcés aujourd'hui, suscitent le rire, les huées et les injures »[715], la « Vérité » était donc plus qu'un titre redondant des articles dreyfusards : ce mot devint rapidement un symbole et un cri de ralliement de la lutte dreyfusarde, un leitmotiv qui a consacré l'unité de la nouvelle littérature de combat.

Sous la plume de ces écrivains, la Vérité devient un personnage allégorique qui revient de manière systématique dans tous les écrits. Ainsi, chez France, c'est la Vérité qui se retrouve sur le banc des accusés : « Dans toute cette affaire Zola, ce fut l'honneur de Labori comme de Zola, de ne défendre qu'une seule accusée : la Vérité. »[716] Dans l'univers symbolique du discours dreyfusard, on retrouve également la figure de la Vérité chez Mirbeau, pour qui Varinard, Couard et Belhomme devraient demander pardon « à la Justice, à la Vérité, à la Conscience publique » devenues des entités (*AD*, 124).

A côté de la Vérité, les allégories morales étaient également des figures redondantes dans le discours de Zola. Ainsi, d'autres symboles viendront prendre place aux côtés de la Vérité sans toutefois la détrôner de son rôle de premier plan. En effet, l'ensemble du conflit d'idée de l'affaire Dreyfus se retrouvera incarné dans une représentation allégorique, comme le montrent plusieurs images, notamment lorsque Zola écrivit : « Souffleter l'innocence pour

---

[714] M. Proust, lettre à Constantin de Brancovan, fin septembre 1898, *Correspondance*, t. II, p.258 Il ajoute : « Mariétin m'a dit que vous étiez devenu dreyfusard. Cela m'a fait plaisir de bien des manières. D'abord, pour ne pas être égoïste, pour la cause ».
[715] P. Quillard, *art.cit*, p. 353.
[716] *Œuvres*, t. III, p. 382.

que le meurtre se promène au soleil, galonné et empanaché ! » (« Lettre à Mme Alfred Dreyfus », *VM*, 171), convoquant les clichés rhétoriques des discours moralisateurs en évoquant « le vice acclamé, la vertu huée » (« Procès Verbal », *VM*, 86) et dans la « Lettre à la jeunesse », il inscrit l'erreur judiciaire dans une représentation allégorique : « Une erreur judiciaire est une force en marche » (*VM*, 93). A la fin de « J'Accuse… ! », ce sont les adversaires de Zola qui deviennent les forces abstraites du mal : « Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malfaisance sociale » (*VM*, 124). Les textes de Zola sont en effet traversés par un réseau métaphorique et allégorique, érigeant cette littérature polémique dans la sphère poétique qui frappe la sensibilité et l'imagination collectives.

### c. La fiction pamphlétaire

Mais au-delà de la force persuasive des textes de Zola, de Mirbeau et de Péguy, c'est bien l'usage de l'exagération et de l'hyperbole qui caractérise la rhétorique dreyfusarde : en effet, à l'écart de tout souci de modération, de vraisemblance et même de véracité, les textes du débat tournaient rapidement à la littérature, s'écartant manifestement et visiblement du terrain politique et même réaliste. C'est, comme l'a souligné H. Mitterand, le poétique prend le pas sur le politique.

C'est ainsi qu'on retrouve partout des tournures superlatives : chez Zola, « Il n'est pas d'innocent qui soit plus innocent, devant tous les peuples de la terre. […] Jusqu'ici, aucun homme n'a été foudroyé par un destin plus tragique, il n'en est pas qui soit aujourd'hui monté plus haut dans le respect et dans l'amour des hommes. […] Ici, madame, nous arrivons au sommet. Il n'est pas de gloire, il n'est pas d'exaltation plus haute » (« Lettre à Mme Alfred Dreyfus », *VM*, 172-173). Dans sa « Lettre à M. Félix Faure », il qualifiait l'affaire de « La plus honteuse, la plus ineffaçable des taches » (*VM*, 113) et affirmait « Je ne connais pas de plus grand crime civique » (*VM*, 117). Dans la « Lettre à la jeunesse », il avait écrit : « Jamais une si monstrueuse oppression n'a été organisée, utilisée contre la discussion libre » (*VM*, 95)

et dans « Scheurer-Kestner », l'Affaire « est la plus simple, la plus claire du monde » (*VM*, 70). De même, il ancre le personnage de Dreyfus dans un registre hyperbolique au point d'en faire un symbole de la souffrance : « Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expire là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis » (*VM*, 113). Il a également employé les mots les plus forts afin de décrire les situations, sacrifiant à la vraisemblance ce qu'il gagnait en effet dramatique : « La nation entière semble frappée de folie » (*VM*, 70), « on chuchote des faits terribles » (*VM*, 116).

Chez Péguy, cette tendance hyperbolique vient exprimer le caractère exceptionnel de cette affaire « universelle » : « Jamais sans doute la violence brute ou sournoise, le mensonge, le faux, la trahison, *le vol, l'assassinat et tout ce qu'on déteste,* la haine, la jalousie, les sentiments les plus vils »[717] ; « Le crime atteignait à une intensité non encore éprouvée » et le sort de Dreyfus se traduit par « l'acharnement du malheur le plus épouvantable » et chez Mirbeau, « il fut condamné à la plus atroce des tortures » (*AD*, 74), il s'agit d'une « question de vie ou de mort pour tout un peuple ».

L'usage du récit participe de cette même dynamique : la transposition de l'affaire sur le plan de la fiction narrative permettait de ce fait d'approcher et d'envisager l'affaire sous l'angle de l'émotion et de la psychologie. Zola avait également recours à une dramatisation exacerbée de ses récits : c'est ainsi qu'il avait décrit les débuts de l'affaire sous la forme d'un tableau tragique emprunt de suspens et de d'intensité dramatique : « Un jour, un doute tombe dans son esprit, car ce doute est dans l'air et il a déjà troublé plus d'une conscience. Un conseil de guerre a condamné, pour crime de trahison, un capitaine, qui est peut-être innocent. Le châtiment a été effroyable, la dégradation publique, l'internement au loin, tout l'exécration d'un peuple s'acharnant, achevant le misérable à terre. Et s'il était innocent, grand Dieu ! quelle horreur froide, à la pensée qu'il n'y aurait pas de réparation possible! » (*VM*, 68) L'usage qu'il faisait du présent accentue cet effet d'intensité et de tension : « M. Scheurer-Kestner tient enfin une certitude. La vérité lui est connue, il va faire de la justice. C'est la minute redoutable. Pour un esprit comme le sien, j'imagine quelle a dû être cette minute d'angoisse. Il n'ignorait rien des tempêtes qu'il devait soulever, mais la vérité et la justice sont souveraines, car elles seules assurent la grandeur des nations ». Ainsi, il décrivit les débuts de l'affaire Dreyfus sous l'angle de la psychologie, du regard subjectif de Scheurer-Kestner, permettant de ce fait l'exploration des sentiments causés par l'affaire. L'affaire

[717] C. Péguy, « L'Affaire Dreyfus et la crise du parti socialiste », *art.cit*. (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 128)

n'était pas présentée sous l'angle de la pure erreur judiciaire, mais celui de l'indignation, de la révolte et des hésitations qu'elle a suscitées chez ses défenseurs. De ce fait, l'affaire est envisagée d'un point de vue purement émotionnel, l'affaire judiciaire devient réaction, stupeur et perception et le sentimental prend le pas sur le scientifique.

### 3. Le dialogue au service de la polémique

Notons encore, afin de soutenir la dimension persuasive des textes, l'oralité qui sous-tend l'ensemble des textes de Zola mais également ceux de Mirbeau : pour ces deux écrivains, le discours polémique est un dialogue et l'auteur comme le lecteur sont toujours en relation étroite. Chez Zola, cette composante découle directement de la forme de la « Lettre » adoptée dans huit des treize textes parus au *Figaro*, en brochure ou à *l'Aurore* entre le 25 novembre 1897 et le 22 décembre 1900 (la « Lettre à la France », « à la Jeunesse », à Félix Faure, à M. Brisson, à Mme Alfred Dreyfus, au Sénat, à Emile Loubet et, sans être une lettre mais construite sur le même principe dialectique, la « Déclaration au Jury »). Dans ces textes, qui s'adressent toujours à l'ensemble de l'opinion derrière le destinataire ciblé par le titre de la lettre, les tournures exclamatives et les interrogations rhétoriques répétées expriment l'émotion de l'auteur et sollicitent la réflexion du lecteur : pour ne citer que les exemples les plus révélateurs d'un procédé qui traverse l'ensemble des textes, remarquons simplement que les lettres à la France et à la Jeunesse s'ouvrent sur une série d'interrogations rhétoriques venues acculer les interlocuteurs à l'action et à la réaction : « Allez-vous protester contre quelque abus de pouvoir […] ? » (*VM*, 91), et à la France, « Eh quoi ? France, c'est toi qui en es là, à te faire une conviction des plus évidents mensonges […] ? » (*VM*, 101) ; dans la lettre à Felix Faure, doublée d'une prétérition, « Me permettez-vous […] de vous dire que votre étoile […] est menacée de la plus honteuse, de la plus ineffaçable des taches ? » (*VM*, 113).

Dans les articles d'Anatole France, l'auteur aura également recours à l'oralité dans une perspective polémique : en effet, les articles qui ne seront pas repris en volume comprennent, par le biais du genre épistolaire (ce sont les lettres de M. Bergeret ou alors les lettres de

Hollande) ou dialectique (comme le dialogue sur l'antisémitisme) qui permettent les prises de positions directes de l'auteur et parfois enflammées.

Chez Mirbeau, l'oralité est également utilisée comme outil polémique, permettant outre une proximité avec le lecteur et un pouvoir d'adhésion et de conviction immédiate que n'ont pas les textes théoriques. Dans « A un prolétaire », par exemple, Mirbeau prête une voix à son interlocuteur, interprète ses pensées et ses actions en donnant le sentiment qu'il a pénétré la psychologie de son interlocuteur : « tu n'as pas songé en toi-même, "les hommes sont des hommes après tout !" […] tu répondais à ceux qui s'inquiétaient, cette leçon apprise "Moquons nous de ce qu'ils font et qu'ils disent…" » (*AD*, 76), et l'usage du « nous » généralisé qui inscrit le lecteur dans la subjectivité de l'auteur : « laissons donc M. Millevoye déposer son interpellation » (*AD*, 103) ou encore « Il ne faut pas nous étonner de la résistance impie que les faussaires et les assassins de l'Etat-Major montrent […] » (*AD*, 106) et « Ils ne comptent plus nous imposer le silence » (*AD*, 67).

Mais c'est surtout de la forme de l'interview imaginaire, dans laquelle il était passé maître, qui fait de l'argumentation polémique le lieu d'un dialogue amené à frapper directement l'imagination du lecteur. Ce que Mirbeau propose, c'est un univers de fiction, à mi-chemin entre théâtre et argumentation polémique, dans lequel les lecteurs sont amenés à percevoir la réalité des acteurs de l'affaire, les voir agir, parler, pour mieux percevoir le rapport de force du combat. L'affaire devient humour, divertissement, tout en comportant sa charge polémique. Servant à ridiculiser ses adversaires, tour à tour Cavaignac, Meyer, Dupuy, Mercier, Déroulède, Millevoye, Belhomme, Couard et Varinard ou encore Coppée, il s'agit pour Mirbeau de mettre en scène ces personnages et d'utiliser leur propre discours pour les tourner en ridicule.

Pour donner à cette technique polémique sa pleine puissance, Mirbeau ne cessera d'user de l'ironie comme arme : en effet, souvent noir et grinçant, l'humour de Mirbeau est utilisé pour éveiller les consciences et pour établir une relation étroite entre l'auteur et le lecteur. Ce procédé se construit essentiellement sur deux schémas : il s'agit dans un premier temps de faire tenir à ses adversaires des discours improbables, amenant le lecteur à prendre un recul réflexif. Citons à ce titre l'exemple de Coppée et de ses acolytes qui crient « Gloire aux traîtres ! » (*AD*, 209) ou encore de Meyer qui, désespéré de voir que ses appels au meurtre n'ont pas abouti à la guerre civile tant souhaitée, se désole à l'idée de ne pas être « accueilli par les révisionnistes avec cordialité » (*AD*, 117). Le second procédé vise à glisser dans la bouche de ses adversaires ses propres idées : c'est Cavaignac qui avoue « oui, mon cher

monsieur, je suis dreyfusard ! Et comment ne le serais-je point, avec tout ce que j'ai là, de dossiers falsifiés, sous la main ? » (*AD*, 83), Dupuy qui se dit anarchiste (*AD*, 227) ou Mazeau qui se met à crier « Vive Picquart ! » (*AD*, 304). Ainsi, la polémique de Mirbeau est un acte de communication : sollicitant la réflexion critique et la réaction du lecteur, une relation dynamique s'instaure dans laquelle le lecteur est véritablement sollicité. Il s'agit pour Mirbeau d'obtenir une prise de position immédiate, une réaction critique, choquer son intelligence et l'amener à réagir sur ses croyances et ses valeurs, soulignant l'absurdité des situations et des discours.

Notons que Jules Renard adoptera un procédé ironique très proche dans plusieurs de ses « Chroniquettes », dans lesquelles l'ironie vient solliciter l'esprit critique du lecteur afin d'emporter l'adhésion. C'est par le biais de l'humour qu'il évoque au sujet de M. Quesnay de Beaurepaire « son ardent désir de faire la lumière par l'assemblage des lumières personnelles ; et sa résignation sincère de triste victime, entre l'enclume et le marteau, sur une route tortueuse ; et son impartialité ; et son intégrité ; Et sa notion inaltérable du bien et du mal », « et sa gloire avec sa fierté ; Et les déchirures de son cœur » ; « Et son pouvoir fatal d'attirer à lui les renseignements qu'il ne cherche pas ; Et la force qu'il a de se taire pour obéir à la loi du silence et celle qu'il a de parler par ordre quand son devoir le lui ordonne »[718].

Les écrivains ont donc ont utilisé dans leur combat une stylistique ancrée dans le pathos afin d'émouvoir les lecteurs ou les indécis. Ce discours glisse donc de la démonstration scientifique aux techniques de persuasion fondées avant tout sur une approche sentimentale et psychologique de l'affaire.

La présence d'une communauté d'écrivains réunis autour de cette cause contribue à reprendre et à s'influencer les uns les autres, d'où découle la création d'une véritable littérature dreyfusarde dont « J'accuse… ! » a valeur de texte fondateur. Dans le débat autour de l'affaire se dégage donc un langage de combat propre au camp des dreyfusards : la reprise des mêmes formules, de certaines constantes syntaxiques ont fondé l'unité de cette rhétorique, ancrant davantage le débat dans le registre littéraire que dans le registre politique.

La rhétorique dreyfusarde joue donc sur un équilibre entre le scientifique et l'émotion, entre la démonstration savante et la persuasion : afin de marteler un raisonnement d'un point de vue argumentatif et de saisir l'imagination du lecteur, l'écrivain utilise aussi bien la construction rigoureuse et argumentative de l'épanode ou de l'anaphore inspirées de

[718] J. Renard, « Litanies », 15 janvier 1899, *le Cri de Paris* (L.Guichard, *op.cit*., p. 70).

« J'accuse… ! », que la syntaxe de l'émotion traduisant l'éclat indigné de l'homme blessé dans son humanité.

Le débat autour de l'affaire Dreyfus s'articule dont entre le recours aux techniques rhétoriques classiques et l'originalité du contexte spécifique de l'affaire Dreyfus : alors que les écrivains auront recours aux structures et aux figures stylistiques dans une volonté de persuader, de susciter l'adhésion du lecteur mais également l'émotion et l'indignation, d'autres éléments viennent apporter l'originalité de la « rhétorique dreyfusarde ». D'une part, l'influence stylistique zolienne, qui par son « cri héroïque d'accusation » infléchira la posture des écrivains engagés dans l'affaire ; d'autre part, l'influence de la figure émergente de l'intellectuel, qui dicte la posture et le rôle de l'écrivain dans le débat politique et enfin, la réaction contre une littérature pamphlétaire antidreyfusarde fondée sur la haine, sur l'incitation à la violence à travers des représentations manichéennes et simplistes. Ainsi, il s'agissait pour les écrivains dreyfusards de persuader en adoptant un ethos de la sincérité, une posture de l'enseignant et un discours visant à émouvoir qui vient doubler la fidélité scientifique à la Vérité. Devenue partie intégrante de l'imaginaire collectif, la figure de l'écrivain dreyfusard est donc désormais assimilée à une voix de la raison, se prévalant de son autorité intellectuelle pour guider une opinion égarée vers la lumière.

# III. De la politique à la littérature : la réécriture littéraire de l'Affaire

Comme l'a remarqué Henri Mitterand, la foi rationaliste intellectuelle viendra se heurter à la vision littéraire des écrivains, qui n'ont déconstruit les représentations mythiques des antidreyfusards que pour leur opposer un autre univers symbolique et fictionnel[719]. Au-delà d'une maîtrise de la langue déployée au service d'une cause, la mobilisation des écrivains dans l'affaire Dreyfus a donc également été une rencontre entre l'approche politique et l'approche littéraire d'un même événement : en effet, ceux-ci ont investi leur sensibilité dans l'analyse d'une affaire judiciaire et en ont proposé une lecture personnelle teintée d'une vision littéraire. Sous la plume des écrivains, l'affaire devint le drame dans lequel les différents personnages évoluèrent, les événements furent les péripéties et la politique devint spectacle.

[719] Voir H. Mitterand, « Histoire, mythe et littérature. La mesure de J'Accuse !' », *art.cit*. et A. Pagès, « L'Affaire Dreyfus comme roman-feuilleton », *art.cit*.

# A. Du théâtre au roman

## 1. La politique esthétisée

### a. Un drame poignant

Zola a été le premier à donner à l'affaire une dimension littéraire qui fut reprise et adoptée par les écrivains dreyfusards : jouant sur la double isotopie théâtrale et romanesque, le romancier a mis en scène et représenté les événements et les personnages en usant des ressorts à la fois de la psychologie et de la dimension spectaculaire[720].

Zola introduit dès son entrée dans la polémique dreyfusarde le registre théâtral, ouvrant son article « Scheurer-Kestner » sur la comparaison de l'affaire à un drame : « Quel drame poignant et quels personnages superbes ! Devant ces documents d'une beauté si tragique que la vie nous apporte, mon cœur de romancier bondit d'une admiration passionnée. Je ne connais rien d'une psychologie plus haute » (*VM*, 67).

Au début de son engagement, c'était la fascination du dramaturge qui a entraîné l'action politique : dans une lettre à sa femme du 8 novembre 1897, il écrit « J'avoue qu'un tel

[720] Sur l'affaire Dreyfus vécue comme une pièce de théâtre, voir A. Pagès, « Histoire et fiction, l'Affaire Dreyfus au théâtre », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, p. 181-188 et U. Bälher, « Sur les traces naturalistes de *La Vérité en marche* », art.cit.

drame me passionne, car je ne connais rien de plus beau » (*Corr. IX*, 96); et à Scheurer-Kestner, il écrivait « Jamais drame humain ne m'a empli d'émotion plus poignante » (*Corr. IX*, 101). Le registre théâtral venait ainsi teinter sa perception des événements et il ne cessa par ailleurs de renouveler l'aveu de son admiration purement émotionnelle pour l'affaire, loin de toute analyse scientifique et froide de l'erreur judiciaire. L'affaire Dreyfus était pour lui source de fascination esthétique: « Ah ! quel spectacle, depuis trois semaines, et quels tragiques, quels inoubliables jours nous venons de traverser ! » (« Procès-Verbal », *VM*, 83), opposant de façon manichéenne et sublimée des forces opposées : « C'est, en vérité, que le spectacle a été inouï, dépassant en brutalité, en effronterie, en ignoble aveu tout ce que la bête humaine a jamais confessé de plus instinctif et de plus bas. Un tel exemple est rare de la perversion, de la démence d'une foule, et sans doute est-ce pour cela que je me suis passionné à ce point, outre ma révolte humaine, en romancier, en dramaturge, bouleversé d'enthousiasme devant un cas d'une beauté si effroyable ». La fascination du dramaturge est ici liée à la force symbolique du conflit : en effet, opposant un univers idéologique à un autre, l'affaire Dreyfus a rapidement été rapprochée du registre de la tragédie, dans laquelle le conflit entre les forces opposées devenait exemple d'humanité.

Comme l'a montré U. Bähler, la métaphore romanesque vient rapidement doubler l'isotopie de théâtre : dans les « Impressions d'audience », qui ont été écrites sur le modèle des dossiers de préparation qu'il établissait pour ses romans, Zola évoquera l'affaire en tant que romancier. Ainsi, les événements de l'affaire ouvrirent son imagination vers de nouvelles œuvres : « En dehors du rôle que j'ai pu jouer dans les événements actuels, ils passionnent en moi l'écrivain, ils m'apportent les œuvres dernières que je voudrais écrire, en achevant de dire ma pensée dans une sorte de testament de vérité et de justice », écrit-il à Théodore Duret le 26 mars 1899 (*Corr. IX*, 444). D'emblée, il voyait les choses à travers des cadres littéraires. La scène de la dégradation de Dreyfus suscita ainsi « l'idée d'utiliser cette scène affreuse dans un roman» (*VM*, 241), à la suite du récit qu'on lui en a fait : « Je n'ai pas assisté à la dégradation publique, mais le récit m'en est parvenu, et mon émoi, au point de vue humain : tous contre un, qui crie son innocence ». L'Affaire elle-même aurait pu donner lieu à l'écriture d'une œuvre : « Une trilogie de types : le condamné innocent, là-bas, avec la tempête dans son crâne ; le coupable libre ici, avec ce qui se passait en lui, tandis qu'un autre expiait son crime ; et le faiseur de vérité Scheurer-Kestner, silencieux et agissant » (*VM*, 242) et rétrospectivement, il qualifiera *J'accuse* d'« invention de romancier timide, à côté de la superbe et farouche réalité ! » (« Justice », *VM*, 153).

Zola assimila par ailleurs l'affaire Dreyfus à un univers littéraire dans une lettre à Paul Alexis : « Mon vieil ami, votre imagination d'un Félix Faure se tuant par remords est bien romantique. On pourrait, en effet, en faire un beau drame shakespearien, comme nous disons. Ce serait Macbeth, ayant voulu devenir roi, et finissant par la demi-folie d'Hamlet, un Hamlet du remords qui irait jusqu'au suicide. […] vous avez raison, quel que soit le drame, il est superbe », lui écrit-il le 12 mars 1899 (*Corr. IX*, 426-427), avant d'affirmer le parallèle entre l'histoire contemporaine et une matière pour les romanciers : « Depuis dix-huit mois, l'Histoire travaille pour nous, romanciers ».

### b. **L'exemple de Scheurer-Kestner**

Oscillant entre la grandeur tragique de la métaphore théâtrale et le registre romanesque, Zola a pu insérer sa représentation de l'affaire à la fois la dimension épique d'un conflit entre forces antagonistes et l'étude de la psychologie des personnages.

Dans ses articles, les deux systèmes métaphoriques viennent donc se compléter afin de pouvoir englober l'affaire dans une vision esthétique : la métaphore théâtrale vient cerner la beauté et la force du combat entre les entités idéologiques alors que le registre romanesque vient broder autour de la psychologie et l'épaisseur des personnages. Il en est ainsi de Scheurer-Kestner, dont le portrait est esquissé par Zola avant son « entrée » sur la scène de l'affaire : « Une même opinion, constamment suivie, sans ambition militante, aboutissant à une haute situation politique, sue à l'unique sympathie respectueuse de ses pairs. Et pas un rêveur, pas un utopiste. Un industriel, qui a vécu enfermé dans on laboratoire, tout à des recherches spéciales, sans compter le souci quotidien d'une grande maison de commerce à gouverner » (*VM*, 67). Zola cerne rapidement son passé, lui attribuant les qualités morales qui feront de lui un véritable héros « dreyfusard », c'est-à-dire sincérité, désintéressement, droiture, ainsi que les qualités d'un intellectuel à travers l'évocation du « laboratoire ».

Après avoir annoncé son entrée sur scène (« Voilà donc l'homme. […] Voilà l'homme chez lequel va se jouer le plus tragique, le plus passionnant des drames », *VM*, 68), Zola bascule dans le récit et retrace chronologiquement l'évolution de son enquête, de ses doutes et des obstacles qu'il a dû vaincre : ponctué de locutions temporelles venues souligner le

déroulement des faits (« A partir de ce moment », « dès lors »), d'exclamations en style indirect libre à travers lesquelles Zola se propose de cerner au plus près l'état d'esprit de son héros (« S'il était innocent, grand Dieu ! ») et de jugements de l'auteur sur le personnage et les faits (« Ah ! qu'il a été grand et sage ! », *VM*, 69 ; « Le débat de la vérité pour la justice, il n'est pas de lutte plus héroïque », *VM*, 68), cet article illustre à quel point l'optique littéraire s'articule avec la cause politique et à quel point la force de suggestion du récit et du registre théâtral vient doubler le discours de l'engagement. Dans la même dynamique, l'insertion du présent au milieu d'un récit au passé, a pour effet d'étirer le moment paroxystique de l'angoisse : « M. Scheurer-Kestner tient enfin une certitude. La vérité lui est connue, il va faire de la justice. C'est la minute redoutable ».

Scheurer-Kestner est d'ailleurs sacré héros par la plume de Zola : il est devenu « le troisième grand personnage du drame, l'accusateur » (*VM*, 67) et Zola incita les autres écrivains à dresser également son portrait héroïque : « Dressez donc cette figure-là, romanciers ! vous aurez un héros ! » (*VM*, 69). Il a prolongé cette assimilation dans sa « Lettre à la jeunesse » où Scheurer-Kestner est un véritable héros qui « date des temps héroïques de notre France républicaine » ( *VM*, 94).

### c. Du drame à la tragédie

Zola filera la métaphore théâtrale jusqu'au bout, scandant les différentes étapes de l'affaire comme autant d'actes du drame. Notons la progression de cette isotopie théâtrale : après avoir introduit ce registre dans « Scheurer-Kestner », l'isotopie de la scène est constante dans le troisième article « Procès-Verbal » qui devait s'intituler « le Spectacle » : dans ce texte, l'auteur évoque en effet un spectacle qui a « remué » en lui « humanité », « angoisse » et « généreuse colère », qui lui a permis de comprendre « les grands mouvements d'âme qui peuvent jeter un bourgeois paisible au martyre » (*VM*, 83), un spectacle « inouï », bouleversant, d'une « beauté effroyable ». Le texte s'achève sur la tombée du rideau : « Le premier acte est fini, le rideau est tombé sur l'affreux spectacle. Espérons que le spectacle de demain nous rendra courage et nous consolera » (*VM*, 88). L'histoire et le parcours du

« héros » dreyfusard, amorcés dans « Scheurer-Kestner », se poursuivent dans la « Lettre à la jeunesse » où le vieux sénateur a « vu nos défaites, le cœur saignant, il en a su les causes, toutes dues à l'aveuglement, à l'imbécillité despotiques » (*VM*, 94). Dans la « Lettre à M. Brisson », un pantin de comédie succède au personnage héroïque de Scheurer-Kestner : Zola évoque le « spectacle lamentable, la fin d'une vertu, cette faillite d'un homme en qui la République avait mis son illusion » (*VM*, 138) et parle de la « ridicule comédie d'enquête ».

Après le procès de Rennes, Zola renoue avec cette isotopie pour consacrer l'entrée de l'affaire dans le registre du sublime. En effet, après la seconde condamnation de Dreyfus, le registre théâtral vient relayer le choc émotif de l'écrivain : « Nous nous étions imaginé que le procès de Rennes était le cinquième acte de la terrible tragédie que nous vivons depuis bientôt deux ans. Toutes les péripéties dangereuses nous semblaient épuisées… Et voilà qu'une péripétie nouvelle se déclare, la plus inattendue, la plus affreuse de toutes, assombrissant encore le drame, le prolongeant vers une fin ignorée. Le procès de Rennes n'était décidément que le quatrième acte. L'innocent ne peut être condamné deux fois et un tel dénouement éteindrait le soleil et soulèverait les peuples ! » (« Le Cinquième acte », *VM*, 159). L'affaire elle-même est transformée en pièce grandiose :

> A t-on remarqué que ce drame géant qui remue l'univers, semble mis en scène par quelque dramaturge sublime, désireux d'en faire un chef-d'œuvre incomparable. A chaque acte nouveau, la passion a grandi, l'horreur a éclaté plus intense. Dans cette œuvre vivante, c'est le destin qui a du génie, il est quelque part poussant les personnages, déterminant les faits, sous la tempête qu'il déchaîne. Et il veut sûrement que le chef-d'œuvre soit complet, et il nous prépare quelque cinquième acte surhumain qui refera la France glorieuse à la tête des nations. Il fallait que le crime fût commis, pour la grandeur tragique, pour la beauté souveraine, pour l'expiation peut-être, qui permettra l'apothéose. (*VM*, 163)

Au terme de l'affaire, le registre théâtral cristallise les passions soulevées par le verdict du procès de Rennes : la métaphore théâtrale passe du drame à la tragédie, reprenant à la fois la portée mystique d'une divinité tirant les ficelles de la scène, la référence au « destin » qui rapproche les événements de l'héritage littéraire de la tragédie grecque et à l'apothéose qui prépare les spectateurs de l'affaire à une expérience cathartique.

Dans l'évolution des articles de Zola autour de l'affaire, on peut ainsi noter la construction progressive de ce « texte » zolien de l'affaire, qui dans un recours alterné entre le

registre théâtral et romanesque, parviendra à cerner par le biais de la littérature tout aussi bien les faits que les mécanismes de perception de l'affaire Dreyfus au sein de l'opinion. Enfin, le registre théâtral vient surtout exprimer la fascination du spectateur et la beauté du conflit devenu symbolique des forces antagonistes.

## 2. L'Affaire Dreyfus ou le rêve chevaleresque

### a. L'appel au combat littéraire

Cette vision profondément littéraire de l'affaire fut également utilisée comme cri de ralliement de la jeunesse : en effet, il s'agissait d'adopter une vision littéraire de la démarche de l'engagement. Ainsi, dans sa « Lettre à la jeunesse », Zola interpellait la jeunesse en lui demandant : « Comment ne fais-tu pas ce rêve chevaleresque, s'il est quelque part un martyr succombant sous la haine, de défendre sa cause et de le délivrer ? » (*VM*, 97 98). L'engagement devint ici histoire de sensibilité littéraire et de fidélité à un mythe.

Dans le sillage de Zola, les écrivains dreyfusards reprendront et amplifieront cette approche désormais esthétique et littéraire de l'acte d'engagement et de l'affaire Dreyfus, intégrant dans leur discours une isotopie dramatique ou romanesque.

La « Protestation » de *la Revue Blanche* s'inscrira dans la sensibilité à la beauté du geste de l'écrivain engagé, présent chez Zola : les auteurs assimilaient ceux qui ne s'engageaient pas à des êtres dépourvus de sens esthétique et présentaient la mobilisation comme une évidence littéraire : « Ils manquent de sens artiste et d'esthétique enthousiasme. Il n'est pas concevable, quand même Emile Zola aurait tort, que des jeunes gens ne se passionnent pas pour la beauté généreuse de son acte. »[721] La fascination exercée par Zola est bien ici celle d'une figure littéraire : l'image derrière laquelle la « Protestation » de la *Revue Blanche* propose un ralliement massif est celle d'un héros épique, intégrant dans la

[721] « Protestation », *La Revue Blanche*, vol. 15, p. 166 (O.Barrot et P. Ory, *op.cit.*, p. 272)

mobilisation dreyfusarde un appel à une sensibilité littéraire plus que politique. Au-delà d'une conviction politique, l'engagement devint donc un acte esthétique.

### b. Péguy : l'affaire Dreyfus ou le « chef-d'œuvre de l'Etat-Major »

De même, plusieurs écrivains ont repris à propos de l'affaire la métaphore théâtrale. Comme Zola, Péguy fut sensible à la portée dramatique de l'affaire. Péguy reprendra notamment la métaphore théâtrale pour l'éclater en plusieurs genres dramatiques. Ainsi, l'affaire devient comédie, drame barbare ou tragédie antique en fonction des acteurs convoqués et des moments représentés. Péguy avait dès ses premiers articles à *la Revue Blanche*, signés Jacques Laubier, évoquait les événements de l'affaire sous l'angle de scènes de théâtre mal jouées, insérées dans une comédie absurde : « Les antisémites, pour se donner du courage, déclamaient les paroles extrêmes, les dreyfusistes envisageaient la possibilité de suprêmes décisions. La Chambre se donnait la comédie à elle-même et la donnait au pays ; elle essayait en vain de se faire passer pour une institution, d'avoir un sens »[722]. Le registre de la comédie vient ici stigmatiser le rôle de la justice : en réduisant son rôle à celui d'un pantin qui s'agite en vain dans une vaste farce, Péguy pose un regard pessimiste sur une institution visiblement incapable de faire surgir la vérité tant attendue.

Dans la série d'articles autour de « L'Affaire Dreyfus et la Crise du Parti socialiste », le registre théâtral intervient pour faire glisser l'affaire au rang d'œuvre d'art à échelle humaine. En effet, dépassant la comparaison avec *Œdipe Roi*, il réunit dans sa vision de l'affaire la force mystérieuse et noire des « drame barbare » et la beauté classique et limpide de la tragédie antique :

> Nous avons signalé le double intérêt dramatique de l'affaire elle-même. Les mauvais romans-feuilletons du Petit Journal nous ont rendus très sévères pour les drames judiciaires, pour les histoires de juges d'instruction. Mais n'oublions pas qu'Œdipe roi fut un drame judiciaire, qu'Œdipe fut un juge d'instruction instruisant douloureusement sa propre affaire. Si

[722] « Règlements de juges », *La Revue Blanche* n°133, 15 décembre 1898, vol. 17 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 138)

> cette affaire a donné matière à un chef d'œuvre, l'affaire Dreyfus, telle quelle, fut « le chef d'œuvre de l'Etat-Major ». Non seulement par la férocité sauvage des attaques, par la sournoiserie des insinuations jésuites, mais aussi par les multiples déguisements de l'erreur et du crime, l'affaire Dreyfus avait l'intérêt compliqué des drames barbares. Et par la fermeté de la défense, par l'unité de la vérité, par la simplicité de l'innocence elle avait la beauté harmonieuse de la tragédie classique. Outre que cette œuvre d'art avait sur les œuvres d'art que l'on fait cet avantage d'être du réel même. [723]

La métaphore théâtrale englobe ici, à travers ces deux sous-genres, la représentation protéiforme de l'affaire dans la presse, tour à tour roman policier, sous la plume de Zola, roman-feuilleton dans la presse antidreyfusarde, ou encore poème épique par les représentations de ses héros. Dans *La Revue Blanche* du 15 août 1899, il écrivait également : « En elle-même l'affaire Dreyfus a eu, depuis le commencement, une singulière valeur dramatique, une extraordinaire puissance d'art dramatique. Il est certain qu'elle a, aussi, réussi dans le monde comme un beau drame humain, à la fois réel et bien conduit »[724], écrira-t-il rétrospectivement.

### c. Mirbeau, Quillard et Jarry : l'affaire devenue farce

Mirbeau, quant à lui, aura recours à la même réécriture esthétique, écrivant dans « Vainqueur de son ombre » : « Nous touchons enfin au dénouement du drame, et bien que ce drame ne se joue pas à l'Ambigu, mais sur une plus vaste scène qui s'appelle la France, nous savons qu'il se terminera, comme tous les drames, par le triomphe de l'innocent et par le châtiment du traître. » ( *AD*, 148).

Avec son ironie habituelle, Mirbeau assimile les dernières péripéties de l'affaire avant la réhabilitation aux rebondissements nécessaires d'une bonne pièce de théâtre avant le dénouement :

---

[723] « L'affaire Dreyfus et la crise du parti socialiste », *La Revue Blanche*, 15 septembre 1899, vol. 20 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 128.

[724] « La crise du parti socialiste et l'affaire Dreyfus », *La Revue Blanche* n°149 du 15 août 1899, vol. 19, p. 626 (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 225).

> Il est donc juste et de la meilleure esthétique théâtrale que le traître se défende et qu'il essaie, par tous les moyens en usage, de sauver sa peau, désormais condamnée. Francisque Sarcey, qui est le meilleur critique de l'Etat-Major, vous dira que ces choses ne peuvent aller autrement, et qui si, au dernier acte, toutes les passions mauvaises, toutes les hontes, tous les crimes qui s'acharnèrent contre l'innocent, n'en venaient poinr, devant que de se rendre, au suprême degré de l'exaspération et de la violence, ça ne serait pas du théâtre. Ce qui se passe est donc absolument classique, absolument en harmonie avec les règles du théâtre et de la vie… Bonnes gens, ne vous effrayez pas de ces gros yeux furieux, de ces bouches gluantes de baves, de ces gestes paroxystes et de ces impossibles menaces… Le gendarme est là, dans la coulisse, qui va bientôt paraître et empoigner le traître à la gorge. Ne vous effrayez pas et disposez-vous à vigoureusement applaudir, bonnes gens ! (*AD*, 149)

Par le biais de la métaphore théâtrale, Mirbeau consacre Déroulède en personnage de scène, pantin ridicule dans une parodie épique qui ne parvient qu'à triompher de son ombre : détournant la glorification de Scheurer-Kestner, il s'agit ici de « laisser cet héroïque Polichinelle s'escrimer tout seul, avec le traditionnel sabre de bois, contre son ombre... » (*AD*, 152)

Contrairement à Zola et à Péguy chez qui la métaphore théâtrale est convoquée pour souligner la dimension tragique de l'affaire, Mirbeau utilise la comédie au service de la critique polémique. Il s'agit en effet de deux utilisations différentes d'un même arsenal métaphorique, s'inscrivant chez Zola dans de registre de l'émotion, dans l'expression de sa souffrance ou de sa fascination et chez Mirbeau dans la dénonciation des actes de l'Etat-Major assimilés à une farce.

Dans le sillage de Mirbeau, Pierre, Quillard convoque le discours théâtral pour mieux dénoncer la folie imaginative prise par les événements : il a opéré la même assimilation de l'affaire Dreyfus à un univers littéraire en opérant un parallèle entre le ministre de la guerre et le personnage d'Alfred Jarry : « Secret d'Etat, non ; c'est le secret d'Ubu Roi. (…) Les plus romanesques histoires sont acceptées sans contrôle ; les contradictions de fait de l'inculpé ne sont pas relevées. En parlant d'*Ubu Roi*, le 19 janvier, je n'osais prévoir que M. Méline, président du Conseil des Ministres, emprunterait à ce fantoche illustre, pour exalter les grands chefs militaires, ses procédés de raisonnement incohérents »[725].

[725] P. Quillard, « Contre l'infaillibilité du sabre », *art.cit.*, p. 353.

Chez Jarry, en effet, l'affaire Dreyfus est donnée à lire comme une farce à échelle humaine où tous les personnages et les événements sont frappés de ridicule. Ainsi, l'affaire est évoquée comme une opération commerciale, un spectacle ayant pour seul but l'amusement, ôtant toute dimension sérieuse, tout enjeu réel à l'affaire. Elle devient ainsi une pièce de théâtre grandeur nature pour un public imbécile : « Pour inventer une affaire, il faut du flair […]. Une affaire, cela se découvre, se médite et se construit comme une pièce de théâtre. Le sujet doit en être simple, classique, aisément compris des intelligences moyennes. Le « traître » fut un bon sujet et une bonne affaire »[726].

D'autres considérations satiriques sur le déroulement de l'affaire expriment la distance de l'auteur face aux événements. Jarry s'amuse ainsi à transposer l'affaire dans un registre littéraire qui la réduit à une intrigue de théâtre. Organisée par un « gouvernement sagace » venu amuser son public avec des « distractions aussi saines que variées », l'affaire Dreyfus n'est évoquée que pour être réduite à une scène de « bruit et de fureur » qui ne signifie rien : « Les divers conseils de guerre, voilà pour la récréation des yeux et la récréation de l'esprit. Un spectacle militaire bien composé doit satisfaire à la formule d'Aristote : horrifier d'abord, apitoyer ensuite. La première scène, pathétique, le fut par le rôle du Traître. L'Innocence Reconnue fit succéder à la Terreur, la Pitié. Mille autres passions accessoires furent déchaînées, non sans nuire à l'unité d'action. Le titillement satyrique et discrètement égrillard ne fut pas omis : Qu'est-ce que la dégradation, sinon le public déshabillage du traître ? »[727]

La scène de l'Histoire devient ici sous la plume de Jarry un pur objet de fiction : réduisant les personnages historiques à un rôle dramatique joué pour le public, Jarry raille par le biais de cette caricature littéraire la dimsension médiatique de l'affaire Dreyfus, devenue aux yeux de ses contemporains un simple divertissement. C'est bien cette même image qui appraît derrière le « titillement satyrique » de la scène de dégradation : à travers la référence mythologique grivoise, le spectacle de l'affaire Dreyfus rompt tout contact avec la réalité historique polémique et bascule dans le registre érotique, frôlant l'interdit voyeuriste. Loin des prises de position enflammées des deux camps, l'affaire Dreyfus se décline ici sur le ton de la complicité ludique avec le spectateur, entre divertissement et plaisir des sens.

Ainsi, l'affaire Dreyfus se transforma, par le biais d'un regard littéraire, en pièce de théâtre, « chef-d'œuvre de l'Etat-Major » ayant « l'intérêt compliqué des drames barbares » sous la plume de Péguy  et « drame poignant » selon Zola ou encore farce mal jouée sous la

---

[726] A. Jarry, « L'Affaire Humbert-Dreyfus », *La Plume*, 15 décembre 1903, *Œuvres complètes*, t. II, p. 498.
[727] *Ibid*., p. 531-532.

plume accusatrice de Mirbeau, de Jarry ou de Pierre Quillard, opposant les visions d'une métaphore filée collectivement par les écrivains dreyfusards.

## 3. Le théâtre de la Justice

Parmi tous les événements de l'affaire, les procès de Zola et de Rennes ancreront les représentations collectives dans le registre théâtral[728]. En effet, après avoir introduit les personnages du drame, posé les termes du débat dans un conflit symbolique et appelé sur lui les foudres de la justice, le procès Zola mobilise tous les acteurs, transforme l'affaire en spectacle public et en tragédie, relance le scénario pour une nouvelle série d'épisodes. Ainsi, alors que les écrivains assistent au procès comme à un spectacle, c'est la réalité qui se double d'une dimension fictionnelle : l'affaire Dreyfus devient un événement littéraire.

De son côté, le procès de Rennes aura une autre portée dramatique : dénouement tant attendu et annoncé du drame, mise en présence des acteurs devenus mythes et émergence de la figure désormais symbolique de Dreyfus, il s'agissait au même titre que le procès Zola d'un événement inscrit d'avance dans la représentation littéraire. Témoins des deux procès, les écrivains de l'affaire Dreyfus emprunteront au théâtre son esthétique pour retranscrire ces moments de cristallisation du conflit entre les deux camps, dans une rencontre unique entre écrivains, savants, et militaires. Scènes données à voir, à lire (par le biais des comptes-rendus publiés) et donc à interpréter, les procès Zola et de Rennes verront la confrontation des camps adverses, permettant d'assouvir une soif de spectacle éveillée par les journaux. Ainsi, les « Impressions d'un témoin » de Pierre Quillard, puisaient dans ce registre :

> Cependant, une scène du drame demeurait, encore non jouée, d'une beauté terrible qui fait honneur à l'imagination du metteur en scène. La main levée du général de Pellieux enjoignit le silence au commandant comte Walsin-Esterhazy appelé à nouveau à la barre et qui refusa de répondre à « ces gens-là ». Ces gens-là, les défenseurs. Pendant une demi-heure les soixante questions d'Albert Clemenceau torturèrent l'homme muet tourné vers le jury,

[728] Voir A. Pagès, « Le procès Zola, tournant de l'affaire Dreyfus », in *De la Justice dans l'affaire Dreyfus*, p. 143-176.

> impassible, frémissant, et qui s'essayait à sourire pour dissimuler aux dessinateurs sa réelle physionomie de grand fauve fatigué, prêt peut-être à quelque grand sursaut de rage. Les phrases abominables sonnaient dans la salle pacifiée par l'angoisse, les phrases de massacre néronien, les phrases de meurtre ordinaire, les phrases de banale escroquerie[729].

Ainsi, il s'agit là d'une scène de théâtre paradoxale, où l'éclatement annoncé et attendu de la vérité se heurte à un mur de silence. Le déroulement logique de la pièce de théâtre, dans laquelle le dialogue véhicule les péripéties et le dénouement du drame, est rompu par le jeu qu'Esterhazy et l'Etat-Major lui opposent : une scène muette, venue bouleverser l'équilibre de la pièce.

Notons enfin une mention de Remy de Gourmont qui, puisant dans le registre théâtral, comparait Dreyfus à un « comédien tragique », à un « pantin effroyable de gaucherie et de tristesse », l'insérant dans un univers de fiction et de spectacle : « Nous devons au moins quelques sourires à l'acteur triste qui nous intéressa pendant un spectacle de trois ans et qu'on fit revenir de l'autre bout du monde pour contenter nos curiosités. La farce est jouée ; laissons se relever et se laver la face le comédien tragique qu'un poignard, même émoussé, a prostré dans le fond de la scène. […] Nous l'avons fait parler, nous l'avons fait gesticuler devant le monde entier, pantin effroyable de gaucherie et de tristesse, en voilà assez »[730]. De l'autre coté de la barricade, notons que Remy de Gourmont puise dans cette métaphore pour en inverser les rôles : ici, c'est Dreyfus qui est acteur de la farce et non Déroulède, comme c'est le cas chez Octave Mirbeau.

La puissance dramatique des audiences du procès Zola est également perceptible derrière l'esquisse littéraire qu'avait tracée Zola dans ses « Impressions d'audience ». En effet, dans les événements qui ont « frappé son imagination de romancier », les scènes du procès apparaissent comme étant les moments les plus riches et les plus denses, moments de réflexion mais également tableaux vivants qui ouvrent sur la réflexion, qui révèlent la tension de certains moments précis :

> J'en arrive aux audiences, je crois qu'il faudra un chapitre par audience, en mettant dans chacune d'abord le milieu, les faits auxquels j'ai assisté, puis les réflexions, les

[729] P. Quillard, « Impressions d'un témoin », Au sujet de l'accusation d'Esterhazy muet, *la Revue Blanche*, 1er mars 1898, vol. 15, p. 345.
[730] R. de Gourmont, « Nietzsche et l'affaire Dreyfus », *le Mercure de France*, octobre 1899, p. 214.

> développements qu'ils comportent…D'autre part, la façon esthétique dont se composaient les audiences comme autant d'actes d'un drame poignant, construit par un grand artiste ; sans oublier naturellement le milieu pittoresque, l'assistance, les avocats par terre, les dessinateurs, les têtes à gifles, le jury muet sans une question et les effets de jour, les nuages qui passent et assombrissent la salle, les coups de soleil, sur le mur que je regarde, en l'air. (*VM*, 244)

et dans « J'accuse… ! », il écrit « J'abrège, car ce n'est ici, en gros, que le résumé de l'histoire dont les brûlantes pages seront un jour écrites tout au long » (*VM*, 120). En effet, derrière cette sensibilité à l'atmosphère du tribunal et à la dimension esthétique figée de ce tableau vivant, Zola esquisse ici un thème romanesque qui trouvera son expression dans les scènes du procès Simon de son roman *Vérité*. La perception littéraire de l'affaire amorça donc chez Zola l'idée d'une œuvre à venir, inscrivant de ce fait l'affaire dans le cadre strict de sa création littéraire.

Les écrivains dreyfusards ont donc partagé pendant l'affaire la même représentation littéraire des événements, amorcée par Zola dans « Scheurer-Kestner ». L'affaire Dreyfus fut perçue dans une dimension profondément dramatique, donnant parfois lieu à des réécritures et des interprétations l'inscrivant dans le registre de la fiction davantage que dans la polémique judiciaire. De ce fait, la mobilisation autour de l'affaire Dreyfus revêt un caractère à la fois littéraire et politique : le discours dreyfusard comporte non seulement une cohérence idéologique mais également une dimension littéraire qui le rapproche d'un modèle fictionnel.

# B. Personnages et mythes

Comme l'a souligné A. Pagès, à cet univers de « roman-feuilleton », Zola opposera un autre vision littéraire, dont la dimension manichéenne aura une valeur stratégique pour les dreyfusards. En effet, en reprenant dans leurs articles de combat un imaginaire romanesque, ayant recours à des principes narratifs et à une vision limpide qui contribue à tisser un texte commun de l'affaire, « La force des dreyfusards tient dans la clarté de la cause qu'ils défendent : enjeux limpides, les personnages sont des symboles, la vision romanesque simplifie les problèmes et cimente l'unité du groupe »[731].

Dans la presse ainsi que sous la plume de Zola, l'affaire fut souvent perçue comme une véritable œuvre de fiction qui s'affranchissait de tout souci de vraisemblance : l'affaire réécrite sous forme de tragédie ou de fiction romanesque laissa place à un univers fictif dans lequel tous les protagonistes étaient intégrés. Alors que les faits principaux de l'affaire étaient interprétés en termes littéraires, les personnages glissèrent rapidement hors du champ de la réalité pour devenir acteurs du drame ou encore symboles à part entière. Ainsi, le discours sur l'affaire devient littéraire, quitte la réalité et intègre le mythe : Dreyfus devient symbole de souffrance, Zola devient un héros, Picquart une légende.

[731] A. Pagès, dans « L'Affaire Dreyfus comme roman-feuilleton », *art.cit.*, p. 454.

Déconstruisant le roman-feuilleton érigé par les antidreyfusards, la vision que Zola donnera de l'affaire dans ses articles sera empreinte d'une représentation romanesque et théâtrale, interprétant l'événement politique dans le registre esthétique.

Opposant un univers romanesque à un autre, le discours dreyfusard a progressivement rompu avec les mythes construits par le camp adverse pour leur substituer un autre système de représentation. Ainsi, s'il existait avant l'affaire un univers mythique dans lequel le discours antidreyfusard n'a cessé de puiser pour alimenter ses représentations du juif traître et espion, le discours dreyfusard a quant a lui progressivement construit son propre univers mythique, forgeant ses propres héros devenus symboles de vérité, de justice ou de pitié.

## 1. Picquart : le mythe du militaire réinvesti par l'idéologie intellectuelle

Parmi les figures devenues symboliques du combat dreyfusard, Picquart fut dès son entrée en scène l'objet d'une véritable consécration, érigé en figure héroïque. Dans la série des personnages de l'affaire, Picquart était « le bon génie », selon les mots de Bernard Lazare, mais son rôle fut essentiel dans la mobilisation dreyfusarde. Il fut, comme l'a souligné l'auteur de *Une Erreur Judiciaire*, la figure héroïque qui devait incarner le conflit moral et la vertu intellectuelle : « Beaucoup de dreyfusards n'ont marché que lorsque Picquart est entré dans la bataille. On a eu la basse adoration de l'homme ; quant à l'idée, elle importait peu. Mais Picquart a rempli un rôle utile. On ne remue pas un peuple seulement pour des idées abstraites. Il a permis de rendre tangible le drame », a-t-il confié dans une note[732].

[732] Archives Bernard-Lazare, Alliance Israélite Universelle, 5, cité par N. Wilson, « Bernard-Lazare et le Syndicat » (*Les écrivains et l'affaire Dreyfus,* p. 32). Au sujet de G. Picquart, outre les articles de C. Prochasson (« Le colonel Georges-Picquart (1854-1914) (*Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, p. 261-265) et « Le colonel Picquart ou la vertu cachée », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 11, 1993, p. 15-20, qui éclairent son parcours et sa position dans l'affaire Dreyfus), ainsi que les études évoquant la place du lieutenant-colonel dans l'armée au moment des faits (voir V. Duclert, « Les militaires » (*L'Affaire Dreyfus au tournant du siècle*, p. 98-103) et J. Hélie, « L'arche sainte fracturée » (P. Birnbaum, dir., *La France de l'affaire Dreyfus*, p. 226-250)), voir la biographie de G. Picquart par Christian Vigouroux, *Georges Picquart dreyfusard, proscrit, ministre : la justice par l'exactitude*, dans laquelle sont étudiés à la fois son rôle dans l'affaire et sa figure héroïque « mythique » créée par les écrivains et journalistes (voir essentiellement la deuxième partie de l'ouvrage, « Images, représentations et portraits », p. 291 et ss.)

Le mythe Picquart intégra réellement les imaginations au moment du procès Zola : venu témoigner dans le bel uniforme bleu ciel des tirailleurs algériens, Picquart retournait librement en prison après ses prises de parole publiques, incarnant au même titre que Zola l'image du sacrifice au devoir de vérité. Séduite par l'image du martyre mis au ban de l'institution militaire pour sa fidélité à un idéal de rigueur et de vertu intellectuelle, la société littéraire participa pleinement au phénomène d'adoration qui entoura le lieutenant-colonel et les témoignages d'admiration à son égard se sont rapidement multipliés : outre l'album *d'Hommage des artistes à* Picquart, préfacé par Mirbeau, on sait que les listes Picquart recueillirent 15000 signatures, beaucoup plus que celles en faveur de Zola ; Joseph Reinach publia chez Stock *Une conscience – Le lieutenant-colonel Picquart* et F. de Pressensé, *Un héros – Le lieutenant-colonel Picquart* ; France lui dédia deux chapitres *d'Histoire contemporaine*, « L'Apologie », paru dans *l'Echo de Paris* du 6 décembre 1898 et « Le Bureau », paru le 16 août 1899 au *Figaro* et repris en volume, Clemenceau fit son éloge dans les pages de *L'Aurore*, du 28 et 30 novembre et des 12 et 17 décembre 1898 et Fernand Gregh lui consacra un chapitre de la *Fenêtre ouverte* ainsi qu'un poème intitulé « Volonté » :

> Les portes des prisons que sur vos pas on scelle
> Finiront bien, un jour d'ouragan, par s'ouvrir.
> Leurs pierres, ce jour-là, viendront former la stèle
> Qu'à votre exemple saint dédiera l'avenir ! »[733]

De son côté, dans sa « Lettre à M. Emile Loubet », Zola parlait de « Picquart, le héros auquel l'avenir élèvera des statues » (*VM*, 202), dans « Justice », il est « le plus noble, le plus héroïque et le plus glorieux » des enfants de la France (*VM*, 154) et en 1898, Proust écrivit au directeur de *L'Aurore* (ou du *Siècle*, voir supra.) : « Honorer Picquart, c'est honorer l'armée dont il incarne l'esprit sublime à des fins qui dépassent l'individu »[734] avant de le consacrer dans *Jean Santeuil* en figure héroïque. Il rappellera dans *la Prisonnière* la fascination exercée par le lieutenant-colonel : « Après les émotions du Palais de Justice, on avait été le soir chez Mme V. voir de près Picquart ou Labori » (*P*, 237).

La réaction de Pierre Quillard devant l'apparition de l'officier au procès Zola, évoquée dans ses « Impressions d'un témoin », traduit également la portée de la représentation de Picquart dans l'imaginaire des dreyfusards : « Voici qu'émus comme des enfants et presque

[733] Poème cité par P. Wyse, art.cit., p. 27.
[734] Lettre citée (partiellement) par Pyra Wise dans « Un brouillon inédit de Marcel Proust : lettre pour la « Protestation Picquart », *Bulletin d'informations proustiennes*, n°39, 2009, p. 18-20.

en pleurs, sans crainte du ridicule, nous serrons les mains de l'héroïque et calme garçon qui vient de faire jaillir un peu de lumière dans toute cette ombre »[735]. Ainsi, comme l'a souligné Christian Vigouroux, Picquart était devenu pour la société une véritable « vedette » et l'émotion de Marcel Proust et de Pierre Quillard devant le lieutenant-colonel participe du même phénomène médiatique qui entoure aujourd'hui les *people* de la presse quotidienne[736].

La dimension littéraire de la vision de Picquart esquissée par les écrivains dreyfusards apparaît derrière l'arsenal métaphorique placé au service de sa glorification. En effet, on retrouve sous la plume des écrivains certaines images communes, notamment la métaphore tirée de la sculpture : chez Fernand Gregh, il s'agit de la « stèle » dédiée à Picquart, pour Zola, il s'agit des statues qu'on lui élèvera alors que France citera dans son article « Le Bureau » le « socle de statue » (*BP*, 104) du poème de Gregh. Le rapprochement de Picquart et de Socrate affleure également à la fois chez France et chez Proust : dans « L'Apologie », France utilise le détour allégorique pour mieux comparer les deux personnages, alors que dans le brouillon de la lettre de Proust au sujet de la protestation Picquart, le portrait du lieutenant-colonel est empreint de littérature. Proust évoque en effet son combat dreyfusard à travers une série de comparaisons successives, puisant tour à tour dans la littérature, la philosophie, l'histoire et la mythologie : comparant ainsi Picquart à Socrate, il écrit que l'armée « peut le renier aujourd'hui comme la philosophie grecque a renié Socrate, comme les empereurs stoïciens ont persécuté le Christianisme. Un jour non moins qu'un Marchand il sera sa gloire » ; ils seront réconciliés, « comme les dieux autrefois ennemis qui fraternisaient dans la Paix du Panthéon » ; puis « il a rendu la beauté du devoir militaire accessible à plus d'esprits, comme Renan a imprégné de Christianisme des esprits qui sans [lui] n'en auraient jamais connu la douceur » et considère enfin que Picquart aurait pu être le héros de Alfred de Vigny, en qui « se montrent à la fois La Grandeur et la Servitude Militaire »[737].

---

[735] P. Quillard, « Impressions d'un témoin, *La Revue Blanche*, 1er mars 1898, vol. 15, p. 343. Voir aussi la réaction de Séverine : « Soudain, une apparition ! […] Le geste est rare ; la voix, imprécise d'abord, ne tarde pas à se poser. Mais l'accent en demeure d'une inaltérable douceur, raisonnable pourrait-on dire, dans la justesse du ton et de la simplicité. Et ce qui frappe le plus en lui, c'est le contraste avec tous ceux de sa profession qui ont jusqu'ici paru à cette place. Il est « autre » extraordinairement : méditatif, mélancolique, artiste… « intellectuel », hélas ! On s'explique leur hostilité. Elle est naturelle, elle est légitime, elle est justifiée. » (A. Pagès, « Le procès Zola, tournant de l'affaire Dreyfus », *art.cit.*, p. 155).

[736] Ce culte du héros n'échappa pas aux railleries de Barrès : « Chez une lie de dégénérés, l'affaire développait des instincts fétichistes au point qu'ils portaient des espèces de reliques. On collait sur des photographies de Picquart des morceaux de son dolman et des fils de ses épaulettes… il est le divin Picquart. », *Scènes et doctrines du nationalisme*, Plon, Paris, 1925, livre 2, chp.IV, p. 202. Sur la figure de Picquart et la médiatisation autour de son intervention dans l'affaire Dreyfus, voir C. Vigouroux, *op.cit.*, p. 102-104 et p. 291 et ss.

[737] P. Wyse, art. cit., p. 18-20. Elle souligne d'ailleurs la référence topique à Alfred de Vigny, présente également chez France.

Plus qu'un héros militaire, Picquart fut un héros dreyfusard et il s'est opéré à son égard un véritable transfert de valeurs : les représentations que les écrivains ont faites de lui l'ont doté des qualités morales nécessaires à la pleine consécration d'un héros selon l'idéologie dreyfusarde. A la fois militaire et érudit, il était un modèle de droiture morale, de courage physique et de vertu intellectuelle.

Cette valeur morale de l'héroïsation de Picquart, perceptible dans les titres des ouvrages de Reinach (« *Une conscience* »), atteint sa pleine expression dans un article d'Anatole France publié dans *L'Echo de Paris*, le 6 décembre 1898 qui sera repris en volume dans *Histoire contemporaine* (voir infra). Dans un discours prononcé le 31 décembre 1898, Anatole France rendait un vibrant hommage au lieutenant-colonel, héros intellectuel mû avant tout par sa conscience et par l'amour de la vérité : « Un homme coupable d'aimer la vérité d'un amour héroïque, coupable de s'être donné tout entier à une juste cause. Avoir tout sacrifié à la paix de la conscience éveillée, c'est là le crime du colonel Picquart ». Anatole France prophétisait son triomphe en des termes fidèles à l'imaginaire dreyfusard : « La lumière vient. Picquart triomphera dans la lumière »[738], écrivait-il, établissant un parallèle entre l'avènement de la lumière prophétisé par Zola et la figure de Picquart.

Parmi les écrivains, Mirbeau fut celui qui se lia le plus étroitement avec Picquart : il lui rendit plusieurs visites alors qu'il était emprisonné au Cherche-Midi et était pour lui un compagnon intellectuel[739]. Il lui a dédié plusieurs textes : il a rédigé la préface de *l'Hommage des artistes à Picquart*, intitulée « Derrière le grillage », et a appelé à la mobilisation en sa faveur dans « Le festin des sauvages » (*AD*, 165-169). Comme l'avait fait Anatole France, Mirbeau dépeint Picquart sous les traits d'un véritable héros qui, renouvelant le geste de Zola, a opposé le cri de sa conscience au risque de sa liberté : pour Mirbeau, les deux héros sont Picquart et Zola et il parlait de « cette cause de justice, dont, avec notre cher Zola, il est le martyr et le héros » (*VM*, 243).

Dans « Derrière un grillage », l'héroïsme de Picquart répond au discours idéologique dreyfusard : il s'agit avant tout d'un héros de la vérité. Evoquant une rencontre entre l'écrivain et l'officier emprisonné, Mirbeau le dote des qualités qui font de lui une figure emblématique du combat intellectuel, notamment l'érudition : « Nous causons de tout, de

---

[738] A. France, *Trente ans de vie sociale*, t. I, p. 12.
[739] Au sujet des rapports entre Picquart et les milieux littéraires, voir C. Vigouroux, *op.cit.*, « Les arts et les relations », p. 416 et ss.

Carlyle et de Michelet, de Wagner et des primitifs de la musique, Clément Janequin et Goudimel […] Maintenant, la conversation est à Rembrandt, et de Rembrandt, elle vagabonde à travers les siècles, sur Platon et sur Spencer, sur Nietzsche et sur Loyola »[740] (*AD*, 243).

Dans « Les voix de la rue », Picquart reprend également le rôle « d'éveilleur de consciences » endossé par Zola dans sa « Lettre à la France » :

> Ils se sont trompés, car ce qu'ils tiennent de Picquart, c'est son ombre. Sa parole est restée parmi nous. Elle nous encourage et elle nous guide ! Et son âme est avec l'âme des foules, aujourd'hui désabusées. Ayant voulu l'abattre, ils en ont fait un héros, non pas seulement le héros d'une élite, mais le héros populaire qui a déjà sa légende, puisqu'il a déjà souffert, et auquel on ne pourra plus toucher désormais, sans toucher au peuple lui-même. De leur haine obstinée et stupide, de leurs lâches persécutions, ils ont fait de cette victime l'incarnation réelle de ce que nous n'avons plus, de tout ce qui fut condamné au silence et à l'exil, le symbole vivant de la justice, de la vérité, de l'humanité. (*AD*, 121)

Profondément antimilitariste, Mirbeau dépouillera son héros de la connotation militaire habituellement liée au paradigme héroïque, afin de ne garder de lui que sa force morale et intellectuelle : « Moi qui n'aime pas les héros, moi qui sais quelles brutes aveugles et sanglantes sont, tout au long de l'histoire, ces êtres néfastes et généralement militaires qu'on appelle des héros, je dirai du colonel Picquart que c'est un homme. Dans les temps de déchéance et d'avilissement que nous traversons, être un homme, cela me paraît quelque chose de plus émouvant et de plus rare que d'être un héros… » (*AD* 244)

Réunissant ainsi la force du courage aux qualités intellectuelles et morales chères aux dreyfusards, Picquart devient dans « Le festin des sauvages », un archétype héroïque :

> Picquart n'est pas seulement un héros, c'est quelque chose de plus cher et de plus grand : un symbole. Dans la déroute de nos croyances et de nos énergies, dans les ruines de nous-mêmes, il s'est levé, tout à coup, comme l'image du devoir, de l'esprit de sacrifice, de la conscience qui est en lui, par tout ce qui se dégage de lui de force tranquille, et de mâles vouloirs, c'est lui qui a rallié nos courages, et donné une forme noble et précise, à nos vagues désirs de justice, à notre obscur amour de l'humanité. (*AD*, 168)

---

[740] Comme l'a souligné C. Vigouroux, la culture de Picquart était pour les dreyfusards un atout fondamental, alors qu'elle était pour les antidreyfusards une source de méfiance, notamment pour Barrès : « Nos intellectuels admirent Picquart d'être un musicien, d'être lettré, de parler plusieurs langues. C'est bien, mais j'admirerais avant tout qu'un soldat fût utile à l'armée. Cet homme, d'après ses dévots a cherché à se développer dans toutes les directions. Que n'a-t-il d'abord adopté les vérités de son ordre. » (*Scènes et doctrines*, Paris, Plon, 1925, p. 199). Voir C. Vigouroux, *op.cit.*, p. 377.

et il incarne de la façon la plus limpide le combat entre l'armée et la vérité, entre les valeurs dreyfusardes et antidreyfusardes : « Entre lui et l'armée, il savait que c'était un duel à mort, un duel, où, pour se défendre et combattre, il n'avait qu'une arme : sa conscience. » (*AD*, 241)

À travers la métaphore de la Conscience devenue arme de combat, Mirbeau convoque donc le paradigme épique pour le détourner : il renouvelle la consécration de l'héroïsme en le transférant dans le registre intellectuel, faisant de lui un nouveau type de héros qui se bat pour un univers de valeur entièrement dreyfusard.

## 2. Dreyfus : du symbole de la trahison au symbole de la souffrance

Quant à Alfred Dreyfus, au détriment de sa postérité littéraire, il devint un symbole sans toutefois devenir un héros. Comme l'a rappelé André Daspre dans « L'héroïsation du capitaine Dreyfus », la représentation de sa figure fut dès le début de l'affaire intégrée dans un univers fictif : l'image dépersonnalisée du traître forgée par *La Libre Parole*, figée dans tous les esprits par la célèbre illustration de la cérémonie de la dégradation parue dans le *Petit Journal* [741].

S'érigeant contre ce système de représentation mythique manichéen, les dreyfusards ont dénoncé la disparition du capitaine derrière une abstraction intangible et irrationnelle. On peut citer à cet égard un texte de Théodore Duret intitulé « le Traître », paru le 1er février 1898 dans *la Revue Blanche* dans lequel est stigmatisé ce mythe de Dreyfus-traître : « Sont-ils réels, ces traîtres ou sont-ce des monstres créés par l'imagination ? Dreyfus, dans l'imagination populaire, dans la presse même, est tout de suite devenu « le traître », un traître par excellence, son nom n'est plus prononcé qu'avec l'épithète. Tous les crimes lui ont été imputés. « Le traître Dreyfus », agrandi par l'imagination, se dresse maintenant à côté de Bazaine »[742]. Zola commentait cette assimilation dans « Le Syndicat », se livrant à une déconstruction immédiate du mythe de la trahison :

[741] Voir A. Daspre, *art.cit.*, p. 217-225.
[742] *La Revue Blanche*, 1er février 1898, vol. 15, p. 168.

> Dès lors, il devient le traître, non plus un homme, mais une abstraction, incarnant l'idée de la patrie égorgée, livrée à l'ennemi vainqueur. Il n'est pas que la trahison présente et future, il représente aussi la trahison passée, car on l'accable de la défaite ancienne. Voilà l'âme noire, l'abominable figure, la honte de l'armée, le bandit qui vend ses frères, ainsi que Judas a vendu son Dieu (*VM*, 75).

Enfin, c'est la même critique de la représentation mythique de Dreyfus comme symbole de trahison par les antidreyfusards que France fustige dans une « Lettre de M. Bergeret à un ami »: « Durant le procès de 1894, devant la porte close et muette de l'hôtel, où se jugeait un homme qu'ils ne connaissaient pas, les badauds et les commères, les yeux gros de peur et d'ignorance, hurlaient la mort, dans un sentiment collectif et quasi religieux […] Pour la masse bourgeoise, plus arriérée en France que la masse ouvrière, le juif Dreyfus, avant même l'arrêt du Conseil de guerre, était la Trahison »[743].

Mais à l'univers mythique antisémite préexistant à l'affaire, les dreyfusards opposeront un autre univers mythique. Il s'agira ainsi eux de substituer un symbole à un autre : face au mythe du Dreyfus-traître construit par la presse antisémite depuis des années, les dreyfusards opposeront un Dreyfus-innocent, symbole de souffrance. En effet, pour les dreyfusards, il était au contraire érigé au rang de martyre et de symbole de la souffrance : ainsi, Zola écrivait dans sa « Lettre à M. Brisson » : « Les aveux de Dreyfus : c'est le sublime dans la douleur ; elles sont le sanglot même, toute la souffrance humaine » (*VM*, 140). Dreyfus apparaît également dans *J'accuse* à travers la représentation mythique d'un nouveau Prométhée, enchaîné « sur son rocher d'infamie, dévoré par le remords » (*VM*, 116). De même, dans une lettre adressée à Alfred Dreyfus du 6 juillet 1899, Zola assimilait Dreyfus à une force symbolique de la souffrance qui pouvait entraîner le salut de la France :

> Il faut que votre innocence hautement reconnue sauve la France du désastre moral où elle a failli disparaître. Tant que l'innocent sera sous les verrous nous n'existerons plus parmi les peuples nobles et justes. A cette heure, votre grande tâche est de nous apporter, avec la justice, l'apaisement, de calmer enfin notre pauvre et grand pays, en achevant notre œuvre de réparation, en montrant l'homme pour qui nous avons combattu, en qui nous avons incarné le triomphe de la solidarité humaine. Quand l'innocent se lèvera, la France redeviendra la terre de l'équité et de la bonté (*Corr. IX*, 507).

---

[743] Article non repris, *Le Figaro,* 6 septembre 1899 (*Œuvres*, t. III, p. 391).

On retrouve cette même image sous la plume de Péguy, qui affirmait « Le capitaine Alfred Dreyfus est devenu, par le droit de la souffrance, un homme singulièrement puissant »[744]. Pour Péguy, ce droit à la souffrance lui a été attribué par les antidreyfusards : « Ceux qui l'ont poursuivi savaient bien ce qu'ils faisaient. Ils ont marqué cet homme. Ils ont marqué sa personne et son nom d'une marque pour ainsi dire physique dans la conscience de la foule ».

Comme l'a souligné Vincent Duclert dans sa biographie *Alfred Dreyfus, l'honneur d'un patriote*, le mythe de Dreyfus comme symbole de la souffrance ne résistera guère à la réapparition du protagoniste au moment du procès de Rennes : les dreyfusards auraient voulu qu'il soit le personnage de théâtre du drame qu'ils lisaient dans la pièce, et non la « misérable guenille humaine », selon les mots de Barrès[745], qui n'avait pas la présence physique d'un acteur. Déçus par l'image d'un Dreyfus qu'ils auront sous les yeux en 1899, incapable de jouer le rôle qu'on lui avait assigné en son absence, les dreyfusards évinceront explicitement la personne humaine de leur combat. C'est ce qu'affirmeront collectivement les membres de *La Revue Blanche*, dans le numéro du 15 septembre 1899 : « Le conflit, que peut-être les juges de Rennes pouvaient ajourner, ils l'inaugurent. La victime, que nous n'oublions pas, n'apparaîtra plus, au cours de l'action, que comme un comparse : le rôle principal, des idées à présent le réclament, qui nous sont plus chères encore que notre pitié »[746], et c'est ce qu'écrira plus cruellement encore Péguy, dans *Notre Jeunesse* : « Il ne s'est pas ruiné pour lui-même. Il ne se ruinera pour nul autre. Mais beaucoup se sont ruinés pour lui. Beaucoup ont sacrifié

---

[744] C. Péguy, « Le triomphe de la République » (*Œuvres en prose complètes*, t.I, p. 310)

[745] La première apparition de Dreyfus fut ainsi un choc pour les spectateurs, la rencontre brutale entre un être devenu représentation collective et symbolique et l'homme ; même Barrès fut ému, comme en témoigne sa réaction : « Toute la salle bougea d'horreur et de pitié mêlées quand Dreyfus parut. Sa figure mince et contractée ! Son regard net derrière le lorgnon ! Oh ! qu'il me parut jeune d'abord, ce pauvre petit homme qui, chargé de tant de commentaires, s'avançait avec une prodigieuse rapidité. Nous ne sentîmes rien à cette minute qu'un mince flot de douleur qui entrait dans la salle. On jetait en pleine lumière une misérable guenille humaine. Une boule de chair vivante, disputée entre deux camps de joueurs et qui depuis six ans n' a pas eu une minute de repos, vient d'Amérique rouler au milieu de notre bataille. Mais déjà Dreyfus a gravi les trois marches de l'estrade, la nouvelle station de son calvaire… » (J.-D. Bredin, *op.cit*., p. 370). C'est à cette disparition injustifiée de Dreyfus derrière une figure symbolique éphémère que remédie V. Duclert dans sa biographie du capitaine, en lui restituant la place qui lui revient dans l'histoire de l'affaire qui porte son nom : rompant avec l'idée reçue d'un « Dreyfus qui aurait été antidreyfusard s'il n'avait pas été Dreyfus », V. Duclert montre qu'il a non seulement été le « premier des dreyfusards », résistant héroïque à l'injustice dont il était victime, mais qu'il partageait avec ses défenseurs la même foi absolue en les valeurs de justice et de vérité au cœur du discours dreyfusard, prêt à amener l'Etat-major à reconnaître publiquement ses erreurs.

[746] « La Condamnation du Conseil de guerre », *La Revue Blanche*, 15 septembre 1899, vol. 20, p. 81.

pour lui leur carrière, leur pain, leur vie même, le pain de leur femmes et de leurs enfants. Beaucoup se sont jetés pour lui dans une misère inexpiable. » (*NJ*, 153)[747]

Seuls quelques dreyfusards resteront fidèles à l'homme, à l'exemple de Mirbeau qui en 1902 voyait toujours en lui le symbole pour lequel il s'était battu trois ans auparavant : en effet dans une lettre qui lui était adressée, il écrivait « Je serai très honoré et très heureux que vous vouliez bien venir me voir, et très fier de vous connaître, de connaître celui qui symbolise, si douloureusement, nos plus chères idées de justice et de liberté »[748].

### 3. Zola : l'archétype héroïque de l'écrivain

Zola renoua également pendant l'affaire Dreyfus avec un archétype héroïque inscrit dans un héritage littéraire et réinvesti par le contexte idéologique dreyfusard[749].

Ainsi, d'après Colette Becker, la figure de Zola renoue à la fois avec la dimension théâtrale et dramatique de l'affaire et avec une dimension mythique, dans la mesure où Zola reprend le mythe du Moi qui s'expose. Colette Becker évoque à ce titre « une mise en scène du Moi, d'un Moi champion qui relève un défi, qui s'identifie au paria et affronte la foule. Un Moi qui se dresse seul, s'expose de façon désintéressée pour la défense d'un innocent » constatant ainsi que « Zola retrouve ici les grands archétypes, porteurs : l'individu qui affronte seul l'institution, le Nain qui combat le Géant injuste »[750]. Dans cette optique, le geste de l'écrivain devient spectaculaire et « J'accuse… ! » est un texte d'imagination et non d'argumentation qui privilégie le spectacle sur la raison, le poétique sur le politique. Notons à ce titre que l'adresse impersonnelle de la « Lettre à la France » et de la « Lettre à la jeunesse »

---

[747] Pour André Daspre, la figure de Dreyfus disparaît dans le combat des dreyfusards derrière les principes universels qu'ils défendent, mais comme le montre Henri Mitterand dans « Histoire, mythe et littérature. La mesure de J'Accuse !' », art.cit., la représentation de la figure de Dreyfus se renouvelle dans les textes polémiques dreyfusards, sous l'impulsion de Zola, en intégrant un autre type de représentation mythique, avant de s'effondrer au moment du procès de Rennes. A côté de l'image du Dreyfus-Traître évoquée par A. Daspre, il a donc existé, du moins jusqu'au procès de Rennes, une autre représentation de Dreyfus dans le « roman » de l'affaire, c'est-à-dire la figure du père de famille éloigné des siens, tel qu'elle est esquissée par Zola.

[748] 25 janvier 1902, Lettres à Dreyfus, *Cahiers Octave Mirbeau*, n°5, 1998, p. 176-178.

[749] Voir S. R. Suleiman« L'engagement sublime: Zola comme archétype d'un mythe culturel », *Les Cahiers naturalistes*, XXXIX, nº 67, 1993, pp. 11-24 ; et J. Noiray, *art.cit*.

[750] C. Becker, « L'Affaire Dreyfus dans la recherche contemporaine », *Les Cahiers naturalistes*, n°72, 1998, p. 106.

fait place dans « J'accuse… ! » à une apostrophe ciblée : dans ce dernier article, l'apostrophe devient accusation, mais derrière l'indignation criée par Zola, c'est la voix de l'auteur qui prend une place de plus en plus grande.

La dimension archétypale de la posture de Zola rejoint ainsi à la fois le modèle hugolien mais également le modèle littéraire de l'affrontement du héros solitaire se battant pour une cause de justice. Faisant appel à la sensibilité des lecteurs, il s'agit pour Zola d'émouvoir à défaut de persuader en touchant aux représentations collectives séculaires. Touchant au registre du théâtre, du conte ou encore de l'histoire de la littérature engagée, la distribution des rôles au sein de l'affaire devient par le biais de la référence littéraire limpide et immédiatement perceptible aux yeux de tous : Zola incarne désormais le mythe du justicier courageux et sa cause ne peut à ce titre qu'être la bonne.

C'est dans « Justice », qu'il revient sur son propre rôle : succédant au personnage de Scheurer-Kestner, c'est à son tour de prendre place parmi les figures héroïques de l'affaire. Revenant sur scène après un long silence, il retrace les étapes d'un parcours érigé pendant son absence au rang de mythe et intègre la dimension de l'archétype héroïque. En effet, Zola vient poursuivre dans « Justice » la construction d'une figure héroïque d'écrivain-prophète amorcée dans « J'accuse… ! ». Il y reprend notamment le thème du sacrifice mêlé au registre épique : «Le 18 juillet 1898 restera dans ma vie, la date affreuse, celle où j'ai saigné tout mon sang » et parle « du plus cruel sacrifice qu'on eût exigé de moi, ma suprême immolation à ma cause », du « complet sacrifice que j'avais fait de mon repos, de ma liberté, m'offrant en holocauste » (*VM*, 147).

Mais cet archétype héroïque se double d'une posture intellectuelle désormais indissociable du combat dreyfusard. Conformément à la posture de l'écrivain dreyfusard rationaliste esquissée dans la « Lettre à la France », Zola place son combat dans une éthique à la fois de l'intellectuel rationaliste (« la sagesse seulement m'a vaincu » (*VM*, 151) ; « J'ai donc l'âme sereine, sans colère ni rancune » (*VM*, 154), et du désintéressement (« je ne veux ni applaudissement ni récompense »; « je ne désire tirer de la victoire aucune curée, ni mandat politique, ni place, ni honneur » (*VM*, 152) ).

Conscient de l'image idéalisée de l'écrivain engagé qui émanait d'un tel sacrifice, Zola a lui même contribué à construire son propre mythe. Dès le début de son engagement, il perçut ce que son engagement pour la défense d'un innocent pouvait lui apporter en termes d'accomplissement personnel : dans une lettre à Alexandrine Zola du 2 décembre 1897, ce dernier avait écrit « Je suis en train d'écrire la plus belle page de ma vie. C'est un grand bonheur et une grande gloire qui m'arrivent » (*Corr. IX*, 111). La conscience du lien entre son

engagement et sa gloire d'écrivain demeurera jusqu'à la fin de l'Affaire. En effet, Zola calculait précisément la date de son retour en France en fonction de l'effet à produire, et prévoyait ses actions selon une tactique médiatique : c'est ainsi qu'après le jugement de Rennes, Zola projetait son retour triomphal en France : « Si la révision doit se faire, il est absolument nécessaire que j'attende qu'elle soit faite, pour rentrer lorsque tout sera terminé, en pleine victoire. […] Mais je songe à la beauté de la campagne que nous avons menée, et je la veux complète, d'une ligne superbe jusqu'au bout, se terminant comme une œuvre d'art », écrit-il à sa femme le 4 septembre 1898 (*Corr. IX*, 293).

C'est ainsi qu'il refusa à Ernest Vaughan quelques lignes destinées à un grand meeting à son honneur et qu' on peut lire à ce sujet dans une lettre à sa femme du 8 septembre 1898 : « Je lui ai répondu que je ne voulais absolument plus intervenir, ni même donner signe de vie, jusqu'au jour du triomphe. Je trouve cela beaucoup plus politique et plus grand » (*Corr. IX*, 302). L'image idéalisée de l'écrivain engagé a trouvé sa plus belle expression dans la figure de Zola, mais il s'agissait également d'une image construite et entretenue pour s'intégrer dans un tableau plus vaste.

Face à cette posture de l'écrivain se lançant à l'assaut des autorités au nom de la Justice, la réaction de la jeunesse littéraire est une consécration immédiate, prolongeant et théorisant le geste amorcé par Zola. C'est ainsi que la jeunesse littéraire fit de Zola un véritable héros, l'érigeant comme figure désormais centrale d'un engagement collectif : on peut citer, parmi tant d'autres exemples, les réponses de Lugné-Poe et de Saint-Georges de Bouhélier à une enquête d'opinion menée par *La Critique* sur l'attitude prise par M. Emile Zola. A cette question, le premier répondait « Je ne sais qu'une chose, c'est que je suis de tout cœur avec M. Emile Zola que j'admire profondément pour son courage, et sa foi dans la beauté individuelle » et le second « Zola n'est pas seulement le plus profond, le plus vigoureux, le plus magnifique écrivain français. Désormais, il est un héros. […] S'il importe assez peu, au bout du compte, de rendre à la liberté un individu quelconque, il sera toujours important de rendre un peuple à la beauté, à l'héroïsme, au courage et à la vertu. Par cette sublime intervention Zola aura donc réussi, d'une part à faire cesser un attentat, et d'autre part à transmettre à tous ses compatriotes le goût de la justice et de la vérité qui brûle comme un flambeau sacré dans la conscience de ce grand homme. »[751] Louis de Robert, par exemple, lui avait écrit « Votre figure morale a grandi et désormais l'homme chez vous est devenu aussi

[751] Cité par P. Oriol « Autour de 'J'accuse...!' Quelques documents inédits », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n°2, 1998, pp. 167-178.

grand que l'écrivain » (*Corr. IX*, 467), soulignant la dimension héroïque qu'il avait acquise par le biais de l'affaire.

Pierre Quillard avait aussi contribué à héroïser Zola en le peignant dans une posture tout à fait héroïque : « Contre le monstre militaire, un homme s'est levé, insoucieux de son repos, insoucieux de tout, sauf de la justice et de la vérité, et cet homme a été la conscience de tous. Comme il faut parler aux bêtes le langage des bêtes avec violence, M. Emile Zola a hurlé son indignation »[752]. D'autres hommages ont consacré Zola comme icône littéraire, tels que l'article « Emile Zola » signé Michel Arnauld (Marcel Drouin) et publié dans *la Revue Blanche* dans lequel il parlait du « grand Zola » : « Cet homme était devenu pour nous, simplement, le champion de la Justice. […] Si nous songeons à sa statue, nous n'imaginons point du tout un Zola de pierre ou de bronze assis devant un livre commencé ; mais bien un Zola debout, le front dressé, la main tendue en un beau geste de défi »[753]. Ces témoignages d'admiration révèlent le statut qui était désormais associé à l'écrivain. A titre d'exemple, le témoignage de soutien que Mallarmé envoya à Zola renoue avec le même archétype héroïque, assimilant la figure de Zola à « l'intuition limpide opposée par le génie au concours des pouvoirs » et se disant « pénétré de la sublimité qui éclata en votre Acte ». De plus, la lettre de Mallarmé met en valeur l'opposition entre Zola et la foule : sa condamnation l'isole de ses concitoyens, le consacrant comme figure héroïque en marge de la société : « Je vénère ce courage et admire que, d'un glorieux labeur d'œuvre qui eût usé ou contenté tout autre, un homme ait pu sortit encore, neuf, entier, si héroïque ! c'est à lui, condamné, que je demande, comme si je ne le connaissais pas, à cause de l'honneur qu'on en ressent, en tant qu'un dans la foule, de toucher passionnément la main. »[754] Dans une lettre datée du 15 janvier 1898 adressée à Zola, Bjørnstjerne Bjørnson s'exclame : « Vous avez marché contre eux avec la lyre et l'épée ! Seul contre des millions ! Y a-t-il au monde un plus noble spectacle ? » (*Corr. IX*, 152), érigeant une fois de plus la figure de l'écrivain au rang d'icône littéraire et plongeant par la référence à la lyre et l'épée dans l'imaginaire topique du pouvoir du poète dans la cité. De même, parmi les multiples témoignages d'ardente sympathie que Zola reçut, Georges Faillet, sous le pseudonyme Fagus, qui entre le 24 février et le 16 juillet 1898 avait apporté chaque jour au domicile de l'écrivain un poème, partage la même vision, considérant qu'il avait « héroïquement manifesté le rôle que la génération littéraire dont je suis attribue à l'Artiste : missionnaire *du Beau sous toutes ses formes*, éducateur-né du reste des hommes

[752] P. Quillard, « Contre l'infaillibilité du sabre », *Mercure de France*, février 1898, p. 363.
[753] « Emile Zola », *La Revue Blanche*, 15 octobre 1902, vol. 29, p. 241.
[754] S. Mallarmé, *op.cit*.

malgré eux-mêmes, et non le laquais amuseur qu'ils revendiquent » (*Corr. IX*, 171). Enfin, le *Livre d'hommage des Lettres Françaises* consacrait la figure de Zola comme symbole de cette attitude de mission humaine et sociale : on avançait ainsi « la juste reconnaissance que vous doit le monde pour votre admirable et tragique attitude » et Bernard Lazare s'exclamait « que de cerveaux obscurs vous pouvez éveiller, quelle gloire sera la vôtre ! »[755]

La réaction de *la Revue Blanche* est également à cet égard emblématique, renouant dans sa « Protestation» avec une symbolique antique, souhaitant lui « décerner (…), indemne ou condamné, dans une ovation à l'issue des assises où sa générosité le fait comparaître, un laurier civique décerné par le jeunesse pensante »[756]. Alors que dans ce texte qui signa l'engagement collectif de la revue, le nom de Dreyfus n'est même pas cité (on ne peut y lire en effet que « notre déception n'est pas que peut-être un innocent crève sous le soleil de Guyane »), le pathétique s'applique à Zola devenu archétype héroïque : « Il nous paraît dramatique admirablement, cet écrivain seul debout contre la meute provoquée des militaires galonnés et contre la foule hurlante, jetant tout sa gloire dans la balance pour la chance problématique de sauver un homme »[757].

Parmi les dreyfusards de première ligne, Mirbeau participera à la consécration de la figure mythique de Zola. En effet, à l'enquête d'opinion menée par *La Critique* du 5 février 1898, Mirbeau répondait en inscrivant Zola dans une représentation littéraire du héros solitaire : « Je trouve l'attitude de Zola admirable. Et je l'admire sans réserve. Remonter le courant des passions déchaînées ; réclamer, seul, contre toute une foule hurlante, la vérité et la justice, voilà, je pense, l'acte de courage le plus rare, et le plus beau qu'il soit donné d'un homme à l'accomplir » (*VM*, 56) et dans « Un matin chez Zola », extrait d'un *Livre d'hommages des lettres françaises à Emile Zola* : « Je sais maintenant que c'est un héros » (*VM*, 65). Reprenant les grands archétypes de l'imaginaire héroïque pour chanter Zola, Octave Mirbeau annonçait le retour de Zola en France comme l'apothéose du héros devenu un symbole : « Il convient maintenant que vous attendiez, car il faut que vous rentriez à Paris dans un immense triomphe. Il faut que ce soit quelque chose qu'on n'ait pas encore vu, et que trois cent mille hommes vous suivent, vous acclament, de la gare chez vous, et que ce soit

[755] Lettre de Bernard Lazare à Zola, (B.N. MSS n.a.f. 24521 f°291 – *Corr. VIII*, 321).
[756] « Protestation », *art.cit.*, p. 167 (O. Barrot et P. Ory, *op.cit.*, p. 274)
[757] « Protestation », *art.cit*., p. 166.

beau comme si vous n'étiez même plus un homme, mais la justice, la charité, la pitié enfin revenue ! », lui écrit-il le 31 août 1898.[758]

Mais chez Mirbeau, la figure romantique se double d'une héroïsation intellectuelle propre à l'imaginaire dreyfusard : notons que dans « Un matin chez Emile Zola », Zola adopte, au même titre que Picquart, l'idéal intellectuel de l'homme qui oppose sa raison à la barbarie antidreyfusarde, gardant son calme devant les hurlements de mort.

De même, le portrait que Péguy tracera de Zola dans *les Récentes œuvres de M. Zola* réinterprète le schéma classique du héros. En effet, si Péguy avait fait de lui une véritable icône, Zola y était décrit comme une figure emblématique de son idéal socialiste et dreyfusiste, réunissant le travailleur manuel et le savant : « L'homme que je trouvai n'était pas un bourgeois, mais un paysan noir, vieilli, gris, aux traits tirés, et retirés vers le dedans, un laboureur de livres, un aligneur de sillons, un solide, un robuste, un entêté, aux épaules rondes et fortes comme une voûte romaine, assez petit et volumineux comme les paysans du Centre. Il avait des paysans ce que sans doute ils ont du plus beau, cet air égal, cette égalité plus invincible que la perpétuité de la terre »[759]. La bipolarité de la figure héroïque de Zola est ici soulignée par la double métaphore imbriquée (« un laboureur de livres, un aligneur de sillons ») qui révèle les deux aspects indissociables d'un archétype intellectuel aux yeux du jeune Péguy. Dans *l'Epreuve*, la figure zolienne est à la fois le héros romantique, qui a le plus agi contre « la foule en rage » et le héros dreyfusard, ouvrier de la justice proche d'un idéal socialiste : « De tous ces ouvriers celui qui travailla le plus vivement pour la justice fut Emile Zola »[760].

Enfin, Anatole France fut de ceux qui contribuèrent avec le plus de constance et de force à la mise en place d'une représentation mythique de l'engagement zolien. Reprenant un paradigme préexistant mais réinvesti pendant l'affaire, France inscrivit Zola dans le paradigme du héros « seul contre tous » tout en dotant Zola des qualités idéologique fondamentales de l'intellectuel, notamment dans sa célèbre oraison funèbre. La condamnation et le geste de Zola furent cités régulièrement comme des exemplum dans les discours à venir

[758]Lettre de Mirbeau à Zola (P. Michet et J.-F. Nivet, *op.cit.*, p. 220).
[759] C. Péguy, « Les récentes œuvres de M. Zola », *art.cit.* (*Œuvres en prose complètes*, t. I, p. 244-245)
[760] « L'Epreuve », *ibid*., p. 52)

de France[761] de la même que l'affaire Dreyfus restera au rang de mythe comme une lutte symbolique entre les forces du bien et du mal.

Jules Renard gardera également en mémoire le désintéressement de Zola comme emblématique d'un idéal d'engagement, ce qu'il soulignera par un clin d'œil à l'ancien maître dreyfusard, dans un discours prononcé le 27 juillet 1909 : « Faites de la politique ! Ceux qui en font du matin au soir essaieront de vous en détourner, ils vous diront que ce n'est pas propre. Eh bien lavez-vous les mains et faites de la politique originale, c'est-à-dire désintéressée : elle n'exclut pas la droiture d'esprit et le caractère. Soyez républicains jusqu'à ne pas craindre qu'un acte héroïque et mortel vous envoie plus tard au Panthéon… »[762]. Notons qu'Hugo est dans le *Journal* de Jules Renard toujours admiré, parfois divinisé : au moment de l'affaire, Zola viendra se rapprocher de ce modèle archétypal.

Picquart, Dreyfus et Zola occupent donc les premiers rôles dans cette vaste réécriture littéraire à laquelle se sont livrés les écrivains au cours de l'affaire Dreyfus. Mais chaque personnage trouve sa place dans le vaste univers littéraire construit tout au long des événements, intégré comme élément à part entière de cette reconstruction collective.

## 4. Personnages secondaires

Dans cet univers romanesque, d'autres personnages viendront incarner l'affaire dans une représentation littéraire. Ainsi, outre la consécration de Scheurer-Kestner en héros dreyfusard, du Paty devient sous la plume de Zola le type littéraire du comploteur, représentation romanesque d'un personnage accusé d'avoir fait de l'affaire le roman-feuilleton qu'elle est devenue : l'esprit de Paty de Clam est « hanté d'intrigues romanesques, se complaisant aux moyens des romans-feuilletons, les papiers volés, les lettres anonymes, les rendez-vous dans les endroits déserts, les femmes mystérieuses qui colportent, de nuit, des preuves accablantes. […] On ne saurait concevoir les expériences auxquelles il a soumis le

[761] Voir le discours du 12 février 1905, au Trocadéro, *Trente ans de vie sociale*, t.2, p. 91 ; du 13 janvier 1906, *TA*, t.2, p. 125 ; du 28 juillet 1909 sur le positivisme et la paix, *TA*, t.3, p. 70 ; le témoignage à l'occasion du dixième anniversaire de la mort d'Emile Zola, *TA*, t.3, p. 199 et « Emile Zola au Panthéon », *TA*, t.3, p. 250-260.
[762] Cité par B. Stainmesse, *art.cit*., p. 37.

malheureux Dreyfus, les pièges dans lesquels il a voulu le faire tomber, les enquêtes folles, les imaginations monstrueuses, toute une démence torturante » (*VM*, 114) et l'affaire est le fruit des « imaginations romanesques et démentes du commandant du Paty de Clam » (*VM*, 116). Paty de Clam apparaît comme une figure obscure, incarnant le stéréotype de l'homme maléfique : « Au fond, il n'y a d'abord que le commandant du Paty de Clam, qui les mène tous, qui les hypnotise, car il s'occupe aussi de spiritisme, d'occultisme, il converse avec les esprits » (*VM*, 115). A travers la référence au surnaturel, l'évocation de du Paty échappe ici à tout souci de vraisemblance et contribue à noircir le tableau de l'affaire dressé par Zola dans sa lettre : construisant une ambiance plus qu'une argumentation, ce n'est qu'en réunissant tous les éléments de sa représentation littéraire de l'affaire que Zola pourra mieux agir sur l'esprit du lecteur et préparer le coup de force final amené à entraîner son adhésion.

Dans sa retranscription des faits, Zola se livre au récit de l'affaire sur le mode de la narration d'un épisode de roman policier : « Le commandant du Paty de Clam arrête Dreyfus, le met au secret. Il court chez Mme Dreyfus, la terrorise, lui dit que, si elle parle, son mari est perdu. Pendant ce temps, le malheureux s'arrachait la chair, hurlait son innocence » (*VM*, 115). En retraçant les événements de l'affaire sur le mode du récit, porté par l'usage d'un présent de narration et d'une succession de verbes d'action insérés dans des phrases courtes, Zola reconstitue l'affaire sous forme de péripéties palpitantes renforcées par des moments de pauses dominées par l'intensité dramatique : « L'émoi était grand, car la condamnation d'Esterhazy entraînait inévitablement la révision du procès. Il dut y avoir là une minute psychologique pleine d'angoisse. Puis, ce ne fut là qu'une minute de combat entre sa conscience et ce qu'il croyait être l'intérêt militaire » (*VM*, 118). L'histoire tire également vers le roman d'aventures, de cape et d'épée : « Dès lors, le duel va avoir lieu entre le lieutenant-colonel Picquart et le lieutenant-colonel du Paty de Clam, l'un le visage découvert, l'autre masqué » (*VM*, 119) représentant la lutte judiciaire qui opposait Picquart aux machinateurs de l'affaire sous une forme immédiatement lisible adressée à l'imagination des lecteurs.

Partageant ainsi avec les autres écrivains dreyfusards une vision profondément littéraire des événements et des personnages, notons que la vision proustienne de l'affaire Dreyfus a non seulement interprété la réalité historique en termes littéraires, elle a également étendu à l'ensemble des personnages une représentation romanesque : il a en effet évoqué « l'affaire si balzacienne (Bertulus le juge d'instruction de *Splendeur et Misère des*

*courtisanes*, Christian Esterhazy, le neveu de province des *Illusions perdues*[763], Du Paty de Clam, le Rastignac qui donne rendez-vous à Vautrin dans des faubourgs éloignés)[764] […] devenue si shakespearienne avec l'accumulation de ses dénouements précipités »[765]. Dans une autre lettre, il évoquera l'éclairage que lui apportait l'affaire en termes d'analyse psychologique de personnages et de réception esthétique :

> Quant à Mercier, avant cette dernière année, je n'y aurais pas cru, car je ne croyais pas absolument au mal. C'est une expérience que j'ai faite. Il y a des livres que je ne pouvais comprendre et qui maintenant me plaisent, et bien des personnages de Balzac, de Shakespeare et de Goethe. Maintenant aussi je suis mûr pour comprendre Mercier. Les vérités primordiales entraînent les vérités accessoires. De sorte que le livre étant vrai comme tableau psychologique est vrai comme étude d'histoire. Et que la satire de l'Ecole de Médecine et du monde aperçu n'est pas un des points de vue où il apparaîtrait le moins profond[766].

La vision et la sensibilité esthétiques de l'affaire se traduisant jusque dans les écrits privés de l'écrivain, Proust a ainsi un regard purement littéraire de l'affaire, interprétant les personnages et les faits sous l'angle de l'analyse de roman, comme l'a souligné J.-Y. Tadié : « sa culture littéraire lui sert à lire la réalité et, plus tard, inversement, à transposer le romanesque du réel dans le roman »[767].

Ainsi, c'est avant tout sa sensibilité à l'égard de la dimension littéraire de l'affaire qui a motivé son engagement en faveur de la cause révisionniste. Comme l'a souligné P. Wyse, « à l'évidence, l'Affaire et ses procès connexes ont surtout nourri l'imaginaire de Marcel Proust plutôt que servi à un engagement politique et social. Si Proust partage durant tout le procès Zola l'excitation de ses amis, c'est toujours à travers le prisme de la littérature – ou de la philosophie – qu'il perçoit les événements »[768].

---

[763] Le comte Christian Esterhazy déclarait au juge d'instruction Bertulus, le 9 juillet 1898 qu'il avait été victime, de la part de son cousin, d'une escroquerie de 38000 francs

[764] Le 25 août 1898, Me Labori, au nom du colonel Picquart, avait déposé entre les mains du juge d'instruction Bertulus une plainte en faux contre le colonel Du Paty de Clam.

[765] Allusion aux aveux d'Henry, puis de son suicide, démission de Cavaignac, ministre de la guerre, autorisation par le conseil des ministres à saisir de l'affaire Dreyfus la commission de révision (17 septembre) ; démission du nouveau ministre de la guerre le jour même, le général de Zurlinden et du ministre des Travaux Publics : Lettre à Madame Straus, Septembre 1898, *Correspondance*, t. II, p. 251.

[766] Lettre à Léon Daudet, au sujet de son roman, *Sébastien Gouvès*, *ibid.*, p. 277. Allusion discrète à l'Affaire alors qu'il ne s'agit pas du tout du général Mercier, mais du personnage scélérat du même nom qui, dans le roman de Léon Daudet, essaye de frustrer Gouvès des découvertes scientifiques qu'il a faites grâce à son génie et ses travaux

[767] J.-Y. Tadié, *Marcel Proust*, p. 539.

[768] P. Wyse, art.cit., p. 26.

Parmi les autres personnages de l'affaire décrits comme figures littéraires sous la plume des écrivains, citons enfin Labori, devenu une figure héroïque au moment où, comme Zola, il a intégré le schéma du sacrifice. Sous la plume de Zola, il devient « ce héros frappé d'une balle dans le champ de bataille » alors que Proust lui rendait hommage dans une lettre après l'attentat du 14 août 1899: « Hommage au bon géant invincible à qui cette consécration sanglante manquait seule pour que ce ne fut pas au figuré qu'on parlât pour lui de combat et de victoire, et qui n'a même plus à envier à la gloire militaire le privilège magnifique des soldats : Donner son Sang »[769]. Chez France, enfin, il intègre une représentation mythologique : « C'est un colosse très doux, avec des poumons héroïques. Il a l'air d'un de ces bons géants des légendes du Nord, qui mettent leur force au service des faibles »[770]. Conformément à l'idéal éthique intellectuel érigé par Zola et par Péguy, France fait de Labori un héros de la Vérité : « Ce qu'il y a surtout d'admirable en Labori, c'est sa sincérité. Je jurerais bien que de ses lèvres toutes rouges et de sa barbe blonde, il n'est jamais sorti que des paroles de vérité. »[771] L'auteur évoque son courage et son martyre dans l'article du 24 août 1899 « M. Bergeret sur la route de Jérico », où, sous l'impression directe de l'attentat commis contre lui, il ancre son texte dans un procédé romantique où il fait l'apologie du Juste, puisant ses références dans l'Evangile par une allusion biblique avec le blessé secouru par le Samaritain :

> Toi aussi, Labori, frappé d'une balle dans le dos par un assassin, tu étais couché sur la route, et des hommes sont passés et ils ne t'ont point secouru. Insensibles et lâches comme le lévite et le sacrificateur de l'ancienne loi, ils se sont détournés de toi, qui râlais dans la poussière ensanglantée. Ils ont craint de venir en aide à un homme qui a assumé sur lui les colères et les haines d'une foule imbécile et furieuse en se faisant le défenseur d'un accusé. C'est pour s'être chargé de cette fonction respectable et sacrée qu'il est mis hors-la-loi par les sacrificateurs de ce temps-ci, lecteurs du journal La Croix ; plus hypocrites et plus méchants que ceux qui descendaient, il y a dix-neuf cents ans, la route de Jéricho. Et quand tu crus voir venir à toi le bon Samaritain, c'est un pharisien infâme qui, faisant mine de te secourir, te volait tes papiers. Il t'arracha ton portefeuille, mais, endolori, abattu, à demi évanoui, tu trouvas la force d'étreindre la serviette qui contenait les notes avec lesquelles tu devais confondre les persécuteurs de l'innocent.[772]

---

[769] A Labori, 15 ? août 1899, *ibid.*, p. 295.
[770] A. France, *Œuvres*, t. III, p. 381.
[771] *Ibid*.
[772] *Ibid*., p. 380.

Amorcée par Zola, l'interprétation littéraire de l'affaire se construit donc par le biais des visions complémentaires de tous les écrivains : alors que chaque personnage s'inscrit dans une vaste reconstruction des faits, les visions différentes se rejoignent pour consacrer Dreyfus, Zola ou encore Picquart en figures héroïques ou symboliques, opposant au « roman-feuilleton » antidreyfusard leur propre représentation mythique de l'affaire. Ainsi, au-delà de l'engagement politique des écrivains, l'affaire Dreyfus acquit une dimension profondément littéraire : les événements furent interprétés dans une optique esthétique ou théâtrale et les personnages intégrés dans un système de représentation fictionnel.

# C. Zola, Péguy, Quillard et la réécriture mystique de l'affaire

## 1. La religion dreyfusiste

Fondé sur une foi incontestée dans la force de la raison et de la vérité, le discours de certains écrivains dreyfusards a paradoxalement quitté le terrain rationaliste pour glisser vers la mystique : ils se sont ainsi attachés à déconstruire cette « foi irrationnelle » dans les symboles de l'armée tout en lui substituant un autre type de discours religieux. Texte écrit à plusieurs voix, le discours dreyfusard avait déjà amorcé un mouvement vers une réécriture mystique qui éclatera dix ans plus tard chez Péguy dans *Notre jeunesse* au moment de sa « reconstruction de l'affaire »[773] et qui, bien qu'étant en marge de la foi rationaliste affirmée par les intellectuels n'en constituait pas moins l'un des éléments sous-jacents du registre métaphorique. Relayant une symbolique religieuse née sous la plume de Zola, Péguy et Quillard ont prolongé et enrichi la lecture mystique de l'affaire, créant au sein du discours dreyfusard une cohérence mythique et métaphorique. Zola, à ce titre proclamé prophète par cette jeune génération de militants, est devenu une figure centrale de cette sacralisation collective d'un événement politique.

[773] Voir F. Gerbod, « La reconstruction de l'affaire dans *Notre jeunesse* de Charles Péguy » (*Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 265-273). C'est sans doute cette lecture mystique de l'affaire qui opposera avec le plus de clarté le combat judiciaire des premiers dreyfusards tels que Mathieu Dreyfus et les écrivains : on pourra donc rappeler ici la distinction entre « dreyfusard » et « dreyfusiste » précédemment citée.

En effet, après l'annonce de l'apocalypse, après la déconstruction de la « religion du sabre », s'ensuit naturellement l'avènement d'une nouvelle religion qui doit émerger pour renverser l'ancien paganisme, devenue chez les écrivains la religion dreyfusiste : la mystique dreyfusiste pour Péguy, la religion de la science et de la vérité pour Zola. Ainsi, les écrivains dreyfusards ont ainsi opposé la religion de la vérité à la « religion du sabre », et la divinité de la Justice au « dieu du sabre ».

Il existe donc une opposition d'une symbolique religieuse à une autre, la sacralisation de la justice ou encore de la vérité venues remplacer la sacralisation de l'armée. Dans cette interprétation symbolique, la foi des deux partis dans leur cause avait une ferveur religieuse et la lutte autour de la révision du procès devient une lutte entre deux forces abstraites.

Le recours à un univers religieux pour qualifier l'affaire Dreyfus a amorcé la reconstruction mystique de l'affaire. Dans les pages de *la Revue Blanche* et du *Mercure de France*, Julien Benda, de Péguy et Pierre Quillard donnèrent à l'affaire Dreyfus un tour « proprement religieux », s'écartant du terrain rationaliste incarné par la figure de l'intellectuel. Sans fléchir la foi dans la rationalité porté par le discours des preuves et de l'argumentation des dreyfusards, ce glissement illustre la ferveur religieuse de l'engagement de certains écrivains, l'irrationalité passionnée dans laquelle tomba le débat autour de l'affaire.

Sous la plume de Péguy, Jules Guesde, qui a refusé de s'associer au dreyfusisme, a été comparé à Ponce Pilate et de même, les fidèles de la cause dreyfusarde devinrent, après la grâce de Dreyfus, le nouveau clergé de cette nouvelle religion réuni par « la fidélité d'une famille s'élargissant peu à peu jusqu'à devenir la fidélité en pèlerinage de trois cent mille républicains »[774]. En effet, Péguy a décrit dans « Le Triomphe de la République » la procession du peuple parisien le jour de l'érection de la statue de Dalou sur la place de la Nation : il s'agissait de « réconcilier la place de la Nation » « comme les prêtres catholiques réconcilient ou purifient par des cérémonies expiatoires »[775] .

Soulignant la force de sa vision religieuse de l'affaire, Péguy affirma dans « L'affaire Dreyfus et la crise du Parti Socialiste » que « Tout ce qui touchait à l'affaire Dreyfus eut dès le principe un caractère propre vraiment religieux »[776] et Rosny qualifia cette dérive religieuse du débat autour de l'affaire Dreyfus : « C'est la période des folies mystiques, dont le fameux

[774] « Le Triomphe de la République », *Cahiers de la Quinzaine*, I, 1, 5 janvier 1900, p. 310.
[775] *Ibid*., p. 300.
[776] « L'affaire Dreyfus et la crise du Parti Socialiste », *La Revue Blanche*, vol. 20, p. 128.

bordereau était le symbole. On l'étudiait farouchement, sans égard pour les arguments adverses. J'ai vu des gens prêts à sacrifier leur fortune plutôt que d'abjurer leur foi dreyfusiste ou antidreyfusiste ».

De même, Zola parlait dans sa « Lettre à Mme Alfred Dreyfus » de la « religion de l'innocent condamné deux fois » et de sa force de rassemblement humain :

> Lorsque la religion du Christ avait mis quatre siècles à se formuler, à conquérir quelques nations, la religion de l'innocent, condamné deux fois, a fait, d'un coup, le tour du monde, réunissant dans une immense humanité toutes les nations civilisées. L'innocent condamné deux fois a plus fait pour la fraternité des peuples, pour l'idée de solidarité et de justice, que cent ans de discussions philosophiques, de théories humanitaires. L'homme en qui la communion universelle vient de se faire (*VM*, 173).

Zola, par exemple, avait recours au registre religieux pour évoquer la Justice : il évoquait à cet égard le « feu sacré de la justice » (*VM*, 86) et proclamait que « qui souffre pour la vérité et la justice devient auguste et sacré » (*VM*, 131).

Dans sa « Lettre à Félix Faure », Zola avait poursuivi le rapprochement de l'affaire Dreyfus avec le contexte religieux en assimilant les militaires responsables de la condamnation de Dreyfus au registre diabolique : il parlait en effet de Paty de Clam comme de « l'ouvrier diabolique de l'erreur judiciaire » (*VM*, 123), « Il y a deux victimes, deux braves gens, deux cœurs simples, qui ont laissé faire Dieu, tandis que le diable agissait » (*VM*, 122) et accusait le général de Gonse d'avoir fait « des bureaux de la guerre l'arche sainte, inattaquable » (*VM*, 123).

Zola reprit également ce rapprochement de l'affaire Dreyfus et d'un épisode biblique en adoptant, dans « Le Cinquième acte », le ton prophétique annonciateur de l'apocalypse, rapprochant le verdict de Rennes de l'annonce d'un nouveau déluge : « C'est l'épouvante, la terreur sacrée de l'homme qui voit l'impossible se réaliser, les fleuves remonter vers leurs sources, la terre se culbuter sous le soleil. C'est l'irréparable, le crime suprême a été commis. On n'avait condamné Jésus qu'une seule fois. L'idée sera crucifiée, le sabre doit rester roi » (*VM*, 159).

## 2. Le Christ et son prophète

Dans le prolongement direct de cette nouvelle religion dreyfusarde, Dreyfus devint le nouveau Christ sous la plume de Zola et incarna le schéma du sacrifice : « Notre rêve est accompli, puisque le supplicié est descendu de sa croix, puisque l'innocent est libre, puisque votre mari vous est rendu », écrit il dans sa « Lettre à Mme Alfred Dreyfus » (*VM*, 170). Zola évoqua à son égard « notre admiration, notre vénération, notre culte », le qualifia de « martyr » et l'érigea en symbole sacré de la souffrance : « Il est devenu un héros, plus grand que les autres parce qu'il a plus souffert. La douleur injuste l'a sacré, il est entré, auguste, épuré désormais, dans ce temple de l'avenir, où sont les dieux, ceux dont les images touchent les cœurs, y font pousser une éternelle floraison de bonté »(*VM*, 172). Zola développa longuement cette assimilation en reconstruisant, dans sa lettre à Mme Dreyfus, le récit de la Passion de Dreyfus sur le modèle de la passion du Christ :

> Devant ce martyr décloué de sa croix, épuisé, ne se soutenant plus que par la force morale, ils ont défilé sauvagement, bassement, le couvrant de crachats, le lardant à coups de couteau, versant sur ses plaies le fiel et le vinaigre. Et lui, le stoïcien, il s'est montré admirable, sans une plainte, d'un courage hautain, d'une tranquille certitude dans la vérité, qui feront plus tard l'étonnement des générations. (*VM*, 172)

L'assimilation de Dreyfus en figure christique passe ici par le registre du pathétique venu compléter la portée visuelle du récit. Il s'agit en effet d'un véritable tableau, dont la puissance d'évocation découle du rapprochement implicite avec la tradition picturale biblique : l'accumulation des participes présents (« couvrant », « lardant », « versant ») ancre la scène dans une dimension statique, matérialise l'immobilité de l'action et renforce la grandeur de sa posture à lui.

L'opposition entre la bassesse de ses ennemis à l'héroïsme de Dreyfus est syntaxiquement marquée par l'extraction en début de phrase de « Et lui » et « le stoïcien », renforcée par la polysyndète initiale. De plus, l'hypozeuxe vient accentuer l'antithèse entre les

deux attitudes : la reprise du rythme binaire, opposant terme à terme « sauvagement, bassement » avec « admirable, sans une plainte ».

Mais ce portrait de Dreyfus en Christ est d'autant plus évocateur qu'il répond à un intertexte douloureux présent dans tous les esprits : le récit de la dégradation dans lequel une autre figure biblique, Judas, était devenue indissociable de celle de Dreyfus. La dimension statique de la scène est d'autant plus marquante que Zola joue sur une inversion visuelle : il ne s'agit pas ici de « la parade de Judas » mais de celle de ses ennemis qui « défilent » devant lui, effaçant par ce biais le douloureux souvenir de Dreyfus défilant dégradé devant le public amassé dans la cour de l'Ecole militaire. La mention des générations à venir, qui garderont le souvenir de son héroïsme, vise ainsi à anéantir à jamais l'histoire écrite par la presse immonde, remplaçant le mauvais roman feuilleton de la presse antidreyfusarde et son mythe du Dreyfus–Traître par la nouvelle figure mythique de Dreyfus–Christ.

L'attitude des dreyfusards devant ce nouveau martyre fut donc celle du recueillement pieux des apôtres après le supplice du Christ, entamant l'œuvre de mémoire qui a fondé l'Eglise chrétienne : « Nous voudrions panser d'une tendresse chacune de ses plaies ; (…) nous lui élevons un autel dans nos cœurs, n'ayant à lui donner rien de plus pur ni de plus précieux que ce culte de fraternité émue » (*VM*, 172), la divinisation de Dreyfus : « L'innocent passait dieu » et la mémoire éternelle de sa souffrance : « pour qu'un exemple inoubliable fût donné au monde » (*VM*, 173).

Dans *le Mercure de France*, Rémy de Gourmont s'est rapidement irrité de ce tour religieux, proposant une analyse parodique de la situation sous les couleurs évangéliques : « Avez-vous la foi ? C'est le moment : on va recommencer le christianisme, voici les apôtres en redingote noire, […] voici le sermon dans l'île du Diable, pour faire suite au sermon sur la Montagne ; voici le couvent luthérien et la sacristie janséniste ; voici Salente et voici la nouvelle Jérusalem ! » et s'amusait à résumer  à assimiler de façon humoristique l'affaire aux textes de la Bible : « Ainsi que le peuple de Judée nourri par Jésus avec cinq pains et cinq poissons, le peuple de France se sustente depuis trois mois avec un bordereau et deux affirmations ». Ce dernier reprenait par ailleurs les termes des dreyfusards et les mêmes images d'obscurité  et de fanatisme  pour qualifier leur mysticisme à outrance: « Il y a là un fanatisme religieux dont la psychologie est obscure ». Il ne manqua pas d'ailleurs de souligner le paradoxe des dreyfusards qui attaquent la religion chrétienne pour en substituer une autre : « Mais n'appartient-il pas à des « intellectuels » de se refuser à élever autel contre autel ? Si la foule adore le Grand Sabre, est-ce une raison pour que l'élite, (assez bigarrée) construise un

temple où l'on soit tenu de vénérer deux ou trois mots abstraits écrits sur les murs et qu'un monsieur épelle avec une extase sauvage ? »[777]

Et de même, Jarry reprend la désormais classique assimilation de Dreyfus au Christ afin de la tourner en dérision : « Et Dreyfus d'actualité en ces temps de Passion ? L' « autre » supplicié, homme modeste, on le força de porter sa croix. La mode a changé : celui-ci on l'a dégradé, ce qui est une façon de l'empêcher de porter la sienne. Un clou- de crucifix – chasse l'autre»[778].

Comme c'était le cas pour la métaphore théâtrale, il s'opère ici un glissement de registre, passant du pathétique chez Zola et chez Péguy à la raillerie et la farce chez Remy de Gourmont et Jarry, illustrant l'utilisation divergente d'un même univers littéraire topique façonné au gré des sensibilités.

L'isotopie religieuse est omniprésente sous la plume des dreyfusards, qui assimilaient les militants aux apôtres et Zola à un prophète : ainsi Mirbeau évoque son engagement dreyfusiste en parlant de sa « foi » et écrira par exemple à propos du recueil *la Vérité en marche*, « C'est l'Evangile de notre foi »[779]. Rosny rappelait à ce titre « J'ai entendu des émigrants russes parler de Dreyfus comme d'un Christ et de Zola comme un prophète »[780].

De même, si Zola était le prophète, ses écrits devenaient les textes fondateurs de la nouvelle religion: au sujet de son procès, Zola écrivit « C'est la Bible. Il a tout contenu en germe »[781] et Pierre Quillard faisait de « J'accuse » la nouvelle bible, citant le texte comme une parole d'Evangile qu'il s'agissait de méditer comme dans une messe : Zola a « prononcé enfin le Verbe de la révolution, exactement dans la forme qui convenait, pour frapper, par delà les individus, tout un système et toute une caste : « Quant aux gens que j'accuse, je ne les connais pas, je ne les ai jamais vus, je n'ai contre eux ni rancune ni haine. Ils ne sont pour moi que des entités, des esprits de malfaisance sociale. (*J'accuse*) »[782]. De même, Péguy attribua à *J'accuse* une dimension religieuse en qualifiant le texte de « prophétie » : « C'était de la belle prophétie, puisque la prophétie humaine ne consiste pas à imaginer un futur, mais à se représenter le futur comme s'il était présent »[783].

---

[777] R. de Gourmont, *le Mercure de France*, Janvier 1899, p. 153.
[778] A. Jarry, *Œuvres Complètes*, p. 426.
[779] O. Mirbeau, lettre de la mi-février 1901, *Les Cahiers naturalistes*, n°64, 1990, p. 30.
[780] J.-H. Rosny, *op.cit*., p. 166.
[781] « Notes sur l'affaire Dreyfus », Cercle du livre précieux, t. XIV, p. 1548.
[782] P. Quillard, « Contre l'infaillibilité du Sabre », *le Mercure de France*, février 1898, p. 364.
[783] C. Péguy, « Les récentes œuvres de M.Zola », art.cit., p. 246.

En adoptant la posture de prophètes, les écrivains dreyfusards adaptaient donc leur mission à l'univers religieux dans lequel ils inséreraient l'affaire Dreyfus.

Une fois Dreyfus devenu Christ, l'ensemble de contexte de l'Affaire devint sous la plume des écrivains les différents chapitre du nouvel évangile : les références évangéliques et l'usage d'un vocabulaire chrétien se sont multipliés. La nouvelle mystique dreyfusarde convoqua les personnages de la tradition judéo-chrétienne dans cette réécriture des textes religieux, poursuivant et complétant le glissement de l'affaire Dreyfus vers un épisode symbolique et sacré de l'histoire contemporaine.

L'usage d'un discours religieux dans le débat autour de l'affaire Dreyfus était donc pour ces écrivains une référence topique, soutenue aussi bien dans les images que dans le vocabulaire. Ainsi, alors que les autorités étaient la religion de sabre, que le dreyfusisme la prochaine religion et l'affaire Dreyfus l'apocalypse, ils proposèrent une vision profondément mystique de l'affaire, devenue un mythe fondateur, renforçant la base éthique du régime républicain. Au-delà de la posture intellectuelle et des convictions morales, il s'agissait également de faire appel à la fascination religieuse et aux sensibilités profondes.

Ainsi, le langage religieux convoqué par les dreyfusards fit de l'affaire Dreyfus une nouvelle mystique : Dreyfus assimilé au Christ, les différents acteurs de l'affaire comme personnages de la tradition judéo-chrétienne et les dreyfusards montrés comme les nouveaux prophètes dont la venue fait suite à l'obscurantisme de la religion du sabre.

Ainsi, cette réécriture religieuse de l'affaire devint donc topique de l'époque de l'affaire Dreyfus, vision littéraire et interprétation de l'affaire. Mais cette interprétation avait également une force argumentative : l'affaire Dreyfus devenue nouvel évangile, il s'agissait de reprendre les textes fondamentaux catholiques et antidreyfusards pour les modifier, les subvertir et les réutiliser pour leur cause, en faisant appel aux plus vieilles catégories intégrées du lectorat et aux vieux symboles de la culture commune.

En substituant aux textes sacrés l'histoire de l'affaire Dreyfus, les écrivains dreyfusards proposaient de juxtaposer les deux moments historiques, en substituant l'image de la souffrance incarnée du Christ à Dreyfus et en opposant la nouvelle religion dreyfusarde à la religion chrétienne et à l'Eglise. Plus qu'une conception partagée par les écrivains, le discours religieux devint un registre métaphorique dans lequel ils puisaient, facteur d'unité du discours dreyfusarde à l'écart de la rationalité intellectuelle.

Né sous la plume des écrivains, le texte de l'affaire Dreyfus fut ainsi créé au confluent de plusieurs voix, enrichissant progressivement et collectivement un discours fait de mythes et de symboles. S'appuyant un arsenal rhétorique employé comme arme de persuasion, les écrivains ont intégré leur discours polémique dans la dynamique collective de la mobilisation dreyfusarde. En effet, par le biais des références stylistiques intertextuelles, des figures allégoriques récurrentes et des valeurs idéologiques partagées, les écrivains dreyfusards ont ancré leur combat politique dans un discours dreyfusard commun, érigeant la Justice, la Vérité au rang de valeurs absolues et glissant du dreyfusisme vers un idéal politique proche du socialisme. Inscrivant le rôle de l'écrivain derrière la figure émergente de l'intellectuel, ils ont également placé leur combat sous l'égide d'une foi commune en un idéal rationaliste appelé à combattre l'ignorance dangereuse et la force brutale. Néanmoins, alors qu'au nom de cet idéal rationaliste, les écrivains dreyfusards ont fustigé la vision théologique, mythique et manichéenne de leurs adversaires, ils ont collectivement opposé à cet univers symbolique une autre reconstruction romanesque et théâtrale. Influencé par la dynamique zolienne, leur discours pamphlétaire s'est réuni autour des représentations communes des différents acteurs de l'affaire, des métaphores religieuses et des idéologies abstraites.

# Chapitre II

# L'Affaire Dreyfus dans quelques œuvres de fiction : la question de la transposition

# Corpus

Anatole France *Histoire contemporaine* : *L'Anneau d'Améthyste* et *M. Bergeret à Paris* (1897-1900); *L'Ile des Pingouins* (1908) ; *L'Affaire Crainquebille* (1901)

Jarry, Alfred, *L'Ile du Diable. Pièce secrète en 3 ans et plusieurs tableaux* (1899).

Roger Martin du Gard : *Jean Barois* (1913), *Le lieutenant-colonel Maumort* (1941-1958)

Octave Mirbeau : *le Journal d'une femme de chambre* (1900) ; *les 21 jours d'un neurasthénique* ; *Le jardin des supplices* (1899) ; *Contes cruels* : *La Vache tachetée* (1898) et *Les Mémoires de mon ami* (1898) ; *la 628-E8* (1907)

Péguy : *Notre Jeunesse* (1910)

Proust : *Jean Santeuil* (1899) et *A la Recherche du temps perdu* (1908-1922)

Romain Rolland : *Les Loups* (1898) ; *Jean-Christophe* (*La Foire sur la place* et *Dans la maison* ; 1907-1908).

Zola : *Vérité* (1902) [784]

[784] Les dates indiquées ici sont les dates de première publication, sauf pour les œuvres posthumes ou partiellement posthumes pour lesquelles j'ai indiqué les dates de rédaction.

Partageant au moment de l'Affaire une représentation mythique commune des événements et des personnages, les écrivains dreyfusards ont donné à l'Histoire de ce combat collectif une postérité littéraire. Parmi les nombreux romans et textes qui évoquent l'affaire Dreyfus – de la simple allusion à la reconstitution complète – je garderai six romans essentiels qui seront au cœur de mon étude : il s'agit des deux derniers tomes d'*Histoire contemporaine*, *l'Anneau d'Améthyste* et *M. Bergeret à Paris*, d'Anatole France ainsi que *L'Ile des Pingouins*, *Vérité* de Zola, *Jean Barois* de Roger Martin du Gard, *Jean Santeuil* et *A la recherche du temps perdu* de Proust (essentiellement *Le Côté de Guermantes*, *Sodome et Gomorrhe* et *Le Temps Retrouvé*, avec quelques allusions dans *La Prisonnière*), et une pièce de théâtre, *Les Loups* de Romain Rolland.

J'évoquerai également, de manière plus ponctuelle, d'autres textes qui citent l'affaire plus indirectement ou plus discrètement : il s'agit de *Jean-Christophe* de Romain Rolland, dans lequel l'affaire n'est que brièvement évoquée mais qui demeure présente à travers le traitement de la question de l'engagement ainsi que de la « question juive », des textes de Mirbeau (*le Journal d'une femme de chambre*, *les 21 jours d'un neurasthénique* et *le Jardin des supplices*, ainsi que trois autres textes qui ne citent pas l'affaire Dreyfus mais qui s'y rattachent par le traitement parallèle de thèmes centraux : il s'agit de deux nouvelles, « La Vache tachetée » et « Les Mémoires de mon ami » ainsi que *La 628-E-8*), du *Le lieutenant-colonel de Maumort* de Roger Martin du Gard, de *l'Affaire Crainquebille* d'Anatole France et enfin, une pièce satirique d'Alfred Jarry, *L'Ile du Diable. Pièce secrète en 3 ans et plusieurs tableaux*.

Le critère fondamental qui a présidé au choix de ce corpus s'articule autour de la problématique de l'engagement : il s'agit tout d'abord de la continuité polémique entre la

fiction et le discours de l'écrivain au cœur de l'événement. J'ai ainsi gardé les textes des auteurs qui ont écrit et qui se sont penchés sur l'affaire, c'est-à-dire au premier plan Emile Zola, Anatole France et Octave Mirbeau, et de manière plus nuancée et distante mais non moins intéressante, Romain Rolland, Marcel Proust et Alfred Jarry. Ce critère de sélection me permet ainsi de me pencher sur la continuité (ou la rupture) idéologique et stylistique entre la fiction et le discours contemporain des événements. Ce critère m'amène ainsi à considérer plusieurs textes marginaux d'auteurs tels que Mirbeau ou France, même s'il s'agit d'œuvres mineures qui n'évoquent qu'indirectement l'affaire, dans la mesure où elle permettent de rapprocher les traitements convergents de certaines thèmes centraux, notamment l'antisémitisme.

Dans la mesure où il ne s'agit pas d'une œuvre de fiction, je n'évoquerai de *Notre Jeunesse*, de Péguy, malgré le rôle de l'écrivain dans l'affaire, que l'influence de ce texte sur les œuvres écrites après sa publication et l'héritage littéraire de sa vision essentiellement dans les romans de Roger Martin du Gard et de manière indirecte dans *la Recherche du temps perdu*.

Le choix de *Jean Barois* de Roger Martin du Gard dans ce corpus ne peut évidemment pas être justifié par la continuité idéologique entre l'époque de l'affaire et le moment de la rédaction. Néanmoins, ce qui permet le rapprochement avec les autres œuvres, au-delà de la place accordée à l'affaire, c'est surtout la fidélité avec laquelle l'auteur a restitué non pas l'affaire Dreyfus dans sa dimension historique (seuls quelques épisodes clés sont évoqués, c'est-à-dire le procès Zola, l'allusion aux manifestations antidreyfusardes, le suicide du colonel Henry, la deuxième condamnation de Dreyfus) mais l'expérience de l'engagement des « hommes de lettres ». En effet, à travers l'aventure de la revue *le Semeur* calquée sur celle des *Cahiers de la Quinzaine* et de *l'Aurore*, les citations de la brochure de Bernard Lazare (*JB*, 217-225), de *Notre Jeunesse* de Péguy (*JB*, 227), de « J'accuse… ! » (*JB*, 244) ou encore d'*Apologie pour notre passé* de Daniel Halévy (*JB*, 322) et les liens entre les personnages du romans et les écrivains qui se sont engagés dans l'affaire, Martin du Gard a essentiellement évoqué l'expérience de l'affaire telle qu'ont pu la vivre les autres écrivains de ce corpus, permettant de ce fait de se pencher à la fois sur les discours idéologiques convergents et sur la question centrale de la problématique de l'engagement (par ailleurs également présente dans le roman inachevé *Le lieutenant-colonel de Maumort*).

On peut ainsi interroger les différentes manières dont les écrivains ont rendu compte d'un même fait historique. En distinguant le type de représentation évoqué, l'affaire est

amenée à jouer un rôle différent dans ces œuvres : ainsi, on isolera le mode de la représentation réaliste, dans lequel l'affaire Dreyfus, ses personnages ou ses événements sont cités de manière explicite et le mode de la transposition dans lequel les événements de l'affaire sont représentés de manière indirecte, exigeant une double lecture[785].

Cette catégorisation n'exclut pas un certain nombre de transgressions : ainsi en est-il du personnage de Raoul Marcien, transposition de Esterhazy dans un roman qui traite de l'affaire sur le mode réaliste (*L'Anneau d'Améthyste*), et des récits allégoriques qui viennent ponctuer le récit ; ainsi en est-il également de la figure de Dreyfus, tour à tour nommée par son nom historique ou à travers le personnage de Dalzotti dans *Jean Santeuil*, de la juxtaposition de figures historiques et fictives dans *Jean Barois*, telles que la figure de Zola, nommée dans le texte mais partiellement relayée par la figure de Luce dans la fiction.

D'autres distinctions peuvent être apportées à ce schéma : on isolera au sein des représentations réalistes le mode de la représentation discursive, selon la distinction établie par A. Pagès dans « La représentation romanesque de l'affaire », (qui correspond au mode de la référence, tel qu'évoqué dans « Du roman au théâtre : la transposition littéraire de l'Affaire Dreyfus » ou à la « représentation par effets » selon les mots de R. S. Suleiman) où l'affaire n'apparaît qu'en tant qu'objet de discours : on rangera dans cette catégorie les romans de Mirbeau[786], les deux derniers tomes d'*Histoire contemporaine* de France, *À la Recherche du temps perdu* de Proust ainsi que *Jean-Christophe* de Romain Rolland.

Je ne reprendrai que partiellement, en revanche, les distinctions entre ce mode et la représentation documentaire (selon les mots de S. R. Suleiman) ou le mode de la reconstitution (selon A. Pagès), dans lequel la focalisation s'exerce sur l'événement historique et où un ou plusieurs événements de l'affaire sont reconstitués dans leur ensemble, puisque cette distinction ne permet de rendre compte que trop partiellement de *Jean Santeuil* ou du

---

[785] Je reprends ici une distinction établie par S. R. Suleiman dans « The Literary Signifiance of the Dreyfus Affair » dans *The Dreyfus Affair : Art, Truth, and Justice* édité par Norman L. Kleebatt, Université of California Press, 1987, article partiellement traduit dans « Passion/fiction : l'Affaire Dreyfus et le roman », *Littérature*, n°71, octobre 1988. La distinction est enrichie par A. Pagès, dans « Histoire et fiction, l'Affaire Dreyfus au théâtre », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, p. 181-188, dans « Du roman au théâtre : la transposition littéraire de l'Affaire Dreyfus » in *Théâtralité et genres littéraires*, ed. Anne Larue, p. 273-278 et dans « La représentation romanesque de l'affaire », colloque de la Ligue des Droits de l'Homme, décembre 2006. J. Lalouette, dans « L'Affaire Dreyfus dans le roman français », *Revue historique*, CCCI/3, oct.-déc. 1999 reprend la classification de R. S. Suleiman entre représentations réalistes et transpositions, tout en élargissant le corpus. Au sujet des romans et l'affaire Dreyfus, on consultera essentiellement les travaux de G. Leroy, « Les romans de l'affaire Dreyfus », in M. Winock, *L'affaire Dreyfus*, p. 180-194, « L'Affaire est un roman », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p. 80-82 et C. Delhorbe, *L'affaire Dreyfus et les écrivains français*.

[786] Je place *Le Jardin des supplices* de Mirbeau dans cette catégorie et non dans celle des métaphores, comme le fait A. Pagès dans « La représentation romanesque de l'affaire », *art.cit*, ne retenant de l'affaire que ce qui en est évoqué dans le Frontispice. Je ne retiens pas, en revanche, la métaphore, trop lointaine, des tortures judiciaires qui renvoient aux souffrances de Dreyfus à l'Ile du Diable.

*Lieutenant-colonel de Maumort*. J'opposerai de ce fait la représentation discursive à la représentation narrative, dans laquelle l'affaire est un moment déterminant de la vie du héros, m'attachant à la manière dont l'affaire est perçue dans l'économie générale de l'œuvre.

Cette distinction me permet d'opposer un type de représentation discursive où l'écrivain s'intéresse à l'affaire dans sa dimension sociale, où l'affaire révèle la psychologie des foules et où le discours social est tenu à distance par l'auteur, et un type de représentation narrative où l'expérience de l'affaire Dreyfus acquiert une dimension morale et humaine, renoue avec l'expérience de l'engagement et éclaire directement le rapport du héros ou du narrateur à l'événement historique : je rangerai dans cette dernière catégorie *Jean Santeuil*, de Proust, *Jean Barois* et *Le lieutenant-colonel de Maumort* de Roger Martin du Gard.

Les œuvres qui traitent de l'affaire sur le mode de la transposition peuvent quant à elles être catégorisées en distinguant les allégories, récit évoquant l'affaire à travers une transposition des personnages et des événements non réaliste (il s'agit dans ce corpus de *L'Ile des pingouins*, des allégories d'*Histoire contemporaine* ainsi que de la pièce satirique de Jarry, *L'Ile du Diable*) ; les métaphores, dont seul un aspect de l'affaire se trouve transposé par décalage (je garderai dans cette catégorie deux nouvelles, *L'affaire Crainquebille* d'Anatole France et *la Vache Tachetée* de Mirbeau) et enfin les paraboles (dans lesquelles j'inclus *Vérité* de Zola et *Les Loups* de Romain Rolland[787]).

On pourra donc catégoriser ainsi les œuvres de ce corpus (je n'ai pas inclus, dans ce tableau, *Les Mémoires de mon ami* et *La 628-E8* de Mirbeau, dans la mesure où ces œuvres se rattachent au corpus par le traitement des thèmes liés au débat idéologique de l'affaire (l'antisémitisme et la Justice), mais ne représentent pas l'affaire Dreyfus directement ou de manière métaphorique).

[787] Comme l'a souligné S. R. Suleiman, la frontière entre les différents types de transposition est mince. Deux critères me permettent ici d'opposer les allégories et les paraboles : la vraisemblance de l'intrigue et l'importance du discours idéologique sous-jacent. Dans *Vérité* et dans *Les Loups*, le schéma narratif de l'œuvre, directement inspiré des événements de l'affaire, est indissociable de son interprétation idéologique. Je classe donc ici *Vérité* parmi les paraboles et non parmi les allégories comme le fait A. Pagès en raison de la dimension réaliste du récit et des personnages, inscrits dans un mécanisme de roman à thèse, contrairement à *l'Ile des Pingouins* ou à *L'Ile du Diable* où les auteurs s'écartent de tout souci de vraisemblance.

| | | |
|---|---|---|
| Représentation réaliste | Représentation discursive | *Histoire contemporaine*<br>*A la Recherche du temps perdu*<br>*Jean-Christophe*<br>*Le Journal d'une femme de chambre*<br>*Les 21 jours d'un neurasthénique*<br>*Le Jardin des supplices* |
| | Représentation narrative | *Jean Santeuil*<br>*Jean Barois*<br>*Le lieutenant-colonel de Maumort* |
| Transposition | Allégories | *Histoire contemporaine* (récits allégoriques)<br>*L'Ile des Pingouins*<br>*L'Ile du Diable* |
| | Métaphores | *L'Affaire Crainquebille*<br>*La Vache Tachetée* |
| | Paraboles | *Vérité*<br>*Les Loups* |

Ce corpus permettra ainsi de se pencher sur la double relation qui s'est instaurée entre l'affaire Dreyfus et la littérature après les événements historiques qui ont inspiré ces œuvres : le rapport des écrivains à l'événement historique en lui-même, dans un premier temps, c'est-à-dire la transposition littéraire de l'affaire Dreyfus en tant qu'affaire judiciaire, l'interprétation et la mise en scène des faits et des personnages connus de tous, chaque regard traduisant un rapport différent de l'écrivain à l'histoire, chaque représentation étant l'occasion de l'expression d'une voix et d'une réflexion politique. Enfin, il s'agirait de dépasser le cadre de la transposition de l'Affaire elle-même pour se pencher sur la réflexion à la fois plus profonde et plus personnelle aux auteurs, abordant les discours et les représentations de phénomènes et d'idées plus larges, tels que les phénomènes sociaux et idéologiques qui ont sous-tendu le débat de l'affaire Dreyfus tout au long de la polémique. Encore une fois, la littérature de l'Affaire Dreyfus permettrait de délimiter, d'identifier et de recréer un univers littéraire commun.

# I. Le texte de l'Affaire Dreyfus : l'affaire comme objet littéraire

L'affaire Dreyfus a d'abord été marquée par la confrontation d'un groupe important d'hommes de lettres à une affaire politique : cette prise de position massive a donné lieu au phénomène de la naissance des intellectuels, mais également à l'introduction dans un corpus littéraire d'un même événement politique décrit, réécrit et interprété dans plusieurs œuvres et de différentes manières. En effet, *Histoire contemporaine* et *L'Ile des Pingouins*, d'Anatole France, *Jean Barois*, de Roger Martin du Gard, *Vérité* de Zola, *Jean Santeuil* et *la Recherche du temps perdu* de Proust se rejoignent par la présence de l'affaire Dreyfus comme matériau romanesque : il s'agit d'un fait politique vu par des sensibilités littéraires différentes, chaque point de vue et chaque voix contribuant à dresser le portrait en mouvement de l'affaire. C'est ainsi que ces œuvres, par la superposition des différentes voix auctoriales, construisent le texte de l'affaire Dreyfus, consacrant l'affaire comme objet littéraire tout en inscrivant cette réécriture littéraire d'un fait politique dans une réflexion sur l'histoire et sur la place de l'écrivain dans la sphère politique.

Les textes de l'affaire Dreyfus partageant un point de convergence central dans la représentation d'un objet unique, dont la vision se trouve éclatée par la multiplicité des regards et des approches. En effet, ces textes ont une source commune et contiennent la transposition des mêmes faits et des mêmes figures. Ils sont également liés par un phénomène

d'intertextualité dans la mesure où ils subissent les mêmes influences, comportent des références communes et puisent leurs sources dans le même imaginaire collectif commun et contemporain. Ces textes reproduits et diffusés dans la presse, tels que les comptes-rendus sténographiques des procès, les articles ou les portraits des différents protagonistes constituent donc une première littérature qui servira de base et de fondement à notre littérature dreyfusarde. Celle-ci passe donc par une reprise, une réinterprétation, une réécriture d'un matériau romanesque préexistant véhiculé par les journaux composé de bribes de discours, de clichés ou d'articles préexistants. De plus, cette intertextualité puise également dans un univers commun de l'image : les références communes sont à la fois liées aux articles connus de l'affaire et à l'univers des caricatures répandues pendant l'affaire. Ces textes posent donc également la question de l'image : en quoi la littérature dreyfusarde est-elle une réponse aux images divulguées par la presse antidreyfusarde, qui faisaient désormais partie de l'imaginaire collectif ?

Ainsi, on peut souligner parmi les éléments convergents de cette littérature de l'affaire Dreyfus la reconstitution du procès Zola devenu un passage obligé, une scène pivot de ces textes ainsi que la consécration des personnages clés de l'affaire en nouvelles figures littéraires. Enfin, on peut isoler derrière cette littérature la présence d'une intertextualité qui influence et sert à construire en partie ces textes de l'affaire Dreyfus.

# A. Le procès Zola

## 1. Un univers commun

Le procès Zola constitue un univers commun fondamental à l'écriture romanesque de l'affaire Dreyfus : moment clé de l'affaire, le procès a été connu de tous par la publication chez Stock du compte-rendu in extenso du procès, ainsi que par les commentaires et analyse publiés dans *le Siècle* et dans *l'Aurore* pendant toute la durée des audiences. Ce texte, devenu une première littérature a donc servi de base à la construction d'un univers romanesque commun. La scène du procès devient un élément incontournable de la littérature dreyfusienne, que ce soit sous une forme transposée dans *Vérité, Les Loups* ou encore *L'Ile des Pingouins* ou évoquée directement dans *Jean Santeuil* et dans *Jean Barois*.

On retrouve en effet les mêmes éléments dans plusieurs évocations du procès Zola écrits pendant l'affaire ou alors reconstruits dans les textes plus tardifs. Que ce soit parce qu'ils y ont eux-mêmes assisté ou pour avoir lu les comptes-rendus, les évocations du procès Zola se recoupent aussi bien dans l'évocation de certains moments et figures clé que dans la transcription de la même ambiance électrique et tendue, dressant une série de descriptions parallèles. Ainsi, témoignages directs de leur expérience chez Zola ou Proust, connaissance du procès puisé dans la lecture de documents historiques chez Roger Martin du Gard, l'écriture du procès Zola devient dans la littérature la réécriture avec variations d'un texte et d'images communes. Quelles différences émergent de la comparaison de ces différentes restitutions d'un même événement ?

Notons tout d'abord l'extraordinaire force de suggestion littéraire que représentait le procès Zola pendant l'affaire Dreyfus[788]. Alors que l'accumulation des épisodes livrés dans la presse ont peu à peu constitué le « roman-feuilleton » de l'affaire (voir infra), les deux moments du procès de Zola et du procès de Rennes ont créé la scène de théâtre : épicentre de la confrontation, conflit symbolique des forces antagonistes, lieu de la matérialisation de toutes les passions, le procès Zola avait intégré l'imaginaire des écrivains au moment des faits et il n'est pas étonnant de le voir ressurgir avec une telle force dans la littérature de l'affaire.

Trois œuvres lui accordent une place privilégiée : *Jean Santeuil*, *Vérité* et *Jean Barois*, alors que qu'il est présent de manière partielle dans *L'Ile des Pingouins*, *Les Loups* et *A la Recherche du temps perdu*. Elément incontournable de l'histoire de l'affaire Dreyfus, le procès Zola est logiquement présent dans les récits qui traitent l'affaire sur le mode de la transposition : *l'Ile des pingouins*, *les Loups*, *Vérité*. En effet, tout en s'inscrivant dans l'héritage de la représentation littéraire de l'affaire qui a frappé les imaginations, il s'agit d'un élément facilement intégrable dans une fiction, ayant l'avantage narratif de permettre la confrontation des acteurs et l'exposé des doctrines opposées : il prend ainsi facilement place dans les transpositions dans la mesure où il est le lieu symbolique du conflit, la matérialisation dramatique de la lutte. On peut souligner également le rôle du procès Zola dans *Jean Barois* et dans *Jean Santeuil* et opposer en cela la représentation de l'affaire dans les représentations discursive et narrative dans les œuvres : alors que le procès Zola n'intéresse pas en tant qu'objet de discussion (quasi absent des œuvres qui traient l'affaire sur le mode de la représentation discursive, c'est-à-dire les romans de Mirbeau, la *Recherche* et *Histoire contemporaine*), il devient un élément central du récit de l'expérience dreyfusiste telle qu'elle a été vécue par *Jean Santeuil* et par les héros de *Jean Barois*.

On retrouve ainsi les mêmes expressions et notations pour décrire l'ambiance du procès chez Roger Martin du Gard et chez Zola. Les deux auteurs insistent à plus de dix ans d'intervalle sur la même atmosphère opprimante qui a marqué les esprits pendant le procès : Roger Martin du Gard évoque une « salle comble. Un public tassé, grouillant, bavard, gesticulant sur place. […] Une atmosphère âcre, étouffante, que traverse et secoue par instants une onde brusque de sympathie ou de haine, violente comme un courant électrique » (*JB*, 268-272). La scène du procès de Simon, inspirée du procès Zola, dans *Vérité* reproduit le même

[788] Voir à ce sujet A. Pagès, « Le procès Zola, tournant de l'affaire Dreyfus », *art.cit.*, ainsi que *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus. Histoire de 'J'accuse'*, chp V et VI (février 1898), p. 143-213.

climat électrique et commence par l'évocation de la salle bondée et de l'atmosphère étouffante. Dans les deux textes, cette atmosphère âcre laisse place à la description du déferlement de violence qui a suivi la condamnation de Zola : « L'exaspération qui fermentait, à demi retenue par la présence de la Cour, se donne libre cours. Dans l'air surchauffé, devenu toxique, se croisent des appels, des commentaires passionnés, des vociférations : un vacarme assourdissant », dans *Jean Barois*, fait écho à « toutes les passions se déchaînaient, on causait à voix haute, un tumulte étourdissant au milieu d'une agitation, d'un bouillonnement de cuve ardente », dans *Vérité*.

Ces descriptions parallèles se rejoignent également par la reprise des mêmes formules qui ont marqué les esprits à travers les comptes-rendus et les commentaires publiés du procès : ainsi, le mot de « cannibale », prononcé par Zola devant la réaction de la foule a intégré la représentation commune du procès Zola et trouve son prolongement en littérature. Roger Martin du Gard retranscrit la scène dans *Jean Barois* : « Des cris, des huées, des injures inintelligibles […] et Zola qui dit devant ce spectacle " les cannibales…" » ; alors que Zola reprend les mêmes termes dans un style indirect dans *Vérité* : « Tout de suite, dans l'auditoire, avaient éclatés des applaudissements frénétiques, des hurlements de meute affamée, à qui l'on jette la curée chaude de la victime longtemps poursuivie. C'était un délire de cannibale mangeant enfin de l'homme à pleines bouche ».

L'originalité du mode d'écriture de *Jean Barois* permet ici une articulation entre histoire et fiction : se basant sur les compte-rendus du procès Zola, Roger Martin du Gard réinterprète l'événement historique[789].En effet, par son mode d'écriture, ce texte a un statut particulier : il réactive en historien les éléments de l'affaire, renoue avec le texte de 1898 tout en le réinterprétant par le biais de la fiction en insistant non seulement sur les événements clés de l'affaire qui sont cités mais également sur la réception du « spectacle » qui se joue devant les yeux des spectateurs.

Les textes évoquant le procès Zola se recoupent également dans les témoignages qui y sont évoqués. Puisés dans les mêmes sources et représentations communes, les transcriptions du procès reprennent les mêmes scènes, réécrivant de manière différente les quelques

[789] Sur le travail d'historien à l'origine de l'écriture de ce roman, voir le *Journal* de Roger Martin du Gard, t. 1, sept.1911-juin 1912, p. 348-375 et *Correspondance générale*, I 1896-1913, p. 258. Voir aussi, sur l'articulation entre histoire et fiction dans *Jean Barois* Evelyne Méron, « Vérité historique, symbolisme littéraire : les bizarreries de l'Affaire Dreyfus et leur utilisation par Martin du Gard dans *Jean Barois* », in *Les Intellectuels face à l'affaire Dreyfus hier et aujourd'hui*, p. 260-274 ; B. Alluin, *Martin du Gard Romancier* et A. Daspre, « L'Affaire Dreyfus d'après *Jean Barois* de Roger Martin du Gard », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, p. 161-168 et *Roger Martin du Gard romancier d'après Jean Barois*, thèse de Paris-III, 1976, le chapitre sur l'affaire Dreyfus, p. 318-422.

moments et figures emblématiques qui ont marqué l'imaginaire collectif dans les comptes-rendus et commentaires disponibles dans les journaux. Ainsi, on peut à ce titre comparer les interventions marquantes des généraux pendant le procès : celle du général de Pellieux ; l'appel au général de Boisdeffre et toute l'attente qui entoure son arrivée, évoqués à la fois dans *Jean Barois* et dans *Jean Santeuil* : « L'audience avait été suspendue pour l'attendre ». Proust recrée l'effet d'attente dans son texte : entre la nouvelle de son arrivée (« une nouvelle extraordinaire : on venait de faire demander le général de Boisdeffre ») et sa venue effective (« un fiacre s'arrêta, un officier en descendait et un monsieur en civil »), l'auteur multiplie les commentaires du public et les rumeurs. Il insère des dialogues, des voix qui viennent alimenter et commenter cette attente : « Qu'allait-il dire ? », puis « Midi vingt. Il faut le temps d'aller au ministère. Il ne peut pas être ici avant un quart d'heure. Qu'est-ce qu'il va dire ? On dit depuis longtemps qu'il voulait parler. Cette fois le ministre ne peut pas l'empêcher de parler. Personne n'est prévenu, il va être là avant qu'on ait eu le temps de lui rien dire. Que va-t-il dire ? Ah ! cette fois, ce sera la fin. Si c'est telle phrase, Dreyfus revient la semaine prochaine de l'île du Diable. Si c'est telle phrase au contraire, mon vieux c'est fini ». D'autres commentaires du narrateur viennent décrire un temps qui semble arrêté : « On était là, anxieux. Plusieurs étaient là sans chapeau, venant de l'intérieur, tous massés en haut et le long du grand escalier » ; « C'était de ces heures immobiles où l'après-midi semble arrêtée dans le ciel au-dessus de nous » (*JS*, 566-567).

Dans ce passage, la succession de phrases courtes, le recours à l'oralité et la perception de l'immobilité du temps ancrent ce témoignage dans la subjectivité. Ce que livre Proust, c'est l'expérience humaine du procès : il nous donne à lire un événement de l'affaire transcrit sur le registre de l'émotion et de la tension.

Dans *Jean Barois*, l'arrivée de Boisdeffre est demandée par Labori (*JB* 267) et l'audience est immédiatement suspendue. L'auteur recrée à plus de dix ans d'intervalle le même effet d'attente immobile que chez Proust : « Le silence se fait de lui-même. Les nerfs sont tendus jusqu'à l'exaspération. On sent que, cette fois, c'est vraiment la bataille décisive » (*JB*, 273). La chambre d'écho de la rumeur et de la foule qui assiste au procès, évoquée par Proust, se retrouve chez Roger Martin du Gard dans une discussion entre les amis du groupe du *Semeur*. L'auteur construit le même effet de suspens autour de spéculations et d'incertitudes sur ce qui va être dit ou non : « Le général de Boisdeffre va venir, puisqu'on est allé expressément le chercher. Dès les premiers mots, Labori va l'acculer à une impasse. Il ne pourra pas refuser de verser la pièce aux débats. Ceci fait, on la discutera, et elle ne résistera

pas longtemps à un examen approfondi. Alors, l'état-major, convaincu d'avoir apporté un faux à la barre, c'est le revirement immédiat de l'opinion ! C'est la révision avant trois mois ! » … - « et si le général de Boisdeffre trouve un biais ? », avant que son arrivée soit annoncée par Woldsmuth .

Comme c'était le cas pendant l'affaire, le procès Zola et sa représentation baignent dans l'esthétique théâtrale. Ainsi, alors que l'expérience des spectateurs est transcrite à travers cet effet d'attente et la reconstitution de l'atmosphère de la salle, les allusions aux épisodes clés du procès se lisent en termes de références dramatiques.

Les écrivains varient ainsi les registres : le tragique effleure par le biais de la plaidoirie de Labori, devenue un véritable combat aux dimensions héroïques. Dans *Vérité*, cette image est évoquée sous la forme d'une joute verbale assimilée à un duel « tout de suite, entre l'avocat et le Frère, un duel s'engagea, des questions aiguës comme des coups d'épée, des réponses coupantes comme des parades. […] Delbos répliqua, déposa des conclusions » (*V*, 142), alors que chez Roger Martin du Gard, la verve de Labori pendant le procès est immobilisée dans un tableau vivant : « Labori s'est dressé, de toute sa stature d'athlète, offrant aux coups son poitrail de lutteur. On n'entend pas ce qu'il dit. Il semble donner de son front bas contre un mur. Sa bouche est ouverte, toute ronde » (*JB*, 253). La dimension quasi tragique de Labori est par ailleurs accentuée chez Martin du Gard par un mélange de statuaire et de référence au registre sacré : « Labori, drapé dans les plis de sa robe, les bras dressés laissant voir la chemise jusqu'au coude, semble jeter l'anathème » (*JB* 261).

La tension entre la parole et le silence éclate à travers les célèbres injonctions du président, « la question ne sera pas posée » : alors que le procès Zola devait être le théâtre de la révélation de la vérité, c'est précisément cet éclatement de la parole qui est étouffé, provoquant un conflit symbolique entre les deux forces abstraites, la Vérité érigée au rang de valeur absolue et le silence coupable des antidreyfusards. Parmi les faits marquants du procès réutilisés par France, Zola et Roger Martin du Gard, le silence imposé par le président du tribunal aux dreyfusards et à Labori se décline dans plusieurs textes : sur un ton humoristique dans *L'Ile des pingouins* :

> Traduit devant ses juges, en audience publique, Colomban s'aperçut tout de suite que ses juges n'étaient pas curieux. Dès qu'il ouvrait la bouche, le président lui ordonnait de se

> taire, dans l'intérêt supérieur de l'Etat. Pour la même raison, qui est la raison suprême, les témoins à décharge ne furent point entendus (*IP*, 174) ;

par la citation du compte rendu du procès, chez Roger Martin du Gard, en évoquant tour à tour Clemenceau privé de parole :

> Me Clemenceau. – « Monsieur le Président, je vous demande la parole. » Mais le général de Pellieux bondit à la barre, qu'il saisit fébrilement à deux mains, et d'un ton cassant domine tout. « Messieurs, je demande à ajouter un mot ! » Le président, d'un geste, donne la parole au général. Me Clemenceau se rassied. (*JB*, 259)

et Labori : « Avec des gestes véhéments, il s'adresse au président qui paraît vouloir lui couper la parole », (*JB*, 253) ; ou encore chez Zola : « Ce duel n'alla pas du reste sans l'intervention du président Gragnon, qui jugea l'occasion bonne pour ôter la parole à Delbos, estimant qu'il posait au Frère des questions injurieuses » (*V*, 142). Enfin, ce silence obstinément opposé aux dreyfusards devient sous la plume de Romain Rolland le refus de répondre de Verrat :

> Quesnel : Qu'as-tu à répondre ?
> Verrat : Je jure que j'ai sauvé la patrie
> […]
> Q : puisqu'une imputation précise est dirigée contre toi, il importe que tu y répondes
> V : Jamais ! Jamais je ne m'abaisserai à me disculper de cet infâme outrage. […]
> T : Rentre ce sabre factieux, et réponds à ses questions, comme le plu humble de ses sujets.
> V. […] Je ne lui répondrai pas. Que ceux qui doutent de moi aillent interroger les rives des deux fleuves et leurs eaux grasses de morts ! Que dans le silence dédaigneux de ma bouche, mes blessures parlent pour moi. (*LL*, 87).

Par ailleurs, le comique gestuel affleure à travers les figures de Pellieux et de du Paty de Clam : puisant leurs sources dans les mêmes textes, on retrouve dans ces œuvres certains détails marquants et communs, tels que les attitudes comiques, maladroites ou bouffonnes de ces deux officiers. Ainsi, l'attitude de du Paty de Clam retranscrite dans le compte-rendu du procès Zola (« le témoin (le colonel du Paty de Clam) après s'être avancé dans le prétoire, salue militairement la Cour, fait un demi-tour, pour faire face au jury qu'il salue aussi militairement, et se tient à la barre dans une attitude militaire, - ce qui soulève les rires de

l'auditoire » *JB* 212) est retranscrite sous la plume de Zola dans *Vérité* par l'intermédiaire du frère Fulgence : « Le frère Fulgence amusa toute la salle par la véhémence du même récit, qu'il recommença avec des gestes fous de pantin désarticulé » (*V*, 141). Ainsi, dans des récits de type allégorique tels que *l'Ile des Pingouins* ou *Vérité*, ces mêmes interventions sont évoquées de manière détournée, mais la connaissance des détails des audiences, commune à tous les lecteurs de l'époque, permet facilement de décoder les références explicites et les figures historiques derrière les noms de généraux ou de frères.

Le procès bascule dans la farce à travers l'épisode de la déposition des experts en écriture, et notamment de Bertillon, autre scène désormais mythique du procès Zola, qui a donné lieu à de nombreuses réécritures. France en donne une caricature dans *L'Ile aux Pingouins* :

> L'illustre expert en écritures, Vermillard, exposa le résultat de ses recherches.
>
> - Ayant étudié attentivement, dit-il, les papiers saisis chez Pyrot, notamment ses livres de dépense et ses cahiers de blanchissage, j'ai reconnu que, sous une banale apparence, ils constituent un cryptogramme impénétrable dont j'ai pourtant trouvé la clé. L'infamie du traître s'y voit à chaque ligne. Dans ce système d'écriture ces mots : « Trois bocks et vingt francs pour Adèle » signifient : « J'ai livré trente mille bottes de foin à une puissance voisine. » D'après ces documents j'ai pu même établir la composition du foin livré par cet officier : en effet, les mots chemise, gilet, caleçon, mouchoirs de poche, faux cols, apéritif, tabac, cigares veulent dire trèfle, pâturin, luzerne, primprenelle, avoine, ivraie, flouve odorante et fléole des prés. Et ce sont là précisément les plantes aromatiques qui composaient le foin odorant fourni par le comte Maubec à la cavalerie pingouine. Ainsi Pyrot faisait mention de ses crimes dans un langage qu'il croyait à jamais indéchiffrable. On est confondu de tant d'astuce unie à tant d'inconscience. (*IP*, 176).

Zola, quant à lui évoque « la déposition des deux experts, les sieurs Badoche et Trabut, qui expliquèrent, au milieu de la stupéfaction générale, comment ils retrouvaient les initiales de Simon, un E et un S enlacés, dans le paraphe du modèle d'écriture, où personne ne les voyait. En somme, le modèle d'écriture était l'unique pièce du procès, toute l'affaire reposait sur lui, la déposition de ces extraordinaires experts prenait une gravité extrême » (*V*, 142). La scène des experts en écriture a d'ailleurs existé dans les premières versions des *Loups*, avant d'être modifiée pour atténuer la référence trop explicite à l'affaire.

Et enfin, ces textes reprennent évidemment le fameux « coup de théâtre » qui a fait basculer le cours des événements de l'affaire Dreyfus : on peut citer les variations sur la déposition de de Pellieux évoquant la « preuve de culpabilité de Dreyfus », reprises chez Martin du Gard : « On a eu, au ministère […] la preuve absolue de la culpabilité de Dreyfus, absolue ! et cette preuve, je l'ai vue ! » *V* 251) ; chez Zola :

> Ce fut alors que le père Philibin, qui suivait attentivement les débats, fit demander au président d'être rappelé à la barre. Là, d'une voix éclatante, lui si terne, si volontairement effacé d'abord, il conta une brève histoire, une lettre de Simon qu'il avait vue, une lettre à un ami, signée du même paraphe. Et, comme Gragnon le pressait, exigeait des détails, il leva la main vers le Christ, il déclara théâtralement que c'était là le secret d'une confession, dans vouloir en dire davantage (*V*, 142) [790] ;

puis déclinée encore une fois sur un ton humoristique dans *L'Ile des Pingouins*. L'évocation de cette déposition s'accompagne d'ailleurs des réactions de la foule, contribuant par ce biais à tourner en dérision le procès Zola et à le rapprocher d'un phénomène de foule aveuglée. Ainsi, la déposition de Panther, pourtant creuse et dénuée de tout fondement, dans *L'Ile des Pingouins* provoque un sentiment d'horreur : « à cette révélation l'auditoire frémit d'horreur » (*IP*, 174).

## 2. Epicentre de la lutte dreyfusienne

L'importance du procès Zola dans les textes de l'affaire Dreyfus en fait un des moments symboliques forts de l'affaire : le fait que ce moment revienne dans tous les textes de l'affaire le consacre en scène pivot de l'affaire, à la fois par le point de paroxysme de la tension et par sa dimension désormais emblématique du conflit.

[790] A rapprocher également de la déposition d'Henry qui évoque le secret professionnel au procès Dreyfus, 20 décembre 1894 ; le secret d'Etat devient ici secret de la confession

Dans *Jean Barois*, le moment du procès Zola est l'un des rares moments choisis par Roger Martin du Gard pour retranscrire l'affaire Dreyfus. En effet, loin de chercher à reconstituer l'ensemble de l'affaire, l'auteur a choisi quelques moments phares servant à concentrer et à évoquer de manière à la fois sélective et représentative l'affaire. Ainsi, entre le premier contact avec l'affaire par l'intermédiaire de la brochure de Bernard Lazare et le procès de Rennes, le moment de l'affaire Zola incarne à lui seul « la tourmente » : la lutte acharnée des deux parties, les mouvements de violence incontrôlés, les symboles forts et les figures clés.

Cette importance fondamentale du procès Zola dans la représentation littéraire de l'affaire est soulignée par la récurrence de ces scènes : il s'agit également du moment unique choisi par Proust dans *Jean Santeuil* pour incarner les luttes de l'Affaire ; le procès Colomban occupe un chapitre de *l'Ile des Pingouins*; le procès Simon est longuement développé dans *Vérité* et constitue véritablement un tournant dans la structure du récit, et il émerge dans la confrontation entre Teulier et Verrat dans le troisième acte des *Loups*.

À travers ces évocations choisies du procès Zola, les figures citées à comparaître deviennent de véritables symboles du conflit dreyfusien. Parmi les dizaines de témoins à comparaître pendant le procès, quelques figures seulement reviennent de manière systématique : le général de Pellieux, le général de Boisdeffre, ainsi que les figures de Picquart et d'Esterhazy. Devenues les personnalités symboliques du conflit, véritables personnages du roman-feuilleton de l'affaire paru dans les journaux au moment du procès ils sont transfigurés dans les textes de l'affaire Dreyfus en figures littéraires.

Le traitement du procès Zola dans *Jean Santeuil* est marqué par la subjectivité du regard devant les événements et personnages historiques. Contrairement à *Jean Barois*, il n'y a aucune reconstitution dans *Jean Santeuil* mais avant tout le témoignage d'un épisode historique vu et interprété par une sensibilité d'écrivain, éclaté en plusieurs tableaux. Ce qui prédomine, c'est la transformation des figures militaires majeures par le regard du héros et du narrateur et la restitution de l'atmosphère surchargée du procès.[791] Ainsi, dans *Jean Santeuil*, le portrait du général de Boisdeffre témoigne de ce glissement d'une réalité historique à un univers littéraire. On assiste à une véritable sacralisation du personnage et à la mise en place

[791] Voir, notamment sur l'alternance entre la perception du héros et les commentaires du narrateur, E. Carassus,« l'Affaire Dreyfus et l'espace romanesque : de *Jean Santeuil* à la *Recherche du temps perdu* » in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, septembre-décembre 1971, n°5-6, p. 836 à 853 ; sur la perception et la représentation de l'affaire dans *Jean Santeuil*, voir T.-V. Ton-That, « De la'"chose vue" à la fiction romanesque: métamorphoses et démystification de l'affaire Dreyfus dans *Jean Santeuil* », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 151-165, J.-Y. Tadié, Préface de *Jean Santeuil* et J. Recanati, *op.cit*.

d'un symbolisme de sa présence : « Toutes ces choses vulgaires étaient contemplées avec une émotion irrésistible par tous ceux qui n'auraient osé en approcher sans respect, les sentant chargés de toute la force inouïe, immense, européenne, de toute la terre, qui s'y retournait une dernière fois sous ces yeux pleins d'attention […] cette pensée encore inconnue et déjà réalisée, qui allait soudain éclater, changer avec la vie d'un homme et d'une famille le sort de l'Europe » (*JS*, 567-568).

Ce glissement est perceptible dans le phénomène de mention convoqué pour présenter le personnage : « Cette chose auguste qui s'appelait " le général de Boisdeffre " ». En effet, le choix du phénomène de mention, le détachement du nom propre et l'attribution d'un groupe nominal caractérisant créent un décalage entre le nom « chose » et la personne. Le personnage devient chose publique, symbole, élément commun à tous et déformé, transfiguré par l'imaginaire collectif.

Le même glissement s'opère dans *Jean Barois* à propos du général de Pellieux : chacune de ses interventions est marquée par une description qui fait de lui l'incarnation de l'Armée : « Il est l'Armée elle-même. Son attitude implacable en impose à tous, à ses adversaires, à ses juges » (*JB*, 261). Son visage perd son caractère humain pour devenir un « masque dur d'escrimeur » (*JB*, 251). Enfin, sa voix elle-même devient le prolongement de son sabre et est comparée à un instrument militaire : « D'une voix sans réplique, d'une voix d'officier qui sait arrêter net une mutinerie de troupes » (*JB* 260). En multipliant les comparaisons de la voix de général avec un clairon militaire, l'auteur réduit progressivement le général au seul instrument de son autorité : « Son timbre métallique, provocant, sonne dans la vaste enceinte » (*JB* 251); « D'une voix triomphante qui claironne » (*JB* 252); « Le timbre cuivré du général de Pellieux […] cinglant comme un coup de cravache » (*JB*, 253).

D'autres auteurs ont évoqué dans leurs fictions le décalage entre l'imagination du public alimenté par les images de la presse au moment de l'affaire et la réalité des personnages historiques. Ainsi, on assiste à la mise en place progressive de plusieurs niveaux de fiction de l'affaire : un premier niveau créé par la première littérature de l'affaire, la reconstitution par la presse et les images polémiques, un deuxième niveau alimenté par l'imagination du public à partir de ce premier fond commun, et enfin la reconstitution romanesque de cette transformation de la réalité historique par l'imaginaire collectif.

Proust évoque ainsi l'affaire Dreyfus dans son lien fondamental avec la reconstitution par le fantasme et l'imagination : il met en effet en scène dans *Jean Santeuil* le public de l'affaire plongé dans la reconstitution par l'imagination d'une réalité historique :

> Nous aimerions savoir comment se comportent vis-à-vis les uns des autres ces hommes si nettement hiérarchisés et qui cependant doivent, à certaines moments, causer autrement qu'en se donnant des ordres, sans garder la position militaire, sans rendre le salut. Ces actes enfin que de loin en loin nous leur voyons accomplir, nous aimerions savoir de quels jugements sur les mêmes choses que nous avons été appelés aussi à connaître et à juger, ils ont été précédés, comment ils en causeraient ensemble, si parfois entre le chef et ses subordonnés il n'y eut pas désaccord et comment il s'exprimait. […] Nous ne nous intéressons pas à savoir ce que deux ministres ou ducs se disent. Mais savoir comment le général de Boisdeffre causait avec du Paty de Clam, c'est la réalisation partielle de ce qui était tout entier vierge dans le domaine de l'imagination (*JS*, 600).

La littérature dreyfusarde peut à ce titre intervenir comme une réponse à ce fantasme collectif de l'affaire : une nouvelle mise en fiction d'une réalité déjà devenue littéraire. Dans la *Recherche*, le personnage de Bloch relaie ce décalage entre réalité historique et reconstitution imaginaire : « L'homme, jouant perpétuellement entre les deux plans de l'expérience et de l'imagination, voudrait approfondir la vie idéale des gens qu'il connaît et connaître les êtres dont il a eu à imaginer la vie » (*CG*, 234).

## 3. Vers le théâtre

La transcription de ce moment clé se retrouve donc dans les textes de l'affaire Dreyfus : *Jean Santeuil*, *Jean Barois*, *Les Loups* et *Vérité* se rejoignent dans la tentative de recréer le climat de ce moment fondamental de l'affaire Dreyfus.

Plusieurs textes donnent à travers leur transcription une dimension dramatique au procès : sous leur plume, la première littérature de l'Affaire Dreyfus est mise en scène dans une fiction théâtrale. Le recours à l'esthétique théâtral implique une interprétation des

événements et la restitution d'une vision des faits : alors que Romain Rolland joue sur la tension dramatique pour restituer un climat auquel il avait été sensible au point de reculer devant la frénésie ambiante, Proust se sert du registre théâtral pour esquisser le portrait psychologique de la foule et se concentrer sur la réception et la perception des événements, mais c'est Roger Martin du Gard qui renouera avec le plus de fidélité avec la vision théâtrale du procès qui existait au cœur des événements en empruntant au théâtre son écriture dramatique.

Il n'est pas anodin de voir que l'événement du procès Zola auquel Romain Rolland accorde le plus de place est la récriture de la confrontation Picquart-Henry, qui condense symboliquement le conflit des deux camps. Le point de convergence entre vision littéraire et écriture de l'histoire se retrouve également derrière les scènes tendant à la restitution de débats d'idées et de conflits autour de l'affaire. En effet, Roger Martin du Gard et Romain Rolland ont tous deux eu recours à une esthétique théâtrale afin d'illustrer la violence des débats et la puissance dramatique de certains moments clés. Chez Roger Martin du Gard et chez Romain Rolland, la stichomythie vient illustrer la force du débat et appuyer la dimension tragique donnée à l'Affaire Dreyfus. Ce procédé débouche sur une confusion de la réalité politique de la réalité dramatique : Romain Rolland transforme la réalité politique en une tragédie. C'est ainsi qu'il insère dans sa pièce le moment où Picquart/Teulier défie sa hiérarchie pour affirmer l'innocence de d'Oyron/Dreyfus, dans une réécriture dramatisée de la véritable confrontation entre Picquart et Henry :

- Verrat, je n'accuse que toi, pour les raisons que voici.

Verrat, se retournant brusquement contre lui : « Et moi, je t'accuse.

- Moi ?
- Oui, toi. Tu es payé par d'Oyron pour me perdre
- Je ne te hais point
- Tu prétends être mon ami, et tu veux me déshonorer !
- Je fais mon devoir.
- Ton devoir de chien enragé, de bête venimeuse, d'hilote des aristocrate !
- Ne répondras-tu pas aux faits dont je t'accuse ?
- Par le fer, pas autrement !

[…] Verrat, vociférant. « Jean-foutre, je te tuerai ! » Il se jette sur Teulier, le sabre levé. Les officiers les séparent. Hors de lui : « Citoyens, je suis victime d'une machination effroyable.

> Vous le voyez, mon accusateur, ce bandit, Il montre Teulier, descend aux pires insultes, d'accord avec les traîtres et les espions prussiens (*LL*, 89).

Cette scène, par la violence du conflit qui y est exprimée donne à l'affaire une force dramatique et tire de ce fait le rôle de Picquart vers celui d'un héros tragique, qui attire lui-même la foudre sur sa tête, comme le souligne Quesnel à la fin de la pièce : « Adieu Teulier, je t'avais averti. Tu t'es frappé toi-même » (*LL*, 94).

Romain Rolland a également utilisé le temps dramatique pour créer au sein de l'affaire Dreyfus un sentiment d'urgence dont elle était dépourvue. C'est ainsi qu'il se livre à une « dramatisation » du temps de l'affaire : Teulier : « Il est cinq heures et demie. On le guillotine dans une demi-heure. Il y avait urgence » (*LL*, 76). De même, la pièce s'achève sur les dernières supplications de Teulier pour sauver d'Oyron alors que ce dernier est sur le point de se faire exécuter, dans un moment de tension paroxystique. En insistant dans sa transposition de l'affaire Dreyfus sur les scènes de conflit emblématiques de l'affaire, matérialisées notamment par le procès Zola, l'auteur a ainsi restitué la violence des confrontations qui l'ont marqué pendant les faits.

Chez Proust, le recours à l'esthétique théâtrale permet de refléter l'expérience humaine de l'écrivain au cœur des événements et sa perception de la psychologie des foules au cœur du procès. *Jean Santeuil* amorçait ainsi ce glissement du fait historique à la transcription subjective, passant l'histoire au crible d'une sensibilité littéraire : il s'agit de la transcription de l'expérience de ce procès, de l'ambiance et de la tension qui y régnait et qui se transmettait au public. À l'inverse de la représentation de Roger Martin du Gard, qui intègre au récit les comptes-rendus sténographiques, des documents « objectifs », le procès devient entièrement subjectif, privilégiant l'intensité de l'émotion liée au procès : le narrateur « y restant à jeun, excité, passionné, jusqu'à cinq heures » est plongé dans « cet état physique, si doux, de ceux dont la vie est brusquement modifiée par une excitation spéciale » (*JS*, 562).

Chez Proust, la dimension subjective et humaine de la représentation du procès Zola tire la scène du tribunal vers l'expérience esthétique, quittant entièrement la sphère de l'Histoire. Ainsi, dans *Jean Santeuil*, l'expérience du procès Zola passe par l'idée de communion des spectateurs, faisant du tribunal une véritable salle de spectacle. Il s'agissait en effet après les audiences de se plonger dans une communion esthétique, de « retrouver après dîner Durrieux qui était venu le matin le prendre pour aller là-bas, qui était resté comme lui des heures debout à écouter les mêmes choses, à applaudir aux mêmes moments, à courir pour

voir passer le même personnage, à avoir été comme lui témoin de telle inflexion de voix de l'avocat, de tel mouvement dans el public, de telle attitude d'un spectateur influent, c'était comme se prouver à soi-même que cette vie ardente n'était pas seulement quelque chose d'inconsistant comme un rêve, qu'elle avait été vécue par d'autres, c'était s'y replonger, se la rappeler, en raisonner, la perpétuer, l'approfondir » (*JS* 563). Proust opère un parallèle avec le sentiment et l'expérience esthétiques. Il s'agit pour lui d'un moyen de figer le temps, rapprochant par exemple le procès Zola de « quelque chose de plus grand qu'eux est là, qui les rapproche et qui leur sourit », ou encore « c'était de ces heures immobiles où l'après-midi semble arrêtée dans le ciel au-dessus de nous » (*JS*, 567).

Ce glissement de l'expérience historique vers le domaine de l'expérience esthétique passe chez Proust par le rêve esthético-historique du narrateur : il établit en effet un parallèle entre Jean et Durrieux et « deux Florentins du XV^e^ siècle, ou comme [deux] Athéniens, comme tous ceux dont l'occupation ardente fut de s'occuper des affaires passionnées de la cité, ils venaient tous deux en discuter, en raisonner longuement, arrêter leur avis sur le lendemain » (*JS*, 565). Par ce biais, l'expérience du procès Zola et la communion des spectateurs acquièrent une dimension atemporelle, universelle, qui correspondent de ce fait à une aventure universelle de participation à la cité.

Dans *Jean Santeuil*, l'audience est également perçue par les voix de la salle. Les paroles du général de Boisdeffre sont ainsi guettées avec anxiété : « Qu'est-ce qu'il va dire ? Que va-t-il dire ? », au moment de l'arrivée du général de Boisdeffre ; créant de ce fait un suspens qui passe par ces témoins indirects. Proust insiste par ailleurs sur la tension qui règne parmi le public au moment de l'arrivée du général : « Tandis qu'il montait ainsi l'escalier, chacun se demandait avec anxiété ce qu'il allait dire » (*JS* 568). La rumeur indistincte et anonyme teinte d'une dimension théâtrale cette reconstitution, commentant chaque apparition et ajoutant aux faits historiques la perception immédiate et partielle des spectateurs de l'époque. Proust contribue ainsi à faire revivre la scène du procès Zola non seulement telle qu'elle a été conservée dans les comptes-rendus mais telle qu'elle a été vécue et perçue par les subjectivités des spectateurs, hésitant par exemple devant l'apparition des personnages : « c'est lui, non ce n'est pas lui » (*JS* 566). Proust renouvelle le jeu des rumeurs autour de l'intervention de Picquart, créant un effet théâtral d'attente et de dramatisation de la scène : « chacun se demandait avec anxiété ce qu'il allait dire » (*JS*, 568-575). La dimension théâtrale de la scène passe aussi par l'insertion de scènes de dialogue, d'exclamations (« C'est la Révolution ! », *JS*, 574), traduisant les réactions immédiates des spectateurs face au procès.

Proust s'amuse également à insérer une part d'incertitude et de naïveté des auditeurs face à ce qui se passait dans le tribunal. Ainsi, chaque information n'apparaît que sous la forme incertaine de nouvelles rumeurs venant d'encore plus loin, d'une source encore plus anonyme sous la formule redondante de « quelqu'un de bien informé » : « Quelqu'un de bien informé prétend que le général de Boisdeffre viendrait en personne à la barre et se déclarerait prêt à se solidariser avec les autres généraux » (*JS* 573) ou encore « Une personne très bien informée avait répondu à Jean qui lui demandait : "Tous les officiers viendront-ils ? – Non, je crois aucun, excepté le colonel Picquart qui sans doute viendra" » (*JS* 577).

Loin de la reconstitution documentaire, le souvenir du procès Zola dans *Jean Santeuil* s'articule entre le portrait psychologique des foules et la sensibilité esthétique aux événements : il s'agit du témoignage sur le vif inspiré de l'expérience humaine de l'écrivain et de sa perception immédiate du spectacle judiciaire.

Notons que l'expérience de Jean dans ce roman trouve des échos dans la figure de Bloch dans *la Recherche*, mais Proust se concentre alors uniquement sur la perception de l'événement politique par Bloch au détriment de toute allusion historique au procès lui-même : le procès Zola est évoqué dans *A la Recherche du temps perdu* par le biais d'une perception entièrement subjective, dans laquelle est intégralement gommée la perspective historique qui est encore mêlée aux autres textes. Dans *La Recherche*, le procès Zola est évoqué par l'impression qu'il laisse chez Bloch, ardent dreyfusard, qui prend partiellement le relais de Jean : il passe ses journées au procès, en proie à un « éréthisme nerveux que le café et les émotions du procès portaient à son comble ». Proust rapproche la perception de procès Zola d'une expérience humaine sublime :

> Il sortait de là tellement amoureux de tout ce qui s'y était passé que le soir, rentré chez lui, il voulait se replonger dans le beau songe et courait retrouver dans un restaurant fréquenté par les deux partis des camarades avec qui il reparlait sans fin de ce qui s'était passé dans la journée. […] L'homme, jouant perpétuellement entre les deux plans de l'expérience et de l'imagination, voudrait approfondir la vie idéale des gens qu'il connaît et connaître les êtres dont il a eu à imaginer la vie. (*CG* 234)

Seule évocation du procès Zola dans *la Recherche*, la passion dreyfusarde de Bloch reflète le glissement opéré entre l'expérience dreyfusiste telle qu'elle avait été vécue et partiellement restituée dans *Jean Santeuil*, écrit au moment des faits et la distance du narrateur

de *la Recherche* avec les événements. En effet, alors que l'affaire Dreyfus est un sujet de discussion comme un autre dans les salons mondains évoqués dans *la Recherche*, seul Bloch transmet le témoignage de l'affaire comme expérience humaine – objet interne – telle qu'elle est évoquée dans *Jean Santeuil*, renouant avec la fascination d'un spectacle sublimé[792].

La transformation du récit du procès Zola en une scène théâtrale passe par la représentation du public, devenu véritable actant de ces scènes. En effet, la transcription du procès se traduit chez de nombreux auteurs par la perception différée de la scène du procès : le narrateur perçoit ce qui se passe à l'intérieur à la fois par son propre témoignage et par celui de la salle, véritable chambre d'écho des débats du tribunal. Ainsi, cette perception différée contribue à accentuer l'intensité dramatique des scènes en offrant un commentaire de la tension à la manière d'un chœur antique. On peut noter par exemple dans *Vérité* l'importance de la « rumeur » et des échos de la salle dans la transcription du procès, destiné à souligner la tension de la scène : « D'abord, on colporta le rapport du médecin légiste, on en commentait chaque terme, on y ajoutait d'affreux détails, ignorés jusque-là, prouvant l'absolue culpabilité de Simon. Puis, ce furent les dépositions de ses élèves, des petits Bongard, Doloir, Savin et Milhomme. Ce qu'ils n'avaient jamais dit, on le leur faisait dire » (*V*, 143).

Chez Zola, la scène du procès débute d'ailleurs par la description de ce public et l'intuition du rôle qu'il allait être amené à jouer : « La salle se trouvait comble, deux heures avant l'ouverture des débats : toute la belle société de Beaumont derrière les fauteuils des juges ; des dames en toilette un peu partout, même sur les bancs réservés aux témoins ; un parterre debout très tumultueux déjà, un public trié, où l'on reconnaissait des faces de bedeaux, les manifestants payés de la rue, auxquels se mêlaient les quelques énergumènes de la jeunesse catholique. L'attente fut longue, Marc eut le temps d'examiner les visages, de sentir dans quel milieu de passions hostiles allait se dérouler l'affaire » (*V*, 139).

Le glissement vers une atmosphère de tension dramatique est particulièrement perceptible chez Roger Martin du Gard, qui à travers son style notatif vise avant tout à saisir l'atmosphère de la salle. Dans sa correspondance et son journal, il insiste sur sa volonté de « recréer l'atmosphère de l'Affaire » : il écrit à Pierre Margaritis « Les quinze lignes qui présentent la cour d'assises au début du procès Zola, laissent, dans le cerveau d'un lecteur d'aujourd'hui, une image très complète, et que trois pages de descriptions détaillées,

[792] Sur Bloch et l'affaire Dreyfus, voir Y. Baudelle, « Deux intellectuels proustiens : Bloch et Brichot », in *L'Intellectuel et ses miroirs romanesques (1920-1960)*, p. 21-43.

minutieuses, n'y ajouteraient rien. »[793] C'est ce qu'il désignait lui-même comme une « description notative, cinématographique ». Dans une lettre à Hélène du 2 octobre 1918, il évoque au sujet de la même description sa volonté d'« évoquer l'image de la salle avec une précision supérieure »[794] et souligne l'inutilité d'une description plus longue.

La fin du procès devient sous la plume de Martin du Gard un tableau vivant : « En quelques minutes, la sortie est bouchée ; des femmes, pressées dans la cohue, s'évanouissent ; les visages sont en sueur ; les yeux hagards : une véritable scène de panique » (*JB*, 273), dans lequel l'effet statique de la scène est renforcé par la juxtaposition de phrases courtes en asyndète ainsi que par la phrase nominale finale qui pose dans une relation de continuité sémantique les deux syntagmes : « les yeux hagards : une véritable scène de panique ».

Cette théâtralité ainsi convoquée par Roger Martin du Gard exprime des conflits d'idée en passant exclusivement par le dialogue : l'auteur s'attache ainsi à recréer des scènes et à rendre l'affaire Dreyfus vivante. C'est cette proximité voulue entre le roman et le théâtre que Roger Martin du Gard exprime dans une lettre à Marcel Hébert de 1911 : « Le roman empruntant au théâtre sa précision de spectacles successifs, frappants, et plus proches de la vie que les tirades descriptives des romanciers habituels. »[795]

Il ajoute des didascalies aux comptes-rendus du procès Zola, par exemple, afin de dramatiser les réactions et les attitudes de Labori, du général de Pellieux ou de Clemenceau. Il recrée ainsi un mélange de réalité historique et de didascalies qui viennent infléchir la vision de l'histoire : c'est ainsi qu'il prête aux protagonistes de l'affaire des réactions et des attitudes précises, telles que celle de Pellieux durant sa déposition : « "Cette preuve, je l'ai vue !" clame Pellieux, usant de son autorité pour produire de la foi » (*JB*, 249 et ss).

L'auteur transforme ainsi la déposition du général en une véritable scène de théâtre, doublant le document d'une dimension gestuelle : « Il fait un brusque demi-tour, offrant au public […] la franchise d'un regard hautain ; habitué à d'autres horizons […] Il en impose à tous : […] la foule, subjuguée, hurle de joie, comme une chienne qui vient d'être battue. » Nous sommes ici mis en état de comprendre : témoin et auditoire, officier supérieur et masse populaire, ignorent les exigences d'un tribunal. Le procès Zola n'est plus qu'une farce juridique, une manipulation politique de laquelle aucun verdict sérieux ne peut se former. C'est la même impression qui émane de la description de la salle par Roger Martin du Gard

[793] *Journal*, t. I, p. 961.
[794] *Ibid*., p. 977.
[795] *Correspondance générale*, t. I, p. 217.

qui se concentre sur l'évocation du public devenu un cercle de spectateurs du procès Zola : « Un semis d'uniformes, d'aiguillettes dorées, parmi des toilettes de femmes. On se montre des têtes connues : généraux de l'état-major, actrices en vedette, journalistes, comédiens, députés » (*JB*, 249). Chez Martin du Gard comme chez Zola, le public du procès est décrit comme s'il s'agissait d'une soirée au théâtre où les spectateurs se montrent autant pour le spectacle que pour être vus. Ainsi, l'écriture dramatique est convoquée à la fois pour restituer l'ambiance de la salle et pour permettre l'interprétation du procès Zola[796].

Le procès Zola devient donc sous la plume des écrivains un véritable spectacle, opérant de ce fait la jonction entre le document historique, le texte littéraire et la scène théâtrale, style le plus apte à se rapprocher d'une transcription fidèle de la tension régnant dans le tribunal.

La représentation du procès Zola dans la littérature de l'affaire Dreyfus glisse donc de la sphère politique à la sphère littéraire : la salle du procès décrite comme une salle de spectacle, l'expérience du procès Zola devient sous la plume des auteurs une expérience dramatique et même esthétique. Il s'agit donc à la fois d'un moment clé de l'affaire décrit et repris dans plusieurs œuvres par le biais d'un fond littéraire commun, d'une scène désormais incontournable et symbolique de cette littérature et d'un point d'ouverture de la sphère politique vers une dimension théâtrale.

Plusieurs points convergents émergent de ces témoignages : les scènes et événements marquants sont restés dans les mémoires et dans l'histoire. Dans ces œuvres, la distance temporelle qui sépare les événements de la rédaction influence l'interprétation donnée par la mise en scène. Le traitement du matériau historique diffère selon le rapport de l'écrivain au moment historique : dans *Jean Santeuil* et dans *Vérité*, écrits respectivement pendant et peu de temps après les faits, le souvenir des scènes du procès et l'expérience humaine de l'écrivain qui y a assisté (et a fortiori de Zola qui était au cœur de la tourmente) ancrent la restitution des faits dans le registre de l'émotion et de la subjectivité. Proust, dans *Jean Santeuil*, offre un témoignage non pas sur la manière dont le procès s'est déroulé mais sur la perception et l'état psychologique de ceux qui y ont assisté. Dans *les Loups*, écrit immédiatement après la condamnation de Zola, l'auteur ne mentionne que partiellement les faits mais restitue dans sa pièce la violence du conflit et la tension dramatique des scènes du procès. Sans vouloir

[796] Voir E. Méron, *art.cit*.

prendre parti, l'auteur a néanmoins rendu la ferveur de l'atmosphère à laquelle il avait été si sensible et dont le fanatisme l'avait éloigné de la bataille.

Ecrits respectivement en 1908 et en 1913, *L'Ile des Pingouins* et *Jean Barois* intègrent dans leur récit ce qui appartient désormais à l'Histoire : sont convoquées les scènes clés du procès qui ont intégré la mémoire collective ; l'expérience humaine de l'événement historique, absente de *l'Ile des Pingouins* est partiellement restituée d'après les documents officiels dans *Jean Barois*. Ainsi, dans *l'Ile des Pingouins*, le procès est réduit à une reprise humoristique de ses épisodes emblématiques et dans *Jean Barois*, le document historique se mêle à la fiction : dix ans plus tard, le procès a intégré l'histoire, est passé du moment symbolique chargé de toutes les tensions à l'événement historique.

Inscrit entre le document historique et la fiction, le traitement du procès Zola dans *Jean Barois* illustre ainsi l'ambiguïté propre au mode d'écriture choisi par l'auteur : l'aspect documentaire du procédé de Martin du Gard vient croiser le récit de l'expérience dreyfusiste de l'équipe du *Semeur* et de ce fait, l'insertion des documents officiels se double d'une volonté de recréer l'atmosphère et de suggérer l'état psychologique de ceux qui étaient présents. Ainsi, ce qui rapproche *Jean Barois* des autres textes écrits pendant ou peu près l'affaire, *Vérité*, *Jean Santeuil* et *Les Loups*, c'est précisément le traitement de l'affaire comme expérience humaine : en intégrant l'affaire dans le récit d'un parcours engagé, Roger Martin du Gard juxtapose le documentaire et la réception subjective du « spectacle ».

# B. Imaginaire commun et nouvelles figures littéraires

Devenus pendant l'affaire des figures mythiques, Dreyfus, Picquart, Zola et Esterhazy intègrent désormais l'imaginaire collectif, devenant par-delà leur réalité historique et physique des personnages littéraires. Ainsi, les textes de l'affaire Dreyfus, reprenant largement ces images communes, ont porté à la fiction des représentations déjà banalisées, parfois au détriment de la réalité historique des acteurs de l'affaire.

En ce qui concerne la mention des personnages historiques, le mode de la représentation réaliste et la transposition soulèvent des questions différentes : en effet, alors que les œuvres qui évoquent ces personnages sur le mode réaliste, en les citant par leurs noms, suggèrent ou affichent un jugement de valeur, les transpositions peuvent introduire une part d'ambiguïté. Outre le phénomène possible d'amalgame (certains personnages de fiction réunissent les traits de plusieurs personnages historiques, comme c'est le cas pour Luce, à mi-chemin entre Zola, Scheurer-Kestner et Emile Duclaux ou Verrat, à la fois Mercier et Henry), se pose la question des indices permettant de reconnaître derrière un personnage de fiction son modèle historique. Plusieurs éléments sont ainsi pris en compte : certains traits physiques récurrents, parfois stéréotypés dans le sillage du mythe désormais lié à ces figures, des phrases ou gestes dont l'origine est connue de tous ceux qui sont familiers avec l'affaire mais également le rôle des personnages désormais ancré dans le schéma actanciel du roman-feuilleton. Ces éléments, en identifiant le référent derrière le personnage, interrogent de ce fait

la fidélité de la fiction à la fois à son modèle historique et au mythe créé par la presse au moment de l'affaire.

## 1. Dreyfus

Dans la littérature de l'affaire, les personnages historiques ont donc été amenés à être transposés dans la fiction, faisant de certaines de véritables héros alors que d'autres sont demeurées ancrées dans les représentations figées et parfois caricaturales véhiculées par la presse.

Ainsi, la figure du capitaine Dreyfus a longtemps été éclipsée ou traitée comme une victime dépassée par les événements d'un point de vue littéraire : cette image véhiculée dans la presse subit le même traitement chez presque tous les écrivains du corpus, contribuant à dresser un portrait négatif et décevant qui restera longtemps présent dans l'imaginaire collectif lié à l'Affaire Dreyfus[797]. Ainsi, quasi-absentes de *Jean Barois*, de *Jean Santeuil* et d'*Histoire Contemporaine*, les représentations de Dreyfus dans les trois transpositions *Vérité*, *l'Ile des Pingouins* et *les Loups* sont empreintes de plusieurs traits négatifs véhiculés par la presse de l'époque.

Dreyfus n'a par ailleurs sa place ni chez France, ni chez Roger Martin du Gard et il est antipathique chez Romain Rolland. Dans la « préface » des *Loups*, Romain Rolland présente le personnage du « traître » condamné sans preuve, renvoyant par l'inscription dans le schéma actanciel à Dreyfus, sous des traits peu flatteurs : « D'Oryon mérite la haine et le soupçon de ses collègues. Il est antipathique, et il nuit à l'armée. A-t-il trahi ? Je ne sais, mais il trahira demain. Tous le croient, et ont raison de le croire »[798]. Dans la pièce, ses collègues se méfient ainsi instinctivement de lui : « Cette figure de Tartuffe, cette parole mielleuse, cette écoeurante odeur de mensonge et d'impudence répandue autour de lui… Il suffisait d'avoir

[797] Voir à ce sujet André Daspre, « L'héroïsation du Capitaine Dreyfus », *art.cit*.
[798] CRR, n°7, p. 315. La préface des *Loups*, reproduite en annexe de la correspondance entre Romain Rolland et Charles Péguy, (*Une amitié française*, CCR 7, 1955, p. 311-317), synthétise la manière dont Romain Rolland percevait les personnages, l'interprétation à donner aux événements et le message qu'il voulait faire passer dans sa pièce.

une fois accepté sa molle poignée de main, ce contact hypocrite et repoussant, pour se tenir sur ses gardes » (*LL*, 47).

Certains traits du portrait physique s'inspirent d'un imaginaire littéraire largement répandu. Ainsi, on peut noter, dans *Vérité* le recours à une symbolique des attributs physiques s'inscrivant dans les clichés de la représentation hébraïque. Conformément aux images et aux descriptions véhiculées par la presse, la portrait de Simon n'échappe pas aux traits physiques du personnage stéréotypé juif : Simon a en effet « le nez de la race, grand et mince ». Sa physionomie est par ailleurs dotée d'une dimension floue et insaisissable, « ingrate, vague, brouillée, d'aspect chétif », accentuant l'impression négative du personnage.

Les représentations de Dreyfus dans la littérature reprennent donc les traits véhiculés par les journaux de l'époque. Zola fait également écho à une critique qui a été souvent faite à Dreyfus d'apparaître « trop sérieux » : dans *Vérité*, Marc disait de Simon qu'il « était fort intelligent, très bon instituteur, pénétré de ses devoirs. Mais il le trouvait trop méticuleux, trop attaché à la lettre, esclave du règlement, plié à l'étroite discipline, toujours tourmenté par la crainte d'être mal noté, de ne pas satisfaire ses chefs […]. Aussi ne se faisait-il pardonner d'être juif que grâce à beaucoup de correction et surtout à un patriotisme ardent, exaltant dans sa classe la France armée, la rêvant glorieuse, maîtresse du monde » (*V*, 21). Ce portrait de l'instituteur est une transposition transparente des qualités et des défauts attribués à Dreyfus, reprenant à la fois son image d'homme presque trop sérieux et son patriotisme souvent mis en avant par ses défenseurs et les membres de sa famille.

Néanmoins, chez Anatole France, l'allusion aux traits topiques de la figure de Dreyfus sont convoqués pour mieux être tenus à distance. Ces mêmes caractéristiques sont en effet repris dans la transposition allégorique, *l'Ile des Pingouins*, dans un amalgame de détails physiques et de méfiance face à son attitude trop « sérieuse » : « Le duc de Skull ne pouvait le souffrir : il lui reprochait son zèle, son nez crochu, sa vanité, son goût pour l'étude, ses lèvres lippues et sa conduite exemplaire » (*IP*, 148). Sous l'accumulation et la rapidité des allusions reconnues de tous, ainsi que la juxtaposition de traits physiques, de défauts mais aussi de qualités, les références deviennent comiques et le stéréotype, implicitement dévalorisé. Les allusions aux stéréotypes répandus sur Dreyfus dans les journaux de l'époque se déclinent ainsi de la simple référence au jugement de valeur chez France, qui utilise la distance ironique pour railler discrètement les reproches adressés sans fondement à Dreyfus pendant l'affaire.

Notons le traitement qui est réservé à la souffrance de Dreyfus, élément central de sa représentation mythique dans la presse pendant l'affaire et donc emblématique de la déconstruction du mythe.

Deux textes courts écrits respectivement pendant et peu de temps après l'affaire se concentrent précisément sur le mythe de l'innocent injustement condamné : *La Vache tachetée*, de Mirbeau, publié le 20 novembre 1898 dans *Le Journal* et *L'Affaire Crainquebille*, d'Anatole France, publié en 1901. Partageant une transposition de l'affaire sur le mode de la métaphore, ces deux textes se rejoignent également dans le traitement de la figure de l'innocence : ainsi dans *La Vache tachetée*, « Depuis un an que le malheureux Jacques Errant avait été jeté dans un cachot noir comme une cave, il n'avait vu âme qui vive, hormis des rats et son gardien, qui ne lui parlait jamais. Et il ne savait pas, et il ne pouvait pas savoir de quoi il était accusé et, s'il était accusé de quelque chose » (*CC* II, 379) ; et Crainquebille : « savait bien qu'il n'avait pas crié « Mort aux vaches ! » Et, qu'il eût été condamné à quinze jours de prison pour l'avoir crié, c'était, en sa pensée, un auguste mystère, un de ces articles de foi auxquels les croyants adhèrent sans les comprendre, une révélation obscure, éclatante, adorable et terrible » (*AC*, 738). Les deux innocents partagent au-delà de l'innocence et de la condamnation inique la même naïveté et la même ignorance devant les mécanismes de la justice. Ce sont deux personnages réduits à l'image de l'impuissance, ne gardant de la figure de l'innocent injustement condamné que l'essence de son mythe. Les deux auteurs ont ainsi utilisation le mythe de Dreyfus tel qu'il était dans la presse au moment de l'affaire et ont inséré ce personnage devenu symbole dans une fiction limpide et manichéenne où la dimension morale est immédiatement lisible.

Dans *l'Ile des Pingouins,* France réinvestit par le biais de la caricature la figure mythique de Dreyfus-symbole de souffrance. C'est ainsi que son portrait misérable de Pyrot à l'Ile du Diable est construit sur une reprise et une exagération des clichés de la presse, ainsi qu'une exacerbation ludique de l'image du martyre : « Cependant, Pyrot, brûlé du soleil, dévoré de moustiques, trempé de pluie, de grêle et de neige, glacé de froid, secoué furieusement par la tempête, obsédé par les croassements sinistres des corbeaux perchés sur sa cage, écrivait son innocence sur des morceaux de sa chemise avec un cure-dents trempé de son sang. » (*IP*, 153-154)

Dans *la Recherche*, la duchesse de Guermantes se moque justement des lettres de Dreyfus à sa femme, pourtant emblématiques de la constitution du mythe de Dreyfus : « En

tous cas, si ce Dreyfus est innocent, interrompit la duchesse, il ne le prouve guère. Quelles lettres idiotes, emphatiques, il écrit de son île ! Je ne sais pas si M. Esterhazy vaut mieux que lui, mais il a n autre chic dans la façon de tourner les phrases, une autre couleur. Cela ne doit pas faire plaisir aux partisans de M. Dreyfus. Quel malheur pou eux qu'ils ne puissent pas changer d'innocent ! » (*CG*, 239)

Les éléments qui ont construit la figure mythique de Dreyfus sont ainsi convoqués à plus de dix ans d'intervalle, révélant l'abandon et la mise à distance progressive du thème de la souffrance de Dreyfus.

Les apparitions de ces figures devenues historiques dans la fiction sont soumises à un double décalage : en effet, après un premier décalage entre la représentation que le public s'était faite de Dreyfus par les journaux et la réalité à laquelle ils ont été confrontés lorsqu'ils l'ont vu au procès de Rennes s'ajoute un deuxième décalage opéré par la mise en fiction de ce phénomène. Le portait du personnage de Simon, dans *Vérité* relaie la réaction commune des spectateurs et des journaux devant l'apparition de Dreyfus au procès de Rennes : « à son apparition, il avait déplu, l'air chétif et gauche » (*V*, 139). Zola insiste sur ce premier glissement entre réalité historique et imaginaire collectif. En effet, au moment du procès, Dreyfus / Simon est déjà une figure littéraire : « Pendant ce long interrogatoire, l'attitude de Simon fut jugée pitoyable. On le rêvait, même parmi beaucoup de ses amis, tel qu'un justicier le bras armé de la foudre, se dressant en vengeur, du tombeau où des mains iniques l'avaient muré. Et, comme il répondit d'une voix polie, grelottant encore de fièvre, sans aucun des éclats attendus, il causa une grande déception, ses ennemis recommencèrent à dire qu'il avouait son crime, dont il portait bien l'ignominie sur sa face ingrate » (*V*, 507). Sa première apparition amorce déjà l'image négative de Dreyfus entretenue dans les journaux : « Et, en ce moment, il était si bouleversé par l'affreuse nouvelle, qu'on aurait dit un homme ivre, chancelant, bégayant, les mains tremblantes » (*V*, 21). On retrouve également cette mise au second plan de Dreyfus chez Roger Martin du Gard. En effet, ici encore, Dreyfus déçoit : « depuis quatre ans, […] nous nous étions fait une image arbitraire de cet inconnu ; il débarque, et la réalité ne coïncide pas avec notre imagination . […] J'ai senti tout à coup que l'Affaire était perdue » (*JB*, 308—310).

*Vérité* et *Jean Barois*, écrites après le procès de Rennes, évoquent ainsi la rupture du mythe-Dreyfus tel qu'il avait été érigé par les dreyfusards pendant l'affaire, la confrontation douloureuse entre un personnage mythique et sa réalité humaine.

Le destin de Dreyfus dans le dernier roman inachevé de Alfred Jarry, *La Dragonne*, ne contribue guère plus à la mémoire littéraire du capitaine. En effet, un traitement étrange et pour le moins peu élogieux lui est réservé : on y retrouve un personnage, l'abbé Firmin-Eloin de Rayphusce, à la fois prêtre et soldat, chrétien et juif, surnommé par le héros « frère de Cusoé », c'est-à-dire frère du Robinson de l'Île du Diable, qui finit par périr avec toute sa famille enlisé puis dévoré par des cochons sauvages dans la baie du Mont St-Michel. Si cette fin tragi-comique a soulevé chez certains critiques l'hypothèse de l'antisémitisme[799], je ne verrais dans ce destin que l'expression du même détachement railleur dont Jarry faisait preuve au moment des faits, convaincu de l'innocence de Dreyfus mais préférant la dérision grotesque à la prise de position (dans *L'Ile du Diable*, le capitaine Bordure – Dreyfus est d'ailleurs innocent du crime pour lequel il est condamné à la « torsion du nez, arrachement de la cervelle par les talons, enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles »[800] et le véritable coupable est Malsain Athalie-Afrique, le fils du Père Ubu et de la mère Ubu, ici la « dame voilée »). Les remaniements successifs du manuscrit de *la Dragonne* confirment d'ailleurs cette éviction progressive de Dreyfus de la fiction : il finit par disparaître complètement, remplacé par le nom de « Durand », passant de l'allusion onomastique à l'anonymat et ne gardant de son lointain modèle historique qu'une initiale désormais célèbre, « D… » [801].

Un événement cependant a intégré au même titre que le procès Zola la mémoire collective de l'affaire et sera repris dans la fiction comme scène d'ouverture du « drame » : les images et les récits de la cérémonie de dégradation sont également ancrés dans tous les esprits de l'époque par le biais de l'article paru dans *le Petit Journal* et du récit de Barrès. On trouve en effet une référence transparente à la cérémonie de la dégradation dans la scène d'arrestation de Simon à travers les cris de la foule « - A mort, à mort, l'assassin, le sacrilège !… A mort, le juif ! » qui reprennent ceux des spectateurs de la cérémonie. Mais c'est surtout la réaction de Simon / Dreyfus qui avait à l'époque marqué les esprits de tous les futurs dreyfusards en protestant son innocence, et particulièrement Zola :

> Glacé, plus pâle et plus rigide, Simon répondit, du haut des marches, par un cri qui ne devait plus cesser, sortir continuellement de ses lèvres, comme la voix même de sa conscience : « Je suis innocent ! je suis innocent ! »

[799] Voir J. A. Cutshall, « "Celui qui dreyfuse" : Alfred Jarry and the Dreyfus Case », *art.cit.*, p. 31.
[800] A. Jarry, *Œuvres complètes*, p. 546.
[801] Voir S.-C. David, « Alfred Jarry » (*Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, p. 220).

> Alors, ce fut de la rage, les huées montèrent en tempête, une vague énorme déferla, pour s'emparer du misérable, le rouler, le déchirer.
>
> - A mort, à mort le juif !
>
> Vivement, les agents avaient poussé Simon dans la voiture, et le cocher lançait son cheval au grand trot, pendant que lui, sans se lasser, criait toujours, dominant l'orage :
>
> - je suis innocent ! je suis innocent ! je suis innocent ! (*V*, 87)

Le cri d'innocence réitéré de Dreyfus revient en effet de manière constante et systématique dans les articles de presse dreyfusards, contribuant à ancrer dans l'esprit des gens l'image du « martyre à l'île du Diable ». Ces scènes sont relayées par la fiction de *Vérité* : « Dans sa prison, Simon continuait à pousser son éternel cri d'innocence ; et son attente tranquille, sa conviction d'être bientôt libre, à chacune des visites de son frère, fortifiaient, exaltaient celui-ci » (*V*, 119).

Dans *Les Loups*, les aveux de l'innocent sont également entendus brièvement : « D'Oryon, hurlant : « C'est faux ! ». D'Oyron, qui n'a cessé de se débattre, avec des cris inarticulés, rugit « C'est faux, c'est faux ! tout est faux et absurde ! On veut me perdre ! » avant que l'innocent soit évacué de la scène jusqu'à la fin : « Enfermez-le dans la chambre à côté. Deux hommes avec lui, qui ne le perdent pas de vue, d'une minute… Liez-le. Il faut empêcher qu'il se tue ». On enlève d'Oyron qui écume et qui tremble de fureur et de terreur » (*LL*, 42-43).

Dans *Jean Barois*, il est également fait allusion à cette cérémonie de la dégradation qui a tant marqué les esprits. Ici, en revanche, ce n'est pas tant la scène elle-même qui est évoquée que l'impact qu'elle a eu sur un des spectateurs, en l'occurrence Woldsmuth :

> J'étais à la dégradation… Et *j'ai vu*.
>
> Barois « Vu quoi ? »
>
> Les yeux de Woldsmuth s'emplissent de petites larmes. Il ne répond pas. Il se sent seul : un sourire résigné de vaincu. (*JB*, 203)

C'est donc le silence et l'absence de parole qui suggèrent l'intensité de l'émotion. Aucune démonstration ni explication de la scène ne vient révéler les conclusions à en tirer : nous n'avons de la dégradation de Dreyfus que le résultat, l'impact psychologique laissé sur Woldsmuth.

La représentation du capitaine Dreyfus illustre ici encore la différence qui peut relever du décalage temporel entre les faits et leur transformation littéraire. Alors que les textes écrits pendant ou peu de temps après l'affaire, *Vérité*, *La Vache tachetée* et *l'Affaire Crainquebille* reflètent une certaine fidélité à la figure mythique de Dreyfus-symbole de souffrance et que *Les Loups* puise dans le répertoire du mythe Dreyfus-traître, le traitement qui lui est réservé dans *la Recherche*, *Jean Barois* et dans *l'Ile des Pingouins* révèle la rupture définitive avec toute dimension mythique : évoqué au détour d'une raillerie dans *la Recherche*, figé par la déception qu'il provoque dans *Jean Barois* alors que dans *l'Ile des Pingouins*, c'est précisément sa souffrance qui est mise à distance par le biais de la caricature, il ne reste de Dreyfus que la mort du symbole.

## 2. L'héroïsation de Picquart

Parallèlement au statut de anti-héros littéraire conféré à Dreyfus, le rôle de héros de la littérature dreyfusarde revient au colonel Picquart. Il condense en effet plusieurs traits héroïques propres à cette période : il est une figure intellectuelle[802], a une foi toute dreyfusarde en la recherche de la vérité, n'est pas juif ( le fait qu'on le dise antisémite contribue même à le laver de tout soupçon d'appartenance au « Syndicat »[803]) et incarne un schéma du sacrifice, puisque son indépendance par rapport à ses supérieurs a nui à sa carrière. De plus, son affranchissement de sa condition militaire en fait un libre-penseur privilégiant la réflexion à l'autorité. Ainsi, le personnage de Teulier, dans *Les Loups*, le portrait de Picquart dans *Jean Santeuil* ainsi que l'article « Le Bureau » dans *l'Histoire contemporaine* convoquent une combinaison d'idéaux convergents : la force militaire, l'intellectualisme, l'indépendance de l'esprit par l'usage de son libre arbitre. Puisant dans le « mythe Picquart »

---

[802] « Picquart aurait été un pur intellectuel s'il n'eût été un militaire », écrit C. Prochasson dans « Le colonel Picquart ou la vertu cachée » (*art.cit.*, p. 19). Il était en effet cultivé, aimait les arts et les lettres et fréquentait aussi bien les salons que les expositions, les salles de théâtre et les soirées d'artistes. Voir aussi C. Vigouroux, *op.cit.*, p. 416 et ss.

[803] C'est du moins l'argument que Zola avait avancé dans « J'accuse… ! » : « On va jusqu'à dire que c'est lui le faussaire, qu'il a fabriqué la carte-télégramme pour perdre Esterhazy. Mais, grand Dieu ! pourquoi ? dans quel but ? Donnez un motif. Est-ce que celui-là aussi est payé par les juifs ? Le joli de l'histoire est qu'il était justement antisémite. » *VM*, 120. C. Vigouroux remet en question l'antisémitisme de Picquart et considère que c'est Reinach qui a contribué à répandre la certitude des sentiments antisémites de Picquart (voir p. 355).

érigé au cours de l'affaire, ces trois textes, écrits pendant ou peu de temps après l'affaire, restent fidèles au double statut à la fois intellectuel et militaire qui en fait un héros à la mesure de l'idéologie dreyfusarde. Pourvue à la fois des qualités viriles du héros « traditionnel » et des qualités intellectuelles, la figure littéraire du lieutenant-colonel Picquart évolue vers une consécration sublimatoire, éclipsant les figures devenues secondaires de Zola et de Dreyfus.

Proust et France ont tous deux fait de Picquart un vibrant éloge de cette figure qui unit les qualités intellectuelles à la force militaire. Chez Proust, le portrait de Picquart dans *Jean Santeuil* est dédoublé : comme l'a souligné Christian Vigouroux, l'écrivain choisit deux fois la même scène de l'officier supérieur entendu par la justice : « le lieutenant-colonel en uniforme » puis « Picquart en civil »[804]. De ce fait, Proust rend hommage aux deux aspects de la dynamique d'héroïsation du personnage qui émergent d'ailleurs dès la première évocation du colonel.

La scène de sa déposition en uniforme permet à l'écrivain de superposer l'activité militaire à l'idéal de vérité dreyfusard : il s'agit en effet d'un « homme dont toute la vie, bien qu'il portât un uniforme bleu ciel, s'était passé à chercher, tandis qu'en fait il tournait la bride de son cheval au tournant d'une route ou allait au quartier pour une inspection, à chercher à extraire la vérité, à l'aide de raisonnements, de toutes les choses qui se présentaient un peu vivement à l'examen de sa conscience » (*JS* 576). En comparant cette quête de la vérité à une manœuvre militaire, Proust détourne ici l'univers épique vers le système de valeurs dreyfusard. L'auteur fige également la grandeur héroïque du militaire venu témoigner : son portait est en effet baigné dans une lumière éclairant précisément le signe de son grade, et donc de sa valeur guerrière : « Le rayon cru du soleil de midi qui éclaire brutalement comme un détail secondaire et saisissant le galon de ses manches bleues ».

Mais alors que la scène de la déposition « en uniforme » permet à l'auteur de jouer sur le détournement du registre épique et de l'héroïsation du guerrier, la scène de la déposition « en civil » bascule dans le registre du fantasme. Picquart y devient objet de fascination auquel Proust voue un véritable culte[805] :

---

[804] Voir C. Vigouroux, *op.cit.*, p. 294.

[805] Au sujet de la description de Picquart par Proust, voir J.-Y. Tadié, « Jean Santeuil et l'Anneau d'Améthyste, deux romans de l'Affaire Dreyfus », in *Humanisme et actualité*, p. 79-86 et *Marcel Proust*, p. 523 ; ainsi que « Remodelage du lieutenant-colonel Picquart », in J. Recanati, *Profils Juifs de Marcel Proust*, p. 79-90 : J. Recanati souligne notamment le fait que les pages consacrées à Picquart dans *Jean Santeuil* comportent de nombreuses variantes et versions successives, comme si Proust avait eu « du mal à fixer son apparition », mais qu'à chaque foi, il est doté d'une qualité esthétique et d'une prestance inimitable. Voir également l'article de P. Wyse précédemment cité, ainsi que l'analyse de la représentation de Picquart par Germaine Bréé qui dans « Proust et l'Affaire Dreyfus à la lumière de *Jean Santeuil* » souligne la symétrie des portraits de Boisdeffre et

> Car nous voyons passer ces hommes qui, même quand ils portent le déguisement des civils, sont plus que ce qu'ils ont l'air d'être et, comme les dieux qui prenaient des formes d'hommes, sont « les militaires en civils », l'homme pressé au regard vif qui le dimanche matin, par-delà ses vêtements civils, va par la pensée à ses occupations militaires et répond d'un air brusque à tous les soldats qui le reconnaissent sans le connaître et le saluent, qui va vite et qui n'a pas l'air d'une jaquette, d'une cravate surmontée d'un chapeau, mais sous le veston duquel on sent le corps souple du militaire. (*JS*, 600)

Ici, c'est précisément l'absence de son uniforme qui l'érige au rand de demi-dieu, qui laisse deviner sa supériorité plus qu'il ne la donne à voir : l'homme est rapproché du spectateur par sa tenue vestimentaire similaire et sa supériorité sur les autres hommes, connue de l'auteur, échappe aux apparences.

L'auteur unit ces qualités viriles et séduisantes à une démarche intellectuelle chère au discours dreyfusard, évoquant Picquart sous l'image sereine d'un héros-philosophe dévoué à l'expression de la vérité : sa quête de la vérité passe par la comparaison avec ses activités militaires et répond à l'application des règles scientifiques à son raisonnement. Ainsi, il s'agit d'un philosophe : « Lui-même était un philosophe dont la pensée, tandis qu'il cheminait sur les routes au-devant de ses hommes, cherchait sans cesse à éclaircir les notions qui se présentaient à elle » (*JS*, 581).

Proust développe longuement les qualités intellectuelles dont Picquart a fait preuve pendant sa déposition au procès Zola : « Debout, la tête dégagée des épaules, l'air intimidé et libre dans son uniforme bleu devant les juges, le colonel Picquart, à chaque question qu'on lui posait, involontairement se mettait, comme jadis, comme toujours, à essayer de l'éclaircir par la pensée » (*JS* 583). Il prend ainsi les mots que Picquart avait eus envers l'archiviste Gribelin qui l'avait accusé de crimes (« je le tiens pour un honnête homme, et en particulier pour incapable d'un mensonge ») comme exemples de son intégrité d'esprit et de sa supériorité intellectuelle : « C'est qu'au moment de former une idée, d'énoncer une réponse, de tels hommes n'ont pas devant eux les autres, mais leur propre pensée » (*JS* 585).

En effet, le regard du narrateur sur Picquart érige ce dernier au-dessus de tous les autres et consacre la supériorité de son intelligence et de sa pensée dans une comparaison au Socrate de *Phédon*, « c'est ce sentiment qu'on pouvait éprouver en entendant le colonel

---

de Picquart : « Tout est jeunesse, rapidité, souplesse, mobilité, légèreté », chez Picquart alors que Boideffre est vieux, a la jambe raide et se déplace de façon mécanique (Larkin B. Price (ed.) *Marcel Proust. A Critical Panorama*, University of Illinois Press, 1973, p. 1-23).

Picquart et qui nous émeut tant dans le *Phédon*, quand en suivant le raisonnement de Socrate nous avons tout d'un coup le sentiment extraordinaire d'entendre un raisonnement dont aucune espèce de désir personnel n'est venue altérer la pureté, comme si la vérité était supérieure à tout » (*JS* 586). Proust élève par ailleurs son personnage au-dessus d'une foule aveugle, lui conférant la distance nécessaire pour pouvoir juger de haut « ce grand cirque de la Cour d'assises ».

La présence de Picquart sur la « scène » du tribunal est d'autant plus forte qu'elle est liée à l'imminence de l'éclatement de la vérité : « Et de toute chose, jusqu'ici inconnu et silence, et dont la possibilité de réalisation presque immédiate en paroles et en faits connus se trouve là dans une personne jeune et rapide, portant légèrement, à son allure accoutumée de colonel habitué aux étapes, un secret qu'il allait posséder, que chacun, même ses ennemis, regarde avec curiosité à fleur de ses yeux tranquilles » (*JS*, 577). Son portrait se trouve figé dans une tension entre la mobilité, ( il est « jeune et rapide ») et l'effet d'attente immobile créé par son arrivée.

Picquart devient donc sous la plume de Proust un héros littéraire à part entière, et son portrait s'inscrit davantage dans le registre poétique que dans le registre historique. Dans *Jean Santeuil*, le décalage entre réalité historique et imagination fait surface devant l'apparition et le témoignage du colonel Picquart : « Idée qui, renversant en un instant les notions assises dans sa tête depuis un mois, lui avait donné un agréable sentiment de nouveauté, et qui donnait à ce mystérieux colonel Picquart, jusque-là enfermé dans sa prison et qu'on laissait sortir pour venir s'expliquer devant les Assises à la réquisition toute-puissante du président, le charme d'un oiseau lâché pour un moment de sa cage » (*JS* 577).

Proust se livre ainsi à une transcription des impressions romanesques des témoins de l'affaire, intégrant la perception de l'affaire Dreyfus dans un plaisir littéraire : « Et Jean éprouvait une sensation singulière en voyant là-bas, libre, mêlé à la foule, cet homme qu'il savait prisonnier, un homme donné là devant lui, entre tant d'autres, dont l'aspect jeune, le nez un peu trop brusqué, la tête jouant assez de côté et d'autre étaient là, donnés dans une réalité physique qu'il ne pouvait pas modifier et dont chaque trait, ce blond roux de la peau, ce dégagement de la tête, le gênaient presque par la violence qu'ils faisaient à son imagination, habituée à l'imaginer, à le retoucher à sa guise, et obligée de se soumettre là devant une donnée qu'il ne pouvait modifier » (*JS*, 578).

Il s'opère donc un décalage entre le fantasme de l'affaire, l'affaire imaginée et l'affaire réelle ; entre la reconstitution littéraire de l'affaire dans l'esprit des spectateurs et la réalité à laquelle ils sont confrontés.

Chez Anatole France, l'éloge au colonel Picquart ne passe pas par la fiction et par la transposition d'un personnage historique en un héros, mais par la citation in extenso d'un long article intitulé « Le Bureau », écrit par Anatole France lui-même et publié en son nom dans *le Figaro*, dans lequel l'éloge du colonel est développé de manière explicite[806].

Chez France également, dans un article de sa main lu par M. Bergeret, fait un panégyrique vibrant de Picquart (*BP*, 266-280). Dans *M. Bergeret à Paris*, il loue les qualités du colonel dans des termes similaires à ceux de Proust : « Il avait l'esprit lucide, avec de la finesse et de l'étendue, le caractère grand, une âme patiente, largement humaine, d'une invincible douceur. Il passait avec pour un des officiers les plus intelligents de l'armée » (*BP*, 268).

Ici, comme chez Proust, le lieutenant-colonel accède au statut de symbole : au-delà de ses qualités militaires et intellectuelles, Picquart devient un véritable héros littéraire :

> Doué du sens supérieur de la beauté, apte à sentir vivement la musique et les lettres, à vivre dans le monde éthéré des idées. Ainsi que tous les hommes dont la vie intérieure est profonde et réfléchie, il développait dans la solitude ses facultés intellectuelles et morales. Cette disposition à se replier sur lui-même, sa simplicité naturelle, son esprit de renoncement et de sacrifice, et cette belle candeur, qui reste parfois comme une grâce dans les âmes les mieux averties du mal universel, faisaient de lui un de ces soldats qu'Alfred de Vigny avait vus ou devinés, calmes héros de chaque jour, qui communiquent aux plus humbles soins qu'ils prennent la noblesse qui est en eux, et pour qui l'accomplissement du devoir régulier est la poésie familière de la vie.

Ainsi, Picquart érigé en figure littéraire par le rapprochement avec Alfred de Vigny rejoint le « héros-philosophe » de Proust et intègre l'idéal héroïque d'Anatole France. Ce dernier en fait d'ailleurs une véritable figure intellectuelle : « Sa haute intelligence l'élève au-

[806] Picquart remercia France de son article : « Vous savez deviner avec une justesse admirable quel est et a été l'idéal de certains de vos amis, et comme votre cœur est plein d'indulgence, vous leur prêtez la réalisation de ce qu'ils sont toujours désiré atteindre. » (Rennes, 21 août 1899), BN ; suite à quoi France écrira à Mme Havet, après le jugement de Rennes : « J'ai reçu une très belle lettre du colonel Picquart. Mais quand nos hommes politiques comprendront-ils que tout le parti républicain, dont ils sont, a été condamné avec Dreyfus par les juges de Rennes et que la République ne sera réhabilitée que quand Dreyfus sera réhabilité ? » BN nafr. 24494, folio 137 (A. France, *Œuvres*, t.III, p. 269).

dessus des haines et des partialités, et […] enfin c'est un esprit libre. […] Ses lectures abondantes, ses propos calmes et bienveillants, ses lettres pleines d'idées hautes et sereines attestaient la liberté de son esprit ». Ainsi Picquart une fois de plus cristallise un idéal dreyfusien, à la fois figure militaire et intellectuelle. Son portait du colonel Picquart est univoque et s'achève d'ailleurs dans un cri d'enthousiasme « Au colonel Picquart on ne doit donner que de l'admiration ».

Alors que Proust reste dans le domaine du portrait littéraire, France ajoute à son éloge un long commentaire de l'enquête menée par le colonel en faveur de Dreyfus. Le déroulement de son enquête est d'ailleurs évoqué dans un style rappelant le combat épique. France a ainsi recours à une alternance entre phrases courtes, verbes d'action au passé simple évoquant la succession de ses démarches, la persévérance tranquille et soutenue de sa lutte ( « Il en avertit ses chefs. […] Il persévéra. […] Il parla ») et des phrases nominales développant sa manière d'agir, renforçant la grandeur et la solennité du personnage « Ni faiblesse ni outrance en ses paroles. Le ton d'un homme qui fait son devoir ce jour-là comme les autres jours, sans songer un moment qu'il y a, cette fois, un singulier courage à le faire ». Les figures d'antithèse, de parallélisme (hypozeuxe) et d'épanode se combinent pour faire de la description de l'action de Picquart un récit épique marqué un souffle oratoire soutenu, inscrivant Picquart dans le registre du sublime.

D'autres figures sont convoquées afin de mettre en valeur la dimension héroïque grandiose des actions de Picquart, notamment dans le récit du déroulement de son enquête. Il utilise ainsi les figures de répétition et de parallélisme, inscrivant dans le texte un effet rythmique marqué par la tension. Il utilise ainsi l'anaphore : « Il parla. Il parla avec la tranquillité du juste, dans la sérénité d'une âme sans crainte et sans désirs ». On retrouve également un usage de l'anadiplose avec une variation du terme répété, juxtaposition de termes ayant le même sens, jouant sur la synonymie, puis développement de ce terme : « On l'écarta. On l'envoya à Gabès et jusque sur la frontière tripolitaine, sous quelque mauvais prétexte, sans autre raison que de la faire assassiner par des brigands arabes » ou encore « Il persévéra. Il poursuivit avec une réflexion calme, lente et sûre, d'un tranquille courage, son œuvre de justice ». On peut parler à ce titre d'épanode : un terme est repris pour être développé, donnant un souffle oratoire à l'énoncé. Il a également recours au polyptote : « Il sentit qu'il se perdait en persévérant. Il persévéra ». Ici, le polyptote sert à souligner le courage de Picquart, opposant ce qu'il décide de faire aux dangers qui s'ensuivent.

Enfin, France joue également sur l'opposition constante entre lui et l'autorité militaire mise en valeur par le contraste des pronoms « on » et « il » : « Il persévéra », « On l'écarta ». « Il poursuivit », « On l'envoya à Gabès » ; « Il avertit ses chefs. Ils essayèrent de l'arrêter ». Il s'agit donc d'un véritable conflit entre deux forces, rapprochant cette lutte d'un véritable combat épique. La force de cette lutte est par ailleurs renforcée par l'hypozeuxe, la répétition de la structure phrastique (pronom et verbe au passé simple, puis reprise du verbe et développement de la phrase).

Chez Romain Rolland, la figure du colonel Picquart est également la figure centrale et le personnage le plus valorisé. Une lettre du 16 août 1906 témoigne d'ailleurs de l'admiration persistante de l'écrivain pour cette figure militaire : « Pour un seul homme j'ai eu et gardé, du premier au dernier jour, une affection véritable : pour Picquart. Celui-là est un héros : il n'y a aucun doute »[807]. L'identification de Teulier à son modèle historique est nette : outre la genèse de la pièce et du personnage, (la première version de sa pièce s'intitule en effet « le colonel Picquart », avant de prendre les noms successifs de *Morituri* puis des *Loups*, faisant désormais référence aux deux camps s'affrontant et non pas au défenseur héroïque de la vérité), Romain Rolland parle, dans ses *Mémoires,* de « Teulier-Picquart », suggérant l'identité entre les deux personnages[808]. Le personnage de Picquart a en effet dans la pièce la conscience déchirée : il rompt l'unité de l'armée et ne se plie pas à l'autorité militaire. Il s'agit du personnage principal de la pièce, présenté dans la préface dans des termes mélioratifs, contrairement à tous les autres personnages : « Teulier, dans son froid fanatisme de puritain et d'homme de science, où il entre beaucoup d'orgueil intellectuel et moral, sacrifierait tout sans hésiter à la justice. Cela est grandiose »[809]. Dans la pièce, Teulier allie les qualités de l'humilité et du patriotisme tout en empruntant au discours dreyfusard sa rhétorique et ses leitmotive : « Je suis pauvre, j'ai laissé tous les miens, mes fonctions ; mon repos, et, ce qui m'était plus cher, mes travaux, pour offrir mes forces à ma patrie. Pas un jour, je ne les ai marchandées. Je ne désire aucun titre. J'ai été à onze batailles. […] Nous sommes des hommes, nous ne devons parler qu'à la raison. La raison, la raison, la raison. Quand sa voix se fait entendre, nul ne peut lui résister. C'est à elle que j'obéis, et je lui sacrifie, s'il le faut, mes

[807] Lettre à Sofia Bertolini, *CRR* n° 10, p. 268.
[808] Voir ses *Mémoires*, p. 239. Cette identification avouée ne l'empêchera pas d'affirmer ailleurs que le personnage de Teulier a d'autres sources : « Teulier a pour prototype l'héroïque J.-B. Meusnier, mathématicien, membre de l'Académie des Sciences, jacobin ardent, général audacieux, mort à 39 ans », affirme-t-il à Louis Gillet dans une lettre du 3 février 1914 (voir *Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland*, *Cahiers Romain Rolland*, n°2, p. 270).
[809] Préface des *Loups*, *CRR* n° 7, p. 315

amitiés, mes inimités, ma vie. […] Je ne veux rien par moi-même : c'est la Vérité qui veut par moi » (*LL*, 92). Par cette dernière phrase, le personnage de Teulier s'efface derrière l'abstraction et derrière le mot devenu emblématique de la lutte dreyfusarde : il se confond avec le symbole.

Dans ces trois textes contemporains de l'affaire, la figure du colonel Picquart est donc héroïsé et érigée en archétype héroïque purement littéraire. Le mythe du colonel ne survivra guère à la désillusion des dreyfusards et comme l'a souligné C. Vigouroux, Barrès n'avait pas totalement tort de présager que « comme Picquart colonel, Picquart symbole moral s'anéantira dès que les puissances d'argent n'auront plus d'intérêt à peindre en chêne cette planche pourrie du dreyfusisme »[810]. En effet, absent de *Jean Barois* et de *A la Recherche du temps perdu*, on le retrouve au second plan sous les traits de l'abbé Quandieu, dans *Vérité*, où conformément à son modèle historique il oppose à sa hiérarchie l'indépendance de son jugement. En revanche, la place qui lui est réservée dans *l'Ile de Pingouins* révèle le décalage avec l'éloge qu'en avait fait France dix ans plus tôt. En effet, il n'y reste du colonel Picquart que la mention rapide de sa déposition au tribunal et de sa mise à l'écart de l'armée : « Le lieutenant-colonel Hastaing vint dire, à la barre, au milieu des huées, qu'il ne croyait pas Pyrot coupable. Aussitôt il fut appréhendé par la gendarmerie et jeté dans un cil-de-basse-fosse où, nourri de vipères, de crapauds et de verre pilé, il demeura insensible aux promesses comme aux menaces. » (*IP*, 175)

On peut ici faire une place à la reconstitution de l'affaire Dreyfus sur le mode de la farce, par Alfred Jarry : Picquart est ici réduit au strict rôle de la « conscience », incarné par un personnage allégorique qui ne reprend de son lointain modèle que le rappel à l'ordre. Dans la pièce satirique de Jarry, l'intervention de la « Conscience » comme figure allégorique comique incarne la portée morale de la lutte dreyfusarde tout en faisant basculer la farce dans l'irréalisme. C'est ainsi qu'elle proteste contre la condamnation du capitaine : « Il est innocent. Monsieur, votre conduite est indigne » (*ID*, 548) et est la seule à entendre les cris d'innocence de Dreyfus-Bordure : « Il n'y a que notre Conscience qui vous ait entendu, elle ne le répétera à personne », dit le Père Ubu, incarnant la mauvaise foi avérée des antidreyfusards.

---

[810] *Scènes et doctrines du nationalisme*, Plon, Paris, 1925, livre 2, chp.IV, p. 202 (C.Vigouroux, *op.cit*., p. 292).

Jarry établit néanmoins le rapprochement explicite entre la figure allégorique de la « Conscience » et le colonel Picquart à travers un jeu de mot sur son nom, transformé par dérivation en nom commun : les « picquartements » deviennent ici les reproches de la conscience qui a été si malmenée pendant l'affaire. En effet, l'auteur joue sur des néologismes pour représenter avec humour le peu d'égard des antidreyfusards envers la conscience : « Malgré les picquartements de vos reproches acérés, nous n'aimons point que l'on nous fasse du tapage », « si vous ne vous taisez pas, comme les grandes douleurs sont muettes, afin de vous faire très mal, je vais vous marcher sur les pieds. *Il la renferme*. » (*ID*, 549) Ainsi la mise au banc de la Conscience s'inscrit dans une mise en scène comique et dérisoire de la réalité, qui réduit la transposition de Picquart au strict minimum de son rôle actanciel dans l'affaire.

Soulignons enfin la figure du lieutenant-colonel de Maumort telle qu'elle est esquissée dans le roman éponyme de Roger Martin du Gard. Même s'il ne s'agit pas que, dans cette fiction, d'une identification partielle entre Picquart et Maumort, plus proche, comme l'a précisé A. Daspre, de Roger Martin du Gard[811], plusieurs éléments d'ordre biographique permettent le rapprochement des deux personnages en ce qui concerne l'expérience de l'affaire Dreyfus : le grade, à l'évidence, la fréquentation des salons (*Maum*, 323-340), ses convictions idéologiques, son intellectualisme et surtout l'expérience de l'affaire Dreyfus qui, par le libre exercice de sa raison, l'a opposé à sa hiérarchie. Enfin, le caractère exemplaire de Maumort, idéal à la fois militaire et intellectuel, reprend le rôle qu'avait joué Picquart dans la construction du système de représentation mythique des dreyfusards.

La transposition de Picquart en Maumort est donc une transposition partielle, et ce sont précisément les choix opérés par Roger Martin du Gard dans cette sélection qui révèlent le traitement réservé au « mythe » Picquart : en effet, réactivant les mythes de l'affaire Dreyfus en leur donnant voix dans la fiction, Roger Martin du Gard a essentiellement privilégié l'expérience de l'affaire Dreyfus comme transformation en héros intellectuel.

---

[811] Voir l'édition du *Lieutenant-colonel de Maumort* établie par André Daspre, deuxième édition revue et corrigée en 2008. Maumort est en effet un personnage composite : parmi les modèles qui ont servi à l'imaginer, A. Daspre cite son ami le colonel Emile Mayer, le maréchal Lyautey, Vauvenargues et Vigny. Il rapproche également Maumort du général de Gaulle. Il ne s'agit donc ici pas de faire de Picquart un modèle de Maumort, mais de rapprocher la manière dont Maumort a vécu l'affaire, exemple de vertu intellectuelle et militaire, d'un mythe dreyfusard construit autour de Picquart.

Maumort, en premier lieu, est dépositaire des valeurs dreyfusardes les plus précieuses : « J'avais toujours tenu pour sacrée l'indépendance du jugement », écrit-il à Gévresin (*Maum*, 660) renouant ici avec la connotation mystique de la foi dreyfusarde[812].

Comme son double mythique, il passe par l'épreuve du sacrifice, prêt à délaisser sa carrière au profit de l'indépendance de son jugement : « Le choc a été tel que je n'ai pas hésité, après le procès de Rennes – dont j'avais suivi, jour après jour les débats, publiés in extenso dans certains journaux du soir – à demander un congé de deux ans, pour chercher un autre métier et me désolidariser au plus tôt de ce corps d'officiers compromis avec lesquels je ne voulais plus avoir rien de commun » (*Maum*, 660). Soldat modèle, il sera déchiré entre deux univers idéologiques, et ira vers celui qui reprend le flambeau de la lutte dreyfusarde : « Jusqu'à l'affaire Dreyfus, il a eu pour but d'être le grand soldat modèle, discipliné, dévoué jusqu'au sacrifice total de sa volonté, acceptant avec mysticisme la plus dure contrainte pour son idéal […] L'affaire Dreyfus, *le grand drame moral, la coupure*. Tout à coup, le soldat a douté de ses chefs, de leur droiture, de leur intelligence. Et il a douté de l'armée. Sa patrie, il a compris qu'elle était représentée par la justice plutôt que par l'armée » (*Maum*, 568), écrit Martin du Gard dans son dossier préparatoire.

D'autre part, Martin du Gard insiste sur la double composante physique et intellectuelle de Maumort, dans une référence fidèle à la célébration que les dreyfusards faisaient de Picquart : à la fois « intellectuel » et homme d'action, unissant la force à l'intelligence, en lui convergent deux archétypes héroïques : « j'ai trouvé dans l'armée ce que je cherchais. Une activité régulière et intéressante, le sentiment de servir, et une grande liberté pour l'esprit » (*Maum*, 569).

Mais Roger Martin du Gard le dépouille de la brutalité militaire qui faisait horreur aux dreyfusards et en fait, comme l'avait fait Mirbeau, un soldat qui n'est pas militariste, le détachant de l'esprit de « revanche » qui sous-tendait le discours antidreyufsard : « J'avoue ne pas être entré dans l'armée avec le désir forcené de me battre, ni même de rendre à la France ses provinces perdues. En 1887, on commençait déjà à ne plus guère s'exciter sur la « revanche » (*Maum*, 569). Qui plus est, Maumort refuse explicitement le discours nationaliste, affirmant porter le cœur « d'un pacificateur, d'un soldat-colonisateur, d'un messager de la civilisation, qui répugnait à admettre la suprématie de la force, d'un patriote que l'idolâtrie nationale n'aveuglait plus ». (*Maum*, 661).

[812] Ici, comme dans *Jean Barois*, l'influence de Péguy est manifeste, voir infra.

Roger Martin du Gard réactive donc dans *Le lieutenant-colonel Maumort* un mythe dreyfusard qu'il avait pourtant éclipsé dans *Jean Barois* au profit de figures intellectuelles plus proches de Bernard-Lazare et de Scheurer-Kestner. Ce faisant, il se sert de la double composante à la fois militaire et intellectuelle de ce héros, pour interroger l'articulation entre deux univers idéologiques éternellement antagonistes.

## 3. Zola

Parmi les autres figures de l'affaire Dreyfus appartenant désormais à un univers littéraire commun, la figure de Zola ne connaît pas la même gloire que Picquart : loin de se voir reconnaître dans la littérature de l'affaire le rôle de héros qu'il a joué pendant l'affaire, les représentations de Zola n'échappent pas aux images véhiculées par les caricatures antidreyfusardes.

Alors que la figure de Zola est éclipsée dans *Vérité* dans une transposition amalgamée entre Bernard Lazare et Scheurer-Kestner, elle est absente ou quasi absente des textes contemporains de l'affaire : dans *Jean Santeuil*, *Histoire contemporaine* et *Les Loups*, la figure de Zola s'efface au profit de celle de Picquart. Dans *Les Loups*, on peut considérer que la disparition de Zola s'inscrit dans l'économie générale de l'œuvre : alors que la transposition des événements est adaptée à une intrigue militaire, l'absence de Zola s'explique partiellement par un souci de cohérence qui aurait sans doute préféré l'épisode de la prise de conscience individuelle de Teulier/ Picquart à une campagne d'opinion dans l'armée.

Dans *Histoire contemporaine*, le nom de Zola n'apparaît qu'à travers les cris de « Mort à Zola ! » évoqués dans les scènes de rue et dans l'éloge de la vérité zolienne dans la bouche de M. Leterrier (*AA*, 81-83 - voir infra). Même si Picquart est le véritable héros dreyfusard selon France, ces allusions au rôle de Zola dans l'affaire condensent de manière discrète mais non moins réelle les deux aspects fondamentaux de son engagement : la beauté de son cri de Vérité, d'une part, et la violence des foules à son égard, d'autre part.

En revanche, la disparition de Zola paraît plus surprenante dans *Jean Santeuil*, où l'écrivain n'est même pas représenté dans son propre procès.

Zola n'apparaît que dans les textes « tardifs » de *l'Ile des pingouins* et de *la Recherche* par le biais de la référence scatologique chère aux caricatures antidreyfusardes. Ainsi, il devient dans *L'Ile des Pingouins* une figure ridicule sous les traits de Colomban, « petit homme myope, renfrogné, tout en poil » (*IP*, 157) qui se retrouve après avoir été pourchassé par la foule dans un égout. C'est ainsi que son parcours littéraire se caractérise davantage par son volume plutôt que par sa qualité : il est « auteur de cent soixante volumes de sociologie pingouine » (*IP*, 157). Le courage qu'il a déployé en écrivant *J'accuse* et en faisant face à la vindicte populaire est ici mis sur le compte de la myopie : « Les curieux amassés sous lui, muets de stupeur et d'indignation, lui jetaient des regards menaçants qu'il supportait avec le calme que donnent le courage et la myopie ». Dans ce récit, France reprend les clichés des attaques de ses adversaires, le plongeant progressivement dans l'immondice : une ménagère commence par lui « verser une boîte d'ordures sur la tête » ; puis, tombé dans le ruisseau, il se relève « luisant d'immondices » avant de se mettre à quatre pattes dans le ruisseau avec l'habit « fendu depuis le col jusqu'aux basques ». Zola sombre de plus en plus dans l'ordure : il se retrouve ainsi « couvert de débris alimentaires, contus et déchiré, boiteux, aveugle », « au fond d'un égout », « parmi les rats humides et gras » (*IP*, 158).

De même, Proust n'évoque Zola dans *La Recherche* qu'à travers la référence à cette même vision caricaturale. La duchesse de Guermantes le qualifie en effet de « Homère de la vidange, qui n'a pas assez de majuscules pour écrire le mot de Cambronne » : « Il ne touche justement qu'à ce qui… porte bonheur ! Mais il en fait quelque chose d'immense ; il a le fumier poétique ! » (*CG*, 499) Proust ne parle pas, dans *A la Recherche du temps perdu*, du Zola de « J'accuse » (« J'accuse » n'a d'ailleurs aucune place dans le discours des personnages), mais d'un Zola antérieur, celui de *Nana* et du naturalisme pornographique[813].

Le portrait de Zola esquissé dans *Jean Barois* échappe aux références scatologiques mais s'écarte néanmoins de la figure mythique du premier texte dreyfusard. En effet, l'auteur évoque « sa face soucieuse de hérisson plissée de rides ; qui parcourt lentement des yeux cette multitude qui le hait » (*JB*, 250) et « ses yeux fureteurs de myope » (*JB*, 275).

L'éviction de la figure de Zola surprend au regard de la consécration dont il était l'objet pendant l'affaire (voir supra). Archétype héroïque au cœur de la polémique, il disparaît

[813] L'éviction de la figure héroïque de Zola s'explique peut-être par la consécration dont il avait été l'objet, laissant dans l'ombre d'autres grandes figures dreyfusardes, telles que Bernard Lazare ou Joseph Reinach, comme le déplore Proust dans une lettre à Mme Straus du 21 juillet 1906 : « Je regrette qu'on ait dans les journaux et à la Chambre le triomphe si modeste pour lui [Reinach]. Il a bien plus fait que Zola » (*Correspondance*, t. VI, p. 160).

de la fiction sauf pour renouer avec les caricatures les plus grossières et ordurières de la bataille alors qu'au même moment, il reposait au Panthéon, figé à tout jamais dans la posture héroïque du combattant dreyfusard.

Mais contrairement à Proust, Martin du Gard évoque dans *Jean Barois* le « grand Zola », notamment à travers la reconstitution de son procès qui a consacré la démarche de l'illégalité de l'écrivain et le sacrifice de sa liberté au nom de la Justice, geste qui en a fait l'archétype héroïque et le martyre symbolique de la cause dreyfusarde. Ainsi dans *Jean Barois*, si la figure de Zola n'est pas valorisée, la puissance et l'impact de son « cri héroïque d'accusation » trouvent un écho dans le dédoublement de sa lettre : « J'accuse… ! » est en effet mentionné explicitement avant d'être repris par l'article « Conscience » de Luce. Ce qui reste de Zola dans le roman de Martin du Gard est donc avant tout l'acte politique qui a fait de lui le héros dreyfusard tant célébré par ses compagnons d'armes.

## 4. La figure du traître

Parmi les autres personnages devenus véritables figures emblématiques dans cette littérature de l'affaire Dreyfus, le personnage d'Esterhazy occupe une place importante. Notons avant tout la force de suggestion littéraire d'une telle figure de traître, dont l'excentricité réelle ne pouvait qu'alimenter son double fictionnel[814] . Le personnage d'Esterhazy, brièvement évoqué par le biais des traits connus de tous chez Roger Martin du Gard, ne prend sa pleine mesure que dans les transpositions : en effet, la transposition suscite une prise de liberté avec le modèle historique, permettant de donner libre cours à la construction d'un personnage caricatural et absolument haineux. Remarquons à ce titre le statut particulier du personnage d'Esterhazy dans *Histoire contemporaine*, dépeint sous les traits de Raoul Marcien : seul personnage transposé dans une œuvre qui évoque l'affaire de

[814] Sur la figure d'Esterhazy, voir M. Thomas, *Esterhazy ou l'Envers de l'affaire Dreyfus*, Vernal et Philippe Lebaud, 1989 et « Esterhazy en Angleterre » (*Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, p. 176-182).

manière réaliste, il semblerait que France n'ait pas résisté à l'envie de livrer Esterhazy à la merci de son imagination et d'en donner une image aussi férocement ridicule que possible[815].

En effet, puisant dans les images de lui véhiculées par la presse, les textes de l'affaire Dreyfus convergent dans des échos qui esquissent peu à peu une figure de traître propre à un imaginaire collectif. Conformément aux images connues de tous, Esterhazy est représenté comme un être violent et souvent caractérisé par sa maigreur et sa physionomie agressive : chez Roger Martin du Gard, il est « voûté, d'une maigreur de tuberculeux, le teint jaunâtre, les pommettes fiévreuses, le regard mobile et brûlant » (*JB*, 267) ; chez Zola, Gorgias est « maigre et noueux, au front bas et dur sous des cheveux noirs crépus », il porte « son habituel retroussement de lèvres qui découvrait, à gauche, un peu de ses dents blanches, dans un rictus involontaire où il y avait de la goguenardise et de la cruauté » (*V*, 38). Plusieurs de ces traits reviennent de façon systématique dans les portraits de Gorgias. On peut lire en effet qu'il s'agit d'« un fort gaillard, maigre et noueux, au front bas et dur, aux pommettes saillantes, la bouche épaisse, sous le grand nez en bec d'aigle. Noir et rasé, il avait une sorte de tic, un retroussement de la lèvre supérieure, à gauche, qui laissait voir des dents solides, dans une sorte de rictus involontaire, où il y avait de la violence et de la goguenardise » (*V*, 141) ; « Gorgias, de son air violent et goguenard » (*V*, 344); et « C'était une extraordinaire figure que ce frère Gorgias, jusque-là restée dans l'ombre, tout d'un coup jeté en plein jour » (*V*, 346). Les traits récurrents de ce personnage sont donc sa violence qui se lit sur ses traits, son visage étant le reflet de sa noirceur intérieure et sa goguenardise.

Zola se livre également à une représentation qui vise à le déshumaniser et à lui attacher des attributs animaliers, en faisant un homme à mi-chemin entre la réalité et des traits physiques fabuleux, tout en puisant l'univers des contes : il évoque en effet son « grand nez en bec d'aigle entre des pommettes saillantes, à la bouche épaisse laissant voir des dents de loup » (*V*, 346) ou encore « Avec son nez en bec d'aigle, entre ses pommettes saillantes, et ses profonds yeux noirs aux épais sourcils, il ressemblait à un oiseau de proie, d'air farouche et goguenard » (*V*, 345).

Au-delà de ce portrait, plusieurs faits et gestes de Gorgias renvoient implicitement à l'attitude affichée par Esterhazy pendant l'affaire, adoptant des traits reconnaissables par tous les lecteurs et appartenant aux représentations communes dont il faisait l'objet dans la presse.

---

[815] Le fait qu'*Histoire contemporaine* soit publiée au cœur des événements et a fortiori dans le journal antidreyfusard *l'Echo de Paris* n'est sans doute pas étranger à cette démarche : la réécriture caricaturale d'Esterhazy, au même titre que l'éloge de Picquart, prend ici une dimension polémique qui n'existe pas dans *Vérité* et dans *l'Ile des Pingouins*.

Ainsi, Zola fait référence à la vie débridée d'Esterhazy, « il était devenu d'appétits exaspérés, gros mangeur, gros buveur, hanté de lubricité et de violence » (*V*, 346), aux parades de Gorgias (*V* 367), ainsi qu'à l'épisode de son exil (« le frère Gorgias venait de prendre la fuite, par crainte d'une arrestation possible », *V* 474).

Le personnage de Raoul Marcien dans *l'Histoire contemporaine* d'Anatole France reprend également à la fois les traits physiques attribués à Esterhazy par les représentations collectives, présents dans les autres textes de l'affaire et certains faits et gestes de celui-ci reconnaissables par tous, entraînant l'assimilation immédiate des deux personnages par les lecteurs. Plusieurs éléments permettent une identification facile du modèle historique et de sa transposition dans une fiction où tous les personnages de l'affaire sont cités par leurs noms.

Il s'agit tout d'abord des références aux épisodes connus de l'affaire : en effet, le 22 novembre 1898, l'épisode intitulé « L'honneur de Raoul »[816] retrace les péripéties du procès Esterhazy, alors en fuite. France avoue d'ailleurs l'assimilation de Marcien à Esterhazy dans une introduction directe, non reprise[817]. Afin de rendre les allusions transparentes, France reprend et transpose certains traits d'Esterhazy, notamment certaines de ses déclarations. Alors que Raoul hurle « Ils ne cherchent que le moyen de me lâcher. Ils voudraient me voir à cent pieds sous terre. Après ce que j'ai fait pour eux ! Mais qu'ils prennent garde. Je mangerai le morceau ! » (*AA*, 119), on peut lire dans un article de la Petite République du 18 novembre 1898, qu'Esterhazy aurait dit à deux journalistes pendant le procès Zola : « Décidément, ce sont tous des cochons ! J'en ai assez, à la fin, et je suis bien décidé à manger le morceau. Eh bien oui, c'est moi qui ai fait le bordereau. Mais je l'ai fait par ordre ». Chaque phrase de l'article peut être ramenée à un événement réel du procès : alors que Méline avait dit « Il n'y a pas d'affaire Dreyfus », France écrit « Il y a une affaire Raoul Marcien, disait un ministre. Il n'y a point d'autre affaire »[818]. Ainsi, France puise dans la première littérature de l'affaire, les articles de presse connus de tous, afin de donner à lire derrière son personnage la réalité historique à laquelle il fait allusion.

D'autres éléments communs sont d'ordre biographique : France multiplie la présence de certains éléments qui lient de manière plus ou moins codée, décryptable par les lecteurs, le personnage de Marcien et celui d'Esterhazy. Le personnage de fiction rejoint son modèle par

---

[816] *L'Anneau d'Améthyste*, chp. XIV, p.116-119.
[817] Il s'agit d'un article paru dans l'Echo de Paris, 22 novembre 1898.
[818] « L'Honneur de Raoul », *L'Echo de Paris*, 22 novembre 1898, *Œuvres*, t. III, p. 1198.

certains épisodes connexes de sa vie, tels que son exil qui rappelle celui d'Esterhazy. France fait également allusion à la protection dont il bénéficie de ses supérieurs :

> Raoul, naguère méprisé ou redouté dans tous les mondes, rejeté par le régiment, renié par ses amis, brouillé avec sa famille, chassé de son cercle, connu dans tous les parquets où s'amoncelaient les plaintes en escroquerie déposées contre lui, était soudainement lavé de toute tache et purifié de toute souillure. Des événements, qu'on commence à connaître et qui seront bientôt éclaircis, avaient intéressé l'Etat à l'honneur de Raoul. Il importait grandement que Raoul fût pur […]. Cet honneur étant d'utilité publique, chacun s'efforçait de l'instituer solidement. On s'y employait dans le gouvernement, dans la magistrature, dans la presse (*AA*, 116).

L'auteur fait ainsi référence à l'heure de gloire que lui conféra sa célébrité pendant l'affaire : « Il traversait la foule au milieu des acclamations, les princes imploraient la faveur de lui serrer la main » (*AA*, 117). On retrouve chez Raoul Marcien les « lettres violentes » révélées par Mme de Boulancy dans lesquelles il menace la France, souvent citées dans le procès Zola : « Je voudrais être dans une immense salle de marbre blanc pleine de monde, et frapper avec un bâton, frapper pendant des jours et des nuits, frapper jusqu'à ce que les dalles soient rouges, les murs rouges, le plafond rouge » (*AA*, 119)[819]. Raoul Marcien est également présenté comme un homme trempé dans des histoires d'escroquerie, de mauvaise vie : « Il fréquentait les filles presque autant que les huissiers, et elle l'avait vu aux courses avec de vieilles cocottes auxquelles il lançait des regards empoisonnés tout en leur passant une lorgnette ou en leur mettant leur manteau » (*AA*, 45).

De plus, la reprise des traits physiques, outre l'identification qu'elle permet avec son modèle historique, laisse Anatole France représenter à loisir ce personnage en être délirant et cauchemardesque, avant de le transformer en créature quasi fabuleuse. Ainsi, les traits physiques qui lui sont attribués rappellent son modèle tel qu'il apparaissait dans les journaux. Il s'agit en effet d'un être « sombre et violent », qui fait les cent pas chez lui en poussant des cris rauques violemment antisémites : « Il faut que j'en crève un ! je leur crèverai la

[819]Il s'agit de la fameuse « lettre du ulhan » : « Si ce soir on venait me dire que je serai tué comme capitaine des Uhlans en sabrant des Français, je serais certainement parfaitement heureux… (…) La patience de ce stupide peuple français, qui est bien la plus antipathique race que je connaisse, est sans limites : mais la mienne est à bout. Je ne resterai pas plus longtemps avec ces imbéciles et ces brutes, voués d'avance à la défaite. Je ne ferais pas de mal à un petit chien, mais je ferais tuer cent mille Français avec plaisir », lettre publiée dans *le Figaro* du 28 novembre (J.-D. Bredin, *op.cit.*, p. 199).

paillasse ! », un homme « sombre et terrible, (qui) s'applique une serviette mouillée sur son crâne fumant, qui commençait à reluire entre les cheveux devenus rares ». Le personnage de Raoul Marcien est rendu petit à petit haïssable ; ses actes (comme la gifle donnée au Juif) sont plausibles, dans la mesure où ils sont calqués sur d'autres actes similaires qui ont eu lieu pendant le procès Esterhazy.

Son portrait est celui d'un être violent, antisémite et presque fou : « Agité, furieux, hagard, il semblait toujours traverser une bataille », « il voulait crever le ventre à tous les youtres », « glacé, brûlé d'épouvantes et de fureurs, déchiré d'angoisses, agité par les étonnantes merveilles d'une vie d'escroqueries et de chantages » ; « la tête cramoisie, jurant , sacrant, hurlant : « gredins, canailles, fripouilles, misérables ! » (*AA*, 46-49). Sa violence démesurée ne s'adoucit pas au contact de sa maîtresse : « les mêmes hurlements violents la faisaient tressaillir : « Il faut que j'en crève un ! » (*AA*, 118).

Raoul Marcien est non seulement une caricature de la figure du traître, il devient également un monstre à travers des emprunts à la symbolique diabolique : « Depuis le suicide du colonel Henry, Raoul était devenu effrayant. Un sang âcre avait, comme du vitriol, mordu sa peau, marqué son front, ses paupières, ses joues, de fumée, de soufre et de feu ».

De plus, le regard plein d'amour et de tendresse que pose sur lui sa maîtresse, Mme de Bonmont, vient souligner la violence démesurée de Raoul Marcien et renforcer sa position comique : en le dotant d'une maîtresse amoureuse accrochée à son bras vengeur, France complète la scène de comédie sur laquelle il a placé son personnage. Ainsi, le surnom qu'elle lui donne, « Rara », permet non seulement l'identification de Raoul Maricen et de son modèle historique, par la reprise des syllabes de « Esterhazy », mais est également porteur de comique par sa valeur hypocoristique : « Elle le chérissait, son Raoul, son Rara, avec toute la douceur de son âme sereine » (*AA*, 43), « elle l'admirait dans son âme de biche amoureuse »[820]. La présence de Mme de Bonmont aux côtés de Raoul Marcien permet à l'auteur de plonger son personnage dans le registre comique par une série de décalages : décalage entre son antisémitisme et le fait que sa maîtresse soit juive ; entre l'attitude pitoyable de Mme de Bonmont, ses soupirs, ses espoirs qui tombent à l'eau et la violence caricaturale de Raoul Marcien et enfin, décalage entre sa transfiguration héroïque rendue possible par l'amour aveuglé de sa maîtresse et la réalité sordide qui saute aux yeux du lecteur (France s'appuie notamment sur le style indirect libre pour donner à cette perception toute sa charge ironique, dans des jugements tels que « c'est qu'il était homme d'honneur, Rara ». )

[820] *L'Echo de Paris*, 22 novembre 1898, *Œuvres* t. III, p. 1199.

Le personnage de Raoul Marcien glisse donc de son modèle historique vers une figure littéraire d'autant plus caricaturale qu'elle s'inscrivait dans une démarche polémique : il s'agissait pour France de déconstruire au cœur même d'un journal antidreyfusard l'image de celui qui aurait du se substituer à Dreyfus. Le recours à la transposition acquiert ici une valeur politique : en effet, en jouant sur l'ambiguïté entre la réalité historique et la fiction, France parvient à suggérer le rapprochement tout en gardant la liberté de transformer le personnage au gré de son imagination et de le soumettre au regard moqueur et critique de ses lecteurs.

Dans *l'Ile des pingouins*, France reprend le même procédé pour identifier le personnage à clé. Il prête à son personnage de fiction, Maubec de la Dentdulynx, des traits de la vie d'Esterhazy, connus de tous les lecteurs contemporains : sa mauvaise vie (« ce gentilhomme tenait ses principales ressources d'une maison où des dames généreuses donnaient à tout venant deux jambons pour une andouille » *IP* 155), sa déposition (« Il s'approcha de Colomban et, lui jetant un regard d'ineffable mépris : « Ma déposition, dit-il, la voici : Merde ! » *IP*, 175) ainsi que la violence de ses traits : « Un gentilhomme magnifique et dépenaillé, dont les moustaches menaçaient le ciel et dont les prunelles fauves jetaient des éclairs ». De même, France fait une parodie de la lettre du « ulhan » : « Sales youpins, leur écrivit-il dans une lettre fameuse, vous avez crucifié mon Dieu et vous voulez ma peau ; je vous préviens que je ne serai pas aussi couillon que lui et que je vous couperai les quatorze cents oreilles. Recevez mon pied dans vos sept cents derrières » (*IP* 156).

L'accueil qu'il reçoit après sa déposition trouve également des échos convergents dans les œuvres de l'affaire. Cela devient dans *l'Ile des Pingouins* un véritable cortège :

> A ces mots la salle entière éclata en applaudissements enthousiastes et bondit, soulevée par un de ces transports qui exaltent les cœurs et portent les âmes aux actions extraordinaires. Sans ajouter une parole, le comte Maubec de la Dentdulynx se retira. Quittant avec lui le prétoire, tous les assistants lui firent cortège. Prosternée à ses pieds, la princesse des Boscénos lui tenait les cuisses éperdument embrassées ; il allait, impassible et sombre, sous une pluie de mouchoirs et de fleurs. La vicomtesse Olive, crispée à son cou, n'en put être détachée et le calme héros l'emporta flottante sur sa poitrine comme une écharpe légère (*IP* 175-176)

La version retenue par Roger Martin du Gard reprend dans une version plus nuancée la même réaction : « La salle éclate en applaudissements […] L'auditoire énervé, tumultueux, l'acclame jusqu'à ce qu'il ait disparu. » (*JB*, 267)

Dotée d'un potentiel littéraire plus vaste que celles de Dreyfus et de Zola, à la fois par sa personnalité tapageuse et par le fait qu'il s'agisse de l'un des symboles du camp adverse, la figure d'Esterhazy conserve, dans ses différentes représentations, de nombreux traits communs qui demeurent fidèles à l'image qui existait de lui dans la presse au moment des faits. Outre le rôle polémique que l'on peut déceler derrière le recours à la transposition, dans *Histoire contemporaine*, les différentes représentations d'Esterhazy ancrent cette figure dans un rôle et dans une image figés, incarnant de manière limpide et unanime le traître dans la littérature dreyfusarde.

Ainsi, plusieurs figures et moments clés de l'affaire sont repris par la plume des écrivains et contribuent à fonder certaines constantes littéraires de ces textes de l'affaire Dreyfus : le procès Zola, mais également les figures de Dreyfus, de Zola, d'Esterhazy et de Picquart. La mémoire attribuée à ces figures mythiques de l'affaire Dreyfus trouve des échos différents en fonction du type de représentation et surtout de la distance temporelle qui sépare l'expérience de l'affaire de la rédaction de l'œuvre. On remarque ainsi que ce sont avant tout les transpositions (allégories, métaphores ou paraboles) qui laissent une place plus importante aux personnages de l'affaire, permettant de juger du décalage ou de la fidélité aux représentations mythiques inscrites dans l'imaginaire collectif des contemporains, et il n'est pas anodin de voir que dans des romans tels que *l'Anneau d'Améthyste* ou *M. Bergeret* à Paris, Anatole France utilise la transposition ou encore l'insertion d'un article exprimant directement son discours pour évoquer de manière plus exhaustive sa vision de ces figures historiques. Parmi les œuvres qui traitent de l'affaire sur le mode réaliste, l'évocation de ces figures passe par les représentations narratives, alors qu'elles disparaissent presque complètement des conversations dans le mode de la représentation discursive.

On peut également opposer la représentation des personnages de l'affaire dans les œuvres écrites pendant et après les faits : alors qu'au cœur de la bataille, ce qui prédomine, ce sont les types mythiques hérités de la polémique dreyfusarde, le souvenir de ces archétypes héroïques s'estompe progressivement pour s'effacer dans l'oubli ou dans la caricature, dans *la Recherche* et dans *l'Ile des pingouins*. La volonté de résurrection historique de Roger Martin du Gard crée ici une légère ambiguïté : puisant dans une documentation extrêmement riche,

l'auteur restitue les grandes lignes d'un événement passé et conservé dans les archives d'une mémoire collective, tout en introduisant entre le mythe et sa représentation le regard désillusionné de celui qui n'a pas vécu la ferveur passionnée de la bataille et qui connaît la déception à venir des combattants.

Ainsi, on peut remarquer une prise de distance avec un univers mythique qui avait pourtant envahi les journaux et les représentations de l'époque. En effet, avec la déception provoquée par le déchirement du camp dreyfusard et la récupération « politique » de l'affaire , les écrivains se détachent du « roman de l'affaire » tel qu'il a été vécu et connu pendant les faits et l'écran mythique disparaît devant le spectacle de la fin d'un combat idéologique. Ce n'est qu'après la seconde guerre mondiale,[821] devant l'exemple du paroxysme de la cruauté humaine, que Roger Martin du Gard viendra renouer dans *Le lieutenant-colonel Maumort* avec le souvenir de la figure mythique de Picquart, pour redonner force en un combat qui a prouvé à la fois sa permanence et sa nécessité.

[821] *Le lieutenant-colonel Maumort* fut entamé en 1941, poursuivi et enrichi jusqu'à la mort de l'auteur en 1958 qui laissera l'œuvre inachevée.

# C. Intertextualité

Au-delà des allusions directes aux mots du débat et des articles publiés lors des événements, il s'est tissé entre les œuvres de l'affaire Dreyfus un réseau intertextuel. En effet, les écrivains de l'affaire Dreyfus, unis à la fois par une idéologie et un combat communs et par un réseau social dont l'influence a été prépondérante pendant l'affaire, ont puisé aussi bien dans la masse d'information, de clichés et de représentations collectives véhiculés par les journaux que dans les œuvres littéraires écrites pas les grandes figures du dreyfusisme.

On peut distinguer dans un premier temps les références ponctuelles aux formules de Zola, consacrées dès le début de l'engagement de Zola dans la bataille comme leitmotive du discours polémique dreyfusard. Le premier et le plus évident de ces leitmotive, « la vérité en marche », émerge à la fois dans *Jean Barois*, dans *Histoire contemporaine* et dans *Vérité*. Ainsi, alors que le texte de « J'accuse… ! » est cité dans le roman de Martin du Gard, Jean Barois proclame « Je crois à la force inéluctable de la vérité », et Luce affirme « La force de la vérité est opiniâtre, et finit par plier les événements sous sa loi ». On retrouve également dans *Vérité* ces mêmes leitmotive polémiques : « Il dut se résigner à patienter de nouveau, à compter sur la force de la vérité, qui était en marche, qui ne s'arrêterait plus, avant que la pleine lumière éclatât » (*V* 238).

Dans *l'Anneau d'Améthyste*, les mots de Zola émergent dans la bouche d'un des rares personnages dreyfusards du roman[822], M. Leterrier. Ce dernier, « esprit absolu et philosophe spiritualiste », qui en prenant parti pour l'affaire devint aussitôt « l'objet de la colère et du mépris publics » (*AA*, 80) rend un vibrant hommage à Zola : « Ne croyez-vous pas, dit M. Leterrier, qu'il y a dans la vérité une force qui la rend invincible, et assure, pour une heure plus ou moins prochaine, son triomphe définitif ? C'est ce que pensais l'illustre M. Ernest Renan ; c'est ce qui a été exprimé plus récemment en une parole digne d'être gravée dans le bronze ». (*AA*, 81) Dans le même chapitre, il réitère sa profession de foi dreyfusards en faisant écho à l'enthousiasme idéologique de Zola et érige le mot devenu emblématique de la lutte dreyfusarde au rang de parole divine : « Je crois avec Renan, je crois avec Emile Zola, que la vérité porte en elle une force pénétrante que n'a point l'erreur et le mensonge. […] Car ces mots si beaux de vérité et de justice, il suffit de ne point les définir pour en entendre parfaitement le véritable sens. Ils ont par eux-mêmes une beauté qui brille et une lumière céleste. Je crois au triomphe de la vérité ». (*AA*, 83)

La profession de foi dreyfusarde et l'allégeance à la parole zolienne ont ici une portée immédiatement politique : en effet, publié le 5 avril 1898 dans les pages de *l'Echo de Paris*, ce chapitre porte le discours idéologique dreyfusard au cœur de l'un des bastions de l'antidreyfusisme.

Dans *Les Loups*, outre une reprise transparente des discours idéologiques des deux camps dans la bouche de Verrat et de Teulier, une référence à « J'accuse » glisse dans une réplique de Verrat : « Je ne me défends plus, j'accuse. J'accuse Teulier d'être vendu aux Prussiens » (*LL*, 91), dit-il, reprenant l'anaphore de l'accusation placée au cœur de la scène de confrontation entre Teulier-Picquart et Verrat-Henry.

On retrouve par ailleur*s* dans les œuvres de fiction des schémas littéraires présents dans les articles de l'affaire Dreyfus. C'est ainsi que dans *Vérité*, la figure héroïque de Marc incarne un certain schéma sacrificiel présent dans les articles de Zola[823]. On peut ainsi reconnaître derrière l'angoisse hésitante de Marc les mêmes hésitations qui déchiraient Zola au moment de son engagement : « La tête bourdonnante du cas de conscience qu'il se posait.

---

[822] « Dans la ville, qui comptait cent cinquante mille habitants, il n'y avait que cinq personnes qui fussent du même sentiment que lui [M. Leterrier] sur l'Affaire ; c'était M. Bergeret, son collègue à la Faculté, deux officiers d'artillerie et M. Eusèbe Boulet. Encore les officiers observaient-ils un silence rigoureux et M. Eusèbe Boulet, rédacteur en chef du *Phare*, se trouvait-il obligé, par devoir professionnel, d'exprimer chaque jour avec violence des idées contraires aux siennes propres, de jeter l'invective à M. Leterrier et de le dénoncer à l'indignation des honnêtes gens. » (*AA*, 80)

[823] Voir J. Noiray, *art.cit*.

Devait-il faire taire ses craintes, qu'il n'osait s'avouer à lui-même, s'engager dans une lutte certaine avec la grand'mère et la mère de sa femme, où pouvait s'anéantir toute la joie de sa vie ? » (*V* 173). On retrouve également chez Marc et chez l'auteur le même sacrifice aveugle de leur vie privé au profit de la lutte pour la vérité : « Dès ce moment, son angoisse grandit, le débat devint de jour en jour plus tragique dans sa conscience » (*V* 238).

Un deuxième phénomène d'intertextualité concerne le modèle littéraire de Brichot dans *la Recherche du temps perdu* : M. Bergeret[824]. On connaît l'admiration et l'affection que vouait Proust à Anatole France, qu'il considérait comme un maître mais également le rôle de France dans l'évolution intellectuelle et esthétique de Proust[825] : la référence au personnage francien n'a donc rien de surprenant. Les deux figures, outre le fait d'être des professeurs en Sorbonne, partagent à la fois une austérité morale, un scepticisme « tolérant » et un regard ironique.

Mais l'influence la plus importante concerne la reconstitution de l'affaire par Roger Martin du Gard dans *Jean Barois* à la lumière de *Notre Jeunesse* de Péguy[826] : alors que Martin du Gard avait en effet lu l'ensemble de la documentation de l'affaire, il n'en avait pas moins la connaissance de la vision à la fois désillusionnée et mystique de Péguy sur les faits. Même s'il avait approché l'affaire avec une documentation importante, la vision de Péguy constituait néanmoins un regard subjectif dont il reconnaissait l'influence : « Je suis plongé dans l'Affaire […] Malgré que j'aie pour guide le confus Péguy et le lumineux Halévy, je me noie dans le détail des faits et des affirmations contradictoires. Je crois que d'ici longtemps, il

---

[824] voir J. Baudelle, « Deux intellectuels proustiens : Bloch et Brichot » *art.cit*;. Selon J.-Y. Tadié, dans « Jean Santeuil et l'Anneau d'Améthyste, deux romans de l'Affaire Dreyfus », *art.cit*, M. Bergeret serait également le modèle de la représentation de Picquart, dans *Jean Santeuil*, mais il paraît évident que même si le modèle intellectuel représenté par M. Bergeret existe dans la vision proustienne de Picquart, l'héroïsation mythique que livre Proust dépasse largement la figure de l'universitaire sceptique.

[825]Selon J.-Y. Tadié, l'influence de France sur Proust est notamment perceptible au moment des prises des positions proustiennes contre la mouvance symboliste, avec la publication de « Contre l'obscurité » dans *la Revue Blanche* du 15 juillet 1896, se détachant du mouvement avant-gardiste de son époque. Voir J.-Y. Tadié, *Marcel Proust*, p. 433.

[826] Ainsi après la publication de *Jean Barois*, Roger Martin du Gard avait envoyé à Péguy un exemplaire dédicacé de son roman accompagné de la note suivante : « Monsieur, je vous prie d'accepter ce livre qui vous doit beaucoup. Sans l'émotion profonde qu'a soulevé en moi la lecture de « Notre jeunesse », il ne serait évidemment pas ce qu'il est. J'y joins l'assurance de tout mon respect, pour votre œuvre et votre vie » (fonds Alfred Affrey), Voir à ce sujet S. Fraisse, « RMG, lecteur de Péguy », *RMG, Etudes sur son œuvre*, Klincksieck, 1984, p. 147-155 et « *Notre jeunesse* et *Jean Barois* », *L'Amitié Charles Péguy*, n°3, juillet-septembre 1978, p. 3-10 et N. Wilson, « Péguy écouté par Roger Martin du Gard », *L'Amitié Charles Péguy*, n°67, juillet-septembre 1994, p. 152-165.

n'y a qu'une manière d'étudier l'Affaire : ce serait de choisir d'avance de quel côté de la barricade on veut se trouver et de se borner à ne lire que ce qui a été écrit de ce côté-là »[827].

Dans *Jean Barois*, Roger Martin du Gard relaie la désillusion de Péguy et donne une forme littéraire à la déception des dreyfusards après l'affaire Dreyfus, reprenant la dissension entre mystique et politique exprimée par Péguy.

La présence de la question de la désillusion dreyfusarde chez Péguy, et Roger Martin du Gard répond à un regard à posteriori de l'Histoire. Seuls ces auteurs ont pu dresser le bilan de l'affaire, de ce qu'elle a été et de ce qu'elle signifie dix ou vingt ans plus tard. La représentation de l'affaire au moment des faits, imprégnée de la « puissance dramatique », a laissé place à un regard plus distancé et lointain, désillusionné (perceptible sur un ton humoristique dans *l'Ile des Pingouins*).

Dans *Jean Barois*, Tillet formule ce recul par rapport à l'affaire rendu possible par la distance temporelle de la rédaction de l'œuvre : « A tel point qu'aujourd'hui l'affaire Dreyfus paraît, à ceux qui n'y étaient pas, une mêlée d'énergumènes sans doctrines et sans chefs, se lançant au visage des mots à majuscules ! » (*JB*, 426). Cette caricature de l'affaire Dreyfus s'oppose à la perception des écrivains au moment de l'affaire : « les exaltations surhumaines » (*JB*, 235) et la « révolte de la conscience universelle » évoquée par Jean Barois (*JB*, 310) s'opposent à la déception à venir.

Ainsi, Cresteil déplore en premier lieu la déception des dreyfusards face au verdict de Rennes en s'écriant « Alors, tout le sens de l'affaire, tout ce pour quoi nous avions sacrifié notre vigueur, notre repos, tout a sombré dans l'acceptation d'une illégalité définitive : la cassation *sans renvoi* d'un tribunal *qui n'avait pas le droit* de la prononcer, et qui n'a pas reculé, pour faire la justice, devant le viol flagrant de la Loi ! » (*JB*, 367-368). Grenneville souligne le désenchantement qui a suivi l'affaire : « Remarquez justement combien cette crise a été brève, et vite suivie de découragements célèbres… » (*JB*, 426), et la formule de Luce fait écho à cette désillusion : « Nous étions une poignée de dreyfusistes, ils sont une armée de dreyfusards » (*JB*, 322).

Ce sont les exclamations de Cresteil qui déplorent cette désagrégation de l'affaire si souvent évoquée par Péguy: « Tout était beau, c'était du cristal ! Et qu'en est-il résulté ? Hein ? Nous avons crevé l'abcès : nous comptions sur la guérison : et, maintenant, c'est la gangrène ! » (*JB*, 366)

---

[827] R. Martin du Gard, lettre du 3 avril 1911 à M. Hébert (*Correspondance*, t. I, p. 187).

De même, Roger Martin du Gard évoque brièvement la question du transfert des cendres de Zola, qui participe de cette même dégradation du débat autour de l'affaire Dreyfus : « La même pensée se croise dans leur regards : ce défilé théâtral, dont ils ont été exclus, cette parade de foire, pour glorifier leur grand Zola, cet accaparement d'un nom qui signifie loyauté et justice, pour couvrir une politique d'intérêt ! » (*JB*, 362, 366). Alors que l'ensemble du roman est construit autour du dialogue et de l'oralité, la question du transfert des cendres de Zola au Panthéon est explicitement évincée du dialogue : « Ils s'asseyent, en silence ; ils sont résolus à ne pas épancher leurs cœurs. Mais la même pensée se croise dans leurs regards » (*JB*, 362). Puis le dialogue entre Luce et Jean Barois évite allègrement le sujet pour se porter sur des banalités (« Le beau soleil, n'est-ce pas ? ») Le chapitre situé au moment du transfert des cendres de Zola au Panthéon est l'occasion d'un changement de vues désabusées entre les collaborateurs du *Semeur* déplorant, à la manière de Péguy, l'écart creusé entre la « mystique » dreyfusiste et la politique, profit intéressé. La multiplicité des représentations du procès Zola, la longueur de ces transpositions s'opposent par ailleurs à l'absence de représentation du transfert des cendres de Zola au Panthéon, réduite seulement à une phrase dans *Jean Barois* (*JB*, 362).

Le deuxième élément important d'intertextualité de *Notre Jeunesse* perceptible chez Roger Martin du Gard et chez Proust se construit autour du portrait de Bernard Lazare par Péguy, devenu sous sa plume une véritable figure héroïque et littéraire destinée à occuper une place particulière. En effet, outre la référence explicite au portrait tracé par Péguy, par le biais de la citation du texte de *Notre Jeunesse* dans la bouche de Luce[828], Roger Martin du Gard s'est inspiré du portrait de Bernard Lazare dans *Notre jeunesse* pour créer Woldsmuth, qui ressemble à son modèle physiquement, moralement, par son rôle dans l'Affaire Dreyfus et par son aide aux juifs persécutés[829]. Parmi les traits physiques évoqués, on peut citer sa petite taille (il est « si menu qu'il semble assis » (*JB*, 166)[830]) ou encore sa chevelure hirsute (« sa face d'épagneul frisé. Au milieu des cheveux, des sourcils et de la barbe en broussaille, ses

[828] Ainsi après avoir reçu la visite de Bernard Lazare, il dira « on devine en lui un de ces hommes pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'Etat, les puissances temporelles, les puissances politiques, les autorités de tout ordre, intellectuelles, mentales mêmes, ne pèsent pas une once devant un mouvement de la conscience propre » et Roger Martin du Gard indique la référence en note : *Notre jeunesse*, p. 96.

[829] Dans « « Péguy écouté par Roger Martin du Gard », N. Wilson souligne très justement le mélange de d'histoire et de fiction derrière la figure de Woldsmuth : partiellement calqué sur le modèle de Bernard Lazare, il joue son rôle en initiant ses amis à la cause dreyfusarde, admire Bernard Lazare qui lui-même garde son rôle historique d'initiateur et de prophète de l'Affaire. (*art.cit*., p. 156)

[830] S. Fraisse, dans l'article précédemment cité, évoque d'autres traits physiques communs : dans *Notre Jeunesse*, Bernard Lazare est un être qui « rougissait, pâlissait, blêmissait sur un écho », et dans *Jean Barois*, « une brusque roseur paraît sur les pommettes, les paupières se baissent, palpitent ».

yeux, vivants et doux, clignotent derrière le lorgnon » (*JB*, 185)). Alors que chacun expose ce dont ils veulent parler dans le premier numéro du *Semeur*, Woldsmuth évoque dans un élan proche du Bernard Lazare de Péguy qui a « un cœur qui saignait dans tous les ghettos du monde, […] partout où le Juif est persécuté » (*NJ*, 175), le sort des juifs en Russie :

> On a chassé six cents familles juives qui habitaient un faubourg de Kiev. Pourquoi ? parce qu'un enfant chrétien a été trouvé mort, et qu'on a accusé les Juifs de l'avoir tué… pour fabriquer des azymes…
> « Oui, là-bas, c'est ainsi…
> « Alors les Juifs ont été chassés, après un massacre… Et il y a cent vingt-six nouveau-nés qui sont morts, parce que ceux avaient des enfants jeunes à porter allaient moins vite, et ils ont dû camper deux nuits dans la neige…
> « Oui, là-bas, c'est ainsi…On ne le sait pas, en France. » (*JB*, 185-186)

Remarquons que l'éviction partielle de la figure de Zola ainsi que celle de Picquart de *Jean Barois* au profit de figures plus proches de Bernard-Lazare et de Scheurer-Kestner, à travers Woldsmuth et Luce, et la présence du Bernard Lazare « historique », peuvent être interprétées par la vision héritée de Péguy : dans *Notre Jeunesse*, il avait en effet doté Bernard Lazare d'une dimension mythique dont il dépouillait Zola et avait choisi entre « les deux affaires Dreyfus », au détriment de celle qui venait de Picquart, l'affaire « infinie » qui venait de Bernard Lazare[831].

Comme le montre S. Fraisse, Jean lui-même est inspiré de Péguy et Martin du Gard écrit dans les notes du dossier préparatoires : « Faire de Jean un créateur de journal […] Peindre sa vie entièrement prise par ce journal où il fait tout, où il jette toute son âme, en vitalité, sa vie profonde. Penser au rôle de Péguy, créant les *Cahiers*, s'y vouant avec une conscience sereine, avec une confiance de *mystique* (ceci me garde la sensibilité religieuse qu'il ne doit pas perdre). »[832] Elle souligne également deux points de convergence essentiels entre le personnage de fiction et son modèle : d'une part, la démarche idéaliste et désintéressée de Péguy dans sa conception des *Cahiers de la Quinzaine* (le *Semeur*, comme les *Cahiers*, est une publication bi-mensuelle, imprimée par des ouvriers syndiqués ; les

[831] « Il y avait très notamment deux affaires Dreyfus, celle qui était sortie de Bernard-Lazare, et celle qui était sortie du colonel Picquart. Celle qui était sortie du colonel Picquart était très bien. Celle qui était sortie de Bernard-Lazare était infinie » (*NJ*, 182).
[832] Pièce 1999 du fonds RMG, BN (S. Fraisse, *art.cit.*, p. 151).

auteurs écrivent librement, sans compromissions avec les préjugés sociaux ou les puissances d'argent) ; d'autre part, la référence aux manifestations antidreyfusardes qui avaient eu lieu devant la librairie de la rue Cujas et qui se reproduisent dans la fiction devant les bureaux du *Semeur*. La référence se fait encore plus évidente lorsqu'une canne lancée par un manifestant brise une vitre du bureau et que Barois se lève et sort un revolver d'un tiroir, dans un écho à un témoignage de Félicien Challaye, qui a raconté comment les vitres de la librairie Bellais ont été cassées à coups de cannes par les antidreyfusards : « "Heureusement, ajoute-t-il, en l'absence de Péguy, qui aurait sans doute sorti le revolver d'ordonnance qu'il gardait dans son tiroir-caisse" »[833].

Mais Martin du Gard s'inspire de *Notre Jeunesse* tout en se détachant de certains aspects. En effet, la dimension mystique, partiellement relayée à travers la ferveur de la « foi dreyfusarde » des membres du *Semeur*, est néanmoins éclipsée derrière les valeurs rationalistes et intellectuelles du texte. Ainsi, contrairement à son modèle chez Péguy, Woldsmuth n'a rien d'un mystique, il a une formation scientifique.

Martin du Gard évoque également de manière centrale le thème de la conversion, dont l'exemple récent de Péguy n'avait pas manqué de l'étonner : « La conversion de Péguy me navre. Comme il est pénible de voir la difficulté que nous avons à garder l'équilibre, à ne pas glisser sur un versant ou sur un autre », écrivait-il à Marcel Hébert en 1911.[834] Il n'est sans doute pas anodin de voir la manière dont Martin du Gard traite ce thème, présenté comme la déchéance de l'intelligence de son héros, faiblesse devant la peur de la mort et objet de l'instrumentalisation par un prêtre et par sa femme.

La figure de Péguy réapparaît dans *Jean-Christophe*, de Romain Rolland, où elle est donnée à lire comme un exemple de ferveur désintéressée et idéaliste, comme un modèle d'engagement :

> Dans ce groupe de jeunes gens, il en était un surtout [Charles Péguy], qui attirait Christophe, parce qu'il devinait en lui une force exceptionnelle : c'était un écrivain de logique inflexible, de volonté tenace, passionné d'idées morales, intraitable dans sa façon de les servir, prêt à leur sacrifier le monde entier et lui-même ; il avait fondé et il rédigeait presque à lui seul une revue pour les défendre ; il s'était juré d'imposer à la France et à l'Europe l'idée d'une France pure, libre et héroïque ; il croyait fermement que le monde reconnaîtrait un jour une

[833] Cité par S. Fraisse, *ibid*.
[834] *Correspondance générale*, t. I, p. 208.

des pages les plus intrépides de l'histoire de la pensée française ; - et il ne se trompait pas. (*JC*, 924)

Ce vibrant hommage à Péguy (le nom de l'écrivain est référencé en note) vient établir une continuité entre Péguy, Martin du Gard et Romain Rolland : en effet, il s'agit d'une figure venue incarner la passion de l'engagement à l'état pur telle qu'elle a été vécue par les écrivains dreyfusards au cœur de la tourmente, théorisée dans *Notre Jeunesse* et esquissée dans *Jean Barois*.

Enfin, un dernier phénomène d'intertextualité se dessine, de manière incomplète évidemment en raison du caractère inachevé du roman, entre *Le Lieutenant-colonel Maumort* et le texte *Au-dessus de la mêlée* de Romain Rolland, publié en 1915. La référence au texte de Rolland est explicite : dans une lettre adressée à Gévresin, Maumort évoque le texte de Rolland et rapproche les positions évoquées par Rolland de sa propre attitude pendant l'affaire[835] : il explique à son correspondant en quoi les propos tenus par Romain Rolland dans ce texte font écho au « profond renouvellement intellectuel et moral qui a fait de moi ce que je suis », qui date de « l'été 1897, de l'époque où ma conscience de jeune officier s'est braquée devant les scandales de l'affaire Dreyfus. » (*Maum*, 659)

Le discours de Rolland est donc cité comme référence idéologique derrière l'attitude de Maumort pendant l'affaire Dreyfus. La position de Rolland y est en effet proche des idées défendues par Martin du Gard : « Un grand peuple assailli par la guerre n'a pas seulement ses frontières à défendre. Il a aussi sa raison », indique la préface de *Au-dessus de la mêlée*. Martin du Gard superpose ainsi les deux discours et les deux attitudes : la position de Maumort pendant l'affaire Dreyfus, exemple de vertu intellectuelle, s'inscrit dans le sillage de celle de Romain Rolland dans *Au-dessus de la mêlée* : en effet, alors que Maumort dit avoir « procéd[é] seul […] à un examen impartial du problème », qu'il tient « pour sacrée l'indépendance du jugement », il a agi dans une stricte fidélité à l'idéal intellectuel et

[835] La relation entre Roger Martin du Gard et Romain Rolland a fait l'objet de plusieurs études : voir B. Duchatelet, « " Encore Romain Rolland… " Maumort et Roger Martin du Gard », *Chemins Ouverts*, Mélanges offerts à Claude Sicard, Les Cahiers de Littératures, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 165-175, Jean-Bertrand Barrère, « Roger Martin du Gard et Romain Rolland : une amitié à distance », *Revue des Sciences Humaines*, n°105, janvier 1962, p. 83-107, article repris et enrichi dans *Romain Rolland, l'Âme et l'Art*, présentation et annotations par Bernard Duchatelet, Albin Michel, 1966, chap.IV, p.111-161. La correspondance entre les deux hommes, qui s'étale sur plus de trente ans, a été publiée dans *Romain Rolland et la NRF*, *Cahiers Romain Rolland*, n°27. La *Correspondance générale* de Roger Martin du Gard a par ailleurs été intégralement publiée, t.I à X (1896-1958), ainsi que sa *Correspondance* avec André Gide (2t. (1913-1951), introduction par Jean Delay, Gallimard), avec Jacques Copeau, (2t (1913-1928), Introduction de Jean Delay, notes de Claude Sicard, Gallimard,1972).

politique de Romain Rolland, qui devant les événements de 1914 « s'efforce à discerner équitablement les responsabilités de chacun dans ce conflit qui lui apparaît fratricide » (*Maum* 665). Ce qui est plus étonnant est de voir que la position de Maumort reprend les mots de Rolland lui même au moment de l'affaire : « Dans toute la garnison de Constantine, aussi bien qu'en France parmi mes amis, dans ma belle-famille, partout, je ne rencontrais que des fanatiques dont je ne pouvais approuver la façon de voir » (*Maum*, 660). Les mots évoqués ici sont quasiment identiques à ceux que l'on trouve dans le *Journal* de Romain Rolland (allusion à la belle-famille compris)[836] au moment de l'affaire.

Aux yeux de Maumort, Romain Rolland incarne toutes les valeurs intellectuelles propres au combat moral de la raison, que Martin du Gard avait mises en scène dans *Jean Barois* et qui sont emblématiques du discours dreyfusard : il loue cet « homme d'esprit indépendant qui, seul contre tous, se dressait dans son coin pour s'insurger contre une injustice » (*Maum*, 666) et affirme « Cette génération, qu'un Romain Rolland contribuera à représenter dans l'histoire des idées, c'est la nôtre » (*Maum*, 665). Roger Martin du Gard avait déjà donné à la figure de Romain Rolland une représentation littéraire, en tant qu'emblème intellectuel de l'indépendance d'esprit, à travers le personnage de Luce, dans *Jean Barois*, comme il l'a lui-même affirmé : « Lorsque, dans mon *Jean Barois*, j'ai voulu dresser la noble figure d'un *Luce*, confiant dans la vie jusqu'au seuil de la mort, c'est à vous, Romain Rolland, que j'ai constamment pensé », lui écrivait-il en 1936[837].

La référence intertextuelle émerge donc dans les œuvres qui traitent de l'affaire sur le mode de la représentation réaliste : peu à l'aise dans les transpositions, l'intertextualité dreyfusarde apparaît dans la mise en scène du discours. La référence vient doubler la mise en scène de l'histoire, teinter le récit d'une orientation idéologique et d'une interprétation qui n'est pas nécessaire dans les transpositions, d'un écho littéraire venu infléchir le sens des événements.

Outre les allusions ponctuelles à un discours relevant de la doxa, les références intertextuelles entre les œuvres de l'affaire Dreyfus concernent aussi bien des personnages que des visions de l'histoire. C'est Roger Martin du Gard qui contribue avec le plus de continuité à inscrire ses romans dans un intertexte idéologique : en effet, il lie les prises de

[836] Mais contrairement à Maumort, Romain Rolland tenait ce discours pour justifier son absence de prise de position et non son engagement dans la cause dreyfusarde. On sait en revanche que Roger Martin du Gard et Romain Rolland n'ont jamais évoqué ni l'affaire Dreyfus ni l'attitude de Rolland puisqu'elle ne figure pas dans leur correspondance et qu'ils n'ont pu en parler dans une conversation privée car ils ne se sont jamais rencontrés.
[837] Lettre à Romain Rolland du 26 janvier 1936 (*Romain Rolland et la NRF*, p. 279).

positions de ses personnages aux discours de Péguy ou de Romain Rolland, et donne forme à travers la fiction non seulement à une documentation historique puisée dans les publications officielles mais également à des visions de l'histoire formulées par d'autres écrivains.

# II. La réflexion sur l'histoire

Il s'agit dans un deuxième temps de se demander en quoi l'écriture de l'affaire Dreyfus (l'affaire telle qu'elle a été vécue, ressentie, perçue) ouvre sur une réflexion sur l'histoire, sur le rapport de l'écrivain à un fait historique, en l'occurrence l'affaire Dreyfus. En effet, en fonction des éléments choisis et du traitement de l'affaire, les divergences permettent d'exprimer un rapport différent au fait et à la réalité : ainsi, malgré la reprise de matériaux romanesques convergents chaque œuvre exprime un rapport différent de l'écrivain à l'Histoire ; chaque choix esthétique détermine un regard politique et historique. On peut se pencher ici sur l'articulation entre le discours de l'écrivain engagé et celui de l'œuvre littéraire. En effet, dans quelle mesure le discours sur l'histoire est-il fidèle aux positions de l'auteur pendant l'affaire ? Y a-t-il un décalage idéologique entre l'engagement, la perception des faits au cœur de la « tourmente » et la posture face à l'histoire revendiquée dans l'œuvre ? Les textes de notre corpus offrent à cet égard des exemples nuancés, allant de la fidélité la plus stricte au renversement le plus complet.

# A. Posture de l'écrivain

La correspondance la plus étroite entre fiction et discours polémique se retrouve dans les articles qui seront repris en volume dans *Histoire contemporaine* : en effet, la visée directement polémique de ces textes de fiction inscrit la parole littéraire dans une perspective directement engagée. En effet, la forme de la chronique, adoptée par l'auteur tout au long de la rédaction de son roman lui permettait de réagir rapidement aux événements et de ce fait d'ancrer son œuvre dans l'actualité. L'engagement de France dans la bataille marque ainsi son texte d'une évolution vers la lutte : en effet, au plus fort de l'affaire, la dimension polémique envahit entièrement la fiction et la trame narrative disparaît derrière le discours politique[838].

Dans *Vérité* de Zola, l'œuvre de fiction s'inscrit dans le prolongement du discours engagé convoqué pendant l'Affaire Dreyfus. La mise en fiction de l'affaire Dreyfus chez Zola relève d'une posture de l'écrivain face à l'histoire qui poursuit et matérialise le discours polémique de l'écrivain pendant les faits. En effet, on peut facilement déceler derrière *Vérité* la charge critique dirigée contre l'éducation religieuse : comme Zola le dira lui-même dans ses dossiers préparatoires, il s'agit d'une œuvre « contre »[839]. *Vérité* prolonge ainsi le combat

[838] Voir à ce sujet M.-C. Bancquart, *Anatole France, polémiste* et *Un sceptique passionné*.
[839] *Vérité* a en effet le schéma classique et la limpidité d'interprétation du roman à thèse. Voir C. Charle, « La lutte des classes en littérature : "L'Etape" de Paul Bourget et "Vérité" d'Emile Zola » (*Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 225-233) et S. R. Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*.

de Zola au-delà de l'Affaire, amorçant le travail d'éducation de la société annoncé dans sa « Lettre à la France ». On peut établir la même continuité polémique entre le roman et les articles de Zola à travers la posture de l'intellectuel « enseignant » : l'action de Marc prolonge celle de Zola. En effet, il s'agit pour les deux homme de guider et d'éclairer la foule : dans sa « Lettre à la France », Zola avait évoqué le rôle qu'il s'assignait, celui « d'éclairer l'opinion », d'engager celle-ci à l'action et avait affirmé sa position de thérapeute venu guérir la gangrène[840].

Il existe par ailleurs un certain nombre d'échos entre ses articles et *Vérité* : Zola reprend des formules et un vocabulaire proches de ceux de ses articles. On peut citer à ce titre l'exemple de la dénonciation de l'antisémitisme : « La population rétrograde aux passions haineuses, aux stupides imaginations de l'an mille », rappelle ainsi les formules de son article « Pour les Juifs ». À ce titre, la fiction matérialise symboliquement l'idéal formulé par ses articles de combat : le roman s'achève en effet sur le triomphe total et indiscutable de la vérité, par son éclatement, par le châtiment exemplaire des coupables (désiré dans « J'accuse… ! »), par la victoire de l'enseignement et de la raison (présente dans la « Lettre à la France ») et par le portrait d'une société émancipée de l' « obscurantisme ».

Zola interprète donc les événements de l'affaire dans sa transposition, les inscrivant dans la vision subjective qui animait déjà ses articles polémiques. En effet, l'écriture des différents moments de l'affaire a également été soumise à une vision littéraire des faits. Dans *Vérité*, Zola reprend et prolonge les intuitions romanesques de ses articles : il développe et romance le rôle des « forces de l'ombre » et des machinations derrière l'affaire. Ainsi, les accusations de Zola dans sa « Lettre à M. Félix Faure » font écho à *Vérité* : son « résumé de l'histoire dont les brûlantes pages seront un jour écrites tout au long » trouve son expression derrière l'écriture des machinations de Philibbin et de Crabot. C'est ainsi que Marc, comme l'auteur, a l'intuition des forces sournoises à l'œuvre : « Et il eut encore, lorsqu'il l'eut achevé, cette sensation d'un sourd travail dans l'ombre, de la besogne immense que des forces mystérieuses faisaient depuis la veille, afin de perdre l'innocent et de sauver le coupable inconnu » (*V*, 81) ; « Là encore on sentait avec quel soin des mains savantes avaient tout organisé, pour attendrir la population, exalter sa pitié et son besoin de vengeance » (*V*, 87). Plus loin, Zola évoque le réseau de machinations qui se déploie derrière l'affaire : « Le père Crabot est la sournoise intelligence, la main invisible, que vous sentez dans l'ombre et qui

[840] Voir à ce sujet P. Parkhust-Ferguson, « De *Paris* à l'affaire Dreyfus: le parcours de l'intellectuel », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, nº 72, 1998, pp. 275-288. Au sujet de la continuité polémique entre *Vérité* et les articles de combat de Zola, on pourra consulter B. Laville, « Zola et ses représentations de l'Affaire » (*Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, p. 145-150).

mène toute l'affaire. Certes, je ne l'accuse pas d'être le coupable ; mais il est à coup sûr la volonté et la force qui couvrent ce coupable. Et en nous attaquant à lui, nous frappons à la tête… » (*V*, 129) ; « Le frère Fulgence allait ainsi, poussé par des mains savantes et discrètes, accumulant sur lui les responsabilités. Derrière lui, dans l'ombre, il n'était point difficile de soupçonner le père Philibin, qui lui-même était l'instrument du père Crabot » (*V*, 349).

De même, Zola baigne le procès de Rennes dans une ambiance romanesque noire : à Rozan (Rennes), « Des figures louches rôdaient au fond de ce quartier désert, les rues n'y étaient pas sures » (*V*, 501). Il parvient par le biais de la fiction à une dramatisation des différents épisodes de l'affaire tels que le procès Zola et le procès de Renne à travers des scènes inventées, notamment la scène du dénouement avec les aveux de Gorgias. Ces textes se construisent donc à partir de l'utilisation d'un matériau littéraire, telle que la théorie et la mise en scène du « complot », dans *Vérité,* qui fait écho à « J'accuse… ! » dans ses formes romanesques. En suivant les intuitions littéraires qui l'ont poussé à s'engager, Zola baigne donc l'affaire Dreyfus dans une lumière romanesque.

En ce qui concerne *Les Loups*, Romain Rolland a voulu établir une conformité stricte entre la fiction et le discours politique, la pièce jouant le rôle d'un véritable manifeste qui vise à l'affirmation publique d'un discours d'indépendance. Luttant contre des « passions contradictoires » (voir supra.), l'attitude de Romain Rolland pendant l'affaire Dreyfus se caractérise par une volonté d'afficher le parti pris de la neutralité, de se démarquer des deux camps. Son refus d'engagement devint une véritable posture historique revendiquée : désirant s'élever au-dessus de la querelle, l'écriture des *Loups* s'inscrit dans le dessein de « montrer, dénoncer ». C'est ainsi qu'il présenta sa pièce au moment de sa représentation au théâtre de l'œuvre : dans la préface des Loups, il écrit en effet « Ainsi, j'ai tâché de sentir et de rendre la vie passionnée des deux partis, dans leur grandeur et leur bassesse, sans sacrifier l'un ou l'autre »[841].

Le geste de l'écrivain s'inscrit donc dans une démarche historique plus large, celle de dépasser les conflits du moment pour montrer à ses concitoyens une réalité plus profonde et réfléchie :

> J'ai exprimé ici, avec une brûlante impartialité, la grandeur, la bassesse, les passions des deux camps, sans les juger. […] Il n'est pas inutile, dans la lutte des partis, de donner à chacun des adversaires la vision de ce qui se passe dans les consciences opposées et si cela est

[841] *CCR* n°7, p. 314-315.

> utile pour ceux qui combattent, ce ne l'est pas moins pour l'Europe qui assiste au combat, avec une partialité marquée. Il faut qu'elle sache qu'il ne s'agit pas ici d'un simple et brutal épisode de la lutte éternelle entre le Droit et la Force, mais d'une lutte entre deux Droits, d'un des plus redoutables problèmes qui se soient posés à la conscience humaine : sacrifier la justice, ou sacrifier la patrie. Dilemme cornélien.[842]

Il exprime son désir d'être impartial : dans ses *Mémoires*, il caractérise l'agitation continuelle de son esprit à l'époque, évoquant « les brutaux assauts de l'un et de l'autre fanatismes, qui prétendaient s'emparer de moi ! » (*M*, 286)

En donnant, dans son intrigue, autant de grandeur et de raison au parti de la Patrie qu'à celui de la Justice, il voulait démontrer son impartialité. On note ainsi dans sa pièce l'expression d'un rapport à l'histoire, d'une volonté d'approcher l'actualité politique en tant qu'historien (il était d'ailleurs historien de formation). L'expression de cette conception politique est caractéristique de Rolland, qui a adopté la même posture historique de l'écrivain dans *Au-dessus de la mêlée* et dans sa *Déclaration d'Indépendance et de l'Esprit*.

Il a ainsi tenté de se détacher de l'actualité politique afin de considérer l'affaire dans une Histoire plus vaste : « Quand la criminelle injustice du procès Dreyfus me révoltait, je ne la voyais pourtant pas unique et isolée. Je la situais dans le rang, parmi une multitude de crimes sociaux, dont j'appelais la réparation ou le châtiment, fût-ce au prix d'un complet changement social. Ils étaient bien loin d'une telle conception, le plus grand nombre de ceux que je voyais, autour de moi, jetant feux et flammes, pour l'unique cause de Dreyfus ! » (*M*, 284).

Romain Rolland évoque dans sa pièce le rôle qu'il assigne à l'artiste dans cette affaire politique. En effet, lorsqu'à la question de Quesnel « Tu voudrais publiquement que la dégoûtante accusation fût jetée à la face de cet homme terrible ? », Teulier répond « Saint-Juste ferait dresser l'échafaud, cette nuit, sur les remparts, devant les deux armées, et l'y ferait monter » (*LL*, 68), Romain Rolland fait référence à son propre rôle d'écrivain. En effet, l'auteur avait adopté le pseudonyme de Saint-Just lors de la première représentation de sa pièce, créant de ce fait un parallèle entre l'action du révolutionnaire justicier ici évoquée et le geste du romancier devant la question de l'engagement.

La genèse des *Loups* illustre également cet effort d'indépendance de l'esprit à laquelle il aspirait : il essaya de sortir en donnant à sa pièce l'interprétation historique et « au-dessus de la mêlée » qui devait contribuer à le hisser au-dessus de la tourbe, ce dont témoignent les

[842] R. Rolland, « Note pour moi » (21 avril 1898), « Les Loups », Ms.22, f.90-91

remaniements du manuscrit des *Loups* ainsi que l'interprétation qu'il en a donnée publiquement[843]. Parue dans le feu de l'action, la pièce de Romain Rolland convoque donc un conflit idéologique qui faisait rage. L'auteur y esquisse une réflexion sur l'histoire et sur l'impartialité, exprimant un combat qui est le sien : la tentative d'objectivisation d'un aveuglement collectif, d'un fanatisme furieux des deux côtés.

Par ailleurs, malgré sa volonté constamment exprimée de se tenir à l'écart, la victoire finale des dreyfusards fut marquée par la récupération d'une œuvre écrite dans une perspective modérée : *les Loups*, pièce où Romain Rolland entendait montrer l'absurdité des querelles fratricides fut publiée, à l'incitation de Lucien Herr, par la librairie Georges Bellais, l'amenant à déplorer « C'est une chose incroyable comme il est difficile de se faire comprendre des hommes, dès qu'on tâche de s'élever un peu au-dessus de leurs passions ».[844]

L'indépendance d'esprit chère à Romain Rolland trouvera son expression dans *Jean-Christophe*, où il transposera chez son héros ainsi que chez son ami Olivier[845] le même recul réflexif devant les passions politiques soulevées : l'attitude de Rolland vis-à-vis de l'engagement se construit donc bien dans le sillage de son expérience de l'affaire Dreyfus et de la vision exprimée dans *Les Loups*. En effet, face à la question de l'antisémitisme, Christophe se retrouve dans la même position que l'écrivain au moment de l'affaire Dreyfus :

> Il ne contentait personne, n'étant d'aucun parti, ou mieux, étant contre tous. Il n'aimait pas les Juifs ; mais il aimait encore moins les antisémites. Cette lâcheté des masses soulevées contre une minorité puissante, non parce qu'elle est mauvaise, mais parce qu'elle est puissante, cet appel aux bas instincts de jalousie et de haine, lui répugnait. Les Juifs le regardaient comme un antisémite, les antisémites comme un Juif (*JC*, 731).

En renouvelant à travers son héros l'indépendance d'esprit qu'il tentait de conquérir à l'époque de l'affaire, Romain Rolland oppose à la mystique dreyfusarde telle qu'elle avait été vécue par des écrivains tels que Péguy un idéal de modération.

---

[843] Pour une analyse détaillée de l'évolution du manuscrit des *Loups*, voir A. Blum, « Romain Rolland, *Les Loups* et L'Affaire Dreyfus » Chp VI, « Etude comparative des manuscrits des Loups : 29 mars ; 16 avril et version définitive ». Voir infra.

[844] Lettre à Malwida von Meysenbug, 22 mai 1898 *CCR* n°1, p. 229.

[845] Notons que les deux personnages sont successivement mais non pas simultanément dépositaires de cette indépendance d'esprit sacrée : Christophe reste l'esprit lucide qui s'élève au-dessus des passions antisémites et au-dessus du débat sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat, puis glisse dans l'irrationalité face à la question du nationalisme allemand, contrairement à son ami qui s'écarte de débat à ce moment. Voir à ce sujet B.Duchatelet, « L'écho de l'affaire Dreyfus dans L'œuvre romanesque de Romain Rolland » (L*es Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 287-294).

Comme dans *les Loups*, il utilisa son regard d'Historien pour justifier la nécessité de l'indépendance d'esprit : « Dans cet entr'égorgement de la civilisation, il eût redit la devise d'Antigone : « *Je suis fait pour l'amour, et non pas pour la haine*. » - Pour l'amour, et pour l'intelligence, qui est une autre forme de l'amour. […] Il se souvenait de Goethe, refusant de s'associer au mouvement de haine libératrice, qui lançait en 1813 l'Allemagne contre la France » (*JC*, 1002), se dit Olivier, confronté au déchaînement des passions nationalistes opposant la France à l'Allemagne.

Cette vision relève à la fois du travail de mémoire de l'historien et du rôle de l'artiste. En effet, loin de se laisser aller à la frénésie polémique, l'artiste selon Romain Rolland doit pouvoir saisir et dépeindre les passions sans y prendre part, comme l'écrivain avait lui-même tenté de le faire en 1898 :

> Vous avez été soulevés jusqu'aux étoiles et précipités jusqu'aux abîmes par votre affaire Dreyfus. Où est le poète qui en a passé la tourmente ? demande Christophe à son ami. […] Où est le poète en qui se reflète cette angoisse sacrée ? Le peuple des ouvriers se prépare à la guerre, des nations meurent, des nations ressuscitent, les Arméniens sont massacrés, l'Asie qui se réveille de son sommeil millénaire renverse le colosse moscovite, garde-clefs de l'Europe […] Tous ces prodiges, accomplis en vingt ans, et qui avaient de quoi alimenter vingt *Iliades*, où sont-ils, où est leur trace de feu dans les livres de vos poètes ? (*JC*, 895).

C'est donc l'art qui doit primer sur l'engagement et le regard éclairé de l'artiste, sur l'aveuglement des « fanatiques ». Une véritable réflexion sur l'engagement se construit donc entre *Les Loups* et *Jean-Christophe*, amorçant les prises de positions que l'auteur exprimera en 1915 dans *Au-dessus de la mêlée*.

On peut donc établir une continuité idéologique entre l'attitude de Romain Rolland et celle de Martin du Gard : encore déchiré et confus au moment des faits, Romain Rolland a arraché *Les Loups* au fanatisme aveugle et aux passions d'une époque dont lui-même n'avait pas été dépourvu. Ce faisant, il a amorcé une réflexion qu'il poursuivra dans *Jean-Christophe* et qui ne trouvera sa pleine expression qu'au moment de la première guerre mondiale, servant de référence idéologique à Martin du Gard dans ses prises de positions à venir et les deux guerres mondiales.

Ces trois exemples illustrent donc à des degrés différents une continuité polémique entre l'œuvre littéraire et le discours de l'auteur : les articles *d'Histoire contemporaine* rejoignent de manière indissociable le discours politique et la fiction ; dans le cas de *Vérité*, la fiction vient prolonger de manière limpide et directe les prises de positions politiques de Zola ; dans *les Loups*, la fiction vient illustrer et théoriser un effort d'indépendance politique revendiqué par l'auteur. La voix de l'écrivain engagé transparaît donc de manière d'autant plus limpide que la rédaction du texte se rapproche des événements. En effet, alors que dans les cas d'*Histoire contemporaine* et des *Loups* il y a une correspondance stricte entre la fiction et le discours de l'écrivain, la fiction ayant une visée directement polémique et que le roman *Vérité* vient prolonger sans pour autant se substituer à la parole du polémiste, on remarque que les œuvres écrites après 1908 sont marquées par un net décalage entre le discours de l'écrivain au moment de l'affaire et l'œuvre littéraire.

Le cas de *Jean Barois* ne peut évidemment pas être analysé à la lumière des prises de position de l'auteur pendant l'affaire. L'écriture de son roman est entièrement conditionnée par la distance qui le sépare des faits. En effet, son attitude pendant l'affaire a été foncièrement différente de celle qu'il prendra par la suite : « J'avais traversé l'Affaire Dreyfus sans rien y comprendre, comme un gamin dont tout l'entourage était foncièrement antidreyfusard… »[846], écrivait Martin du Gard en 1937. En revanche, on peut souligner l'honnêteté intellectuelle dont il a fait preuve dans son travail de reconstruction, se livrant après une étude minutieuse à l'expression par le biais de la fiction de ses convictions. Il ressuscite l'affaire en tant qu'historien, mais sans jamais tenter d'afficher le parti pris de l'impartialité objective. Pour Roger Martin du Gard, il s'agit avant tout d'une volonté de recréer les ambiances tout en adoptant un point de vue indéniablement dreyfusard : « Contrairement à ce que tu me dis, je n'ai pas à faire proprement œuvre d'historien impartial. Au contraire je cherche à ressusciter, avec toute sa fougue émouvante, un milieu farouchement dreyfusiste »[847], écrivait-il à Pierre Rain en 1912. Il écarte d'ailleurs d'emblée tout intérêt pour les opinions antidreyfusardes : « Mais quant à exposer sympathiquement l'opinion aveugle et têtue de ceux qui ont voulu, contre toutes les révélations, même après le suicide d'Henry, défendre l'état-major et le « droit du prince », *je ne le pourrais pas*. En

[846] A René Lalou, 19 janvier 1937 (*Correspondance,* Tome VII, p. 21-22).
[847] A Pierre Rain, 31 mai 1912 (*Correspondance*, t.I, p. 258).

revoyant froidement ces faits passés, on reste *confondu* de leur attitude, de leur aveuglement, *on ne comprend pas* quelle folie a pu les égarer pareillement »[848].

Il articule ainsi l'objectivité et le parti pris : les sources documentaires qu'il privilégie lui permettent d'afficher dans son texte ses convictions politiques tout en contournant le schéma du roman à thèse[849]. En effet, en prenant le parti de la justice, évoquant un certain nombre de preuves irréfutables, il privilégie l'aspect juridique de l'affaire et fait de longs développements sur l'absurdité des preuves, sur les raisonnements logiques qui permettent d'aboutir à la certitude de l'innocence de Dreyfus. Cette attitude lui est d'ailleurs permise avec le recul. En effet, il souligne dans cette lettre à Pierre Rain la différence qui a pu exister entre l'approche d'un écrivain au moment de l'affaire et celle de l'auteur qui a amorcé l'écriture de *Jean Barois* avec tous les documents officiels dans les mains : « Avec les documents que j'ai sous les yeux, les procès-verbaux de 94, du procès Zola, de Rennes, de l'instruction Fabre, je t'assure qu*'aucun doute* n'est possible. À regarder de près les faits, les photographies des écritures, le procès d'Esterhazy, il n'est pas possible de conserver la moindre illusion. La culpabilité de Dreyfus est *absolument insoutenable !* »[850]

La distance qui le sépare de l'affaire lui permet de comprendre et d'approcher le phénomène dans sa totalité :

> Et sa double condamnation ne peut s'expliquer que par l'état de l'armée, remuée cinq ans de suite par cette histoire pénible, par l'état de l'opinion égarée, puis éclairée, puis égarée à plaisir par la presse des deux partis (jamais il n'a été lancé tant de fausses affirmations, de fausses interviews, jamais il n'a été si difficile de voir clair au moment même), par l'attitude assez peu sympathique peut-être de l'accusé, par les relents d'antisémitisme que le Français garde irrémédiablement dans les veines (un Picquart n'a jamais pu s'en débarrasser !) et enfin par le trouble apporté au cours des débats définitifs par trop de témoignages mal triés, contradictoires, et des manœuvres maladroites de la dernière heure. Mais aujourd'hui, pour qui ne sait rien et s'applique à démêler les faits, *il n'y a pas moyen de douter un instant*, Dreyfus n'était pas coupable, et il a été jugé avec des illégalités *telles* que la liberté la plus élémentaire de chacun de nous s'est trouvée terriblement compromise, et qu'une révolution était absolument nécessaire pour garantir à nouveau les droits de chacun d'entre nous. [851]

---

[848] *Ibid*.
[849] Sur la question les limites de l'objectivité dans *Jean Barois*, on pourra consulter B. Alluin, *Martin du Gard Romancier*, p. 391 et ss.
[850] *Correspondance*, t. I, p. 258.
[851] *Ibid*.

L'affaire lui servira à ce titre de leçon sur l'histoire, qu'il convoquera régulièrement dans sa correspondance afin de tirer les leçons du combat : « S'il s'en dégage une leçon, comme vous voulez bien l'écrire, ce n'est pas de mon livre qu'elle se dégage mais des passions mises en effervescence au moment de l'Affaire Dreyfus. Les passions sont toujours les mêmes. Et nos ennemis aussi. Nous avons devant nous, en 1934, les mêmes spectres ; il faut les connaître et les démasquer. C'est votre tour. Le difficile est d'être un combattant, un militant, et de rester un homme »[852].

Pour ce qui est de *Jean Barois*, il s'agit d'une résurrection historique faussement objective et teintée d'une orientation politique indéniable.

Même si *Jean Santeuil* ne comporte aucune portée polémique, les sympathies dreyfusardes de l'auteur ne posent aucun doute. En revanche, dans *la Recherche*, la discrétion avec laquelle Proust suggère les convictions du narrateur et l'oubli dans lequel sombre le souvenir de l'affaire révèlent le décalage entre la vision du « premier des dreyfusards », tel qu'il se qualifiera lui-même au moment des faits et celle de l'auteur qui a atteint sa maturité artistique[853]. Comme l'a souligné J. Viard, Proust raconte également l'histoire de la « décomposition du dreyfusisme », mais contrairement à Péguy, il ne convoque l'exemple de l'affaire que pour réfuter l'esthétique de l'engagement[854].

En effet, à défaut d'adopter une posture face à l'histoire, Proust place son projet d'écriture à l'encontre de toute perspective historique : il s'agit en effet d'avantage d'une prise de position esthétique, d'un jugement sur la mémoire de l'histoire. Son recul lui permet ainsi de juger l'évolution du regard mondain sur le dreyfusisme, considérer celui-ci non comme l'épicentre de son roman mais comme un lointain souvenir dont il peut tirer des conclusions plus générales. Ainsi, le dreyfusisme ne devient qu'un exemple parmi tant d'autres de l'évolution du rapport de l'homme à l'histoire : « Dans le monde (et ce phénomène social n'est d'ailleurs qu'une application d'une loi psychologique bien plus générale) les nouveautés, coupables ou non, n'excitent l'horreur que tant qu'elles ne sont pas

---

[852] A Michel Levesque, 7 avril 1934 (*Correspondance*, t.VI, p. 239). L'universalisme du combat dreyfusard apparaît de manière encore plus nette dans *Le lieutenant-colonel Maumort*, voir infra.

[853] Sur l'affaire Dreyfus dans *la Recherche du temps perdu*, voir G. Giorgi, « L'affaire Dreyfus dans *La Recherche* », *Bulletin des Amis de Marcel Proust*, n°17, 1967, p. 631 – 641 ; E. Carassus, *art.cit.* ; A. Roche, « Homme sur un rocher escarpé au milieu de la mer dans le style de Böcklin » (*Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, p. 276-285) ; A. Bouillaguet, « M.Proust et l'engagement littéraire : l'affaire Dreyfus dans *Le Côté de Guermantes* », in *Les Cahiers naturalistes*, n°68, 1994, p. 280-284 et « Marcel Proust devant l'Affaire Dreyfus » ; *Bulletin Marcel Proust*, n°48, 1998 ; L. Fraisse, *Sodome et Gomorrhe de Marcel Proust*, SEDES, 2000 et J. Hassine, « De Hannah Arendt à Julia Kristeva : l'affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust », *Les Cahiers du judaïsme*, Paris, n°11, 2002, p. 32-41.

[854] Voir Jacques Viard, *Péguy, Proust et la foi dans les lettres*.

assimilables et entourées d'éléments rassurants » (*TR*, 727). Proust peut ainsi se permettre d'utiliser le dreyfusisme comme moyen de juger la versatilité des opinions humaines, devenu un fait divers au même titre qu'un événement mondain : « Il en était du dreyfusisme comme du mariage de Saint-Loup avec la fille d'Odette, mariage qui avait d'abord fait crier » (*TR*, 727). Le souvenir de l'affaire s'étant estompé, il s'agit désormais pour Proust d'un exemple de plus de la psychologie humaine sur laquelle il se penche tout au long de son œuvre. Ce qui avait été si important pour tant d'hommes au temps de l'affaire n'est devenu qu'un détail noyé dans le temps, ayant la même importance que n'importe quel autre événement mondain.

Dans le dernier volume de la *Recherche*, l'affaire n'est qu'une image affadie et estompée par le temps, révélatrice de la superficialité des consciences : « Personne ne se fût rappelé qu'il avait été dreyfusard, car les gens du monde sont distraits et oublieux ». Il est devenu un témoin du temps qui passe : « Le dreyfusisme était maintenant intégré dans une série de choses respectables habituelles. Quant à se demander ce qu'il valait en soi, personne n'y songeait, pas plus pour l'admettre maintenant qu'autrefois pour le condamner. Il n'était plus *shocking*. C'était tout ce qu'il fallait. À peine se rappelait-on qu'il l'avait été, comme on ne sait plus, au bout de quelque temps, si le père d'une jeune fille était un voleur ou non » (*TR*, 727).

Le recul de l'auteur par rapport à l'affaire lui permet d'insérer l'affaire dans une Histoire beaucoup plus vaste, désormais un épisode parmi tant d'autres. C'est le rapport au langage qui lui permet de constater l'évolution du souvenir de l'affaire : « Les mots de dreyfusard et d'antidreyfusard n'avaient plus de sens, disaient les mêmes gens qui eussent été stupéfaits et révoltés si on leur avait dit que probablement dans quelques siècles et peut-être moins, celui de boche n'aurait plus que la valeur de curiosité des mots sans-culotte ou chouan ou bleu ». Ainsi, Proust insère l'affaire dans un rapport au temps plus général, plus abstrait et plus atemporel.

L'Affaire Dreyfus désormais devenue un détail dans l'histoire du monde sert de révélateur de l'importance de l'art au détriment de l'Histoire : au terme de la *Recherche du temps perdu,* après avoir évoqué toutes les transformations subies par les discours dreyfusards et antidreyfusards, les revirements superficiels de la réception mondaine de l'affaire, l'Histoire n'est finalement qu'un détail qui ne mérite pas qu'on s'y intéresse dans la littérature. Ainsi, l'Histoire ne saurait être que le support d'un dessein esthétique plus élevé et plus noble : « La naissance, unie à la beauté et à d'autres prestiges, était la chose durable – et la guerre, comme l'affaire Dreyfus, des modes vulgaires et fugitives » (*TR*, 800).

Proust rejette explicitement dans le dernier tome de *la Recherche* l'écriture de l'Histoire et de ses événements, considérée comme inférieure à l'Art : « Chaque événement, que ce fût l'affaire Dreyfus, que ce fût la guerre, avait fourni d'autres excuses aux écrivains pour ne pas déchiffrer ce livre-là ; ils voulaient assurer le triomphe du Droit, refaire l'unité morale de la nation, n'avaient pas le temps de penser à la littérature » (*TR*, 879). Il déconsidère ainsi tout forme d'art qui n'obéit pas au génie, rejetant toute forme de réalisme et donc l'ensemble de la littérature subordonnée à l'écriture de l'Histoire : « Ce n'était que des excuses, parce qu'ils n'avaient pas , ou plus, de génie, c'est à dire d'instinct […] à tout moment, l'artiste doit écouter son instinct » (*TR*, 879), il parle de « la fausseté même de l'art prétendu réaliste » (*TR*, 881).

Il rejette ainsi le courant littéraire dominant au temps de l'affaire Dreyfus, s'écartant de ce fait des écrivains « prétendus réalistes », dont Zola pourrait être un exemple : « Je sentais que je n'aurais pas à m'embarrasser des diverses théories littéraires qui m'avaient un moment troublé – notamment celles que la critique avait développées au moment de l'affaire Dreyfus et avait reprises pendant la guerre, et qui tendaient à « faire sortir l'artiste de sa tour d'ivoire » (*TR*, 881). Il condamne explicitement ces tendances : « L'art véritable n'a que faire de tant de proclamations et s'accomplit dans le silence ».

Dans *la Recherche*, Proust est d'ailleurs bien loin de l'engagement de sa jeunesse : le dreyfusisme de l'auteur n'est affirmé que de biais et évite de parler de l'affaire. Le lecteur n'apprend qu'incidemment que le narrateur a soulevé la colère de son père en signant une pétition en faveur de la révision, et même qu'il s'est battu plusieurs fois en duel au moment de l'Affaire.

La *Recherche* et *Jean Barois* sont les deux œuvres qui évoquent l'affaire Dreyfus dans le temps : *Jean Barois* en dépeint la désillusion qui s'ensuivit, dans le sillage de Péguy, et la déception des dreyfusards ; Proust évoque l'oubli dans lequel elle sombre dans les milieux antidreyfusards, le passage du temps sur les mémoires et sur les événements de l'actualité politique. C'est par ce biais qu'est affirmée la suprématie de l'art sur la vie, la puissance de la beauté qui traverse les siècles alors que les motifs de l'engagement politique s'effacent avec le temps. Contrairement à *Jean Santeuil* où les après-midi du procès Zola s'immortalisaient dans une comparaison à la vie de la cité athénienne, l'affaire Dreyfus s'efface, dans *la Recherche*, dans le tourbillon insignifiant et incessant de la vie mondaine.

Péguy, quant à lui, s'adonne à une déformation littéraire de l'histoire et à une véritable réinterprétation de l'histoire. En effet, son projet d'écrire « l'histoire du dreyfusisme en France », projet formulé à plusieurs reprises dans les *Cahiers de la Quinzaine*, se heurte à un retournement complet de son discours. Affichant la volonté de reconstituer l'histoire du dreyfusisme et de corriger les erreurs qui apparaissaient déjà dans les premiers récits de l'affaire, de rectifier les oublis de l'histoire (tels que celui dans lequel sombre Bernard Lazare après l'Affaire Dreyfus) il restitue cependant une vision purement littéraire, faisant basculer l'histoire de l'affaire dans le registre du sacré[855]. Il a en effet teinté à posteriori toute l'affaire d'un regard mystique qui n'était pas présent dans ses articles de l'affaire Dreyfus, écrivant par exemple : « le dreyfusisme était notre religion » alors qu'il reprochait aux antidreyfusards pendant l'affaire Dreyfus leur approche religieuse de l'affaire. De même, le portrait qu'il fait de Bernard Lazare dans *Notre Jeunesse* est celui du prophète de l'affaire Dreyfus : il s'agit d'un « un homme sacré », dans son regard brillait « le feu allumé il y a cinquante siècles » « pas un muscle, pas un nerf qui ne fût tendu pour une mission secrète », « homme chef de sa race et de son peuple », « pas un sentiment, pas une pensée, pas l'ombre d'une passion qui ne fût tendue, qui ne fût commandée par un commandement vieux de cinquante siècles : une race, un monde de cinquante siècles sur les épaules voûtées ; un cœur consumé du feu de son peuple, une tête ardente et le charbon ardent sur la lèvre prophète ». Ce portrait de Bernard Lazare et l'évocation de son rôle pendant l'affaire relèvent donc d'une reconstitution infidèle de l'histoire biaisée par le regard personnel.

Avec le temps, les textes de l'affaire Dreyfus glissent donc de la lutte à la réflexion, du discours engagé au discours sur l'engagement. Le regard de l'auteur sur les événements de l'affaire s'écarte en effet de la visée polémique qui animait les écrits publiés pendant l'affaire pour se hisser au-dessus des événements et proposer une lecture de l'histoire. A ce titre, les textes de Péguy, de Proust et de France écrits après les faits se rejoignent dans la désillusion qui marque le regard de l'auteur : le triomphe final de la Vérité s'avère décevant.

---

[855] Voir notamment F. Gerbod, « La reconstitution de l'affaire dans *Notre jeunesse* de Charles Péguy », art.cit., p. 265-273.

# B. Jugement sur les faits

La posture de l'écrivain face à l'histoire est également perceptible à travers le jugement sur les faits exprimés soit directement soit par le biais d'un personnage. Qu'il s'agisse d'explications ou de tentatives d'explication sur des faits demeurés obscurs ou de jugements personnels des auteurs, ces éléments apparaissent comme des expressions de la voix de l'auteur sur des faits historiques insérés dans la fiction littéraire. La fiction permet ainsi un jeu sur l'histoire et une liberté d'interprétation.

## 1. La transposition

Ici, ce sont les œuvres de transposition qui ouvrent la plus grande liberté de manœuvre. En effet, la transposition permet une interprétation globale de l'événement : en réécrivant l'événement historique dans sa totalité et dans une perspective chronologique, la parabole et la reconstitution allégorique permettent d'interpréter et d'expliquer les causes, les mécanismes ou encore le déroulement de l'affaire.

La parabole laisse transparaître le discours de l'auteur, elle oriente de manière limpide et évidente le sens à donner à l'Histoire : il s'agit avant tout de mettre en avant une interprétation des événements par le détour de la fiction.

Dans *Les Loups*, c'est la structure de la pièce qui porte le discours de l'auteur : le conflit entre les deux partis, dont l'issue finale reste suspendue. En effet, aucun parti ne sort victorieux de la confrontation entre les deux camps : ne voulant pas favoriser un camp sur un autre, l'auteur a volontairement laissé l'issue de la pièce dans l'incertitude. Même si l'innocent est finalement exécuté, les deux dernières répliques de la pièce ne donnent pas un parti victorieux sur l'autre : chaque camp réaffirma sa position sans qu'il ne soit donné de préférence à l'une ou l'autre position :

> Teulier : « Ne me plains pas. J'aime mieux être à ma place qu'à la tienne ». Quesnel : « Que mon nom soit flétri, mais que la patrie soit sauvée ! » (*LL*, 94)

L'interprétation à donner à l'histoire de l'affaire apparaît de manière limpide dans *Vérité* et dans *l'Ile des Pingouins* : dans ces deux cas, la construction et l'interprétation du sens de ces récits sont rendus possibles par les espaces clos tels que le village de Maillebois et l'île des pingouins.

Dans *Vérité*, la fiction permet à l'auteur de construire une interprétation complète de l'affaire, éclairant tout ce qui avait été laissé dans l'ombre dans l'affaire réelle. Derrière la transposition détaillée des personnages et des événements, la fiction permet de se pencher sur les mécanismes profonds de l'affaire, éclairant tour à tour les machinations des autorités, le rôle de la presse et de l'éducation dans la réception des discours antisimonistes.

La fiction permet également d'éclairer les rouages cachés de l'affaire qui avaient enveloppé les événements de mystère : ainsi, Zola propose à travers les aveux de Gorgias une interprétation romancée à l'énigme de la protection dont a bénéficié Esterhazy. Zola dénonce ainsi les acteurs de l'affaire restés dans l'ombre et jamais traduits en justice : « les autres, les complices, semblaient oubliés déjà. » (*V*, 694) Il les accuse par le biais de Gorgias lui-même : « Vous faites de moi l'unique coupable, lorsque d'autres ont péché davantage. J'ai pu être un criminel, d'autres ont voulu mon crime, l'ont couvert et continué… » (*V*, 695) Ainsi, dans le roman, le coupable avoue publiquement son crime et les autres machinateurs sont dénoncés et seront punis par une justice quasi divine : foudroyés, ensevelis sous les décombres de l'Eglise,

leur châtiment exemplaire est à la hauteur de la fougue polémique dont Zola avait fait preuve pendant l'affaire.

Au-delà de l'interprétation complète et libre des événements, le détour de la fiction permet également à Zola de corriger la réalité afin d'en donner la conclusion qu'il aurait souhaitée. Il insère dans son récit la punition du véritable coupable qui n'aura jamais lieu dans la réalité. En effet, il achève le récit par le vengeance de la foule, en proie à la même violence que pour condamner les dreyfusards de l'époque : « A la stupeur qui la tenait glacée et muette, succéda un emportement d'une violence irrésistible. Une longue clameur d'imprécations roula d'une extrémité de la place à l'autre, une vague énorme s'enfla, se précipita, menaça de venir s'écraser contre la grille, où il se cramponnait toujours, le misérable impudent, le pénitent monstrueux, qui, par sa démence religieuse, osait ainsi étaler son crime à la face du soleil. Des cris le souffletaient : A mort, le violateur ! à mort, l'assassin ! » (*V* 703) La fiction permet de ce fait de dépasser la loi d'amnistie qui fut si vivement critiquée par Zola. Les aveux de Gorgias laissent également Zola achever symboliquement « l'éclatement de la vérité » qu'il avait annoncé dans ses articles polémiques. Pour reprendre une réflexion d'Etienne Barilier, Zola pousse la fiction jusque ce que la vérité devienne écrasante, indéniable, de façon à ce qu'il ne reste plus l'ombre d'un doute. Il achève dans son roman la prédiction qu'il avait formulée dans l'un de ses articles : « la vérité éclatera, emportera tout avec elle »[856].

La transposition permet également à Zola d'inscrire l'affaire Dreyfus-Simon dans une perspective d'avenir, jugeant la place de l'affaire dans l'histoire de l'humanité en marche vers un avenir utopique. Son recul lui permet également de dresser un bilan de l'affaire :

> Jamais un cas si complet, si décisif, ne se représenterait sans doute : la complicité de tous les pouvoirs, de toutes les oppressions, se liguant pour oppresser un pauvre homme, un innocent, dont l'innocence mettait en péril le pacte d'exploitation humaine signé entre les puissants de ce monde ; le crime avéré du prêtre, du soldat, du magistrat, du ministre, entassant pour essayer encore de tromper le peuple, le plus extraordinaire amas d'infamies, tous pris en flagrant délit de mensonge et de meurtre, n'ayant plus qu'à sombrer dans un océan de boue ; le partage enfin du pays en deux camps, d'un côté l'ancienne société autoritaire, caduque et condamnée, de l'autre la jeune société de l'avenir, libérée déjà, allant toujours à plus de vérité, à plus de justice, à plus de paix (*V*, 568).

[856] Voir E. Barilier, *Ils liront dans mon âme*, p. 68-81.

Zola formule ainsi un jugement sur l'impact de l'affaire Dreyfus sur la société dans son ensemble, ses conséquences profondes et lointaines. La fiction, en plus de reconstituer l'affaire de manière limpide, ne laisse aucune zone d'ombre dans le déroulement des faits, permet de concrétiser symboliquement une sensibilité d'écrivain aux faits qu'il a vécus et de donner la clé de se perception de l'affaire[857]. D'autres prises de positions politiques sous-jacentes à l'écriture de *Vérité* ont été mises en évidence par N. Wilson : ainsi, le détour de la fiction permet ici à l'écrivain de dénoncer l'attitude des républicains pendant l'affaire, qui ont refusé de s'engager par peur de se compromettre politiquement. De même, le personnage de Le Baraze permet à Zola de critiquer Scheurer-Kestner et sa tactique trop prudente pendant l'affaire, préférant un étouffement de la vérité au scandale[858].

La reconstitution allégorique de *l'Ile des Pingouins* permet également à Anatole France de poser un regard sur les faits : en effet, à travers l'ironie de l'auteur, le jugement de valeur transparaît constamment. Ainsi, la réécriture laisse place à la dépréciation des machinateurs de l'histoire, le travail du faux et la mauvaise foi des militaires.

On peut aussi noter la différence entre les trois dénouements proposés par ces œuvres : alors que *l'Ile des Pingouins*, conformément à la désillusion politique qui a suivi l'affaire, s'achève ainsi que l'a déploré Péguy : « Victorieux, les défenseurs de l'innocent se déchirèrent entre eux et s'accablèrent réciproquement » (*IP*, 269); dans *les Loups*, écrit alors que l'affaire était loin d'être terminée, l'auteur laisse volontairement ouverte la question de la victoire finale de l'un ou l'autre camp. Conformément à la structure du roman utopique de Zola, *Vérité* s'achève des dizaines d'années plus tard, dans l'accomplissement de la mission que s'était fixé Marc, c'est-à-dire, par la guérison définitive des maux qui ont été la cause profonde de l'affaire. Ainsi, chaque dénouement répond à une volonté différente de l'auteur : la réalisation d'un rêve utopique dans le prolongement des articles de combat, chez Zola, un geste polémique en plein cœur de la bataille, chez Romain Rolland ; le récit désabusé d'une affaire finie depuis longtemps, chez France.

---

[857] Il paraît à ce titre difficile de suivre G. Leroy qui écarte *Vérité* de son étude sur les romans de l'affaire Dreyfus : « On ne comptera pas *Vérité* de Zola, histoire d'un instituteur juif injustement accusé d'un crime sexuel, qui n'en est qu'une transposition assez lointaine » (« Les romans de l'affaire Dreyfus », in M.Winock, *L'affaire Dreyfus*, p. 179). En effet, non seulement le roman reprend fidèlement l'ensemble des personnages et des événements de l'affaire, mais il en donne une interprétation historique.

[858] Voir N. Wilson, « La mise en fiction de l'affaire Dreyfus. Quelques réflexions sur *Vérité* » (*Il Terzo Zola. Emile Zola dopo i « Rougon-Macquart*, p. 487-503).

## 2. Les représentations réalistes

Dans les œuvres qui évoquent l'affaire sur le mode réaliste, le jugement de l'auteur sur les faits de l'affaire ne passe pas tant par la réécriture de l'histoire que par les jugements émis par un ou plusieurs personnages. L'ambiguïté ici réside dans la place à accorder à ces opinions proférées par les personnages. En effet, la multiplicité des voix qui se répondent dans ces fictions brouillent celle de l'auteur et posent ainsi la question de la lisibilité du discours idéologique : comment l'auteur parvient-il à faire entendre sa voix ? Comment insère-t-il ses opinions dans la bouche de ses personnages ? Comment articule-t-il ses réflexions aux propos des personnages mis en scène ?

Les deux derniers tomes d'*Histoire contemporaine* sont marqués par la multiplication des procédés auxquels l'auteur a recours pour faire passer son discours. En effet, rappelons que les chapitres qui composent l'ouvrage étaient publiés pendant l'affaire, ce qui donne au roman une visée avant tout polémique : loin de se livrer à une écriture pamphlétaire ou à l'écriture d'un roman à thèse, France a éclaté son discours à travers plusieurs procédés afin de le rendre omniprésent et immédiatement lisible tout en l'inscrivant dans une structure narrative et anecdotique.

La première technique d'inscription de la parole de l'auteur dans la fiction passe par le choix d'un personnage porte-parole, en l'occurrence M. Bergeret. À ce titre, le rôle polémique de M. Bergeret apparaît à travers la place croissante qu'il occupe au sein de la fiction d'*Histoire contemporaine*. En effet, France en fait son porte-parole au moment où le texte bascule dans la nécessité polémique au plus fort de l'affaire[859] : en février 1898, au moment du procès Zola, la femme de M. Bergeret part et il est nommé titulaire (*AA*, 96). L'intrigue conjugale est donc évacuée du récit et M. Bergeret change de rôle : alors que la condamnation de Zola inaugure une période difficile pour les dreyfusards, M. Bergeret pose un regard éclairé sur les réactions humaines marquées par l'erreur et l'aveuglement.

---

[859] Voir M.-C.Bancquart, *Anatole France polémiste* et la notice de *l'Anneau d'Améthyste* (A. France, *Œuvres*, t.III, p. 1133-1160).

M. Bergeret véhicule donc les idées de France à différents moments de l'affaire. Il permettra à l'auteur, par des allusions ou des argumentations de poursuivre ses réflexions sur la « raison d'Etat » (*AA*, 63), sur la vérité devant l'opinion humaine (*AA*, 81-84), sur la faculté de la foule à être trompée (*AA*, 85, 106), sur l'antisémitisme (*AA*, 141-145), sur le danger de voir s'instaurer une royauté antidreyfusarde[860] ou encore sur l'armée (*BP*, 219-220). C'est dans une discussion entre M. Bergeret et Jumage (*BP*, 271-276), que France développe par exemple ses idées sur l'affaire et développe de manière calme et posée ses arguments en faveur de la cause révisionniste, à l'écart de toute violence polémique. Il oppose ainsi aux arguments antidreyfusards exposés par Jumage : « Mais vous n'êtes pas triomphants et nous ne sommes pas vaincus ! C'est tout le contraire. L'opinion du pays est déclarée contre vous. Toi et tes amis, j'ai le regret de te le dire, vous êtes exécrés, honnis et conspués unanimement. Nous vaincus ? Tu plaisantes. Tout le pays est avec nous » l'affirmation de sa foi en l'avenir : « Aussi êtes-vous vaincus par le dedans. Si je m'arrêtais aux apparences, je pourrais vous croire victorieux et désespérer de la justice. Il y a des criminels impunis ; la forfaiture et le faux témoignage sont publiquement approuvés comme des actes louables. Je n'espère pas que les adversaires de la vérité avouent qu'ils se sont trompés. Un tel effort n'est possible qu'aux plus grandes âmes » (*BP*, 275). Lorsque Bergeret dit que les antidreyfusards, triomphant en apparence, sont vaincus de l'intérieur, il rend compte de l'étrange situation qui précéda le procès de Rennes : activité accrue des ligues nationalistes, non-lieu pour du Paty de Clam, mais arrivée d'un Président favorable à la révision (Loubet) et de Waldeck Rousseau, qui entreprit l'amalgame du dreyfusisme et du Bloc de gauche.

Il y a ici alternance avec son procédé habituel de faux réalisme, de mise en scène de la réalité avec les scènes caricaturales des nationalistes et des religieux, de l'affaire Dreyfus comme horizon de discussion. Ici, c'est le fond même de l'affaire qui est évoqué à travers M. Bergeret : les arguments de l'auteur sont directement exposés par le biais de la discussion frontale entre un représentant de chaque parti. Ainsi, l'auteur s'adonne à une évocation du déroulement chronologique de l'affaire dans son ensemble :

> Quand une petite poignée d'hommes dénoncèrent pour l'honneur de la France la condamnation frauduleuse d'un innocent, ils furent traités en ennemis par le gouvernement et par l'opinion. Ils parlèrent cependant. Et, par la parole, ils furent le plus forts. Le gros des feuilles travaillait contre eux, avec quelle ardeur, tu le sais ! Mais elles servirent la vérité malgré elles, et en publiant des pièces fausses […] permirent d'en établir la fausseté. L'erreur éparse ne

[860] Article du 27 décembre 1898, non repris en volume (*Œuvres*, t. III, p. 353-356).

put rejoindre ses tronçons dispersés. Finalement il ne subsista que ce qui avait de la suite et de la continuité.

Dans les articles non repris, M. Bergeret se confond par ailleurs avec l'auteur : France lui adresse des « lettres de Hollande » et évoque ses relations avec Labori en les mettant au compte de son personnage[861]. Pour lui, comme pour France, les réactions humaines sont marquées par des siècles de théologie et par l'instinct ; il croit que la liberté est pour une infime minorité de gens instruits, les autres voulant un maître.

La place de M. Bergeret dans le roman est fondamentale : il ne reflète pas seulement les idées de l'auteur mais également sa posture et son regard sur le monde. Il est proche de l'acte car il vit à la même époque que France, il se sépare de la société, mais en ressent le poids. Son regard sur l'actualité est teinté de la même ironie mordante et il explique sans prendre la peine de condamner (les condamnations sont placées dans les propos sommaires mais véridiques des personnages négatifs). Par sa proximité avec France, M. Bergeret prolonge donc le discours polémique de l'auteur. À côté de l'expression de sa voix, l'exemple d'*Histoire contemporaine* reflète une manière originale de faire passer un discours et de dédoubler la posture de l'auteur.

L'alternance entre fiction et médiation laisse peu à peu place à des moments où France parle en son nom : ainsi, parallèlement au personnage de M. Bergeret, la voix du polémiste trouve sa place dans le récit, opérant une jonction entre les valeurs littéraires et les valeurs politiques de son œuvre. Notons que les articles dans lesquels la voix de France se fait entendre de la manière la plus directe et virulente ne seront pas repris en volume : les romans qui seront publiés sous le titre *Histoire contemporaine*, plus éloignés des faits, adopteront le détour du porte-parole ou de la transposition pour évoquer les jugements de l'auteur. L'émergence de la voix de l'auteur se fait en parallèle avec l'évolution de *l'Histoire Contemporaine* vers la polémique. Cette évolution suit celle l'affaire Dreyfus, notamment au moment du procès de Rennes : la tendance de l'écrivain vers l'action est de plus en plus sensible à mesure que le dreyfusisme évolue. Ce n'est plus une conjuration de principes qu'il faut combattre, mais une série de décisions qu'il faut obtenir de la justice. *Histoire Contemporaine* devient le triomphe de l'actuel et se transforme alors en plaidoirie dreyfusiste. C'est à cette époque que France prend la parole notamment dans l'article à son nom intitulé

[861] A. France, *Le Figaro,* 24 août 1899, « H.C. M. Bergeret sur la route de Jérico », non repris (*Œuvres*, t. III, p. 380-382).

« Le Bureau » dans lequel il fit l'éloge de Picquart[862]. Il atteint le point extrême de lyrisme et de l'indignation dans l'article du 24 août 1899 « M. Bergeret sur la route de Jérico », sous l'impression directe de l'attentat commis contre Labori.

Après le procès de Rennes, il laisse également transparaître une éloquence aux accents romantiques dans un article non repris :

> Quoi, cette pluie de faux documents et de faux témoignages accablant un innocent, cet innocent condamné une seconde fois par l'absolution des coupables, cet homme qu'on torture dans son bagne de feu parce qu'il n'a pas avoué de crime, tandis qu'ici l'on publie impudemment ses faux aveux ; qu'on met aux fers sous le prétexte absurde d'une évasion qui n'a même pas été tentée, mais bien pour le punir de son innocence et de l'intérêt qu'elle inspire ; qu'on livre à des supplices ingénieux et variés pour amuser et charmer un peuple jadis humain, qu'on a rendu féroce en l'effrayant et en le trompant : quoi ! tant de haines et de cruautés ; de telles aberrations, croyez-vous vraiment que si l'Europe les avait dénoncées dans le silence honteux des Français, la France eût été plus honorée qu'en les dénonçant elle-même, en faisant elle-même justice, en prononçant elle-même équitablement entre les innocents et les coupables ? [863]

Dans ce texte, l'indignation de l'auteur qui éclate dans un cri de protestation contre la sentence : la longueur de la phrase, construite sur deux exclamation juxtaposées et prolongées dans une série de propositions relatives venues marquer la succession des souffrances de Dreyfus (« cet innocent […] cet homme qu'on torture […] qu'on met aux fers, […] qu'on livre à des supplices […]), vient refléter l'accumulation des outrages subis par Dreyfus, son supplice sans fin qui se prolonge encore après l'arrêt de Rennes. Parallèlement à cela, l'usage des démonstratifs souligne la syntaxe de l'émotion (« cette pluie de faux documents » ; « cet innocent condamné une seconde fois ») ; et l'émotion qui éclate ici s'achève dans une interrogation rhétorique finale venue laisser en suspens toute explication logique à cette deuxième condamnation de Dreyfus.

Mais à côté des moyens d'expression empruntés au mode de la représentation réaliste, France passe par des transpositions pour livrer au lecteur sa pensée de manière détournée. Le pouvoir de réflexion sur les faits offert par le mode de représentation allégorique transparaît

---

[862] Voir infra. Ici encore, il existe un jeu amusant entre histoire et fiction : c'est Monsieur Bergeret qui lit l'article, en précisant qu'il est paru « ce matin dans *le Figaro* », et qu'il ne « nommera pas l'auteur », c'est-à-dire France, puisqu'il pense que ses interlocuteurs le reconnaîtront. (*BP*, 266-270).
[863] *Œuvres*, t. III, p. 1251.

en effet à travers l'usage qu'en fait France dans *Histoire contemporaine* : le système d'allégories vient compléter la fiction narrative en insérant au cœur du texte des micro-récits ouvrant vers une réflexion sur l'actualité.

Les récits allégoriques de l'ouvrage de France obéissent à une logique différente du reste du roman, dans lequel les personnages évoquent l'affaire dans des discussions. Deux types d'allégories existent dans *Histoire contemporaine* : on peut isoler dans un premier temps les récits allégoriques insérés au milieu des dialogues qui ne reprennent pas l'ensemble de l'affaire mais un seul aspect, agissant comme nœuds de réflexion insérés au sein d'une fiction plus large[864]. L'émergence de ces récits allégoriques correspond à une évolution interne de l'œuvre en fonction de l'actualité politique. En effet, dans le remaniement de *l'Histoire Contemporaine*, France a supprimé les articles où il prenait directement la parole et a regroupé les articles sur les nationalistes, l'Exposition et les élections municipales autour d'allégories qui leur donnent un sens beaucoup plus général. À partir de 1901, il suit de moins près l'actualité et transcende les événements dans des récits détachés de l'actualité, mais faisant référence aux faits réels, établissant des analogies entre le présent et le passé ou encore un passé mythique. Ainsi, ils ont une valeur indépendante du temps dans la mesure où les personnages se meuvent soit dans un passé lointain, soit dans un monde exemplaire. A ce titre, l'allégorie d'Hercule se présente comme une réflexion sur la condamnation de Dreyfus et sur mécanisme de défense des antidreyfusards (*AA*, 157-159). Il ne s'agit plus désormais pour France de transcrire directement l'actualité dans le roman, mais d'imaginer des récits fermés sur eux-mêmes et dont l'intérêt actuel doit être précisé par le conteur.

Un autre type d'allégorie est directement polémique : il s'agit de reprendre l'ensemble des faits de l'affaire pour leur donner une lecture limpide et simplifiée, par le biais de la fiction. Anatole France donne lui-même la clé de lecture de ces allégories dans un article du 6 décembre 1899, à travers l'allégorie de Philostrate[865], convoquée pour faire éclater aux yeux de tous l'innocence de Dreyfus :

> L'affaire Dreyfus pourrait être exposée en trente ligne, si clairement qu'il n'y aurait pas deux façons de conclure. C'est ce que je vais faire tout de suite en remplaçant des noms

[864] Il s'agit notamment de l'allégorie de Hercule Atimos (*l'Anneau d'Améthyste*, chp. XXIII, p. 157-159), et des allégories des Trublions, pastiches rabelaisiens (*M. Bergeret à Paris*, chp.VIII, p. 230-235 et chp.XXVI, p. 340-345). Citons également « L'Apologie », qui reprend un discours de Socrate aux Athéniens dans lequel il répond à ses accusateurs (article du 6 décembre 1898, non repris en volume, *Œuvres*, t.III, p. 184-187), et les deux figures allégoriques nationalistes de Jean Coq et Jean Mouton (*BP*, 304-308).

[865] L'allégorie du soldat Philostrate, figure dans l'article du 6 septembre 1899, (*Œuvres*, t. III, p. 388-389).

devenus théologiques par des noms qui n'ont point de significations particulière pour mes compatriotes[866].

Après avoir résumé l'affaire, en remplaçant les noms Dreyfus par Philostrate, Esterhazy par Mélanthios ou encore Schwarzkoppen par Tisapherne, France peut affirmer avoir prouvé l'innocence de Dreyfus :

> Voilà bien l'Affaire en substance. Je n'ai changé que les noms. Je les ai changés dans le faible espoir de faire entendre ainsi la vérité à ces esprits pieux, soumis à l'autorité confessionnelle, qui n'ayant pas la force de regarder en face l'innocence de Dreyfus, ne seront pas offusqués par celle de Philostrate, et pourront enfin être justes.[867]

Outre la transposition du personnage d'Esterhazy précédemment évoquée, qui permet une mise en scène libre et dépréciative de celui qui fut, au moins pour un temps, le héros antidreyfusard, un dernier procédé à mi-chemin entre la représentation discursive et la transposition vise à insérer dans la bouche des protagonistes – de M. Bergeret notamment – des réflexions ou des citations à valeur allégorique, sans pour autant avoir recours à la structure close de l'allégorie. Ces détours ponctuels par la fiction permettent à Anatole France de formuler ses jugements sur l'actualité politique sous forme de traits d'esprit tout au long de son roman *Histoire Contemporaine*. C'est ainsi qu'il émet par exemple par le biais de M. Bergeret un jugement d'historien sur l'actualité, recul rendu possible par la référence à une autre époque :

> « La liberté n'avait pour elle qu'une infime minorité de gens instruits. Le clergé presque tout entier, les généraux, la plèbe ignare et fanatique, voulaient un maître ».
>
> - Qu'est-ce que vous dites ? demanda M. Mazure, agité.
> - Rien, répondit M. Bergeret. Je lis un chapitre de l'histoire d'Espagne. Le tableau des mœurs publiques lors de la restauration de Ferdinand VII . (AA,63-64).

La combinaison de ces différents modes d'articulation entre discours et récit donne à *Histoire contemporaine* le plein statut de fiction polémique. En effet, contrairement à Zola ou

---

[866] *Ibid*., p. 388.
[867] *Ibid*., p. 389.

à Mirbeau qui ont mené un combat assidu dans les pages de *l'Aurore*, du *Figaro* ou en brochure, l'engagement polémique de France s'est essentiellement construit à travers la fiction. Déclinant ainsi ses modes d'interventions entre éclats indignés, dérision moqueuse, pauses réflexives, argumentations et allégories exemplaires, France a su éclater dans une fiction publiée tout au long de l'affaire aussi bien ses réactions immédiates à l'actualité politique que les attaques contre ses ennemis ou la défense de ses valeurs idéologiques.

Dans *Jean Barois*, le jugement sur les faits apparaît aussi bien par la voix du narrateur qui émerge dans la mise en scène de ses personnages que dans les choix opérés dans sa réécriture de l'affaire. En effet, Roger Martin du Gard a encadré l'écriture de *Jean Barois* d'une recherche documentaire importante (il compte ainsi en 1911 « mille deux cents fiches au moins »[868] : « J'ai, pour *chaque* chapitre une liasse – non pas de notes – mais de *dossiers de notes* ! qui donnent à chacun d'eux des assises parfaites, et une abondance inouïe de matière ! »[869]), il ne garde de l'affaire Dreyfus que ce qui peut illustrer l'évolution de ses personnages. Il opère ainsi des choix dans la réalité historique : il n'évoque ni l'action de Jaurès, ni l'exil Zola, ni l'arrestation de Picquart. Il ne fait aucune mention de Mathieu Dreyfus, de Picquart, de Leblois et n'évoque pas les efforts de l'Etat Major pour protéger Esterhazy. *Jean Barois* n'est pas un compte-rendu exhaustif de l'affaire : Roger Martin du Gard y affirme ses droits de romancier et procède à une sélection des faits. Il retient trois tournants fondamentaux de l'affaire: le procès Zola, le suicide d'Henry et le procès de Rennes. L'épisode de l'affaire Dreyfus se termine sur le procès de Rennes et l'auteur ne mentionne pas les aspects politiques de l'Affaire.

Dans *Jean Barois*, Roger Martin du Gard livre ses explications à posteriori, une dizaine d'années après l'affaire, toutes cartes en main. L'auteur se sert ainsi de ses personnages pour exposer un raisonnement sur l'affaire, une réflexion rationnelle et argumentée sur les débats et les événements, loin de la frénésie aveuglée des deux camps en plein cœur de la tourmente. Ainsi, derrière les idées de ses personnages, ce sont les réflexions de l'auteur qui émergent, à l'exemple de cette phrase de Cresteil : « Ce qui m'étonne, dans cette approbation commune, c'est que leur thèse est stupide ; il suffit d'un minimum de bon sens pour l'anéantir : "L'affaire Dreyfus est une immense machination montée par les Juifs." […] C'est d'une insoutenable puérilité » (*JB*, 281) ou encore cet argument développé par Zoeger : « Le mal vient aussi de ce qu'on a compliqué l'affaire à l'infini. Cette folie

[868] Lettre à Marcel de Coppet, 30 avril 1911 (*Journal*, t.1, p. 334).
[869] Lettre à Marcel de Coppet, 25 avril 1912 (*ibid*. p. 351).

d'enquête et de contre-enquêtes a complètement dénaturé sa véritable origine et son sens réel » (*JB*, 282). Deux pages plus loin, il expose et défend la thèse de la bonne foi des militaires qui ont condamné Dreyfus proposant encore une fois une interprétation du déroulement des faits. À la fin, il propose des explications à l'histoire et au déroulement de l'affaire : Jean Barois voit les officiers juges du procès de Rennes saluer machinalement les généraux et y voit la métaphore du verdict de Rennes, l'explication à donner à l'histoire : « La condamnation, c'est le salut militaire qu'ils ont fait sans s'en rendre compte, par discipline professionnelle ; et les circonstances atténuantes, ça, c'est, malgré tout, l'hésitation de leurs consciences d'hommes. » (*JB*, 315)

Ce jugement s'appuie sur l'originalité de la forme de *Jean Barois* : une broderie littéraire autour de documents objectifs, un texte émaillé de citations tirées de débats judiciaires, de la presse, de la brochure de Bernard Lazare, commentateurs sur l'affaire Dreyfus. *Jean Barois* est un mélange de documents officiels, d'extraits de comptes-rendus de procès et de commentaires, de remarques sur ces documents désormais passés dans l'Histoire. Parallèlement aux dialogues de ses personnages, Roger Martin du Gard se sert également de l'interprétation des documents « historiques » pour interpréter la réalité : il s'adonne ainsi à une transformation des comptes-rendus sténographiques et laisse par exemple une grande place à la déposition du Général de Pellieux dans le procès Zola, car on y trouve une curieuse discussion à propos de vraisemblance. Il cite ici treize denses pages du compte-rendu de la séance, y ajoutant la référence complète. Il ne formule pas non plus de jugement unilatéral négatif des antidreyfusards. En effet, Jean Barois, refusant de mettre en doute la bonne foi des juges, s'en prend à la rigidité de leur mentalité militaire qui les rend incapable de concevoir une quelconque défaillance des chefs.

La voix de l'auteur se veut avant tout interprétation et réappropriation de l'événement historique venu s'inscrire dans la trame narrative. Loin de toute ambition polémique, il s'agit d'un glissement entre réalité politique et imaginaire littéraire, notamment lorsque l'auteur propose une interprétation des faits historiques, affirmant sa sensibilité à la puissance dramatique de l'affaire : c'est ainsi qu'autour de la parution de l'article « Conscience » de Luce, c'est l'imagination du romancier qui prend possession de la réalité. Jean Barois réinvente la parution de « J'accuse… ! », par le biais de son « double » et en fait un récit submergé par la tension. Ainsi, il s'agit de la littérature mise au service de l'écriture de l'Histoire, utilisant les ressources de la syntaxe pour transposer dans le registre narratif ce qui n'a pu sans doute été qu'imaginé par l'auteur :

> Les passants se retournent, s'arrêtent. Les boutiques béent. Des enfants courent. Des mains se tendent.
> Un vent d'orage semble éparpiller les feuilles. En deux heures, le vol des papillons blancs s'est abattu jusque dans les quartiers extrêmes, sur la chaussée, sur les tables, au fond des poches.
> Les aboyeurs reviennent, assoiffés, les bras vides. La cour s'emplit de nouveau. Le vin coule. Les dernières piles sont entamées, épuisées, emportées.
> L'essaim bourdonnant s'échappe une seconde fois, secouant, dans le soir d'été, la torpeur de la ville chaude.
> La foule s'exalte. Les boulevards grouillent.
> Veillée de guerre…
> Déjà, en mille endroits, des pensées françaises, soulevées par cette vague d'héroïsme, s'entrechoquent. Une irrésistible explosion de passions a ébranlé le cœur nocturne de Paris (*JB*, 237).

Ce texte, qui réécrit la publication de « J'accuse… ! » est marqué par le souvenir de Péguy : « Le choc donné fut si extraordinaire que Paris faillit se retourner », avait-il écrit dans « Les Récentes œuvres de M. Zola ». D'un point de vue stylistique, ce texte a une portée à la fois poétique et politique : Roger Martin du Gard récrée une ambiance tout en suggérant son interprétation de l'Histoire. En effet, c'est l'accumulation de phrases courtes en asyndète qui marque l'intensité de ce moment, soulignant son intérêt crucial dans l'histoire de l'affaire Dreyfus. La scène est également submergée par le mouvement : on peut souligner la multiplication des formes verbales qui ancrent le récit dans une dynamique (« se retournent »,, « courent », « éparpiller », « reviennent », « s'emplit », « coule », « emportées », « s'échappe », « secouant », « grouillent », « soulevée ») et qui réécrivent par ce biais la publication de « J'accuse… ! » comme une force en mouvement. « J'accuse… ! » n'a pas été un simple article donné à lire, mais l'avancée d'une ligne de combat, de la « vérité en marche », dont la progression dans les consciences est matérialisée par la progression géographique dans la ville : « Jusque dans les quartiers extrêmes, sur la chaussée, sur les tables, au fond des poches. » Un double registre métaphorique sous-tend ce récit : il s'agit d'une part de la métaphore liée au monde des insectes (« le vol des papillons blancs », « l'essaim bourdonnant », le boulevard « grouille ») qui rapproche l'expansion des idées dreyfusardes d'une force infra-humaine, incontrôlable et irrépressible et d'autre part, de l'isotopie guerrière finale qui interprète le geste de « J'accuse… ! » en termes épiques (« veillée de guerre », « héroïsme », « s'entrechoquent », « explosion », « ébranlé ») et qui donne le ton d'un combat dreyfusard « militaire », à la manière de Péguy. Ce texte contribue à

doter l'article de Zola d'une interprétation qui se déploie à deux niveaux. En effet, Martin du Gard a bien perçu la double dimension de l'article de Zola : d'une part, sa fonction performative (plus qu'un article, il s'agissait d'un déclencheur, d'un acte qui allait avoir des conséquences et qui allait mettre en mouvement l'appareil judiciaire) et d'autre part, sa portée révolutionnaire, appuyée par la violence polémique du ton, véritable appel aux hostilités, et par la stratégie de guerre civile verbal qui y était adoptée.

Ainsi, le romanesque se double d'une interprétation de l'Histoire : outre la sensibilité des auteurs à la puissance dramatique de l'affaire qui s'exprime dans les moments de tension que l'on retrouve dans *Jean Barois* ou encore dans *Vérité*, la « littérature dreyfusarde » convoque la réalité historique pour la réécrire à la lumière du regard de l'écrivain.

Dans *A la Recherche du temps perdu*, les jugements du narrateur, absents de son discours en société, viennent ponctuer ses réflexions sur la société qui l'entoure. En effet, les discussions et les événements mondains dont témoigne le narrateur laissent place à des réflexions d'ordre général sur le monde politique. Il prend en exemple certains épisodes de l'affaire afin d'illustrer des « vérités » qui dépassent le cas particulier. Ainsi en est-il de l'échec de Bloch dans sa tentative de soustraction d'information à M. de Norpois, que le narrateur rapproche des divergences d'interprétation autour du suicide Henry et de manière plus générale du caractère insaisissable de la vérité politique :

> Aussi la vérité politique, quand on se rapproche des hommes renseignés et qu'on croit l'atteindre, se dérobe. Même plus tard, et pour en rester à l'affaire Dreyfus, quand se produisit un fait aussi éclatant que l'aveu d'Henry, suivi de son suicide, ce fait fut aussitôt interprété de façon opposée par des ministres dreyfusards et par Cavaignac et Cuignet qui avaient eux-mêmes fait la découverte du faux et conduit l'interrogatoire ; bien plus, parmi les ministres dreyfusards eux-mêmes, et de même nuance, jugeant non seulement sur les mêmes pièces mais dans le même esprit, le rôle d'Henry fut expliqué de façon entièrement opposée, les uns voyant en lui un complice d'Esterhazy, les autres assignant au contraire ce rôle à du Paty de Clam, se ralliant ainsi à une thèse de leur adversaire Cuignet et étant en complète opposition avec leur partisan Reinach (*CG*, 242).

Ainsi, comme l'a souligné A. Bouillaguet, Proust ne retient de cet exemple que la variété des interprétations possibles et convoque l'affaire pour servir d'exemple à des lois plus

générales : la réaction des antidreyfusards face au suicide Henry vient illustrer le rapport de l'homme et de la société à la vérité[870].

Ainsi, dans *A la Recherche du temps perdu*, certaines réactions ou faits peuvent donner lieu à une digression réflexive à valeur plus générale ou universelle. On peut citer à titre d'exemple celui de la conversion du duc de Guermantes : après l'exemple particulier, on arrive immédiatement à la thèse générale, dans laquelle on retrouve les procédés stylistiques de l'énoncé gnomique (pronom indéfini et présent gnomique) : « Mais il est à remarquer que tous les dix ans, quand on laissé un homme rempli d'une conviction véritable, il arrive qu'un couple intelligent, ou une seule dame charmante, entrent dans la société et qu'au bout de quelques mois on l'amène à des opinions contraires ». Cette première généralisation vient ensuite se doubler d'un deuxième degré de généralisation, passant de l'échelle sociale à l'échelle internationale : « Et sur ce point il y a beaucoup de pays qu'on a laissés remplis de haine pour un peuple et qui, six mois après, ont changé de sentiment et renversé leurs alliances » (*CG*, 242).

En effet, les analyses historiques de Proust dans la *Recherche* lui sont permises par son recul temporel. Celles-ci n'interviennent dans son récit que par le biais de prolepses importantes, permettant de s'élever au-dessus des dialogues pris dans l'actualité politique et de poser un regard sur l'évolution de l'affaire. Il souligne ainsi le rôle de Reinach :

> M. Reinach manoeuvrait par le sentiment des gens qui ne l'avaient jamais vu, alors que pour lui l'affaire Dreyfus se posait seulement devant sa raison comme un théorème irréfutable et qu'il « démontra », en effet, par la plus étonnante réussite de politique rationnelle (réussite contre la France, dirent certains) qu'on ait jamais vue. En deux ans il remplaça un ministère Billot par un ministère Clemenceau, changea de fond en comble l'opinion publique, tira de sa prison Picquart pour le mettre, ingrat, au Ministère de la Guerre. (*CG*, 297)

Il s'agit bien ici d'une interprétation limpide de l'événement historique, amenant l'auteur à rendre hommage au rôle de Reinach dans l'affaire, qui était selon lui sous-estimé par ses contemporains[871].

Dans l'articulation entre fiction et discours de l'auteur, on peut donc distinguer la portée et la lisibilité des représentations sur le mode de la transposition et sur le mode de la représentation réaliste. En effet, alors dans que les transpositions, et a fortiori dans les

---

[870] Voir A. Bouillaguet, « Marcel Proust devant l'Affaire Dreyfus », *art.cit*.
[871] Voir la lettre à Mme Straus citée dans la note n° 28.

allégories, la reconstruction de l'affaire dans sa globalité permet l'interprétation libre du sens à donner à l'Histoire, le mode de la représentation réaliste fait intervenir le discours de l'auteur entre les lignes des répliques de ses personnages. Des jugements directs et non détournés mais fragmentaires développent ou illustrent ponctuellement une idée ou un discours, alors que le mode de la transposition permet, de manière détournée mais plus complète, une lecture de l'histoire.

Ainsi, ces auteurs parviennent par le biais de la fiction à mêler un discours et un point de vue sur l'actualité politique à un univers narratif. L'univers fictionnel qu'ils ont créé les laisse ainsi libres de s'exprimer sur l'affaire non seulement en tant que romanciers, façonnant la réalité à leur guise, mais également en tant qu'écrivains engagés, ayant développé des idées sur la question de l'affaire. Les œuvres de la littérature dreyfusienne ouvrent donc leur fiction sur une réflexion sur l'histoire, dans laquelle l'écrivain construit et développe à la fois une posture personnelle et un jugement sur les faits de l'affaire.

Ces œuvres de l'affaire Dreyfus incarnent donc un rapport à la réalité historique, un point de convergence entre littérature et politique : à travers un même événement transcrit par plusieurs instances narratives différentes, on peut déceler à la fois l'unité et les influences communes qui soudent les œuvres de cette littérature dreyfusienne et la diversité des postures des auteurs. En effet, c'est par l'existence d'un regard convergent des écrivains vers les mêmes figures et les mêmes moments clés, puisant dans un imaginaire commun constitué par les articles et les expériences personnelles de l'affaire Dreyfus qu'on peut parler d'une œuvre politique et littéraire à plusieurs voix, et c'est par la diversité des postures littéraires face à l'Histoire que l'on peut affirmer la richesse d'une littérature politique au confluent de l'individu et de la société.

En se penchant sur des textes écrits aussi bien au cœur des événements que près de cinquante ans plus tard, on peut ainsi percevoir l'évolution du regard des écrivains sur une affaire qui a marqué à vie la génération qui s'est engagée dans l'affaire. S'écartant progressivement du discours polémique et des représentations mythiques omniprésentes au cœur des événements, les écrivains ont ainsi glissé vers une réflexion sur l'Histoire.

# Chapitre III

# L’Histoire au service de la fiction

Si Zola, France, Roger Martin du Gard ou Proust ont tous contribué à écrire à plusieurs voix le texte de l'affaire Dreyfus et utilisé une affaire politique dans un cadre littéraire, l'affaire Dreyfus vient également illustrer une réflexion plus large, dépassant le cadre de l'erreur judiciaire, pour s'intégrer dans un univers de fiction. Il ne s'agit pas tant de recréer l'affaire, mais de se servir de l'affaire pour amorcer une réflexion autour des grands débats idéologiques qui ont marqué l'Affaire Dreyfus.

L'affaire Dreyfus, comme on le sait, ne se limite pas à l'erreur judiciaire : il s'agit à la fois d'un phénomène de société et d'un débat idéologique. Ces aspects plus larges viennent ainsi se greffer à l'écriture de l'affaire Dreyfus elle-même dans la littérature : on passe donc de la représentation au discours, à l'analyse de phénomènes sociaux ou idéologiques.

Parmi les thèmes de réflexion plus larges qui ont encadré la transposition de l'affaire et qui ont orienté la fiction romanesque, on peut notamment souligner le conflit idéologique entre science et religion qui a largement influencé le débat autour de l'affaire ; le discours sur l'antisémitisme ainsi que la réflexion des écrivains sur la foule et sur le rôle à jouer de l'intellectuel.

# I. Le conflit idéologique

Le conflit entre la science contre la religion a été tout au long du débat autour de l'affaire une constante idéologique. En effet, les écrivains dreyfusards et antidreyfusards ont rapidement déplacé le débat d'idées qu'a été l'affaire Dreyfus sur le terrain idéologique, opposant les notions de vérité scientifique, de preuves irréfutables et l'instinct national (défendu par Barrès), le sentiment patriotique, l'unité de la patrie et surtout la religion. Il s'agit donc de deux univers de valeurs qui s'opposent, l'un dans l'héritage du positivisme, l'autre dans un esprit plus conservateur, dans un conflit qui a véritablement structuré et fondé le débat entre dreyfusards et antidreyfusards.

Dans la littérature de l'affaire Dreyfus, la reconstitution et l'écriture de l'affaire s'effacent également au profit du débat idéologique. On retrouve ainsi au cœur de la construction des œuvres, de leur sens général et fondamental l'opposition entre science et religion. Dans ces cas, l'écriture de l'affaire Dreyfus ne vient se greffer qu'en termes d'illustration d'un débat plus large.

# A. La primauté du conflit

Cette opposition structurelle entre les valeurs de la science et celles de la religion est à l'origine du projet d'écriture de plusieurs œuvres, notamment de *Vérité*, d'*Histoire contemporaine* et de *Jean Barois*.

Chez Anatole France, l'affaire Dreyfus vient dans un premier temps se greffer à une critique acerbe de la société religieuse amorcée dans les deux premier tomes de *Histoire contemporaine* : *le Mannequin d'Osier* et *l'Orme du Mail*. France introduit d'ailleurs la question de l'affaire Dreyfus à partir du problème religieux, liant ainsi les deux questions. En effet, lors de la première évocation de l'affaire (*L'Anneau d'Améthyste*, chp.2), dans une conversation entre l'abbé Guitrel et le duc de Brécé, l'abbé considère que « cette affaire n'est et ne peut être qu'une manœuvre exécrable des ennemis de la France. – Et de la religion » (*AA*, 11). Il développe donc ses points de vue sur l'affaire Dreyfus à partir de sa critique de la société religieuse, qui s'efface progressivement au profit de l'affaire. Les deux questions se trouvent donc articulées à la base, inséparables l'une de l'autre et les points de vue sur l'affaire Dreyfus sont constamment liés à la question de la religion. L'ironie polémique de France a suivi une double évolution dans *Histoire contemporaine*. En effet, au service dans un premier temps de la satire du monde épiscopal, elle évolue en fonction de l'actualité politique liée à l'affaire et à l'engagement de l'auteur. Dans les deux premiers tomes d'*Histoire contemporaine*, les ecclésiastiques étaient moins des personnages vivants que des types de

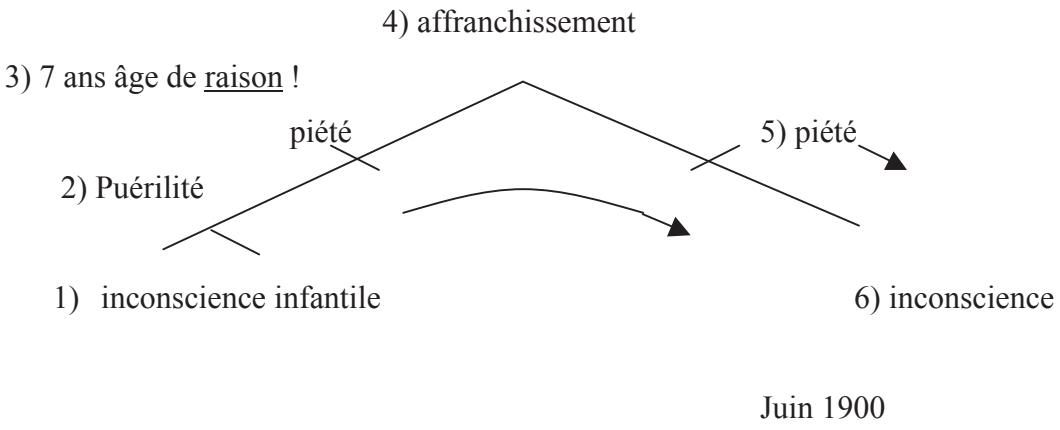
prêtres, d'abord imaginés, instaurés après coup dans la réalité. Jamais ils ne manifestent d'indécision ou accomplissent des actes non conformes à un caractère fixé une fois pour toutes. Cette comédie ecclésiastique permettait à France d'exprimer, dans le cadre d'une intrigue, son opposition à l'Eglise de son temps et aux principes fondamentaux du catholicisme et véhiculait également un critique des institutions. En effet, l'exagération des caractères et la concentration des événements dans une petite ville de province ont permis de dépeindre le gouvernement sans prestige de 1896 et 1897, en faisant l'épopée du médiocre. Chez France, la transposition devient ainsi interprétation des faits et réécriture : l'auteur y mêle un portrait satirique de la société à une critique de l'église, mais également de la justice, ou encore de l'armée.

Dans *Jean Barois* et dans *Vérité*, les références à l'affaire Dreyfus sont au cœur de l'intrigue mais ne sont pourtant intervenues que dans un second temps, derrière les questions centrales des œuvres liées aux problématiques religieuses. Dans ces deux cas, l'affaire Dreyfus n'est qu'un exemple convoqué pour illustrer une thèse plus large concentrée sur le conflit idéologique entre la religion et la science. En effet, le schéma initial de *Jean Barois* ne laissait aucune place à l'affaire Dreyfus, mais se concentrait sur l'histoire de l'affranchissement intellectuel d'un homme. L'objet initial de *Jean Barois*, par exemple, n'était pas tant d'évoquer la question de l'affaire Dreyfus que celle du rapport de l'homme à la religion. La toute première esquisse de l'intrigue reposait exclusivement sur la relation de l'homme à la religion. Dans une lettre adressée à Marcel Coppet, Roger Martin du Gard a détaillé ce projet initialement intitulé « La Courbe » :

> Trois périodes de la vie d'un homme.
>
> 1° L'âge adolescent où la religion sentimentale ne suffit plus, et où la religion théorique s'effrite devant la réflexion, la recherche philosophique, la poussée de vie intellectuelle. Tu vois d'ici toute la crise possible, et tout ce qu'il y aurait autour.
>
> 2° L'âge fort. L'homme encore jeune, robuste, sain, normal, faisant sa vie. Une poussée superbe de santé physique, de beauté morale, d'activité matérielle et intellectuelle, la famille et le foyer, les devoirs, la réussite ! Et pendant cet âge glorieux l'abandon complet de toute préoccupation religieuse, l'homme se suffisant de croire en lui et d'agir.
>
> 3° L'âge de l'insensible déchéance. L'homme fort devient un vieillard. Sa force créatrice se fige. Il ne sent plus qu'il avance. Il a atteint son point mort ! Ce qu'il a apporté au progrès humain est dépassé, et pas par lui…[…] Et il lève les yeux au-delà, et il retrouve, à mesure que ses facultés baissent, tous les leurres, toutes les illusions de sa jeunesse croyante ; et le

> catholicisme peu à peu rentre en lui, réchauffe son cœur transi, lui offre ce merveilleux adoucissement à la mort de considérer la vie comme un passage, parti de Dieu et retournant en Dieu [872].

Cette évolution avait d'ailleurs été présentée par l'auteur dans un croquis en juin 1900, soit plus de dix ans avant la rédaction de l'œuvre :




L'affranchissement intellectuel par rapport à la religion était donc au cœur de son projet. Ce n'est que deux ans plus tard qu'il s'est plongé dans l'affaire Dreyfus et qu'il a utilisé l'affaire comme exemple historique d'une manifestation de la raison, venant s'opposer à la foi. L'engagement dans l'affaire devint le symbole de l'affranchissement intellectuel et l'histoire est ici utilisée comme épisode, comme exemple dans l'évolution de son héros.

De même, la lutte entre l'école laïque et l'école religieuse est le véritable moteur et base initiale du projet d'écriture de *Vérité*. En effet, Zola ne souhaitait pas au départ transposer l'affaire Dreyfus, mais écrire un livre autour de la question de la séparation entre l'Eglise et l'Etat, alors au cœur des débats politiques, le combat entre l'école laïque et les congrégations. L'exemple de l'affaire Dreyfus ne s'est imposé à l'auteur que dans un second temps, en faisant donc de l'affaire Simon un moteur de l'intrigue permettant de mettre en scène la lutte entre Religion et science. On peut voir dans les ébauches de *Vérité* que l'affaire Dreyfus n'intervient que comme un exemple venant illustrer la question de l'éducation à l'encontre de la religion. Le défaut d'instruction est en effet à l'origine de son projet : « Je pars de cette idée que si les progrès humains sont si lents, c'est que la grande masse des

[872] R. Martin du Gard, lettre à Marcel de Coppet, 27 février 1910, *Journal*, t. I, p. 294.

hommes ne sait pas. » L'affaire n'est qu'un exemple de cette thèse à citer : il parle en effet de « l'exemple récent que nous a donné l'affaire Dreyfus »[873]. L'affaire Dreyfus ne joue donc qu'un rôle dans l'intrigue, le rôle de déclencheur qui mettra Marc au service de l'instruction : « Il faut qu'un grand exemple, comme celui de l'affaire Dreyfus, soit venu lui démontrer la nécessité de la vérité ».

Ainsi, ces œuvres mettent l'accent sur la réflexion humaine à l'origine de la création : chez Roger Martin du Gard, Zola ou Romain Rolland, il y a d'abord un parcours humain avant la réflexion politique sur l'affaire Dreyfus.

[873] Ebauche de « Vérité », Bibliothèque Nationale, Manuscrits, N.a.f. 10343, f°305, citée dans l'édition de *Vérité*, éd. Christian Pirot, préface d'A. Pagès, t. II, p. 339 349.

## B. La portée universelle des œuvres : Roger Martin du Gard et Romain Rolland

En subordonnant ainsi les références à l'affaire Dreyfus à une intrigue plus vaste laissant une large part au débat idéologique, les œuvres du corpus revendiquent ainsi une dimension universelle, dont l'affaire ne serait qu'un exemple.

Martin du Gard n'a donc eu recours à l'affaire que dans un second temps, comme un exemple venu illustrer le parcours humain de son héros. Ainsi, l'objet principal de l'œuvre n'était pas tant les particularités d'un moment historique que l'atemporalité d'une constante humaine. Le titre original *S'affranchir* souligne cet objet initial de l'œuvre : il s'agit de l'affranchissement intellectuel d'un homme qui perd sa foi, s'émancipe intellectuellement (se tourne vers la science, vers la vérité scientifique), puis retombe dans la foi à la fin de sa vie, imitant le schéma inévitable de la faiblesse humaine. Ce parcours permet à Roger Martin du Gard de parler du conflit atemporel entre la foi et la laïcité. C'est sous la pression de Gaston Gallimard et d'André Gide qu'il nomme son livre *Jean Barois*. Le recours à la forme infinitive du verbe « S'affranchir » révèle également le fait que l'intrigue se penche sur un problème universel dépassant le destin d'un individu.

Roger Martin du Gard souligne cette démarche dans une lettre à Pierre Margaritis du 3 septembre 1915 : « Je relis Barois. Où est l'œuvre d'art ? Où est ce petit quelque chose qui pourrait survivre à l'époque, être de tous les temps, émouvoir le cœur de tous les hommes ? Est-ce l'affaire Dreyfus ? […] Non. Ça c'est nourriture pour contemporains, pour les amateurs

d'actualités, ou bien, plus tard, pour quelques historiens curieux des choses mortes, périmées. Non. Si j'ai pu, par-ci par-là, atteindre par bribes à l'œuvre d'art, à l'œuvre éternelle, […] c'est quand j'ai mis aux prises un homme incroyant et une femme crédule, un père athée et une fille mystique »[874]. L'épisode de l'affaire Dreyfus, moment central de l'intrigue, n'est donc convoqué que pour illustrer le parcours intellectuel de Jean Barois.

Ainsi l'auteur fait référence à l'affaire non pour se pencher sur une problématique politique mais au contraire « il vient orienter ce matériel, infléchir l'Affaire, s'en servir comme de l'étape signifiante d'un itinéraire spirituel »[875].

La structure du roman souligne l'interpénétration constante entre l'individu et le destin collectif : on passe de Barois (le texte s'ouvre sur la jeunesse de Barois, en proie à des préoccupations sentimentales et spirituelles) au monde des hommes et des idéologies (c'est à dire, l'aventure de l'affaire Dreyfus et du *Semeur*), puis de retour à Barois (avec le retour à la religion). Cette structure se démarque en effet de celle du roman à thèse : en effet, en s'achevant sur la reconversion de Barois, le roman se centre sur le parcours de son héros et sur l'évolution de sa conscience avec ce que cela comporte d'incertitudes, de faiblesses et d'ambiguïtés[876]. Les titres utilisés, tels que « Le compromis symbolique » révèlent cette hésitation entre l'homme et les idées. Cette vision éthique de la politique a assurément conduit Roger Martin du Gard à terminer par le procès de Rennes la partie de son œuvre consacrée à l'Affaire, taisant ainsi les luttes ultérieures qui conduiront à la réhabilitation de 1906. Celle-ci est ignorée dans le chapitre évoquant le transfert des cendres au Panthéon, les amis de Jean Barois se contentent d'insister sur l'ambiguïté de la mesure de grâce dont avait bénéficié Dreyfus (voir supra.).

C'est donc un conflit individuel, mais ancré dans une époque qui est au cœur de *Jean Barois* : l'auteur orchestre la crise morale d'un individu avec la crise morale d'une génération entière. Il s'agit en effet de l'expérience de toute une génération, en proie à la lutte entre la science et la foi qui a caractérisé le contexte idéologique de l'Affaire Dreyfus. *Jean Barois* est donc aussi un roman historique, visant à décrire comment, à la fin du XIX^e^ siècle, le progrès des sciences et le développement du positivisme ont conduit des jeunes intellectuels à s'affranchir des croyances traditionnelles, notamment en matière religieuse. Le conflit d'idées dans *Jean Barois* prend des proportions héroïques : il oppose la justice conte les intérêts nationaux, met en scène l'opposition entre les pouvoirs temporels et la conscience

[874] *Journal*, t. I, p. 655.
[875] Eveline Méron, *art.cit*.
[876] Voir. R. Alluin, *op.cit*., p. 392.

individuelle, la lutte entre la religion et la libre-pensée, soulevant les questions du modernisme.

Le personnage de Luce est témoin de cette réflexion de l'auteur sur les liens entre le destin de l'homme et celui de la société. À travers Luce, Roger Martin du Gard pèse l'interdépendance entre les valeurs collectives et individuelles. Inspiré de Scheurer Kestner et de Bernard Lazare, Luce incarne le type de la grande conscience : « Le grand mal, c'est que le peuple français n'est pas un peuple moral […] parce que depuis des siècles, la politique et l'intérêt priment le droit. C'est une nouvelle éducation à faire » (*JB*, 369), explique-t-il. Luce replace chaque événement dans une évolution plus grande, comme simple étape, il considère par exemple que « le devoir strict de chaque génération est donc d'aller dans le sens de la vérité » (*JB*, 326). L'importance de l'époque se retrouve dans certaines de ses réflexions, telles que « Barois est, comme tant d'autres, une victime de notre époque » (*JB*, 483). Il se hisse au-dessus de l'intrigue immédiate pour proposer un regard plus général sur l'Histoire, l'affaire Dreyfus n'apparaissant que comme un passage dans le destin de l'humanité : pour lui, l'Affaire Dreyfus n'est « qu'un moment, de ce lent et merveilleux cheminement de l'humanité vers plus de bien » (*JB*, 325). Son engagement dans l'affaire Dreyfus se déploie dans un registre métaphysique, contrairement aux autres personnages dont la réflexion reste concentrée sur l'affaire elle-même. Ainsi, c'est au conformisme quasi religieux des foules antidreyfusardes que Luce opposait la Vérité ; c'est à l'enthousiasme quasi religieux des patriotes que Luce opposait les exigences de sa raison. Le personnage de Luce formule donc dans le roman la portée universelle et abstraite de l'intrigue et l'affaire Dreyfus n'intervient de ce fait, dans *Jean Barois*, que comme élément d'un parcours universel et humain.

Avant d'être un livre sur l'affaire, il s'agit donc d'un livre sur la vie d'un homme : Jean Barois n'est ni un symbole, ni un porte-parole au service des idées de l'auteur sur l'Affaire ; c'est l'Affaire qui est au service de l'analyse du héros. L'Histoire est ici réquisitionnée pour explorer les comportements d'un homme en conflit avec la religion de son enfance, comme l'auteur l'a lui-même précisé : il s'agit en effet d'« un livre qui ne cherche pas tant à prouver quoi que ce soit, qu'à prendre des êtres humains se débattant dans les ténèbres de leurs consciences, de leurs aspirations, de leurs besoins moraux »[877]. L'affaire a été liée intimement à l'ensemble de l'intrigue romanesque : elle a été découpée et éclairée, afin d'expliquer le personnage de Jean Barois. Cela a contraint le romancier à tout organiser

[877] Note de Roger Martin du Gard, BN, fonds RMG, vol.9, cité par R. Alluin, *op.cit.*, p. 347.

autour d'elle : il fallait que Barois vive cet épisode en homme mûr, rationnel : il avait 30 ans en 1896. Puis, il vieillit et faiblit, meurt à 51 ans en 1917, alors que Martin a écrit *Jean Barois* en 1913 : il n'évoque donc pas la première guerre mondiale ; Barois étant de ce fait à la fin de sa vie uniquement préoccupé de sa santé. L'auteur a donc utilisé un fait historique à des fins romanesques. L'affaire Dreyfus, moment capital du débat sur l'autorité, est ainsi présente dans treize chapitres précisément datés, soit environ un tiers du livre.

L'originalité de l'écriture permet la présence d'un double niveau abstrait et concret. En effet, le conflit d'idée est mis en scène à travers des personnages qui peuvent poser des questions abstraites de religion et de politique : celles-ci s'insèrent de ce fait dans l'angoisse psychologique d'une conscience individuelle. L'auteur parvient ainsi à dramatiser un conflit d'idées. Ce roman n'est ni un cas d'histoire, ni une œuvre de propagande : il s'agit pour l'auteur de refléter « des pensées abstraites qu'il faut transposer, morceler, transformer en actes, en gestes »[878].

L'écriture des *Loups* révèle le même souci de se détacher de l'affaire Dreyfus pour faire de son œuvre une illustration d'un conflit d'idée, et non la simple représentation d'un événement historique. Les remaniements successifs de sa pièce aboutissent d'ailleurs à une épuration progressive : l'éviction de tout vocabulaire ayant précisément trait à l'affaire contribue à valoriser la portée abstraite de la pièce au détriment de l'actualité politique. Le vocabulaire de l'affaire Dreyfus et les allusions trop directes à l'affaire, largement présents dans les premières versions de la pièce, ont été progressivement évincés. L'action a été transposée au moment de la Révolution française et tous les noms de personnages ont été changés : Picquart devint Teulier, Dreyfus, d'Oyron, Esterhazy devint Verrat (personnage amalgame, puisqu'il est le machinateur de l'affaire, c'est lui qui organise l'arrestation de d'Oyron).

La 1ère version intitulée *Le colonel Picquart*, conçue du 20 au 26 mars 1898 sous le coup du verdict prononcé contre Zola, est une réaction immédiate et authentique, qui exprime un sentiment profond à l'égard de la justice. Romain Rolland y introduit des références directes à l'Affaire et s'adonne à une véritable mise en scène partisane des faits. Il introduit aussi des scènes purement fictives pour étayer la thèse dreyfusarde, ainsi qu'un vocabulaire et des arguments d'ordre militaire évoquant le style des propos tenus pendant l'affaire. Les versions suivantes ainsi que la dernière version qui sera intitulée *Les Loups* seront

[878] R. Martin du Gard, lettre à Marcel Hébert, 12 juillet 1911, *Corr.gen*, I, p. 217.

débarrassées de toute référence directe à l'affaire, en faisant une pièce à portée universelle et non pas ancrée dans l'Histoire immédiate[879].

Plusieurs références à des épisodes précises de l'affaire ont ainsi été gommées. En effet, dans la première version, c'est à partir d'une lettre fabriquée par Verrat que d'Oryon sera condamné à mort, alors que la version définitive retient un nombre non spécifié de lettres dont l'origine reste inconnue prises sur le paysan. Ainsi, alors que dans précédente version, la culpabilité de Verrat ne fait aucun doute, la version définitive ne propose aucune interprétation des faits afin de pouvoir se concentrer sur le conflit idéologique. De même, la première version contenait une scène d'examen graphologique, faisant intervenir des experts en écriture : dans la première version, Teulier veut démontrer que la lettre est un « faux » conçu par Verrat et soumet des documents concrets à l'appréciation des officiers. Il leur montre les lettres et leur demande de comparer les écritures, alors que dans la version définitive (dans l'acte III), l'action n'est plus portée sur les lettres, mais sur l'attitude des officiers envers Teulier. Le texte initial a été retouché à deux reprises, le 29 mars puis le 16 avril. Lors des modifications datant du 16 avril, l'auteur a modifié essentiellement l'acte III, contenant la tentative de dénonciation de l'erreur judiciaire par Teulier, affirmant l'innocence de d'Oyron, dans une transposition du procès Zola. Il pousse alors plus loin son élimination du discours militaire et étoffe le débat des officiers afin de l'humaniser. Il élimine le style évocateur du procès militaire, ainsi que les expressions concrètes trop directement liées à l'affaire : il s'agit de tout ce qui a trait à l'examen d'écriture (« similitude de l'écriture. », « encre, papier »), aux institutions militaires (« le service de contre espionnage », le « conseil de guerre », les « membres de ce conseil »), à une terminologie juridique très présente dans l'affaire (le « jugement régulièrement porté », « illégale », « procès », « l'erreur du jugement », « preuves nouvelles », « document », « casser la sentence », « faits nouveaux »), ainsi qu'aux faits précis de l'affaire (« la lettre est fausse » devient « calomnies pour le perdre »). De même, il remplace « le commandant Verrat » par « Verrat ». Romain Rolland démilitarise ainsi le style pour se détacher de l'Affaire Dreyfus.

Il a une volonté de donner à sa pièce une dimension universelle : avant de le porter à la scène, toutes ses retouches sont dictées par la crainte de voir son œuvre détournée politiquement. Il veut à la fois doter son œuvre d'une signification historique et politique tout en craignant que son aspect politique n'assujettisse sa pièce à l'actualité : sa correspondance avec Lugné-Poe témoigne des hésitations de l'auteur, entre désir d'être au cœur de l'actualité

[879] Voir à ce sujet la thèse d'Antoinette Blum, « Romain Rolland, *Les Loups* et L'Affaire Dreyfus », Ph. Dissertation, Yale University, mai 1977, chp. VI.

et celui de s'élever hors de la sphère politique. Il veut ainsi que celui-ci fasse ressortir 'l'actualité » de sa pièce[880], alors qu'un mois plus tard, il se contredit et lui recommande de dégager la « partie *idéaliste* du drame, foi révolutionnaire, foi patriotique, foi dans la justice »[881], et de donner « une sorte de lyrisme » à cette époque révolutionnaire. C'est au nom d'un absolu qu'il refuse toute alliance politique : « C'est cette unité indestructible qu'il m'importe de saisir… je ne défends pas une thèse ou un idéal : je défends l'idéal commun, le Dieu invisible » et soutien « je voudrais que ma pièce restât indépendante de la lutte où elle tombe, qu'elle n'eût pas l'air de l'instrument d'un parti »[882].

Au-delà du vocabulaire militaire et judiciaire remanié, Romain Rolland tente de donner à sa pièce une dimension universelle à travers ses personnages, ne devant plus tant représenter directement Dreyfus ou Picquart mais acquérir une grandeur dramatique. En effet, il humanise les personnages, personnalise le débat, évoque souffrances des deux personnages. Il gomme le trop militaire pour laisser place à des passages qui donnent une certaine ampleur et rend les représentants de la patrie plus vivants.

À la fin de l'acte II, l'auteur met ainsi en scène le rapport entre l'affaire et une souffrance morale, profonde à travers un envolée lyrique du discours antidreyfusard :

> Quesnel : Que m'importe ta conscience ? Il s'agit de sauver la patrie, et tu penses à toi-même, à tes insomnies, à tes souffrances morales, à je ne sais quelles inquiétudes ! (…) Souffre en silence, malheureux, mais épargne la patrie ! Ne lui avons-nous pas fait le sacrifice de tout ? Nos biens, nos santés, nos vies, nos affections, n'avons-nous pas tout jeté dans le gouffre, comme Décius ? Si la patrie l'exige, jettes-y ta conscience, et jette-toi toi-même ! (*LL*, 73)

Romain Rolland déplore ainsi l'échec final de sa pièce à projeter surtout une dimension atemporelle. En effet, la critique a uniquement reçu la pièce en fonction de l'actualité politique :

> C'est une chose incroyable comme il est difficile de se faire comprendre des hommes, dès qu'on tâche de s'élever un peu au-dessus de leurs passions. Pas un qui ait été capable (en dehors de mes amis intimes) de chercher dans ma pièce autre chose que des portraits d'aujourd'hui et des allusions contemporaines. Pas un qui soit allé, au travers des personnages,

[880] R. Rolland et Lugné-Poe, *Correspondance, 1894-1901*, p. 89.
[881] 8 mai 1898, *Ibid*., p. 111.
[882] 14 mai 1898, *Ibid*., p. 116.

> jusqu'aux idées mises en présence et en lutte, à la façon cornélienne. Pas un même qui se soit aperçu de la vie historique et réelle, indépendante de notre époque, des héros que j'ai dépeints[883].

La portée idéologique universelle de l'affaire Dreyfus apparaît enfin derrière le rapprochement entre Maumort et Romain Rolland. En effet, alors que l'expérience dreyfusarde de Maumort est donnée à lire, comme dans *Jean Barois*, comme une aventure morale, Martin du Gard place l'action de son héros dans l'héritage de la pensée de Rolland, lorsqu'il rapproche explicitement sa position dans l'affaire de *Au-dessus de la mêlée* (*Maum*, 659 et ss.). En effet, l'expérience de Romain Rolland dans *Au-dessus de la mêlée* devient exemplaire du doute : sa prise de conscience, l'examen raisonné, le désir d'objectivité et la volonté de s'élever au-dessus des fanatismes furieux sont repris dans la fiction à travers l'expérience que fait Maumort de l'affaire Dreyfus. Dans *Jean Barois* et dans *Maumort*, l'expérience de l'affaire Dreyfus est ainsi avant tout une expérience humaine, qui permet une prise de conscience et une évolution. Notons à ce titre l'étape décisive que constitue l'affaire dans l'évolution de Maumort : dans les dossiers préparatoires », Martin du Gard note « L'affaire Dreyfus, *le grand drame moral, la coupure*. Tout à coup, le soldat a douté de ses chefs, de leur droiture, de leur intelligence. Et il a douté de l'armée. Sa patrie, il a compris qu'elle était représentée par la justice plutôt que par l'armée. Changement total. L'homme obéissant, discipliné, fondu dans la collectivité est redevenu un *individu* affranchi, n'obéissant plus qu'à sa raison. Il a eu *deux vies de soldat*, entièrement différentes d'esprit : de 89 à 97 ; de 1900 à 1920. » (*Maum*, 568) Ainsi, Martin du Gard reprend ici le terme « affranchi » qui avait été central à la genèse de *Jean Barois*. Dans ces deux romans, écrits à plus de trente ans d'intervalle, la reprise de ce terme souligne la valeur symbolique que Martin du Gard attribue à l'affaire Dreyfus : il s'agit bien de l'épreuve initiatique de la raison, du passage de l'homme « enchaîné » (par le joug religieux, dans *Jean Barois* ; et militaire, dans *Maumort*) à l'homme libre. L'indépendance d'esprit affichée par Romain Rolland acquiert à ce titre une valeur formatrice dans le parcours de la raison chez Martin du Gard. Notons à ce titre un hommage que ce dernier avait rendu à son aîné dans une lettre à Jean-Richard Bloch : « Il est le seul écrivain de notre époque dont la voix ait été pour moi éducatrice, au sens où l'ont été certaines voix du passé, Montaigne, Rousseau, et surtout deux grandes voix contemporaines, aujourd'hui éteintes : Tolstoï et Ibsen. »[884]

---

[883] Lettre à Malwida von Meysenbug, 22 mai 1898, *CCR* n°1, p. 229.
[884] *Correspondance générale*, t. I, p. 252–253.

Correspondance, donc, entre ces discours croisés : Maumort s'insurge contre les autorités militaires, rapproche l'idéal dreyfusard de prises de positions qui sont de vingt ans postérieures aux événements de l'affaire. La position de Romain Rolland pendant la première guerre mondiale se fond ainsi dans le discours idéologique dreyfusard, il s'agit de la même suprématie de la raison affirmée contre la barbarie. On voit ici la superposition des discours et des époques : ce faisant, Martin du Gard donne au combat pour l'indépendance du jugement une universalité et l'érige aux dimensions d'un combat atemporel. Pour Martin du Gard en effet, il existe une réelle continuité idéologique entre l'affaire Dreyfus et les événements politiques majeurs du XX^e^ siècle et il ne cessera de rappeler, dans sa correspondance, les liens qui existent entre ces différentes manifestations d'un même aveuglement. C'est ainsi qu'il comparait en 1934 la situation avec les « passions mises en effervescence au moment de l'Affaire Dreyfus » : « Les passions sont toujours les mêmes. Et nos ennemis aussi. Nous avons devant nous, en 1934, les mêmes spectres ; il faut les connaître et les démasquer »[885] ou encore « je crois sentir monter en Europe l'atmosphère de l'Affaire Dreyfus. »[886]

Ainsi, à travers ces deux écrivains, l'expérience morale de l'affaire devient un combat atemporel : alors que Romain Rolland, marqué par un désir d'indépendance de l'esprit, s'élève au-dessus de l'exemple particulier de l'affaire, Martin du Gard érige cette même volonté d'indépendance désormais incarnée par Romain Rolland au rang de leçon de l'Histoire.

---

[885] *Correspondance générale*, t. VI, p. 239.
[886] *Ibid*., p. 554.

# C. Dans le prolongement des débats

Dans les œuvres qui se penchent sur l'affaire, la représentation de celle-ci intervient dans un cadre idéologique préexistant. Les œuvres de l'affaire Dreyfus sont largement imprégnées des termes du débat qui ont submergé les articles du combat pendant les événements. Cette influence se fait ressentir jusque dans le recours à un vocabulaire idéologique caractéristique des discours dreyfusards et antidreyfusards. Les œuvres de l'affaire Dreyfus viennent ainsi prolonger les prises de positions idéologiques qui ont motivé l'engagement des écrivains pendant l'affaire. En effet, les représentations de l'affaire s'inscrivent dans un discours, articulant la fiction et les valeurs fondamentales chères à l'auteur. Ainsi, chaque auteur et chaque œuvre utilisent l'exemple de l'affaire Dreyfus pour lui donner un sens et une interprétation particulière, l'inscrivant de manière différente dans le débat axiologique. Plusieurs prises de position fondamentales peuvent ainsi être identifiées, dans l'héritage direct et limpide des valeurs idéologiques dreyfusardes. Notons ici que le discours idéologique sous-jacent à la fiction disparaît complètement de *A la Recherche du temps perdu*. *Jean Barois* ressuscite l'affaire dans une perspective purement idéologique, *l'Ile des Pingouins* en rappelle le souvenir à travers une réécriture caricaturale, mais c'est dans les œuvres écrites pendant ou immédiatement après l'affaire que le débat polémique et axiologique qui a animé l'affrontement autour du cas de Dreyfus occupe le devant de la scène.

## 1. Du dreyfusisme à l'anticléricalisme

On peut dans un premier temps regrouper *Vérité*, le *Journal d'une femme de chambre*, *Jean Barois* et *Histoire contemporaine* derrière l'utilisation de l'exemple de l'affaire Dreyfus dans un conflit d'ordre religieux.

Alors que l'opposition entre les valeurs rationnelles et religieuses sont au cœur de la structure de *Jean Barois*, comme on l'a évoqué précédemment, Zola établit dans *Vérité* une équivalence directe entre le combat contre l'Eglise et celui contre les autorités qui refusaient de reconnaître l'innocence de Dreyfus. En reprenant ce qui fut le leitmotiv fondamental des dreyfusards, la continuité entre les débats de l'affaire Dreyfus et *Vérité* de Zola est à elle seule incarnée par le titre du roman[887]. Le parallèle entre les débats autour de l'affaire et ce roman se poursuivent dans le combat entre la science et la religion, présent dans les articles de l'affaire et fondamental à l'intrigue de *Vérité*. Pris en charge par le narrateur, il s'agit d'une idée donnée parfois comme vérité fondamentale et indiscutable, par le biais d'un énoncé gnomique : « Toute vérité révélée est un mensonge, la vérité expérimentale est seule vraie, une et entière, éternelle. Et de là venait la nécessité première d'opposer au catéchisme catholique le catéchisme scientifique, le monde et l'homme expliqués par la science, rétablis en leur réalité vivante, en leur marche vers un continuel avenir, de plus en plus parfait » (*V*, 212).

À travers la lutte contre l'Eglise, l'auteur cristallise l'ensemble de la lutte des dreyfusards. Une digression assimile l'Eglise à tous les aspects du discours nationaliste pendant l'affaire :

> Et elle [l'Eglise] se pénétrait ainsi peu à peu de militarisme, de nationalisme, d'antisémitisme, de toutes les formes hypocrites sous lesquelles cheminait le cléricalisme envahisseur. L'armée était simplement l'affirmation de la force brutale, consacrant les vols séculaires, le mur inexpugnable de baïonnettes, derrière lequel la propriété et le capital digéraient en paix. La nation, la patrie était l'ensemble des abus et des iniquités auquel on ne pouvait toucher sans crime, le monstrueux édifice social dont il était défendu de changer une

[887] Sur la question de la vérité dans les œuvres de l'affaire Dreyfus, voir E. Barilier, *op.cit*.

> simple poutre, dans la terreur d'un écroulement total. Les juifs, comme au moyen âge, servaient de prétexte à réchauffer les croyances tièdes, monstrueuse exploitation d'une haine ancestrale, semence atroce de guerre civile. […] C'était l'esprit de la Révolution qu'il fallait tuer. (*V*, 249)

Ainsi, le rapport à l'Eglise dans *Vérité* est assimilable à celui qui a fait l'objet du combat pour Dreyfus. Zola fait preuve de la même verve et de la même combativité guerrière verbale face à l'Eglise que face aux pouvoirs qui refusaient de reconnaître l'innocence de Dreyfus. De ce fait, Zola présente la lutte à mener contre l'Eglise comme une véritable guerre : « Marc vit tout de suite de dresser l'ennemie, la faiseuse d'ignorance et de mort, l'Eglise » (*V*, 178). Il oppose ainsi dans son roman l'Eglise à « l'esprit de la Révolution », reprenant de ce fait un topos du discours dreyfusard : « Et c'est la France d'aujourd'hui que dévaste et que ruine la guerre faite chez elle par l'Eglise à la Révolution, à l'esprit de liberté et de justice, guerre exterminatrice sans pitié ni trêve, l'Eglise ayant bien compris que si elle ne tue pas la Révolution, la Révolution la tuera » (*V*, 187-188).

Notons ici la limpidité du discours idéologique dans ce roman, portée à la fois par la structure narrative et par un triple discours qui se superpose peu à peu : celui du héros, du narrateur et de l'auteur. C'est le succès de l'action de Marc qui illustre la thèse de l'auteur dans la mesure où il s'agit d'un récit de type « antagonique », opposant les forces de l'Eglise à celles de la Vérité, incarnées par Marc. Le personnage du héros se fond d'autant plus dans l'abstraction qu'il est désincarné au profit de sa lutte : entièrement dévoué à une cause qui le dépasse, il ne se bat pas pour affirmer sa supériorité mais pour la vérité, pour une valeur transcendante et absolue dans une guerre à valeur morale.

L'idéologie sous-jacente devient par ailleurs omniprésente à travers la superposition des discours du héros, du narrateur et de l'auteur. En effet, la fiction est ponctuée par les réflexions du héros et du narrateur qui se confondent progressivement, ce qui donne à cette rhétorique particulière une dimension pédagogique et démonstrative. Ce discours ressassé tout au long de l'œuvre, reprenant les thèmes de l'égarement de l'opinion et du rôle de l'instituteur, accompagne l'évolution de l'intrigue, liant étroitement et constamment le discours et l'action. Ainsi, la rhétorique épique du roman à thèse présente dans *Vérité*, faite de répétitions et de digressions, crée une chambre d'échos dans laquelle la voix de l'auteur ne cesse de retentir, imprégnant l'ensemble de l'œuvre. Ces éléments se rassemblent dans le mécanisme du roman à thèse : l'idéologie fait irruption dans le romanesque, aucun doute ni

nuance ne subsistent quant à l'idéologie sous-jacente à l'œuvre et les personnages ne sont plus que l'incarnation d'une idée, où le texte se fait discours[888].

Contrairement à *Vérité* et à *Jean Barois* qui illustrent par la structure narrative du récit l'opposition entre science et religion, le *Journal d'une femme de chambre* et *Histoire contemporaine* ciblent la question religieuse par le biais de la représentation discursive : en effet, ce sont les discours des personnages antidreyfusards qui évoquent le lien entre le parti antirévisionniste et les valeurs religieuses et qui portent implicitement le jugement dépréciatif de l'auteur sur l'Eglise. On retrouve ainsi dans *Journal d'une femme de chambre* la même dévalorisation fondamentale de la religion et de la société religieuse. Mirbeau dénonce par le biais de Joseph le rôle qu'a joué l'Eglise dans l'affaire et la complicité avec le pouvoir. Joseph était ainsi payé par des prêtres pour distribuer des tracts antidreyfusards : « Quelques chansons, quelques images… et des brochures contre les juifs…qu'on distribue pour la propagande…Je me suis arrangé avec les messieurs prêtres…je travaille pour eux, quoi ! C'est dans mes idées, bien sûr… Faut dire aussi que c'est bien payé… » (*JFC*, 512)

De même, les religieux sont les portes parole de la pensée antidreyfusarde, rejetant en bloc le discours scientiste et les philosophes des lumières. Mirbeau souligne d'ailleurs avec humour la place des écrivains contemporains de l'affaire, opposant Anatole France à Bourget dans une discussion avec un aumônier :

> Ce qu'il ne faut pas lire, ce sont les livres impies, les livres contre la religion… Tenez, par exemple, Voltaire !… Ça, jamais…ne lisez jamais du Voltaire… c'est un péché mortel… ni du Renan… ni de l'Anatole France… Voilà qui est dangereux !
>
> - Et Paul Bourget, mon père ?…
>
> Paul Bourget ?… Paul Bourget… il entre dans la bonne voie… je ne dis pas non […] Huysmans, tenez… c'est raide…ah ! sapristi, c'est très raide…mais orthodoxe !… (*JFC*, 562)

Anatole France place également dans la bouche de l'abbé Guitrel les topoi du discours antidreyfusard qui assimile les juifs aux ennemis de la France par opposition au catholicisme. Dans une conversation entre l'abbé Guitrel et le duc de Brécé, l'abbé ajoute « On ne saurait

---

[888] Voir à ce titre l'ouvrage de R. S. Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive* ; G. Idt, « La « littérature engagée », Manifeste Permanent », *Littérature* n°39, octobre 1980, p. 61-71 ainsi que l'article de C. Charle, « La lutte des classes en littérature : "L'Etape" de Paul Bourget et "Vérité" d'Emile Zola », (*Les écrivains et l'affaire* Dreyfus, p. ?) et E. Cosset, "*Les Quatre Evangiles" d'Émile Zola: espace, temps, personnages*.

être un bon Français sans être un bon chrétien » (*AA*, 11). Le magistrat répond également en fonction du discours idéologique dreyfusard, qui opposait le progrès incarné par la science et les ténèbres obscurantistes du Moyen-âge : « À mesure que se développe à nos yeux l'expérience de l'histoire, nous découvrons que le XVIII^e^ siècle est une vaste erreur de l'esprit humain, et que la vérité sociale, comme la vérité religieuse, se trouve toute entière dans la tradition du Moyen Âge » (*AA*, 13). En prenant comme référence de civilisation le Moyen-âge, Anatole France joue avec les codes idéologiques de l'époque : l'opinion du magistrat est d'emblée dévalorisée par cette référence, assimilée à une version simplifiée et caricaturale du discours antidreyfusard, impossible à considérer sérieusement par le lecteur à moins de renier l'héritage des Lumières.

Ces deux derniers exemples soulignent l'un des procédés constants de l'expression des idées de l'auteur dans le mode de la représentation discursive : les personnages antidreyfusards sont des types dont l'un des rôles fondamentaux est de véhiculer le discours idéologique du camp adverse de manière souvent caricaturale et toujours dévalorisée. En faisant intervenir ces figures typiques, les auteurs, ici France et Mirbeau, se servent de leurs discours pour fustiger tour à tour le rôle de l'Eglise, son obscurantisme et sa faillite. L'auteur se désolidarise de ces propos par le biais de la connotation négative de ces personnages : Joseph, dans *le Journal d'une femme de chambre* est donné à voir comme l'antidreyfusard type, violent et rustre alors que chez France, c'est la simplicité naïve et grossière des propos de l'abbé, du duc et du magistrat qui suggère le regard ironique de l'auteur. Ici apparaît l'un des aspects fondamentaux du procédé de la représentation discursive : l'affaire est donnée à lire comme objet social et c'est la manière dont certains personnages identifiés comme antidreyfusards en parlent qui révèle par antiphrase le discours de l'auteur.

## 2. Contre la Justice

L'un des principaux axes du combat dreyfusard trouve de larges échos dans les œuvres de l'affaire : la défense d'une Justice universelle, dans la perspective des Droits de l'Homme, qui vient s'articuler avec la critique des institutions judiciaires et de l'injustice. Ceci pose la question de la représentation du thème de la Justice dans les œuvres qui se penchent sur

l'affaire Dreyfus. En effet, comment ce thème central a-t-il été évoqué ? De la question de l'erreur judiciaire à celle des Droits de l'Homme et à la critique de la justice militaire, quel discours sur la justice se dessine derrière ces œuvres ?

Le thème de la justice y occupe une place centrale : les scènes de procès, devenues un véritable topos de la littérature dreyfusarde, se multiplient : elles constituent le nœud de la structure dans les deux transpositions métaphoriques, *L'Affaire Crainquebille* et *la Vache Tachetée*, elle est au cœur des deux œuvres théâtrales retenues, *les Loups* et *L'Ile du Diable. Pièce secrète en 3 ans et plusieurs tableaux* de Jarry et est l'épisode central de la reconstitution de l'affaire Dreyfus dans *Jean Santeuil*. Au-delà des allusions au procès Zola, les scènes de procès permettent aux auteurs de mettre en scène leurs réflexions, leurs critiques ou encore leur vision des institutions et des mécanismes judiciaires, au delà du cas particulier de l'affaire Dreyfus.

Même si Romain Rolland ne s'est pas engagé dans l'Affaire Dreyfus, notons cependant que la seule prise de position claire que l'on peut déceler dans sa pièce *les Loups* concerne l'illégalité de la condamnation du « traître ». En effet, alors qu'il refusait de se prononcer pour le camp dreyfusard ou antidreyfusard, l'irrégularité du procès était pour lui une évidence : « Coupable ou non, la façon dont il a été jugé est monstrueuse », écrivait-il à Malwida Von Meysenbug en novembre 1897[889]. Cette conviction transparaît clairement dans sa pièce : en effet, alors qu'il a voulu y donner « autant de poids au parti de la Justice qu'à celui de la Patrie », la question de la mise en accusation machinée par Verrat ne fait aucun doute : c'est lui qui détient les preuves de l'innocence du traître et qui fait exécuter d'Oyron (Acte III, sc.1, *LL* 78-79 et 91).

Dans le genre dramatique, la scène du procès est un schéma porteur : la mise en accusation permet de mettre en scène le conflit, de faire éclater l'injustice, de résumer les enjeux et d'articuler l'expression des forces antagonistes. Romain Rolland transpose dans le cadre de cette erreur judicaire avérée un débat fidèle aux discours idéologiques des deux camps : dans *Les Loups*, le langage est largement emprunt d'un discours idéologique qui dépasse le cadre strict de l'affaire judiciaire, prolongeant de ce fait l'élargissement du débat mené pendant les événements. En effet, l'auteur a volontairement remplacé le vocabulaire lié uniquement aux éléments judiciaires et militaires de l'affaire au profit d'un vocabulaire plus abstrait et plus proche du débat idéologique. Ces remaniements obéissent à une volonté de se

[889] *CRR* n°1, p. 212.

hisser au-dessus de l'histoire contemporaine (au-dessus de la mêlée, pour reprendre une formule célèbre attaché à la figure de Romain Rolland), pour en faire l'illustration d'un conflit d'idées, de glisser dans des questions de principes, maniant les notions abstraites de justice et de patrie : « La question qui se pose dans *Les Loups*, est plus tragique et plus haute que le sort d'un homme condamné pour un crime douteux, - si douloureux que cela puisse être. Il s'agit de la lutte engagée aujourd'hui entre la Justice et la Patrie. Dans cette misère publique, toute misère individuelle se noie. »[890]

La pièce puise donc dans le vocabulaire idéologique de l'affaire, élevant la question de l'erreur judiciaire à celle d'un conflit de valeurs. Ainsi, le débat d'idées entre Quesnel et Teulier reprend textuellement le conflit des dreyfusards et antidreyfusards autour de l'amour de la patrie et de la justice : « Quesnel, J'aime mieux ma patrie que la justice. Teulier : « Sépares-tu l'une de l'autre ? Ah ! ça, pourquoi crois-tu que nous nous faisons casser la tête ici ? Est-ce pour l'ambition de quelques Jacobins ? C'est pour la justice, Quesnel, que la nation s'est levée en armes » (*LL*, 69). De même, Teulier reprend le fond idéologique dreyfusard pour justifier sa démarche : « J'ai ce principe à la fois scientifique et républicain, de ne rien admettre sans examen, et de ne croire que ce que ma raison me donne comme évident » (*LL*, 81). Ses adversaires s'opposant à ses raisons sur le même terrain : un officier proclame ainsi « Nous en avons assez des scientistes », reprenant le vocabulaire de la fin du XIX^e^ siècle, propre à l'affaire Dreyfus. Par ailleurs, le sous-titre donné à la pièce, *Homo homini lupus* reflète la dimension atemporelle de la portée de la pièce. De la proximité avec l'affaire, il ne restera à la pièce que le recours au débat idéologique qui a marqué les articles de l'affaire.

Le contexte de la Révolution française choisi comme cadre de la pièce est également significatif : en effet, les topoï idéologiques du discours dreyfusard sont largement emprunts des valeurs de la « Révolution ». Ainsi, le débat d'idées convoqué par les personnages des *Loups* reflète directement le débat des intellectuels dreyfusards et la position personnelle de Romain Rolland devant la question de l'erreur judiciaire : le cas individuel s'efface derrière le conflit d'idée et l'injustice se fond dans un combat idéologique plus vaste.

Autre texte écrit au cœur des événements, *Jean Santeuil* permet à Proust d'insérer au cœur de sa représentation de l'affaire Dreyfus une vision de la Justice beaucoup plus littéraire qu'historique, dans laquelle chaque parole du procès est noyée dans le commentaire. On peut

---

[890] *CRR* n°7, p. 312.

citer à ce titre l'ouverture du chapitre « Autour de l'Affaire » qui, se livrant à une description des magistrats immobiles, nous mène vers des considérations loin du portrait acerbe de la justice brossé par France dans *L'affaire Crainquebille* :

> Coiffés de hautes toques, vêtus de la toge, de figures particulières, immobiles comme si, portraits d'anciens magistrats où on les voit dans le costume traditionnel, avec la figure qu'ils eurent de leur temps, ne bougeant pas, ils étaient l'ornement de cette salle de Palais de Justice, écoutant des dépositions. […] Leur coiffure bizarre abritait une tête spéciale où la plus vive puissance de l'intelligence prend une forme si particulière qu'à l'expression d'un jugement littéraire ou artistique, […] l'artiste le plus disposé à goûter une intelligence différente de soi, ne l'aurait sans doute pas reconnue. […] Tous réunis, les plus vieux paraissant dormir et montrant tout d'un coup par un mot dit à mi-voix qu'ils étaient réveillés – car devant ces vieilles gens qui écoutent, nous sommes souvent comme devant ces phoques à tête blanche, à petits yeux usés en cage, dont nous ne connaissons pas les habitudes, et dont nous nous demandons s'ils dorment quand ils sont immobiles – ils essayaient d'extraire de tous les faits qu'ils recueillaient, la vérité. (*JS*, 562)

Ce portrait des magistrats esquissé ici par Proust se démarque à la fois de la critique polémique formulée par des auteurs tels que France ou Mirbeau et des représentations habituelles d'un corps de magistrature incarnant la plus haute dignité. En effet, les magistrats sont transformés par l'auteur en créatures infra-humaines : à mi-chemin entre la statue (ils sont des « portraits », des « ornements » et sont caractérisés par leur immobilité), le déguisement (ils ne sont en effet décrits physiquement qu'à travers leurs attributs vestimentaires. Notons le registre du costume théâtral : « leur coiffure bizarre », « coiffés », « vêtus », « costume traditionnel ») et l'animal (« ces phoques à tête blanche »), ils font figure d'êtres hybrides, presque monstrueux, dont l'aspect étrange est renforcé par leur attitude entre veille et sommeil, sans que l'on puisse deviner ou trancher ce qu'il en est. Ainsi, Proust fige ces magistrats hors de la vie et du temps et la vision de la Justice qui émane de ce témoignage est celle d'une institution atemporelle. Mais c'est la chute de ce long portrait qui prend ici une valeur réflexive dans le contexte particulier de l'affaire Dreyfus. En effet, Proust termine cette longue évocation de ces magistrats devenus créatures étranges par le maître mot du combat dreyfusard, « vérité » : il rappelle que l'objet de la lutte acharnée des défenseurs de la justice se trouve dans les mains de ces êtres insaisissables, suspendu à leur regard immobile.

Proust posera sur la caste militaire le même regard démystificateur pourtant dénué de toute charge polémique. En effet, dans *Jean Santeuil*, Proust convoque la vision sacralisée des

généraux de « l'arche sainte » véhiculée par la presse antidreyfusarde pour mieux la détourner, empruntant discrètement aux images caricaturales de l'époque leur système de représentation : comme l'a souligné T.–V. Ton-That, la « chose auguste et sacrée » qu'est le général de Boisdeffre bascule dans le registre de la caricature[891]. Ainsi, tout en concentrant sur le général de Boisdeffre la tension et la puissance symbolique des audiences du procès Zola, Proust oppose à la fascination du symbole militaire un regard démystificateur, lui prêtant une allure saccadée et mécanique, un grossissement du détail vestimentaire (« le très long chapeau haut de forme », « l'énorme chapeau haute forme incliné sur la tête », insistant sur le tic des yeux, signalé neuf fois ou la raideur de la jambe soulignée à quatre reprise, sur la rougeur de son visage révélée par la métaphore végétale (« une sorte de fine lèpre rouge et violacée comme [celle] dont la vigne vierge ou certaines mousses revêtent les murs à l'automne »).

Ainsi, utilisant les armes de la caricature pour mieux démystifier un type de représentation figé propre à l'affaire, Proust montre sa maîtrise des codes littéraires de l'affaire en brouillant les cartes de la représentation.

À côté du traitement qui lui est réservé dans *les Loups* et dans *Jean Santeuil*, le thème de la justice occupe une place centrale chez Anatole France ainsi que dans la pièce satirique d'Alfred Jarry. Notons à cet égard l'un des procédés qui deviendra sous la plume des écrivains une véritable arme de combat en ce qui concerne tout particulièrement la critique des institutions judiciaires et celle des autorités militaires : l'humour.

Sans être détournée dans sa dimension politique, l'affaire Dreyfus dans son ensemble est tournée en dérision sous la plume de Jarry. Elle est en effet donnée à lire comme une farce à échelle humaine où tous les personnages et les événements sont frappés de ridicule. S'il est impossible de lire un discours politique précis derrière la reconstruction de l'affaire par Jarry dans *L'Ile du Diable*. *Pièce secrète en 3 ans et plusieurs tableaux*, la transposition des personnages, des événements dans le registre de la farce participe à la démystification et à la dérision de la justice, qui plus est de la justice militaire. En effet, les mécanismes de la transposition s'inscrivent dans l'esthétique de l'auteur : Jarry mélange ainsi à son gré les personnages de fiction transposés, les personnages historiques et les figures allégoriques à dimension comique, telle que la Conscience, bien malmenée pendant l'affaire ; il réécrit les

[891] Voir T.-V Ton-That, art.cit., p. 159-161.

grandes lignes de l'affaire dans le registre du burlesque tout en réduisant la marche de la Justice à l'expression de l'arbitraire et de l'absurde. Tout cela ne signifie guère plus que l'expression de son antimilitarisme, la reconstruction d'un monde de pantins qui « ne signifie rien ».

Il y déploie un humour de pure caricature, tournant en ridicule les discours militaristes et mettant en scène une pratique absurde de la justice (digne d'Ubu roi). Jarry y transpose ainsi les faits principaux de l'affaire (tels que la cérémonie de la dégradation, l'allusion au « faux », devenu ici une pelure d'oignon, les protestations d'innocence du capitaine), fait intervenir certains personnages historiques tout en caricaturant leur rôle (tels Bertillon ou du Paty de Clam) alors que d'autres noms sont modifiés, tels que celui de Walsin Esterhazy devenu ici Malsain Athalie-Afrique. Les références explicites et facilement déchiffrables sont réduites à une dimension ridicule et burlesque qui ne laisse aucune place à la critique sérieuse. Il reprend donc les faits connus de l'affaire pour les intégrer dans la farce : ainsi, l'expertise du palotin Bertillon devient dérisoire alors qu'il mesure la trace des pas du capitaine Bordure (Dreyfus) sur les dalles de marbre du cabinet, le crime consiste ici à vendre « la Pologne pour boire », la preuve de la culpabilité est trouvée sur pelure d'oignon, la cérémonie de la dégradation se déroule à huis-clos sans pour autant parvenir à se débarrasser de la Conscience (« C'est à huis clos, mais en sa présence redoutable que nous allons vous ôter ces boutons du corps, insignes flatteurs de votre grade à la tête de nos estafiers », *ID*, 547) et la sentence du condamné, exécutée par le palotin Clam, devient « torsion du nez, arrachement de la cervelle par les talons, enfoncement du petit bout de bois dans les oneilles » (*ID*, 548).

La farce s'achève sur une fanfare antidreyfusarde dans laquelle les personnalités militaires et littéraires chantent à l'unisson et battent avec les sabres la mesure sur les têtes des personnalités dreyfusardes : « Soldats, sabre au clair ! Chefs des chœurs, Humbert, Meyer, Bec ; Méline, Zurlinden, Mercier, Drumont, Pellieux, Gonse, Judet, Xau, Barrès, Gyp, et vous, guerrier chef de notre musique, battez tous la mesure avec vos sabres dans le peuple et spécialement sur les têtes de MM.Clemenceau, Gohier, Quillard, Pressensé, Rochevoort, Anatole France, que l'on entonne bien la chanson du Décervelage » (*ID*, 551).

Si cette farce n'engage pas le discours polémique de l'auteur, elle lui permet néanmoins d'écorcher à souhait la justice militaire. C'est ainsi que la Justice n'est que mascarade : « Justice est faite ! Le capitaine était bien coupable, puisque le Père Ubu, en son omniscience, l'a décervelé » (*ID*, 549) et que le culte de l'armée professé par les antidreyfusards est tourné en ridicule : « Ha, messieurs, nous aimons l'armée, il n'est rien que nous ne fassions pour elle. Notre peuple n'aime peut-être pas beaucoup les militaires, mais à

notre exemple il se bat volontiers contre tout le monde. Cela fait aller le commerce, et principalement notre commerce de nos impôts. Réjouissons-nous, messieurs, du triomphe de la vérité et de la lumière. Tudez, décervelez, coupez les oneilles ! » (*ID*, 550)

Sans assigner à cette farce une quelconque visée idéologique, la dérision est néanmoins iconoclaste et vient bruyamment rompre avec le respect sacralisé de l'institution militaire et de « la chose jugée ». Notons enfin qu'en écorchant ainsi la justice militaire dans un procédé de réécriture humoristique, la démarche de Jarry peut être rapprochée de celle d'Anatole France, auquel Jarry glisse un discret éloge : celui-ci selon les mots du père Ubu « fait des choses merveilleuses et dreyfuse dans un journal antidreyfusard »(*ID*, 557)[892].

France déclinera dans plusieurs textes sa critique de la justice pendant l'affaire Dreyfus sur le ton de l'humour, notamment par le biais de la transposition allégorique et métaphorique. *L'Ile des Pingouins* n'est pas seulement une dérision, c'est un essai d'histoire : Anatole France propose une interprétation et avance des jugements sur le fonctionnement de la justice, l'attitude des militaires, de la foule, la construction de l'affaire par les militaires et le rôle des différents agents. Mais c'est le système de preuves construit par les militaires, fondé sur le procédé du faux, auquel France s'attaque avec le plus de verve : « Des preuves… il y en a de toutes couleurs et de toutes nuances, dit [le général Panther ] en substance ; il y en a de tout format : pot, couronne, écu, raisin, colombier, grand aigle, etc. La plus petite a moins d'un millimètre carré ; la plus grande mesure soixante-dix mètres de long sur zéro mètre quatre-vingt-dix de large. A cette révélation l'auditoire frémit d'horreur » (*IP*, 174).

Par l'antiphrase et l'inversion, France tourne en dérision la justice militaire pendant l'affaire Dreyfus et pousse à son paroxysme l'évocation du procédé de fabrication de preuves imputé aux antidreyfusards, jusque dans le comique de situation. Ainsi, les fausses preuves s'accumulent à l'infini : « Six mois plus tard, les preuves contre Pyrot remplissaient deux étages du ministère de la Guerre. Le plancher s'écroula sous le poids des dossiers et les preuves éboulées écrasèrent sous leur avalanche deux chefs de service, quatorze chefs de bureaux et soixante expéditionnaires » (*IP*, 184).

France se livre également à un travestissement comique du discours antidreyfusard. Ainsi, l'absence de preuve devient un atout aux yeux de la justice vue par Greatauk-Mercier : « La culpabilité de Pyrot était indestructible par son néant » (155). En effet, l'ironie de France

[892] C'est-à-dire *l'Echo de Paris*, dans lequel il publiait les chapitres *d'Histoire contemporaine*. Rappelons que les tribunaux militaires étaient l'une des cibles privilégiées d'Anatole France, notamment dans ses discours. Voir A.France, *Vers les temps meilleurs. Trente ans de vie sociale*, t.1.

les pousse à défendre et à présenter de manière positive les principes même de l'illégalité du procès, alors que le discours antidreyfusard s'attachait avant tout non pas à défendre l'absence de preuve mais la légalité de la chose jugée : « C'est avec un légitime orgueil que Greatauk, s'exprimant en véritable artiste, dit un jour au général Panther : « Ce procès est un chef-d'œuvre : il est fait de rien. » (*IP*, 155) Il caricature de ce fait la foi en la justice militaire. De même, l'éloge paradoxal du faux, dans *l'Ile des pingouins*, s'inscrit dans la même optique : « Comme preuves, les pièces fausses, en général, valent mieux que les vraies, d'abord parce qu'elles ont été faites exprès, pour les besoins de la cause, sur commande et sur mesure, et qu'elles sont enfin exactes et justes » (*IP*, 165-166). Dans ces deux cas, il s'agit de tourner en dérision le discours antidreyfusard. L'éloge du faux, inséré dans une conversation entre Panther et Greatauk vient railler le discours de légitimation du « faux Henry » pendant l'affaire Dreyfus : la défense des fausses preuves n'a d'autre but ici que la condamnation injuste de Pyrot.

On retrouve une ébauche de cet éloge paradoxal du faux dans la bouche de M. Bergeret, dans *Histoire contemporaine*. En effet, il se livre à un éloge paradoxal du mensonge :

> Considérez, monsieur, que la vérité a sur le mensonge des caractères d'infériorité qui la condamnent à disparaître. D'abord, elle est une, comme dit M. l'abbé Lantaigne qui l'en admire. Et vraiment il n'y a pas de quoi. Car, le mensonge étant multiple, elle a contre elle le nombre. Ce n'est point son seul défaut. Elle est inerte. Elle n'est pas susceptible de modifications ; elle ne se prête pas aux combinaisons qui pourraient la faire entrer aisément dans l'intelligence, ou dans les passions des hommes. Le mensonge, au contraire, a des ressources merveilleuses. Il est ductile, il est plastique. Et, de plus (ne craignons point de la dire) ; il est naturel et moral. […] Qui vous pousse à chasser le mensonge, à rechercher la vérité ? Une telle entreprise ne peut être inspirée que par une curiosité de décadents, par une coupable témérité d'intellectuels. C'est un attentat à la nature morale de l'homme et à l'ordre moral de la société (*AA*, 81).

La transposition utilise également l'ironie polémique dans *L'affaire Crainquebille*, où Anatole France condamne par le biais de l'humour les mécanismes de la justice, formulant implicitement des critiques ciblées contre une vision de la justice religieuse défendue par les antidreyfusards : *l'affaire Crainquebille* est une métaphore, malgré son apparent réalisme, qui se concentre sur la critique des mécanismes de la justice.

C'est la réaction naïve de Crainquebille qui permet la mise en valeur de ces critiques, notamment à travers le portrait du héros devant les « mystères de la justice » (*AC*, 723-724). Ici, le procédé de l'antiphrase devient dénonciation : citons l'apologie décalée de la justice (décalage entre le sérieux de la démonstration et l'évidence de ce qui est défendu) ; les raccourcis et affirmations aberrantes, telles que « le sabre a toujours raison » ou encore l'évocation de l'agent de police comme « incarnation métaphysique du concept d'autorité. » France tourne également en dérision le discours des avocats et des experts et manifeste la même ironie concernant le témoignage d'un « savant », qui n'est pas pris au sérieux puisqu'alors, « en France, les savants étaient suspects ».

Crainquebille se retrouve ainsi devant « sa majesté la justice », à travers une mise en présence d'un accusé impuissant et d'une justice injuste. A cette justice toute puissante, France oppose la majesté journalière transposée de façon épique ou poétique. L'erreur judiciaire est une erreur de langage : Crainquebille ne sait pas s'exprimer, ne comprend ce langage élitiste. France a voulu montrer l'ignorance qui se trouve à l'origine de l'oppression sociale : Crainquebille accepte le jugement, et le juge accepte la coutume. France oppose à une conception métaphysique du monde une conception terrestre et humaine, dotant cette histoire d'un signification morale. Les textes servent donc d'appui à la méditation, dotant l'auteur d'une posture de moraliste.

La nouvelle de Mirbeau *La Vache Tachetée* présente une vision semblable de la Justice à travers un procédé métaphorique comparable. En effet, on retrouve dans le texte de Mirbeau la même humilité de l'innocent devant une Justice qu'il ne comprend pas : le discours des avocats se résume à « des paroles échangées entre des gens qu'il ne connaissait pas, et où sans cesse revenaient son nom » (*CC* II, 383) ; le dialogue entre le juge et l'accusé reflète l'impossibilité pour ce dernier de se défendre :

- Jacques Errant, prononça une voix qui sortait, nasillante et fêlée, de dessous l'une de ces toques, vous êtes accusé de posséder une vache tachetée. Qu'avez-vous à répondre ?

Jacques répondit doucement et sans embarras :

- Monsieur le juge, comment serait-il possible que je possédasse une vache tachetée ou pas tachetée, n'ayant ni étable pour la loger, ni champ pour la nourrir ?
- Vous déplacez la question, reprocha sévèrement le juge, et, par là, vous montrez un rare cynisme et une détestable perversité... (*CC* II, 382)

Les deux récits se rejoignent enfin derrière l'évocation du Christ en Croix dans la salle du tribunal, qui rappelle au lecteur à la fois la complicité du pouvoir de l'Eglise et des autorités judiciaires et l'exemple devenu ironique d'une erreur judiciaire : ainsi chez Mirbeau, « Derrière un immense Christ tout sanglant, et devant une table en forme de comptoir, il y avait des hommes assis, des hommes habillés de rouge et qui portaient sur la tête des toques étrangement galonnées d'or » (*CC* II, 382) et chez France, qui ne manque pas de souligner le paradoxe : « Un buste de la République et un Christ en croix surmontaient le prétoire, en sorte que toutes les lois divines et humaines étaient suspendues sur la tête de Crainquebille. Il en connut une juste terreur. […] L'Eglise du Christ enseigne comme autrefois que seuls sont légitimes les pouvoirs auxquels elle a donné l'investiture. Or la République française prétend encore ne pas relever de la puissance pontificale » (*AC*, 724) avant d'ajouter dans la bouche de Crainquebille, « Le Christ de l'Evangile était un bousingot. De plus, il subit une condamnation que, depuis dix-neuf cents ans, tous les peuples chrétiens considèrent comme une grave erreur judiciaire. Je vous défie bien, monsieur le président, de me condamner, en son nom, seulement à quarante-huit heures de prison » (*AC*, 725).

*L'Affaire Crainquebille* et *La Vache Tachetée* se rejoignent ainsi dans la manière d'aborder le thème de la Justice : en reprenant le motif devenu commun de la scène de tribunal, ces deux textes réinvestissent le mythe de l'innocent injustement condamné pour critiquer les mécanismes de la Justice et établissent une continuité idéologique entre le discours du polémiste et celui de l'écrivain.

D'autres textes contemporains de l'affaire écorchent l'appareil judiciaire, dans une dénonciation devenue topique de la littérature dreyfusarde : citons ainsi, parmi les autres nouvelles de Mirbeau publiées à la même époque, *Les Mémoires de mon ami*, publiés dans *le Journal* du 27 novembre 1898 au 5 juin 1899, qui comporte également une figure d'innocent injustement accusé, découvrant à la fois la misère humaine et tout « ce que l'appareil judiciaire recouvre de ruses, de parti pris et de mensonges » (*CC* II, 654). Dans ce texte, la confrontation du narrateur avec le monde de la justice participe de la même démystification qui animait les articles polémiques de Mirbeau : ici, il désacralise la figure de Juge, affirmant « Il était juge, […] En vain, je cherchais en lui quelque chose par où il dépassât le niveau du contribuable et de l'électeur. Je n'y trouvai que les tares ineffaçables de la médiocrité » (*CC*, II, 655) et fait de ce « défenseur de l'ordre et de la société » un véritable bourreau.

Ainsi, la représentation de l'affaire Dreyfus laisse place dans les œuvres de fictions au même élargissement du débat qui a caractérisé le discours dreyfusard au moment des

événements : alors que les événements ont permis aux écrivains de prendre par à un débat idéologique, notamment autour du conflit entre science et religion et autour de la défense des Droits de l'Homme contre la justice bafouée, la fiction permet à ces auteurs d'amorcer, de poursuivre et de prolonger leurs réflexions. Le discours idéologique qui a envahi le débat autour de l'affaire Dreyfus s'introduit donc dans la littérature : l'intrigue se plie aux convictions idéologiques des auteurs et les discours se teintent du vocabulaire idéologique propre à l'affaire.

On peut à ce titre souligner la continuité idéologique qui se crée entre les textes polémiques et les œuvres de fiction, perceptible notamment chez Anatole France : en effet, alors que la critique de l'Eglise était antérieure à l'affaire dans *Histoire contemporaine*, le discours idéologique dreyfusard opposant la science à la religion s'inscrit dans le prolongement de cette satire du monde épiscopal. La réflexion sur le thème du faux et sur l'injustice, présente dans *Histoire contemporaine*, se prolonge dans *l'affaire Crainquebille* et dans *l'Ile des Pingouins*, variant les procédés humoristiques, de la satire à la caricature, en passant par le l'éloge paradoxal ou la représentation ironique.

Le débat idéologique dreyfusard trouve son expression la plus directe dans les œuvres écrites pendant ou peu après l'affaire : dans *Les Loups*, ce sont les termes du débat qui caractérisent les personnages, dans *Histoire contemporaine*, la satire du monde épiscopal est fondamentale à l'intrigue alors que l'histoire de *Vérité* est construite autour de l'opposition entre science et religion. La pièce humoristique de Jarry et *Jean Santeuil*, sans comporter de portée polémique, laissent aux thèmes privilégiés du débat dreyfusard, en l'occurrence la justice, une place prépondérante. Par sa démarche narrative originale visant à reconstituer l'affaire afin de l'insérer à titre d'épisode central dans le parcours moral de son héros, *Jean Barois* réactive les termes du débat idéologique dreyfusard en lui attribuant une portée universelle.

Plus que des œuvres sur ou autour de l'affaire Dreyfus, l'Histoire est donc réquisitionnée pour illustrer un conflit idéologique plus vaste. Cette démarche s'inscrit dans le prolongement du débat autour de l'affaire, des articles et des prises de positions idéologiques des auteurs. Parmi les autres questions idéologiques projetées au cœur des romans de l'affaire et s'inscrivant dans le prolongement des articles contemporains des faits, la question des droits de l'Homme et de l'héritage de la Révolution française a également été fondamentale dans le débat autour de l'affaire, dans son opposition à la nation, à l'autorité et au respect de l'armée.

# II. L'antisémitisme

Parmi les autres manières de dépasser le cadre de l'erreur judiciaire et de la transposition de l'affaire Dreyfus, la question de l'antisémitisme dans la littérature de l'affaire Dreyfus est un axe de réflexion essentiel. L'affaire a ainsi marqué la représentation littéraire de l'antisémitisme : alors que l'antisémitisme faisait partie intégrante de la doxa, avant l'affaire et que les personnages juifs était quasi unanimement des personnages négatifs caractérisés par les stéréotypes antisémites (voir supra.), le traitement de la représentation du discours antisémite et des personnages juifs dans les œuvres de l'affaire Dreyfus témoignent de l'évolution de la « question juive » en littérature. À travers leur réflexion sur les droits de l'homme, sur la Justice et sur l'antisémitisme, tous ces auteurs ont eu l'occasion pendant l'affaire Dreyfus d'approfondir une réflexion et de prendre position sur cette question. Zola, France, Proust et Mirbeau avaient déjà révélé leur sensibilité face à la campagne antisémite de Drumont : France en critiquant l'ouvrage dès sa publication, Zola à travers son article « Pour les Juifs », Mirbeau en revenant publiquement sur son discours antisémite en 1885 et Proust, de manière privée dans sa correspondance. Face à la virulence des attaques antisémites pendant l'affaire, la riposte des écrivains dreyfusards s'articule aussi bien dans leurs articles (c'est le cas de Zola et de Mirbeau) que dans la fiction. En effet, par le biais de la fiction, ces auteurs ont à la fois une démarche polémique, qui vise à dépasser le discours antisémite et une démarche littéraire, qui s'attache à affranchir la représentation des personnages juifs de

l'arsenal topique qui leur était attribué. Ainsi, deux axes soulignent l'évolution de la représentation de l'antisémitisme en littérature : la réflexion sur l'antisémitisme comme phénomène social et la caractérisation des personnages juifs[893].

[893] Romain Rolland, sans doute à cause des sentiments antisémites qui l'animaient pendant l'affaire, ne fait aucune place à la question de l'antisémitisme dans sa pièce : le personnage de l'innocent injustement condamné dans *Les Loups* est un aristocrate, isolé dans un contexte révolutionnaire. Par ce biais, Romain Rolland écarte le débat antisémite de sa pièce, ne gardant de la question que la méfiance suscitée par la différence d'origine sociale de l'accusé, d'Oyron. Sa position évolue dans *Jean-Christophe*.

# A. Personnages et stéréotypes : la doxa littéraire

## 1. Fragments d'un discours antisémite

L'antisémitisme est tout d'abord évoqué comme objet de discours : ici, les œuvres qui évoquent l'affaire sur le mode de la représentation discursive occupent une place importante. En effet, le mode de la représentation discursive permet aux auteurs de mettre en scène le discours antisémite antidreyfusard pour mieux le dévaloriser. Ce faisant, l'antisémitisme est présenté comme phénomène social avec lequel l'auteur se désolidarise. Le discours est tenu à distance par la dépréciation implicite : en insérant ces propos dans la bouche de personnages antidreyfusards types, les propos sont donnés à lire dans leur dimension figée, stéréotypée, imbécile.

On peut ici isoler le traitement réservé au discours antisémite dans les œuvres qui ont été écrites pendant ou immédiatement après l'affaire : en effet, chez Anatole France et chez Mirbeau, la représentation du discours antisémite et des personnages antisémites acquiert par là une visée directement polémique. Il s'agit de discréditer un débat qui fait rage, de révéler l'absurdité des propos antisémite et par là, d'inciter les lecteurs à la réflexion.

Nos auteurs utilisent comme matériau romanesque la doxa antisémite de l'époque : les discours, les mythes et les stéréotypes antisémites, répandus par la presse et par une littérature de l'époque dont l'exemple le plus célèbre reste *la France juive* de Drumont, sont repris dans la bouche des différents personnages. Objet de conversation, lieux communs, univers topique dans lequel évoluent ces personnages de la littérature de l'affaire, l'antisémitisme est dans ces

romans une constante à laquelle appartient l'univers de fiction. Evoqué en toute simplicité et naïveté pour les uns ou au contraire véritable point de fixation et d'agressivité pour d'autres, cet univers topique antisémite est ici convoqué afin de devenir objet de discours des personnages et non pas propos pris en charge par le narrateur.

### a. Les représentations discursives

La première arme polémique pour discréditer le discours antisémite dans le mode de la représentation discursive est la stigmatisation négative des personnages qui le profèrent. Celle-ci a un double rôle : elle permet d'une part à l'auteur de prendre position sur les discours des personnages et de s'en tenir à une distance critique ; elle a d'autre part une visée directement polémique en tournant en ridicule le discours antidreyfusard et par ce biais en incitant les lecteurs à la réflexion (c'est essentiellement le cas d'*Histoire contemporaine* et des romans de Mirbeau, publiés au cœur ou peu de temps après l'affaire). En effet, à côté de ces discours antisémites convoqués, ces auteurs contribuent également à dresser le portrait de l'antisémitisme par la représentation parfois caricaturale des antisémites eux-mêmes. On retrouve donc ce discours disséminé dans la bouche des personnages antidreyfusards d'*Histoire contemporaine* (c'est-à-dire, la majorité des personnages), du *Journal d'une femme de chambre* (attribués au personnage de Joseph et aux rumeurs issues des journaux antidreyfusards).

Ainsi, l'antisémitisme rapproche le personnage de Joseph, dans *Journal d'une femme de chambre*, d'un être violent, incontrôlable et presque fou, dans la droite ligne des antidreyfusards de ses articles polémiques :

> Quand il parle des juifs, ses yeux ont des lueurs sinistres, ses gestes, des férocités sanguinaires… Et il ne va jamais en ville sans un matraque.
>
> - Tant qu'il restera un seul juif en France… il n'y a rien de fait !…
>
> Et il ajoute :
>
> - Ah ! si j'étais à Paris, bon Dieu !… j'en tuerais… j'en brûlerais de ces maudits youpins !… Il n'y a pas de danger, les traîtres […] (*JFC*, 465).

C'est le même type qui apparaît sous les traits du colonel de Présalé dans *les 21 jours d'un neurasthénique* : « La justice ?…Regardez-moi un peu… Ai-je l'air d'un sale pékin, moi ?… Nom de Dieu ! Suis-je soldat, ou non ? […] criait le vaillant guerrier, qui se remettait à marcher dans la pièce, en giflant les meubles, en distribuant des bourrades aux chaises… et en hurlant à pleine gueule : « Mort aux juif !… Mort aux juifs !… » (*21j*, 75) ; ou encore derrière le personnage de Jules Rouffat : « M. Rouffat s'était levé. Il me regarda hostilement, avec des regards presque provocants… Et il s'en alla, en proférant : « Vive l'armée ! Mort aux juifs… » (*21j*, 148).

Chez Mirbeau, l'affaire Dreyfus vient révéler et stigmatiser un type de personnage, entité de bêtise et de sauvagerie : il s'agit de la figure de l'ennemi selon l'auteur, le personnage odieux par excellence, convoqué pour incarner la passion du meurtre, pour répéter sans distinction les mêmes clichés, les mêmes hurlements de mort et les cris de haine invariables que l'on retrouvait déjà dans ses articles polémiques tels que « les cris de l'année »[894].

Cette représentation de l'antisémite sous les traits d'un sanguinaire quasi bestial se rapproche de celle de Rara, qui dans *M. Bergeret à Paris* devient cramoisi à force de hurler qu'il va « tuer tous les youtres ». Il s'agit donc d'une nouvelle figure littéraire propre à la période de l'affaire Dreyfus : la représentation de l'antisémite type, de l'antidreyfusard abruti, abreuvé des mensonges de la presse antidreyfusarde, incapable de prendre le moindre recul par rapport à ce qu'il lit et ce qui se raconte, la rumeur populaire.

Chez Mirbeau, le discours antisémite se réduit à une suite de clichés sans fondement directement issu des journaux et ressorti sans la moindre réflexion critique. Mirbeau se livre à la caricature du discours antisémite par le biais du personnage de Joseph, violent et stupide, dans le *Journal d'une femme de chambre* : « Il englobe dans une même haine, protestants, francs-maçons, libres-penseurs, tous les brigands qui ne mettent jamais les pieds à l'église, et qui ne sont, d'ailleurs, que des juifs déguisés… » (*JFC*, 464). On retrouve aussi des fragments redondants des clichés dans les journaux : « La *Libre Parole* dénonce nettement et en bloc les juifs…et elle affirme que c'est « un meurtre rituel » (*JFC*, 506). Dans *Les 21 jours d'un neurasthénique*, c'est la même voix emblématique d'un discours de haine dans laquelle on

[894] Voir N. Le Bras, « Pamphlet et discours », *art.cit.*, et E. Roy-Reverzy, « La satire chez Mirbeau », in *Jules Vallès-Octave Mirbeau*, Actes du colloque de Montpellier, Presses de l'Université de Montpellier, 2002.

retrouve le mythe du Juif-traître : « Mais puisqu'il est innocent ? », « Innocent ?… Un Juif… un sale youpin ? Vous en avez de bonnes !… » (*21j*, 73) ; ainsi que l'obsession xénophobe du discours antidreyfusard : chez le marquis du Portpierre : « Le bon Dieu n'est pas un cosmopolite, lui… c'est une Français… » (*21j*, 166), et chez le colonel de Présalé, « La France est foutue, nom de Dieu !… la France est dans les griffes des cosmopolites…[…] Des vendus… des francs-maçons…, des mouches à viande…, des pékins, quoi ! » (*21j*, 73).

France, quant à lui, se sert de personnages types pour introduire le discours antisémite dans son œuvre : il stigmatise le discours antidreyfusard en réunissant dans une conversation un représentant de chaque classe, un ecclésiastique, un magistrat, un militaire et un aristocrate. Il place dans la bouche du duc de Brécé des propos farouchement antisémites, illustrant de ce fait le cliché de l'aristocratie antisémite. Ainsi, le duc de Brécé demande : « Les juifs ne porteront pas bonheur à la France… Mais aussi pourquoi ne se débarrasse-t-on pas d'eux ? Ce serait si simple ! ». Le narrateur ne se prive d'ailleurs pas d'envoyer des pointes à ce personnage : « Le duc regardait à la race. Il était simple et têtu » (*AA*, 109). À chacune des interventions de M. de Brécé ou du magistrat, les personnages s'approuvent mutuellement par les mêmes formules : « Bravo ! » ; C'est vrai ! », mimant la complicité sans réserve de l'armée et des institutions. France utilise ce discours antisémite pour critiquer ainsi les positions de la noblesse française, mais également celle des magistrats, par le biais de M. Lerond, substitut démissionnaire, qui partage cette vision et qui n'hésite pas à considérer froidement cette question sous le point de vue légal : « Il faut, pour atteindre les juifs, faire d'abord de bonnes lois sur la naturalisation ». Notons également que l'évolution des personnages antisémites dans *Histoire contemporaine* reflète la progression de l'engagement de France : à partir de l'Affaire Dreyfus, tous les personnages antisémites sont très antipathiques et deviennent chargés de tous les vices, exemplaires, pour atteindre leur paroxysme dans la caricature foudroyante de Esterhazy en Raoul Marcien.

France distingue par ailleurs l'antisémitisme de tradition (incarné par Brécé), et l'antisémitisme par nécessité sociale, chez Worms Clavelin, Mme de Bonmont ou M. de Terremondre. En effet, l'antisémitisme de M. de Terremondre est présenté tout au plus comme un passe-temps ou une activité sociale :

> M. de Terremondre était antisémite en province, particulièrement dans la saison des chasses. L'hiver, à Paris, il dînait chez des financiers juifs qu'il aimait assez pour leur faire

> acheter avantageusement des tableaux. Il était nationaliste et antisémite au conseil général, en considération des sentiments qui régnaient dans le chef-lieu. Mais, comme il n'y avait pas de juifs dans la ville, l'antisémitisme y consistait principalement à attaquer les protestants qui formaient une petite société austère et fermée (*AA*, 141-142); Ne croyez pas du moins, dit M. de Terremondre, que j'enveloppe tous les juifs dans un sentiment d'aveugle réprobation. J'ai parmi eux d'excellents amis. Mais je suis antisémite par patriotisme (*AA*, 144).

De même, Raoul Marcien devient antisémite par esprit de corps avec les milieux militaires : « Rara, pour se refaire une bonne renommée, pour se maintenir en posture d'homme d'honneur, avait pris en main, au cercle, la cause de l'armée, à laquelle il avait appartenu comme officier de cavalerie. Il avait fortement resserré les liens qui l'unissaient à la grande famille. Il avait même giflé un juif qui demandait dans un café l'Annuaire militaire » (*AA*, 48).

France écorche également les antidreyfusards et antisémites par le détour allégorique du petit chien Riquet. Celui-ci a, en effet, les réactions barbares et idiotes des antidreyfusards et ce sont les propos de M. Bergeret qui servent à établir le lien entre l'animal et l'homme : « Quand M. Leterrier entra dans le cabinet de travail, le chien l'accueillit par des grognements hostiles. Cette ample figure […] ne lui était pas familière. […] "Vous l'excuserez, dit M. Bergeret. Il est domestique. Quand les hommes, en instruisant sa race, ont formé le caractère qu'il a hérité, ils croyaient eux-mêmes que l'étranger était l'ennemi. Ils n'enseignaient point aux chiens la charité du genre humain. Les idées de fraternité universelle n'ont point pénétré l'âme de Riquet. Il représente un état ancien des sociétés" » (*AA*, 104). Par ce biais, l'antisémitisme est réduit à une pulsion animale qui découle d'une éducation arriérée.

Au-delà de la caractérisation négative des personnages, Anatole France décline plusieurs manières différentes de remettre en question le discours antisémite, qui conformément à son idéologique fondée sur la raison, est toujours donné à lire comme le produit de l'ignorance. Ces attaques passent dans un premier temps par les dialogues implicitement tenus à une distance critique, cités pour être tournés en dérision. Ainsi, ces discours antisémites sont évoqués de façon toute naturelle. Il en est ainsi de la mise en parallèle systématique de l'ennemi juif et du franc-maçon (sans distinction entre l'un et l'autre), ou encore des protestants notamment chez le préfet Juif Worms Clavelin, reprenant une des assimilations classiques du discours antisémite ou chez M. de Brécé : « C'est évident, dit M. de Brécé, la France chrétienne doit appartenir aux Français et aux chrétiens, et non pas

aux juifs et aux protestants ». Il assimile également le discours antisémite à une régression de l'intelligence : dans le chapitre initialement intitulé « l'Eglise contre les Juifs » qui a marqué l'entrée de France dans la bataille, le rapprochement de l'antisémitisme et de la société féodale reprend l'opposition entre l'idéologie dreyfusarde du progrès et un discours antidreyfusard, porteur des « ténèbres du Moyen-âge » : « La nécessité s'imposera bientôt en France, comme elle s'est déjà imposée en Russie, de renouveler à l'égard des juifs les procédés en usage dans le monde féodal, vrai type de société chrétienne » (*AA*, 13).

Un autre moyen de discréditer le discours antisémite passe par la confrontation du discours antisémite et d'un discours « éclairé ». L'une des voix privilégiée de cette réfutation est évidemment M. Bergeret : une conversation entre M. Bergeret et M. Terremondre (*AA*, 141-145) permet au premier de répondre point par point aux arguments du second. Ainsi, alors que pour M.de Terremondre, l'antisémitisme est une nécessité sociale, M. Bergeret refuse la haine de tout un peuple : « Je n'ai pas le cœur assez grand pour renfermer tant de haine. […] Il me faudra donc haïr quatre-vingt mille personnes, dit M. Bergeret. C'est encore trop et je ne m'en sens pas la force ». A l'argument de « l'incompatibilité des races » avancé par M. de Terremondre, M. Bergeret oppose leur faculté d'assimilation : « Je crois au contraire, que les juifs sont extraordinairement assimilables et l'espèce d'hommes la plus plastique et malléable qui soit au monde ». À travers lui, France expose sa vision humaniste : « Je tiens pour mauvais qu'on fasse dans un pays des distinctions de races. Ce n'est pas la race qui fait la patrie. Il n'y a pas de peuple, en Europe, qui ne soit formé d'une multitude de races confondues et mêlées »[895].

Par ailleurs, France se livre à une réfutation des fondements de l'antisémitisme d'un point de vue historique. Face à la vision limitée et étroite du duc de Brécé et du magistrat, l'abbé Guitrel se livre à un exposé sur les erreurs historiques et sociales qui sont à l'origine de l'antisémitisme : « Cette réprobation est attachée à la nation et non point aux individus, et elle ne saurait atteindre les israélites convertis au christianisme ». Il reprend les principales attaques habituelles des antidreyfusards pour les contester : « Les juifs n'étaient pas considérés au Moyen Âge comme des hérétiques » (*AA*, 13).

Au discours de l'Abbé Guitrel qui tente de se défaire des stéréotypes répandus, les personnages reprennent les clichés du discours antidreyfusards topiques, répétant même des formules que l'on retrouve chez Barrès : « Ils nous prennent notre argent et détruisent nos

[895] Sur la représentation et la réfutation des clichés antisémites dans *Histoire contemporaine*, voir l'ouvrage de P. Vandier précédemment cité.

énergies nationales […] et ils insultent l'armée » ; « C'est la race que je hais » (*AA*, 14). Aux propos raisonnables et érudits de l'abbé, qui tente de contester l'antisémitisme par sa réalité historique, les réponses du magistrat et du général ne varient pas : ils restent sur leurs mêmes positions figées, sans rien apprendre de la science de l'abbé : « Mais pendant ce temps, ils nous prennent notre argent », dit M. de Brécé ; puis après une deuxième intervention de l'abbé : « Pour moi, dit M. de Brécé, les juifs convertis me sont aussi odieux et plus odieux peut-être, que les autres juifs » ; et enfin, après sa dernière démonstration : « Tout le mal vient de ce que nous avons les institutions, les lois et les mœurs de la Révolution. Le salut est un prompt retour à l'Ancien Régime ». L'insistance butée dont il fait preuve, hermétique aux arguments historiques de l'abbé dévoile et vilipende l'incapacité des antidreyfusards à s'ouvrir aux arguments de la raison.

Au-delà du mode de la représentation discursive, France et Mirbeau partagent dans leur critique de l'antisémitisme la même verve satirique qui acquiert dans le contexte de l'affaire une portée polémique. En réduisant les personnages antisémites à des types dont le discours est immédiatement disqualifié, ils parviennent à esquisser le portrait de l'antisémitisme dans la société tout en réfutant implicitement ou explicitement les arguments (ou l'absence d'argument) avancés.

Dénuée de toute portée immédiatement polémique, la représentation de l'antisémitisme dans deux œuvres plus tardives, *Jean Barois* et *La 628-E8* de Mirbeau (1907), passe non pas par le discours antisémite des personnages mais par le récit ou par les allusions aux phénomènes des pogromes. Dans *Jean Barois*, on trouve une première allusion aux pogromes de Russie dans la bouche de Woldsmuth (*JB*, 185), avant d'en donner une reconstitution symbolique dans la scène qui suit le procès Zola. Dans cette évocation rapide, l'auteur puise dans les images conventionnelles pour réduire les manifestations de l'antisémitisme à un retour à la barbarie la plus reculée. En effet, dans *Jean Barois*, alors que la foule se déchaîne à l'issue du procès, les actes de violence antisémites sont donnés à voir comme des émanations de l'âge des cavernes : « Des isolés, qui ont le nez juif, sont pris, entourés et malmenés par des gamins frénétiques qui dansent des rondes de sauvages, en brandissant des torches en flammes, faites avec des *Aurore* roulées ; l'effet est lugubre dans la nuit commerçante » (*JB*, 277). Cette scène matérialise toute la symbolique de l'opposition entre la barbarie et les lumières de la science : l'image de la danse alliée à celle du feu suggère celle d'un rituel tribal (à l'inverse de la civilisation), le mouvement « frénétique » s'oppose à

l'immobilité de Jean et de ses amis qui observent la scène, les flammes destructrices consument les « lumières » de la Vérité contenues dans les pages de *l'Aurore* et enfin, la « nuit commençante » s'oppose de manière symétrique à *l'Aurore*, c'est-à-dire au lever du soleil venu succéder à la nuit de l'erreur. Ici, nous assistons à l'avancée de l'obscurantisme sur les lumières de la raison et *l'Aurore* qui brûle, c'est la dernière lueur de la Vérité qui va bientôt disparaître dans les ténèbres qui les entoure[896]. Chez Martin du Gard c'est donc la lecture symbolique et l'allusion à la sauvagerie qui orientent l'image de la persécution des juifs vers une interprétation immédiatement lisible.

Dans *La 628-E8*, la dénonciation de la persécution des juifs passe par le tragique : au cours d'un voyage, le narrateur rencontre un vieux juif « assis sur un sac de hardes » qui lui fait le récit de sa vie. Il raconte ainsi la série de pogromes et de persécutions qui ont fait de sa vie une succession d'errances et de misères et la force de dénonciation ici passe par le langage de l'horreur convoqué pour raconter avec précision les violences subies (il évoque ainsi la mort de ses fils fusillés, dont l'un les yeux crevés par un soldat, sa femme violée et étranglée, sa fille mutilée et éventrée, sa petite fille abattue d'un coup de revolver), ainsi que par la réaction du narrateur submergé par l'émotion[897]. La dénonciation de l'antisémitisme dans ce texte est immédiatement lisible, directe et beaucoup plus efficace que dans *le Journal d'une femme de chambre* et dans *les 21 jours d'un neurasthénique* où l'auteur visait avant tout à écorcher un type de discours sans se pencher sur les conséquences humaines et historiques du phénomène antisémite.

### b. Le discours contre l'antisémitisme dans les transpositions

Dans les transpositions telles que *Vérité*, le discours antisémite ressurgit comme dans *Histoire contemporaine* et dans les romans de Mirbeau sous la forme de la rumeur populaire. En effet, sous la plume de Zola, on retrouve dans la société de Maillebois les mêmes fragments épars du discours antidreyfusard. En effet, comme chez Mirbeau et France, il se penche sur l'antisémitisme comme discours social. Sur le mode de la transposition, Zola a

[896] Voir sur la symbolique de la lumière et de l'obscurité comme illustration du combat entre la Vérité et l'Erreur dans *Jean Barois*, R. Allum, *op.cit*, p. 374 et ss.
[897] *La E628-E8* (*Œuvre romanesque*, t. 3, p. 402-412).

recours à la rumeur publique afin de porter le discours antisémite : celui-ci émerge à la fois dans les pages des journaux tels que *le Petit Beaumontais* et dans la bouche des habitants de Maillebois.

Œuvre plus tardive, ce roman se penche de manière plus méthodique sur le détail du discours antisémite, reprenant de manière plus approfondie les clichés et les formules redondantes pour mieux les stigmatiser, les développer et les dépasser.

Parmi les topoï du discours antisémite ici représentés, on peut citer l'exemple du syndicat juif : « Doloir s'emporta, parla de l'armée que les sans-patrie voulaient détruire, un ancien de son régiment lui ayant expliqué comment, à propos de l'affaire Simon, un syndicat international s'était formé pour vendre la France à l'Allemagne » (*V*, 165) ou encore lorsque le peuple de Beaumont évoque par exemple « l'or des juifs, une caisse mystérieuse où s'entassaient les millions, pour l'œuvre diabolique » (*V*, 351).

Autre cliché hérité de la doxa de l'époque, la référence au meurtre rituel, introduite par la voix anonyme de « la foule » : « Voyez-vous, monsieur, quand on a affaire à un juif, on peut s'attendre à tout. Le laitier me le disait à l'instant : ces gens-là, ça n'a ni famille ni patrie, ça n'a de commerce qu'avec le démon, et ça pille, et ça tue pour rien, pour le plaisir de faire le mal… Alors, vous aurez beau dire, vous n'empêcherez pas le monde de croire que ce juif a eu besoin de la vie d'un enfant, pour quelque sale besogne avec le diable, et qu'il aura sournoisement attendu la première communion de son neveu, afin de le souiller et l'égorger, encore tout blanc et tout parfumé de l'hostie » (*V*, 52). Devant les faits de l'assassinat du petit Zephirin, ces discours antisémites pris en charge par la foule anonyme et ignorante ressurgissent immédiatement : « On insinuait même la possibilité du meurtre rituel, cette abominable légende ancrée comme une certitude dans l'esprit des foules » (*V*, 121).

Comme chez France et Mirbeau, Zola ne convoque le discours antisémite topique tel qu'il était véhiculé dans la presse que pour mieux le stigmatiser et le dépasser. Mais à la différence de France dans *Histoire Contemporaine* et des romans de Mirbeau qui évoquent la question « juive » sous le mode de la représentation discursive, Zola n'a recours ni à la caractérisation des personnages antisémites ni à la mise à distance ironique de leurs propos. En effet, introduits par les voix de la foule anonyme, ils sont immédiatement critiqués par le héros et intégrés dans une réflexion et un discours omniprésent tout au long de l'œuvre. La critique de l'antisémitisme passe ainsi à la fois par la représentation du phénomène comme discours social, par les réflexions du héros et du narrateur et par la structure même de l'intrigue.

Ainsi, l'évocation du meurtre rituel, par exemple, est immédiatement commentée par le narrateur : « C'était l'accusation du meurtre rituel qui reparaissait, cette hantise de la foule, venue de si loin à travers les siècles, toujours renaissante au premier désastre, traquant les juifs empoisonneurs de fontaines et bourreaux de petits enfants ». Zola juxtapose ainsi le discours de la doxa et son interprétation critique : il rapproche ces mots, ces idées de stéréotypes connus, analysant les discours et du coup les « intellectualise ». Par ce biais, il en souligne la dimension topique, non réfléchie, imprégnée d'un discours conventionnel préexistant. Ces discours font référence à une histoire de l'antisémitisme : l'ancienneté de ces topoï en démontre l'influence dans l'imagerie populaire ainsi que la dimension « fabuleuse ». Une fois de plus, c'est l'ignorance qui caractérise ce type de discours, une ignorance d'autant plus présente qu'elle sera bientôt confrontée aux lumières de l'éducation : Zola oppose explicitement les croyances moyenâgeuses aux enseignements de la science.

C'est également le narrateur qui s'élève contre le mythe du syndicat :

> Que d'autres juifs plus misérables encore crevaient de faim dans des cloaques immondes ! Ils étaient l'immense majorité, et tout l'imbécile mensonge de l'antisémitisme apparaissait, cette proscription en masse d'une race, accusée d'accaparement universel, lorsqu'elle comptait tant d'ouvriers pauvres, tant de victimes sociales écrasées sous les toutes-puissances de l'argent, qu'elles fussent juives ou catholiques. Dès qu'un juif devenait un des princes du capital, il achetait un titre de baron, mariait sa fille à un comte de vieille souche, affectait de se montrer plus royaliste que le roi, et finissait par être le renégat, l'antisémite farouche, reniant et égorgeant les siens. Il n'y avait pas de question juive, il n'y avait que la question de l'argent entassé, empoisonneur et pourrisseur (*V*, 100).

Ailleurs, c'est Marc qui oppose au discours de la foule la voix de la raison, comme dans un exemple face à la grand-mère : « Dans ma jeunesse, je me souviens très bien qu'un enfant disparut, à Beaumont. On le retrouva sous le porche de Sant-Maxence, le corps coupé en quatre morceaux ; et il n'y avait que le cœur qui manquait… On accusa les juifs d'avoir eu besoin de ce cœur, pour le pain azyme de leur Pâque » (*V*, 36). Face à ce discours, l'attitude de Marc qui souligne le décalage entre ces paroles et les conceptions de l'auteur : « Béant, Marc la regardait : « Vous ne parlez pas sérieusement, grand'mère, vous ne croyez pas à ces stupidités infâmes ? » Ou encore, sur le syndicat : « Votre grand-père savait qu'il y avait à Paris, tous les samedis, dans une selle souterraine, du côté des fortifications, une assemblée générale de tous les juifs millionnaires, qui décidaient là les sommes à donner aux traîtres

pour vendre la France à l'Allemagne » et la réaction de Marc vis-à-vis de ce discours : « Marc la regardait étonné, reporté de quarante ans en arrière ».

Enfin, la structure narrative du roman porte le message de la fin de l'antisémitisme : chez Zola, le discours antisémite se fond dans la structure narrative du roman puisque son évolution participe à la thèse de l'œuvre. Ce que Zola nous donne à lire, c'est le passage d'un discours antisémite uniformément répandu et accepté par tous à la fin du discours antisémite, rejeté et mis au ban de la société. *Vérité* s'inscrit ainsi dans une continuité polémique avec les articles de combat de Zola : en achevant sa vision utopique dans le portrait d'une société où l'antisémitisme n'existe plus, Zola renoue avec l'idéal humain défendu dans *La Vérité en Marche*. La fiction se sert ainsi de cet univers discursif pour prendre position dans le débat autour de l'affaire.

Dans *L'Ile des Pingouins*, le mode allégorique adopté par France entraîne une autre manière de critiquer l'antisémitisme : remplaçant la distance ironique par la caricature, et l'allusion discursive par un récit court mais détaillé, il s'attaque dans un premier temps aux mêmes clichés de la presse. Il y tourne ainsi en dérision l'image du « syndicat juif », livrant une explication humoristique du phénomène dans un mélange de lieux communs, de raccourcis et de stéréotypes : les juifs sont ainsi intégrés dans « la caste financière, universellement exécrée et souverainement puissante » et les actions des sept cents pyrots « chercheurs de vérité » deviennent une entreprise commune et secrète devenue aux allures de secte :

> D'abord accablés du coup qui frappait un des leurs, s'enfermèrent dans leurs maisons, se couvrirent de cendre et, bénissant la main qui les châtiait, durant quarante jours gardèrent un jeune austère. Puis ils prirent un bain et résolurent de poursuivre, sans repos, au pris de toutes les fatigues, à travers tous les dangers, la démonstration d'une innocence dont ils ne doutaient pas. […] Les sept cents pyrots se mirent à l'œuvre avec autant de zèle que de prudence et firent secrètement des recherches approfondies. Ils étaient partout ; on ne les voyait nulle part ; on eût dit que, comme le pilote d'Ulysse, ils cheminaient librement sous terre (*IP,* 154).

Il critiquera également par le biais de l'humour la violence contre les juifs : c'est ainsi qu'une description d'actes antisémites se décline sur un ton léger et désinvolte, transformant

en un simple récit détaché l'évocation de violences et d'atrocités : « Chaque jour, dans les rues d'Alca, on en assommait deux ou trois ; l'un d'eux fut fessé publiquement ; un autre jeté dans la rivière ; un troisième, enduit de goudron, roulé dans des plumes et promené sur les boulevards à travers une foule hilare ; un quatrième eut le nez coupé par un capitaine de dragons » (*IP*, 164).

Le regard porté sur l'antisémitisme par Anatole France dans *l'Ile des pingouins* est enrichi par le recul apporté par le temps. En effet, dix ans après l'affaire, il adopte un regard distancé et lucide sur l'antisémitisme et rompt avec la représentation du Juif couvert d'or : il souligne par ce biais le décalage entre « les grands juifs », « sur lesquels le peuple ramassait toute sa haine » et la « multitude de petits juifs de condition médiocre, qui n'étaient pas plus aimés que les grands et beaucoup moins craints ». France tourne ainsi en dérision la réaction antisémite de la foule : « Envers les petits, ils se sentaient moins vérécondieux, et, s'ils voyaient quelqu'un de ceux-là à terre, ils le trépignaient » ; « La nation entière apprit avec un farouche contentement que le traître était un juif, mais petit. On pouvait se venger sur lui de tout Israël, sans craindre de compromettre le crédit public » (*IP* 152).

### c. **Le discours antisémite dans *A la Recherche du temps perdu***

Plus de dix ans après la fin de l'affaire, la représentation du discours antisémite dans *A la Recherche du temps perdu* est dépourvue de toute portée polémique. En effet, si ce discours est bien présent dans *la Recherche du temps perdu*, qui s'attache à recréer le discours mondain – essentiellement antidreyfusard – au temps de l'affaire, remarquons néanmoins qu'il y est donné comme simple élément de la doxa et non comme conviction profonde : il s'agit d'un phénomène social qui s'estompe avec le temps et qui ne caractérise pas négativement les personnages. Ainsi, les juifs exclus de la société la réintègrent quelques années plus tard lorsque le fait d'être juif, au même titre que le dreyfusisme, n'est plus *shocking*. Notons également que les personnages antisémites ne sont pas connotés

négativement ni même uniformément. En effet, dans *la Recherche*, Proust illustre une diversité de cas de figure qui exclut le manichéisme polémique de Mirbeau[898].

Le discours antisémite est convoqué à travers une diversité de types de discours et d'instances énonciatives, variant selon le locuteur, comme l'a souligné A. Compagnon entre un antisémitisme « archaïque » et un antisémitisme moderne. Ce dernier type apparaît à travers les clichés habituels, par exemple dans la soirée chez Mme de Villeparisis, où l'archiviste est incapable de se défaire des stéréotypes antisémites en la présence d'un Juif : « Il se demanda si Bloch n'était pas un émissaire secret du Syndicat venu pour le renseigner et alla immédiatement répéter à Mme de Villeparisis ces questions que Bloch venait de lui poser » (*CG*, 248). C'est l'attitude étrange et maladroite de Bloch qui suscite une telle réaction de la part de son interlocuteur. Chez le duc de Guermantes, c'est la même méfiance qui s'applique à Swann : « Il prouve qu'ils sont tous unis secrètement et qu'ils sont en quelque sorte forcés de prêter appui à quelqu'un de leur race, même, s'ils ne se connaissent pas. C'est un danger public » (*SG*, 680).

Dans la bouche du baron de Charlus, les clichés antisémites sont revisités à la lumière d'une perception quasi littéraire de la réalité, sans commune mesure avec un discours de haine à la manière de Drumont. Il évoque ainsi la beauté des ghettos juifs, « d'autant plus beaux qu'ils sont plus complets », et s'enthousiasme à l'idée d'assister à des spectacles ou des juifs se frappent et se flagellent, comme s'il s'agissait de curiosités exotiques, puisant ses références au sacrifices rituels des juifs : « Par exemple, une lutte entre votre ami et son père où il le blesserait comme David, Goliath. Cela composerait une farce assez plaisante. Il pourrait même, pendant qu'il y est, frapper à coups redoublés sur sa charogne, ou, comme dirait ma vieille bonne, sa carogne de mère » (*CG*, 288). Ces propos deviennent l'expression d'une imagination délirante, qualifiés par le narrateur de « mots affreux et presque fous » : « Voilà qui serait fort bien fait et ne serait pas pour nous déplaire, hein ! petit ami, puisque nous aimons les spectacles exotiques et que frapper cette créature extra-européenne, ce serait donner une correction méritée à un vieux chameau »[899].

---

[898] Sur Proust et l'antisémitisme, voir Bernard Brun, « Brouillons et Brouillage : Proust et l'antisémitisme », *Littérature*, n°70 Mai 1988, p. 110-128 et « Les Juifs dans *Sodome et Gomorrhe* » (Evelyne Grossman et Raymonde Coudert, *Lectures de Sodome et Gomorrhe de Marcel Proust*, Chaiers textuels n°23, p. 119-127) ; voir aussi A. Roche, « Homme sur un rocher escarpé… », *art.cit* et A. Compagnon, « Le Narrateur en procès », *Nouvelles Directions de la recherche proustienne 1, Marcel Proust 2*, Lettres Modernes, Minard, 2000 ; Albert Sonnenfeld, « Marcel Proust : Antisémite ? », *The French Review*, 62 n°1-2 (octobre et décembre 1988) et J. Hassine, qui dans *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, analyse avec précision les références bibliques et topiques derrière les représentations des juifs et du judaïsme dans *la Recherche*.

[899] Il s'agit, comme l'ont montré A. Compagnon et B. Brun, de deux types d'antisémitisme distincts : Charlus incarne l'antisémitisme médiéval et catholique alors que le cliché du Syndicat renvoie à un antisémitisme moderne. Voir A. Compagnon, « le Narrateur en procès », *art.cit* et B. Brun, « Sur quelques plaisanteries

La question soulevée par ces références est celle du regard posé par l'auteur sur ce discours : dans quelle mesure Proust parvient-il à s'éloigner de l'antisémitisme ? Comme l'a montré B. Brun, l'écrivain se désengage de la question par la structure des voix narratives : les discours antisémites sont tenus par des juifs et des antisémites, les stéréotypes sont toujours convoqués pour être tenus à distance. C'est ce mécanisme qui est à l'œuvre derrière la référence aux clichés physiques : « Les juifs déplaisent aux personnes qui ne peuvent souffrir un aspect étrange, loufoque. Généralement on reconnaissait ensuite que, s'ils avaient contre eux les cheveux trop longs, le nez et les yeux trop grands, des gestes théâtraux et saccadés, il était puéril de les juger là-dessus » (*CG*, 408), reprenant un procédé qui avait déjà émergé dans « Mondanités de Bouvard et Pécuchet » paru dans *La Revue Blanche* (voir supra). En prêtant à certains de ses personnages des discours antisémites, Proust explore les possibilités de se placer de l'autre côté, dans la suite de ce que le narrateur avait avancé dans *Jean Santeuil* : « Juifs, nous comprenons l'antisémitisme » (*JS*, 597).

Proust insère donc un discours antisémite tout en le détournant de la fonction polémique que lui attribuent Mirbeau, France ou Zola : il le module à une perception littéraire, loin des stéréotypes banals de la rumeur populaire, l'intégrant dans une représentation sociale en tant que phénomène d'actualité et objet de discours.

La représentation de l'antisémitisme dans les œuvres de l'affaire Dreyfus révèle donc l'évolution de la perception du phénomène : alors que l'antisémitisme relevait d'une doxa littéraire avant l'affaire, les écrivains ont réussi par le biais de la fiction à prendre position sur le sujet, à critiquer le discours et à opposer leurs propres réflexions. Alors que cette dénonciation passe par la parole directe du narrateur ou la prise de position accusatrice dans les transpositions et par le détour du dialogue dans les représentations discursives, la réflexion sur l'antisémitisme a une portée polémique qui s'estompe dans *la Recherche du temps perdu*.

---

antisémites dans les manuscrits de rédaction de Proust », *Proust au tournant des siècles*, n°1, *La Revue de lettres modernes*, Paris-Caen, 2004, p. 41-52.

## 2. Réflexion et discours sur l'antisémitisme comme phénomène social.

Le regard des écrivains porté sur l'antisémitisme dans la littérature de l'affaire Dreyfus a également été le support d'une réflexion sur le phénomène social. Les auteurs se penchent non seulement sur le discours antisémite mais sur les mécanismes de propagation de ce phénomène.

Mirbeau se livre dans *le Journal d'une femme de chambre* à une réflexion sur les idées reçues, sur la propagation de l'antisémitisme et ses mécanismes. Sous la plume de Mirbeau, l'antisémitisme est présenté comme le même phénomène banal et accepté de tous, objet de conversation comme un autre : « Marianne, qui avait bu deux pleines carafes de cidre, s'est amollie, est devenue plus aimable. Vautrée sur sa chaise, ses manches retroussées, le bras nu, son bonnet un peu de travers sur des cheveux dépeignés, elle m'a demandé d'où j'étais, où j'avais été, si j'avais fait de bonnes places, si j'étais contre les Juifs… » (*JFC*, 399).

C'est l'ignorance du peuple qui est dénoncée à travers ces personnages qui acceptent l'antisémitisme et qui sont incapables de faire preuve d'esprit critique. Par ce biais, c'est la toute puissance de la rumeur populaire qui est soulignée, l'antisémitisme conventionnel qui n'est même plus remis en question : « Marianne approuve de temps en temps, par des mouvements de tête, des gestes silencieux, ces discours violents… Elle aussi, sans doute, la République la ruine, la déshonore… Elle aussi est pour le sabre, pour les curés et contre les juifs… dont elle ne sait rien d'ailleurs, sinon qu'il leur manque quelque chose, quelque part » (*JFC*, 465).

L'antisémitisme conventionnel de l'héroïne, Célestine, est à ce titre significatif : celle-ci est antisémite sans vraiment savoir pourquoi et sans se poser de question, dans un milieu violemment antisémite et abruti par la presse nationaliste :

> Et moi aussi, bien sûr, je suis pour l'armée, pour la patrie, pour la religion, et contre les juifs… Qui donc, parmi nous, les gens de maison du plus petit au plus grand, ne professe pas ces chouettes doctrines ? […] Pourtant, lorsque je m'interroge sérieusement, je ne sais pas pourquoi je suis contre les juifs, car j'ai servi chez eux autrefois, du temps où on pouvait le faire encore avec dignité… Au fond, je trouve que les juives et les catholiques, c'est tout un !

> […] Malgré ce qu'on raconte de leur esprit d'administration et de leur avarice, je prétends qu'il n'est pas mauvais d'être dans ces maisons-là. (*JFC*, 465-466)

Cette vision illustre et prolonge les articles de Zola et de Mirbeau, qui condamnaient violemment cette presse, l'accusant de ramener l'opinion « mille ans en arrière ».

Mais c'est le personnage de Joseph qui cristallise les attaques de l'auteur contre l'antisémitisme. Joseph est caractérisé par son antisémitisme dès son apparition : il est décrit comme lisant *la Libre Parole* « avec attention ». Mirbeau le réduit d'ailleurs à ce seul trait de discours : dans son journal, Célestine note « Hormis sa folie antisémite, qui dénote, chez Joseph, une grande violence, et le goût du sang, il est plutôt réservé sur toutes les autres choses de la vie ». À travers lui, c'est non seulement le discours antisémite qui est tourné en dérision mais tout l'arsenal populaire de l'antidreyfusard type de ces années-là:

> Il a accroché dans la sellerie les portraits du pape et de Drumont ; dans sa chambre, celui de Déroulède ; dans la petite pièce aux graines, ceux de Guérin et du général Mercier… des rudes lapins… des patriotes… des Français, quoi ! Précieusement, il collectionne toutes les chansons anti-juives, tous les portraits en couleur des généraux, toutes les caricatures de « bouts coupés ». Car Joseph est violemment anti-sémite… Il fait partie de toutes les associations religieuses, militaristes et patriotiques du département. Il est membre de la Jeunesse anti-sémite de Rouen, membre de la Vieillesse anti-juive de Louviers, membre encore d'une infinité de groupes et de sous-groupes, comme le Gourdin national, le Tocsin normand, les Bajados du Vexin… etc… (*JFC*, 500).

Sa chambre est elle-même le reflet de la propagande antisémite de l'époque : « Des brochures anti-juives, des chansons patriotiques s'empilent sur une planche, et, dans un coin, la matraque se navre dans les balais ». Son culte des figures symboliques de l'antisémitisme est d'ailleurs explicitement ridiculisé par l'auteur : « Pour lui [le portrait de Drumont] donner plus de majesté, sans doute, Joseph l'a récemment orné d'une couronne de laurier-sauce » (*JFC*, 500).[900]

Dans *Vérité*, Zola utilise la fiction pour proposer une réflexion qui dépasse les lieux communs sur l'antisémitisme, posant la question de l'examen personnel de ces idées reçues et

[900] Voir au sujet de Joseph et le discours antisémite, U. Eisenzweig, « Le capitaine et la femme de chambre – L'affaire Dreyfus et la crise de la vérité narrative », *Romantisme*, n°84, octobre 1994, pp. 79-92 et E. McCaffrey, « Le nationalisme, l'ordre et le *Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°8, 2001, p. 99-105.

de l'analyse profonde des causes du discours antisémite. Ainsi, le héros Marc échappe par son parcours personnel à l'ancrage des idées reçues partagées par tous : « Marc, qui n'aimait guère les juifs, par une sorte de répugnance et de méfiance ataviques, dont il n'avait jamais eu la curiosité d'analyser les causes, malgré sa grande libération d'esprit, gardait pourtant à Simon, qu'il tutoyait, un amical souvenir de leur rencontre à l'Ecole normale » (*V*, 21). Son regard ne peut ainsi échapper à la notion du poids de la « race », notion qui vient teinter malgré lui sa perception des faits : « Il constatait là, chez lui, la terreur, l'humilité de la race, sous la persécution de tant de siècles, gardant la continuelle angoisse de l'outrage et de l'iniquité ». Cet antisémitisme ambiant, diffus mais mal compris est évoqué à travers d'autres personnages, notamment Mignot et mademoiselle Rouzaire, dont l'antisémitisme est présenté comme un sentiment qui va de soi, qui n'est jamais remis en question : « tout en aimant guère les juifs… » (*V*, 30).

Alors que le rôle de *La Libre Parole* dans la propagation de l'antisémitisme est stigmatisé dans *Journal d'une femme de chambre*, on trouve la même illustration du rôle néfaste et sournois de la presse antisémite dans *Vérité*, à travers les journaux *La Croix de Beaumont* et surtout du *Petit Beaumontais*. Ainsi, Zola fustige le rôle de la presse dans la divulgation des thèses antisémites : « Chaque matin, « le petit Beaumontais » semait la haine par d'abominables articles d'outrages et de mensonges » ; « les anti-simonistes en profitaient pour empoisonner l'opinion de nouveaux contes, entre autres l'extraordinaire invention d'un syndicat juif s'était formé pour acheter, à coups de millions, les puissances de ce monde » (*V*, 135).

Ainsi, c'est l'œuvre d'enseignement qui viendra dans la fiction combattre et éliminer l'antisémitisme. Après avoir cerné l'origine du mal et identifié les responsables de cette dérive de l'opinion, c'est-à-dire l'éducation religieuse et les journaux, l'auteur s'attaque aux origines du problème et achève son roman sur la vision utopique d'une société à jamais débarrassée du phénomène antisémite.

*Vérité* s'achève en effet sur la vision idéale d'assimilation portée par les mariages de la descendance de Simon avec celle de Marc. Ainsi, en construisant son récit en vue de l'assimilation entière des races et de la fin de la xénophobie, Zola met un terme symbolique à la représentation des personnages juifs dans la fiction. Ainsi, Marc formule le rêve de « fondre toutes les patries en une même patrie humaine » (*V*, 217). La fin de l'antisémitisme correspond avec la fin de l'Eglise : il accuse de ce fait l'Eglise d'avoir créé et entretenu l'antisémitisme :

> Il n'y avait plus de juifs, puisqu'il n'y avait désormais que des citoyens libérés des dogmes. Seule l'Eglise catholique avait utilisé, en l'exaspérant, l'antisémitisme imbécile et farouche, pour ramener à elle le peuple incrédule ; et l'antisémitisme avait disparu, à mesure qu'elle-même était rentrée dans l'ombre des religions agonisantes (*V* 682).

Derrière ces images, les écrivains proposent donc une réflexion sur les mécanismes de diffusion et de banalisation des thèses antisémites, des stéréotypes. Chez Mirbeau et Zola, l'analyse du phénomène de propagande antisémite s'inscrit dans la droite ligne de leurs prises de position pendant l'affaire : opposant le discours de l'intellectuel à l'œuvre d'aveuglement de Drumont, Zola et Mirbeau n'avaient en effet cessé de fustiger pendant l'affaire l'œuvre néfaste de la presse et le rôle à jouer de l'intellectuel dans l'avènement de la Vérité. Encore une fois, cette dimension est liée à la proximité temporelle qui existe entre ces œuvres et les événements de l'affaire : dans *L'Ile des Pingouins* et dans *La Recherche*, alors que l'agitation antisémite est en grande partie retombée, l'enthousiasme missionnaire des dreyfusards disparaît de la fiction.

# B. L'évolution du personnage du juif : vers l'émergence de nouvelles figures littéraires

Alors qu'*Histoire contemporaine*, *Vérité* et les romans de Mirbeau laissent une place non négligeable à la représentation du discours antisémite, notons que ce sont deux œuvres plus tardives, *la Recherche* et *Jean Barois*, qui proposeront de la manière la plus accomplie des représentations de personnages juifs désormais affranchis de l'arsenal topique hérité de la doxa littéraire d'avant l'affaire. L'évolution des personnages juifs en littérature est néanmoins perceptibles, dans une autre mesure, dans les œuvres écrites pendant ou peu après l'affaire.

## 1. Anatole France et Zola : la comédie de l'assimilation

En effet, France et Zola ont inséré au cœur de leurs fictions des personnages juifs d'un autre genre, rompant avec les représentations habituelles héritées de la doxa antisémite : au contraire, certains personnages juifs viennent réfuter par leur rôle et leur réaction les stéréotypes communément admis.

On peut isoler dans un premier temps les personnages juifs intégrés dans la « comédie de l'assimilation », qui ne prennent pas position dans l'affaire Dreyfus et peuvent même aller jusqu'aux sentiments antisémites. Si ces personnages ne sont pas valorisés dans la fiction, notons cependant que leur représentation traduit une complexification de la représentation littéraire des juifs qui était réduite à la reprise perpétuelle des mêmes traits. En effet, la représentation des juifs qui ont refusé de se prononcer sur le cas de Dreyfus permet à la fois de se pencher sur la question essentielle de l'assimilation, suscitant une réflexion sur l'exclusion comme phénomène social, et de réfuter le mythe de la solidarité juive avancée par les antidreyfusards.

Ces écrivains ont ainsi stigmatisé dans la littérature de l'affaire un phénomène social qui a été fréquent pendant l'affaire Dreyfus : l'attitude des juifs qui ont refusé de s'impliquer parce qu'ils étaient juifs, par souci d'assimilation. Cette attitude avait d'ailleurs été relevée par Léon Blum dans ses *Souvenirs sur l'affaire*.

Anatole France caricature cette tendance à travers l'attitude du préfet Worms Clavelin et surtout de sa femme, qui tentent à tout prix de jouer la carte de l'assimilation, au point d'envoyer en secret leur fille dans une école catholique pour qu'elle soit « plus facile à marier ». France fait le procès des juifs antisémites à travers Worms Clavelin, le baron Wallstein et Mme de Bonmont. Il stigmatise ainsi l'attitude de certains juifs pendant l'affaire qui se sont ralliés à la cause antidreyfusarde de peur d'être mal vus : « Ils étaient tous nationalistes. Le baron Wallstein l'était autant que les autres. Juif autrichien, mis ne fuite par les antisémites viennois, il s'était établi en France où il faisait les fonds d'un grand journal antisémite et se réfugiait dans l'amitié de l'Eglise et de l'Armée » (*BP*, 241).

Une réflexion sur le rôle des juifs dans l'affaire passe par l'allégorie historique de l'antisémitisme de Titus :

> M. Bergeret : Je serais bien surpris que les juifs, cette fois encore, ne fussent point divisés et qu'on n'en comptât pas un grand nombre dans votre parti.
>
> - Quelques-uns, en effet, sont avec nous, dit M. de Terrmondre. Ils y ont du mérite.
> - Je le pensais bien, dit M.Bergeret. Et je pense qu'il s'en trouve parmi eux de fort habiles qui réussiront dans l'antisémitisme. (*AA*, 144).

Zola reprend ce phénomène dans *Vérité*, où certains personnages juifs, tels que le millionnaire Nathan, refusent de s'impliquer par souci d'assimilation. Ainsi, l'auteur écrit « Ils continuaient de tirer l'aiguille, convaincus également de l'innocence de leur gendre, mais

n'osant même la proclamer tout haut devant leur clientèle, dans la terreur d'aggraver son cas et de perdre leur pain » (*V*, 95).

Son attitude lâche est franchement condamnée par l'auteur : il renie sa race dans un geste présenté par le narrateur comme une véritable trahison : « Si peu juif désormais, qu'il s'était enrôlé parmi les plus farouches antisémites, devenu en outre royaliste fervent, patriote et sauveur de la France » (*V*, 98) ; « Le baron Nathan, le juif, à peine libéré de l'infamie ancestrale, devenu royaliste intransigeant, se trouva beaucoup plus royaliste que son gendre, malgré le Sangleboeuf de jadis, l'écuyer de Saint-Louis » ; « Il achevait de renier sa race, il affichait un antisémitisme féroce, monarchiste, militariste, ami respectueux des anciens brûleurs de juifs » (*V*, 465).

La critique de cette attitude est ici encore directement prise en charge par le narrateur par le biais d'adjectifs axiologiques péjoratifs. En effet, il est présenté comme un homme lâche qui tente de « se débarbouiller un peu lui-même de sa juiverie honteuse » (*V*, 99) en faisant baptiser sa fille. Son attitude est d'ailleurs décrite comme une « cette hypocrite bonhomie, où frissonnait la séculaire peur atavique » (*V*, 104). Il reprend lui-même les clichés du discours antidreyfusard, notamment la référence aux francs-maçons : « D'ailleurs, ils ont raison, je suis des leurs, la France avant tout, avec son passé glorieux et l'ensemble de ses solides traditions. Nous ne pouvons la livrer aux mains des francs-maçons et des cosmopolites… »

À travers la stigmatisation de ces juifs qui refusent de s'engager, c'est le manque de courage devant ses opinions qui est critiquée par les auteurs. À l'inverse des sionistes qui marchent vers la solidarité et vers la reconnaissance de leur religion, ces hommes sont critiqués par leur faiblesse honteuse. Ainsi, Zola, comme France dans l'exemple précédemment cité, suggère un véritable devoir de solidarité au sein de la communauté juive qui va à l'encontre des critiques adressées au « syndicat ».

## 2. Un symbole de souffrance

La deuxième figure du juif de la littéraire « post-dreyfusienne » est celle du juif emblématique de la souffrance. En effet, loin d'être objet de raillerie, le juif apparaît dans le

sillage du « martyre de l'île du Diable » comme un emblème de misère. Dans *Vérité*, les représentations des juifs de condition médiocre, qui se démarquent du cliché du Juif-Rothschild, viennent esquisser le tableau d'un peuple vivant dans la pauvreté sans pour autant échapper aux préjugés populaires.

Un autre exemple de figure judaïque émergente peut être cité dans une nouvelle publiée à *la Revue Blanche* en 1902 par le jeune Guillaume Apollinaire : dans ce texte intitulé « Le Passant de Prague », l'auteur revient sur la figure du Juif éternel martyre, figure mythique de la souffrance. Le narrateur y rencontre un « Juif de tous les temps » : « Votre légende symbolisait votre race, que j'Aime de s'être conservée si pure à travers les temps, car j'aime les juifs. Je n'en ai jamais rencontré de sots, beaucoup sont malheureux. » La figure du Juif esquissée ici, tout en rappelant le mythe du Dreyfus – symbole de souffrance, se teinte d'une dimension atemporelle et symbolique qui trouvera des échos dans la figure prophétique de Bernard-Lazare sous la plume de Péguy : « Je suis le Juif Errant. Je suis l'Eternel Juif – c'est ainsi que m'appellent les Allemands. […] Tous les juifs souffrent partout d'un mépris immérité. Voyez, de Daniel à Dreyfus, -que n'ont-ils pas souffert dans les pays que leur sagesse honorait ! »[901] .

On retrouve le même personnage devenu symbole derrière la figure du vieux Juif victime des pogromes dans *La 628-E8* de Mirbeau : il s'agit d'un « pitoyable monument d'infortune » dont le visage est marqué par la misère, « Son visage fermé exprimait plus de détresse qu'aucun visage même de vieux en larmes, et toute la fatigue du malheur humain »[902]. Le narrateur ouvre d'ailleurs ce récit par ses considérations sur le sort d'éternelle souffrance du peuple juif : « Les pires émigrants sont ces juifs de tous les pays, cherchant, une fois de plus, un coin de terre, qu'ils n'ambitionnent pas hospitalier, mais où ils puissent s'affranchir, un peu, du mépris qui les suit, et rompre les chaînes de cet affreux boulet d'infamie, qu'ils traînent partout. »[903]

On peut voir à travers ces œuvres que deux figures du Juif se dessinent à l'écart de la représentation antisémite traditionnelle : d'une part, le juif qui, comme Woldsmuth, joue « la comédie de l'assimilation » et qui, aveuglé soit par la richesse soit par la soif de pouvoir se désolidarise des autres juifs victimes, et d'autre part, la figure du juif misérable héritier de

[901] *La Revue Blanche*, n°216, 1/06/1902, vol. 28, p. 201.
[902] O. Mirbeau, *La 628-E8*, p. 402-403.
[903] *Ibid*., p. 400-401.

l'ancien Testament, qui trouvera sa plus belle incarnation dans le portrait de Bernard-Lazare par Péguy dans *Notre Jeunesse*. C'est la dualité des juifs dans la société que Mirbeau a ainsi résumé dans *La 628-E8*, soulignant le paradoxe tragique d'un peuple à la fois victime et bourreau, renié et se reniant soi-même :

> C'est douloureux et absurde, sans doute ; cela étreint le cœur et confond la raison… Mais qu'y faire ? Le juif pauvre paie pour le juif riche… le juif ostentatoire, insolent, voluptueux, conquérant, qui, de plus en plus, perd toutes les vertus anciennes de la race…Ce n'est même plus sous son nom, dont il a honte et qu'il renie, c'est maintenant sous des noms d'emprunt, des noms ronflants et qui n'ont pas d'odeur, qu'il travaille à la dépossession, à la ruine des autres… […] Lui qui, jadis, tout au long de sa belle et terrible histoire, fut un des plus nobles éléments du progrès humain, lui qui se devait à soi-même et devait à sa race, toujours proscrite, d'être l'éternel révolté, le voilà devenu le complice et, le plus souvent, le trésorier de toutes les réactions, même la réaction antisémite, la plus hideuse, la plus barbare de toutes…[904]

Alors que *Vérité* s'achève sur le tableau utopique de la fin de l'antisémitisme, les représentations des personnages juifs dans les romans de l'affaire Dreyfus complexifient et font évoluer le type littéraire du Juif en dépassant un arsenal topique préexistant : à côté des juifs riches, d'autres de condition modeste viennent réfuter implicitement le stéréotype répandu de la richesse des juifs et certains juifs refusent de défendre leur co-religionnaire, rompant le cliché du fameux syndicat. Ces représentations traduisent ainsi une prise de conscience entraînée par le « choc » de l'affaire Dreyfus : après des années de propagande violente et haineuse, après l'exemple de l'acharnement dont Dreyfus a été victime dans la presse antidreyfusarde, les écrivains et journalistes ont remplacé le cliché réducteur par la réalité d'un peuple non seulement de domination financière mais également objet de souffrance et d'exclusion.

---

[904] *Ibid*., p. 401.

## 3. L'étincelle de la pensée : Rolland, Proust et Martin du Gard dans le sillage de Péguy

En 1907, c'est Romain Rolland qui renouait avec la « question juive », insérant dans son roman *Jean-Christophe* de nombreux personnages juifs venus traduire l'évolution de son discours face aux sentiments antisémites qu'il avait exprimés pendant l'affaire Dreyfus[905].

Comme l'ont fait France dans *Histoire contemporaine* et Proust à travers le personnage de Bloch (voir infra), Romain Rolland raille la « comédie de l'assimilation » de la société juive parisienne, notamment à travers le personnage de Sylvain Kohn, qui se fait appeler « Hamilton » et qui joue le rôle du parisien mondain comme s'il s'agissait d'un jeu : « Ce petit Juif allemand, ce lourdaud s'était fait le chroniqueur et l'arbitre des élégances parisiennes. […] Il était le champion du beau style français, de l'élégance française, de l'esprit français » (*JC*, 622).

Derrière cette vaine comédie se trouve pourtant la « vraie nature » du Juif : un être pourvu d'une force intellectuelle exceptionnelle, portant sur son dos un héritage millénaire qui leur donne une profondeur inégalable. Romain Rolland évoque en effet « l'intelligence habituelle de cette race, qui aime l'intelligence », (*JC*, 688), ainsi que la puissance de pensée qui s'en dégage :

> On paye cher le privilège d'être une trop vieille race. On porte un faix écrasant d'épreuves, d'expériences lassées, d'intelligence et d'affection déçues, - toute une cuvée de vie séculaire, au fond de laquelle s'est déposé un âcre résidu d'ennui… L'Ennui, l'immense ennui sémite. Une chose persiste, non pas intacte, mais maladivement hyperesthésiée, en ces

[905] Voir à ce sujet, A. Blum, « Romain Rolland et la question juive », *Europe*, octobre 2007, n°942, p. 86 – 96. Peut-être, comme le souligne A. Blum, son divorce avec Clotilde Bréal en 1901 a-t-il contribué à lui faire prendre suffisamment de recul sur cette question pour pouvoir l'envisager de manière différente. Selon Bernard Duchatelet dans sa thèse sur la genèse de *Jean-Christophe*, son rapport problématique avec le milieu juif auquel il a été intimement associé marquera cette œuvre (Bernard Duchatelet, *Les débuts de* Jean-Christophe *(1886-1906). Etude de genèse*, Université de Lille III, 1975). La position complexe de Romain Rolland sur l'antisémitisme telle qu'elle apparaissait encore dans *Jean-Christophe* est un type de position qui n'est plus possible aujourd'hui. En revanche, la position de Rolland face à l'antisémitisme connaîtra un nouveau tournant à partir de 1933, année à partir de laquelle il deviendra leur défenseur inconditionnel et s'élèvera contre l'antisémtisime qui sévit en Allemagne.

> déracinés d'Orient, épuisés par la dépense d'énergie qu'ils ont dû faire depuis des siècles, et aspirant à l'ataraxie, sans pouvoir y atteindre : la pensée, l'analyse sans fin, qui empêche d'avance la possibilité de toute jouissance et qui décourage de toute action (*JC*, 943).

Sans se défaire entièrement de la notion exclusive de « race » et du rapprochement stéréotypé entre le Juif et la corruption de la civilisation française, Romain Rolland est loin de voir en eux uniquement un danger et prend, notamment à travers Olivier, le contre-pied du discours antisémite d'exclusion en montrant les Juifs comme une force de la civilisation indispensable à la vitalité intellectuelle française :

> C'est qu'ils sont plus intelligents que les autres, dit Olivier. Les Juifs sont presque les seuls chez nous, avec qui un homme libre peut causer des choses neuves, des choses vivantes. Les autres s'immobilisent dans le passé, les choses mortes. […] Les Juifs sont dans l'Europe d'aujourd'hui les agents les plus vivaces de tout ce qu'il y a de bien et de mal. Ils transportent au hasard le pollen de la pensée. […] N'allons pas mutiler notre civilisation déjà malade, en prétendant l'ébrancher de quelques-uns de ses rameaux les plus vivaces. Si le malheur voulait que les Juifs fussent chassés d'Europe, elle en resterait appauvrie d'intelligence et d'action, jusqu'au risque de la faillite complète. (*JC*, 946-947)

Au nom de cet héritage intellectuel, l'auteur critique la « comédie de l'assimilation » à laquelle se livre Kohn, donnée à voir comme la perte d'un héritage séculaire : « Ces fils qui rougissent de leur père s'appliquent à renier la conscience de leur race ; ils n'y réussissaient que trop. Après leur avoir dépouillé leur âme séculaire, il ne leur restait plus de personnalité que pour mêler les valeurs intellectuelles et morales des autres peuples » (*JC*, 671).

Parallèlement à cette puissance intellectuelle considérable, Romain Rolland rejette explicitement, à travers sa représentation des personnages juifs, le stéréotype dépréciatif. En effet, s'il convoque les traits topiques d'une figure du Juif étonnamment proche de celle qui était esquissée par Drumont dans *la France Juive*, c'est pour inverser le portrait et faire de ce personnage un adjuvant considérable dans le parcours du héros : « Mooch était, d'apparence, plus Juif que de raison : le Juif, tels que le représentent ceux qui ne l'aiment point : petit, chauve, mal fait, le nez pâteux, de gros yeux qui louchaient derrière de grosses lunettes, la figure enfouie sous une barbe mal plantée, rude et noire, les mains poilues, les bras longs, les jambes courtes et torses : un petit Baal syrien » (*JC*, 940). Romain Rolland joue ici avec le stéréotype en soulignant explicitement l'origine antisémite topique du portrait : il s'agit bien

du « Juif, tels que le représentent ceux qui ne l'aiment point ». Mais, inversant les attentes, ce personnage donné à voir comme le représentant type ciblé par le discours antisémite est un être entièrement de bonté qui va considérablement aider Jean-Christophe, toujours prêt à « se rendre utile » même lorsqu'il n'est pas sollicité. Loin d'en faire un représentant du « Syndicat » prêt à tout pour aider ses coreligionnaires, il s'agit simplement d'une personne dévouée et serviable envers tous ceux qui sont dans le besoin. Notons également que, malgré son snobisme, le personnage de Kohn sera le premier à aider Christophe dans son parcours parisien, prouvant la désuétude de la méfiance envers une solidarité uniquement consacrée aux coreligionnaires.

Ainsi, la représentation des personnages juifs chez Romain Rolland traduit une évolution considérable par rapport au discours que tenait l'auteur en 1898 : sans prôner l'assimilation complète, il souligne la richesse d'une société cosmopolite capable de réunir sans confondre les forces intellectuelles qui la composent

On peut établir un parallèle entre la vision du personnage juif proposé ici, celle de Martin du Gard et la référence intertextuelle au portrait de Bernard-Lazare esquissé par Péguy dans *Notre Jeunesse*.

Outre le personnage de Woldsmuth dans *Jean Barois* évoqué précédemment, Martin du Gard s'était inspiré, comme le montrent les notes préparatoires du *Lieutenant-colonel Maumort* de la figure prophétique du Bernard Lazare de Péguy, tout en le dotant d'une force intellectuelle absolument moderne qui renoue avec le discours sur la « question juive » telle qu'il apparaît dans *Jean-Christophe*[906]. On peut souligner de ce fait l'influence triangulaire entre ces trois textes : en effet, on sait *la Foire sur la place* et *Dans la maison* avaient été publiés dans *les Cahiers de la Quinzaine* en 1907 et en 1908 et il n'est pas surprenant que Péguy se soit lui-même inspiré de la force intellectuelle séculaire qui émane des personnages juifs représentés par Romain Rolland.

En effet, la représentation du Juif tel qu'elle apparaît dans les notes préparatoires combine plusieurs traits de cette figure prophétique et du discours de Romain Rolland, notamment l'image du mouvement perpétuel alliée à la vivacité intellectuelle : « Le Juif

[906] On connaît l'admiration de Martin du Gard pour cette œuvre : le 8 décembre 1913, il écrivait à Romain Rolland pour le remercier du témoignage de sympathie que celui-ci lui avait fait après son envoi de *Jean Barois* « Pendant les trois années que j'ai entièrement données à ce travail, je puis dire que je n'ai voulu m'entourer que de deux ouvrages : *Guerre et Paix* et *Jean-Christophe*. Vous devinerez peut-être par ce détail le retentissement que peut avoir en moi votre geste de sympathie » (*Correspondance générale*, I, p. 343).

apporte l'étincelle. Il jette le trouble dans les esprits, complique le débat, mais le nourrit, le vivifie de ses contradictions, de son esprit critique dissolvant. Il fait lever la pâte amorphe. Il communique autour de lui une intensité de vie, une accélération de la pensée. Destructeur, mais surtout animateur. » (*Maum*, 713) alors que Bernard Lazare avait l'« œil pétillant de malice, mais douce, et de renseignement » (*NJ*, 184), il « parlait de tout comme s'il dût vivre cent ans ; […] Tout ce qui était rapidité, accélération, fièvre de communication, déplacement, circulation rapide l'emplissait d'une joie enfantine, de la vieille joie, d'une joie de cinquante siècles ». (*NJ*, 196)

Egalement, les textes font allusion aux mêmes traits de caractère hérités de la « race », alliés à l'image de la chaleur : « Il a un sens dramatique des choses, qui lui vient de sa prodigieuse et terrible destinée de race, et qui rayonne de chaleur » (*Maum*) alors que chez Bernard Lazare, on retrouve dans son regard « le feu allumé il y a cinquante siècle » : « pas un sentiment, pas une pensée, pas l'ombre d'une passion qui ne fût tendue, qui ne fût commandée par un commandement vieux de cinquante siècles. » (*NJ*, 176)

Les deux figures sont animées par la notion de mission perpétuelle : Péguy évoque « un tremblement, une vibration perpétuelle. Pas un muscle, par un nerf qui ne fût tendu pour une mission secrète, perpétuellement vibré pour la mission. Un être perpétuellement tendu » (*NJ*, 174) alors que le Juif chez Martin du Gard « est un ferment précieux de démesure. Il va, d'emblée, aux extrêmes. Grâce à lui, les problèmes se compliquent, les cerveaux travaillent, il est curieux de tout, va jusqu'au bout des idées, avec un courage, une abnégation, un désintéressement personnel qui force l'estime. Il est dangereux comme un explosif, mais utile comme une force de la nature. » (*Maum*, 713)

Les deux figures sont dotées d'une force intellectuelle profondément subversive : chez Martin du Gard, « sa mobilité d'esprit bouscule tout, remet tout au creuset. Il ne respecte rien, aucune tradition, aucun conformisme. Il est un agent de propulsion de la civilisation humaine. Il empêche qu'on s'endorme dans l'immobilité et l'indifférence » (*Maum*, 713) et chez Péguy « il faut penser que c'était un homme, j'ai dit très précisément un prophète, pour qui tout l'appareil des puissances, la raison d'Etat, les puissances temporelles, les puissances politiques, les autorités de tout ordre, politiques, intellectuelles, mentales même ne pesaient pas une once devant une révolte, devant un mouvement de la conscience propre » (*NJ*, 183).

Enfin, elles partagent l'héritage de cinquante siècle de souffrance : « Ils ont tant souffert à travers les siècles qu'il faut bien comprendre leur énergie de réfractaires et leur besoin vital de revendication et de revanche. Ils ont droit à vivre, et la vitalité de ce peuple farouche et lutteur contre l'incroyable fatalité qui les poursuit est pleine de grandeur, et force

l'admiration. L'éternelle faillite de ce grand peuple », selon Martin du Gard, alors que pour Péguy, « Cinquante siècles de blessures et de cicatrices, des points toujours douloureux, les Pyramides et les Champs-Élysées, les rois d'Egypte et les rois d'Orient, le fouet des eunuques et la lance romaine, le Temple détruit et non rebâti, une inexpiable dispersion leur en ont dit le prix pour leur éternité » (*NJ*, 158).

Chez Martin du Gard, comme chez Péguy, la notion de solidarité juive relève de l'essence de la race : dans les dossiers préparatoires, Martin du Gard parle de « lutter contre l'antisémitisme par l'affirmation de la nécessité qui s'impose aux Juifs de retrouver leur dignité en reprenant le nom de leur race, et reconquérant le pays des Hébreux » (*Maum*, 714) alors que Péguy dans *Notre Jeunesse* considère que « tout le mystique d'Israël est qu'Israël poursuive dans le monde sa retentissante et douloureuse mission » (*NJ*, 159).

Proust se penche également sur la notion de l'identité juive et du rapport de l'homme à ses origines à travers les personnages de Swann et de Bloch[907]. En effet, ces deux personnages juifs ouvrent la porte aux réflexions de l'auteur sur la question de l'assimilation, reprenant certains éléments présents chez ses prédécesseurs tout en ouvrant sur un regard personnel et complexe[908].

Le personnage de Bloch suscite une réflexion à la fois littéraire, par le jeu sur le stéréotype, et sociale, par la question de l'assimilation des juifs dans le « monde ».

Le judaïsme, chez Bloch, comme chez Swann, est un trait inaliénable : alors que Swann, parfaitement assimilé, a renoué avec ses origines par le biais de l'affaire Dreyfus, Bloch, quant à lui, ne cessera d'essayer de les renier. Il joue ainsi, comme Worms Clavelin dans *Histoire contemporaine*, et comme Sylvain Kohn dans *Jean-Christophe*, une « comédie » de l'assimilation qui culmine avec le changement de son nom en « Jacques du

---

[907] Je poursuis ici une réflexion entamée dans plusieurs ouvrages et articles : voir notamment au sujet de Swann comme personnage juif, Juliette Hassine « L'Ecriture de l'Affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust » (*Les intellectuels face à l'affaire Dreyfus alors et aujourd'hui*, p. 243 – 258), qui complète et nuance la réflexion de E. Carassus dans « L'Affaire Dreyfus et l'espace romanesque : de *Jean Santeuil* à la *Recherche du temps perdu* » *art.cit* ; voir aussi de J. Hassine « La Genèse de Swann : personnage juif » in *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, p. 13-35 et « Swann faux-prophète », *ibid*., p. 54-59 ; S. Jessua, «L'Affaire Dreyfus " Du côté de chez Swann" », *Les Nouveaux Cahiers*, n°118, automne 1994, p. 18-26 ; J. Recanati, « La Juiverie prescrite. Charles Haas », in *Profils Juifs de Marcel Proust*, p. 103-131 ; sur Bloch, voir Sam W. Bloom, « Paradigms of Jewish antisemitisme : Anatole France and Marcel Proust » (*L'antisémitisme éclairé*, p. 287-294).

[908] A. Sonnenfeld avance la thèse, que je ne développerai pas ici, du rôle exutoire de Bloch dans la fiction : ce personnage permettrait à Proust « d'exorciser » son identité juive (A. Sonnenfeld, « Marcel Proust : Antisémite ? », *art.cit*.) et J. Hassine dans « L'Ecriture de l'Affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust » considère que Swann est chargé de purger Proust de son dreyfusisme.

Rozier ». Mais Bloch n'arrive pas à cacher son judaïsme et dans la scène chez Mme de Villeparisis, Bloch s'étonne d'ailleurs qu'on reconnaisse en lui immédiatement un juif.

Néanmoins, la représentation de Bloch échappe au « type » hérité du discours antisémite. En effet, Proust convoque certains traits physiques topiques du juif (le nez) pour les détourner de leur représentation première : « Le Juif [s'il n'appartient pas au « monde »] […] prend facilement l'aspect d'un lord, et ses façons sont tellement francisées que chez lui un nez rebelle, poussant, comme les capucines, dans des directions imprévues, fait penser au nez de Mascarille plutôt qu'à celui de Salomon » (*CG*, 190).

Alors que Bloch est également un intellectuel dreyfusard, il peut également apparaître comme une nouvelle figure du personnage juif, non pas le banquier ni l'usurier mais tel un sémite issu de l'Ancien Testament : « Il avait maintenant le menton ponctué d'un « bouc », il portait un binocle, une longue redingote, un gant, comme un rouleau de papyrus à la main. […] Dans un salon français […] un Israélite faisant son entrée comme s'il sortait du fond du désert, le corps penché comme une hyène, la nuque obliquement inclinée et se répandant en grands « salams », contente parfaitement un goût d'orientalisme ».

Ainsi, Bloch devient sous la plume de Proust un personnage juif hybride, doté des traits physiques stéréotypes revisités par une touche littéraire, l'assimilant davantage à une icône artistique qu'à un être réel proche de la représentation habituelle du juif :

> Mais Bloch n'ayant pas été assoupli par la gymnastique du « Faubourg », ni ennobli par un croisement avec l'Angleterre ou l'Espagne, restait, pour un amateur d'exotisme, aussi étrange et savoureux à regarder, malgré son costume européen, qu'un Juif de Decamps. Admirable puissance de la race qui du fond des siècles pousse en avant jusque dans le Paris moderne, dans les couloirs de nos théâtres, derrière les guichets de nos bureaux, à un enterrement, dans la rue, une phalange intacte, stylisant la coiffure moderne, absorbant, faisant oublier, disciplinant la redingote, demeurée, en somme, toute pareille à celle des scribes assyriens peints en costume de cérémonie à la frise d'un monument de Suse devant les portes du palais de Darius. (*CG*, 190)

La représentation de Bloch fait ainsi glisser par le biais d'une série de comparaisons successives la figure du Juif en dehors de la sphère du temps et même de celle de l'humanité. En effet, le Juif intègre le domaine du végétal (par son « nez rebelle poussant comme une capucine »), animal (il est « penché comme une hyène »), d'un autre lieu (« comme s'il sortait du désert ») et d'un autre temps (« son gant comme un papyrus » ; sa redingote « pareille à

celle des scribes assyriens »). Qui plus est, sa figure se fige dans l'éternité à travers la référence artistique : il prend sa place dans un tableau de Decamps ou dans la frise d'un « monument de Suse ».

Mais Proust puise également dans le registre religieux pour évoquer le judaïsme de Bloch, renouant ici avec le regard mystique que posait Péguy sur les Juifs, notamment Bernard Lazare. En effet le personnage du juif est livré à une reconstruction esthétique sous la plume de Proust, devenu un être quasi surnaturel :

> Mais, au reste, parler de la permanence des races rend inexactement l'impression que nous recevons des Juifs, des Grecs, des Persans, de tous ces peuples auxquels il vaut mieux laisser leur variété. […] Il nous semble, quand nous rencontrons dans le monde des Orientaux appartenant à tel ou tel groupe, être en présence de créatures surnaturelles que la puissance du spiritisme aurait fait apparaître. Nous ne connaissons qu'une image superficielle ; voici qu'elle a pris de la profondeur, qu'elle s'étend dans les trois dimensions, qu'elle bouge. […] le spectacle auquel l'entrée dans un salon […] d'un Juif, nous fait assister, en animant les figures, les rend plus étranges, comme s'il s'agissait en effet d'être évoqués dans un effort médiumnimique. C'est l'âme, entrevue auparavant par nous dans les seuls musées, des anciens Juifs, arrachée à une vie tout à la fois insignifiante et transcendantale, qui semble exécuter devant nous cette mimique déconcertante. Il me semble que si j'avais dans la lumière du salon de Mme de Villeparisis pris des clichés d'après Bloch, ils eussent donné d'Israël cette même image, si troublante parce qu'elle ne paraît pas émaner de l'humanité, si décevante parce que tout de même elle ressemble trop à l'humanité, que nous montrent les photographies spirites. (*CG*, 191)

Le personnage de Bloch combine ainsi des éléments de la représentation mythologique du Juif, de la figure prophétique de Bernard-Lazare, de la comédie sociale de l'assimilation de Worms-Clavelin, de l'intellectuel dreyfusard et de l'objet artistique de l'esthétique proustienne. Il frappe par le sentiment d'étrangeté qu'il dégage mais contrairement au discours antisémite, son étrangeté devient ici un caractère esthétique, amenée à éveiller la curiosité plus que la méfiance et en fait un être surnaturel en dehors de toute catégorisation professionnelle ou actancielle attachée à la figure du Juif.

Swann renoue également avec la figure du Juif prophète proche du Bernard-Lazare de Péguy tout en posant d'une autre manière la question de l'assimilation. En effet, dans la *Recherche du temps perdu*, la redécouverte de l'identité juive de Swann constitue le tournant

essentiel de sa vie, le conduisant à rompre avec la société mondaine dans laquelle il évoluait et à métamorphoser son rapport au monde. En se tournant vers cette « solidarité juive », Swan renouvelle ainsi le geste de Bernard Lazare qui avait pendant l'affaire Dreyfus amorcé la réflexion sioniste. La représentation de Swann dreyfusard dans *la Recherche* emprunte à Péguy le registre religieux, notamment à travers la description de l'agonie de Bernard Lazare. En effet, comme le souligne Juliette Hassine, le portrait de Bernard Lazare devenu prophète (« sa mort, cette sorte de maladie féroce comme acharnée, comme fanatique et sa longue et sa cruelle maladie et tout le lent et si prompt acharnement de sa mort » (*NJ*, 192) ; « Une race, un monde de cinquante siècles sur les épaules voûtées ; sur les épaules rondes, sur les épaules lourdes ; un cœur dévoré de feu, du feu de sa race, consumé du feu de son peuple : le feu au cœur, une tête ardente, et le charbon ardent sur les lèvres du prophète » (*NJ*, 176)) réapparaît pour décrire Swann au seuil de sa mort : « Les formes inattendues et singulières d'une mort prochaine, d'une mort qu'on a déjà, comme dit le peuple, sur le visage » ; « Ce visage duquel la maladie avait si bien rogné les joues » ; « En ces derniers jours, la race faisait elle apparaître plus accusé le type physique qui la caractérise, en même temps que le sentiment d'une solidarité que Swann semblait avoir oubliée toute sa vie et que, greffées les unes sur les autres, la maladie mortelle, l'affaire Dreyfus, la propagande antisémite, avaient réveillée » ; « Swann était arrivé à l'âge du prophète » (*SG*, 690)[909].

Mais Swann est un prophète raté puisque contrairement aux exigences de son engagement dans le parti de la « vérité », son dreyfusisme ne vient pas s'opposer à l'aveuglement antidreyfusard et ne fait au contraire qu'entraîner un aveuglement tout aussi catégorique : « Mais Swann, précisément au moment même où si lucide, il lui était donné grâce aux données héritées de son ascendance, de voir une vérité encore cachée aux gens du monde, se montrait d'un aveuglement comique. Il remettait toutes ses admirations et tous ses dédains à l'épreuve d'un critérium nouveau, le dreyfusisme. » (*SG*, 582) De plus, Swan ne s'engage pas publiquement en faveur de la cause dreyfusarde malgré ses convictions puisqu'il avait paradoxalement refusé de signer les listes Picquart : « Swann refusa son propre nom. Il le trouvait trop hébraïque pour ne pas faire mauvais effet. Et puis, s'il approuvait tout ce qui touchait à la révision, il ne voulait être mêlé en rien à la campagne antimilitariste. […] Bref, Swann refusa de signer la circulaire de Bloch, de sorte que, s'il passait pour un dreyfusard

[909] Voir J. Hassine « L'écriture du discours antisémite dans *La Recherche* et ses sources bibliques et gréco-romaines » in *Bulletin d'informations proustiennes*, 1990, n°21, p. 83-100 et *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, *op.cit*.

enragé aux yeux de beaucoup, mon camarade le trouva tiède, infecté de nationalisme, et cocardier » (*SG*, 713).

Swann renoue donc avec la figure du prophète tout en échouant dans le rôle qui lui est assigné par le discours dreyfusard : au-delà de la portée purgatoire de ce personnage soulignée par Juliette Hassine, Proust réinvestit dans la figure de Swann un héritage littéraire à la lumière de ses réflexions sur l'identité juive.

En effet, la situation mondaine de Swann pose la question de la place des Juifs dans la société : en effet, alors que Swann était parfaitement intégré dans le « monde », son dreyfusisme le met au ban des milieux qu'il fréquentait. Mais alors que le « kaléidoscope » qui l'avait précipité en bas de l'échelle ne cesse de tourner, l'impact de l'antisémitisme sur la société est donné à voir comme un élément conjecturel qui sera renversé quelques années plus tard. Ainsi alors que la fille de Swann, devenue Mme de Forcheville, reprend au sommet de l'échelle sociale la place dont avait été déchu son père, l'élan prophétique de Swann disparaît dans le mouvement du monde et l'antisémitisme devient comme le dreyfusisme soumis aux variations des discours et des époques.

Ainsi, réécriture partielle et ratée de Bernard Lazare devenu figure mythique de prophète, mondain déchu emblématique du rejet des juifs de la société au moment de l'affaire, Swann combine le poids symbolique d'une culture à laquelle Proust était lié sans toutefois appartenir, un monde qu'il observait tout en étant conscient de la fragilité des situations et un combat pour lequel il s'était enflammé sans pour autant se lancer dans la polémique. Cet équilibre difficile entre héritage littéraire, identité religieuse et sociale fait ainsi basculer Swann dans une représentation mystique d'un être déchu de son rang social, de son humanité et de son réalisme.

C'est bien la question de la solidarité et de l'identité qui ressurgit dans la longue évocation lyrique qui rapproche les Juifs et des homosexuels dans *Sodome et Gomorrhe* : « Les jours de grande infortune où le plus grand nombre se rallie autour de la victime, comme les juifs autour de Dreyfus ; [cherchant] de la sympathie – parfois de la société – de leurs semblables, auxquels ils donnent le dégoût de voir ce qu'ils sont, dépeint dans un miroir qui, ne les flattant plus, accuse toutes les tares qu'ils n'avaient pas voulu remarquer chez eux-mêmes » (*SG*, 616)[910].

[910] Sur le rapprochement entre les juifs et les homosexuels dans *A la Recherche du temps perdu*, voir J. Bem, « Le juif et l'homosexuel dans *A la recherche du temps perdu* », *Littérature*, n°37, 1980, article fondateur d'une

On retrouve ici la clé des représentations de Bloch et de Swann : tous deux juifs et dreyfusards, Proust accentue en eux jusqu'à la difformité certains traits de « la race ». Leur ralliement à la cause dreyfusarde est donné comme quasi instinctif, dans un phénomène d'attraction et de répulsion simultanées. Sans prendre position sur l'antisémitisme ou sur le dreyfusisme, Proust esquisse un tableau des différentes attitudes des juifs en société, évoquant les réactions opposées devant une même situation : il isole en effet « quelques-uns qui ne veulent fréquenter que ceux de leur race, ont toujours à la bouche les mots rituels et les plaisanteries consacrées » et ceux qui « se fuyant les uns les autres, recherchant ceux qui leur sont le plus opposés, qui ne veulent pas d'eux, pardonnant leurs rebuffades, s'enivrant de leurs complaisances ».

La réflexion sur l'antisémitisme dans *la Recherche* passe ainsi par l'analyse des rapports humains et par la réflexion sur l'antisémitisme comme phénomène social. Comme dans *Histoire contemporaine*, c'est à travers le portrait en mouvement d'une société qu'il évoque les réactions, les discours face à cette question, mais contrairement à France, Proust esquisse sa représentation loin des types et des personnages incarnant un discours figé. De plus, contrairement à France également, il s'agit pour lui à la fois d'esquisser le discours antidreyfusard et de se pencher sur les réactions et les attitudes des juifs, tiraillés entre un univers mondain et un héritage ethnique.

Les représentations croisées du personnage Juif chez ces deux auteurs esquissent donc une figure littéraire qui renouvelle profondément l'image du Juif dans la littérature. Chez Proust comme chez Martin du Gard, le Juif est marqué par ses origines, par l'histoire de son peuple, mais de ce sentiment d'appartenance inaliénable il tire une grandeur et un devoir instinctif de solidarité. Que ce soit par l'expérience de l'affaire Dreyfus, qui a soumis Proust à une réflexion sur le destin de ce peuple en mal d'identité et de reconnaissance ou par celle de la seconde guerre mondiale qui a réveillé chez Martin du Gard l'image du combat de ce « prophète d'Israël » contre les discours de haine et d'exclusion, ces deux romans intègrent dans la représentation du Juif non seulement des êtres de souffrance mais également de

---

grande partie de la recherche actuelle sur la représentation des juifs et des homosexuels dans le roman proustien, notamment sur la comparaison systématique entre les invertis et les juifs.

combat, des hommes entre l'assimilation et l'errance, entre la quête d'identité et l'affirmation d'une solidarité[911].

La « question juive » dans les textes de l'affaire Dreyfus se décline ainsi à un niveau à la fois polémique et littéraire. Dans une perspective polémique, on peut voir que les fictions de Mirbeau, de France et de Zola poursuivent une dénonciation de l'antisémitisme qui avait été amorcée pendant le combat de l'affaire. Par le biais de la mise en scène critique du discours antisémite, dans les œuvres de représentation discursive et par les ressorts combinés du roman à thèse, dans *Vérité* de Zola, le discours antisémite se trouve progressivement raillé, dénoncé, réfuté et finalement anéanti.

Dans une perspective littéraire, on peut voir que la représentation du juif en littérature se défait du stéréotype omniprésent pour se pencher sur la réalité de ce peuple : à la fois peuple de misère et de conquête, animé par la hantise de la persécution et par le désir constant d'assimilation et de réussite dans un mouvement perpétuel de fuite loin des souffrances et d'ascension vers la reconnaissance. Ce sont avant tout les œuvres plus tardives de *Jean Barois*, de *la Recherche du temps perdu* et du *Lieutenant-colonel de Maumort* qui renouvellent la représentation du personnage Juif désormais inséparable d'une réflexion identitaire sur sa place, son rôle et sa souffrance emblématique.

[911] Sur l'antisémitisme en littérature et chez les intellectuels dreyfusards, on pourra également consulter l'ouvrage de Michel Dreyfus, *L'antisémitisme à gauche. Histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours*, ainsi que l'ouvrage à paraître de Nicole Savy sur cette question pour ce qui concerne la littérature de la période romantique. Voir aussi « Les Juifs et la littérature », *Magazine littéraire*, n°474, avril 2008.

# III. L'opinion publique

## A. La gangrène sociale

### 1. Un portrait au vitriol

Dans la littérature de l'affaire Dreyfus, l'opinion publique apparaît comme un actant d'envergure et insaisissable. France, Mirbeau et Zola ont fortement réagi face à l'ampleur et la force de l'opinion publique, incarnées par la foule souvent aveuglée, manipulée et déchaînée. Ces écrivains se sont ainsi attachés à la représentation de cette opinion publique qui a joué un si grand rôle dans l'affaire. Les œuvres qui évoquent l'affaire sur le mode de la représentation discursive occupent ici une place à part : comme l'a souligné A. Pagès dans « La représentation romanesque de l'affaire », ce type de représentation se focalise sur la rumeur, sur la psychologie d'une foule donnée à voir à travers ses hésitations et ses erreurs et l'opinion publique se trouve de ce fait projetée au cœur de la peinture psychologique esquissée dans le roman.

La foule telle que Mirbeau la représente dans ses romans est une masse amorphe, abêtie, manipulée et potentiellement homicide. Dans ses articles de combat, Mirbeau avait

déjà dénoncé la violence du meurtre dans la foule collectivement irresponsable, symptôme d'un retour à la barbarie : « Au milieu des frénésies de l'insulte, des épilepsies de la dénonciation et de la calomnie, je vois nettement se dresser la face même, la face ignominieuse du crime. Mes oreilles sont obsédées de ces incessants appels à l'assassinat, de ces cris de mort. Ils me poursuivent sans me lâcher… Pour quiconque réfléchit, il y a bien là, dans ces journaux, un état d'esprit particulier et qui n'est pas autre chose que l'esprit du meurtre »[912].

Dans *Journal d'une femme de chambre,* Mirbeau met en scène le peuple tel qu'il l'avait évoqué dans ses articles. Il en dresse un portrait au vitriol, esquissant un tableau noir de la France dreyfusarde. Dans la scène finale située dans le café militaire tenu avec Joseph, cette foule apparaît dans toute sa démesure comme assoiffée de sang, en proie à un instinct de meurtre : « Il y a déjà eu des rixes sanglantes et plusieurs fois, à propos de rien, les sous-officiers ont tiré leurs sabres menaçant de crever des traîtres imaginaires… » (*JFC*, 665) La démesure et la folie de cette foule se traduisent dans cette scène par une saturation de l'espace sonore : les hurlements de cette foule déchaînée dévoilent sa frénésie sans borne :

> Le soir du débarquement de Dreyfus en France, j'ai cru que le petit café allait crouler sous les cris de : « Vive l'armée et mort aux juifs. » Ce soir-là Joseph, qui est déjà populaire dans la ville eut un succès fou. Il monta sur une table et cria :
>
> - Si le traître est coupable…qu'on le rembarque !…S'il est innocent, qu'on le fusille !
>
> De toutes parts on vociféra :
>
> - Oui ! Oui ! qu'on le fusille ! Vive l'armée !
>
> Cette proposition avait porté l'enthousiasme jusqu'au paroxysme… On n'entendait dans le café, dominant les hurlements, que des cliquetis de sabres et des poings s'abattant sur les tables de marbre. (*JFC*, 665)

La foule dans cette scène se livre et assouvit son instinct de meurtre : « Quelqu'un ayant voulu dire on ne sait quoi fut hué… et Joseph se précipitant sur lui, d'un coup de poing lui fendit les lèvres et lui cassa cinq dents… Frappé à coups de plat de sabre, déchiré, couvert de sang, à moitié mort, le malheureux fut jeté comme une ordure dans la rue toujours aux cris de « Vive l'armée ! Mort aux juifs ! » (*JFC*, 665). Cette scène illustre une vision d'un peuple rendu fou par la propagande antidreyfusarde, livré à ses purs instincts de meurtre et de folie. Dans le frontispice du *Jardin des supplices*, Mirbeau exprime d'ailleurs clairement cette l'importance de cet « instinct de meurtre » qui a éclaté lors de l'affaire : au sujet de

[912] O. Mirbeau, « L'Espoir futur », *Le Journal*, 29 mai 1898.

« l'instinctif plaisir de tuer », un « savant darwinien » explique que « l'affaire Dreyfus nous en est un exemple admirable, et jamais, je crois, la passion du meurtre et la joie de la chasse à l'homme ne s'étaient aussi complètement et cyniquement étalées… »[913], avant d'illustrer cette bestialité violente en citant les menaces de mort proférées à l'encontre de M. Grimaux, « comme il advenait des savants, aux belles époques des anciennes monarchies ».

Plusieurs écrivains dreyfusards ont ainsi stigmatisé cette folie meurtrière des antidreyfusards pendant l'affaire. France propose la même image des antidreyfusards qui ont « envie de tuer » : « Le duc et le général virent des faisans dans une clairière, et, pris du désir instinctif et profond de tuer, regrettèrent au-dedans d'eux-mêmes de n'avoir pas de fusil » (*AA*, 11), Zola évoque le « violent auditoire du procès de Beaumont » habité de « passions atroces », du « besoin muet du meurtre » (*V*, 505), alors que Jean Barois la qualifie de « majorité humaine, brutale, inculte, enivrée d'illusions, affamée de sécurité et de bonheur matériel » (*JB*, 180).

L'un des aspects les plus critiqués des dreyfusards de la foule a été son esprit moutonnier, son « inertie », qui a fait la force des nationalistes et des cléricaux. Mirbeau dénonçait ainsi son inconscience politique : « Rien ne m'est plus pénible que cette indifférence lourde et vaseuse où le pays s'enfonce de plus en plus », a-t-il écrit dans « En province », son dernier article publié dans *L'Aurore* pendant l'affaire (*AD*, 346). Il critique ainsi le peuple victime de son ignorance, qui le prédispose à ingurgiter les mensonges de l'Eglise sans faire preuve du moindre esprit critique. Il oppose ainsi l'ignorance de la foule, le « troupeau aveugle » aux intellectuels « savants écrivains, consciences libres et âmes généreuses ». Ses œuvres donnent donc une image fluctuante et contradictoire de l'opinion publique française. Il s'agit d'une situation en évolution, qui oscille entre phases d'espoir et de découragement. On trouve dans ses romans une image caricaturale de l'ennemi, odieuse et ridicule, qui nous révolte et le démystifie, qui fait écho à la foule puissante et aveuglée de ses articles de *l'Aurore*. Mais alors que ses articles participaient au combat quotidien pour mobiliser les lecteurs et pour secouer la « torpeur » des masses, ses romans au contraire, étaient destinés à vivre bien au-delà de l'affaire et expriment sa vision personnelle et durable. Apparaissent de ce fait les constantes de Mirbeau : il se méfie des foules, les sait aveugles,

[913] Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, p. 59.

ignorantes, violentes, dominées, irresponsables. Son dégoût explique ses caricatures et ses portraits au vitriol.

Alors que chez Mirbeau ou Zola, ce sont Joseph ou les ouvriers du village qui incarnent le pur esprit antidreyfusard, Anatole France s'amuse à tourner en dérision ses adversaires politiques en réunissant quelques traits nationalistes derrière le petit chien Riquet. Ainsi, dans un discours à son chien, M. Bergeret résume l'ensemble des caractères moraux antidreyfusards, esquissant la psychologie de ces êtres donnés comme primaires et dont les réactions sont semblables à celles d'un chien :

> Ta faiblesse ridicule et ta poltronnerie amusante, toi aussi, tu as le culte des grandeurs de chair et la religion de l'antique iniquité. Toi aussi, tu adores l'injustice par respect pour l'ordre social qui t'assure ta niche et ta pâtée. Toi aussi, tu tiendrais pour véritable un jugement irrégulier, obtenu par le mensonge et la fraude. […] Toi aussi, tu te laisses séduire par des mensonges. Tu te nourris de fables grossières. Ton esprit ténébreux se repaît de ténèbres. On te trompe et tu te trompes avec une plénitude délicieuse. Toi aussi, tu as des haines de race, des préjugés cruels, le mépris des malheureux. (*BP*, 229-230)

France contribue même à accentuer le parallèle entre Riquet et la cause antidreyfusarde par l'attribution à Riquet de certains caractères humains, notamment la religion : « Tu es pieux, tu as ta théologie et ta morale » ; « tes oreilles velues entendent non celui qui parle le mieux, mais celui qui crie le plus fort. Et la peur, la peur naturelle, qui fut la conseillère de tes ancêtres et des miens, à l'âge des cavernes, la peur qui fit les dieux et les crimes, te détourne des malheureux et t'ôtes la pitié. Et tu ne veux pas être juste. Tu regardes comme une figure étrangère la face blanche de la Justice, divinité nouvelle, et tu rampes devant les vieux dieux, noirs comme toi, de la violence et de la peur. Tu admires la force brutale parce que tu crois qu'elle est la force souveraine, et que tu ne sais pas qu'elle se dévore elle-même ».

À travers l'opposition entre la figure lumineuse de la Justice et les divinités barbares des cavernes, France fustige ainsi l'ignorance de ses ennemis comme cause de leur haine et de leurs erreurs.

Dans *Histoire contemporaine* d'Anatole France, le thème de l'aveuglement des foules est l'un des motifs récurrents des réflexions de M. Bergeret. France caractérise l'opinion populaire par son ignorance, notamment du passé, par opposition à M. Bergeret, professeur de

lettres classiques, plongé dans un passé d'où il tire des enseignements sur le présent : « elle est une foule, une foule aveuglée, étonnée, misérable et violente comme toutes les foules. Elle aime, elle hait surtout. Elle a ses préjugés ; elle vit dans le présent. Elle ignore le passé » (*AA*, 83). Ainsi, c'est son ignorance qui la rend brutale et violente :

> La foule a des passions violentes et simples, […] elle est inaccessible au raisonnement, […] peu d'hommes savent conduire leur esprit dans des recherches difficiles, et que, pour découvrir la vérité en cette affaire, il nous a fallu une attention soutenue, la fermeté d'une intelligence exercée, l'habitude d'examiner les faits avec méthode et quelque sagacité. Ces avantages et la satisfaction de posséder la vérité valent bien qu'on les paye de quelques injures méprisées (*AA*, 105-106).

Il oppose ainsi à l'aveuglement des foules le regard éclairé de l'intellectuel. Pour l'auteur, l'incompréhension de l'affaire Dreyfus par la foule découlait directement de cette ignorance : « Il est certain que la résistance à la vérité vint de l'instinct populaire. La foule, j'entends la foule des gens incapables de penser par eux-mêmes, ne comprit pas ; elle ne pouvait pas comprendre. » (*BP*, 266).

Chez Romain Rolland et chez Zola, la foule est donnée à voir comme une force négative et néfaste. Dans *Les Loups*, en effet, elle est un actant à part entière : c'est elle qui empêche la révision de la condamnation de d'Oyron. En effet, c'est par crainte de l'opinion que Quesnel refuse de dévoiler l'innocence de d'Oyron :

> Teulier : « Gagne du temps, retarde l'exécution
>
> Quesnel : « Impossible ! Le peuple, l'armée ont été affolés par la nouvelle. L'opinion est énervée et accuserait l'état-major » (*LL*, 69).

Cette scène illustre la toute puissance de l'opinion au moment de l'affaire et dénonce explicitement la faiblesse et la capitulation des pouvoirs devant la crainte de la réaction de la foule. En effet, Joseph Reinach propose la même interprétation du début de l'affaire Deyfus : c'est le fait que *la Libre parole* ait immédiatement rendu public la condamnation de Dreyfus qui a rendu impossible toute marche arrière.

De même, le portrait que l'auteur fait de la foule l'apparente à une force sauvage incontrôlée et incontrôlable. C'est ainsi qu'au moment de l'arrestation de d'Oyron, elle se

manifeste par des vociférations et qu'on entend un « tumulte furieux, où l'on ne distingue que des syllabes au milieu de cris frénétiques : - des gens hors d'eux, gesticulant et hurlant comme des fous » (*LL*, 41). De même, lorsque Teulier, au début du deuxième acte, demande à l'aubergiste s'il était là quand on l'a arrêté, l'aubergiste répond : « C'était effrayant. Ils étaient tous comme des enragés… » (*LL*, 50).

Dans *Vérité*, l'opinion publique est une force toute-puissante contre laquelle Marc ne cessera de se battre. Zola construit tout au long de l'œuvre la puissance sournoise de cette opinion publique. En effet, il était convaincu du rôle primordial de l'opinion dans l'évolution et le rapport de force de l'affaire. Aussi développe-t-il longuement la naissance de la rumeur :

> Dans la lourde épouvante, dans le mystère angoissant qui pesait sur la ville depuis la veille, les imaginations les plus folles germaient peu à peu. Il semblait que, durant la nuit, toute une végétation monstrueuse eût poussé. D'abord, ce n'était que de vagues hypothèses, de prétendus témoignages, à peine des souffles rasant le sol. Puis, des explications risquées au hasard devenaient des certitudes, des coïncidences incertaines se changeaient bientôt en des preuves irréfutables. Et il était à remarquer que tout ce travail sourd tournait en faveur des frères, contre Simon, un revirement discret et sûr, partant on ne savait d'où, gagnant d'heure en heure, jetant le doute et le trouble dans les esprits (*V*, 50).

À travers cette description, Zola fait de l'opinion publique un actant à part entière. En effet, il s'agit ici d'un récit dramatisé de la naissance de cette rumeur. L'auteur a recours à une quasi-personnification de cette opinion rampante, mi-actant, mi-végétal. Cette « rumeur » est ainsi sujet grammatical, alors que la foule est passive. Le récit de cette naissance est d'ailleurs baigné dans un vocabulaire dépréciatif et sombre, teintant de la subjectivité de l'auteur l'évocation de la foule. Il discrédite par ailleurs la rumeur à travers l'utilisation de modalisateurs (« des prétendus », « il semblait que »), de superlatifs (« les plus folles »), d'adjectif axiologique ainsi que par le recours à la métaphore végétale qui fait de l'opinion publique une créature vivante infra-humaine.

Conformément à l'idéologie intellectuelle dreyfusarde, l'une des premières cibles était l'ignorance de la foule responsable de sa haine et de sa violence. Dans *Vérité*, Marc voit aussi dans l'opinion populaire le fruit de l'ignorance collective hermétique à la raison : « Une telle mentalité le désespérait, il y sentait quelque chose de plus terrible que l'ignorance innée : un

apport continu des sottises courantes, les couches profondes et superposées des préjugés populaires, les virus amassés des superstitions et des légendes, destructives de la raison » (*V*, 166). Marc pose ainsi un regard plein de tristesse sur cette opinion publique aveugle mais pourtant toute-puissante : « Cet extraordinaire et lamentable spectacle d'un peuple, à la sensibilité, à l'intelligence paralysées, qui ne veut ni voir ni comprendre, qui se butte contre la certitude, qui fait autour de lui, qui ramène sur lui le plus de ténèbres possible, afin de ne pas voir clair, de hurler à la mort, dans la nuit de superstitions et des préjugés » (*V*, 174).

Dans *Jean Barois*, la foule est également réduite à une masse informe uniquement caractérisée par ses cris et sa violence : elle est une force déshumanisée symbolique de l'ignorance et de la sauvagerie, contre laquelle s'érige la force intellectuelle du groupe du *Semeur*.

Comme dans la scène de danse tribale antisémite, la foule est symboliquement caractérisée par l'obscurité : elle est une « masse noire qui bourdonne » (*JB*, 246) puis une « masse grise » (276). Elle est toujours donnée à voir comme une force indistincte qui en fait un actant à part entière : il s'agit « des visages et des bras levés » ; de « semelles sur le pavé » ; « des voix », de la « colonne » (*JB*, 246-247), du « public », des « visages » (*JB*, 273) ; un « remous », une « foule compacte », une « mouvante masse grise », une « meute lancée à la curée », « des bandes », qui se déplacent « comme des courants » (*JB*, 276-277).

Elle se caractérise par ses cris de plus en plus violents, frénétiques et de moins en moins humains, contrairement aux voix posées et calmes du groupe du *Semeur* : au début, elle « murmure », « bourdonne », le « brouhaha se rapproche », « quelques cris », puis le « rugissement », « des notes plus aiguës », des « cris » (*JB*, 246-247) ; puis au moment du procès Zola « un hurlement », le public « hue, siffle, vocifère » (*JB*, 273), il s'agit d'un « tumulte révolutionnaire », puis « des cris, des huées, des injures inintelligibles », de « sifflets stridents », « les hurlements redoublent » ; des « cris âpres, sanguinaires » (*JB*, 275-276).

La foule n'y est évoquée que dans les moments de violence : il y a donc une lutte directe entre les représentant de la raison (le groupe du *Semeur*) et les représentants de l'ignorance à l'état brut et ces moments cristallisent le conflit des deux forces antagonistes. En effet, la foule s'élance à la poursuite du landau, après le procès Zola, il s'agit d'un « remous » qui les écrase » (*JB*, 275), leur lance des projectiles qui « pulvérisent les vitres des portières » et dans la scène d'émeute devant les bureaux du *Semeur*, des « bâtons font sauter les vitres en

éclats et frappent le bois des volets » et une canne lancée le « couvre de débris de verre » (*JB*, 246).

Le combat entre les deux camps est donc matérialisé à travers ces évocations de la foule : masse informe et unie, elle agit comme une force lancée à l'assaut des « intellectuels » représentés par le groupe du *Semeur*, ne s'exprimant que par des cris et des hurlements auxquels Barois et ses amis répondront par leur parole et les écrits.

À l'écart de cette tendance, dans *Jean-Christophe* de Romain Rolland, la « frénésie » de l'opinion publique contre laquelle s'insurge le héros ne concerne pas uniquement les antidreyfusards mais les deux partis, conformément à l'idéologie de l'auteur : transposant le conflit autour de l'affaire Dreyfus sur la question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Romain Rolland oppose la lucidité rationnelle aux prises de positions passionnelles, y compris la « foi » en la Raison telle qu'elle était exprimée par des écrivains tels que France. En effet, l'idéologie rationaliste est mise sur un pied d'égalité avec les chimères théologiques que dénonçait Anatole France : « Ainsi, la passion des tulipes, la croyance aux sorciers, les aberrations des modes littéraires. – La religion de la Raison était une de ces folies » (*JC*, 718). L'écrivain fustige ainsi l'engagement intellectuel donné à voir comme un « mouvement de foule » similaire aux phénomènes d'aveuglement collectif dénoncé par les écrivains dreyfusards : « Inénarrable bouffonnerie que ces milliers de pauvres bêtes, qui avaient besoin de se réunir en troupeaux, pour « penser librement » ! Il est vrai que leur liberté de pensée consistait à interdire celle des autres, au nom de la Raison : car ils croyaient à la Raison, comme les catholiques à la Sainte-Vierge, sans se douter, les uns et les autres, que la Raison, pas plus que la Vierge, n'est rien par elle-même, et que la source est ailleurs » (*JC*, 717). Ainsi, à travers un décalage révélateur de sa position particulière dans la société littéraire au moment de l'affaire, Romain Rolland évoque dans son roman les mouvements de foule de l'affaire mais pour condamner non pas les idéologies sous-jacentes mais la question même de l'engagement.

## 2. Son rôle et ses mécanismes

Parallèlement au portrait construit par les écrivains dreyfusard d'une foule violente, sanguinaire et ignorante est esquissée une réflexion sur les mécanismes de diffusion et le rôle joué par cette opinion publique au sein de l'affaire. Au premier plan de cette réflexion se trouve le rôle de la presse, cible privilégiée des écrivains dreyfusards, aussi bien dans leurs articles de combat que dans les romans de l'affaire.

Une fois de plus, Joseph, dans *Journal d'une femme de chambre*, apparaît comme l'exemple parfait de l'abruti abreuvé des idées de la presse antidreyfusarde qu'il s'applique à répéter fidèlement. Son discours est ainsi donné comme un condensé de tous les clichés antidreyfusards, alignés sans la moindre réflexion ni nuance, dans un exposé qui ne fait que souligner son absence d'esprit critique et sa capacité à faire sien un discours directement issu de ses lectures :

> Sa lecture terminée, Joseph a bien voulu m'exposer ses opinion politiques. Il est las de la République qui le ruine et le déshonore… Il veut un sabre !…
> […] Il est pour la religion… parce que… enfin… voilà… il est pour la religion…
> - Tant que la religion n'aura pas été restaurée en France comme autrefois… tant qu'on obligera pas tout le monde à aller à la messe et à la confesse … il n' y a rien de fait, nom de Dieu !… (*JFC*, 464)

Intelligence obtuse, dénué de tout esprit critique, il a pour toute nourriture spirituelle *La Libre parole* et avale les pires absurdités. Le journal de Drumont est d'ailleurs mentionné à plusieurs reprises et toujours associé à Joseph : il s'agit visiblement de la seule source de ses opinions. Ainsi, lors de la première rencontre entre Célestin et Joseph, celui-ci, resté silencieux pendant tout le dîner, tire « de la poche de son tablier *La Libre Parole*, qu'il s'est mis à lire avec attention », puis à sa conclusion, « il s'est remis à lire *la Libre Parole* » et lorsque Célestine fouille la chambre de Joseph, elle trouve dans sa commode, « de nombreux numéros de *la Libre Parole*. » Mirbeau dévoile à travers ce personnage les mécanismes de la

rumeur, la toute puissance de la parole des journalistes qui manipule tout le monde ; toute l'opinion façonnée à leur gré par les mains de Drumont, soumettant toute l'église, qui elle même achève de modeler à son gré les esprits du peuple :

> Quant à l'ignoble Dreyfus, il ne faudrait pas qu'il s'avise de rentrer, de l'île du Diable en France… Ah ! non !… Et pour ce qui est de l'immonde Zola, Joseph l'engage fort à ne pas venir à Louviers, comme le bruit en court, pour donner une conférence. (…) Ce misérable traître de Zola qui, pour six cent mille francs, a livré toute l'armée française et aussi toute l'armée russe, aux Allemands et aux Anglais !…Et ça n'est pas une blague, un potin…une parole en l'air, non, Joseph en est sûr…Joseph le tient du sacristain, qui le tient du curé, qui le tient de l'évêque, qui le tient du pape… qui le tient de Drumont !… Ah ! les juifs peuvent visiter le Prieuré ! Ils trouveront, écrits par Joseph, à la cave, au grenier, à l'écurie, à la remise, sous la doublure des harnais, jusque sur les manches des balais, partout, ces mots : « Vive l'armée !… Mort aux Juifs ! (*JFC*, 465)

Le recours au style indirect libre, par le biais de l'écriture de Célestine, permet de reconstituer textuellement le discours antidreyfusard tel qu'il était exposé à l'époque, la caricature de cette rumeur populaire inspirée de *la Libre parole* et véhiculée indemne dans toutes les campagnes.

De même, dans *Vérité*, parmi les habitants de Beaumont frappés par ce fléau de l'ignorance populaire, certains sont donnés comme l'incarnation même de ce peuple abruti. Ainsi, le « bon ouvrier » Doloir est arrivé à un tel stade de soumission à la rumeur populaire qu'il ne connaît même plus les journaux desquels sont issus ses propos et ne fait que répéter les mêmes discours sans la moindre réflexion ni esprit critique : « Il demeurait hanté des choses militaires, en parlait sans fin, à propos de n'importe quelle nouvelle, d'un bavardage d'ailleurs confus et mal renseigné. Et il ne lisait rien, et il ne savait rien, simplement solide et têtu sur la question patriotique qui consistait pour lui à empêcher les juifs de livrer la France à l'étranger » (*V*, 65).

Zola analyse et transpose les mécanismes de l'abrutissement et stigmatise le rôle prépondérant de la presse : « Certainement, on avait empoisonné ce peuple, des journaux comme « la Croix de Beaumont » et « le Petit Beaumontais » lui versaient chaque matin l'abominable breuvage qui corrompt et fait délirer. Les pauvres cerveaux enfants, les cœurs sans courage, tous les souffrants et les humbles, abêtis de sevrage et de misère, sont la proie

facile des faussaires et des menteurs, des exploiteurs de la crédulité publique ». Zola insiste sur la source principale de l'égarement de l'opinion : la « presse immonde », violemment prise à partie dans ses articles et ici incarnée par le rôle néfaste et destructeur du « Petit Beaumontais », transposition transparente du « Petit Journal ». Le triomphe de la Vérité ne sera d'ailleurs complet dans le roman qu'au moment de la « neutralisation » de cette œuvre de propagande obscurantiste, lorsque le « Petit Beaumontais » se ralliera à la cause simoniste par conviction.

Zola dresse ainsi le portrait de la création de la « première littérature » : « Marc l'arrêta d'un geste. Elle récitait là ce qu'il venait de lire dans « le petit Beaumontais » (*V*, 84). Il souligne le rôle des journaux dans la constitution progressive du discours antidreyfusard commun, évoqué à travers une gradation de la réalité au conte, de l'homme à l'incarnation du stéréotype populaire : « Aussi cette foule, nourrie des contes du « Petit Beaumontais », encore secouée par l'horreur du crime, poussa-t-elle des cris, dès qu'elle aperçut l'instituteur, le juif maudit, le tueur de petits enfants, qui avait besoin pour ses maléfices de leur sang vierge, encore sanctifié par l'hostie. C'était la légende désormais indestructible, volant de bouche en bouche, affolant la cohue grondante et menaçante » (*V*, 86).

Zola se livre ailleurs à une longue diatribe sur le rôle néfaste du « petit Beaumontais » : « Cette feuille immonde, elle est l'exécrable poison qui corrompt et détruit tout un peuple », « elle empoisonne de mensonges les petits, ce pauvre peuple de France encore ignorant, si crédule aux contes dont on flatte ses passions basses » (*V*, 107). Ceci permet à l'auteur de retracer la genèse et l'histoire de l'abêtissement progressif de tout un peuple : « Ainsi pendant de longues années, il est devenu l'ami, l'oracle, le pain quotidien des innocents et des pauvres, de la multitude qui ne peut penser par elle-même ».

Marc ne peut que contempler avec effroi le fruit de ces années d'empoisonnement : « L'opinion publique, c'est le « Petit Beaumontais » qui se flatte de la faire, cause première de l'iniquité, semence d'imbécillité et de cruauté jetée partout dans les masses profondes, et dont nous allons, je le crains, voir maintenant se lever l'exécrable moisson ». Dans *Vérité*, tous les propos de la foule ignorante sont ainsi rattachés à une même source d'abêtissement, présentant de ce fait les discours antidreyfusards classiques comme le fruit d'un amalgame de stupidité et d'obscurité.

Même s'il critique également les deux camps opposés, Romain Rolland s'élève contre la même responsabilité des journaux dans ce phénomène d'abrutissement collectif : « Les journaux politiques se livraient des combats, comme les héros d'Homère ; ils publiaient journellement des appels à la guerre civile. Il est vrai que cela se passait en paroles, et que

l'on en venait rarement aux coups. Cependant, il ne manquait pas de naïfs pour mettre en action la morale que les autres écrivaient » (*JC*, 712).

Chez Mirbeau, ce sont les mêmes journaux qui corrompent les esprits à la fois des maîtres (« Monsieur a lu le *Petit Journal* avec une ostentation provocante », *JFC*, 427) et des serviteurs (« Sur la fin du dîner, Joseph, sans toujours dire un mot, a tiré de la poche de son tablier *La Libre Parole*, qu'il s'est mis à lire avec attention, avec une attention provocante », *JFC*, 399). Au-delà du parallèle entre les deux gestes établi par la répétition de l'adjectif « provocante », c'est la force du grégarisme et de l'« atavisme de servitudes » qui pèsent sur les domestiques que Mirbeau a voulu souligner. En effet, c'est à la fois les lectures elles-mêmes et l'attitude affichée qui sont reproduites par le serviteur, incapable de se défaire de l'influence de ses maîtres. Il va de soi que les classes dominantes soient antidreyfusardes, mais il est surprenant de voir aussi les domestiques, exploités et asservis, en chorus avec leurs oppresseurs. Célestine, à la différence de Marianne, est fine et intelligente ; à la différence de M. Jean, qui est antidreyfusard par ambition, elle a une conscience de l'exploitation et de l'esclavage, elle ne saurait être complice de gens qui la dégoûtent ; à la différence de Joseph, elle a des principes moraux. Mais elle est antidreyfusarde, voit en Lemaitre un génie et refuse catégoriquement de servir chez Labori : « On peut dire tout ce qu'on voudra des domestiques… ils ont bien des défauts, c'est possible… Ce qu'on ne peut pas leur refuser, c'est d'être patriotes ! […] Huit jours avant de partir pour ici, j'ai carrément refusé de servir comme femme de chambre chez Labori ! » (*JFC*, 466) L'aliénation idéologique des domestiques est donc présentée comme une évidence, exprimant la difficulté des classes dominées, exploitées et dépendantes, aliénées idéologiquement à se saisir de l'Affaire Dreyfus. Même Célestine, malgré son esprit critique et sa révolte, en est incapable.

Le rôle de la presse est par ailleurs conjugué, comme chez Mirbeau, à l'œuvre néfaste de l'Eglise qui enferme les esprits dans l'obscurantisme et à celui des pouvoirs publics qui perpétuent cette éducation utile à l'asservissement des masses : « De tous temps, les maîtres du monde, les Eglises, les Empires, les Royautés, n'ont régné sur les cohues de misérables, qu'en les empoisonnant après les avoir volés, en les maintenant dans l'épouvante et la servitude des croyances fausses ». Le *Jardin des supplices* est en effet ironiquement dédié « aux Prêtres, aux soldats, aux juges, aux hommes qui éduquent, dirigent gouvernent les hommes », formulant une critique des politiciens et une dénonciation de la triple alliance de l'armée, de l'Eglise et de la magistrature.

Chez les deux auteurs, c'est l'éducation qui a été appelée dans leurs articles de combat à remédier à ce fléau. Mais, alors que Mirbeau renonce à cette mission de l'éducateur, dans une vision pessimiste et défaitiste, Zola propose dans *Vérité* l'illustration de ce défi, de cette victoire finale de l'éducateur de l'ignorance des foules. En effet, dans le *Jardin des supplices*, « hommes qui éduquent » est surprenant, car ceux-ci étaient auparavant au premier rang des intellectuels qu'il appelait à se mobiliser pour la Justice et la Vérité. Ils sont désormais associés aux « pourrisseurs d'âme », traduisant la déception du romancier, qui retrouve ses positions libertaires habituelles sur l'école qui gave les esprits et déforme les cerveaux. Chez Zola, au contraire construit tout son roman autour de la progression de l'instruction laïque sur l'Eglise et de sa victoire finale :

> Mais l'empoisonnement ne suffisait pas à expliquer cette somnolence de la conscience, ce néant où sommeillait l'intelligence populaire. Pour que le peuple se laissât empoisonner si aisément, il fallait qu'il n'eût encore en lui aucune force de résistance. Le poison agit surtout sur les ignorants, ceux qui ne savent pas, qui sont incapables de critique, d'examen et de discussion. […] Et c'était là sûrement, à cette base, qu'il fallait toujours reprendre la libération des peuples, à l'instruction des masses profondes, car la preuve venait d'en être faite une fois de plus, tout peuple ignorant est incapable d'équité, la vérité seule le met en puissance de justice. (*V*, 175).

Dans la *Recherche du temps perdu*, le portrait de l'opinion publique passe par l'évocation ironique de la foule qui s'applique méthodiquement à répéter les mêmes journaux . Proust parle de leur mentalité de « professeurs de récitation », qui ne comprennent et n'approuvent à propos de l'affaire que les termes et les idées déjà connus : « En politique, le patron du café où je venais d'arriver n'appliquait depuis quelque temps sa mentalité de professeur de récitation qu'à un certain nombre de morceaux sur l'affaire Dreyfus. S'il ne retrouvait pas les termes connus dans les propos d'un client ou les colonnes d'un journal, il déclarait l'article assommant ou le client pas franc » (*CG*, 406). Proust tourne également en dérision la rumeur populaire, reproduisant dans ses cercles mondains des propos autour de l'affaire Dreyfus dignes de situations de vaudeville : « Vous savez pourquoi on ne peut pas montrer les preuves de la trahison de Dreyfus. Il paraît que c'est parce qu'il est l'amant de la femme du ministre de la Guerre, cela se dit sous le manteau » (*CG*, 238).

On retrouve chez Proust la même critique, cette fois-ci sur le ton de la raillerie vis–à-vis de cette perpétuation des mêmes discours entre les différentes classes sociales : « Pour ma

part, à peine rentré à la maison, j'y retrouvais le pendant de la conversation qu'avaient échangée un peu auparavant Bloch et M. de Norpois, mais sous une forme brève, invertie et cruelle : c'était une dispute entre notre maître d'hôtel, qui était dreyfusard, et celui des Guermantes, qui était antidreyfusard. Les vérités et les contre-vérités qui s'opposaient en haut chez les intellectuels de la Ligue de la Patrie Française et celle des Droits de l'homme se propageaient en effet jusque dans les profondeurs du peuple » (*CG*, 297). Proust souligne ainsi dans son portrait de l'opinion devant l'affaire Dreyfus l'existence d'un double niveau de débat, dont le plus bas n'est que le calque diminué de celui des intellectuels.

## 3. Vers une solution ?

L'analyse du rôle et des mécanismes de l'opinion s'accompagne chez Zola d'une réflexion sur l'évolution possible de cette opinion. En effet, alors que nos auteurs constatent le rôle néfaste de l'opinion publique, Zola envisage l'évolution possible de cette opinion dans le registre de l'utopie : il s'agit donc pour lui d'ouvrir son récit vers l'éducation de cette opinion.

Dans les dialogues et discours prêtés aux différents personnages qui forment cette opinion publique anonyme, Zola insère les discours stéréotypés répandus de l'époque (« les juifs, les sales bêtes, ont déjà vendu deux fois la France à l'étranger », *V*, 64) tout en soulignant l'absence totale de fondement de ces croyances populaires : « Et comme le second, ébranlé, lui demandait s'il avait lu cela dans « le Petit Beaumontais » : Non, pas moi, ça me casse la tête, leurs journaux. Mais des camarades me l'ont dit, tout le monde le sait bien ».

Une fois de plus, la réaction de Marc appuie le décalage entre ces discours et l'évidence de la raison : il « restait stupéfait, anéanti, de l'empoisonnement, de l'était de mensonge et d'erreur dans lequel croupissait la population, comme dans une marre immonde, toujours élargie » (*V*, 165). Son regard est sans cesse teinté d'étonnement : « Comment donc, en France, le petit peuple, les masses profondes des campagnes et des cités industrielles, pouvait-il en être encore à cette mentalité fétichiste et brutale de sauvages ? » (*V*, 175), ou encore d'incompréhension profonde face à l'opinion publique : « Le peuple d'aujourd'hui

retournait à l'abêtissement, à la démence du peuple d'hier, sous le brusque retour des ténèbres ancestrales ! » (*V*, 76)

Le constat de la déchéance de l'opinion s'accompagne invariablement, dans *Vérité*, de questionnements sur des solutions d'avenir afin de remédier à ce fléau : « Un apport continu des sottises courantes, les couches profondes et superposées des préjugés populaires, les virus amassés des superstitions et des légendes, destructives de la raison. Et comment procéder à la besogne d'assainissement, comment refaire à ce pauvre peuple intoxiqué une bonne santé intellectuelle et morale ? » (*V*, 166).

Ainsi, le point commun entre l'évocation de la foule manipulée dans les articles dreyfusards et dans la fiction réside justement dans la volonté d'action de l'homme de lettres devant cette ignorance : les articles de combat de Mirbeau et de Zola poussant la jeunesse et les intellectuels à l'éducation des masses trouvent un écho dans cette littérature dreyfusarde.

Mais au pessimisme de Mirbeau qui, dans une lettre à Zola du 7 février 1899 écrit « Il me semble impossible que nous puissions guérir de l'affreux poison qui tue, lentement, la France »[914], Zola oppose le récit utopique de cette lente guérison, étalée sur plusieurs générations. Ainsi, contrairement au constat défaitiste et noir établit par Mirbeau, Zola pose inlassablement les mêmes questions : « Et comment procéder à la besogne d'assainissement, comment refaire à ce pauvre peuple intoxiqué une bonne santé intellectuelle et morale ? » (*V*, 166).

Le jugement porté par Zola sur cette opinion publique, perceptible donc à la fois par le regard de Marc, par l'absence de fondement des idées et par le contexte stylistique péjoratif utilisé sert d'appui à des explications sur le déroulement des faits de l'affaire Dreyfus. Ainsi, l'ignorance de cette foule est à l'origine de l'acceptation du « faux » (*V*, 367). Par transposition, Zola porte ainsi un jugement sur la réception du faux Henry, attribuée de ce fait à l'ignorance de la foule manipulée.

L'opinion publique fait donc l'objet, dans les textes de la littérature dreyfusienne, des critiques les plus acerbes : il s'agit de la force toute-puissante qui a donné sa laideur à l'affaire Dreyfus, qui d'un seul mouvement a soutenu sans sourciller l'injustice commise par les autorités militaires. Véritable fléau auquel les intellectuels ont tenté de

[914] Lettre publiée par P. Michel et J.–F. Nivet dans *Les Cahiers naturalistes*, n°64, 1990, p. 23.

s'opposer, celle-ci devint dans ces textes une masse informe contre laquelle se dresse un nouveau type de héros.

La représentation de l'opinion publique dans *A la Recherche du temps perdu* est omniprésente mais se démarque des démarches précédentes par l'absence de manichéisme : dans *A la Recherche du temps perdu*, le discours social sur l'affaire Dreyfus est donné à lire dans une diversité de cas de figure qui exclut tout discours SUR l'affaire Dreyfus en tant qu'événement politique. En effet la lecture qu'en donne Proust s'articule au-delà des différents discours dreyfusards et antidreyfusards pour se concentrer sur une vue d'ensemble du phénomène : avec le recul que lui donne le temps et le souvenir qu'il garde de l'évolution de tous ces discours, le narrateur juge l'affaire Dreyfus en temps que phénomène de société.

## 4. De la satire polémique à la comédie humaine : l'opinion publique dans *A la Recherche du temps perdu*.

L'humour, chez Proust, contribue à faire glisser l'affaire Dreyfus du registre au politique à un univers mondain dans lequel le paraître prime sur la réflexion. L'ironie est ainsi au service de la comédie de mœurs, dans laquelle est dévoilée la frivolité des attitudes. On peut citer l'exemple du duc de Guermantes, antidreyfusard, devenu dreyfusard enragé après une cure d'eaux au cours de laquelle il fit la connaissance de trois dames charmantes, une princesse italienne et ses deux belles-sœurs, puis de nouveau antidreyfusard après son échec à la présidence du Jockey : « Quand il en revint trois semaines après […], les amis du duc qui l'avaient vu, si indifférent au début, devenir un antidreyfusard forcené, restèrent muets de surprise en l'entendant (comme si la cure n'avait pas agi que sur la vessie) leur répondre : « Hé bien, le procès sera révisé et il sera acquitté ; on ne peut pas condamner un homme contre lequel il n'y a rien » (*SG*, 740).

Le récit même de sa « conversion » et de sa réaction face aux propos des trois dames est décliné dans un registre comique :

> « Ah ? Ah ? », avait d'abord balbutié le duc, comme à la découverte d'un sobriquet bizarre qui eût été en usage dans cette maison pour tourner en ridicule quelqu'un qu'il avait cru jusque-là intelligent. Mais au bout de quelques jours, comme, par lâcheté et esprit d'imitation, on crie : « Eh ! là, Jojotte », sans savoir pourquoi, à un grand artiste qu'on entend appeler ainsi, dans cette maison, le duc, encore tout gêné par la coutume nouvelle, disait cependant : « En effet, s'il n'y a rien contre lui ! » (*SG*, 740).

C'est ainsi que Proust évoque la facilité avec laquelle le duc de Guermantes se convertit au dreyfusisme : « Chaque fois qu'un fait « écrasant » contre Dreyfus se produisait et que le duc, croyant que cela allait convertir les trois dames charmantes, venait le leur annoncer, elles riaient beaucoup et n'avaient pas de peine, avec une grande finesse de dialectique, à lui montrer que l'argument était sans valeur et tout à fait ridicule. Le duc était rentré à Paris dreyfusard enragé ».

*La Recherche du temps perdu* offre donc un portrait en mouvement du dreyfusisme : le dreyfusisme est non seulement un facteur de bouleversement social, (introduisant « nombre de Mme de la Chamellière et toutes ces dames dont on a pas idée »), il est également soumis aux variations de l'opinion. L'affaire Dreyfus permet à l'auteur de dévoiler les rouages de la société : ainsi, la mode qui faisait du dreyfusisme une véritable erreur mondaine fait oublier à tous les anciens antidreyfusards leurs opinions d'antan, une fois l'affaire passée ; mais il est également révélateur de l'inconstance des opinions chez les personnages de la *Recherche*, dévoilant la rapidité et la frivolité avec laquelle les hommes changent d'opinion. Il en est ainsi de Saint-Loup, devenu dreyfusard durant sa relation avec sa maîtresse juive ; puis de nouveau antidreyfusard une fois l'affaire passée ; du duc de Guermantes, converti au dreyfusisme par « esprit d'imitation » (*SG*, 740), puis de nouveau antidreyfusard après son échec à la présidence du Jockey ; de la duchesse, qui affiche des opinions contraires en fonction de l'effet qu'elle désire produire sur le monde.

C'est ainsi que dans *le Temps retrouvé*, l'oubli dans lequel sombre l'affaire dévoile la frivolité des gens, des opinions, et fait apparaître leur manque de constance par rapport aux réalités politiques : « En tous cas, à tout péché miséricorde. Cet oubli qui était octroyé au dreyfusisme l'était *a fortiori* aux dreyfusards. Il n'y en avait plus, du reste, dans la politique, puisque tous à un moment l'avaient été s'ils voulaient être du gouvernement, même ceux qui représentaient le contraire de ce que le dreyfusisme, dans sa choquante nouveauté, avait incarné (au temps où Saint-Loup était sur une mauvaise pente) : l'antipatriotisme, l'irréligion, l'anarchie » (*TR*, 727).

De même, les réflexions d'Oriane de Guermantes sont marquées par la même verve satirique et l'affaire Dreyfus n'est pour elle que l'occasion de briller en public en allant à l'encontre de la pensée dominante, notamment en louant Zola : « Mais Zola n'est pas un réaliste, Madame ! c'est un poète ! […] se laissant porter par les paradoxes qui déferlaient l'un après l'autre, devant celui-ci, plus énorme que les autres, la princesse de Parme sauta par peur d'être renversée. Et ce fut d'une voix entrecoupée, comme si elle perdait sa respiration, qu'elle dit : « Zola, un poète ! ». « Mais oui, répondit en riant la duchesse, ravie par cet effet de suffocation » (*CG*, 499).

Elle soumet ainsi ses opinions politiques au désir de paraître : « Bien qu'elle fût antidreyfusarde (tout en croyant à l'innocence de Dreyfus, de même qu'elle passait sa vie dans le monde tout en ne croyant qu'aux idées), elle avait produit une énorme sensation à une soirée chez la princesse de Ligne, d'abord en restant assise à l'entrée du général Mercier, et ensuite en se levant et en demandant ostensiblement ses gens quand un orateur nationaliste avait commencé une conférence » (*CG*, 477). L'importance de cet antidreyfusisme mondain dicte ainsi les attitudes à respecter, au détriment de ses affinités personnelles et de ses amitiés : « Elle faisait des larges concessions, jusqu'à redouter d'avoir à tendre la main à Swann dans ce milieu antisémite. À cet égard, elle fut vite rassurée […]. Elle ne risquait pas d'avoir à faire publiquement la conversation avec « pauvre Charles » qu'elle préférait chérir dans le privé » (*SG*, 673).

En intégrant l'affaire Dreyfus dans une dynamique uniquement mondaine, Proust a ôté à l'affaire toute sa charge polémique et politique. Les opinions politiques sont ainsi ramenées au rang de code social qu'il faut respecter au risque de commettre un faux-pas et c'est ainsi que le dreyfusisme de Swann est inacceptable d'un point de vue mondain : « Le duc, qui considérait évidemment que condamner Dreyfus pour haute trahison, quelque opinion qu'on eût dans son for intérieur sur sa culpabilité, constituait une espèce de remerciement pour la façon dont on avait été reçu dans le faubourg Saint-Germain […] il pousse l'ingratitude jusqu'à être dreyfusard ! » (*SG*, 667), « Swann a fait une boulette d'une portée incalculable » (*SG*, 680). Le romancier joue également sur la distance comique entre le dreyfusisme et les qualités mondaines : « Jamais je n'aurais cru cela de lui, de lui un fin gourmet, un esprit positif, un collectionneur, un amateur de vieux livres, un membre du Jockey, un homme entouré de la considération générale, un connaisseur de bonnes adresses qui nous envoyait le meilleur porto qu'on puisse boire, un dilettante, un père de famille ».

Ainsi, l'affaire Dreyfus est vidée de sa charge politique par le regard ironique de Proust : elle ne devient qu'un élément de l'univers mondain auquel les personnages de la *Recherche* appartiennent ou tentent d'appartenir et perd le peu qui lui reste de son importance lorsqu'elle est considérée à la lumière de l'Art et de l'Histoire.

Les romans qui traitent de l'affaire sur le mode de la représentation discursive, *Histoire contemporaine* et *la Recherche du temps perdu* et les romans de Mirbeau évoquent donc l'affaire dans sa dimension sociale : ce mode de représentation se fait écho des discours sur l'affaire, de la réception de l'affaire dans la société. Alors que les deux exemples contemporains de l'affaire stigmatisent le discours antidreyfusard dans sa dimension figée, faisant appel à des types qui relèvent de la satire sociale et qui par ce biais se doublent d'une charge polémique, la représentation sociale de l'affaire Dreyfus dans *la Recherche* vient refléter à la fois la variété des discours et l'évolution dans le temps du rapport de l'homme à l'Histoire. Ainsi, l'affaire devient chez Proust un simple objet de discours dont l'évocation ne vise pas tant à la représentation de types antidreyfusards qu'à l'expression d'une caractéristique fondamentale de la société selon l'auteur : la versatilité.

Dans les paraboles, *Les Loups*, *Vérité*, la foule s'intègre dans la structure narrative au rang d'actant : elle incarne à titre symbolique l'ignorance sauvage, elle est la force négative contre laquelle viendra s'ériger la figure héroïque de la littérature « dreyfusienne » : l'intellectuel.

Le traitement de la foule dans *Jean Barois* se rapproche du rôle qui lui est attribué dans ce dernier type de représentation. En effet, elle n'acquiert sa signification que par rapport à ce qui constitue le point central de la structure narrative du roman : le combat de la raison. À ce titre, elle agit dans l'œuvre comme un actant qui n'intervient que pour se heurter au groupe du *Semeur* et pour incarner les forces de l'ignorance contre lesquelles celui-ci s'opposera. Contrairement aux œuvres qui traitent l'affaire sur le mode de la représentation discursive, c'est la place qu'occupe l'affaire dans l'œuvre qui donne à la foule un rôle actantiel dans le récit : alors que l'épisode de l'affaire Dreyfus intègre la structure narrative au rang d'expérience humaine fondamentale, l'opinion publique est amenée à jouer le rôle de force opposante et dangereuse venue entraver le parcours des héros.

# B. La figure de l'intellectuel

## 1. Un nouveau type littéraire

Contre la masse informe de l'opinion, se dresse donc le héros de l'action individuelle : le personnage de l'intellectuel, enquêteur et faiseur de vérité, posant la question d'un nouveau type de héros qui émerge dans cette littérature. Celui-ci prolonge la figure de l'intellectuel, avec ses devoirs et ses responsabilités, tel qu'il apparaît dans les articles polémiques contemporains de l'affaire : c'est aux intellectuels (les scientifiques, les savants, les professeurs) qu'il incombe de faire naître le siècle nouveau[915]. Dans les œuvres de l'affaire, une figure se dresse donc parmi la foule aveugle, un esprit plus lucide et plus éclairé que les autres qui pose son regard sur ce qui l'environne ou, dans le cas de Zola ou de Martin du Gard, contribue par son rôle à changer la société.

La naissance de la figure de l'intellectuel prend donc ses sources dans un imaginaire commun et devient rapidement un véritable actant dans la lutte pour la fin de l'ignorance de la foule. Il est enseignant chez Zola et France, porteur de sagesse future chez Roger Martin du Gard et chez Péguy, ou au contraire cause de déchéance chez Barrès : dans les Déracinés, il est le professeur Boutellier qui déracine les élèves à coup de morale kantienne.

Parmi les figures les plus importantes, M. Bergeret a d'autant plus d'importance qu'il est une figure pionnière dans la représentation littéraire de l'intellectuel. En effet, porte-parole

[915] Voir à ce sujet Victor Brombert, *The Intellectual French Hero : Studies in the French Novel, 1880-1955*.

d'Anatole France dans le combat dreyfusard, il sera l'un des modèles de Brichot dans *la Recherche* et apparaît sous la plume de Jules Renard dans une de ses *Chroniquettes* publiées dans *le Cri de Paris*. Il incarne un discours de la raison qui s'oppose à la foule aveugle et le regard lucide du dreyfusard dans une société majoritairement antidreyfusarde.

Les discours de M. Bergeret sur l'aveuglement des foules sont à ce titre un motif récurrent *d'Histoire contemporaine* et sont l'un des éléments fondateurs de cette figure émergente : l'intellectuel est celui qui détient le savoir, juge la foule autour de lui et par le biais de l'instruction joue un rôle dans l'évolution de la société vers un avenir plus lumineux[916]. Figure solitaire au milieu de la foule aveugle, il apparaît comme un esprit lucide, confronté par la parole aux discours antidreyfusards conventionnels incarnés entre autres par son alter ego Jumage.

M. Bergeret ne cesse donc de rappeler le pouvoir de la science : « C'est la science, et non le peuple, en qui est la souveraineté » (*BP*, 569) ; il distingue l'élite éclairée de la foule abrutie : « Toute une ville, toute une nation résident en quelques personnes qui pensent avec plus de force et de justesse que les autres. Le reste ne compte pas » (*BP*, 510) et souligne la rareté des « esprits assez libres pour s'affranchir des terreurs vulgaires et découvrir eux-mêmes la vérité voilée » (*BP*, 510).

Il oppose inlassablement à ses multiples contradicteurs sa foi dans la vérité et la dénonciation de l'aveuglement des masses : en effet, il évoque le « fanatisme débile et la cruauté étourdie de ces pauvres petites cervelles » (*BP*, 550), considère que « les majorités ont montré le plus souvent une aptitude supérieure à la servitude » et que «Les foules sont toujours inertes » (*BP*, 569) et oppose l'individu seul à la masse ignorante : « Une bêtise répétée par trente-six millions de bouches ne cesse pas d'être une bêtise ».

Tout son discours est tendu vers la fin de l'ignorance et la foi dans le rôle de l'intellectuel : « Heureusement qu'il y a des profondeurs de flots humains sous cette écume argentée. Mais quand donc mon pays sera-t-il délivré de l'ignorance et de la haine ? » (*BP*, 550).

Mais c'est par le biais de la figure allégorique du petit chien Riquet que France pourra exprimer de la manière la plus condensée la supériorité de l'intellectuel sur cette incarnation de l'ignorance à l'état brut. Ce discours est la leçon de l'intellectuel au peuple aveugle, la profession de foi en la Justice, en la raison, en la lumière. Comme M. Bergeret, France

[916] France consacre d'ailleurs le rôle d'intellectuel de M. Bergeret en lui donnant les pouvoirs de l'instruction : après l'avoir fait nommé titulaire en Sorbonne, il le représente en cours acclamé par ses élèves, « car les temps étaient changés » ; et à la fin de sa lecture de « L'apologie » de Socrate, « M. Bergeret ferma le livre et des applaudissements éclatèrent dans la salle » (*Œuvres*, t.3, p. 185-187).

s'attriste devant le spectacle de la bêtise humaine et lui oppose l'attitude paternaliste et bienveillante de celui qui détient la sagesse :

> Cet artisan que tu voulais en chasser a, dans sa simplicité, des pensées admirables. Tu ne l'as pas écouté […] Et tu ne veux pas être juste. Tu regardes comme une figure étrangère la face blanche de la Justice, divinité nouvelle, et tu rampes devant les vieux dieux, noirs comme toi, de la violence et de la peur. Tu admires la force brutale parce que tu crois qu'elle est la force souveraine, et que tu ne sais pas qu'elle se dévore elle-même. Tu ne sais pas que toutes les ferrailles tombent devant une idée juste. (*BP*, 230)

Ce parallèle entre le chien et les antidreyfusards lui permet d'entamer une ode à l'action de l'intellectuel :

> Tu ne sais pas que la force véritable est dans la sagesse et que les nations ne sont grandes que par elle. Tu ne sais pas que ce qui fait la gloire des peuples, ce ne sont pas les clameurs stupides, poussées sur les places publiques, mais la pensée auguste, cachée dans quelque mansarde et qui, un jour, répandue par le monde, en changera la face. Tu ne sais pas que ceux-là honorent leur patrie qui, pour la justice ont souffert la prison, l'exil et l'outrage. Tu ne sais pas. (*BP*, 230)

La figure de l'intellectuel s'élève donc au-dessus de cette foule aveugle et toute-puissante et pose son regard lucide sur ce qui l'entoure : il se détache de ses concitoyens pour mieux analyser les rouages de cette opinion publique. Chez Anatole France, la réaction et les considérations de l'auteur sur la foule passent par la posture socratique de Bergeret : tout passe au crible de son jugement, de ses questionnements et de ses observations ironiques.

Dans *les Loups*, c'est Teulier qui incarne la figure de l'intellectuel : il reprend le vocabulaire des intellectuels dreyfusards : « Nous sommes des hommes, nous ne devons parler qu'à la raison. La raison, la raison, la raison. Quand sa voix se fait entendre, nul ne peut lui résister. C'est à elle que j'obéis, et je lui sacrifie, s'il le faut, mes amitiés, mes inimités, ma vie. […] Je ne veux rien par moi-même : c'est la Vérité qui veut par moi » (*LL*, 92). Relayant le désir d'indépendance d'esprit de l'auteur pendant l'affaire, il parvient à vaincre ses réticences personnelles (le premier acte insiste sur la méfiance de Teulier vis-à-vis de

d'Oyron), à s'élever au-dessus de ses sentiments pour se faire le soldat du discours idéologique des intellectuels dreyfusards.

Conformément à l'attitude qu'il avait exprimée pendant l'affaire, visant par un effort de la raison à s'élever au-dessus des « passions aveugles », Romain Rolland renouera dans *Jean-Christophe* avec le personnage qui s'élève au-dessus de la mêlée et des fanatismes. Ainsi, l'expérience de l'affaire Dreyfus, en lui montrant le spectacle des passions déchaînées, aura engendré chez-lui l'idéal intellectuel de l'homme qui sait se dégager des passions, un idéal auquel Martin du Gard fera écho dans *Maumort*.

Notons l'évolution entre la figure de M. Bergeret ou celle de Teulier et celle de Marc. En effet, chez M. Bergeret, il n'y a pas la même force d'action que chez Marc : malgré sa foi proclamée en l'action de l'intellectuel, il parle mais ne fait rien, ses paroles ont une conséquence supposée dans l'avenir, mais pas d'application dans le récit. Ainsi, alors qu'on peut rapprocher l'utopie de Bergeret de celle de Zola, dans *Vérité* et de celle de Péguy (« Ce serait beau d'établir la société nouvelle, où chacun recevrait le prix de son travail. […] L'avenir, il faut y travailler comme les tisseurs de haute lice travaillent à leurs tapisseries, sans le voir » (*V*, 603)), l'aboutissement de cette utopie est foncièrement différent.

En effet, M. Bergeret se contente de rêver : « Si même cette république ne devait jamais exister je me féliciterais d'en avoir caressé l'idée. Il est permis de bâtir en utopie […]. Le rêve des philosophes ont de tout temps suscité des hommes d'action qui se sont mis à l'œuvre pour les réaliser. Notre pensée crée l'avenir […]. Mon songe, qui ne m'appartient nullement et qui est, en ce moment même, le songe de mille et mille âmes, est véritable et prophétique. Toute société dont les organes ne correspondent plus aux fonctions pour lesquelles ils ont été créés, et dont les membres ne sont point nourris en raison du travail utile qu'ils produisent, meurt. Des troubles profonds, des désordres intimes précèdent sa fin et l'annoncent » (*BP*, 294). Il proclame ainsi le pouvoir absolu de la parole pour changer le monde. A sa fille qui lui demande « Comment changer le monde ? », il répond « Par la parole, mon enfant. Rien n'est plus puissant que la parole. […] La parole, comme la fronde de David, abat les violents et fait tomber les forts. C'est l'arme invincible. Sans cela le monde appartiendrait aux brutes armées. Qui donc les tient en respect ? Seule, sans armes et nue, la pensée »

Mais alors que les discours de M. Bergeret restent majoritairement lettre morte, chez France et que l'action de Teulier n'évitera pas l'exécution de d'Oyron, chez Romain Rolland,

la mission de l'instituteur, chez Zola, sera portée jusque son triomphe le plus complet. En effet, ce que l'actualité ne pouvait permettre à France et à Romain Rolland, dans leurs œuvres écrites au cœur des événements, Zola pourra le moduler jusque dans l'évocation d'une société utopique, esquissant le tableau de la réussite du rôle de l'intellectuel. On retrouve en effet le même pouvoir de la parole dans *Histoire Contemporaine* et dans *Vérité* : Marc accomplit ce que prédit Bergeret et c'est la parole de l'enseignant qui devient la clé de la société future[917].

Dans *Vérité*, Zola construit un personnage exemplaire du combat dreyfusard dans la mesure où le personnage de Marc incarne le faiseur de vérité par excellence : Marc en effet symbolise avant tout un combat abstrait et ne peut être considéré comme un porte-parole de Zola. En réunissant des caractéristiques à la fois de l'auteur, de Bernard Lazare, de Leblois et de Scheurer-Kestner, le personnage de Marc représente avant tout le mythe du « chercheur de vérité » qui avait été esquissé par Zola dans son premier article « Scheurer-Kestner » (voir supra.).

Il est explicitement caractérisé par son rôle dans le combat intellectuel hérité des dreyfusards : alors qu'il s'agit d'« un des plus ardents, l'héroïque ouvrier de la vérité et de la justice » (*V*, 91), c'est progressivement la figure de l'instituteur qui devient centrale et stratégique à long terme, incarnant l'arme absolue de l'instruction utilisée contre l'ignorance.

À ce titre, la mission de l'instituteur vient prolonger celle que l'auteur adoptait dans ses articles de combat. Il existe tout d'abord une identité stricte entre la « masse des gens à instruire » dans *Vérité* et le peuple que Zola évoquait dans sa « Lettre à la France » : en effet, alors qu'il écrivait en 1898 « Et c'est vrai, la grande masse en est là, surtout la masse des petits et des humbles, le peuple des villes, presque toute la province et toutes les campagnes, cette majorité considérable de ceux qui acceptent l'opinion des journaux ou des voisins, qui n'ont le moyen ni de se documenter, ni de réfléchir » (*VM*, 101) ; il fait de la foule une description similaire dans *Vérité* : « Ces gens-là, c'était la France, la grande foule pesante, inerte, beaucoup de braves gens sans doute, mais une masse de plomb qui clouait la nation au sol, incapable d'être libre, juste, heureuse, puisqu'elle était ignorante et empoisonnée » (*V*, 74).

Comme dans les articles de combat de Zola, le rôle de l'intellectuel est d'abord une mission contre l'ignorance : alors que dans la « Lettre à la France », il lançait un appel aux intellectuels (« Qu'ils se groupent, qu'ils écrivent, qu'ils parlent ! Qu'ils travaillent avec nous

[917] Voir C. Pierre-Gnassounou, « "Bâtir en utopie": Émile Zola/Anatole France » (B. Laville, dir., *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola*, p. 165-176).

à éclairer l'opinion, les petits, les humbles, ceux qu'on empoisonne et qu'on fait délirer ! *VM*, 109), c'est le même combat qui anime Marc dans le roman : « C'était tout un peuple à instruire, si l'on voulait enfin le faire naître à la vérité et à la justice » (*V*, 63).

Zola reprend donc la figure de l'intellectuel esquissée par France pendant l'affaire mais la soumettant à une série de décalage. Le premier décalage découle du mode de représentation adopté : en passant de la représentation discursive à la transposition, Zola insère dans la fiction le dénouement de l'action intellectuelle. Ainsi, dans le discours utopique de *Vérité*, Zola passe de la réflexion à l'action, du rêve au triomphe de la Vérité : il donne à l'intellectuel son poème épique et prolonge le combat des intellectuels dreyfusards. Il s'agit donc à la fois d'une construction romanesque et d'une projection d'idéaux : Marc est investi d'une véritable mission qui consiste à fonder la cité future de Vérité et de Justice, se plaçant de ce fait dans le prolongement des articles de Zola. En combattant l'injustice, en se dressant contre l'éducation religieuse, en défendant la science, il contribue à l'avènement d'une humanité meilleure[918].

Mais tout en reprenant dans la fiction à la fois la posture de l'intellectuel et l'image de la foule à instruire, Zola fait glisser cette transposition dans un schéma narratif épique. En effet, de l'article polémique à l'œuvre romanesque, Zola inscrit l'œuvre de l'intellectuel dans le registre héroïque. Ainsi, l'opinion est donnée à voir comme une véritable force infra-humaine contre laquelle le combat de l'instituteur prend des proportions épiques : « il venait de se heurter à l'épaisse couche d'ignorance, à la masse aveugle et sourde, énorme, endormie encore dans le sommeil de la terre. Derrière les Bongard, toute cette masse des campagnes s'obstinait toujours en sa végétation obscure, d'un éveil si ralenti » (*V*, 63). La métaphore végétale vient ici déshumaniser cette foule ignorante : le peuple devient ici fondamentalement et essentiellement inerte, immobile et statique et l'action de l'intellectuel, plus qu'un simple travail d'enseignement, devient une œuvre de métamorphose.

Zola ne cessera également de rappeler l'ampleur et la difficulté de la tâche afin d'ériger le combat de Marc au rang de l'exploit : « Mais quel labeur colossal, comment le tirer du limon où il s'attardait, que de générations il faudrait peut-être pour libérer la race des ténèbres ! » (*V*, 63) ou encore « Et Marc, sur le terrain restreint de sa mission acceptée passionnément pour le salut d'un camarade, se mit à trembler de cet abîme d'ignorance,

[918] Voir P. Parkhust-Ferguson, « De *Paris* à l'affaire Dreyfus : le parcours de l'intellectuel », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, nº 72, 1998, pp. 275-288.

d'erreur et de méchanceté, qui venait de se creuser devant lui. Son inquiétude était allée en grandissant. » (*V*, 74)

Il existe ainsi un décalage entre la figure de l'instituteur et la posture de l'intellectuel tel qu'il s'est défini dans le combat dreyfusard. En effet, l'action de Marc ne vient pas uniquement doubler celle du dreyfusard : elle la prolonge et l'achève. Le travail de l'instituteur vise à guérir la plaie à long terme, en s'attaquant aux causes profondes de l'affaire tels l'aveuglement et la foi. L'affaire Simon découle de l'aveuglement du peuple, de son empoisonnement (comme dans les articles de Zola) et le remède est aux mains de l'instituteur. Cette correspondance trouve un écho dans la construction de l'œuvre : alors que la première partie est centrée sur les activités de simoniste, comme ses enquêtes et ses rencontres avec les gens, plus l'œuvre avance, plus l'activité de Marc se concentre sur son travail d'instituteur : il agit où il peut. À partir du moment où Marc se consacre quasi entièrement à sa mission d'instituteur, l'affaire est entre les mains de l'avocat et Marc se retire de l'affaire, il y assiste mais n'intervient plus directement. Ce retrait se produit à la suite de nombreux échecs subis notamment face au baron Nathan, à sa famille, aux élèves lorsqu'il va les voir dans leur famille. Face à ces échecs, il choisit d'orienter sa mission vers l'action à long terme : l'affaire Simon s'étale dans le temps, ne trouve une solution que dans le changement des mentalités à long terme.

Enfin, notons que Zola inscrit le combat de Marc dans *Vérité* dans le sillage de celui qu'il avait lui-même mené pendant l'affaire tout en infléchissant son sens : dans *Vérité*, Zola n'évoque pas d'action similaire à « J'Accuse… ! ». Ce faisant, il garde les dreyfusards entièrement sur le terrain de l'idéologie et les soustrait à l'action de la propagande : leur victoire est uniquement celle de l'esprit et de la raison même si le combat doit pour ce fait être étalé sur une durée beaucoup plus longue. L'œuvre intellectuelle passe uniquement par l'enseignement et jamais par les mécanismes de la propagande et de la presse à grand tirage dont Zola avait usé pendant son propre combat.

Dans la même volonté de glisser le combat dreyfusard sur un terrain strictement idéologique, Zola ne transpose pas dans *Vérité* l'épisode de la grâce de Dreyfus. L'issue de l'affaire n'est pas la résolution du conflit sur le terrain légal mais la poursuite d'un idéal de justice et de vérité. Le combat devient donc purement intellectuel, purement « mystique » : en écartant « J'Accuse… ! » et en éclipsant la grâce de Dreyfus, il ne reste du combat pour la vérité que l'action de l'instituteur. Sa victoire n'est due ni aux journaux ni au rôle du

gouvernement mais uniquement à la force de sa parole et de son enseignement méthodiquement distillés dans l'opinion.

Comme dans *Histoire contemporaine* et dans *Vérité*, la figure de l'intellectuel occupe une place prépondérante dans *Jean Barois*.

Dans *Jean Barois*, les deux figures intellectuelles sont avant tout représentées par Luce et Jean Barois, qui peuvent tous deux être considérés en tant que héros de cette lutte d'idées et comme prototypes de l'intellectuel français moderne. Jean Barois a sa licence et son agrégation, il a contribué dans sa vie à « semer un peu de lumière » et à combattre l'obscurantisme, selon les mots de Luce : « Vous avez cherché, vous avez trouvé des parcelles de vérité ; vous les avez divulguées généreusement ; vous avez contribué à extirper quelques erreurs… ». Luce renvoie également à un personnage type, représentant tantôt Scheurer-Kestner, tantôt à Zola (notamment par la référence à l'écriture de « J'Accuse… ! » doublé par son article « Conscience »), à Emile Duclaux ou, comme on l'a vu, à Romain Rolland. Il incarne l'intellectuel à la conscience libre, qui « en philosophie, ne se rattache à aucun mouvement ; en politique, au Sénat, […] n'a adhéré à aucun groupement » (*JB*, 175), réunissant de ce fait les deux pans de la figure de l'intellectuel dans la société, l'action politique et l'érudition.

Luce et le groupe du *Semeur* sont marqués par un rapport quasi « mystique » à l'engagement : en effet, l'influence de Péguy sur la vision de Martin du Gard sur l'affaire Dreyfus se ressent quant à la nature de leur foi en la raison et en l'action de l'intellectuel. En tant qu'intellectuels, ils voient leur intervention dans la politique, non comme une aventure d'auto-glorification, mais comme une aventure unique de traduire des concepts éthiques dans des actions. C'est aux intellectuels qu'il appartient de faire coïncider la politique et la morale. En effet, Barois et ses amis s'engagent parce qu'ils sont libres-penseurs, rationalistes. Roger Martin du Gard montre que les intellectuels se battent pour défendre des valeurs morales : « Conscience » est d'ailleurs le titre du premier article de Luce, véritable pendant littéraire au *J'accuse* de Zola, dont il diffère essentiellement en se plaçant uniquement sur le terrain des valeurs morales (hors erreur judiciaire, comme dans la tactique de Zola).

Au-delà de Luce et de *Jean Barois*, l'aventure du groupe est également rattachée à l'histoire des intellectuels par la représentation des membres du *Semeur*. On retrouve ainsi parmi les partenaires de Jean Barois les représentants des différents types d'intellectuels : un bibliothécaire, fonction devenue emblématique par le rôle crucial de Lucien Herr dans l'affaire (Harbaroux) ; un ancien militaire qui a quitté l'armée, « assailli de doutes », dans le

prolongement de la figure d'un Picquart parvenu à se défaire de sa hiérarchie par la force de sa raison (Cresteil) ; un juif explicitement calqué sur Bernard-Lazare (Woldsmuth) ; un éditeur, hommage au rôle essentiel de Stock (Roll) ; un professeur (Barois) et Luce, à lui seul le personnage type de l'intellectuel.

Notons enfin que, comme dans *Histoire contemporaine* et dans *Vérité*, le rôle de l'intellectuel passe par la transmission de sa parole et de son savoir : ici, l'enseignement passe par le journal *le Semeur*, dont le nom renvoie directement à l'action de l'intellectuel qui vient répandre une sagesse amenée à se développer dans les consciences des lecteurs[919].

Roger Martin du Gard propose ainsi une lecture intellectuelle de l'affaire et a essentiellement voulu souligner dans son intrigue l'originalité de l'intervention de ce nouveau type d'engagement. Prenant donc le parti d'un rationaliste, d'un matérialiste, il restitue dans son roman une image précise des intellectuels. C'est ce choix de lecture qui écarte *Jean Barois* de toute prétention historique, modulant la réalité historique obéit à une démarche narrative qui privilégie la question de l'homme et de son engagement.

## 2. L'épopée de l'action individuelle

Dans le parcours du héros intellectuel, on assiste à une réécriture des motifs héroïques traditionnels : ce n'est pas son action physique qui est valorisée mais son action morale. Dans ces œuvres de l'affaire Dreyfus, l'écriture du geste de l'engagement devient un élément récurrent du parcours du héros intellectuel : le moment de la prise de conscience, de l'éveil intellectuel devient un tournant décisif de ces épopées de la raison[920].

Zola multiplie ainsi le récit la naissance de l'engagement à l'origine de son parcours intellectuel. Celui de Marc se fait conformément à une démarche intellectuelle fondée sur une certitude scientifique : « Ce fut alors, dans l'esprit de Marc, une certitude basée sur le raisonnement, la vérité même, inébranlable, lorsque l'observation et la déduction des faits l'ont établie. Désormais, sa conviction était faite, il avait des points acquis, auxquels il

[919] Le thème de la permanence de l'écriture par rapport à la faiblesse de l'homme est par ailleurs fondamental au roman : voir B. Alluin, *Martin du Gard Romancier*.
[920] Je poursuis ici la réflexion de B. Laville dans « Une esthétique de l'engagement », *Zola au Panthéon*, colloque du 5 au 7 juin 2008 à la Bibliothèque Nationale de France.

ramènerait tout ; et toutes les erreurs, tous les mensonges pouvaient se produire, il les écarterait, s'ils ne satisfaisaient pas aux parties de vérité déjà connues et démontrées » (*V*, 54).

Le texte de *Vérité* insiste également sur ce point de rupture dans la conscience du héros et de la naissance de l'engagement dans la cause simoniste. Encore une fois, ce qui est donné à lire, c'est le parcours humain derrière cette prise de conscience, faisant écho à l'expérience personnelle de Zola au moment de son engagement[921] : il montre ainsi son personnage « hanté par l'affaire Simon, [ne pouvant] cesser de s'en occuper. Il avait juré de ne prendre aucun repos, tant qu'il n'aurait pas découvert le vrai coupable, et il tenait sa parole, plus encore par passion que par strict devoir » (*V*, 161) ou encore : « hanté par les événements de la veille, ce crime monstrueux, mystérieux, dont la redoutable énigme se posait à son intelligence » (*V*, 42). La posture de Marc prolonge ainsi celle de l'auteur, qui dans *J'accuse* affirmait « Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice. Mes nuits seraient hantées par le spectre de l'innocent qui expie là-bas, dans la plus affreuse des tortures, un crime qu'il n'a pas commis » (*VM*, 113). La décision de l'engagement est donc donnée à lire comme un acte de courage et de sacrifice, qui intègre le registre du combat héroïque.

De même, *les Loups* insère dans la pièce le récit de la « révélation » de Teulier, le cheminement de sa raison qui va motiver son engagement :

> Hésitations : Verrat, c'est Verrat qui… Reprenant machinalement. Il lui eût été facile… « Une balle intelligente peut arranger les choses… » - Irrité. Ah ! ça, qu'est-ce que j'ai donc ? Je ne suis pas capable de finir une phrase ! Il repousse son assiette et se lève. […] Mais ce frère, ce frère acharné à le perdre, toutes ces machinations parties du camp des émigrés… Tonnerre ! Il souffle, il s'assied de nouveau. Voyons, du calme, Teulier. Tu perds la tête. Raisonne un peu. Ce que t'as dit D'Oyron, ce n'est peut-être qu'un ruse de plus. Toute la question, c'est de savoir s'il a imaginé ce conte pour détourner tes soupçons. S'il y a, comme dit l'autre, des pièces évidentes, des lettres écrites par lui, toute une correspondance saisie. (*LL*, 49)

Le monologue permet ainsi de dévoiler le cheminement de la raison que Teulier ne parvient pas à éluder et de mettre au premier temps la question de la conscience, fondamentale dans la représentation de cette figure émergente.

---

[921] C'est ce qu'il exprime par exemple dans une lettre à sa femme du 24 novembre 1897 : « J'étais hanté, je n'en dormais plus, il a fallu que je me soulage », *Corr*. *IX*, 102.

Dans *Jean Barois*, l'auteur écrit non seulement le geste de l'engagement mais également de « l'affranchissement » qui y mènera, et de l'engagement collectif. Il retient donc les épisodes où l'on peut observer la formation des croyances et va dépeindre la prise de décision de s'engager pour Dreyfus, tels que le témoignage de Woldsmuth de la cérémonie de la dégradation qui motive son engagement dans la cause dreyfusarde. Cette mise en scène des faits s'attache essentiellement aux moments clé de l'affaire, permettant de reconstruire l'affaire d'un point de vue non pas historique mais humain : dans *Jean Barois*, l'auteur restitue l'expérience humaine de l'éveil de la conscience politique. En effet, dans la scène où Wolsmuth expose pour la première fois ses doutes quant à l'innocence de Dreyfus, l'auteur alterne exposés des faits tels qu'ils sont décrits dans l'histoire de l'affaire Dreyfus de Reinach (les expertises en écriture, l'épisode de la dictée, etc.) et les réactions de Barois qui se laisse peu à peu gagner par le doute : « Un silence » ; « Barois, très froid » (*JB*, 212) ; puis « Barois, impressionné. Il se lève et fait quelques pas dans la chambre obscure » (*JB*, 213). Enfin, après la lecture du mémoire de Bernard Lazare, « Barois a laissé glisser son front dans ses mains. Immobile, le visage altéré de pitié et de chagrin, il fixe désespérément, à ses pieds, un carreau du carrelage » […] « Il faut chercher, il faut savoir ! le doute est horrible… » (*JB*, 225-226). Ce mélange de documents officiels et d'esthétique théâtrale permet ainsi au lecteur des coups d'œil dans le drame interne des protagonistes. Martin du Gard dramatise ainsi le moment de l'engagement dans l'affaire. Ce qui est donné à voir, c'est l'éveil de la conscience et de l'engagement : *Jean Barois* est bien le roman sur l'homme et la raison.

Dans *Le lieutenant-colonel Maumort*, le récit de la prise de conscience dreyfusarde est longuement détaillé et mis en valeur, notamment par la forme épistolaire qui permet de donner sa pleine mesure à l'expérience dreyfusiste comme aventure morale. En effet, l'héroïsation de Maumort passe par le récit qu'il livre de l'acquisition de sa foi dreyfusiste à son correspondant Gévresin. Le « parcours » intellectuel du héros, présenté sous la forme narrative d'une traversée du désert, d'une épreuve vécue en solitaire, reprend le topos d'un roman d'apprentissage tout en l'assujettissent à une aventure de la raison :

> J'ai dû procéder seul, après de longs tâtonnements, d'anxieuses hésitations, à un examen impartial du problème qui se posait devant moi et que je ne pouvais pas éluder plus longtemps. J'ai dû opérer seul mon retournement. J'ai découvert peu à peu ce qu'étaient l'aveuglement de caste, la haine irraisonnée des racistes, le nationalisme et son horizon borné,

> la raison d'Etat, le mensonge patriotique, l'héroïsme conventionnel en honneur dans l'armée, l'hypocrisie et les cynismes des gouvernements, la crédulité des masses, l'indifférence effective de la plupart de mes camarades pour la vérité et la justice. (*Maum*, 660)

On peut souligner dans ce récit d'une épopée intellectuelle la mise en valeur des qualités héroïques de Maumort, par la répétition de l'adjectif « seul », mais également la difficulté topique de son parcours (les « longs tâtonnements », les « anxieuses hésitations »), la nécessité de son choix (que je ne *pouvais* pas éluder), comme si ses actes étaient directement dictés par sa raison, par l'étirement du temps et l'effet de durée créé par les mentions temporelles (l'adjectif « long » et la locution « peu à peu ») ; et enfin, la rupture de rythme entre une phrase courte d'introduction (« J'au dû opérer seul mon retournement ») et l'accumulation des « découvertes » du lieutenant-colonel, reprenant une à une toutes les critiques idéologiques adressées par les dreyfusards à leurs adversaires. Le combat de Maumort incarne ici le processus d'émancipation de la raison dans son ensemble, donné à lire dans son déroulement chronologique, de la découverte de l'injustice à la révélation intellectuelle. Notons enfin que le récit de cette prise de conscience courageuse est rédigé par Roger Martin du Gard après la seconde guerre mondiale : l'exemplum intellectuel, que Roger Martin du Gard avait esquissé dans *Jean Barois*, prend d'autant plus d'importance qu'il est ici revu à la lumière de l'histoire du génocide nazi, démonstration de ce à quoi la logique de combat antidreyfusard poussée à l'extrême pouvait aboutir[922].

En revanche, dans les œuvres où l'affaire n'est qu'un horizon de discussion, évoquée sur le mode de la référence, le geste de l'engagement ne fait pas l'objet d'un récit. Chez M. Bergeret, l'engagement du personnage est présenté comme un état tout naturel, sans faire l'objet d'aucune révélation, par le biais d'une simple discussion.

---

[922] Roger Martin du Gard jugeait en effet nécessaire de mener un combat contre l'idéologie nazie : contrairement aux événements évoqués autour de 1914, la seconde guerre mondiale était un conflit non seulement politique mais également idéologique, et la lutte menée par les dreyfusards contre l'idéologie antidreyfusarde apparaît comme un modèle de combat. Voir M. Parra i Alba, « R. Martin du Gard, témoin et juge du nazisme », *L'écrivain et son journal*, *Cahiers Roger Martin du Gard* n°5, NRF, Gallimard, 1996 ; Voir aussi l'introduction de A. Daspre, *Le lieutenant-colonel Maumort*, *op.cit*. Dans les « dossiers » du roman, conservés à la Bibliothèque nationale, Martin du Gard souligne la continuité entre le combat dreyfusard et toutes les formes de totalitarisme : « "Républicain", comme on disait quand j'avais quinze ans, et "dreyfusiste", c'est-à-dire profondément épris de liberté et hostile à toutes les "raisons d'Etat". Aussi me suis-je dressé contre le totalitarisme, qu'il s'appelle "fascisme" comme hier, "communisme stalinien" comme aujourd'hui ou "démocratie bureaucratique américaine", comme peut-être demain. » *Maum*, p. 687.

L'intellectuel devient donc une figure de proue de la littérature « dreyfusienne », qui partage chez ces auteurs la même foi dans la raison, le même rôle de transmission de la Vérité et le même parcours de celui qui a su vaincre ses préjugés pour se consacrer au combat pour la Justice. Figure socratique qui pose sur les événements contemporains son regard lucide dans *Histoire contemporaine*, esprit indépendant fidèle à la voix de la raison dans *Les Loups*, il accède au rang de véritable héros chez Zola qui l'inscrit dans le prolongement de la lutte dreyfusarde tout en sublimant son rôle et son combat.

Néanmoins, la foi dans le triomphe de l'intellectuel s'estompe dans *Jean Barois* : même si, renouant avec la vision « mystique » du dreyfusisme de Péguy, Martin du Gard viendra placer la figure de l'intellectuel au cœur de sa reconstitution de l'aventure dreyfusarde, la glorification zolienne fait place à l'humanité d'un Barois qui achève son aventure intellectuelle dans un retour à la foi.

Mais ce sont *La Recherche du temps perdu* et *L'Ile des Pingouins* qui viendront témoigner avec le plus de force de la fin de l'optimisme quant au rôle de l'intellectuel dans la société.

En effet, le personnage de Bloch, dans *La Recherche*, fait figure de anti-héros intellectuel : ridicule dans les salons mondains, il est complètement décalé par rapport au milieu aristocratique (évidemment antidreyfusard) représenté dans l'œuvre. Il est paradoxalement non pas faiseur de vérité mais complètement aveuglé, incapable de savoir si son interlocuteur est ou non antidreyfusard, notamment dans la scène où Bloch essaie en vain de soutirer des information à l'ambassadeur dans la scène de la réception chez Mme de Villeparisis [923] : « Il parvint à l'affaire Dreyfus mais ne put arriver à démêler l'opinion de M. de Norpois » (*CG*, 233), hésitant tour à tour : « Voilà, il est dreyfusard, il n'y a plus l'ombre d'un doute » (*CG*, 240), pensa Bloch ; puis, « Non, décidément, il est antidreyfusard, c'est couru, se dit Bloch » (*CG*, 241). L'auteur utilise un comique de situation, opposant la langue de bois de Norpois à un Bloch ridicule : « Tout ce que Bloch put tirer de M. de Norpois c'est que, s'il était vrai que le chef d'état-major, M. de Boisdeffre, eût fait faire une communication secrète à M. Rochefort, il y avait évidemment là quelque chose de singulièrement regrettable ». Ce comique de situation se double par ailleurs d'un effet de répétition :« Il continua, au grand désespoir de M. de Norpois, à lui poser nombre de questions sur l'affaire Dreyfus ; celui-ci déclara qu'à « vue de nez », le colonel du Paty de Clam lui faisait l'effet

[923] Voir J. Baudelle, *art.cit*.

d'un cerveau un peu fumeux et qui n'avait peut-être pas été très heureusement choisi pour conduire cette chose délicate, qui exige tant de sang-froid et de discernement, une instruction » (*CG*, 244). La conversation autour de l'affaire Dreyfus, loin de devenir un échange d'idée enrichissant, tourne ainsi à un comique digne d'une scène de théâtre et l'intellectuel en quête de vérité fait figure de personnage comique.

La représentation du discours dreyfusard et antidreyfusard révèle avant tout la distance qui sépare le narrateur de la *Recherche* avec celui de *Jean Santeuil*. Notons par exemple la distance avec laquelle Proust évoque l'engagement au service de la cause révisionniste qui l'avait pourtant animé dans sa jeunesse : le personnage de Bloch, qui par se origines juives, son caractère intellectuel et son expérience personnelle du procès Zola rappelle partiellement la figure de l'auteur, est frappé de ridicule. Ainsi, Bloch brille par sa maladresse dans le monde : « J'aime beaucoup les personnes extrêmement bien élevées, c'est si rare, continua-t-il sans se rendre compte, parce qu'il était lui-même très mal élevé, combien ses paroles déplaisaient. […] La fin de cette histoire parut moins choquante que son début, car elle resta incompréhensible pour les personnes présentes. En effet, sir Rufus Israël, qui semblait à Bloch et son père un personnage presque royal devant lequel Saint-Loup devait trembler, était au contraire aux yeux du milieu Guermantes un étranger parvenu, toléré par le monde, et de l'amitié de qui on n'eût pas eu l'idée de s'enorgueillir, bien au contraire ! » (*CG*, 218)

Le narrateur de *La Recherche* constitue un autre contre-exemple flagrant : on n'apprend qu'incidemment que le narrateur est dreyfusard, la « prise de conscience » centrale au parcours intellectuel est donc éludée. L'acte même de l'engagement est donné à lire comme le résultat de son appartenance sociale : « on est l'homme de son milieu », explique le narrateur à St-Loup, alors que le dreyfusisme de Bloch et de Swann leur vient de leur « race » (*CG*, 400). De plus, tout en s'appliquant à l'observation méthodique de la société – antidreyfusarde – qu'il fréquente, le narrateur esquive délibérément toute confrontation et toute volonté de convaincre. Il évite de s'impliquer dans les affrontements que l'affaire suscite dans les salons et ne cherche pas à imposer sa vision des choses. Il évite d'ailleurs volontiers de parler de l'affaire par souci de bienséance : « Autant par politesse pour ses amis à qui les professions de foi dreyfusardes de Saint-Loup étaient pénibles que parce que le reste m'intéressait davantage, je demandai à mon voisin si c'était exact que ce commandant fît de l'histoire militaire une démonstration d'une véritable beauté esthétique » (*CG*, 109) et s'empresse d'esquiver toute conversation à ce sujet, préférant la frivolité à la polémique : « Je sentais que cela allait se gâter et je me remis précipitamment à parler robes. » (*P*, 42) Parfaitement à l'aise dans l'univers mondain qui l'entoure, le narrateur se fond dans la

comédie humaine qu'il dépeint et ne compromet pas, comme le font Bloch et Swann, sa place dans le monde pour ses opinions politiques.

De même, alors que *Jean Santeuil* comportait le témoignage ému et fasciné de l'auteur du procès Zola et que sa correspondance dévoile ses tentatives pour y assister, il évoquera plus tard avec ironie sa propre attitude, dans *La Prisonnière*, rappelant des « journées pareilles à ces temps d'émeute ou de guerre qui ne semblent pas vides à l'écolier délaissant sa classe, parce qu'aux alentours du Palais de Justice ou en lisant les journaux, il a l'illusion de trouver dans les événements qui se sont produits, à défaut de la besogne qu'il n'a pas accomplie, un profit pour son intelligence et une excuse pour son oisiveté… » (*P*, 82)

C'est cette même dynamique que l'on retrouvera lorsque à la fin de *la Recherche du Temps perdu* il opposera « la fausseté même de l'art prétendu réaliste » ainsi que « les théories littéraires […] qui tendaient à « faire sortir l'artiste de sa tour d'ivoire » » à « l'art véritable » qui relève de l'instinct et non pas de l'intelligence pure : « A tout moment, l'artiste doit écouter son instinct. […] Les idées formées par l'intelligence pure n'ont qu'une vérité logique, une vérité possible, leur élection est arbitraire » (*TR*, 880). Reprenant des mots barrésiens, Proust parvient à faire évoluer la conception du rapport entre littérature et politique : cet ancien dreyfusard convaincu, jadis si fier d'avoir récolté la signature d'Anatole France, se détourne du discours de l'écrivain engagé pour ne reconnaître que la valeur d'une littérature au-dessus de la réalité historique, une réalité devenue triviale aux yeux du « livre intérieur des signes inconnus » que tout écrivain digne de ce nom se devait de tenter de déchiffrer.

Conformément à l'indépendance d'esprit revendiquée par l'auteur, l'aventure de l'engagement n'est guère valorisée dans *Jean-Christophe*. Ainsi, Romain Rolland n'évoque le dreyfusisme des Elsbeger que pour en rappeler la désillusion qui s'ensuivit : alors que ceux-ci « s'étaient passionnés pour cette cause, jusqu'à la frénésie, comme des milliers de Français sur qui, pendant sept ans, passa le vent furieux de cette sainte hystérie. Ils y avaient sacrifié leur repos, leur situation, leurs relations ; ils y avaient brisé de chères amitiés ; ils avaient failli y ruiner leur santé », l'écrivain sombre dans le pessimisme en rappelant l'issue « politique » de leur cause et la déception des dreyfusards :

> Ils avaient vu leurs compagnons de lutte, ces gens qu'ils avaient cru de la même passion unique pour la justice, - une fois l'ennemi vaincu, se ruer à la curée, s'emparer du pouvoir, rafler les honneurs et les places, piétiner la justice : chacun son tour !…Seule, une

> poignée d'hommes restés fidèles à leur foi, pauvres, isolés, rejetés par tous les partis, et les rejetant tous, se tenaient dans l'ombre, à l'écart les uns des autres, rongés de tristesse et de neurasthénie, n'espérant plus en rien, avec le dégoût des hommes et la lassitude écrasante de la vie. (*JC*, 908)

Il ne reste également rien de la foi dans le rôle de l'intellectuel dans *l'Ile des Pingouins*. Même si c'est encore avec humour et au détour d'une phrase que France, dans *L'Ile des pingouins*, souligne l'absence d'esprit critique de cette opinion publique qui par son absence d'esprit critique provoqua l'affaire Dreyfus : « On ne douta point, parce que la chose était partout répétée et qu'à l'endroit du public répéter c'est prouver » (*IP*, 152), l'épisode des « Quatre-vingt mille bottes de foin » s'achève sur le jugement lucide et désabusé d'Anatole France sur son propre engagement dans l'affaire.

En effet, après la caricature des personnages et la transposition cynique des événements de l'affaire, le monologue final de ce chapitre de l'histoire de le Pingouinie, Bidalut-Coquille (Anatole France) ne retient de son expérience que vanité et inutilité :

> Il se jugeait moins grand, moins beau lui-même qu'il n'avait cru. Et il songeait : « Tu te croyais sublime, quand tu n'avais que de la candeur et de la bonne volonté. De quoi t'enorgueillissais-tu, Bidault-Coquille ? D'avoir su des premiers que Pyrot était innocent et Greatauk un scélérat ? Mais les trois quarts de ceux qui défendaient Gretauk contre les attaques des sept cents pyrots le savaient mieux que toi. Ce n'était pas la question. De quoi te montrais-tu si fier ? D'avoir osé dire ta pensée ? C'est du courage civique, et celui-ci, comme le courage militaire, est pur effet de l'imprudence. […] Pour avoir montré sur un point particulier un peu plus de clairvoyance que le vulgaire, doit-on te regarder comme un esprit supérieur ? (*IP*, 188-189)

Ce monologue ouvre sur une réflexion plus profonde sur le sens de l'engagement de manière générale. Dix ans après l'affaire, France ne peut que constater la permanence de l'injustice et la faiblesse de l'homme dans le combat pour le Bien :

> Tu te figurais que les injustices sociales étaient enfilées comme des perles et qu'il suffisait d'en tirer une pour égrener tout le chapelet. Et c'est là une conception très naïve. Tu te flattais d'établir d'un coup la justice dans ton pays et dans l'univers […] Et maintenant que tu as perdu tes illusions, maintenant que tu sais qu'il est dur de redresser les torts et que c'est toujours à recommencer, tu retournes à tes astéroïdes. (*IP*, 189)

Le regard d'Anatole France sur son propre engagement révèle le décalage avec l'enthousiasme dreyfusard dont il faisait preuve au cœur de la bataille et avec la foi tranquille dans la raison de M. Bergeret. Après la transposition caricaturale de l'affaire, il ne reste de l'aventure dreyfusarde que le constat pessimiste de l'impuissance de l'homme : dans *L'Ile des Pingouins*, France tourne en dérision aussi bien les antidreyfusards, machinateurs ridicules de l'injustice, que les dreyfusards, héros naïfs et aveugles, pantins insignifiants dans une histoire de l'humanité vouée à la destruction. L'affaire Dreyfus ne devient qu'une vaste comédie dans laquelle la « mystique » dreyfusarde s'effondre dans le burlesque.

Figure émergente et centrale de la littérature de l'affaire Dreyfus, l'intellectuel reflète à la fois un nouvel actant dans le paysage social et la foi de l'auteur dans le combat idéologique contre une foule ignorante qui a montré sa toute-puissante pendant l'affaire. Alors que sa représentation dans *Histoire contemporaine* lui assigne le même rôle de témoin de son temps que l'auteur et de porteur d'un discours éclairé venu rompre avec l'ignorance qui l'entoure, sa parole reste suspendue au gré des événements et n'a pas le recul historique qui l'inscrit dans la victoire ou dans l'échec.

Rédigé deux ans après la fin de l'affaire, Zola fera évoluer la figure de l'intellectuel au gré d'une vision utopique : intégrant cette figure dans un schéma héroïque, il en fera à la fois le double et le prolongement du combat dreyfusard, déplaçant le combat dans le registre purement idéologique.

Mais la foi dans le rôle de l'intellectuel ne survivra pas à l'affaire : alors que la figure sera ressuscitée avec précision dans *Jean Barois*, l'action intellectuelle y frôle l'archétype héroïque avant de s'échouer dans les variations et les faiblesses humaines. Dans *La Recherche* et dans *L'Ile des Pingouins*, il ne reste du combat intellectuel que le constat de son inutilité : le triomphe de la Vérité n'a empêché ni la récupération politique de l'affaire, ni le renouvellement de l'injustice, et l'intellectuel abdique, chez Proust, au profit de l'artiste entièrement tourné vers le « déchiffrement des vérités intérieures ».

Il faudra attendre un nouveau choc pour l'intellectuel ressuscite de nouveau sous la plume de Martin du Gard, après le spectacle des horreurs de la seconde guerre mondiale, qui a fait ressurgir la nécessité du combat idéologique.

La littérature dreyfusienne parvient ainsi à convoquer et à poursuivre le débat idéologique amorcé dans les textes polémiques au cœur de l'affaire. Le conflit entre la science et la religion, entre les valeurs humanistes et l'antisémitisme et entre l'intellectuel porteur de la voix de la raison et la foule aveugle prennent forme dans la fiction tout en traduisant l'évolution des représentations et des croyances.

Les différents modes de représentation suscitent des regards différents sur les éléments du discours idéologique dreyfusard. En effet, la représentation discursive s'attache à cerner l'affaire dans sa dimension sociale : que ce soit par le biais du discours antisémite, des échos de l'affaire ou de la défense des valeurs, ces œuvres contribuent non pas à reconstituer l'affaire mais à dresser le tableau de sa réception dans la société. Les œuvres qui évoquent l'affaire sur le mode de la parabole, quant à elles, peuvent reconstituer le combat idéologique en l'intégrant dans sa structure narrative ou dramatique : ainsi, alors que le dénouement de *Vérité* se confond avec la fin de l'antisémitisme, l'intrigue de la pièce *Les Loups* est construite sur l'opposition entre les deux camps antagonistes.

On pourra ainsi dresser le tableau suivant afin faire apparaître dans les œuvres du corpus les différences de traitement des thèmes et de représentation des personnages de l'affaire (Dreyfus, Picquart, Zola et Esterhazy) en fonction de l'année de parution de l'ouvrage (distinguant les ouvrages écrits pendant ou peu de temps après l'affaire et ceux écrits après 1906) et du mode de représentation :

| | **1898-1902** | **Après 1907** | **Thèmes et personnages** |
|---|---|---|---|
| **Représentation discursive** | *Histoire contemporaine*<br>*Le Journal d'une femme de chambre*<br>*Les 21 jours d'un neurasthénique*<br>*Le Jardin des supplices* | *À la Recherche du temps perdu*<br>*Jean-Christophe* | L'antisémitisme (*HC*, *JFC*, *21j*, *JB* et *Maum*)<br>L'intellectuel et l'opinion publique<br>Le procès Zola (*JB* et *JS*)<br>Picquart (*HC*, *JS* et *Maum*)<br>La Religion (*JB*) |
| **Représentation narrative** | *Jean Santeuil* | *Jean Barois*<br>*Le lieutenant-colonel de Maumort* | |
| **Allégories** | *Histoire contemporaine* (récits allégoriques)<br>*L'Ile du Diable* | *L'Ile des Pingouins* | La justice<br>Les personnages de l'affaire : Picquart et Dreyfus ;<br>Zola (*IP*), Esterhazy (*HC*, *IP*, *V*)<br>*L'intellectuel* (IP, V, LL)<br>Le combat idéologique (*V*, *LL*) |
| **Métaphores** | *L'Affaire Crainquebille*<br>*La Vache Tachetée* | | |
| **Paraboles** | *Vérité*<br>*Les Loups* | | |
| **Personnages** | Hommage à Picquart dans *JS*, *HC*, *LL*<br>Importance de la figure de Dreyfus dans *V*, *AC* et *VT*<br>Importance de la représentation d'Esterhazy dans *V*, *HC*<br>Quasi-absence de Zola, sauf dans *V* où il est partiellement amalgamé derrière Marc | Quasi-absence ou dévalorisation de tous les personnages à l'exception de Picquart dans *Maum* et de la représentation allégorique des personnages dans *L'Ile des Pingouins* | |
| **Thèmes** | L'antisémitisme : *HC*, *JFC*, *21j*, *V*<br>La Religion : *HC, V*,<br>La Justice : *ID*, *AC*, *VT*<br>L'intellectuel et l'opinion publique : *HC*, *JFC*, *V*, *LL* | L'antisémitisme<br>L'intellectuel<br>Le discours de la désillusion : *RTP*, *JC*, *JB*, *IP*<br>La Religion : *JB* | |

Pour distinguer dans un premier temps le type de représentation, on pourra souligner le fait que, par opposition aux transpositions qui représentent de manière quasi exhaustive les personnages de l'affaire (particulièrement Dreyfus et Picquart), les représentations réalistes éclipsent les personnages au profit du débat idéologique, notamment l'antisémitisme, le rôle

de l'intellectuel et la représentation de l'opinion publique. Le personnage de Picquart fait exception à cette règle, puisqu'il apparaît à la fois dans *Histoire contemporaine*, dans *Jean Santeuil* et dans *Le lieutenant-colonel de Maumort* Cette exception confirme le statut particulier de Picquart dans la littérature dreyfusienne : s'éloignant de son modèle historique, il s'agit d'un personnage devenu exemplaire du parcours intellectuel, une figure idéalisée et partiellement abstraite qui incarne un univers de valeurs dreyfusard.

On remarquera ainsi l'importance de Picquart et du parcours intellectuel dans les représentations narratives : alors que ces œuvres privilégient de l'affaire l'expérience de l'engagement, la prise de conscience et l'expérience humaine devant les faits historiques, la place de l'intellectuel (et de ce fait de Picquart) devient un élément narratif incontournable. Les représentations réalistes privilégient donc le prolongement idéologique de l'affaire et en ressuscitent les thèmes du débat au détriment de la représentation des personnages ou des événements précis. Notons également que ce sont les allégories qui accordent le moins de place aux termes du débat dreyfusard, plus présent dans les métaphores (il s'agit ici de la Justice) et du combat idéologique (dans les paraboles *Vérité* et *Les Loups*).

En ce qui concerne l'évolution chronologique, on déduira que les œuvres écrites pendant ou peu de temps après l'affaire sont directement inscrites dans la polémique : on y remarque la représentation de tous les personnages, des « mythes narratifs » et des thèmes du débat idéologique. En revanche, les œuvres plus tardives sont marquées par l'éviction des personnages de l'affaire. Plus loin de la polémique, les thèmes idéologiques se réduisent à deux aspects essentiels : l'antisémitisme et le rôle de l'intellectuel. En effet, alors que la question religieuse n'apparaît que dans *Jean Barois*, on assiste à la disparition du discours polémique autour de la Justice, directement lié à l'actualité de l'affaire. On remarquera également que, à l'exception de *L'Ile des pingouins*, les œuvres tardives préfèrent la représentation réaliste alors que les œuvres écrites entre 1898 et 1902 acceptent plus facilement la transposition : malgré le décalage spatio-temporel de ce mode de représentation, les transpositions demeurent fidèles aux événements et aux personnages de la réalité historique, n'offrant que peu de recul face à l'actualité.

Mais c'est essentiellement l'apparition du discours de la désillusion dans les œuvres tardives qui vient infléchir l'interprétation de l'engagement des écrivains dans l'affaire : en effet, alors que ce thème vient compléter le parcours de l'intellectuel et nuancer l'épopée de l'action individuelle, le regard rétrospectif sur l'affaire Dreyfus devient le constat d'un échec et de la faillite d'une aventure idéologique.

La distance temporelle qui sépare les œuvres des événements de l'affaire vient donc avant tout infléchir la portée polémique et révéler la désillusion des écrivains. Alors qu'*Histoire contemporaine* et *Les Loups* s'inscrivent au cœur d'une bataille dont l'issue était encore incertaine, le combat idéologique était au cœur de l'actualité, immédiatement chargé d'une dimension politique. *Vérité*, rédigé peu de temps après les faits, vient prolonger dans le registre utopique un combat qui vient de s'achever et s'inscrire dans le sillage direct du discours de l'auteur pendant les faits.

Les deux œuvres plus tardives, *A la Recherche du temps* et *l'Ile des Pingouins* révèlent le décalage par rapport à l'engagement des auteurs pendant l'affaire : alors que l'affaire Dreyfus est évoquée dans la *Recherche* pour souligner la nécessité de rechercher un autre type de Vérité plus important, la représentation du combat idéologique dreyfusard dans *l'Ile des Pingouins* ne traduit que la désillusion d'Anatole France.

La place qu'occupe Martin du Gard dans ces dynamiques est doublement ambiguë : en effet, *Jean Barois* et *le lieutenant-colonel de Maumort* se rejoignent à la fois par la résurrection tardive de l'affaire Dreyfus et par la place centrale de l'affaire dans le parcours moral de ses héros. Alors que seul *Jean Barois* traite de la religion dans les œuvres tardives et que seul *Le lientenant-colonel de Maumort* ressuscite Picquart, la démarche de Roger Martin du Gard est bien une démarche historique qui réactive les termes de l'actualité du combat.

Ainsi, Martin du Gard brouille la distance temporelle en renouant avec les sources historiques de l'affaire et éclipse la distance sociale de la représentation discursive par le rôle de l'affaire dans la structure narrative. À ce titre, le combat idéologique dreyfusard est ressuscité : la foi dans le combat intellectuel, la lutte contre l'ignorance et contre l'Eglise sont au cœur de la structure narrative de l'œuvre, sans toutefois éclipser ce qui reste le fondement de la démarche romanesque de Martin du Gard, c'est-à-dire le parcours moral de son héros.

Paradoxalement, c'est le roman le plus récent de ce corpus, *Le lieutenant-colonel de Maumort*, qui renoue avec le plus de force avec le combat idéologique dreyfusard. En effet, la rédaction tardive de *Maumort* instaure un nouveau rapport aux événements : alors que l'idéologie nazie ressuscite le spectre du nationalisme antidreyfusard, la portée polémique du combat intellectuel dreyfusard est réactivée pour mieux affronter ce nouveau combat.

# Conclusion

Tout commence en mystique et finit en politique – Charles Péguy, *Notre Jeunesse*

L'évolution du rapport entre les écrivains et l'Affaire nous enseigne donc l'histoire d'une mobilisation collective comme expérience à la fois politique, humaine et littéraire. De la prise de position « pour les juifs » de Emile Zola et de Bernard-Lazare en 1896 contre la propagande antisémite de Edouard Drumont à la publication de *Jean Barois* et du premier volume de *A la Recherche du temps perdu* en 1913, l'engagement des écrivains français dans l'affaire Dreyfus a été marqué à la fois par la redéfinition des formes de la mobilisation et par l'émergence d'une interprétation littéraire de l'Histoire, unie par les échos idéologiques et rhétoriques qui existent entre les textes.

Esquissé dans les années qui ont précédé l'affaire Dreyfus, le texte commun des écrivains est né à la fois des discours convergents liés au contexte politique, social et philosophique de l'époque et de l'évolution du paysage éditorial et littéraire. L'Histoire de ce discours passe donc dans un premier temps par la prise de conscience de la force d'un combat mené de manière collective et par la réaction à un contexte idéologique marqué par l'évolution des valeurs d'une société en plein bouleversement.

Pendant le combat, l'engagement des écrivains dans l'affaire Dreyfus a été animé d'une fièvre militante qui selon les mots de Romain Rolland a « soulevé jusqu'aux étoiles »

une société littéraire bouleversée, enthousiaste et parfois aveuglée. Entraîné par la dynamique collective de ce mouvement de société, le débat idéologique a rapidement épousé les nécessités de la lutte et poussé les écrivains vers la rupture, la solidarité ou encore le sacrifice. Ce qui a été la naissance des intellectuels et le renouvellement des formes de l'engagement a aussi été une expérience humaine des écrivains réunis ou déchirés par un même combat.

Se recoupant à travers certains thèmes, certaines interprétations ou certaines constantes narratives, les articles polémiques écrits pendant la bataille révisionniste ont donné à la dimension collective de la mobilisation des écrivains une expression littéraire. En effet, créé au confluent des voix et des regards, le « texte » de l'affaire Dreyfus s'inspire aussi bien de l'actualité politique que de l'actualité littéraire. Chaque écrivain a donc exprimé son engagement dans des formes très personnelles tout en entretenant un dialogue avec les autres écrivains, que ce soit ses compagnons d'armes ou ses ennemis, avant de transformer à travers la fiction sa vision de l'événement historique.

A travers les œuvres de fiction inspirées de l'affaire Dreyfus, les écrivains ont par ailleurs donné à l'événement historique à la fois une postérité littéraire et une interprétation, prolongeant par le biais de la littérature le geste de l'engagement. Ces œuvres interrogent ainsi la frontière entre l'Histoire et la fiction : répondant à l'action militante de l'homme pendant l'affaire et exprimant une vision de la réalité historique et politique, elles offrent une lecture littéraire de l'événement Historique et utilisent un matériau romanesque ou théâtral à des fins idéologiques. L'affaire Dreyfus se trouve donc éclatée, dans ces œuvres de fiction, entre ses différentes manières de représentation : objet d'allusion dans les discours des personnages (notamment dans *Histoire contemporaine* et dans *A la Recherche du temps perdu*), partiellement reconstituée à travers des scènes clés telles que le procès Zola (dans *Jean Barois* ou dans *Jean Santeuil*) et étape initiatique dans le parcours intellectuel de ses héros (dans *Le lieutenant-colonel de Maumort*), elle perd sa référence historique à travers le mode de la transposition, dans des œuvres telles que *Vérité*, *Les Loups* et *L'Ile des pingouins*.

Ces différents modes de représentations font ainsi varier le rôle et la place de l'affaire comme matériau historique dans les œuvres de fiction et permettent de moduler l'expression de la perception des événements et du discours idéologique de l'auteur. Les œuvres de fiction inspirées de l'affaire s'articulent donc entre le prolongement polémique des textes de combat et la réflexion sur l'Histoire.

En effet, alors que la fiction opère des choix dans la mémoire des événements, elle met en forme la réalité historique et livre sa vision de l'Histoire. A partir de la représentation des épisodes et des personnages de l'affaire, les œuvres de fiction ouvrent ainsi la voie à une lecture de l'Histoire et à l'expression du jugement de l'auteur sur l'actualité ou sur la réalité historique. Ces œuvres font tout d'abord varier les transpositions des personnages historiques dans la fiction : Dreyfus, Picquart, Zola ou encore Esterhazy devenus des personnages littéraires ont des destins différents selon les œuvres et les dates de rédaction. Des hommes peints sous les traits de héros, de mythes ou de caricatures grossières, des scènes devenues symboliques d'une lutte métaphysique, des paroles désormais gravées dans le bronze, l'affaire Dreyfus passe sous la plume des écrivains de l'événement historique au foyer de symboles utilisés et interprétés dans un univers littéraire.

Entre fidélité aux modèles historiques et pur retournement de l'imagination, leur représentation répond à une démarche d'interprétation des événements qui s'inscrit directement dans la dynamique collective du combat des écrivains. En effet, alors que tous les écrivains avaient partagé une vision littéraire des événements, ces textes se sont réciproquement influencés pour créer ces personnages de fiction et reconstituer l'affaire au croisement des différents regards : les textes de Zola, la vision de Péguy, la figure de Bernard Lazare tissent un réseau intertextuel entre les œuvres.

Mais au-delà de la mise en scène et de l'écriture de la réalité historique, la représentation de l'affaire Dreyfus dans la fiction a également été assujettie à des fins idéologiques voire polémiques. Chez Mirbeau ou chez France, par exemple, la représentation de l'affaire Dreyfus s'inscrivait dans une critique du rôle de l'opinion publique, de l'antisémitisme ou du discours nationaliste. Chez Martin du Gard, chez Zola, Proust ou chez Rolland, par ailleurs, la référence historique répondait à une démarche idéologique et illustrait une réflexion plus générale sur la société, sur la Raison, sur le conflit entre la Science et la religion ou encore sur l'aveuglement des foules.

A travers cette mémoire et cette écriture collective, l'affaire Dreyfus devient un texte commun et un objet littéraire façonné et interprété à la guise des sensibilités différentes et des discours idéologiques. La place et le rôle de la représentation de l'affaire évoluent donc en fonction du mode de représentation et de la date de rédaction de l'œuvre. L'évolution de ce texte collectif se dessine ainsi par vagues : entre le texte polémique et la fiction postérieure à la frénésie collective, c'est le regard de l'écrivain qui reprend le dessus et qui avec le recul offre sa vision des événements. Façonnant le texte collectif de l'affaire qui a été à l'origine du mouvement et la vision partagée d'un combat idéologique, l'écrivain exprime avec sa

sensibilité propre la leçon qu'il a tirée de cette crise universelle, de cette expérience de vie qu'a été son engagement dans l'affaire Dreyfus.

L'engagement des écrivains dans l'affaire Dreyfus se déploie donc à trois niveaux : il s'agit d'une prise de position au nom d'un idéal, d'une cause, de valeurs défendues ; d'un mouvement de groupe, qui a fait de la mobilisation un geste de la société littéraire ; et d'une interprétation littéraire, d'un matériau romanesque qui a trouvé son expression dans des œuvres de fiction.

Ces trois aspects indissociables et complémentaires s'influencent et s'interpénètrent. En effet, c'est la dimension collective de la lutte qui a tissé l'intertexte sur lequel tous les écrivains ont construit leur discours et ce sont les échos entre les textes qui ont permis de lire l'affaire non seulement comme une mobilisation commune mais comme un texte collectif. Alors que chaque écrivain a interprété les faits, les différents regards ont convergé vers ce moment unique qui fut non seulement l'histoire d'une injustice mais également une expérience humaine militante, exaltée et parfois même « mystique ».

C'est donc en confrontant les modes de représentation et les dates de rédaction des œuvres de fiction inspirées de l'affaire que l'on peut tirer les leçons de l'Histoire. Dans le rapport entre littérature et politique, l'exemple de l'affaire Dreyfus permet ainsi de rapprocher plusieurs expériences parallèles mais pourtant distinctes, plusieurs regards sur les mêmes événements et personnages, mais également sur certains enjeux fondamentaux de la fin d'un siècle et du début d'un nouveau, ouvrant un débat qui allait se poursuivre au XX^e^ siècle, notamment autour de la prise de conscience du phénomène xénophobe et d'un univers de valeurs sur le point d'être dépassé : l'influence de la Religion sur l'évolution intellectuelle de l'homme, la place de l'armée dans la société.

D'un point de vue idéologique, l'impact de l'affaire chez les écrivains est donc une leçon d'Histoire, marquée par l'évolution de leurs représentations des questions sociales et humaines fondamentales. Du point de vue humain, c'est une leçon de vie : il reste dans leurs œuvres le regard de la maturité de l'écrivain sur sa jeunesse militante.

En effet, au-delà de ces enjeux idéologiques, indissociables d'une époque et au-delà de l'écriture commune de l'affaire, les œuvres tardives de l'affaire Dreyfus laissent transparaître une réflexion sur l'engagement et révèlent la vision rétrospective d'une expérience politique dans laquelle l'utopie et le rêve ont heurté la réalité. Alors que Péguy avait écrit au sujet de ce

combat « Nous fussions morts pour Dreyfus », que, forçant leur nature, les écrivains avaient pris la parole devant des assemblés, payé de leur proche les amendes ou souffert l'exil, les œuvres tardives de l'affaire Dreyfus sont les œuvres de la désillusion collective, de la fin des « exaltations surhumaines ». Après la « rhétorique dreyfusarde », texte commun d'un combat exalté, ce sont les textes de la « Quatrième affaire Dreyfus », de la réflexion sur le sens à donner à ces combats, sur la place de l'écrivain dans la société, bouleversée par « J'accuse… ! » et enterrée par la désillusion politique.

# Bibliographie

## Corpus


- **Anatole France**
  - FRANCE (Anatole), *Œuvres*, éd. M-C. Bancquart, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 4t., 1984-1994.
  - FRANCE (Anatole), *Histoire contemporaine*, Paris, éd. Table Ronde, 2004.
  - FRANCE (Anatole), *Vers les temps meilleurs. Trente ans de vie sociale*, 4t. commentés par Claude Aveline et Henriette Psichari, Paris, Emile-Paul, 1949-1973.
  - FRANCE (Anatole), *La Vie littéraire*, *V*, Paris, Calmann-Lévy, 1949.

- **André Gide**
  - GHEON (Henri), GIDE (André), *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1976, 1041 pp.
  - GIDE (André), VALERY (Paul) et LOUŸS (Pierre), *Correspondance à trois voix*, Paris, Gallimard, 2004.
  - GIDE (André), *Journal (1889-1939)*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, 1378p.
  - GIDE (André), *Essais critiques*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999.
  - GIDE (André), Edmond Jaloux, *Correspondance*, (1896-1950), Presses universitaires de Lyon, 2004, 414 p.
  - GIDE (André), *Correspondance avec Jacques-Émile Blanche* (284 lettres, 1891-1939), Paris, Gallimard, 1979, 392 pp.
  - GIDE (André), « Lettres à Marcel Drouin (1895-1925) », *Cahiers André Gide*, NRF, n°560, 561, 562, avril à juin 2002, p. 1-29, 332-52, 338-60.

- GIDE (André), COPEAU (Jacques), *Correspondance (Décembre 1902- Mars 1913)*, *Cahiers André Gide*, n°12, NRF, Gallimard, 1989.
- GIDE (André), MAURIAC (François), *Correspondance (1912-1950)*, *Cahiers André Gide*, n°2, NRF Gallimard, 1971.
- GIDE (André), Jacques Rivière, *Correspondance*, 1909-1925, Gallimard, 805 p.
- GIDE (André), Jean Schlumberger, *Correspondance (1901-1950)*, NRF, Gallimard, 1131p.
- GIDE (André), *Correspondance avec sa mère*, éd. Claude Martin, Paris, Gallimard, 1988.
- GIDE (André), ROUART (Eugène), *Correspondance, I (1893-1901)*, édition établie, présentée et annotée par David H. Walker, Presses universitaires de Lyon, 2006, 631p.
- GIDE (André), VALERY (Paul), *Correspondance (1890-1942)*, éd. Robert Mallet, Paris Gallimard, 1955.
- JAMMES (Francis) et GIDE (André), *Correspondance (1893-1938)*, préface et notes par Robert Mallet, Gallimard, 1948.

• **Alfred Jarry**

- JARRY (Alfred), *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t.I, textes établis, présentés et annotés par Michel Arrivé, 1972 ; t.II, édition établie par Henri Bordillon, 1987.

• **Roger Martin du Gard**

- MARTIN DU GARD (Roger), *Jean Barois*, Gallimard, « Folio », 2003.
- MARTIN DU GARD (Roger), *Journal*, 3t., Paris, NRF, Gallimard, 1992 – 1993.
- MARTIN DU GARD (Roger), *Correspondance générale, 1896-1913,* édition présentée et établie par Maurice Rieuneau avec la collaboration d'André Daspre et de Claude Sicard, NRF, Gallimard, 1980.
- MARTIN DU GARD (Roger), *Le lieutenant-colonel de Maumort*, édition établie par André Daspre, Gallimard, 2008 [1re éd., « Bibliothèque de la Pléiade », 1983].

• **Octave Mirbeau**

- MIRBEAU (Octave), *Le Journal d'une femme de chambre*, Gallimard, coll. « Folio », 1984.
- MIRBEAU (Octave), *Le Jardin des supplices*, Gallimard, coll. « Folio », 1988.

- MIRBEAU (Octave), *Combats politiques*, Séguier, édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Séguier, 1990.
- MIRBEAU (Octave), *L'Affaire Dreyfus*, édition établie, présentée et annotée par Pierre Michel et Jean-François Nivet, Paris, Séguier, 1991, 369p.
- MIRBEAU (Octave), « Lettres à Dreyfus », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°5, 1998, p. 176-178
- MIRBEAU (Octave), *Correspondance avec Claude Monet*, éd. du Lérot, Tusson, 1990.
- MIRBEAU (Octave), *Contes cruels*, 2t., Paris, Séguier, 1990.
- MIRBEAU (Octave), *Œuvre romanesque*, édition critique établie, présentée et annotée par Pierre Michel, Paris, Buchet Castel, 3t., 2001.
- MIRBEAU (Octave), « Lettres à Emile Zola », par Pierre Michel et J.F. Nivet, *Les Cahiers naturalistes* n°64, 1990, p. 7-34.

• **Charles Péguy**

- PEGUY (Charles), *Œuvres en prose complètes*, éd. R. Burac, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 3t, 1987-1992.
- PEGUY (Charles), *Notre jeunesse*, Gallimard, « Folio », 2003.

• **Marcel Proust**

- PROUST (Marcel), « Contre l'obscurité », *La Revue Blanche*, t. XI, n°75, 15/07/1896, p. 69.
- PROUST (Marcel), *Jean Santeuil*, Gallimard, « Quarto », 2001, 1309 p.
- PROUST (Marcel), *À la recherche du temps perdu*, édition établie par Pierre Clarac et André Ferré, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 3t., 1954.
- PROUST (Marcel), *Correspondance*, texte établi, présenté et annoté par Philip Kolb, Plon, 21t, 1971-1993.

• **Jules Renard**

- RENARD (Jules), *Correspondance*, *1864 – 1910*, éd. François Bernouard, 1928, Vincennes, 430p.
- RENARD (Jules), *Journal 1887-1910*, éd. L. Guichard, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1965, 1426p.
- RENARD (Jules), *Lettres retrouvées*, *1884-1910*, le Cherche Midi éditeur, 1997, 310p.

- **Romain Rolland**

- ROLLAND (Romain), *Mémoires et Fragments du Journal*, Paris, Albin Michel, 1956.
- ROLLAND (Romain), *Choix de lettres à Malwida Von Meysenbug*, *Cahiers Romain Rolland* n°1, Albin Michel, 1948, 327p.
- ROLLAND (Romain), *Correspondance entre Louis Gillet et Romain Rolland*, *Cahiers Romain Rolland* n°2, Paris, Albin Michel, 1949.
- ROLLAND (Romain), *Une amitié française*, correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland, *Cahiers Romain Rolland* n°7, Albin Michel, Paris, 1955.
- ROLLAND (Romain), *Chère Sofia*, Choix de lettres de Romain Rolland à Sofia Bertolini, t.1 (1901-1908), *Cahiers Romain Rolland,* n°10, Paris, Albin Michel, 1959.
- ROLLAND (Romain), *Un beau visage à tous sens*, *Cahiers Romain Rolland* n°17, Paris, Albin Michel,1967.
- ROLLAND (Romain), *Correspondance entre Charles Péguy et Romain Rolland (1898-1914)*, *Cahiers Romain Rolland*, n°22 « Pour l'honneur de l'esprit », Albin Michel, 1973.
- ROLLAND (Romain), *Romain Rolland et la NRF*, *Cahiers Romain Rolland*, n°27, Albin Michel, 1989.
- ROLLAND (Romain), LUGNE-POE, *Correspondance, 1894-1901*, publiée par Jacques Robichez, L'Arche, 1957.
- ROLLAND (Romain), *Théâtre de la Révolution*, Albin Michel, 1926.
- ROLLAND (Romain), *Jean-Christophe*, Albin Michel, 2007.

- **Emile Zola**

- ZOLA (Emile), *La Vérité en Marche*, chronologie et préface par Colette Becker, GF-Flammarion, 1994.
- ZOLA (Emile), *Entretiens avec Zola*, Dorothy E. Speirs et Dolorès A. Signori, Presses de l'Université d'Ottawa, 1990.
- ZOLA (Emile), *Correspondance, IX, 1897-1899*, introduction, notices et annotations par O. Morgan et A. Pagès, Montréal, Presses de l'université de Montréal et éd. du CNRS, 1993.
- ZOLA (Emile), *Les Quatre évangiles*, t. I : *Fécondité*, t. II : *Travail*, t. III : *Vérité*, préface de Thierry Paquot, L'Harmattan, « Les Introuvables », 1993.

- ZOLA (Emile), *Vérité*, préface et notes de Alain Pagès, éd. Christian Pirot, « Autour de 1900 », 1993, 2 vol.
- ZOLA (Emile), *L'Affaire Dreyfus. Lettres et entretiens inédits*, textes réunis et présentés par Alain Pagès, Presses de l'Université de Montréal, CNRS Editions, 1994.
- ZOLA (Emile), *J'accuse et autres textes sur l'affaire Dreyfus*, présenté par P. Oriol, Librio, 1998.
- ZOLA (Emile), *De l'Affaire aux Quatre Evangiles, 1897-1901. Œuvres complètes*, t. XVIII, éd. A. Pagès, Nouveau Monde Editions, 2008, 672p.
- ZOLA (Emile), *Lettres à Jeanne Rozerot (1892-1902)*, éd. Alain Pagès et B. Emile-Zola, Gallimard, 2004, 377p.

## Ouvrages généraux

- BIRNBAUM (Pierre). *La France de l'affaire Dreyfus*. Paris, Gallimard, 1994
- BREDIN (Jean-Denis), *L'Affaire*, Julliard, 1983.
- DROUIN (Michel), dir., *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, Flammarion, 2006 [1re éd., *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, Flammarion, 1994].
- DUCLERT (Vincent), *L'affaire Dreyfus*, La Découverte, « Repères », 1994.
- GERVEREAU (Laurent) et PROCHASSON (Christophe) dir., *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, Paris, BDIC, 1994.
- REINACH (Joseph), *Histoire de l'Affaire Dreyfus*, Robert Laffont, « Bouquins », 2006, 2 vol [1re éd. Editions de la Revue Blanche/Fasquelle, 1901-1911, 7 tomes].
- THOMAS (Marcel), *L'Affaire sans Dreyfus*, Editions Idégraf, Genève, 1978, 346p.
- WINOCK (Michel), dir., *L'affaire Dreyfus*, Seuil, « L'Histoire », 1990, 317p.

## Ecrivains

- **Anatole France**

- BANCQUART (Marie-Claire), *Anatole France*, Julliard, « Ecrivain / écrivain », 1994.
- BANCQUART (Marie-Claire), « Pouvoir politique et destin biologique chez Anatole France », dans *Humanisme et actualité*, Actes du colloque pour le cent cinquantième anniversaire de la naissance d'Anatole France, 5 mars 1994, Bibliothèque historique de la ville de Paris, textes réunis et publiés par Marie-Claire Bancquart et Jean Dérens, p. 87-97.

- BANCQUART (Marie-Claire), « Anatole France : au nom de la science », Actes du colloque « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ? », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n°11, 1993, p. 113-117.
- BANCQUART (Marie-Claire), *Anatole France, polémiste*, Paris, Nizet, 1962
- BANCQUART (Marie-Claire), *Les écrivains et l'histoire, d'après Maurice Barrès, Anatole France, Léon Bloy, Charles Péguy*, Nizet, 1966.
- BANCQUART (Marie-Claire), *Un sceptique passionné*, Calmann Lévy, 1984, 438p.
- BANCQUART (Marie-Claire), « Anatole France et l'esprit fin de siècle », *Europe*, novembre-décembre 1991, p. 92-98
- BLOOM (Sam W), « Paradigms of Jewish antisemitisme : Anatole France and Marcel Proust », dans *L'antisémitisme éclairé*, textes recueillis et édités par Ilana Y. Zinguer et Sam W. Bloom, Brill, Boston, 2003, p. 287-294.
- LEVAILLANT (Jean), *Essai sur l'évolution intellectuelle d'Anatole France*, Armand Colin, 1965.
- SUFFEL (Jacques), « Anatole France et l'affaire Dreyfus », dans *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par Géraldi Leroy, PUF, 1983, p. 235-242.
- VANDIER (Pascal), *Anatole France et l'antisémitisme. Un témoin engagé dans l'affaire Dreyfus (1894-1906)*, Editions Les 2 encres, « Histoire », 2003.

• **André Gide**

- ANGLÈS (Auguste), *André Gide et le premier groupe de la NRF*, Gallimard, 1978.
- DROUIN (Michel), « Gide et l'Affaire Dreyfus: Quelques remarques », *Bulletin des Amis d'André Gide*, Nantes, vol.27, n°124, 1999, pp. 373-416, pp. 341-342.
- FERNANDEZ (Ramon), *Gide ou le courage de s'engager*, Klincksieck, 1985, 172 pp.
- MARTIN (Claude), *La Correspondance générale d'André Gide*, Lyon, Centre d'Études Gidiennes, 1996, 562 pp.
- MARTIN (Claude), *La Maturité d'André Gide. De* Paludes *à* L'Immoraliste *(1895-1902)*, Klincksieck, 1977.
- MARTIN (Claude), *André Gide ou la vocation du bonheur*, t. I, 1869-1911, Librairie Arthème Fayard, 1998.

- **Alfred Jarry**

- ARNAUD (Noël), *Alfred Jarry, d'Ubu roi au Docteur Faustroll*, éd. La Table Ronde, 1974.
- BESNIER (Patrick), *Alfred Jarry*, Fayard, 2005
- CARADEC (François), « Alfred Jarry, témoin de son temps », dans *Alfred Jarry*, Actes du colloque du centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 27 août-6 septembre 1981, sous la direction d'Henri Bordillon, Paris, éd. Pierre Belfond, 1985, p. 155-180.
- CUTSHALL (J. A.), « "Celui qui dreyfuse". Alfred Jarry and the Dreyfus Case », *Symposium*, Syracuse, N.Y., 1989, p.20-36.
- DAVID, « Alfred Jarry », *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, (dir. Michel Drouin), p. 218-220.
- LABELLE (Maurice Marc), *Alfred Jarry, Nihilism and the Theater of the Absurd*, The Gotham Library, New York University Press, 1980.

- **Roger Martin du Gard**

- ALLUIN (Bernard), *Martin du Gard Romancier*, Paris, Aux amateurs de livres, 1989.
- BARRERE (Jean-Bertrand), « Roger Martin du Gard et Romain Rolland : une amitié à distance », *Revue des Sciences Humaines*, n°105, janvier 1962, p. 83-107
- DASPRE (André), « L'Affaire Dreyfus d'après *Jean Barois* de Roger Martin du Gard », dans *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, Actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l'Université François-Rabelais, Tours, p. 161-168.
- DUCHATELET (Bernard), « " Encore Romain Rolland… " Maumort et Roger Martin du Gard », *Chemins Ouverts*, Mélanges offerts à Claude Sicard, Les Cahiers de Littératures, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p. 165-175.
- FRAISSE (Simone), « RMG, lecteur de Péguy », *RMG, Etudes sur son œuvre*, Klincksieck, 1984, p. 147-155.
- FRAISSE (Simone), « Péguy et Roger Martin du Gard. Une rencontre manquée », *L'Amitié Charles Péguy*, n°3, juillet-septembre 1978, p. 3-10.
- KAISER (G.E) « Ecrire, c'est citer l'histoire » (Discours sur « Jean Barois » de Roger Martin du Gard) *Cahiers Roger Martin du Gard*, n°1, Gallimard, 1989.

- MERON (Evelyne), « Vérité historique, symbolisme littéraire : les bizarreries de l'Affaire Dreyfus et leur utilisation par Martin du Gard dans *Jean Barois* », in *Les Intellectuels face à l'affaire Dreyfus hier et aujourd'hui*, actes du colloque de l'Université de Bar-Ilan, Israël, 13-15 décembre 1994, éditions de l'Harmattan, 1998, p.260-274.
- WILSON (Nelly), « Péguy écouté par Roger Martin du Gard », *L'Amitié Charles Péguy*, n°67, juillet-septembre 1994, p.152-165.

• **Octave Mirbeau**

- BIANCO (René), « Octave Mirbeau et la presse anarchiste », *Octave Mirbeau*, dir. Pierre Michel, Angers, PU d'Angers, 1992, p. 53-62.
- CARR (Reginald), « L'Anarchisme de Mirbeau dans son œuvre littéraire », *Octave Mirbeau* (dir. Pierre Michel), Angers, Presses Universitaires d'Angers, 1992, p. 63-73.
- CARR (Reginald), « L'image de la Normandie à travers *Le Journal d'une femme de chambre* », *Octave Mirbeau*, actes du colloque, éditions du Demi Cercle, 1994, p. 69-80.
- CARR (Reginald), *Anarchism in France; The Case of Octave Mirbeau.* Manchester: Manchester University Press, 1977.
- EISENZWEIG (Uri), « Le capitaine et la femme de chambre – L'affaire Dreyfus et la crise de la vérité narrative », *Romantisme*, n°84, octobre 1994, pp.79-92.
- LE BRAS (Nathalie), « Pamphlet et discours », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°9, 2002, p. 141-144.
- LEMARIE (Yannick), « Octave Mirbeau, l'Affaire et la littérature de combat », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°7, 2000, p.95-108
- McCAFFREY (Enda), « Le nationalisme, l'ordre et le *Journal d'une femme de chambre* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°8, 2001, p.99-105.
- MICHEL (Pierre), *Les Combats d'Octave Mirbeau*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1995.
- MICHEL (Pierre) : « L'opinion publique face à l'Affaire d'après Octave Mirbeau », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l'Université François-Rabelais, Tours, p.151-160.

- MICHEL (Pierre), « Octave Mirbeau : de l'antisémitisme au dreyfusisme », Actes du colloque « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ? », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n°11, 1993, p. 118-124.
- MICHEL (Pierre) et NIVET (Jean-François), *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Séguier, 1990.
- MICHEL (Pierre), « Mirbeau et Jean Grave », préface de la *Correspondance* Grave – Mirbeau, Editions Au Fourneau, 1994, p. 7–14.
- MICHEL (Pierre), « Mirbeau et Léon Blum », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°3, mai 1996, p. 178–196.
- MICHEL (Pierre), « Octave Mirbeau et Bernard Lazare », in *Bernard Lazare, anarchiste et nationaliste juif*, Librairie Honoré Champion, février 1999, p. 209–216.
- MICHEL (Pierre), « L'Itinéraire politique de Mirbeau », *Europe*, n°839, mars 1999, p. 96–109.
- MICHEL (Pierre), « Mirbeau philosémite », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°6, avril 1999, p. 207–233.
- MICHEL (Pierre), « Mirbeau et Zola : entre mépris et vénération », *Les Cahiers naturalistes*, n°64, 1990, p. 47-77.
- MOLLIER (Jean-Yves), « Mirbeau et la vie politique de son temps », *Octave Mirbeau*, (dir. Pierre Michel), Presses Universitaires d'Angers, 1992, p. 75-87.
- MOUSSON (Yvette), « Le style de Mirbeau dans ses *Combats politiques* et *L'Affaire Dreyfus* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°3, mai 1996, p. 46–51.
- NIVET (Jean-François), « Octave Mirbeau et l'Affaire Dreyfus », *Les Cahiers naturalistes*, n°64, 1990, p. 79-99
- NIVET (Jean-François), « Mirbeau journaliste », *Octave Mirbeau*, dir. Pierre Michel, Angers, PU d'Angers, 1992, p.25-32
- SAULQUIN (Isabelle), « Mirbeau et le boulangisme », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°3, mai 1996, p. 126–133.
- SCHWARZ (Martin), « Les Idées anarchiques de Mirbeau et l'Amérique », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°4, mai 1997, p. 52–59.
- SWINDLEHURST (James), « Mirbeau et l'écriture de la révolte », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°8, mars 2001, p. 316–322.
- VAREILLE (Arnaud), « Un usage particulier de la caricature chez Mirbeau : le contre-type », *Cahiers Octave Mirbeau*, n°15, 2008, p. 102-124.

- **Charles Péguy**

- ADERETH (M.), *Commitment in Modern French Literature, A brief Study of « Littérature engagée » in the Works of Péguy, Aragon, and Sartre*, London, Victor Gollancz LTD, 1967, 239p.
- BASTAIRE (Jean), *Péguy, l'insurgé*, Payot, 1975.
- BURAC (Robert), « Péguy ou la religion de la justice », Actes du colloque « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ? », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n°11, 1993, p.125-130.
- FRAISSE (Simone), *Péguy*, Seuil, « Ecrivains de toujours », 1979, 185p.
- GERBORD (Françoise), « La reconstruction de l'Affaire dans "Notre jeunesse" de Charles Péguy », dans *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par G.Leroy, PUF, 1983, p. 265-273.
- GUILLEMIN (Henri), *Charles Péguy*, Editions du Seuil, 1981. 147, 169 : Avatars et trésorerie des *Cahiers*.
- LEROY (Géraldi), *Péguy, entre l'ordre et la* révolution, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1981.
- LEROY (Geraldi), « Péguy lecteur de Zola », *Les Cahiers naturalistes,* XXVI, n° 54, 1980, pp. 241-248.
- WILSON (Nelly), « L'affaire Jeanne d'Arc et l'affaire Dreyfus : Péguy et « Notre Jeunesse », *Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-août 1962, p. 400-415.

- **Marcel Proust**

- BAUDELLE (Yves), « Deux intellectuels proustiens : Bloch et Brichot », in *L'Intellectuel et ses miroirs romanesques (1920-1960)*, études réunies par Jacques Deguy, Presses Universitaires de Lille, 1993, p. 21-43.
- BLOOM (Sam W), « Paradigms of Jewish antisemitisme : Anatole France and Marcel Proust », dans *L'antisémitisme éclairé*, textes recueillis et édités par Ilana Y. Zinguer et Sam W. Bloom, Brill, Boston, 2003, p. 287-294
- BOUILLAGUET (Annick), « Marcel Proust devant l'Affaire Dreyfus », *Bulletin Marcel Proust*, n°48, 1998, p. 30-41.
- BOUILLAGUET (Annick), « M.Proust et l'engagement littéraire : l'affaire Dreyfus dans *Le Côté de Guermantes* », in *Les Cahiers naturalistes*, n°68, 1994, p. 280-284.

- BOUILLAGUET (Annick), « L'Ecriture infinie », *Proust au tournant des siècles*, n°1, *La Revue des Lettres modernes,* Paris-Caen, 2004, p. 201-210.
- BOUILLAGUET (Annick), « Le théâtre dans le roman », *Lectures de Sodome et Gomorrhe de Marcel Proust*, textes réunis par Evelyne Grossman et Raymonde Coudert, Université Paris 7 – Denis Diderot, Cahiers textuels n°23, p. 237-246.
- BREE (Germaine), « Proust et l'Affaire Dreyfus à la lumière de *Jean Santeuil* », dans Larkin B. Price (ed.) *Marcel Proust. A Critical Panorama*, University of Illinois Press, 1973, p. 1-23.
- BRUN (Bernard), « Les Juifs dans *Sodome et Gomorrhe* », *Lectures de Sodome et Gomorrhe de Marcel Proust*, textes réunis par Evelyne Grossman et Raymonde Coudert, Université Paris 7 – Denis Diderot, Chaiers textuels n°23, p. 119-127
- BRUN (Bernard), « Sur quelques plaisanteries antisémites dans les manuscrits de rédaction de Proust », *Proust au tournant des siècles*, n°1, *La Revue des Lettres modernes,* Paris-Caen, 2004, p. 41-52.
- BRUN (Bernard) « Brouillons et brouillages : Proust et l'antisémitisme », *Littérature*, n°70, mai 1988, p. 110-128.
- CANAVAGGIA (Jeanne), *Proust et la politique*, préface de Jacques de Ricaumont, Paris, Librairie A.G.Nizet, 1986.
- CARASSUS (Emilien), « L'Affaire Dreyfus et l'espace romanesque : de *Jean Santeuil* à la *Recherche du temps perdu* » in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, septembre-décembre 1971, n°5-6, p. 836 à 853.
- COMPAGNON (Antoine), *Proust entre deux siècles*, Paris, Editions du Seuil, 1989.
- DE DIESBACH (Ghislain), *Proust*, Paris, Perrin, 1991.
- FRAISSE (Luc), *Sodome et Gomorrhe de Marcel Proust*, SEDES, 2000.
- FRAISSE (Luc), *Proust au miroir de sa correspondance*, SEDES, 1996.
- GIORGI (Giorgetto), « L'affaire Dreyfus dans *La Recherche* », *Bulletin des Amis de Marcel Proust*, n°17, 1967, p. 631 – 641.
- HASSINE (Juliette), « L'écriture du discours antisémite dans *La Recherche* et ses sources bibliques et gréco-romaines », *Bulletin d'informations proustiennes*, n°21, Paris, Presses de l'Ecole Normale Supérieure, 1990, p. 83-100
- HASSINE (Juliette), « L'Ecriture de l'Affaire Dreyfus dans l'œuvre de Proust », dans *Les intellectuels face à l'affaire Dreyfus alors et aujourd'hui*, Editions de l'Harmattan, sous la direction de Roselyne Koren et de Dan Mitchman (université de Bar-Ilan, Israël), p. 243 – 258

- HASSINE (Juliette), *Marranisme et hébraïsme dans l'œuvre de Proust*, Fleury-sur-Orne, Librairie Minard, 1994.
- JESSUA (Sylvie), « L'Affaire Dreyfus " Du côté de chez Swann" » *Les Nouveaux Cahiers*, n°118, automne 1994, p. 18-26.
- MAUROIS (André), *A la recherche de Marcel Proust*, Librairie Hachette, 1949.
- NEWMAN-GORDON (Pauline), « Marcel Proust et l'Affaire Dreyfus », *Bulletin des amis de Proust*, n°36, p. 592
- PAINTER (George Duncan), *Marcel Proust, 1871-1903 : les années de jeunesse*, traduit de l'anglais par G.Cattaui et R.-P.Vial et préfacé par Georges Cattaui, Mercure de France, 1966, 466p.
- RECANATI (Jean), *Profils Juifs de Marcel Proust*, Paris, Buchet / Castel, 1979.
- ROCHE (Anne), « Homme sur un rocher escarpé au milieu de la mer dans le style de Böcklin », dans *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par G.Leroy, PUF, 1983, p. 276-285.
- ROSEN (Elisheva), « Littérature, autofiction, histoire : l'affaire Dreyfus dans *La Recherche du temps perdu* », *Littérature*, n°100, décembre 1995, p. 64-80.
- TADIE (Jean-Yves), « Proust, le fidèle », Jean-Yves Tadié, Actes du colloque « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ? », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, n°11, 1993, p.131-135
- TADIE (Jean-Yves), *Marcel Proust, biographie*, Gallimard, 1996.
- TADIE (Jean-Yves), *Proust, la cathédrale du temps*, Gallimard, « Découvertes », 1999.
- TON-THAT (Thanh-Vân), « De la 'chose vue' à la fiction romanesque: métamorphoses et démystification de l'affaire Dreyfus dans *Jean Santeuil* », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 151-165.
- VIARD (Jacques), « Proust et Péguy ou l'intelligence armée en bataille », *Bulletin des amis de Proust*, n°23, 1973, p. 1652-1673.
- VIARD (Jacques), « Proust, Bernard Lazare, Péguy et Romain Rolland », conférence au Centre Charles Péguy d'Orléans (9 novembre 1995), *Bulletin des amis de Proust*, n°36, juin 1986, p. 566-574.
- VIARD (Jacques), *Péguy, Proust et la foi dans les lettres*, Nouvelle Revue Française, avril 1973.

- WISE (Pyra), « Un brouillon inédit de Marcel Proust : lettre pour la « Protestation Picquart », *Bulletin d'informations proustiennes*, n°39, Editions de la rue d'Ulm, ITEM, 2009, p. 17-43.

- **Jules Renard**

- GUICHARD (Léon), *Dans la vigne de Jules Renard*, Paris, Presses Universitaires de France, 1966.
- STAINMESSE (Bernard), « Jules Renard et la politique », dans *Jules Renard*, Actes du colloque tenu à Nevers du 8 au 10 juin 1990, Conseil général de la Nièvre, p. 31-56.

- **Romain Rolland**

- BASQUIN-BENSLIMANE (Claire), « Romain Rolland, Intellectuel engagé ? », *Europe*, octobre 2007, n°942.
- BLUM (Antoinette), « *Les Loups* au théâtre de l'œuvre, le 18 mai 1898 », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, 1976, n°6, pp. 883-895.
- BLUM (Antoinette), « Romain Rolland face à l'Affaire Dreyfus », *Relations Internationales*, 1978, n°14, pp. 127-141.
- BLUM (Antoinette), « Romain Rolland et la question juive », *Europe*, octobre 2007, n°942, p. 86 – 96.
- BLUM (Antoinette), « Romain Rolland, *Les Loups* et L'Affaire Dreyfus », Ph.Dissertation, Yale University, mai 1977.
- DUCHATELET (Bernard), « L'écho de l'affaire Dreyfus dans L'œuvre romanesque de Romain Rolland », dans *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par Géraldi Leroy, PUF, 1983, p.287-294.
- DUCHATELET (Bernard), *Romain Rolland tel qu'en lui-même*, Albin Michel, 2002.
- FISHER (David James), *Romain Rolland and the politics of intellectual engagement*, University of California Press, 1988.
- GRENAUD (Cécile), « Emile Zola et Romain Rolland », *Europe*, octobre 2007, n° 942.

- **Emile Zola**


- AUBERT (Anne-Catherine) « Mallarmé et la bombe de Zola », *Romantisme*, XXV, n° 87, 1995, pp. 69-74.
- AYNE (Marie), « « J'admire… » Lettres de soutien à Emile Zola dans l'affaire Dreyfus », *Cahiers naturalistes*, n°82, 2008, p. 7-19.
- BAGULEY (David), « Du récit polémique au discours utopique: l'Évangile républicain de Zola », *Les Cahiers naturalistes,* XXVI, n° 54, 1980, pp. 106-121.
- BÄHLER (Ursula), « Sur les traces naturalistes de *La Vérité en marche* », *Cahiers naturalistes*, n°82, 2008-10-24, p. 83-108.
- CABANES (Jean-Louis), « *Travail*: roman lyrique », pp. 327-347; in Leduc-Adine, Jean-Pierre, et Henri Mitterand (éds). *Lire/Dé-lire Zola*. Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, 366 p.
- CHARLE (Christophe), « La lutte des classes en littérature : "L'Etape" de Paul Bourget et "Vérité" d'Emile Zola », dans *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par G.Leroy, PUF, 1983, p. 225-233
- COGNY (Pierre), « La rhétorique de la vérité dans 'J'accuse' », *Les Cahiers naturalistes*, 46, 1973, pp.130-138.
- COSSET (Evelyne) *'Les Quatre Evangiles' d'Émile Zola: espace, temps, personnages*. Genève, Droz, 1990, 155 p.
- DUCLERT (Vincent), « Le procès de Zola en 1898. L'accomplissement de 'J'accuse...!' », in *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century France. Selected Proceedings of the Twenty-Fourth Annual Colloquium in Nineteenth-Century French Studies*. Éd. Kathryn M. Grossman, Michael E. Lane, Bénédicte Monicat, Willa Z. Silverman. Amsterdam, Rodopi, 2001, pp. 214-237.
- DUFIEF (Jean-Pierre), « Mirbeau face à Zola », *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola*, Modernités n° 20, textes réunis et présentés par Béatrice Laville, Presses universitaires de Bordeaux, 2004, p.153-163.
- FRIGERIO (Vittorio) (éd.), *Émile Zola au pays de l'anarchie*. Grenoble, Éditions littéraires et linguistiques de l'Université de Grenoble, 2006, 158 p.
- HAARSCHER (Guy), « Le "J'accuse" de Zola et la désobéissance civile », *Les intellectuels face à l'affaire Dreyfus alors et aujourd'hui*, actes du colloque de l'Université de Bar-Ilan, Israël, 13-15 décembre 1994, éditions de l'Harmattan, 1998, p.335-348.

- LAVILLE (Béatrice), « 'Contre eux avec la lyre et l'épée'. *La Vérité en marche* », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 113-118.
- LAVILLE (Béatrice), « Zola et ses représentations de l'Affaire », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l'Université François-Rabelais, Tours, p.145-150.
- LAVILLE (Béatrice), « Le regard de Charles Péguy », *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola*, Modernités n° 20, Presses universitaires de Bordeaux, 2004, p.195-205.
- LAVILLE (Béatrice), « *Les Evangiles* : entre épuisement et modernité », *Lire/Délire Zola*, sous la direction de Jean-Pierre Leduc-Adine et Henri Mitterand, éditions du nouveau monde, 2004, p.313-326.
- LAVILLE (Béatrice) (éd.), *Champ littéraire, fin de siècle, autour de Zola*. Presses universitaires de Bordeaux, 2004, « Modernités », n°20, 229 p.
- LE BEGUEC (Gilles), « Zola repoussoir ? Les intellectuels libéraux et le refus du dreyfusisme », *Les Cahiers naturalistes,* XXVI, n° 54, 1980, pp. 282-298.
- LEDUC-ADINE (Jean-Pierre) et MITTERAND (Henri) (éds), *Lire/Dé-lire Zola*. Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, 366 p
- MITTERAND (Henri), *Zola Journaliste, de l'affaire Manet à l'affaire Dreyfus*, Armand Colin, Paris, 1962, 311p.
- MITTERAND (Henri), « Pourquoi Zola a écrit « J'accuse », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994.
- MITTERAND (Henri) « Histoire, mythe et littérature. La mesure de J'Accuse !' », *Historical Reflections / Réflexions historiques*, 24/1, 1998, pp.7-23.
- MITTERAND (Henri), « La parole et l'histoire : J'*Accuse* », *Zola. L'histoire et la fiction*, PUF, 1990, p.239-249.
- MITTERAND (Henri), *Zola. L'honneur, 1893-1902*, t.III, Paris, Fayard, 2002.
- MOLLIER (Jean-Yves), « Zola et la politique », *Les Cahiers naturalistes*, XLIII, n° 71, 1997, pp. 339-347.
- MOLLIER (Jean-Yves), « Zola et la rue », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, p.75-91
- MOLLIER (Jean-Yves), « Emile Zola, le champ littéraire de son temps et l'argent », Les *Cahiers naturalistes* N° 78/2004, p. 91-102.

- MORGAN (Owen), « Zola et l'affaire Dreyfus. Quelques documents inédits », in *Il Terzo Zola. Emile Zola dopo i « Rougon-Macquart », Atti del Convegno Internazionale (Napoli-Salerno 27-30 maggio 1987*), a cura du Gian Carlo Menichelli, con la collaborazione di Valeria de Gregorio Cirillo, Napoli, Istituto Unversitario Orientale, 1990, p.435-445.
- NOIRAY (Jacques), « De *La Confession de Claude* à *J'accuse*: formes et significations du sacrifice dans l'œuvre d'Émile Zola », in *Lire/Dé-lire Zola*, textes réunis par Jean-Pierre Leduc-Adine et Henri Mitterand, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, pp. 275-293.
- NOIRAY (Jacques), « De la catastrophe à l'apaisement : l'image du fleuve de lait dans les *Villes* et les *Evangiles* », *Les Cahiers naturalistes*, n°67, 1993, p.141-154.
- NOIRAY (Jacques), « L'imaginaire de la politique dans *Paris* », *Les Cahiers naturalistes*, n°74, 2000, p.203-221.
- ORIOL (Philippe), « 'J'accuse...!' ou la rédemption. Émile Zola et les 'Jeunes' », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 93-104.
- ORIOL (Philippe), « Autour de 'J'accuse...!' Quelques documents inédits », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 167-178.
- PAGES (Alain), « Zola face à l'antisémitisme, De la question juive à la question de l'argent », in *Les Cahiers naturalistes*, n°78, 2004, p.103-115.
- PAGES (Alain), « Emile Zola contre l'antisémitisme : Réflexions sur la question juive », *Les Intellectuels face à l'affaire Dreyfus hier et aujourd'hui*, actes du colloque de l'Université de Bar-Ilan, Israël, 13-15 décembre 1994, éditions de l'Harmattan, 1998, p.63-74.
- PAGES (Alain), « La rhétorique de « J'accuse » » in *Spectacles de la parole*, sous la direction d'Hélène Millot et Corinne Saminadayar-Perrin, Saint-Etienne, Edition des cahiers intempestifs, « Lieux littéraires / 5 » 2003, pp. 135-146.
- PAGES (Alain), « Émile Zola dans l'Affaire Dreyfus, intellectuel ou expert? », *Les Cahiers naturalistes*, XXXIX, n° 67, 1993, pp. 25-34.
- PAGES (Alain), « Lire 'J'accuse...!' », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 55-64.
- PAGES (Alain), « Une interview inédite d'Émile Zola en janvier 1898 », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 179-183 : Traduction d'une interview donnée à Robert Sherard et publiée dans *The New York Journal*, le 26 janvier 1898.

- PAGES (Alain), « Emile Zola : « Je trouvais lâche de me taire » », Actes du colloque « comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ? », *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, 1993 (n°11), p. 136-140.
- PAGES (Alain), *Émile Zola, un intellectuel dans l'affaire Dreyfus. Histoire de 'J'accuse'*. Paris, Séguier, 1991, 396 p.
- PAGES (Alain), *J'Accuse… ! 13 janvier 1898*, Paris, Perrin, coll. « Une journée dans l'histoire », 1998.
- PAGES (Alain), « Le procès Zola, tournant de l'affaire Dreyfus », in *De la Justice dans l'affaire Dreyfus*, Fayard 2006, p.143-176.
- PAGES (Alain), *Zola, de l'affaire Dreyfus au Panthéon*, éd. Souny, 2008.
- PARKHUST- FERGUSON (Priscilla) « De *Paris* à l'affaire Dreyfus: le parcours de l'intellectuel », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 275-288.
- PETRONE (Mario), « Structures oniriques dans *Vérité* », in *Il Terzo Zola. Emile Zola dopo i « Rougon-Macquart », Atti del Convegno Internazionale (Napoli-Salerno 27-30 maggio 1987*), a cura du Gian Carlo Menichelli, con la collaborazione di Valeria de Gregorio Cirillo, Napoli, Istituto Unversitario Orientale, 1990, p.409-417
- PIERRE-GNASSOUNOU (Chantal), « 'Bâtir en utopie': Émile Zola/Anatole France », *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola*, Modernités n°20, textes réunis et présentés par Béatrice Laville, Presses universitaires de Bordeaux, 2004, pp. 165-176.
- SCHALK (David L.), « Zola et l'histoire. L'historien et Zola », *Les Cahiers naturalistes*, XXXIX, n° 67, 1993p.47-71
- SPEIRS (Dorothy), et OWEN (Morgan), « Les linéaments des *Évangiles*: les interviews de Zola à l'époque des *Trois Villes* », *Les Cahiers naturalistes*, XXXIX, n° 67, 1993, pp. 35-45.
- SULEIMAN (Susan Rubin), « L'engagement sublime: Zola comme archétype d'un mythe culturel », *Les Cahiers naturalistes*, XXXIX, n° 67, 1993, pp. 11-24.
- QUELLA-VILLEGER (Alain), « Louis de Robert et Paul Brulat, amis de Zola », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l'Université François-Rabelais, Tours, p.91-98.
- WILSON (Nelly), « Zola and the Dreyfus Affair », *Bulletin of the Emile Zola Society*, Institut français, Londres, n°3, 1991, p.3-9.

- WILSON (Nelly), « Paroles et silences dans 'J'accuse...!' », *Les Cahiers naturalistes*, XLIV, n° 72, 1998, pp. 65-73.
- WILSON (Nelly), « La mise en fiction de l'affaire Dreyfus. Quelques réflexions sur *Vérité* », in *Il Terzo Zola. Emile Zola dopo i « Rougon-Macquart », Atti del Convegno Internazionale (Napoli-Salerno 27-30 maggio 1987*), a cura du Gian Carlo Menichelli, con la collaborazione di Valeria de Gregorio Cirillo, Napoli, Istituto Unversitario Orientale, 1990, p.487-503.

## Autour des intellectuels et du dreyfusisme

- ANDLER (Charles), *Vie de Lucien Herr (1864-1926)*, réédition François Maspero, 1977.
- BAAL (Gérard), « Le capitaine chez Madame Verdurin », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p.74-78.
- BAAL (Gérard), « Un salon dreyfusard, des lendemains de l'Affaire à la Grande Guerre : la marquise Arconati-Visconti », *Revue d'histoire moderne et contemporaine* juillet-septembre 1981, p.433-463.
- BARROT (Olivier), ORY (Pascal), *La Revue Blanche*, Paris, Editions 10/18, « Fins de siècles », 1994.
- BLUM (Antoinette), « L'ascendant intellectuel et moral de Lucien Herr sur les dreyfusards », in G. Leroy (dir.), *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, 1981, p.159-166
- BLUM (Léon), *Souvenirs sur l'affaire*, Paris, Gallimard, 1993, « Folio histoire », 153p.
- BODIN (Louis), « L'Affaire Dreyfus et la notion d'"intellectuel" », *Les intellectuels face à l'affaire Dreyfus alors et aujourd'hui*, actes du colloque de l'Université de Bar-Ilan, Israël, 13-15 décembre 1994, éditions de l'Harmattan, 1998, p.319-333.
- BODIN (Louis), *Les intellectuels*, Paris, PUF, 1962, 125p.
- BODIN (Louis), « Les intellectuels », *Annales Economies, Sociétés, Civilisations*, 1963, vol.18, p. 1019-1022.
- BOURRELIER (Paul-Henri), *La Revue Blanche. Une génération dans l'engagement (1890-1905)*, Fayard, 2007.
- BREDIN (Jean-Denis), *Bernard Lazare*, Paris, Fallois, 1992.
- BROMBERT (Victor), « Towards a Portrait of the French Intellectual », *Partisan Review*, 27, 3, 1960.

- CHARLE (Christophe), *Naissance des « intellectuels », 1880 –1900*, éd de minuit, 1990.
- CHARLE (Christophe), « La science et les savants : le début de l'âge d'or ? », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p. 66-71.
- COMES (Geneviève), « Le groupe de *La Revue blanche*. » *La Revue des revues*, n°4, automne 1987, pp. 4-11.
- COLIN (René-Pierre) et NIVET (Jean-François), *Louis Desprez (1861-1885) – Pour la liberté d'écrire*, Tusson, Charente, Editions Du Lérot, « d'après nature », 1992.
- DUCLERT (Vincent), « De l'engagement des savants à l'intellectuel critique : Une histoire intellectuelle de l'affaire Dreyfus », *Historical Reflections / Réflexions historiques*, 24/1, 1998, pp.25-62.
- DUCLERT (Vincent), « Les intellectuels, l'antisémitisme et l'affaire Dreyfus en France », *Revue des Etudes juives*, CLVIII, n$^{os}$ 1-2, 1999, pp. 155-211.
- DUCLERT (Vincent), « Les revues dreyfusardes en France : l'émergence d'une société intellectuelle », *La Revue des revues* 17 (1994) : 9-50.
- DUCLERT (Vincent), *Savoir et engagement. Écrits normaliens sur l'affaire Dreyfus*, Editions de la rue d'Ulm, 2006.
- FIELD (Trevor), « Vers une nouvelle datation du substantif « intellectuel » », *Travaux de linguistique et de littérature*, 1976.
- GAUTHIER (Robert), *Dreyfusards ! Souvenirs de Mathieu Dreyfus et autres inédits*, Gallimard, « folio histoire », 1990 (Julliard, 1965).
- GUILLEMONT (Edith), « Un dreyfusard inconnu : Félix Froissart (1832-1934) », *Cahiers naturalistes, 2008, n°82*, p. 21- 48
- HAINE (E. de), *Les Faits acquis à l'histoire. Introduction de M. Yves Guyot, lettre de M. Gabriel Monod, suivis des Lettres et déclarations de MM. Bréal, Duclaux, Anatole France, Giry, Grimaux,...*, Paris, P.-V. Stock, 1898.
- HONORE (Jean-Paul), « Autour d'"intellectuel" », dans *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par G.Leroy, PUF, 1983, p.149-158.
- IDT (Geneviève), « ''L'intellectuel'' avant l'affaire Dreyfus », *Cahiers de lexicologie*, XV, 2, 1969.
- JACKSON (Arthur Basil), *La Revue Blanche, (1889-1903), Origine, influence, bibliographie*, Bibliothèque des Lettres Modernes, M.J Minard, Paris, 1960, 327 p.

- JOHNSTON (William M.), « the Origin of the term “Intellectuals” in French Novels and Essays of the 1890s », *Journal of European Studies*, IV, 1974, p. 43-56.
- LEROY (Geraldi), « L’Affaire Dreyfus dans *la Revue Blanche* », in *Les représentations de l’affaire Dreyfus dans la presse en France et à l’étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l’Université François-Rabelais, Tours, p.29-38.
- JAURES (Jean), *Les Preuves*, préface de Jean-Denis Bredin, introduction de Madeleine Rebérioux, Paris, Editions La Découverte et Syros, 1998, 324p.
- JULLIARD (Jacques) et WINOCK (Michel) (ss la direction de), *Dictionnaire des intellectuels français, les personnes, les lieux, les moments*, Seuil, Paris, 1996, 1530p.
- KOREN (Roselyne) et Dan Michman, *Les intellectuels face à l’affaire Dreyfus alors et aujourd’hui*, actes du colloque de l’Université de Bar-Ilan, Israël, 13-15 décembre 1994, éditions de l’Harmattan, 1998, 351p.
- MOLLIER (Jean-Yves), « Du côté de chez Stock. » *L’Histoire* 173 (janvier 1994), p.83-85.
- MOLLIER (Jean-Yves), « Un éditeur dreyfusard : Pierre-Victor Stock », in M. Winock, *L’affaire Dreyfus*, Seuil, Paris, coll. « L’Histoire », 1990, p.196 –201.
- OKAYAMA (S.), « Mallarmé et l'Affaire Dreyfus », *Etudes de langue et littérature françaises*, Société japonaise de langue et littérature française, Tokyo, 1997, n°70, pp. 111-122.
- ORIOL (Philippe), *Bernard Lazare*, Paris, Stock, 2003.
- ORY (Pascal) et SIRINELLI (Jean-François), *Les intellectuels en France, de l’affaire Dreyfus à nos jours*, Armand Colin, « U Histoire », Paris, 2002, 282p.
- PICQ (Gilles), *Laurent Tailhade ou De la provocation considérée comme un art de vivire.* Paris, Maisonneuve et Larose, 2001.
- PROCHASSON (Christophe), « Les intellectuels », *L’affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p.104-109.
- REBERIOUX (Madeleine), « Zola, Jaurès et France: trois intellectuels devant l'Affaire », *Les Cahiers naturalistes,* XXVI, n° 54, 1980, pp. 266-281.
- REBERIOUX (Madeleine), « Histoire, historiens et dreyfusisme », *Revue historique,* avril-juin 1976, p.407-432.

- SMITH (R. J.) , « L'atmosphère politique à l'école normale supérieure à la fin du XIX$^{e}$ siècle. », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, avril- juin 1973, p. 248-268.
- STOCK (Pierre-Victor), *L'Affaire Dreyfus. Mémorandum d'un éditeur*, Stock, 1994, 288p.
- VIARD (Jacques), « Bernard-Lazare et Péguy ou "le sang des prophètes" », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par G. Leroy, PUF, 1983, p. 35-43.
- WILSON (Nelly), « Bernard-Lazare et le syndicat », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par G. Leroy, PUF, 1983, p. 27-33.
- WINOCK (Michel), *Le siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997.

## Littérature et politique : la question de la transposition

- BANCQUART (Marie-Claire), *Les écrivains et l'histoire*, *d'après Maurice Barrès, Anatole France, Léon Bloy, Charles Péguy*, Nizet, 1966
- BARILIER (Etienne), *Ils liront dans mon âme*, Genève, éd. Zoé, 2008, 231p.
- BROMBERT, Victor, *The Intellectual French Hero : Studies in the French Novel, 1880-1955*, Philadelphia and New York, J.B. Lippincott Co., 1951.
- DASPRE (André), « L'héroïsation du Capitaine Dreyfus », *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, (G.Leroy, dir.), octobre 1981, PUF, 1981. p.217-224.
- DELHORBE (Cécile), *L'affaire Dreyfus et les écrivains français*, éd. Victor Attinger, Paris, 1932
- EISENZWEIG (Uri), « Représentations illégitimes. Dreyfus, ou la fin de l'anarchisme », *Romantisme*, XXV, n$^{o}$ 87, 1995, p.75 – 86.
- IDT (Geneviève), « La « littérature engagée », Manifeste Permanent », *Littérature* n°39, octobre 1980, p.61-71
- LALOUETTE J. « L'Affaire Dreyfus dans le roman français », *Revue historique*, CCCI/3, oct.-déc. 1999.
- LEROY (Geraldi), « L'Affaire est un roman », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p.80-82

- LEROY (Geraldi), dir., *Les écrivains et l'affaire Dreyfus*, actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, PUF, 1981, 300p.
- LEROY (Géraldi), *Batailles d'écrivains. Littérature et politique 1970-1914*, Paris, Armand Colin, 2003, 345p.
- LEROY (Géraldi), « Les romans de l'affaire Dreyfus », in M.Winock, *L'affaire Dreyfus*, Seuil, Paris, coll. « L'Histoire », 1990, p.180-194.
- PAGES (Alain), « Du roman au théâtre : la transposition littéraire de l'Affaire Dreyfus » in *Théâtralité et genres littéraires*, ed. Anne Larue, Poitiers, Publications de la Licorne, 1996, p.273-278.
- PAGES (Alain), « Histoire et fiction, l'Affaire Dreyfus au théâtre », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l'Université François-Rabelais, Tours, p.181-188.
- PAGES (Alain), « La représentation romanesque de l'affaire », in *Être dreyfusard, hier et aujourd'hui*, sous la dir. de Gilles Manceron et Emmanuel Naquet, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2009, pp. 283-289.
- PAGES (Alain), « L'Affaire Dreyfus comme roman feuilleton », in *Il Terzo Zola. Emile Zola dopo i « Rougon-Macquart », Atti del Convegno Internazionale (Napoli-Salerno 27-30 maggio 1987*), a cura du Gian Carlo Menichelli, con la collaborazione di Valeria de Gregorio Cirillo, Napoli, Istituto Unversitario Orientale, 1990, pp.447-455
- SULEIMAN (Susan Rubin), « Passion/fiction : l'Affaire Dreyfus et le roman », *Littérature*, n°71, octobre 1988
- SULEIMAN (Susan Rubin), « The Literary Signifiance of the Dreyfus Affair » dans *The Dreyfus Affair : Art, Truth, and Justice* édité par Norman L. Kleebatt, Université of California Press, 1987
- SULEIMAN (Susan Rubin), *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, PUF écriture, Paris, 1983, 314p.
- TADIE (Jean-Yves) « Jean Santeuil et l'Anneau d'Améthyste, deux romans de l'Affaire Dreyfus », in *Humanisme et actualité*, actes du colloque pour le cent cinquantième anniversaire de la naissance d'Anatole France, 5 mars 1994, Bibliothèque historique de la ville de Paris, réunis et publiés par Marie-Claire Bancquart et Jean Dérens, p.79-86

## Antisémitisme et antidreyfusisme


- ANGENOT (Marc), « “Un Juif trahira” : La préfiguration de l’Affaire Dreyfus (1886-1894) », *Romantisme*, XXV, n° 87, 1995, pp. 87-114
- ANGENOT (Marc), *Ce qu’on dit des Juifs en 1889 : antisémitisme et discours social*, Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes, 1989
- ANGENOT (Marc), *La Parole pamphlétaire. Contribution à la typologie des discours modernes*. Paris, Payot, 1982.
- BENARD (Pierre), « Maurice Barrès regarde Alfred Dreyfus », in *Les représentations de l’affaire Dreyfus dans la presse en France et à l’étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l’Université François-Rabelais, Tours, p.169-174
- BIRNBAUM (Pierre), « Xénophobie et antisémitisme », *L’affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p. 83- 90
- BIRNBAUM (Pierre), « Dreyfus avant Dreyfus : Drumont et la mise en scène de l’Affaire », *Mil neuf cent, Revue d’histoire intellectuelle*, n°11, 1993, p 71-73.
- BRUCHARD (Henry), *Petits Mémoires du temps de la Ligue (1896-1901)*, Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1912.
- BUSI (Frederick), « “La Libre Parole” de Drumont et les affaires Dreyfus », in *Dictionnaire de l’affaire Dreyfus* (Michel Drouin, dir.), Flammarion, 2006., p.397-403
- BYRNES (Robert, F), *Antisemitism in Modern France, The prologue to the Dreyfus Affair*, New York, Howard Fertig, 1969, 348 p.
- CAHM (Eric), « Moderate Anti-Dreyfusism : The Forgotten Ideology of France’s Republican Elite in 1898 », in *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century France. Selected Proceedings of the Twenty-Fourth Annual Colloquium in Nineteenth-Century French Studies*. Éd. Kathryn M. Grossman, Michael E. Lane, Bénédicte Monicat, Willa Z. Silverman. Amsterdam, Rodopi, 2001, p.204-214
- COMPAGNON (Antoine), *Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Editions du Seuil, « L’univers historique », 1997, 280 pages.

- COMPAGNON (Antoine), « Antisémitisme ou antimodernisme ? Anatole Leroy-Beaulieu, Bernard Lazare, Léon Bloy », in *L'antisémitisme éclairé,* Ilana Zinguer et Sam Bloom, p423-446
- DREYFUS (Michel), *L'antisémitisme à gauche*. *Histoire d'un paradoxe, de 1830 à nos jours*, La Découverte, 2009.
- KAUFFMANN (Grégoire), *Edouard Drumont,* Perrin, 2008.
- KNOBEL (Marc), « Les derniers antidreyfusards ou l'antidreyfusisme de 1906 à nos jours », « La culture politique de l'antidreyfusisme », actes du colloque *l'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, Rennes, PUR, 1995, sous la direction de Michel Denis, Lichel Lagré et Jean-Yves Veillard, p.113-124.
- JARRETY (Michel), *Paul Valéry*, Fayard, 2008.
- QUILLARD (Pierre), *Le Monument Henry*, Stock, 1899.
- RIOUX (Jean Pierre), « Maurice Barrès « ma soumission à mon innéité » », Actes du colloque « Comment sont-ils devenus dreyfusards ou antidreyfusards ? », BN, 5 février 1993, *Mil neuf cent, revue d'histoire intellectuelle*, 1993 (n°11), p.101-106
- SAVY (Nicole), « Romantisme et antisémitisme : la littérature au piège des stéréotypes », actes du colloque *Etre dreyfusard, hier et aujourd'hui*, 2006.
- STERNHELL (Zeev), « La culture politique de l'antidreyfusisme », actes du colloque *l'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, Rennes, PUR, 1995, sous la direction de Michel Denis, Lichel Lagré et Jean-Yves Veillard, p.67-76.
- STERNHELL (Zeev), *La droite révolutionnaire : 1885-1914, les origines françaises du fascisme*, Gallimard, Paris, coll. « Folio Histoire », 1997, 602p.
- STERNHELL (Zeev), *Maurice Barrès et le nationalisme français*, nouvelle éd augmentée, Fayard, Paris, 2000, 432p.
- STERNHELL (Zeev), *Ni droite ni gauche, l'idéologie fasciste en France*, 3ème édition revue et augmentée, éd. Comple, Bruxelles, 2000, 535p.
- THOMAS (Marcel), « Le cas Valéry », dans *Les Ecrivains et l'affaire Dreyfus*, Actes du colloque organisé par le Centre Charles-Péguy et l'université d'Orléans, octobre 1981, textes réunis par G.Leroy, PUF, 1983, p.
- VALERY (Paul), *Cahiers*, Paris, Imprimerie Nationale, 1957.
- WILSON (Stephen), « Le monument Henry : la structure de l'antisémitisme en France 1898-1899 », Annales ESC, mars-avril 1977, p.265-291.
- WINOCK (Michel), « Edouard Drumont et l'antisémitisme en France avant l'Affaire Dreyfus », *Esprit*, mai 1971, p.1085-1106.

- WINOCK (Michel), *Edouard Drumont et Cie, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, 1982, 218p.
- WINOCK (Michel), *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, « Points-Histoire », 1990

## L'Affaire Dreyfus et l'Histoire

- AGULHON (Maurice), « La République », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p. 49-55.
- BOULANGER (Jean-François), VAÏSSE (Maurice), « Une affaire militaire », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994
- DENIS (Michel), LAGREE (Michel) et VEILLARD (Jean-Yves) (dir.), *L'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, Rennes, PUR, 1995.
- DELPORTE, (Christian), « La guerre des caricatures », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994.
- DROUIN (Michel), HELARD (André), ORIOL (Philippe) et PROVOST (Gérard), sous la direction de, *L'Affaire Dreyfus, nouveaux regards, nouveaux problèmes*, Actes du colloque du 23-26 mars 2006 à Rennes, PUR, Rennes, 2007, 213p.
- DUCLERT (Vincent), « La Justice », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p. 76-82.
- DUCLERT (Vincent), « Les historiens et la destruction des Arméniens », *Vingtième siècle, Revue d'histoire*, n° 81, Presses des Sciences Politiques, 2004, p. 137-153.
- ELIAS (Norbert), *Engagement et distanciation, Contribution à la sociologie de la connaissance*, Fayard, « Agora », Paris, 1983, 259p.
- GALLISSOT (René), « La nation », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p.40-48
- GARRIGUES (Jean ), « Mourir pour Dreyfus », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p.52-53
- GERVEREAU (Laurent), « S'engager, se dégager. Le dessin de presse », in L. Gervereau et C. Prochasson (sous la dir. de), *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, Paris, BDIC, 1994, p. 190-197.
- MIQUEL, Pierre, *L'affaire Dreyfus*, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1992 (8e édition).

- MOLLIER (Jean-Yves), *Le scandale de Panama*, Paris, Fayard, 1991.
- PETER (J.P.), « Dimensions de l'affaire Dreyfus », *Annales, (Economie Sociétés Civilisations)*, 1961, nov.-déc., n°6, p. 1141-1167.
- PROCHASSON (Christophe), « Le colonel Georges-Picquart (1854-1914), in M. Drouin (dir.), *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, p. 261-265.
- PROCHASSON (Christophe), « Le colonel Picquart ou la vertu cachée », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 11, 1993, p. 15-20.
- REBERIOUX (Madeleine), « Anarchistes et socialistes », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994,p.134 – 141.
- REBERIOUX (Madeleine), « Avant-garde esthétique et avant-garde politique : le socialisme français entre 1890 et 1914 », *Esthétique et marxisme*, UGE, « 10/18 », 1974.
- REMOND (René), « Les catholiques choisissent leur camp », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p.70.
- VIGOUROUX, (Christian), *Georges Picquart dreyfusard, proscrit, ministre : la justice par l'exactitude*, Dalloz, 2009.
- WINOCK (Michel), « Les deux France », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994, p.60-68

- **Société et vie culturelle**

- BAJU (Anatole), *L'Anarchie littéraire, les différentes écoles : Les décadents, les symbolistes, les romans, les instrumentistes, les magiques, les magnifiques, les anarchistes, les socialistes*, Paris, Léon Vanier, 1904, 32p.
- BERTRAND-SABIANI (Julie) et LEROY (Géraldi), *La vie littéraire à la belle époque*, Paris, PUF, 1998.
- BOUSSEL (Patrice), *L'Affaire Dreyfus et la presse*, Paris, Armand Colin, « Kiosque », 1960, 271p.
- CAHM (Eric), « La première affaire Dreyfus dans la presse et dans l'opinion en 1894-1895 : une préfiguration », in *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l'Université François-Rabelais, Tours, p.1-14.

- CHARLE (Christophe), *La crise littéraire à l'époque du naturalisme, roman, théâtre, politique. Essai d'histoire sociale des groupes et des genres littéraires*, Paris, Presses de l'école normale supérieure, 1979.
- CHARLE (Christophe), « Champ littéraire et champ du pouvoir : les écrivains et l'affaire Dreyfus », *Annales ESC*, mars-avril 1977, p. 240 264.
- CITTI (Pierre), « L'Affaire en littérature. Le système de l'imagination littéraire des années 1890 », in M. Drouin (dir.), *Dictionnaire de l'Affaire Dreyfus*, Flammarion, 2006 [1ère édition, *L'Affaire Dreyfus de A à Z*, 1994], p. 424-428.
- COMPAGNON (Antoine), *La Troisième République des lettres, de Flaubert à Proust*, Paris, Editions du Seuil, 1983.
- DAUDET (Léon), *Souvenirs des milieux littéraires, politiques, artistiques et médicaux* Nouvelle Librairie Nationale, 1920.
- HURET (Jules), *Enquête sur l'évolution littéraire (1863-1915)*, Thot, Vanves, 1982, 380p.
- HURET (Jules), *Interviews de littérature et d'art*, Thot, Vanves, 1984, 250 p.
- MARTIN (Marc), « Les journalistes et l'affaire Dreyfus », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p.116-125.
- MOLLIER (Jean-Yves), « Les mutations de l'espace éditorial français du XVIIIe au XXe siècle », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, N° 126/mars 1999, p. 29-38.
- MOLLIER (Jean-Yves) et CARREZ (M.), dir., *Ecrire pour convaincre. Libelles et brochures. XVIe-XXe siècles, Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* N° 90-91/2003.
- MOLLIER (Jean-Yves), « La bataille de l'imprimé », *Les représentations de l'affaire Dreyfus dans la presse en France et à l'étranger*, actes du colloque de Saint-Cyr-sur-Loire, novembre 1994, *Littérature et nation*, numéro spécial hors série, publications de l'Université François-Rabelais, Tours, p.15-28.
- MOLLIER (Jean-Yves), « La propagande dreyfusarde et antidreyfusarde en France de 1894 à 1900 », *Confrontations. Politics and Aesthetics in Nineteenth-Century France*, dir. Kathryn M.Grossman et alii., Amsterdam-Atlanta, Rodopi, 2001, p. 274-286.
- MOLLIER (Jean-Yves), « Les éditeurs français face à l'Affaire », in *Être dreyfusard, hier et aujourd'hui,* sous la dir. de Gilles Manceron et Emmanuel Naquet, Presses universitaires de Rennes, coll. « Histoire », 2009, pp. 239-245.

- MOLLIER (Jean-Yves), *Le Camelot et la rue. Politique et démocratie au tournant des XIXe et XXe siècles*, Paris, Fayard, 2004, 365 p.
- MOLLIER (Jean-Yves), "Le paysage éditorial français au tournant du siècle", *Champ littéraire fin de siècle autour de Zola,* Modernités, n°20, Presses Universitaires de Bordeaux, 2004, p. 79-91.
- ORY (Pascal), « Le tumulte de Rennes », *L'Histoire*, n°173, janvier 1994
- ORY (Pascal), « Modestes considérations sur l'engagement de la société culturelle dans l'Affaire Dreyfus », actes du colloque *l'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, Rennes, PUR, 1995, sous la direction de Michel Denis, Lichel Lagré et Jean-Yves Veillard, p.37-49.
- PAGES (Alain), « 1897-1898 : La vie littéraire au tournant du siècle », *L'affaire Dreyfus et le tournant du siècle*, sous la direction de Laurent Gervereau et Christophe Prochasson, Paris, BDIC, 1994, p.234 – 239
- PARINET (Elisabeth), *La librairie Flammarion, 1875-1914*, Imec Editions, Paris, 1992, 405p.
- PERL (Pierre-Olivier), « Caricature et opinion : une influence réciproque », actes du colloque *l'Affaire Dreyfus et l'opinion publique en France et à l'étranger*, Rennes, PUR, 1995, sous la direction de Michel Denis, Lichel Lagré et Jean-Yves Veillard, p.51-64.
- PONTY (Janine), « La presse quotidienne et l'affaire Dreyfus, en 1898-1899, essai de typologie », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t.XXI, avril- juin 1974.
- PONTY (Janine), « *Le Petit Journal et l'affaire Dreyfus* », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1977, p. 641-657.
- ROSNY Aîné (Joseph-Henry), *Mémoires de la vie littéraire*, Paris, G. Crès et Cie, 1927.
- VIALA (Alain), *Naissance de l'écrivain, sociologie de la littérature à l'âge classique*, Paris, éd. De Minuit, 1985, 317p.

- **Périodiques**

- *La Revue Blanche*, 1896 – 1903, t. X à XXX, Genève, Slatkine Reprints, 1968.
- *Mercure de France*, Paris, 1897-1901.
- Livre d'hommage des lettres françaises à Emile Zola, Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1898, disponible sur le site http://www.archive.org/details/livredhommagedes00svuoft

- **Ouvrages bibliographiques**

- DROUIN (Michel), « Bibliographie générale », *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus*, Flammarion, 2006, p. 627-725.
- LISPSCHUTZ (Léon), *Une Bibliothèque dreyfusienne. Essai de Bibliographie thématique et analytique de l'affaire Dreyfus*, Société littéraire des Amis d'Emile Zola et Ed. Fasquelle, 1970.

# Index

## A

ADAM Juliette, 27, 256
ADAM Paul, 47, 50, 66, 85, 86, 89, 200, 246, 250
AJALBERT Jean, 66, 86
ALEXIS Paul, 60, 66, 88, 200, 225, 226, 393
ALLAIS Alphonse, 89, 250
ALLEMANE Jean, 49, 51, 225
ANDLER Charles, 51, 162, 170, 214, 219, 224, 275
ANGENOT Marc, 15, 95, 100, 110, 124, 125
ANGLÈS Auguste, 288
ANTOINE André, 80, 81
APOLLINAIRE Guillaume, 581
ARCONATI-VISCONTI Marie, née Peyrat, 255
ARNAUD Noël, 306
ARNAUD Noël, 36
AUBERNON Lydie, 256
AUBERT Anne-Catherine., 48
AUGIER Emile, 81
AULARD Alphonse, 224
AURIER G.-Albert, 63

## B

BÄHLER Ursula, 382, 392
BAJU Anatole, 55, 67
BAKOUNINE Michel, 86
BALZAC Honoré de, 124, 178, 338, 421
BANCQUART Marie-Claire, 24, 31, 33, 59, 250
BANVILLE Théodore de, 88
BARBEY D'AUREVILLY Jules, 78, 83
BARD Alphonse, 332
BARILIER Etienne, 513, 544
BARRÈS Maurice, 24, 26, 27, 30, 35, 49, 55, 58, 59, 65, 68, 70, 79, 81, 87-89, 95, 96, 98, 99, 118, 127, 131, 137, 138- 147, 153, 161, 167, 170, 176, 206, 211, 233, 245, 246, 250, 254, 256, 265, 268-272, 276-278, 291, 292, 295, 301, 321, 331, 354, 368, 373, 407, 409, 412, 466, 475, 530, 552, 565, 613
BARRUCAND Victor, 84, 85
BARTHOLINI Kiki, 215, 309, 310, 327
BARTHOU Louis, 256
BATAILLE Henry, 123
BAUËR Henry, 247
BAZAINE François Achille ,410
BAZIN René, 256
BEAUMARCHAIS Pierre-Augustin Caron de, 251
BECKER Colette, 413
BECQUE Henri, 68, 71
BELHOMME Edme-Etienne, 383, 387
BEM J., 591
BENDA Julien, 84, 254, 261, 323, 327, 342, 425
BERARD Victor, 162, 275
BERAUD Jean, 334
BERNARD Claude, 58, 60, 78
BERNARD Tristan, 213, 253
BERNHARDT Sarah, 163
BERNSTEIN Henry, 123
BERTILLON Alphonse, 219, 448, 552
BERTULUS Paul, 420, 421
BESNIER Pascal, 36
BIEZ Jacques de, 122, 127, 128
BIRNBAUM Pierre, 95, 129
BIZET Jacques, 170, 255
BJØRNSON Bjørnstjerne, 200, 416
BLOCH Jean-Richard, 541
BLOY Léon, 78, 380
BLUM Antoinette, 118, 294, 296, 503, 583
BLUM Léon, 29, 30, 49, 59, 60, 82, 84, 119, 123, 146, 164, 169, 170, 171, 173, 190, 213, 214, 216, 221, 253, 256, 264, 271, 272, 276, 317, 325, 338, 349, 354, 579, 583
BOISANDRE André de, 102
BOISDEFFRE Charles Le Mouton de, 216, 228, 229, 346, 445, 450-452, 455, 456, 469, 551, 625
BONNARD Pierre, 253
BONNETAIN Paul, 55, 87, 88
BOUILLAGUET Annick, 311, 524
BOULANCY Eugénie-Marie-Gabrielle, 483
BOULANGER Georges, 24-29, 143, 144, 145
BOURGEOIS André, 52
BOURGEOIS Léon, 376
BOURGET Paul, 16, 59, 61, 88, 141, 167 ,256, 279, 546
BOURRELIER Paul-Henri, 84
BOUSSEL Patrice, 369
BRANCOVAN Constantin de, 310

BRANDON Marguerite, 339
BRÉAL Clotilde, 118, 119, 297, 583
BRÉAL Michel, 118
BREUIL Louis du, 309
BRIEUX Eugène, 199, 284
BRISSON Henri, 280, 366, 376, 380, 395
BROCHARD Victor, 256
BRUANT Aristide, 124
BRUCHARD Henry, 213, 254
BRULAT Paul, 164, 199, 209, 260
BRUN Bernard, 572
BRUNEAU Alfred, 200, 248
BRUNETIÈRE Ferdinand, 16, 24, 27, 59, 141, 177, 218, 224, 256
BRUNOT Ferdinand, 162, 275
BUISSON Ferdinand, 224
BURDEAU Auguste, 100
BUSI Frederick, 95, 129
BUSNACH William, 87
BYRNES Robert Francis, 95, 122

## C

CAILLAVET Léontine de, 121, 255, 256, 275
CARAN D'ACHE (Emmanuel Poiré), 102, 186, 212
CARLYLE Thomas, 409
CARR Reginald, 41
CARTOUCHE Louis Dominique, 337
CAVAIGNAC Godefroy, 185, 302, 308, 337, 376, 387, 421, 524
CÉARD Henri, 88
CHALLAYE Félicien, 494
CHAMPAGNE Georges, 128
CHARBONNEL Victor, 226
CHARLE Christophe, 49, 62, 67, 79, 81, 89, 95, 160, 161, 163, 164, 191 ,244, 246
CHARPENTIER Georges, 194, 227, 231
CHÉNIER André, 210
CICÉRON, 210
CITTI Pierre, 63, 68, 70,7 9
CLADEL Léon, 49, 83
CLARETIE Jules, 81, 82
CLAUDEL Paul,49
CLEMENCEAU Albert,401,447,458
CLEMENCEAU Georges, 153, 163, 176, 178, 183, 200, 223, 256, 321, 406, 525, 552
CLERAC, 186
COGNY Pierre, 113, 114, 324, 356
COLETTE Sidonie Gabrielle, dite Colette, 121
COMÈS Geneviève, 84
COMPAGNON Antoine, 572
COOLUS Romain, 253, 258
COPEAU Jacques, 232, 271, 285, 495
COPPÉE François, 35, 36, 81, 121, 167, 177, 186, 271, 273, 275, 277, 279, 295, 387
COPPET Marcel, 532
COQUELIN Constant, dit Coquelin l'aîné, 163
CORNHEILAN Georges, 127
COUARD Émile, 383, 387
CUIGNET Louis, 308, 524
CUTSHALL J. A., 37

## D

DALOU Aimé-Jules, 425
DARIEN Georges, 35, 128
DASPRE André, 410, 413, 476
DAUDET Alphonse, 88, 121, 122, 125, 274
DAUDET Léon, 99, 100, 121, 122, 131, 235, 256, 274, 311, 421
DAUDET Lucien, 121, 215, 274, 311
DAVID Sylvain-Christian, 306
DEBUSSY Claude, 293
DECAMPS Alexandre-Gabriel, 588, 589
DEGAS Edgar, 233, 280
DELHORBE Cécile, 437
DENIS Hector, 200
DENTU Edouard, 86
DEROULÈde Paul, 30, 99, 128, 185, 206, 245, 344, 354, 367, 387, 399, 402, 575
DESCARTES René, 60, 178
DESCAVES Lucien, 35, 85, 87-89
DESCHAMPS Léon, 83
DESMOULIN Fernand, 230, 382
DESPREZ Louis, 87, 90, 116
DONNAY Maurice, 123
DOSTOÏEVSKI Fédor, 354
DREYFUS Alfred, 15, 21, 25, 33, 41-43, 48, 50, 53, 56, 76, 85, 86, 90, 91, 100, 102, 104, 108, 109, 112-114, 116, 118, 119, 127-131, 151, 152, 154, 161, 162, 164, 165, 168, 172, 173, 175, 178, 182, 183, 185, 186, 191, 192, 195, 197, 198, 201, 203, 204, 208, 217, 228, 253-255, 259, 260, 263, 265, 269, 270, 271, 276, 281, 290, 293, 295, 296, 297, 299, 307, 309, 310, 311, 317, 322, 323, 324, 326, 327, 331, 332, 336, 340, 342, 343, 345, 348, 357, 367, 371, 373, 376, 379, 381, 385, 392, 395, 401, 402, 404, 410-413, 417, 423, 425-429, 430, 436, 437, 449, 461, 462-468, 469, 472, 473, 475, 485, 486, 502, 506, 518, 519, 520, 536, 538, 540, 543, 544, 545, 552, 579, 591, 595, 598, 606, 611, 619, 623, 630, 631, 637, 639
DREYFUS Camille, 129
DREYFUS Lucie, née Hadamard, 172, 197, 201, 265, 280, 420, 427
DREYFUS Mathieu, 109, 151, 161, 162, 190, 303, 424, 521
DREYFUS Robert, 252
DROUIN Marcel, 166, 173, 190, 232, 234, 270, 285, 293, 301 ,303, 338, 416
DROUIN Michel, 293, 294, 307
DRUMONT Edouard, 16, 27, 98-100, 102, 105, 108-113, 115, 118, 120-124, 126, 127, 129, 138, 140, 144, 181, 185, 190, 206, 213, 278, 322, 331, 334, 338, 354, 359, 367, 380, 552, 558, 560, 572, 575, 577, 584, 602, 603, 635
DU LAC Stanislas, 129, 206
DU PATY DE CLAM Armand Mercier, 228, 346, 371, 380, 382, 419, 420, 421, 426, 447, 452, 516, 524, 552, 625
DUBOIS Philippe, 238
DUBUT de LAFOREST Jean-Louis, 126
DUCHATELET Bernard, 119, 294, 296
DUCLAUX Émile, 162, 170, 246, 247, 275, 302, 368, 461, 620
DUCLERT Vincent, 43, 56, 85, 167, 194, 195, 252, 254, 323, 340, 373, 412
DUJARDIN Edouard, 83
DUMAS Alexandre, fils, 67, 81
DUPUY Charles, 337, 387, 388
DURET Théodore, 29, 222, 328, 392, 410
DURKHEIM Emile, 162, 224

## E

ESTERHAZY Charles-Ferdinand Walsin, 161, 162, 185, 193, 248, 250, 256, 280, 299, 309, 328, 333, 379, 380, 382, 401, 402, 420, 437, 450, 461, 465, 468, 480-486, 506, 512, 520, 521, 524, 538, 552, 563, 630, 631, 637
ESTERHAZY Christian,421

## F

FAGUET Emile, 81
FAGUS (Georges Faillet), 84, 416
FAURE Antoinette, 28
FAURE Félix, 28, 229, 346 ,379, 380, 393
FAURE Sébastien, 41, 44, 86, 89, 322
FAYARD Arthème, 86
FÉNÉON Félix, 41, 48, 49, 85, 89, 162, 199, 233, 253
FERTOM, 186
FÈVRE Henry, 35, 68, 88
FLAUBERT Gustave, 124, 665
FLERS Robert de, 170
FORAIN Jean-Louis, 102, 123, 186, 256, 354
FORT Paul, 80
FOURNIÈRE Eugène, 373
FRAISSE Simone, 349, 490, 492, 493
FRANCE Anatole, 8, 9, 16, 23, 24, 27, 28, 31-34, 37, 38, 48, 49, 51, 55, 56, 59, 61,64, 66, 70, 115, 136, 141, 147, 151-153, 162, 164, 165, 167, 173, 190, 210, 219-221, 223, 228, 235, 245-248, 250, 255, 256, 259, 265, 269, 274-276, 280, 284, 301, 302, 311, 312, 322, 326, 330-333, 336, 337, 341, 346, 349-351, 353-355, 357, 364, 368, 371, 383, 386, 391, 406-408, 411, 418, 422, 435-438, 440, 446, 448, 460, 462-464, 469, 472-475, 478, 479, 481-486, 490, 499, 510, 514-521, 529, 531, 546, 547, 550-558, 560, 563-568, 570, 571, 573, 578-580, 583, 592-597, 601, 613- 618, 627- 629, 633, 637
FRANCE Hector, 44
FRIGERIO Vittorio, 45
FROISSART Félix, 265

## G

GALLIAN Emmanuel, dit Noël Gaulois, 100
GALLIMARD Gaston, 220, 535
GAULLE Charles de, 476
GEGOUT Ernest, 88
GENDROT Alfred, dit Jean Drault, 122, 128
GHÉON Henri, 232, 270, 285, 349
GHIL René, 66, 83, 199
GIDE André, 9, 10, 84, 162, 166, 172, 173, 181, 190, 191, 192, 214, 218, 220, 231-236, 243, 269, 270, 274, 285, 288-294, 299, 301, 303, 312, 313, 328, 332, 338, 339, 349, 354, 355, 495, 535
GILLET Louis, 258, 294, 474, 642
GIRARD André, 45
GIRY Arthur, 170
GOBINEAU Joseph Arthur de, 126
GOETHE Johann Wolfgang von, 421, 504
GOHIER Urbain, 299, 302, 343, 552
GONCOURT Edmond de, 88, 121, 123
GONDINET Edmond, 81
GONSE Arthur, 170, 213, 308, 346, 426, 552
GOUDIMEL Claude, 409
GOURMONT Remy de, 35, 36, 49, 87-89, 99, 103, 178, 182, 226, 233, 235, 305-307, 331, 402, 428, 429
GRAVE Jean, 40, 41, 45, 50, 86, 88, 89
GREGH Fernand, 84, 162, 170, 219, 246, 252, 255, 406, 407
GRIBELIN Félix, 309, 364, 470
GRIMAUX Edouard, 368, 596
GRUNEBAUM-BALLIN Paul, 235
GUERIN Jules, 140, 334, 337, 575
GUESDE Jules, 49, 54, 193, 203, 362, 425
GUYOT Yves, 166, 208, 249, 302
GYP, Marie-Antoinette de Mirabeau, 81, 102, 123, 128, 130, 186, 354, 552

## H

HALÉVY Daniel, 84, 162, 165, 170, 218, 219, 224, 247, 252, 255, 309, 436, 490
HALÉVY Ludovic, 246, 255, 275
HANOTAUX Gabriel, 56, 245
HANSKA Ewelina, 178
HASSINE Juliette, 587, 591
HATON Claude, 298
HAUSSONVILLE Paul-Gabriel d', 219
HAVET Louis, 200, 255
HAVET Olympe, 255
HÉBERT Félix, 307
HÉBERT Marcel, 458, 494
HEBRARD Adrien, 256
HENRY Émile, 46, 89
HENRY Hubert-Joseph, 153, 169, 178, 206, 228, 231, 234, 237, 290, 295, 300, 302, 308, 309, 338, 367, 382, 421, 436, 449, 453, 461, 484, 505, 521, 524, 525, 554, 608
HERDER Johann Gottfried von, 140
HEREDIA José-Maria de, 81, 122
HERMANT Abel, 35, 87, 293
HÉROLD André-Ferdinand, 235
HERR Lucien, 51, 77, 153, 162, 167, 169, 170, 171, 173, 174, 192, 214, 215, 219, 224, 225, 246, 254, 258, 263, 268, 294-296, 298-300, 351, 503, 620
HERVIEU Paul, 66, 221, 250 ,253, 256, 275
HERZ Cornelius, 109
HOMÈRE, 295
HOUTIN Albert, 214
HUGO Victor, 124, 160, 207-209, 419
HUMBERT Alphonse, 205, 552
HURET Jules, 54, 55, 63, 65-68, 70, 74, 122, 142
HUYSMANS Joris-Karl, 49, 83, 222, 280, 546

## I

IBELS Henri-Gabriel, 186
IBSEN Henrik, 541

## J

JACKSON Arthur Basil, 84
JALOUX Edmond, 290
JAMMES Francis, 232, 285, 290, 294
JANEQUIN Clément, 409
JARRY Alfred, 35, 36, 84, 89, 306-308, 345, 399-401, 429, 435, 436, 438, 466, 475, 476, 548, 551-553, 557
JAURÈS Jean, 51, 58, 153, 169, 181, 210, 217-219, 256, 263, 317, 322, 349, 350, 375, 521
JOUBERT Edmond, 116
JUDET Ernest, 98,153, 205, 206, 245, 251, 277, 279, 302, 380, 552

## K

KAHN Gustave, 84, 89, 209, 213, 273
KANT Emmanuel, 140
KROPOTKINE Pierre, 86, 89

## L

La SALLE Gabriel de, 49
LABICHE Eugène, 81
LABORDE Amélie, 382
LABORI Fernand, 165, 184, 223, 227, 230, 231, 336, 337, 364, 383, 406, 421, 422, 445-447, 458, 517, 518, 605
LACROIX Sigismond, 44
LAFARGUES-DECAZES G., 125
LAMARTINE Alphonse de, 124
LANGEVIN Paul, 162, 275
LANSON Gustave, 162, 275
LARGILLIÈRE Nicolas de, 311
LAVEDAN Henri, 81, 123
LAVISSE Ernest, 341
LAZARE Bernard, 49, 58, 71, 80, 83, 86, 89, 108, 109, 116, 151, 152, 219, 250, 253, 260, 264, 272, 273, 322, 324, 331, 340, 380, 405, 417, 436, 450, 478, 479, 492, 493, 510, 522, 537, 581, 582, 585, 586, 589-591, 617, 621, 623, 635, 637
LE PETIT Alfred, 186
LEANDRE Charles, 102, 186
LÉAUTAUD Paul, 89, 123, 218, 283, 295
LEBLOIS Louis, 152, 184, 190, 521, 617
LECLERCQ Paul, 84
LEGENTIL Edouard, 49
LEGOUVE Ernest, 81
LEMAITRE Jules, 81, 146, 185, 247, 256, 277-279, 299, 605
LEPELLETIER Edmond ,47
LEROY Géraldi, 44, 52, 225, 263, 360, 514
LETANG Louis, 129
LETELLIER Léon ,250
LEVAILLANT Jean, 37
LORAND Hector, 200
LOTI Pierre, 256, 271
LOUBET Émile, 247, 250, 321, 516
LOUŸS Pierre, 178, 181, 220, 222, 225, 235, 245, 267, 274, 280, 282, 283, 295, 301, 303, 331, 338
LOYNES Marie Anne Detourbay, comtesse de, 245, 255, 256
LOYOLA Ignace de, 409
LUGNE-POE Aurélien, ,36, 80, 81, 162, 247, 257, 258, 294, 415, 539
LYAUTEY Hubert, 476

## M

MAETERLINCK Maurice, 83, 123, 200
MAGNARD F., 87, 122
MALATO Charles, 49, 86, 88
MALLARMÉ Stéphane, 36, 48, 50, 80, 83, 89, 280, 283, 416
MANAU Jean-Pierre, 332
MANDRIN Louis, 337
MANET Edouard, 107, 196
MARCHAND Jean-Baptiste, 407
MARGARITIS Pierre, 535
MARGUERITTE Paul, 55, 88
MARINONI Hippolyte Auguste, 251
MARTIN Claude,181,270,293
MARTIN DU GARD Hélène, 458
MARTIN du GARD Roger, 9, 60, 222, 272, 317, 435, 436, 438, 440, 442-447, 449-451, 453, 454, 457, 458, 460, 462, 465, 467, 475-481, 486-488, 490-496, 504, 505, 521- 523, 529, 532, 534-537, 541, 542, 567, 585-587 ,592 ,613, 616, 620, 621, 623-625, 629, 633, 637
MAUCLAIR Camille, 89, 199
MAUPASSANT Guy de, 78
MAURRAS Charles, 99, 153, 256, 276
MAYER Emile, 476
MAZEAU Charles, 388
MAZEL Henri, 83
MEILHAC Henri, 81
MÉLINE Jules, 32, 193, 223, 280, 399, 482, 552
MENARD-DORIAN Aline, 256
MENDÈS Catulle, 250
MERCIER Auguste, 36, 102, 213, 229, 280, 346, 387, 421, 461, 552, 575 ,611
MERRILL Stuart, 83, 123
MEYER Arthur, 117, 186, 206, 245, 256, 278, 279, 334, 335, 367, 387 ,552
MEYER Paul, 170
MEYSENBUG Malwida von, 247, 294, 296, 297, 351, 548
MICHEL Louise, 49
MICHEL Pierre, 25, 41, 44, 72, 73, 279
MICHELET Jules, 268, 409
MILLEVOYE Lucien, 185, 186, 367, 387
MIRBEAU Octave, 8-10, 16, 23-27, 31, 33-35, 37, 38, 40-46, 49, 55, 56, 61, 65, 66, 70-73, 80, 88, 89, 103, 104, 107, 116, 117, 122, 125, 130, 132, 134, 135, 137, 142, 143, 147, 151-153, 162, 182, 185, 186, 199, 200, 202, 203, 206, 213-215, 219-222, 228, 235, 237, 245, 250, 253, 259, 262, 276, 279, 292, 302, 312, 322, 326, 329, 330, 332, 334, 335, 337, 338, 340, 341, 343, 344, 349, 356, 357, 362-364, 366, 367, 374, 376, 380, 383-387, 398-402, 406, 408-410, 413, 417, 418, 429, 435-438, 443, 464, 477, 521, 546, 547, 550, 555, 556, 558, 560- 562, 566-568, 572-575, 577, 578, 581, 582, 593-597, 602, 605, 606, 608, 612, 637
MITTERAND Henri, 188, 195, 356, 384 ,390, 413
MOLLIER Jean-Yves, 27, 41, 42, 85, 98, 99, 101, 126, 128, 180, 182, 186, 261 ,265
MONET Claude, 162, 163, 221, 222, 235
MONNIOT Albert, 122, 128
MONOD Gabriel, 56, 162, 170, 208, 219, 224, 246, 275, 295, 297, 299, 341
MONOD Théodore, 162
MONTAIGNE Michel de, 60, 541
MONTESQUIOU Robert de, 117, 235
MOREAS Jean, 67, 83, 122
MUHLFELD Lucien, 49
MUSSET Alfred de, 124

## N

NATANSON Thadée et Alexandre, 71, 246, 253, 258
NATTIER Jean-Marc, 311
NIETZSCHE Friedrich, 409
NIVET Jean-François, 25 ,41, 44, 72, 73, 104, 279
NOAILLES Anna de, 219, 256, 310
NOIR Louis, 125
NOIRAY Jacques, 46, 207, 227 ,254

## O

ORY Pascal, 175, 245, 275, 368

## P

PAGÈS Alain, 55, 112, 121, 132, 184, 192, 194, 196, 208, 245, 267, 272, 358 ,380, 391, 404, 437, 438, 594
PAILLERON Edouard, 81
PAINLEVÉ Paul, 170, 256
PALÉOLOGUE Maurice, 177
PARIS Gaston, 246
PARMENTIER Florian, 80
PARSONS Léon, 116
PAUL René Georges Hermann, dit Hermann-Paul, 186
PECAUT Elie, 208, 364
PÉGUY Charles, 7-10, 23, 29, 43, 49, 51-54, 56, 69, 80, 91, 151, 153, 154, 159, 162, 163, 166, 167, 170, 171, 181, 189, 200, 205, 208, 210, 214, 215, 217, 219, 222-225, 246, 247, 254, 258, 261-266, 272, 277, 283, 284, 294, 312, 321, 323-327, 329, 330, 332, 342, 348-352, 355, 357, 360, 363, 366, 374-376, 378, 384, 385, 397, 399, 400, 412, 418, 424, 425, 429, 436, 462, 477, 490-495, 497, 503, 507, 509, 510, 514, 523, 581, 582, 585-587, 589, 613 ,616, 620, 625, 635, 637, 638
PELLIEUX Gabriel de, 401, 445, 447, 449, 450, 451, 458, 522, 552
PERRIN Jean, 87, 162, 275 ,655
PERTINAX André Géraud, 250
PICQUART Georges, 50, 104, 152, 154, 162, 165, 166, 186, 219, 220, 225, 228, 229, 231, 256, 271, 280, 283, 299, 302, 310, 311, 312, 322, 365, 377, 388, 404-409, 418-421, 423, 450, 453-456, 461, 468-478, 481, 486, 487, 490, 493, 506, 518, 521, 525, 538, 540, 621, 630-633, 637
PIERREBOURG Aimery de, 255
PISSARO Camille, 163, 200
PLATON, 409
PLESSIS Frédéric, 275, 284
POINCARE Raymond, 256
PONTY Janine, 180
PORTO-RICHE Georges de, 123, 256
POUGET Emile, 88
PRESSENSÉ Francis de, 200, 221, 248, 270, 302, 406, 552
PRÉVOST Marcel, 152, 184, 256
PROCHASSON Christophe, 160
PROUST Marcel, 8, 9, 28, 66, 84, 91, 117, 118, 121, 132, 136, 137, 153, 162, 165, 166, 170, 210, 211, 215, 216, 219, 220, 222, 235, 245, 252, 255, 283, 285, 293, 308, 309, 311, 312, 317, 327, 383, 406, 407, 421, 422, 435-438, 440 ,442, 445, 450, 452-456, 459, 464, 469-473, 475, 479, 480, 490, 492, 507-510, 524, 525, 529, 549-551, 558, 572, 573, 583, 587-589, 591, 592, 606, 609-612, 626, 627, 629, 637
PSICHARI Jean, 162, 200, 267, 275

## Q

QUESNAY de BEAUREPAIRE Jules, 299, 388
QUILLARD Pierre, 49, 56, 66, 83, 162, 178, 191, 199, 202, 220, 221, 226, 235, 236, 246, 256, 261, 278, 305, 323, 335, 341, 343, 357, 378, 379, 383, 399, 401, 402, 406, 407, 416, 424, 425, 429, 552

## R

RACHILDE, 36, 89, 305, 307
RAIN Pierre, 505, 506
RANC Arthur, 200
RAVACHOL, 40, 41, 44, 47
RAYNAUD Ernest, 83
REBERIOUX Madeleine, 48, 78
RECANATI Jean, 311, 469
RECLUS Élisée, 86 ,89
REGIS Max, 334
REGNIER Henri de, 83
REINACH Jacques de, 109
REINACH Jospeh, 78, 88, 129, 152, 186, 190, 200, 221, 230, 256, 273, 299, 303, 338, 381, 406, 408, 468, 479, 524, 525, 598, 623
REMBRANDT, 409
RENAN Ernest, 85, 407, 489, 546
RENARD Georges, 29, 51
RENARD Jules, 10, 36, 84, 89, 162, 190, 200, 217, 236, 250, 251, 253, 271, 272, 278, 285, 317, 345, 349, 354, 357, 379, 388, 419, 614
RENOIR Auguste, 280
RETTE Adolphe, 50
RIBY Jules, 351
ROBERT Louis de, 216, 271 ,415
ROCHEFORT Henri, 146, 181, 185, 205, 206, 246, 251, 278, 279, 354, 380, 625
ROD Edouard, 60
ROGET Jean, 213
ROINARD Pierre-Napoléon, 49
ROLLAND Romain, 9, 10, 43, 53, 56, 81, 117-119, 153, 172-174, 190, 192, 209, 212, 215, 236, 243, 247, 257, 258, 267, 274, 294-301, 313, 322, 347, 351, 435-438, 447, 453, 454, 459, 462, 467, 474, 494-497, 501-504, 514, 534, 538-542, 548, 549, 559, 583-585, 598, 601, 604, 616, 620, 627, 635, 637
ROSEN Elisheva, 311
ROSNY aîné, Joseph-Henri Honoré Boex, 68 ,88, 173, 220, 222, 267, 354, 425, 429
ROSTAND Edmond,247,253
ROUART Eugène,166,190,218,231,232,233,234,235,270,274,285,290,293,294,338
ROUSSEAU Jean-Jacques, 209, 541
ROUSSEL Ker-Xavier ,253
ROUX Paul-Pierre, dit Saint-Pol Roux ,80, 83, 89
ROZEROT Jeanne, 231

## S

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, 198, 199, 246, 415
SAND Georges, 124
SARCEY Francisque, 81, 185, 247, 279, 399
SARDOU Victorien, 81, 256
SAVINE Albert, 86, 122
SAVY Nicole, 124
SCHEURER-KESTNER Auguste, 55, 107, 152, 173, 184, 189, 231, 297, 299, 324, 368, 375, 380, 385, 392-395 ,399, 414, 419, 461, 478, 493, 514, 537, 617, 620
SCHLUMBERGER Gustave, 256
SCHWOB Marcel, 47, 282, 283, 303
SÉAILLES Gabriel, 162, 256, 275
SEIGNOBOS Charles, 162, 224, 246, 275
SÉVERINE, 152 ,200, 250, 407
SHAKESPEARE William, 421

SIMOND Henry, 245
SIMOND Valentin, 205, 250
SIRINELLI Jean-François, 175
SMITH R. J., 294
SOCRATE, 47, 407, 470, 471, 519, 614
SOUDAY Paul, 220
SOURY Jules, 265
SPENCER Herbert, 409
STAPFER Paul, 170
STEINLEN Théophile Alexandre, 102
STERNHELL Zeev, 126, 139, 140, 331
STOCK Pierre-Victor, 58, 85, 86, 101, 108, 182, 186, 264-266, 313, 442, 621
STRAUS Geneviève, 165, 216, 219, 235, 255, 256, 421, 479, 525
SULEIMAN Susan Rubin, 437, 438
SULLY MOUNET Jean, dit Mounet-Sully, 163
SULLY PRUDHOMME René Armand François, 200, 210, 245, 246, 275 ,293, 341
SUREAU François, 126

## T

TADIÉ Jean-Yves, 29, 215, 216, 219, 421, 490
TAILHADE Laurent, 48, 49, 80, 83, 89, 199, 269
TAINE Hippolyte, 61, 67, 78, 268
TANNERY Jules, 170
THARAUD Jérôme et Jean, 224
THOMAS Marcel, 288
TOLSTOÏ Léon, 273, 541
TON-THAT T.-V., 551
TRARIEUX Gabriel, 162, 213
TRARIEUX Ludovic, 164, 246, 247
TRICK, 186

## V

VAILLANT Auguste, 48
VALERY Paul, 173, 178, 181, 190, 218, 220, 222, 226, 232, 233, 235, 236, 243, 245, 270, 274, 280, 282, 283, 288-290, 293-295, 300, 303, 321
VALLETTE Alfred, 89, 246, 307
VALLOTTON Félix, 253
VARINARD Pierre, 383, 387
VAUGHAN Ernest,166,181,415
VAUVENARGUES Luc de Clapiers, marquis de, 476
VERHAEREN Émile, 83, 123, 200
VERLAINE Paul, 83
VERNE Jules, 81
VIARD Jacques, 507
VIELE-GRIFFIN Francis, 123
VIGNAUX Sidney, 125
VIGNY Alfred de, 124, 407, 472, 476
VIGOUROUX Christian, ,407, 409, 469, 475
VILLIERS DE L'ISLE ADAM Auguste de, 83
VOGÜE Eugène-Melchior de,55
VOLTAIRE, 160, 207, 208, 209, 546
VUILLARD Edouard, 253

## W

WAGNER Richard, 409
WALDECK-ROUSSEAU Pierre, 516
WILDE Oscar, 166
WILLETTE Adolphe, 102
WILLY ,84, 121, 254
WINOCK Michel, 110, 124, 160
WYSE Pyra, 421

## X

XAU Fernand, 104, 152, 245, 250, 278, 552

## Z

ZOLA Alexandrine, 106, 152, 231, 332, 414
ZOLA Emile, 8-10, 16, 21, 23-27, 29, 38, 45-48, 50, 54, 60, 61, 65, 68-71, 74-76, 78, 88-91, 103-107, 109-115, 123, 125, 130, 132-134, 136, 137, 143, 147, 151-154, 159, 161-167, 169, 170, 172, 173, 175, 181-184, 186, 189-205, 207-209, 212, 216, 217, 219-223, 225-227, 229-231, 233-238, 245-251, 254, 259-262, 265, 270-273, 275, 278, 280, 284, 288, 289, 297-299, 302, 306, 312, 313, 317, 321, 323-325, 328-333, 337, 338, 340-343, 346, 350, 351, 353-370, 372-375, 378-386, 391-411, 413-429, 435-438, 440, 442-444, 446-449, 457-459, 461, 463, 465, 466, 468, 469, 475, 478-482, 486, 488, 489, 492, 493, 499-501, 505, 506, 509, 512-515, 520 ,521, 524, 529, 533, 534, 538, 544, 545, 551, 558, 567-570, 573, 575-580, 593, 594, 596-600, 603, 604, 606-608 ,611, 613, 616-622, 625, 629-631, 635, 637
ZURLINDEN Émile Auguste François, 37, 228, 229, 337, 346, 421, 552

# Table analytique

Abréviations.....3
Table.....5

Introduction.....7

Première partie : La genèse d'une bataille littéraire : les écrivains avant l'affaire Dreyfus ....13
Chapitre I : Du côté des dreyfusards.....19
I. La Genèse d'un discours idéologique.....23
A. Dreyfusisme et Nationalisme .....24
1. Les écrivains et le boulangisme.....24
Emile Zola et Octave Mirbeau devant le "Le général des Halles" - Anatole France : La crise boulangiste en pingouinie - Marcel Proust : un enthousiasme si "roman" - Antidreyfusisme et boulangisme -
2. Les écrivains et le scandale de Panama.....31
*Les Opinions de Jérôme Coignard* - Le type du parlementaire corrompu chez Ocatve Mirbeau -
3. Le discours antimilitariste .....34
Une littérature antimilitarisme - "L'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits" - Alfred Jarry et l'armée - Anatole France et la justice militaire - Octave Mirbeau contre "La Guerre" -

B. Littérature et avant-garde politique.....40
1. Dreyfusisme et Anarchisme .....40
L'anarchisme essentiel de Mirbeau : de Ravachol au *Journal d'une femme de chambre* - Emile Zola "au pays de l'anarchie" - Anarchisme et jeunesse littéraire - Stéphane Mallarmé et la fascination de l'attentat - A l'avant-garde de la mobilisation -
2. Dreyfusisme, socialisme et Humanité.....51
Socialisme à l'Ecole Normal - Les débuts politiques de Charles Péguy - Romain Rolland et le socialisme: "Faire entrer le divin dans la révolution sociale" - Emile Zola et le "problème social" -

Vers une littérature sociale - Les écrivains devant le massacre des Arméniens : Anatole France, Pierre Quillard, Octave Mirbeau et Romain Rolland.

C. Littérature et science ..... 58
Anatole France et la Querelle du *Disciple* - Zola et la science - La question d'une littérature scientifique -

II. « L'action seule est féconde » ..... 62
1. « Contre l'obscurité » : la politisation des discours littéraires. ..... 63
Anatole France, Emile Zola et Octave Mirbeau contre les "joueurs de flûte" - Jeunesse littéraire et conscience politique - Multiplication des Enquêtes et des mouvements littéraires engagés -
2. Littérature et engagement ..... 68
Se "faire un nom" - Emile Zola : "J'avais un rêve…" -
3. Esquisse d'un discours dreyfusard : la conscience d'un rôle politique à jouer ..... 70
"Vérité" - Bernard Lazare et l'écrivain pédagogue - Mirbeau et la fiction didactique - Zola et l'enseignement du livre -

III. Vers la naissance des intellectuels ..... 77
1. L'« intellectuel » avant l'Affaire ..... 77
Le mot "intellectuel" avant l'Affaire - "L'intellectuel" défini par Barrès -
2. À l'avant-garde du dreyfusisme ..... 79
Avant-garde et crise économique - Le schisme de la société littéraire - Théâtres indépendants -
3. Journalisme et édition avant l'affaire ..... 82
Les revues littéraires - *La Revue Blanche* - Nouveaux circuits d'édition et de publication : La maison d'édition de Pierre-Victor Stock -
4. Procès, censure et affaires littéraires : les moyens d'action ..... 87
La protestation pour Lucien Descaves - L'affaire Jean Grave - Le "procès des Trente" - La mort de Louis Desprez -

Chapitre II : Genèse du discours antisémite ..... 93
I. La montée de l'antisémitisme ..... 97
1. La campagne antisémite ..... 98
Un déluge médiatique - *La France Juive* à l'assaut de la société littéraire - La "littérature de trottoir" - La caricature
2. Les écrivains contre la « presse immonde » ..... 103
Octave Mirbeau et le combat pour la liberté de penser - Emile Zola et la presse antisémite : de "Pour les Juifs" à *Paris*
3. Les écrivains contre l'antisémitisme ? ..... 108
Bernard Lazare contre l'antisémitisme - Zola et son "anti-*France Juive*" - La réaction d'Anatole France : "Nous détestons ces paroles sauvages" - Mirbeau et l'antisémitisme - Proust et la question des origines - Romain Rolland blessé dans son humanité -

II. De l'antisémitisme à la littérature : l'extension des stéréotypes ..... 120
1. Un phénomène littéraire et social ..... 120
Le salon d'Alphonse Daudet - Milieux littéraires antisémites - Une xénophobie littéraire -
2. Doxa et stéréotypes ..... 123
Courants et topoï de l'antisémitisme - Représentations du personnage juif - L'antisémitisme économique -
3. Un type littéraire : 'Un Juif trahira' ..... 125
Antisémitisme et crise économique - Georges Corneilhan - *La Cocarde* et *La Libre Parole* devant le mythe de la trahison - La campagne de *La Libre parole* contre "Les Juifs dans l'armée" - Le

personnage du juif espion - "Les affaires Dreyfus" - Drumont et la caricature du Juif - Le lancement de l'affaire Dreyfus -
4. Proust, Mirbeau et Zola devant le stéréotype antisémite ..... 132
Zola et *L'Argent* - Mirbeau et la dénonciation de la violence antisémite : un conte exemplaire - Proust et le pastiche du discours antisémite -

III. De l'antisémitisme à la politique : l'antisémitisme comme système de pensée politique ..... 138
Drumont et l'antisémitisme politique - Barrès : du boulangisme à l'antidreyfusisme - Contre la philosophie kantienne - La figure de l'intellectuel selon Barrès - Le refus de la modernité - Les symboles de l'autorité: la fascination du général Boulanger - Un système de pensée politique : la fonction de mobilisation sociale de l'antisémitisme - Le regard de Léon Blum

Deuxième partie : Dans l'œil du cyclone : les écrivains devant l'affaire..... 149

Chapitre I : Un nouveau rapport à l'engagement..... 157
I. De l'écrivain engagé à l'intellectuel : l'émergence de l'identité dreyfusarde ..... 160
A. Un combat collectif..... 160
1. La rupture intellectuelle ..... 160
2. Prestige symbolique et logique politique ..... 163
Signatures et arguments d'autorité - Zola : "Un allié inattendu et inestimable" - Anatole France comme figure d'autorité morale - Le poids politique des signatures -
3. Le rôle des pétitions comme acte de cohésion sociale..... 165
"Inscrire son nom sur un piédestal" : Proust et Gide dans les listes de signatures - Péguy et le pouvoir symbolique d'une signature - Les dreyfusards et le procès Zola -

B. Du dreyfusard à l'intellectuel ..... 169
1. Dreyfusisme et université..... 169
Les milieux universitaires dans la mobilisation - Le rôle de Lucien Herr - Portraits de Lucien Herr : "Un puissant esprit", selon Charles Andler - Charles Péguy, "un profond attachement fidèle" -
2. Une œuvre commune ..... 172
Zola et "les hommes de son parti" - Gide et la crainte de l'engagement collectif - Romain Rolland et "l'hostilité face aux dreyfusistes - La rupture de Rolland et de Herr -
3. Les valeurs intellectuelles ..... 175
Une figure entre l'artiste et le savant - Les valeurs humanistes -
4. « Le Bottin de l'Elite »..... 176
Barrès et "la Protestation des Intellectuels" - L'engagement de Brunetière - Valéry et le "distributeur automatique à fiente" - Remy de Gourmont, Balzac et le "parti des intelligentiels" - La souscription Henry -

C. Les armes du combat : une bataille littéraire..... 180
1. Importance des journaux ..... 180
La Presse quotidienne et l'affaire Dreyfus - Gide et Péguy devant le déluge médiatique - Valéry : "l'individu sous l'autorité occulte" de la presse - Le succès médiatique de l'affaire Dreyfus -
2. Un geste médiatique : rompre avec la stratégie du silence ..... 182
La stratégie médiatique de "J'accuse…!" - Zola convoqué par Scheurer-Kestner : "un homme habitué à parler aux masses" - Mirbeau à l'assaut de la rue : les armes d'un polémiste - La guerre des caricatures

II. L'écrivain au cœur de la cité ..... 188
A. Un point de rupture : un acte de cohésion du groupe ..... 189
La force de séduction de "J'accuse…!" - Péguy, Blum, Gide et Rolland sous le charme de Zola - Zola "repoussoir?" - Un geste qui "force l'engagement" - Adhésion et engagement -

B. « Le plus grand acte révolutionnaire du siècle » : Une rupture politique ..... 193
La stratégie de l'illégalité - "Préméditation - Le schéma sacrificiel - La lutte de l'homme face aux pouvoirs - Un texte inimitable -

C. Un archétype héroïque ..... 196
1. « Que mes œuvres périssent, si Dreyfus n'est pas innocent ! »..... 196
La Vérité défendue sur "tous les champs de bataille - La littérature comme argument d'autorité - Zola devant la jeunesse littéraire : "Un grand exemple" -
2. De l'écrivain au mythe ..... 199
Un mouvement de soutien collectif - Les témoignages privés -
3. La lettre d'un Voyant ..... 201
Le rôle du poète - L'appel à l'action - Dans le sillage de Zola : Pierre Quillard et l'engagement du "poète lyrique" - Octave Mirbeau et l'appel à la conscience des intellectuels -
4. Le discours de l'intellectuel contre la presse immonde ..... 203
Zola et "la basse presse en rut" - Péguy devant la foule aveuglée - Mirbeau : un cri immense de protestation -
5. Un héritage littéraire : Zola et la littérature engagée. ..... 207
De Voltaire à Zola - Le modèle hugolien - Péguy et le dialogue cicéronien - Anatole France, héros proustien -

III. Un engagement physique et humain ..... 212
A. La violence de la bataille..... 212
1. La fièvre dreyfusiste..... 213
Octave Mirbeau vu par Henri Bruchard et Léon Blum - Péguy, militant - Marcel Proust et les cercles "antis" - Jules Renard et le dreyfusisme mystique de Péguy : "Je suis dreyfusard comme Dieu est grand" - Valéry et la fièvre du combat
2. L'action ..... 218
L'engagement intellectuel - Proust et la quête des signatures - Valéry devant l'agitation militante - Anatole France orateur - Mirbeau, de la solidarité à la "brutalité policière" - "A mort Zola!" - Péguy, chef militaire - L'écrivain dans l'arène -
3. L'expression d'une guerre littéraire..... 226
Zola et les "soldats de la révolution" - Le sacrifice - Mirbeau et l'appel au combat -

B. En marge de la bataille..... 230
1. Une affaire humaine : du combat à la souffrance ..... 230
Zola : "Une détresse morale absolue" - Le dreyfusisme à l'épreuve de l'amitié : André Gide et Eugène Rouart - Engagement et sensibilité : Mirbeau, France et Proust - Valéry exaspéré - Romain Rolland et le "brasier de l'Affaire Dreyfus" -
2. De l'écrivain public à l'homme ..... 237
Zola en exil - Entre optimisme et désespoir -

Chapitre II : L'affaire et la société littéraire : impact sociologique et champ littéraire ..... 241
I. Une affaire sociale ..... 244
A. La bipartition de la société littéraire ..... 244
1. Stigmatisation littéraire et sociale..... 244
Jeunesse littéraire et *establishment* : quelques exceptions à la règle - L'importance des réseaux culturels -
2. La jeunesse mobilisée ..... 246
Les "jeunes écrivains" - France, seul de sa génération? - Dreyfusisme et consécration : Zola et France au ban de la Légion d'honneur et de l'Académie - La démission de la Légion d'honneur de Pressensé -

B. Les lieux de la mobilisation dreyfusarde ..... 249

1. En marge de la presse quotidienne.....249
Zola, du *Figaro* à *l'Aurore* - Anatole France à *L'Echo de Paris* - Mirbeau "muselé" au *Journal* - La protestation de Jules Renard -
2. De la presse quotidienne aux revues : deux approches de la polémique .....251
Les revues littéraires dans la bataille révisionniste - *La Revue Blanche* dans la bataille : mobilisation de réseaux - "Conseils de guerre" - Textes fondateurs -
3. Du côté des salons.....255
Les salons et leurs rôles politiques - Quelques ruptures mondaines - Le salon de Mme Loynes, Etat-Major de l'antidreyfusisme -
4. Un autre lieu de l'avant-garde : le théâtre de l'Œuvre.....257
*Les Loups* au Théâtre de l'Œuvre -

C. Une autre manière d'aborder la polémique : la victoire de l'Ecrit sur le Verbe. ...259
1. En marge de la presse à grands tirages : brochures et revues. L'indépendance éditoriale.....259
Les brochures - Les revues : de la polémique à la réflexion -
2. Le dreyfusisme à l'état pur : les *Cahiers de la Quinzaine* .....262
Les débuts des *Cahiers* - Une théorie dreyfusiste : la "Vérité" - Un journal socialiste -
3. Un atout dans le camp des dreyfusards : le domaine de l'édition .....264
Le rôle des éditions Stock - Une littérature "dreyfusienne" -

II. Le bouleversement du champ littéraire.....267
A. Amitiés dreyfusardes .....267
1. Maurice Barrès et son « public préféré d'écrivains » .....268
Barrès renié par *la Revue Blanche* - André Gide face à Barrès - Jules Renard, entre indignation et admiration - Le regard de Léon Blum -
2. Zola : « Une ardente compagnie d'hommes libres » .....272
La jeunesse littéraire et son nouveau guide - La critique littéraire revue par le prisme politique - La rupture avec Coppée et avec les Daudet -
3. « Je vous serre la main à travers la barricade » : le cas Anatole France .....274
Anatole France et l'Académie - Un cas isolé? - "A travers la barricade" : des amitiés à l'épreuve de l'engagement -

B. La guerre des écrivains .....277
Société littéraire et attaques ciblées : Péguy et "Le Ravage et la Réparation" - Quillard "Contre l'Infaillibilité du Sabre" - Jules Renard contre la presse antidreyfusarde - Renard et Lemaitre : rupture à contre-cœur - Mirbeau pourfendeur - Zola au détour de la caricature - Valéry contre "les fripouilles, les niais et les fumistes" -

C. Les amitiés au crible des passions : « Nous nous fussions arraché un frère » .....282
Schwob et Valéry - Le spectre de l'affrontement : Marcel Proust et Pierre Louÿs à l'écart de la confrontation - Péguy et les amitiés "brisées comme un fétu" - La douleur de la solitude : Zola et Péguy devant les ravages de la politique - Amitiés de Proust et de Gide - "Deux amis" -

III. Au-dessus de la mêlée.....288
A. Une neutralité difficile .....288
1. Gide et l'engagement dreyfusiste : du Manifeste des intellectuels à l'appel à l'Union .....288
La "belle mécanique" de Valéry - Au miroir de sa correspondance : Gide face à Rouart et à Jammes - Le rêve d'un "troisième parti" : contre le manichéisme - "Comprendre ses adversaires" -

2. Romain Rolland : un esprit indépendant au milieu des fanatiques.....294

L'Affaire selon Rolland : "des nuées de soufre et de fumée" - L'antisémitisme de Rolland - Les convictions dreyfusardes - Scheurer-Kestner livré "à une foule hostile" - Un effort de lucidité - Les leçons de l'Histoire - Le rejet des fanatismes -
3. « Ceux qui considéraient le cas lui-même » : Paul Valéry ..... 300
"Philosopher sur l'ensemble de la situation" - Refuser la confrontation - Remords tardifs? -

B. Humour et dérision : un divertissement d'hommes de lettres ? ..... 305
1. « La polémique sur le ton de l'ironie » : Remy de Gourmont et Alfred Jarry ... 305
Remy de Gourmont : entre humour et agacement - Intérêt de Jarry pou l'affaire : quelques circonstances - Une "opinion personnelle" -
2. La mondanité avant tout : Proust dans son élément..... 308
Proust et la stylistique militaire - De la polémique à la dérision - Préoccupations mondaines - Un exemple de psychologie des foules - Mondanités littéraires : un souvenir de Léon Daudet

Troisième partie : De l'événement historique au texte littéraire : l'affaire Dreyfus sous le regard de l'écrivain..... 315
Chapitre I : Une rhétorique dreyfusarde..... 319
I. Le passage à l'abstraction ..... 321
A. Une orgie de métaphysiciens..... 323
1. « Une énorme affaire d'humanité et de justice »..... 323
Zola et le débat idéologique - Péguy et l'affaire Universelle - Polémique et abstraction chez France, Mirbeau et Proust - L'Affaire sans Dreyfus -
2. Une école de pensée morale ..... 328

B. De l'antisémitisme à l'Humanité ..... 330
1. Les écrivains contre l'antisémitisme..... 330
Un combat contre l'antisémitisme : Zola et Bernard-Lazare - Héritage d'un topos littéraire - La déconstruction d'un mythe : le "Syndicat" vu par Zola, Mirbeau, France - Zola et la dénonciation de "cette campagne barbare - Mirbeau : l'humour comme arme de combat - De l'humour au sentiment d'urgence : "Trop tard!" - Pierre Quillard et la figure de "Judas" - France et l'argument de la Raison -
2. « Palinodies »..... 337
La palinodie de Mirbeau - Gide et le "péril juif" - De l'antisémitisme aux Droits de l'Homme -

C. Les symboles du conflit : l'armée..... 341
1. La religion du sabre..... 342
Péguy et le "paganisme obscur" - Quillard contre "Sabath, dieu des Armées" -
2. L'écrivain démystificateur ..... 343
La dénonciation de l'armée comme "caste barbare" de Quillard - Antiphrase antimilitariste chez Mirbeau - La déconstruction d'un mythe : l'armée frappée de ridicule par Zola et Mirbeau - Alfred Jarry et l'Armerdre - La caserne vue par Jules Renard - *La Revue Blanche* contre la "bureaucratie bottée" - Attaques *ad personam* chez Zola et France - La guerre civile verbale de "J'accuse…!" - Rolland et la vision symbolique des deux camps -

D. Systèmes de pensée politiques : vers la réflexion politique ..... 348
1. Socialisme : religion de la justice ; religion républicaine ..... 349
L'évolution politique de France - Le socialisme dreyfusien de Péguy - Romain Rolland "fatalement socialiste" -
2. Du dreyfusisme à l'utopie politique : la « Cité de nos rêves »..... 351
Zola et la Cité idéale - Péguy et la cité harmonieuse - Anatole France et l'œuvre magnifique -
3. L'idéal républicain ..... 353
L'Héritage de la Révolution française - "Pauvre France!" - La haine de l'Eglise - L'idéal républicain de Jules Renard -

II. Le langage du combat : la littérature au service de la persuasion ..... 356
A. Ethos ..... 358
1. Un ethos de la sincérité ..... 359
a. La littérature à l'épreuve de l'engagement : Zola, "un libre écrivain" - Péguy, lecteur de Zola : "J'accuse…!" ou "l'effet de la sincérité" - Le rôle du témoin - b. L'apostrophe : la "Lettre à la jeunesse" - Mirbeau et le ralliement des foules -
2. Docere ..... 363
a. Métaphores intellectuelles : Lumière et aveuglement - La France malade - b. Le savoir contre l'ignorance : Le discours intellectuel de Zola et de Péguy - Mirbeau : un discours de la raison contre des hurlements sauvages - c. Le discours de la méthode dreyfusarde : Une légitimation scientifique - L'Affaire Dreyfus ou le délire fictionnel -
3. « Les machinations d'un cerveau fumeux » ..... 369
a. « Examinons-le, ce syndicat » : Zola dans la volonté de "rompre avec le discours de l'erreur" - b. Un roman feuilleton extravagant : L'écroulement du roman feuilleton - France et la révolte de la raison - - c. La science contre l'armée : De "J'Accuse…!" aux "Impressions d'audience" -

B. Pathos et persuasion ..... 374
1. La parole pamphlétaire : de l'indignation à la force de conviction ..... 374
Un souffle oratoire : les constantes stylistiques de Zola et de Péguy - Mirbeau : émouvoir et persuader
2. Echos stylistiques ..... 378
a. « J'accuse… ! » et l'anaphore comme figure rhétorique dreyfusarde : Influences du texte zolien chez Péguy, Quillard et Renard - L'héritage de Bernard-Lazare - La figure de l'anaphore chez Mirbeau - b. La figure allégorique de la Vérité : Un topos dreyfusard - Une force destructrice - Un mot emblématique de la lutte dreyfusarde : échos chez Proust, chez Quillard, France et Mirbeau - Un discours polémique allégorique - c. La fiction pamphlétaire : Rhétorique dreyfusarde et hyperboles - Usage du récit -
3. Le dialogue au service de la polémique ..... 386
Le genre épistolaire chez Zola et France : la forme de la "Lettre" - L'interview imaginaire de Mirbeau et chez Jules Renard -

III. De la politique à la littérature : la réécriture littéraire de l'Affaire ..... 390
A. Du théâtre au roman ..... 391
1. La politique esthétisée ..... 391
a. Un drame poignant : le regard du romancier - b. L'exemple de Scheurer-Kestner : la double métaphore théâtrale et romanesque - c. Du drame à la tragédie : le dénouement du drame -
2. L'Affaire Dreyfus ou le rêve chevaleresque ..... 396
L'appel au combat littéraire - Péguy : l'affaire Dreyfus ou le « chef d'œuvre de l'Etat-Major » - Mirbeau, Quillard et Jarry : l'affaire devenue farce
3. Le théâtre de la Justice ..... 401
Les "Impressions d'un témoin" de Pierre Quillard - Le pantin de comédie selon Remy de Gourmont - Les "Impressions d'audience" de Zola -

B. Personnages et mythes ..... 404
1. Picquart : le mythe du militaire réinvesti par l'idéologie intellectuelle ..... 405
Bernard-Lazare et le "bon génie" - Un mouvement d'hommage - Une "vedette" - Métaphore sculpturales - Un héros dreyfusard : Picquart vu par Mirbeau -
2. Dreyfus : du symbole de la trahison au symbole de la souffrance ..... 410
La figure du Traître selon Théodore Duret - La déconstruction du mythe par Zola - La disparition de Dreyfus : le procès de Rennes -
3. Zola : l'archétype héroïque de l'écrivain ..... 413

Du sacrifice au combat intellectuel - "Une ligne superbe jusqu'au bout" - L'Epopée dreyfusarde de Zola - Le regard de Mirbeau - L'archétype héroïque selon Péguy : un "laboureur de livres" - Le travail de mémoire de France et de Renard -
4. Personnages secondaires ..... 419
Du Paty de Clam : "l'ouvrier diabolique" - La vision littéraire de Proust - Fernand Labori -

C. Zola, Péguy, Quillard et la réécriture mystique de l'affaire ..... 424
1. La religion dreyfusiste ..... 424
La folie mystique selon Péguy et Quillard - La "Lettre à Mme Dreyfus" de Zola -
2. Le Christ et son prophète ..... 427
Le modèle de la Passion du Christ : la "parade" des coupables selon Zola - Gourmont, Jarry et le "sermon de l'Ile du Diable - Isotopie religieuse -

Chapitre II : L'Affaire Dreyfus dans quelques œuvres de fiction : la question de la transposition ..... 433
I. Le texte de l'Affaire Dreyfus : l'affaire comme objet littéraire ..... 440
A. Le procès Zola ..... 442
1. Un univers commun ..... 442
L'atmosphère étouffante du procès : les échos entre *Jean Barois* et *Vérité* - Les scènes clés : l'arrivée du général de Boisdeffre dans *Jean Santeuil* et dans *Jean Barois* - L'esthétique théâtrale : Labori, figure tragique chez Zola et Martin du Gard - "La question ne sera pas posée" : *L'Ile des Pingouins*, *Jean Barois*, *Les Loups* et *Vérité* et la mise en scène du secret d'Etat - Le comique gestuel de Pellieux et de du Paty - Les experts en écriture vus par Anatole France et Zola - "Cette preuve, je l'ai vue!" : le coup de théâtre du "chef-d'œuvre de l'Etat-Major" -
2. Epicentre de la lutte dreyfusienne ..... 449
Une scène pivot de la littérature dreyfusienne - Des figures désormais emblématiques : le symbole militaire vu par Proust et par Martin du Gard - De l'imagination à la réalité : Proust et le fantasme collectif -
3. Vers le théâtre ..... 452
La stichomythie tragique chez Rolland et Martin du Gard : le conflit des forces antagonistes - Proust et la psychologie des foules - Une expérience esthétique - De *Jean Santeuil* à *La Recherche du temps perdu* - La représentation du public : un chœur antique selon Zola, Martin du Gard - L'esthétique théâtrale de *Jean Barois* -

B. Imaginaire commun et nouvelles figures littéraires ..... 461
1. Dreyfus ..... 462
La figure du Traître chez Romain Rolland - La figure de Dreyfus et l'héritage antidreyfusard - Le personnage de l'innocent dans *La Vache Tachetée* et *L'Affaire Crainqeubille* - La souffrance du condamnée revue par Anatole France et Proust - Dreyfus au procès de Rennes : le récit de la fin d'un mythe - Le destin de Rayphusce vu par Jarry - La "parade de Judas" vue par les écrivains de l'affaire Dreyfus -
2. L'héroïsation de Picquart ..... 468
Rolland, Proust et France dans le sillage du "mythe Picquart" : Entre Histoire et poésie dans *Jean Santeuil* - "Le Bureau" - Le personnage central du drame de Rolland - La figure allégorique de la "Conscience" chez Jarry - Picquart et Maumort? Un modèle d'indépendance du jugement -
3. Zola ..... 478
L'intertexte caricatural : Colomban et le "Homère de la vidange" - Zola dans *Jean Barois* -

4. La figure du traître ..... 480
Portrait croisé : le regard de Martin du Gard et de Zola - Raoul Marcien - Maubec de la Dentdulynx -

C. Intertextualité ..... 488

L'intertexte zolien chez Martin du Gard, Anatole France et Romain Rolland - Le schéma sacrificiel de *Vérité* - De France à Proust : Brichot et M. Bergeret - *Jean Barois* écrit à la lumière de *Notre Jeunesse* : de la mystique à la désillusion - Le portrait de Bernard Lazare - Péguy comme modèle de Jean Barois - Un hommage de Romain Rolland - La voix de Romain Rolland dans *Maumort* : un dialogue posthume -

II. La réflexion sur l'histoire ..... 498
A. Posture de l'écrivain ..... 499
*Vérité* dans la continuité du discours polémique de Zola - *Les Loups* ou le parti pris de la neutralité - Les échos de l'affaire Dreyfus dans *Jean-Christophe* - *Jean Barois* ou la reconstitution de l'Affaire - La mémoire de l'affaire Dreyfus dans *La Recherche* : l'Histoire et "l'Art véritable" - La réécriture de l'histoire de Péguy -

B. Jugement sur les faits ..... 511
1. La transposition ..... 511
La structure des *Loups* - *Vérité* ou la réécriture utopiste de l'Histoire - L'*Ile des Pingouins* et la vision de l'Affaire -

2. Les représentations réalistes ..... 515
La multiplication des voix de l'auteur dans *Histoire contemporaine* : porte-parole, intervention de l'auteur et allégories - *Jean Barois* : l'Histoire et les droits du romancier - Du particulier au général : l'Affaire Dreyfus et l'étude de la psychologie des foules dans *La Recherche* -

Chapitre III : L'Histoire au service de la fiction ..... 527
I. Le conflit idéologique ..... 530
A. La primauté du conflit ..... 531
France et la comédie ecclésiastique – Le schéma initial de *Jean Barois* : le conflit de l'homme et de la religion – *Vérité* contre l'Ecole religieuse –

B. La portée universelle des œuvres : Roger Martin du Gard et Romain Rolland ..... 535
De « S'affranchir » à « Jean Barois » - Luce et la voix de l'idéologie – La genèse des *Loups* – Un parcours exemplaire : *Maumort* ou le combat de la conscience –

C. Dans le prolongement des débats ..... 543
1. Du dreyfusisme à l'anticléricalisme ..... 544
*Vérité* : du combat dreyfusard au combat contre l'Eglise – L'anticléricalisme dans les représentations discursives : *le Journal d'une femme de chambre* et *Histoire contemporaine* –
2. Contre la Justice ..... 547
L'illégalité du procès dans *Les Loups* – La représentation de la Justice dans *Jean Santeuil* – La dérision polémique de Jarry – La justice militaire en pingouinie – Le schéma narratif de l'innocent injustement condamné : « La Vache Tachetée » et « L'Affaire Crainquebille » -

II. L'antisémitisme ..... 558
A. Personnages et stéréotypes : la doxa littéraire ..... 560
1. Fragments d'un discours antisémite ..... 560
a.Les représentations discursives : échos du discours antidreyfusard dans *Histoire contemporaine* et dans les romans de Mirbeau – L'allégorie du petit chien Riquet – Le discours de la raison contre l'antisémitisme – Pogromes chez Martin du Gard et chez Mirbeau –
b.Le discours contre l'antisémitisme dans les transpositions : La rumeur populaire dans *Vérité* – Caricature du discours antisémite chez France –
c.Le discours antisémite dans *A la Recherche du temps perdu* : Antisémitisme moderne et antisémitisme archaïque – La question du discours de l'auteur sur l'antisémitisme –

2. Réflexion et discours sur l'antisémitisme comme phénomène social. ..... 574
Le peuple vu par Mirbeau – L'examen des idées reçues dans *Vérité* -

B. L'évolution du personnage du juif : l'émergence de nouvelles figures littéraires . 578
1. Anatole France et Zola : la comédie de l'assimilation..... 578
Les personnages juifs de *Histoire contemporaine* – Le millionnaire Nathan dans *Vérité* –
2. Un symbole de souffrance..... 580
Une nouvelle de Guillaume Apollinaire – Le personnage de la victime chez Mirbeau –
3. L'étincelle de la pensée : Rolland, Proust et Martin du Gard dans le sillage de Péguy ..... 583
La Comédie de l'assimilation dans *Jean-Christophe* : le privilège d'être une vieille race – Résurgences du Bernard Lazare de Péguy dans *Maumort* – Les personnages Juifs chez Proust : Bloch et Swann -

III. L'opinion publique ..... 594
A. La gangrène sociale ..... 594
1. Un portrait au vitriol ..... 594
Entre barbarie et imbécillité, chez Mirbeau – Riquet ou l'ignorance de la foule – Un actant dangereux chez Rolland et Zola – Le combat des forces antagonistes, dans *Jean Barois* – Romain Rolland contre toutes les frénésies, dans *Jean-Christophe* –
2. Son rôle et ses mécanismes ..... 602
La responsabilité de la presse dans *Journal d'une femme de chambre* – « Le Petit Beaumontais » - Le devoir du pédagogue – Les « professeurs de récitation » vus par Proust –
3. Vers une solution ?..... 607
*Vérité* ou l'épopée de l'instituteur –
4. De la satire polémique à la comédie humaine : l'opinion publique dans *A la Recherche du temps perdu*. ..... 609
L'opinion publique dans *A la Recherche du temps perdu* : La conversion du duc de Guermantes – Un portrait en mouvement – Dreyfusisme et mondanité

B. La figure de l'intellectuel ..... 613
1. Un nouveau type littéraire ..... 613
M. Bergeret : la sagesse de l'érudit – Teulier : l'obéissance à la Raison – Le triomphe de la Vérité chez Zola – Le « Semeur de Lumière » dans *Jean Barois* –
2. L'épopée de l'action individuelle ..... 621
La naissance de l'engagement dans *Vérité* – La « révélation » de Teulier – La mise en scène de « l'affranchissement » dans *Jean Barois* – Le parcours intellectuel de Maumort – L'épopée intellectuelle au prisme de la désillusion dreyfusarde : *La Recherche* et *L'Ile des Pingouins* – L'exemple des Elsbeger dans *Jean-Christophe* -

Conclusion ..... 635

Bibliographie ..... 641
Index..... 671
Table analytique..... 677

En s'engageant massivement dans l'affaire Dreyfus, les écrivains n'ont pas seulement redéfini les formes de l'engagement, ils ont aussi mis leur plume au service d'une cause politique. Des articles écrits au cœur de la polémique aux romans inspirés de l'affaire, l'affaire Dreyfus est donc devenue un objet littéraire, interrogeant la frontière et les relations entre l'Histoire et la fiction. L'affaire Dreyfus a tout d'abord été une prise de conscience collective construite autour d'un discours idéologique sous-jacent. Les années qui ont précédé l'affaire ont été marquées par la genèse de cette bataille littéraire : la mise en place des discours idéologiques qui allaient s'affronter, l'émergence des formes de la mobilisation collective qui allaient servir au mouvement des intellectuels ont créé le terrain sur lequel l'affaire Dreyfus a eu lieu. Au cœur des événements, ce sont essentiellement les témoignages privés qui révèlent l'impact de l'affaire dans le milieu des écrivains : un mouvement qui a bouleversé la société littéraire jusque dans ses cercles intimes, dont la force de mobilisation ne laissait que peu de place aux voix dissidentes. La dimension collective de cette mobilisation a par ailleurs directement influencé le texte de l'affaire Dreyfus : dessinant entre les discours polémiques un intertexte à la fois idéologique et stylistique, les écrivains ont construit au croisement de leurs articles de combat une rhétorique dreyfusarde. Prolongeant cette vision littéraire collective, les œuvres de fiction ont donné une postérité littéraire à l'affaire Dreyfus au confluent des différents regards et sensibilités des écrivains.

Mots-clés : Affaire Dreyfus, littérature engagée, intellectuels, antisémitisme.

From History to Fiction : The French writers and the Dreyfus Affair :

Through their massive commitment in the Dreyfus Affair, French writers have not only redefined the ways of commitment, they have also used their writing as a weapon to defend their political cause. From the articles written during the battle to the novels based on the Affair, the Dreyfus Affair has thus become a litterary object, questionning the frontier between History and Fiction. The Affair was a case of collective awareness linked to an underlying ideological debate. This litterary battle was born before the actual Affair began : the writers defined the main guidelines of the ideological debate and employed the means of collective mobilization, creating the background in which the Dreyfus Affair took place. During the battle itself, they privately expressed how much the Affair turned the litterary world upside down, leaving little room for dissident voices. The collective aspect of the mobilization has moreover directly influenced the Dreyfus litterature : creating between the lines of the debate an ideological and rhetorical unity, French writers have built this public controversy over common references. Influenced by this collective litterary vision, the fiction works based on the Affair gave it a litterary posterity at the crossroads of different sensitivities.

Key words : Dreyfus Affair, committed litterature, intellectuals, antisemitism.

Ecole doctorale 120 : Littérature française et comparée
Université Paris III - 17 rue de la Sorbonne, 75005 Paris
Equipe de rattachement : EA 3423, « Centre de recherche sur les poétiques du XIX$^{e}$ siècle ».